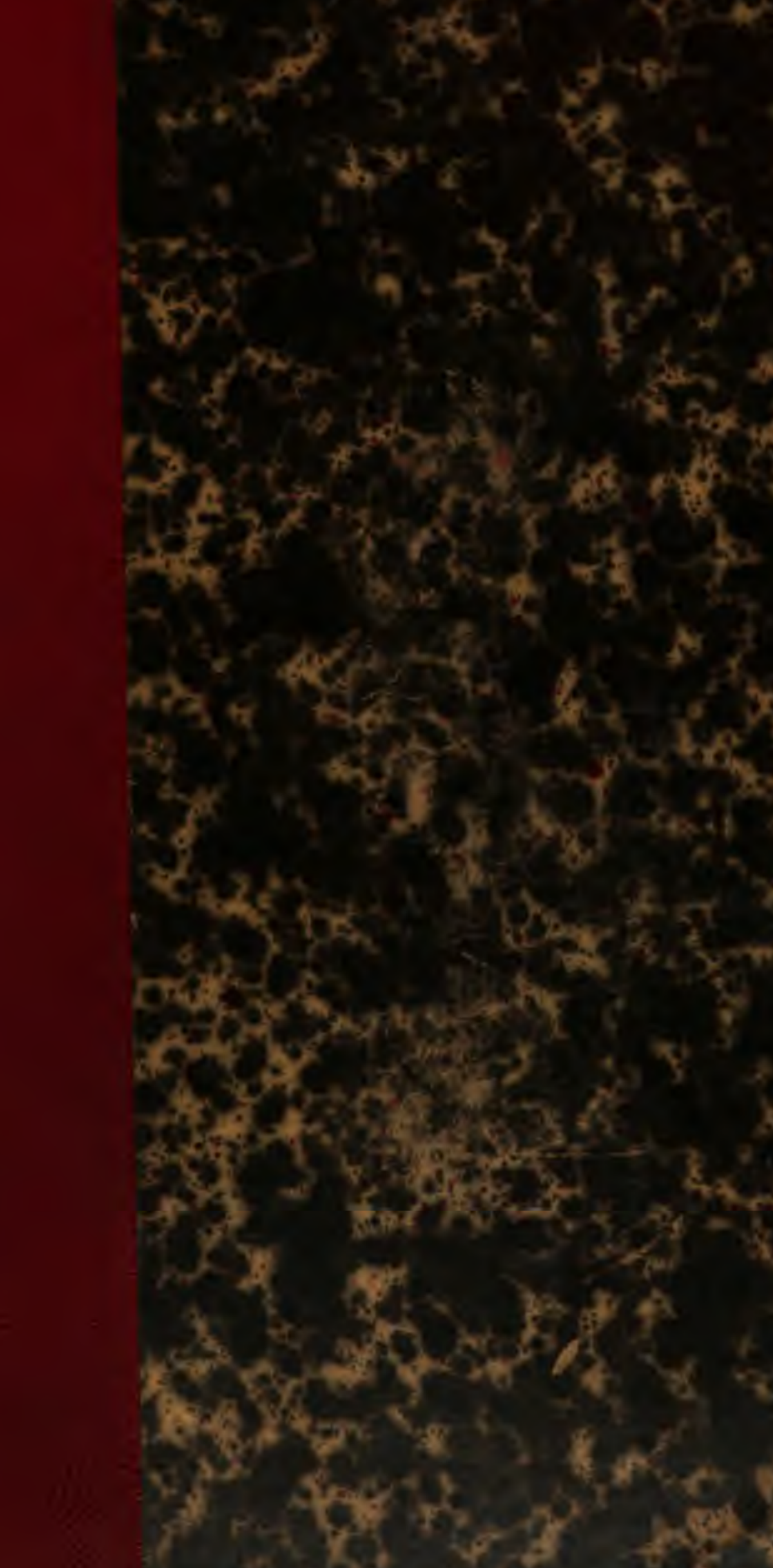
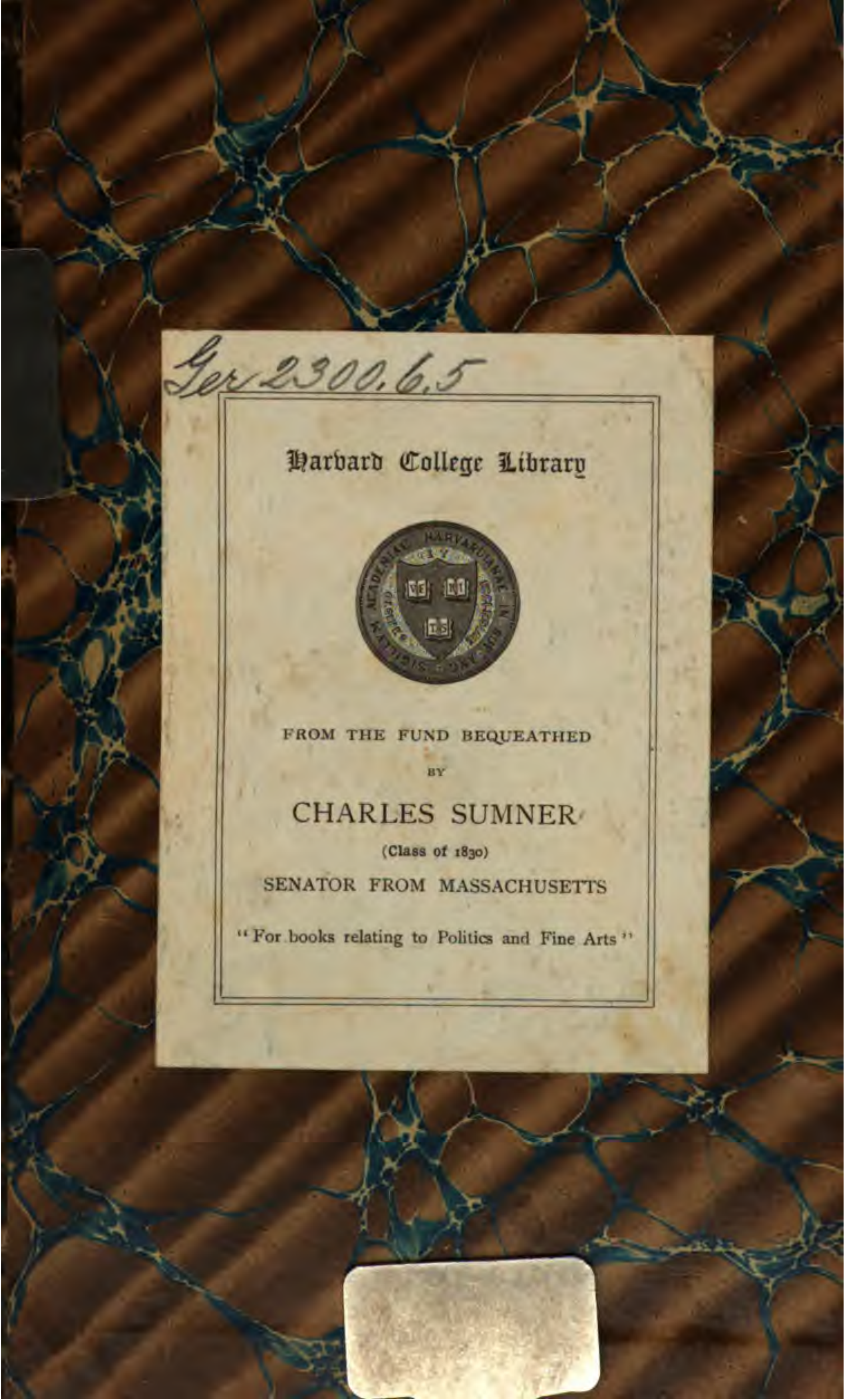




Ger 2300.6.5
Harvard College Library
FROM THE FUND BEQUEATHED
BY
CHARLES SUMNER
(Class of 1830)
SENATOR FROM MASSACHUSETTS
"For books relating to Politics and Fine Arts"


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

TOME VI

SEDAN

7 AOUT—2 SEPTEMBRE 1870

AVEC NEUF CARTES



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1907

PIERRE LEHAUTCOURT

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

TOME VI

SEDAN

7 AOUT—2 SEPTEMBRE 1870

AVEC NEUF CARTES



BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS | NANCY
5, RUE DES BEAUX-ARTS | 18, RUE DES GLACIS

1907

INTRODUCTION

S'il est un grand désastre dans lequel l'insuffisance du commandement ait une part tout à fait prépondérante, c'est assurément celui de Sedan. Le gros de l'armée du Rhin s'est rejeté sous Metz après deux grandes batailles. Il y est investi. Une nouvelle armée se forme au camp de Châlons, rassemblant les débris ramenés d'Alsace par le maréchal de Mac-Mahon, les troupes des généraux de Failly et Douay, matériellement à peu près intactes, mais déjà profondément atteintes dans leur moral, enfin de nouvelles formations où des corps revenus d'Italie ou d'Algérie se mêlent à des régiments de marche de très faible consistance. Numériquement forte, puisqu'elle dépasse cent mille hommes, l'armée de Châlons n'a qu'une solidité précaire, suffisamment expliquée par sa composition, par son organisation hâtive, qui se poursuit au cours même des opérations. Les organes du commandement y sont improvisés, de valeur technique parfois incertaine. Le commandant de l'armée est lui-même au-dessous de sa tâche, comme il l'a prouvé en Alsace et au cours de la

*

retraite précipitée qui nous a conduits des Vosges sur la Marne.

Dans la situation où est la France vers le 20 août 1870, que reste-t-il à faire? Notre principale armée est, sinon réduite à l'immobilité, partant à l'impuissance, du moins fort compromise, retenue qu'elle est sous Metz par deux armées d'effectif total supérieur au sien. Une troisième armée allemande reste disponible, en marche elle aussi des Vosges vers la Marne, et de force suffisante pour mettre à elle seule hors de cause l'armée de Châlons, comme elle a défait précédemment nos troupes d'Alsace.

L'idée la plus simple, celle qui vient naturellement à l'esprit, est de chercher à secourir le maréchal Bazaine et de réaliser enfin la concentration de l'armée du Rhin, visée depuis les premiers jours d'août. Mais ne serait-ce pas courir les plus grands risques?

Du camp de Châlons vers Metz, Mac-Mahon va opérer un mouvement parallèle à celui du prince royal de Prusse, mais en sens inverse, quelques lieues seulement séparant les ailes intérieures des deux armées. Les probabilités sont pour que l'ennemi ait promptement connaissance de cette marche et qu'il y pare en se jetant dans notre flanc ou sur nos derrières. Dès lors, quelle sera notre situation entre les deux armées sous Metz et ce nouvel adversaire, qui peut aisément compromettre notre retraite, à proximité immédiate d'une frontière neutre, c'est-à-dire infranchissable pour une force active?

Ne serait-il pas plus sage de se retirer lentement sur Paris, en ralentissant le plus possible la marche des Allemands, par des destructions opportunes, par des combats d'arrière-garde? On achèverait en marchant l'organisation à peine ébauchée d'une partie de l'armée; on lui donnerait un peu de la cohésion qui lui fait encore défaut. On couvrirait enfin Paris de la façon la plus efficace, en permettant d'y ramener les approvisionnements et le matériel encore épars sur nos derrières. Une bataille défensive le long de la Seine, en amont de Paris, la gauche appuyée à cette grande ville, serait livrée dans des conditions exceptionnellement favorables, puisque, quoi qu'il arrivât, notre retraite s'effectuerait au besoin sur Paris ou vers la Loire.

On pourrait aussi, au lieu de marcher directement sur la capitale, tenter un mouvement rétrograde vers les places du Nord ou sur le centre de la France, en laissant Paris à lui-même. Comment les Allemands entreprendraient-ils un grand siège, sous la menace constante d'une armée de secours toute prête à couper leurs communications, à les affamer, à risquer contre eux une attaque concertée avec les défenseurs? La retraite sur la Loire rendrait cette opération des plus délicates, sinon impossible.

De ces trois partis, marche au secours de Bazaine, retraite directe sur Paris, retraite latérale sur la Loire ou les places du Nord, c'est le deuxième que Mac-Mahon incline à choisir, comme il convient à sa men-

talité et aux idées courantes. Mais l'infatuation d'un ministre de la guerre qui, de son cabinet, prétend diriger les opérations, l'obstination d'une souveraine égarée plus que jamais par des préoccupations dynastiques, obligent le maréchal à risquer un mouvement vers Metz. L'armée essaiera de donner la main à Bazaine.

Mac-Mahon entreprend à regret cette manœuvre, dont il pèse les risques, encore qu'imparfaitement. Ils ne tardent pas à devenir évidents lorsqu'on se rend compte de la lenteur de notre déplacement. Partie du camp de Châlons, l'armée s'est dirigée d'abord sur Reims, au nord-ouest, prête à se retirer sur Paris comme à marcher vers Montmédy. C'est la dernière de ces solutions qui prévaut. On se met en mouvement le 23, mais, dès le 24, des difficultés d'alimentation amènent le maréchal à se rejeter vers Rethel, en s'écartant de la route directe, c'est-à-dire en amoindrissant encore ses chances de succès. Bientôt le contact s'établit entre notre droite et celle des Allemands ; la présence de nouvelles forces ennemies, détachées des armées sous Metz, se révèle sur notre front, vers la Meuse. Nous sommes engagés dès maintenant entre trois groupes d'adversaires dont l'un peut aisément menacer nos communications. Bazaine, que le maréchal comptait voir déboucher prochainement sous Montmédy, n'a pas encore quitté Metz.

Cette fois, le choix n'est pas douteux. Continuer la marche au nord-est serait la pire des folies. Mac-

Mahon s'en rend compte. De nouveau il décide la retraite, non plus directement sur Paris puisque cette route est déjà coupée, mais sur Mézières. Il rejoindra la capitale par un détour. Les destins en jugent autrement. L'impératrice et Palikao interviennent encore. L'intérêt dynastique est mis en avant, sans détour, pour obliger le commandant en chef à reprendre sa marche à l'abîme. Il cède, oublieux de ses devoirs militaires, devant des considérations qui leur sont étrangères. Un premier échec grave, celui de Beaumont, lui ouvre néanmoins les yeux. Il se retire vers Sedan le soir du 30 août, avec la pensée de continuer ensuite sur Mézières. Mais il est trop tard : l'armée exténuée par des marches et des contremarches continuelles, toujours très mal réglées, n'ayant plus aucune confiance dans la direction, demeure inactive le 31 sous le canon de Sedan. Le 1er septembre, après la mise hors de combat du maréchal, elle oscille entre le commandement de Ducrot et celui de Wimpffen, tandis que les Allemands achèvent de l'investir. Le 2 elle a cessé d'exister.

Cet aperçu permet d'affirmer, semble-t-il, que c'est à l'irrésolution du duc de Magenta, à ses fautes constantes, à l'intervention abusive qu'il tolère de la part de l'impératrice et du ministre de la guerre dans son commandement, qu'il convient d'attribuer, plus qu'à toute autre cause, ce désastre sans précédent. Bien que les contemporains aient paru l'en exonérer et que les combinaisons d'un parti l'aient même, peu après,

élevé au plus haut rang de notre démocratie, la capitulation de Sedan reste pour jamais imputable à sa mémoire.

Aux Grèves du Nord, Escautpont, le 4 mai 1906.

M. Félix Bouvier a bien voulu nous signaler certaines fautes de copie ou d'impression commises dans le tome V du présent ouvrage :

P. 124, ligne 27, lire *masquer* au lieu de *marquer ;*

P. 139, ligne 13, lire *croupe 326* au lieu de *croupe 329 ;*

P. 152, notes 2 et 3 ; p. 194, note 1 ; 201, note 3, lire *Salvador* au lieu de *Salvator ;*

P. 170, ligne 28, au lieu de *aux abords de Mars-la-Tour,* lire *aux abords de la route de Mars-la-Tour ;*

P. 188, lignes 2 et 22, lire *Torel* et non *Thorel ;*

P. 189, ligne 15, et 191, ligne 8, lire *Sahuqué* et non *Sahuquet ;*

P. 200, note 1, la *crête 299* est celle à l'ouest de Rezonville ;

P. 221, note 2, au lieu de *Raizon,* lire *Raison ;*

P. 246, note 3, au lieu de *Verdier,* lire *Verdeil ;*

P. 309, en note, au lieu de *Sautereau du Parc,* lire *Sautereau Dupart ;*

P. 317, ligne 15, au lieu de *X*e, lire *IX*e *corps ;*

P. 331, ligne 1, après *6*e *division,* lire *de cavalerie ;*

P. 339, ligne 6, au lieu de *quatre,* lire *trois ;*

P. 351, ligne 17, au lieu de *mai,* lire *août ;*

P. 416, ligne 8, au lieu de *est,* lire *ouest ;*

P. 499, note 1, 2e ligne, au lieu de *dans le ravin au nord-ouest,* lire *dans le ravin au nord-est ;*

P. 567, ligne 16, au lieu de *averti qu'il va être enlevé par un colonel, peut-être celui du 70*e, lire *averti par un colonel, peut-être celui du 70*e*, qu'il va être enlevé ;*

P. 583, ligne 8, au lieu de *deux bataillons,* lire *un peu plus de deux bataillons ;*

P. 633, ligne 10, après *1re division*, lire *de cavalerie*.

P. 372. M. Félix Bouvier confirme, d'après les confidences du général Frémont, le fait que le 1er de ligne faisait face *à l'est* le soir du 17 août.

PP. 565 et 618. On peut consulter utilement, au sujet du rôle du 25e de ligne à Saint-Privat, une notice sur le général Gibon, publiée par M. Félix Bouvier dans la *Revue générale* du 1er octobre 1887.

M. le général-major von Lessing, en 1870 adjudant du général commandant le Xe corps, a bien voulu nous adresser une série de notes et de documents, d'où il ressort que le rôle de ce corps d'armée n'a pas été apprécié à sa juste valeur dans les récits de la bataille du 16 août. Nous lui en donnons acte bien volontiers, nous réservant de faire usage dans l'avenir, s'il est possible, de son obligeante communication.

GUERRE DE 1870

SEDAN

(7 août-2 septembre 1870)

LIVRE I[er]

LA RETRAITE SUR CHALONS

(7 août-20 août 1870)

I

LA DÉROUTE DU 6 AOUT

Déroute de Frœschwiller. — Nos débris à Saverne. — Ravitaillement des troupes. — La retraite continue. — La retraite sur le camp de Châlons. — La retraite vers le sud. — Retraite du 5e corps. — Dispositions arrêtées pour les 1er et 5e corps.

Le 6 août, notre petite armée d'Alsace a obstinément lutté pour arrêter la III[e] armée devant ses positions de Frœschwiller. Vient un moment où l'épuisement prend le dessus. Les cinq divisions d'infanterie du maréchal de Mac-Mahon, ses deux divisions de cavalerie, refoulées sur tous les points, menacées d'enveloppement, se mettent en retraite. Les fatigues, les pertes des troupes ont été telles que la plupart ne résistent pas à cette longue marche succédant à une dure journée de combat. Leur désorganisation est entière [1].

1. Voir, pour la retraite de l'armée d'Alsace, notre tome III, p. 315, 351.

Une partie s'est retirée vers Strasbourg et son arrivée y provoque la plus cruelle émotion : « Quel spectacle effrayant ! écrit un témoin. Pêle-mêle, le regard sombre, chasseurs, fantassins, zouaves, dragons, turcos se pressent et se heurtent sous l'étroite voûte... Ils ont jeté sacs, casques, fusils, cuirasses... Des turcos sont accroupis sur des chevaux qui n'avaient plus de maîtres ; à côté d'eux, des paysans effarés... rentrent sur des chars leurs meubles et leur fourrage... Des fantassins sont montés en croupe derrière des cavaliers... C'est un mélange sordide d'uniformes souillés de boue, aux couleurs flétries par la pluie ou par la poudre...[1] »

D'autres fractions se sont jetées dans les montagnes, cherchant à s'abriter sous nos petites places des Vosges. Le gros marche sur Saverne, dans une dissolution à peu près complète. Toutes les armes sont confondues. Cavaliers et fantassins, canons et voitures, tout progresse pêle-mêle, avec des arrêts continuels. La route est étroite et chacun entrevoit l'horrible confusion qui surviendrait, si l'ennemi nous attaquait avec de l'artillerie. La nuit est noire ; dans ces masses confuses règne un lourd silence, traversé de coups de feu tirés par imprudence et qui font croire à l'approche des « Prussiens ». Beaucoup d'hommes s'arrêtent et se couchent dans les fossés, sur la route, dans les champs voisins. D'autres marchent en dormant, appuyés les uns aux autres. Les premiers cavaliers atteignent ainsi Saverne entre minuit et une heure, mais le défilé des traînards se poursuit longuement derrière eux[2].

Dans Saverne, le désordre est inexprimable. Aucune disposition n'a été prise pour rallier les troupes et les ravitailler. Elles sont abandonnées à la charité des habitants,

1. Delmas, *De Frœschwiller à Paris, notes prises sur le champ de bataille*, 28-29 ; le préfet du Bas-Rhin au ministre de l'intérieur, 7 août, 10h 15 du matin : « La panique qui s'est produite hier soir à Strasbourg, par suite des mauvaises nouvelles... et de l'arrivée de soldats traînards, fuyards et généralement peu blessés, cette panique a cessé... Nous n'avons presque pas de troupes... Si l'ennemi tente un coup de main sur la ville, nous nous défendrons jusqu'au bout » (*Papiers et Correspondances de la famille impériale*, I, 445).

2. Général Bonie, *La Cavalerie française pendant la guerre*, 37 ; *De Frœschwiller à Sedan, journal d'un officier du 1er corps*, 29.

non sans les plus fâcheux résultats. De répugnantes scènes d'ivrognerie se produisent. Des officiers, des généraux sont insultés[1]. L'indiscipline fait de rapides progrès : « Sous l'action dissolvante de la boisson et de la défaite », les soldats « deviennent raisonneurs, bruyants, grossiers, se redressent contre le sort, se révoltent contre l'autorité... Ils ne songent plus qu'à se soustraire à toute direction, à toute discipline...[2]. » — « La ville est devenue un vrai champ de bataille, écrit un autre témoin ; on se dispute les vivres qui y restent... Il faut vivre, et les pauvres hommes à qui on ne donne rien prennent où ils trouvent... Des troupiers, mourant de faim, se sont dédommagés, sur le liquide, du pain qui leur manque et roulent ivres partout. C'est une affreuse chose qu'une armée dans cet état...[3]. »

Une fraction notable des troupes ne s'est pas arrêtée à Saverne. La division Conseil-Dumesnil, du 7[e] corps, y est à peine rassemblée que le général reçoit l'ordre de « se porter immédiatement » sur Phalsbourg. Il y arrive dans l'après-midi[4], ainsi que deux des brigades de la division de cavalerie Duhesme et la réserve d'artillerie du 1[er] corps[5]. Une partie des bataillons de Conseil-Dumesnil, conduite par le colonel de Saint-Hilaire, n'a pas été informée du départ pour Phalsbourg. Le maréchal lui donne mission de couvrir la retraite ;

1. Détail caractéristique : « Ce sont des zouaves et des soldats de la ligne qui passent devant des généraux assis au café et qui se livrent à des réflexions et à des démonstrations outrageantes » (De Narcy, *Journal d'un officier de turcos*, 105). Ainsi, dans cette déroute, des généraux trouvent encore le loisir d' « aller au café », alors que leur troupe n'a ni vivres ni cartouches !

2. De Narcy, 108.

3. *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 287. Voir aussi, dans les *Souvenirs et impressions* de M. P. de Massa, p. 282, les impressions du général Waubert de Genlis, aide de camp de l'empereur, à la vue de cette déroute. La *R. H.*, III, 1902, 594, porte, d'après le Journal du 1[er] corps (*ibid.*, 642), que des emplacements ont été « désignés pour chaque division ». L'infanterie bivouaque à l'ouest de la ville, de chaque côté de la route de Phalsbourg ; la brigade de cavalerie Septeuil et la division Bonnemains à l'est de Saverne. Il est à croire que la réalité ne correspond guère à ce tableau.

4. Notes du capitaine Mulotte sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil, *R. H.*, III, 1902, 688 ; voir notre tome III, p. 318.

5. Journal du 1[er] corps, *loc. cit.* Dans ses Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1902, 643, le maréchal écrit qu'il donne l'ordre aux *deux* divisions de cavalerie de gagner Phalsbourg, « afin de faciliter la marche des autres troupes ».

elle s'établit au nord-est de Saverne, entre Steinbourg et Saint-Jean-des-Choux[1].

Tandis que le ralliement des traînards s'achève péniblement, des efforts tardifs sont faits en vue de ravitailler nos troupes. Non seulement elles manquent à peu près complètement de vivres et de munitions, mais la plupart n'ont plus ni havresacs, ni gamelles, ni marmites. Dès 3h 45 du matin, Mac-Mahon en demande instamment au maréchal Canrobert[2], encore au camp de Châlons où il va rappeler la fraction du 6e corps arrivée à Nancy. De son côté, le ministre envoie des dépêches pressantes à Sarrebourg, à Lunéville, à Nancy. Il s'occupe trop tard d'approvisionner Phalsbourg et Marsal[3]. Enfin, il fait partir de Paris un train express pour ravitailler le maréchal. L'intendant général de l'armée du Rhin prend ses dispositions pour lui envoyer chaque jour 40,000 rations, et le général Soleille, commandant l'artillerie, dirige sur Saverne la partie du grand parc déjà réunie à Metz[4].

Malgré tout, le ravitaillement des débris du 1er corps est très mal assuré[5]. D'ailleurs, leur brusque départ de Saverne et la rapidité de la retraite suffiraient à le rendre presque impossible.

---

1. Notes Mulotte citées.

2. Le maréchal de Mac-Mahon au maréchal Canrobert, d. t., 3h 45 et 9h 35 du matin, *R. H.*, III, 1902, 646. Quelques jours après, le maréchal demandait au ministre de la guerre 1,000 marmites, 60,000 paires de souliers, 30,000 havresacs, 30,000 tentes-abris, 30,000 paires de guêtres de toile, 30,000 chemises, 8,000 pantalons, le tout pour le 1er corps seulement (Souvenirs inédits du maréchal, *ibid.*, 643).

3. D. t. au sous-préfet de Sarrebourg (arr. 7h 45 du matin), aux sous-intendants de Lunéville (arr. 8 heures) et de Nancy (arr. 8h 40) [*R. H.*, III, 1902, 591, 592]. Une autre paraît avoir été envoyée à Phalsbourg.

4. Le ministre au maréchal, d. t., 4h 55 du soir; le major général au même, d. t., 6h 30 du soir ; le général Soleille au général Forgeot (commandant l'artillerie du 1er corps), d. t., s. h.; d. t., 7h 55 du soir et lettre s. h. Il s'agit de 12 caissons de 12, 53 caissons de 4 et de 691,200 cartouches modèle 1866. Le maréchal Canrobert envoie en outre 200,000 cartouches. Une fraction des munitions, partie en caisses blanches de Metz, atteint Sarrebourg le 8 à 11 heures du soir ; le reste, en caissons, s'arrête à Blainville, y attend des attelages venant d'Auxonne et va ensuite sur Dombasle (Journal du général Soleille, *R. H.*, III, 1902, 650).

5. D'après le Journal du commandant David, du 45e (général Fay, *op. cit.*, 312), on touche une demi-ration de pain par homme et « 1/4 de vin par escouade ».

Dès son arrivée à Saverne (8 heures du matin), le maréchal a vu les restes de ses troupes. Leur aspect est tel qu'il décide aussitôt d' « abandonner la défense des Vosges et de regagner le camp de Châlons », où il pourra se réorganiser, recevoir les réservistes manquant encore et recompléter l'équipement[1]. Sans le savoir, il devance les intentions de l'empereur, qui lui fait porter le jour même l'ordre de se retirer sur le camp, où toute l'armée du Rhin doit d'abord être concentrée, moins le 7e corps[2].

Même en admettant que Mac-Mahon parte de Saverne le 8 seulement, comme c'est son intention première, l'opportunité d'une retraite aussi hâtive est discutable. Dans l'état de désorganisation des troupes, il serait au moins prudent de leur laisser quelque repos. La poursuite de l'ennemi s'est arrêtée le soir du 6, sans avoir jamais été bien vive[3]. De Wœrth à Saverne, il n'y a pas moins de 36 kilomètres à vol d'oiseau, en terrain difficile. L'ennemi ne pourrait en aucun cas attaquer avant le soir du 8 ou plutôt le matin du 9.

Pourquoi, en outre, faire choix du camp de Châlons comme centre de réorganisation? Ce n'est ni une position de défense ni un camp retranché. Ce n'est pas même un nœud de communications où le ravitaillement soit facile. Les ressources de tout genre y sont presque nulles. Nous nous laissons duper par ce mot de camp, sans prendre garde qu'il correspond à des idées de parade et non à des combinaisons en vue de la guerre. La concentration de l'armée du Rhin dans cette vaste plaine sera pour nous un nouveau danger, si elle doit avoir pour corollaire celle des trois armées allemandes[4]. Notre infériorité en sera plus marquée encore.

---

1. *Souvenirs inédits du maréchal, loc. cit.*
2. Voir notre tome IV, p. 43; le major général au ministre, d. t., 4 heures du soir (*R. H.*, III, 1902, 639). Ce texte n'est pas rigoureusement conforme à celui reproduit *ibid.*, p. 575.
3. Le maréchal de Mac-Mahon au major général, d. t. ch., 1h 10 du soir; l'empereur au garde des sceaux, d. t., 3h 55 du soir, *R. H.*, III, 1902, 639, 648.
4. Voir notre tome III, p. 315. Von Widdern fait remarquer (VI, 166) que la direction choisie par Mac-Mahon aurait été très dangereuse, si la cavalerie de droite de la IIe armée avait été jetée sur ses communications, comme elle le pouvait.

Enfin, plutôt que de se retirer hâtivement vers l'ouest, en cherchant à couvrir Paris, le maréchal aurait tout profit à se diriger lentement vers le sud. Il pourrait ainsi ralentir l'investissement de Strasbourg et des petites places voisines qui en ont tant besoin. Il continuerait de faire flotter nos couleurs sur les Vosges et gênerait la marche de la IIIe armée autant, sinon plus, qu'en suivant un itinéraire parallèle au sien.

Ainsi, l'à-propos de la retraite projetée est contestable. Mac-Mahon ne tarde pas à prendre une décision qui l'est beaucoup plus. Vers 4h 30 du soir, la brigade Septeuil signale « l'approche d'une nombreuse cavalerie ennemie, accompagnée d'artillerie. D'après la poussière » qu'elle soulève « et qui se voit de Saverne, cette colonne paraît se diriger vers les hauteurs au nord... et menacer... notre ligne de retraite sur Phalsbourg [1] ». Ce semblant de menace suffit au maréchal. Malgré l'extrême fatigue et la désorganisation des troupes, il les met aussitôt en retraite non sur Phalsbourg, où est déjà une grande partie du corps d'armée et où il trouverait un point d'appui, mais sur Sarrebourg. Le gros de l'infanterie doit suivre la voie ferrée de Strasbourg à Paris; l'artillerie et les bagages prendront la route impériale, sous l'escorte de la brigade Fontanges du 5e corps, de la cavalerie de Septeuil et de Bonnemains [2]. Le désordre est tel que cette répartition sommaire ne peut même pas être observée. La division L'Hériller, « trompée par une fausse indication d'un officier d'état-major », se porte sur Phalsbourg où elle arrive le 8 à 4 heures du matin [3], après une nouvelle marche de nuit. L'épuisement de tous est extrême et le sommeil les gagne insensiblement : « J'ai continué, écrit

1. Journal du 1er corps; Notes sur les opérations du 1er corps; Souvenirs inédits du maréchal, *R. H.*, III, 1901, 642 et suiv. Il s'agit de la 4e division de cavalerie prussienne, qui n'est pourtant rien moins qu'entreprenante, comme nous le verrons.

2. Journaux du 1er corps, de la brigade Septeuil et de la division Bonnemains, *R. H.*, III, 1902, 642, 645, 702.

3. Journal de la 3e division du 1er corps, *R. H.*, III, 1902, 645. De même, la division Pellé marche derrière la cavalerie (De Narcy, 110).

un témoin, à marcher comme un homme ivre, trébuchant à chaque pas et me heurtant contre des hommes aussi endormis que moi. Dans mes rares moments de lucidité, j'ai vu des bandes de soldats, incapables de supporter plus longtemps la privation de sommeil, se coucher sur les tas de pierres ou dans les fossés pour y dormir. Comme j'aurais suivi leur exemple, si j'avais été soldat [1] ! » Ainsi débute cette retraite qui doit être, jusqu'au bout, si pitoyablement conduite : elle « déprima beaucoup plus le moral... du 1er corps que n'avait pu le faire l'insuccès du 6 août [2] ».

Là ne s'arrêtent pas l'imprévoyance et la légèreté du maréchal. Dès le 18 juillet, la compagnie de l'Est, sortant quelque peu de son rôle, sous une inspiration trop justifiée, demandait au ministre de la guerre s'il ne jugerait pas opportun de préparer la destruction des principaux ouvrages d'art et des grandes tranchées de son réseau, notamment dans les Vosges. Le ministre veut bien « l'autoriser » à faire exécuter ces travaux, après entente avec le service du génie. Les fourneaux de mines sont préparés, mais non chargés, comme il est naturel [3]. A Saverne, le commandant du génie du 1er corps, général Le Brettevillois, propose de faire sauter les longs tunnels entre cette ville et Sarrebourg. Le maréchal s'y refuse, en prévision de retours offensifs malheureusement peu probables. L'instant perdu ne se retrouvera plus [4].

A Sarrebourg, le gros du 1er corps est rallié par le général Ducrot, venu de Lichtenberg, La Petite-Pierre et Phalsbourg avec deux mille hommes environ de divers corps [5]. Quant au 5e corps, on sait trop comment, le 6 août,

---

1. Journal du commandant David, général Fay, *loc. cit.*, 314. Voir aussi colonel de Ponchalon, « Souvenirs de guerre, 1870-1871 », *France militaire* du 10 janvier 1893 ; de Narcy, 111 et suiv.
2. Général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, 1886, II, 70.
3. Jacquemin, *Les Chemins de fer français pendant la guerre*, 315, 316.
4. Commandant de Chalus, *Wissembourg, Frœschwiller, la Retraite sur Châlons*, 165.
5. Voir notre tome III, p. 318. Le général Ducrot signale au major général (d. t., 7 août, 2h 17 du soir) le grand encombrement qui règne à Phalsbourg (*R. H.*, III, 1902, 648).

il est resté inactif entre deux batailles [1]. L'empereur lui a donné l'ordre de se retirer sur Nancy, puis sur le camp de Châlons [2]. D'autre part, Mac-Mahon l'a informé de sa direction de retraite [3]. De Bitche, il se porte sur La Petite-Pierre, par de mauvais chemins. Après une marche très pénible, il rassemble sous le canon de ce fort trois brigades d'infanterie, onze batteries et onze escadrons [4]. Trois mille fuyards du 1er corps, environ, se sont ralliés au 5e ; leurs récits exercent déjà sur celui-ci la plus funeste influence [5].

La Petite-Pierre n'est pas armée et n'a que trente hommes de garnison. Avec raison, le général de Failly juge impossible de séjourner plus longtemps sous cet abri illusoire. Mais, du moins, il évite une nouvelle marche de nuit, en prescrivant de partir le 8, à 4 heures du matin, pour Phalsbourg [6]. La désorganisation de son corps d'armée en sera un peu atténuée.

---

1. Voir notre tome III, p. 351 et suiv.
2. D. t., 5 heures du matin; lettre, 5 heures du soir ; d. t., 9 heures du soir, *R. H.*, III, 1902, 649, 683.
3. D. t., 5h50 du matin, *R. H.*, III, 1902, 648.
4. Le général de Failly au major général, d. t., 10 heures du soir, *R. H.*, III, 1902, 683. D'après les divers journaux de marche (*ibid.*, 680 et suiv.), l'arrivée de ces troupes à La Petite-Pierre s'échelonne de 9 heures du matin à 3 heures du soir. La brigade Lapasset est avec le 2e corps à Ernestwiller; la brigade Fontanges à Sarrebourg; la brigade Abbatucci à Phalsbourg.
5. Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, III, 1902, 681.
6. D. t. au major général, 10 heures du soir. Détail caractéristique, l'ordre de mouvement du 8 (*R. H.*, III, 1902, 684) n'indique aucun itinéraire.

II

LA IIIe ARMÉE LE 7 AOUT

La 4e division de cavalerie. — Notre prétendue retraite sur Bitche. — Escarmouche à Steinbourg (7 août). — Retraite du prince Albert. — Le VIe corps. — Le gros de la IIIe armée. — La perte du contact. — Dispositions du prince royal. — Discussion.

Le 6 août, la 4e division de cavalerie, la seule que comporte la IIIe armée, a été avec intention tenue en arrière de la ligne de bataille. A 6 heures du soir seulement, elle reçoit l'ordre de se porter à Gunstett où elle arrive en pleine nuit (9h 30 environ)[1]. Le prince Albert de Prusse, qui la commande, y trouve de nouvelles instructions. Pendant qu'il prendra la direction d'Ingwiller et de Bouxwiller, la cavalerie bavaroise suivra la route de Bitche, celle des Wurtembergeois opérant vers Zinswiller et Uhrwiller, dans l'intervalle des Prussiens et des Bavarois[2].

Afin de regagner le temps perdu, dans la mesure du possible, le prince ne bivouaque pas à Gunstett, mais pousse le soir même jusqu'à Eberbach (3km,500)[3]. Le gain sera insignifiant, si le supplément de fatigue est positif. Après trois heures de repos seulement, la division se remet en route. Déjà les escadrons jetés à l'ouest ont rendu compte que notre retraite ne s'était opérée ni sur la route de Mors-

1. Voir notre tome III, p. 321. Cet ordre est ainsi conçu : « La division de cavalerie marchera aujourd'hui sur Gunstett et commencera la poursuite le 7 dès le point du jour. » Aucune direction n'est indiquée (voir, dans le *Spectateur militaire*, 15 nov. 1896, *Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, 5 août-8 août 1870*, d'après les Souvenirs du général von Hagen, étude que nous avons publiée sous la signature *Colonel Chabert* [*C. D. B.*]).

2. *État-major prussien*, I, 292; deux escadrons du 1er ulans étaient détachés à Preuschdorf, à la garde des prisonniers de Frœschwiller (*Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.*).

3. Trois escadrons du 2e hussards vont jusqu'à Griesbach (4 kilomètres) et un à Gundershoffen (5km, 5).

bronn — Haguenau, ni sur celle de Pfaffenhofen, plus à l'ouest. Le prince en conclut d'abord que nous avons pris la direction de Bitche [1] : la 4e division, précédée du 6e ulans, marche sur Gundershoffen, Reichshoffen et Niederbronn, le 2e hussards continuant seul vers Ingwiller. Les villages traversés sont remplis de blessés ; partout on ramasse des traînards. En outre, quantité de havresacs, de manteaux, de capotes, de fusils, d'objets d'équipement de toute nature, des voitures renversées, des chevaux morts, des parcs d'artillerie entiers couvrent la route. « L'aspect était le même qu'après la bataille de Kœniggrætz, pendant la marche sur Pardubitz [2]. »

Près de Niederbronn, la cavalerie prussienne a la désagréable surprise de dépasser des Wurtembergeois et des Bavarois, plus avancés qu'elle dans la poursuite. Deux routes bifurquent en ce point : celle de Bitche, qui traverse les Vosges, et celle de Saverne, qui les longe par Zinswiller, Ingwiller, Bouxwiller. Sur toutes deux on trouve des traces de retraite, sans pouvoir établir quelle direction a pris le gros de nos troupes. Les patrouilles jetées vers Bitche reçoivent des coups de feu des pentes boisées qui bordent la chaussée. Il paraît impossible d'aventurer la division dans ce chapelet de défilés. Le prince Albert prescrit de marcher vers Saverne, d'y pousser le jour même l'avant-garde, s'il est possible, et de continuer la poursuite le 8 au delà des Vosges.

De petits partis d'infanterie française restent encore dans les villages et les vignes qui bordent la route ; l'avant-garde perd des hommes et des chevaux. On n'avance qu'avec prudence dans ce terrain couvert et coupé, défavorable à la cavalerie. Des contreforts boisés et à pentes raides sont, sur toute leur étendue, garnis de fuyards dont la plupart sem-

---

1. Cela paraît avoir été l'idée très arrêtée du prince royal. Cardinal von Widdern (*Verwendung und Führung der Kavallerie,* VI, 18) cite deux télégrammes arrivés à la 12e division d'infanterie, le 6 à 10h 6 et à 11h 20 du soir, et indiquant la retraite sur Bitche, sans doute sur la seule déclaration des prisonniers.

2. *Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.*

blent sans armes : « En d'autres terrains, ils auraient été recueillis par milliers[1]. »

On a dépassé Zinswiller, quand le prince apprend que la brigade de cuirassiers bavarois et une batterie à cheval ont été mises à sa disposition[2]. Elles rallient la division à Ingwiller. Malgré les nombreuses traces observées jusqu'alors, à 10 heures on rend compte au prince royal que « notre principale ligne de retraite passe par Niederbronn et Bitche, mais qu'une fraction notable de nos forces s'est retirée par Ingwiller[3] ».

L'intention du prince est alors de bivouaquer à Steinbourg avec le gros de sa division, tout en portant le jour même son avant-garde au delà des montagnes. Le lendemain, on reprendra le contact en jetant des patrouilles au loin vers le nord, l'ouest et le sud. Mais il faut bientôt renoncer à l'espoir de gagner promptement du terrain vers Saverne. Les traînards sont trop nombreux et les pertes trop sensibles. Toutes les patrouilles détachées vers les Vosges reçoivent des coups de feu. Peu avant Bouxwiller, on apprend que Dossenheim est occupé par de l'infanterie en formation régulière[4], qui se remet bientôt en marche vers l'ouest. Ces circonstances provoquent de nombreux arrêts, de sorte que la division arrive à Bouxwiller seulement après 11 heures du matin. On juge nécessaire d'y stationner plusieurs heures. Puis (5 heures environ), on reprend la marche sur Saverne par Imbsheim et Hattmatt.

De Steinbourg, l'avant-garde est accueillie par des coups de feu assez nourris. La batterie bavaroise tire aussitôt quelques obus, et le maire, tout hors d'haleine, vient se jeter aux pieds du prince, demandant grâce pour la ville. Il n'y

1. *Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.*

2. Cette brigade, partie au point du jour de Lampertsloch, a poussé par Wœrth jusqu'à Niederbronn, d'où un escadron a gagné le Wasenkopf au nord d'Oberbronn (*État-major prussien*, I, 294).

3. *État-major prussien; Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.* Cette idée persiste jusqu'au matin du 8 au grand quartier général (Voir notre tome III, p. 326).

4. Brigade Fontanges du 5e corps. Le prince Albert dispose alors de 30 escadrons et 3 batteries (*État-major prussien*, I, 294).

avait que des traînards (7h 30 environ)[1]. Cette fois, l'on juge à propos de ne pas pousser plus avant et de bivouaquer. L'avant-garde, renforcée du 2e hussards et d'un régiment de chevau-légers bavarois, établit des avant-postes vers Saverne en se couvrant par un jeu actif de patrouilles. Un demi-escadron a mission de couper légèrement la voie ferrée, et de détruire la ligne télégraphique entre cette ville et Steinbourg.

A peine ces dispositions prises, le commandant de l'avant-garde, général von Bernhardi, rend compte qu'il a « plusieurs bataillons » devant lui et que Saverne est fortement occupé. Partout, les patrouilles du 2e hussards ont rencontré de la résistance ; la fraction chargée de couper la ligne ferrée a été fusillée du sud. De Monswiller, vers Saverne, on annonce que « plusieurs bataillons » marchent sur Steinbourg[2]. Bernhardi fait connaître qu'il est contraint de se replier devant eux. Sans autrement vérifier ce renseignement, le prince décide la retraite immédiate au nord-est (9 heures). Un peu après 11 heures, sa division bivouaque à Bouxwiller.

Est-il besoin de souligner les erreurs commises les 6 et 7 août dans l'emploi de cette cavalerie? Nos adversaires auraient pu, avec profit, imiter les exemples immortels donnés par nos escadrons après Iéna : « Sire, écrivait Murat le 7 novembre 1806, le combat finit faute de combattants ; la cavalerie n'a plus qu'à rallier la Grande Armée[3]. »

---

1. *Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.* D'après l'État-major prussien, I, 295, la pointe d'avant-garde est accueillie par des feux de salve ; on voit un train de chemin de fer partir vers Saverne. Il ne semble pas que nous ayons alors des troupes en formation régulière à Steinbourg. D'après le Journal du 1er corps, la brigade Fontanges quitte Saverne vers 8 heures, à 6 kilomètres au sud-ouest.

2. *État-major prussien*, I, 295 ; *Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne.* Ce détail paraît faux.

3. Cité par la *R. H.*, III, 1902, 623. La retraite de la 4e division sur Bouxwiller ne s'opère pas sans incidents. D'après divers documents, dont le *Tagebuch* de la brigade des cuirassiers bavarois, une sorte de panique se produit au cours de la marche. Les ulans prussiens font demi-tour et chargent les cuirassiers, dont 14 sont blessés ; d'autres tombent de cheval ; un certain nombre de chevaux sont perdus (Von Widdern, VI, 76).

Les autres « reconnaissances » prescrites par l'état-major du prince royal montrent que nous n'avons plus de forces notables vers l'ouest et le nord-ouest. De Jægerthal, la brigade de ulans bavarois a jeté des détachements vers Sturzelbronn, Liesbach et Philippsbourg sans rencontrer aucun adversaire. Finalement elle revient sur Niederbronn, après s'être reliée à Dambach aux patrouilles d'un nouveau corps d'armée arrivant d'Allemagne, le VIe [1]. Elles aussi ont constaté que, la nuit précédente, de nombreux fuyards avaient traversé Eguelsberg (Egelhardt) et que des troupes avaient bivouaqué dans la soirée sous Bitche, avant de se diriger vers le sud. Le contact n'existe pas plus dans cette direction que vers Saverne.

Depuis le 2 août, la IIIe armée a fait de grands efforts et subi de lourdes pertes. Des marches pénibles, des bivouacs sous des torrents de pluie et deux combats sanglants rendent un repos nécessaire pour elle. Le 7 août, la majorité des troupes demeure au cantonnement ou au bivouac, dans le voisinage du champ de bataille de Frœschwiller. Seuls, le IIe corps bavarois se rassemble à Niederbronn et la 2e division bavaroise va de Preuschdorf à Oberbronn.

La perte du contact par la cavalerie a ce résultat que l'état-major du prince royal ignore la désorganisation de nos troupes et la direction qu'elles ont prise. Les rapports parvenus, la retraite dûment constatée de la brigade Abbatucci sur Bitche font supposer que le maréchal de Mac-Mahon suit cette route pour rallier la principale armée française. « C'est cette hypothèse qui dicte les dispositions arrêtées en vue de la suite du mouvement [2]. » D'où, fatalement, des

1. La 12e division (VIe corps) s'est portée sur Bitche, entre les IIe et IIIe armées. Le 7, elle est à Sturzelbronn, avec son avant-garde à La Main-du-Prince, se reliant vers l'ouest au 5e dragons, par Haspelscheidt (*État-major prussien*, I, 295). La brigade de cavalerie badoise occupe Haguenau dès 7^h 30 du matin. Bien qu'elle y trouve quantité de blessés et de traînards, elle se rend compte qu'une faible fraction de nos forces seulement a marché vers le sud (Von Hahnke, *Les Opérations de la IIIe armée*, traduction, 83, cité par la *R. H.*, III, 1902, 624). D'après l'État-major prussien, I, 381, les Badois prennent à Haguenau 14 officiers, 103 hommes, beaucoup de voitures et d'approvisionnements.
2. *État-major prussien*, I, 382. Voir *suprà*, p. 10.

retards qu'il aurait été facile d'éviter par un meilleur emploi des escadrons dont dispose le prince.

« Pour traverser les Vosges du nord en faisant usage de toutes les voies utilisables, les colonnes de l'aile gauche devaient d'abord atteindre les défilés situés au sud. De là, les chemins d'une certaine importance vont en général au nord-ouest. A la sortie des montagnes, ils reprennent pour la plupart la direction sud-ouest. La majorité est très mauvaise et barrée par des places fortes. D'après les bruits répandus, les habitants avaient pris les armes. On pouvait s'attendre à rencontrer l'ennemi, concentré, à l'ouest des Vosges[1]. »

C'est ainsi que l'État-major prussien cherche à justifier les dispositions prises par le prince royal. Elles se résument comme il suit : le 8 août, la III[e] armée reprendra sa marche en cinq colonnes, de façon à border la Sarre le 12. « Partout où l'on rencontrera l'ennemi, il faudra l'attaquer aussitôt et le rejeter, sans lui laisser le temps de se renforcer. Les colonnes seront souvent séparées par des montagnes élevées et difficiles ; elles ne pourront pas toujours se soutenir. Elles devront pourtant se prêter un mutuel appui lorsque les circonstances le permettront... En principe, on nourrira les troupes au moyen de réquisitions régulières ; mais chaque homme emportera trois jours de vivres de réserve, afin de n'être pas exposé à manquer de ressources dans les montagnes...[2]. »

1. *Etat-major prussien.*

2. Von Hahnke, *op. cit.*, 85, reproduit par la *R. H.*, III, 1902, 629. Étapes des cinq colonnes du 8 au 12 août inclus :

II[e] corps bavarois : Eguelsberg, Bitche et environs, Rohrbach, Lorentzen, Saar-Union ;

I[er] corps bavarois : Bœrenthal, Lemberg, Rahling, Diemeringen et Mackwiller, Pistorf ;

Division wurtembergeoise (subordonnée au V[e] corps et lui servant d'abord d'avant-garde) : Ingwiller, Meisenthal et Puberg, Hambach et Adamswiller, Eywiller, Fénétrange ;

V[e] corps : Uhrwiller, Weiterswiller, Petersbach, Rauwiller et Hirschland, Fénétrange ;

XI[e] corps : Walk et environs, Hattmatt et Dossenheim, Saverne, Mittelbronn et Vilsberg, Reding ou Sarrebourg ;

4[e] division de cavalerie : Dauendorf, Kirwiller, Steinbourg et Hattmatt, Phalsbourg, Lixheim ;

On a dit avec raison de cet ordre qu'il étonne par sa prolixité [1]. Il pourrait être résumé en dix lignes et sa forme est des plus médiocres. Il ne contient aucun renseignement sur l'ennemi, aucune donnée sur la tâche réservée à la III[e] armée. Le prince royal abandonne ses corps d'armée à eux-mêmes, durant cinq jours, à un moment où il ne connaît même pas la direction de notre retraite. Il adopte pour la traversée des Vosges un procédé de valeur contestable, en marchant sur cinq colonnes qui occupent 40 kilomètres de front. C'est qu'il vise à porter son armée, déployée, sur la Sarre, dans la prévision d'une bataille que les instructions antérieures de Moltke lui faisaient prévoir. Mais, depuis lors, les Allemands nous ont infligé deux défaites et la situation a complètement changé. Il s'agirait de tirer tout le parti possible de la victoire de Frœschwiller, et le projet du prince en est loin [2]. Au lieu de jeter sa cavalerie en avant, appuyée par un corps d'armée formant avant-garde générale, il laisse la 4[e] division derrière le XI[e] corps, lui assignant des étapes extrêmement courtes. Il va mettre cinq jours à traverser les Vosges, ce que sa cavalerie aurait pu faire dès le 8 août. Avec des dispositions mieux conçues, la tête de ses corps d'armée bordait la Sarre le 9, et atteignait Nancy le 13 août au plus tard. Le 14, elle était à même de déboucher dans la Woëvre, pour attaquer de flanc les colonnes débouchant de Metz [3].

Pourtant la nécessité de connaître au plus tôt la direction

Grand quartier général : Mertzwiller, Obermodern, Petersbach, Schalbach, Rauwiller.

La 12[e] division (VI[e] corps) forme une colonne distincte par Sturzelbronn.

On remarquera que, de Rahling à Lorentzen, les premier et deuxième itinéraires coïncident. La cavalerie est fort inégalement répartie entre ces cinq colonnes (20, 18, 10, 8, 27 escadrons, de la droite à la gauche) [Von Widdern, VI, 93).

1. Général Bonnal, *Frœschwiller,* 464 et suiv.

2. Le 5[e] corps disparaît sans que la cavalerie allemande s'en aperçoive, et même sans qu'elle sache où il est passé (Von Widdern, *Kritische Tage, Saarbrück-Spichern,* I, 72).

3. Général Bonnal, *loc. cit.* D'après le projet du prince royal, la III[e] armée doit parcourir 70 kilomètres en cinq jours, soit 14 kilomètres par jour, et il s'agit d'une poursuite.

de notre retraite ressort d'une lettre que, dès le matin du 7, Moltke adresse au général von Blumenthal, chef d'état-major du prince royal. Discutant les éventualités à prévoir, il arrive à conclure que, pour nous, le parti le plus naturel serait peut-être l'offensive générale contre les têtes de la IIe armée. Mais notre attitude précédente rend cette attaque peu probable. Si nos troupes de la Moselle doivent se replier vers Metz, elles livreront Mac-Mahon à la poursuite du prince royal, peut-être même à une attaque de flanc de la IIe armée. Si, au contraire, elles recueillent le maréchal, ce sera sans doute vers Sarrebourg où les Allemands pourront être en force. Il est donc très important de rechercher si l'armée d'Alsace se retire à l'ouest ou au sud. En outre, on peut dès maintenant prévoir le siège de Strasbourg; le parc nécessaire a terminé sa mobilisation le jour même [1].

---

1. Moltke au général von Blumenthal, 9h 30 du matin, 7 août, *Moltkes Korrespondenz,* I, III, I, 204. A 3h 30 du matin, l'état-major du roi ignorait encore où avait eu lieu la veille la bataille de Frœschwiller. D'où ce télégramme célèbre à la IIIe armée : Wo die Schlacht? « Où la bataille ? » (*Ibid.*).

III

LE 8 AOUT

Le 1er corps. — La cavalerie prend les devants. — La division Conseil-Dumesnil. — Le 5e corps. — Mouvement de Brahaut sur Rohrbach. — Le gros du 5e corps. — La IIIe armée.

Dans la matinée, une grande partie des débris du 1er corps atteint Sarrebourg, après une marche de nuit extrêmement pénible [1]. Les corps ont laissé en route un très grand nombre de traînards, près de moitié des régiments de ligne, écrit un témoin [2]. En outre, la fraction qui s'est arrêtée à Phalsbourg n'arrive que dans la journée [3]. Quoique nombre d'isolés et de détachements rejoignent encore les troupes du maréchal, leur désorganisation reste extrême. « Les hommes sont... harassés. Ils viennent de livrer une grande bataille, de faire une retraite longue et rapide, sans prendre pour ainsi dire un instant de repos, souvent sans nourriture. Ils n'ont plus ni tentes ni havresacs et, par surcroît de malheur, le temps est affreux [4].... »

Les divisions Bonnemains et Duhesme, moins la brigade Septeuil, ont précédé à Sarrebourg le gros du 1er corps. Dans l'après-midi, elles reprennent leur mouvement sur Blâmont, où elles arrivent vers 7 heures du soir [5], sans avoir

1. Il est faux que, comme l'écrit la *R. H.*, IV, 1902, 833, d'après le Journal du 1er corps (*ibid.*, 869), la majeure partie des troupes soit rassemblée à Sarrebourg dès 6 heures du matin. Voir à cet égard *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, p. 289; de Narcy, 116; Journal du commandant David, général Fay, 314; Notes du capitaine Mulotte, *loc. cit.* Il résulte de ces documents que l'arrivée des troupes s'échelonne de 6 à 10 heures environ.

2. De Narcy, 116.

3. Journal du 1er corps. Il s'agit notamment de la division L'Hériller qui arrive à 6 heures du soir (Journal de la division, *R. H.*, IV, 1902, 870).

4. Journal de la division L'Hériller. Voir aussi *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied* et de Narcy, *loc. cit.*

5. Journal de la division Bonnemains, *R. H.*, IV, 1902, 916.

pris aucun dispositif de sûreté [1]. Ainsi, à l'inverse des règles universellement admises, c'est la cavalerie qui précède les autres armes dans leur retraite.

De nouveau, le maréchal confie le soin de le couvrir à la division Conseil-Dumesnil, du 7e corps. Pourtant, après avoir été durement éprouvée le 6, elle est encore séparée de son artillerie, ainsi que d'une fraction de l'infanterie. Près de Sarrebourg, elle reçoit l'ordre de prendre position vers Klein-Eich, derrière la ligne ferrée, fortement en déblai. Conseil-Dumesnil fait observer qu' « il n'a avec lui qu'une petite partie de sa division, sans artillerie et presque sans munitions ». Par suite, le maréchal se borne à l'établir sur une croupe à l'est de la ville ; ses troupes y servent « de grand'garde au reste de l'armée, campé dans la plaine [2] ».

La pénurie des munitions est encore extrême. A 11 heures du matin, le maréchal demande au major général l'envoi à Blâmont, où il sera le 9, de 42 caissons de 4 et de 10 caissons de cartouches. Il réclame aussi des marmites, dont « les deux tiers » de ses hommes sont dépourvus [3]. Bien que l'ennemi n'ait pas dépassé les Vosges, les trains de chemin de fer n'atteignent plus Sarrebourg, « en raison de la présence » de prétendus coureurs. Finalement on envoie à Lunéville les munitions réclamées, comme le voulait le maréchal [4].

Depuis le matin du 7, le général de Failly a été ballotté entre des renseignements et des ordres contradictoires. A

1. Général Bonie, 41 ; commandant Urdy, *Souvenirs d'un officier de lanciers*, *Spectateur militaire*, I, 1902, 315.

2. Notes Mulotte, *loc. cit.* Dans la journée, le colonel Chagrin de Saint-Hilaire rejoint la division avec des fractions qu'il a ralliées depuis le 6; on reçoit également d'autres débris venant de Bitche et de La Petite-Pierre, ainsi que l'artillerie venue isolément de Phalsbourg (*ibid.*).

3. D. t., *R. H.*, IV, 1902, 871.

4. Le maréchal au major général (d. t. ?), 11h 15 du matin et 1 heure du soir; le général Soleille au général Forgeot, d. t., 7 heures et 8h 12 du matin ; le ministre de la guerre au maréchal, d. t., arr. 4h 4 du soir ; le général Forgeot au général Soleille (d. t. ?), 11h 20 du soir (*R. H.*, IV, 1902, 871). En réalité, la voie ferrée n'était pas coupée entre Sarrebourg et Nancy. Un grand nombre d'éclopés (5,000 à 6,000) furent expédiés dans la nuit sur Toul, par chemin de fer. Un train de munitions arriva (Voir *suprà*, p. 4, et *R. H.*, IV, 1902, 834).

5 heures, l'empereur lui télégraphie de se retirer sur Nancy, « s'il en est temps encore ». A 5h 50, le maréchal fait connaître qu'il est à Saverne avec une partie de ses troupes. A 9 heures du soir, l'empereur maintient les ordres « déjà envoyés » en vue d'une retraite sur le camp de Châlons[1]. A 2 heures du matin, nouveau télégramme du major général annonçant que Mac-Mahon arrive à Phalsbourg et que l'armée du Rhin marche sur Châlons[2]. On conçoit qu'il en résulte une incertitude fâcheuse et « bien des hésitations sur la direction à suivre[3] ».

Le 5e corps est parti de grand matin de La Petite-Pierre. Comme le 1er corps, il adopte l'ordre de marche le moins rationnel : la division de cavalerie Brahaut est suivie de l'état-major du corps d'armée, des ambulances, des bagages de la réserve d'artillerie, des divisions L'Abadie et Goze, celle-ci faisant l'arrière-garde[4]. Le 5e hussards va par Asswiller sur Durstel, « pour éclairer et couvrir le flanc droit du corps d'armée[5] ». On marche ainsi sous une pluie battante. Arrivé à Ottwiller, de Failly, « frappé de l'extrême privation qu'impose à tous l'abandon des bagages à Bitche », dans la soirée du 6, abandon dont il est l'auteur, décide d'envoyer vers cette place un détachement chargé de les ramener[6]. Avec le 5e lanciers, le 12e hussards et deux batteries à cheval allégées, le général Brahaut a l'ordre de pousser vers Rohrbach par Lorentzen, pour couvrir la marche du convoi qui doit sortir de Bitche. Le 5e hussards prendra part à cette reconnaissance en continuant de Durstel sur Rohrbach.

Mais cette tentative avorte dès le début. Brahaut ne va que jusqu'à Mackwiller, où il rencontre le 5e hussards qui

1. *R. H.*, III, 1902, 648, 649, 683.
2. *R. H.*, IV, 1902, 903.
3. Journal de la brigade Nicolas, *R. H.*, IV, 1902, 899. Le Journal de la division L'Abadie porte que le 5e corps doit marcher sur Phalsbourg, celui de la division Brahaut qu'il marche sur Saverne (*ibid.*, 899, 901).
4. Journal de la division L'Abadie. Pourtant, la réserve d'artillerie part à 2 heures du matin et la cavalerie vers 5 heures (Journal de marche).
5. Journal de la division Brahaut, *R. H.*, IV, 1902, 901.
6. Journal du 5e corps, *R. H.*, IV, 1902, 897.

vient d'avoir à Diemeringen une escarmouche avec la cavalerie de la II[e] armée[1]. Tous les renseignements recueillis décèlent « la présence de forces nombreuses à Rohrbach, à Lorentzen et vers Saar-Union ». Ces bruits plus ou moins fondés décident Brahaut à se remettre en marche par Bærendorf sur Sarrebourg, où il arrive à minuit 30. La brigade Bernis bivouaque sur les promenades, mais, faute d'emplacement, le 5[e] hussards passe la nuit sur la route, « les hommes tenant les chevaux par la bride[2] ». Admirable emploi de la cavalerie !

Quant au gros du 5[e] corps, il a formé deux colonnes à partir d'Ottwiller. L'état-major du corps d'armée, les réserves d'artillerie et du génie, les ambulances prennent par Drulingen, Weyer, Hirschland, Rauviller, Sarraltroff sur Sarrebourg où ils arrivent vers 3 heures et où la division Lespart s'est déjà reconstituée[3]. Les divisions L'Abadie et Goze se portent par Veckerswiller, Schalbach, Bickenholtz sur Lixheim qu'elles atteignent vers la même heure. Des dispositions y sont prises aussitôt « en prévision d'une attaque de l'ennemi », dont la présence est « signalée sur notre droite vers Fénétrange et Kirrberg[4] ». Il s'agit au plus de patrouilles, qui contribuent ainsi à troubler le repos de trois brigades d'infanterie.

En dépit de nos habitudes routinières, la nécessité force le 5[e] corps à vivre sur le pays. L'intendance recourt aux réquisitions de pain et de viande ; en outre les différentes fractions s'échelonnent pendant les grand'haltes, de façon à ne pas épuiser les ressources locales[5].

---

1. Un régiment de cuirassiers prussiens (Journal de la brigade Bernis). Il s'agit en réalité de fractions de la brigade Bredow (7[e] cuirassiers et 16[e] ulans). Les détails donnés par von Widdern (*Verwendung und Führung der Kavallerie*, I, 82 ; VI, 159 et suiv.) font voir que nos cavaliers montrèrent peu de mordant.

2. Journal de la division Brahaut. Les deux batteries n'arrivèrent qu'à 2 heures du matin, ayant marché vingt-quatre heures (Journal de la réserve d'artillerie, *R. H.*, IV, 1902, 903).

3. Les brigades Fontanges et Abbatucci étaient séparées depuis le soir du 6 (Voir notre tome III, p. 313).

4. Journal de la brigade Nicolas.

5. Journal du 5[e] corps.

A Sarrebourg, de Failly confère avec le maréchal. Bien que les ordres qui subordonnaient le 5e corps à ce dernier n'aient pas été révoqués[1], il paraît décidé à n'en plus faire aucun usage. « La question très importante des vivres ayant dû être prise en considération et s'allier aux dispositions militaires arrêtées pour la retraite », on décide que nos troupes d'Alsace continueront sur le camp de Châlons[2], tout en appuyant vers le sud, afin d'éviter « le trouble que jetterait, dans des troupes désorganisées, l'apparition de l'ennemi[3] ». Le 1er corps et la division Conseil-Dumesnil, précédés des divisions Duhesme et Bonnemains[4], suivront la route de Lunéville par Blâmont. Le 5e corps gagnera la même ville en deux colonnes : l'une, comprenant les divisions Goze, L'Abadie et la réserve d'artillerie, passera par Réchicourt avec l'état-major du corps d'armée ; les divisions Lespart et Brahaut marcheront par Cirey, Baccarat, Lunéville.

Ainsi la cavalerie continue à devancer l'armée ou à la couvrir du côté sud, direction où l'ennemi n'est certainement pas. Nous nous éloignons des corps de la Moselle, bien que marchant comme eux vers l'ouest, combinaison qui réunit tous les inconvénients de la dispersion sans en présenter les avantages. Le 1er corps est encadré par les deux fractions du 5e, on cherche en vain dans quel but. Enfin, nous renonçons à ralentir d'aucune façon la marche de nos adversaires, en prolongeant sans arrêt une retraite déjà trop précipitée.

---

1. Dans ses Souvenirs inédits, Mac-Mahon écrit qu'il reçut dans la soirée une dépêche de l'empereur portant que désormais de Failly « recevrait directement les ordres du quartier général et qu'il eût à se diriger sur Châlons » (*R. H.*, IV, 1902, 869). Mais il n'y a aucune trace de ce télégramme, à notre connaissance.
2. Général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, 18. Au contraire, d'après le Journal du 5e corps, Mac-Mahon confirme les ordres de retraite sur le camp de Châlons et invite de Failly à gagner ce camp, « en lui laissant la route de Nancy et en prenant la gauche (*sic*) de ses colonnes pour couvrir sa retraite ».
3. Journal du 1er corps.
4. La division Bonnemains quitte Sarrebourg à 2 heures du soir et arrive à Blâmont à 7 heures (Journal de marche, *R. H.*, IV, 1902, 916). On remarquera la singularité de ces heures, au mois d'août.

Le soir, le maréchal et le commandant du 5e corps sont de nouveau invités à continuer dans la direction suivie jusqu'alors. Toutefois, ils ne devront pas dépasser Nancy sans ordre de l'empereur [1], prescription qui se rattache sans doute aux velléités d'offensive un instant caressées au quartier impérial [2].

Pendant que, avec une hâte mal justifiée, nous continuons notre retraite, l'armée du prince royal entame lentement son mouvement en avant, les deux corps bavarois à droite, les Ve et XIe corps à gauche, la division wurtembergeoise au centre, servant d'abord d'avant-garde au Ve corps. La 4e division de cavalerie reste à Bouxwiller et Steinbourg, immobile derrière la gauche de l'armée [3], emplacement dont nous avons dit la bizarrerie. Non seulement, il est aussi mal choisi que possible, mais le prince royal prend soin de limiter de la façon la plus étroite l'initiative de sa seule division de cavalerie. Il lui impose de suivre le XIe corps comme un train de combat, et cela jusqu'au 11 août, alors que près de cinq jours se seront écoulés depuis la bataille du 6. Dans la situation présente il y aurait certes mieux à faire [4].

A l'extrême droite, la 12e division d'infanterie forme une colonne indépendante débouchant de Sturzelbronn. Au cas

---

1. Le major général au général de Failly, au maréchal de Mac-Mahon et au commandant Vanson, d. t., 9h 30 du soir, *R. H.*, IV, 1902, 867.

2. Voir notre tome IV, p. 44 et suiv.

3. De grand matin, le 8 août, elle va se mettre en marche sur Saverne, quand elle reçoit du prince royal l'ordre ci-après : « La division de cavalerie ne dépassera pas Steinbourg où elle bivouaquera. De là, elle enverra demain et les jours suivants de petits détachements en reconnaissance jusqu'aux montagnes... La brigade Feuchtmeyer (cuirassiers bavarois) rompra le matin du 8 pour marcher sur Zinswiller où elle ralliera le Ier corps bavarois. — Soultz, le 7 août 1870, 4 heures du soir. »

Le 8, après 5 heures du soir, nouvel ordre : « Le XIe corps ira le 9 à Bouxwiller, le 10 à Saverne. La 4e division de cavalerie se joindra à lui.... La 4e division... suivra le XIe corps jusqu'à Sarrebourg ; puis elle prendra les devants, mais cette dernière éventualité dépendra du terrain » (*Quatre journées d'une division de cavalerie prussienne, loc. cit.*).

4. Le 8, à 6h 15 du matin, la 4e division envoie au prince royal un rapport confirmant la retraite de notre gros sur Bitche (von Widdern, VI, 95). Il ne parvient à son adresse que le 9 (*ibid.*, 90).

où la gauche de la IIe armée (IVe corps) serait engagée à Rohrbach contre nos troupes de la Moselle, elle lui viendrait en aide. Sinon, elle suivra le IIe corps bavarois sur Saar-Union. Le reste du VIe corps et la 2e division de cavalerie, qui arrivent d'Allemagne, se concentrent peu à peu à Soultz et Haguenau, en arrière de la IIIe armée. Leur transport, ralenti par celui des blessés et des prisonniers du 6 août, durera jusqu'au 11.

La division badoise atteint Brumath le 8 août et y prend une position d'observation vers Strasbourg, suivant les instructions de Moltke[1]. Dans l'ensemble, le mouvement de la IIIe armée est plutôt dirigé au nord-ouest qu'au sud-ouest, comme le voudrait la direction prise par Mac-Mahon. Le matin du 8, plus de quarante-huit heures après la bataille, l'entourage du roi de Prusse est encore persuadé que le maréchal a suivi la route de Bitche et de Rohrbach[2].

---

1. Emplacements de la IIIe armée le soir du 8 août : *12e division*, La Main-du-Prince, à l'ouest de Sturzelbronn ; *IIe corps bavarois*, Eguelsberg ; *Ier corps bavarois*, Bærenthal ; *Wurtembergeois*, Ingwiller ; *Ve corps*, Uhrwiller ; *XIe corps*, Pfaffendorf ; *4e division de cavalerie*, Bouxwiller ; *Badois*, Brumath (*État-major prussien*, I, 386 et suiv.).

2. Lettre du roi à la reine Augusta, 8 heures du matin, Oncken, *Unser Heldenkaiser*, 199 (voir *suprà*, p. 10, 11).

IV

LE 9 AOUT

Le 1er corps. — Le 5e corps. — Ordre de marcher sur Nancy. — La marche sur Lunéville. — La IIIe armée. — Tentative sur Bitche. — Prise de Lichtenberg. — Occupation de La Petite-Pierre.

Les divisions Bonnemains et Duhesme, moins la brigade Septeuil, continuent à devancer le reste de l'armée, avec la même précipitation sans motif. Ainsi Bonnemains part de Blâmont à 2 heures du matin pour être à Lunéville dès 7 heures[1]. Quelle nécessité de fatiguer ainsi hommes et chevaux ? Cette marche matinale est d'autant plus pénible qu'elle s'opère sous une pluie continuelle. Tout le long de la route, les habitants, apitoyés, offrent des boissons et des aliments aux cavaliers, qui se laissent tenter non sans dommage pour la discipline[2].

Les autres troupes du 1er corps quittent Sarrebourg de grand matin également[3]. Les divisions Ducrot et L'Hériller suivent un chemin de traverse par Lorquin et Cirey. Les divisions Pellé, Lartigue et Conseil-Dumesnil prennent la route de Blâmont, ainsi que la réserve d'artillerie et la cavalerie. Après une marche que la pluie et le désordre rendent extrêmement pénible, les troupes bivouaquent de Domèvre à l'est de Blâmont[4]. Un témoin, qui suit le 9 août la route de Sarrebourg à Lunéville, en donne le tableau le

1. Journal de marche, *R. H.*, IV, 1902, 1179.
2. Commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 362.
3. Le Journal du 1er corps (*R. H.*, IV, 1902, 1138) porte à 4 heures. Mais, d'après le lieutenant de Boissieu (*Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 290), de Narcy, 120, une lettre d'Albert Duruy à son père (*Tableaux de l'année tragique*, 32), le départ a lieu beaucoup plus tôt. Au contraire, le commandant David (général Fay, 314) le fixe à 11 heures du matin.
4. Réserve d'artillerie et division Ducrot à Domèvre ; le reste de l'infanterie entre Domèvre et Blâmont, la brigade Septeuil à l'est de Blâmont (Journal du 1er corps).

plus attristant : « Artillerie, cavalerie, infanterie, tout est pêle-mêle : les hommes marchent les uns isolément, les autres par groupes. Ils n'ont pas reçu de vivres. Quelques-uns se livrent à la maraude, ou plutôt au pillage, dans les villages près de la route. On en voit étendus inertes dans les fossés pleins d'eau, rompus de fatigue et ne voulant plus suivre. Au milieu de cette agglomération de pauvres diables marchant sans effets, sans souliers, on voit circuler lentement, péniblement, quelques voitures de bagages et d'éclopés... Comme tout cela est mal dirigé, mon Dieu ! [1] »

L'aspect du 5e corps est à peu près pareil. Il forme trois colonnes suivant deux itinéraires distincts : l'état-major du corps d'armée, les divisions Goze et L'Abadie, les réserves d'artillerie et du génie, les ambulances vont par Sarrebourg et Héming à Réchicourt ; la division Lespart, par Imling, Lorquin, Bertrambois, à Cirey ; la cavalerie du général Brahaut, par la même route, à Badonviller [2]. Bien que, nulle part, l'ennemi n'ait paru à proximité de nos colonnes, celle de droite prend des dispositions indiquant combien la confiance du commandement est atteinte. Par contre, le corps d'armée ne constitue aucune arrière-garde digne de ce nom [3]. Comme les autres troupes, la brigade Nicolas (division Goze) bivouaque « dans des terres déjà détrempées », que « les pluies torrentielles de la nuit » rendent plus inabordables encore. Des officiers et des soldats, dépourvus de tentes, cherchent un abri dans Réchicourt, où règne « une certaine confusion [4] ». Enfin, le contact des

1. *De Frœschwiller à Sedan*, 33-34. Le fait de l'absence de distributions et du désordre qui en résulte ressort également de l'ouvrage de Narcy (p. 120), de la lettre d'Albert Duruy déjà citée et des Souvenirs du colonel de Ponchalon (*France militaire*, 11 janvier 1893).

2. Le départ de Sarrebourg de la colonne de droite, fixé à 4h 30, est gêné par le défilé du 1er corps et retardé jusqu'à 7 heures. L'arrivée a lieu vers 2 heures du soir. La cavalerie de Brahaut est réduite à 8 escadrons par la répartition du 5e hussards entre l'état-major du corps d'armée et les divisions (Journaux de marche, *R. H.*, IV, 1902, 1160 et suiv.).

3. Général Bonnal, 458.

4. Journal de la brigade Nicolas. L'effectif de la division L'Abadie, par suite de l'éloignement de la brigade Lapasset, est réduit à 181 officiers, 4,175 hommes et 616 chevaux ou mulets (Journal de la division).

débris ramenés par le maréchal est déprimant pour le moral des troupes.

L'intention du général de Failly est d'abord de se conformer simplement au mouvement du 1er corps. Mais, à 6 heures du soir, le capitaine de France lui apporte une lettre du major général, datée du 8 août[1] : « L'ennemi est entré à Sarralbe et paraît se diriger sur Nancy, où il peut être dans cinq jours. Vous êtes probablement instruit de ce mouvement par vos renseignements particuliers et, dans ce cas, vous aurez pris des mesures pour dérober votre corps à l'ennemi. Quoi qu'il en soit, l'empereur maintient l'ordre qu'il vous a donné de vous diriger en toute hâte sur Nancy[2], et c'est vers ce but que doivent tendre tous vos efforts, en forçant votre marche s'il est nécessaire.

« C'est seulement dans le cas où vous vous verriez devancé à Nancy par l'ennemi que, pour ne pas vous mettre dans la nécessité de lutter contre des forces supérieures, vous devriez, tout en continuant votre marche, prendre une direction plus à gauche, vers Langres par exemple... A Nancy, l'empereur vous appellera à Metz et vous indiquera une retraite soit sur Châlons, soit sur Paris...[3]. »

C'est donc un ordre positif, encore que mal conçu, que reçoit de Failly. L'empereur attache évidemment une haute importance à voir le 5e corps atteindre au plus tôt Nancy. Il semble que le général n'ait pas à hésiter un instant. Sa colonne de droite peut aisément être dans cette ville le 11

---

1. Voir notre tome IV, p. 80 et suiv. Dans une reconnaissance faite en locomotive sur la ligne d'Avricourt à Dieuze, le commandant Perrotin apprend des habitants que des partis ennemis ont déjà été signalés près de Dieuze et que de fortes colonnes marchent sur Château-Salins (Journal du 5e corps). Il y a pourtant doute à ce sujet. Le Journal du capitaine de Lanouvelle porte que Perrotin ne rapporta aucune nouvelle de l'ennemi; celui du capitaine de Piépape fixe cette reconnaissance au 10 août, ce qui paraît invraisemblable.

2. La veille, le major général télégraphiait simplement à Mac-Mahon et de Failly de continuer dans la direction suivie, mais de ne pas dépasser Nancy « sans ordre de l'empereur » (D. t., 8 août, 7h30 du soir, *R. H.*, IV, 1902, 867).

3. Journal du 5e corps rédigé par le capitaine de Piépape, *R. H.*, IV, 1902, 1161. On remarquera que l'empereur lui donne un ordre direct, sans se souvenir que, depuis le 5 août, il est subordonné à Mac-Mahon.

et celles de gauche le 12, c'est-à-dire deux jours au moins avant la date indiquée par le major général pour l'arrivée de l'ennemi. Mais le commandant du 5e corps se montre « très préoccupé » d'avoir à exécuter « une marche de flanc dans le voisinage presque immédiat des têtes de colonnes de l'ennemi ». Il y aurait là un grave danger pour des troupes « ébranlées par une retraite précipitée [1] ». Bien que le mouvement de Nancy à Metz, couvert par la Moselle, ne doive en réalité offrir aucune difficulté, l'appréhension d'un danger imaginaire est assez forte pour amener le général à enfreindre l'ordre formel qu'il a reçu. Il va marcher sur Lunéville [2] et prend des dispositions pour continuer vers l'ouest au lieu de remonter au nord-ouest [3]. Il n'en fait pas mystère au capitaine de France : « M. le général de Failly arrivera le 10 à Lunéville et, de là, compte se diriger sur le camp de Châlons par Bayon, Vézelise, Colombey, Void et Commercy [4]. »

On voit que cet officier général continue de jouer le même et déplorable rôle. Resté inactif le 6, entre les 1er et 2e corps, tous deux fortement engagés, il va poursuivre sa marche au sud de Metz, sans tenter d'être d'aucune utilité pour notre armée de la Moselle.

Quant au maréchal de Mac-Mahon, il affecte, comme les

1. Note du général de France adressée le 14 décembre 1901 à la Section Historique, *R. H.*, IV, 1902, 1401. Il « ne se dirige pas sur Nancy, parce qu'il craint de n'arriver dans cette ville que cinq ou six heures avant l'ennemi et parce qu'avec les trois brigades de son corps d'armée, qui seules sont intactes, il ne pourrait soutenir un engagement » (Rapport du capitaine de France, 10 août 1870, 10 heures du matin, *ibid.*, 1404). La division Lespart, que néglige le général, n'a pourtant été que très légèrement engagée le 6 août.

2. Dans son livre, le général écrit (p. 18) qu'il devait dans tous les cas faire étape en cette ville, la distance Réchicourt—Nancy étant trop grande et aucun autre itinéraire ne s'offrant à lui. Or, il n'était nullement impossible de trouver un autre itinéraire.

3. Ordre du 9 août aux généraux Brahaut et de Lespart : ils devront être le 10 à Baccarat, le 11 à Gerbéviller, le 12 à Bayon, sauf ordres contraires (*R. H.*, IV, 1902; 1166). — Suivant une note adressée à la Section Historique le 28 décembre 1901 par M. le général de Piépape, le général de Failly, qui avait commandé à Nancy, exprima plusieurs fois « la répugnance qu'il éprouvait à ramener son corps d'armée par cette ville » (*R. H.*, IV, 1902, 1116). Sans doute, son attitude en cette circonstance n'eût rien eu d'un triomphateur.

4. Rapport du capitaine de France, 10 août 1870.

7 et 8 août, de ne donner aucun ordre au 5e corps[1], détermination que ne peut justifier l'immixtion de l'empereur dans son commandement, si mal défini qu'il soit. Informant le major général de sa marche sur Lunéville, il ajoute : « Il peut être opportun de prescrire au général de Failly de faire sauter quelques ponts du chemin de fer. Il serait possible d'obtenir de nos populations de rompre, pendant la nuit, le chemin de fer au pouvoir de l'ennemi[2]. » On voit combien l'initiative manque à ce commandant d'armée. Il convient d'ajouter que le 5e corps serait bien en peine de détruire les ponts, faute d'explosifs[3].

Dès le 8 août, la droite de la IIIe armée est en contact avec Bitche, qui barre les routes conduisant de Wissembourg et de Niederbronn vers Rohrbach. Le IIe corps bavarois, bivouaqué à Eguelsberg, pousse une brigade jusqu'à 2 kilomètres environ de cette petite place. Dans la matinée, la 12e division d'infanterie a reçu l'ordre de se porter à Petit-Rederching, à l'est de Rohrbach. Quand, l'après-midi, son avant-garde débouche à portée de canon, elle est accueillie par un feu vif. Une batterie bavaroise y répond, sans obtenir des résultats sensibles, et se tait bientôt, après avoir subi quelques pertes[4].

Les mauvais chemins par lesquels on peut contourner ce fort d'arrêt, rendu presque inattaquable par sa situation, sont aussitôt reconnus et améliorés dans la mesure du possible. La 12e division, qui bivouaquait d'abord à La Maison-du-Prince, se porte à Haspelscheidt par une marche de nuit. Le 9 août, elle traverse avec de grandes difficultés le plateau de Hauwiller et atteint les environs de Schorbach et de Lengelsheim, après un grand détour.

---

1. « Pendant ces premières journées, le maréchal... paraît s'être borné à donner des ordres au 1er corps... Le général de Failly consultait le maréchal avant de donner ses ordres au 5e corps... » (Journal du capitaine de Lanouvelle, *R. H.*, IV, 1902, 1162.

2. D. t., 11h 30 du matin, *R. H.*, IV, 1902, 1139.

3. Journal du génie du 5e corps, *R. H.*, IV, 1902, 1166.

4. *État-major prussien*, I, 388. La *R. H.*, IV, 1902, 862, mentionne deux batteries établies à cheval sur la route de Niederbronn à 2,500 et 2,000 mètres environ (d'après le capitaine Mondelli, *La Vérité sur le siège de Bitche*, 11).

Sur les entrefaites, le II[e] corps bavarois, laissant un bataillon et un escadron pour observer Bitche, a contourné (9 août) cette place par le sud, en traversant la forêt du Hohe-Kopf. Il atteint ainsi Lemberg, objectif primitif du I[er] corps bavarois. Celui-ci, qui a bivouaqué le 8 près de Bærenthal et de Mouterhausen, dépasse Lemberg le 9 pour aller jusqu'à Enchenberg, la brigade de cuirassiers bavarois à Montbronn.

Quant à la division wurtembergeoise, elle a, le 8, atteint les environs d'Ingwiller, en portant des détachements de flanc à Menchhoffen et Rothbach. Ce dernier, débouchant devant le fort de Lichtenberg, en reçoit quelques coups de canon qui décident les Allemands à l'attaquer le 9. Pour cette opération, le général von Hügel dispose de deux bataillons (1[er] et 3[e] chasseurs), un demi-escadron (du 4[e] *Reiter*), deux batteries (2[e] et 3[e] de 4) et quelques pionniers.

Ce détachement se porte sur Lichtenberg en deux colonnes. La principale, qui comprend les batteries, va d'Ingwiller par la route de Wimmenau contre le front ouest. Le 3[e] chasseurs et un peloton de cavalerie remontent la vallée du Rothbach. Au Neumühl, ils se fractionnent : une partie menace le front nord, l'autre le front sud.

Le fort occupe le sommet d'un monticule dont son enceinte suit le contour. Ses escarpes, presque entièrement taillées dans le roc, sont à nu sur des hauteurs de 18 à 20 mètres, mais ne se prêtent ni à l'escalade ni à l'ouverture d'une brèche. Par contre, sa capacité intérieure est faible, 70 mètres environ sur 120; les parapets sont de peu d'épaisseur[1]. Le sous-lieutenant Archer, qui le commande, dispose de très faibles ressources : 27 hommes du 96[e], 1 sous-officier et 5 canonniers, environ 180 isolés des 1[er] et 5[e] corps, sans les blessés. Son armement se borne à sept pièces d'ancien modèle[2].

Les deux batteries wurtembergeoises ouvrent d'abord le

1. Le général de Sévelinges au Conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, IV, 1902, 1130.

2. 4 canons de 12 léger, à âme lisse, et 3 obusiers de 16; il y a 260 chassepots.

feu à 2,200 mètres; puis, un épais brouillard gênant l'observation, elles se portent à 1,400 mètres environ, de chaque côté de la route. On tente de faire usage également d'une mitrailleuse prise le 6 août; elle est bientôt hors de service. Le fort répond par un feu vif, mais peu efficace, d'artillerie et d'infanterie. Trois compagnies du 1er chasseurs garnissent la lisière est du village de Lichtenberg et s'y relient aux tirailleurs du 3e bataillon. Vers 9h30, surviennent encore deux compagnies du 2e régiment d'infanterie accourues au canon de Lauterbach. Elles prennent position devant le saillant sud-est et peuvent, sans être vues, pousser à 100 pas de l'enceinte; un peloton atteint même les palissades. Dès 10h30, notre artillerie se tait. Mais déjà les Wurtembergeois ont reconnu que le fort était à l'abri de l'escalade et que leurs pièces de 4 n'y pouvaient faire brèche. Leurs meilleurs tireurs prennent donc les meurtrières sous leur feu, tandis que l'artillerie se borne à bombarder l'intérieur de l'enceinte.

Vers midi survient une batterie de 6 envoyée par le général von Obernitz; elle prend position à la gauche des précédentes. Elle non plus n'obtient aucun résultat positif; quatre de ses pièces se portent à 600 pas du saillant sud-est, de façon à incendier l'intérieur du fort. Malgré tout, la garnison ne laisse voir aucune idée de reddition; elle accueille même un parlementaire à coups de fusil.

Dans ces conditions, ordre est donné de cesser le feu et de prendre des dispositions pour un investissement. Le 1er bataillon en est chargé, non sans des pertes sensibles. Les autres troupes se remettent en marche vers 4 heures pour rallier la division vers Meisenthal et Puberg. A cette occasion, les défenseurs leur envoient « salve sur salve », en paraissant négliger l'incendie derrière eux. Mais, lorsque les flammes jaillissent de toutes parts, la batterie de 6 déjà en mouvement est rappelée et canonne le principal bâtiment jusqu'à complet écroulement. Enfin, à 8 heures du soir, le fort hisse le drapeau blanc et le sous-lieutenant Archer conclut avec le commandant des Wurtembergeois une capitu-

lation qui leur livre, le jour suivant, la petite forteresse si bravement défendue[1]. Trois officiers et 213 hommes, dont 34 blessés, tombent ainsi au pouvoir de l'ennemi. Du moins, avant de se rendre, Archer a fait enclouer ses pièces, disparaître ses munitions et briser ses armes[2], exemple que nos commandants de place suivront trop rarement, malgré les prescriptions formelles du règlement.

A la gauche des Wurtembergeois, le Ve corps atteint le pied des Vosges à Weiterswiller, poussant un détachement jusqu'à Eckartswiller, dans les montagnes. Une reconnaissance montrant que le fort de La Petite-Pierre, sur la route à suivre, a été abandonné par sa garnison, un bataillon (1er du 37e) va s'y établir et ramasse encore vingt-trois traînards.

La Petite-Pierre était gardée par une garnison de même effectif que celle de Lichtenberg[3]. Le 8 août, le capitaine du 96e qui la commandait, étant tombé malade, doit être dirigé sur l'hôpital de Phalsbourg et le commandement échoit au sergent-major Bœltz. Après avoir inutilement demandé des secours au général de Failly, ce sous-officier, jugeant la défense impossible, fait enterrer les cartouches, noyer les poudres et jeter les huit pièces dans la citerne. Le matin du 9, au moment où surviennent les coureurs ennemis, il sort avec sa petite garnison par une poterne et gagne Phalsbourg[4]. Lui aussi a fait preuve d'initiative et de décision, alors que tant de nos généraux en manquaient entièrement.

---

1. L'État-major prussien, I, 392, porte que le drapeau blanc est hissé le 9 à 8 heures du soir, le rapport d'Archer (*R. H.*, IV, 1902, 1130) et, le 10, à 8 heures du matin.

2. La garnison avait eu 21 tués et 42 blessés (*R. H.*, IV, 1902, 1131, d'après l'avis du Conseil d'enquête). Les Wurtembergeois eurent 13 morts, dont 1 officier, et 25 blessés, dont 1 officier (*État-major prussien*).

3. Une section du 96e (27 hommes), 1 sous-officier et 5 canonniers.

4. D'après l'avis du Conseil d'enquête, « le sergent-major Bœltz, investi accidentellement du commandement..., dépourvu de tout moyen sérieux de résistance, avait fait preuve de décision et d'intelligence en faisant détruire les munitions de la place... et en assurant le salut de la petite troupe qu'il commandait ». Voir le rapport du lieutenant Hecker, du 1er *Reiter*, von Widdern, VI, 125.

V

LE 10 AOUT

Le 1er corps. — État moral. — Le 5e corps. — Deuxième mission du capitaine de France. — Nouvelle direction de la retraite. — Direction prise par le 1er corps. — La IIIe armée le 10 août. — Les ordres de Moltke. — Marches à exécuter. — Tentative sur Phalsbourg.

Le 10 août, à 4h 30 du matin, le 1er corps reprend son mouvement vers l'ouest. La pluie, qui avait commencé « la veille vers 8 heures du matin, n'a pas discontinué ». Ce mauvais temps accroît « la fatigue des troupes qui bivouaquent, depuis le 6, sans aucun abri[1] » et aussi sans nulle nécessité, puisque l'ennemi est loin encore.

Après avoir suivi un chemin de traverse entre la forêt de Mondon et la route de Lunéville, les divisions Ducrot et Lartigue vont s'établir à l'ouest de cette ville, à hauteur de Rehainviller. La réserve d'artillerie et les voitures de l'artillerie divisionnaire « qui ne marchent pas avec leurs divisions... » se sont mises en marche de très bonne heure, par la route. Elles vont bivouaquer au terrain de manœuvres.

Le reste du 1er corps, la cavalerie du général de Septeuil et le génie en tête, suit aussi la route de Blâmont à Lunéville, pour aller entre cette ville et Rehainviller[2]. Les divisions de cavalerie Bonnemains et Duhesme sont depuis la veille à Lunéville, espérant avoir le temps de s'y refaire. Elles y touchent des vivres pour les hommes et les che-

---

1. Journal du 1er corps, *R. H.*, IV, 1902, 1379. D'après le Journal du commandant David (général Fay, 315), « toutes les cartouches portées dans les étuis-musettes sont hors de service ». On sait que la cartouche du chassepot n'a pas d'étui métallique.

2. A gauche de la route de Bayon. Les deux premières colonnes sont commandées par les généraux Ducrot et Forgeot. Ordre de marche de la 3e : *brigade Septeuil*, génie, division Conseil-Dumesnil, divisions L'Hériller et Pellé (Journal du 1er corps). D'après le Journal du commandant David, après avoir bivouaqué, le 45e va cantonner à Lorey.

vaux, « luxe que l'on a oublié depuis longtemps ». Les cavaliers retrouvent leur belle humeur et s'apprêtent à manger quand survient l'ordre de départ. On renverse les marmites et l'on selle[1]. A 10 heures du matin, la division Bonnemains se met en marche sur Bayon, où elle arrive vers 3 heures[2]. Celle du général Duhesme suit le même itinéraire, sans qu'il y ait la moindre raison pour ce mouvement[3], doublement inopportun.

La précipitation de notre retraite, l'insuffisance des vivres, le bivouac persistant sous la pluie agissent chaque jour davantage sur le moral du 1er corps. Beaucoup d'hommes sont indisponibles, quoiqu'un grand nombre d'éclopés aient déjà été évacués à Sarrebourg. On en forme un nouveau détachement, qui est dirigé sur Châlons par voie ferrée[4]. L'indiscipline n'en fait pas moins des progrès inquiétants, comme l'attestent de nombreux témoignages : « Notre retraite ressemble à une vraie déroute... », écrit l'un des généraux les plus distingués de l'armée. « Si nos soldats ne vivent depuis quatre jours que des aumônes des habitants, si nos routes sont semées de traînards mourant de faim, c'est à l'intendance qu'il faut en faire remonter la responsabilité[5]... »

« Pendant trois jours, écrit un autre témoin, nos pauvres troupiers ont patienté ; puis, voyant qu'on ne songeait pas à leur faire de distributions régulières, les uns ont mendié, les autres ont volé ; beaucoup, pour s'étourdir, se sont grisés, et la discipline commence à être à l'état de lettre morte[6]... »

1. Général Bonie, 42.
2. Journal de la division, *R. H.*, IV, 1902, 1417.
3. Le Journal du 1er corps porte simplement : « A l'arrivée des divisions d'infanterie, les divisions de cavalerie Bonnemains et Duhesme partent pour Bayon, où elles vont coucher le même jour. » Leur départ de Lunéville paraît avoir coïncidé avec l'arrivée du maréchal (*De Frœschwiller à Sedan*, 34).
4. Notes sur les opérations du 1er corps, *R. H.*, IV, 1902, 1380. Un ordre du major général, daté du 10, envoie à cet effet le commandant Vanson à Nancy et le capitaine de France à Lunéville (*ibid.*, note 1).
5. Lettre reproduite par le général de Palikao, *Un ministère de la guerre de vingt-quatre jours*, 55. L'intendance n'est évidemment pas la plus coupable.
6. *De Frœschwiller à Sedan*, 35. Voir aussi le commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 362 et suiv. ; de Narcy, 125.

Ce n'est pas sans protestations que nos officiers voient céder ainsi tant de terrain à l'ennemi : « ... Nous sommes à Lunéville, écrit Ducrot, reculant toujours, honteusement, misérablement, livrant nos belles provinces... à ces affreux Prussiens! C'est un crime et mon sang bouillonne dans mes veines en participant à une pareille lâcheté[1] ! »

Cependant, le 5e corps continue sa marche en trois colonnes. La principale, celle de droite, comprend les divisions Goze et L'Abadie, les réserves d'artillerie et du génie, les ambulances. Le général de Failly marche avec elle. La mise en mouvement a été fixée à 4 heures du matin et les troupes sont prêtes, « mais un incident relatif au choix du chemin à prendre retarde le départ jusque vers 7 heures », au moins pour la division L'Abadie. On se porte sur La Neuveville-aux-Bois, non sans un nouvel incident : la 1re brigade de Goze marche par Igney et Amenoncourt, la 2e par Moussey. Après avoir traversé Marainvillers, on atteint enfin Lunéville, vers 3 heures, sous une véritable trombe de pluie et de grêle. Il a fallu « s'arrêter longtemps à quelque distance de la ville, pour laisser passer les troupes du 1er corps ». On s'installe ainsi sur le terrain de manœuvres, à peu près inondé. « On a de la peine à y trouver des portions sèches pour y dresser les petites tentes[2]. » Les officiers n'en ont point. Beaucoup « se réfugient dans les maisons les plus voisines, ce qui nuit... à la discipline et au maintien de l'ordre[3] ».

Quant à la cavalerie de Brahaut, elle va de Badonviller par Baccarat sur Lunéville où elle arrive vers 4 heures du soir. Usant de plus de ménagement pour ses chevaux que pour son infanterie, le général de Failly fait abriter ces deux régiments dans les casernes de la ville[4]. La division Lespart s'est arrêtée à Baccarat.

---

1. Lettre à Mme Ducrot, Y. K. (Lieutenant-colonel Legros), *La sortie de la Marne*, 22.
2. Journal de la division L'Abadie. Cette division arrive vers 5 heures du soir. Voir aussi le Journal du 5e corps et celui de la division Goze (*R. H.*, IV, 1902, 1397 et suiv.).
3. Journal du 5e corps.
4. Journaux des divisions L'Abadie et Brahaut.

Nous avons vu que, dès la veille, l'intention du général était de marcher sur le camp de Châlons. Informé de ces dispositions par un rapport du capitaine de France[1], le major général confirme au commandant du 5e corps ses instructions précédentes : « Notre concentration sur Metz est terminée. L'empereur désire que vous y opériez votre jonction avec nous, si l'ennemi vous en laisse la possibilité.

« Je vous envoie le capitaine de France[2]. »

Cette dépêche, remise au général de Failly vers 4 heures, lors de son arrivée à Lunéville, semble devoir lever tous ses doutes. Pourtant, il répond au maréchal Le Bœuf sous la forme la plus évasive[3].

Sur les entrefaites, il s'est rendu au Château, auprès de Mac-Mahon, et lui a communiqué les instructions qu'il avait reçues, « la veille à Réchicourt, pour marcher sur Nancy. Le maréchal lui apprend que, d'après des renseignements certains, des têtes de colonnes ennemies étant signalées du côté de Château-Salins, Dieuze et Marsal, il a envoyé l'ordre au général de La Charrière, commandant à Nancy, de faire sauter les ponts et de se retirer[4]. » Il ajoute que la cavalerie du 1er corps a commencé son mouvement de retraite[5].

Interrogé par le maréchal sur la direction qu'il compte suivre, le général de Failly répond que, « en exécution des

---

1. 10 août, 10 heures du matin (*R. H.*, IV, 1902, 1404). Dans le livre du général de Failly, ainsi que dans le Journal du 5e corps, rédigé après la guerre par le colonel Clémeur, sous son inspiration, il semble qu'une confusion, peut-être volontaire, se soit établie entre les deux missions du capitaine de France. Il résulte de documents positifs (rapports ou télégrammes) que cet officier est envoyé deux fois en mission par le major général : une première fois le 9 août à Réchicourt, une deuxième à Lunéville le 10. C'est le 9 qu'il apporte les instructions datées du 8 ; le général de Failly et le Journal Clémeur indiquent à tort qu'elles ont été apportées le 10 (Voir les documents cités, *R. H.*, IV, 1902, 1397 et suiv., l'ouvrage du général de Failly, p. 19).

2. *R. H.*, IV, 1902, 1405, d. t., 2h 15 du soir.

3. « Suivant les avis que je recevrai ce soir, j'exécuterai vos ordres, si l'ennemi m'en laisse la possibilité.

« Je n'ai pas encore vu M. de France.

« Je suis à Lunéville » (D. t., 6 heures du soir, *R. H.*, IV, 1902, 1405).

4. Journal Clémeur. Détails confirmés par l'ouvrage du général de Failly, p. 19.

5. Général de Failly, 19.

ordres reçus », le 5e corps va marcher sur Nancy. Soit apathie, soit plutôt ressentiment du passé, le maréchal garde le silence[1]. De Failly le prie donc d'inviter le général de La Charrière à attendre l'arrivée de ses troupes. Il paraît encore décidé à continuer vers Nancy.

Peu après, en effet, survient un télégramme de La Charrière : « Seul et sans troupes à Nancy. Le maire et le conseil municipal s'opposent à ce qu'on fasse sauter les ponts, de peur de représailles de l'ennemi. Que faut-il faire ? » La réponse est positive : « Attendez l'arrivée du 5e corps à Nancy[2]. » De Failly fait même établir les ordres de mouvement pour le 11, dans la même hypothèse.

Mais, le soir, ces dispositions se modifient brusquement. Le capitaine de France arrive à Lunéville. Vers minuit[3], il est auprès du général et lui confirme le télégramme de Le Bœuf. Suivant les instructions qu'il a reçues, il ajoute que, « tout en désirant lui voir opérer sa jonction à Metz avec les autres corps », l'empereur ne fait pas au 5e corps « une obligation de passer par Nancy et Pont-à-Mousson » et qu'il peut « prendre la route de Toul[4] ».

Cette fois, l'ordre de marcher sur Nancy n'est rien moins que formel; l'empereur admet imprudemment que de Failly

---

1. Général de Failly, *loc. cit.* D'après un rapport du chef d'escadron Fœrster daté du 9 août, Mac-Mahon ne veut plus « donner aucun ordre au général de Failly, lors même que ce corps d'armée serait encore sous ses ordres » (*R. H.*, IV, 1902, 1353, 1355). Voir *suprà*, p. 21, 27.

2. Journal du 5e corps.

3. Note du général de France, remise le 14 décembre 1901, *R. H.*, IV, 1902, 1401. Le général de Failly (p. 20) écrit à 10 heures du soir.

4. Note du général de France citée. D'après le Journal du 5e corps, le capitaine de France aurait confirmé « l'arrivée de têtes de colonnes ennemies à Château-Salins, Dieuze, Marsal » et annoncé « la marche positive de forces importantes sur Pont-à-Mousson ». Les seuls renseignements reproduits par la *R. H.*, IV, 1902, 1419 et suiv., se rapportant à cette affirmation sont ceux donnés par X..., de Château-Salins. « Des éclaireurs prussiens ont été vus le 10, à 1 heure, à Dieuze et à 5 heures à Château-Salins. En arrière est signalé un corps d'armée se dirigeant sur Nancy par Château-Salins » (*ibid.*, 1423). Mais le capitaine de France, parti de Metz vers 3 heures, n'en avait certainement pas eu connaissance. En outre, ils sont beaucoup moins affirmatifs que le texte du Journal du 5e corps.

En réalité, une reconnaissance de la brigade Redern entra dans Château-Salins le 10 et y enleva un courrier de la poste dont les renseignements étaient fort importants.

pourra opérer un vaste détour par Toul, au risque d'allonger sensiblement son mouvement[1]. Le général use aussitôt de cette faculté. Le corps d'armée va se porter sur Bayon, en attendant qu'il prenne définitivement la direction de Châlons. Pourtant, les circonstances indiquent assez l'intérêt qu'il y aurait à rallier au plus tôt le gros de l'armée du Rhin. En outre, les indications rapportées par le capitaine de France ne sont que des bruits vagues : il serait indispensable de les contrôler. La nuit précédente, le commandant Perrotin, envoyé sur une locomotive vers Dieuze, a rapporté que l'ennemi n'y était pas encore signalé ; mais il arrivait et marchait « sur Château-Salins[2] ». C'est une preuve évidente de l'exagération des renseignements parvenus à Mac-Mahon. Le général de Failly n'en juge pas ainsi. Peu s'en faut même qu'il ne se fasse gloire de contrevenir aux ordres donnés : « Il y avait... une décision à prendre, une responsabilité sérieuse à encourir, le corps d'armée à sauvegarder et à ne pas livrer à la certitude d'un combat dont la récente et douloureuse expérience de Frœschwiller nous avait trop montré l'inégalité[3]... »

La marche de l'ennemi vers Pont-à-Mousson lui fait « craindre d'être devancé... sur Frouard et sur la Meurthe, puisque, marchant perpendiculairement à cette rivière, les Allemands... sont libres de choisir la position la plus propre pour lui barrer le chemin.

« Le 5e corps, divisé en deux colonnes à vingt-quatre heures de distance, ne peut s'avancer sur Nancy que par une marche de flanc sur la rive gauche de la Meurthe, à partir de Saint-Nicolas parallèlement à cette rivière.

« On commettrait sans contredit une grande faute en s'avançant dans ces conditions... si l'ennemi, maître de Lunéville au sud, franchissait la Moselle au nord par Pont-à-Mousson, la ligne de retraite sur Châlons, comme sur

---

1. De Lunéville à Nancy, 26 kilomètres ; de Lunéville à Toul par Bayon, Haroué, Crépey, en ligne droite, 70 kilomètres.
2. Journal de Piépape, *R. H.*, IV, 1902, 1400. Voir *suprà*, p. 26.
3. Général de Failly, *Op. cit.*, 21.

Metz, étant dès lors des plus compromises. Le 5e corps, débordé sur ses deux ailes, pouvait être cerné [1]... »

Tous ces raisonnements pèchent par la base ; ils reposent sur des bruits qui, dans la réalité, n'ont rien de sérieux. Ce ne sont pas des « têtes de colonnes ennemies » qui approchent de Dieuze, Marsal, Château-Salins, mais bien quelques éclaireurs, comme il serait facile de s'en assurer. Quand même l'ennemi occuperait Lunéville et Pont-à-Mousson dès le 11, la retraite du 5e corps n'en serait pas compromise, puisqu'il pourrait l'opérer sur Neufchâteau ou Toul, sans parler du nord-ouest. Avant de déclarer bien haut la marche sur Nancy impossible, le général de Failly devrait tout au moins faire le nécessaire pour l'exécuter, et il en est loin. Rapprochée des faits précédents, sa conduite en cette circonstance ne peut que dicter la plus sévère appréciation sur son sens du devoir.

De son côté, Mac-Mahon a déjà pris une décision analogue, pour les mêmes raisons : « Les renseignements envoyés par toutes les autorités annonçaient que le gros de l'armée du prince royal... se dirigeait sur Nancy et que son avant-garde était déjà arrivée à Château-Salins [2].

« Le maréchal, craignant d'être attaqué près de Nancy, où il n'y a pas de positions favorables à la défense, et où il pouvait être coupé de sa ligne de retraite, prit la direction de Neufchâteau [3]... »

---

1. Journal du 5e corps.

2. Notes sur les opérations du 1er corps. Les Souvenirs inédits sont beaucoup moins affirmatifs : « Le gros de l'armée du prince royal avait traversé les Vosges au nord de Phalsbourg... D'après la marche de ses éclaireurs, il paraissait se diriger sur Nancy. »

3. Notes sur les opérations du 1er corps. Dans ce document, le maréchal écrit qu'il invite la Compagnie de l'Est à concentrer en ce point tous les wagons dont elle pourra disposer pour le transport des troupes à Châlons. En réalité, la première demande de matériel adressée à cette compagnie est datée de Neufchâteau (Jacqmin, *Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, p. 137). L'idée primitive du maréchal n'est pas de marcher sur cette ville : « Conformément aux instructions du major général, je me porte sur Châlons. Je coucherai le 11 à Bayon, le 12 à Colombey, le 13 à Gondrecourt, le 14 à Ligny, le 15 à Saint-Dizier, le 16 à Vitry, le 17 à Châlons.

« Mes troupes sont si fatiguées que je resterai peut-être deux jours de plus en route.

« Le général de Failly quittera Nancy après-demain. Cette ville sera éva-

Le 11 août, ses troupes marcheront par Bayon sur Haroué[1].

Sur les entrefaites, le général de Failly le prévient que, « d'après les derniers renseignements arrivés pendant la nuit..., les plus simples règles de la prudence s'opposent actuellement à la marche du 5e corps sur Nancy...; dès lors, ce corps va suivre le 1er et continuer à protéger sa retraite ». Il télégraphie au général de La Charrière de faire sauter les ponts et d'évacuer Nancy, suivant les premiers ordres reçus[2].

Mac-Mahon a déjà prescrit au 1er corps de marcher sur Haroué. Il invite le 5e « à le couvrir sur sa gauche » au lieu de le suivre. Les troupes de Failly iront passer la Moselle à Charmes, pour marcher ensuite sur Mirecourt[3]. Ainsi, c'est un corps d'armée à peu près intact qui suivra la direction la moins exposée, celle du sud. Non seulement le 5e corps ne marchera pas sur Nancy, ni même sur Toul, pour rallier le gros de l'armée du Rhin, suivant l'ordre parvenu à son chef : il s'éloignera de ces deux points autant que le permettront les circonstances. Quel que soit l'auteur responsable de ces prescriptions, du maréchal ou du général de Failly, leur parfaite absurdité saute aux yeux[4].

---

cuée... » (D. t. ch., 10 août, *R. H.*, IV, 1902, 1381). Il n'y a pas trace du télégramme que le maréchal aurait adressé à l'empereur et de la réponse de celui-ci, auxquels font allusion les Souvenirs inédits.

1. Voir l'ordre de mouvement, *R. H.*, IV, 1902, 1381. « L'intendance n'ayant pu assurer le service des vivres, le maréchal autorise les généraux commandant les divisions d'infanterie et de cavalerie, ainsi que le général de division commandant l'artillerie, à requérir tout ce qui sera nécessaire aux troupes sous leurs ordres : au besoin ils pourront déléguer leurs pouvoirs aux généraux de brigade... » (Journal du 1er corps).

2. Journal du 5e corps. D'après Jacqmin, 137 et suiv., ce serait le maréchal qui aurait avisé le général de La Charrière de la modification survenue. L'évacuation du matériel du chemin de fer (plus de 100 locomotives et un nombre immense de voitures à Nancy seulement) commença le 11 à 8 heures du matin. Menée avec la plus grande activité, elle se termina le 13. Les Allemands ne trouvèrent à Nancy, où leur cavalerie entra le même jour, qu'une machine de gare.

3. Journal du 5e corps.

4. Sans faire des étapes supérieures à 26 kilomètres, le 5e corps pouvait être le 11 à Nancy (gros) et à Lunéville (division Lespart); le 12 à Pont-à-Mousson et Nancy; le 13 à Metz et Pont-à-Mousson. Il aurait naturellement fallu se couvrir sur la rive droite de la Moselle.

Les 8 et 9 août, la IIIe armée a progressé vers l'ouest sur un front de dimension croissante. Le 10, au contraire, il va se rétrécissant dans la direction du sud-ouest. La raison en est que la IIe armée a porté son aile gauche au sud, pour barrer passage au maréchal de Mac-Mahon, supposé en retraite par Bitche. Par suite, la route de Rohrbach à Lorentzen est, dès le 8, occupée par le IVe corps. Les Bavarois qui devaient marcher sur Rohrbach doivent donc prendre pour direction Diemeringen. Seule, la 12e division continue sur Rohrbach [1].

Le quartier général du prince royal était le 8 à Mertzwiller. Le matin du 9, à 3 heures, il reçoit ce télégramme de Moltke : « Les Ire et IIe armées entament le 10 leur mouvement sur la Moselle. Direction de la droite de la IIIe armée, Saar-Union—Dieuze. Cavalerie en avant [2]. » Le soir à 8 heures survient une dépêche plus détaillée, s'adressant aux commandements des trois armées : « Les nouvelles recueillies laissent présumer que l'ennemi s'est retiré derrière la Moselle et la Seille.

« Les trois armées suivront ce mouvement.

« La IIIe disposera de la route Saar-Union—Dieuze et des voies au sud... Afin d'assurer la sécurité de la marche, on devra pousser la cavalerie à grande distance, en la soutenant au moyen d'avant-gardes détachées au loin... Sa Majesté prescrira les modifications aux directions indiquées, autant que l'exigera la situation ou la conduite de l'ennemi [3]... »

On a vu que la droite de la IIIe armée s'est conformée à ces prescriptions en appuyant à gauche. Quant aux Wurtembergeois, ils vont de Meisenthal à Adamswiller, le Ve corps de Weiterswiller à Weyer. Déjà la cavalerie du IVe corps (IIe armée) bat l'estrade devant eux jusqu'à Fenes-

1. *Etat-major prussien*, I, 393.
2. Remarquons une fois de plus que le texte de ce télégramme n'est pas identique dans l'État-major prussien, I, 393, et dans la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 208. Il est daté du 9 à 9h 30 du soir. La même observation s'applique au document suivant.
3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 207, datée du 9 à 8 heures du soir.

trange et Sarrebourg. Le XI[e] corps[1] forme le 9 l'extrême gauche de l'armée à Hattmatt et Dossenheim. Suivant l'ordre reçu, il doit, par la vallée de la Zintzel, atteindre le 12 août Sarrebourg, après avoir investi Phalsbourg sur son passage[2]. Le 10 août, le général von Gersdorff, avec la 21[e] division et l'artillerie de corps, se porte de Hattmatt aux Quatre-Vents, par la route de Saverne, et fait reconnaître les abords de Phalsbourg. Quant à la 22[e] division, elle va, le long de la Zintzel, de Dossenheim à Metting; elle est immédiatement suivie de la 4[e] division de cavalerie. Encore, d'après les ordres donnés, celle-ci n'aurait-elle dû s'engager que le 11 dans les montagnes. C'est de sa propre initiative qu'elle se porte en avant le 10.

Suivant les renseignements recueillis, Phalsbourg est complètement armé, bien pourvu de vivres et gardé par 1,200 hommes sous les ordres d'un homme énergique, le commandant Taillant[3]. Sommé par les deux divisions du XI[e] corps, il refuse de se rendre; menacé d'être bombardé, il répond simplement : « J'accepte le bombardement[4]. »

L'artillerie prussienne gagne aussitôt les emplacements préparés; les quatre batteries de la 21[e] division aux Baraques, à 2,800 pas au sud-est de la ville; les six batteries de l'artillerie de corps à 4,800 pas à l'est, la gauche à la route. A la tombée de la nuit, ces soixante pièces ouvrent un feu violent auquel Phalsbourg répond peu à peu avec ses dix canons, mais pour ne faire aucun mal à l'artillerie ennemie. En trois quarts d'heure, celle-ci jette environ mille obus dans la ville, sans parvenir à intimider la garnison. L'obscurité et une violente averse mènent alors à

1. Commandé par le général von Gersdoff par suite de la blessure grave reçue par le général von Bose à Frœschwiller; le général von Schkopp commande la 22[e] division.

2. L'ordre du prince royal portait par erreur *einschiessen* (bombarder) au lieu de *einschliessen* (investir) [*État-major prussien*, I, 394].

3. 4[e] bataillon du 63[e], 1 bataillon de mobiles de la Meurthe, 52 artilleurs, 200 traînards du 1[er] corps et 28 soldats du 96[e] venus de Lichtenberg, total 1,252 hommes (Procès-verbaux du Conseil d'enquête sur les capitulations).

4. *État-major prussien*, I, 395.

cesser le feu et à reprendre la marche. Dans la soirée, le XIe corps est stationné à Mittelbronn et Metting. Le soin d'investir Phalsbourg est confié aux fractions du VIe corps venant en arrière. Avant de longs mois, le brave Taillant ne rendra pas la petite place confiée à son honneur et à son patriotisme.

VI

LE 11 AOUT

Le 1er corps. — Le repos prescrit pour le 12. — Le 5e corps. — Compte rendu au major général. — La IIIe armée.

Le 1er corps continue sa marche au sud-ouest, la grande masse de sa cavalerie précédant encore l'infanterie. Les divisions Bonnemains, Duhesme et la réserve d'artillerie se portent ainsi de Bayon à Colombey-les-Belles par Haroué et Vézelise[1]. Contrairement à ce qui va se passer pour les autres troupes, elles persistent à bivouaquer, malgré le temps affreux. On passe la nuit dans des prairies dont la terre est si détrempée que les piquets d'attache ne peuvent tenir. On reste ainsi, sans abri, sans paille pour se coucher, sans feu sous l'averse. Les chevaux, repliés sur eux-mêmes, le dos voûté, le cou tendu, serrés les uns contre les autres, cherchent à se garer de la pluie et du vent, qui emporte une partie de leur maigre ration. Le matin ils sortent de ce cloaque, les membres raides, fatigués avant l'étape[2].

Quant aux divisions d'infanterie et aux réserves, elles se portent sur Bayon et Lorrey en deux colonnes. Avant le départ, elles ont été allégées d'un « très grand nombre » d'éclopés, que l'on dirige sur le camp de Châlons par voie

---

1. Départ de la division Bonnemains à 5 heures du matin ; arrivée à 1 heure du soir (Journal de la division, *R. H.*, I, 1903, 216).

2. Général Bonie, 44. Détail instructif, à Colombey, les officiers du 6e lanciers enterrent leurs schapski, coiffures qu'ils trouvaient trop gênantes et qu'ils remplacent de leur plein chef par des képis (Commandant Urdy, *loc. cit.*, 364). Les deux divisions se couvrent par un escadron du 2e lanciers et une batterie à cheval établis « en grand'garde » à Allain-aux-Bœufs (Historique du 2e lanciers, cité par la *R. H.*, I, 1903, 154). C'est la première mention qui est faite au 1er corps d'un service d'avant-postes depuis le 6 août.

ferrée. Sans doute dans le but d'éviter de nouvelles réductions d'effectif, le maréchal prescrit de cantonner, « en raison du mauvais temps persistant ». La brigade Septeuil se porte à Haroué [1], en avant de l'infanterie; celle-ci n'aura plus de cavalerie en arrière-garde.

La pluie continuelle contribue à rendre cette étape particulièrement pénible et la discipline s'en ressent. Malgré l'évacuation des éclopés, les traînards sont nombreux. Ils exploitent constamment la pitié des habitants et les dévalisent parfois [2]. Ils vont même beaucoup plus loin, à en croire un témoin [3]. Les soldats restés dans le rang ne se font pas scrupule d'abandonner leurs cartouches détériorées par la pluie, sans qu'on songe à les en empêcher [4]. Les maladresses et les fautes du commandement ont tant de part dans ce triste état de choses qu'une nuit passée à l'abri suffit à changer les dispositions des troupes [5].

Un peu tard, le maréchal songe à faire appel au cœur de ses soldats. Cinq longs jours après la bataille de Frœschwiller, il leur adresse un ordre rendant un hommage mérité à leur héroïque résistance : « ...Vous avez été accablés par le nombre, dit-il avec raison. Dans ces conditions, une défaite est glorieuse... » Il leur fait entrevoir « une éclatante revanche [6] » !

La fatigue est si grande dans ses colonnes qu'il prescrit

1. *Itinéraires :* division Ducrot, Rehainviller, Damelevières, Haussonville et Lorey; divisions Pellé, L'Hériller, Lartigue et Conseil-Dumesnil, brigade Septeuil, Lunéville, Lamath, Méhoncourt, Bayon.

Cantonnements : division Ducrot, Lorey; division L'Hériller, Bayon; division Lartigue, Froville; division Pellé, Villacourt; division Conseil-Dumesnil, Roville et La Neuveville; quartier général, Bayon (Journal du 1er corps et *R. H.*, I, 1903, 153).

2. *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 295.

3. « Le lieutenant Marescalchi, un des officiers d'ordonnance du maréchal, est accosté sur la route par deux zouaves de son régiment qui lui demandent la bourse ou la vie. — Il leur répond en les menaçant de son revolver » (*De Frœschwiller à Sedan*, 37).

4. « Nos hommes, qui ont reçu quelques vivres, s'ingénient à les loger dans les plis de leurs larges pantalons de toile et, comme conséquence, abandonnent les nombreux paquets de cartouches qu'on leur avait distribués et qui sont trempés. La pluie qui tombe à torrents fait tout excuser » (De Narcy, 131).

5. De Narcy, 131; *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 295.

6. Voir le texte de cet ordre, *R. H.*, I, 1903, 154.

de leur accorder une journée de repos le 12 août. On tentera de réorganiser les unités, de faire rentrer les isolés. « Les marches devront se faire, à l'avenir, régulièrement, et une arrière-garde, marchant à la suite de chaque corps, sera chargée de faire suivre tous les hommes [1]. » Recommandation qui en dit long sur le désordre des jours précédents !

D'après les ordres de la veille, le 5e corps devait se porter sur Bayon. Mais de Failly, renonçant définitivement à marcher sur Nancy, prescrit de se porter sur Charmes, au sud. Jusqu'à Lamath, l'itinéraire des fractions bivouaquées à Lunéville leur est commun avec le gros du 1er corps, dont elles doivent attendre l'écoulement. Par une négligence sans excuse, on n'a pas prévu cette obligation, en sorte que, de 3 heures à 7 heures du matin au moins, les troupes stationnent « dans l'eau et sous la pluie [2] ». — « Pendant ces longues et pénibles heures d'attente..., un certain nombre d'hommes, brisés de fatigue, trempés jusqu'aux os, cherchent un refuge dans le faubourg ; d'autres traversent la ville, s'engagent sur la route de Nancy pour y précéder et y attendre, abrités, le passage de la colonne. Mais... elle suivait une direction opposée. Dès lors ces hommes, dont le nombre s'élevait à plus de 200, disparurent de leur corps. Avant d'entrer à Nancy, ils sont réunis en détachement par des sous-officiers intelligents et vigoureux, entrent en ordre dans la ville... Le 25, ils rejoignent ... la brigade à Amagne, parfaitement outillés, pourvus de vivres et leur solde à jour [3]. » Ainsi l'initiative de quelques subalternes suffit à montrer que la retraite par Nancy serait des plus aisées pour le général de Failly.

Les divisions L'Abadie, Goze, les réserves d'artillerie et du génie, parties de Lunéville derrière le 1er corps, passent

---

1. Ordre du 11 août ; le maréchal télégraphie au ministre de la guerre, à 9 heures du soir : « Afin d'organiser le 1er corps fatigué, je fais séjour à Bayon » (*R. H.*, I, 1903, 185).
2. Journal de la division Goze, *R. H.*, I, 1903, 200.
3. Rapport du général baron Nicolas, *R. H.*, I, 1903, 200. Voir aussi le Journal du 5e corps et celui de la division L'Abadie.

par Lamath, Landécourt, Clayeures, Borville et bivouaquent aux abords de Loromontzey et de Charmes[1]. Quant à la cavalerie du général Brahaut, elle va de Lunéville à Gerbéviller. Deux escadrons du 12e chasseurs se sont d'abord arrêtés à Fraimbois, les deux autres à Moyen, vers l'est. Mais, dans la soirée, de faux bruits « annonçant l'entrée de la cavalerie ennemie à Lunéville », Brahaut appelle le régiment à Gerbéviller et le fait bivouaquer près du 5e lanciers[2].

Enfin, la division Lespart va de Baccarat, par Rambervillers, à Moyemont et Saint-Genest[3], à l'extrême gauche de l'armée. D'une manière générale, c'est le 5e corps qui couvre celle-ci en arrière et à gauche; il est lui-même couvert par la cavalerie de Brahaut[4].

Contre ce qui se fait au 1er corps, la presque totalité du 5e bivouaque sous la pluie. L'Abadie « aurait désiré faire loger » dans Charmes « une portion de ses troupes... On trouva le maire de la ville opposé à la mesure, tandis que les habitants l'accueillaient avec faveur. Le jour étant avancé, le projet fut abandonné. » Qu'admirer davantage, du patriotisme du maire ou de l'initiative du général ?

Dans la soirée, de Failly fait part au major général, en ces termes, de son changement de direction : « Après avoir vu de France, ne pouvant, d'après son avis, me rendre de Nancy à Metz par Pont-à-Mousson, les éclaireurs ennemis ayant été signalés hier, dès 10 heures du matin, à Château-Salins et Dieuze, ainsi qu'un corps d'armée en marche sur Nancy, j'ai dû renoncer, malgré mon désir, à l'ordre donné d'exécuter une marche de flanc dans de mauvaises condi-

---

1. *Division Goze :* brigade Saurin, avec la réserve d'artillerie, à Loromontzey ; brigade Nicolas près de Saint-Germain ; division L'Abadie à l'ouest de Charmes ; quartier général à Charmes (Journal du 5e corps).
2. Journal de la division Brahaut, *R. H.*, I, 1903, 202.
3. *R. H.*, I, 1903, 155. La *R. H.* ne contient aucun document relatif à la division Lespart du 7 au 11 inclus.
4. Pour la première fois, depuis le début de la retraite, il est question au 5e corps d'un service de sécurité : « Un fort poste » tient un mamelon commandant le bivouac de la division L'Abadie (Journal de la division, *R. H.*, I, 1903, 201).

tions de défense, suivant le bord de la Meurthe et de la Moselle.

« Le maréchal (de) Mac-Mahon ayant pris la route la plus au nord, par Bayon, Vézelise, etc., j'ai dû prendre une ligne plus au sud et parallèle, de manière à pouvoir tourner Toul, me jeter dans l'Argonne et me rendre à Metz ou au camp de Châlons, selon vos ordres.

« Mon quartier général est aujourd'hui à Charmes; demain il sera à Mirecourt [1]... »

On voit combien est embarrassée l'explication du général, à quel point il porte l'exagération en ce qui concerne les menaces de l'ennemi [2]. En quoi la présence de celui-ci à Dieuze et Château-Salins, même en forces sérieuses, empêcherait-elle le 5e corps de se porter sur Toul en contournant Nancy? Comment peut-elle justifier sa marche sur Charmes et sur l'Argonne, en complète contradiction avec l'ordre de l'empereur?

Bien plus, à ce télégramme si tendancieux, le général ajoute, dit-on, un commentaire qui l'est encore davantage : « Je demande à marcher par Vézelise sur Toul, où le 5e corps se réunirait, occuperait la vallée de la Moselle, protégerait Frouard et marcherait sur Nancy, par plusieurs routes, en suivant les hauteurs et la forêt de Haye, d'où l'on pourrait repousser l'ennemi en l'abordant de front. En cas de retraite forcée, on pourrait tenir dans la forêt de Haye, gagner au besoin Metz ou bien se retirer dans l'Argonne [3]. »

1. D. t., 5h 34 du soir, *R. H.*, I, 1903, 203.

2. « ... L'empereur me chargeait d'aller de nouveau trouver le général de Failly et de lui confirmer l'ordre de se diriger sur Metz, mais de lui dire qu'il pouvait passer par Toul pour éviter l'ennemi, déjà signalé à Dieuze et Château-Salins, en marche sur Nancy » (Note adressée par le général de France à la Section Historique). En outre, la reconnaissance du commandant Perrotin montre que l'ennemi n'était pas à Dieuze dans la nuit du 9 au 10 (Voir *suprà*, p. 37).

3. Journal du 5e corps, *R. H.*, I, 1903, 199. D'après ce document, le général de Failly aurait ajouté à la dépêche de 5h 34 le commentaire en question. Dans son ouvrage, p. 23, le général écrit qu'il ajoute à son compte rendu « les explications suivantes » (leur texte diffère de celui du Journal du 5e corps). Le Journal du capitaine de Piépape porte que ce commentaire constitue une dépêche

Dans son ouvrage, de Failly s'efforce de justifier ce projet par des considérations accessoires : « Tous les commandants supérieurs qui se sont succédé à Nancy ont reconnu que, par la nature de sa position, cette ville ne pouvait être occupée comme point stratégique... Tous ont cherché à déterminer, soit en avant, soit en arrière... le choix des positions à prendre en cas d'invasion.

« Dans la situation où les armées se trouvaient placées, Toul était le seul point stratégique sur lequel il fût possible de s'appuyer alors pour tenter efficacement de protéger Nancy, et ... défendre en même temps la route de Paris. Dans ma pensée, cette position eût pu être occupée sérieusement, et heureusement peut-être [1]... »

On voit jusqu'où s'égare le général. Il ne s'agit pas du tout, pour lui, de « protéger Nancy », de « défendre en même temps la route de Paris, mais bien de rallier le plus tôt possible, à Metz, le gros de l'armée du Rhin, ainsi que l'empereur l'a prescrit à plusieurs reprises. Quant à son projet d'offensive, de Toul vers Nancy, un juge éminent en a dit que c'était un « tissu de bonnes intentions, dont aucune ne supportait l'examen ». Comment la vallée de la Moselle et la forêt de Haye auraient-elles permis d'opposer à la III[e] armée un corps déjà entamé par six jours de retraite désordonnée ? « Les ignorants, comme les gens qui se noient, se rattachent à toutes les branches [2]. » D'ailleurs, qu'il ait réellement existé ou non, ce projet n'aura pas même un commencement d'exécution.

---

spéciale (*R. H.*, I, 1903, 156, note 2). L'ouvrage du commandant de Chalus, p. 207, contient la même indication (le texte diffère également de celui que nous avons reproduit d'après la *R. H.*). Mais « l'original du télégramme ne porte pas ces explications » (*R. H.*, *loc. cit.*). Il est donc permis de douter de leur authenticité.

Notons que le télégramme du major général (12 août, reproduit sous une forme un peu différente par la *R. H.*, I, 1903, 157, 394 et 447) ne répond nullement à ce commentaire, comme l'affirment légèrement le colonel Clémeur (Journal du 5[e] corps) et le général de Failly (p. 24), mais bien au télégramme de 5[h] 34, 11 août.

1. Général de Failly, 23.

2. Général Bonnal, *Frœschwiller*, 459. Le 11 août, il représente à peine un effectif de 20,000 rationnaires (Journal du 5[e] corps). Contre l'opinion que nous

L'état-major du prince royal a, un peu tard, acquis la certitude que, de Frœschwiller et de Bitche, notre retraite s'était opérée par Sarrebourg. Il reçoit des habitants ou extrait de nos journaux des renseignements dont quelques-uns importants : aucune troupe française n'est plus entre Nancy et Belfort; il reste trois régiments d'infanterie à Lyon; la Garde impériale tient Nancy et les hauteurs voisines avec 200 pièces de canon [1].

Le prince royal, à Petersbach [2] depuis le 10 août, a été informé que le IVe corps resterait le 11 aux environs de Saar-Union. Il est donc contraint de retrécir encore le front de la IIIe armée sur la Sarre. Afin de pouvoir l'élargir de nouveau en progressant les jours suivants, il prescrit à la 4e division d'éclairer vers Lunéville et Nancy, le XIe corps suivant par Sarrebourg.

C'est ainsi que, le 11, la cavalerie du prince Albert atteint Heming, entre Sarrebourg et Réchicourt. Le 2e hussards et deux compagnies du 95e qui, chose bizarre, constituent l'avant-garde de la 4e division, poussent jusqu'à Saint-Georges; un escadron de ulans va de Sarrebourg au nord-ouest, sur Langatte [3].

Un peu avant l'apparition de la cavalerie prussienne, un détachement français a fait sauter le pont de Dianne-Capelle [4]. Des pionniers du XIe corps envoyés de Sarrebourg le remplacent la nuit suivante par un pont de bateaux. Plusieurs détonations annoncent des destructions analogues.

émettons ici, M. le général Bonnal estime que c'est à ces commentaires que répond le major général dans le télégramme que nous verrons plus loin. La *R. H.* (I, 1903, 157) écrit : « Le major général, s'il en eut connaissance, estima sans doute qu'il n'y avait pas lieu de s'y arrêter. »

1. Von Hahnke, *Opérations de la IIIe armée*, traduction, 96, cité par la *R. H.*, I, 1903, 167. Allusion à la présence de la division Dumont (7e corps) à Lyon; la Garde et la réserve générale d'artillerie (seize batteries) ont en effet séjourné à Nancy.

2. A l'ouest de La Petite-Pierre.

3. *État-major prussien*, I, 396. Les deux compagnies du 95e sont en voitures (Von Widdern, VI, 114).

4. Sur le canal de la Sarre, qui réunit cette rivière au canal de la Marne au Rhin. La *R. H.* ne contient aucune indication sur les auteurs de cette destruction.

Derrière la 4e division, le gros de l'armée borde la Sarre. Ne pouvant trouver place sur son front, la 12e division et le IIe corps bavarois sont restés en deuxième ligne[1].

---

1. *État-major prussien,* I, 389-396 : Ier corps bavarois à Pistorf; division wurtembergeoise à Rauwiller; 5e corps à Altroff; XIe corps à Sarrebourg ; 12e division à Lorentzen; IIe corps bavarois à Diemeringen.

VII

LE 12 AOUT

Le 1er corps. — Le 5e corps. — Nouvel ordre de l'empereur. — Modification aux dispositions prises. — La marche sur Chaumont. — La IIIe armée. — La 4e division de cavalerie. — Devant Strasbourg. — Le VIe corps. — Tentative contre Phalsbourg.

On a vu que l'idée première de Mac-Mahon est de laisser séjourner ses troupes dans leurs emplacements le 12 août. Un motif inconnu le fait renoncer à cette idée si sage. Le 1er corps, qui est à cheval sur la Moselle, passe tout entier à l'ouest de cette rivière, mouvement qui n'a d'autre but « que de donner aux troupes des cantonnements plus sûrs, tout en leur laissant le temps de se reposer[1] ». Il commence à midi seulement et n'entraîne qu'un déplacement de quelques kilomètres, sans nécessité ni profit réel. Du moins, les corps sont cantonnés, et il en sera de même jusqu'à la fin de la retraite.

Pour le 13, le maréchal prévoit un déplacement un peu plus marqué. Le 1er corps et la division Conseil-Dumesnil vont s'échelonner vers l'ouest, de Vaucouleurs à Thélod[2]. L'annonce de l'entrée de l'ennemi dans Nancy conduit à prescrire une reconnaissance sur Pont-Saint-Vincent. Parti

1. Notes sur les opérations du 1er corps, *R. H.*, I, 1903, 427. La division Conseil-Dumesnil va à Lemainville et Ormes; la division Ducrot à Neuviller et Saint-Remimont; la division Pellé à Crantenoy; la division L'Hériller à Haroué; la division Lartigue à La Neuveville; la brigade Septeuil à Vézelise avec un escadron à Neuviller et un à La Neuveville; les divisions Bonnemains et Duhesme, la réserve d'artillerie font séjour à Colombey; le quartier général est à Haroué (Journal du 1er corps; ordre de mouvement du 12, *ibid.*, 426, 427).

2. Ordre de mouvement pour le 13 (*R. H.*, I, 1903, 429) : division Conseil-Dumesnil à Germiny; division Ducrot à Thélod; division L'Hériller à Colombey; division Pellé à Crépey; division Lartigue à Selaincourt; brigade Septeuil aux deux Barisey; réserve d'artillerie, divisions Duhesme et Bonnemains à Vaucouleurs.

dès le matin de Vézelise, un escadron y restera jusqu'à la nuit[1].

Dans la soirée, l'empereur fait connaître à Mac-Mahon qu'il recevra « dorénavant les ordres directs du ministre de la guerre[2] ». Malgré le peu de longueur de l'étape du 12 et la suppression du bivouac, l'indiscipline « s'infiltre de plus en plus dans nos rangs », sans que le maréchal fasse rien pour l'arrêter[3]. La maraude est de pratique courante; les traînards abondent[4].

Dans la même journée, de Failly porte son quartier général de Charmes à Mirecourt. Pendant la marche[5], il reçoit un télégramme du major général qui devrait modifier entièrement ses projets : « Par ordre de l'empereur, ne continuez pas votre marche pour vous jeter dans l'Argonne. Marchez droit sur Toul et aussi vite que possible; vous n'êtes pas menacé.

« Le chemin de fer avec Nancy n'est pas interrompu.

« De Toul, et suivant les circonstances, vous serez appelé à Metz ou dirigé sur Châlons.

« Accusez réception. »

Cette fois, la prescription est si positive que de Failly ne peut se dérober. Il arrête la division Goze à Ambacourt, L'Abadie et la réserve d'artillerie à Poussay; la division Lespart et la cavalerie de Brahaut sont encore sur la Moselle, à Charmes[6]. Après avoir annoncé au major général[7] son arrivée à Toul pour le 14, à la tête de cinq brigades

1. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 12 août : « L'ennemi est entré à Nancy audacieusement à 4 heures » ; ordre de mouvement pour le 13.

2. Souvenirs inédits. Il n'y a pas trace de ce télégramme à notre connaissance.

3. *De Frœschwiller à Sedan*, 35, 37, 39, 40; de Narcy, 114, 116, 121, 125, 128, 131.

4. *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 295.

5. Journal du capitaine de Lanouvelle; le Journal du 5e corps porte « à son arrivée à Mirecourt ». Ce télégramme répondant à celui de 5h 34 (11 août), il est à croire qu'il fut envoyé le 12 de très grand matin.

Notons que la *R. H.*, I, 1903, 157 et 394, date ce télégramme de la soirée du 11 ; p. 447, du 12, sans indication d'heure dans les deux cas. Le texte de ces trois reproductions n'est pas identique.

6. Journaux du 5e corps, *R. H.*, I, 1903, 442 et suiv.

7. D. t. ch., 12h 25 du soir, *R. H.*, I, 1903, 447.

d'infanterie et de sa réserve d'artillerie, il entre en communication avec Bazaine[1] et prévient les troupes du nouveau changement survenu dans la direction suivie, leur faisant espérer un repos[2] bien improbable dans de si graves conjonctures, après une marche aussi incohérente. Il compte se porter à Toul par Gugney, Vaudémont, Goviller[3]; il en informe le maréchal et le prie de permettre au 5e corps de traverser ses colonnes le lendemain[4]. Mais bientôt ces dispositions sont encore bouleversées. Sur l'initiative de l'empereur, le nouveau chef d'état-major général, Jarras, fait connaître à de Failly que l'ordre de se porter sur Toul est annulé; le 5e corps se dirigera sur Paris par la route que le général jugera le plus convenable[5].

Dans la situation présente, après tant d'heures perdues, la continuation de la retraite vers l'ouest est le seul parti à prendre, semble-t-il. D'ailleurs, le gros de l'armée du Rhin va se mettre en marche vers la Meuse et l'empereur s'efforce inutilement de hâter ce mouvement[6].

De nouveau, le général de Failly change ses dispositions. Le 5e corps va marcher vers Neufchâteau[7]. « Mais, dans la nuit, le maréchal lui ayant fait connaître que la direction prise par l'ennemi l'oblige lui-même à se porter... sur Neufchâteau », il est forcé de modifier encore une fois son itinéraire, en appuyant plus encore au sud. Il va marcher sur Chaumont par Lamarche et Montigny[8], long détour qui

1. D. t., 2 heures du soir, *R. H.*, I, 1903, 448.
2. Ordre général du 5e corps; ordre de marche du 13 août, *R. H.*, I, 1903, 449.
3. Journal du capitaine de Lanouvelle.
4. Journal du 5e corps.
5. Avis signé du général Lebrun au général Jarras, 12 août, 5h 30 du soir; le général Jarras au général de Failly, d. t., 6 heures du soir (*R. H.*, I, 1903, 448). Malgré ces documents probants, la *R. H.* (*ibid.*, 395) date ce télégramme de 3h 35 du soir, erreur reproduite d'après le Journal du 5e corps et l'ouvrage du général de Failly (p. 24). L'accusé de réception de ce dernier est daté de 8 heures du soir (D. t., *ibid.*, 448).
6. Voir notre tome IV, p. 163 et suiv.
7. Voir « l'ordre de marche » pour le 13 août, *R. H.*, I, 1903, 449 : destination, Châtenois, La Neuveville, Houécourt, Mirecourt, Charmes.
8. Journal du 5e corps. D'après le Journal de Lanouvelle, version reproduite par la *R. H.*, I, 1903, 395, les divisions L'Abadie et Goze doivent se porter le 13 à Sandaucourt et La Neuveville-sous-Châtenois, la division Lespart à Mirecourt.

retardera fatalement son arrivée sous Paris. Avant de quitter Mirecourt, il prescrit au général Brahaut de faire sauter les ponts de Charmes et de Bayon sur la Moselle. Des détachements du génie, en voitures, sont affectés dans ce but à la cavalerie [1].

Cependant, la IIIe armée termine son déploiement sur la Sarre. Désormais tous ses corps sont sur les routes qu'ils devront utiliser pour atteindre la Moselle; entre Fenestrange et Sarrebourg ils occupent un front de 15 kilomètres à peine. Leurs avant-gardes ont été portées à l'ouest de la rivière [2].

Déjà la 4e division de cavalerie a marqué un premier bond en avant. Un escadron du 2e hussards bat l'estrade jusqu'à Lunéville, où il trouve quelques blessés seulement. Le maire remet au capitaine von Poncet « les clés » de la ville et une lettre pour le prince royal; il s'engage à satisfaire aux demandes des troupes allemandes, implorant la protection de leur chef pour ses administrés [3].

Quant au gros de la 4e division, il bivouaque à l'est de Moyenvic, qu'occupe son avant-garde. Un parlementaire envoyé à Marsal par le prince Albert est accueilli à coups de fusil [4].

---

1. Voir l'ordre communiqué au général de Bernis par Brahaut (Journal de la brigade Bernis, *R. H.*, I, 1903, 446) : Brahaut commande l'arrière-garde du 5e corps, composée de la division Lespart et de la cavalerie. Le 12e chasseurs, un détachement du génie en voitures et une section de 4 à cheval sans caissons sont chargés de détruire le 13 le pont de Bayon. Ils se retireront sur Vézelise, en coupant « tous les ponts » qu'ils rencontreront, et marcheront ensuite sur Colombey et Neufchâteau. La division Lespart ira sur Mirecourt et Châtenois; le 5e lanciers et un détachement du génie, après avoir détruit le pont de Charmes, couperont « tous les ponts placés sur la rivière, notamment celui ou ceux du Madon ». Ils iront par Mirecourt sur Châtenois. En réalité, les ponts de Bayon, d'Haroué, de Bainville et du chemin de fer à Charmes furent seuls détruits. On ne coupa point le pont de route à Charmes, faute de temps ou d'explosifs.

2. Le IIe corps bavarois et la 12e division arrivent en première ligne; le Ier corps bavarois va de Pistorf à Bettborn (*État-major prussien*, I, 397).

3. *État-major prussien*. D'après la *R. H.*, I, 1903, 412, qui emprunte ce détail à l'*Historique du 2e Leib-Husaren*, p. 47, Poncet rendit compte au prince royal que le corps de Failly avait quitté Lunéville pour marcher sur Nancy. La cavalerie de la IIe armée est sensiblement en avant de la 4e division. Dans l'après-midi du 12, l'escadron Kleist, du 10e hussards, entre à Nancy (Voir notre tome IV, p. 181).

4. *État-major prussien*, I, 397. Le 5e dragons rejoint la division le 12 à

Dès le 8 août, la division badoise a jeté vers Strasbourg ses trois régiments de dragons, ses neuf batteries et six compagnies d'infanterie en voitures. La cavalerie pousse jusque sur les glacis de la forteresse et échange même quelque scoups de feu avec la garnison, qu'elle somme inutilement. Les Badois doivent renoncer à l'espoir de s'emparer par un coup de main de la grande ville alsacienne, mais ils coupent le chemin de fer et les lignes télégraphiques au sud; ils occupent l'important nœud de routes de Vendenheim. Le soir du 10, la division reçoit un ordre direct de Moltke prescrivant d'empêcher l'accès de tous les renforts et du matériel destinés à Strasbourg, surtout venant du sud. Le mieux serait « un complet investissement pour lequel de nouvelles troupes sont en route [1] ». Désormais les Badois ne feront plus partie de l'armée du prince royal. Ils assiégeront Strasbourg [2], en attendant qu'ils opèrent dans l'est de notre pays, jusqu'aux confins du Morvan.

Cependant, les fractions du VI[e] corps et de la 2[e] division de cavalerie rassemblées à Soultz et à Haguenau se sont mises en marche pour rallier l'armée; le 11, leurs têtes atteignent les Vosges à Bouxwiller et Ingwiller; l'artillerie de corps du VI[e] corps est encore à Haguenau. Nous avons laissé à peu près intacte la ligne ferrée de Wissembourg à Vendenheim; déjà elle fonctionne jusqu'à Steinbourg. Le général von Tümpling [3] a reçu l'ordre de traverser les Vosges et d'investir Phalsbourg, de façon à garantir la sécurité des communications allemandes.

Dieuze. Pendant la concentration, il a été employé à la couverture dans le Palatinat. Réuni le 6 à Deux-Ponts, il se met en marche le 7 pour rallier sa division ; l'un de ses escadrons passe sous le canon de Bitche, qui lui inflige une perte de 4 morts et 5 blessés. Jusqu'à Saar-Union, il marche avec la 8[e] division d'infanterie.

1. *État-major prussien*, I, 398. Le siège de Strasbourg fait l'objet de deux télégrammes de Moltke le 12 août : il demande au ministère de la guerre prussien quand l'équipage de siège sera prêt à embarquer; à la division badoise, quelles mesures ont été prises pour l'investissement (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 218).

2. Le choix des Badois, si proches voisins de l'Alsace, pour assiéger sa capitale, est certainement intentionnel.

3. Commandant le VI[e] corps.

Le 12 août, à 3 heures du matin, la 11e division pénètre dans les montagnes, non sans des précautions malheureusement inutiles. Le bruit court que ces défilés sont tenus par des francs-tireurs ; les Prussiens se meuvent « surtout en formation de combat et avec prudence le long de la vallée de la Zintzel ». Vers le soir, ils s'arrêtent aux abords de Vescheim ; l'artillerie de corps est à Bouxwiller.

Le général von Eckartsberg a mission d'investir Phalsbourg [1]. Le 6e bataillon de chasseurs se porte en flanc-garde aux Quatre-Vents, les autres troupes à l'ouest et au nord de la place par la vallée de la Zintzel, le 1er bataillon du 38e à Mittelbronn, le 3e sur les routes de Saar-Union, de Vilsberg et de Buchelsberg, le reste en réserve à Vescheim ; les avant-postes poussent jusque sur les glacis. De nouveau, on somme le commandant Taillant de se rendre, sans plus de succès. Comme des travaux d'armement sont en exécution sur le front vers Mittelbronn, la batterie les prend pour objectif à 5h30 du soir. Mais la garnison entame un feu vif d'artillerie et d'infanterie qui se prolonge jusque dans la nuit ; bien qu'abrités, les avant-postes prussiens perdent 5 tués et 13 blessés.

Phalsbourg barre l'importante route de Saverne à Sarrebourg et menace la ligne ferrée de la vallée de la Zorn. Il paraît donc très désirable de s'en emparer au plus tôt. Une reconnaissance fait espérer qu'on y parviendra par un bombardement au moyen de pièces de campagne, et Tümpling reçoit l'ordre d'y procéder. Le 13, il renforce du 51e les troupes du général von Eckartsberg, investit entièrement la place et fait diriger l'artillerie de corps sur Metting par la vallée de la Zintzel.

Sur les entrefaites, des emplacements de batterie ont été construits à 1,500 mètres au sud de Vescheim, des deux côtés de la route. Le 14, à 7h30 du matin, les dix batteries de l'artillerie de corps et de la 11e division ouvrent le feu à

---

1. Avec le 38e régiment, le 6e bataillon de chasseurs, un escadron de dragons (4e du 8e régiment) et une batterie (1re lourde du VIe corps) [*État-major prussien*, I, 399].

des distances de 3,300 à 4,000 pas. Phalsbourg répond avec huit ou dix pièces dont deux canons de 24 et un mortier. Au bout d'une demi-heure, l'incendie éclate dans la ville. Le bombardement dure ainsi jusqu'à 5 heures du soir; l'artillerie allemande tire 1,800 coups, brûle plusieurs bâtiments; un peloton du 51e arrive sur les glacis, d'où il tiraille contre la garnison. Malgré tout, la résolution de Taillant n'a pas faibli. Les Allemands acquièrent la conviction que l'artillerie de campagne ne suffira pas à en triompher. Pour regagner un peu du temps perdu, Tümpling prescrit le soir du 14 une marche de nuit. Il ne reste devant Phalsbourg que deux bataillons et un escadron, qui l'observeront du nord et du sud, jusqu'à ce qu'ils soient relevés les 19 et 20 août par des troupes de landwehr[1].

---

1. *État-major prussien*, I, 401. Les deux bataillons sont les 1er et 2e du 51e.

VIII

LES 13 ET 14 AOUT

Le 1er corps le 13 août. — Marche sur Neufchâteau. — Palikao et le 1er corps. — Le 5e corps. — Le 1er corps le 14. — Fin de la retraite. — Transport sur le camp de Châlons. — Le 5e corps.

L'intention du maréchal était de continuer le 13 août dans la direction de l'ouest [1]. Mais, apprenant le soir du 12 la présence de l'ennemi à Lunéville et à Nancy [2], il décide d'abandonner la route de Bar-le-Duc pour gagner Neufchâteau, « tête de ligne d'un chemin de fer communiquant avec Châlons [3] ».

Le 13, après avoir atteint Vézelise, le gros du 1er corps incline donc au sud-ouest. Le soir venu, il est échelonné de Vézelise à Vicherey, sauf les divisions Duhesme et Bonnemains, qui sont allées de Colombey à Neufchâteau [4]. Comme la plupart des précédents, ce mouvement est très mal réglé. Le départ a lieu de très grand matin, sans sonneries, contre les habitudes d'alors; il a un peu d'une fuite [5]. La division Pellé doit s'arrêter durant près de deux heures, « pour laisser passer les bagages de l'état-major général [6] ». Quant à la division Lartigue, après avoir eu comme desti-

---

1. Voir *suprà*, p. 51.
2. Journal du 1er corps, *R. H.*, II, 1905, 122. Le télégramme du ministre (*R. H.*, I, 1903, 428) n'annonce que l'entrée de l'ennemi à Nancy, contre ce que semble indiquer la *R. H.*, II, 1905, 93.
3. Journal du 1er corps.
4. Division Conseil-Dumesnil à Tramont-Lassus et Tramont-Émy; division Lartigue à Tramont-Saint-André, Soncourt et Aroffe; division L'Hériller et brigade Septeuil à Pleuvezain; division Pellé à Vicherey, ainsi que le quartier général; division Ducrot à Vézelise (Journal du 1er corps).

Le 10e dragons, « retenu jusque-là dans l'intérieur par les grèves », et qui paraît avoir rejoint par étapes, rallie la division Duhesme à Neufchâteau (Commandant Urdy, *loc. cit.*, 364).

5. De Narcy, 138; *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 296.
6. Journal de la division, *R. H.*, II, 1905, 123.

nation Tramont-Émy, elle marche sur Tramont-Saint-André, Aroffe et Soncourt, « fausse direction » qui la fait arriver tardivement au gîte [1]. Malgré l'éparpillement des troupes et la décision prise par le maréchal, une partie du 1er corps est encore bivouaquée [2].

En se retirant, nos troupes ont détruit les ponts de Bayon et de Flavigny, sur les routes de Nancy et de Lunéville. Le maréchal a même prescrit la destruction de celui de Pont-Saint-Vincent, mais une reconnaissance montre l'existence d'un gué praticable dans le voisinage. D'ailleurs, il ne reste plus qu'une très faible quantité de poudre. Cet ouvrage est donc laissé intact [3].

Dans la soirée, Mac-Mahon annonce au ministre de la guerre que sa concentration sera terminée le 14, à Neufchâteau. Il réclame des ordres pour l'avenir [4], insistant sur la nécessité de faire mouvoir les troupes par voie ferrée. Il demande enfin une grande quantité d'effets de tout genre [5].

Dans sa réponse, le général de Palikao lui laisse toute latitude : « Si vous pouvez effectuer votre mouvement sur Châlons par le chemin de fer sans compromettre la sécurité de votre corps d'armée, faites-le ; entendez-vous avec la Compagnie de l'Est à Neufchâteau [6]. » Le transport d'une pareille masse sur un autre théâtre d'opérations doit

---

1. Journal d'Andigné, *R. H.*, II, 1905, 113. « Je suis de plus en plus confirmé dans l'idée qu'il n'y a aucun commandement, ou plutôt que tout le monde commande, parce que le chef ne commande pas » (De Narcy, 138).

2. De Narcy, *loc. cit.* En dépit des circonstances, il n'y a, « pour ainsi dire, pas de malades..., mais il ne manque pas, en compensation, de grognards, ou plutôt de geignards, de murmureux (*sic*) et d'indisciplinés » (*De Freschwiller à Sedan*, 40).

3. Renseignements extraits du carnet de campagne du général Lefort, *R. H.*, II, 1905, 123.

4. « L'empereur m'ayant prescrit de prendre désormais les ordres du ministre de la guerre... » Mac-Mahon fait allusion à une dépêche de l'empereur, dont le texte n'est pas connu, et qui paraît en contradiction avec celle de Bazaine au maréchal et à de Failly : « L'empereur me charge de vous informer qu'il m'a confié le commandement en chef de l'armée du Rhin », d. t., 8h 25 du soir, *R. H.*, II, 1905, 126.

5. Le maréchal au ministre, d. t., 7 heures du soir, *R. H.*, 1905, 126. Voir *suprà*, p. 4.

6. Le ministre au maréchal de Mac-Mahon, d. t., s. h., 13 août, *R. H.*, II, 1905, 127.

pourtant apporter un tel trouble dans nos services de l'arrière qu'il appartiendrait au ministre de la guerre, seul, de le régler.

Il faut le dire, la situation de Palikao est peu enviable. Tiraillé entre la presse, dont les indiscrétions sont constantes[1], et le Corps législatif, qui agite sans trêve les questions les plus délicates[2], il arrête des dispositions timides, dictées par le respect des formes et de la tradition[3]. La constitution au camp de Châlons d'une nouvelle armée est décidée en principe. On se flatte d'y avoir 80 000 hommes en quatre jours[4].

C'est dans la matinée du 13 août que le 5e corps quitte Mirecourt pour marcher sur Chaumont. « Le moral des troupes reposées est meilleur; l'ordre règne davantage pendant la marche », qui est courte, 10 à 12 kilomètres seulement. Le soir venu, le corps d'armée est réparti en quatre groupes, de Charmes à Sandaucourt et Remoncourt[5].

Comme nous l'avons vu, le général Brahaut a reçu l'ordre de détruire les passages de Bayon, de Charmes et du Madon. Le général de Bernis, qui se porte à Bayon dans la matinée, trouve le pont déjà brûlé par le 1er corps[6]. Après

---

1. « Un journal ose encore poser des questions sur l'armement et les travaux de Paris, quoique ce soit un acte de trahison que de parler ainsi en face de l'ennemi... Si de pareilles questions se renouvelaient, ce serait devant le conseil de guerre que leurs auteurs auraient à répondre de leur conduite... » (*Journal officiel*, 14 août, p. 1417).

2. La Chambre se constitue le 13 en comité secret pour discuter la création d'une commission exécutive de quinze membres, proposée par Jules Favre. Celui-ci la conjure de retirer le commandement à l'empereur et de le confier à Bazaine. Il insiste avec la dernière énergie pour la nomination d'une commission « de gouvernement », inconstitutionnelle au premier chef. Personne ne lui répond, mais sa proposition est rejetée (*Journal officiel, ibid.*; Jules Favre, *Gouvernement de la Défense nationale, Simple récit*, I, 43).

3. Le 13 août, une circulaire prescrit la création de deux nouvelles compagnies par régiment d'infanterie (5e et 6e du 4e bataillon). Le dépôt restera à deux compagnies au lieu de quatre prescrites par les circulaires des 15 et 17 juillet 1870.

4. Y compris les 1er et 5e corps (L'impératrice à l'empereur, d. t., s. h., *R. H.*, II, 1905, 125).

5. Quartier général à La Neuveville-sous-Châtenois; division Goze, même village et Houécourt ; division L'Abadie et réserve d'artillerie, Sandaucourt ; division Lespart, Rozerotte et Remoncourt ; cavalerie Brahaut, Mirecourt et Charmes (Journaux de marche du 5e corps, *R. H.*, II, 1905, 128).

6. Journal de la brigade Bernis, *R. H.*, IV, 1905, 131. Voir *suprà*, p. 54.

s'être borné à couper ceux de Bainville, près de Charmes, et d'Haroué, sur le Madon, il gagne Mirecourt.

Quant au général de La Mortière, il doit séjourner jusqu'à 2 heures à Charmes, avec le 5e lanciers et une section du génie, pour assurer des destructions de même nature. Mais il faut faire chercher de la poudre à Épinal[1], en sorte que le pont du chemin de fer, seul, est détruit à 6 heures du soir; il reste encore celui de la route dont les travaux ne sont pas terminés. La Mortière passe donc la nuit à Charmes[2].

Le 14 août, le 1er corps se porte sur Neufchâteau en une seule colonne, la division L'Hériller en tête, et bivouaque au nord de cette ville, à cheval sur la Meuse. Les divisions Duhesme et Bonnemains, qui, depuis la veille, stationnaient à Neufchâteau avec la réserve d'artillerie, en partent dès l'arrivée de l'infanterie pour aller à Poissons, dans la direction de Joinville; la réserve s'arrête à mi-chemin, à Aillianville[3].

Ce n'est pas sans soulagement que l'on entrevoit la fin de cette retraite, commencée dans la journée du 6 et continuée pendant huit longs jours avec tant de hâte et de désordre. Pénible pour les soldats, « déplorable pour les officiers, dissolvante pour tous », elle n'a pas accru, il s'en faut, la confiance dans le commandement. Les troupes ignorent tout de l'ennemi et de notre armée de la Moselle. A peine ont-elles appris, vaguement, l'arrivée du général de Palikao au ministère de la guerre. « Quant à la réorganisation du 1er corps, elle est à peu près aussi avancée » que le soir de Frœschwiller[4]. Il a repris un certain aspect, à

---

1. *R. H.*, II., 1905, 96, d'après l'Historique du 2e régiment du génie.
2. Journal de la division Brahaut, *R. H.*, II, 1905, 130.
3. La marche de la division Bonnemains est d'une extrême lenteur. Partie de Neufchâteau à 10 heures, elle est à 7h 30 seulement au bivouac (*Journal de la division, R. H.*, II, 1905, 140). On remarquera qu'à plusieurs reprises, pendant la retraite, la cavalerie ne quitte un point qu'à l'arrivée de l'infanterie, ce qui l'amène à marcher par la plus forte chaleur. On cherche inutilement la raison de cette manière d'opérer.
4. *De Fræschwiller à Sedan*, 41; *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 297.

mesure que s'estompaient les souvenirs de la défaite, mais il lui manque encore « la cohésion, l'encadrement, une alimentation régulière, une direction supérieure ferme et vigilante, et par-dessus tout la confiance[1] ». C'est pourtant avec de tels éléments que Mac-Mahon devra bientôt reprendre les opérations actives.

Dans la matinée du 14, il annonce au maréchal Bazaine son arrivée sous Neufchâteau. « La cavalerie et l'artillerie de réserve sont en route pour le camp de Châlons, où elles arriveront le 18.

« Toute l'infanterie et l'artillerie divisionnaires seront transportées à Châlons par le chemin de fer, de Neufchâteau ou de Joinville[2]. »

En effet, le ministre de la guerre confirme au 1er corps l'ordre de se porter sur le camp de Châlons[3]. Le maréchal lui a déjà demandé, ainsi qu'à la Compagnie de l'Est, le matériel de transport nécessaire. Il s'agit de 22,000 hommes d'infanterie, 3,500 chevaux, 500 bouches à feu ou voitures. Bien que la distance soit de 170 kilomètres seulement, la presque totalité est en voie unique; la section de Neufchâteau à Bologne est de profil accidenté, construite en vue d'un très faible trafic. Pour alléger les difficultés qui en résultent, la compagnie demande que l'embarquement des troupes montées s'opère le plus possible aux stations de Donjeux et de Joinville, sur la ligne de Bologne à Blesme[4].

On a vu les dispositions prises pour les divisions Duhesme, Bonnemains et la réserve d'artillerie. Ordre est donné à la brigade Septeuil, aux quinze batteries divisionnaires et au convoi du quartier général de partir le 15 août à 4h30 du matin pour Joinville. Ils s'y rendront en deux étapes afin de s'embarquer le 16[5].

1. De Narcy, 142-146.
2. D. t., 8h56 du matin (Souvenirs inédits, *R. H.*, II, 1905, 134); elle est datée de 8 heures, *ibid.*, 135.
3. D. t., s. h., *R. H.*, II, 1905, 135.
4. Jacqmin, *Les Chemins de fer pendant la guerre*, 137 et suiv.
5. Ordre au général de Septeuil, 14 août, *R. H.*, II, 1905, 135. La tête de

Quant aux divisions d'infanterie, elles s'embarquent successivement à la gare de Neufchâteau, à partir de 4h 50 du soir. Ce n'est pas sans d'inutiles fatigues. Le 78e reçoit à 5 heures du soir l'ordre de se rendre à la gare. Il y va sans avoir pris le temps de manger et s'embarque à 2 heures du matin seulement[1] !

Dans l'intervalle, le 5e corps continue sur Chaumont. Le soir du 14 août, il est réparti en trois groupes vers Lamarche[2]. Sa cavalerie, à Lignéville, couvre encore la retraite. Le 5e lanciers a dû quitter Charmes sans détruire le pont de la Moselle. Les travaux n'étaient pas encore terminés, quand un ordre du général de Failly prescrit de les arrêter. Il a suffi d'une démarche du maire de Charmes[3].

En rendant compte de son mouvement, le général demande l'envoi à Chaumont de souliers, de chemises, de tentes-abris : « Un grand nombre d'hommes de la réserve » sont « arrivés sans campement »[4]. Au maréchal Bazaine, il télégraphie que son intention est de marcher sur Paris, par Bar-sur-Aube et Troyes, suivant le dernier ordre reçu. Il demande à faire ce trajet en chemin de fer[5].

---

colonne devait coucher le 15 à Thonnance-les-Moulins ; le reste cantonnerait en arrière ; 320 chevaux furent en outre embarqués à Bologne (Renseignements extraits du carnet du général Lefort, *loc. cit.*).

1. Historique du 78e cité par la *R. H.*, II, 1905, 98. L'embarquement commence par la division Pellé ; elle forme quatre trains dont le dernier part à 2 heures du matin le 14 (Journal de la division). Les divisions L'Hériller, Conseil-Dumesnil, Lartigue et Ducrot suivent dans cet ordre (Ordre au général de Septeuil, 14 août).

2. Divisions Goze et L'Abadie, réserve d'artillerie à Damblain, Blevaincourt, Colombey-lès-Choiseul ; division Lespart et quartier général à Lamarche ; cavalerie de Brahaut à Lignéville (Journal du 5e corps, *R. H.*, II, 1905, 136).

3. Journal de la division, *R. H.*, II, 1905. L'intention du général de Failly est de porter le détachement Bernis sur Damblain (15 août), Biesles (16 août), où il ralliera le reste de la cavalerie, et Chaumont (17 août) [Ordre du 14, 2 heures du soir, *ibid.*]. Cet ordre ne peut être exécuté.

4. D. t., 2h 55 du soir au ministre de la guerre. La *R. H.*, II, 1905, donne deux textes différents de ce télégramme (p. 137 et 139). Le dernier est conforme à celui des *Papiers et Correspondance*, I, 433.

5. D. t., 2 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 139.

IX

LE 15 AOUT

Le 1er corps. — Interruption du mouvement. — Direction prise vers Bar-sur-Aube. — Reprise du transport sur Châlons. — Le 5e corps. — Renseignements recueillis. — Paris du 14 au 16 août. — Difficultés éprouvées par Palikao. — Évacuation du camp. — Le mouvement du 5e corps.

Le 1er corps continue son mouvement, non sans difficulté. Dès le matin, la division Pellé débarque à Mourmelon, puis se rend au camp où rien n'a été préparé pour la recevoir. Elle met plus de quatre heures à trouver son emplacement[1].

A son passage à Blesme, le général Chagrin de Saint-Hilaire, qui commande la 2e brigade de Conseil-Dumesnil, reçoit du ministre de la guerre l'ordre de débarquer des troupes pour défendre cette gare, déjà menacée par l'ennemi[2]. Il y laisse deux bataillons (3e du 47e et 3e du 99e).

De son côté, en arrivant le 16 à Joinville, vers 3 heures du matin, le maréchal apprend que l'ennemi occupe Bar-le-Duc et qu'on a vu des éclaireurs vers Blesme[3]. Il prévient

---

1. De Narcy, 147.

2. Notes Mulotte, *R. H.*, II, 1905, 151. Cet ordre est sans doute motivé par un télégramme adressé le 14, à 5h 35 du soir, au ministre, par le général commandant la 4e division militaire à Châlons (*ibid.*, 99).

Les Notes Mulotte portent, ainsi que le Journal du 1er corps et les Souvenirs inédits, que le maréchal part le soir de Neufchâteau. Les Notes disent même *à 8 heures du soir* avec la 1re brigade de Conseil-Dumesnil. Or, un télégramme du maréchal (*ibid.*, 144) est daté de Joinville *à 3 heures du soir*. La *R. H.* (*ibid.*, 100) admet donc qu'il partit *dans l'après-midi*, et arriva à Joinville *vers 3 heures du soir*, ce qui est contraire aux Notes et au Journal cités. Ajoutons que, dans un télégramme daté de Neufchâteau à 2h 15 du soir (*ibid.*, 144), le maréchal annonce qu'il part à 4 heures pour Joinville. La date de 3 heures du soir, 15 août, est donc manifestement fausse, pour l'envoi du télégramme parti de cette gare. Nous verrons qu'il faut lire *3 heures du matin*, 16 août.

3. « L'ennemi occupant Bar-le-Duc, vu des éclaireurs sur Blesme (*sic*). Je rabats sur Bar-sur-Aube toutes les troupes dont je puis encore disposer... » (D. t., 3 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 144). Comme nous l'avons dit, ce télé-

aussitôt Ducrot qu'il interrompt le mouvement sur Blesme, en rabattant vers Bar-sur-Aube toutes les troupes dont il peut encore disposer. A 3h 42, il rend compte au ministre de la guerre et au maréchal Bazaine de sa décision, ainsi que des motifs qui l'inspirent : « ... A Joinville, le commandant du camp de Châlons m'a prévenu que Bar-le-Duc était occupé par l'ennemi, et qu'il avait des craintes pour Blesme ; dans cette situation, me voyant dans l'impossibilité de faire marcher mon artillerie assez vite pour lui faire gagner Vitry avant l'ennemi, je me suis rabattu avec tout ce que j'ai en arrière sur Bar-sur-Aube où sera demain toute la cavalerie; je pense qu'il y aura lieu de diriger tout ce qu'il me reste d'infanterie par chemin de fer sur Paris, d'où elle pourrait revenir sur Châlons, s'il y avait lieu.

« Artillerie et cavalerie prendraient la route de terre pour se porter... sur la direction de Méry-sur-Seine... J'attends vos ordres à Bar-sur-Aube[1]. »

De sa personne Mac-Mahon revient à Chaumont; il fait refluer tout le courant de transports qui remontait vers Châlons, non sans y apporter le plus grand trouble. Mais le

---

gramme paraît être daté à tort de 3 heures du soir. En effet, il est sans doute inspiré par un autre télégramme que, vers midi, le général de Failly envoyait de Montigny à Mac-Mahon au camp de Châlons, « Bar-le-Duc est probablement occupé par l'ennemi. On a des inquiétudes pour l'embranchement de Blesme. Faites-moi connaître si vous défendez cet embranchement pour assurer le passage de vos divisions... Je crains que la brigade d'infanterie que je vais tâcher d'envoyer avec une batterie d'artillerie n'arrive pas à temps à Blesme » (Journal du 5e corps et Journal Piépape, *R. H.*, II, 1905, 147, 148). Le texte de la *R. H.*, porte *inquiété* au lieu d'*occupé*, mais il est probable qu'il y a là une erreur de copie. M. de Chalus écrit *occupé* (*loc. cit.*, 208).

Ce télégramme, envoyé au camp de Châlons, est réexpédié au maréchal à 10h 49 du soir, bien qu'il soit daté de 7h 5 (*R. H.*, II, 1905, 146). C'est sans doute celui que reçoit Mac-Mahon à Joinville, fort avant dans la nuit. Il provoque l'envoi à Ducrot du télégramme cité (16 août, 3 heures du matin) et celui au ministre d'un autre télégramme (16 août, 3h 42 du matin, *R. H.*, II, 1905, 157) dont nous allons parler.

Dans ses Souvenirs inédits, Mac-Mahon écrit que, « en route pour Châlons », il reçut une dépêche « annonçant que la voie était coupée près de Vitry ». Suivant l'auteur anonyme de *De Freschwiller à Sedan*, 42, et le général de Wimpffen (*Sedan*, 96), à Joinville, le maréchal aurait reçu d'un receveur d'enregistrement la dépêche ci-après : « La voie ferrée coupée à Saint-Dizier. » En réalité, les motifs de sa résolution sont moins sérieux encore, comme l'indique son télégramme de 3h 42 du matin (16 août) au ministre.

1. D. t., 3h 42 du matin, 16 août, *R. H.*, II, 1905, 157.

ministre admet moins aisément l'exactitude du bruit si malencontreux lancé par de Failly. Dès 7h46 du matin, il télégraphie au maréchal : « Blesme doit être occupé par une brigade d'infanterie, une batterie et un régiment de cavalerie venus de Châlons. Assurez-vous bien exactement que la ligne est interceptée avant de prendre celle de Paris. Réponse immédiate [1]. ». A 8h30, nouveau télégramme, encore plus positif : « Impossible que la voie soit interceptée à Blesme, où il y a depuis cette nuit un bataillon de votre corps et une brigade d'infanterie avec artillerie et cavalerie... » A 10h45 seulement, le maréchal répond que, « d'après les renseignements venus de Paris et de Blesme », il reprend la direction de Châlons [2].

Naturellement, cet incident entraîne un retard considérable dans le transport de nos troupes. L'auteur de *De Freschwiller à Sedan,* qui fait sans doute partie de l'état-major du 1er corps, part le 15 à 8 heures du soir de Neufchâteau, pour être seulement le 17, à 6 heures du matin, à Mourmelon [3]. Deux nuits et un jour pour 170 kilomètres ! La confiance de tous dans un commandement aussi mal inspiré en est encore affaiblie : « Je ne comprends rien à ce qui se passe, écrit Ducrot... Combien ce manque de direction est désolant ! [4] » A Joinville, dans la nuit du 15 au 16 août, Mac-Mahon a donné une nouvelle preuve de sa profonde incapacité. Ce ne sera pas la dernière.

Dans la journée du 15, la réserve d'artillerie du 1er corps est arrivée à Joinville ; les divisions Bonnemains et Duhesme se sont portées à Saint-Dizier, afin de couvrir « la marche de l'artillerie qui doit suivre la rive gauche de la Marne » [5]. Avant de quitter Neufchâteau, le maréchal prescrit à Duhesme d'attendre, pour se remettre en route, que la tête de cette artillerie soit arrivée à Humbécourt, à sa

---

1. 7h46 du matin, *R. H.*, II, 1905, 157.
2. D. t., exp. 11h20 matin, *R. H.*, II, 1905, 158.
3. P. 42 et suiv. Les divisions Pellé et L'Hériller arrivent à Mourmelon dans la journée pour s'établir à Bouy et Louvercy.
4. Lettre du 15 août à Mme Ducrot, Y. K., *op. cit.*, 23.
5. Journal du 1er corps.

hauteur. Le 17 elle marchera sur Vitry, par Blaise, tandis que la cavalerie suivra la route directe de Saint-Dizier à Vitry. Le mouvement continuera ainsi jusqu'à Châlons, l'artillerie longeant la rive gauche de la Marne, et la cavalerie la droite[1]. Toutes ces dispositions sont bouleversées par la prétendue arrivée de l'ennemi à Blesme.

Tandis que le 1er corps opère ces mouvements discordants, le 5e continue vers Chaumont, sans incident. Le soir, après une courte étape, il est établi à cheval sur la route de Neufchâteau à Langres[2]. Dans la nuit, un télégramme du ministre de la guerre informe de Failly qu'à Chaumont il trouvera « des voitures pour transporter » son corps d'armée à Vitry-le-Français, où il se placera sous les ordres du maréchal. Son parc d'artillerie sera compris dans ce mouvement, s'il est encore à Langres. Le général de Palikao prescrit de se hâter[3].

Ce n'est pas sans motifs. De divers côtés des renseignements inquiétants sont recueillis. Le maire de Charmes télégraphie que 30,000 Allemands doivent passer dans sa commune les 15 et 16 août ; déjà l'ennemi jetterait plusieurs ponts sur la Moselle, vers Bayon[4]. Le maire de Sainte-Menehould annonce, « de source presque certaine », que les Prussiens sont entrés à Saint-Mihiel et à Villotte, menaçant le chemin de fer de Verdun à Saint-Hilaire. Le général commandant le camp de Châlons fait partir pour Sainte-Menehould, à 8 heures du soir, la brigade de cavalerie Tilliard, du 6e corps. Elle a mission de couvrir cette voie ferrée

1. Le maréchal de Mac-Mahon au maire de Saint-Dizier, *R. H.*, II, 1905, 145.

2. Quartier général et division Lespart, Montigny-le-Roi ; division Goze, Daillecourt et Clefmont ; division L'Abadie et réserve d'artillerie, Perrusse ; cavalerie, Fresnoy (*Journal* du 5e corps, *R. H.*, II, 1905, 447). La *R. H.*, *ibid.*, 101, porte que le télégramme expédié vers midi à Mac-Mahon par le général de Failly (voir *suprà*, p. 65) lui arrive à Joinville à 8h26 du soir. Comment l'aurait-il reçu à cette heure à Joinville, alors qu'il quittait Neufchâteau à 8 heures du soir (Notes Malotte citées) ?

3. D. t. ch., exp. 9 heures du soir, *R. H*,. II, 1905, 150. Le ministre termine ainsi : « Occupez la gare de Blesme et faites reconnaître les environs par de la cavalerie pendant le mouvement de votre corps d'armée. »

4. Le préfet des Vosges au ministre de la guerre, d. t., 7h45 du matin ; le même au même, d. t., 2h58 du soir (*R. H.*, II, 1905,. 151).

et, dans ce but, détachera le 6e chasseurs à Clermont, le 17 août. Un régiment de lanciers est porté à La Cheppe pour éclairer la route de Bar-le-Duc. En transmettant ces renseignements, le général commandant le camp de Châlons ajoute [1] : « Ni le maréchal de Mac-Mahon, ni le général Trochu [2] ne sont arrivés. Que faut-il faire des trois dépôts de cavalerie, des hommes sans armes et des *impedimenta*, si l'ennemi s'approche en force avant l'arrivée des maréchaux Canrobert et de Mac-Mahon? La mobile ne me sert à rien. Les quatrièmes bataillons ne savent en partie pas se servir de leurs armes.

« J'aurai tout au plus 22,000 hommes à opposer à l'ennemi... [3] »

Le général de Palikao n'est guère à même de remédier à cette situation. Avec la régence entière, il participe à l'énervement que cause dans Paris l'absence de nouvelles. Depuis nos défaites du 6 août, on attend chaque jour une grande bataille que l'on espère être heureuse; on reproche au ministère ses hésitations. On devine, sans pleinement s'en rendre compte, que le commandement de l'armée du Rhin est tiraillé entre plusieurs impulsions contraires. « Il y a en ce moment deux gouvernements qui sont loin de s'entr'aider », écrit Mérimée le 16 août [4].

Les difficultés n'ont pas été ménagées au nouveau ministère. Des symptômes d'agitation se sont manifestés à Paris et à Lyon depuis le 7 août [5]. Le 14 survient l'affaire de La Villette : un poste de pompiers est attaqué en plein jour; le factionnaire et plusieurs soldats ou sergents de ville sont tués ou blessés, des fusils enlevés. Cet attentat paraît se

---

1. D. t. au ministre de la guerre, 6h 10 du soir, expédiée 7h 15, *R. H.*, II, 1905, 152.

2. Destiné à commander le 12e corps, en formation au camp.

3. En haut de la page, de la main du ministre : « Faites évacuer de suite sur Paris la mobile et les quatrièmes bataillons... » (*R. H.*, II, 1905, 152). On voit que la décision de ramener la mobile à Paris, tant reprochée au général Trochu, non sans raison, est prise avant même son arrivée au camp.

4. *Lettres à Panizzi*, 431.

5. P. de la Gorce, *op. cit.*, VII, 198, d'après le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, 2 au 5 septembre 1870.

rattacher à un mouvement plus étendu contre le gouvernement impérial[1].

Malgré notre prospérité d'avant la guerre, il se produit des difficultés monétaires, signalées par une note de la Banque de France[2]. Au Corps législatif, les députés continuent d'entraver les travaux du gouvernement par des questions constantes. Palikao y répond de son mieux, non sans maladresse. Le 16, par exemple, il s'exprime ainsi, au sujet de Borny (14 août) : « Il n'y a pas eu ce qu'on peut appeler une bataille ; il y a eu des engagements partiels, dans lesquels, pour tout homme qui a le sens militaire, il est incontestable que les Prussiens ont, non pas subi un grave échec, — ce n'est pas une victoire pour nous, — mais à la suite desquels ils ont été obligés d'abandonner la ligne de retraite de l'armée française (*Marques unanimes de satisfaction*)...

« Nous constituons, en ce moment-ci, une armée considérable qui pourra avant peu, je l'espère, donner la main à l'Armée du Rhin et qui se trouvera tout naturellement sous les ordres du maréchal Bazaine, le véritable, le seul général en chef de l'Armée du Rhin (*Très bien ! très bien !*)[3]. »

On voit à quelles assertions, bientôt démenties par les faits, se laisse entraîner Palikao. Déjà il permet à l'ennemi d'entrevoir ses intentions au sujet de l'armée de Châlons.

Quant aux mesures d'ordre militaire qu'il prend, elles sont sans importance. Le 10, l'Algérie a été mise en état de siège par le gouverneur général. Le 12, l'amiral Fourichon notifie le blocus du littoral allemand de la mer du Nord ; sur ces côtes difficiles, les mauvais temps de l'automne rendront bientôt cette fermeture illusoire. Une loi appelle dans

1. *Journal officiel* du 15 août, p. 1425 ; L. Larchey, *Mémorial illustré du premier siège de Paris*, 27 ; *Gazette des Tribunaux* du 21 au 30 août 1870.

2. *Journal officiel* du 16 août, p. 1428.

3. *Journal officiel* du 17 août, 1433. « Le ministre de la guerre a écrit ici au maréchal (de Mac-Mahon) une dépêche portant inscription « Très urgent ». J'ai ouvert cette lettre, qui parle de la composition d'une armée à Châlons et, en termes généraux, d'une combinaison d'opérations entre cette armée... et celle de Votre Excellence... » (Le général commandant le camp de Châlons au maréchal Bazaine, d. t., 16 août, midi 25, *R. H.*, II, 1905, 154).

la garde mobile les jeunes gens des classes de 1865 et de 1866 célibataires ou veufs sans enfants; elle autorise les anciens militaires âgés de moins de quarante-cinq ans à *remplacer*, même s'ils sont mariés ou veufs avec enfants[1]. Enfin, le gouvernement impérial a la singulière idée d'appeler à la défense de Paris les pompiers de province[2]. Cette tentative n'aboutira qu'au ridicule.

Nous avons dit que, le 15 août, le général de Palikao est disposé à faire évacuer le camp de Châlons par les non-valeurs qui l'encombrent. Le 16, le général Schmitz, chef d'état-major du 12e corps, renouvelle instamment une demande dans ce sens[3]. Mais de nouveaux renseignements parviennent sur l'ennemi. La route de Verdun était encore libre dans la matinée; de même pour celle de Bar-le-Duc, « qui a été explorée jusqu'à 45 kilomètres du camp ». Bar est inoccupé[4]. Il n'en faut pas plus pour modifier les idées de Palikao. Il défend formellement au général Trochu[5] de faire opérer « le moindre mouvement » à ses troupes; il l'invite à attendre ses ordres[6], ce qui revient à retarder une

---

1. *Journal officiel* du 17 août, 1433-1434.

2. Voir trois télégrammes des 16 et 17 août, *Papiers et correspondance*, I, 460. Cet appel eut un commencement d'exécution. (Voir la *R. H.*, II, 1907, 156, 429 et suiv.). Il rappelle celui, moins connu, que Napoléon Ier fit, en 1814, des gardes champêtres d'un certain nombre de départements (lieutenant-colonel Palat, *Compiègne en 1814*, p. 13).

3. « La première chose absolument nécessaire est de sortir l'élément désorganisation, c'est-à-dire les dix-huit bataillons de mobiles, tout aussi bien que les isolés en nombre très considérable, qui ne peuvent qu'apporter une perturbation déplorable à une opération régulière quelconque... » (d. t. au ministre de la guerre, 8h 45 matin, *R. H.*, II, 1905, 153). Au sujet de l'influence néfaste de ces mobiles, voir de Narcy, 160 et suiv.; d'Hérisson, *Journal d'un officier d'ordonnance*, 23; *R. H.*, II, 1907, 399 et suiv.

4. Le sous-préfet de Verdun au général commandant le camp de Châlons, d. t., 6h 25 du matin; le général commandant le camp au ministre de la guerre, d. t., midi 40; le préfet de la Meuse au ministre de l'intérieur, d. t., 9h 20 du matin (*R. H.*, II, 1905, 167-169).

5. Le général Trochu, venant de Paris pour commander le 12e corps, arrive à Saint-Hilaire le soir du 15 en même temps que l'empereur arrivant de Verdun (général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 111).

6. *R. H.*, II, 1905, 103. La *R. H.*, ne donne pas le texte complet de ce télégramme ni son heure d'envoi. Un télégramme du ministre au général commandant la division militaire, 5h 54 du soir, porte ce qui suit: « Je vous confirme la dépêche que j'ai adressée à 1h 45 au général Trochu. Ne prenez aucune mesure... Le maréchal de Mac-Mahon vous communiquera mes ordres » (*R. H.*, II, 1905, 155).

évacuation indispensable. Non seulement les dix-huit bataillons de mobiles de la Seine, les dépôts de cavalerie, bonne partie des isolés et des quatrièmes bataillons sont plus embarrassants qu'utiles, mais ils vont contribuer à entretenir l'indiscipline dans les débris ramenés par Mac-Mahon [1].

Nous avons vu comment ce maréchal, sous la pression de Palikao, se décide à reprendre son mouvement par Vitry, interrompu la nuit précédente. A 4 heures du soir, il annonce que le transport des 1er et 5e corps continue sans interruption sur Châlons et Vitry. La cavalerie et l'artillerie du 1er corps seront au camp le 19 et celles du 5e corps à Vitry le 18 [2]. Le ministre s'efforce de hâter ce mouvement, en demandant de le faire effectuer par voie ferrée pour l'artillerie également [3].

Quant au général de Failly, Palikao le prévient que Vitry reste son objectif. Il s'efforce aussi de presser sa marche : « Je vous recommande de ne pas perdre une minute pour suivre... la route du maréchal de Mac-Mahon. » Enfin, il l'engage à se concerter avec la compagnie de l'Est pour le transport de son artillerie, l'autorisant « à diriger sur Châlons par Paris le parc... du 5e corps et même l'équipage de pont ». Cependant, il préférerait la voie de Blesme, beaucoup plus courte [4].

---

1. « Le soldat retrouve sa confiance et parfois sa gaieté, il semble animé du désir de venger sa défaite. Malheureusement, il se laisse trop aller à de fâcheux instincts de pillage dans les propriétés... » (Journal de la 2e brigade de la division L'Hériller, *R. H.*, II, 1905, 156). Voir le scandaleux exemple d'indiscipline raconté par de Narcy, p. 157, le 18 août : un sous-officier de chasseurs à cheval dégaine et menace de son sabre le lieutenant commandant l'escadron qui lui donnait un ordre. Cet acte n'est nullement réprimé.

2. D. t., 4 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 158.

3. D. t., 11h 45 du soir, *R. H.*, II, 1905, 158.

4. Le ministre de la guerre au maréchal de Mac-Mahon, d. t., 11h 45 du soir ; le même au général de Failly, d. t. s. h. ; le même au même, s. h. (*R. H.*, II, 1905, 158, 164). Cette dernière est celle, en partie chiffrée, reçue par de Failly à 11h 33 du soir (Journal du 5e corps, *ibid.*, 160).

X

LE 7e CORPS

Concentration autour de Mulhouse. — Retraite hâtive de Félix Douay. — Le 8 août. Le 10 août. — Le 11 août. — Le 16 août. — Destination du 7e corps.

Après avoir longuement hésité sur le mode d'emploi du 7e corps, le général de Palikao se décide à le faire entrer dans l'armée de Châlons.

Nous avons vu[1] que, le 5 août, tandis que la division Conseil-Dumesnil est dirigée de la Haute-Alsace vers Haguenau, d'où elle ira prendre part à la bataille de Frœschwiller, le général Douay concentre autour de Mulhouse une partie de la division Liébert, ainsi que la presque totalité de la cavalerie et de l'artillerie dont il dispose. Le 6, ce mouvement s'achève ; Liébert bivouaque au nord-ouest de Mulhouse, vers Modenheim, avec la cavalerie et les réserves. Le 7, à 3h 30 du matin, une dépêche de Bâle annonce « la défaite du 1er corps[2] ». Peu après, le général Douay reçoit de l'empereur le télégramme suivant, évidemment rédigé sous la première impression des défaites du 6 août : « Si vous le pouvez, envoyez une division à Strasbourg pour défendre la place. Gardez les autres à Belfort[3]. » Ainsi Napoléon III ignore que le gros du 7e corps est à Mulhouse et non à Belfort, que l'une de ses divisions combattait avec le 1er corps

---

1. Voir notre tome III, p. 157. Ce mouvement est motivé par une prétendue concentration de l'ennemi devant la Haute-Alsace. En effet, le colonel von Seubert, qui commande un détachement d'observation, a l'intention de passer le Rhin à Kirchen et Rheinweiler pour couper nos communications au sud de Strasbourg, quand, le 7 au soir, il reçoit de Karlsruhe l'ordre de renoncer à ce projet et de se porter, avec une fraction de ses troupes, à la garde du pont de Maxau. Quelques jours après, il est rappelé en Wurtemberg avec son détachement (*État-major prussien*, I, 205).

2. Prince Bibesco, *Belfort, Reims, Sedan*, 27. La *R. H.*, II, 1902, 934, porte à 3 heures.

3. D. t., 5h 30, *R. H.*, III, 1902, 691, arrivée vers 8 heures à Mulhouse (prince Bibesco, 27). A 7 heures, Douay a reçu le télégramme du maréchal lui annonçant sa défaite : « Je prends les ordres de l'empereur et je vous les ferai connaître » (*ibid.*).

à Frœschwiller et qu'une autre est restée à Lyon, dans un intérêt purement politique, celle du général Dumont. A prendre son ordre au pied de la lettre, Douay devrait envoyer la division Liébert à Strasbourg. Il juge préférable de rentrer immédiatement à Belfort avec elle et d'y arrêter toutes les dispositions que commande la situation [1].

Malheureusement, le général exécute ce mouvement avec une hâte excessive. Il doit former deux colonnes, l'une suivant la route de Brunstatt, Illfurth, Altkirch, l'autre celle de Modenheim, Dannemarie [2]. « Par suite d'erreurs dans la mise en marche », la 2e brigade prend la route d'Altkirch au lieu de celle de Dannemarie; elle est suivie du reste de la deuxième colonne [3]. A un moment donné, les troupes sont « toutes massées près du pont du canal » de la Marne au Rhin, « n'ayant d'autre débouché qu'un passage de 5 mètres ». Le chef d'état-major, général Renson, fait « des efforts inouïs pour débrouiller ce chaos », sans y parvenir. Les soldats, l'estomac vide, le sac au dos, sous un soleil brûlant, pendant des heures, font entendre de violents murmures [4]. Ils vont jusqu'à « de honteux actes d'indiscipline ». Il y en eut « qui ne craignirent pas de semer leurs cartouches et de jeter leurs fusils le long de la route ! [5] »

« De la précipitation du départ, le soldat concluait que le danger était grand », et cela avec toute apparence de raison. A Altkirch, le général Douay reçoit une dépêche du sous-préfet de Schlestadt annonçant que l'ennemi passe

1. Prince Bibesco, 28, à 9h 10 du matin, Douay télégraphie à Mac-Mahon et au major général : « Je pars pour Belfort avec la division Liébert. J'y serai concentré demain matin. On me signale de nouveau la présence de l'ennemi sur les bords du Rhin... » (*R. H.*, III, 1902, 691).

2. *R. H.*, III, 1902, 597 : 8e lanciers, 1re brigade de Liébert et artillerie divisionnaire, route d'Altkirch; 4e lanciers, 2e brigade, réserve d'artillerie et bagages, route de Dannemarie.

3. Journal de la 2e brigade, *R. H.*, III, 1902, 689.

4. *Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, 37. La division Liébert avait touché ses vivres *le 6* à 8 heures du soir et le bois pour la cuisson *le 7* à 8h 30 du matin. Elle n'avait donc pu faire la soupe. L'irrégularité des distributions « fait de l'ivresse l'état normal du soldat » qui boit « à jeun pour tromper sa faim » (*ibid.*, 36).

5. Prince Bibesco, 29. Ce témoignage n'est pas suspect, venant d'un officier de l'état-major du général Douay.

le Rhin à Markolsheim. Cette fausse nouvelle accroît encore le trouble des esprits. « Les hommes marchaient comme si l'ennemi eût été à leurs trousses. Le 4e hussards... à l'arrière-garde, eut fort à faire pour arrêter le désordre... [1] »

Il faut dire que Douay semble atteint de la même nervosité. Après avoir prescrit le départ d'Altkirch pour le lendemain dès 4 heures du matin, à 9h30 du soir il fait occuper une position défensive aux abords de cette ville[2]. Le repos des troupes en est compromis sans remède, et il n'y a pas un cavalier allemand dans tout le Haut-Rhin.

Le 8 août, le général achève son mouvement sur Belfort, non sans les dispositions qu'il prendrait au contact de l'ennemi[3]. Il télégraphie à Cambriel de rentrer, en laissant pour nous « éclairer, à partir de Dannemarie, un peloton dans chaque village »[4]. Cette retraite précipitée, les nouvelles reçues de Schlestadt ont provoqué dans la population une véritable panique. L'agitation est extrême à Mulhouse[5]. En dehors des fractions du 7e corps, il n'y a pas de garnison sérieuse à Belfort. Le conseil de défense en est réduit à réclamer la convocation immédiate de quinze bataillons de « garde nationale » des départements voisins : quelques unités actives leur seraient adjointes en vue de les instruire[6].

1. De Chalus, 180 ; *Histoire de l'armée de Châlons*, 43. Voir en effet quatre télégrammes du sous-préfet de Schlestadt au major général, 7 août, de 7h5 à 11 heures du soir (*R. H.*, III, 1905, 707-708). Finalement il annonce qu'une armée passe le Rhin au Limbourg. Le *Journal officiel* du 9 août, p. 1386, reproduit encore un télégramme du préfet du Haut-Rhin dans ce sens (8 août, 1 heure matin).

2. Voir le Journal cité de la 2e brigade. Le général Cambriel a pourtant été envoyé en reconnaissance vers Huningue avec le 4e hussards (Journal de la division de cavalerie ; le général Douay au général Cambriel, 7 août, *R. H.*, III, 1902, 690, 691).

3. Voir l'ordre de départ de la brigade La Bastide (*R. H.*, IV, 1902, 907). Elle opère un mouvement de retraite par échelons sans autre résultat que de fatiguer davantage les troupes.

4. D. t., s. h., 8 août, *R. H.*, IV, 1902, 910.

5. Le sous-préfet adresse au *maréchal Canrobert*, au camp de Châlons, le télégramme suivant (1h30 du soir) : « Agitation extrême à Mulhouse pendant que le 7e corps nous abandonne ; citoyens crient aux armes et me demandent des fusils » (*R. H.*, IV, 1902, 926) ; *Histoire de l'armée de Châlons*, 41.

6. Le général Douay au ministre de la guerre, d. t., 2h51 du soir. Dans sa réponse, le ministre néglige les gardes nationaux qu'il semble remplacer par des quatrièmes bataillons (d. t., 5 heures du soir, *R. H.*, IV, 1902, 909).

Le ministre de la guerre n'est pas encore fixé sur la destination à donner à la division Dumont, du 7e corps, dont l'une des brigades, celle revenant de Civita-Vecchia, a commencé de débarquer en France. Il soumet la question au major général, qui prescrit de maintenir ces troupes à Lyon jusqu'à nouvel ordre [1], en vue de troubles à prévoir. Ce n'est pas sans protestations. La population de la grande ville ne s'explique pas la présence de ces brigades, loin de l'ennemi, en un pareil moment. Elle invective les hussards, aux cris de : « A la frontière ! » D'autre part, Douay ne cesse de réclamer sa division et le général Dumont demande à le rejoindre [2]. Ne recevant aucun ordre du ministre ou de l'empereur, Douay juge à propos de travailler activement à la mise de Belfort en état de défense. Elle a été retardée par l'absence momentanée du 7e corps ; « les bras ont manqué ; aujourd'hui il faut réparer le temps perdu ; chaque minute devient précieuse... [3] ».

Sur les entrefaites, de nouveaux bruits parviennent de Bâle, concernant la présence dans la Forêt-Noire de 70,000 hommes destinés à entrer en France « par le Niffer » [4]. Bien que tout à fait fausse, cette nouvelle contribue sans doute à la décision du nouveau ministre de la guerre, général de Palikao. Il invite le commandant du 9e corps [5] à diriger « immédiatement, par voies ferrées, de Lyon sur Belfort » la division Dumont [6]. Dans la situation présente, il serait

---

1. Le ministre au major général, d. t., 8 août, midi 2, et annotation en marge (*R. H.*, IV, 1902, 909). Celle-ci semblerait indiquer que le major général ne connaît ni la composition de la division Dumont, ni celle du corps de Civita-Vecchia : « Maintenir à Lyon jusqu'à nouvel ordre. Elle y restera avec la division de Civita-Vecchia ». En réalité, il n'y a à Lyon qu'une brigade de la division Dumont et la brigade de cavalerie Jolif-Ducoulombier (7e corps).

2. D. t., 10 août, *Histoire de l'armée de Châlons*, 46.

3. Prince Bibesco, 32.

4. D. t. du ministre des affaires étrangères, 10 août, 1h 19 du soir, *R, H.*, IV, 1902, 1422. Depuis le début de la guerre, ces bruits courent avec une telle régularité que l'on doit y voir une manœuvre du contre-espionnage allemand. Voir nos tomes III, p. 3, 17, 27, 28, 75, 110, 157 et IV, p. 21, 43, 44, 46, 48, 86, 112, 128, 159, 185.

5. Corps d'armée territorial.

6. D. t., 10 août, s. h., *R. H.*, IV, 1902, 1375. Ce télégramme est de la soirée. Lettre du général commandant le 9e corps au ministre, 11 août, *R. H.*,

plus rationnel de porter à Metz ou à Verdun le gros du 7ᵉ corps. On renforcerait ainsi de la façon la plus opportune le maréchal Bazaine, avant les trois grandes batailles que nous allons livrer.

Pour l'instant, les fractions réunies sous Belfort y restent stationnées, sauf le 4ᵉ lanciers, qui va « s'établir militairement » à Altkirch, après avoir échelonné des détachements de liaison sur son passage. De cette petite ville, il devra faire rayonner ses éclaireurs, de façon « à être toujours informé de ce qui pourrait se passer dans un rayon de 4 à 5 kilomètres au moins », en observant « surtout les directions de Mulhouse et d'Huningue »[1]. On voit que notre ambition est bornée, en matière d'exploration !

Quant à la division Dumont, elle commence son mouvement sur Belfort le 11 à midi[2]. Son dernier train quittera Lyon dans la nuit du 12 au 13 seulement[3]. En attendant, Douay continue de garder l'immobilité. Il sait enfin que la rive badoise du Rhin est « peu pourvue de troupes ». Par contre, « un corps ennemi, dont on estime la force à 40,000 hommes, a investi Strasbourg »[4]. Rien ne s'oppose plus à ce que le 7ᵉ corps soit transporté sur un autre théâtre d'opérations, puisque nous ne songeons pas à gêner l'investissement de Strasbourg et que nous abandonnons l'Alsace, sans y être aucunement contraints.

Bien que la brigade Ducoulombier soit restée à Lyon et que le parc d'artillerie du 7ᵉ corps, d'abord dirigé sur Épinal, ait été envoyé à Langres[5], Douay dispose mainte-

---

I, 1903, 182. Une lettre aux chefs de l'exploitation des chemins de fer de Lyon et de l'Est les informe de cette décision (*ibid.*, 1409).

1. Le général Cambriel au colonel du 4ᵉ lanciers, 10 août, *R. H.*, IV, 1902, 1408.

2. Et non le 10 à midi, comme l'écrit la *R. H.*, I, 1903, 158.

3. Le général commandant le 9ᵉ corps au ministre de la guerre, 11 août, *R. H.*, I, 1903, 182. Le prince Bibesco écrit (p. 32) que la tête de colonne de Dumont arrive à Belfort le 10 et la queue le 12.

4. Le général Douay au major général, 12 août, 4ʰ50 du soir, *R. H.*, I, 1903, 478. Le ministre de la guerre télégraphie de son côté au major général, 1ʰ16 du matin : « Vous savez sans doute qu'un corps badois, en face de Mulhouse, s'est rallié par la rive droite du Rhin à l'armée prussienne devant Metz. Le corps de Douay paraît libre » (*ibid.*, 472). C'est probablement le déplacement du détachement Seubert qui provoque ce bruit (voir *suprà*, p. 72).

5. Cet envoi est même l'origine de difficultés entre les généraux Soleille et

nant de 17,000 baïonnettes, 90 bouches à feu et 1,300 sabres. Il les établit autour de Belfort, dans la pensée que ces troupes seront peut-être appelées à « occuper définitivement ces positions de combat »[1]. Comme tant d'autres de nos généraux, Douay n'a en vue que la défensive.

Dans cette situation, le 7e corps « travaille avec rage » à la mise en état de Belfort. « Les journées se succèdent sans apporter rien de positif sur les opérations générales... C'est en vain que le général écrit, télégraphie ; le grand quartier général reste muet et, sans le sous-préfet... qui nous communique toutes les dépêches qu'il reçoit de son ministre, nous demeurerions dans une ignorance profonde de toutes choses[2]. »

Le 16, le voile se déchire brusquement. Un premier télégramme daté de 8h20 du matin prévient Douay qu'il ira « par les voies ferrées sous les murs de Paris » avec son corps d'armée, « en passant par la vallée du Doubs et par Dijon »[3]. Dans la soirée, nouvelle dépêche : « La ligne de Vesoul et Langres est libre ; prenez-la donc pour effectuer le mouvement de votre corps d'armée, qui doit se rendre au camp de Châlons, autant que possible par Chaumont et Blesme. N'oubliez pas votre parc d'artillerie, qui est à Langres[4]. » Ainsi, en quelques heures, sans raison apparente, le ministre change entièrement la destination du 7e corps. On voit l'incertitude qui pèse sur nos opérations. Jusqu'à la catastrophe finale, elle les ralentira de la façon la plus fâcheuse.

Douay (le général Soleille au ministre, d. t., *R. H.*, I, 1903, 207), ce qui montre l'un des inconvénients des grands commandements d'armes spéciales.

1. Prince Bibesco, 33.
2. Prince Bibesco, 35.
3. Le ministre au général Douay, d. t., 16 août, 8h 20 du matin, *R. H.*, II, 1905, 153. Le prince Bibesco écrit, p. 36, que cette dépêche fut *envoyée* à 2 heures du soir. Il faut lire sans doute *reçue*. Une note du général de Palikao à la Compagnie de Lyon prescrit également le transport du 7e corps « sur Paris » (*ibid.*).
4. Le ministre au général Douay, d. t., s. h., *R. H.*, II, 1905. 166. Le prince Bibesco écrit (p. 36) que cette dépêche est de 5 heures du soir.

XI

LA IIIe ARMÉE DU 13 AU 16 AOUT

Le 1er corps le 16 août. — Le 5e corps. — La IIIe armée du 13 au 16 août. — Tentative contre Marsal le 13 août. — La 4e division de cavalerie dans Nancy, 14 août. — Capitulation de Marsal. — Le 15 août. — Le 16 août. — Tentative contre Toul.

Le 1er corps continue sur Châlons, non sans désordre. Les divisions Ducrot et Conseil-Dumesnil, parties de Neufchâteau dans la nuit du 15 au 16 et la matinée suivante, vont d'abord de Bologne à Chaumont, suivant les derniers ordres de Mac-Mahon. Puis, quand il décide de reprendre la voie de Blesme, il les fait rétrograder vers Bologne et Saint-Dizier comme les troupes qui les ont précédées [1]. Elles n'arriveront que le 17 au camp de Châlons. De même la réserve d'artillerie devait se porter de Joinville à Wassy. Dans la nuit, le maréchal lui prescrit de gagner Bar-sur-Aube, avec toute l'artillerie divisionnaire [2]. Le soir du 16, elle sera vers Doulevant-le-Château. Quant aux divisions Bonnemains et Duhesme, qui devaient attendre l'artillerie à Saint-Dizier, « elles rétrogradent sur Wassy pour rendre leur protection plus efficace » [3]. Enfin, la brigade Septeuil, renforcée du 6e lanciers, stationne à Joinville [4].

---

1. Journal du 1er corps, Notes sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil, *R. H.*, II. 1905, 155, 166.

2. Ordre au général Forgeot, *R. H.*, 1905, 159. Ce mouvement est la conséquence de l'interruption du mouvement par Blesme ; il n'a pas simplement pour but d'éloigner davantage l'artillerie « de la zone d'opérations de l'ennemi », ainsi que porte le Journal du 1er corps. Ce document indique Doulevant comme le gîte de la réserve d'artillerie. En réalité, elle stationne à Nully et Beurville (Historiques des corps cités par la *R. H.*, *ibid.*, 103).

3. Division Bonnemains à Wassy, division Duhesme à Rachecourt-sur-Blaise (Journal du 1er corps). D'après le commandant Urdy, *loc. cit.*, 367, le 6e lanciers part à 6 heures du matin de Joinville pour Saint-Dizier ; il revient presque aussitôt à Joinville et y reste jusqu'au 17.

L'ordre du général Forgeot porte que « toute la cavalerie » marchera derrière l'artillerie et sera établie le 16 mars « sur la Blaise, entre Courcelles et Flammerécourt ».

4. Elle doit aller le 17 à Courcelles-sur-Blaise et Dommartin (ordre au général de Septeuil, *R. H.*, II. 1905, 159).

Cependant, le 5e corps termine son mouvement sur Chaumont, où il est réuni le soir du 16 [1]. Les dispositions ont été si mal prises que des croisements se produisent ; bien que partis de grand matin, certains éléments atteignent leur destination après 7 heures du soir, non sans un surcroît de fatigues que l'empressement des habitants permet de rendre un peu moins lourdes [2].

Arrivé à Chaumont dans la matinée, le général de Failly reçoit de Mac-Mahon « l'avis qu'il se dirige définitivement sur le camp de Châlons ». Il est « de toute urgence que la position de Blesme » soit « fortement occupée par le 5e corps » [3]. La division Goze, qui vient à peine d'atteindre Chaumont, est donc désignée pour porter une brigade à Blesme [4] et une autre à Saint-Dizier, celle-ci laissant des détachements à Bologne, Vignory, Joinville et Chevillon, pour garder la voie ferrée. Les gares de Blesme, Saint-Dizier et Joinville seront mises en état de défense [5].

D'après les ordres du ministre de la guerre, le 5e corps va être transporté de Chaumont à Châlons. Toutefois, le général de Failly prescrit à sa réserve d'artillerie de prendre

---

1. Itinéraires : *division Goze*, 1re brigade, Daillecourt, Noyers, Is-en-Bassigny, Mandres, Biesles, Chaumont ; 2e brigade, Clefmont, Mennouveaux, Ageville, Biesles, Chaumont ; *division L'Abadie et réserve d'artillerie*, Perrusse, Longchamp, Millières, Biesles, Chaumont ; *division Lespart*, Montigny-le-Roi, Is-en-Bassigny, Mandres, Biesles, Chaumont ; *cavalerie*, Fresnoy, Meuse, Montigny-le-Roi, Nogent-en-Bassigny, Biesles, Chaumont (Journaux du 5e corps, *R. H.*, II, 1905, 160 et suiv.).

2. Journaux des divisions Goze, L'Abadie et Brahaut : les habitants d'Esnouveaux et d'Ageville mettent « le plus louable empressement » à fournir des voitures pour les éclopés.

3. Journal du 5e corps. Le texte de ce télégramme n'a pas été publié, à notre connaissance.

4. Où elle relèvera le 12e de ligne (6e corps), qui a lui-même relevé les deux bataillons laissés par le général Chagrin-Saint-Hilaire (voir *suprà*, p. 64).

5. Journal du 5e corps. De Failly « envoie en outre à sa cavalerie l'ordre de se diriger à marches forcées de Clefmont sur Andelot, Chevillon, La Houpette, afin d'éclairer les détachements d'infanterie chargés de protéger la voie » (*ibid.*). En réalité elle marche sur Chaumont (Journal de la division Brahaut). Quant à la division Goze, la brigade Saurin moins le 4e chasseurs à pied, le 3e escadron du 5e hussards, la 5e batterie du 6e régiment et une section du génie partent le soir du 16 de Chaumont, en trois trains qui les débarquent à Saint-Dizier le 17 de 4 à 7 heures du matin. La brigade Nicolas et la 6e batterie du 6e partent pour Blesme le matin du 17 et y débarquent vers 2 heures du soir. La 7e batterie du 6e partira pour Saint-Dizier dans la soirée du 18 août (*R. H.*, 1905, 105 et suiv.).

la voie de terre[1]. Les 5e lanciers et 12e chasseurs suivront une route parallèle pour la couvrir[2]. L'ennemi ne va pas tarder, en effet, à se montrer vers la Marne.

C'est le 12 août que la IIIe armée a terminé son déploiement sur la Sarre. A 4 heures du soir, le prince royal donne ses ordres pour la continuation de la marche, mouvement qui rentre entièrement dans les intentions de l'état-major du roi. En effet, Moltke adresse le même jour aux commandants des trois armées une dépêche prescrivant de les porter simultanément vers l'ouest. La IIIe, à la gauche des Ire et IIe, marchera sur la ligne Nancy-Lunéville en attendant des ordres ultérieurs. Ses trains pourront la suivre jusqu'à la Meurthe. « Autant qu'il est possible de s'en rendre compte d'après les renseignements recueillis, le gros des forces adverses est en retraite par Metz au delà de la Moselle[3]. »

Dans ces conditions, la IIIe armée peut sans inconvénient occuper un plus large front. Le 13 août, l'un des escadrons de la 4e division établit à Château-Salins la liaison avec la gauche de la IIe armée. Le matin, l'avant-garde du prince Albert[4] a investi la petite place de Marsal, qui barre la route de Fenestrange à Nancy, au sortir de la région des Étangs. Le capitaine Leroy, qui la commande, dispose en tout et pour tout de 271 hommes (dépôt du 60e de ligne), presque uniquement ouvriers ou malingres. L'artillerie est représentée par un garde; le génie par un capitaine et deux gardes, l'un alité, l'autre impotent[5]. Les inondations, qui font la principale force et même la seule raison d'être de Marsal, n'ont pu être tendues, l'étang de Lindre, qui devait les fournir, étant en culture l'année 1870.

---

1. Par Bar-sur-Aube (17), Brienne (18), Arcis-sur-Aube (19). Sommesous, 20, Châlons, 21 (Ordre du 16 août, *R. H.*, II, 1905, 165 et suiv.). Après avoir prescrit au 5e corps d'aller sur Vitry, Palikao l'invite à suivre « la route du maréchal de Mac-Mahon » (d. t., s. h., *ibid.*).

2. Par Doulevant, Montier-en-Der, Saint-Remy, Sommepuis, Vésigneul, Écury-sur-Coole, Châlons (ordre du 16 août). Deux des batteries divisionnaires (une pour chacune des divisions Goze et Lespart) suivront la réserve (*ibid.*).

3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 219, dépêche de 4h 30 du soir.

4. 10e brigade et deux compagnies du 95e (voir *suprà*, p. 49, 54).

5. *R. H.*, II, 1905, 328, d'après le registre des délibérations du Conseil de défense.

Sommé de se rendre, Leroy refuse toute capitulation ne comportant pas la sortie avec armes et bagages. Les deux batteries à cheval prussiennes ouvrent alors le feu, vers 9 heures du matin, et 87 obus déterminent plusieurs incendies, sans que Marsal y réponde autrement que par un seul coup de canon. Mais les détachements aventurés jusqu'aux glacis sont repoussés à coups de fusil et Leroy maintient son refus (vers 11h30). Le bombardement reprend jusqu'à 2 heures, sans plus de résultats.

Sur les entrefaites, un escadron de hussards jeté à l'ouest de Lunéville a fait connaître que Nancy était évacué également. La 4e division se remet en marche jusqu'à Champenoux et Moncel, laissant quatre escadrons devant Marsal.

Derrière cette cavalerie, la masse principale de l'armée borde la ligne Dieuze — Blâmont, sur un front de 30 kilomètres environ, double de la veille. Seule, la 12e division est encore sur la Sarre à Fénestrange. A l'aile droite, l'avant-garde du IIe corps bavarois atteint Dieuze, d'où elle dirige le soir trois bataillons et un régiment de chevau-légers vers Marsal. Ces troupes relèvent dans la nuit les escadrons laissés par le prince Albert.

A l'extrême gauche, le XIe corps est à Blâmont et à Avricourt, le 13e hussards battant l'estrade jusqu'à Baccarat où il détruit le télégraphe[1]. Malgré la fatigue des troupes, le prince royal ne croit pas devoir leur accorder une journée de repos et prescrit pour le lendemain la reprise de la marche, sauf à les soulager par tous les moyens[2].

Le 14 août, la 4e division entre sans coup férir dans Nancy, en poussant le 5e dragons à l'ouest de cette ville[3]. Les cava-

1. Le quartier général du prince royal est à Sarrebourg (*État-major prussien*, I, 403).

2. *R. H.*, II, 1905, 329, d'après von Hahnke, p. 105, et le maréchal von Blumenthal, *Tagebücher 1866 und 1870-1871*, 77.

3. Il faut dire que, si la municipalité de Nancy n'est pas disposée à se défendre, le préfet de la Meurthe, M. Podevin, ne lui cède en rien : un télégramme de lui, rendu public, est ainsi conçu : « La panique se calme à Dieuze ; on rappelle les fuyards ; des renseignements disent que l'ennemi se conduit bien et n'enlève personne ». Lire dans A. Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 158, les commentaires indignés que cette prose suscite dans le *Siècle* du 14 août. M. Podevin fut du reste destitué peu après.

liers prussiens s'emparent ainsi du courrier postal et notamment de lettres venant de Metz du 10 au 13. Il en ressort qu'une grande partie de notre armée est aux environs de cette place et que l'on prévoit chaque jour une bataille. De gros rassemblements se formeraient au camp de Châlons.

Les reconnaissances poussées autour de Nancy trouvent intacts les ponts de la Moselle à Frouard et Pont-Saint-Vincent. Par contre, celui de Basse-Flavigny a été coupé [1]. Au delà de Frouard, la 4e division se relie à la 5e (IIe armée) et apprend que Pont-à-Mousson est occupé par de l'infanterie allemande.

La masse de la IIIe armée atteint le 14 la ligne Moyenvic — Lunéville; la 12e division est à Dieuze et le Ier corps bavarois à Maizières, en deuxième ligne.

A Lunéville, on trouve d'importants approvisionnements, surtout en avoine, au point qu'après de larges distributions aux troupes de passage, il en reste assez pour constituer un « magasin principal » de la IIIe armée. On apprend que Mac-Mahon s'est retiré sur Châlons [2]. Le général de Failly aurait marché vers le sud, pour s'établir dans les Vosges méridionales.

Au cours de sa marche par Dieuze et Moyenvic, le IIe corps bavarois a investi Marsal avec la 7e brigade d'infanterie, la brigade de ulans et sept batteries de la réserve d'artillerie. Ces quarante-deux pièces sont déjà en position au nord et au sud de la place, lorsque le général von Hartmann adresse au capitaine Leroy une nouvelle sommation qui se termine ainsi : « Je vous déclare en même temps que si, par une résistance frivole, vous me forcez de bombarder la ville et de la prendre d'assaut, je ferai passer toute la garnison au fil de l'épée [3]. » Il n'était pas besoin de cette sauvage menace. Bien que les remparts soient intacts, le

1. *État-major prussien*, I, 403. Voir *supra*, p. 59.
2. Renseignements tirés des lettres saisies à la poste (Von Widdern, VI, 146).
3. *R. H.*, II, 1905, 330, d'après le Journal du commandant de place de Marsal. « Par suite d'un malentendu », une batterie allemande ouvre le feu avant la sortie du parlementaire bavarois (*État-major prussien*, I, 404).

conseil de défense émet à l'unanimité l'avis que Marsal ne peut tenir davantage. La capitulation est signée dans la journée, livrant à l'ennemi 60 pièces, 3 000 fusils et des approvisionnements importants en vivres, en munitions et en matériel. Le vrai coupable n'est pas le capitaine Leroy, quoiqu'il ne se soit pas conformé aux prescriptions du règlement[1], mais bien le gouvernement impérial, qui s'est lancé dans une grande guerre sans avoir rien prévu de ses conséquences.

Le 15 août, à l'aile droite de la IIIe armée, la 4e division de cavalerie reste à Nancy. Le Ve corps borde la Meurthe à Saint-Nicolas et à Rosières, en portant deux avant-gardes à l'ouest. A l'aile gauche, le XIe corps va sur la Moselle, à Bayon, où il trouve le pont détruit. On le remplace par deux ponts de bateaux, et la 44e brigade, le 13e hussards, deux batteries poussent jusqu'au Madon, entre Haroué et Vaudeville.

Derrière les Ve et XIe corps, le gros de l'armée est à Einville, Moncel, Sommerviller et Arracourt[2]. Le gros du VIe corps reste à Sarrebourg. Enfin, la 2e division de cavalerie, qui arrive seulement de Mayence, rejoint à Saint-Georges.

La majeure partie de l'armée demeure au repos le 16 août. Toutefois, le IIe corps bavarois se porte en première ligne à Nancy; les avant-gardes du Ve corps bordent la Moselle à Richardménil et Basse-Flavigny. Le pont de ce dernier village est rétabli en vingt-sept heures par les pionniers, qui jettent en outre un pont de bateaux. Enfin, le gros du VIe corps progresse jusqu'à Blâmont.

Les renseignements sur la direction prise par le général

---

1. Le conseil d'enquête sur les capitulations fut d'avis, à l'unanimité, que le commandant de place méritait le blâme, pour ne pas avoir mis hors de service son matériel. Le IIe corps bavarois laissa *une* compagnie du 9e régiment dans Marsal.

Le soir du 14, ce corps d'armée est à Moyenvic, la division wurtembergeoise à Avricourt, le Ve corps à Einville-aux-Jards, le XIe corps à Lunéville ; la 12e division à Dieuze, le Ier corps bavarois à Maizières, le VIe corps à Sarrebourg, le quartier général à Blâmont.

2. Ier et IIe corps bavarois, Wurtembergeois, 12e division ; quartier général à Lunéville (*État-major prussien*, I, 405).

de Failly ayant été confirmés, la 2e division de cavalerie est chargée de couvrir la IIIe armée vers le sud. Elle se porte jusque vers Montigny.

A l'aile opposée, la 4e division atteint la route de Toul à Colombey; sur chacun de ses flancs, un demi-escadron du 2e hussards a mission de la couvrir à une journée de marche en cherchant des renseignements. Une troisième fraction de même force est à pareille distance en avant [1]. Lui aussi, le IIe corps bavarois envoie sa cavalerie au delà de Nancy, sur Pont-Saint-Vincent et dans la direction de Toul. Vers midi, les avant-postes de la brigade de ulans, qui se sont rapprochés de cette place par Gondreville, observent un combat au nord de la Moselle et du canal de la Marne au Rhin. Pour faire diversion, la brigade pousse jusqu'à Dommartin et fait ouvrir le feu, à 1,200 pas, par sa batterie à cheval. Toul répond, sans atteindre les Bavarois. Néanmoins, le combat ne tarde pas à cesser au nord et au sud. Les ulans bivouaquent près de Gondreville, tout en observant la place, qui ne donne plus signe de vie [2]. C'est le IVe corps qui a échoué dans une tentative contre Toul. Des reconnaissances précédentes ont persuadé le général von Alvensleben I que cette place était occupée par une garnison faible et sans consistance; il la croit très mal armée [3]. Comme elle barre

1. D'après la *R. H.*, II, 1905, 333, qui emprunte ces détails à von Hahnke, *loc. cit.*, 111, le prince Albert propose le 16 au prince royal de marcher sur Saint-Dizier par Bicqueley et Vaucouleurs. Le Kronprinz lui en laisse toute latitude, mais refuse de lui permettre de conserver les compagnies du 95e qui ont été adjointes à sa division et « sont particulièrement employées à protéger les bivouacs de la cavalerie ». Une grande partie de celle-ci n'a d'autre arme à feu que ses pistolets.

2. *État-major prussien*, I, 406. Toul répond avec deux canons de place et quelques pièces de campagne (Muzeau, Huter et Gasselin, *Résumé des opérations de l'artillerie allemande*, 76).

3. Garnison : 2,300 hommes, dont 500 hommes du dépôt du 63e, presque uniquement recrues ou ouvriers, 130 hommes du dépôt du 4e cuirassiers, 30 gendarmes et 25 artilleurs ; le reste se compose de bataillons et de batteries de la garde mobile de la Meurthe « non habillés, non instruits, non disciplinés » (Procès-verbal de la commission d'enquête sur les capitulations, séance du 27 octobre 1871).

Le commandant de place est le commandant Huck, de l'état-major des places (du 9 juillet 1870), ex-major au 7e cuirassiers.

L'armement est le suivant :

6 canons rayés de 24 ;

une ligne ferrée dont la possession serait de la plus grande utilité pour les opérations à venir, il prescrit de s'en emparer par un coup de main.

Dès le matin, des patrouilles de cavalerie ont pénétré dans le faubourg Saint-Mansuy, au nord de la ville, et ne se sont retirées que devant notre infanterie. D'après les habitants, Toul est faiblement occupé par 1,000 à 2,000 gardes mobiles. Le commandant de l'avant-garde prussienne [1], général von Zychlinski, voudrait compléter ces renseignements par une reconnaissance personnelle. En se rendant aux avant-postes, il reçoit l'ordre d'Alvensleben et fait mettre sous les armes ses troupes déjà cantonnées aux environs. A 11 heures du matin, elles sont rassemblées près de Francheville, renforcées d'une nouvelle batterie (2e lourde).

L'attaque commence aussitôt. Deux des batteries se portent en avant. La 1re lourde s'établit à 2,000 pas environ du rempart, sur une croupe à l'est de la route de Pont-à-Mousson, la 2e lourde dans les vignes, sur les pentes sud du mont Saint-Michel. Des dragons à pied leur servent provisoirement de soutien, tandis qu'elles dirigent leur feu sur l'enceinte. Quant à la 2e batterie légère, elle renforce d'une section celles du mont Saint-Michel; les quatre autres pièces restent en réserve.

Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les Allemands se rendent bientôt compte de l'inutilité du tir contre le rempart. Pourtant, nous ne répondons qu'avec six pièces environ, mais elles sont si bien couvertes par les grands arbres des

---

16 canons rayés de 12 ;
9 canons lisses de 16 ;
18 canons lisses de 12 ;
6 canons-obusiers et obusiers ;
2 mortiers de 27 ;
5 mortiers de 22 :
2 mortiers de 15.
(Muzeau, Huter et Gasselin).
La population a bon esprit, sauf le maire, le conseil municipal et les principaux habitants, qui réclament la capitulation dès le 16 août (Procès-verbal cité).

1. 14e brigade d'infanterie, 1re batterie lourde et 2e légère, 7e dragons, deux compagnies de pionniers et un équipage de ponts léger (*État-major prussien*, I, 642).

glacis et de l'enceinte que l'ennemi ne peut ni reconnaître leurs emplacements, ni même chasser l'infanterie dans leur voisinage.

Alvensleben, qui est présent, juge alors à propos de bombarder la ville, afin de provoquer sa capitulation.

Sur les entrefaites, l'infanterie prussienne est arrivée (midi 45) et la véritable attaque commence. L'intention de Zychlinski est d'envelopper autant que possible la place avec des essaims de tirailleurs, de manière à nous couper du dehors, tandis qu'un passage sera établi dans les fossés et que l'on tentera de forcer la porte nord.

Le 2e bataillon du 93e est en soutien de l'artillerie du mont Saint-Michel ; les 1er et 3e bataillons du 27e vont servir de réserve générale; le reste est consacré à l'investissement et à l'attaque véritable, préparée par une reconnaissance de la 3e compagnie de pionniers.

Malgré un feu d'infanterie que nous commençons à grande distance, les pionniers atteignent le canal qui limite au nord les glacis. Du premier coup d'œil, ils reconnaissent qu'il y a devant eux un front bastionné bien entretenu, avec demi-lune et fossés pleins d'eau. Des volontaires qui traversent le pont du canal sous les balles confirment entièrement cette impression. On se rend compte que cet emplacement serait peu favorable et l'on cherche un moyen d'atteindre autrement le mur d'enceinte. Une partie des pionniers demeure en réserve dans le faubourg Saint-Mansuy ; le reste traverse le pont du canal à 400 pas vers l'est, puis, à l'abri de vergers, chemine vers le saillant de la demi-lune voisine. Un peloton peut ainsi border un fossé au pied du glacis ; joint à l'infanterie qui vient le renforcer, il entretient un feu vif contre la garnison.

A 1 heure, le 3e bataillon du 93e s'est porté du faubourg sur le front nord; derrière lui, le 1er bataillon est venu au croisement du chemin de fer et de la route de Francheville.

La 10e compagnie est en tête. Sous un feu violent, elle passe le canal au pont entre le faubourg et la ville, puis se déploie sur le glacis pour atteindre le fossé principal ;

son chef a été mortellement blessé. La 11e compagnie a suivi le remblai du chemin de fer vers l'ouest, pour aborder ensuite l'enceinte face au mont Saint-Michel; elle prolonge ainsi la droite de la 10e. La 9e compagnie, qui a passé le canal derrière la 10e, combat à sa gauche; enfin, la majeure partie de la 12e compagnie s'intercale entre elles.

Le 2e bataillon du 93e est resté en soutien de l'artillerie du mont Saint-Michel. Devant notre attitude purement défensive, son chef décide de prendre part à l'action. Laissant une seule compagnie (la 5e) sur les pentes sud de la hauteur, il se porte vers le front nord-ouest, malgré un feu vif, et s'établit dans les jardins qui le précèdent, la 6e compagnie en première ligne, la 7e à sa gauche, la 8e un peu en arrière. Déjà le chef de bataillon a été mortellement atteint.

On ne tarde pas à reconnaître qu'il est impossible de pousser plus avant. Les ponts-levis ont été levés et l'on ne peut établir un passage sur le fossé, large de près de 40 pas, qui précède les fronts nord et nord-ouest. L'attaque du 93e est entièrement arrêtée.

Sur les entrefaites, le 2e bataillon du 27e a suivi le chemin de fer pour aborder le faubourg ouest et la gare. Tout d'abord, sa marche, abritée par des murs et des maisons, ne présente aucune difficulté. Mais il faut ensuite traverser un espace découvert sous le feu de l'enceinte. La 8e compagnie, qui a pris le pas gymnastique, subit néanmoins des pertes, et le reste du bataillon est exposé à un tir « si vif et si bien dirigé » que les chefs des deux premières compagnies et le commandant du bataillon sont blessés. Malgré tout, le bataillon est bientôt rassemblé, avec des pertes considérables, dans le voisinage de la gare, qu'il occupe. La moitié marche sur la hauteur du faubourg Saint-Èvre, pour compléter l'investissement dans cette direction. On traverse le canal sur une porte d'écluse, puis un bief de moulin au sud. A l'abri de murs, on atteint une ferme sur la hauteur en question; un groupe va jusqu'au nœud de routes voisin.

Dans l'intervalle, les fractions restées à la gare ont porté un peloton sur le glacis, pour prendre part au combat contre

l'enceinte. La gare paraissant alors insuffisamment occupée, le colonel du 93ᵉ dirige sur le remblai du chemin de fer ses 1ʳᵉ et 4ᵉ compagnies, demeurées jusqu'alors avec le reste du 1ᵉʳ bataillon au nord de Saint-Mansuy. Ce n'est pas sans de nouvelles pertes; le chef de bataillon est blessé.

Ainsi l'on est parvenu à investir Toul, sauf vers le sud; à l'est, nous l'avons vu, la brigade des ulans bavarois s'est portée à Dommartin et a mis sa batterie à cheval en action. Mais jusqu'alors le feu des tirailleurs et de l'artillerie n'a eu aucun effet palpable; les incendies provoqués dans la ville par les obus prussiens ont été, chaque fois, rapidement éteints. On ne peut compter sur le succès qu'à la condition de franchir le fossé et de pénétrer dans l'enceinte. A cet effet, dès le premier mouvement offensif de l'infanterie, deux pièces de la batterie légère se sont engagées dans le faubourg Saint-Mansuy, de façon à être prêtes à intervenir. Vers 2 heures, lorsque la 1ʳᵉ batterie lourde est ramenée de son premier emplacement au mont Saint-Michel, une de ses pièces gagne également le faubourg, sous le feu d'infanterie le plus vif. Le commandant de l'abtheilung, lieutenant-colonel von Freyhold, la conduit à 100 pas du mur d'enceinte, afin de canonner la porte et de faire tomber le pont-levis. Mais la fumée et les arbres arrêtent cette tentative; on doit y renoncer dès le huitième coup.

Les officiers d'artillerie et ceux de pionniers cherchent encore un emplacement plus favorable, lorsque, entre 3 et 4 heures, Alvensleben prescrit de rompre le combat. Pour faciliter la retraite des fractions engagées, il déploie les deux bataillons du 27ᵉ restés en réserve, le 4ᵉ bataillon de chasseurs, qui vient de survenir, et le 7ᵉ dragons, à cheval sur la route de Francheville. Puis la ligne de combat se fond en petits groupes qui se retirent successivement, sous un feu d'artillerie sans effet.

Le 93ᵉ gagne ainsi rapidement la position de repli. Il n'en va pas de même pour le 2ᵉ bataillon du 27ᵉ, au sud-ouest de Toul. Il n'a pas reçu l'ordre d'Alvensleben, en sorte qu'il continue de combattre jusque vers 7 heures du soir. A ce

moment seulement, on s'aperçoit que la fusillade s'est tue au nord. En pleine nuit, un officier envoyé aux renseignements rencontre une fraction envoyée pour recueillir le bataillon et occuper la gare. Le mouvement rétrograde commence alors et s'achève sans nulle difficulté, la garnison étant restée dans ses ouvrages.

Le soir, les troupes de Zychlinski réoccupent leurs cantonnements et leurs bivouacs du matin. Elles ont subi des pertes sensibles : 50 tués, dont 6 officiers; 141 blessés, dont 11 officiers et 9 disparus[1]. Le résultat est purement négatif, et l'on ne saurait s'en étonner. Une attaque brusquée, même sur une bicoque du genre de Toul, ne peut réussir que menée vivement, avec les moyens voulus. Alvensleben met en jeu quatorze pièces de campagne et trois bataillons, laissant inactifs quatre pièces et trois bataillons bientôt portés à quatre. Son bombardement est nécessairement d'un très faible effet; quant au passage du fossé, il est insuffisamment préparé ; la reconnaissance préliminaire n'a pas été poussée assez loin et les matériaux nécessaires ne semblent même pas avoir été réunis. Dans ces conditions, un échec est inévitable, pour peu que la garnison veuille se défendre.

A son arrivée au quartier général de Saizerais, Alvensleben trouve une dépêche du prince Frédéric-Charles l'invitant à diriger une tentative contre Toul, pour les motifs mêmes ayant provoqué celle qui vient d'échouer. Le général croit qu'une nouvelle attaque ne serait pas sans chances de succès et il en rend compte le soir même. Néanmoins, aucune suite n'est donnée à cette suggestion. Malgré l'importance de Toul, il ne paraît pas opportun d'immobiliser devant cette petite place des forces importantes, peut-être pour un temps assez long, immédiatement après une grande bataille. Le IV[e] corps va donc continuer le 17 sa marche vers l'ouest, suivant les prescriptions antérieures[2].

---

1. *État-major prussien*, I, 650. Voir notre annexe n° 1. Nos pertes sont de 8 tués et 16 blessés (Capitaine Molard, Historique du 63[e]). L'artillerie allemande a tiré 955 coups.

2. *État-major prussien*, I, 650. La *R. H.* n'a rien publié jusqu'ici (décembre 1905) concernant cet épisode. Il a pourtant son intérêt.

XII

LE 17 AOUT

Le 1er corps le 17 août. — Le 5e corps. — Tiraillements entre le ministre et Mac-Mahon. — Le 7e corps. — Renforts envoyés au camp de Châlons. — La IIIe armée. — Continuation de sa marche.

Cependant, le 1er corps achève son mouvement de Neufchâteau sur le camp de Châlons. Le maréchal de Mac-Mahon y arrive à 4 heures du matin, la division Ducrot dans le courant de la journée. Tout le corps d'armée, moins l'artillerie et la cavalerie, est réuni sur la Vesle, entre Livry et Vadenay, non sans des retards excessifs [1], qui ont leur répercussion sur le moral des troupes, déjà si gravement atteint par la retraite [2]. Quant à l'artillerie, elle va de Doulevant-le-Château à Montier-en-Der; la division Bonnemains de Wassy à Frignicourt; la division Duhesme de Rachecourt-sur-Blaise à Cloyes et Larzicourt, où la rejoint la brigade Septeuil, venant de Joinville [3].

Ainsi qu'au début des opérations, le 5e corps est tiraillé par des ordres contradictoires. Le ministre de la guerre, confirmant un télégramme reçu le 16 à 11h30 du soir, prévient le général de Failly qu'il doit trouver à Chaumont les voitures nécessaires au transport de ses troupes sur Vitry-le-François. Il commencera ce mouvement sans retard et se

1. L'auteur de *De Freschwiller à Sedan*, p. 42, met sept heures pour faire en chemin de fer les derniers 25 kilomètres avant Mourmelon. La division Ducrot bivouaque à Bouy, la division Pellé de Bouy à Vadenay, la division l'Hériller à Louvercy, la division Lartigue de Louvercy à Livry (*R. H.*, II, 1905, 107, d'après les historiques des corps). Le Journal du 1er corps (*ibid.*, 527) donne des emplacements différents.

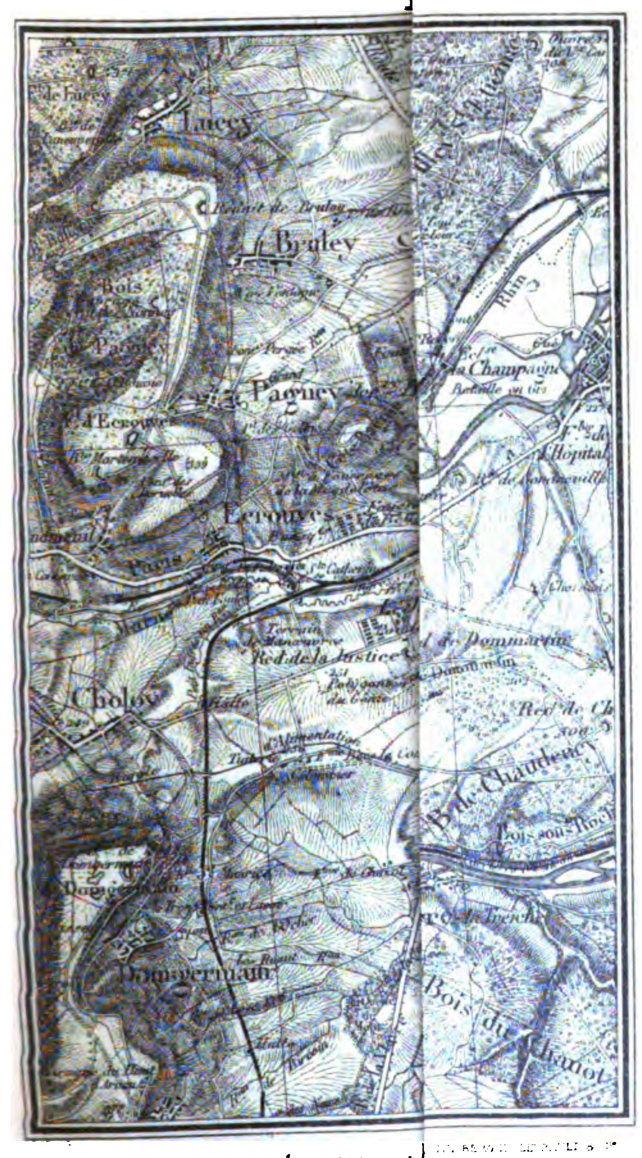
2. Voir le Journal du colonel d'Andigné; *R. H.*, II, 1905, 531.

3. *R. H.*, II, 1905, 107. Le Journal du 1er corps mentionne des emplacements différents. Voir dans les Souvenirs du commandant Urdy (*Spectateur militaire*, I, 1902, 368) dans quelles pénibles conditions s'effectue la marche du 6e lanciers (division Duhesme).

ATTAQUE E

P. Lehautcourt. Guerre de 1870-1871. — T

Carte I



Extrait de la Carte de France au $\frac{1}{80000}$ publiée par le

Toul n'avait aucun ouvrage ext

placera à Vitry sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon. Le 5e corps occupera la gare de Blesme; sa cavalerie reconnaîtra les environs pendant la durée du transport[1]. A peu près en même temps, Mac-Mahon envoie au corps d'armée des prescriptions différentes. Il doit se porter non à Vitry, mais au camp de Châlons, par les voies ferrées[2]. Puis, se rendant compte du retard qu'entraînerait le transport de la réserve d'artillerie sur Châlons, le maréchal prescrit de la diriger vers Paris où elle recevra les ordres du ministre. Au lieu de laisser une brigade à Blesme jusqu'à l'arrivée de la tête du 7e corps, de Failly devra la rappeler à lui, ainsi que celle de Saint-Dizier, dès la fin du passage de ses troupes[3]. Mac-Mahon annonce que lui-même rejoindra le 5e corps à Vitry, détail qui s'accorde si peu avec ce que l'on sait de ses intentions qu'il en est inexplicable. On conçoit le trouble qui naît d'ordres aussi incohérents.

Dans la journée, la division Lespart s'embarque tout entière à Chaumont, en six trains. Cette opération est longue et pénible, « par suite de la mauvaise disposition de la gare... et de la pénurie du matériel... Le personnel des chemins de fer est animé de la meilleure volonté, mais il est

---

1. D. t., arrivée « dans la matinée » (*R. H.*, II, 1905, 532). Un autre télégramme du ministre, reçu entre 8h 27 et 8h 40 du soir, porte que la réserve d'artillerie et la cavalerie « suivront l'infanterie par la voie ferrée ». Le « point de concentration est toujours Vitry » (*ibid.*, 110, 540). A 1h 28, de Failly télégraphie au ministre qu'il aura le soir une brigade à Saint-Dizier, une autre à Blesme, une division à Vitry, une brigade en route pour cette ville. La réserve d'artillerie s'embarquera le 18 s'il est possible. La cavalerie partira de Chaumont pour Châlons le même jour par la route (d. t., exp. à 2h 50 du soir, *ibid.*). Enfin, par deux télégrammes chiffrés reçus à 8h 27 et 10h 30 du soir, le ministre recommande d'occuper Blesme avec une brigade jusqu'à l'arrivée de la tête du 7e corps et de s'éclairer « à une distance suffisante » autour des gares de Bologne et des environs (*ibid.*). La *R. H.* porte ce télégramme comme reçu à 10h 30 du soir (p. 540) et à 11h 10 du soir (p. 110). Le commandant de Chalus (p. 209) écrit 11h 10.

2. D. t. reçue « dans la matinée », Journal du colonel Clémeur, *R. H.*, II, 1905, 532.

3. D. t. reçue à 6h 26 du soir, *R. H.*, II, 1905, 108 (à 6h 30, *ibid.*, 533 et 534). Le texte, p. 534, diffère de celui p. 533 par l'adjonction de ces deux phrases : « Des circonstances nouvelles me font vous inviter à laisser votre artillerie de réserve. Je vous rejoindrai à Vitry. » D'après la *R. H.* (*ibid.*, 108), ces deux phrases formeraient un autre télégramme reçu à 9h 30 du soir.

peu initié aux embarquements des troupes...[1] ». Il faut « une heure et demie pour charger le premier train composé uniquement d'infanterie[2] ». Une partie seulement de la division peut être mise en mouvement le 17[3].

Jusqu'alors, la voie ferrée de Bologne à Blesme était gardée par le 20e de ligne venu du camp de Châlons. La division Goze vient partager sa tâche[4]. Quant à de Failly, il quitte Chaumont le soir du 17 pour se rendre à Vitry. Le général de L'Abadie doit veiller à l'embarquement du reste du 5e corps; un bataillon (3e du 88e) gardera la gare de Chaumont[5].

Quant au 7e corps, bien que Douay hésite encore sur la route à prendre pour gagner Châlons[6], l'embarquement de la division Liébert commence dans la journée du 17 à Belfort; la brigade de cavalerie Cambriel, l'artillerie de Liébert et de la réserve vont à Héricourt et Montbéliard pour s'y embarquer. Ces éléments et l'une des brigades d'infanterie doivent être transportés à Châlons par Besançon, Dijon et Paris, non sans un immense détour, le reste du corps d'armée suivant un trajet plus direct par Chaumont et Blesme[7].

1. Journal du colonel Clémeur.
2. *R. H.*, II, 1905, 110, note 4.
3. Journal Clémeur.
4. Brigade Saurin, 5e batterie du 6e et 3e escadron du 5e hussards à Saint-Dizier. Le 4e bataillon de chasseurs est resté à Bologne. Brigade Nicolas, 1er et 2e bataillons du 20e à Blesme; 3e bataillon du 20e dans les stations entre Joinville et Blesme (Journal Clémeur; Journaux de la division Goze et de la brigade Nicolas, *R. H.*, II, 1905, 532 et suiv.).
5. Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, II, 1905, 537. Le Journal du colonel Clémeur porte que « tous les postes sont reliés et protégés par... la division de cavalerie », qui pousse des reconnaissances au loin vers l'est. Au contraire, le Journal de la division Brahaut indique pour elle un séjour à Chaumont (*Ibid.*, 534).
6. Le général Douay au ministre de la guerre, d. t., 9h 15 du matin, exp. 10h 40. Craignant que la ligne Chaumont—Blesme ne soit menacée par l'ennemi, Douay demande à prendre la route de Paris par Besançon et Dijon, avec retour sur Châlons, comme l'admettait le ministre dans un premier télégramme du 16 à 8h 20 du matin; le ministre lui répond (d. t., 16 août) que Blesme est occupé par une brigade du 5e corps qui devra être relevée par une autre du 7e (*R. H.*, II, 1905, 541).
7. *R. H.*, II, 1905, 112. En réalité, une batterie de la division Liébert part avec sa 2e brigade de Belfort pour Chaumont, Blesme, Châlons; la 1re brigade, partie pour Dijon, finit par gagner Châlons par Vesoul, Chaumont, Troyes (Journal de la 2e brigade, *ibid.*, 569).

Grâce au dévouement des agents de la compagnie de l'Est, le 19 au soir tout le 7e corps est en route sur 52 trains. Mais l'encombrement des lignes est tel que le transport dure jusqu'au 22, malgré la faible distance à parcourir. La fin du voyage surtout est pénible. Des chevaux arrivant à Reims n'ont ni bu ni mangé depuis trois jours [1]. Il aurait été facile de parer à ces inconvénients en portant le 7e corps à Châlons avant l'embarquement des 1er et 5e.

Son départ de Belfort ne sera pas sans conséquences au point de vue de cette place. Les travaux de défense y sont à peu près arrêtés; on abandonne ceux entrepris à Montbéliard pour « renforcer la droite et le camp retranché ». On paraît même renoncer à défendre la trouée de Belfort [2].

Outre les 1er, 5e et 7e corps, d'autres troupes continuent d'affluer au camp de Châlons. La brigade Margueritte, qui avait accompagné l'empereur de Doncourt à Verdun, est restée dans cette place depuis le soir du 16. Le maréchal lui télégraphie de se retirer sur Châlons, « au reçu de la présente ». A Sainte-Menehould, elle ralliera la brigade Tilliard, puis toutes deux rentreront au camp [3]. Obéissant à la lettre de cet ordre mal venu, Margueritte part de Verdun le 17 à 8 heures du soir. Il n'atteindra Sainte-Menehould que le lendemain matin vers 5 heures, après une marche de nuit au moins inutile [4].

Tout en approuvant le retour à Paris du parc préparé naguère en vue du siège de Mayence et des autres places du Rhin, le général de Palikao invite Mac-Mahon à ne ren-

---

1. *Histoire de l'armée de Châlons*, 72.
2. Le général Doutrelaine au colonel Benoit, directeur des fortifications à Besançon, 17 août, *R. H.*, II, 1905, 541. Deux compagnies avaient été détachées de Belfort à Montbéliard.
3. D. t., 5h 45 du soir, *R. H.*, II, 1905, 527. En réalité la brigade Tilliard est à Clermont; elle va se porter sur Sainte-Menehould, dans la soirée du 17 ou la matinée du 18 (voir une série de télégrammes entre les généraux Tilliard et de Salignac-Fénelon, 7h 35, 9 heures du matin, 2h 40 du soir, *ibid.*, 543). Le 5e escadron des guides, qui sert d'escorte à l'empereur, part également pour Sainte-Menehould dans la nuit du 17 au 18. De même pour le 3e bataillon du 3e grenadiers de la Garde, qui s'embarque à Verdun pour le camp (l'empereur au général commandant à Verdun, d. t., 10h 30 du matin, *ibid.*, 526).
4. G. Bastard, *Sanglants combats*, 46.

voyer « ni personnel ni matériel » sans instructions de lui [1]. Il annonce l'envoi au camp d'un premier élément du 13e corps, la division de cavalerie Reyau. Elle suivra immédiatement la division Grandchamp, du 12e corps, qui doit arriver les 17 et 18 [2].

Nous avons vu que, les 15 et 16 août, la IIIe armée atteignait la Meurthe et poussait des avant-gardes jusqu'à la Moselle. Au quartier général du prince royal, à Lunéville, on ignore encore la direction prise par le 5e corps ; on admet seulement qu'il s'est dérobé vers le sud. Par contre, les renseignements recueillis permettent d'admettre avec certitude qu'une importante concentration est en voie de s'effectuer au camp de Châlons. On croit encore que les masses en retraite devant les Ire et IIe armées se portent de Metz dans cette direction.

Il suit de là que la IIIe armée, continuant sa marche, pourra, au bout de quelques jours, entrer de nouveau en contact sérieux avec nos troupes. Dès lors, il paraît nécessaire d'explorer avec soin sur son front et sa gauche. En outre, il n'est pas possible de négliger Toul, dont la possession serait particulièrement utile. Après quelques hésitations, ces considérations mènent le prince royal à porter la IIIe armée sur la Marne en trois grandes colonnes [3]. La 4e division de cavalerie les devancera d'une ou deux étapes, la 2e couvrant leur flanc gauche ; le Ier corps bavarois et le VIe corps suivront en deuxième ligne. Le front de l'armée ne devant pas dépasser 22 kilomètres environ, elle pourra

1. D. t., 6h 7 du soir, *R. H.*, II, 1905, 526.

2. D. t., 6h 33 et 8h 26 du soir, *R. H.*, II, 1905, 526. D'après ce télégramme, la division Reyau serait composée des 7e et 8e chasseurs, 5e et 6e cuirassiers. Or ces deux derniers font déjà partie de la division de cavalerie du 12e corps (*ibid.*, 523). Jamais la division Reyau n'atteindra le camp de Châlons.

3. En première ligne les IIe corps bavarois, Ve corps et division wurtembergeoise, XIe corps (*État-major prussien*, II, 940). Le 17 août, le prince royal envoie au grand quartier général un officier porteur d'une lettre dans laquelle le général von Blumenthal expose que, par suite des combats à prévoir pour les Ire et IIe armées, la IIIe pourra être amenée à y intervenir ou à interrompre sa marche vers l'ouest. Moltke répond : « La IIIe armée peut continuer tranquillement sur Paris; nous prendrons les Français ici, sous Metz, par les cornes » (Von Widdern, VI, 174).

toujours se concentrer en temps opportun [1]. Le 20 août, ses têtes borderont l'Ornain à Tréveray et Gondrecourt. Chacun des éléments a l'ordre de se relier avec soin aux colonnes voisines ; les avant-gardes devront constamment bivouaquer et les gros occuper des cantonnements resserrés. Au cas d'une rencontre, on garderait d'abord la défensive, de manière à permettre la concentration [2]. Cet ensemble de précautions n'est malheureusement pas justifié par notre attitude.

Le 17 août, la 4ᵉ division de cavalerie atteint Vaucouleurs, étalant ses avant-gardes entre la Meuse et l'Ornain. A Commercy, un demi-escadron du 2ᵉ hussards entre en liaison avec la brigade des ulans de la Garde, que la IIᵉ armée avait poussée vers Saint-Mihiel. Il y trouve un courrier de la poste française, dont les lettres jettent un jour précieux sur la situation générale. On apprend, notamment, que la division de cavalerie du 6ᵉ corps est au camp de Châlons ; les travaux des fortifications de Paris sont activement poussés ; tous les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans ont été appelés sous les drapeaux [3] ; un 12ᵉ et un 13ᵉ corps sont en formation sous les généraux Trochu et Vinoy.

---

1. *État-major prussien,* II, 950. Tableau de marche de la IIIᵉ armée, du 17 au 20 août :

IIᵉ corps bavarois : repos le 17, devant Toul le 18, Lay-Saint-Remy le 19, Ménil-la-Horgne le 20.

Vᵉ corps et Wurtembergois : Maizières le 17, Blénod-lès-Toul le 18, Vaucouleurs le 19, Tréveray le 20.

XIᵉ corps : Vézelise le 17, Colombey le 18, Pagny-la-Blanche-Côte et Sauvigny le 19, Gondrecourt le 20.

Iᵉʳ corps bavarois : Saint-Nicolas le 17, Maizières le 18, Blénod-lès-Toul le 19, Void le 20.

VIᵉ corps : Lunéville le 17, Bayon le 18, Vézelise le 19, Pagny-la-Blanche-Côte le 20.

2ᵉ division : Gerbéviller le 17, Gripport le 18, Vaudémont le 19, Greux-sur-Meuse le 20.

Quartier général : Nancy le 17, Gondreville le 18, Étreval le 19, Vaucouleurs le 20 (*ibid.*, Annexes, 243).

La *R. H.*, II, 1905, 335, signale une contradiction entre l'État-major prussien, qui donne ce tableau comme allant jusqu'au 20 août, et von Hahnke (*loc. cit.*, traduction, p. 115) qui l'arrête au 19. Les *Tagebücher* du maréchal von Blumenthal (p. 79) confirment cette dernière version.

2. *État-major prussien,* II, 941.

3. Détail exagéré ; cet appel ne fut jamais complètement réalisé.

Enfin, de Lalœuf, au sud-ouest de Vézelise, un escadron de hussards du XIe corps rend compte que des troupes françaises ont marché le 14 de Vaudémont sur Neufchâteau. Il s'agit nécessairement du 1er ou du 5e corps.

Quant à la 2e division de cavalerie, elle atteint le 17 Gerbéviller et Vennezey. Un peloton du 4e hussards poussé jusqu'à Rambervillers apprend que, le 14 août, de 12 000 à 15 000 Français ont traversé cette ville en marchant sur Charmes. Ils faisaient évidemment partie du 5e corps. L'hypothèse de sa retraite vers le sud en est confirmée.

A l'abri de la cavalerie prussienne, le Ve corps se porte à Saint-Vincent et Frolois, sur le Madon; le XIe à Vézelise et Tantonville. Derrière eux, les Wurtembergeois bordent la Moselle à Basse-Flavigny; le Ier corps bavarois est sur la Meurthe, vers Saint-Nicolas. Le IIe corps bavarois reste à Nancy, où le prince royal porte son quartier général. Le VIe corps se concentre autour de Lunéville. Il ne lui manque plus que les fractions laissées sous Phalsbourg [1] et un équipage de ponts encore à Haguenau.

---

1. 1er et 2e bataillons du 51e, 3e escadron du 8e dragons. Voir *suprà*, p. 42, 57. Deux compagnies du 18e restent provisoirement à Lunéville, siège de l'inspection générale des étapes (*État-major prussien*, II, 942).

XIII

CONFÉRENCE DU 17 AOUT

Arrivée de l'empereur au camp. — Son impopularité. — Conférence du 17 août. — L'empereur. — Le prince Napoléon. — Le général Trochu. — Le renvoi de la garde mobile. — Le retour à Paris. — Résultat final.

Tandis que la III[e] armée poursuit avec méthode sa marche vers l'ouest, le commandement français est en proie à toutes les incertitudes. L'empereur, parti le soir de Verdun, est arrivé en pleine nuit au camp de Châlons, dans un wagon de 3[e] classe, aménagé tant bien que mal au moyen des coussins de l'une de ses voitures. A Saint-Hilaire, il rencontre Trochu qui vient de Paris. Le général prend, dit-on, ses mains avec effusion et lui exprime, « dans les termes les plus chaleureux, les sentiments d'un attachement profond et d'un dévouement très expansif »[1]. Napoléon III l'accueille avec sa bienveillance ordinaire, tout en l'écoutant distraitement. Puis, brusquement : « Avez-vous reçu ma lettre ? » Comme, surpris, Trochu va répondre négativement, il ajoute : « Savez-vous où est le roi de Prusse ? » Il répète une seconde fois cette singulière question, en voyant disparaître le général par la portière ouverte[2].

Au camp, rien n'a été préparé pour le recevoir. On improvise son dîner en recourant aux hôteliers de Mourmelon. A table, sa bonne humeur frappe Lebrun, qui se demande un instant s'il a conscience de la situation. Mais le général

1. Relation du général Pajol, témoin oculaire, parue dans le *Moniteur universel* du 22 juillet 1871.

2. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 112. Il s'agit peut-être de la lettre qu'écrit à Trochu le général Waubert de Genlis, aide de camp de l'empereur, le 13 août 1870, en réponse à sa lettre bien connue (Voir notre tome IV, p. 164 et 190).

reconnaît bientôt que cette satisfaction est toute physique : l'appétit de Napoléon III est aiguisé par quinze heures de voyage [1].

Dans la soirée, un aide de camp apporte à Trochu l'ordre d'être rendu le lendemain matin au quartier impérial, pour une conférence [2].

Les conditions dans lesquelles ce reste de souverain arrive au camp expliquent assez l'impopularité qui l'y attend. Elle est extrême dès le premier moment. Ducrot écrit à sa femme : « L'empereur s'est enfin décidé à abandonner complètement la direction des affaires [3]. » Si ce fidèle serviteur de l'Empire s'exprime ainsi, d'autres vont beaucoup plus loin. Quand une corvée de mobiles de la Seine « côtoyait le quartier impérial... un loustic criait sur un ton suraigu : « Vive l'empereur ! » Et le détachement entier, avec ensemble, comptait : Une, deux, trois ! et répondait : « M... ! »... Les officiers n'osaient rien dire [4] ! » Cet exemple gagne rapidement les troupes de ligne, qui imputent volontiers à Napoléon III des revers immérités.

Dans la matinée du 17, Trochu voit ses aides de camp encore sous le coup de l'émotion causée par une visite du prince Napoléon. Avec sa familiarité et son franc parler habituel, mais aussi « avec beaucoup de force et de logique », il leur a exposé la nécessité de concentrer sous Paris toutes les forces dont dispose encore le pays. Il sait [5] que telles sont les idées du général. Il voudrait s'entendre avec lui pour les faire adopter de l'empereur. Voulant montrer les causes qui ont amené Napoléon III à quitter l'armée de Metz, il use d'une comparaison hardie : « Imaginez un infortuné général en chef condamné à penser, à parler, à agir au

1. Général Lebrun, *Souvenirs militaires, 1866-1870*, 313. Voir aussi P. de Massa, *Souvenirs et impressions, 1840-1871*, 297 ; Verly, *Souvenirs du second Empire. L'Escadron des cent-gardes*, 180.
2. Général Trochu, I, 113.
3. Lettre du 17 août, *Y. K.*, *loc. cit.*, 23.
4. D'Hérisson, *Journal d'un officier d'ordonnance*, 23.
5. Par la lettre de Trochu au général Waubert de Genlis (voir notre tome IV, p. 164 et 190).

milieu des troupes, à aller au combat en transportant une soupière pleine dont il lui est défendu de répandre une seule goutte! » Et le prince, levant les bras en marchant, montre, « dans une pantomime expressive, la soupière au-dessus de sa tête! »[1].

A 8 heures, l'empereur, le prince Napoléon, le général Berthaut, commandant les mobiles de la Seine, le général Trochu et son chef d'état-major, général Schmitz[2], sont réunis devant le pavillon impérial. Napoléon III « vieilli, mais encore valide en apparence, courtois et bienveillant selon son ordinaire, remarquablement calme, mais comme absorbé, presque muet », paraît « moralement affaibli et peu capable de trouver en lui-même... une direction et des résolutions ». Au cours de la conférence, il ne prend l'initiative d'aucune proposition, n'entrant dans la discussion que « par quelques courtes réflexions ». Il semble que « cet homme, destiné, du commencement à la fin de sa vie, à de si extraordinaires fortunes », se laisse « aller au courant de la dernière avec un certain degré de philosophie ». Peut-être y entre-t-il autant de fatalisme que d'incertitude du sens moral et de scepticisme[3]?

Le prince Napoléon, en tenue de général de division, mais fort négligé, suivant sa coutume, à la fois très animé et très maître de lui, semble au contraire diriger la conférence. Il affecte une autorité que l'empereur paraît accepter pleinement. Les événements ont si bien justifié son opposition constante aux aventures guerrières que sa situation en est visiblement renforcée vis-à-vis de son cousin. Il n'y a là « d'autre Napoléon que lui »[4].

Quant au général Trochu, le souvenir de *L'Armée française en 1867*, celui tout récent de sa lettre du 10 août lui donnent l'ascendant naturel qui résulte de la divination des

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 115.
2. Le général de Courson, préfet du palais, allant et venant pour son service, ne prend aucune part aux délibérations.
3. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 127.
4. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 129.

événements. Plus que jamais il est convaincu de la nécessité de préparer Paris à un siège, d'en faire la base de nouvelles opérations. Il croit que la présence au camp d'une énorme agglomération de troupes et de matériel constitue un danger imminent : elle doit disparaître à bref délai [1].

D'autre part, l'empereur sait que le maréchal Bazaine était le 16 au contact des armées de Steinmetz et de Frédéric-Charles, mais il suppose que l'armée de Metz a pu continuer sa retraite vers la Meuse. Il a appris « la présence à Nancy, le 15, d'une forte masse ennemie » ; le passage le 16, à Bayon et à Charmes, de « colonnes importantes appartenant, comme la précédente, à l'armée du prince royal de Prusse ». Des coureurs prussiens ont été signalés à Commercy, un détachement à Vigneulles et à Saint-Mihiel [2]. Il résulte de l'ensemble que notre concentration va être troublée par l'approche de masses considérables. Des décisions énergiques s'imposent, mais elles ne sont guère dans le pouvoir de Napoléon III.

Le conseil est réuni, moins Mac-Mahon, prévenu à 8 heures seulement et qui arrivera un peu plus tard. Après un instant de silence, l'empereur demande au général Berthaut son avis sur la garde mobile de la Seine et sur le camp. Pour le général, il ne saurait y avoir aucun doute. Ce camp est un terrain « d'études de manœuvres » et point du tout une position défensive. Il n'est pourvu d'aucune fortification et peut être enveloppé de tous les côtés. L'armée y est fort exposée [3]. Quant à la garde mobile, bien que composée de jeunes gens qui, en grande majorité, sont résolus à faire leur devoir, elle n'est pas encore assez instruite pour prendre part à des opérations de campagne contre un ennemi bien organisé. D'ailleurs, elle n'est même pas complètement équipée ; il n'y a que trois bataillons d'armés sur dix-huit. On attend encore des fusils pour les autres [4]. Afin de tirer

1. Général Trochu, I, 116.
2. *R. H.*, III, 1905, 89, d'après les renseignements des 14, 15, 16 août.
3. *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine*, déposition du général Berthaut, 133.
4. *L'Empire et la défense de Paris, loc. cit.* Ces trois bataillons sont les

parti de cette masse informe, on pourrait occuper les positions entre Épernay, Vertus et Nogent-sur-Seine. Dans ce cas, le général répondrait de la garde mobile. Il serait également possible de la répartir dans les places du Nord, où elle achèverait son organisation et son instruction [1].

L'empereur paraît frappé de la justesse de ces conclusions. « Vous avez raison, dit-il, ces troupes ne peuvent servir à rien ici. » Mais il n'approuve pas la seule mesure rationnelle, leur envoi dans nos places du Nord. Il vaut mieux les diriger sur Paris, où elles défendront leurs foyers [2]. Trochu partage à cet égard les illusions impériales [3].

Malgré cette intervention, Berthaut n'est point partisan du retour des mobiles à Paris. Il insiste même pour leur envoi dans les places du Nord. Trochu s'y oppose avec énergie : « Cette mesure serait... très mal prise assurément par les mobiles. Le bruit en a couru et a été tumultueusement accueilli par eux... Je suis persuadé qu'en sachant prendre ces jeunes gens, le retour à Paris ne présentera aucun inconvénient ; j'ai en eux la plus entière confiance [4]. »

10e, 11e, 12e. Le général Schmitz, dans sa déposition à l'Enquête parlementaire (dépositions, II, 276) donne des chiffres différents : des 18 bataillons, 6,000 ne sont pas armés du tout; le reste n'aurait que des fusils à tabatière (fusils à percussion transformés). Il semble pourtant qu'une partie de ces mobiles ait été pourvue de chassepots et que l'armement du reste ait été tenu prêt à être distribué. Voir les documents reproduits par la *R. H.*, II, 1907, 399 et suiv.

1. *L'Empire et la défense de Paris, loc. cit.* Le général Schmitz avait déjà réclamé à deux reprises le renvoi du camp de tout ou partie des mobiles de la Seine (d. t. au ministre de la guerre, 16 août, 9 heures du matin et 3 heures du soir, *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 285). Voir *suprà*, p. 68-70.

2. *L'Empire et la défense de Paris*, dépositions Berthaut et Schmitz, 133, 141, 142 ; *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 281 ; général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 118. D'après Trochu, c'est lui qui aurait d'abord émis l'idée du renvoi sous Paris, avis qu'aurait ensuite partagé Berthaut.

3. Voir, au sujet du rôle des mobiles de la Seine, notre *Siège de Paris, Châtillon, Chevilly, La Malmaison*, 115 et la *R. H.*, II, 1907, 135 et suiv.

4. *L'Empire et la défense de Paris*, 249, plaidoirie Allou. Le général Trochu n'a pas démenti ce passage. Par contre, la déposition du maréchal de Mac-Mahon (*Enquête*, I, dépositions, 28 et suiv.) et ses Souvenirs inédits (*R. H.*, II, 1905, 529) représentent la discussion sous un autre jour : c'est Trochu qui aurait posé comme condition le retour immédiat des mobiles à Paris. « L'empereur fit d'abord quelques objections. Il voyait de l'inconvénient à renvoyer dans la capitale ces troupes peu disciplinées... Sur les observations du général Trochu, l'empereur admit l'envoi de ces troupes à Paris, sauf trois bataillons, ceux

Le général Berthaut n'est pas encore convaincu : « Mais alors; au moins, choisissons : envoyons les bons à Paris et les mauvais dans les places du Nord. » Pour l'empereur, ce triage soulèverait un profond mécontentement ; on croirait qu'il a voulu renvoyer à Paris seulement les « bataillons d'aristocrates ». Sur une nouvelle intervention de Trochu, Berthaut finit par se ranger à l'avis de Napoléon III [1].

A ce moment survient le maréchal, tandis que Berthaut s'éloigne pour donner des ordres [2]. Le prince Napoléon, prenant la parole, attire l'attention de l'empereur sur la situation de Paris. Pour y calmer une effervescence qui pourrait devenir dangereuse, il faut « se servir des hommes qui sont placés dans le courant de l'opinion [3] ». C'est une allusion à peine voilée. Le chef d'état-major de Trochu, général Schmitz, juge nécessaire de la préciser [4] : « Je crois,

---

de Belleville, de Montmartre et, je crois, de Ménilmontant, qu'il aurait désiré voir diriger sur les places fortes de Lille, Maubeuge et Verdun.

« Le général Trochu persista dans sa demande et invita le colonel (*sic*) Berthaut, qui commandait ce corps de mobiles, à donner son opinion sur l'esprit qui l'animait. Le colonel assura qu'on pouvait, sans inconvénient, l'envoyer à Paris... L'empereur, voyant que le général Trochu paraissait faire de cet envoi une condition *sine qua non*, consentit à cette mesure. »

Nous croyons cette version inexacte. En premier lieu, la mémoire du maréchal est fort incertaine, comme il appert à chaque page de ses dépositions ou de ses Souvenirs. De plus, il n'était pas présent à la discussion relative aux mobiles, étant survenu à l'instant où elle se terminait. Les témoignages des généraux Trochu, Berthaut et Schmitz concordent à montrer que l'empereur et le général Trochu se prononcèrent seuls pour la rentrée à Paris. Devant le jury de la Seine, le maréchal n'est pas très affirmatif : « Mes souvenirs peuvent me tromper, mais je crois bien que l'empereur était opposé au retour des mobiles à Paris » (Cité par M. A. Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan,* 197). Enfin, dans ses *Œuvres posthumes* (*Le livre de l'empereur,* p. 106, cité par la *R. H.*, III, 1905, 91), Napoléon III ne mentionne pas les objections qu'il aurait faites à ce retour, d'après le maréchal.

1. *L'Empire et la défense de Paris,* plaidoirie Allou et réponse du général Trochu, 249, 414.

2. Il y a maintes contradictions entre les témoins. Ainsi, d'après le général Trochu, *Œuvres posthumes,* I, 119, la conférence a lieu dans un cabinet de travail ou petit salon ; l'empereur, le prince Napoléon et le maréchal sont assis, les généraux debout. D'après la déposition du maréchal à l'Enquête, toute la première partie se passe devant le pavillon impérial. C'est la version qui nous a paru la plus vraisemblable.

3. *L'Empire et la défense de Paris,* déposition Schmitz, 141.

4. Il avait été officier d'ordonnance de l'empereur, ce qui explique sa présence à cette conférence, bien qu'il fût le plus jeune des généraux de brigade sortant du corps d'état-major.

sire, qu'il faut dire toute la vérité à V. M. Nous sommes dans une situation déplorable. Il y a, à Metz, une armée dont nous ne connaissons pas le sort, mais qui pourra toujours opérer sa retraite par le nord.

« Quant à l'armée qui est ici, elle est composée du corps du maréchal de Mac-Mahon, formé de troupes diverses (*sic*); du corps du général de Failly, qui est très atteint dans son moral, s'il n'a pas combattu; du 12e corps, qui n'a de solide que sa division d'infanterie de marine; du corps du général Douay, qui est à Belfort et qui devra faire, pour rejoindre, un mouvement de flanc dangereux. Après cet examen, je crois devoir assurer à V. M. qu'à cette date, 17 août, le salut, selon moi, est dans Paris... On prétend que vous n'avez pas employé le général Trochu [1], parce qu'on lui attribuait des sentiments d'opposition; eh bien! sire, il faut rentrer à Paris, dont le général Trochu serait nommé gouverneur. La situation que vous vous faites ne peut durer; vous n'êtes pas sur votre trône. »

« — Oui, j'ai l'air d'avoir abdiqué », répond placidement l'empereur [2].

Le prince Napoléon intervient à son tour, sur le ton le plus véhément: « Pour cette guerre, vous avez abdiqué à Paris le gouvernement. A Metz, vous venez d'abdiquer le commandement. A moins de passer en Belgique, il faut que vous repreniez l'un ou l'autre. Pour le gouvernement, c'est difficile et périlleux, car il faut rentrer à Paris. Mais que diable! si nous devons tomber, tombons comme des hommes!

« Voilà un général, reprend le prince en montrant Trochu, dont vous connaissez les vues de concentration et de reconstitution de nos forces militaires sous Paris... Il était, de notoriété, opposé à cette guerre et aux précédentes. Seul de tous les généraux, il a montré naguère à quel point on

---

1. Trochu était désigné pour prendre le commandement d'un corps d'observation sur la frontière espagnole, puis, sous les ordres du prince Napoléon, pour commander un corps de débarquement dans la Baltique (Voir notre tome I, p. 382).

2. *L'Empire et la défense de Paris*, 142, déposition Schmitz.

s'illusionnait sur le mérite de nos institutions militaires... Cela l'a compromis. A présent, il a une autorité et une popularité particulières. Qu'il les mette à votre disposition, comme un brave homme qu'il est et que vous avez mal jugé. Nommez-le gouverneur de Paris, chargé de la défense de la place; qu'il vous y précède de quelques heures et vous annonce à la population dans une proclamation qu'il saura faire. Vous verrez que tout ira bien [1] ».

L'empereur paraît surpris de cette proposition. Sans répondre, il entre dans son cabinet, faisant signe au maréchal de le suivre. Puis il lui demande s'il connaît Trochu, si l'on peut avoir une confiance entière en ce général. Mac-Mahon répond que Trochu est connu de lui depuis de longues années. C'est un homme de cœur. Il est permis de compter sur ses engagements [2].

Peu après, les autres assistants viennent rejoindre l'empereur et le maréchal. « Vous avez entendu Napoléon, dit le premier, de son air de tranquille indifférence. Est-ce que vous accepteriez cette mission? — Sire, répond Trochu, dans la situation pleine de péril où est le pays, une révolution le précipiterait dans l'abîme. Tout ce qui pourra être fait pour l'éviter, je le ferai. Vous me demandez d'aller à Paris, de vous y annoncer, de prendre le commandement en chef, je ferai tout cela; mais il est bien entendu que l'armée du maréchal de Mac-Mahon va devenir l'armée de secours de Paris, car nous allons à un siège [3]. »

L'empereur donne aussitôt son assentiment et le maréchal ne fait aucune objection [4]. Puis Napoléon III annonce qu'il

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 123. La déposition du général Schmitz et celle du maréchal (*L'Empire et la défense de Paris*, 113, 142), la réponse du général Trochu (*ibid.*, 144) confirment la partie essentielle de cette version.

2. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 28; *L'Empire et la défense de Paris*, déposition Mac-Mahon, 114.

3. Discours du général Trochu à l'Assemblée nationale, *Journal officiel* du 14 juin 1871. Dans ses *Œuvres posthumes*, I, 125, Trochu se borne à résumer ce passage. Dans sa déposition (*Enquête*, dépositions, I, 28), Mac-Mahon n'en fait pas mention.

4. Discours du 14 juin 1871; *Œuvres posthumes* de Napoléon III, *loc. cit.*; *Enquête*, dépositions, I, Jérôme David, 155. Le maréchal de Mac-Mahon (*En-

va écrire à l'impératrice et au conseil des ministres. Le prince Napoléon se lève brusquement : « Comment, vous allez écrire à l'impératrice ! Mais vous n'êtes donc plus souverain ! Il faut que cela soit fait à l'instant même ; il faut prendre une résolution de suite ; il faut que le général Trochu parte... » L'empereur risque une objection : « Il faut que mon décret soit contresigné ; il n'aura de valeur que s'il est contresigné par un ministre. — C'est très facile, reprend le prince ; le général Trochu emportera vos décrets à Paris ; ils seront contresignés par un ministre. Quel est celui qui ne comprendrait pas la gravité de cette mesure et ne voudrait pas s'associer au projet de V. M. ? »

Napoléon III hésite encore. La question de forme préoccupe cet esprit indécis. Enfin, il cède aux instances du prince. On convient des décisions suivantes : « Le général Trochu, nommé gouverneur de Paris et commandant en chef, partira immédiatement pour la capitale ; il y précédera l'empereur de quelques heures. Le maréchal de Mac-Mahon se dirigera avec son armée sur Paris[1]. » Bazaine conservera le commandement en chef des armées[2], suivant le vœu inconscient de l'opinion.

Puis la discussion s'engage sur l'évacuation du camp. Le général Schmitz voudrait voir l'armée se retirer par la rive gauche de la Marne, c'est-à-dire suivant la route traditionnelle illustrée en 1814 ; le maréchal préférerait la rive droite, vers Reims et Soissons[3]. Aucune décision n'est prise.

———

quête, dépositions, I, 29) affirme au contraire qu' « avant le départ du général Trochu, il n'avait pas été question du mouvement de l'armée de Châlons sur Paris. Je me rappelle très bien que, dans la soirée, j'envoyai un de mes aides de camp, le lieutenant-colonel Broye, au maréchal Bazaine pour lui... demander ses instructions... ». Ce détail, qui est exact, ne prouve pas que la version des généraux Trochu et Schmitz soit fausse. Il paraît impossible que le premier, rentrant à Paris, ait annoncé l'arrivée de l'armée et de l'empereur sans y être autorisé.

1. Discours du 14 juin 1871 ; *Œuvres posthumes*, I, 123.

2. Napoléon III, *Œuvres posthumes, le Livre de l'empereur*, 105 ; version confirmée par la déposition du général Schmitz (*Enquête*, II, 279).

3. *L'Empire et la défense de Paris*, réponse du général Trochu, 416 ; *Œuvres posthumes* du même, I, 129. Cette version est confirmée par le général Schmitz, *Enquête, loc. cit.*

Dès 9h40, bien avant la fin de la conférence, qui a lieu vers 11h30, l'empereur a fait partir le capitaine de frégate Duperré pour Paris, avec mission de mettre le ministre de la guerre au courant des résolutions arrêtées [1]. Après le déjeuner « profondément silencieux » qui suit, Trochu se met en route pour Châlons, dans un break de l'artillerie. Il va prendre le premier train allant vers Paris [2].

C'est ainsi que se termine cette conférence célèbre. On peut dire que, la question des mobiles mise à part, les résolutions prises sont pour améliorer sensiblement notre situation. A défaut d'une retraite sur la Loire ou le Morvan, à laquelle nul ne songe encore, le retour de l'armée sous Paris s'impose. Là seulement, elle pourrait compenser son infériorité numérique. Quant à la nomination de Trochu comme gouverneur, elle permettrait à Napoléon III de rentrer aux Tuileries sans trop de risques, à l'abri de la popularité très réelle du général. Il est d'ailleurs bien difficile d'admettre que le prince Napoléon et le général Schmitz ne se soient pas concertés au préalable pour imposer cette solution. Le prince y voit certainement l'avantage de restreindre, sinon d'annuler, le pouvoir de la régente. Chacun sait quelles antipathies le séparent de la souveraine. Nous la verrons bientôt triompher, aux dépens de la France, dans la lutte sourde dès longtemps engagée entre eux.

---

1. D. t., 9h40 du matin, *Papiers et Correspondance*, I, 433.

2. *Œuvres posthumes*, I, 126. Le général est porteur de la lettre autographe suivante : « Mon cher général, je vous nomme gouverneur de Paris et commandant en chef de toutes les forces chargées de pourvoir à la défense de la capitale. Dès mon arrivée à Paris, vous recevrez notification du décret qui vous investit de ces fonctions; mais, d'ici là, prenez sans délai toutes les dispositions pour accomplir votre mission » (*Enquête*, Rapport Saint-Marc Girardin, 118; général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 138). Cette lettre montre que l'intention de l'empereur est bien de rentrer à Paris peu après Trochu.

XIV

L'OPPOSITION DE L'IMPÉRATRICE

Arrivée de Trochu à Paris. — Aux Tuileries. — L'opposition de l'impératrice. Trochu et Palikao. — Conséquences de cet antagonisme.

Les nouvelles décisions de l'empereur, sans doute apportées dans la soirée par le commandant Duperré, sont comme un coup de foudre pour l'impératrice et son entourage. Déjà la pensée du retour de Napoléon III a été agitée autour d'elle, notamment vers le 9 août. A cette date, l'un des ministres, M. Chevandier de Valdrôme, la lui suggère. Ce n'est pas sans provoquèr une opposition « presque violente ». « Le retour aurait l'air d'une fuite. La seule place de l'empereur est à l'armée! » Malgré tout, M. de Valdrôme insiste et le préfet de police, M. Pietri, qui est présent, laisse percer son approbation. Un instant, l'impératrice est vaincue; elle cède, mais à regret, et l'opposition du conseil privé suffit à la faire revenir à son opinion première [1].

Le ministère tombe et le général de Palikao constitue un nouveau cabinet qui rend confiance à la souveraine. Un sourd travail se fait en elle, sans qu'elle s'en rende compte. Contre l'empereur, elle a trois ordres de griefs : « Il était vieilli; il s'était fait libéral; il avait été vaincu [2]. » Le malheur qui le frappe obstinément depuis le début de la guerre ne lui laisse d'autre ressource que de s'effacer. L'impératrice, jeune encore, est ambitieuse et mère avant d'être épouse. La catholique Espagnole revit en elle, lui faisant détester plus encore le libéralisme affecté sur le tard par son mari. Elle s'accoutume aisément à la pensée d'un rôle plus important. Pourquoi ne sauverait-t-elle pas la dynastie,

1. P. de La Gorce, VII, 19, d'après les papiers de M. Chevandier de Valdrôme.
2. P. de La Gorce, *loc. cit.*

fût-ce sans l'empereur? Autour d'elle, des ambitions, des convoitises, des haines s'agitent. Si l'Empire a des fidèles dont la catastrophe finale ne lassera pas le dévouement obstiné, il est aussi des « autoritaires ardents à pourchasser l'idée libérale, des romanesques séduits par les infortunes d'une femme, des jouisseurs désespérément attachés à la manne » dont ils vivent depuis vingt ans [1]. En courtisans avisés, ils regardent l'avenir plutôt que le passé ; ils songent plutôt au prince impérial, dont le jeune âge prolongera forcément la régence de l'impératrice, qu'à l'empereur vieilli par la maladie et l'infortune, au joueur obstiné que la chance a sans doute abandonné pour toujours. Son retour à Paris réduirait à rien le pouvoir de la régente et ferait, peut-être aussi, courir des dangers sérieux à la dynastie. L'intérêt public s'accorde avec l'intérêt privé pour en faire repousser la pensée par l'entourage impérial [2].

C'est ainsi que, avant même l'arrivée du général Trochu, le ministre de la guerre adresse à Napoléon III un télégramme en opposition absolue avec les décisions de la conférence : « L'impératrice me communique la lettre par laquelle l'empereur annonce qu'il veut ramener l'armée de Châlons sur Paris. Je supplie l'empereur de renoncer à cette idée qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz... L'armée de Châlons sera, avant trois jours, de 85,000 hommes, sans compter le corps de Douay, qui rejoindra dans trois jours et qui est de 18,000 hommes. Ne peut-on pas faire une puissante diversion sur les corps prussiens déjà épuisés par plusieurs combats? L'impératrice partage mon opinion [3]... »

---

1. P. de La Gorce, VII, 172.

2. D'après les *Œuvres posthumes* de Napoléon III (*Le Livre de l'empereur*, p. 107 et 108), ou considère que, s'il revenait à Paris après un succès, il y rapporterait l'autorité morale nécessaire pour y reprendre un pouvoir dictatorial qui s'impose. Dans les circonstances présentes, il n'en serait rien. L'opinion ne le suivrait pas et les moyens militaires ne pourraient suffire.

3. D. t., 10h 27 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 426. D'après la *R. H.*, III, 1905, 99, ce télégramme serait de 9h 50 du soir. Les deux textes présentent certaines différences de forme. Ce document répond à une lettre de l'empereur dont le texte ne nous est pas connu et que le commandant Duperré avait sans doute portée à Paris.

Le terrain est donc fort mal préparé, quand Trochu arrive à Paris après minuit, accompagné du général Schmitz et de deux aides de camp. Aux Tuileries, où il se rend aussitôt, il voit le commandant Duperré, de service auprès de l'impératrice, qui le renvoie à M. Chevreau [1]. Le ministre de l'intérieur est encore dans son cabinet, travaillant avec deux fonctionnaires. Le général Trochu se présente, suivi de son chef d'état-major et d'un autre officier. A l'extrême étonnement de Chevreau [2], il lui dit aussitôt : « Je suis nommé gouverneur de Paris et je vous apporte le décret de l'empereur qui me donne le commandement. » Puis il insiste très vivement pour que ce décret soit inséré la nuit même au *Journal officiel.* Le ministre objecte la difficulté de prévenir ses collègues et, en tout cas, l'impératrice. Trochu répond qu'il y a urgence absolue : il précède l'empereur de quelques heures seulement ; les mobiles de la Seine le suivent ; il faut que le décret ait paru avant l'arrivée de ces troupes : « Je crois qu'elles n'ont confiance qu'en moi et dans le général Berthaut, qui les commande directement [3]. »

Chevreau offre alors à Trochu de retourner aux Tuileries. Tous deux sont introduits auprès de l'impératrice, à côté de laquelle se tient l'amiral Jurien de La Gravière, aide de camp de l'empereur, et fort avant dans l'intimité des souverains. Le général expose l'objet de sa mission, mettant sous les yeux de la régente les ordres dont il est porteur et cherchant à en compléter le sens par des explications qu'elle ne lui laisse pas achever. « Debout, l'œil ardent, nerveuse, les joues vivement colorées : « Général, « dit-elle en le regardant fixement et avec une inflexion iro- « nique, je vous demande un conseil. Ne pensez-vous pas « qu'en l'extrême péril où nous sommes, il conviendrait « d'appeler en France les princes d'Orléans ? » La surprise de Trochu est extrême. Fort loin de se souvenir que l'impératrice l'a toujours considéré « comme l'un des principaux

1. *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 279.
2. *Enquête*, dépositions, I, Chevreau, 263 ; II, Schmitz, 179.
3. *Enquête*, dépositions, I, Chevreau, 263.

agents de l'orléanisme », il ne saisit pas tout d'abord ce que ces paroles ont d'insultant et répond naïvement : « Madame, il m'est impossible d'apercevoir en quoi la présence des princes d'Orléans pourrait simplifier... une situation si périlleusement compliquée. » L'amiral juge alors nécessaire d'intervenir. Il pousse vivement Trochu vers l'impératrice et, le jetant « littéralement dans ses bras », s'écrie : « Mais vous êtes faits tous deux pour vous comprendre. Donnez, Madame, toute votre confiance au général, il la mérite [1]. »

On voit quelles sont les dispositions de la souveraine à l'égard du nouveau gouverneur de Paris. Son antipathie pour lui date de longtemps. Depuis le livre célèbre du général, *L'Armée française en 1867*, il passe pour hostile au régime impérial. Son attitude, dans la nuit du 7 au 8 août, quand la régente songeait à lui confier le ministère de la guerre, l'a rendu plus antipathique encore [2].

Se rendant compte qu'il est suspect, le général s'efforce de rassurer l'impératrice, en faisant sa propre apologie : il est « un honnête homme, un bon citoyen » ; « pénétré des grands devoirs » qu'il assume, il saura les remplir. Déjà il croit la souveraine convaincue, quand elle dit « avec véhémence : « Ceux qui ont conseillé à l'empereur les résolu-
« tions que vous m'annoncez sont des ennemis. L'empereur
« ne reviendra pas à Paris ; il n'y rentrerait pas vivant. L'ar-
« mée de Châlons fera sa jonction avec l'armée de Metz [3]. »

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 143. L'amiral Jurien de La Gravière a confirmé ces faits, tout en les interprétant, devant le jury de la Seine. D'après lui, l'impératrice aurait songé sérieusement à rappeler les princes.

2. P. de La Gorce, VII, 6, d'après les papiers de M. Plichon, ministre des travaux publics. Trochu mit à son acceptation des conditions inadmissibles. Voir notre tome IV, p. 18.

3. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 145. Le général Schmitz n'assistait pas à cette scène, mais il vit l'impératrice aussitôt après et lui dit : « Nous venons de faire une bonne chose, le général Trochu est nommé gouverneur de Paris et l'empereur va y rentrer. — Oh ! ne me parlez pas de cela, l'empereur ne rentrera jamais dans Paris. — Est-ce qu'il n'est pas décidé que l'empereur rentrera ? On va envoyer au-devant de lui à 3 heures du matin. — C'est impossible, il faut qu'il reste à l'armée... Non ! jamais l'empereur ne rentrera, je ne veux pas qu'il rentre. Je lui ai dit que je ne le voulais pas. D'ailleurs il ne pourrait pas... » (*Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 280).

De son côté, M. Rouher croit, sans en être sûr, que l'impératrice savait déjà,

Toute la combinaison échafaudée par le prince Napoléon, les généraux Trochu et Schmitz s'écroule brusquement. Trochu représente que sa mission devient sans objet. Mais l'impératrice reprend sur un ton d'autorité : « L'empereur vous a confié le gouvernement de Paris pour en organiser et en diriger la défense. Cette mission reste entière et vous la remplirez. »

Le général s'incline et entame alors la lecture de la proclamation qu'il a écrite en wagon, pour l'adresser à la population parisienne : « Dans le péril où est le pays, l'empereur, que je précède ici de quelques heures, m'a nommé gouverneur de Paris... » Elle l'interrompt aussitôt : « Il ne faut pas, général, que le nom de l'empereur figure dans une proclamation à l'heure présente. » Vainement Trochu insiste pour faire connaître d'où il tient ses pouvoirs : « Non, cette indication n'est pas nécessaire. Il y a de sérieux inconvénients, dans l'état d'excitation où sont les esprits, à la laisser subsister. D'ailleurs, l'empereur ne devant pas revenir à Paris, vous ne pouvez pas dire que vous le précédez de quelques heures [1]. »

Cet entretien, qui se poursuit jusqu'à près de 4 heures du matin, est parfois d'une extrême animation, au point que le général Schmitz, dans un salon d'attente voisin, doit

---

à ce moment, que l'empereur ne rentrerait pas à Paris (*ibid.*, I, 246, 247). De même, M. Chevreau avait dit au général Trochu, dès son arrivée : « Vous vous trompez, l'empereur ne vient pas à Paris » (*ibid.*, I, 263). Mais il n'y a pas trace de télégrammes échangés entre Napoléon III et l'impératrice de 10h 27 du soir à 9h 4 du matin, ce qui confirme la version du général Trochu.

En dépit des divergences qui séparent les divers témoignages, un fait reste assuré : le retour de l'empereur échoue de par la volonté de l'impératrice. Elle ne l'a pas nié dans sa lettre du 17 juin 1871 reproduite, par le *Gaulois* du 7 août.

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 147 ; *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 280. Il n'est pas exact de dire, comme le fait Trochu, que, depuis le 6 août, l'empereur n'était plus nommé par le gouvernement devant le Corps législatif (*L'Empire et la défense de Paris*, 421). D'après l'impératrice (*Enquête*, dépositions, I, Clément Duvernois, 227), les mots *nommé par l'empereur, que je précède de quelques heures* auraient été supprimés à cause de l'inexactitude matérielle du fait et non pour faire disparaître le nom de l'empereur. M. Chevreau s'exprime de même (*ibid.*, I, Chevreau, 263). On fera observer qu'il eût été naturel de laisser subsister le nom de l'empereur, tout en supprimant la mention de son retour. La version de Trochu nous paraît donc la plus exacte.

reculer à l'extrémité opposée pour ne pas entendre la discussion [1]. Néanmoins, les préventions de l'impératrice semblent avoir perdu de leur acuité [2]. Il est convenu que le décret nommant le gouverneur paraîtra le matin suivant au *Journal officiel*. M. Chevreau, prévoyant des objections de la part de Palikao, va le trouver de suite, en compagnie de Trochu et de Schmitz. Malgré l'heure matinale, le général les reçoit entouré de son chef de cabinet et de ses aides de camp. Il paraît extrêmement surpris de ce qu'il apprend. Entre lui et Trochu, l'opposition d'idées et de sentiments est entière. Vaniteux à l'excès, sans motif sérieux de l'être, il se croit de taille à faire face aux pires difficultés. Tout secours étranger lui est à charge. Il accueille très froidement Trochu, affirmant que sa situation devant le Corps législatif le met en mesure de conduire utilement les affaires et que la mission du général, dont il ne peut comprendre l'opportunité, apportera autour de lui le trouble et le désaccord [3].

Vainement, le gouverneur s'efforce de justifier sa désignation, exposant ses idées sur la défense de Paris en combinaison avec les opérations actives du maréchal de Mac-Mahon : Palikao de se récrier aussitôt ; avec autorité, il déclare que le plan arrêté à Châlons est mal entendu ; il s'oppose absolument à la retraite sur Paris ; l'armée doit se porter au-devant de Bazaine et se rallier à lui ; de tous les points de la France, personnel et matériel vont affluer pour la renforcer.

De nouveau, Trochu combat avec énergie ces fatales résolutions. Le général Schmitz se joint à lui, sans convaincre Palikao. « Le ministre, gourmé et quelque peu hautain, contrairement à sa nature facile », persiste dans ses idées.

---

1. *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 279.
2. *Enquête*, dépositions, I, Chevreau, 265.
3. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 149. Pourtant, le 18, Palikao déclare le contraire au Corps législatif (*Journal officiel* du 19 août 1870). Dès 8h 26 du soir, le 17, il télégraphie à l'empereur : « ... Les gardes... mobiles envoyés de Paris au camp de Saint-Maur sont dirigés sur les places du Nord. Il était impossible de les conserver à Paris, le campement faisant défaut... » (*R. H.*, II, 1905, 527). On voit quel cas il fait des décisions impériales. En réalite, les mobiles restèrent au camp de Saint-Maur.

Pour lui, le siège de Paris n'est qu'une éventualité à laquelle il pourvoira avec des formations de marche, avec 100,000 mobiles de province, enfin avec la garde nationale parisienne [1]. Il ne se décide à contresigner le décret de l'empereur que sur l'intervention de M. Chevreau [2], disant même à ce propos : « Je suis dans une situation telle que, si je ne craignais pas de faire une révolution ce soir dans Paris, je donnerais ma démission [3]. » C'est quelque peu exagérer son importance.

Quoi qu'il en soit, le décret, dûment contresigné, est porté au *Journal officiel* par le général Schmitz. Il paraît le matin du 18, provoquant dans Paris un moment de surprise mêlée de satisfaction. Le situation n'en reste pas moins singulièrement troublée. Entre la régence et l'empereur, il n'y a pas communauté de vues, mais bien antagonisme latent. Le gouverneur de Paris a été imposé à l'impératrice et au ministre de la guerre. Il s'en rend compte. Entre eux et lui, à aucun moment, il n'y aura confiance réciproque. Certains passages de ses proclamations des 18 et 19 août aux habitants de Paris, puis aux défenseurs du camp retranché, une lettre qu'il adresse le 19 au *Temps* [4] pour commenter sa proclamation du 18 augmentent encore les défiances que les fidèles de l'impératrice nourrissent à son égard. Ses allures leur sont suspectes, non sans raison ; on lui reproche des pourparlers avec des hommes politiques tels qu'Ernest Picard [5]. On constate que sa nomination remplit de confiance les ennemis de l'Empire et porte une atteinte sérieuse au « maintien de l'ordre » [6]. On ne craint pas de lui laisser voir, en plein conseil des ministres, une défiance outra-

---

1. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 151.
2. *Enquête*, dépositions, I, Chevreau, 263.
3. *L'Empire et la défense de Paris*, déposition Schmitz, 144 ; *Enquête*, dépositions, II, Schmitz, 280.
4. Pour ces proclamations et la lettre au *Temps*, voir L. Larchey, *Mémorial illustré du premier siège de Paris*, 27 et 30 ; *Enquête*, rapport Saint-Marc Girardin, 125, note 1. La proclamation du 18 débute ainsi : « Dans le péril où est le pays, je suis nommé gouverneur de Paris... »
5. *Enquête*, dépositions, I, Clément Duvernois, 220.
6. *Enquête*, dépositions, I, Pietri, 254.

geante, et ses protestations de dévouement, si vives qu'elles soient, ne semblent pas convaincantes[1]. On lui reproche d'entraver certaines mesures d'intérêt militaire, d'apporter au conseil de défense des idées décourageantes[2].

Il faut dire que Palikao est loin de faciliter la tâche du gouverneur de Paris. Il affecte de le rabaisser et même de l'ignorer, de la façon la plus blessante. Dans une lettre du 25 août, Trochu se plaint au ministre de n'avoir reçu du gouvernement, depuis son entrée en fonctions, « ni verbalement, ni par écrit, ni directement, ni indirectement, à titre confidentiel ou autre, aucune communication quelconque relative aux mouvements de l'armée prussienne. La défense de Paris en est réduite sur ce point, qui est capital pour elle, aux « on-dit » des journaux et des porteurs de nouvelles »[3].

En somme, la nomination du général Trochu ne serait justifiée qu'accompagnée du retour de l'empereur et de l'armée sous Paris. Faite comme elle l'est, contre les vues de la régente et du conseil des ministres, elle crée pour nous une nouvelle cause d'ébranlement. Elle introduit un désaccord quotidien dans l'action des pouvoirs publics. « Se voyant suspect, le général Trochu se fit indifférent ; il ne nuisit pas, mais il n'aida pas[4]... »

1. *Enquête*, dépositions, I, Brame, 201.
2. *Enquête*, dépositions, I, Jérôme David, 150-161.
3. *Enquête*, rapport Saint-Marc Girardin, 122. Voir notre *Siège de Paris, Châtillon, Chevilly, La Malmaison*, 58 et suiv.
4. *Enquête*, rapport Saint-Marc Girardin, 122.

XV

MAC-MAHON ET BAZAINE

Prise du commandement par Mac-Mahon. — Mission du lieutenant-colonel Broye. — Renseignements sur la bataille du 16. — Progrès de l'ennemi. — L'empereur et les projets de la régence. — La retraite sur Reims. — La mission Magnan. — Indécision de l'empereur et de Mac-Mahon. — Les communications de Bazaine. — Renseignements recueillis.

C'est vers 3 heures, le 17 août, que Mac-Mahon reçoit la lettre l'appelant à commander l'armée en formation. Il se rend aussitôt chez l'empereur pour l'entretenir des relations de service à établir entre eux. Napoléon III lui répète qu'il ne s'occupera nullement de la direction des opérations. Le maréchal n'aura donc à correspondre qu'avec le généralissime, Bazaine, et avec le ministre de la guerre. De fait, cette sorte d'engagement sera tenu. Dans tout le cours de la campagne, jamais l'empereur ne manifestera une opposition quelconque aux prescriptions du maréchal [1]. On pourra même le déplorer à bon droit.

N'ayant encore reçu de Bazaine aucune réponse au télégramme du 16 ($3^h 42$ du matin), par lequel il sollicitait ses ordres, Mac-Mahon envoie vers 4 heures son aide de camp, lieutenant-colonel Broye [2], avec mission de faire connaître au maréchal la situation de l'armée et de réclamer ses ins-

---

1. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 29; Souvenirs inédits, *R. H.*, II, 1905, 530. Le maréchal assure qu'il s'empressa d'envoyer un télégramme à Bazaine pour lui demander ses instructions, mais il semble qu'il y ait là une confusion. C'est le 16 août, à $3^h 42$ du matin, qu'il télégraphie de Joinville au ministre et à Bazaine, faisant connaître qu'il attend leurs ordres à Bar-sur-Aube (*R. H.*, II, 1905, 157). Bazaine reçoit cette dépêche le matin du 18 seulement et y répond à $10^h 50$ en déclinant la demande de Mac-Mahon (d. t., adressée à Bar-sur-Aube, *L'Armée du Rhin*, 294). Il n'y a pas trace de télégramme envoyé par Mac-Mahon à Bazaine le 17.

2. *Enquête*, *loc. cit.*, 30. D'après les Souvenirs inédits, c'est « dans la matinée » que le maréchal envoie son aide de camp. Mais il est visible que cet envoi fut fait seulement après réception de la lettre de service de Mac-Mahon. Voir *suprà*, p. 105.

tructions. Cet officier porte une lettre de l'empereur « invitant les généraux Frossard et Jarras », qui ont eu avec le commandant en chef « quelques difficultés de service », à rejoindre le souverain.

Broye ne peut remplir sa mission. En arrivant à Verdun, à 9 heures du soir, il reçoit un télégramme par lequel Mac-Mahon lui annonce la rupture des communications avec Metz. Il doit donc rétrograder et rallier le camp [1].

En effet, la situation s'est grandement aggravée. Le matin, à 10h28, l'empereur, impatient de ne recevoir aucune nouvelle de Bazaine, télégraphiait en ces termes au maire d'Étain : « Avez-vous des nouvelles de l'armée ? » Presque aussitôt, ce maire répond que, la veille, une bataille a été livrée « vers Mars-la-Tour ». On disait la victoire à l'armée française. « Ce matin, la bataille a recommencé vers le même endroit, plus près, du côté de Ville-sur-Yron... Les routes sont interceptées d'ici Conflans par des Prussiens et aussi la route vers Fresnes [2]... » Ces nouvelles autorisent tout au moins des doutes sur le résultat de la journée du 16.

L'après-midi, Napoléon III adresse une nouvelle demande de renseignements, cette fois au général Coffinières. La réponse est moins rassurante encore. Il semble même qu'elle dissimule une partie de la vérité. De nouveau, l'empereur réclame des données plus précises et son télégramme se croise avec un autre provenant de Bazaine. Il annonce que l'ennemi a été « repoussé » le 16 et que « nous avons passé la nuit sur les positions conquises ». Mais le défaut de munitions et de vivres l'a contraint de rapprocher l'armée de Metz pour la ravitailler. Elle est établie « sur les positions comprises entre Saint-Privat-la-Montagne et Rozérieulles. Je pense, continue Bazaine, pouvoir me remettre en marche après-demain, en prenant une direction plus au nord, de façon à venir déboucher sur la gauche de la posi-

1. Souvenirs inédits, *loc. cit.*
2. D. t., 11h28 du matin, *R. H.*, II, 1905, 544.

tion d'Haudiomont, dans le cas où l'ennemi l'occuperait en force pour nous barrer la route de Verdun [1]... »

Nous savons que penser de ces assurances. L'empereur les trouve si peu explicites qu'à 5h 10 du soir il adresse à Bazaine une nouvelle dépêche : « Dites-moi la vérité sur votre situation, afin de régler ma conduite ici. Répondez-moi en chiffres. » Au lieu d'obéir, le maréchal écrit une longue lettre qu'il confie au commandant Magnan, chargé de la porter au camp de Châlons. Il n'y sera que dans la journée du 18 et déjà les choses auront pris un autre tour, circonstance qu'escomptait sans doute Bazaine.

Ainsi, la situation de l'armée de Metz est, pour le moins, délicate. D'autres directions, des renseignements inquiétants affluent. On signale 5,000 Allemands près de Saint-Mihiel [2]. Des troupes paraissent se concentrer entre cette ville et Apremont [3]. Des éclaireurs auraient été vus près de Toul et de Gondrecourt [4]. Un corps prussien semble se diriger sur la Haute-Marne. Un autre, considérable, serait arrivé le 15 à Bayon et y aurait établi quatre ponts de chevalets, en faisant préparer 25,000 rations à Charmes pour une nouvelle colonne ; il appartiendrait à l'armée du prince royal [5]. Enfin, les communications télégraphiques entre Schlestadt et Strasbourg sont coupées. Cette dernière place aurait fait une défense héroïque et forcé l'ennemi à rétrograder « après trois attaques successives en deux jours ». A Bitche, les Prussiens auraient perdu « 15,000 hommes ». « L'armée du prince Charles », forte de 170,000 à 180,000 hommes, serait passée vendredi

---

1. Voir notre tome V, p. 375 et suiv. D'après les Souvenirs inédits, l'empereur n'aurait communiqué ce télégramme à Mac-Mahon que le 18 août au matin, peut-être pour ne pas influer sur ses décisions.
2. Le ministre de la guerre au maréchal Bazaine, d. t., 17 août, 11h 2 du matin, *R. H.*, II, 1905, 544.
3. Le préfet de la Meuse au ministre de la guerre, d. t., 8h 10 du soir, *R. H.*, II, 1905, 547.
4. Le même au préfet de la Haute-Marne, d. t., 11 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 547.
5. Le général de Failly au ministre de la guerre, d. t., 6 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 547.

(12 août) par la vallée de Drusenheim, en évitant Phalsbourg.

Malgré l'incertitude ou l'exagération visible de la plupart de ces renseignements, on peut en conclure que l'armée de Metz a dû arrêter son mouvement vers l'ouest. Sa jonction avec les troupes de Châlons est d'ores et déjà problématique. En outre, d'autres masses allemandes marchent vers la Meuse, menaçant directement notre rassemblement du camp. La situation est devenue plus défavorable qu'elle n'était le matin du 15. On conçoit que l'indécision naturelle de l'empereur en soit accrue et que l'opposition passionnée de l'impératrice n'ait pas de peine à lui faire changer ses résolutions.

On se souvient que, dans la soirée du 17, Palikao le supplie de renoncer à ramener l'armée de Châlons sur Paris, en lui demandant de faire « une puissante diversion » contre l'envahisseur[1]. Tout d'abord, Napoléon III paraît peu disposé à admettre cette dernière combinaison. A 7h 55 du matin, en transmettant une lettre du 16 août qu'il a reçue de Bazaine, il accuse réception de la dépêche du ministre, ajoutant ces mots significatifs : « Je crains qu'on ne se fasse des illusions. » Mais il termine ainsi : « Rétrograder de Châlons sur Paris serait plus dangereux que de marcher de Paris à la rencontre de l'ennemi ; en tout cas, Reims me paraît être une bien meilleure position que Châlons[2]. » Si l'on se souvient que c'est de lui-même qu'est venue l'idée de la retraite sur Paris et que Palikao y était nettement opposé, on trouvera sans doute inexplicable la première de ces propositions. Tout ce qu'on y peut démêler, c'est une

---

1. Voir *suprà*, p. 108.

2. L'empereur au ministre, d. t., 7h 55 du matin, *R. H.*, II, 1905, 552. La dépêche de Bazaine est ainsi conçue : « La bataille a été acharnée. Nous sommes néanmoins restés sur les positions conquises, après avoir éprouvé des pertes sensibles... Je me verrai obligé de prendre la route de Verdun par le nord. La difficulté gît dans le manque de munitions et de vivres. »

L'allusion que fait l'empereur à la position de Reims s'explique par l'envoi au ministre d'un télégramme de Mac-Mahon daté de 7 heures du matin et annonçant l'intention de se retirer entre Épernay et la direction de Reims (d. t., exp. 7h 30 du matin, *ibid.*, 551).

tendance vague à renoncer au projet accepté si aisément la veille. L'indécision naturelle à cet esprit chimérique a repris le dessus. Entre les deux combinaisons agitées, la marche vers Bazaine ou le retour sur Paris, il incline visiblement vers une solution mixte, la marche sur Reims, celle que justement choisira Mac-Mahon [1].

De son côté, le ministre n'a pas encore vu le commandant Duperré, si peu vraisemblable que soit ce fait. Il en est réduit aux données fournies par Trochu et l'on conçoit qu'elles ne lui suffisent pas. En attendant des instructions, il retarde le départ de la division de cavalerie du 13e corps [2]. L'empereur vient à peine de recevoir ce télégramme que ses idées paraissent être entièrement modifiées. Il répond au ministre : « Je me rends à votre opinion. Ne retardez pas le mouvement de la cavalerie [3]... » C'est l'abandon de la retraite sur Paris, qui aura de si graves conséquences. Rien ne paraît expliquer ce revirement si complet, survenu en quelques instants. Il se peut que l'arrivée du commandant Magnan, parti de Metz le 17 août avec une mission de Bazaine [4], ait contribué à ce résultat. L'empereur

---

1. D'après M. P. de Massa, *Souvenirs et impressions*, 302, le 19 août au matin, le premier écuyer de l'empereur reçoit et communique l'ordre de tout préparer pour le retour du quartier impérial à Paris. Napoléon III aurait même rédigé une proclamation « émouvante » pour annoncer son retour avec l'armée de Châlons. Ces détails paraissent s'appliquer au 18 plutôt qu'au 19.

2. D. t., à l'empereur, 8h 20 du matin, *R. H.*, II, 1905, 552.

3. D. t., 9h 4 du matin, *R. H.*, II, 1905, 553.

4. Voir notre tome V, p. 378. D'après un mémoire que cet officier paraît avoir rédigé en 1873 (*R. H.*, II, 1904, 370), sa mission consistait à porter à l'empereur un pli cacheté contenant la dépêche de Bazaine datée du 17 août, deux documents enlevés à l'ennemi et une note du général Soleille indiquant le peu de ressources existant à Metz pour le ravitaillement en munitions. Il devait en outre donner tous les détails voulus sur la bataille du 16 et exposer la situation de l'armée : le maréchal était obligé de la reconstituer, de s'aligner en vivres et surtout en munitions avant de reprendre sa marche sur Verdun, s'il le pouvait sans se compromettre. Magnan n'avait pas à indiquer la route que comptait prendre Bazaine. Il devait demander à l'empereur l'autorisation de remplacer Frossard par le général Deligny et Jarras par Cissey.

D'après Magnan, il arriva au camp « vers 9 heures du matin » et fut reçu immédiatement par Napoléon III. Il repartit dans la journée, emportant pour Bazaine l'autorisation de procéder à toutes les mutations qu'il voudrait. Frossard devait être appelé à l'organisation défensive de Paris.

Nous verrons que Magnan ne put rentrer dans Metz. D'après M. de Massa,

apprend, à n'en pas douter, que l'armée du Rhin manque de vivres et surtout de munitions ; il peut supposer qu'elle tentera de s'ouvrir passage au nord de Verdun. De là, sans doute, la pensée de ne pas se retirer sur Paris, au moins pour l'instant.

Sur un autre point encore, ses idées semblent se modifier. Dans la matinée, il télégraphie au ministre : « Ne pourrait-on pas, d'après la nouvelle loi, incorporer dans chaque bataillon de ligne 100 hommes de la garde nationale mobile ? Ce serait la meilleure manière de les utiliser [1]. » Malgré la justesse de cette idée, elle ne sera mise à exécution que longtemps après, et encore d'une façon partielle [2]. Pour l'instant, elle ne rentre guère dans l'ordre des préoccupations auquel obéissait la veille Napoléon III, en renvoyant à Paris les mobiles de la Seine [3].

Quoi qu'il en soit, l'abandon du projet de retraite sur Paris paraît définitif. A midi 33, Palikao annonce que la tête du 7ᵉ corps arrive en gare de Bercy et continue sur le camp de Châlons. La division Reyau suivra immédiatement ce corps d'armée [4].

L'indécision de l'empereur revit dans Mac-Mahon. A 7 heures du matin, il prévient Palikao que, « si l'ennemi se présente en forces », il prendra « avant son arrivée la posi-

p. 301, il serait arrivé le 18 « à 11 heures du matin ». Suivant les Souvenirs inédits de Mac-Mahon, cet officier lui aurait déclaré, « au nom du maréchal, qu'il avait toujours l'intention de gagner Châlons un peu plus au nord de Verdun ». On peut donc croire que sa mission était beaucoup plus précise qu'il ne veut bien le dire. C'était, comme on sait, l'un des fidèles de Bazaine ; il est possible que son témoignage s'en soit ressenti.

1. *Papiers et Correspondance*, I, 434, document non reproduit par la *R. H.* Le ministre s'empresse de faire connaître que la question est mise à l'étude (d. t., midi 30, *R. H.*, II, 1905, 549).

2. A l'armée du Nord. Voir notre *Campagne du Nord en 1870-1871*, nouvelle édition, p. 213 et la *R. H.*, II, 1907, 141 et suiv., 225.

3. A 2ʰ 15 du soir, l'empereur envoie au ministre un nouveau télégramme dont une phrase est incompréhensible : « Il faudrait faire refluer vers l'intérieur les dépôts des corps... Je voudrais bien ne pas recevoir les marabouts (?). Le maréchal Bazaine a besoin aussi de munitions pour les canons et les mitrailleuses » (*Papiers et Correspondance*, I, 434, d. t. incomplètement reproduite par la *R. H.*, II, 1905, 550, et répondant au télégramme du ministre daté de midi 30, relatif à l'envoi de 5 millions de cartouches à Bazaine).

4. D. t. à l'empereur, *R. H.*, II, 1905, 553.

tion la plus rapprochée de Mourmelon », sa droite près d'Épernay, sa gauche dans la direction de Reims, à peu près parallèlement au canal de la Marne. Il ajoute, chose malaisée à comprendre, qu'il cherchera ainsi à se rallier au maréchal Bazaine[1]. Ce dernier reçoit un avis analogue[2], mais Mac-Mahon ajoute que cette position lui permettra de rejoindre l'armée du Rhin ou de marcher sur Paris, si les circonstances l'y obligent.

Quant à Bazaine, il adresse au commandant de l'armée de Châlons des communications aussi fréquentes que peu explicites. Sa lettre du 17 août confiée au commandant Magnan porte qu'il va faire tous ses efforts pour reprendre sa marche « dans deux jours, si cela est possible », par la route de Briey. « Nous ne perdrons pas de temps, ajoute-t-il, à moins que de nouveaux combats ne déjouent nos combinaisons[3] » : réticence qui trahit le sérieux de ses promesses. A midi, en réponse à une demande du 16, il refuse de donner des instructions à Mac-Mahon, les opérations de celui-ci « étant tout à fait en dehors de sa zone d'action »[4]. A 4h 5, nouveau télégramme : «... Depuis ce matin, l'ennemi montre de très fortes masses qui paraissent se diriger vers Briey et qui peuvent avoir l'intention d'attaquer le maréchal Canrobert... Nous sommes donc de nouveau sur la défensive, jusqu'à ce que je sache la véritable direction des troupes qui sont devant nous et surtout celle de l'armée de réserve que l'on dit être à Pange[5]... » Un télégramme de 4h15 du soir, adressé à l'empereur, mentionne « une attaque conduite par le roi de Prusse en personne, avec des forces considérables... sur tout le front de notre ligne. Les troupes

---

1. D. t.. 7 heures du matin, *R. H.*, II, 1905, 551.
2. D. t., 8h 30 du matin, *R. H.*, II, 1905, 552. D'après l'*Enquête*, dépositions, IV, Bazaine, 189, cette dépêche arrive à 11 heures à Metz.
3. *R. H.*, II, 1904, 228.
4. D. t., *R. H.*, II, 1905, 553. Si ce télégramme est adressé à Bar-sur-Aube, ce que la *R. H.* ne parait pas s'expliquer (III, 1905, 110), c'est que la demande de Mac-Mahon portait qu'il attendrait la réponse dans cette ville.
5. D. t., reçue à 5h 20 du soir (*R. H.*, II, 1904, 665). Ainsi que le montre la *R. H.*, III, 1905, 111, ce télégramme, bien que daté de 4h 05, se réfère visiblement à une situation antérieure.

tiennent bon jusqu'à présent [1]... » Le dernier, daté de 8h 20, est plus rassurant : «... L'attaque a été très vive. En ce moment, 7 heures, le feu cesse. Nos troupes, constamment restées dans leurs positions [2]... » Presque aussitôt, la dernière ligne télégraphique reliant Metz à l'intérieur du pays est coupée [3]. L'empereur et Mac-Mahon demeurent sous l'impression que les attaques allemandes ont été repoussées le 18 août. D'après les renseignements reçus jusqu'alors, le maréchal croit que Bazaine ne pourra être à Châlons « avant quelques jours ». De son côté, « même après l'arrivée des 5e et 7e corps », il ne serait point en état de résister aux armées ennemies « dans les plaines du camp de Châlons ». Il va donc reconnaître, « dans la direction d'Épernay et de Reims, une position défensive », qui ne l'éloigne pas de la route à suivre par Bazaine, tout en lui permettant au besoin de se retirer sur Paris. Sa reconnaissance l'amène à conclure « que la position au nord de Reims » est celle remplissant le mieux ces conditions [4]. A 7 heures du soir, il en informe le ministre, marquant l'intention de marcher le 21 sur cette ville [5].

Bien que cette décision rentre assez mal dans les vues de Palikao, puisqu'elle doit éloigner Mac-Mahon de Bazaine, il ne lui ménage pas son approbation. « Je partage entièrement votre avis au sujet du mouvement sur Reims... Lorsque vous serez à Reims, tâchez de vous relier avec Canrobert et, s'il se peut, avec Bazaine, de manière à frapper un grand coup sur l'aile droite de l'armée prussienne et à vous retourner contre le prince royal qui arrive de Nancy [6]. » Telles sont les illusions de Palikao, et ses conseils s'adressent à un Mac-Mahon, qui dispose, à peu près uniquement, de débris et de jeunes formations !

---

1. D. t., exp. à 4h 35 du soir, *R. H.*, II, 1904, 665.
2. Bazaine à l'empereur, d. t., exp. de Metz à minuit. Voir notre tome V, p. 558.
3. Le directeur du télégraphe, à Metz, au maréchal Bazaine, d. t., 8h 50 du soir, *R. H.*, II, 1904, 666.
4. Souvenirs inédits, *R. H.*, II, 1905, 559.
5. D. t., *R. H.*, II, 1905, 555.
6. Le ministre à Mac-Mahon, d. t., 11 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 555.

Tandis que le maréchal oscille ainsi entre les solutions à choisir, il s'efforce de hâter sa concentration. Malgré les instances du général commandant à Verdun, qui réclame « 2,000 hommes et de l'artillerie pour se relier avec l'armée »[1] de Metz, il refuse de prélever aucune troupe sur les siennes, non sans raison. Il invite de Failly à venir le rejoindre au camp, quitte à faire rétrograder sur Chaumont et Paris les batteries qui ne pourraient le rallier dans la journée du 20. Sa « dernière brigade d'infanterie ne devra quitter Vitry que le 21 au matin, à moins de circonstances provenant de l'ennemi »[2].

Celui-ci est déjà dans le voisinage. Ainsi Palikao annonce l'arrivée à Bar-le-Duc « d'un petit corps de 5,000 à 6,000 hommes »[3]. Un autre paraît se diriger sur la Haute-Marne. Un troisième « venant de Thiaucourt et Gorze... se concentre depuis trois jours entre Saint-Mihiel et Apremont »[4]. Des ulans sont près de Wassy, des coureurs vers Saint-Dizier[5]. Le sous-préfet de Vitry écrit qu' « une armée prussienne de 150,000 hommes, en deux corps, se dirige sur Bar-le-Duc et Saint-Dizier », l'un venant de Gondrecourt et Ligny-en-Barrois, l'autre de Verdun[6].

1. Le ministre paraît pourtant approuver le commandant de Verdun (d. t., 1h24 du soir, *R. H.*, II, 1905, 549); le maréchal au commandant supérieur de Verdun, d. t., 11 heures du matin, *ibid.*

2. Le maréchal au général de Failly, d. t., 9h30 du soir, *R. H.*, II, 1905, 568, télégramme inexactement reproduit par le Journal du capitaine de Piépape, *ibid.*, 561. Il se termine par cette phrase peu compréhensible : « La cavalerie de Septeuil et la vôtre quitteront Vitry en même temps que vous et marcheront sur la rive droite de la Marne. »

3. D. t. à l'empereur, midi 30, *R. H.*, II, 1905, 549.

4. Le commandant Clément au général de Failly, d. t., 3h15 (du soir ?), *R. H.*, II, 1905, 562.

5. Renseignements du 18 août; le ministre à Mac-Mahon, d. t., 9h50 du soir, *R. H.*, II, 1905, 563 et suiv.

6. Le sous-préfet de Vitry au ministre de l'intérieur et au commandant du camp de Châlons, d. t., 10h3 du soir, *R. H.*, II, 1905, 573.

XVI

MOUVEMENTS DES 18 ET 19 AOUT

Mouvements du 18 août. — L'ennemi à Bar-le-Duc. — Le transport du 5e corps. — Le transport du 7e corps. — Le 12e corps. — État des troupes. — Le 19 août. — La marche sur Reims. — Mac-Mahon et Palikao. — Décision prise par Mac-Mahon. — Renseignements recueillis. — Mission du prince Napoléon. — Mouvements du 19 août. — Transport des 5e et 7e corps.

Au 1er corps, l'artillerie va de Montier-en-Der vers le camp de Châlons, par la rive gauche de la Marne. Elle couche le 18 entre Blacy et Sougy, au nord-ouest de Vitry [1]. La division Bonnemains se porte de Frignicourt à Châlons-sur-Marne [2]; la division Duhesme, de Larzicourt à Chepy et Sarry, à part la brigade Septeuil, mise à la disposition du général de Failly, lors de son passage à Vitry [3]. Le 3e hussards se rend à Blesme, le 11e chasseurs à Saint-Dizier pour participer à la garde du chemin de fer de Bologne à Châlons.

Au 5e corps, la division Goze a conservé ses emplacements de la veille, sauf quelques détachements qui relèvent le long de cette voie le 20e de ligne, rappelé au camp de Châlons [4]. Dans la matinée, le général Nicolas apprend qu'une pointe d'avant-garde ennemie est entrée dans Bar-le-Duc. A 10 heures, le capitaine du génie Varaigne, monté sur une locomotive, est envoyé en reconnaissance dans cette direction. A la station de Revigny, il apprend qu'en effet des cavaliers allemands occupent Bar-le-Duc; une avant-

1. Journal du 1er corps et d. t. du général Forgeot au maréchal de Mac-Mahon, 4h40 du soir, *R. H.*, II, 1905, 554, 557.

2. *R. H.*, II, 1905, 112, d'après le Journal de la division et les historiques des corps.

3. *R. H.*, II, 1905, 112, d'après les historiques des corps. Le 18 août, le général Forgeot est nommé au commandement de l'artillerie de l'armée et remplacé au 1er corps par le général Joly-Frigola; le général Le Brettevillois est désigné pour commander provisoirement le génie de l'armée (Journal du 1er corps, *loc. cit.*).

4. Il arrive le 19 août, à 1 heure du matin, au camp (*R. H.*, II, 1905, 113).

garde de toutes armes, d'environ 6,000 hommes et dont le corps principal est à 40 kilomètres vers l'est, se montre aux abords de la ville. Pour ralentir sa marche, Varaigne va dans la journée couper 30 mètres de voie auprès de Revigny. Des abatis sont faits sur les principaux chemins de la forêt de Trois-Fontaines, entre Bar-le-Duc et Saint-Dizier [1].

Au sud de Blesme, de Failly détache quatre groupes de deux escadrons chargés de surveiller les abords de la voie ferrée. Chacun devra porter des pointes d'avant-garde au moins à 20 kilomètres de cette ligne ; eux-mêmes resteront « à 12 ou 15 kilomètres dans la direction de l'ennemi et ne se retireront que s'ils y sont sérieusement forcés » [2].

A la gare de Chaumont, les embarquements continuent « avec la plus grande lenteur, en raison de l'insuffisance du matériel et de la mauvaise disposition » des voies. On ne peut former que quatre trains dans la journée du 18 et la nuit suivante. Un incident ralentit encore ce mouvement. Quelques éclaireurs ennemis étant arrivés à portée de Chevillon, l'employé du télégraphe brise ses appareils et coupe les fils, malgré la ferme attitude du poste de la station [3]. Dans ces conditions, la brigade Maussion, moins un bataillon (3e du 88e), parvient seule à Vitry. Trois batteries [4] n'atteindront le même point que la nuit suivante ou même le 19.

La lenteur de ces mouvements et l'approche de l'ennemi font craindre au général de Failly que sa réserve d'artillerie ne soit coupée du corps d'armée. Dans la nuit du 17 au 18, il télégraphie au général Liédot de construire des quais à Bologne et d'y embarquer une partie de son matériel [5].

---

1. Journal de la brigade Nicolas, *R. H.*, II, 1905, 564. Le mouvement de Septeuil sur Blesme et Saint-Dizier a lieu vers 4 heures du soir.

2. Deux groupes du 5e lanciers à Biesles et Andelot, couvrant les gares de Chaumont et de Bologne ; deux groupes du 12e chasseurs à l'est de Joinville et de Saint-Dizier. Ces derniers doivent reconnaître vers Toul, Commercy et Bar-le-Duc (ordre du général de Failly, Journal de la 1re brigade de la division Brahaut, Journal de cette division, *R. H.*, II, 1905, 566, 567).

3. Journal de la brigade Nicolas, *loc. cit.*

4. Les deux batteries de la division L'Abadie et la 7e du 6e (division Goze). Le 3e bataillon du 88e, resté à Chaumont, est ensuite dirigé sur Paris.

5. Journal du 5e corps, *R. H.*, II, 1905, 560.

Mais Liédot croit plus expéditif de n'opérer qu'à Chaumont ; d'ailleurs, le matériel nécessaire fait encore défaut [1]. Nous avons vu comment Mac-Mahon résout la difficulté, en prescrivant de faire rétrograder sur Chaumont et Paris les batteries qui ne pourraient le rallier le 20 [2].

Au 7e corps, dans la journée du 18, la division Liébert s'embarque pour le camp de Châlons, par Chaumont et Paris [3] ; la brigade Cambriel se porte à Héricourt et à Montbéliard, d'où elle sera transportée à Paris par Besançon et Dijon [4].

Les troupes du 6e corps restées au camp de Châlons, sous les ordres du général de Salignac-Fénelon, sont rattachées provisoirement au 12e, celui-ci commandé par le général Lebrun, dont les fonctions d'aide-major général ont pris fin et qui remplace Trochu. Enfin, on entame l'évacuation des dépôts, du matériel de siège et des ambulances que renferme le camp [5]. La réorganisation des troupes revenues d'Alsace est commencée ; on complète leur armement. Leur état moral et physique s'améliore sensiblement : « Des régiments qui, hier, n'avaient l'air de rien, sont superbes aujourd'hui, avec un effectif plus nombreux qu'au départ [6]. » Sagement conduite, cette armée pourrait redevenir à bref délai une force sérieuse.

C'est le 19, de grand matin, que l'empereur communique au maréchal les deux derniers télégrammes que lui ait adressés Bazaine, ceux du 18 août à 4h 15 et 7h 50 du soir [7]. On ne peut en tirer qu'une conclusion, c'est que l'armée de Metz a repoussé les vives attaques de l'ennemi. Mac-Mahon

---

1. D. t. au général de Failly, 5h 50 du matin, *R. H.*, II, 1905, 562.
2. Voir *suprà*, p. 123.
3. D'après le Journal de la 2e brigade, la 1re devait passer par Dijon. Des circonstances inexpliquées font qu'elle passe par Troyes (*R. H.*, II, 1905, 569).
4. *R. H.*, II, 1905, 115.
5. Le 12e corps reçoit les batteries qui lui sont affectées, ainsi que quatre compagnies des 1er, 2e, 17e, 20e chasseurs, et deux compagnies du génie. Le 4e chasseurs d'Afrique, qui n'a pu rejoindre la division du Barail, arrive le 18 à Châlons (Historique du 1er corps, *loc. cit.*).
6. *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 299; *De Freschwiller à Sedan*, 48.
7. Souvenirs inédits, *R. H.*, II, 1905, 580.

va plus loin encore, en supposant que, la nuit précédente, Bazaine a dû s'ouvrir passage, probablement au nord-ouest[1].

Sa perplexité n'en est pas moins grande. Il n'a reçu de son collègue aucune instruction. Il sait d'autre part que le prince royal marche vers l'ouest. Or le camp est intenable et il a cherché inutilement aux environs une position lui permettant de marcher vers l'est ou de se dérober sur Paris, selon les circonstances. Il arrête de se porter sur Reims[2], solution mixte, qui doit nécessairement plaire à son indécision. Si elle l'éloigne de Metz, elle n'exclut pas la possibilité de prendre cette direction. Elle autorise aussi bien une retraite sur Paris[3].

Entre temps, le maréchal fait tous ses efforts pour connaître la situation exacte de Bazaine[4], sans nul résultat. Il le prévient que, « si l'armée du prince royal arrive en forces », il prendra position entre Épernay et Reims, de manière à se rallier à lui ou à marcher sur Paris, si les circonstances l'exigent[5]. Ainsi il oscille encore entre la marche sur Reims et la retraite dans une position s'étendant de cette ville à Épernay, comme c'était sa première idée.

C'est au milieu de ces incertitudes que serait survenu un télégramme de Palikao lui assignant « comme objectif de rejoindre le maréchal » Bazaine[6]. Même alors, Mac-Mahon

---

1. Mac-Mahon au ministre de la guerre, d. t., 6 heures du matin, *R. H.*, II, 1905, 575.
2. D. t., 6 heures du matin, citée. Voir *suprà*, p. 122. Dans l'après-midi du 19 août, il envoie le général Le Brettevillois reconnaître les positions aux abords de Reims (renseignements extraits du Carnet de campagne du général Lefort, *R. H.*, II, 1905, 582).
3. Voir *suprà*, p. 122.
4. Le maréchal au commandant supérieur et au sous-préfet de Verdun, d. t., 6h 25 du matin ; le même au commandant supérieur à Verdun, d. t., 10h 40 ; le même au commandant supérieur à Thionville, d. t., 10h 50 ; le même au même, 11h 50 (*R. H.*, II, 1905, 576).
5. D. t., 8 heures du matin, *R. H.*, II, 1905, 580.
6. Le texte de ce télégramme n'a pas été reproduit. Le maréchal n'y fait allusion que dans l'*Enquête*, dépositions, I, 30. Ni les Souvenirs inédits, ni les autres documents n'en font mention, ce qui autorise des doutes sur son existence. Le seul fait positif qui permette d'y croire est l'existence d'un télégramme du maréchal à Palikao, sans indication d'heure, qui paraît répondre au précédent. Nous allons en parler.

reste indécis. Son honnêteté foncière, bien qu'à courtes vues, son esprit de camaraderie répugnent à l'abandon d'un collègue qu'il croit « voir arriver d'un moment à l'autre sur la Meuse ». D'autre part, il lui paraît urgent « de couvrir Paris et de conserver à la France la seule armée » qu'elle ait encore disponible [1]. Cet état d'esprit l'amène à réclamer de nouvelles instructions de Bazaine, malgré le refus antérieur. Il semble, en effet, que son indépendance l'effraie. Né pour obéir, il est mal à l'aise au rang où l'a élevé la Fortune aveugle. A 3h 35, il télégraphie au généralissime : « Si, comme je le crois, vous êtes obligé de battre en retraite très prochainement, je ne sais, à la distance où je suis, comment vous venir en aide sans découvrir Paris. Si vous en jugez autrement, faites-le moi connaître [2]. » Dans ce télégramme, qu'il sait exposé à tomber aux mains de l'ennemi, le maréchal ne va pas jusqu'au bout de sa pensée. En réalité, il a encore « l'intention de marcher sur Paris », s'il ne reçoit aucun contre-ordre de Bazaine [3].

Brusquement, sans raison apparente, son indécision cesse. Il télégraphie au général de Palikao : « Veuillez dire au conseil des ministres qu'il peut compter sur moi et que je ferai tout pour rejoindre Bazaine [4]. » Le sort en est jeté. L'armée de Châlons a fait son premier pas dans la voie douloureuse qui va la conduire à Sedan. A quoi faut-il attribuer cette décision subite ? Peut-être à la psychologie même du maréchal, qui allie une extrême indécision à des résolutions subites, irraisonnées, de véritables coups de tête [5].

Aucun des renseignements recueillis ne paraît justifier cette brusque évolution. Très peu proviennent de la cavalerie ou de nos avant-postes, quand ils existent. Ce service

---

1. *Enquête, loc. cit.*
2. *Papiers et correspondance*, I, 427 ; d'après la *R. H.*, II, 1905, 114, ce télégramme serait de 3h 45.
3. Souvenirs inédits, *R. H.*, II, 1905, 581.
4. *Papiers et correspondance*, I, 427, s. h. Ce télégramme répond visiblement à un autre, dont le texte n'est pas connu. Peut-être est-ce l'un des télégrammes adressés du 17 au 19 par Palikao à l'empereur et que ce dernier aurait tardivement communiqué au maréchal ?
5 Il suffit de citer son pseudo-coup d'État du 16 mai.

fait même l'objet de plaintes sévères de la part du général de Palikao. Il apprend « de source certaine que les corps ne se gardent pas, qu'il n'y a pas de reconnaissance sérieusement organisée », sauf pour la division Salignac-Fénelon. A Chaumont et à Blesme, « le corps de Failly n'était ni éclairé, ni gardé [1] ».

Le peu de renseignements reçu le 19 août provient surtout des commandants de place, des fonctionnaires civils et des habitants. De Bazaine, il n'y a aucune nouvelle positive. Une petite colonne ennemie, « 1,000 à 1,200 hommes, 200 voitures de munitions et un mortier », va, dit-on, de Saint-Mihiel sur Montmédy, par Étain [2]. De Thionville, on annonce que Bazaine est « au nord-ouest de Metz vers Briey. Il livrerait tous les jours des combats heureux » [3]. De nouveau, on annnonce du Luxembourg qu'un corps d'armée prussien est entré par Sierck, se dirigeant sur Briey [4]. Le préfet de la Meuse écrit que « l'armée ennemie » paraît se concentrer entre Saint-Mihiel, Sampigny et Apremont. Finalement, il s'agirait de deux corps d'armée, venant l'un de Gorze et Thiaucourt, l'autre de Toul [5]; 150 éclaireurs seraient aux environs de Revigny; 1,000 cavaliers environ se dirigeraient sur Saint-Dizier [6]. De même, le maire de Joinville signale la marche d'une « armée prussienne », dont l'extrême gauche va sur Châlons, par Colombey et Gondrecourt. Il y aurait à Demange-aux-Eaux un bivouac de « six régiments de cavalerie légère » [7]. De nombreuses colonnes

1. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 4 heures du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 427. Ce dernier reproche n'est pas complètement exact.
2. Le commandant supérieur de Verdun à Mac-Mahon, d. t., 8 heures du matin, *R. H.*, II, 1905, 593.
3. Le commandant de place à Mac-Mahon, d. t., 2h 12 du soir, *R. H.*, II, 1905, 595.
4. D. t. aux Affaires étrangères, envoyée chiffrée en communication aux maréchaux Bazaine et Mac-Mahon, 19 août, 11 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 595. Ce télégramme semble provenir du contre-espionnage allemand. (Voir notre tome IV, p. 185, 187, 195.)
5. D. t. au commandant supérieur de Verdun, 8 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 595.
6. Le même au ministre de la guerre, d. t., 8 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 596.
7. D. t. au préfet de Chaumont et au sous-préfet de Wassy, *R. H.*, II, 1905, 594. Il s'agit de la 4e division de cavalerie.

ennemies passent au nord du département des Vosges, venant de l'est. Elles ont occupé le 18 Mirecourt et Neufchâteau [1]. Étain est occupé par l'ennemi ; le prince Frédéric-Charles y concentrerait son armée [2], ce qui autorise toutes les craintes concernant la nôtre. Les perplexités du maréchal en seront plus vives.

Pendant cette journée du 19, l'empereur paraît jouer un rôle beaucoup moins actif que la veille, du moins à en juger d'après la correspondance. Il se borne à donner connaissance au maréchal des dépêches reçues de Bazaine. Il ne lui communique pas les projets d'opération qu'il reçoit sans doute du général de Palikao. Il ne lui en parle même pas [3].

Peut-être pour se débarrasser d'un témoin gênant, qui doit être aussi un censeur incommode, l'empereur envoie en Italie le prince Napoléon. Il a mission de faire appel aux sentiments chevaleresques de son beau-père, le roi Victor-Emmanuel, et d'obtenir une tardive intervention en notre faveur. Chacun sait qu'il échouera entièrement et que les sentiments de l'Italie se traduiront par sa participation à la ligue des neutres, dont le principal objet sera d'assurer au jeune royaume un prétexte de résister à nos instances [4].

Cependant, la concentration de l'armée se poursuit. L'artillerie du 1er corps arrive au camp de Châlons, ainsi que les divisions Bonnemains et Duhesme. Le 9e cuirassiers, dont l'effectif est extrêmement réduit par ses pertes à Frœschwiller, se dirige sur Paris pour y être réorganisé [5].

---

1. Le ministre au maréchal de Mac-Mahon, d. t., 9h40 du matin, *R. H.*, II, 1905, 594.

2. Le sous-préfet de Verdun au ministre de l'intérieur et au maréchal de Mac-Mahon, d. t., midi 40, exp. le 20 à 2h 20 du matin (*R. H.*, II, 1905, 596).

3. *R. H.*, II, 1905, 580. Le général de Palikao mentionne ces projets dans son livre, p. 96 et suiv.

4. Prince Napoléon, *La vérité à mes calomniateurs ;* Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870*, 200 ; général de Palikao, 25 ; *Le dernier des Napoléon*, 369 ; dépêche du comte Granville à lord Lyons, 10 août 1870 ; P. de La Gorce, VII, 208, 217, 221 et *passim ;* Nigra, *Ricordi diplomatici*, 17 et suiv. ; *La vita e i tempi di Giovanni Lanza*, I, 509 et suiv.

Le général Le Brettevillois partit dans l'après-midi du 19 de Mourmelon pour Reims, par le train emmenant les équipages du prince Napoléon (Carnet de campagne du général Lefort, *loc. cit.*).

5. Journal du 1er corps, *R. H.*, II, 1905, 580. La brigade Septeuil est encore avec le 5e corps sur la ligne de Blesme à Bologne.

Au 5e corps, la brigade Maussion continue de s'embarquer à Chaumont. Dans l'après-midi, elle est rassemblée à Vitry[1], avec le reste de la division L'Abadie. Celle du général de Lespart a quitté cette ville, dès 5 heures du matin, pour aller coucher à Châlons.

Très inquiet du sort de son artillerie de réserve, qui n'a pu encore s'embarquer ni à Chaumont, ni à Bologne, ni à Bricon, de Failly télégraphie au général Liédot de la porter à Bar-sur-Aube. Elle en partira pour se diriger « en toute hâte » sur le camp de Châlons par Paris[2]. A 8 heures du soir, Liédot rend compte que l'embarquement a eu lieu sans encombre[3]. Quant au parc d'artillerie, il reste pour l'instant à Langres.

L'arrêt des transports du 5e corps sur la ligne de Bologne à Blesme rend inutile la présence de la cavalerie et de la division Goze. La 1re brigade se rassemble à Saint-Dizier, d'où elle va à Écriennes; la 2e, reformée à Blesme, se porte à Vitry. La brigade Septeuil couvrait cette division. Le 3e hussards, venu de Blesme à Sermaize, pousse jusqu'à Revigny-aux-Vaches deux escadrons qui font rétrograder un parti de cavalerie allemand. Il gagne ensuite Vitry[4]. Quant au 11e chasseurs, de Saint-Dizier il a détaché deux escadrons (5e et 6e) vers Bar-le-Duc, à Saudrupt; deux autres (3e et 4e) ont pris par Stainville la direction de Ligny-en-Barrois. Vers Aulnois, a lieu une escarmouche après laquelle ils se replient sur Ancerville[5].

Dans la nuit, le 11e chasseurs se rassemble à Perthes; il rejoindra le 3e hussards à Vitry le lendemain. Quant aux 5e lanciers et 12e chasseurs, qui appartiennent au 5e corps, ils se replient également. Deux escadrons du 5e lanciers

---

1. Moins le 3e bataillon du 88e, resté à Chaumont.

2. D. t., 7 heures du matin, Journal du colonel Clémeur, *R. H.*, II, 1905, 584, 586.

3. D. t., *R. H.*, II, 1905, 585. L'ambulance, le trésor et les caissons légers de la division L'Abadie s'embarquent également à Bar (Journal Clémeur).

4. *R. H.*, II, 1905, 117, d'après l'Historique manuscrit du corps.

5. D. t. du colonel du 11e chasseurs, 7h 10 et 8 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 585; *ibid.*, 117.

venant de Biesles vont s'embarquer à Bar-sur-Aube pour Paris et le camp de Châlons ; les deux autres marchent de Bologne à Doulevant-le-Château. De même pour deux escadrons (5e et 6e) du 12e chasseurs arrivant de Joinville ; deux autres (3e et 4e), restés à Saint-Dizier, suivent le mouvement de la division Goze [1]. Ainsi, il ne reste qu'un bataillon à Chaumont pour couvrir le transport du 7e corps ; un peu de cavalerie serait pourtant indispensable, d'autant que, dès le soir du 19, la ligne de Bologne à Blesme est coupée en plusieurs points par l'ennemi [2].

Quant au 7e corps, il continue son double mouvement de Belfort sur Paris et le camp de Châlons, par les lignes de Chaumont et de Dijon. La division Liébert arrive à destination le soir du 19 et la nuit suivante, puis va bivouaquer entre Vadenay et Bouy ; la division Dumont et la réserve du génie s'embarquent à Belfort, la brigade de cavalerie Cambriel à Montbéliard, la réserve d'artillerie à Voujaucourt et Héricourt [3]. Enfin, le 4e chasseurs d'Afrique, arrivé au camp de Châlons, est provisoirement rattaché au 12e corps (division Salignac-Fénelon) [4].

---

1. *R. H.*, II, 1905, 117 et 118 ; Journal Clémeur. Ces deux régiments n'auront complètement rallié le général Brahaut que le 24 août.
2. Journal Clémeur.
3. *R. H.*, II, 1905, 118, d'après les journaux de marche et rapports, *ibid.*, 592.
4. Journal du 1er corps, *loc. cit.* Voir *suprà*, p. 126.

XVII

LA III[e] ARMÉE LES 18 ET 19 AOUT

Renseignements sur nos forces. — Mouvements du 18 août. — Ordre du prince royal. — La 4[e] division de cavalerie le 19 août. — Reprise du contact. — Autres mouvements du 19 août. — Impression de la bataille du 18. — Constitution de l'armée de la Meuse. — L'investissement de Metz. — Le IV[e] corps.

Cependant, l'armée du prince royal continue sans obstacles sa marche vers l'ouest. Le 18 août, le gros de la 4[e] division de cavalerie borde l'Ornain à Demange-aux-Eaux. Les partis de hussards détachés la veille sur les flancs ou devant le front atteignent déjà la Saulx à Ménil et à Montiers ; ils battent même l'estrade jusque dans le voisinage de la Marne. A Ménil et à Chevillon, ils recueillent des lettres et un télégramme du ministre de l'intérieur annonçant l'arrivée de l'empereur le 17 août au camp de Châlons, « où de grandes forces sont en voie de concentration ». De même, les patrouilles rendent compte unanimement que les troupes de Mac-Mahon et le maréchal lui-même ont été transportés par chemin de fer de Neufchâteau à Châlons. D'autres forces, parmi lesquelles les mobiles de la Meuse, seraient rassemblées à Verdun [1].

A l'égard du 5[e] corps, la situation s'éclaircit également. Le gros de la 2[e] division de cavalerie est à Charmes, la 5[e] brigade à Vincey, avec un escadron (2[e] du 6[e] hussards) à Thaon, sur sa gauche. Il fait connaître, d'une manière positive, qu'aucune troupe française n'a remonté récemment la Moselle vers Épinal. Dans ces conditions, on doit admettre que, lui aussi, le général de Failly a continué sa retraite vers l'ouest, en utilisant la ligne ferrée de Chaumont à Châlons.

1. *État-major prussien*, II, 943. Un rapport du lieutenant von Tresckow, du 2[e] hussards, daté du 18 à midi, porte qu'il y aurait 150,000 hommes concentrés à Verdun (Von Widdern, VI, 182).

A l'aile droite de la III[e] armée, le II[e] corps bavarois passe en première ligne ; après avoir traversé la Moselle en amont de Toul, à Pierre-la-Treiche, il cantonne à l'ouest de Toul. La brigade des ulans bavarois pousse jusqu'à Pagny-sur-Meuse et se relie à Void et à Commercy aux avant-gardes du IV[e] corps. Les V[e] et XI[e] corps gagnent une étape vers l'ouest, la tête du V[e] à Blénod, celle du XI[e] entre Colombey et Allamps. Derrière eux, la division wurtembergeoise arrive à Ochey. Plus en arrière encore, le I[er] corps bavarois atteint Pont-Saint-Vincent et Maizières ; le VI[e] corps borde la Moselle à Bayon [1].

Sur les entrefaites, un officier détaché à Pont-à-Mousson envoie dans la matinée du 18 au prince royal des renseignements sur la bataille du 16 et ses suites. L'intention du roi est que la III[e] armée continue « tranquillement » sa marche vers Paris, tout en s'emparant de Toul [2]. Par suite, le prince lance de Nancy, à midi, de nouvelles instructions : « La sanglante bataille livrée le 16... a rejeté sur Gravelotte les forces françaises réunies autour de Metz et sérieusement menacé leur ligne de retraite : il est probable que la II[e] armée les attaquera de nouveau aujourd'hui, afin de leur couper entièrement les routes de Verdun.

« Ces combats vont retenir les I[re] et II[e] armées pendant plusieurs jours et les empêcher peut-être de se porter vers l'ouest aussi rapidement que la III[e] armée. Celle-ci continuera son mouvement sur Paris en marchant au sud de la ligne du chemin de fer ; le 20, elle aura franchi la Meuse... et s'avancera à une petite journée de marche au delà des défilés.

« Le 20 sera probablement un jour de repos pour les troupes.

« On annonce que deux divisions du corps de Failly se sont dirigées au sud vers Mirecourt ; le camp de Châlons paraît fortement occupé ; une armée est en formation à Paris. Il

---

1. *État-major prussien*, II, 943.
2. Von Hahnke, *op. cit.*, 118, cité par la *R. H.*, II, 1905, 339.

n'est pas impossible que toutes ces forces et quelques troupes sortant de Metz parviennent à se réunir ; la III[e] armée doit s'attendre, d'ici peu de jours, à être de nouveau en présence de l'ennemi.

« Les corps d'armée de première ligne auront donc constamment une avant-garde à une demi-journée ou à une journée en avant et se feront éclairer par la cavalerie.

« Les avant-gardes bivouaqueront, tandis que les troupes en arrière pourront s'établir en cantonnements resserrés. Le II[e] corps bavarois se gardera sur son flanc droit, le XI[e] corps sur son flanc gauche.

« La 4[e] division de cavalerie passera derrière la première ligne ; la 2[e] division marchera sur le flanc de la deuxième ligne et éclairera autant que possible vers le sud.

« En règle générale, lorsque les colonnes isolées rencontreront l'ennemi, elles se conformeront aux prescriptions ci-après :

« Dès qu'une avant-garde se verra sérieusement menacée, elle s'arrêtera et prendra position pendant que le gros... fera ses préparatifs de combat. Il est très désirable que ces troupes ne prennent pas l'offensive, afin de laisser à l'armée, dont le front de marche mesure 3 milles (22^{km}, 500), le temps de se concentrer.

« Je recommande expressément aux commandants de colonnes de rester en relations constantes entre eux et de s'avertir réciproquement de tous les incidents de la marche.

« L'armée formera trois colonnes principales :

« Le II[e] corps bavarois sur la grande route de Saint-Dizier ;

« Le V[e] corps, y compris la division wurtembergeoise, de Vaucouleurs, par Demange et Morley, sur Rachecourt-sur-Marne ;

« Le XI[e] corps par Gondrecourt sur Joinville... ;

« Le I[er] corps bavarois suivra le II[e] corps bavarois et le VI[e] corps marchera derrière le XI[e] ;

« La 4[e] division de cavalerie recevra l'ordre de passer en deuxième ligne derrière le V[e] corps ;

« La 2e division de cavalerie suivra la direction générale de Vaudémont, par Greux et Dainville, sur Poissons ;

« Le quartier général de l'armée sera le 19 à Crépey et Germiny, le 20 à Vaucouleurs, le 21 à Houdelaincourt[1]. »

On remarquera sans doute la longueur de cet ordre, son défaut de précision, l'abondance de détails inutiles qui l'alourdissent, l'illogisme de sa rédaction. Pourquoi ramener en deuxième ligne la 4e division de cavalerie, la seule qui couvre le front ? C'est justement alors que son rôle devrait être le plus important. Quant à l'ensemble, il donne l'impression d'une certaine timidité, qui ne cadre guère avec la situation générale.

Le parti de hussards jeté au delà de Ménil-sur-Saulx, devant le front de la 4e division de cavalerie, s'est déjà heurté le 18 au soir, près d'Ancerville, à notre 11e chasseurs. Le matin du 19, il aperçoit de l'infanterie marchant de ce village sur La Houpette, Aulnois et Lavincourt[2]. Les hussards se retirent sur Stainville, d'où ils continuent d'observer. Quant au gros de la division, il se déplace de quelques kilomètres seulement, en remontant l'Ornain jusqu'à Menaucourt. Son avant-garde est à Ménil. Au nord, un détachement de flanc éclaire de Ligny au delà de Bar-le-Duc ; un autre au sud de Montiers, vers Chevillon. Les distances parcourues sont très faibles, malgré l'urgente nécessité de recueillir des renseignements précis. A Chevillon, où la veille on n'avait trouvé aucune troupe, les hussards prussiens sont accueillis à coups de fusil par de l'infanterie[3]

1. *R. H.*, II, 1905, 339-341, d'après von Hahnke, *loc. cit.*, 49-121. Cet ordre a été reproduit par le général Pierron, *Méthodes de guerre*, II, I, 148. Ce n'est pas à titre de modèle, nous l'espérons du moins.

2. *État-major prussien*, II, 943. La *R. H.*, II, 1905, 341, mentionne un bataillon français, sans autre indication (fraction du 5e corps ou de la garnison de Vitry ?). D'après un rapport du lieutenant von Horn, du 2e hussards, il s'agirait d'un « fort bataillon de chasseurs » et de quelques cavaliers (Rapport du 19 août, 10 heures du matin, von Widdern, VI, 185). Ces forces se réduiraient à deux escadrons du 11e chasseurs (*ibid.*, 191).

3. Il s'agit de la 2e compagnie du 2e bataillon du 46e, (*R. H.*, II, 1905, 342). Le maire de Chevillon avait pourtant fait afficher ce prudent avis : « Il est défendu de faire aucun mal aux Prussiens. » (Von Widdern, VI, 187).

et se retirent sur Dammarie, à 15 kilomètres en arrière, sans garder le contact.

Une escarmouche a lieu également près d'Aulnois-en-Perthois, entre un escadron du 5e dragons prussien et une fraction du 11e chasseurs (3e et 4e escadrons). L'avant-garde de la 4e division accourt de Ménil-sur-Saulx et nos cavaliers rétrogradent vers Ancerville [1].

Ainsi la cavalerie prussienne a repris, pour la première fois depuis la traversée des Vosges, le contact de notre infanterie, mais elle le reperd aussitôt. Les détachements laissés par le 5e corps à la protection du chemin de fer se replient vers le nord, sans que nos adversaires inquiètent leurs mouvements. Nous avons coupé la voie ferrée au sud de Saint-Dizier, près d'Eurville.

A Menaucourt, le prince Albert reçoit communication de l'ordre du 18 août prescrivant de ramener la 4e division en deuxième ligne. Malgré ses protestations, le prince royal persiste dans cette décision, tout en l'autorisant à demeurer provisoirement devant le front de l'armée. Toutefois, il ne devra pas franchir la Marne. C'est singulièrement comprendre son rôle. Le 23 seulement, il reprendra sa liberté d'action ; encore sera-ce sur l'intervention de Moltke [2].

Derrière la 4e division, les corps de première ligne bordent la Meuse. Par ordre du prince royal, le IIe corps bavarois laisse devant Toul la 7e brigade d'infanterie, le 2e chevau-légers et deux batteries. Dès le matin du 19, cette petite place est étroitement investie au nord et au sud. Quant au gros du corps d'armée, il atteint Lay-Saint-Remy, avec une brigade d'infanterie à Void et la brigade de ulans à Ménil-la-Horgne. Le Ve corps est autour de Vaucouleurs ; les Wurtembergeois en amont sur la Meuse, à Sepvigny ; le XIe corps sur les deux rives, d'Épiez à Sauvigny.

En seconde ligne, le Ier corps bavarois est à Colombey, le VIe corps à Vézelise. Après avoir constaté la direction

1. D. t. du colonel du 11e chasseurs, 7h 10 et 8 heures du soir, *R. H.*, II, 1905, 586.

2. *R. H.*, II, 1905, 342 ; Von Widdern, VII, 5

prise par le 5e corps, la 2e division de cavalerie s'est rabattue vers l'ouest. Le 19, son gros vient à Vaudémont et la 5e brigade à Forcelles-sous-Gugney. Un escadron de hussards jeté de Thaon sur Mirecourt apprend que le général de Failly y a bivouaqué avec ses troupes dans la nuit du 12 au 13[1].

Le quartier général de la IIIe armée est resté à Nancy, où se porte également l'inspection générale des étapes. C'est là que, à 5h30 du matin, le major von Hahnke rejoint le prince royal, après avoir assisté à la bataille du 18 août. Il ne rapporte aucune instruction; toutefois, le quartier-maître général von Podbielski a proposé de maintenir la IIIe armée sur ses emplacements du 19. Les impressions de Hahnke sont même assez pessimistes pour que le prince veuille « rétrograder d'une marche en se concentrant ». Son chef d'état-major Blumenthal est d'un avis opposé. Puisque la IIIe armée ne peut en aucun cas participer à l'action décisive attendue pour le 19, mieux vaut continuer à marcher en avant. C'est à 10 heures du soir seulement que l'hésitation cesse. Le capitaine Lenke revient, annonçant la retraite de Bazaine sous les forts de Metz[2].

Le même jour, 19 août, le roi Guillaume prend une décision qui aura des conséquences graves. A 11 heures du matin, Moltke adresse l'ordre suivant aux commandants des trois armées, ainsi qu'au prince royal de Saxe :

« Après les combats victorieux de ces derniers jours, il est devenu nécessaire d'accorder aux troupes un repos suffisant et de combler leurs vides. En outre, il est désirable que les armées poursuivent à la même hauteur leur marche sur Paris, de façon à pouvoir attaquer avec des forces suffisantes les nouvelles formations qui se rassemblent à Châlons.

« Étant donné que l'armée française rejetée dans Metz pourrait tenter de s'ouvrir un passage vers l'ouest, il sera opportun de laisser sur la rive gauche de la Moselle six

---

1. *État-major prussien,* II, 945.
2. *R. H.,* II, 1905, 344, d'après les *Tagebücher* de Blumenthal, 80-81. L'État-major prussien passe sous silence ces détails instructifs.

corps d'armée qui résisteraient à cette tentative sur la chaîne de hauteurs conquise hier. Il restera sur la rive droite un corps d'armée et la division de réserve (3e, général Kummer) qui auront à céder devant des forces supérieures, s'il est nécessaire.

« S. M. le roi désigne pour cet investissement, en dehors de la Ire armée et de la 3e division de réserve, les IIe, IIIe, IXe et Xe corps.

« S. M. le roi entend confier à S. A. R. le prince Frédéric-Charles le commandement de toutes les troupes destinées au blocus de la principale armée française. Il prescrit, en outre, que la Garde, les IVe et XIIe corps, ainsi que les 5e et 6e divisions de cavalerie, passeront sous les ordres de S. A. R. le prince royal de Saxe et y resteront jusqu'à ce que l'ancienne organisation soit remise en vigueur...

« La chaîne de hauteurs à défendre devra être organisée défensivement ; quant aux cantonnements, ils pourront être étendus jusqu'à l'Orne. Les trois corps provisoirement détachés de la IIe armée cantonneront au delà de cette rivière et de l'Yron.

« La IIIe armée s'arrêtera pour l'instant sur la Meuse.

« Le grand quartier général de S. M. reste à Pont-à-Mousson[1]... »

Bien que, dans ses mémoires[2], Moltke ne donne aucun détail concernant la genèse de cet ordre, il semble qu'il ait en vue plusieurs objectifs dont l'un reste inavoué. On remarquera que la suppression de la Ire armée en tant qu'organe indépendant a pour corollaire la constitution d'un autre groupe, destiné à porter le nom de IVe armée ou armée de la Meuse. Ce dernier est exactement de même force que la Ire armée, ce qui donne à croire que le roi, las des incartades de Steinmetz, supprime avec intention son

---

1. Ordre de 11 heures du matin, *État-major prussien*, II, 930. Constatons de nouveau que ce texte n'est pas identique à celui de la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 235. Le prince Frédéric-Charles donna le 19 à 11 heures du soir ses instructions pour l'investissement de Metz (*État-major prussien*, II, annexes, 235).

2. *La Guerre de 1870*, traduction Jægelé, 81.

commandement, pour en confier l'équivalent au prince royal de Saxe, dont il a remarqué la décision et l'énergie le 18 août.

Frédéric-Charles est à Rezonville quand il reçoit l'ordre du roi. A 1h30, il donne ses premières instructions en vue du nouveau groupement des forces allemandes. Après avoir été relevé par le Xe corps, le XIIe se portera sur Jarny et Conflans[1]; la Garde ira à Hannonville, la 5e division de cavalerie à Briey, la 6e à Ville-sur-Yron. Ces mouvements ne se termineront que dans la matinée du 20.

Quant au IVe corps, le 17 août, il atteignait Ménil-la-Tour, avec son avant-garde à Boucq. Le 18, il s'est déjà mis en route sur Commercy, lorsqu'un officier lui apporte l'ordre de rester dans ses emplacements, en observant Toul. Dans ce but, la 7e division étend ses cantonnements de Bouvron à Francheville, tandis que l'avant-garde se relie par Void à la IIIe armée. La 8e division est entre Andilly et Sauzey, jetant des patrouilles sur la Meuse vers Saint-Mihiel.

C'est là que le commandant du IVe corps reçoit avis du résultat de la bataille du 18. Dans la soirée, il apprend de la brigade des ulans de la Garde[2] que les routes de Metz et de Saint-Mihiel à Verdun sont libres; en même temps, la 7e division rend compte que Toul est investi par des troupes bavaroises et que le gros de la IIIe armée a déjà bordé la Meuse. Dans ces conditions, le général von Alvensleben I juge à propos de reprendre vers cette rivière le mouvement qu'il a dû interrompre le 18. Le 20, son avant-garde est à Commercy, où il établit son quartier général, tandis que le reste du corps d'armée bivouaque à l'est de la Meuse près de Vignot[3].

---

1. En grande partie par des marches de nuit. De même pour la 5e division de cavalerie. A la 6e, le 15e ulans remplace les hussards de Zieten (3e) restés devant Metz. La Garde passe encore la journée du 19 sur le champ de bataille, « pour enterrer les morts et s'occuper des nombreux blessés ». Le matin du 20 seulement, elle se met en marche sur Hannonville, Sponville et Mars-la-Tour (*État-major prussien*, II, 935-936).

2. Restée vers la Meuse pendant la bataille du 18.

3. *État-major prussien*, II, 937.

XVIII

LE 20 AOUT

Absence de nouvelles de Bazaine. — Brusque décision de Mac-Mahon. — La retraite sur Reims. — L'évacuation de Vitry. — L'ordre pour le 21 août. — Renseignements recueillis. — L'armée le 20 août. — Les Allemands.

Le 20 août, l'inquiétude s'accroît au sujet de Bazaine. Le maréchal de Mac-Mahon réclame instamment des nouvelles; il télégraphie même au préfet des Vosges, pour le cas où son collègue se retirerait « vers le midi, à travers le pays situé sur la rive droite de la Moselle »[1]. De même, le ministre de la guerre charge les commandants supérieurs de Mézières, Thionville et Longwy d'obtenir « à tout prix » des renseignements et de « les faire connaître constamment ». Il recommande de « ne pas épargner l'argent »[2].

Un officier dont le rôle est mal défini auprès du maréchal, le colonel Stoffel, envoie en mission dans le même but deux inspecteurs de la sûreté générale, Miès et Rabasse[3].

Jusqu'alors les renseignements recueillis au sujet de Bazaine « semblent indiquer que les trois armées ennemies sont placées de manière à intercepter... les routes de Briey, de Verdun et de Saint-Mihiel ». On ignore la direction qu'aura prise le maréchal, « soit au nord, soit au sud », et, dans cette

1. Le maréchal de Mac-Mahon au préfet des Vosges, d. t., 8 heures du matin; le même au commandant supérieur de Thionville et au commandant supérieur ou sous-préfet de Montmédy, d. t., 8h 1 du matin, *R. H.*, III, 1905, 142 et 143.

2. D. t., 12h 30 du soir, *R. H.*, III, 1905, 145.

3. Colonel Stoffel, *La dépêche du 20 août*, 18; *Procès Bazaine*, compte rendu sténographique quotidien, 233 et suiv. A l'état-major du maréchal, Stoffel « était chargé d'un service spécial et personnel qui consistait à recevoir des renseignements sur la force et les mouvements de l'ennemi; il n'avait aucun rapport avec l'état-major général, il ne dirigeait ni section ni bureau des renseignements; il n'était qu'un officier isolé, n'ayant sous ses ordres que M. de Waru, lieutenant de cavalerie » (*La dépêche du 20 août*, 9). Il va de soi que l'existence d'un pareil rouage est dangereuse par essence.

incertitude, Mac-Mahon inclinerait à rester au camp de Châlons jusqu'à plus ample informé[1]. Son intention n'en serait pas moins de marcher au-devant de Bazaine, s'il était possible[2].

De son côté, le ministre de la guerre se borne à l'informer que « le 18 au soir, Bazaine occupait comme position la ligne d'Amanvillers à Jussy »[3].

C'est le seul renseignement que l'on puisse donner, et il est fort insuffisant. Sur les entrefaites, un incident modifie brusquement les intentions du duc de Magenta. Vers midi, Stoffel reçoit du maire d'une localité à 44 kilomètres du camp avis qu'un détachement ennemi a exigé des vivres et du fourrage pour une avant-garde destinée à arriver le même soir. Sans prendre soin de vérifier ce renseignement, sans peser son importance, qui peut être minime, le colonel court le signaler à Mac-Mahon, ajoutant que si « quelques régiments de cavalerie » viennent « à faire irruption dans le camp », ils y produiront « infailliblement une panique générale ». Si peu justifié qu'il soit, cet affolement gagne le maréchal. Il répond avec emportement : « Vous m'avez déjà dit que ces b...-là sont audacieux ; un parti de cavalerie ennemi pourrait, après une marche de nuit, être ici après-demain : il faut que nous partions demain[4]. »

Un télégramme annonce à Palikao cette nouvelle décision : « Je partirai demain pour Reims. Si Bazaine perce par le nord, je serai plus à même de lui venir en aide ; s'il perce par le sud, ce sera à une telle distance que je ne pourrai dans aucun cas lui être utile. Je laisse ici une division de cavalerie, pour permettre d'enlever tout ce qui est possible. Donnez des ordres pour que la ligne de communication soit établie par Soissons ou Épernay[5]. »

1. Le maréchal de Mac-Mahon au ministre de la guerre, d. t., 8h 45 du matin, *Papiers et Correspondance*, I, 44. Le texte reproduit par l'*Enquête* (dépositions, I, Mac-Mahon) et par la *R. H.*, III, 1905, 144, diffère du précédent.

2. Général de Palikao, *op. cit.*, 114. Voir *suprà*, p. 128.

3. D. t., 3h 40 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 44.

4. *La dépêche du 20 août*, 19-20. Une partie de ces détails se retrouve dans la déposition de Stoffel à l'instruction du procès Bazaine (*R. H.*, III, 1905, 119).

5. D. t., 4h 45 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 428.

Ainsi l'approche d'un petit groupe de cavaliers allemands suffit à provoquer l'abandon des résolutions arrêtées le matin même par Mac-Mahon. Premier exemple de la fatale instabilité qu'il ne trahira que trop dans la suite. La marche sur Reims est un compromis entre deux solutions dont aucune ne paraît immédiatement acceptable. Marcher au-devant de Bazaine est impraticable, puisque Mac-Mahon ignore entièrement la direction prise par son collègue et que, par surcroît, il manque encore à l'armée de Châlons une fraction notable de ses forces. D'autre part, se retirer sur Paris, en abandonnant l'armée de Metz à sa destinée, répugne à son cœur de loyal soldat. Mais la solution bâtarde qu'il choisit participe aux défauts comme aux avantages de ces deux partis. Si elle ménage la possibilité d'une marche sur Paris par Épernay ou Soissons, elle éloigne l'armée de la Meuse. Par suite, elle rendrait plus difficile la jonction de Bazaine et de Mac-Mahon, si impérieusement réclamée par le gouvernement de l'impératrice.

Malgré tout, Palikao ne formule aucune objection. Il se borne à demander « quelques explications » sur le mouvement vers Reims et « sur les conditions dans lesquelles il s'effectue »[1]. L'accord paraît complet.

Dans l'intervalle, le ministre a pris des dispositions tardives pour évacuer l'immense matériel amoncelé au camp de Châlons[2]. Le départ précipité de l'armée entraînera la perte d'une grande partie de ces approvisionnements.

D'autre part, la petite place de Vitry, importante par sa situation sur la principale voie ferrée de Paris en Allemagne, motive l'échange d'une active correspondance. Outre que sa garnison est insuffisante comme nombre, elle comprend à

1. D. t. ch. au maréchal, 11 heures du soir, *R. H.*, III, 1905, 145.

2. D. t. au général Mitrecé, directeur général des parcs, 8h 45 du matin, *R. H.*, III, 1905, 141. Presque à la même heure, Mac-Mahon fait diriger sur le camp un convoi de vivres resté sur rails ou sur voitures à Verdun (d. t. au commandant supérieur de Verdun, 9h 15 du matin, *ibid.*, 142). Il résulte d'un autre document que l'ordre du maréchal est en contradiction avec les instructions de l'intendant en chef de l'armée du Rhin (d. t. du général commandant supérieur à Verdun à l'intendant général à Montmédy, 1h 15 du soir, *ibid.*).

peu près uniquement des gardes mobiles, et ses artilleurs sont sans aucune instruction ; les travaux de défense sont à peine commencés et il n'y a que huit pièces en batterie. Les vivres manquent, ainsi que les deux tiers des cartouches. « La disposition des habitants est complètement hostile non seulement à une résistance énergique, mais même à une simple résistance... » Le général de Palikao, à qui le commandant supérieur de Vitry expose cette triste situation, se borne à transmettre son télégramme au maréchal en se désintéressant de la solution à intervenir [1].

Tout d'abord, Mac-Mahon n'est pas disposé à évacuer Vitry. Son intention est même d'y laisser provisoirement une brigade d'infanterie du 5e corps, qui garderait la place et aiderait à sa mise en état de défense [2]. Finalement, cette solution est abandonnée. On reconnaît sans doute que la conservation de Vitry ne justifierait pas un pareil affaiblissement de l'armée et l'on décide l'évacuation immédiate de cette petite ville [3]. Sa garnison se retirera sur Sainte-Menehould, décision injustifiable, qui va livrer ces mobiles à la cavalerie allemande.

Quant au mouvement de l'armée sur Reims, il va s'opérer le 21 en deux lourdes colonnes. Les 1er et 7e corps marcheront par Livry, Les Petites-Loges, Sillery pour s'établir, le 1er « en arrière de Reims, entre Ormes et Thillois », le 7e au sud de la ville, « sur la rive gauche du Rouillat », entre Villers-aux-Nœuds et la route d'Épernay. Les 12e et 5e, suivant la

---

1. D. t., 3h 29 du soir, *R. H.*, III, 1905, 146. Il n'y a à Vitry que le 4e bataillon et une batterie de la garde mobile de la Marne, avec 24 artilleurs du 2e régiment venus le 19 août du camp de Châlons, sous les ordres du sous-lieutenant Rageot.

2. Lettre au général commandant la 4e division militaire, *R. H.*, III, 1905, 146 ; d. t. (?) au général de Failly, *ibid.*, 148.

3. Le ministre au maréchal de Mac-Mahon, d. t., 4h 50 du soir ; le même au commandant supérieur de Vitry-le-François, d. t., 4h 50 du soir : le maréchal au général commandant la 4e division militaire ; le même au général de Failly, d. t. (?), *R. H.*, III, 1905, 143, 147, 148. La décision du ministre est motivée par un télégramme du général commandant la 4e division : « La place de Vitry-le-François va rester seule dans un état de défense peu avancé. Elle ne peut résister que peu d'heures à une attaque sérieuse... » Quant à la décision du maréchal, elle paraît se rattacher à la marche sur Reims.

route directe de Reims qui passe entre les deux Mourmelon, iront « en arrière du canal » ; le 12[e], de Saint-Thierry à la Vesle, près du château des Marais ; le 5[e] entre Reims et Champigny. Les corps de tête se mettront en marche à 4[h] 30, ceux de queue à 9 heures, intervalle insuffisant. Quant à la division Bonnemains, elle restera au camp, pour ne rallier l'armée que le 22 ; la cavalerie du général de Salignac-Fénelon demeurera également en place[1].

L'insuffisance technique de cet ordre n'est pas à démontrer. Après une marche le plus souvent fort longue et mal réglée, nos troupes vont s'entasser autour de Reims, comme elles l'étaient déjà au camp de Châlons. Il en résultera fatalement pour elles un surcroît de fatigues sans objet.

La veille, Palikao leur avait reproché de fort mal se garder. Le maréchal leur transmet ces reproches par la voie de l'ordre, mais avec une singulière mansuétude[2]. Ce n'est point ce langage émollient qui galvanisera une armée où tant d'éléments de désordre sont groupés.

Presque tous les renseignements recueillis le 20 août proviennent non de notre cavalerie, trop souvent inactive, mais des autorités civiles ou des commandants de place, qui ont pourtant de moindres moyens d'information. De l'ensemble il se dégage une impression peu rassurante. On n'a aucune nouvelle positive de Bazaine, mais tout montre qu'il est encore sous Metz, après de nouveaux combats dont le résultat paraît avoir été défavorable[3].

---

1. Ordre de mouvement, *R. H.*, III, 1905, 149. La *R. H.* (*ibid.*, 120) fait remarquer avec raison que les indications relatives au 7[e] corps comportent une contradiction évidente : « Au sud de Reims, sur la rive *gauche* du Rouillat, sa droite à Villers-aux-Nœuds, sa gauche s'appuyant à la route d'Épernay. »

2. « ... Le maréchal... recommande de se garder et de s'éclairer avec plus de soin. Il invite les commandants de corps d'armée à pousser au loin et dans toutes les directions des reconnaissances de cavalerie qui puissent les renseigner sur la position et les mouvements de l'ennemi... » (Ordre du 20 août, *R. H.*, III, 1905, 148).

3. Le ministre de l'intérieur à l'empereur et au maréchal de Mac-Mahon, d. t., 1[h] 35 du matin ; le commandant de Thionville au maréchal, d. t., 9[h] 15 ; le général commandant le département de la Meuse à l'intendant Wolff, 9[h] 25 ; l'adjoint de Longuyon au maréchal, 5[h] 5 du matin (?) ; le sous-préfet de Montmédy au ministre de l'intérieur, d. t., 12[h] 40 du matin ; le sous-préfet de Thionville au ministre de l'intérieur, d. t., 5[h] 40 du soir (*R. H.*, III, 1905, 162 et suiv.).

Quant aux Allemands, ils sont signalés le long de la Meuse et même à l'ouest, à Saint-Mihiel, Bar-le-Duc, Ligny et Saint-Dizier. Un autre groupe est en mouvement sur une ligne plus au sud, « à Colombey (Vosges) », vers Neufchâteau, où 30,000 hommes sont annoncés pour le 21 août. Du 17 au 19 août, un courant ininterrompu, 100,000 hommes au moins, aurait traversé Mirecourt, marchant sur Vézelise, Colombey et Vannes [1].

Cependant, les 130,000 hommes environ [2] que compte l'armée de Châlons achèvent tant bien que mal leur concentration. Le 1er corps [3], occupé à panser ses plaies, garde ses emplacements de la veille. Le 5e termine son mouvement. A la division Goze, la brigade Nicolas s'arrête à Blacy, à 4 kilomètres au nord de Vitry; la brigade Saurin, à Vitry même, forme l'arrière-garde du corps d'armée. La brigade Maussion, qui constitue toute la division L'Abadie, va de Vitry à Châlons; la division Lespart quitte cette ville pour le camp, où de Failly l'a précédée par voie ferrée [4]. Enfin, le gros de la cavalerie est à Brienne, en marche vers Châlons [5]. Quant à la réserve d'artillerie, elle s'embarque à Bar-sur-Aube pour Paris, d'où elle sera dirigée sur Reims après un trajet fort long, cinquante heures pour l'une de ses batteries [6].

---

1. Le préfet de la Meuse aux ministres de la guerre, de l'intérieur et au maréchal de Mac-Mahon, d. t., 2 heures du matin; le préfet de la Haute-Marne au maréchal et au ministre de l'intérieur, d. t., 10h 30; le même aux mêmes et au préfet de l'Aube, d. t., midi 27; le même au maréchal, au général à Langres et au ministre de l'intérieur, d. t., 5h 45 du soir; le commandant de gendarmerie de Chaumont au colonel de gendarmerie de Besançon, d. t., 5h 46 du soir; le préfet de l'Aube au maréchal, d. t., 9h 20 du soir; le procureur impérial de Mirecourt au ministre de la justice, d. t., 9h 52 du soir (*R. H.*, III, 1905, 162 et suiv.).

2. Chiffre du Journal de l'état-major général, *R. H.*, III, 1905, 141.

3. Effectif au 20 août, 939 officiers, 24,785 hommes, 4,006 chevaux sans l'artillerie des 2e, 4e divisions et de la réserve (*R. H.*, III, 1905, 151). Les débris du 9e cuirassiers partent pour Paris (Journal de l'état-major général, *ibid.*, 141).

4. Journaux du colonel Clémeur et du capitaine de Piépape (*R. H.*, III, 1905, 151 et suiv.).

5. Journal de la division de cavalerie (*R. H.*, III, 1905, 155).

6. Rapport du colonel de Salignac-Fénelon, *R. H.*, III, 1905, 155. Le mouvement de cette réserve, commencé le 20 août, n'est terminé que le 22 à 9 heures du soir (*ibid.*).

L'artillerie du 5e corps est l'occasion d'un incident. Palikao rend compte à

Le mouvement du 7e corps s'accomplit dans des conditions analogues, en raison de l'encombrement des voies ferrées et de l'étendue du parcours. Le 20 août, à 11h20 du matin, l'embarquement est terminé à Belfort. Les trains arrivés à Paris sont d'abord dirigés sur Châlons, puis, en cours de route, sur Reims, non sans qu'il en résulte un grand trouble pour l'exploitation : nouvelle conséquence du brusque changement survenu dans les dispositions de Mac-Mahon.

Quant au 12e corps, encore incomplet[1], il achève péniblement de s'organiser. L'instruction d'une partie de ses éléments est si imparfaite qu'il faut les envoyer au tir à la cible. Les instants disponibles sont même consacrés à des exercices et à des « théories »[2]. Le général Lebrun adresse à ses troupes de longues instructions, sorte de *mémento* où de sages recommandations se mêlent à des prescriptions banales, parfois inapplicables[3]. Seul du corps d'armée, le général de Salignac-Fénelon opère un mouvement au sud-est, dans la direction de Bar-le-Duc, avec trois des régiments sous ses ordres. Il a mission d'éclairer au loin l'intervalle des routes de Châlons à Vitry et à Sainte-Menehould[4]. Enfin, la division Bonnemains séjourne à Livry[5].

Du côté des Allemands, le 20 août, à part le IVe corps déjà sur la Meuse, la IVe armée est encore à cheval sur

l'empereur qu'elle a été abandonnée sans ordre à Chaumont (?). Le général de Failly se disculpe de cette accusation, qui dénote du parti pris (de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, 28).

1. Il lui manque notamment trois batteries d'artillerie de la marine.

2. Journaux de marche des 1re division et 2e brigade de la 2e division, *R. H.*, III, 1905, 158.

3. « MM. les généraux de division sont invités à exiger que les généraux sous leurs ordres... ne mettent jamais pied à terre qu'après avoir placé eux-mêmes les grand'gardes et les petits postes... » (Instructions citées, *R. H.*, III, 1905, 158).

4. 1er corps. Correspondance avec les divisions. Au 12e corps (*R. H.*, III, 1905, 158). D'après ce document, Salignac-Fénelon aurait marché sur Châlons ; suivant G. Bastard, *Sanglants combats*, 66, la brigade de lanciers Savaresse et le 4e chasseurs d'Afrique font halte vers 6 heures du soir à Saint-Mard-du-Mont pour y passer la nuit.

5. Journal de la division, *R. H.*, III, 1905, 161. Effectif au 20 août, sans l'artillerie : 144 officiers, 1,817 hommes, 1,701 chevaux, *dont 423 indisponibles* (Situation sommaire, *ibid.*).

l'Orne et l'Yron, dans le voisinage immédiat des champs de bataille des 16 et 18 août[1].

La IIIe armée est très sensiblement plus avant. La 4e division de cavalerie, qui la précède, apprend par ses reconnaissances notre retraite de Saint-Dizier sur Vitry. Elle porte son avant-garde jusqu'à la première de ces villes, tandis que le gros s'arrête à Stainville[2], ses détachements de flanc à Bazincourt et Savonnières. Une patrouille du 5e dragons jetée de Saint-Dizier au nord-ouest pousse jusqu'à Blesme, coupe la voie ferrée près de Favresse et continue le 21 sur Vitry. Une autre, du 2e hussards, dirigée vers cette place, enlève trois traînards et apprend qu'elle est occupée par des troupes du 5e corps[3].

Derrière cette cavalerie, les trois corps d'armée de tête bordent l'Ornain, le IIe corps bavarois à Ligny et La Horgne, la brigade de ulans battant l'estrade vers Bar-le-Duc. Au nord, la liaison est établie entre les Bavarois, le IVe corps et les fractions de la cavalerie de la Garde portées à Commercy et à l'ouest de la Meuse. Le Ve corps est à Hévilliers, Tréveray et Demange-aux-Eaux; les Wurtembergeois à Delaize et Houdelaincourt; le XIe corps à Mandres, Gondrecourt et Dainville-aux-Forges.

Les corps de seconde ligne ont déjà atteint ou dépassé la Meuse : le Ier bavarois vers Void, le VIe corps aux environs de Pagny-la-Blanche-Côte et de Maxey-sur-Vaise. Sur leur flanc gauche, la 2e division de cavalerie est dans le triangle Martigny, Maxey-sous-Brixey et Saint-Élophe. Un détachement latéral jeté vers Neufchâteau a confirmé la retraite

---

1. *XIIe corps :* quartier général à Jarny; 23e division, Hatrize; 24e, Conflans; cavalerie, Jeandelize; artillerie de corps, Giraumont; *Garde :* quartier général, Suzemont; 1re division, Sponville; 2e division, La Tour-en-Woëvre; cavalerie, Sponville et Puxieux; artillerie de corps, Hannonville; *IVe corps,* Commercy et Vignot; *5e division de cavalerie,* Briey; *6e division,* Ville-sur-Yron (*État-major prussien,* II, 938). A cette date du 20 août, le 3e hussards (Zieten) est détaché de la 6e division pour être employé sous Frédéric-Charles à l'investissement de Metz (*Moltkes Korrespondenz,* I, III, I, 237).

2. Le gros est à 18 kilomètres de l'avant-garde, chose « incompréhensible » (Von Widdern, VI, 199).

3. Ces traînards appartiennent aux 20e de ligne (6e corps), 46e de ligne et 5e lanciers (5e corps) [Von Widdern, VI, 201].

de masses mportantes par cette ville et par Mirecourt, ainsi que leur transport par voie ferrée vers Châlons. Des patrouilles envoyées sur Épinal constatent également qu'il n'y a pas de troupes françaises dans cette direction, à part un grand nombre de gardes mobiles en uniforme, mais sans armes[1].

Le prince royal a porté son quartier général de Nancy à Vaucouleurs. Il y reçoit l'ordre du 19 août réglant la nouvelle répartition des forces allemandes et la progression simultanée des III[e] et IV[e] armées vers Paris[2]. La première devant conserver ses emplacements jusqu'à ce que les corps d'armée venus de Metz soient à sa hauteur, le prince se borne à prescrire aux 2[e] et 4[e] divisions de cavalerie d'explorer au loin et sur le flanc gauche, de façon à reprendre le contact dans la mesure du possible. En outre, la 4[e] division reçoit l'ordre d'endommager légèrement les lignes ferrées du voisinage, afin d'empêcher l'évacuation d'un matériel roulant que l'ennemi compte bientôt utiliser contre nous.

1. *État-major prussien*, II, 946.
2. Voir *suprà*, p. 138.

LIVRE II

DE REIMS A BEAUMONT

(21 août-30 août 1870)

I

ORGANISATION DE L'ARMÉE DE CHALONS

Choix du camp de Châlons comme emplacement. — Les unités disponibles. — Ressources en hommes. — La garde mobile. — La garde nationale. — Les régiments de marche. — État moral des troupes de Châlons. — L'empereur. — Mac-Mahon. — Ses lieutenants. — Le 1er corps. — Le 5e corps. — Le 7e corps. — Le 12e corps. — Les divisions Bonnemains et Margueritte. — L'indiscipline.

L'une des premières pensées de l'empereur et de la régence, après nos échecs du 6 août, a été d'organiser une nouvelle armée au camp de Châlons. Le choix de cet emplacement tient, évidemment, non à des considérations stratégiques, mais à la simple routine. Chaque année, depuis la création de ce camp, de grandes réunions de troupes y ont eu lieu, suivies de manœuvres où l'instruction jouait le moindre rôle. On n'en demande pas davantage.

Quant aux éléments d'une nouvelle armée, ils ne font pas défaut. Le 1er corps, les divisions Conseil-Dumesnil et Bonnemains, puis le 5e corps ont pris le camp comme direction de retraite ; le 7e corps y a été appelé en dernier lieu ; enfin, le 12e corps s'y constitue et l'on prépare déjà l'envoi du 13e. Pour combler les vides survenus dans les troupes déjà engagées ou constituer de nouveaux corps, les hommes ne manquent pas davantage, mais ils sont de valeur fort iné-

gale. Un certain nombre d'unités de l'armée active n'ont pas été incorporées dans nos formations du début, pour diverses raisons. Ainsi, il restait en Algérie quatre régiments de ligne, les 16e, 38e, 39e et 92e; les trois bataillons d'infanterie légère et les sept compagnies de discipline, dont la composition spéciale rend difficile leur participation à une guerre en Europe; le régiment étranger; six régiments de cavalerie (8e hussards, 1er et 2e chasseurs; 1er, 2e et 3e spahis) dont trois qu'il serait malaisé d'utiliser hors de l'Algérie.

En France, on a laissé de même quatre régiments de ligne, les 22e, 34e, 58e, 79e, destinés à constituer le noyau d'un corps d'observation sur la frontière espagnole[1]; on en a rappelé deux de Civita-Vecchia (35e et 42e); trois, destinés à la division Bisson, du 6e corps, ont été coupés de Metz et sont revenus au camp de Châlons (14e, 20e, 31e). Enfin, il reste deux régiments de cavalerie (7e et 8e chasseurs)[2] demeurés aux environs de Paris. A ces forces les troupes de la marine peuvent ajouter quatre régiments de marche d'infanterie et un certain nombre de batteries, sans parler de bataillons qui seront utilisés pendant la Défense nationale.

En outre, un grand nombre d'hommes sont à la disposition des autorités militaires, soit par application des lois existantes, soit en conséquence de nouvelles mesures. Déjà les gardes mobiles des sept premières divisions militaires ont été convoqués au chef-lieu du département[3]. Le reste est appelé également[4]. Mais notre imprévoyance a été si grande que tout, ou peu s'en faut, est à improviser pour ces jeunes formations : cadres, armement, habillement, etc. Il se passera des mois avant que la plupart soient prêtes à combattre. Pour l'instant, 100,000 gardes mobiles sont appelés de

---

1. Celui même que devait commander le général Trochu (*Œuvres posthumes*, I, 85). Voir pour plus de détails la *R. H.*, II, 1907, 110 et suiv.

2. Au début de la guerre, le 7e chasseurs avait trois escadrons (1er, 2e et 3e) à Versailles et deux (5e et 6e) à Civita-Vecchia. Le 8e chasseurs était tout entier à Versailles (*R. H.*, II, 1905, 364).

3. Décret du 16 juillet. Voir la *R. H.*, II, 1907, 119 et suiv.

4. Décret du 12 août. Les sept premières divisions sont celles de Paris, Rouen, Lille, Châlons, Metz, Strasbourg, Besançon. Il y en a vingt-deux en tout. Voir la *R. H.*, II, 1905, 352.

province et contribueront à la défense de la capitale; les dix-huit bataillons de la Seine, d'abord destinés à faire partie du 12e corps [1], ont déjà été renvoyés à Paris, comme nous l'avons vu, Ils y rendront peu de services, quoi qu'en ait dit le général Trochu [2].

On ne s'en tient pas à la garde mobile, avec raison. Une loi du 10 août prescrit la levée immédiate du contingent de 1870; la classe de 1869 est appelée également, et des conseils de revision fonctionnent à cet effet [3]. Les hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, non mariés ou veufs sans enfants, qui ne font pas déjà partie de la garde mobile, sont appelés à l'activité. Puis on appelle aussi les *exonérés* des classes de 1865 et 1866. On autorise les engagements volontaires sans limite d'âge; enfin, on rétablit la garde nationale partout où elle avait été supprimée par l'Empire ; tous les hommes de moins de quarante ans en feront partie [4]. Le ministre de l'intérieur recommande aux préfets de « susciter le dévouement patriotique des populations », d'encourager la création de compagnies de gardes nationaux volontaires ou de francs-tireurs [5]. Les résultats sont peu marqués; presque partout l'enthousiasme fait défaut.

Le plus difficile est d'encadrer, d'armer, d'équiper et d'instruire des masses inconsistantes. On constitue des régiments de marche avec les cent quatrièmes bataillons disponibles; joints aux éléments restés libres, ils permettent de compléter le 1er corps, de former deux nouveaux corps d'armée, les 12e et 13e [6]. Un autre, le 14e, est en formation, mais, pas plus que le 13e, il ne prendra part aux opérations de

---

1. C'est Palikao lui-même qui l'écrit, malgré l'invraisemblance (Lettre du 21 juin 1871 au président de la commission d'enquête) [Général Palikao, *op. cit.*, 16].
2. Voir *suprà*, p. 101.
3. *Journal officiel* du 11 août, cité par la *R. H.*, II, 1905, 352 ; *ibid.*, II, 1907, 108 et suiv.
4. Lois des 10, 12, 18 août, *Bulletin des lois*, 1870, nos 1841, 1843 et 1848.
5. D. t., 11 août du soir, *Journal officiel* du 12 août, cité par la *R. H.*, II, 1905, 352 ; *ibid.*, II, 1907, 157 et suiv.
6. D'après la *R. H.*, II, 1905, 353, une décision du 20 juillet réserve les nos 8, 9, 10, 11 « aux corps territoriaux » (?) qu'on se propose d'organiser à Paris, Lyon, Toulouse et Alger.

l'armée de Châlons. Bien qu'un certain nombre d'éléments n'aient pas encore rejoint le 21 août, elle compte 130,566 hommes et 26,763 chevaux[1]. Ce serait une force sérieuse si elle était commandée et homogène. Malheureusement, elle cache de nombreuses causes de faiblesse.

On sait que la présence de l'empereur est un embarras pour le commandant en chef[2]. Les troupes s'en rendent compte et la situation de ce souverain pratiquement déchu devient toujours plus fausse. « Savez-vous le propos tenu à cet égard par un homme d'État des plus spirituels? On disait devant lui que l'empereur devait quitter l'armée, il s'écria : « Et où diable voulez-vous qu'on le mette[3] ? »

Plus encore que Napoléon III, le fastueux entourage qu'il traîne avec lui « excite la colère, la haine générale »; les troupes ne lui épargnent ni les lazzi, ni de sourds murmures[4]. Vis à vis de l'empereur ou du prince impérial, on s'en tient à une froideur significative[5]. La situation apparaît très grave aux yeux clairvoyants : « Nous sommes sans nouvelles du maréchal Bazaine, écrit Ducrot... ce silence est effrayant. Il est à craindre que son armée n'ait été refoulée dans le camp retranché de Metz et que les vivres et les munitions ne lui manquent bientôt[6]... »

Mac-Mahon est-il l'homme de circontances aussi graves? Son passé est peu rassurant à cet égard. A peine sorti de l'École d'état-major, il gravit très rapidement les échelons de la hiérarchie. Toute une série de campagnes d'Afrique, au cours desquelles il témoigne d'une extrême bravoure, expliquent assez cet avancement. Après avoir commandé la province de Constantine, il part pour la Crimée, où un écla-

1. Situation sommaire du 21 août, *R. H.*, II, 1905, 354. Elle ne comprend ni la cavalerie, ni la réserve d'artillerie du 5e corps, mais la 2e brigade de la division de cavalerie du 7e corps, pourtant restée à Lyon.

2. Voir *suprà*, p. 98.

3. Propos tenu par un général arrivant de Paris, *De Freschwiller à Sedan*, 58.

4. *De Freschwiller à Sedan*, 59, 62.

5. 20 août, commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 370. Le commandant David écrit le contraire dans son Journal pour le 19 août (Général Fay, 317).

6. Lettre à Mme Ducrot, 20 août, Y. K., *loc. cit.*, 24.

tant fait d'armes, la prise de Malakoff, le met tout à coup hors de pair. On connaît son mot légendaire : « J'y suis, j'y reste[1]. » Il contribue, sans doute, à valoir au jeune général un corps d'armée pendant la guerre d'Italie. La fortune lui continue ses faveurs, bien qu'il les mérite fort peu. A Magenta, il laisse la division La Motte-Rouge attaquer inconsidérément Buffalora, qu'elle prend, mais où elle est incapable de se maintenir. Mac-Mahon s'aperçoit alors qu'il s'est imprudemment affaibli en éloignant la division Espinasse. Avec la fougue irréfléchie d'un sous-lieutenant, il va lui-même la chercher, risquant d'être enlevé en route. La victoire est à nous pourtant et l'honneur en revient au héros de Malakoff. Suivant un mot prêté à son collègue Niel, si l'empereur avait pris vingt-quatre heures de réflexion, au lieu de lui donner le bâton de maréchal et un titre de duc, il l'aurait peut-être fait passer en conseil de guerre[2].

On sait comment la guerre de 1870 débute pour Mac-Mahon. En dépit des circonstances, il sort indemne des premières défaites, dans lesquelles il a eu pourtant une large part. Ni l'empereur ni l'opinion ne lui reprochent son écrasement à Frœschwiller et la retraite si mal conduite qui suit. Mais, à l'armée d'Alsace, la confiance en lui n'est plus entière, il s'en faut. Des voix hostiles se font entendre. On redoute son insuffisance technique, la faiblesse et l'irrésolution de son caractère[3]. On peut pressentir le sévère jugement du général Wimpffen : « Avant la guerre, c'était une incapacité méconnue par beaucoup... ; actuellement, le doute n'est plus possible pour personne[4]. »

Son chef d'état-major, le général Faure, n'a « ni les facultés, ni l'autorité suffisante pour le bien seconder dans sa

1. D'après une lettre du capitaine Grandvalet, du 16e léger, reproduite en extraits par le *Temps* du 10 septembre 1905, les premières paroles de Mac-Mahon auraient été les suivantes : « Messieurs (il parlait à son état-major), j'y suis ; je vous préviens que je n'en sors plus. Prenez vos mesures en conséquence. »

2. A rapprocher de l'appréciation du maréchal de Castellane : « Avec toute sa gloire, je m'étonne toujours de son peu de portée » (*Mémoires*, V, 276).

3. *De Freschwiller à Sedan*, 55.

4. Lettre à Gambetta, 15 juillet 1871, E. Corra, *La bataille de Sedan*, XXXVIII.

tâche »[1]. Il est lui-même médiocrement entouré : « L'état-major général, infatué de sa haute position, était inabordable. Avait-on l'air de demander un renseignement, on en faisait mystère, comme si l'on eût craint de le voir porté à l'ennemi. Les ordres de marche se bornaient à dire qu'on partirait tel jour, à telle heure, dans tel ordre, toujours à peu près le même... Le reste allait à la grâce de Dieu[2]... »

De ses commandants de corps d'armée, Ducrot est celui possédant la personnalité la plus tranchée. Ce vigoureux soldat, d'un caractère entier, est l'un de ceux, trop rares, qui ont prévu nos désastres. Bien qu'il ne soit pas exempt d'erreurs et de parti pris, comme il le prouvera pendant le siège de Paris, il possède toutes les qualités voulues pour arrêter mûrement un projet et l'exécuter avec énergie. Déjà sa clairvoyance lui laisse apercevoir une partie des dangers qui nous menacent.

Quant au général de Failly, depuis le début de la campagne, il s'est montré sous le jour le moins favorable. Son attitude des 5 et 6 août, les difficultés qu'il a suscitées pour éviter de se retirer sur Metz, la manière dont il a conduit la retraite du 5e corps l'ont mis en mauvaise posture à l'égard de l'empereur, de la régence et de ses troupes. Déjà son remplacement par le général de Wimpffen est décidé[3]. Napoléon III et Mac-Mahon en sont informés. Quelle confiance pourraient-ils avoir dans son commandement ?

Le commandant du 7e corps, Félix Douay, est plus apprécié, bien qu'il ait eu son heure de faiblesse au 7 août[4]. On se souvient de son rôle au Mexique ; on lui prête de l'expérience et du commandement. Quant au général Lebrun, qui a remplacé Trochu au 12e corps, c'est un esprit distingué, non sans une certaine légèreté. Un de ses officiers l'appelle plaisamment un « héroïque hanneton »[5]. De fait, il

1. *R. H.*, II, 1905, 367.
2. Papiers du général L'Hériller, *R. H.*, II, 1905, 369.
3. *R. H.*, II, 1905, 367.
4. Voir *suprà*, p. 73 ; *R. H.*, *loc. cit.*
5. *De Freschwiller à Sedan*, 52.

est peu connu des troupes, qu'il connaît peu également. Il est resté officier d'état-major et le maréchal regrette de ne pas lui avoir donné les fonctions du général Faure.

Parmi les commandants de division et de brigade, bon nombre sont fatigués ou trop âgés. Palikao a fait appel à des généraux du cadre de réserve, mais l'empereur, au risque de les blesser profondément, les renvoie de l'armée, mettant ainsi le ministre « dans le plus cruel embarras »[1].

Ces éléments improvisés ou affaiblis par la défaite et la retraite vont encore perdre une partie de leurs cadres. Le 20 août, le général de Palikao invite le maréchal à prélever sur l'artillerie de ses quatre corps d'armée 42 officiers destinés à de nouvelles formations. Il comblera partiellement ces vides au moyen de nominations sur place[2].

Des corps qui constituent l'armée de Châlons, le 1er a été le plus éprouvé. Mais la forte main du général Ducrot ne tardera pas à lui rendre une partie de sa valeur première. Ses effectifs ont très sensiblement décru. Le 21 août, il compte seulement 23,408 fusils, 2,450 sabres et 105 bouches à feu[3], répartis en quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie[4]. Pourtant il a reçu des dépôts, pendant la retraite, au camp de Châlons ou à Reims, 3,000 hommes environ; il a retrouvé une partie des éclopés, qui l'avaient devancé par

1. Le ministre à l'empereur, d. t., 27 août, 7h 10 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 435 ; général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 17-18.

2. Lettre au maréchal, 20 août, *R. H.*, III, 1905, 143.

3. *R. H.*, II, 1905, 354 ; d'après la situation sommaire du 20 août (*ibid.*, III, 1905, 151), cet effectif serait de 939 officiers, 24,785 hommes et 4,006 chevaux, non compris l'artillerie des 2e, 4e divisions et de la réserve, mais y compris le 9e cuirassiers (*suprà*, p. 146). Ces deux situations sont sans doute également inexactes. Voir l'ordre de bataille de l'armée de Châlons, aux Annexes.

4. La division Duhesme compte encore trois brigades, mais la brigade Nansouty a perdu le 10e dragons, passé à la brigade Michel en remplacement du 9e cuirassiers, dont les cadres ont été renvoyés à Paris et les cavaliers versés au 8e cuirassiers (*R. H.*, II, 1905, 354, d'après une dépêche du ministre à Mac-Mahon, 19 août).

Les vingt batteries du 1er corps ne comptent plus que 105 pièces, en raison des pertes du 6 août. D'après la *R. H.*, qui résume une dépêche du général Mitrecé au général Forgeot, le 28 août, il y a en gare de Mézières pour le 1er corps 25 canons de 4, 12 affûts de rechange, 14 chariots de batterie, 25 caissons d'artillerie, 6 canons de 12, 2 affûts de rechange, 17 chariots de batterie, 17 caissons d'artillerie, 600 chevaux du 1er régiment du train.

voie ferrée, et près de 4,000 disparus [1]. Bon nombre de ces isolés ont perdu leur armes, mais Palikao a mis à la disposition du maréchal les 18,000 chassepots de la garde mobile de la Seine [2]. Le surplus doit être renvoyé à Paris. Les objets d'équipement retirés aux mobiles ont également été répartis entre le 1er corps et la division Conseil-Dumesnil; il est impossible de donner plus d'un havresac pour deux hommes, tant nos pertes ont été grandes [3].

Le 5e corps, quoiqu'il ait à peine combattu, n'est pas en meilleur état que le 1er. Ses 18,543 fusils, ses 1,500 sabres et ses 84 bouches à feu [4] sont répartis en trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, mais la division L'Abadie ne comprend qu'une brigade et deux batteries; la cavalerie (deux brigades) ne compte que trois régiments [5]. D'ailleurs, ces troupes ont été « complètement désorganisées » [6] dans leur retraite. Leur confiance en le général de Failly est fort ébranlée [7]. « Toujours en marches forcées depuis le 6 août... et ne vivant qu'avec peine, par réquisition », elles ont le plus pressant besoin de repos, d'équipement et de vivres. A leur égard, le départ pour Reims est fort inopportun [8]. Il les empêchera de reprendre un certain équilibre avant la destruction finale.

La majeure partie des détachements provenant des dépôts ont été dirigés sur Metz, en sorte que le 5e corps reçoit 750 hommes seulement; leur instruction est aussi imparfaite que pour ceux envoyés au 1er corps [9].

---

1. *R. H.*, II, 1905, 355.

2. D. t., 19 août, 9h 50 du matin, *R. H.*, II, 1905, 574. Voir *suprà*, p. 100.

3. Journal du commandant Corbin, général Ducrot, *La journée de Sedan*, 84; Journal du commandant David, général Fay, 317.

4. *R. H.*, II, 1905, 357, d'après la situation sommaire du 21 août. Cette situation reproduite *ibid.*, III, 1905, 170, donne des chiffres différents : 718 officiers, 19,108 hommes, 2,144 chevaux.

5. La brigade Lapasset, 1 batterie, le 3e lanciers, 1 escadron de chacun des 5e hussards et 12e chasseurs, enfin d'autres détachements sont restés sous Metz.

6. Général Lebrun, 13.

7. *De Freschwiller à Sedan*, 54 : « Officiers et soldats ne font pas l'éloge de leur général en chef. On ferait bien de le remplacer par un autre homme moins discrédité. »

8. Journaux Clémeur et Piépape déjà cités ; général de Failly, 29.

9. *R. H.*, II, 1905, 356-357 : ces 750 hommes comprennent 450 hommes du 17e de ligne (18 et 19 août) et 300 du 68e (9 août).

Les trois divisions d'infanterie et la division de cavalerie du 7e corps sont fort incomplètes, bien que la majeure partie n'ait pas combattu. Avec les réserves d'artillerie et du génie, elles représentent un total de 28,820 fusils, 1,684 sabres et 90 pièces [1]. Mais la division Conseil-Dumesnil est arrivée au camp « gravement atteinte dans son moral et sa discipline par cette retraite de 60 lieues tout d'une haleine » ; elle est dans un « profond dénuement ». Les trois quarts n'ont plus ni sacs ni cartouches. Pour le 7e corps entier, le déficit de ces dernières s'élève à 240,000. Un hasard fait qu'on en trouve dans des wagons en gare à Reims ; leur distribution a lieu le 23 seulement [2].

Les autres troupes sont incomplètes : il manque à la cavalerie une brigade (Jolif-Ducoulombier) restée à Lyon, en vue du maintien de l'ordre. Le parc d'artillerie ne rejoindra qu'à Sedan ; enfin, les moyens de transport se bornent à des voitures de réquisition [3]. Les dépôts ont envoyé au 7e corps un total de 3,773 hommes [4]. Mais leur instruction est à peu près nulle ; beaucoup ignorent le maniement du chassepot [5].

Le 12e corps est le plus fort comme effectif : 35,482 fusils, 2,606 sabres et 144 bouches à feu [6]. A l'origine, il devait comprendre trois divisions d'infanterie et une de cavalerie. Finalement, on lui adjoint les fractions du 6e corps qui n'ont pu rallier Metz.

La division Grandchamp, qui avait été formée avant la

---

1. *R. H.*, II, 1905, 358. D'après la situation sommaire du 21 août (*R. H.*, III, 1905, 171), le total serait de 999 officiers, 32,150 hommes et 5,403 chevaux, dont 2,889 pour la cavalerie.

2. Prince Bibesco, *op. cit.*, 48. La division manque encore de havresacs et d'effets de campement au départ du camp (Notes Mulotte citées, *R. H.*, II, 1905, 569).

3. *R. H.*, II, 1905, 359. La cavalerie ne possède aucune carte du pays (Journal de la division Lichtlin au 21 août, *R. H.*, III, 1905, 180).

4. *R. H.*

5. Notes Mulotte citées ; *R. H.*, II, 1905, 359, d'après les Historiques des 3e, 21e, 47e et 83e de ligne.

6. *R. H.*, II, 1905, 359 d'après la situation sommaire du 21 août et sans les trois batteries de l'artillerie de marine. Suivant cette situation reproduite *ibid.*, III, 1905, 170-171, le total des troupes des 12e et 6e corps à l'armée de Châlons atteint 1,312 officiers, 43,934 hommes et 10,013 chevaux (sans les 175 officiers, 2,431 hommes et 2,349 chevaux de la division de cavalerie du 12e corps).

déclaration de guerre[1], pour observer la frontière espagnole, présente « un ensemble très satisfaisant » ; c'est « une belle troupe », sur laquelle on peut compter. La division Blanchard ne comprend que douze quatrièmes bataillons et deux compagnies de chasseurs provenant des dépôts. La plupart des bataillons sont commandés par des capitaines souvent âgés ou peu en état de faire campagne, et groupés en régiments de marche sous les ordres d'un colonel ou d'un lieutenant-colonel. Leur effectif, qui varie de 400 à 1,000 hommes, doit encore s'accroître par l'arrivée de détachements. Les cadres d'officiers et de sous-officiers sont numériquement insuffisants pour des compagnies aussi fortes[2]. Les soldats proviennent presque uniquement du contingent de 1869, qui vient d'être appelé, ou d'anciens soldats de la réserve et des deuxièmes portions. Les premiers ne sont même pas dégrossis ; les autres ignorent le maniement du chassepot[3]. Leurs officiers sont « consternés d'avoir à commander de pareils soldats » ; Lebrun en est réduit à faire brûler « cinq cartouches » à chacun, au tir à la cible[4].

Ces bataillons de marche sont, en général, convenablement habillés, équipés et armés. Mais le campement manque en partie à certains et totalement à d'autres.[5] La chaussure, qui n'a pu être brisée avant le départ, entraîne des blessures très nombreuses[6]. Dès l'arrivée à Reims, il faut évacuer quantité d'éclopés sur Paris.

Le général Blanchard a si peu confiance dans la solidité de ces bataillons que, le soir du 18 août, il adresse à Lebrun « une lettre désolée », dans laquelle il marque le désir

---

1. Général Lebrun, 6. Elle est ensuite envoyée à Paris pour faire partie du 13e corps, puis au camp de Châlons pour remplacer les mobiles de la Seine, qui devaient d'abord faire partie du 12e (*R. H.*, II, 1905, 360).

2. Général Lebrun, 8. Les bataillons de marche étaient à quatre compagnies au lieu de six, constitution normale. Ils s'administraient séparément : grande complication en campagne. Celui du 64e ne rejoignit qu'à Rethel (Journal de la brigade Marquisan, *R. H.*, II, 1905, 542).

3. *R. H.*, II, 1905, 361 ; général Lebrun, 8.

4. A dater du 18 août. Voir *suprà*, p. 147.

5. *R. H.*, II, 1905, 361, d'après les Historiques des 2e et 3e de marche.

6. *R. H.*, d'après le Journal de la brigade Marquisan.

d'être désigné pour un autre commandement, plutôt que de conduire à l'ennemi une troupe qui n'a du soldat que le nom. Sur les entrefaites, il est rappelé à Paris, où il exercera divers commandements sans y rendre plus de services.

C'est un jeune divisionnaire, Lacretelle, qui le remplace [1]. Une troisième brigade est mise provisoirement sous ses ordres; forte de trois régiments, elle comprend l'infanterie de la division Bisson, qui n'a pu rallier Metz (14e, 20e, 31e de ligne).

La dernière division du 12e corps est celle d'infanterie de marine, général de Vassoigne : douze bataillons solides, animés d'un vif esprit de corps, mais peu rompus à la marche. Elle est arrivée au camp sans artillerie [2] ; on lui affecte les trois batteries de la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps), qui n'ont pu rejoindre l'armée du Rhin. Elle n'a d'autre personnel administratif qu'un commissaire de la marine; il n'y a pas d'ambulance, pas même un brancard ou un cacolet [3].

Le 12e corps devait d'abord comprendre une division de cavalerie à deux brigades, l'une de cuirassiers [4], l'autre de cavalerie légère, général Lichtlin. Finalement on lui rattache la division Salignac-Fénelon, du 6e corps, forte de deux brigades, l'une de cavalerie légère, (1er hussards et 6e chas-

1. Le général Maissiat remplace d'abord Blanchard, mais son état de santé est tel que le maréchal le remet aussitôt à la disposition du ministre (général Lebrun, 11-18). L'artillerie de la division Lacretelle comprend, outre les trois batteries normales, deux batteries de la division Bisson (6e corps), les 10e et 11e du 8e.

Le service de santé est inexistant ; il n'y a pas même un sac d'ambulance dans la brigade Marquisan. La campagne est commencée, quand un médecin-major est envoyé pour ces deux régiments (*R. H.*, 1905, 363).

2. Les 11e, 12e, 13e batteries d'artillerie de marine ne rejoindront que pendant la marche de Reims à Sedan.

3. *R. H.*, II, 1905, 364, suivant le Journal de la division. D'après le général Lebrun, p. 10, le 12e corps ne possède qu'une ambulance, à la division Grandchamp. Il n'a également qu'une réserve divisionnaire de cartouches d'infanterie (lettre du général au maréchal de Mac-Mahon, 25 août).

4. 5e et 6e cuirassiers (général de Béville). Cette brigade (3e du 6e corps) est restée à Paris jusqu'au 19, sans doute pour des raisons politiques. La brigade légère (7e et 8e chasseurs), général de Vandœuvre, est de nouvelle formation (*R. H.*, II, 1905, 364).

seurs, général Tilliard), l'autre de lanciers (1er et 7e, général Savaresse)[1]. Il n'y a pas d'état-major régulier pour la division Lichtlin. On en improvise un au moyen d'officiers des 7e et 8e chasseurs. Un autre officier fait fonctions de sous-intendant, mais sans aucun personnel idoine. Le matériel des corps est non moins incomplet[2].

La réserve d'artillerie, extrêmement forte, comprend dix-sept batteries[3] dont neuf lui appartenant en propre et huit provenant du 6e corps. Quant au personnel administratif, aux ambulances, ils font à peu près complètement défaut[4].

Des deux divisions indépendantes rattachées à l'armée de Châlons, celle du général de Bonnemains, très affaiblie par ses pertes du 6 août, compte 148 officiers, 1,647 hommes et 1,685 chevaux[5]. De ses deux batteries, l'une, presque détruite à Frœschwiller, la 8e du 19e régiment, n'a pas été reconstituée ; l'autre, 7e du 19e, n'a plus que cinq pièces.

Quant à la division Margueritte (158 officiers, 1,801 hommes, 2,448 chevaux[6]), d'abord à une seule brigade (1er et 3e chasseurs d'Afrique), elle est complétée à deux par l'adjonction de celle du général Tilliard (6e chasseurs et 1er hussards). Pas plus que la cavalerie du 12e corps, elle n'a d'état-major régulier ; elle ne reçoit pas même une cantine d'ambulance et il lui manque 23 voitures régimentaires[7].

---

1. Général Lebrun, 233.
2. Journal de la division Lichtlin, *R. H.*, III, 1905, 180. Les 7e et 8e chasseurs ont la composition normale à cinq escadrons.
3. La *R. H.*, II, 1905, 364, porte *quatorze*, parce qu'elle ne tient pas compte des trois batteries d'artillerie de marine arrivées au cours des opérations. Le parc d'artillerie, le parc et la réserve du génie, deux compagnies divisionnaires du 6e corps furent rattachés au 12e.
4. Général Lebrun, 10.
5. Situation sommaire au 21 août, *loc. cit.* La *R. H.*, II, 1905, 365, compte 1,795 sabres.
6. Situation sommaire au 21 août, sans le 4e chasseurs d'Afrique (600 hommes et 480 chevaux) qui ne sera incorporé dans cette division que le 30 août. La brigade Margueritte (1er et 3e chasseurs d'Afrique) avait accompagné l'empereur de Doncourt à Verdun ; elle n'était pas la première de la division Forton, comme l'écrit la *R. H.*, II, 1905, 366, mais la première de la division du Barail. Margueritte exerça le commandement par intérim jusqu'à sa nomination de divisionnaire (1er septembre). La brigade Tilliard était la première de la division Salignac-Fénelon du 6e corps.
7. *R. H.*, II, 1905, 366.

« Malgré les instances du général Forgeot », le maréchal de Mac-Mahon ne demande que le 24 août la création d'un grand parc. Suivant les ordres donnés le lendemain, il va être constitué à Mézières, « au moyen de deux fractions attelées du grand parc de l'armée du Rhin, organisées à Douai et à La Fère, et de tous les chariots de parc disponibles », sur lesquels on charge une partie des munitions restant en gare de Reims le 25 août [1].

On voit combien cette organisation est incomplète, combien l'armée de Châlons contient d'éléments de faiblesse et de désordre. L'inconsistance de la plupart de ses troupes est extrême [2]. La discipline y est fort ébranlée. A leur arrivée au camp, les hommes du 1er corps avaient l'aspect de spectres : « Hâves, noirs de crasse, courbés par l'extrême faiblesse, l'œil terne et comme abrutis, ces fantassins, naguère lestes, vigoureux et pleins d'entrain, offrent le spectacle le plus poignant... » Un témoin s'écrie : « Mais c'est la retraite de Russie, moins la neige ! » en voyant déboucher, le 18 août, « une troupe de 400 ou 500 loqueteux faméliques, débris pitoyable du magnifique régiment qui, quinze jours plus tôt, traversait la capitale de l'Alsace... » [3].

Après de telles souffrances, le séjour au camp est trop court pour permettre une complète remise en état. Le contact des mobiles de la Seine contribue à relâcher encore la discipline [4]. De déplorables pratiques, dues à une routine invétérée, y ont leur part également, en accroissant outre mesure la fatigue des troupes. L'installation au bivouac est souvent fort longue ; on se préoccupe peu du repos du soldat, qui devrait être sacré [5]. Aussi la lassitude, le mécontentement,

---

1. *R. H.*, II, 1905, 366. Le maréchal demande en outre l'attribution à l'armée de deux équipages de pont. Le parc du 5e corps est à Reims, celui du 12e à Vincennes ; ce dernier est remplacé par le parc du 6e, resté au camp de Châlons (*ibid.*).

2. Général Jarras, 171 ; capitaine Bonnet, I, 256.

3. Général Bonnal, *Frœschwiller*, 460-461.

4. De Narcy, 150, 153 ; général Rozat de Mandres, Les régiments de la division Margueritte et les charges de Sedan, *Revue de Cavalerie*, novembre 1906, 163, 166 ; *R. H.*, II, 1907, 403 et suiv.

5. De Narcy, 148, installation du 1er tirailleurs au bivouac le 15 août. — Le 20 août, vers 10 heures du soir, émotion générale dans le camp du 1er corps : les

l'insubordination prennent-ils toutes les formes. La maraude et le pillage sont de chaque jour [1]. L'ivrognerie fait d'énormes progrès, faute de distributions régulières, et aussi par suite des défaillances du commandement [2]. Le soldat commet des actes de destruction stupide sans aucune répression [3]. Les liens de la discipline se détendent si visiblement, le commandement trahit une telle faiblesse, une si grande indécision que « personne n'a confiance » [4]. Les murmures, parfois même les injures, ne sont pas rares [5]. Les traînards sont légion [6]. L'indiscipline fait la tache d'huile : des rangs inférieurs, elle monte aux plus élevés [7]. C'est pourtant à cette armée, si inconsistante, si faiblement organisée et si mal conduite, que le gouvernement de l'impératrice, pour des raisons politiques beaucoup plus que militaires, va imposer la tâche la plus lourde, la plus risquée, en la mettant entre les deux termes de ce dilemme : une victoire à peu près impossible ou une destruction assurée.

---

sonneries sont continuelles. On apprend alors qu'on part le lendemain matin. Toute la nuit « vacarme épouvantable », les cuisiniers ayant reçu l'ordre de faire la soupe avant le départ (Journal cité du commandant David).

1. Histoire de l'armée de Châlons, 89; de Narcy, 176, au 26 août ; docteur Sarazin, 82, au 25 août.

2. Delmas, 145-149 ; général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 110.

3. Le 17 août, un soldat du génie, en wagon, coupe d'un coup de feu un fil télégraphique entre Saint-Hilaire et Verdun, sans nulle répression (Delmas, 151).

4. De Narcy, 173, au 24 août. La majeure partie des témoignages est dans ce sens. Toutefois, dans ses lettres, le lieutenant de Boissieu mentionne que la confiance renaît (17 août) ; que les choses sont très bien menées (23 août) ; « l'état sanitaire est excellent : un seul malade sur 103 hommes » à sa compagnie (*loc. cit.*, 299, 302).

5. Lettres du lieutenant Joseph d'Algay, *Carnet de la Sabretache*, 30 septembre 1901, au 17 août.

6. De Narcy, 203, au 30 août ; voir, pour l'indiscipline, général Lebrun, 42, 249, 250, d'après un rapport du général de Labastie.

7. De Narcy, 157, 18 août ; général Lebrun, 170, scène scandaleuse entre le général de Béville et le colonel Martin, du 6e cuirassiers.

II

PARIS DU 18 AU 20 AOUT

Palikao et le Corps législatif. — Faux renseignements donnés au Parlement. Trochu et l'impératrice. — Préparatifs militaires. — Situation d'ensemble à Paris.

Pour bien se rendre compte des conditions dans lesquelles va opérer l'armée de Châlons, il est indispensable de revenir sur ce qui se passe à Paris. Le 18 août, le général Trochu inaugure son commandement en adressant « aux habitants » de la grande ville l'une de ces proclamations[1] sonores et vides dans lesquelles est passé maître ce rhéteur dévoyé. Au Corps législatif, Palikao et ses collègues continuent d'être harcelés par des questions constantes, qui absorbent un temps inutile et parfois entraînent de fâcheuses indiscrétions. L'assurance du ministre de la guerre, sa faconde sans scrupules lui ont acquis l'oreille de la majorité. Elle reçoit pieusement ses déclarations les plus hasardées. C'est ainsi que, le jour même où il accueillait comme nous l'avons vu[2] le nouveau gouverneur de Paris, il ose dire à la Chambre :

« Cherchant... un homme intelligent, actif, énergique, capable de réunir dans sa main tous les pouvoirs nécessaires pour effectuer l'armement de Paris, j'ai songé à M. le général Trochu et je l'ai rappelé moi-même du camp... (*Très bien !*)

« Voilà, Messieurs, le motif qui m'a fait rappeler à Paris le général Trochu ; il n'y en a pas d'autres ; nous n'avons pas la moindre inquiétude en ce moment, au contraire !... » (*Vive approbation et applaudissements.*)

Quelques instants après, il risque des affirmations d'un autre genre : il est « constant » que « le corps » de Stein-

1. *Journal officiel* du 19 août, p. 1441.
2. Voir *suprà*, p. 112.

metz, « qui tenait le centre de l'armée prussienne, a éprouvé des pertes telles que le commandant de ce corps d'armée a été obligé de demander un armistice pour enterrer ses morts et enlever les blessés. Les Prussiens ont voulu par là gagner du temps... ». Et le ministre continue sur ce thème : Steinmetz s'est retiré sur Saint-Mihiel pour faire sa jonction avec le prince royal. Tout indique qu'il a été obligé de s'y arrêter à cause de ses pertes. « Le régiment de cuirassiers blancs de M. de Bismarck a été totalement anéanti. »

Que penser de ces allégations, aventurées avec tant de légèreté et d'imprudence, dans un pareil moment? La Chambre croit devoir s'en contenter. Plusieurs députés, dont Jules Ferry, ont demandé l'abrogation des articles de la loi du 24 mai 1834 interdisant la fabrication, le commerce et la détention des armes de guerre. L'urgence est rejetée[1].

Le 20 août, quand déjà l'étranger connaît notre échec du 18, Palikao se fait non moins affirmatif : « Messieurs les députés, les Prussiens ont mis en circulation certains bruits qui tendraient à faire croire qu'ils ont obtenu un très grand avantage le 18 août. C'est leur prétention ; je viens ici rétablir les faits. (*Mouvement. — Très bien !*)

« Sans entrer dans les détails que je ne peux donner ici, vous le comprendrez... (*Oui! oui!*), je me bornerai à dire que j'ai communiqué à quelques-uns d'entre vous, Messieurs, les dépêches que j'ai reçues et qui constatent que, le 18, trois corps de l'armée prussienne se sont réunis contre le corps d'armée (*sic*) du maréchal Bazaine et que, au lieu d'avoir eu un succès, comme ils voudraient le faire croire, différents renseignements, qui paraissent dignes de foi, m'annoncent qu'ils auraient été rejetés dans les carrières de Jaumont (*Mouvement*)...[2] »

Ces déclarations contrastent cruellement avec la corres-

1. *Journal officiel* du 19 août, p. 1441.
2. *Journal officiel* du 21 août, p. 1450. A la même séance, M. Chevreau, ministre de l'intérieur, donne les renseignements suivants : le 13 août, il y avait à Paris 24,000 gardes nationaux armés ; il y en a le 20 49,000 et il y en aura le 26 80,000.

pondance du général de Palikao, telle que nous avons pu en juger. Sous la pression des circonstances, le Corps législatif tend toujours davantage à être « un grand conseil de guerre, troublé et tumultueux, le plus souvent affolé, exposé à tous les courants venant du dehors et menacé à chaque instant par les entreprises des partis ». On y discute publiquement des mesures de défense qui devraient être jalousement cachées; on y commet des indiscrétions graves. Le ministre de la guerre, lui-même, s'y laisse entraîner [1]. La conclusion s'impose d'elle-même.

Entre le général Trochu et le gouvernement de l'impératrice, la situation se tend de plus en plus. A l'une des premières séances du conseil [2], M. Rouher demandait au nouveau gouverneur de Paris, « avec une insistance et en des termes dont les offensantes intentions étaient très apparentes », comment, en cas de soulèvement populaire, il défendrait les Tuileries et le Corps législatif.

Le général répond en substance que « l'existence de l'Empire est à la merci d'un nouveau désastre militaire ». Ce langage dépourvu d'artifice l'achève vis-à-vis d'un auditoire déjà manifestement hostile. Il est interpellé avec rudesse. S'il n'est pas révoqué sur l'heure, c'est qu'on n'ose s'y risquer, mais le général de Palikao agit à son égard comme s'il l'était réellement. Le gouverneur de Paris est traité en quantité négligeable, au point qu'un espion prussien, le lieutenant Hart, est jugé, condamné et exécuté dans l'étendue de son commandement, sans qu'il l'apprenne autrement que par les journaux [3].

---

1. Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870*, 251 et suiv. Le général de Palikao fit ainsi connaître publiquement dans quel pays étranger il avait trouvé à acheter un lot considérable de fusils. Le député Tachard annonça que le 7e corps avait abandonné l'Alsace.

2. Le conseil de régence se compose des ministres, des membres du conseil privé, des présidents du Sénat et du Corps législatif (général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 152). Voir *suprà*, p. 114.

3. Général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 154. Voir notre *Siège de Paris, Châtillon, Chevilly, La Malmaison*, 58 et suiv. Cette version du général Trochu est confirmée par M. Rouher, *Enquête*, dépositions, I, 242. M. Brame (*ibid.*, I, 201) décrit cette scène à peu près dans les mêmes termes, mais en substituant M. Clément Duvernois à M. Rouher.

On conçoit que, dans ces conditions, l'impulsion donnée à l'organisation de Paris et de nos nouvelles forces militaires soit peu active[1]. Quand les premiers éclaireurs allemands apparaîtront devant la grande ville, elle sera loin encore d'avoir achevé sa toilette guerrière.

Il faut dire que l'éventualité d'un siège est encore négligée par la plupart. Si le gouvernement en admet la possibilité, si même l'impératrice est décidée à rester dans la capitale assiégée[2], la masse de la population est bien loin de pareilles craintes. Un témoin voit alors « Paris aussi gai et aussi animé que dans ses jours de fête ; l'opinion publique manifeste de toutes les façons son assurance, sa tranquillité et sa confiance absolue dans le succès définitif des armées françaises... Les badauds,... trompés par les rapports et par les réticences de Palikao, trompés par les journalistes, trompés par leur propre bêtise, tiennent le succès de la France pour assuré et leur jactance n'a d'égale que leur naïve crédulité... »[3].

Ainsi, telle est la situation d'ensemble à Paris vers le 20 août. La régente apporte à la conduite des affaires toute la passion irréfléchie, toute la facilité d'illusion ordinaires à son sexe. Beaucoup plus mère qu'épouse, elle prend sans trop de peine son parti de la diminution morale de l'empereur. Son unique objectif paraît être de ménager des chances d'avenir au prince impérial. L'issue désastreuse de

---

1. Les seules mesures d'intérêt militaire mentionnées par le *Journal officiel* du 18 au 20 sont : la création d'une compagnie du génie (garde mobile du Haut-Rhin) pour l'armement de Belfort (n° du 20 août, p. 1445) ; un décret du 19 sur un emprunt de 750 millions en 3 °/₀ à 60 fr. 60 ; un décret du même jour créant le comité de défense des fortifications de Paris : général Trochu, président ; membres : maréchal Vaillant, amiral Rigault de Genouilly ; généraux Chabaud La Tour, Guiod, d'Autemarre d'Ervillé, Soumain ; ministre des travaux publics, Jérôme David. Il fut ensuite complété par l'adjonction de divers membres (*Siège de Paris*, I, 101 et suiv.).

2. D'après M. Chevreau, telle était son intention ; une délégation des ministères se serait transportée en province, dans une ville encore indéterminée. Le choix allait être fait quand eut lieu la révolution du 4 septembre (*Enquête*, dépositions, I, Chevreau, 270). Le 18 août l'impératrice télégraphie à sa mère, comtesse de Montijo : « Ne venez pas. Vous ne pourriez que compliquer les affaires » (*Papiers et Correspondance*, I, 422).

3. Docteur Sarazin, 73.

la guerre serait pour son fils, elle le comprend fort bien, le coup le plus fatal. Dès lors elle va peser de tout son pouvoir afin d'obtenir que Bazaine soit dégagé, que Mac-Mahon et lui, réunis, changent la face des choses par une victoire tardive. Pour l'entretenir dans ce rêve, elle trouve auprès d'elle un homme dont la confiance en lui-même dépasse de beaucoup la valeur, qui se paye volontiers de mots et qui réussit à en imposer autour de lui à force de jactance et d'affirmations creuses. Irrémédiablement séparé du gouverneur de Paris, il entretient dans le commandement, à un instant aussi tragique, une dualité faite pour le paralyser.

Auprès de lui, le Corps législatif, agité par tant d'événements imprévus, par la crainte ou l'espoir de l'avenir que chacun pressent, subissant le contre-coup de nos défaites et aussi celui des excitations de la rue, est une gêne permanente beaucoup plus qu'un secours pour la défense nationale. Il contribue à énerver le pouvoir, à lui inspirer des résolutions désespérées. C'est un élément de désorganisation qui s'ajoute à tant d'autres et qui aide indirectement à engager le gouvernement impérial dans la voie où il va se perdre sans retour. Le malheur est qu'il y compromettra la France avec lui.

III

LA CONFÉRENCE DE COURCELLES

La marche sur Reims, 21 août. — État moral de l'armée. — Voyage de M. Rouher. — La conférence de Courcelles. — La marche vers Metz. — L'opposition de Mac-Mahon. — Retour de l'empereur et de l'armée vers Paris. — Dispositions prises. — Intervention de Palikao.

On a vu combien sont défectueux les ordres du 20 août, quel inutile resserrement ils impliquent. En outre, ils imposent des parcours beaucoup trop longs à des troupes pour la plupart jeunes ou inhabituées à la marche[1]. La chaleur et la poussière des plaines de Champagne aidant, ainsi que la mauvaise discipline, la fatigue et le désordre sont très grands. Du propre aveu du maréchal, qui en était pourtant responsable, ce mouvement « fut des plus pénibles. Grand nombre d'hommes de l'infanterie de marine et des régiments de marche restèrent en arrière. Je fus obligé d'arrêter la tête du 12e corps et de lui faire prendre position en arrière de celle qui lui avait été précédemment assignée[2]. »

Il faut dire que notre insouciance habituelle contribue à rendre plus dure encore cette épreuve. A la division Duhesme, on monte à cheval vers 6 heures du matin, alors que, par une disposition bizarre, cette cavalerie doit prendre la gauche du 1er corps. On reste ainsi plus d'une heure immobile, jusqu'à ce que l'on s'avise qu'il serait mieux de mettre pied à terre. On ne partira que vers midi[3].

De même, les conducteurs de voitures de tout genre, surtout ceux de bagages d'officiers, ne se font pas scrupule de

---

1. 40 kilomètres pour la division Vassoigne (Journal de la division, *R. H.*, III, 1905, 178).
2. Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1905, 166. Un certain nombre de traînards ne rejoignirent que le 22 (Journal de la division Vassoigne, *loc. cit.*).
3. Commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 372.

couper les colonnes et d'arrêter la marche des troupes [1]; le long convoi du quartier impérial interrompt ainsi l'écoulement du 12e corps. Les à-coups sont de tous les instants, en sorte que certains éléments n'arrivent au bivouac que dans la nuit [2].

Tant en raison de ces retards que du manque d'eau [3], l'armée occupe le soir des emplacements qui diffèrent de ceux indiqués [4]. Quant aux troupes qui n'ont pas encore rejoint, elles s'échelonnent jusqu'à Arcis-sur-Aube [5] ou sur les voies ferrées conduisant à Paris. De Sillery à Saint-Thierry, l'armée tient un front de 17 kilomètres seulement : elle est concentrée comme à la veille d'une bataille, et l'ennemi le plus proche est encore à plus de 100 kilomètres [6] !

L'imprévu du départ, l'abandon des approvisionnements du camp de Châlons, qui sont livrés au pillage [7] avant d'être

---

1. Ordre du 12e corps, 21 août, *R. H.*, III, 1905, 181.

2. Voir, au sujet de cette marche, le rapport du général de Labastie : général Lebrun, *loc. cit.*, 249 ; le Journal de la division L'Hériller, *R. H.*, III, 1905, 172 ; de Narcy, 162.

3. Pour le 1er corps, Journal du commandant Corbin ; général Ducrot, *La Journée de Sedan*, 85.

4. *1er corps :* Ormes (division Ducrot) ; Taissy (divisions Pellé et Duhesme, moins la brigade Septeuil) ; Cormontreuil (divisions L'Hériller et Lartigue) ; quartier général, Courcelles ;

5e corps : division Lespart entre Reims et Tinqueux ; quartier général, Tinqueux ;

7e corps : Sillery, sauf la division Dumont à Reims ;

12e corps, La Neuvillette (division Grandchamp), Saint-Thierry (division Lacretelle), entre ce village et La Neuvillette, division Vassoigne et réserves ; quartier impérial à Courcelles avec celui du maréchal (*R. H.*, III, 1905, 121).

5. Brigade Septeuil (*1er corps*) arrivant au camp où elle est placée sous les ordres du général de Bonnemains ; au *5e corps*, la division L'Abadie allant de Châlons aux Petites-Loges ; la division Goze à Billy-le-Grand (2e brigade) et Châlons (1re brigade) ; le général Brahaut allant de Brienne à Arcis-sur-Aube avec les 5e et 6e escadrons du 12e chasseurs et le 4e du 5e hussards. Au *7e corps*, la division Dumont arrivant à Reims le 21 ou la nuit suivante ; le 4e hussards débarquant à Saint-Hilaire ; les 4e et 8e lanciers, la réserve encore en chemin de fer (*R. H.*, III, 1905, 120).

A Chaumont, le 3e bataillon du 88e (*5e corps*) attend le dernier élément du 7e corps qui passe dans la nuit du 21 au 22 ; 374 hommes du 97e destinés à l'armée de Metz sont répartis entre les 49e et 88e (Journaux de marche du 5e corps, *R. H.*, III, 1905, 173).

6. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 28. Le prince néglige naturellement les patrouilles de cavalerie.

7. Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, III, 1905, 176.

incendiés, donnent à ce mouvement un aspect attristant : « Nous avons l'air de fuir devant l'ennemi. » Le moral de l'armée ne peut qu'en souffrir et chacun s'en rend compte [1]. Il n'est pas jusqu'à la vue de l'empereur et de l'interminable suite de voitures qui l'accompagne qui ne contribue à ces pénibles impressions. Un témoin voit Napoléon III longer le 6e lanciers : « Il était plutôt couché qu'assis sur son siège et avait l'air profondément affecté et affaissé. Son visage, couleur de cire, m'a paru bouffi, tuméfié; son regard vague, incertain. » Malgré les recommandations faites, un seul cri de *Vive l'empereur!* s'élève à son passage, celui du colonel [2].

Dans la soirée, le maréchal de Mac-Mahon parcourt les bivouacs et ne rentre qu'à 7 heures au quartier impérial de Courcelles. Il apprend que M. Rouher est auprès de Napoléon III, cherchant à obtenir qu'il dirige l'armée non sur Paris, mais vers l'est, à la rencontre de Bazaine.

A ce moment, en effet, l'idée « très arrêtée » du duc de Magenta est encore de marcher sur Paris [3]. L'absence de renseignements positifs concernant son collègue l'y a décidé.

M. Rouher est parti de Paris le soir du 20 août pour le camp de Châlons, « *proprio motu* et sans aucune mission du conseil des ministres, qui n'a pas connaissance de cette démarche » [4], non plus que l'impératrice, dit-on. Il paraît pourtant difficile d'admettre que cet homme d'État, dont le rôle a été si grand pendant le second Empire, entreprenne

1. Colonel de Ponchalon, Souvenirs de guerre, *France militaire* du 13 janvier 1893; ordre du 12e corps déjà cité ; le ministre de la guerre au maréchal, d. t. ch., 10h50 matin (*R. H.*, III, 1905, 168).

2. Commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 374. Voir, au sujet du déplorable état de santé de Napoléon III pendant la marche sur Sedan, Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870*, 39.

3. Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1905, 167 ; *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon. C'est M. de Saint-Paul, qui a accompagné Rouher, qui prévient le maréchal des efforts de ce dernier. L'idée de la retraite sur Paris est si bien arrêtée que, dans la journée, Bonnemains reçoit de Mac-Mahon « l'ordre de prendre ses dispositions pour aller coucher le surlendemain à Épernay » (Journal de la division, *R. H.*, III, 1905, 183).

4. Général de Palikao, 114 ; version confirmée par M. Rouher, *Enquête*, dépositions, I, 238.

ce pénible voyage seulement dans le but de voir Napoléon III, comme on l'assure. Il semble plus vraisemblable que l'impératrice entre pour une part dans sa résolution : elle entend renouveler les efforts déjà tentés sans succès pour obtenir l'abandon définitif de la retraite sur Paris[1].

Arrivé à Mourmelon vers 9h 30 ou 10 heures du matin, M. Rouher se présente aussitôt à l'empereur : « Je crois que tout est perdu », lui dit-il, dès les premiers mots. Le maréchal est déjà parti pour Reims. Napoléon III et Rouher se mettent en route isolément, après le déjeuner. Le « vice-empereur » atteint ainsi Courcelles, non sans avoir remarqué le triste aspect des troupes. C'est après le dîner qu'a lieu la conférence. Convoqué par l'empereur, Mac-Mahon est venu avec son chef d'état-major, général Faure.

Dès le premier moment, M. Rouher pose nettement la question : « Votre pensée est-elle d'aller au secours de Bazaine ou de revenir sur Paris ? » Puis il défend la première de ces solutions au moyen des arguments déjà mis en avant par l'impératrice. Rien n'exige une retraite sur Paris; l'abandon de l'armée de Metz serait du plus fâcheux effet et aurait les plus graves inconvénients. La régente et le conseil des ministres sont d'accord sur ce point. Sans doute, le prince royal est en marche vers la capitale, mais il lui faut huit jours pour y arriver et, pendant ce temps, le maréchal pourrait faire sa jonction avec Bazaine, puis revenir sur le prince royal, en protégeant Paris « dans des conditions de victoire » et après avoir sauvegardé tous les intérêts[2].

C'est la manœuvre de Napoléon Ier à la fin de la campagne de France que conseille Rouher, oubliant que Mac-Mahon n'est pas le grand empereur et que, de plus, cette idée n'eut aucun succès en 1814. Malgré les motifs politiques allégués, le maréchal se montre « très opposé » à la combinaison proposée. Ses forces sont insuffisantes

1. P. de La Gorce, VII, 185.
2. *Enquête*, dépositions, I, Rouher, 238-240 ; *ibid.*, Mac-Mahon, 30 et suiv. ; Souvenirs inédits cités.

pour qu'il se risque au milieu des armées prussiennes. Il croit Bazaine entouré à Metz par 200,000 hommes; le prince royal de Saxe est sous Verdun avec 60,000 à 80,000 hommes; le prince royal de Prusse arrive près de Vitry-le-François avec 150,000 hommes. En se portant vers l'est, l'armée s'exposerait à un désastre. Il est au contraire « de la plus haute importance » de conserver ces dernières troupes à la France; elles pourront servir de noyau pour l'organisation de 250,000 à 300,000 hommes[1]. D'ailleurs, ajoute le maréchal, il est impossible de secourir Bazaine. Il n'a plus de munitions ni de vivres, et l'on arriverait trop tard. « Qui vous a donné ces renseignements? » demande Rouher. Mac-Mahon se retourne vers le général Faure : « Voyons, qu'en pensez-vous? » — « Monsieur le maréchal, c'est impossible; vous n'avez qu'une marche à suivre, c'est de revenir sur Paris. » Rouher reprend alors, non sans humeur : « Il ne peut pas me convenir de discuter une question pareille. où je n'ai aucune compétence... Vous dites que c'est impossible. Je m'incline. Vous avez raison[2]. »

Jusqu'alors l'empereur n'est intervenu que par un mot : « Si l'armée de Châlons était battue, ce serait très grave! que deviendrions-nous? » M. Rouher l'interrompt : « Votre Majesté n'aurait alors qu'une seule chose à faire; se jeter au milieu de l'ennemi et se faire tuer![3] » On voit que M. Rouher, et sans doute avec lui la camarilla de l'impératrice, prendrait aisément son parti de la disparition de Napoléon III. « ... A cette situation, il n'y avait qu'un remède, l'abdication. Au fond, tout le monde la désirait. Personne n'a osé la demander et l'empereur paraît n'y avoir jamais pensé. On marchait au jour le jour, sans savoir où on allait, ni comment tout cela continuerait[4]. »

---

1. *Enquête,* dépositions, I, Mac-Mahon.

2. *Enquête,* déposition Rouher; elle confirme l'essentiel de celle de Mac-Mahon.

3. Souvenirs inédits cités.

4. Darimon, *Notes,* etc., 259, d'après une confidence de M. Rouher. Pendant la marche sur Sedan, Napoléon III persista dans son abstention du 22 août : « L'empereur ne voulut en rien peser sur les plans du duc de Magenta; il ne

La discussion close, Napoléon III reprend : « Mais alors qu'est-ce qu'il faut faire ? » Le défaut principal de Rouher n'est pas l'entêtement[1]. Il répond aussitôt : Nommer le maréchal généralissime, lui donner le commandement des troupes de Châlons et de Paris ; revenir avec l'armée sous la capitale. « Si V. M. y consent, je la prie de me dicter tout ce qu'il y a à faire. » Et l'homme d'État, du consentement de Mac-Mahon, écrit une note en dix-huit paragraphes énumérant les mesures à prendre en prévision d'un siège, un décret de nomination, une proclamation du maréchal aux troupes, enfin une lettre de l'empereur au commandant de l'armée définissant la situation[2]. Il a été convenu que ces pièces seraient envoyées à Paris, afin que le « gouvernement confirmât les instructions... à donner » et fît au *Journal officiel* les insertions nécessaires, dès que l'armée aurait commencé son mouvement rétrograde. Mac-Mahon annonce qu'il se mettra peut-être en marche le 22 pour Paris, s'il n'a pas de nouvelles de Bazaine. M. Rouher repart le soir même[3].

Il n'est pas inutile de faire remarquer que son intention évidente, en conférant à Mac-Mahon la haute main sur l'armée de Paris, est de faire échec au général Trochu. C'est une revanche de la désignation de ce dernier par l'empereur, en contradiction de la régence. Rouher n'en fera pas mystère lors de l'enquête parlementaire[4] et ce détail achève

---

prit aucune initiative et ne s'opposa jamais à aucun mouvement de l'armée, bien que — et j'ai lieu de le croire — il ne les approuvât pas tous » (Relation du général Pajol, *Moniteur universel*, 22 juillet 1871).

1. P. de La Gorce, *loc. cit.*

2. *Enquête*, déposition Rouher. Les Souvenirs inédits ne mentionnent pas cette note. Les autres documents ont été reproduits dans les *Papiers et Correspondance*, I, 59-63 et dans le Rapport Saint-Marc Girardin, *Enquête*, 134. L'original est de la main de M. Rouher, la signature, de l'empereur. Il y a deux projets de proclamation du maréchal. La note aurait été remise au ministre de la guerre par M. Rouher. Elle n'a pu être retrouvée (*R. H.;* III, 1905, 127).

3. *Enquête*, dépositions Mac-Mahon et Rouher ; Souvenirs inédits. Ces pièces devaient paraître au *Journal officiel* le 23, si M. Rouher apprenait la mise en retraite sur Paris.

4. A l'enquête, un député demanda si, dès le 21 août, il s'était manifesté au conseil des ministres des défiances contre le général Trochu : « Des défiances, c'est trop dire, reprit Rouher, mais enfin je ne dois pas vous dissimuler que

de fixer la physionomie de son voyage à Reims. Son but n'était pas seulement de voir l'empereur, comme l'écrit Palikao, mais d'obtenir l'abandon définitif de la retraite sur Paris, c'est-à-dire de l'essentiel du projet de Trochu.

De son côté, Palikao n'est pas resté inactif. A 10 heures du matin, il télégraphie à l'empereur : « Il y a deux partis à prendre : ou dégager promptement Bazaine dont la position est des plus critiques, en se portant en toute hâte sur Montmédy ; ou marcher contre le prince royal de Prusse dont l'armée est nombreuse et qui a la mission d'entrer dans Paris, où il serait proclamé empereur d'Allemagne (*sic*). Dans ce dernier cas, je puis envoyer le 13e corps d'armée, général Vinoy, 27,000 hommes, occuper La Ferté-sous-Jouarre, où il serait le pivot d'un mouvement tournant de l'armée de Mac-Mahon, qui marcherait vigoureusement sur le flanc de l'armée prussienne, soit qu'elle prenne la route de Vitry, Champaubert et Montmirail, soit qu'elle se dirige par Wassy, Montier-en-Der et Brienne[1]. »

Ainsi, le ministre admet encore deux combinaisons dont l'une aboutirait, en dernière analyse, à la retraite sur Paris. Quoi qu'il en ait dit depuis[2], il ne laisse percer aucune préférence, sinon, peut-être, pour l'attaque de flanc contre le prince royal. Mais le soir, sous l'impression de motifs inconnus, son attitude s'accentue. Cette fois, il télégraphie directement au duc de Magenta, et son télégramme revêt les apparences d'un ordre : « Je considère comme indispensable que votre armée aille dégager le maréchal Bazaine. Songez à l'effet moral que produirait toute apparence d'abandon de cette armée qui a héroïquement combattu et qui est formée d'excellentes troupes. Faites-moi connaître vos

---

lorsque je proposai à l'empereur de nommer le maréchal de Mac-Mahon généralissime, c'était pour placer le général Trochu sous les ordres du maréchal... parce que je trouvais que la situation du général... était une situation mal définie vis-à-vis du ministre de la guerre et que je trouvais, dans les services rendus par le maréchal..., dans son autorité, dans son bon esprit, une garantie de la bonne direction des affaires militaires à Paris... » (*Enquête*, dépositions, I, 242).

1. *Papiers et Correspondance*, I, 45.

2. *Enquête*, dépositions, I, Palikao, 171.

intentions. Vous savez que des convois de munitions et de vivres sont échelonnés sur la route de Montmédy à Thionville et que l'armée de Bazaine en manque totalement[1]. » C'est encore exagérer le ton pessimiste des dépêches de Metz. Malgré tout, le maréchal n'en est pas ébranlé et sa décision paraît encore « irrévocable », suivant ses propres termes[2]. Cette fermeté n'est pas pour durer longuement.

1. D. t. ch., 5 heures du soir, *R. H.*, III, 1905, 169. Dans un autre télégramme de 10h 15 du soir, le ministre transmet au maréchal des renseignements arrivés par « une voie très sûre » à l'ambassade de Vienne : « Le choléra et le typhus font de nombreuses victimes » à l'armée du prince royal. « On ne sait ce qui arrivera si la guerre se prolonge » (*Papiers et Correspondance*, I, 44). Ces renseignements sont entièrement faux.

2. Souvenirs inédits.

IV

LA DÉPÊCHE DU 20 AOUT

Mouvements opérés le 22 août. — État de l'armée. — Nouvelle décision de Mac-Mahon. — Motifs réels de ce revirement. — La dépêche du 20 août. — Sa disparition. — Son influence possible. — La marche sur Montmédy. — Rentrée de Rouher à Paris. — Nouvelles instances de Palikao.

Le 22 août, l'armée achève sa concentration. Les 1er et 12e corps restent immobiles ou peu s'en faut [1]. Au 5e, les divisions L'Abadie et Goze arrivent aux Petites-Loges et à Reims; les réserves d'artillerie et du génie débarquent dans la gare de cette ville; le général Brahaut demeure à Sommesous [2].

Au 7e corps, le 4e lanciers et deux escadrons du 8e (1er et 2e) débarquent à Reims; les 3e et 4e sont encore entre cette ville et Soissons. Les réserves et les parcs arrivent en gare [3].

Comme on sait, la division Bonnemains est restée au camp de Châlons. La nuit du 21 au 22 et le matin qui suit, un certain nombre d'unités viennent la rejoindre et passent sous les ordres de son chef: les 7e et 8e chasseurs à cheval, le 5e cuirassiers, le 2e escadron du 6e, la 3e batterie du 19e, tous destinés au 12e corps. On commence l'évacuation du camp, en formant « deux énormes convois, l'un régulier, l'autre auxiliaire, chargés de toutes les dépouilles transportables... »; un dépôt d'isolés d'infanterie s'embarque à Mourmelon pour Reims [4].

---

1. D'après le Journal du commandant David (général Fay, 319), la 1re division du 1er corps se porte à Cormontreuil (9 ou 10 km).

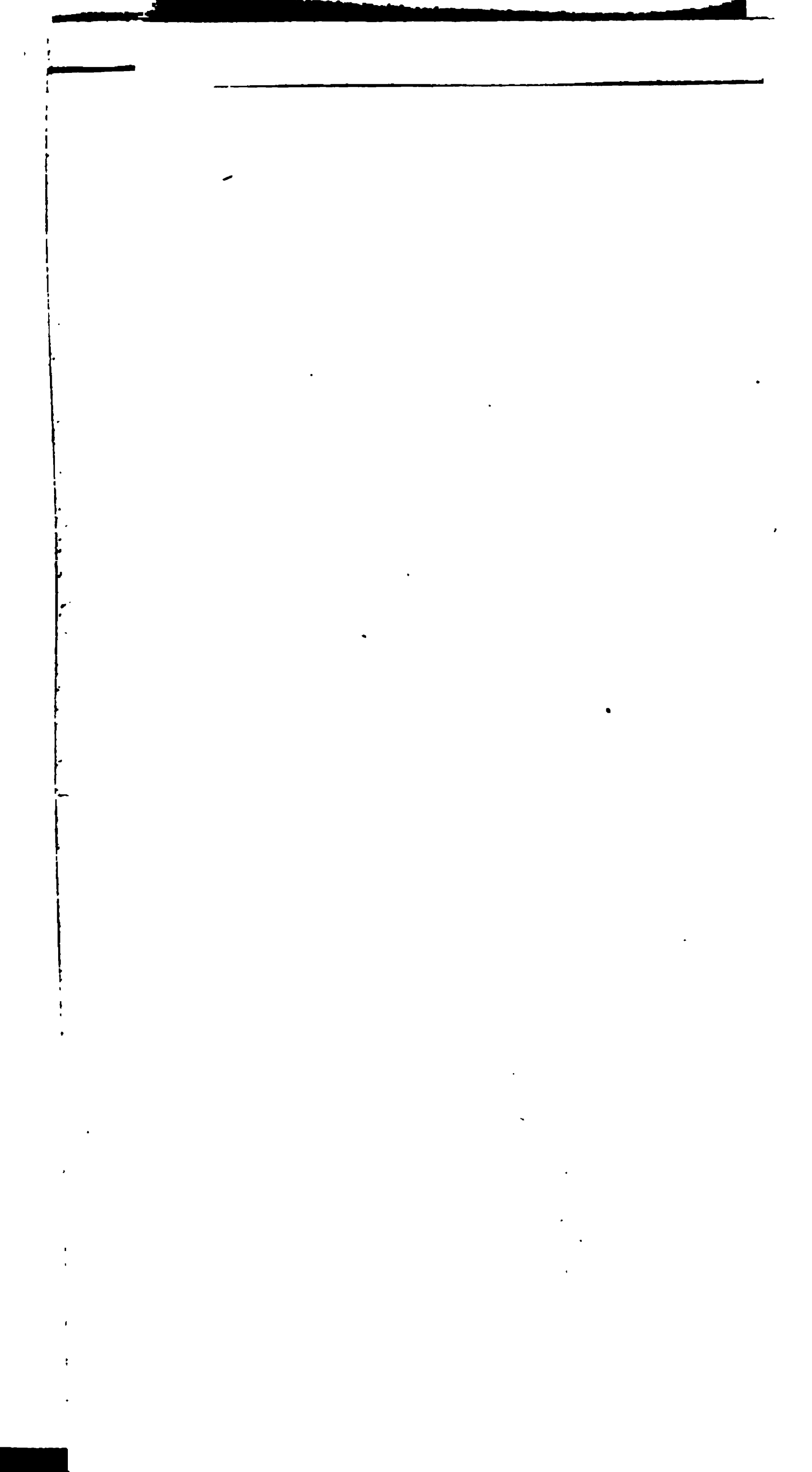
2. La division L'Abadie est ralliée par le 3e bataillon du 88e venant de Chaumont par Paris; le 5e hussards marche avec la 1re brigade de Goze; les deux escadrons du 5e lanciers venant de Biesles rejoignent le général Brahaut par Bar-sur-Aube et Paris (*R. H.*, III, 1905, 121 et *passim*).

3. *R. H.*, III, 1905, 121.

4. Journal de la division Bonnemains, *R. H.*, III, 1905, 341.

Carte II


ARLON
LONGWY
LONGUYON
Cosnes
Lexy
Rehon
Cutry
Haucourt
Chénières
Villers-la-Montagne
Laix
Morfontaine
Beuveille
Pierrepont
Boismont
Ville-au-Montois
Fillières
Joppécourt
Arrancy



Malgré le voisinage de cette grande ville, les troupes souffrent déjà du manque de vivres. Les distributions, quand il s'en fait, sont le plus souvent tardives; certaines fractions s'ingénient à se procurer elles-mêmes des aliments, mais les quantités distribuées sont insuffisantes, et les hommes se voient réduits à faire main basse sur le gibier, fort abondant autour de Reims, à couper du bois dans les propriétés privées, « nouveau prélude à des habitudes plus qu'irrégulières », qui se développent « avec une effrayante rapidité »[1]. Aussi le général Ducrot insère-t-il, dans un ordre, ces lignes significatives : « MM. les officiers devront se faire obéir et maintenir la discipline même par les moyens les plus extrêmes. Le général commandant le 1er corps les couvre de sa propre responsabilité[2]. » Mais la direction supérieure est trop incertaine, le relâchement trop général pour que ces recommandations aient le moindre succès. Encouragée par la faiblesse de tous, l'indiscipline ira croissant jusqu'au dernier jour de l'armée de Châlons.

Les premières dispositions prises par le maréchal confirment son intention de se retirer vers Paris. A Sainte-Menehould, le général Margueritte reçoit l'ordre de se porter sur Reims[3]; le général de Salignac-Fénelon, sur la voie romaine, au sud-est, est avisé de prendre la même direction. Enfin, la division Bonnemains et les troupes qui lui sont rattachées devront marcher sur Épernay le matin du 24. Le bataillon laissé au camp de Châlons et les services administratifs s'embarqueront le soir du 23 pour Dammartin, où ils attendront des ordres[4].

Dans la matinée, Mac-Mahon dictait à son chef d'état-major des instructions dirigeant le reste de l'armée, dès le 23, sur Paris. Le lieutenant-colonel Broye en prenait même

1. Rapport du général de Labastie, général Lebrun, 250.
2. Ordre de mouvement pour le 23, *R. H.*, III, 1905, 332.
3. D. t., 7h 40 du matin, *R. H.*, III, 1905, 341.
4. Ordre non daté et sans heure reproduit comme étant du 22 au matin par la *R. H.*, III, 1905, 342. La veille, Bonnemains avait reçu l'ordre d'aller coucher le 23 à Épernay (*ibid.*, 183).

copie pour les porter au ministre et au général Trochu[1], quand M. Pietri, secrétaire particulier de l'empereur, remet au maréchal une dépêche de Bazaine datée du 19 août. Elle est ainsi conçue : « L'armée s'est battue hier toute la journée sur les positions de Saint-Privat et de Rozérieulles, et les a conservées. Les 4e et 6e corps seulement ont fait, vers 9 heures du soir, un changement de front, l'aile droite en arrière, pour parer à un mouvement tournant par la droite que les masses ennemies tentaient d'opérer à l'aide de l'obscurité. Ce matin, j'ai fait descendre de leurs positions les 2e et 3e corps, et l'armée est de nouveau groupée sur la rive gauche de la Moselle, de Longeville au Sansonnet... Les troupes sont fatiguées de ces combats incessants, qui ne leur permettent pas les soins matériels, et il est indispensable de les laisser reposer deux ou trois jours. Le roi de Prusse était ce matin avec M. de Moltke à Rezonville, et tout indique que l'armée prussienne va tâter la place de Metz. Je compte toujours prendre la direction du nord et me rabattre ensuite par Montmédy sur la route de Sainte-Menehould et Châlons, si elle n'est pas fortement occupée. Dans ce cas, je continuerai sur Sedan et même Mézières pour gagner Châlons[2]... »

On sait que penser de la situation ainsi défigurée par Bazaine et de la réalité de ses projets. Ces simples mots : *Je compte toujours prendre la direction du nord,* suffisent pourtant à retourner les dispositions de Mac-Mahon. Il en déduit, malgré les réticences de son collègue, que l'armée de Metz va se mettre en route et qu'il la rencontrera vers

---

1. Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1905, 329 ; à l'Enquête (dépositions, I, 31), tout en donnant la même version, le maréchal déclara que la dépêche de Bazaine lui avait été communiquée vers 4 heures du soir. Mais il résulte de l'examen de la correspondance que cette communication eut lieu dans la matinée, entre 7h 40 et 10h 45.

2. *Papiers et Correspondance*, I, 46, dépêche transmise par le commandant supérieur de Verdun à l'empereur et au ministre, d. t., 8h 5 du matin. Ce document, remis le 20 août à 3 heures par Bazaine au garde forestier Brady, parvient ainsi à Verdun. Le texte reproduit par la *R. H.*, III, 1905, 128, ne concorde pas avec celui des *Papiers et Correspondance*, ni même avec celui de la *R. H.* elle-même (*ibid.*, 330-343).

Montmédy[1]. Sa décision est prise aussitôt, sans nulle intervention étrangère, presque sans hésitation. C'est la persuasion qu'il marche au-devant de Bazaine, et cette persuasion seule, qui dicte sa résolution[2].

La soudaineté de ce nouveau revirement vaut d'être expliquée. Jusqu'alors c'était à regret que Mac-Mahon s'éloignait de Metz, pensant bien que l'opinion lui ferait un grief d'abandonner un collègue malheureux. Mais il croyait ne pas devoir aventurer notre dernière armée « dans une entreprise téméraire ». La situation change absolument, dès lors qu'il a reçu des nouvelles de Bazaine et des données sur ses projets[3]. Il ne veut pas « laisser l'armée de Metz, affaiblie par plusieurs batailles, rencontrer seule des forces aussi considérables »[4]. C'est d'ailleurs un véritable soulagement pour lui que d'aller au-devant de son collègue[5].

Il est permis de se demander si ces mots de Bazaine : *Je compte toujours prendre la direction du nord,* comportent d'aussi graves conséquences. Ils datent du 19 août, trois jours auparavant, et, depuis lors, aucun renseignement n'est survenu donnant à croire que le maréchal a mis son idée à exécution. Bien au contraire, des télégrammes venant des sources les plus diverses indiquent d'une façon positive que l'armée a été refoulée dans Metz : elle y est même menacée d'un siège[6]. Pour des yeux clairvoyants, ce

1. *Enquête,* dépositions, I, 31. Dans les Souvenirs inédits, rédigés longtemps après les événements et par suite plus sujets à caution, le maréchal écrit même qu'il pensa que Bazaine était à ce moment en marche sur Montmédy.

2. Souvenirs inédits et *Enquête, loc. cit.*

3. *R. H.,* III, 1905, 129, d'après des renseignements fournis par le général Broye.

4. *R. H.,* III, 1905, 130, reproduisant des renseignements fournis par le général Péting de Vaulgrenant.

5. *R. H.,* III, 1905, 129, d'après le général Broye.

6. Le ministre à Mac-Mahon, d. t., 21 août, 4h 55 du soir ; le sous-préfet de Verdun au ministre de l'intérieur, 5h 45 et 6h 49 du soir ; le sous-préfet de Montmédy au ministre de l'intérieur, d. t., 10h 1 du soir (*R. H.,* III, 1905, 185-186) ; le ministre de l'intérieur aux préfets, etc., d. t., 22 août, minuit 15 ; le sous-préfet de Montmédy au ministre de l'intérieur, d. t., 8h 18 du matin ; X. à l'agence Havas à Paris, d. t., 6h 45 du matin ; le sous-préfet de Montmédy au sous-préfet de Sedan, d. t., 1 heure du soir ; le général Uhrich au ministre de la guerre, d. t. ch., 1h 35 du soir ; le commandant de place de Longwy à

fait résulte de la propre dépêche de Bazaine. Il ressortira encore mieux d'une série de communications venant de Metz dans cette journée du 22.

L'empereur, le ministre de la guerre reçoivent successivement plusieurs télégrammes représentant la situation de Metz sous de sombres couleurs et laissant même prévoir son investissement[1], mot qui revient comme un glas dans presque tous ces documents; si Bazaine fait allusion au projet de marche sur Montmédy, c'est pour l'ajourner à « quelques jours ». Il en résulte, ainsi que de tous les renseignements d'autre source, que l'armée de Metz n'avait pas encore quitté ses emplacements à la date du 20 et que, le 22, rien n'annonce encore qu'elle les ait évacués. Comment, dans ces conditions, Mac-Mahon peut-il s'attendre à trouver son collègue « aux environs de Montmédy » ?

Il est vrai que le maréchal a ensuite affirmé à plusieurs reprises qu'il n'avait pas eu connaissance de ces dépêches

---

l'empereur et au maréchal, d. t., 4h 40 du soir; le sous-préfet de Montmédy au ministre de la guerre, d. t., exp. 12 heures du soir (*ibid.*, 342 et suiv.).

1. A l'empereur, 20 août, arrivée par Thionville, d. t., 22 août, 2h 12 du soir :

« Mes troupes occupent toujours les mêmes positions. L'ennemi paraît établir des batteries qui doivent lui servir à appuyer son investissement ; il reçoit constamment des renforts... Nous avons dans la ville de Metz au delà de 16,000 blessés. »

Au ministre de la guerre, venue par Mézières, d. t., 22 août, 1h 7 du soir, arrivée à 2h20 : « Nous sommes sous Metz, nous ravitaillant en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours et paraît commencer à nous investir... J'ai reçu la dépêche de Mac-Mahon, auquel j'ai répondu ce que je crois pouvoir faire dans quelques jours. »

Le général Coffinières au colonel Turnier, commandant la place de Thionville, 20 août, transmise au ministre, d. t., 22 août, et parvenue à une heure non indiquée : «... Si vous êtes certain de faire passer une dépêche, vous pouvez dire que les Prussiens ont attaqué notre armée sur le plateau d'Amanvillers, à 12 kilomètres environ à l'ouest de Metz. Après un combat des plus vigoureux, nos troupes, cédant vers la droite, faute de cartouches, se sont retirées sous Metz et sont entassées entre Longeville, Saint-Quentin, Plappeville, Le Coupillon et la droite au fort Moselle. C'est une assez mauvaise position, attaquable sur les deux faces de l'est et de l'ouest. Les Prussiens s'établissent fortement autour de nous et ne nous laisseront pas longtemps pour nous refaire. Nous avons 11,000 à 12,000 blesses dans la place et peu de ressources pour les soigner » (*Papiers et Correspondance*, I, 48; *R. H.*, III, 1905, 134). Cette dernière dépêche en reproduit à peu près textuellement une autre du commandant de Longwy à l'empereur et au maréchal, 4h 40 du soir, expédiée à 10h 20 du soir (*ibid.*, 347).

ou qu'il ne leur avait prêté qu'une importance restreinte [1]. Que penser d'un général en chef auquel on laisse ignorer des documents de cette importance, dans un moment aussi décisif ? Que penser aussi de la mentalité d'un commandant d'armée qui dédaigne de pareils moyens d'information ?

D'ailleurs, il est visible que Palikao, lui aussi, considère la situation de Bazaine comme « des plus critiques ». Ne pas le secourir serait « un désastre » [2]. Il ne croit pas le maréchal en route sur Montmédy ou même se préparant à partir ; il s'attend à le voir investi dans Metz, ayant besoin de secours immédiats. Sa conception de la marche sur Montmédy n'est pas celle de Mac-Mahon, et cette circonstance, seule, serait déjà de nature à compliquer nos affaires.

Une autre communication de Bazaine, datée du 20 août, est encore adressée au maréchal : « J'ai dû prendre position près de Metz pour donner du repos aux soldats et les ravitailler en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours autour de moi, et je suivrai probablement, pour vous rejoindre, la ligne des places du nord, et je vous préviendrai de ma marche, si toutefois je puis l'entreprendre sans compromettre l'armée [3]. »

---

1. Le maréchal ne pense pas que l'empereur lui ait communiqué dans son entier la première dépêche ; il n'a eu aucune connaissance de la deuxième ; il ne se rappelle pas avoir eu communication de la troisième (*R. H.*, III, 1905, 134, 135, d'après l'instruction du procès Bazaine). Le maréchal a dit à cette instruction : « L'empereur avait un bureau télégraphique attaché à son quartier général. Toutes les dépêches à mon adresse ou envoyées par moi passaient par ce bureau... L'empereur arrivait le plus souvent avant moi au bivouac ; à mon arrivée, il me donnait, de vive voix, communication des dépêches arrivées depuis le moment où je l'avais quitté. Il ne me faisait remettre par écrit que celles importantes ; il est donc possible que toutes les dépêches que vous venez de me citer et qui n'avaient point, pour moi, une grande importance, à l'exception de celle adressée au colonel Stoffel, m'aient été communiquées sans que je m'en rappelle » (*R. H.*, III, 1905, 135).

Ces explications paraissent invraisemblables. Quel général en chef admettrait qu'une autre autorité décidât de l'importance des renseignements qu'il a reçus et se réservât de les lui communiquer verbalement ou par écrit ?

2. D. t. à l'empereur, 21 août, 10 heures du matin ; d. t. à l'empereur, 22 août, 1h 5 du soir ; *Papiers et Correspondance*, I, 45, 47.

3. Les inspecteurs délégués de l'état-major à colonel d'état-major Stoffel... 22 août, d. t., 4h 50 du soir (*R. H.*, III, 1905, 126). Ce texte diffère de celui des *Papiers et Correspondance*, I, 45, qui paraît incorrect.

D'après les dépositions au procès Bazaine (*Compte rendu sténographique*

La seule différence saillante entre cette dépêche et les précédentes réside dans la réserve qu'elle contient au sujet de la marche par le nord. Par cette raison même, elle devrait nécessairement attirer l'attention. Pourtant, il résulte des dépositions à l'instruction et au procès Bazaine que ni le colonel Stoffel, ni Mac-Mahon, ni même l'entourage de ce dernier ne se souviennent d'en avoir eu connaissance [1]. Le maréchal l'a déclaré de la façon la plus nette à l'instruction et pendant le procès. Quant à Stoffel, ses souvenirs sont singulièrement flottants et les contradictions nombreuses entre ses dépositions et sa brochure, *La Dépêche du 20 août* [2]. Un fait certain est que le télégramme de Miès et Rabasse lui est adressé le 22 août à 4h 50 du soir et parvient au quartier impérial entre 10 et

---

quotidien, 210-237), les trois dépêches à l'empereur, au ministre et au maréchal furent portées de Metz à Thionville, le 21 août, par Mme Imbert, qui les remit à midi 15 au colonel Turnier. Des duplicata de ces dépêches et la lettre du général Coffinières lui furent remis, presque à la même heure, par l'agent de police Flahaut.

Le télégraphe étant coupé à l'ouest de Thionville depuis 10 heures du matin, Turnier confia les dépêches et la lettre à M. Guyard, commissaire de police ; il en remit également une expédition à M. de Bazelaire, élève de l'École polytechnique, qui rentrait à Paris par la Belgique et Givet.

M. Guyard porta ces documents au lieutenant-colonel Massaroli, commandant de Longwy. Celui-ci, ce qui ne se comprend guère, les remit aux inspecteurs de police Miès et Rabasse, dont nous avons mentionné l'envoi aux nouvelles (voir *suprà*, p. 141). D'après la *R. H.*, III, 1905, 347, il transmit pourtant directement à l'*empereur* la dépêche qui lui était destinée et au *ministre* la lettre du général Coffinières. Les *Papiers et Correspondance*, I, 48, reproduisent en effet cette dépêche comme étant arrivée à l'empereur, mais sans indiquer qu'elle vient de Longwy. Quant à la lettre de Coffinières, en réalité elle est expédiée à l'*empereur* et au *maréchal* par le commandant de Longwy (22 août, d. t., 4h 40 du soir, exp. 10h 20, *R. H.*, III, 1905, 347). Les deux inspecteurs envoyèrent les trois dépêches et la lettre, le 22 vers 5 heures du soir, par le télégraphe, au colonel Stoffel (*R. H.*, III, 1905, 136). La *R. H.* ne reproduit qu'un seul de ces télégrammes, celui adressé au maréchal.

M. de Bazelaire, arrivé le 22 vers 1 heure du soir à Givet, s'empressa de faire partir les trois télégrammes ; il remit la lettre de Coffinières, le 23, au ministère de l'intérieur. Ces duplicata auraient donc dû parvenir à destination avant les envois de Miès et de Rabasse. La *R. H.* n'en fait pas mention. Notons que M. de Bazelaire, après avoir déclaré à l'instruction qu'il avait porté quatre dépêches, a déposé au procès qu'il n'en avait porté que deux.

1. Miès et Rabasse, revenus le 25 août au quartier général à Rethel, remirent au colonel Stoffel le 26 les originaux de ces dépêches.

2. M. Alfred Duquet a montré ces contradictions de la façon la plus irréfutable dans son *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 231 et suiv.

11 heures[1]. Il est probable, d'autre part, que les originaux des dépêches sont remis à Stoffel le 26 août. Comment des documents aussi importants ne sont-ils pas aussitôt portés au maréchal ? Certaines contradictions autorisent tous les doutes à cet égard[2].

Il convient d'ajouter que, d'après Mac-Mahon lui-même, il n'est pas certain que la lecture de la dépêche du 20 août changerait sa décision : « Vous me demandez, a-t-il déclaré à l'instruction du procès Bazaine, si, l'ayant reçue, j'aurais continué mon mouvement vers l'est. Cette question est délicate. Je vous répondrai cependant consciencieusement qu'il est probable que, même après sa réception, j'aurais continué ma marche vers la Meuse, sauf à voir ce qu'il y avait à faire, y étant arrivé[3]. »

En résumé, le maréchal n'a pas connaissance des restrictions significatives apportées par Bazaine à son prétendu projet, mais cette circonstance, à l'en croire, n'influe que médiocrement sur sa décision. Il est permis de s'en étonner.

Quoi qu'il en soit, ses hésitations ne sont pas de longue durée : dès 10h45, il télégraphie au général de Palikao : « Le maréchal Bazaine a écrit du 19 qu'il comptait toujours opérer son mouvement de retraite par Montmédy. Par suite,

---

1. D. t. citée, transmise à Reims à 10h 30 du soir, au quartier impérial à 10h 10 (?). Le télégramme de Miès et Rabasse se termine ainsi : « Faut-il rentrer ? Réponse de suite. » Contrairement à ce qui a souvent été dit, le télégramme du maréchal au commandant de Longwy (9h 30 du soir, exp. le 23 à 0h 35 du matin, *R. H.*, III, 1905, 328) ne peut être une réponse, en raison de son heure et bien qu'il prescrive la rentrée des deux émissaires.

2. Accusé formellement par le rapporteur et le commissaire du gouvernement d'avoir intercepté « au moins deux fois » le télégramme adressé au maréchal, Stoffel demanda sa traduction en conseil de guerre. Le ministre rendit une ordonnance de non-lieu le 13 juillet 1874. On a souvent supposé que cet officier obéissait au désir de ne pas faire obstacle à la marche sur Montmédy, voulue par l'impératrice, à laquelle il était tout dévoué.

3. Reproduit par la *R. H.*, III, 1905, 138. Une phrase du maréchal, qui, d'après la *R. H.*, serait extraite de sa déposition pendant le procès, est moins affirmative : « Je ne me rappelle pas avoir reçu cette dépêche et il me semble impossible qu'elle m'ait échappé, puisqu'elle m'aurait permis d'arrêter le mouvement vers l'est, si les circonstances avaient paru l'exiger. » Le maréchal ne déposa point au procès ; il répondit par écrit aux questions du président et ces réponses, reproduites dans le *Compte rendu sténographique quotidien*, ne contiennent pas les deux derniers membres de phrase ci-dessus.

je vais prendre mes dispositions pour me porter sur l'Aisne[1]... » A 10h 55, il écrit à Bazaine, par l'intermédiaire du général commandant à Verdun, du commandant de Montmédy, du maire de Longuyon, recommandant de faire parvenir sa dépêche par cinq ou six émissaires différents, auxquels on payerait les sommes nécessaires, quelles qu'elles fussent : « Reçu votre dépêche du 19. Suis à Reims ; me porte dans la direction de Montmédy. Serai après-demain sur l'Aisne où j'agirai suivant les circonstances pour vous venir en aide. Envoyez-moi de vos nouvelles[2]. »

Sur les entrefaites, M. Rouher est rentré à Paris le matin du 22. A 9 heures, il fait connaître au conseil des ministres les résultats de son voyage. Le général de Palikao exprime aussitôt sa vive désapprobation, en renouvelant ses affirmations précédentes; à l'appui de cette thèse que le maréchal doit marcher au secours de l'armée de Metz, il essaie de faire valoir des « calculs militaires » devant cet auditoire profane. Unanimement, le conseil se déclare convaincu; on rédige, séance tenante, le télégramme suivant, qui se croise avec les précédents et n'exerce, par suite, aucune influence sur la décision :

« Le sentiment unanime du conseil, en présence des nouvelles du maréchal Bazaine, est plus énergique que jamais. Les résolutions prises hier soir devraient être abandonnées. Ni décret, ni lettre, ni proclamation ne devraient être publiés. Un aide de camp du ministre de la guerre part pour Reims avec toutes les instructions nécessaires.

« Ne pas secourir Bazaine aurait à Paris les plus déplorables conséquences. En présence de ce désastre, il faudrait craindre que la capitale ne se défende pas.

« Votre dépêche à l'impératrice[3] nous donne la conviction que notre opinion est partagée.

---

1. *Papiers et Correspondance*, I, 428.
2. Exp. midi 40, *R. H.*, III, 1905, 325. Le texte, reproduit dans les *Papiers et Correspondance*, I, 49, se termine par cette phrase incompréhensible : « Traitez marché de vos nouvelles. »
3. D'après la *R. H.*, III, 1905, 133, cette dépêche n'a pas été retrouvée. Peut-être s'agit-il de l'une de celles du 18 août (voir *suprà*, p. 120).

« Paris sera à même de se défendre contre l'armée du prince royal de Prusse. Les travaux sont poussés très promptement ; une armée nouvelle se forme à Paris. Nous attendons une réponse par le télégraphe [1]. »

Quoique la décision soit déjà prise, il est indéniable qu'une mise en demeure aussi formelle, s'adressant à un caractère aussi effacé que celui de Mac-Mahon, est de nature à lever pour lui toute hésitation. C'est une lourde responsabilité qu'assument Palikao et, avec lui, le conseil des ministres. Ce ne sera pas la dernière.

A 4 heures, l'empereur accuse au général réception de sa dépêche : « Nous partons demain pour Montmédy. Pour tromper l'ennemi, faites mettre dans le journal (*sic*) que nous partons avec 150,000 hommes pour Saint-Dizier. J'accepte Wimpffen à la place de Failly. Maissiat ne peut pas continuer ; vous nommerez Lacretelle à sa place. Supprimez (*sic*) les décrets que vous a portés Rouher, mais exécutez les conclusions pour l'appel des anciens soldats [2]. »

On voit à quelle enfantine précaution descend Napoléon III afin d'assurer la sécurité de notre mouvement. Les indiscrétions de la presse française ne tarderont pas à en montrer l'inanité.

---

1. D. t., 1h 5 du soir, le ministre à l'empereur, *Papiers et Correspondance*, I, 47. Texte différant légèrement de celui de la *R. H.*, III, 1905, 133. D'après la *R. H.*, *ibid.*, 331, qui en donne encore une autre version, ce télégramme, chiffré, daté de Paris, *1 heure du soir*, fut transmis à Reims à 1h 20. D'après l'*Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 31, l'empereur ne communiqua pas ce télégramme au maréchal ; il se borna à lui en indiquer le sens.

2. D. t., *Papiers et Correspondance*, I, 48. Le texte des Souvenirs inédits (*R. H.*, III, 1905, 331) est un peu différent.

V

LE PLAN PALIKAO

Divergences entre Palikao et Mac-Mahon. — Les deux projets examinés par Palikao. — Projet de marche vers la Meuse. — Chances de succès. — La manœuvre sur Saint-Dizier en 1814. — Appréciation d'ensemble. — Indiscrétions commises.

On a fait remarquer, à juste titre, qu'une différence essentielle sépare les conceptions du maréchal et celles de Palikao. Le premier entend simplement marcher au-devant de Bazaine, qu'il croit déjà en mouvement vers nos places du nord. Le second ne nourrit pas les mêmes illusions. Il sait, et sa correspondance en fait foi, l'armée de Metz dans une situation très difficile, sinon tout à fait compromise. Ses visées en ce qui touche l'armée de Châlons sont donc beaucoup plus étendues.

D'après son propre témoignage[1], il étudie successivement deux projets. Un bruit trop légèrement accueilli porte que le prince royal de Prusse doit « abandonner la direction de la ligne de la Marne sur Paris et descendre de Bar-le-Duc par Wassy » vers la vallée de l'Aube, qu'il suivra comme les alliés en 1814. C'est prêter gratuitement à l'ennemi une intention difficile à justifier. Pour quelle raison s'éloigner de la ligne droite, quitter la vallée de la Marne, où les ressources abondent, afin de suivre une direction excentrique, à travers un pays moins favorisé? Les conditions de la guerre ne sont plus celles de 1814. En 1870, il n'y a pas

---

1. *Enquête*, dépositions, I, Palikao, 169; *Un ministère de la guerre de vingt-quatre jours*, 96 et suiv. Voir *suprà*, p. 176. On a souvent tenté de représenter Palikao comme un esprit supérieur (voir notamment ce qu'écrit le comte d'Hérisson dans son *Journal d'un officier d'ordonnance*). Son livre et sa déposition à l'enquête donnent une tout autre impression, sans parler du reste.

d'armée d'invasion venue de la trouée de Belfort au plateau de Langres, comme celle de Schwartzenberg.

Dans cette hypothèse, l'intention de Palikao est de « former à La Ferté-sous-Jouarre un pivot solide » avec le 13e corps et de « faire exécuter à l'armée de Châlons une conversion à droite, en s'appuyant sur ce pivot et en se rapprochant de Château-Thierry », afin d'attaquer de flanc « l'armée prussienne »[1].

Pour apprécier le sérieux de ce projet, il convient de se souvenir que le 13e corps est en formation, qu'il ne sera constitué entièrement qu'à Paris, après la retraite bien connue du général Vinoy[2]. Faire intervenir ce corps d'armée dans de telles conditions semble au moins prématuré.

D'ailleurs, le prince royal ne songe nullement à suivre la vallée de l'Aube, et Palikao se voit forcé de recourir à une autre combinaison. Bien qu'il n'en fasse pas mention, il paraît évident que les renseignements reçus de Bazaine contribuent à sa décision.

Cette fois, en effet, il s'agissait d'assurer « la jonction des armées de Châlons et de Metz », afin de « dégager celle-ci de l'étreinte des armées prussiennes et ensuite de réunir en un même point une force considérable qui permît de reprendre... une offensive en rapport avec le caractère » national. S'inspirant de la campagne de Dumouriez en 1792, bien que les circonstances diffèrent par essence, le ministre voudrait voir Mac-Mahon opérer une marche rapide de la Marne à la Meuse. Il admet d'abord que l'armée, formée en trois colonnes et partant du camp de Châlons, se mettra en mouvement le 21 août. Le 25, elle sera sur la Meuse, de Charny à Verdun[3].

. . . .

1. Général de Palikao, 96-97. Voir *suprà*, p. 176.
2. Il lui manqua toujours certains éléments, notamment sa division de cavalerie.
3. *1er et 12e corps :*

21 août,	Suippes (de Mourmelon) . . .	12	kilomètres ;
22 —	Sainte-Menehould	26	—
23 —	Clermont	12	—
24 —	Verdun	24	—

(*Voir suite de la note page 190.*)

De Sainte-Menehould à Verdun, trois corps d'armée sur quatre doivent suivre la même route, ce qui implique de graves difficultés que ne paraît pas soupçonner le ministre. Le 5e corps, le plus faible comme effectif, prendra seul une route plus au nord. Il est destiné à confirmer le prince royal dans la pensée que l'armée se retire sur Paris [1]. Si, le 25, la IIIe armée est à Vitry, à 100 kilomètres de Verdun, il lui faudra au moins trois jours pour atteindre les abords de cette place ; dans l'intervalle, Mac-Mahon aura battu le prince royal de Saxe, qui est, avec 70,000 hommes environ, entre Verdun et Étain. Palikao admet en effet deux hypothèses concernant cette rencontre décisive. Si Frédéric-Charles tente de venir appuyer le prince saxon, il attirera derrière lui l'armée de Metz. La situation des deux armées allemandes entre deux armées françaises deviendra très difficile, et un échec des premières, sans retraite assurée, changera entièrement la face des choses.

Si, au contraire, Frédéric-Charles continue d'investir Metz, le prince royal de Saxe sera « très probablement » rejeté dans cette direction ; les Allemands se verront « obligés » à la retraite ; la jonction de nos armées sera « faite » [2].

On voit que, suivant la règle habituelle, de toutes les

7e corps :

21 août,	Sommepy (de Mourmelon). . .	20	kilomètres ;
22 —	Ville-sur-Tourbe	16	—
23 —	Sainte-Menehould	12	—
24 —	Clermont	12	—
25 —	Verdun	24	—

5e corps :

21 août,	Bétheniville (de Mourmelon). .	18	kilomètres ;
22 —	Vouziers.	26	—
23 —	Grandpré	15	—
24 —	Varennes	20	—
25 —	Charny ou Verdun . . 24 ou	25	—

(Général de Palikao, 104.)

1. Général de Palikao, 104. Le prince royal aurait été trompé, au préalable, par un télégramme tombé à dessein entre ses mains : « Remontez sur Paris avec 150,000 hommes par Reims ou Rethel » (*Enquête*, dépositions, I, Palikao, 169). Dans son livre, le général écrit « par Reims et Soissons », ce qui paraît plus vraisemblable, mais ne concorde nullement avec la marche du 5e corps sur Vouziers et Grandpré.

2. Général de Palikao, 109.

hypothèses qu'examine Palikao, il néglige la seule qui doive être réalisée : Frédéric-Charles, continuant d'investir Metz, détache en soutien du prince royal de Saxe deux corps d'armée qui suffisent à rétablir l'équilibre et rendent très problématique la défaite de la IV[e] armée. Au lieu d'être refoulée sur Frédéric-Charles, elle nous tient tête et donne à la III[e] la possibilité d'accourir en temps opportun. Dès lors, la situation se retourne entièrement. Nos deux armées sont enchevêtrées dans trois armées allemandes d'effectif bien supérieur. « Vous aviez un maréchal bloqué, vous en aurez deux[1]. »

Nous avons admis jusqu'ici, avec Palikao, que l'armée partirait de Mourmelon le 21 et marcherait directement sur Verdun. La situation devient plus défavorable encore, si l'on suppose qu'elle part de Reims le 23, comme il arrive réellement. Au lieu d'être sur la Meuse le 25, elle ne bordera cette rivière que le 27. Les chances d'une intervention de la III[e] armée en seront accrues d'autant. Même en admettant pour les étapes de l'armée de Châlons une longueur moyenne de 22 à 23 kilomètres, sans repos, ce qui est beaucoup pour des troupes de cette consistance, même en supposant qu'elle marche sur Montmédy au lieu de Verdun, comme elle fera en réalité, elle ne pourra être sur la Meuse, vers Dun et Stenay, avant le 26. Admettons encore l'hypothèse la plus favorable. Les III[e] et IV[e] armées, avisées tardivement, n'entament leur mouvement vers le nord que le même jour, 26 août. Dans ce cas, le XII[e] corps prend le contact dès le 26, en portant son gros vers la Meuse, à peu près vers Consenvoye. La Garde est à Dombasle, le IV[e] corps à Ippécourt, le II[e] corps bavarois (droite de la III[e] armée) à Triaucourt[2].

L'armée de Châlons mettra deux jours au moins pour

---

1. Mot de M. Thiers au conseil de défense (*Enquête*, dépositions, I, M. Thiers, 13).

2. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 30. Ces emplacements, sauf ceux du XII[e] corps, sont ceux qu'occupent les Allemands le 26 (*Etat-major prussien*, II, 984, croquis).

aller de Dun et de Stenay à Étain ; elle ne pourra guère attaquer avant le 29. A cette date, la IV[e] armée entière aura rejoint les deux corps détachés par Frédéric-Charles ; le II[e] corps bavarois, après avoir contourné Verdun au sud, sera derrière elle vers Herméville.

Admettons, malgré la supériorité des forces allemandes, que la bataille soit douteuse et même que l'armée de Châlons ait donné la main à celle de Metz vers Thionville. Frédéric-Charles s'attache obstinément à Bazaine, qui ne peut se ravitailler et sera hors de combat sous peu de jours. Le reste de la III[e] armée accourt de l'ouest sur les traces de Mac-Mahon et les deux maréchaux réunis peuvent encore subir, avant le 1[er] septembre, au nord d'Étain, le sort qui attend l'armée de Châlons à Sedan. Il se peut aussi qu'ils soient rejetés dans Metz, où la faim les mettra vite hors de cause. Dans les deux cas, l'issue est pareille [1].

Ajoutons que cette marche si aventurée s'opère dans le voisinage immédiat de la frontière belge. D'où, un nouveau danger pour l'armée, celui d'être acculée à un territoire neutre et neutralisée à bref délai. A ce point de vue, il serait préférable de prendre une autre direction pour tenter de secourir Bazaine, celle du sud ou du sud-est, par exemple. Du moins, on inquiéterait ainsi les communications allemandes, tout en assurant les nôtres [2].

Enfin, dernière et importante considération, dans la situation présente, convient-il de jouer sur un coup de dé la fortune de la France ? La disparition de notre dernière armée compromettrait la défense de Paris et rendrait singulièrement difficile la prolongation de la guerre, faute de cadres.

Comme nous l'avons dit, la marche sur Montmédy évoque nécessairement le souvenir de celle sur Saint-Dizier que Napoléon aventure dans les derniers jours de son immortelle campagne de 1814, on sait trop avec quels résul-

1. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 30.
2. Général Derrécagaix, *La guerre moderne*, I, 290 ; *Histoire de l'armée de Châlons*, 182.

tats. Encore, le grand empereur a-t-il en mains des atouts incomparables, dont Mac-Mahon ne dispose aucunement en 1870 : son génie et les débris glorieux des légions qui ont couru en vainqueurs l'Europe entière, de Cadix à Moscou.

Ces idées, ces craintes se manifestent dès la mise en mouvement de l'armée de Châlons. Elles contribueront puissamment à lui imprimer l'allure hésitante qui rendra sa ruine encore plus irrémédiable [1].

En résumé, pour que la marche sur Montmédy aboutisse au résultat rêvé, il faut que l'armée de Châlons se dérobe de Reims vers Stenay, sans éveiller l'attention des III[e] et IV[e] armées, dont la droite est très voisine ; qu'elle longe quelque temps la frontière, à une distance relativement très faible, et finalement qu'elle atteigne les environs de Metz après avoir refoulé la IV[e] armée et sans donner au prince royal le temps d'intervenir. Toutes ces conditions doivent être nécessairement réunies ; à défaut d'une seule, la situation deviendra des plus délicates. Or il est fort peu admissible que les Allemands soient trompés assez longtemps sur la direction réelle de notre marche pour ne point la ralentir en nous attaquant de flanc ou à revers. S'il en est ainsi, nous serons assurés de ne pas atteindre Metz. Même en admettant que, par impossible, Mac-Mahon re-

1. Napoléon III (lettre à sir J. Burgoyne, 29 octobre 1870) apprécie ainsi la marche sur Montmédy : « Revenu à Châlons, j'ai voulu conduire la dernière armée qui nous restait à Paris ; mais, là encore, des complications politiques nous ont forcé de faire la marche la plus imprudente et la moins stratégique qui a fini par le désastre de Sedan. »

Nous avons cité l'avis de M. Thiers au conseil de défense ; on connaît aussi celui du général Trochu ; le général Schmitz (*Enquête*, dépositions, II, 280) estime que la composition de l'armée faisait de la marche entreprise une suprême imprudence. Dans un rapport du 25 août au ministre des affaires étrangères, M. Rothan écrit : « Il résulte d'une série de correspondances militaires allemandes qu'il entrerait dans la tactique prussienne de rejeter le maréchal de Mac-Mahon sur les frontières de la Belgique, où toute l'armée serait déjà concentrée pour procéder au désarmement des corps français qui chercheraient un refuge sur le territoire belge. Quant à l'armée du maréchal Bazaine, on la considère comme entièrement investie... » (Rothan, *L'Allemagne et l'Italie*, I, 57). Voir, concernant l'opinion de M. Jérôme David, Darimon, *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870*, 253.

joigne Bazaine, les forces de Frédéric-Charles ne sont pas quantité négligeable ; elles retiendraient sans doute les deux maréchaux assez longtemps pour donner, au prince royal, la possibilité d'intervenir. Dans ce cas, notre infériorité numérique nous condamnerait à peu près sûrement à un désastre. Isolément, nos deux armées sont inférieures aux deux groupes des armées allemandes. Leur réunion ne changerait rien à cette situation si elle impliquait celle de l'ennemi.

Pour que ce mouvement ait les moindres chances d'aboutir, il faudrait que l'armée de Châlons possédât une mobilité qu'elle est loin d'avoir ; il serait surtout nécessaire qu'au lieu d'un général en chef irrésolu et, pour tout dire, de très faible envergure, elle eût à sa tête un homme de premier ordre, seul à même de sortir indemne de tant de difficultés. Quand un projet d'opérations suppose *a priori* la réalisation d'une condition de ce genre, on peut admettre qu'il est à rejeter entièrement. C'est surtout le cas lorsqu'il s'agit, comme en août 1870, d'une armée déjà éprouvée par la défaite, fortement atteinte dans son moral et ses moyens d'action. Nos échecs antérieurs nous forcent de jouer serré, de ne rien aventurer.

La condition essentielle, le secret, n'est pas réalisée, et le général de Palikao est le premier à ne pas garder le silence. Vers le 21 août, il fait part à des députés de la gauche du mouvement entrepris, sans réclamer le silence [1]. Fait beaucoup plus grave, les journaux sont loin de se conformer aux nécessités du moment. Vainement, le gouvernement rappelle à plusieurs reprises le danger de leurs indiscrétions [2]. Dès le 23 août, le *Temps* reproduit une correspondance de l'agence Havas, des plus explicites : « J'ai passé la journée

1. Il s'agit de MM. Jules Favre, Ernest Picard et de Kératry : « Mettant le doigt sur Châlons, il le releva vers Mézières et nous dit : « Mac-Mahon est en marche ; dans quatre jours, il aura fait sa jonction avec Bazaine, et leurs corps réunis écraseront toute résistance » (Jules Favre, *Gouvernement de la Défense nationale, Simple récit*, I, 51).

2. Notamment par l'arrêté ministériel du 22 juillet 1870, par notes des 23 et 25 août insérées au *Journal officiel*.

d'hier au camp situé dans la plaine de Reims... Cette halte n'est que provisoire. En ce moment même, l'armée de Mac-Mahon se dirige vers le nord pour aller donner vers l'est la main à Bazaine. On pense que ces deux armées, une fois leur jonction faite, attendront l'ennemi de pied ferme, en s'appuyant sur le quadrilatère formé par Montmédy, Verdun, Thionville et Metz[1]. » Nous verrons quelles conséquences entraînera ce renseignement ainsi donné à l'ennemi.

---

1. Le 22 août, le *Figaro* écrivait : « ... Ce que nous croyons pouvoir dire, c'est que la jonction entre l'armée de Bazaine et celle de Mac-Mahon est sur le point de s'accomplir, et que la lutte suprême s'engagera sur les bases les plus avantageuses pour notre cause... »

Le 25 août, l'agence Havas adresse aux journaux cette dépêche : « Londres, 25 août. — Le maréchal de Mac-Mahon a quitté Reims lundi soir, dans le but, dit-on, d'apporter aide au maréchal Bazaine » (Darimon, *loc. cit.*, 223).

A la même date, on lit dans la *Liberté* : « Nous savons également de source certaine que les maréchaux Bazaine et Mac-Mahon sont à la veille de se joindre et qu'ils communiquent déjà au moyen d'estafettes. » Le *Public*, un journal officieux, porte ce qui suit : « Bazaine a fait son mouvement vers Audun sans grands sacrifices. Mac-Mahon a pris la direction de Metz avec une rapidité qui doublera le mérite de ce mouvement » (général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 176).

VI

LES ALLEMANDS LES 21 ET 22 AOUT

La IVe armée. — La IIIe armée. — Sommation de Vitry. — Renseignements recueillis. Coup d'œil d'ensemble. — Instructions de Moltke.

Les 21 et 22 août, la IVe armée opère un court déplacement vers l'ouest, sous la protection de ses quatre divisions de cavalerie : la 5e se porte le 21 à Étain, la 12e (saxonne) à Hennemont, la 6e à Fresnes-en-Woëvre. La division de la Garde marche au sud-ouest jusqu'à Saint-Maurice-sous-les-Côtes et pousse ses avant-postes sur la Meuse. Le 22, elle traverse cette rivière pour gagner Neuville-en-Verdunois et Villotte.

Derrière ce rideau, le XIIe corps est à Jeandelize (21 août), la Garde à Woël et Hannonville ; le IVe corps reste à Commercy, tout en portant son avant-garde le 22 à Malaumont[1].

Quant à la IIIe armée, les 21 et 22 août, elle conserve ses emplacements du 20[2]. Toutefois, la brigade d'avant-garde de la 4e division de cavalerie pousse jusqu'à Saint-Dizier. Un peloton du 5e dragons fait même aux abords de Vitry des prisonniers appartenant au 5e corps. Cette petite place est inoccupée ; d'après les habitants, nos dernières troupes en sont parties pour Châlons la nuit précédente. Toutefois, les cavaliers prussiens qui cherchent à y pénétrer sont arrêtés par des coups de feu provenant de gardes nationaux ou de francs-tireurs[3].

Le même jour, les 3e et 4e escadrons du 5e dragons, major

---

1. *État-major prussien,* II, 939. Le prince royal de Saxe se porte le 22 de Jarny à Jeandelize. Le général von Schlotheim est désigné comme son chef d'état-major ; le prince Georges de Saxe prend le commandement du XIIe corps et le général von Montbé celui de la 23e division.

2. L'avant-garde du XIe corps, à Mandres, est relevée par une autre : 43e brigade, 13e hussards, 3e et 4e batteries lourdes, 3e compagnie de pionniers (*État-major prussien,* II, 947).

3. Le texte allemand porte : *d'hommes à demi en uniforme.*

von Klocke, sont portés en avant, avec mission de rechercher l'adversaire et de s'attacher à lui [1]. Le 22, ils arrivent à Outrepont, près de Vitry ; une flanc-garde envoie sommer cette place par un parlementaire qui est repoussé à coups de fusil.

Au sud, la 2e division de cavalerie entreprend le 22 août de grandes reconnaissances vers Chaumont, Montigny, Lamarche et Darney, sans résultat appréciable, cette région étant déjà vide de troupes.

Les renseignements les plus importants proviennent non de ces divisions, mais de la cavalerie divisionnaire. Sur l'ordre du prince royal, le XIe corps a dirigé une reconnaissance (3e et 4e escadrons du 14e hussards et un détachement de pionniers) sur Joinville, avec mission d'y couper le chemin de fer, de rechercher des nouvelles et de faire des réquisitions. Le major comte Strachwitz peut ainsi envoyer des données détaillées sur la retraite du 5e corps [2]. On sait maintenant, à n'en pas douter, qu'il a gagné le camp de Châlons.

Le soir du 22 août, les IIIe et IVe armées sont établies sur un front de plus de 75 kilomètres, face à l'ouest et à peu près à la même hauteur. A droite, les corps de la IVe armée venant des abords de Metz sont encore à l'est de la Meuse, leurs quatre divisions de cavalerie en avant et à courte distance. Au centre, le IVe corps est à cheval sur cette rivière à Commercy ; le Ier corps bavarois, le VIe corps et la 2e division de cavalerie la bordent à gauche ; le gros de la IIIe armée forme échelon en avant sur l'Ornain, précédé à grande distance de la 4e division de cavalerie, dont l'avant-garde explore déjà la vallée de la Marne. Ce disposi-

1. Voir l'ordre les concernant, von Widdern, VI, 208.

2. « Le 16 août, les premières troupes françaises seraient arrivées de Chaumont à Joinville, pour couvrir la retraite du 5e corps, fort d'environ 20,000 hommes. Cette retraite se serait effectuée partie à pied, partie par chemin de fer. D'après le registre télégraphique de la station, elle aurait été traversée, les 18 et 19 août, par vingt trains militaires en tout (infanterie des divisions Goze et L'Abadie) allant sur Saint-Dizier et Vitry, tandis que la division de cavalerie Brahaut marchait sur Châlons. La station de Joinville aurait été évacuée dans la nuit du 19 au 20 » (*État-major prussien*, II, 948).

tif est évidemment conçu en vue d'un mouvement d'ensemble sur Paris, bien qu'il permette également de s'opposer à une opération dirigée du camp de Châlons sur Metz, suivant la ligne droite. Dans ce cas, la III[e] armée pourrait intervenir de flanc et même à revers [1].

C'est le matin du 22 août que le prince royal reçoit les instructions établies la veille par Moltke [2]. Les deux armées vont continuer vers l'ouest, de manière que la III[e], marchant à gauche de la IV[e], la précède constamment d'une étape. Elle pourrait ainsi nous attaquer de front et de flanc, en coupant nos communications et nous rejetant vers le nord. La IV[e] armée se mettra en marche le 23, de manière à atteindre le 26 la ligne Sainte-Menehould, Dancourt, Givry-en-Argonne. En passant, elle tentera un coup de main contre Verdun ou contournera cette place par le sud en la faisant observer. A cette même date du 26, la III[e] armée aura ses avant-gardes de Saint-Mard-sur-le-Mont à Vitry-le-François.

On voit que Moltke ne prévoit pas notre mouvement vers Montmédy, ni même celui que nous avons effectué sur Reims. Il en résultera des embarras sérieux pour les Allemands : « La marche vers l'est était bien risquée et bien incorrecte ; eh bien ! le fait seul d'évacuer le camp de Châlons à l'improviste et de marcher sur Reims incommoda l'armée allemande au delà de toute expression [3]. » Tant il est vrai que toute initiative, même défectueuse, contrecarre les plans de l'adversaire et fatigue ses troupes.

---

1. *État-major prussien*, II, 949.
2. *État-major prussien*, II, Annexes, 255. Contre l'ordinaire, ce texte est conforme à celui de la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 239.
3. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 110.

A cette date du 22 août, Moltke donne l'ordre de constituer *deux corps d'armée de réserve*, l'un à Berlin, l'autre à Glogau : dans chacun entreront 6 régiments de landwehr, 1 régiment de cavalerie de réserve et 3 batteries de réserve (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 240). En réalité, on ne constitua que des *divisions de réserve* ayant d'ailleurs cette composition.

Un autre ordre de Moltke, 22 août, porte que l'on devra mettre à mort tous les francs-tireurs « qui ne sont pas des soldats » (*ibid.*, 241). Il oublie apparemment les hauts faits des corps francs de 1813.

VII

LE 23 AOUT

Ensemble du mouvement. — État moral et physique. — Renseignements reçus. Changement de direction sur Rethel.

Le 23 août, de grand matin, sous un ciel attristé par une pluie persistante, l'armée de Châlons fait son premier pas vers Sedan. Cette marche dans la boue glissante de la Champagne, mal préparée, retardée par de nombreux croisements qui entraînent du désordre, est particulièrement pénible. Une forte proportion des troupes n'atteint son bivouac que très avant dans la journée où même de nuit. Le soir venu, l'armée borde la Suippe entre Jonchery et Heutrégiville, la division Margueritte, seule, en avant vers Monthois, de façon à surveiller les débouchés de Grand-Pré et de La Croix-aux-Bois.

Le 7e corps tient la droite à Saint-Martin et Dontrien, la division Dumont restant fort en arrière, à Prosnes. Une partie de ces troupes a pris une fausse direction ; d'où une nouvelle cause de retard[1]. A la sortie de Reims, c'était « une cohue inextricable, la cavalerie coupant les colonnes d'artillerie, le convoi du 7e corps suivant les bagages du 5e... »[2].

Au 1er corps, les heures de départ ont été mal établies, en sorte que la colonne des 3e et 4e divisions, par exemple, qui devait partir à 6 heures, ne peut rompre qu'à 7h 30[3]. Les troupes sont en armes longtemps avant de se mettre en mouvement, d'où un surcroît de fatigues inutiles. En outre, elles ont à suivre un certain temps des chemins communaux

1. Journal de la division de cavalerie, *R. H.*, III, 1905, 362.
2. *Histoire de l'armée de Châlons*, 94 ; prince Bibesco, 49.
3. Souvenirs personnels du capitaine Peloux, *R. H.*, III, 1905, 355.

qui sont bien vite entièrement défoncés. La deuxième colonne est même obligée de renoncer à l'itinéraire indiqué, pour s'engager derrière la première (2e et 1re divisions), ce qui ralentit encore son mouvement. L'étape est pénible pour tous [1]. Le 1er corps bivouaque à Saint-Hilaire-le-Petit et Bétheniville.

Au 5e corps, la concentration s'achève seulement dans la journée ; la brigade Saurin (division Goze) et le 5e hussards rejoignent le gros du corps d'armée à Pont-Faverger ; les cinq escadrons du général Brahaut vont de Sommesous à Châlons, puis à Jonchery, où sa division est à peu près réunie [2]. Le mouvement d'ensemble est également ralenti par des erreurs de direction et des croisements dans Reims [3]. Le soir, le gros du corps d'armée est réparti entre Pont-Faverger et Selles.

Le 12e corps vient bivouaquer à la gauche du 5e, à Heutrégiville et Saint-Masmes. Quant aux deux divisions de réserve de cavalerie, elles sont, celle de Bonnemains à Auberive-sur-Suippe et Vaudesincourt, sur le front même de l'armée ; celle de Margueritte à Monthois, comme nous l'avons vu.

Déjà l'état moral des troupes laisse fort à désirer. Des fatigues qui auraient dû leur être évitées, des distributions tardives, insuffisantes ou mal réglées provoquent des murmures et des actes d'indiscipline qui vont jusqu'au pillage [4]. Sur les derrières de l'armée, plusieurs centaines de traînards vident dans la soirée deux trains de vivres et d'effets en

1. Colonel de Ponchalon, *France militaire* du 13 janvier 1893 ; Journal du commandant David, général Fay, 319 ; Journal du colonel d'Andigné, *R. H.*, III, 1905, 356.

2. Moins les deux escadrons du 5e lanciers venant de Bar-sur-Aube par Paris (*R. H.*, II, 1905, 121).

3. Journal Clémeur, Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, III, 1905, 357, 359.

4. Souvenirs cités du capitaine Peloux ; général Lebrun, *Bazeilles et Sedan*, 42 et suiv. Pour avoir une idée de la manière dont se font les distributions, voir les Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, III, 1905, 360, et de Narcy, 170. A la division Pellé, on distribue des pièces d'armes de rechange « réclamées sans succès depuis Strasbourg » (fin juillet) [Historique de la division, *ibid.*, 355].

gare de Reims. Ils défoncent les caisses, éventrent les sacs, se gorgent de vin et d'eau-de-vie, vendent tout ce qui leur tombe sous la main à une tourbe de gens sans aveu accourus à la curée. Un pain de sucre vaut 5 sous ; un seau de vin, 8 sous ; une paire de draps, une tunique d'officier, 20 ou 30 sous. Cette scène révoltante se prolonge près de trois heures. Enfin, un détachement en armes y met fin. Une cinquantaine de pillards sont arrêtés, mais telle est l'universelle faiblesse qu'aucun ne reçoit le châtiment exemplaire qu'il mériterait. Le maréchal de Mac-Mahon ne fera pas fusiller un seul homme, du début de la guerre à la capitulation de Sedan [1].

Dans la journée du 23, un certain nombre de renseignements sont transmis par les commandants de place ou les autorités civiles, concernant la marche des IIIe et IVe armées. Des cavaliers ennemis ont été signalés à Dun le 22 [2]. Les troupes cantonnées à Saint-Mihiel et dans la Woëvre se dirigeraient sur Damvillers et Consenvoye, marchant vers Varennes et Grand-Pré, d'après leurs dires [3]. De la cavalerie s'est montrée à Consenvoye dès le 22 [4]. « Entre Metz et Verdun, il y aurait une ligne continue de troupes prussiennes et pas de troupes françaises [5]. » Le chemin de fer a été coupé près de Nixéville, à 10 kilomètres ouest de Verdun [6]. On signale même des cavaliers ennemis près de Châlons [7]. De Verdun, on télégraphie que l'ennemi passe la Meuse au nord et au sud de la place [8]. On entend distinctement le

1. Général Ambert, *Gaulois et Germains*, I, 296 ; P. de Lagorce, VII, 238.
2. Le sous-préfet de Verdun au maréchal, d. t., 3h 30 du matin, *R. H.*, III, 1905, 368.
3. Le général commandant supérieur à Verdun au maréchal, d. t., 7h 20 du matin, *R. H.*, *ibid.*
4. Le préfet des Ardennes au ministre de la guerre, d, t., 10h 28 du matin, *R. H.*, III, 1905, 369.
5. Le sous-préfet de Montmédy au ministre de l'intérieur, d. t. ch., minuit 20, *R. H.*, III, 1905, 367.
6. Le préfet de la Marne au ministre de la guerre, d. t., 10h 30 du matin, *R. H.*, III, 1905, 368.
7. Le préfet de la Marne au ministre de l'intérieur, d. t., 2h 15 du soir, *R. H.*, III, 1905, 370.
8. Le général commandant supérieur au maréchal, d. t., midi 30, *R. H.*, III, 1905, 371.

canon aux environs de Toul[1]. Enfin, des éclaireurs sont signalés à Bologne, à Chaumont, à Nogent-en-Bassigny, à Montigny, à Lamarche. « Un corps d'armée considérable » marcherait sur Gondrecourt ou Vaucouleurs; d'autres troupes traverseraient Colombey[2].

Comme la veille, ces renseignements indiquent un double groupement des Allemands à l'ouest de Verdun et plus au sud, vers la Marne. Ils correspondent assez exactement aux III[e] et IV[e] armées. Les intentions de Mac-Mahon n'en sont pas modifiées et il fait établir un ordre de mouvement d'après lequel l'armée sera le soir du 24 d'Ardeuil à Monthois, Ville-sur-Retourne, Semide et Contreuve; la cavalerie de Margueritte irait à Grand-Pré, celle de Bonnemains à Saint-Étienne-à-Arnes, en deuxième ligne[3]. Mais il croit bientôt devoir changer ces dispositions.

Il a convoqué les commandants de corps d'armée à son quartier général de Bétheniville. Les généraux Lebrun et de Failly s'y rencontrent; tous deux font part au maréchal des appréhensions que leur cause le désordre survenu parmi leurs troupes et résultant du retard ou de l'insuffisance des distributions. Si l'administration de l'armée ne prend immédiatement les mesures voulues pour subvenir avec régularité aux besoins de l'armée, il est grandement à craindre que les soldats ne se livrent à la maraude, avec toutes ses conséquences obligées[4].

Avant le départ, Mac-Mahon a prescrit de compléter à quatre jours les vivres du sac. Comme il s'étonne de ce que cette prescription n'ait pas été exécutée, les deux généraux lui répondent bonnement qu'ils ont bien transmis l'ordre en temps voulu, mais que les corvées envoyées aux points et aux heures indiqués par l'état-major général n'ont « pas

1. Le préfet des Vosges aux ministres de la guerre et de l'intérieur, d. t., 1 heure du soir; le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 11[h] 15 du soir, *R. H.*, III, 1905, 370, 371.

2. D. t. du sous-préfet de Langres, 2 heures du matin; du procureur impérial à Langres, 11[h] 55 du matin; du ministre de la guerre, 11[h] 15 du soir, *R. H.*

3. Ordre de mouvement, *R. H.*, III, 1905, 353.

4. Général Lebrun, 45.

trouvé les sous-intendants qui devaient signer les bons de vivres » et sont revenues sans avoir rien perçu. Ces fonctionnaires étaient arrivés le 22 seulement, « sans agents et ne connaissant pas les lieux de distribution »[1]. On voit comment sont assurés nos services administratifs.

Dans ces conditions, le maréchal croit impossible la continuation de la marche vers l'Aisne. Après avoir songé un instant à faire vivre l'armée sur le pays, ce qui serait possible, puisque, dans leur marche vers Sedan, les Allemands ne procéderont pas autrement, pour des effectifs de beaucoup supérieurs, il décide de se rapprocher du chemin de fer de Reims à Mézières, afin de se ravitailler. Il ne méconnaît pas, sans doute, les graves inconvénients de cette décision, qui retardera sa marche de vingt-quatre heures environ[2], dans un moment où le temps est sans prix, mais il croit impossible de mieux faire. Il prescrit donc à l'armée de se porter de Juniville à Rethel le 24 août[3].

1. Souvenirs inédits du maréchal, *R. H.*, III, 1905, 303 ; *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 32.

2. *Enquête, loc. cit.* La *R. H.* (III, 1905, 304) porte au contraire, on ne sait pourquoi : « A considérer... les projets réels du maréchal... qui consistaient non pas à aller jusqu'à Metz, mais à se porter au-devant du maréchal Bazaine, qu'il croyait en route sur Montmédy, le mouvement vers le nord offrait peu d'inconvénients, l'important étant, avant tout, de se rapprocher de l'armée de Metz, de façon à la secourir au premier signal. » Il paraît évident que la marche sur Rethel retardait de vingt-quatre heures environ la date de la jonction espérée, c'est-à-dire prolongeait d'autant la période la plus critique de l'opération.

3. 7e corps à Semide et Contreuve ; 1er corps à Juniville, 5e et 12e corps à Rethel ; division Bonnemains à Pont-Faverger, division Margueritte séjournant à Monthois (ordre complémentaire du 23 août, *R. H.*, III, 1905, 354). Effectif du 7e corps le 24 : 33,149 hommes et 5,403 chevaux, y compris la brigade Jolif-Ducoulombier et la 4e batterie du 19e, qui ne rejoindront jamais le corps d'armée (*R. H.*, III, 1905, 387).

VIII

LE 24 AOUT

Mouvements opérés le 24 août. — État moral et matériel. — Renseignements reçus. — Ordre pour le 25. — La garde de Reims. — Renforts pour l'armée. — Remplacement du général de Failly.

Le 24 août, par un assez beau temps, l'armée, au lieu de continuer au nord-est, prend une direction sensiblement plus au nord. A droite, le 7e corps marche en deux colonnes. L'une, comprenant le gros du corps d'armée, va de Saint-Martin-l'Heureux et Dontrien aux abords de Contreuve [1]; l'autre, division Dumont, de Prosnes à Saint-Étienne-à-Arnes [2].

Le 1er corps forme aussi deux colonnes. Les divisions Ducrot, Pellé, Duhesme vont à Bignicourt et Ville-sur-Retourne [3]; les divisions Lartigue et L'Hériller, la réserve d'artillerie, à Juniville par Laneuville. Les distances parcourues sont très faibles, 12 à 15 kilomètres à vol d'oiseau; la marche s'opère sans difficulté et les troupes sont de bonne heure au bivouac [4].

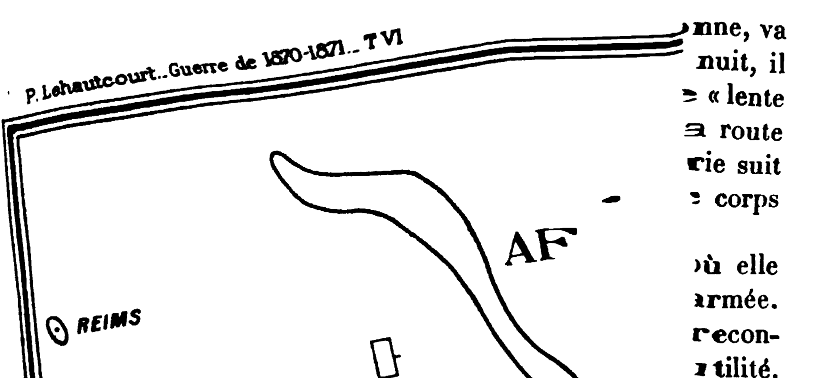
Les 5e et 12e corps opèrent un déplacement beaucoup plus marqué. Le 5e, moins sa division de cavalerie, va de Pont-Faverger à Rethel, en une seule colonne. Il bivouaque au sud de cette ville, tout en portant deux escadrons (5e et 6e du 12e chasseurs) un peu au nord de l'Aisne, à

---

1. Itinéraire : Sainte-Marie-à-Py, Sommepy et Semide, sauf pour la cavalerie, dont l'itinéraire est inconnu (*R. H.*, III, 1905, 311-384).
2. Itinéraire par Saint-Martin-l'Heureux (*R. H.*).
3. Itinéraire : Saint-Hilaire-le-Petit, Hauviné, Cauroy (*R. H.*, III, 1905, 312, 378). Détail typique, la division de cavalerie marche en queue de la colonne.
4. Journal du commandant Corbin, général Ducrot, *op. cit.*, 86. Effectif du 1er corps au 24 août : 26,601 hommes et 4,158 chevaux, non compris la brigade Septeuil qui rejoint seulement le 24 (*R. H.*, III, 1905, 380).



qu'après



nne, va
nuit, il
« lente
route
rie suit
corps

où elle
armée.
recon-
tilité.
e, une
rive à
fait

arche
araît
Les
npe-

par
ré-

rue :
ision
au
nant
iers,
ous
tier
ier-

III,
rs,
ré.

Doux[1]. Une partie des troupes n'atteint le bivouac qu'après la chute du jour.

De même, le gros du 12e corps, en une seule colonne, va de Saint-Masmes et Heutrégiville à Rethel. A la nuit, il s'établit au sud-ouest de cette ville, après une marche « lente et fatigante ». Pourtant il avait à sa disposition la route impériale de Reims à Rethel. Sa division de cavalerie suit un itinéraire particulier[2], sans avoir à couvrir le corps d'armée.

La division Margueritte séjourne à Monthois, où elle protège dans une certaine mesure la droite de l'armée. Mais elle ne détache au sud ni à l'est aucune reconnaissance sérieuse, ce qui limite beaucoup son utilité. Quant à la division Bonnemains, jusqu'alors à la droite, une très courte étape la porte de Vaudesincourt et Auberive à Pont-Faverger[3], sur nos derrières, où elle sera tout à fait inutile.

Bien que, pour une grande partie de l'armée, la marche ait été très facile, le changement de direction opéré paraît inexplicable et la confiance de tous s'en ressent[4]. Les troupes marquent une grande indifférence pour l'empereur[5].

Comment avoir foi dans un commandement diminué par tant de fautes et de maladresses[6]? Malgré les échecs ré-

1. Itinéraire : Aussonce, Alincourt, Perthes-le-Châtelet. Distance parcourue : 35 kilomètres, d'après le Journal Clémeur, *R. H.*, III, 1905, 380. La division de cavalerie, partie de Jonchery, va par Bétheniville, Juniville, à Biermes au sud-est de Rethel. Elle rallie en route les deux escadrons du 5e lanciers venant de Bar-sur-Aube. Il n'y a que six escadrons au gros de la division (5e lanciers, 3e et 4e du 12e chasseurs. Le 3e lanciers est avec la brigade Lapasset sous Metz ; le 5e hussards est réparti entre les divisions d'infanterie et le quartier général). Ils vont d'abord à Rethel, puis reviennent sur urs pas jusqu'à Biermes, faute d'ordre en temps opportun (Journal de la division, *ibid.*, 382).

2. Par Pont-Faverger, Aussonce, Alincourt et Perthes-le-Châtelet (*R. H.*, III, 1905, 313, 388). Les 5e et 6e escadrons du 8e chasseurs, le 5e du 6e cuirassiers, débarqués à Reims le 20 août, en partent le 23 et vont bivouaquer à Vaudétré. Ils précèdent le gros du 12e corps.

3. *R. H.*, III, 1905, 314, 391.

4. De Narcy, 172; prince Bibesco, 50.

5. Docteur Sarazin, 80. Il serait en tenue bourgeoise, à cheval.

6. L'impératrice à l'empereur, d. t., s. d. : « A Paris comme à Châlons, la conviction absolue est que le général de Failly n'a pas été à la hauteur du

cents et la gravité de l'heure, nous restons fidèles à nos plus déplorables traditions [1].

Il manque encore à l'armée une grande partie de son personnel administratif [2] et les distributions continuent d'être l'irrégularité même [3]. Les plus graves inconvénients en résultent, ainsi qu'en témoignent des ordres significatifs adressés à chacun des corps d'armée : « L'indiscipline et le désordre prennent des proportions vraiment inquiétantes, écrit Ducrot. Des officiers ont été insultés, des habitants pillés... Un pareil état de choses ne peut durer ; il y va du salut et de l'honneur de l'armée... Il faut que chacun redouble d'activité et d'énergie, et tâche de se faire obéir par les moyens les plus extrêmes. Le général en chef couvre MM. les officiers de sa responsabilité et les autorise à user des derniers moyens de rigueur... » Puis Ducrot prescrit de réunir la gendarmerie des divisions au quartier général : elle sera chargée de maintenir l'ordre dans les colonnes de bagages et les villages voisins des bivouacs [4].

De même, le général de Failly fait connaître que « les soldats pillent la paille, les fruits, dévastent les champs de pommes de terre et ruinent les populations qui leur donnent de grand cœur l'hospitalité... Les maraudeurs qui seront pris en flagrant délit devront être traduits en conseil de guerre et jugés dans les vingt-quatre heures » [5], prescription d'ailleurs inapplicable. Les autres ne seront pas mieux observées. Comment exiger de soldats affamés et sans abri sous la pluie le respect des champs de pommes de terre, des meules de paille voisins de leurs bivouacs [6] ?

---

commandement qui lui a été confié. Le conseil supplie l'empereur de prendre une résolution nécessaire, quoique pénible... » (*Papiers et Correspondance*, I, 18).

1. « Le réveil, pour les troupes campées à Contreuve, aura lieu à 5 heures au signal parti du quartier général, précédé de trois demi-appels » (ordre du 7e corps, *R. H.*, III, 1905, 386).

2. Il n'y a ni cartes, ni services administratifs à la division Lichtlin (lettre du général Lebrun, 24 août, *R. H.*, III, 1905, 390).

3. *Histoire de l'armée de Châlons*, 104.

4. Ordre du 24 août, *R. H.*, III, 1905, 379. Voir *suprà*, p. 179.

5. Ordre du 24 août, *R. H.*, III, 1905, 383. L'ordre du 7e corps (*ibid.*, 385) est dans des termes analogues.

6. Journal du commandant David, général Fay, 319.

Les renseignements recueillis la veille commencent à se préciser. On signale le passage d'une armée venant d'Étain vers Brabant et Consenvoye. Elle passerait la Meuse entre ce dernier point et Vilosnes [1]. D'autre part, l'armée du prince royal, « plus de 100,000 hommes », serait entre Neufchâteau, Gondrecourt, Ligny, Joinville et Wassy. La queue de ces troupes aurait quitté Coussey (Vosges) le 23 pour marcher sur Dainville-aux-Forges (Meuse) [2]. Le prince serait entré à Saint-Dizier le 22 [3]. D'une lettre du 20 août, oubliée à Coussey par le général von Stolberg, on déduit que notre armée sous Metz a été refoulée sur le camp retranché et même sommée de se rendre, sans que le résultat soit connu [4]. Enfin les éclaireurs ennemis occupent Châlons depuis le 23, se montrent à Mourmelon et paraissent se diriger sur Reims [5]. Comment, dans ces conditions, dissimuler longtemps encore notre marche ? Nous avons déjà perdu la journée du 24. Pour le 25, Mac-Mahon prescrit un très court déplacement, semblant trahir ainsi une certaine hésitation. Le 7e corps se portera sur Vouziers, se couvrant par sa cavalerie à l'est vers Grand-Pré et Buzancy ; le 1er corps ira bivouaquer à Attigny. La division Margueritte protégeait notre extrême droite : elle va se porter au nord de Vouziers, à Semuy, en s'éclairant au loin, surtout vers Le Chêne-Populeux, où l'ennemi n'est assurément pas. L'armée a deux divisions de cavalerie indépendantes : aucune ne surveille les directions du sud-est et de l'est, les seules dangereuses.

Quant aux 5e et 12e corps, ils « recevront des ordres ulté-

---

1. Le procureur impérial de Montmédy au garde des sceaux, d. t., 10h 20 du matin ; le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 10h 37 du matin, *R. H.*, III, 1905, 391, 392.
2. D. t. du préfet de la Haute-Marne au ministre de l'intérieur, 3h 15 et 11h 15 du matin (*R. H.*).
3. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t. ch., 1h 4 du soir, d'après le préfet de la Haute-Marne (*R. H.*).
4. Le préfet de la Haute-Marne au ministre de l'intérieur, d. t., 2h 35 du soir, *R. H.*, III, 1905, 393.
5. Le général commandant la 4e division militaire au ministre de la guerre, d. t., 3h 15 du soir, *R. H.*, III, 1905, 394.

rieurs s'ils doivent faire mouvement » le 25 [1]. Ou le maréchal ne se rend pas compte de la situation, ou il hésite à s'engager vers l'est.

Avec le ministre de la guerre, il est d'accord pour constater la haute importance de Reims. Mais il y voudrait une division d'infanterie, tandis que Palikao se borne à faire garder ce nœud de routes par la garde mobile locale et, au besoin, par deux bataillons de volontaires destinés à l'armée [2]. La situation n'y est rien moins que brillante. Après en avoir fait partir tous les *impedimenta*, après avoir envoyé les vivres à Rethel, ainsi que les isolés valides et armés, le général de Liniers porte les malades et les blessés sur Laon ; de même pour le parc du 6e corps, les pièces de siège provenant du camp de Châlons et la réserve de munitions du grand parc ; 400 mobiles non armés sont dirigés sur La Fère, et Liniers reste à Reims avec 1,100 de ces gardes nationaux sans uniformes ni chaussures. Loin de l'aider, la population pille les convois de vivres appartenant à l'armée [3].

Entre temps, Palikao s'efforce de renforcer l'armée de Châlons ; deux batteries d'artillerie de marine attendues le 24 à Reims vont être dirigées sur Rethel [4]. Il a offert au maréchal de lui constituer un grand parc d'artillerie. Le 19 août, Mac-Mahon répond qu'il juge cet organe inutile, ce qui ne l'empêche pas de renvoyer dès le 24 à Paris 2,500,000 cartouches et 25,000 coups de canon restés en gare de Reims, faute d'attelages. Palikao lui renouvelle alors l'offre de tout ce qu'il pourra désirer en voitures, munitions et attelages, à la condition toute naturelle qu'on sache où les envoyer [5].

1. Ordre du 24 août, *R. H.*, III, 1905, 377.

2. Mac-Mahon au ministre, d. t., 11h 20 du matin ; le ministre au général commandant la 4e division, lettres ; Palikao voudrait envoyer à Épernay, pour garder cette gare, un bataillon de la division d'Exéa (13e corps) [lettre au même, *R. H.*, III, 1905, 376, 377].

3. Le général commandant la 4e division militaire au ministre de la guerre, d. t., 3h 15 du soir, *R. H.*, III, 1905, 394.

4. D. t., 11h 53 du matin, *R. H.*, III, 1905, 376.

5. Le ministre à Mac-Mahon, d. t., 5h 15 du soir. Une lettre du général Mitrecé, 24 août, énumère la très grande quantité de munitions accumulées à proximité

Le remplacement du général de Failly, pendant depuis plusieurs jours, est enfin décidé. Un vieil Africain, le général de Wimpffen, qui vient d'attirer l'attention par une heureuse expédition sur les frontières du Maroc, est appelé à remplacer le pitoyable « vainqueur de Mentana »[1].

---

de l'armée (voir *R. H.*, III, 1905, 376). Le maréchal prévoit de grandes difficultés pour nourrir celle-ci, surtout après sa jonction avec Bazaine. Il demande l'envoi à Mézières de 2 millions de rations de biscuit (d. t. au ministre, 9h 45 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 50).

1. Le général Lacretelle, promu divisionnaire, prend le commandement de la division Maissiat du 12e corps (voir *suprà*, p. 161, et une série de télégrammes entre l'empereur et le ministre, 22, 23, 24 août, *R. H.*, III, 1905, 331, 353, 375). La nomination de Wimpffen, proposée par Palikao, est acceptée par l'empereur et notifiée ensuite à Mac-Mahon.

IX

LE 25 AOUT

Mouvements opérés. — État moral et matériel. — Renseignements recueillis. Ordre pour le 26.

Pour l'ensemble de l'armée, le mouvement opéré le 25 août est de très courte envergure, et même une partie des troupes ne se déplace pas. Nous gagnons fort peu de terrain dans la direction de Montmédy, que nous devrions atteindre au plus tôt, si Bazaine avait réellement entamé sa marche, comme le croit encore Mac-Mahon. A droite, le 7e corps parcourt moins de 8 kilomètres [1], pour aller bivouaquer autour de Vouziers, où il percevra 60,000 rations, deux jours de vivres [2].

Suivant l'ordre de la veille, le corps d'armée doit s'éclairer, « avec sa cavalerie, dans la direction de Grand-Pré et de Buzancy », c'est-à-dire vers l'est. Par suite, le général Douay détache le jour même à Grand-Pré le 4e hussards qui, la nuit suivante, envoie des reconnaissances « vers Charpentry... et au delà d'Apremont » [3], sur les deux rives de l'Aire, dans la direction du sud, la plus dangereuse. Les

---

1. Prince Bibesco, 51. Il forme quatre colonnes dont deux pour la division Liébert, les réserves et le convoi, l'une marchant par Sainte-Marie, l'autre par Bourcq et Blaise; la division Conseil-Dumesnil passe par Contreuve et Sainte-Marie; les divisions Dumont et Ameil suivent à l'ouest de Semide la route impériale de Châlons à Mézières, puis la route de Rethel à Vouziers (*R. H.*).

2. Ordre de mouvement du 24 déjà cité. D'après l'historique imprimé du 82e, p. 286, la division Dumont aurait mis de 7 heures du matin à 4 heures du soir pour se rendre de Saint-Étienne-à-Arnes à Vouziers (moins de 20 kilomètres à vol d'oiseau).

Le parc d'artillerie, parti de Reims le 25, suit d'abord la direction de Vouziers. Mais, le 26, l'approche de l'ennemi lui fait envoyer l'ordre de se diriger à marches forcées sur Mézières, ce qui est exécuté (Journal du chef d'état-major de l'artillerie du 7e corps, *R. H.*, IV, 1905, 168).

3. *R. H.*, IV, 1905, 131, d'après l'historique du 4e hussards.

sous-ordres réparent ainsi, en partie, l'une des erreurs du commandement.

Le 1er corps opère aussi un très court déplacement, de Juniville, Bignicourt, Ville-sur-Retourne à Attigny [1], où il doit recevoir 120,000 rations [2]. Quant aux 5e et 12e corps, c'est à Rethel qu'ils ont à s'aligner en vivres jusqu'au 28 inclus. Après avoir consacré une partie de la matinée à cette distribution, le 5e corps part de Rethel pour Amagne, à 1 heure seulement. Quoique la distance soit très faible, 10 kilomètres environ, la marche, mal réglée, est aussi lente que pénible. La division Lespart prend les armes à 8 heures du matin pour ne rompre qu'à 2 heures du soir. Elle est douze heures sur pied et parcourt une demi-étape seulement, ce qui provoque un mécontentement justifié [3]. Un régiment se met en marche « à 6 heures du soir seulement, après cinq heures d'attente... Les hommes ne peuvent ni se reposer, ni nettoyer leurs effets, ni faire la soupe. Ils doivent se passer de manger... [4] ». Le gros du corps d'armée s'établit autour d'Amagne ; la division Brahaut pousse jusqu'à Écordal, précédant un peu les autres troupes sur la route du Chêne-Populeux [5].

Seul de toute l'armée, le 12e corps reste en place à Rethel. Il est pourtant le plus éloigné de Montmédy, mais cette immobilité tient peut-être à sa lourdeur. Un certain nombre de détachements destinés aux 4es bataillons de la division Lacretelle ont rejoint depuis le départ du camp de Châ-

1. Trois jours de vivres. Les divisions L'Hériller et Lartigue bivouaquent entre Givry et Attigny, le reste au sud d'Attigny. Il n'a pas été possible de reconstituer les itinéraires suivis (*R. H.*, IV, 1905, 131).

2. Ordre de mouvement du 24, *loc. cit.*

3. Historique du 27e de ligne, extrait reproduit par la *R. H.*, IV, 1905, 132.

4. Historique du 17e de ligne, extrait reproduit par la *R. H.* Voir aussi, concernant le désordre dans Rethel, le Journal de la division L'Abadie (*R. H.*, IV, 1905, 165). Pourtant, le corps d'armée marche sur deux colonnes : divisions Brahaut et Goze par Thugny et Coucy ; division L'Abadie, réserve d'artillerie et division Lespart, par Doux (*R. H.*).

5. Cette disposition eût été très rationnelle si, au lieu de pousser sa cavalerie à quelques kilomètres, le général de Failly l'avait jetée au Chesne, à une étape de Rethel. Mais rien dans l'ordre de mouvement du 24 n'indiquait la direction du Chesne pour le 26. La *R. H.* ne reproduit pas l'ordre complémentaire qui a dû être donné aux 5e et 12e corps le soir du 24 ou le matin du 25.

lons. De 400 à 500 hommes, ces bataillons ont atteint des effectifs de 1,200 à 1,500, tout à fait hors de proportion avec leurs cadres. Le général Lebrun en est réduit à verser un certain nombre d'hommes au 1er corps [1], opération dont les inconvénients sautent aux yeux.

La division Margueritte se porte de Monthois à Semuy, entre Le Chesne et Attigny. Ainsi elle couvre mal le front du 1er corps et cesse entièrement de protéger la droite de l'armée, comme elle faisait imparfaitement à Monthois. Suivant l'ordre du 24, elle doit s'éclairer « au loin, principalement dans la direction du Chêne-Populeux ». Margueritte y porte le 6e chasseurs, qui pousse des grand'gardes à Brieulles et aux Petites-Armoises [2], au sud-est. Quant à la division Bonnemains, elle va de Pont-Faverger à Rethel [3], c'est-à-dire à la gauche, où elle sera tout à fait inutile.

L'armée de Châlons est en mouvement depuis le 21 et, pourtant, son organisation n'est pas encore achevée. Palikao donne des ordres pour la constitution d'un grand parc, que le maréchal s'est décidé à accepter, après d'incompréhensibles refus. On s'occupe de lui envoyer un nouvel équipage de ponts; un autre est tenu prêt [4]. On complète les voitures d'artillerie du 1er corps [5], restées telles que les a

1. 300 à 400 hommes par bataillon. L'effectif est égalisé dans les douze bataillons, puis six de ces bataillons passent au 1er corps; les autres restent à la division Lacretelle où ils forment la brigade Marquisan (général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 49).

2. *R. H.*, IV, 1905, 133, d'après l'historique du 6e chasseurs.

3. Le 8e chasseurs et trois escadrons du 7e, le 5e cuirassiers et trois escadrons du 6e qui l'accompagnaient depuis le camp de Châlons rejoignent le 25, à Rethel, le reste de la division Lichtlin du 12e corps, qui est ainsi définitivement constituée (*R. H.*). La 1re batterie du 19e lui est attribuée et la 2e du 19e à la division Margueritte (Rapport du général de Labastie, général Lebrun, 251).

4. Celui du 5e corps est dirigé sur Mézières; l'équipage de réserve est sur le canal entre Château-Thierry et Paris. Il sera aussi envoyé à Mézières, si le maréchal le juge utile; le 7e corps « doit avoir » ses équipages de pont (le général de Palikao au maréchal, lettre, 25 août, *R. H.*, IV, 1905, 154).

Le 13e corps est en formation à Paris. Le 25, il dirige la division d'Exéa sur Reims par voie ferrée (général Vinoy, *Siège de Paris*, 20).

Effectifs du 1er corps le 25 août: 28,727 hommes, 7,040 chevaux; du 12e corps: 41,345 hommes, 6,397 chevaux; de la division Bonnemains, 1,795 hommes, 1,685 chevaux (*R. H.*, IV, 1905, 163, 173, 176).

5. Le général de Palikao au maréchal, *R. H.*, IV, 1905, 155).

laissées la déroute de Frœschwiller. Mais, par un contraste bizarre, le maréchal est encore invité à prélever sur les cadres de son armée, qui en a un tel besoin, huit généraux et quatre officiers supérieurs d'état-major, destinés à de nouvelles formations[1].

La confiance continue de faire défaut. Les lieutenants du maréchal, eux-mêmes, ne savent pas « au juste ce que font les Prussiens, où ils sont, ni ce que fait Bazaine »[2]. On ne s'explique pas la lenteur de notre mouvement, ce séjour inopportun à Rethel[3]. La machine si lourde et si mal agencée qu'est l'armée de Châlons ne fonctionne pas sans de continuelles frictions dont une lettre du général Forgeot donne un bref aperçu : « ...Un de mes grands ennuis, c'est de ne pouvoir obtenir de situations même approximatives, c'est de n'être jamais certain qu'une dépêche parvienne à son adresse ; nos marches sont d'une lenteur désespérante, on arrive au gîte fort tard, ennuyé, fatigué...

« Ce que je ne puis parvenir à débrouiller, c'est la fusion provisoire des 6e et 12e corps ; il y a là Labastie, d'Ouvrier, Bertrand, qui se gênent plutôt qu'ils ne s'aident... Joly est au 1er corps ; je lui ai écrit une lettre très dure... Au 7e corps, Liégeard, que je connais, fera bien son affaire ; 5e corps : Liédot... à la tête d'une réserve serait bien placé ; comme chef de service, il est tout à fait insuffisant... Au lieu de lever les difficultés sans rien dire, il les crée...

« Fais-moi l'amitié de m'envoyer en double ou triple expédition les états, situations qui peuvent me renseigner sur les 1er, 5e, 6e, 7e et 12e corps. Je n'ai rien, rien absolument ; ce sera au moins pour moi un point de départ[4]... »

Les renseignements, provenant presque tous des autorités civiles, continuent d'affluer sur les Allemands. On signale une grosse colonne de cavalerie avec dix pièces et un batail-

---

1. Le ministre de la guerre à l'empereur, d. t., 3h 29 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 154.
2. Lettre du général Ducrot, 25 août, *Y. K.*, *op. cit.*, 25.
3. *De Frœschwiller à Sedan*, 59-60.
4. Lettre du 25 août au général Susane, directeur de l'artillerie au ministère, *R. H.*, IV, 1905, 156 ; Forgeot commande l'artillerie de l'armée.

lon se dirigeant sur Varennes par Beaumont, Samogneux, Brabant, Consenvoye et Vilosnes[1]. On assure que 10,000 Prussiens ont couché le 23 à Brieulles et des ulans à Dun[2]. On évalue à 25,000 hommes la colonne qui a traversé le 24 Azannes, Chaumont-devant-Damvillers, marchant sur Consenvoye; 60,000 hommes auraient passé la Meuse à Bras, vis-à-vis de Charny[3]. Enfin, « les Prussiens venant de Dun se dirigent sur Stenay, entre Mouzay et Stenay... »[4].

Au sujet de la IIIe armée, les nouvelles sont aussi précises. La cavalerie prussienne occupe Doulevant-le-Château et les communes voisines[5]. Suivant avis du maire de Brienne-Napoléon, « l'ennemi aurait évacué Wassy et Saint-Dizier pour reprendre la route de Metz »[6]. De fortes colonnes venant de l'est sont descendues sur la Marne et la Blaise; de nombreuses troupes de toutes armes ont traversé Joinville le 24, en marchant sur Saint-Dizier par ces deux vallées[7]; 15,000 hommes sont arrivés le 24 à Vaucouleurs venant de Toul et un corps plus considérable à Colombey, allant sur Vaucouleurs[8]. Le prince royal était encore à Saint-Dizier le 23[9]. Il y a 450 dragons au camp de Châlons; d'autres sont échelonnés dans la direction de Bar-le-Duc[10].

De Metz, il arrive les meilleures nouvelles, mais sous une

---

1. Le procureur impérial de Montmédy au garde des sceaux, d. t., 11h 8 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 181.

2. Le directeur des télégraphes des Ardennes à l'inspecteur Amiot, d. t., 5 heures du soir, *R. H.*, IV, 1905, 184.

3. Le capitaine Vosseur au maréchal, d. t. ch., 7h 15 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 186.

4. Le commandant de place à Montmédy au maréchal, d. t., 9h 40 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 187.

5. Le préfet de l'Aube au ministre de l'intérieur, d. t., 6h 25 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 180.

6. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 7h 50 du matin (*R. H.*).

7. Le préfet de la Haute-Marne au ministre de l'intérieur, d. t., 8h 45 du matin (*R. H.*).

8. Le préfet de la Haute-Marne au ministre de la guerre, d. t., 11h 45 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 182.

9. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 7h 50 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 186.

Il y a confusion entre le prince royal et le prince Albert de Prusse.

10. Le sous-préfet d'Épernay aux ministres de l'intérieur et de la guerre, d. t., 8h 5 du soir (*R. H.*).

forme très incertaine. A Nancy et à Lunéville, « il n'est bruit que de la défaite de Steinmetz par Bazaine au-dessus de Toul... » [1]. Vainement, le maréchal cherche à recevoir confirmation de ces données si importantes pour lui [2].

Par contre, nos places assiégées envoient des renseignements inquiétants. Toul, attaquée le 17 et les jours suivants, aurait refusé de se rendre, mais ne posséderait plus que dix jours de vivres; sa garnison aurait besoin de renforts [3]. Strasbourg est bombardé par intervalles depuis le 15 août. Les habitants montrent un grand patriotisme et espèrent du secours [4]. Enfin, Verdun a été attaqué le 24 août par 8,000 à 10,000 hommes, sous les ordres du « prince de Saxe », qui ont été repoussés après un combat très vif. « La population a été admirable de patriotisme et de mâle énergie [5]. »

Cet ensemble inquiétant provoque chez le maréchal des hésitations, qui se traduisent par la lenteur de sa marche et par des dispositions contradictoires. De son propre aveu, si, le 25, la dépêche du 20 août qu'apportent Miès et Rabasse lui était communiquée, elle le déciderait « peut-être, soit dans ce moment, soit un peu plus tard, sur la Meuse », à renoncer au mouvement sur Metz pour se reporter vers Paris [6].

Le 25, l'armée a pivoté sur sa gauche autour de Rethel, en gagnant un peu de terrain par sa droite. Le 26, elle pivotera sur sa droite autour de Vouziers, en portant sa gauche légèrement à l'est. Singulières dispositions dans un pareil moment !

---

1. M. de La Tour au ministre du commerce, d. t., 11 heures du matin, *R. H.*, IV, 1905, 181 ; confirmation par le procureur impérial d'Épinal au garde des sceaux, d. t., 11h 15 du matin, *ibid.*, 182.
2. D. t. au commandant de place à Montmédy, 1h 35 du soir ; au préfet des Vosges, 1h 15 du soir (*R. H.*, IV, 1905, 181, 183).
3. Le sous-préfet de Mirecourt au ministre de l'intérieur, d. t., 3h 9 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 183.
4. Le sous-préfet de Schlestadt au ministre de l'intérieur, d. t., 6h 11 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 183.
5. Le sous-préfet de Verdun au ministre de l'intérieur, d. t., 25 août, exp. le 27 à 1h 35 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 187.
6. Souvenirs inédits, *R. H.*, IV, 1905, 159.

Le 7e corps doit séjourner à Vouziers, en « s'éclairant au loin et poussant des postes avancés dans la direction de Grand-Pré et de Buzancy ». Le 1er corps gagnera Semuy, Neuville et Montgon. Le 5e corps se portera au Chesne, le 12e en avant de Tourteron, sur le ruisseau de Saint-Lambert. La division Bonnemains continuera d'être en seconde ligne à Attigny ; celle du général Margueritte ira aux Petites-Armoises et à Tannay, « s'éclairant et poussant au loin des reconnaissances ».

Cet ordre se termine par un passage expressif : « Le maréchal... ne peut faire connaître le jour où il y aura de nouvelles distributions régulières. MM. les commandants de corps d'armée devront envoyer à l'avance, sur les points où leurs troupes s'établiront, les fonctionnaires de l'intendance pour requérir toutes les ressources en vivres que le pays peut fournir, afin de ménager et de conserver en réserve les vivres de l'administration [1]. »

Ainsi Mac-Mahon voudrait vivre sur le pays, ce qui n'aurait rien d'impossible, car les Allemands y parviendront dans la même région, au milieu de circonstances plus délicates. Mais l'entassement de nos troupes est trop grand, l'inexpérience des états-majors, de l'intendance et des corps trop complète pour que cette tentative puisse aboutir. Jusqu'à la fin de cette courte campagne, l'armée souffrira de l'irrégularité et de l'insuffisance des distributions.

1. *R. H.*, IV, 1905, 159.

X

LES ALLEMANDS DU 23 AU 25 AOUT

Les Allemands le 23 août. — Nouvelle tentative sur Toul. — Le 24 août. — Tentative contre Verdun. — Mouvement des IIIe et IVe armées. — Renseignements recueillis. — Le 25 août pour la IVe armée. — Massacre de Passavant. — La IIIe armée. — Capitulation de Vitry.

Depuis plusieurs jours, les renseignements parvenus au grand quartier général ont donné la certitude qu'une nouvelle armée française était en formation au camp de Châlons. Au contraire, les bruits relatant une concentration du même genre à Verdun ne se sont pas confirmés. Le 20 août, le capitaine von Nostitz, du 17e ulans, pousse une reconnaissance jusque dans l'un des faubourgs de cette place et rend compte que, selon toute apparence, elle n'a qu'une faible garnison de troupes de dépôt et de gardes mobiles [1].

D'après l'ordre du roi en date du 21 août, le mouvement simultané des IIIe et IVe armées doit commencer le 23 [2]. Dans cette journée, les divisions de cavalerie de la IVe atteignent la Meuse, la 5e à Neuville et Bras en aval de Verdun, la 12e à Dieue et la 6e à Génicourt, en amont. A l'ouest du fleuve, leurs avant-gardes poussent jusqu'à Senoncourt, Souilly et Mondrecourt.

Quant à la division de la Garde, elle se rassemble à l'ouest de Saint-Mihiel, près de Fresnes-au-Mont, en détachant des reconnaissances vers Neuville-en-Verdunois et Rosnes. Derrière la gauche de cette cavalerie, le IVe corps arrive à Vadonville, avec des avant-gardes à Triconville et à La Vallée; la Garde, à Saint-Mihiel et au nord.

Le XIIe corps, qui doit tenter le 24 le coup de main pro-

---

1. *État-major prussien*, II, 959.
2. Voir *suprà*, p. 198.

jeté contre Verdun, est à Haudiomont et Eix, l'avant-garde de la 24e division à 7 kilomètres environ au sud-est de la place, dans la forêt de Fontaine. Le prince royal de Saxe est à Fresnes-en-Woëvre [1].

Devant le front de la IIIe armée, le gros de la 4e division de cavalerie arrive à Saint-Dizier, son avant-garde à Perthes, poussant des reconnaissances au sud jusqu'à Éclaron, au nord au delà de Sermaize. Les deux escadrons (3e et 4e du 5e dragons) détachés auparavant sur Vitry trouvent tous les villages à l'est de Châlons évacués par nos troupes. Une patrouille jetée dans la vallée de la Marne rapporte que cette ville est vide également. D'après les habitants, le camp ne serait plus occupé que par des gardes mobiles.

Les Allemands possèdent d'ailleurs des renseignements assez précis sur l'armée de Châlons. Le 23, leur état-major fait distribuer un ordre de bataille détaillé et à peu près exact la concernant. Il sait déjà que l'empereur est à Reims, avec une grande partie de cette armée [2].

Par suite, Moltke juge à propos d'adresser au chef d'état-major du prince royal de nouvelles instructions : il importe de laisser, surtout le 26 août, les divisions de cavalerie devant le front de l'armée. « D'après les renseignements reçus ici, il n'est pas invraisemblable que l'armée ennemie concentrée près de Châlons soit en mouvement. » Dans ce cas, il serait à souhaiter que la cavalerie établît exactement la direction suivie, ce qui mène à prévoir la possibilité d'un autre objectif pour les marches à exécuter le 26. Par la même raison et afin de disposer d'un plus grand nombre de routes pour la suite du mouvement, il sera bon de diriger « dès demain » le VIe corps sur Joinville, s'il est possible : au

1. *État-major prussien*, II, 960.

2. D'après le prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 70-87, ce renseignement, trouvé dans des journaux français, a été télégraphié de Londres au grand quartier général. Voir *suprà*, p. 194. Suivant von Hahnke, traduction, 141-142, dans l'ordre de bataille en question, il n'y a d'erreurs qu'au sujet du 12e corps, que l'on croit à deux divisions ; on doute de la destination donnée au 6e ; on sait qu'un 13e corps est en formation à Paris, sous les ordres du général Vinoy et que 24 (*sic*) bataillons de mobiles ont été ramenés du camp de Châlons à celui de Saint-Maur.

besoin, ce corps d'armée serait « après-demain » porté à Saint-Dizier[1].

D'ordinaire, la pensée de Moltke est plus claire et son style moins embarrassé. Il semble pourtant que déjà il entrevoie la possibilité d'un mouvement de Mac-Mahon vers Metz, sans oser encore y croire.

Par suite des instructions qui précèdent, le prince royal prescrit à la 4e division de cavalerie de passer la Marne au sud de Vitry et d'éclairer la rive gauche vers Châlons, Vertus, Épernay, tandis que la brigade wurtembergeoise opérera de même sur la rive droite.

La 2e division de cavalerie atteint le 23 Dainville-aux-Forges, au sud-ouest de Gondrecourt. Elle a appris en route que 6,000 gardes mobiles avec de l'artillerie étaient en voie de concentration à Langres. En conséquence, elle reçoit du prince royal l'ordre de marcher les jours suivants sur Wassy et Arcis-sur-Aube, pour couper le chemin de fer entre Troyes et Méry-sur-Seine. Ce sera une opération latérale de mince utilité, car elle ne se relie en rien à celle qui incombe essentiellement à la IIIe armée. Il semble que, pour la 2e division comme pour le reste de la cavalerie, les ordres du prince royal répondent mal aux intentions de Moltke.

Cependant, à la droite de l'armée, le IIe corps bavarois atteint le nord-ouest de Ligny-en-Barrois, la brigade de ulans, Bar-le-Duc et Mussey. Les autres corps de première ligne bordent la Saulx, le Ve et les Wurtembergeois à Stainville et Ménil, le XIe à Montiers. Leurs avant-gardes sont déjà vers la Marne, celle du Ve à Haironville et Sommelonne, celle du XIe à Fontaines. En deuxième ligne, le Ier corps bavarois est à Saint-Aubin, le VIe à Gondrecourt[2].

Depuis le 19 août, Toul est observé par un détachement bavarois sous les ordres du général von Thiereck[3]. Quoique l'attaque du 16 août soit restée infructueuse, de nouveaux

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 243, lettre datée de 3 heures du soir.
2. *État-major prussien*, II, 961. Le quartier général du prince royal est à Ligny, celui du roi à Commercy.
3. Voir *suprà*, p. 140.

renseignements et la reconnaissance des environs ont conduit à penser qu'un bombardement prolongé au moyen de pièces de campagne provoquerait sans doute la reddition de cette petite place. D'ailleurs, l'importance de sa possession apparaît toujours plus évidente, à mesure que les Allemands s'avancent vers l'ouest. Dans ces conditions, l'état-major de la IIIe armée ne croit pas devoir attendre l'arrivée de matériel de siège. Il prescrit donc au VIe corps de diriger sur Toul son artillerie de corps, avec trois bataillons, afin de bombarder la place de la rive droite de la Moselle. Les troupes bavaroises déjà stationnées aux environs devront assurer l'investissement sur la rive gauche. Elles sont provisoirement rattachées au corps prussien.

Le général von Gordon part le 22, de grand matin, des environs de Pagny. A midi, il est à Bicqueley, à 7k,500 au sud de Toul. Après avoir passé la Moselle à Pierre-la-Treiche, sur un pont de circonstance, le 38e porte son 3e bataillon à Chaudeney, le 1er à Gondreville, tandis que le 2e occupe le bois et le village de Dommartin.

Dans la nuit, on construit des batteries sur les hauteurs au nord-est de Chaudeney, sous la protection d'avant-postes disposés le long de la Moselle. Cependant, les Bavarois s'installent sur la rive gauche de la Moselle et mettent leurs deux batteries en position sur le mont Saint-Michel.

Le matin du 23, à 8h45, après avoir inutilement sommé le commandant de place, Gordon fait entamer le bombardement. Presque aussitôt un incendie éclate dans la ville. Vers midi, il paraît s'étendre, et le général juge le moment venu d'envoyer un second parlementaire qui, après quatre heures de discussion, revient avec un nouveau refus. La garnison a utilisé ce délai pour réparer les ouvrages. Comme le matin, elle répond vivement au feu des batteries allemandes, sans toutefois leur infliger, non plus qu'à l'infanterie postée en avant, des pertes réelles [1].

1. 3 blessés pour l'artillerie ; l'infanterie prussienne, 1 tué, 1 blessé ; l'infanterie bavaroise, 1 tué, 2 blessés (*État-major prussien*, II, 963). Les Allemands tirent 1,955 coups de canon (Muzeau, Huter et Gasselin, 75).

Malgré tout, l'ennemi doit reconnaître qu'il n'a rien à espérer du tir de pièces de campagne. D'autre part, il y aurait inconvénient à ralentir les opérations actives en vue d'une attaque de ce genre. A 6h 30 du soir, Gordon fait cesser le feu; son artillerie bivouaque à Bicqueley, le 38e se reforme à Gondreville, tout en observant Toul pendant la nuit. Le lendemain 24, le détachement entier rompt vers l'ouest pour rallier les unités dont il fait partie [1].

On se souvient qu'une tentative contre Verdun a été prescrite au XIIe corps. Déjà cette petite place a été reconnue, à diverses reprises, par des groupes de cavaliers allemands, dont quelques-uns ont poussé jusqu'à ses portes. Il résulte de leurs rapports qu'elle est sans doute faiblement occupée, tout en étant à l'abri de l'escalade. C'est aussi la conviction du prince Georges de Saxe, qui en a fait, le 23, une reconnaissance personnelle. Les hauteurs de Belrupt surtout lui ont paru se prêter à l'établissement de batteries de bombardement.

Suivant l'ordre du prince royal de Saxe, le XIIe corps doit être le 24 à 10 heures du matin sur la rive droite de la Meuse, prêt à l'attaque, tandis que les 5e et 12e divisions de cavalerie investiront la place sur la rive gauche. La 5e s'établit à Esnes, la 12e à Nixéville, pour couper les principales routes conduisant de Verdun à l'ouest. Elles se couvrent d'avant-postes face à la place et aussi à la direction opposée, vers Varennes et Clermont.

Cependant, le XIIe corps s'est porté sur Verdun, la 23e division par Eix, l'artillerie de corps et la 24e division par Haudiomont. A 10 heures du matin, l'avant-garde de la première colonne (108e, 1 escadron du 1er *Reiter* et les batteries divisionnaires) atteint la sortie ouest du bois, entre Eix

---

1. La brigade bavaroise laisse devant Toul le 9e régiment, un escadron et une batterie. Suivant un ordre du prince royal en date du 25 août, ce détachement doit être relevé par trois bataillons de landwehr commandés par le colonel von Hippel. Celui-ci doit reprendre le bombardement avec vingt-cinq de nos pièces de siège trouvées à Marsal (*État-major prussien*, II, 964).

et Verdun. Le 1er bataillon, qui est en tête, continue sur la place et trouve inoccupé le faubourg Pavé, qu'il traverse sans difficulté [1].

Une grande partie de l'enceinte est couverte par la Meuse, par des canaux ou par le Pré-l'Évêque, qui peut être inondé. Le front Saint-Victor, dont les fossés sont secs, est protégé par un dispositif permanent de mines; dans la partie opposée de la ville, la citadelle est couverte par d'importants ouvrages. L'armement est de 137 pièces dont 46 seulement rayées. La garnison comprend 2,000 mobiles environ, un millier d'hommes des 4e bataillons et des dépôts des 57e et 80e, 200 cavaliers (dépôt du 5e chasseurs), 20 soldats du génie, 55 gendarmes, une batterie à pied du 4e d'artillerie et 1,400 gardes nationaux [2].

Deux coups de canon annoncent l'approche de l'ennemi. Mais les abords immédiats de la place sont garnis de vignes, de vergers, de murs de clôture, de maisons [3] qui offrent de nombreux abris au 1er bataillon du 108e. Celui-ci entretient un feu vif, tandis que le 2e bataillon s'établit en soutien à la lisière est du faubourg. En même temps, les batteries, couvertes par le 3e bataillon et par l'escadron de l'avant-garde, tirent des hauteurs au sud de la route de Metz. Un autre escadron du 1er *Reiter* traverse la Meuse à gué et reconnaît les abords de Verdun vers le nord. La 46e brigade est demeurée dans le bois, le reste de la 23e division à Eix [4]. Quant à la 24e division, elle s'est établie entre Houdainville et la côte de Belrupt, d'où ses batteries lourdes et celles de l'artillerie de corps ouvrent le feu à 10 heures. Son avant-garde (12e bataillon de chasseurs, 105e, 1 escadron du

---

1. *État-major prussien*, II, 967.

2. A. Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 248, d'après le *Journal du blocus et du bombardement de Verdun*, par l'abbé Gabriel, 39 et suiv. L'armement de Verdun comprend 15 pièces rayées de 24 de place, 25 rayées de 12 de place, 6 rayées de 4, 22 lisses de 16, 4 lisses de 8, 24 canons-obusiers de 12, 10 obusiers de 22, 7 de 16, 4 de 15, 7 mortiers de 27, 9 de 22, 4 de 15 (Muzeau, Huter et Gasselin, 2).

3. *R. H.*, III, 1905, 317, d'après le rapport du général Guérin de Waldersbach.

4. *État-major prussien*, II, 967.

2[e] *Reiter* et 1 batterie légère) tient l'intervalle entre la place et cette position.

De notre côté, l'artillerie répond tardivement au feu de l'ennemi [1]. Les batteries de Belrupt sont faiblement inquiétées; nos projectiles sont plus efficaces contre les batteries de la 23[e] division, portées jusqu'à 1,700 pas des remparts [2], et contre l'infanterie qui les couvre. Après une demi-heure de bombardement, un officier saxon est envoyé en parlementaire. Malgré les coups de fusil qui l'accueillent et qui tuent son trompette, il finit par entrer dans la ville et communique l'objet de sa mission au général de Waldersbach, qui le renvoie aussitôt, avec le refus le plus énergique. Il n'est pas encore sorti que le feu reprend des deux parts [3]. Mais le bon état des ouvrages et l'attitude du commandant de place ne laissent espérer aucun succès; comme à Toul, à Phalsbourg et à Bitche, les Allemands jugent à propos de renoncer à leur tentative.

Vers midi, ils se retirent peu à peu, sous le feu le plus vif. La 23[e] division passe la Meuse à Bras sur un pont de circonstance; elle va jusqu'à Charny, où ses dernières troupes arrivent dans la soirée. La 24[e] division laisse une brigade devant Verdun. Le reste et l'artillerie de corps passent la Meuse en amont de Dieue. La 12[e] division demeure à Nixéville, la 5[e] va le soir d'Esnes à Dombasle [4]. Quant au déta-

1. D'après l'abbé Gabriel, *loc. cit.*, p. 42, les magasins à projectiles de chaque bastion sont fermés et il faut chercher les clés qu'on trouve à grand'peine.

2. *État-major prussien.* Le rapport du général Guérin de Waldersbach (25 août 1870) porte que les batteries saxonnes sont à 800, 1,000 et 1,400 mètres des remparts (*R. H.*, III, 1905, 318).

3. L'État-major prussien, II, 968, met cette irrégularité à notre compte; le rapport Guérin de Waldersbach porte au contraire que, pendant la réception du parlementaire « le feu de l'ennemi ne fit que s'accroître en rapidité » (*R. H.* III, 1905, 318).

4. Restent devant Verdun: la 48[e] brigade d'infanterie, le 2[e] *Reiter* et la 3[e] batterie légère. — Les Saxons perdirent 1 officier blessé, 19 hommes et 5 chevaux hors de combat (*État-major prussien*, II, 968). La garnison eut 1 officier et 6 hommes de troupe tués, 12 blessés (*R. H.*). D'après M. A. Duquet, p. 253, il y aurait eu 5 gardes nationaux, 1 soldat et 1 mobile tués, 12 blessés. Nombre de projectiles tirés par les Saxons : 626 obus ordinaires et 20 obus incendiaires, d'après Borbstædt (*Opérations des armées allemandes depuis le début de la guerre jusqu'à la catastrophe de Sedan*, traduction, 556).

chement resté devant Verdun, le 25 il rejoindra son corps d'armée.

Pendant cet épisode, le reste de la IVe armée a continué sa marche entre la Meuse et les sources de l'Aisne. La 6e division de cavalerie est à Foucaucourt, ses avant-postes sur l'Ante; plus au sud, la division de la Garde atteint l'intervalle entre Vaubecourt et Charmontois. Le gros de ce corps d'armée est sur l'Aire, à Pierrefitte et à Chaumont; enfin, à l'extrême gauche, le IVe corps est à Rosnes et son avant-garde à Génicourt[1]. L'ensemble de ce dispositif est tel qu'aucun contact ne peut avoir lieu entre la IVe armée et nos troupes. Les plus voisines, la division Margueritte, sont à Monthois, et toute l'Argonne les sépare de la cavalerie allemande, qui, elle aussi, n'a encore fait aucun essai d'exploration, en dépit des circonstances.

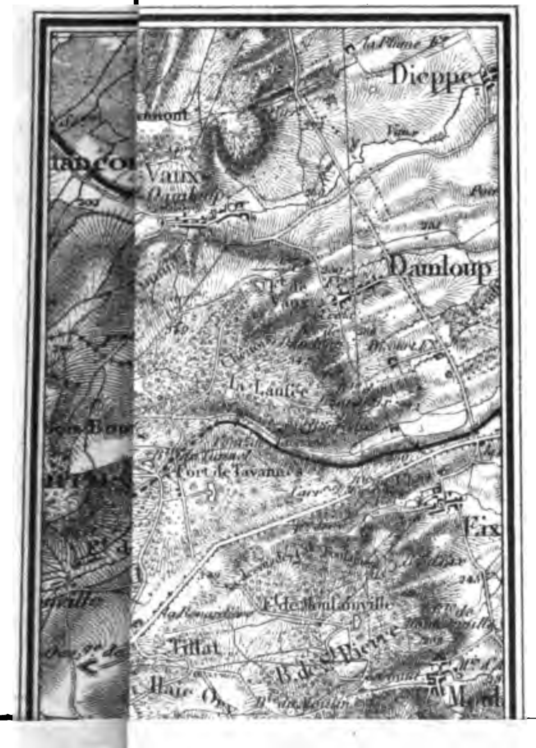
Il n'en est pas de même pour la IIIe armée, dont la cavalerie continue de progresser vers l'ouest, en s'éclairant sur les deux rives de la Marne. Derrière elle, les corps de première ligne commencent leur conversion pour atteindre le front qu'ils doivent border le 26.

La 4e division de cavalerie passe la Marne en aval de Saint-Dizier, à Larzicourt et Norrois; son gros se porte à Arzillières, son avant-garde à Châtel-Raould. Sur son flanc droit, un détachement va de Sermaize à Pogny, à 15 kilomètres au sud-est de Châlons, par la rive droite. Les deux escadrons du major von Klocke (3e et 4e du 5e dragons), partis de Courtisols, entrent dans Châlons et l'un d'eux va vers le camp. Celui-ci est entièrement évacué et la plupart de ses magasins ont été brûlés. Néanmoins, les dragons rhénans trouvent encore des quantités considérables de vivres et de fourrages, un millier de tentes, un certain nombre de pièces de siège et de place sans affûts, tout un important

1. *État-major prussien*, II, 969. Quartier général du prince royal de Saxe à Petit-Monthairon sur la Meuse. — La marche de la Garde et du IVe corps s'opère sans difficulté aucune. On se croirait en temps de paix; on fait le cantonnement comme aux manœuvres et les habitants sont hospitaliers (prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, II, 93). Il y a pourtant sept divisions de cavalerie à l'armée de Châlons.

P. Leh

Carte IV



'supra, p. 218.

cavalerie à l'armée de Châlons.

matériel. Désormais, il n'y a plus aucun doute sur notre retraite[1].

A la droite de la IIIe armée, le IIe corps bavarois est à Bar-le-Duc et Laimont, les éclaireurs de la brigade de ulans au nord de Revigny-aux-Vaches. Le Ve corps et les Wurtembergeois, qui suivent la vallée de la Saulx, vont à Robert-Espagne, Couvonges, Saudrupt; la cavalerie de réserve wurtembergeoise, à Cheminon-la-Ville; le XIe corps, à Ancerville et Saint-Dizier, son avant-garde à Hallignicourt.

En seconde ligne, le Ier corps bavarois s'est porté par Ligny jusqu'à Tronville, le VIe corps à Joinville. La 2e division de cavalerie couvre ce dernier à Wassy et Doulevant-le-Château. En marchant de Wassy sur Éclaron, une flanc-garde du 14e hussards (XIe corps) rencontre à Pont-Varin des gardes mobiles dont le feu lui coûte des pertes. Mais ils sont sabrés et laissent à l'ennemi un certain nombre de prisonniers[2]. Contre ce qui a lieu pour la IVe armée, partout, dans la région que traverse la IIIe, et surtout dans le département de la Haute-Marne, les habitants montrent une grande hostilité. En plusieurs endroits, la remise des armes ne peut être obtenue que par la force.

C'est dans la matinée du 24, à Ligny, que l'état-major de la IIIe armée reçoit de la 4e division de cavalerie divers rapports établissant notre retraite des environs de Châlons. Il devient vraisemblable que nous avons pris la direction de Reims. Dès le 23, le grand quartier général a eu avis que Napoléon III et une partie de notre armée étaient dans cette ville[3]. L'état-major de Frédéric-Charles lui a transmis une lettre d'un officier français « de grade élevé », exprimant l'espoir que l'armée de Metz serait secourue par celle de Châlons. Moltke fait part de ces deux renseignements au prince royal de Saxe, ajoutant que, par là, « le chemin de fer de Reims à Longuyon et Thionville acquiert une cer-

1. *État-major prussien*, II, 969.
2. *État-major prussien*, II, 970. La *R. H.*, III, 1905, 320, n'indique pas la provenance et la nature de ce détachement. Il a peut-être été envoyé de Vitry.
3. Voir *suprà*, p. 218.

taine importance. Il est désirable qu'on le détruise à fond sur plusieurs points, tout en faisant observer vers Reims par la cavalerie [1]. »

Ainsi, en admettant la possibilité d'une marche de cette ville vers Metz, Moltke n'y croit pas encore, pour des raisons purement militaires. Autour de lui, certains tendent à considérer cette éventualité comme moins invraisemblable [2]. Le roi Guillaume écrit dans ce sens à la reine Augusta. Il prévoit que l'armée concentrée à Reims tentera de se réunir par un grand détour aux forces de Bazaine, quand celles-ci se seront frayé passage [3].

Dans la journée, tandis que le grand quartier général est transféré de Commercy à Bar-le-Duc, le roi et son état-major s'arrêtent auprès du prince royal, à Ligny. Au cours d'une conférence improvisée, on discute la situation présente. Pour la première fois, le quartier-maître général von Podbielski émet l'avis qu'une marche de Reims à la délivrance de Bazaine, malgré les motifs d'ordre militaire qui s'y opposent, n'est pas invraisemblable, et cela pour des raisons politiques. Dans ces conditions, il serait à propos de faire appuyer les armées allemandes vers leur droite.

Mais tous les rapports reçus jusqu'alors indiquent chez l'adversaire l'intention de couvrir Paris, soit directement, soit d'une position de flanc, peut-être vers Laon [4]. On considère donc comme opportun de continuer le mouvement dans la direction première, tout en l'accélérant autant que possible. Reims, objectif immédiat des Allemands, est plus

---

1. Moltke au prince royal de Saxe, 24 août, 7 heures du matin, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 244.

2. Voir notamment une lettre en date du 24 août, général von Verdy du Vernois, *Im Grossen Hauptquartier*, 119.

3. Lettre du 24 août, Oncken, *Unser Heldenkaiser*, 204. Il est assez intéressant de noter que, dans une lettre du même jour à sa femme « Cœur Chéri », Bismarck se borne à dire : « Nous avançons presque tous les jours de six lieues sans voir trace de l'ennemi. Son armée principale reste enfermée près de (sous) Metz par le prince Frédéric-Charles, et nous allons voir si, près de Reims, nous trouverons quelque chose qu'on a mis sur pied dans l'intervalle. On dit que Napoléon y est » (*Le Matin*, 27 avril 1903).

4. *État-major prussien*, II, 971 ; *Tagebücher* du maréchal comte von Blumenthal, 85. Il est évident que c'est là l'opinion de Moltke.

éloigné que Châlons. Le prince royal décide par suite que la III[e] armée atteindra dès le 25 le front qui lui était assigné pour le 26. Les ordres nécessaires sont lancés le soir du 24.

Dans la soirée, le prince Albert de Prusse envoie à l'état-major de la III[e] armée un journal de Paris qui confirme les renseignements précédents : Mac-Mahon a pris position à Reims avec 150,000 hommes[1].

Moltke est si peu orienté encore sur notre situation qu'à 7 heures du soir il transmet un ordre du roi prescrivant aux III[e] et IV[e] armées un jour de repos pour le 26 ou le 27. On fera serrer les colonnes de vivres et l'on se pourvoira d'autant de rations qu'il sera possible, afin de traverser sans arrêt la partie déserte de la Champagne. Le 28 août, les avant-gardes borderont la ligne Suippes, Châlons, Coole et au sud. Afin de s'y porter, la IV[e] armée disposera pour sa colonne de gauche de la route Laheycourt, Outrivière, Ferme-Poix, Châlons; la III[e], pour sa colonne de droite, de la route Nettancourt, Possesse, Togny-aux-Bœufs. « Les circonstances décideront ensuite si l'on devra opérer une conversion à droite vers Reims et avec quelles fractions, ou s'il faudra continuer sur Paris avec la totalité.

« La cavalerie explorera aussi loin que possible; celle de l'aile droite en particulier éclairera dès demain vers la frontière belge, en observant au plus tôt Montmédy et Sedan, puis vers Reims, Rethel et Mézières; elle coupera, s'il se peut, la ligne de Reims à Laon[2]. »

En raison des renseignements communiqués dans l'après-midi du 24 à l'état-major de la IV[e] armée, la 5[e] division de cavalerie a reçu l'ordre de détacher un régiment vers le nord, afin de couper la voie ferrée à l'ouest de Montmédy. Le 17[e] hussards parcourt le 25 août la longue étape de Dun

1. *État-major prussien.*
2. Moltke aux commandements des IV[e] et III[e] armées, 24 août, 7 heures du soir, *Moltkes Korrespondenz,* I, III, I, 246. L'État-major prussien ne fait pas allusion à cette dépêche. Elle montre combien Moltke est encore loin de prévoir notre marche sur Montmédy.

à Mouzay ; la nuit suivante, il met le feu au pont de bois sur lequel la ligne ferrée passe la Chiers à Lamouilly, au nord-ouest de Stenay[1]. Destruction inefficace, car l'incendie est éteint avant tout dommage, les rails replacés et la circulation rétablie le 26 août[2].

Quant aux autres régiments de la division, ils continuent vers l'ouest jusqu'à Sainte-Menehould, leur avant-garde à Dommartin—Hans. La 12e division de cavalerie suit la même route pour aller à Clermont, en reconnaissant vers Varennes, sans entrer nulle part en contact avec nos troupes. On ne saurait dire qu'il y ait là un modèle d'exploration[3].

La 6e division de cavalerie s'est portée le 25 à Vieil-Dampierre. Vers midi, elle a déjà cantonné en partie, quand l'escadron d'avant-garde de la 14e brigade aperçoit à l'ouest d'Épense un bataillon de mobiles, le 4e de la Marne, en marche vers Sainte-Menehould[4].

Il constituait le gros de la garnison de Vitry. Lors de l'évacuation de cette ville, le capitaine Hamel, de l'état-major des places, qui la commande, a la déplorable idée de diriger ce bataillon sur Sainte-Menehould, pour qu'il gagne ensuite Paris en chemin de fer. C'est, à proprement parler, le jeter dans la gueule du loup.

A son approche, le commandant de la 14e brigade, colonel comte von der Grœben, se porte sur Épense avec ses deux régiments[5]. Puis il va au nord, dans la direction de

---

1. *État-major prussien*, II, 973.

2. Le procureur impérial de Sedan au garde des sceaux, d. t., 26 août, *R. H.*, IV, 1905, 136.

3. La *R. H.*, IV, 1905, 137, fait remarquer que l'étape de la 12e division, de Nixéville à Clermont, est de 16 kilomètres seulement. Ce n'est pourtant pas l'ennemi qui ralentit son mouvement.

4. Avec une batterie de la même garde mobile et 24 artilleurs du 2e régiment, sous-lieutenant Rageot. Les mobiles ont reçu une dizaine de cartouches par homme en quittant Vitry (Dick de Lonlay, I, 264).

5. *État-major prussien*, II, 973 : le 6e cuirassiers et le 3e ulans. Le 15e ulans est passé à la 15e brigade pour remplacer le 3e hussards, resté sous Metz (voir *suprà*, p. 148). Le 4e bataillon de la Marne a quitté Vitry vers 1 heure du matin le 25 ; il a suivi l'itinéraire Saint-Quentin-les-Marais, Bassu et Vanault-les-Dames (Rapport du commandant Duval, *R. H.*, IV, 1905, 176). Le commandant Duval est un ancien capitaine des chasseurs à pied de la Garde, officier de la Légion d'honneur (Dick de Lonlay).

Braux, tandis que la batterie de la division ouvre le feu entre Vieil-Dampierre et Épense. L'état-major de la division a été avisé également ; la 15ᵉ brigade se rassemble à Sivry d'où son commandant, colonel von Alvensleben, dirige les escadrons rassemblés les premiers sur la ferme de La Basse. Les mobiles sont déjà entre deux adversaires.

Sur les entrefaites, le commandant Duval, ayant remarqué la présence de groupes ennemis autour de lui, hâte la marche pour gagner la ferme. Là il s'efforce d'utiliser des couverts assez étendus. Mais ses mobiles, sans aucune instruction, n'ayant jamais brûlé une amorce, s'y prêtent mal, en dépit du dévouement de quelques officiers. Menacés dans le dos par la 14ᵉ brigade, ils sont attaqués de front par plus de deux escadrons [1]. Leur tir est à peu près sans effet. En outre, des obus atteignent la ferme. C'est le signal d'une complète débandade. Malgré les officiers, aidés de quelques sous-officiers, les mobiles s'enfuient, jetant armes et cartouches, mais pour être bientôt rejoints par les cavaliers prussiens, qui s'emparent de presque tous.

Le seul point où la résistance dure quelque peu est aux abords d'une meule de paille et d'une haie. Une quarantaine d'hommes au plus s'y sont ralliés ; cinq officiers y sont tués ou blessés [2]. Les pertes de l'ennemi sont très faibles. A 1ʰ 30, la 6ᵉ division regagne ses cantonnements en se couvrant d'avant-postes poussés jusqu'à l'Yèvre.

Très brutalement traités par les Prussiens [3], qui les ont pris d'abord pour des francs-tireurs, les mobiles peuvent craindre d'être fusillés sur place. L'arrivée du commandant de la division, duc Guillaume de Mecklembourg, est leur salut : ils sont formés en colonne à Sivry, sous l'escorte

1. 3ᵉ et 4ᵉ du 15ᵉ ulans, 1 peloton du 6ᵉ cuirassiers (*Etat-major prussien*).

2. Rapport du commandant Duval. D'après l'État-major prussien, II, 974, les mobiles ont 4 officiers et 18 hommes de troupe hors de combat, 27 officiers et environ 1,000 hommes prisonniers. Les Prussiens ont 1 officier tué, 2 cavaliers tués et 3 blessés.

3. « J'ai vu mes compagnons de tous grades ramenés à coups de hampe de lance ou de plat de sabre et moi-même je fus frappé vingt fois et roulé tout autant par terre ; les injures, les épithètes les plus grossières ne me furent pas ménagées... » (Rapport du commandant Duval).

d'un détachement du 16e hussards. Leur tête vient de dépasser Passavant quand un coup de feu retentit et un cavalier d'escorte roule à terre. Les prisonniers croient à une tentative de secours et une partie cherche à s'enfuir. C'est le signal d'un hideux massacre. Les hussards se jettent à coups de sabre et de carabine sur ces malheureux, désarmés. Des dragons des 1er et 2e régiments de la Garde, cantonnés à Passavant, participent à cette boucherie, qui prend fin seulement par l'intervention de quelques officiers[1].

Ce tragique épisode reste l'un des plus douloureux souvenirs de la guerre de 1870. Longtemps après, on retrouvera des mobiles morts de leurs blessures dans les bois voisins[2].

Cependant, la division de cavalerie de la Garde atteint Le Chemin, derrière la 6e division. Le XIIe corps est à Dombasle (23e division) et Jubécourt (24e); la 48e brigade, laissée la veille devant Verdun, traverse la Meuse pour gagner Lempire et, de là, observe le front ouest de la place. La Garde est à Triaucourt et le IVe corps au sud, à Laheycourt, son avant-garde à Sommeille.

La droite de la IIIe armée se rapproche toujours davantage de la IVe, tout en continuant sa conversion lente vers le nord-ouest. La 4e division de cavalerie, qui la précède encore, apparaît devant Vitry, qui n'est plus gardé que par 300 gardes nationaux. Après sommation, cette petite place, menacée d'un bombardement, capitule aussitôt, ne livrant aux Allemands que deux canons encloués et 400 fusils. Puis, la 4e division suit la route de Châlons jusqu'à

1. Rapport du commandant Duval; *État-major prussien,* II, 974. D'après le commandant Duval (état de pertes joint à son rapport), il y eut 17 tués, 7 disparus, 98 blessés. Les Historiques prussiens donnent des chiffres beaucoup plus élevés : 60 tués (Historique du 1er dragons de la Garde); plus de 100 tués (Historique du 2e dragons de la Garde, *R. H.*, IV, 1905, 139).

Suivant l'Historique du 1er dragons de la Garde, la carabine d'un hussard se serait déchargée par accident. L'État-major prussien écrit simplement que les prisonniers cherchèrent à s'enfuir.

2. Souvenir personnel. Les Allemands ont conscience des cruautés ainsi commises sans nécessité. Voir les extraits des Historiques des 1er et 2e dragons de la Garde reproduits par la *R. H.*, IV, 1905, 139.

La Chaussée et Pogny, tandis que les escadrons du major von Klocke, après avoir laissé une garde au camp de Châlons, gagnent les environs de Reims à Saint-Léonard. La cavalerie wurtembergeoise atteint Courtisols et Saint-Martin, à l'est de Châlons ; la brigade des ulans bavarois est au Fresne-sur-Moivre.

Derrière ce rideau, les trois corps de première ligne ont déjà atteint les emplacements fixés pour le 26 : le IIe corps bavarois à Charmont, le Ve corps à Heiltz-le-Maurupt et Heiltz-l'Évêque, le XIe à Perthes et Farémont [1]. En arrière du Ve corps, les Wurtembergeois sont à Sermaize, le Ier corps bavarois à Bar-le-Duc. Enfin, à l'extrême gauche, la 2e division de cavalerie atteint Chavanges et, derrière elle, le VIe corps Montier-en-Der et Wassy.

1. *État-major prussien*, II, 975. Les avant-gardes des IIe corps bavarois et V^e corps sont à Possesse et Doucey ; celle du XIe à Vitry.

XI

CHANGEMENT DE DIRECTION DES ALLEMANDS

Situation le soir du 25. — Renseignements recueillis. — Double hypothèse examinée. — Premier ordre de Moltke le 25. — Son état d'esprit. — Projet de tableau de marche. — Nouvelle orientation des Allemands. — Nouvelles reçues. — Ordre du 25 au soir.

Ainsi, le soir du 25 août, les deux armées allemandes ont dans leur flanc droit, à deux jours de marche seulement, une armée française de près de 150,000 hommes suivant une direction opposée à la leur, sans que, jusqu'ici, elles en aient le moindre soupçon. Cette situation bizarre ne peut s'expliquer que par l'insuffisance de l'action de leur cavalerie. On a vu comment elle perd entièrement le contact après Frœschwiller. Pendant la retraite de Mac-Mahon, la plupart des renseignements recueillis proviennent des espions et des journaux, tous sujets à caution. Néanmoins, vers le milieu d'août, on a pu établir la concentration de forces françaises au camp de Châlons. Puis, les bruits courant depuis le 23 conduisent à supposer que nous allons abandonner cet emplacement sans résistance, peut-être même que nous l'avons déjà évacué. Dans ce cas, il semblerait naturel que le maréchal de Mac-Mahon se retirât vers Paris. La nouvelle reçue le 23 de sa marche sur Reims ne contredit nullement cette hypothèse.

Il est vrai que, dans l'entourage du roi Guillaume, on a déjà émis une tout autre opinion : celle d'un mouvement en vue de la délivrance de Bazaine. Mais, jusqu'alors, le seul indice dans ce sens est la lettre interceptée sous Metz et on lui attribue peu de poids. Dans ces conditions, Moltke ne voit aucun motif de modifier les directions suivies. C'est ce qui l'amène à rédiger l'ordre du 24 août à 7 heures du

soir[1] : il prévoit une conversion vers Reims, aussi bien que la continuation de la marche sur Paris.

Mais, avant même que cet ordre soit communiqué aux IIIe et IVe armées, des renseignements survenus dans la soirée conduisent à le modifier. A 11 heures du soir, ils tendent à faire admettre plus aisément l'hypothèse d'un mouvement de l'armée française vers Metz. Les rapports envoyés le 23 août par la 4e division de cavalerie établissaient notre retraite des environs de Châlons. D'un journal de Paris saisi le 24, on extrait une nouvelle qui paraît assez vraisemblable : les 150,000 hommes du maréchal de Mac-Mahon ont pris position à Reims[2]. Enfin, un télégramme expédié de Paris le 23 et arrivé par Londres porte ce qui suit : « Armée de Mac-Mahon concentrée à Reims. Empereur Napoléon et prince à l'armée. Mac-Mahon cherche à opérer sa jonction avec Bazaine[3]. »

La phrase finale confirme l'indication contenue dans la lettre interceptée sous Metz. Mais il reste des doutes sur la façon dont nous voulons opérer cette jonction. La ligne droite de Reims à Metz nous est interdite et un détour le long de la frontière belge paraît « assez risqué ».

Pour y parer, s'il vient à se produire, il faudra suspendre la marche sur Paris, traverser obliquement les forêts de l'Argonne par des chemins médiocres et s'engager dans une région où l'alimentation des troupes n'est aucunement préparée. Le courant de ravitaillement dirigé vers l'ouest ne sera ramené dans la nouvelle direction qu'au prix de nombreuses difficultés et de retards sensibles. Enfin, les troupes, se voyant imposer des fatigues inutiles, pourront perdre de leur confiance dans le commandement[4]. Par suite, il est décidé que l'on se bornera tout d'abord à marcher un peu plus au nord-ouest, vers Reims, tout en prêtant une attention plus marquée au flanc droit des deux ar-

---

1. Voir *suprà*, p. 227.
2. Voir *suprà*, p. 194, 218.
3. *État-major prussien*, II, 977.
4. Moltke, *La guerre de 1870*, traduction, 89.

mées. A 11 heures du matin, le 25, Moltke leur envoie l'ordre ci-après :

« Toutes les nouvelles reçues ici s'accordent en ce point que l'adversaire a évacué Châlons et marché sur Reims.

« S. M. le roi ordonne que la fraction d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe et la IIIe armée suivront ce mouvement en continuant la marche vers le nord-ouest.

« La première portera demain le XIIe corps à Vienne (les avant-gardes à Autry et Servon), la Garde à Sainte-Menehould (les avant-gardes à Vienne-la-Ville et vers Berzieux), le IVe corps à Villers-en-Argonne (l'avant-garde vers Dommartin). La cavalerie devra être poussée au loin pour éclairer de front et sur le flanc droit ; elle atteindra notamment Vouziers et Buzancy.

« La IIIe armée portera demain ses têtes de colonne jusqu'à la ligne Givry-en-Argonne—Changy, au nord-est de Vitry. On continuera d'observer cette place.

« A moins qu'il ne survienne des nouvelles tout à fait particulières, il sera accordé le 27 un jour de repos aux deux armées. Le cas échéant, on en profiterait pour faire serrer les convois et aligner les troupes en vivres, de manière à pouvoir traverser sans difficulté la partie déserte de la Champagne.

« Le grand quartier général de S. M. le roi sera transporté demain à Sainte-Menehould[1]... »

On voit avec quelle prudence Moltke prépare son changement de direction. Ce n'est pas sans raison. « A la guerre, il faut bien souvent établir ses combinaisons sur des probabilités et, la plupart du temps, la probabilité la plus vraisemblable est que, de toutes les mesures, l'ennemi prendra la seule juste. Or, on ne pouvait guère admettre que la mesure qu'adopteraient les Français serait de découvrir Paris et de marcher sur Metz en longeant la frontière belge.

1. Moltke aux commandements des IIIe et IVe armées, 25 août, 11 heures du matin, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 248. Constatons une fois de plus que le texte de la Correspondance diffère de celui de l'État-major prussien, II, 978.

Cette détermination paraissait étrange, voire même aventureuse, et pourtant il était possible qu'on la prît[1]. »

L'intention de Moltke est d'opérer le 26 août une conversion peu accentuée face au nord-ouest, puis d'accorder aux troupes un jour de repos, s'il est possible. Pour éviter des croisements à la droite de la III[e] armée, il a dû donner des ordres directs aux corps de la IV[e]; la cavalerie de cette dernière éclairera au loin vers le nord, après avoir franchi les défilés de l'Argonne[2].

L'ordre de 11 heures du matin lancé, le grand quartier général attend des nouvelles avec une anxiété croissante. Si, réellement, le maréchal de Mac-Mahon a entrepris une marche sur Metz, il a pu partir de Reims le 23 et a sans doute atteint déjà l'Aisne à Vouziers. Si, de là, il continue son mouvement sans arrêt, il ne sera plus possible de lui opposer des forces supérieures sur la rive gauche de la Meuse[3]. Mais à l'est de cette rivière, aux environs de Damvillers, qui n'est pas plus éloigné de l'aile gauche de l'armée de la Meuse que de Vouziers, on pourrait concentrer, le 28 août, après trois marches n'ayant rien d'excessif, un total de cinq corps d'armée : l'armée de la Meuse avec ses quatre divisions de cavalerie et les deux corps bavarois. Au besoin, il serait encore possible d'appeler à soi des fractions de l'armée de Frédéric-Charles.

Ces idées conduisent Moltke à établir, dans l'après-midi du 25 un projet de marche des forces allemandes vers le nord[4]. Sans doute, le mouvement sur Damvillers implique

1. Moltke, *La guerre de 1870*. traduction, 90.
2. *État-major prussien*, II, 979.
3. *État-major prussien*, II, 979. Sans doute, en se bornant à faire pivoter, le 26, les trois corps de la IV[e] armée sur leur droite et à les porter sur le front Montfaucon, Varennes, Vienne-le-Château, on aurait pu attaquer l'armée de Châlons sur la rive gauche dès le 27. Mais la Garde et le IV[e] corps auraient accompli le 26 une très forte marche (40 kilom. pour le IV[e] corps), mauvaise préparation à la bataille du 27. En outre, les Allemands auraient eu l'infériorité du nombre.

4.

	26 août	27 août	28 août	29 août
	—	—	—	—
XII[e] corps . . .	Varennes.	Dun.	Damvillers.	Marville et Longuyon.
Garde	Dombasle.	Montfaucon.	Damvillers.	Marville et Longuyon.

(*Voir la suite de la note à la page 236.*)

une retraite apparente qui peut influer sur le moral des troupes. En outre, il aura pour résultat final de ralentir la marche sur Paris, qui reste l'objectif essentiel des Allemands. Mais tous ces inconvénients disparaissent devant la certitude de rencontrer l'armée de Châlons avec la supériorité du nombre. Les sept corps d'armée réunis le 28 à Damvillers, Azannes et Mangiennes représenteront en effet 150,000 hommes d'infanterie, c'est-à-dire une force susceptible d'arrêter, selon toutes les apparences, le maréchal de Mac-Mahon, soit qu'il combatte vers Damvillers, soit qu'il cherche à se dérober vers l'est. Dans ce dernier cas, on l'attaquerait de flanc le 29 vers Marville et Longuyon. Si, au contraire, le XIIe corps parvenait à nous retenir sur la Meuse ou, encore, si nous progressions avec lenteur, on pourrait livrer bataille à l'ouest de Damvillers. Il serait alors possible de faire intervenir d'autres corps de la IIIe armée et de renoncer à ceux de Frédéric-Charles, dont le concours n'est réclamé qu'à regret [1]. Moltke ne suppose pas, en effet, au maréchal Bazaine la honteuse passivité dont il fera preuve du 25 au 31 août.

Il est naturel de se demander pourquoi, dans cette hypothèse, Moltke ne prépare pas immédiatement la conversion vers le nord des corps de la IIIe armée autres que les bavarois. C'est, dit-on, que ce mouvement les placerait en troisième ligne derrière la IVe armée, suivie elle-même des deux corps bavarois. De là des difficultés inévitables, dans un pays difficile où les routes du sud au nord sont médiocres et peu nombreuses; de là aussi une accumulation excessive de troupes dans l'étroite bande de terrain qui

---

	26 août	27 août	28 août	29 août
	—	—	—	—
IVe corps. . . .	Fleury.	ouest de Verdun.	Damvillers.	Marville et Longuyon.
IIIe corps. . . .	sous Metz.	Étain.	Damvillers.	Marville et Longuyon.
IXe corps. . . .	sous Metz.	Landres.	Mangiennes.	Marville et Longuyon.
Ier corps bavarois.	Chaumont-sur-Aire.	Nixéville.	Azannes.	Marville et Longuyon.
IIe corps bavarois.	Chanmont-sur-Aire.	Dombasle.	Azannes.	Marville et Longuyon.

Le texte de l'État-major prussien, II, 980, n'est pas conforme à celui de la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 250.

1. *État-major prussien*, II, 980; *Heeresbewegungen im Kriege 1870-1871*, 25 et suiv. (publication du Grand État-major de Berlin).

sépare l'Aire de la Meuse ; elles y occuperaient une profondeur telle que tout déploiement et, *a fortiori*, toute manœuvre leur seraient à peu près interdits. La continuation momentanée du mouvement vers l'ouest permettra au contraire de les échelonner facilement après leur conversion au nord [1].

Quoi qu'il en soit, et bien que les nouvelles positives fassent encore défaut, le grand quartier général se laisse peu à peu gagner à l'idée d'une marche de Mac-Mahon vers Metz [2]. D'ailleurs, de nouveaux renseignements dans ce sens arrivent le soir du 25 août. Ils font supposer que le maréchal se dirige sur Vouziers. A l'un des rapports reçus est joint l'un de nos journaux reproduisant un article de la presse belge. Le thème est qu' « aucun général français ne pourrait laisser ses compagnons d'armes dans l'embarras sans encourir la malédiction de la patrie ». D'autres journaux de Paris analysent des discours prononcés à l' « Assemblée nationale » [3] et signalant « la honte qui rejaillirait sur le peuple français s'il laissait sans secours l'armée du Rhin » [4].

Enfin, un télégramme de Londres reproduit une nouvelle empruntée au *Temps* du 23 août, d'après laquelle « Mac-Mahon a pris subitement la décision de courir au secours de Bazaine, quoique l'abandon des routes menant vers

---

1. Du moins, telle est l'explication de l'Etat-major prussien. Elle est ingénieuse, mais non probante. En effet, il y aurait tout avantage, pour les corps de gauche de la IIIe armée, à marcher le 26, non vers le nord, mais vers le nord-ouest. L'échelonnement serait assuré et l'ensemble du mouvement accéléré.

2. Le roi Guillaume dit à son serviteur Schneider le matin du 25 : « Il semble presque que Napoléon ne veuille pas se retirer sur Paris, mais qu'il marche vers le nord ; notre cavalerie est déjà à Châlons ; elle a appris que l'armée de Mac-Mahon est partie dans la direction de Reims et des forteresses du nord... » (L. Schneider, *L'Empereur Guillaume. Souvenirs intimes*, traduction, II, 214). Par contre, le 25 août, le ministre de la guerre von Roon considère la retraite sur Paris comme « très vraisemblable » (*Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Generals Grafen von Roon*, III, 197). Bismarck écrit à sa femme : « Ou bien on ne se battra que devant Paris, ou on ne se battra plus du tout » (le *Matin* du 27 avril 1903).

3. Corps législatif.

4. D'après la *R. H.*, IV, 1905, 981, aucun discours prononcé au Corps législatif du 16 au 22 août ne contient une phrase de ce genre.

Paris compromette la sécurité de la France ; toute l'armée de Châlons a déjà quitté les environs de Reims, mais les nouvelles reçues de Montmédy ne mentionnent pas encore l'arrivée de troupes françaises [1]. » D'autre part, la 4e division de cavalerie fait connaître l'évacuation du camp de Châlons et notre retraite sur Reims ; d'après certains rapports, nous serions déjà au delà de Rethel.

Au grand quartier général, on hésite avant d'admettre une entreprise aussi risquée. La réflexion générale est celle-ci : « L'oseraient-ils réellement [2] ? »

Moltke lui-même considère la chose comme encore douteuse ; les renseignements de presse ne lui inspirent qu'une confiance limitée. Néanmoins, la situation politique de la France rend de plus en plus vraisemblable que ses exigences ont pris le pas sur toutes les considérations purement militaires [3] et même sur les données du sens commun.

Dans la soirée, Moltke et Podbielski se rendent auprès du roi et lui soumettent le projet de conversion de la IVe armée et des Bavarois. Dès qu'il est approuvé, toutes les dispositions sont prises la nuit même, de façon que les troupes puissent marcher dès le 26 vers le nord, au cas où la cavalerie dirigée sur Vouziers et Buzancy confirmerait notre marche vers Metz.

Le prince royal de Saxe reçoit l'ordre suivant :

« D'après un renseignement parvenu à l'instant, il n'est pas invraisemblable que le maréchal (de) Mac-Mahon ait décidé une tentative pour secourir la principale armée ennemie, investie dans Metz. Dans ce cas, il aurait quitté Reims depuis le 23 ; il se pourrait que ses têtes de colonne eussent atteint aujourd'hui Vouziers.

« S'il en était ainsi, il serait nécessaire de concentrer sur sa droite la fraction d'armée de S. A. R. le prince royal de

---

1. *État-major prussien*, II, 981. Voir *suprà*, p. 194. L'État-major prussien admet que ce dernier passage fait allusion à la sortie attendue de Bazaine. Il peut se rapporter à la marche sur Montmédy.

2. Général von Verdy du Vernois, 123.

3. *État-major prussien*.

Saxe, à peu près de façon[1] que le XII[e] corps marchât sur Varennes, tandis que la Garde et le IV[e] corps se porteraient vers la route de Varennes à Verdun. Le cas échéant, les I[er] et II[e] corps bavarois suivraient ce mouvement.

« Toutefois, l'exécution dépendra de rapports que S. A. R. le prince royal de Saxe a dû déjà recevoir et que l'on ne peut attendre ici.

« La Garde et le IV[e] corps ont l'ordre de ne pas entamer demain le mouvement prescrit, mais de faire la soupe en attendant de nouvelles prescriptions[2].

Ainsi, afin de parer à de nouvelles pertes de temps que l'absence de communications télégraphiques rendrait inévitables, Moltke laisse au prince royal de Saxe le soin de prendre une décision capitale, d'où dépend l'issue de toute la campagne. Mieux vaudrait assurément que le vieux chef d'état-major se rendît au quartier général de ce prince pour arrêter lui-même la décision. Mais il est lié à la personne du roi, dont le grand âge exige des ménagements. On comprend qu'il reste auprès de lui. Dans ces conditions, il est contraint de laisser une large initiative au prince royal de Saxe, qui en est digne. Il y a là un exemple qui ne saurait être trop médité.

D'ailleurs, l'état-major du roi prend des mesures pour que le prince soit complètement orienté sur ses vues. Dans la nuit du 25 au 26, le lieutenant-colonel von Verdy du Vernois est envoyé au quartier général de la IV[e] armée pour y porter les nouveaux ordres et les commenter au besoin. Il y sera avant le jour[3]. On voit que Moltke se pré-

---

1. *Derart etwa dass.*

2. Dépêche de 11 heures du soir au prince royal de Saxe, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 250 ; texte reproduit également par l'État-major prussien, II, Annexes, 216 ; dépêche de 11 heures du soir aux commandants de la Garde, du IV[e] corps et du II[e] corps bavarois, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 251.

Le I[er] corps bavarois, qui est à Bar-le-Duc, a communication verbale de ce dernier ordre. L'état-major de la III[e] armée reçoit copie de celui envoyé à la IV[e], avec l'avis que les I[er] et II[e] corps bavarois ont eu directement l'ordre de s'arrêter ; les V[e], VI[e] et XI[e] corps exécuteront la marche prescrite pour le 26. On se réserve de les porter ensuite vers Sainte-Menehould.

3. Général von Verdy du Vernois, 124.

pare à tendre le filet dans lequel périra l'armée de Châlons. Sans doute, il est tardivement informé de notre mouvement sur Reims et de celui que nous amorçons vers Montmédy. La nombreuse cavalerie des deux armées allemandes, six divisions, n'a pas été utilisée comme elle pouvait l'être, erreur beaucoup plus imputable au commandement qu'à la cavalerie elle-même. Mais, ces réserves faites, on doit admirer comment Moltke, avant de prendre une décision dont les conséquences peuvent être si graves, sait peser les divers éléments de la situation, évite une résolution prématurée, tout en prenant les dispositions voulues pour arrêter notre offensive avant qu'il soit trop tard. On peut dire que, dès le soir du 25, la marche de Mac-Mahon sur Montmédy est vouée à un complet échec. Il est aisé de s'en rendre compte. Imaginons qu'à dater du 25, l'armée de Châlons continue sa marche sans arrêt, dans la direction suivie jusqu'alors. Admettons aussi qu'elle accomplisse chaque jour une étape de 20 kilomètres environ à vol d'oiseau, ce qui est assurément un maximum, étant données ses faibles aptitudes à la marche. Dans ces conditions, l'armée pourrait être le 28 août sur le front Brandeville—Mouzay—Stenay—Moulins[1]. A cette date, les Allemands auraient sept corps d'armée sur notre flanc droit, dans le triangle Damvillers, Mangiennes, Azannes[2]. Notre défaite serait certaine et elle aurait les pires conséquences, dans l'étroite bande de terrain comprise entre la Meuse et la frontière.

Mais allons plus loin encore. Supposons que l'armée de Châlons ait continué sans arrêt, sans déviation, la marche entreprise sous Reims le 23 août. Admettons la même vitesse de marche que précédemment. Dans ce cas, le 28 août, nos quatre corps d'armée se répartiraient sur un

1.	25 août	26 août	27 août	28 août
7e corps	Vouziers.	Imécourt.	Dun.	Brandeville.
1er corps	Attigny.	Brieulles.	Beauclair.	Mouzay.
5e corps	Amagne.	Le Chesne.	Beaumont.	Stenay.
12e corps	Rethel.	Tourteron.	Maisoncelles.	Moulins.

Le 7e corps passerait la Meuse à Dun, les 1er et 5e à Stenay, le 12e à Mouzon.

2. Voir *suprà*, p. 235.

front de 13 kilomètres environ, entre Iré-le-Sec et Peuvillers[1]. La situation serait plus mauvaise encore que précédemment, puisque nous serions plus près de Damvillers.

Sans doute, le 25 août, il ne serait pas impossible de sauver l'armée et même d'infliger aux Allemands un échec partiel, avant de reprendre la direction de Paris. Mais on verra bientôt par quelle invraisemblable accumulation de fautes graves et de circonstances malheureuses l'armée de Châlons est amenée à ralentir outre mesure sa marche, à hésiter entre plusieurs solutions et finalement à se laisser acculer à une petite place sans valeur aucune, d'où elle ne sortira que pour se rendre captive en Allemagne, après l'un des plus grands désastres dont fassent mention les annales des guerres.

1.	23 août	24 août	25 août	26 août	27 août	28 août
7e corps.	St-Martin-l'Heureux.	Liry.	Beffu.	Doulcon.	Brandeville.	Peuvillers.
1er corps.	St-Hilaire-le-Petit.	Contreuve.	Germont.	Beauclair.	Mouzay.	Vitarville.
5e corps.	Pont-Faverger.	Pauvres.	Montgon.	La Besace.	Stenay.	Jametz.
12e corps.	Heutrégiville.	Ménil-Annelles.	Tourteron.	Maisoncelle.	Inor.	Iré-le-Sec.

Le 7e corps passe la Meuse à Dun, les 1er et 5e à Stenay, le 12e à Mouzon.

XII

L'ARMÉE DE CHALONS LE 26 AOUT

Ensemble du mouvement. — Le 7e corps à Grand-Pré, Buzancy et Vouziers. — Le 1er corps. — Le 5e corps. — Le 12e corps. — Les divisions Margueritte et Bonnemains. — État moral et matériel de l'armée. — Le commandement. — Incertitudes de Mac-Mahon.

Suivant l'ordre donné, l'armée de Châlons pivotera le 26 août autour de sa droite, de façon à faire face à l'est.

C'est le 7e corps qui forme le pivot. Il doit séjourner à Vouziers, tout en « s'éclairant au loin et poussant des postes avancés dans la direction de Grand-Pré et de Buzancy »[1], c'est-à-dire au sud-est et à l'est. Le maréchal fait abstraction de la route du sud, pourtant fort exposée, elle aussi.

Dans ces conditions, le général Douay juge à propos de porter tout son corps d'armée à l'est de l'Aisne, afin de l'établir sur les hauteurs entre Falaise et Chestres[2]. Mais, contre toute vraisemblance, il fait d'abord face à Vouziers, c'est-à-dire à l'ouest, en tournant le dos à l'ennemi. C'est dans la soirée seulement qu'il opère un demi-tour, face à l'est[3]. La 2e brigade de la division Liébert reste avec trois batteries et une compagnie du génie à l'ouest de l'Aisne, surveillant la direction du sud, vers Monthois[4].

---

1. Ordre de mouvement du 25 août, *R. H.*, IV, 1905, 158; Grand-Pré à 12 kilomètres environ de Vouziers; Buzancy à 20 kilomètres. Le prince Bibesco écrit à tort, p. 53, que « le maréchal avait prescrit l'occupation de Grand-Pré et de Buzancy ».

2. « La droite à Chestres, la gauche à Falaise » (*R. H.*, IV, 1905, 312).

3. Notes sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil (*R. H.*, IV, 1905, 346).

4. Journal de la brigade, *R. H.*, IV, 1905, 346. Elle a en « grand'gardes » : un bataillon du 89e et une batterie dans la direction de Monthois; trois compagnies du 53e, dont deux sur la route de Monthois; une compagnie du 6e chasseurs à pied (*ibid.*). La *R. H.*, IV, 1905, 312, porte que cette brigade reste avec « une batterie de 4 ». Nous suivons la version du Journal de marche.

Deux escadrons du 8[e] lanciers la gardent à faible distance [1].

Pour couvrir le 7[e] corps vers Grand-Pré et Buzancy, Douay croit devoir faire occuper chacun de ces deux points par un régiment d'infanterie, une batterie, une section du génie et deux pelotons de lanciers [2]. C'est la brigade Bordas, de la division Dumont, qui est ainsi fractionnée. A une distance aussi grande du corps d'armée, elle courra des risques sérieux, d'autant qu'elle ne sera pas sérieusement couverte par notre cavalerie.

Le général Bordas se porte à Grand-Pré avec le 52[e]. Avant même d'y arriver, il a, dit-il, « connaissance de corps ennemis à Monthois, à quelques kilomètres » sur la droite de la route suivie [3]. Le 4[e] hussards, à Grand-Pré depuis la veille, a, le matin, lancé des reconnaissances dans plusieurs directions. Deux remontent l'Aire par les deux rives ; une autre va, par Senuc, à l'est. Toutes trois se heurtent à de petits partis de cavalerie allemande, dont l'un est refoulé sur Fléville, au sud-est de Grand-Pré. Mais elles se replient bientôt vers ce dernier point, suivies par l'ennemi, qui se retire à son tour en voyant déboucher la colonne Bordas [4]. D'après les habitants, les cavaliers allemands précéderaient de l'infanterie et de l'artillerie.

A son arrivée à Grand-Pré, Bordas trouve le 4[e] hussards en éveil. De « nombreuses » vedettes ennemies se montrent dans plusieurs directions. Le général aperçoit même « un corps de plusieurs escadrons » en arrière et sur sa droite [5]. « Ne se sentant pas en force », il se garde d'inquiéter cet adversaire inattendu [6]. Après avoir renvoyé le 4[e] hussards

1. 4[e] et 5[e] escadrons, relevés à 2 heures par les 1[er] et 2[e]. En outre, les 4[e] et 5[e] escadrons du 4[e] lanciers font le matin des reconnaissances « dans plusieurs directions », sans rien rencontrer (G. Bastard, *Sanglants combats*, 121).

2. Du 3[e] escadron du 4[e] lanciers.

3. Lettre du général Bordas, 6 mars 1871, *Histoire de l'armée de Châlons*, 191. En réalité, il ne vint à Monthois, en dehors de fractions du 7[e] corps, qu'un officier du 13[e] ulans en reconnaissance.

4. Prince Bibesco, 54; *R. H.*, IV, 1905, 312.

5. Lettre Bordas citée.

6. Prince Bibesco, *loc. cit.*

à Vouziers, par des chemins détournés, pour qu'il puisse éviter l'ennemi, il cherche à s'orienter sur la situation. Le prétendu défilé de Grand-Pré ne lui paraît pas « de nature à être défendu par un régiment et une batterie ». La vallée y est trop large. Il faudrait une division. D'ailleurs, Bordas est entouré de gens du pays qui lui donnent les renseignements les plus alarmants. Il se croit, par suite, en présence d'une forte avant-garde de cavalerie, établie à proximité de sa ligne de retraite. Des forces considérables passent à Varennes, marchant sur Vouziers; 6,000 hommes d'infanterie seraient dans la direction de Buzancy[1]. Tous ces bruits faux ou exagérés trouvent créance chez Bordas, qui envoie au général Douay ce billet affolé : « J'ai devant moi des forces supérieures; je suis forcé de me retirer sur Buzancy. » Sans plus s'inquiéter de couvrir son corps d'armée, comme ce serait son devoir étroit, il engage sa colonne non sur la route de Vouziers, qu'il croit menacée, mais à travers le bois de Bourgogne, dans un chemin qui devient bientôt impraticable. Il ramène alors ses troupes vers Grand-Pré et prend position sur les hauteurs au nord-ouest. Quelques coups de canon tiennent en respect les éclaireurs ennemis. Puis Bordas fait prévenir le général Douay qu'il est dans une position « passable », où il pourra tenir « quelque temps »[2]. Pourquoi se retirait-il naguère sur Buzancy ?

De son côté, Douay est loin d'approuver cette retraite. Il dirige aussitôt sur Grand-Pré deux escadrons (4e et 5e du 8e lanciers) chargés de rapporter des nouvelles; par deux voies différentes, il prescrit au 72e de rallier Vouziers; il prévient le maréchal des événements survenus et de ses dispositions[3]. Enfin, lui-même se prépare à tenir assez

1. Lettre Bordas citée.
2. Lettre Bordas citée.
3. Son télegramme est à peu près conçu en ces termes : « Le général Bordas me fait savoir de Grand-Pré qu'il est en présence de forces très supérieures ; en conséquence, il va se replier sur Buzancy, où il a le second régiment de sa brigade. Je me porte à Longwé pour soutenir ce mouvement » (Journal du commandant Corbin, général Ducrot, *La Journée de Sedan,* 88).

longtemps tête à l'ennemi « pour permettre au reste de l'armée » de l'appuyer. Son convoi de vivres, ses bagages, le parc du génie seraient un embarras en cas d'attaque. Il les dirige sur Terron, au nord.

D'autres renseignements accroissent ses inquiétudes. Les paysans assurent que « les Prussiens » se concentrent à Sainte-Menehould au nombre de 60,000; leurs éclaireurs seraient à Monthois et Liry. Le 4e hussards, arrivé vers 4 heures à Vouziers, confirme une partie de ces données. Le général en vient à faire prendre au gros du 7e corps une position de combat entre Falaise et Chestres. Une partie de sa réserve d'artillerie est mise en batterie; des épaulements et des tranchées-abris sont construits; la cavalerie est disposée « en arrière »; enfin, la brigade laissée sur la rive gauche de l'Aisne garde son poste d'observation au sud de Vouziers. Le 7e corps fait ainsi face à deux directions, celles de Sainte-Menehould et de Grand-Pré[1].

Vers 7 heures du soir, un lancier vient prévenir Douay que Bordas est resté à Grand-Pré, « ne jugeant pas pouvoir revenir en arrière ». La route de Vouziers est pourtant libre, mais Douay, craignant de la voir intercepter « d'un moment à l'autre », prescrit au général Dumont d'aller avec son autre brigade dégager Bordas et de le ramener à Vouziers. En attendant, tout le 7e corps reste sur pied. C'est vers 2 heures du matin seulement qu'un billet de Dumont annonce son retour avec toute la division. A 3 heures, il est à Vouziers[2].

Ainsi, grâce aux mauvaises dispositions de Douay et à la timidité de Bordas, quelques patrouilles ont suffi à mettre sur pied tout un corps d'armée, en le privant entièrement de repos. La gravité de ce fait est surtout dans l'ébranlement moral qu'il révèle et qui, sous l'influence d'un commandement très inférieur à sa tâche, ne fera que s'accroître les jours suivants.

---

1. Prince Bibesco, 56.
2. Prince Bibesco, 57.

Pendant que le 7e corps emploie ainsi la journée de repos qui lui était accordée, le reste de l'armée opère son mouvement de conversion. A droite, le 1er corps fait une courte marche pour se porter d'Attigny entre Voncq, Semuy, Neuville-et-Day[1]. Le 3e hussards est détaché à Montgon pour relier le 1er corps au 5e, qui est au Chesne, et au 12e, qui est à Tourteron. Dans la soirée, « une fausse alerte » provoque le déplacement de la division Pellé. Son départ est si précipité que les troupes, qui viennent de mettre la soupe sur le feu, doivent la renverser[2] : le tout en pure perte.

Le 5e corps opère un mouvement plus étendu pour se rendre d'Amagne au Chesne, en une seule colonne. Sa cavalerie, qui, cette fois, précède l'infanterie, s'établit au sud-est, à la ferme Basancourt. Elle détache même deux escadrons à Châtillon-sur-Bar[3], couvrant ainsi le 1er corps plutôt que sa propre infanterie.

Lui aussi, le 12e corps se porte, en une seule et lourde colonne, de Rethel à Tourteron, par Doux, Coucy, Amagne, itinéraire qui lui est en partie commun avec le 5e. Il en résulte du désordre et des retards qui ralentissent outre mesure ce mouvement[4]. Le 4e chasseurs d'Afrique, porté à Lametz, relie ces deux corps d'armée. Bien qu'en seconde ligne, il doit s'éclairer vers l'est, mais « sans dépasser... le ruisseau des Prés et... le village de Montgon »[5]. On craint apparemment qu'il n'aille trop loin.

Les divisions Margueritte et Bonnemains n'ont pas dans

---

1. Divisions Duhesme, L'Hériller et Lartigue marchant par Roche et Voncq, pour s'établir entre Semuy et le bois de Voncq; divisions Ducrot et Pellé allant par Mont-de-Jeux et Semuy, pour bivouaquer à l'ouest de Neuville-et-Day (*R. H.*, IV, 1905, 310; Journaux de marche, *ibid.*, 340). La réserve d'artillerie, les services administratifs et l'ambulance du quartier général suivent les divisions Ducrot et Pellé.

2. Journal de la division, *loc. cit.;* de Narcy, 176; *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied*, 303, 314.

3. 5e et 6e escadrons du 12e chasseurs. Le 5e corps marche par Écordal, Tourteron, Lametz; son parc d'artillerie va de Rethel à Tourteron (*R. H.*, IV, 1905, 310; Journaux de marche, *ibid.*, 342).

4. Le parc du 12e corps s'arrête à Amagne (*R. H.*, IV, 1905, 310; Journaux de marche, *ibid.*, 349).

5. Ordre de mouvement du 26, *R. H.*, IV, 1905, 171.

ce mouvement le rôle qui devrait leur revenir. La première atteint Tannay et Les Petites-Armoises, à l'est du Chesne, en se couvrant du 6e chasseurs, envoyé à Saint-Pierremont, vers l'est. Mais, par une singulière incompréhension des circonstances, ce régiment se garde au nord et à l'est [1], directions où l'ennemi n'est pas, tandis qu'il néglige celle du sud où se montrent déjà les coureurs allemands.

Quant à la division Bonnemains, elle est en queue de l'armée, au sud d'Attigny, où son utilité sera complètement nulle.

Bien que les distances parcourues soient en général assez faibles, la marche s'est accomplie dans les plus mauvaises conditions. Une pluie glacée ne cesse de tomber la nuit du 25 au 26 et la journée suivante jusque vers 4h 30 [2]. Le mouvement est ralenti, surtout au 12e corps, par d'interminables arrêts provenant du croisement des convois du 5e corps et de la maison de l'empereur [3]. C'est l'occasion de nombreux murmures. « Nous traînons notre boulet d'or », disent des officiers qui voient défiler les somptueux équipages de Napoléon III [4]. Une partie des troupes, surtout celles du 12e corps, sont très fatiguées ; la réserve d'artillerie n'atteint son bivouac qu'à 2 heures du matin [5].

Des privations s'ajoutent à tant de causes de souffrances. La paille manque souvent, ce qui provoque la maraude et l'indiscipline. Quelle situation que celle de ces malheureux régiments bivouaqués dans la boue, sans paille ni bois, sous l'averse, à côté de villages où s'étalent les états-majors ! Pourtant, le général de Failly juge à propos de leur donner l'avertissement qui suit : « Les hommes ne doivent

---

1. 1er escadron à Sommauthe, 2e à Stonne (*R. H.*, IV, 1905, 311).
2. Journal du commandant David, général Fay, 320 ; Journaux du 1er corps, *R. H.*, IV, 1905, 342 et suiv.
3. *R. H.*, IV, 1905, 311.
4. P. de La Gorce, VII, 250. M. de Massa écrit au contraire (*Souvenirs et impressions, 1840-1871*) que ces équipages avaient ordre de prendre des chemins détournés afin de ne pas gêner les troupes. — Au sujet des croisements de colonnes, voir le Journal Clémeur, celui de la division L'Abadie (*R. H.*, IV, 1905, 343), le rapport du général de Labastie (général Lebrun, 251).
5. Général Lebrun, 49, 251.

pas compter sur des distributions régulières pendant plusieurs jours[1]. » Si le bruit d'une victoire de Bazaine court encore parmi certaines de nos troupes[2], l'empereur prend le parti d'éloigner son fils. Le prince est conduit de Tourteron à la station de Poix, d'où il gagnera la frontière belge par voie ferrée[3]. Déjà commence la débâcle finale.

Le duc de Magenta a eu la fâcheuse idée d'établir son quartier général à Tourteron, à la gauche de l'armée, aussi loin que possible de l'aile voisine de l'ennemi. Le service en est beaucoup plus difficile[4]. C'est dans la soirée que le maréchal reçoit le télégramme de Douay faisant prévoir une attaque imminente. Renonçant à poursuivre la marche vers l'est, en vue de laquelle un ordre était déjà préparé, il décide de porter toutes ses troupes au sud[5], pour soutenir le 7e corps, qu'il croit en présence de « forces considérables ». L'idée est juste, si l'on tient compte de l'erreur commise par le général Bordas, mais la marche de l'armée n'en éprouvera pas moins un nouvel et irréparable ralentissement.

Quoi qu'il en soit, Douay est avisé de ces nouvelles dispositions : Mac-Mahon lui prescrit même « de s'engager carrément », si l'ennemi venait à se présenter[6]. C'est évidemment le seul parti à prendre ; malheureusement, le maréchal ne s'y tiendra pas longtemps.

Dès le point du jour, le 27, le reste de l'armée se portera vers le sud, le 1er corps par Semuy, Voncq, Terron, Vandy, sur Vouziers ; le 5e par les deux routes de Châtillon et de Brieulles, sur Buzancy ; le 12e sur Châtillon, par Montgon. La division Bonnemains suivra le 12e corps. Quant à celle du général Margueritte, elle « surveillera au loin toutes les

1. Ordre de mouvement pour le 27, *R. H.*, IV, 1905, 346.
2. *Vie et souvenirs d'un officier de chasseurs à pied.*
3. P. de Massa.
4. *Histoire de l'armée de Châlons*, 107.
5. D'après le général Faverot de Kerbrech (*Mes Souvenirs. La guerre contre l'Allemagne, 1870-1871*, 50), c'est sur le conseil de Ducrot que le maréchal prend ce parti énergique.
6. Journal de l'état-major général, *R. H.*, IV, 1905, 336 ; voir, au sujet de l'opportunité d'une attaque française, Moltke, *La Guerre de 1870*, 92.

routes dans la direction de Stenay, de Dun, etc. »[1], désignations qui manquent de précision, on le voit.

D'après les renseignements provenant de nos troupes, l'ennemi est à courte distance sur notre flanc droit. En plusieurs points, les autorités civiles le signalent aussi dans le voisinage de notre ligne de retraite. Il y a des partis de cavalerie à Sillery (10 kilomètres de Reims), au camp de Châlons, à Épernay. Le préfet de la Marne écrit même que le prince Frédéric-Charles et sa suite couchent à la préfecture. Il aurait avec lui 6,000 cavaliers et de l'artillerie[2]. Un autre groupe ennemi serait déjà vers Arcis-sur-Aube[3].

Ainsi, nos derrières sont menacés. D'autre part, le maréchal apprend que les Allemands opèrent en avant de lui. Ils ont coupé la ligne des Ardennes aux environs de Carignan, à Lamouilly; 5,000 à 6,000 « Prussiens » seraient arrivés à Stenay le 25 dans la soirée[4]. D'autres sont à Sivry-sur-Meuse et vers Dun[5].

En résumé, Mac-Mahon n'a aucune nouvelle de la prétendue retraite de Bazaine. Il sait à n'en pas douter qu'il a dans son voisinage immédiat des forces allemandes, dont une partie borde déjà la Meuse devant son front, tandis qu'une autre menace sa retraite. Dans une situation aussi délicate, devant un adversaire supérieur en nombre, il semble qu'il n'y ait que deux solutions admissibles : la retraite sur Paris, mouvement que l'ennemi pourrait déjà

1. Ordre de mouvement pour le 27, *R. H.*, IV, 1905, 339.

2. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 7h 55 du matin ; le général commandant la 4e division militaire au ministre de la guerre, d. t., 8h 5 du soir ; le sous-préfet d'Épernay au ministre de l'intérieur, d. t., 9h 40 (*R. H.*, IV, 1905, 352 et suiv.). Le préfet de la Marne prend pour Frédéric-Charles le prince Albert de Prusse, commandant la 4e division de cavalerie. Sa cohabitation avec ce prince lui pèse; il trouve sa « position très difficile » et demande bonnement « s'il doit rester »! (D. t. du sous-préfet de Reims au ministre de la guerre, *ibid.*, 358.)

3. Le sous-préfet de Provins au préfet de Seine-et-Marne, d. t., 11h 45 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 359.

4. Le sous-préfet de Sedan au ministre de l'intérieur, d. t., 10h 40 du matin, *R. H.*

5. Le procureur impérial de Charleville au ministre de la justice, d. t., 11h 25 du matin; le procureur impérial de Montmédy au même, midi 15, *R. H.*, IV, 1905, 354, 355.

gêner sensiblement, ou une attaque contre les colonnes allemandes les plus rapprochées. Un succès partiel aurait la plus heureuse influence sur le moral de l'armée. En outre, il assurerait sa retraite.

De ces deux solutions, Mac-Mahon semble d'abord choisir la deuxième. Toutefois, il ne renonce pas encore à la marche sur Montmédy, si pleine de dangers qu'elle doive lui paraître. Il s'efforce même d'obtenir des renseignements sur la situation de l'armée de Metz, invitant le colonel Stoffel à renouveler ses efforts pour découvrir où est Bazaine. Au commandant de Sedan, il adresse les recommandations les plus pressantes à cet égard : « Il est de la plus haute importance de savoir en ce moment où se trouve le maréchal Bazaine. Employez donc tous les moyens possibles pour avoir de ses nouvelles. Je mets à votre disposition tous les fonds nécessaires... Vous avez à Sedan le capitaine du génie Mélard, que l'on dit très intelligent, très énergique. Chargez-le de trouver des agents capables de remplir cette mission. S'il voulait s'en charger lui-même, il rendrait au pays un immense service. S'il ne pouvait parvenir jusqu'au maréchal, ce serait déjà beaucoup de s'assurer qu'il n'a pas quitté Metz et, dans le cas contraire, de savoir quelle direction il a prise... »

En même temps, il charge le commandant de Sedan de transmettre à Bazaine une dépêche qui laisse pressentir sa résolution : « J'occupe, aujourd'hui 26, Vouziers et Le Chesne avec plus de 100,000 hommes. L'ennemi en forces étant déjà entre la Meuse et l'Aisne, et le prince royal ayant dépassé Saint-Dizier, je ne crois pas pouvoir me porter beaucoup plus loin vers l'est sans avoir de vos nouvelles et connaître vos projets, car si l'armée du prince... marche sur Rethel, je serai obligé de me retirer [1]. »

Ainsi, le maréchal se rend compte de la situation, mais il ne sait pas prendre la décision immédiate qui serait indispensable. Comment peut-il espérer encore rejoindre Ba-

1. Souvenirs inédits du maréchal, *R. H.*, IV, 1905, 337.

zaine ? Une armée de 150,000 hommes marchant vers nos places du nord ne serait pas restée inaperçue et nous sommes encore en relations télégraphiques avec Montmédy et même Longuyon. Bazaine est donc resté sous Metz, s'il n'a opéré sa retraite au sud-est. Dans ce dernier cas, la jonction serait évidemment impossible. Il faut, à moins d'encourir les risques les plus graves, que l'armée de Châlons attaque l'ennemi apparu sur son flanc droit ou qu'elle se hâte vers Paris. Le maréchal ne fera ni l'un ni l'autre.

XIII

LES ALLEMANDS LE 26 AOUT

La IVe armée. — Sa cavalerie. — Reprise du contact. — Les corps d'armée. — La IIIe armée. — Les corps prussiens. — Les deux corps bavarois. — Le grand quartier général. — Le changement de direction.

Nous avons vu que, dans la nuit du 25 au 26, le lieutenant-colonel von Verdy du Vernois a été envoyé de Bar-le-Duc à Fleury-sur-Aire, pour faire connaître au prince royal de Saxe les vues du grand quartier général. Au besoin, on différerait jusqu'à midi la conversion projetée; mais, au cas où aucun rapport de la cavalerie ne serait parvenu avant cette heure, le mouvement devrait être effectué en tout état de cause. C'est seulement si les suppositions admises jusqu'alors étaient reconnues inexactes que l'on aurait à exécuter l'ordre du 25 au matin.

Avec raison, le prince royal ne croit pas devoir user de cette latitude. Sans attendre les rapports de sa cavalerie, il prescrit dès 5 heures du matin au XIIe corps de marcher sur Varennes; les 5e et 12e divisions de cavalerie se porteront plus au nord, la 12e sur Bantheville, la 5e sur Grand-Pré, de façon à explorer les directions de Dun, Buzancy et Vouziers. Enfin, la 6e division de cavalerie doit observer de Tahure vers Reims, tout en se reliant à la 5e [1]. Seule, la cavalerie de la Garde ne reçoit aucune mission.

Ces nouvelles instructions parviendront nécessairement à leur adresse après que les troupes auront entamé l'exécution des ordres de la veille. De là des retards qui empêcheront sans doute la cavalerie de transmettre avant le soir des renseignements sûrs. Dans ces conditions, le prince

1. *Etat-major prussien,* II, 984.

juge à propos (6h 30) de mettre en marche vers le nord le reste de la IVe armée. Pour éviter l'encombrement des routes, la Garde devra rompre à 11 heures seulement, en deux colonnes, sur Dombasle ; à 2 heures, le IVe corps suivra jusqu'à Fleury.

Ces ordres donnés, à 8 heures, le prince royal se rend à Clermont pour y attendre de nouveaux renseignements ; ils ne tarderont pas à justifier ses prévisions [1].

La 12e division de cavalerie est déjà en marche de Clermont sur Autry, lorsque, à 6 heures du matin, elle reçoit le nouvel ordre la portant sur Bantheville. Elle prend aussitôt cette nouvelle direction, par Charpentry. Mais une patrouille du 18e dragons est restée sur la route de Varennes à Grand-Pré. Près de Fléville, elle se heurte à un demi-escadron du 4e hussards (4e escadron), qui la refoule vers Exermont. Le général comte Lippe porte alors sur Fléville le 1er escadron des *Reiter* de la Garde, avec mission de reconnaître vers Grand-Pré et de se relier à la 5e division.

A 2 heures, la cavalerie saxonne bivouaque près de Bantheville, tout en détachant sur Beaumont une reconnaissance du 3e *Reiter*. Le 18e ulans, poussé au nord-est jusqu'à Aincreville, jette son 1er escadron vers Dun, que l'on trouve inoccupé. En même temps, le capitaine von der Planitz, avec le 3e escadron, éclaire sur Buzancy. Vers 4 heures, au nord du bois de La Folie, il se heurte à deux bataillons français, « qui paraissent justement se retirer vers l'ouest » [2]. En regagnant Aincreville, les cavaliers saxons sont suivis jusqu'à Villers-devant-Dun par les deux pelotons de lanciers (du 3e escadron du 4e régiment) adjoints au 72e.

Quant à l'escadron jeté vers Grand-Pré, il rend compte, à 4 heures, des environs de Saint-Juvin : « A Grand-Pré et Chevières, des troupes ennemies. En ce moment, l'ennemi se

1. *État-major prussien*, II, 985; général von Verdy du Vernois, 126.
2. *État-major prussien*, II, 985. Il s'agit de deux bataillons du 72e (brigade Bordas). D'après l'Historique du 72e, ce régiment ne se serait retiré de Buzancy sur Vouziers qu'à 6h 30 (*R. H.*, IV, 1905, 321).

retire au nord de Grand-Pré. On voit de l'infanterie, de la cavalerie et des voitures, sans pouvoir distinguer si c'est de l'artillerie [1]. » A sa rentrée au bivouac, vers 9 heures du soir, le capitaine von Klenck ajoute qu'il a estimé à cinq bataillons la force de cette colonne. A 7 heures, Buzancy n'était plus occupé; les habitants ont fait connaître qu'un régiment d'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie en étaient partis dans la journée pour Vouziers.

La 5e division, comme la 12e, est déjà en route de Sainte-Menehould sur Vouziers, lorsqu'elle reçoit l'ordre de marcher vers Grand-Pré. Par suite, elle oblique sur Montcheutin, puis jette le 19e dragons [2] en avant-garde jusqu'à Senuc. Les patrouilles dirigées sur Grand-Pré sont accueillies par des coups de feu dès la rive gauche de l'Aire; elles voient des « masses de troupes françaises de toutes armes » dans le voisinage de ce bourg. Une autre, du 11e hussards, d'abord envoyée sur Varennes, revient sur Grand-Pré qu'elle croit occupé par les Allemands. Accueillie par le feu du 52e, elle laisse neuf cavaliers entre ses mains [3]. A 5 heures, la division bivouaque entre Autry et Montcheutin, après avoir détaché un escadron à Senuc. On renonce à reconnaître vers Buzancy, malgré l'ordre donné, « parce que la route directe traverse Grand-Pré et qu'il paraît impraticable d'engager de la cavalerie dans ce pays difficile » [4]. Le général von Rheinbaben n'a pas plus de mordant, on le voit, qu'au 16 août.

Au moment où la 5e division obliquait vers Grand-Pré, un escadron (1er du 13e dragons) est resté sur la route de Vouziers. Des patrouilles dirigées vers cette ville, l'une,

---

1. *État-major prussien,* II, 986, rapport inexactement traduit par la *R. H.*, IV, 1905, 320. Il parvient dès 7 heures du soir au grand quartier général de Clermont, où est aussi le prince royal de Saxe.

2. *État-major prussien,* II, 986 ; la *R. H.*, IV, 1905, 321, écrit le *19e chasseurs.* L'infanterie qui fusille les patrouilles du 19e dragons appartient aux deux compagnies de grand'garde du 52e.

3. *R. H.*, IV, 1905, 322; G. Bastard, *Sanglants combats,* 125, écrit 7 ou 8 morts et 6 ou 7 prisonniers.

4. *État-major prussien.* Le rapport de la division arrive à 7 heures à Clermont (38 kilomètres). Voir von Widdern, VII, 85 et suiv.

celle du sergent Brochmann, rend compte que l'ennemi est « en forces considérables » à l'est. Malgré son importance, ce rapport ne parviendra au grand quartier général que le lendemain à 4 heures du soir, quand il n'aura plus aucune utilité.

Enfin, la 6e division, partie de Vieil-Dampierre, va bivouaquer à Tahure, après avoir détaché des patrouilles vers Vouziers, Reims et Châlons. Le lieutenant von Werthern, du 16e hussards, atteint vers 5h 30 du soir les hauteurs au nord de Savigny, d'où il domine entièrement nos emplacements de Vouziers. La 6e division en rend compte comme il suit : « Les hauteurs à l'est de Vouziers, entre Chestres et Falaise, sont couvertes de camps de toutes armes. Près de la route de Longwé, il y a un ou deux régiments d'infanterie; en avant, une batterie et un bataillon de chasseurs. A Chestres arrivent à l'instant des colonnes sortant de la forêt pour bivouaquer. Un escadron de lanciers est de ce côté de Vouziers. La ville même ne paraît pas occupée par de l'infanterie. Les habitants disent qu'il y a ici environ 140,000 hommes; Mac-Mahon serait à Attigny et on l'attendrait sous deux jours [1]. »

On voit combien notre tradition du bivouac facilite les reconnaissances de l'ennemi. Au compte rendu qui précède, la 6e division ajoute que les patrouilles détachées sur Reims et Châlons n'ont rencontré nulle part l'adversaire; toutes les troupes françaises rassemblées aux abords de cette dernière ville ont dû se retirer vers le nord. Presque autant que celui de Brochmann, le rapport de Werthern est retardé dans sa transmission. Parti à 7 heures du soir de Tahure, il n'atteindra Clermont que le lendemain matin à 5h 15 [2].

Ainsi, le contact perdu depuis si longtemps est rétabli

1. *État-major prussien*, II, 987. On se demande pourquoi la 6e division démarque le compte rendu de Werthern au lieu de l'envoyer textuellement. Elle court le risque d'en affaiblir la portée. Voir von Widdern, VII, 98 et suiv.

2. *État-major prussien*. Distance, 42 kilomètres environ. A 11 heures du soir, la 6e division est informée que tous les villages en avant de Reims ont été trouvés inoccupés; la ville même est gardée par 4,000 ou 5,000 hommes.

entre les Allemands et notre armée. Déjà leur cavalerie a recueilli des renseignements de la plus haute valeur. Ce n'est pas qu'elle ait été particulièrement perçante; bien loin de là. Mais l'inertie de nos escadrons, l'absence chez nous de tout service rationnel de sécurité ont facilité sa tâche.

Derrière ce rideau, les trois corps d'armée du prince royal de Saxe ont commencé leur changement de direction. Le XIIe est déjà en marche sur Vienne-le-Château, quand il reçoit le nouvel ordre du prince. Après changement de direction, la 23e division atteint Varennes, la 24e et l'artillerie de corps Baulny et Apremont, avec un escadron à Épinonville. La brigade mixte venant de Verdun[1] est à Montfaucon, moins un escadron resté à Nixéville. Une patrouille du régiment de tirailleurs transportée en voitures explore l'Argonne sur la gauche et rend compte que la 5e division de cavalerie n'est pas bivouaquée à Grand-Pré, mais à Autry.

La Garde, elle aussi, a entamé son mouvement sur Sainte-Menehould, quand elle reçoit l'ordre de marcher sur Dombasle, en deux colonnes[2]. Quoique ses *impedimenta* aient été réduits dans la mesure du possible et que l'infanterie soit allégée de ses sacs, la marche est des plus pénibles. Des croisements se produisent avec le IVe corps, malgré les précautions prises. L'état-major du corps d'armée perd pendant plusieurs heures toute liaison avec ses divisions. Les dernières troupes de la 2e n'arrivent au bivouac qu'à 3 heures du matin. Dans son cantonnement, l'artillerie de

1. Voir *suprà*, p. 223.
2. Départ réel : 1 heure, au lieu de 11 ; itinéraires réels : 1re division, par Brizeaux, Beaulieu, Clermont ; 2e division, par Waly, Lavoye, Ville-sur-Cousances, Jouy-devant-Dombasle, suivie de l'artillerie de corps allant de Vaubecourt à Brocourt ; les convois et les colonnes de munitions vont de Chaumont-sur-Aire par Beauzée sur Saint-André ; la division de cavalerie du Chemin, par Futeau et Les Islettes, sur Récicourt. Les trains régimentaires, les voitures de sacs, les colonnes de vivres et hôpitaux de campagne des divisions restent parqués dans la zone des cantonnements (*R. H.*, IV, 1905, 325). D'après la *R. H.*, la Garde n'aurait pas repris ses sacs depuis le 17 août, mais ce fait ne semble pas ressortir du texte du prince Hohenlohe (*Lettres sur la stratégie*, II, 110).

corps est si complètement isolée qu'elle se voit obligée de placer des grand'gardes et d'envoyer des patrouilles d'artilleurs à cheval du côté de Verdun[1].

Enfin, le IV[e] corps opère aussi son mouvement sur deux colonnes[2]. Le soir venu, il est à Fleury et Ippécourt.

A la III[e] armée, sauf pour les Bavarois, les dernières communications de Moltke n'ont encore provoqué aucune modification essentielle des dispositions prises en vertu de l'ordre du 25 au matin. Devant sa droite, la 4[e] division de cavalerie s'est portée sur Châlons, en jetant un escadron vers le camp pour y recueillir les approvisionnements encore utilisables. Elle se relie à Courtisols à la cavalerie wurtembergeoise et au delà de Suippes à la 6[e] division. Les deux escadrons du major von Klocke[3], qui observent Reims depuis la veille, trouvent cette ville encore occupée par nos troupes.

De Châlons, quarante cavaliers du 10[e] ulans se dirigent sur Épernay pour y couper la voie ferrée et s'emparer des caisses publiques, ainsi que des correspondances postales. Après avoir occupé les issues de la ville, les ulans gagnent à la fois la place du Marché et la gare. Dans ces deux endroits, ils sont accueillis par le feu de dix sapeurs du génie auxquels se joignent des habitants. Leur lieutenant est atteint de deux balles; néanmoins il réussit à se dégager avec la majeure partie de son détachement et rentre le jour même à Châlons[4].

---

1. Prince Hohenlohe, *loc. cit.* La 1[re] division est à Dombasle, la 2[e] à Jouy, l'artillerie de corps à Brocourt.

2. 8[e] division de Laheycourt, par Triaucourt, sur Fleury; son avant-garde à Ippécourt ; 7[e] division de Condé-en-Barrois par Rembercourt-aux-Pots, Beauzée, sur Fleury (*R. H.*).

3. Voir *suprà*, p. 196, 218.

4. Les dix sapeurs appartiennent à la 2[e] compagnie de mineurs du 3[e] régiment. Ils préparent la destruction des ouvrages d'art. L'ennemi laisse 1 officier, 1 sous-officier et 4 ulans entre nos mains (*État-major prussien*, II, 991 ; *R. H.*, IV, 1905, 327 ; Dick de Lonlay, I, 275). Voir aussi deux télégrammes du général de Liniers et du sous-préfet d'Épernay, 8[h] 5 et 9[h] 40 du soir. Nous avons 2 blessés parmi les soldats du génie (*Ibid.*, 357). A la suite de cette affaire, Épernay est occupé par un, puis par deux bataillons, avec 50 gendarmes à cheval (le tout venant de Reims), après avoir été évacué un instant.

L'intention du prince royal est de porter la 4[e] division le jour même ou au

Devant la gauche de la IIIe armée, la 2e division de cavalerie s'est portée de Chavanges sur Aulnay; de là elle fait détruire, au sud-est de Méry, la ligne ferrée de Mulhouse à Paris.

Au gros de l'armée, le Ve corps et les Wurtembergeois gardent leurs emplacements autour d'Heiltz et de Sermaize; toutefois la 9e division se porte un peu au nord, à Vanault-les-Dames et Vanault-le-Châtel. Le XIe corps gagne Heiltz-l'Évêque; son avant-garde, Saint-Lumier et Bassuet. Le VIe corps rallie à Thiéblemont, entre Saint-Dizier et Vitry, les fractions venant de Toul et de Phalsbourg [1].

A la droite, les deux corps bavarois ont reçu durant la nuit du 25 au 26 l'ordre d'attendre de nouvelles instructions dans leurs emplacements de Bar-le-Duc et de Charmont. Néanmoins, le matin du 26, pour préparer le changement de direction attendu et couvrir le flanc droit de l'armée, le prince royal prescrit au IIe corps bavarois de porter la brigade de ulans du Frêne à Suippes. Dans le même but, la 4e division ira de Châlons vers Vouziers, la 2e d'Aulnay à Châlons, où elle sera employée selon les circonstances. Les ulans bavarois arrivent vers minuit à Suippes; les deux divisions sont au contraire obligées de retarder leur mouvement jusqu'au 27, en raison de la réception tardive des ordres.

Le 26, à midi, après exécution d'une partie des marches qui précèdent, la masse principale de la IIIe armée s'est étroitement resserrée vers sa droite; elle est prête à porter sa gauche, soit sur Reims, soit derrière la IVe armée vers le nord, ainsi qu'elle a déjà fait pour sa droite. Le matin, dans un entretien que le prince royal et son chef d'état-major Blumenthal ont à Bar-le-Duc avec le roi Guillaume et

---

plus tard le 26 de grand matin dans la direction de Vouziers, afin d'attaquer de flanc nos colonnes. La *R. H.*, IV, 1905, 327, écrit, d'après Hahnke, *loc. cit.*, 156 et suiv., que la 4e division a l'ordre de s'avancer « par la route d'Attigny à Vouziers », ce qui est incompréhensible pour une troupe stationnée à Châlons.

1. Le 1er bataillon du 62e, un peloton de dragons et un petit détachement de pionniers relèvent à Vitry un bataillon du XIe corps (*État-major prussien*, II, 991).

Moltke, les deux premiers se prononcent nettement en faveur de cette dernière solution. Ils considèrent en effet comme moins fâcheuse la perte de temps à prévoir pour la marche sur Paris, que l'inconvénient de ne pas avoir concentré toutes les forces disponibles au cas d'une bataille décisive vers le nord [1].

Le grand quartier général n'a encore aucun renseignement positif sur notre situation, mais il n'en paraît pas moins résulter des données déjà recueillies que le maréchal de Mac-Mahon marche de Reims au nord ou au nord-est avec 110,000 hommes environ. Néanmoins Moltke laisserait volontiers le prince royal libre de continuer son mouvement vers Paris avec le gros de la IIIe armée. L'opinion de Blumenthal et du prince l'emportent auprès du roi [2].

A midi, Moltke adresse l'ordre suivant à la Garde, au IVe corps, aux Ier et IIe corps bavarois :

« Les renseignements recueillis rendent vraisemblable la concentration à Vouziers de l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

« S. M. prescrit de mettre immédiatement (*sogleich*) en marche dans cette direction la fraction d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe, les Ier et IIe corps bavarois.

« Le XIIe corps, les 5e et 6e divisions de cavalerie sont déjà en mouvement. La Garde marchera sur Dombasle... le IVe corps sur Fleury ; le Ier corps bavarois sur Érize-la-Petite, le IIe corps bavarois sur Triaucourt.

« Toutes ces troupes rompront aussitôt après avoir fait la soupe ; elles seront pourvues de trois jours de vivres et laisseront en arrière, avec une garde suffisante, les voitures qui ne seraient pas immédiatement indispensables.

« Le grand quartier général de S. M. le roi sera porté ce soir à Clermont [3]. »

---

1. *État-major prussien*, II, 992.
2. *État-major prussien, loc. cit.* ; von Hahnke, *loc. cit.*, 157 ; maréchal von Blumenthal, *Tagebücher*, 86 et suiv.
3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 251 ; ordre communiqué aux commandements des IIIe et IVe armées. Voir *suprà*, p. 238.

Ces dispositions sont communiquées au prince royal, qui reste libre de régler à sa convenance le mouvement des autres corps de la IIIe armée. Par suite, à 4 heures du soir, ordre est donné aux Ve, VIe, XIe corps et aux Wurtembergeois de se porter le 27 dans l'intervalle entre Sainte-Menehould et Vavray (au nord-est de Vitry). Rien n'est changé aux instructions de la cavalerie [1].

Les renseignements qui parviennent dans la soirée montrent la justesse des suppositions admises. Un rapport de la 2e division de cavalerie confirme notre marche au nord-est d'après un article du *Siècle* daté du 24 août. D'autre part, les reconnaissances envoyées dans la direction de Langres n'ont rencontré aucune troupe régulière ; un rassemblement de 6,000 à 8,000 hommes serait en formation autour de cette place [2].

Quant aux Ier et IIe corps bavarois, après une marche très pénible, ils atteignent, la nuit ou le matin suivant, leurs emplacements d'Érize-la-Petite et de Triaucourt [3]. Une partie du IIe corps a fait une véritable marche de nuit commencée vers 7 heures du soir pour finir au jour. L'importance de l'opération justifie de pareils efforts. Toutefois, un meilleur emploi de la cavalerie eût permis de les éviter.

Moltke a communiqué au prince Frédéric-Charles les dispositions prises par les IIIe et IVe armées. Il y ajoute le commentaire suivant :

« On a l'intention de porter le XIIe corps, dès demain 27 de Varennes par Dun derrière la Meuse ; le 28, la Garde et

---

1. *État-major prussien*, II, 993.
2. Von Hahnke, 160 et suiv.
3. *État-major prussien*, II, 993. Le 2e bataillon du 3e régiment bavarois laissé à Bar-le-Duc, à la garde des trains, ne rejoindra le Ier corps bavarois qu'au début d'octobre.

« *Ier bavarois*, itinéraire de la 2e division : Bar-le-Duc, Rumont, Pierrefitte ; la réserve d'artillerie la suit jusqu'à Rosnes ; 1re division : Laimont, Louppy-le-Château, Condé-en-Barrois, Marats-la-Grande ;

« *IIe bavarois :* moitié de la 3e division : de Possesse à Givry-en-Argonne, Charmontois, Triaucourt ; le reste du corps d'armée par Nettancourt, Sommeilles, sur Belval et Charmontois ; convois et colonnes de munitions, de Fains à Neuville-sur-Ornain ; trains à Sommeilles » (*R. H.*, IV, 1905, 332, d'après les *Heeresbewegungen*, 30 et suiv.).

le IVe corps, suivis des deux corps bavarois, atteindront les environs de Damvillers. S. M. prescrit que deux corps détachés de l'armée d'investissement soient mis en mouvement de manière à être sûrement le 28 vers Damvillers—Mangiennes, ce qui impliquera sans doute leur départ pour le 27 seulement.

« Le commandement de l'armée est prié de prendre ses dispositions afin que, même si l'investissement devait être abandonné pour un temps à l'est de la Moselle, l'adversaire ne puisse en aucun cas faire irruption vers l'ouest[1]... »

Un corps de réserve, commandé par le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, atteint alors Homburg—Neunkirchen. Moltke l'invite à se mettre aussitôt en marche sur Metz, où il se placera sous les ordres de Steinmetz[2]. Mais la distance à parcourir fait que ce renfort n'atteindra pas l'armée d'investissement en temps voulu.

Dans l'après-midi, le grand quartier général s'est transporté de Bar-le-Duc à Clermont, où est déjà le prince royal de Saxe. Les renseignements qui arrivent des 5e et 12e divisions de cavalerie ne précisent pas encore la situation à Vouziers et à Buzancy. Toutefois, la présence à Grand-Pré de troupes de toutes armes est maintenant certaine, ce qui fait presque une certitude de l'hypothèse d'une marche de Mac-Mahon vers Metz. « Le fait que les Français n'ont pas encore atteint la Meuse à Dun est de particulière importance[3]. »

Le chef d'état-major de la IVe armée, von Schlotheim, est au grand quartier général. A 11 heures du soir, il est informé que, le 27, l'armée devra continuer son mouvement sur Damvillers, s'emparer des passages de la Meuse à Dun et à Stenay, tout en poussant sa cavalerie dans notre flanc droit. Quant aux corps bavarois, ils reçoivent directement

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 252, lettre, 26 août, midi. Dans un télégramme de 7 heures du soir, Moltke prescrit de ne pas entamer les mouvements prescrits avant le 27 à midi (*Ibid.*, 254).
2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 253, d. t., 10 heures du matin.
3. *État-major prussien*, II, 993.

l'ordre de suivre la IVe armée sur Nixéville et Dombasle[1]. Le prince royal est avisé de ces dispositions et Moltke ajoute que les corps prussiens de la IIIe armée, y compris les Wurtembergeois, devront continuer leur marche sur Sainte-Menehould; les 5e et 6e divisions de cavalerie ont ordre de nous suivre d'Autry et de Sommepy sur Vouziers et Grand-Pré[2].

Enfin, malgré des répugnances visibles, Moltke confirme l'ordre portant que Frédéric-Charles détachera deux corps à Damvillers[3]. Sur les deux rives de la Meuse, le réseau fatal va se tendre autour de l'armée de Châlons.

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 254, ordres aux Ier et IIe corps bavarois.
2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 255, lettre de 11 heures du soir.
3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 255, d. t., 11 heures du soir.

NDES

P. Lehautc

Carte V

RE.

STENAY

12 DC

XIV

LE 27 AOUT

Mouvement opéré. — Son arrêt. — Escarmouche de Buzancy. — Le maréchal et Bazaine. — Renseignements reçus. — Changement de direction décidé. — Le télégramme au ministre. — État moral. — La IVe armée. — La IIIe armée. — Renseignements reçus au grand quartier général. — Dispositions prises.

Le 27 août, dès l'aube, le gros de l'armée de Châlons se porte au sud-est pour soutenir le 7e corps.

Le 1er corps marche en deux colonnes : les divisions Lartigue et L'Hériller, qui étaient bivouaquées sur le plateau de Voncq, se portent par Les Alleux à Quatre-Champs ; les divisions Michel [1], Pellé et Ducrot sur Voncq, Terron et Vandy. Les réserves d'artillerie et du génie restent provisoirement à Voncq dont on prépare la défense ; les *impedimenta* — bagages, voitures de réquisition et trésor — sont reportés vers le nord, sur Montgon. D'après l'ordre de Ducrot, le corps d'armée doit gagner la ligne Quatre-Champs—Noirval—Châtillon-sur-Bar, qui constituera sa « première position de combat ». Mais, à l'entrée de Terron, la colonne de droite est arrêtée par le parc du génie, le convoi de vivres et les bagages du 7e corps que le général Douay a fait filer de Vouziers la nuit précédente. Au même instant, le sous-chef d'état-major de ce corps d'armée survient et expose la situation : les appréciations du général Bordas sur la force de l'ennemi ont été reconnues exagérées ; Douay est à Vouziers où il rappelle ses *impedimenta*. Dans ces conditions, Ducrot juge à propos d'arrêter le mouvement. Ses deux colonnes se massent au nord de Terron et aux

1. Remplaçant le général Duhesme, malade et qui a dû quitter l'armée. Le départ de la division Lartigue doit avoir lieu à 4h 30. — La *R. H.*, IV, 1905, 464, porte que la colonne de *droite* marche sur Quatre-Champs et la colonne de *gauche* sur Vandy ; c'est le contraire.

Alleux ; celle de gauche détache le 3e zouaves au nord-ouest de Quatre-Champs ; le 1er bataillon occupe ce village.

Le commandant du 1er corps a envoyé un officier au maréchal pour l'aviser et prendre ses ordres. Mac-Mahon approuve les dispositions prises et prescrit d'attendre de nouvelles instructions. Néanmoins, Ducrot croit devoir reporter son infanterie et son artillerie sur le plateau de Voncq. Seule la cavalerie est maintenue en avant, au bord de l'Aisne[1]. Ainsi ce corps d'armée occupe à peu près, le soir, ses emplacements du matin, non sans un inutile mouvement de va-et-vient.

A gauche du 1er corps, le 5e part du Chesne-Populeux dès 3 heures du matin, formé lui aussi en deux colonnes dirigées sur Buzancy. La cavalerie du général Brahaut, qui les précède, se porte de la ferme Basancourt vers Brieulles-sur-Bar, Authe, Autruche, Bar et Buzancy. Derrière elle, la division Lespart, les réserves du génie et d'artillerie, la division L'Abadie marchent par Châtillon-sur-Bar, Belleville, Boult-aux-Bois, Briquenay ; la division Goze par Pont-Bar, Les Petites-Armoises, Brieulles et Authe[2]. Les bagages et les convois restent parqués au Chesne sous la garde d'un bataillon.

Les deux colonnes progressent lentement, en raison de l'état des chemins, si mauvais que de Failly prescrit (7h 30) à la réserve d'artillerie et à la division L'Abadie de suivre, au delà de Boult-aux-Bois, la route impériale par Germont et Bar. Vers 10 heures, les têtes de colonne atteignant ce dernier point, le général prescrit une grand'halte ; la cavalerie reconnaîtra vers Buzancy[3].

---

1. Journal du commandant Corbin, général Ducrot, 88 et suiv. ; *R. H.*, IV, 1905, 464 ; Journaux de marche du 1er corps, *ibid.*, 497. Le 1er bataillon d'éclaireurs volontaires de Paris, 600 hommes environ, rejoint le 1er corps dans la journée (De Narcy, 179). Il est à noter que l'ordre de mouvement du 27 prescrit que le 1er corps formera une seule colonne (*R. H.*, IV, 1905, 498). Il en forme deux dans la réalité.

2. La brigade Nicolas, bivouaquée au sud du canal des Ardennes, rejoint le gros de la division Goze à Brieulles. Le général de Failly marche avec la division Lespart.

3. *R. H.*, IV, 1905, 465 ; Journaux de marche du 5e corps, *ibid.*, 500 ; géné-

Derrière le 5e corps, le 12e doit marcher de Tourteron sur Le Chesne[1]. Il forme une seule et lourde colonne qui se met en marche dès 3 heures du matin. Une inconcevable disposition fait que les deux divisions de cavalerie sont en queue, encadrant la réserve d'artillerie[2]. Le parc du génie, l'ambulance du quartier général et les bagages ne partent qu'à 11 heures du matin pour aller parquer au Chesne. Les divisions d'infanterie bivouaquent aux abords de ce village; la cavalerie de Lichtlin et de Salignac-Fénelon pousse jusqu'à la ferme de Basancourt. Elle est ainsi en seconde ligne par rapport au 5e corps, ce qui réduit son utilité à rien.

La division Bonnemains devait suivre le 12e corps comme une sorte de réserve générale. Dans la nuit, elle reçoit l'ordre d'aller se mettre à la disposition du général Douay. Partie d'Attigny à 5 heures du matin, en laissant ses bagages au bivouac, elle arrive à Vouziers vers 8 heures. C'est pour être invitée par le commandant du 7e corps à retourner sur Attigny, tout « en faisant une reconnaissance sur la route de Reims ». Elle repart à midi sur Mazagran, Coulommes; à 4h 30, elle est à Attigny. Malgré l'incohérence manifeste de ces mouvements, elle a recueilli des données d'un certain intérêt : l'armée du prince royal « a ses éclaireurs à quelques lieues; elle... s'avance à marches forcées, perpendiculairement à notre flanc[3] ».

La division Margueritte a l'ordre de surveiller « au loin toutes les routes dans la direction de Stenay, de Dun, etc. ».

---

ral de Failly, 36. L'équipage de ponts du corps d'armée arrive en gare de Mézières (Le colonel Fabre au général Forgeot, d. t., 7h 4 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 495).

1. La *R. H.*, IV, 1905, 466, porte « sur Châtillon-sur-Bar », mais il résulte du texte du général Lebrun (50 et suiv.) et des Journaux de marche reproduits par la *R. H.* elle-même (*ibid.*, 522) que le gros du 12e corps bivouaque autour du Chesne.

2. Ordre de marche : divisions Grandchamp, Vassoigne, Lacretelle, Lichtlin, réserve d'artillerie, division Salignac-Fénelon. Départ de la division Grandchamp à 3 heures du matin. La division Lichtlin doit partir à 7h 30 ; elle ne part que vers 10 heures, en raison « du retard apporté au mouvement de la division d'infanterie de marine » (Journal de la division Lichtlin, *R. H.*, IV, 1905, 524).

3. Journal de la division, *R. H.*, IV, 1905, 525.

Elle va de Tannay s'établir entre Osches et Saint-Pierremont, tout en détachant des reconnaissances à courte portée : deux escadrons du 6e chasseurs (3e et 4e) vont de Saint-Pierremont, l'un sur Nouart, l'autre sur Buzancy. Tous deux rencontrent des patrouilles de cavalerie qu'ils refoulent. Mais Margueritte se borne à esquisser les reconnaissances prescrites vers Stenay et Dun. Pas plus que le maréchal, il ne songe à s'emparer des passages de la Meuse. Pourtant leur possession serait capitale, si nous devions continuer sur Montmédy.

Le duc de Magenta se rend au Chesne en tête du 12e corps. Avant de quitter Tourteron, il a écrit au général Douay qu'il arrêtait le mouvement vers l'est en vue d'appuyer le 7e corps. Sa lettre parvient vers 5 heures du matin à Douay qui envoie aussitôt le commandant Seigland, son aide de camp, pour lui rendre compte des événements et confirmer les renseignements déjà transmis : « D'après les dernières nouvelles, le prince royal de Prusse serait à Sainte-Menehould... une autre armée que la sienne monterait par Varennes. — S'il en est ainsi, répond le maréchal, la position n'est pas bonne. » Il demande au général Douay, par télégramme, de transmettre sans retard les renseignements qu'il pourra obtenir des prisonniers ; puis il lui envoie une lettre par Seigland. Après avoir renouvelé ses recommandations précédentes, il fait savoir au général qu'il met la division de cuirassiers à sa disposition ; « le 1er corps... se porte sur Terron, pour être prêt à marcher au canon, et le 5e sur Busancy [2] ».

Ainsi Mac-Mahon s'exagère notablement la gravité de la

1. D'après la *R. H.*, IV, 1905, 466, la division Margueritte se porte « de Tannay sur Stonne et Beaumont ». Mais elle stationne le soir « entre Osches et Saint-Pierremont » (*Ibid.*, 489). Il semble, d'après G. Bastard, *Sanglants combats*, 151, qu'après avoir reconnu vers Beaumont, Margueritte se soit dirigé sur ce bivouac par Sommauthe. « Eu égard à la proximité de l'ennemi, on bivouaque la bride au bras, sans feu, dans un terrain fraîchement labouré et détrempé ; pluie pendant la nuit » (Historique du 3e chasseurs d'Afrique cité par la *R. H.*, *ibid.*, 472).

2. Prince Bibesco, 58-59. Cette lettre n'a pas été reproduite à notre connaissance.

situation. Mais, vers 9 heures du matin, il est informé par les généraux Douay et de Failly qu'ils n'ont « aperçu devant eux aucune troupe d'infanterie [1] ». C'est alors qu'il invite le 1er corps à conserver les positions occupées, tout en attendant des ordres. Quant à de Failly, avec la division Lespart et la réserve d'artillerie, il s'est arrêté à l'ouest de Bar, lorsque, vers 10 heures du matin, survient un ordre du maréchal lui prescrivant de rétrograder sur Châtillon et Brieulles, pour y bivouaquer [2]. Nous renonçons au coup droit que l'armée de Châlons avait paru préparer contre les têtes de colonnes allemandes. Déjà la pensée d'une retraite immédiate vers le nord est arrêtée dans l'esprit du maréchal ; du moins on a tout lieu de le supposer.

Le mouvement du 5e corps est à peine entamé que la cavalerie signale des patrouilles ennemies descendant des hauteurs au sud-est de Buzancy. Elles appartiennent à la 24e brigade de cavalerie saxonne, dont le gros est alors vers Bayonville. La brigade Bernis est chargée de les reconnaître [3].

Ses deux régiments se portent à la sortie nord-ouest de Buzancy, en se couvrant d'un escadron (4e du 12e chasseurs), qui détache deux pelotons dans l'angle des routes de Nouart et de Bayonville. Ils se déploient en tirailleurs et envoient

---

1. Souvenirs inédits du maréchal, *R. H.*, IV, 1905, 492. Pourtant, vers 7 heures, de Failly avait reçu du général Douay la dépêche suivante : « Des détachements ont rencontré l'ennemi à Buzancy et Grand-Pré. Des prisonniers ont dit qu'il y avait là les Xe et XIe corps prussiens ayant l'ordre d'occuper Grand-Pré » (Journal Clémeur, *ibid.*, 502). Ces renseignements sont absolument faux ; le Xe corps fait même partie de l'armée sous Metz.

2. Journal Piépape, *R. H.*, IV, 1905, 504 : « Cet ordre de retraite est motivé par un mouvement latéral du 7e corps, qui devait appuyer le 5e et (qui), par ce mouvement, le laisse trop en l'air. » Cette explication fait sans doute allusion à la concentration du 7e corps autour de Vouziers.

3. Elle a reçu l'ordre ci-après, daté de 11 heures : « Par ordre du maréchal de Mac-Mahon, le 5e corps, après avoir fait une halte d'une heure et demie dans la position qu'il occupe dans ce moment, rétrogradera sur celle qu'il occupait dans la matinée.

« La cavalerie, après avoir reconnu et apprécié d'une manière aussi positive que possible la force de la cavalerie qu'elle a devant elle, prendra une position en arrière et rétrogradera en continuant à couvrir le corps d'armée. Elle viendra camper à Authe » (Journal de la brigade Bernis). — On se rappelle que la division Brahaut est réduite au 12e chasseurs et au 5e lanciers.

des patrouilles vers le bois de La Folie. Les cavaliers saxons se replient avec quelques pertes et nous faisons mine de les poursuivre, quand trois pelotons [1] surgissent derrière la crête de Bellevue et en descendent à la charge. Nos tirailleurs n'ont que le temps de décharger leurs carabines et de se replier sur les deux pelotons restants du 4e escadron. Tous sont ramenés dans Buzancy où quelques Saxons pénètrent à leur suite. Mais un nouvel escadron (3e du 12e chasseurs) intervient. Après avoir traversé le village, il se forme à droite de la route de Nouart et se jette sur l'ennemi, ainsi que le 4e, rallié dans l'intervalle. Un corps à corps a lieu sur la route même et se termine bientôt par la retraite des Saxons. Ils remontent les pentes, vivement poursuivis par les chasseurs. Nos cavaliers sont à plusieurs centaines de mètres de Buzancy, quand surviennent de nouveaux adversaires. Le 1er escadron du 3e *Reiter* [2] les charge de front et sur leur flanc gauche. De nouveau, après une courte mêlée, nos chasseurs sont rejetés sur Buzancy où les Saxons rentrent par la grande rue. A ce moment, avec le 5e escadron, le colonel de Tucé se porte en avant pour soutenir les 3e et 4e. Un instant, la confusion est extrême. Les cavaliers des deux partis sont si étroitement pressés qu'ils ont peine à faire usage de leurs armes. Enfin les derniers pelotons du 5e escadron contournent le village et débouchent d'une rue latérale dans le flanc de l'ennemi. Après avoir déchargé leurs carabines à 15 ou 20 pas, dit-on, ils chargent les Saxons. Ceux-ci font demi-tour vers Bayonville, mais notre poursuite ne tarde pas à être arrêtée par le feu de la batterie de la 12e division, venue sur les entrefaites au nord de Sivry-lès-Buzancy [3]. Nos trois escadrons se rallient au nord-est de Buzancy, sur le reste de la brigade. Jugeant le but de la reconnaissance atteint, le général

---

1. Deux du 5e escadron et un du 1er du 3e *Reiter* (*R. H.*, IV, 1905, 469). L'Historique du 12e chasseurs (*ibid.*, 515) porte un régiment.

2. L'Historique du 12e chasseurs mentionne deux nouveaux escadrons.

3. L'Historique du 12e chasseurs et le Journal de la brigade Bernis font même mention, à tort, d'infanterie qui serait intervenue en même temps que cette batterie (1re à cheval du 12e régiment).

Brahaut fait cesser le combat. Sa retraite est même si prompte qu'un escadron saxon (3e du 18e ulans), jeté au delà de Buzancy, ne peut nous atteindre.

Cette inutile escarmouche, fort mal conduite de notre part, nous coûte des pertes presque doubles de celles de l'ennemi [1]. Nous en sommes si peu éclairés sur les forces et la situation de l'adversaire, que le général de Failly s'imagine avoir eu devant lui « le corps tout entier du général de Goltz (?) » [2]. La timidité qu'il montre en cette occasion contribue encore à rendre son autorité plus incertaine [3]. Il a pris des dispositions de combat dans l'attente d'un combat sérieux [4].

Le 5e corps est à peu près déployé, sans qu'il y ait devant lui un seul homme d'infanterie allemande. Puis, la cavalerie saxonne ne prononçant aucune attaque, de Failly reprend son mouvement, non sans de nouvelles hésitations : « l'ennemi ayant paru suivre » nos colonnes, on lui fait de nouveau tête. La division Goze, déjà en marche, rétrograde sur Brieulles, s'y arrête et reçoit mission de former arrière-garde. Finalement, le 5e corps bivouaque auprès de Châtillon, Brieulles, Belleville, avec sa cavalerie à Authe [5].

On a vu que l'incertitude des mouvements de ce corps

---

1. La *R. H.*, IV, 1905, 470, porte, d'après l'Historique du corps, que le 12e chasseurs perdit 2 tués, une trentaine de cavaliers et 5 officiers blessés, dont le lieutenant-colonel de Laporte, qui resta aux mains de l'ennemi; les Saxons eurent « environ 30 blessés, dont 2 officiers ». En réalité, nos pertes paraissent avoir été plus considérables. G. Bastard, I, 146, qui écrit évidemment d'après des témoignages oculaires, porte 64 hommes hors de combat, dont 12 prisonniers. Cette dernière version est confirmée par l'État-major prussien, II, 997, qui évalue les pertes des Saxons à 35 hommes, dont 4 officiers.

2. Journal Piépape; général de Failly, *op. cit.*, 37.

3. *Histoire de l'armée de Châlons*, 111; le lieutenant-colonel de Laporte a été transporté à Bar. Ses officiers demandent de l'emmener avec eux lors de la retraite. Le général de Failly interdit de ralentir le mouvement dans ce but (Journal Lanouvelle).

4. La division Goze sur deux lignes, parallèlement au chemin d'Harricourt à Sommauthe, la droite à la route de Reims—Montmédy ; la division L'Abadie prolongeant Goze au sud de Bar; la division Lespart à Briquenay, se reliant à Goze par Harricourt; les réserves d'artillerie et du génie à l'ouest de ce dernier village (*R. H.*, IV, 1905, 471).

5. Division Goze, Brieulles; division L'Abadie, Belleville ; division Lespart, quartier général et réserves, Châtillon; cavalerie, Authe, avec une grand'garde du 5e lanciers à Autruche.

d'armée le 27 août incombe autant au maréchal qu'à son lieutenant. Elle est du plus déplorable effet. « L'ordre de se retirer sur Châtillon au moment où une action sérieuse allait s'engager eut une conséquence fâcheuse sur l'esprit des troupes ; elles crurent qu'on reculait avant d'avoir combattu et on entendait dans les rangs de nombreuses plaintes... Les mouvements des jours suivants donnèrent encore plus de force et... de justesse à ces récriminations [1]. »

Cependant Mac-Mahon est arrivé au Chêne-Populeux, où il doit établir son quartier général. De divers côtés, notamment par un habitant de Sedan, M. de Montaignac, qu'il avait chargé de communiquer avec Bazaine, il apprend que, l'avant-veille, ce dernier n'avait pas encore quitté Metz [2]. Depuis la dépêche du 19 août, aucune nouvelle directe de l'armée de Metz, aucune donnée sur les projets de son collègue ne lui est parvenue, malgré les efforts qu'il n'a cessé de renouveler. Dans l'après-midi, le commandant de Montmédy lui télégraphie : « Aucune nouvelle du maréchal Bazaine [3]... » Par contre, les renseignements inquiétants s'accumulent : « De nombreux Prussiens campent à Baâlon et Mouzay, près Stenay, et se dirigent sur Dun [4]... » D'une autre source, on fait connaître que l'ennemi a été vu le 26 près de Stenay, se dirigeant sur Mouzon ; il était aussi à Monthois, et l'on croit un corps considérable aux environs de Grand-Pré [5] ; 400 ulans ont occupé la gare de Longuyon et coupé la voie ferrée [6].

Vers le sud-ouest, l'horizon s'assombrit également. Les Allemands, qui avaient atteint la vallée de la Blaise, entre

1. Journal Lanouvelle.

2. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 32 ; Instruction du procès Bazaine, déposition Mac-Mahon (n° 2), citée par la *R. H.*, IV, 1905, 473.

3. D. t., 2h 20 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 529.

4. Le sous-préfet de Sedan au maire du Chesne, d. t., 10h 5 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 527. Communiqué au maréchal à 6 heures du soir. Renseignement reproduit par un télégramme du ministre de la guerre, 7h 20 du soir (*Ibid.*, 532).

5. Le procureur impérial de Charleville au Garde des sceaux, d. t., 10h 25 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 527.

6. Le procureur impérial de Montmédy au ministre de la justice, d. t., midi 30, *R. H.*, IV, 1905, 528.

Wassy et Dommartin-le-Franc, ont reçu l'ordre de se reporter sur Wassy et Saint-Dizier [1]. « L'ennemi » est signalé approchant de Sommepy; son gros est « du côté d'Ardeuil [2] ». On assure, d'une source douteuse, il est vrai, que le prince royal de Prusse serait entré à Châlons avec 40,000 hommes [3]. Le sous-préfet de Vouziers évalue à 120,000 hommes les troupes allemandes de Sommepy, Rougemont (?) et Semide; leurs avant-postes seraient à 3 kilomètres de Vouziers [4]. « L'ennemi est signalé aux portes de Reims. Il y a lieu de craindre qu'il ne soit en force [5]. »

En somme, malgré l'inaction de notre cavalerie, le maréchal continue de recevoir un grand nombre de renseignements, dus presque tous aux autorités civiles. Bien que, naturellement, ils soient vagues en général, leur ensemble dessine assez nettement les grandes lignes de la situation. Il en ressort que deux groupes ennemis menacent l'armée de Châlons. L'un, déjà sur la Meuse, nous barre la route directe vers Montmédy; l'autre est sur le point de couper nos communications avec Reims; l'armée en sera réduite, pour son ravitaillement, à la ligne d'Hirson à Charleville, voie d'un faible rendement et dont le tracé assurera mal ses relations avec Paris. Déjà la situation est des plus graves; elle peut rapidement empirer.

La plupart des renseignements qui précèdent sont parvenus au maréchal dans la matinée et l'après-midi du 27 août. En outre, Douay a envoyé un nouvel officier lui

1. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t., 9h 45 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 526, confirmée par une dépêche du sous-préfet de Nogent-sur-Seine au ministre de la guerre, 11h 25 du matin, *ibid.*, 530.

2. Le procureur impérial de Rethel au procureur impérial de Vouziers, d. t., 1h 50 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 528 (communiquée au maréchal à 6 heures).

3. Le général de Liniers au maréchal, d. t., 1h 55 du soir, *R. H.* A 10h 20 du soir, le sous-préfet de Reims télégraphie au ministre de l'intérieur que le prince royal et le prince Albert ont traversé le jour même Mourmelon, marchant sur Suippes (*R. H.*, IV, 1905, 533).

4. D. t. au préfet des Ardennes, 2h 20 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 529, confirmée par une d. t. du procureur impérial de Mézières au Garde des sceaux, 9h 12 du soir, *ibid.*, 532.

5. Le procureur impérial de Reims au ministre de la justice, d. t., exp. 3h 35 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 531.

faire part des données inquiétantes déjà recueillies par le 7e corps. Arrivé au Chesne, le commandant Loizillon y trouve le maréchal en conférence avec son chef d'état-major; le général Lebrun et un colonel d'artillerie [1] sont présents également. Le commandant expose la situation telle que la conçoit Douay. Mac-Mahon écoutait « attentif et soucieux », quand il est mandé auprès de l'empereur. Celui-ci vient d'apprendre que le prince royal de Prusse, suspendant sa marche vers Paris, s'avance sur nous [2]. Après un long entretien avec Napoléon III, le maréchal revient, congédie les officiers présents, sauf les deux généraux, et arrête ses nouvelles dispositions.

« Sachant que, l'avant-veille au soir, le maréchal Bazaine n'avait point encore quitté Metz et craignant d'être pris en flanc et en arrière avant de l'avoir rejoint », il décide de se retirer vers l'ouest. Mais, comme l'armée du prince royal occupe déjà des emplacements qui nous empêcheraient de marcher directement vers Paris, l'intention de Mac-Mahon est de porter l'armée sur Mézières, d'où elle pourra, par un très grand détour il est vrai, regagner la capitale [3]. Le maréchal « avait encore le temps, en se retirant au nord-ouest, de gagner le chemin de fer de Mézières à Paris, d'assurer... ses communications avec le cœur de la France et de se dégager de la corde fatale [4]. »

Quoi qu'il en soit, il expédie aussitôt cette dépêche: « Maréchal Mac-Mahon prévient maréchal Bazaine que l'arrivée du prince royal à Châlons le force à opérer, le 29, sa retraite sur Mézières, et de là à l'ouest, s'il n'apprend pas que le mouvement de retraite du maréchal Bazaine soit commencé [5] ». Ainsi, son intention est encore d'ajourner

1. Prince Bibesco. Il s'agit sans doute du colonel Stoffel. Le prince Bibesco porte à 3h 30 l'arrivée de Loizillon au Chesne, mais le télégramme de Mac-Mahon à Bazaine est daté de 3h 25, ce qui implique une heure moins tardive.

2. Ce renseignement semble correspondre au télégramme du ministre de la guerre au maréchal daté de 2h 55 du soir; mais, d'après la *R. H.*, il n'aurait été transmis qu'à 6h 11 au quartier impérial.

3. Souvenirs inédits, *R. H.*, IV, 1905, 492.

4. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 168.

5. Cette dépêche est envoyée au commandant supérieur de Sedan, avec invi-

le changement de direction projeté, bien qu'il ait toute raison de le hâter.

De nouveaux renseignements l'y déterminent enfin. A 8h30, il dicte au colonel Stoffel la dépêche suivante, destinée au général de Palikao : « Les Ire et IIe armées, plus de 200,000 hommes, bloquent Metz, principalement sur la rive gauche ; une force évaluée à 50,000 hommes serait établie sur la rive droite de la Meuse pour gêner ma marche sur Metz. Des renseignements annoncent que l'armée du prince royal de Prusse se dirige aujourd'hui sur les Ardennes avec 50,000 hommes [1] ; elle serait déjà à Ardeuil. Je suis au Chesne avec un peu plus de 100,000 hommes. Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine [2] ; si je me porte à sa rencontre, je serai attaqué de front par une partie des Ire et IIe armées qui, à la faveur des bois, peuvent dérober une force supérieure à la mienne ; en même temps attaqué par l'armée du prince royal de Prusse me coupant toute ligne de retraite. Je me rapproche demain de Mézières, d'où je continuerai ma retraite, selon les événements, vers l'ouest [3]. »

Au moment où Stoffel va faire expédier ce télégramme, survient le général Faure : « Voici une dépêche que j'écris au ministre », lui dit Mac-Mahon et, la prenant des mains de Stoffel, il la remet au nouvel arrivant. Après l'avoir lue, ce dernier risque prudemment une objection : « Ne pensez-vous pas, Monsieur le Maréchal, que vous avez tort d'envoyer cette dépêche au ministre ? On vous répondra de

tation de la faire parvenir par « tous les moyens possibles ». D'après les *Papiers et Correspondance*, I, 428, le télégramme au commandant de Sedan serait daté de 3h 25. Les Souvenirs inédits donnent un texte un peu différent et une autre heure (9 heures du soir).

1. Le maréchal évalue beaucoup trop bas les effectifs des IIIe et IVe armées ; jusqu'à la fin de la campagne, il en sera de même, ce qui contribue à expliquer la catastrophe finale.

2. Il n'a donc pas reçu la dépêche du 20 août (Voir *suprà*, p. 184).

3. Le texte de cette dépêche reproduit dans les *Papiers et Correspondance*, I, 429, est visiblement altéré par des omissions. Nous reproduisons celui de la *R. H.*, IV, 1905, 475. Celui des Souvenirs inédits (*ibid.*, 483) en diffère par la substitution de « 150,000 hommes » à « 50,000 hommes » pour l'armée du prince royal.

Paris de telle façon que vous serez peut-être empêché de mettre vos nouveaux projets à exécution. Vous pourriez ne l'expédier que demain, lorsque nous serons déjà en route sur Mézières. » Le maréchal prend la lettre, la relit avec attention et la remet au colonel Stoffel : « Allez la faire expédier », dit-il [1].

L'empereur approuve entièrement la marche au nord-ouest, et il n'en fait pas mystère [2]. Le soir même, les ordres nécessaires sont envoyés : le 28 août, le 1er corps se portera sur Mazerny, le 7e sur Chagny-lès-Omont, le 12e sur Vendresse, le 5e sur Poix; la division Bonnemains, qui continue d'être considérée comme une réserve générale, sur Launois. La division Margueritte doit rester à Sommauthe pour couvrir le mouvement. Elle ira passer la nuit à Chémery [3].

La résolution du maréchal n'est pas pour surprendre l'armée. Au 7e corps, notamment, elle trouve chacun dans « cette agitation fiévreuse... inséparable des moments qui précèdent un événement grave.

« Une seule et même pensée nous animait tous : sortir à tout prix de ce *statu quo* plein de périls ; prendre sans plus tarder un parti. Les soldats, réunis par groupes, interrogeaient du regard leurs officiers ; les généraux entouraient leur commandant en chef; tous attendaient...

« Aussi, avec quelle promptitude les ordres furent-ils exécutés ! Dès 9 heures du soir, le parc du génie, les bagages et le lourd convoi d'administration s'ébranlaient pour gagner Chagny [4]... »

Au 1er corps, vers 11 heures du soir, le convoi administratif, le parc d'artillerie et les bagages se mettent en mouvement sur Mazerny, sous l'escorte du 74e [5]. Le reste de

---

1. Colonel Stoffel, *La Dépêche du 20 août*, 83-84.
2. Voir P. de Massa, *Impressions et Souvenirs*, 1840-1871, *Figaro* du 12 juin 1896; *Œuvres posthumes* de Napoléon III, 114.
3. Ordre de mouvement, *R. H.*, IV, 1905, 496.
4. Prince Bibesco, 70.
5. Journal Corbin, général Ducrot, 90. D'après ce document, l'ordre au 1er corps arrive vers 5 heures au général Ducrot. La *R. H.*, IV, 1905, 477, porte que ces impedimenta marchent sur Chagny-lès-Omont.

l'armée se prépare à partir dès l'aube [1]. Chacun sent confusément le danger de la situation. La lenteur de nos mouvements, l'indécision qu'ils décèlent n'échappent à personne. « Nous sommes de nouveau sans nouvelles du maréchal Bazaine, écrit Ducrot, et notre pauvre maréchal de Mac-Mahon en perd la tête ; ses hésitations sont vraiment désolantes [2] ... » La brusque retraite du 5e corps devant un ennemi très inférieur a produit le plus déplorable effet [3]. L'impopularité de l'empereur s'en accroît [4], bien qu'il ne soit pour rien dans l'indécision sans fin du maréchal.

A cette armée, qui va paraître dans de si déplorables conditions devant l'ennemi, le général de Palikao juge encore nécessaire d'enlever des cadres. La division L'Abadie, seule, perd le général de Maussion et le colonel Courty, du 88e, qui partent pour Paris, où ils recevront de nouvelles affectations [5].

Tandis que l'armée de Châlons oscille ainsi, au gré de l'irrésolution de son chef, les Allemands continuent avec suite le mouvement qu'ils ont entrepris. Dans la nuit du 26 au 27, le prince royal de Saxe a prescrit de diriger la 6e division de cavalerie sur Vouziers, la 5e sur Grand-Pré et Buzancy. Toutes deux devront couvrir la marche de flanc que l'armée va exécuter vers Damvillers ; la division de la Garde ira sur Sommerance, la 12e sur Landres ou Rémonville, afin d'assurer la sécurité immédiate. Derrière ce rideau, le XIIe corps franchira la Meuse au pont de Dun ; il en prendra possession ainsi que de celui de Stenay, et s'y établira face à l'ouest. La Garde atteindra Montfaucon, le IVe corps les abords ouest de Verdun. Ces deux corps

1. Voir les ordres de mouvement des 1er, 5e, 12e corps, *R. H.*, IV, 1905, 498, 514, 524.
2. Lettre du 27 août à Mme Ducrot, Y. K., *loc. cit.*, 25. Voir dans le même sens le colonel de Ponchalon, *France militaire* du 13 janvier 1893.
3. Journal Lanouvelle, Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, IV, 1905, 506, 510.
4. *De Frœschwiller à Sedan*, 61.
5. Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, IV, 1905, 509 ; voir deux télégrammes du général de Palikao à l'empereur, 25 et 27 août, *ibid.*, 495 ; *Papiers et Correspondance*, I, 435.

d'armée ont ordre d'établir le jour même sur la Meuse les passages nécessaires à la continuation de leur mouvement.

Par suite, dans la matinée du 27, la 12e division de cavalerie rassemble à Landres la 23e brigade et détache au nord la 24e. Celle-ci porte le 18e ulans en reconnaissance vers les routes de Buzancy et de Stenay; le 3e *Reiter* et la batterie à cheval vont à Rémonville, en se faisant précéder d'une avant-garde vers Buzancy[1]. C'est ainsi que s'engage l'escarmouche dont nous avons parlé.

Dès le 26, la 12e division a dirigé vers les environs de Beaumont une reconnaissance du 3e *Reiter*. Le 27, à 4 heures du matin, ce petit groupe se heurte à une fraction de la division Margueritte et se replie au sud de Buzancy. On en conclut que nous sommes à 10 kilomètres seulement de Stenay, objectif assigné au XIIe corps. Craignant pour sa possession, le prince Georges de Saxe prescrit à la 12e division de se porter sur Nouart, afin d'explorer au plus vite dans cette direction. Ce mouvement ne peut commencer qu'à 5 heures du soir, après l'arrivée à Buzancy de la 13e brigade de cavalerie, à qui incombera désormais la mission d'observer le 5e corps. Les 17e et 18e ulans marchent sur Nouart et Tailly, les deux régiments de *Reiter* sur Barricourt et Villers-devant-Dun.

Pour remplacer la 12e division, la cavalerie de la Garde vient dans la soirée de Récicourt à Rémonville; la brigade de ulans pousse jusqu'à Bayonville.

La 5e division de cavalerie a été informée, le matin du 27, de l'évacuation de Grand-Pré. Une patrouille détachée sur Vouziers voit encore des fractions isolées en retraite au nord-ouest. Au sud de la ville, elle est fusillée par des habitants. En conséquence, Rheinbaben porte sur Grand-Pré la 11e brigade, qui jette elle-même le 13e ulans à notre suite vers Olizy et Beaurepaire. Dans la forêt de Longwé, les patrouilles de ce régiment se heurtent à des fractions de nos troupes et remarquent de fortes masses aux abords de

---

1. *État-major prussien*, II, 996. Voir *suprà*, p. 267.

Vouziers. Deux escadrons du 4ᵉ cuirassiers, aux avant-postes près de Beffu, font la même constatation, sans plus. Quant aux autres brigades de Rheinbaben, elles traversent Grand-Pré pour marcher au nord-est et bivouaquer, la 13ᵉ à Buzancy, la 12ᵉ à Champigneulle.

Enfin, avant même de quitter Tahure pour marcher sur Vouziers, la 6ᵉ division de cavalerie a reçu des rapports de patrouilles, uniquement basés sur les déclarations des habitants : il en ressort que de fortes masses se sont portées, il y a quelques jours, des environs de Reims sur Rethel. De plus, l'escadron d'avant-garde du 15ᵉ ulans aperçoit de Savigny, près de Vouziers, un rassemblement de troupes estimé à plusieurs divisions. Le régiment passe la nuit à Savigny et à Saint-Morel, tout en observant vers Semide, à l'ouest. Le reste de la division est à Monthois.

Dans l'après-midi et la soirée, elle envoie au grand quartier général deux rapports, dont le premier porte qu'un corps d'armée français stationne à Vouziers et une brigade d'infanterie, avec plusieurs batteries, à Blaise et à La Chambre-aux-Loups, au sud de cette ville. Le second, basé sur les observations personnelles du duc Guillaume de Mecklembourg, expose qu'il doit y avoir plus d'un corps d'armée à Vouziers. Des prisonniers faits aux avant-postes appartiennent aux 52ᵉ et 82ᵉ, c'est-à-dire au corps Douay [1]. Le mouvement du 1ᵉʳ corps sur Vouziers et sa retraite sur Voncq sont restés inaperçus.

Ainsi, le 27 août, la cavalerie de la IVᵉ armée a tendu un voile devant la nôtre, en même temps qu'elle reconnaissait nos emplacements et nos forces. En dépit d'erreurs de détail, elle a rempli sa tâche, grandement facilitée, il convient de le répéter, par l'inaction de nos escadrons et la timidité de notre attitude [1].

1. La *R. H.*, IV, 1905, 481, fait remarquer que les 12ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ divisions sont isolées et incapables de se soutenir. La 12ᵉ est même scindée un certain temps en deux fractions pouvant être écrasées l'une après l'autre. Cette observation est exacte en théorie. Dans la pratique, vis-à-vis de la cavalerie française, celle des Allemands a toute liberté de mouvement. Un minimum d'activité est bien suffisant.

Derrière elle, les trois corps de la IVe armée ont opéré les mouvements prescrits. Le XIIe corps atteint Dun et Milly, faisant détruire le pont de la Meuse à Sassey, en aval. Son avant-garde[1] atteint à 3 heures Stenay, qu'elle a la surprise de trouver inoccupé, malgré notre intérêt évident. La faible profondeur de la rivière et le commandement de la rive gauche rendent difficile la défense de la rive droite. Néanmoins, le général von Schulz la fait préparer : le grand pont est barricadé et des passages secondaires détruits. Des avant-postes prennent position à l'ouest, vers Laneuville, mais une patrouille qui devait aller sur Beaumont se porte par erreur à Beaufort. Le hasard y supplée. Un Belge de passage à Stenay déclare qu'il a rencontré à Beaumont le général Margueritte avec 3,000 ou 4,000 hommes; il y en a de 80,000 à 100,000 entre Le Chesne et Buzancy. Une patrouille envoyée pour couper la voie ferrée des Ardennes à Chauvency trouve cette station gardée par de l'infanterie venue de Montmédy[2].

La Garde, qui va de Dombasle à Montfaucon, opère une marche très pénible, malgré la faible distance parcourue. Pendant une partie de l'étape, l'infanterie chemine à travers champs en colonnes par demi-sections. Beaucoup d'hommes restent en arrière, surtout à la 1re division qui, le matin, avait atteint son bivouac à 3 heures seulement. A Montfaucon, l'encombrement est extrême et le commandant du corps d'armée doit intervenir en personne pour y remédier[3]. Il fait jeter un pont sur la Meuse entre Dannevoux et Sivry. De même le IVe corps, qui s'est porté d'Ippécourt à Germonville et Fromeréville, établit des passages à Vacherauville et Charny. Y compris le pont permanent de Consenvoye, ces deux corps d'armée disposent de quatre passages sur la Meuse[4].

---

1. 48e brigade d'infanterie, 2e *Reiter*, 3e batterie légère (*État-major prussien*, II, 999).
2. *État-major prussien*.
3. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 160.
4. *État-major prussien*, II, 1000. Un parti de cavalerie sorti de Verdun vers Moréville est rejeté dans la place par des fractions du 4e chasseurs à pied et du 12e hussards. Le quartier général de la IVe armée est à Malancourt.

Comme la Garde, les deux corps bavarois sont arrivés au bivouac fort avant dans la nuit. Le Ier part à 11 heures du matin seulement d'Erize-la-Petite ; sa queue n'atteindra qu'à 3 heures du matin Nixéville, où il doit bivouaquer. Le IIe ne se met en mouvement que vers midi, de Belval et de Charmontois sur Dombasle. La difficulté du chemin de Rarécourt à Dombasle par Jubécourt et la présence sur cette voie d'une colonne de voitures appartenant à la Garde occasionnent de tels retards, que la queue du corps d'armée arrive au bivouac à 3h30 seulement [1], au prix de fatigues aisées à imaginer.

A l'aile opposée de l'armée, la brigade de ulans bavarois s'est portée de Suippes à Sommepy. A Semide, ses avant-postes sont en liaison avec la 6e division de cavalerie. Dans la soirée, elle reçoit l'ordre de se rapprocher de son corps d'armée, en sorte que, la nuit même, elle va à Ripont et à Cernay, sur la route de Vouziers à Sainte-Menehould, mouvement dont l'opportunité paraît contestable.

Les corps prussiens de la IIIe armée ont opéré le 27 août les marches prescrites par le prince royal. Le Ve corps s'échelonne de Sainte-Menehould à Dancourt et Sivry ; le XIe est à La Neuville, Givry, Épense et Dommartin. Entre ces deux corps d'armée, les Wurtembergeois sont à Vieil-Dampierre, leur cavalerie à Somme-Tourbe et Tilloy. Le gros du VIe corps est au sud du XIe, à Charmont ; la 2e division de cavalerie à l'ouest de Vitry, à Coole ; la 4e à Souain, au nord de Suippes [2].

Un coup d'œil d'ensemble sur ces emplacements montre que le gros de la IIIe armée — trois corps d'armée et une forte division d'infanterie — s'échelonne sur moins de 30 kilomètres [3], du nord de Sainte-Menehould à Charmont, le long d'une seule route, celle de Vitry à Sainte-Menehould.

---

1. *État-major prussien*, II, 1000. La 5e brigade d'infanterie est détachée à Clermont par ordre du grand quartier général. Les trois bataillons de la 7e brigade venant de Toul rallient leur corps d'armée.
2. *État-major prussien*, II, 1001. Le prince royal a encore son quartier général à Revigny-aux-Vaches.
3. Croquis du 27 août, *État-major prussien*, II, 998.

Les inconvénients majeurs de ce dispositif sautent aux yeux. Il en résulte des difficultés qui seraient « insurmontables », si les commandants de corps d'armée ne prenaient l'initiative d'utiliser des chemins latéraux[1]. Une répartition en largeur serait certainement préférable.

Le soir du 27 août, les deux armées allemandes sont disséminées sur une profondeur qui n'est pas moindre de 85 kilomètres, de Stenay à Vanault-le-Châtel. La nôtre est étroitement concentrée ; de Vouziers à Brieulles-sur-Bar, son front ne mesure que 14 kilomètres pour une profondeur moindre. De Brieulles à Stenay, il y a moins de 30 kilomètres à vol d'oiseau. Dès lors, une occasion inespérée s'offre encore au maréchal de Mac-Mahon, celle d'attaquer avec la supériorité du nombre ; il aurait pour lui les avantages de la surprise stratégique et ceux, non moindres, de l'initiative. L'ennemi s'en rend compte : « Le cas le plus défavorable, écrivait alors Blumenthal, serait celui où Mac-Mahon se jetterait subitement sur nous avec toutes ses forces, car nous ne pourrions lui opposer que trois corps et demi, c'est-à-dire environ 80,000 hommes[2]. » Malheureusement, le maréchal ne tentera rien de pareil. Après avoir entamé une retraite vers Mézières, il va chercher à se dérober sur Montmédy. Comment pourra-t-il espérer de vaincre à la fois les forces de Frédéric-Charles et celles des IIIe et IVe armées, même avec le concours de Bazaine, si tous deux, isolément, sont incapables de battre chacun de leurs adversaires ?

Les renseignements parvenus au grand quartier général allemand depuis le soir du 26 permettent de déterminer assez nettement la situation présente de l'armée française. Il résulte des rapports de la 6e division que nous avons marché de Reims sur Rethel et que des forces considérables sont à Vouziers. Quant aux comptes rendus de la 12e division, on peut en conclure que Grand-Pré a été évacué par nous dans la nuit du 26 au 27, mais que nous avions de la

---

1. *Heeresbewegungen*, 47-48, cités par la *R. H.*
2. *Tagebücher*, 87. Voir, dans le même sens, les Mémoires de Moltke.

cavalerie à Buzancy et à Beaumont le matin du 27. Les rapports subséquents des 5e et 6e divisions montrent avec certitude que les masses observées le 26 à Vouziers y sont restées le 27 [1]. On a vu partout de la cavalerie entre cette ville et Buzancy. Dans un compte rendu transmis par la 23e division, le lieutenant von Carlowitz, du 1er *Reiter*, affirme d'une façon positive que le 26 la brigade Bordas et le 4e hussards étaient à Grand-Pré. La première, venue de Vouziers, y est retournée la nuit suivante, tandis que les hussards se retiraient sur Buzancy.

De l'ensemble, le grand quartier général conclut que nous marchons simultanément vers l'est par Buzancy et par Beaumont. Selon toute apparence, notre mouvement a subi un temps d'arrêt le 27 ; dans tous les cas, nous n'avons pas encore atteint la Meuse. On sait d'autre part que les ponts de Dun et de Stenay sont déjà occupés par le XIIe corps, ce qui permet d'admettre que l'on pourra encore nous attaquer, avec des forces supérieures, à l'ouest de la Meuse. Dans ces conditions, on peut renoncer à marcher sur Damvillers et à réclamer la coopération des troupes allemandes sous Metz [2]. Dès 8 heures du matin, Moltke a prescrit d'attendre de nouveaux ordres pour leur mise en route [3]. A 7h30 du soir, il fait connaître que des forces suffisantes ont été réunies sur la rive gauche de la Meuse, et qu'il n'y a plus lieu de détacher aucune fraction de l'armée d'investissement [4]. Mais cet avis arrive trop tard. Déjà les IIe et IIIe corps ont entamé leur mouvement; le soir du 27, ils sont à Briey et à Étain [5].

---

1. Une lettre du roi Guillaume à la reine Augusta, 27 août (Oncken, *op. cit.*, 205), montre que l'on hésite d'abord devant une double hypothèse : l'armée est à Vouziers ou y a laissé un masque seulement.

2. *État-major prussien*, II, 1002. L'état-major du roi y renonce d'autant plus aisément qu'il croit les troupes de Mac-Mahon de beaucoup inférieures comme qualité à celles de Bazaine ; il y aurait une forte proportion de gardes mobiles. C'est du moins ce qu'indique une lettre de Bismarck à sa femme, 27 août (*Le Matin* du 27 avril 1903).

3. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 255, d. t.

4. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 256, d. t.

5. *État-major prussien*, II, 1003 ; c'est le IXe corps qui devait d'abord marcher, au lieu du IIe.

A la même heure, 7h30, Moltke adresse aux IIIe et IVe armées l'ordre suivant :

« D'après les renseignements recueillis, le gros de l'armée du maréchal de Mac-Mahon est encore à Vouziers; une forte cavalerie a été poussée jusqu'à Beaumont et Buzancy.

« S. M. le roi prescrit que la fraction d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe et la IIIe armée continueront désormais leur marche dans cette direction.

« Pour ce mouvement, la fraction d'armée et les deux corps bavarois se conformeront au tableau ci-joint... les instructions nécessaires ont été envoyées directement aux Bavarois.

« La IIIe armée (Ve, VIe, XIe corps et division wurtembergeoise) atteindra, le 28, avec ses têtes de colonne, la ligne Malmy—Laval et, le 29, celle de Séchault—Sommepy ; elle y serrera.

« Les 5e et 6e divisions de cavalerie (Autry et Monthois) recevront pour le 28 leurs instructions du commandement de la IIIe armée; elles lui rendront compte directement[1]. »

Ainsi, le 29 août seulement, les Allemands auront deux corps à Grand-Pré, un autre à Buzancy et un quatrième à Nouart. Un cinquième sera en seconde ligne à Bantheville. Il y aurait assurément place pour une offensive française les 27 et 28 août.

---

1. Dépêche de 7h30, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 257. Le tableau de marche est ainsi conçu (*Ibid.*) :

IIe corps bavarois, le 28 à Vienne et en arrière, le 29 à Grand-Pré ;

Ier corps bavarois, le 28 à Varennes et en arrière, le 29 à Grand-Pré ;

Garde, le 28 à Bantheville, le 29 à Buzancy ;

XIIe corps, le 28 à Dun, le 29 à Nouart ;

IVe corps, le 28 à Montfaucon, le 29 à Bantheville ;

L'État-major prussien, II, 1002, reproduit ce tableau sous une forme un peu différente.

La ligne Malmy—Laval est à hauteur de Vienne-la-Ville ; celle de Séchault—Sommepy à mi-chemin de Vouziers à la route Sainte-Menehould—Suippes.

La *R. H.*, IV, 1905, 488, porte : « Ce corps (IIe bavarois) explorera, de Dombasle à Clermont, la route de Brabant-en-Argonne et Vraincourt. » Il faut lire : « Ce corps utilisera (*hat zu benutzen*), de Dombasle à Clermont, la route par Brabant-en-Argonne et Vraincourt. »

XV

PARIS DU 22 AU 27 AOUT

Dualité du gouvernement. — Trochu et Palikao. — Affolement de l'opinion. — La presse. — Le gouvernement et la Chambre. — L'opposition et la défense nationale. — Mesures de défense. — La diversion au delà du Rhin. — La marche sur Mézières. — Opposition de Palikao.

A mesure que la situation va s'aggravant, les germes de faiblesse se multiplient pour le gouvernement impérial. Plus que jamais, il obéit à deux influences rivales, celle de l'empereur qui décroît constamment, celle de l'impératrice qui suit une progression inverse. Même sur des questions vitales, l'entente est nulle : « Je ne comprends pas, télégraphie l'empereur au ministre de l'intérieur, pourquoi les préfets et sous-préfets ont reçu l'ordre de rester à leur poste et de fournir ainsi à l'ennemi l'avantage d'un service organisé[1]. »

L'existence à Paris d'un gouverneur militaire sourdement hostile au régime impérial n'est pas une moindre cause de difficultés. Plus les événements se précipitent, plus la situation se tend entre Palikao et Trochu. Tous les actes de ce dernier sont, pour l'entourage de l'impératrice, des motifs à suspicion. On lui reproche les termes des proclamations, des lettres aux journaux, des entretiens avec des personnalités politiques dont il fait grand abus. On dit volontiers qu'en ramenant sous Paris les mobiles de la Seine, il a entendu se constituer une garde prétorienne. Il voudrait, contre l'avis du gouvernement, remanier entièrement les cadres des anciens bataillons de garde nationale et les recruter par voie d'élection comme ceux des nouveaux[2].

---

1. *Papiers et Correspondance*, I, 422, d. t., 23 août, 9h 30 du matin.
2. P. de La Gorce, VII, 260. Voir, au sujet du rôle de Trochu, la lettre de Palikao, du 21 juin 1871, au président de la commission d'enquête (Général de Palikao, *op. cit.*, 12 et suiv.).

Il faut dire que, trop souvent, il prête aux plus fâcheuses suppositions. Au conseil de défense où, comme ailleurs, il fait trop volontiers parade de sa facilité d'élocution, il aventure des critiques inopportunes concernant nos institutions militaires. Il ne s'en tient pas là. Vers le 21 août, dans un entretien avec MM. Ernest Picard, Jules Ferry, Jules Favre et quelques électeurs, dont M. Tirard, il fait à peu près seul les frais de la conversation. « Sa parole facile, élégante, colorée, toucha, à presque tous les points qui nous préoccupaient, en nous en donnant la solution. » Il s'étend longuement sur l'infériorité de notre armée. La France impériale « n'est qu'un décor derrière lequel est le néant... Quant à Paris, la défense n'y peut être qu'une héroïque folie... Je ne suis pas un politique, je suis un brave homme[1]... », fait-il observer prudemment.

Ainsi, pour les yeux clairvoyants, la situation empire chaque jour et le gouvernement se montre toujours plus divisé, toujours plus faible. Il n'est pas surprenant que l'opinion publique, d'abord plus surprise que troublée par nos premiers échecs, se laisse gagner à une sorte d'affolement. On se plaît à imputer nos désastres aux causes les moins sérieuses, notamment à l'espionnage. Loin de se rendre compte que, constamment pendant cette guerre, malgré leur cavalerie victorieuse, les Allemands seront plus mal renseignés que nous, on voit partout le rôle de leurs espions. Parfois il en résulte les arrestations les plus arbitraires, les plus absurdes : un vieux professeur regardant une borne kilométrique, un pêcheur à la ligne dont les allures paraissent suspectes, un touriste lisant un livre anglais, nombre d'officiers, de prêtres ou de religieuses, sous un prétexte quelconque, sont arrêtés, menacés, souvent maltraités. Ainsi pour un député de l'opposition, M. d'Estourmel. Dans certaines régions du Midi, on accuse les protestants de pactiser avec l'ennemi. Ailleurs, à Li-

1. Jules Favre, II, 49. Cette expression « un brave homme » revient fréquemment dans ses discours ou ses écrits, s'appliquant à lui-même.

moges, à Périgueux, à Agen, se produisent les manifestations morbides d'un « bonapartisme révolutionnaire ». La foule inconsciente accuse de trahison les ennemis de l'empire. A la foire de la Haute-Faye, en Dordogne, un jeune homme, M. de Monéis, est martyrisé publiquement pendant plus de trois heures et finalement brûlé vif pour un prétendu crime de ce genre [1].

La presse contribue à compliquer cette situation. Même les journaux les plus modérés rivalisent d'inventions bizarres [2] et défigurent les faits au gré de leurs passions ou de leurs intérêts. Tandis que, d'après une correspondance de l'agence Havas, les feuilles anglaises annoncent l'investissement de Bazaine sous Metz, son manque prochain de vivres et la capitulation qui en résultera fatalement, des journaux français portent qu'une grande bataille aurait eu lieu le 24, avec un immense succès ; une partie de l'armée prussienne aurait été jetée dans la Moselle. « MM. Gambetta et Floquet auraient demandé et reçu, assure-t-on, l'autorisation de défendre le fort de Bicêtre.

« Déjà le député de la Seine a réuni, paraît-il, 10,000 volontaires [3]. »

Les journaux fournissent constamment d'utiles renseignements à l'ennemi et le gouvernement rédige sans se lasser, des notes comminatoires à leur adresse : « Malgré de nombreux avis donnés à la presse, certains journaux continuent à publier les mouvements de troupes, l'état des garnisons, la composition des corps d'armée, etc. Le ministre de la guerre se verra désormais forcé d'appliquer la loi dans toute sa rigueur [4]. » Le résultat est nul, comme précédemment.

---

1. P. de La Gorce, VII, 206 et suiv., d'après les comptes rendus de la cour d'assises de la Dordogne, 13 décembre 1870 et suiv.
2. Un ami du *Gaulois*, lieutenant de francs-tireurs, écrit qu'il a réussi à capturer six ulans et à en mettre quatre hors de combat avec vingt hommes dont l'un a fait peur à l'ennemi avec « une voix de ventriloque ». Un propriétaire assure qu'il a fait miner un champ de 3 hectares autour de Paris, de façon que les Prussiens sautent dès la première nuit (*Le Gaulois* du 29 août).
3. *Le Gaulois* du 29 août.
4. *Journal officiel* du 25 août.

Par contre, Palikao s'attache à entretenir les espérances les moins fondées, tantôt par un mutisme plein de sous-entendus, tantôt par des affirmations hasardées. Le 22 août, par exemple, il déclare à la Chambre : « J'ai reçu des nouvelles du maréchal Bazaine ; ces nouvelles sont bonnes. Je ne peux pas vous les communiquer ici, vous comprenez bien pourquoi. » (*Oui ! oui ! — Très bien ! très bien !*) Bazaine, continue le général, montre en lui-même une confiance que ce dernier partage, « connaissant sa valeur et son énergie [1] ».

Le 24, il télégraphie au préfet du Haut-Rhin : « Les nouvelles de nos armées sont bonnes, rassurez les populations et stimulez leur dévouement à la cause commune [2]. » Le bruit court qu'il aurait dit : « Si je communiquais la teneur des dépêches du maréchal Bazaine, on illuminerait [3]. » Par contre, le 27 août, M. Emmanuel Arago demande quelle est la position des armées ennemies, et Palikao de répondre : « Messieurs, si, pendant que je suis ministre de la guerre, un officier, de quelque grade qu'il soit, commettait l'indiscrétion que l'on me demande de commettre, je le ferais fusiller [4]. » (*Mouvement. — Vive approbation et applaudissements !*)

Il faut dire que la tâche du gouvernement, déjà si pénible, est grandement compliquée par l'ingérence abusive du Corps législatif. Constamment les ministres perdent un temps irréparable à répondre aux questions les plus indiscrètes, aux menaces les moins déguisées, à discuter les mesures les plus inapplicables. La grande préoccupation de l'opposition est « l'armement des populations », alors que nous n'avons pas assez d'armes pour nos formations régulières. Les 23, 24 et 25 août, les discussions à ce sujet sont interminables. Une autre question est non moins agitée : l'ad-

1. *Journal officiel* du 23 août, 1457.
2. D. t., 7h 30 du soir, *R. H.*, IV, 1905, 39.
3. A la date du 24 août, Mme Aubry, *Lettres d'une Parisienne pendant la guerre*, 44 ; voir aussi P. de La Gorce, VII, 259. Le général nie l'exactitude de ce propos (*loc. cit.*, p. 71).
4. *Journal officiel* du 28 août, 1487.

jonction, demandée par M. de Kératry, de neuf députés élus par le Corps législatif, au comité de défense de Paris. Malgré le refus persistant du gouvernement, l'urgence est adoptée le 23 ; le 24, cette proposition n'est rejetée par 204 voix contre 41, sur le rapport de M. Thiers, que pour éviter une crise ministérielle. Finalement, le célèbre homme d'État est nommé membre du comité. Le 27, il déclare à la Chambre qu'il lui est impossible d'accepter sans explication préalable. Il aurait voulu être élu par ses collègues et du moins sollicite leur appui moral avant de donner son consentement. Un membre obscur de la majorité, M. Thoinnet de La Turmelière, s'écrie : « Nous vous demandons tous d'accepter. — *De toutes parts :* Oui ! oui ! tous ! — C'est le vœu de tout le monde. » M. Steenackers propose alors, sans succès, de nommer d'acclamation M. Thiers membre du comité. M. Latour du Moulin, qui est pourtant de la majorité, voudrait voir constituer une commission de cinq membres, chargée de se mettre en communication constante avec les ministres et de s'enquérir des moyens de défense. Palikao obtient, sur ses instances, que l'urgence soit refusée à cette proposition, faite pour paralyser le pouvoir exécutif. Mais c'est ensuite Ernest Picard qui dépose, au nom d'un grand nombre de ses collègues, le vœu suivant : « Nous demandons que le recrutement et l'armement de la garde nationale de Paris soient dans les attributions exclusives de M. le gouverneur de Paris. » Sur la vive opposition du ministre, cette proposition est encore ajournée.

Déjà, le 25 août, Gambetta avait proposé de se réunir le 26 en comité secret pour entendre le général Trochu ou son délégué et lui demander des explications sur la situation révélée par sa proclamation [1].

Si Palikao affiche un optimisme auquel il est difficile de croire, l'opposition ne se fait pas faute d'exagérer la note contraire. Le 23 août, M. Emmanuel Arago s'exprime ainsi : « Il faut que Paris ne soit plus dans l'illusion. Il faut que

1. *Journal officiel* des 23, 25, 26, 28 août, p. 1457 et suiv.

Paris sache que les ennemis peuvent être ici dans cinq jours. (*Vives réclamations à droite et au centre.*)

« *M. Paul Bethmont.* — Mais c'est évident ! Ce ne sont pas vos cris qui l'arrêteront...

« *M. Gambetta.* — J'ai la conviction que ce pays roule vers l'abîme sans en avoir conscience[1] ». (*Exclamations et protestations à droite et au centre.*).

Le 24, Jules Favre déclare à la Chambre « que la nation française ne sait pas pourquoi elle va mourir[2] ». Ces prophéties de mauvais augure sont assurément inopportunes. Elles font plus d'honneur à la clairvoyance de la gauche qu'à son patriotisme.

Fait beaucoup plus grave, elle est loin de faciliter le vote de lois pourtant indispensables. Le 27 août, MM. de Kératry et Guyot-Montpayroux luttent énergiquement pour empêcher le vote de l'article 1 d'une loi en préparation : « Les bataillons de la garde nationale mobile peuvent être appelés à faire partie de l'armée active pendant la durée de la guerre actuelle. » M. de Kératry assure qu'on va ainsi « aggraver la situation des hommes mariés de la garde mobile ». M. Ernest Picard n'est pas moins hostile à cette disposition : « Il y a un droit pour ceux qui se sont fait remplacer à rester dans la garde mobile... » MM. Cochery, Jules Simon demandent qu'on n'envoie pas « dans l'armée active... des hommes mariés, des hommes qui ont des enfants, des veufs qui n'ont plus pour élever leurs enfants qu'eux-mêmes ». Un amendement de M. Cochery verse dans la garde nationale sédentaire les mobiles mariés ou veufs avec enfants des bataillons incorporés dans l'armée active : il n'est rejeté que par 146 contre 88, et la plupart des députés de gauche ont voté pour son adoption[3]. Avant quelques semaines, un certain nombre d'entre eux, jetés au

1. *Journal officiel* du 24 août, 1462.
2. *Journal officiel* du 25 août.
3. Notamment MM. Arago, Barthélemy-Saint-Hilaire, Cochery, Crémieux, Dorian, Favre, Ferry, Gambetta, Garnier-Pagès, Grévy, Guyot-Montpayroux, de Kératry, Magnin, Pelletan, Picard, Raspail, Simon, Steenackers, Thiers, Wilson (*Journal officiel* du 28 août, 1488).

pouvoir par une révolution qu'ils appelaient de tous leurs vœux, devront édicter des mesures beaucoup plus rigoureuses, sans soulever autant d'opposition.

Dans ces conditions, il n'y a pas à s'étonner si l'activité déployée par le ministre de la guerre aboutit à des résultats peu marqués. Il cherche à constituer de nouveaux corps d'armée, les 13e et 14e, non sans se heurter à de grosses difficultés provenant déjà de la pénurie des cadres [1]. Il renforce l'armée de Châlons de quelques éléments. Quant aux créations d'intérêt militaire, elles sont de peu d'importance en général. Un décret du 21 août crée deux compagnies de sapeurs dans chacun des 2e et 3e régiments du génie ; un autre, du 22, forme un 5e bataillon au régiment étranger. A la même date, on constitue huit régiments provisoires d'infanterie de la garde mobile numérotés de 9 à 16 [2]. Le 24 août, on crée pour la défense de Paris un corps auxiliaire du génie comprenant six compagnies d'ouvriers et six de sapeurs [3]. Enfin le gouvernement dépose un projet de loi appelant sous les drapeaux tous les hommes, mariés ou non, de vingt-cinq à trente-cinq ans, ayant servi dans l'armée ou la réserve. Les officiers retraités âgés de moins de soixante ans, les officiers généraux n'ayant pas soixante-dix ans pourront être rappelés à l'activité [4].

L'imagination inquiète de Palikao lui fait concevoir un projet dont il attend de grands résultats. Le général de Wimpffen, qui revient d'Algérie et doit remplacer de Failly au 5e corps, serait mis à la tête de 60,000 hommes qui partiraient le plus tôt possible pour Belfort. Il opérerait « une puissante diversion dans le grand-duché de Bade, en traversant le Rhin [5] », idée qui sera reprise beaucoup plus tard et dans des conditions tout autres pour aboutir à la déplorable campagne de Bourbaki dans l'Est.

---

1. Voir des dépêches à l'empereur, 23 août, 9h 15 du matin et 4h 20 du soir (*Papiers et Correspondance*, I, 50, 435).
2. Décret du 22 août ; les huit autres ont été créés par décret du 24 juillet.
3. Décret du 24 août.
4. *Journal officiel* du 23 au 25 août, p. 1457-1465.
5. D. t. à l'empereur, 25 août, 4h du soir, *R. H.*, IV, 1905, 158.

Ainsi, non content d'entreprendre une opération des plus risquées pour dégager Bazaine, Palikao voudrait consacrer une masse importante de troupes à une « diversion » sans utilité positive, mais comportant de grands risques. C'est méconnaître le principe de la concentration des forces, qu'il invoque pourtant si volontiers pour justifier notre mouvement sur Montmédy.

Malgré son habituelle passivité, l'empereur se prononce contre cette idée intempestive et Palikao l'abandonne à regret : « C'est sur la stupéfaction que le projet dont j'avais parlé produirait sur l'armée prussienne et sur la population allemande, que je comptais pour surexciter le patriotisme des Alsaciens. En admettant que Paris succombât, la guerre ne serait pas terminée ; il faudrait prendre une ligne de défense derrière la Loire et épuiser les forces des Prussiens. Puisque l'empereur n'adhère pas à ce projet, je vais concentrer les forces près de Paris dans les mains de Wimpffen, à moins que V. M. ne m'envoie un général vigoureux et capable ; j'ai tout employé ici[1]. » En formulant cette dernière proposition, Palikao a plus en vue, selon toute apparence, les intérêts de la dynastie que ceux de l'armée et de la France. Elle ne sera d'ailleurs pas acceptée.

En dehors de ce projet mal venu, la « grande » pensée de Palikao est de réaliser la jonction de Mac-Mahon et de Bazaine. C'est une véritable obsession. Il y voit « le seul

---

1. D. t. à l'empereur, 26 août, 10h 25 du matin, *R. H.*, IV, 1905, 338. Le texte de la dépêche de l'empereur n'est pas connu.

D'après le général de Wimpffen (*La Bataille de Sedan. Les véritables coupables*, 9e édition revue par E. Corra, p. 11), il arrive le 28 à Paris. Dans l'après-midi, Palikao lui propose de renoncer au commandement du 5e corps pour celui du 14e : « Il est à craindre, dit-il, que le général Trochu se laisse trop égarer par la popularité dont il jouit ; il est possible même qu'il devienne un homme embarrassant ; si vous demeuriez, nous vous confierions sa place. » Le général opposa un « refus catégorique » à ces propositions.

Palikao nie qu'il ait eu l'idée de faire remplacer Trochu par Wimpffen (général de Palikao, *op. cit.*, 122). Quant au projet de diversion dans le pays de Bade, il en reconnaît l'existence, tout en réduisant son importance : il se serait agi de porter le 14e corps seulement, sous les ordres de son futur chef, général Renault, de Belfort au delà du Rhin (*ibid.*, 123). La dépêche du 26 août à l'empereur montre qu'il s'agissait en réalité de 60,000 hommes, c'est-à-dire du double du 14e corps, sans doute des 13e et 14e réunis.

moyen de tout réparer[1] ». Les hésitations qu'il devine chez le maréchal et qu'il attribue à l'influence de l'empereur, lui causent un mécontentement qu'il ne prend pas la peine de dissimuler[2]. Quoique, autour de lui, les dangers de son projet ne passent pas inaperçus, il s'efforce d'y parer à force d'affirmations hasardées. Sa confiance en impose aux autres ministres, étrangers aux choses militaires et absorbés par les difficultés de leur tâche. Un seul paraît se montrer « tout à fait incrédule », le baron Jérôme David. Néanmoins, le manque de nouvelles, la lenteur de l'armée de Châlons font « des jours de terrible anxiété » de ceux du 24 au 26 août[3]. Chacun sent que le sort de l'empire tient à une grande bataille qui ne saurait tarder. Les intérêts publics et privés sont d'accord pour en faire appréhender le résultat.

C'est dans ces conditions que le ministre de la guerre reçoit, le soir du 27 août, le télégramme de Mac-Mahon annonçant son changement de direction[4]. On devine l'état d'esprit de Palikao à cette lecture, son indignation à l'abandon d'un projet dont il attend de si grands résultats, les appréhensions que lui cause le retour prochain de l'empereur et de l'armée sous Paris. Chez lui, patriote et bonapartiste s'accordent à déplorer une pareille résolution, alors qu'il croyait Mac-Mahon déjà près du but. Il a reçu son télégramme vers 9 heures. Dès 11 heures, sans qu'il y ait eu, selon toute apparence, réunion préliminaire du conseil[5], il adresse au duc de Magenta la sommation suivante :

« Si vous abandonnez Bazaine, la révolution est dans Paris, et vous serez attaqué vous-même par toutes les forces de l'ennemi. Contre le dehors, Paris se gardera ; les

---

1. Expression de Palikao s'adressant au général Susane (général Thoumas, *Paris, Tours, Bordeaux*, 29).
2. Voir général de Wimpffen et Corra, *loc. cit.*
3. P. de La Gorce, VII, 258, d'après *Le Ministère de l'intérieur du 11 août au 4 septembre*, relation inédite de M. Léon Chevreau.
4. Voir *suprà*, p. 273.
5. P. de La Gorce, VII, 261.

fortifications sont terminées. Il me paraît urgent que vous puissiez parvenir rapidement jusqu'à Bazaine.

« Ce n'est pas le prince royal de Prusse qui est à Châlons, mais un des princes, frère du roi de Prusse, avec une avant-garde et des forces considérables de cavalerie.

« Je vous ai télégraphié ce matin deux renseignements qui indiquent que le prince royal de Prusse, sentant le danger auquel votre marche tournante expose et son armée et l'armée qui bloque Bazaine, aurait changé de direction et marcherait vers le nord.

« Vous avez au moins trente-six heures d'avance sur lui, peut-être quarante-huit (heures) ; vous n'avez devant vous qu'une (faible) partie des forces qui bloquent Metz et qui, vous voyant vous retirer de Châlons à Reims, s'étaient étendues vers l'Argonne.

« Votre mouvement sur Reims les avait trompées, comme le prince royal de Prusse.

« Ici tout le monde a senti la nécessité de dégager Bazaine et l'anxiété avec laquelle on vous suit est extrême [1]. »

Dans la journée du 28, trouvant sans doute ce premier télégramme insuffisant, le ministre en adresse un second au maréchal, non moins pressant : « Au nom du conseil des ministres et du conseil privé, je vous demande de porter secours à Bazaine en profitant des trente heures d'avance que vous avez sur le prince royal de Prusse. Je fais porter le corps Vinoy sur Reims [2]. »

Ces deux dépêches sont l'éclatante condamnation du général de Palikao. Non content d'y aventurer des affirmations inexactes, selon son habitude, il aboutit aux conclusions les plus dénuées de sens militaire. Comment ose-t-il assurer que « les fortifications de Paris sont terminées », alors que, le 15 septembre, les forts même ne seront pas

1. D. t. ch., 27 août, 11 heures du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 429 ; le texte reproduit par la *R. H.*, IV, 1905, 493, diffère du premier par les deux mots entre parenthèses.

2. D. t., 1h 30 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 430.

encore entièrement prêts à combattre? Comment peut-il faire abstraction de la IVe armée, dont l'existence est signalée de côtés si différents?

Admettons que Mac-Mahon ait sur le prince royal une avance, non de trente ou trente-six heures, mais de quarante-huit, et qu'il la conserve dans le reste de sa marche, supposition assez invraisemblable, étant donnée la composition de ses troupes. Il faudra que, dans ces quarante-huit heures, le maréchal écrase la IVe armée, puis les fractions détachées de l'investissement de Metz, avant de pouvoir se réunir à Bazaine en battant Frédéric-Charles. Il faudra enfin que cette triple victoire soit assez complète pour que nos deux armées réunies n'aient rien à redouter de la IIIe armée renforcée des débris des fractions déjà battues. On conviendra sans doute que c'est faire une part dangereuse aux pures hypothèses. Encore négligeons-nous les difficultés qui, pour l'armée de Châlons, résultent de sa composition, de son organisation défectueuse, de son moral entamé par la défaite et la retraite.

Dans ces conditions, il est permis d'affirmer que les deux télégrammes de Palikao constituent une suprême imprudence. En imposant, pour la seconde fois, au commandant de l'armée un projet d'opérations contraire à ses vues, le ministre encourt la plus terrible des responsabilités. Il assure à bref délai la chute du régime que son aveuglement croit ainsi conserver. Bien plus, il prépare l'écrasement de la dernière armée française qui tienne encore la campagne.

XVI

L'ARMÉE DE CHALONS LE 28 AOUT

Nouveau revirement de Mac-Mahon. — Nouveaux ordres pour le 28. — Mouvements opérés le 28. — Le 1er et le 12e corps. — Escarmouches de Voncq et de Buzancy. — Le 5e corps. — Le 7e corps. — État des troupes. — Renseignements reçus. — Ordres pour le 29.

L'armée a déjà entamé sa retraite sur Mézières, quand, à 1 heure du matin, le maréchal reçoit communication du télégramme de Palikao à l'empereur [1]. Elle le jette « dans une grande hésitation ». Il se rend compte du danger qu'entraînerait la reprise du mouvement sur Montmédy, ainsi que le montre son télégramme du 27 à 8h30 du soir. Mais l'appel du ministre à son loyalisme n'est pas sans l'émouvoir. Il espère vaguement que le gros de la IIIe armée est assez loin encore pour lui permettre de rejoindre Bazaine. Peut-être son collègue est-il déjà en marche ? Comment le laisser dans l'embarras [2] ? Après quelques instants de perplexité, sa décision est prise : il va se conformer aux injonctions du ministre. A l'en croire, une conversation qu'il a, sans doute dans l'après-midi, avec Ducrot, l'encourage à cette résolution. Pour le commandant du 1er corps, le mouvement sur Montmédy présente des dangers, mais il est persuadé qu'en « jetant toute notre cavalerie sur notre droite », nous pourrons « arrêter la marche de l'ennemi et arriver à rejoindre le maréchal Bazaine [3] ».

---

1. Voir *suprà*, p. 291.
2. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 32. Dans ses Souvenirs inédits (*R. H.*, IV, 1905, 494), le maréchal écrit qu'il fit chercher Ducrot, dans lequel il avait une grande confiance, et qu'il lui demanda son avis. Mais il ne mentionne pas cette circonstance dans sa déposition à l'enquête. D'autre part, il écrit : « Le général Ducrot venait de me quitter, quand je reçus la dépêche suivante du ministre de la guerre » (suit la dépêche datée du 28, 1h30 du soir, *Papiers et Correspondance*, I, 430). Il en résulte que la conversation avec Ducrot eut lieu dans l'après-midi, c'est-à-dire qu'elle n'eut aucune influence sur la décision du maréchal, contre ce qu'indique ce dernier.
3. Souvenirs inédits.

Si Ducrot tient ce langage, il fait assurément preuve d'un optimisme excessif. Sans doute nos sept divisions de cavalerie pourraient, habilement employées, gêner la marche de l'adversaire; de toute évidence, elles ne sauraient arrêter 200,000 hommes. Ducrot est imparfaitement renseigné, mais le maréchal se sait, à n'en pas douter, dans le voisinage immédiat de deux armées, l'une à l'est, celle du prince royal de Saxe, l'autre au sud, celle du prince royal de Prusse. Comment notre cavalerie imposerait-elle à cette dernière un arrêt assez long pour nous permettre de traverser la Meuse, de passer sur le ventre de la IVe armée et d'atteindre Bazaine après avoir battu Frédéric-Charles?

Formulée en ces termes, l'opinion de Ducrot serait donc sans aucun poids. D'ailleurs Mac-Mahon, lui-même, ne croit pas à sa justesse [1], et des faits significatifs le montrent surabondamment. Le jour même, il fait écrire quatre copies du télégramme de Palikao à l'empereur, afin qu'il subsiste toujours une preuve indéniable de la contrainte exercée à son égard [2]. Devant son entourage, il s'écrie, dit-on : « Eh bien ! allons nous faire casser les reins [3] ! »

Est-il besoin de dire à quelle fausse conception obéit le maréchal, en jetant son armée au-devant d'une catastrophe qu'il sait inévitable? L'ordre le plus précis du ministre ou de la régence — et cet ordre n'existe pas — ne l'excuserait en aucune façon comme il paraît le croire. Une prescription, si impérieuse qu'elle soit, ne doit être exécutée, en dépit de circonstances évidemment contraires, que si l'autorité qui la donne est présente, si elle peut entendre les

1. Au contraire la *R. H.*, I, 1906, 137, paraît admettre que le duc de Magenta est à demi convaincu de la possibilité de rejoindre Bazaine : « Le maréchal... s'est-il... laissé persuader par les arguments... du ministre de la guerre ; ou a-t-il repris le mouvement vers Metz contre son gré...? Il est difficile de se prononcer. Peut-être les deux causes ont-elles agi simultanément, sans qu'on puisse discerner la part qui revient à chacune d'elles. »

2. Colonel Stoffel, 86.

3. Le général Broye au général de Vaulgrenant (tous deux anciens aides de camp du maréchal), 28 février 1904, cité par la *R. H.*, I, 1906, 140. Ce témoignage est confirmé par celui de M. de Massa (*Figaro* du 12 juin 1877) ; d'apres le général Pajol, le maréchal se serait écrié : « On veut que nous allions nous faire casser la tête. Allons-y ! »

objections et lever les difficultés. Comment le ministre pourrait-il donner un ordre ferme, lui si loin de l'armée, lui qui connaît mal l'état réel des troupes, la nature du terrain, la situation réelle de l'ennemi? La théorie de l'obéissance passive d'un général en chef aux ordres de son gouvernement a fait son temps, si tant est qu'elle ait jamais été nettement formulée. Il n'en est pas de plus universellement condamnée [1].

Un témoin a prononcé, au sujet de la décision prise le 28 août, un jugement dont la sévérité ne peut être dépassée : « Au départ de Châlons, l'obéissance du maréchal à des ordres qu'il n'approuvait pas, quoique coupable, avait une excuse : il y avait peut-être une chance favorable sur mille, et il pouvait, à la rigueur, vouloir l'essayer. Mais, le 27, où il était convaincu de l'impossibilité absolue du succès, où il voyait clairement que la persistance dans les projets primitifs amènerait fatalement la perte de l'armée, son obéissance fut un crime dont la responsabilité pèse à la fois sur lui et sur ceux qui l'ont poussé dans cette voie. Il sacrifiait ainsi l'armée à l'empereur, les intérêts du pays à ceux de la dynastie. Voilà jusqu'à quel point le régime de l'empire avait éteint chez ceux qui le servaient, même dans les âmes les plus pures, les consciences les plus honnêtes, les notions élémentaires du droit et du devoir [2]. »

En s'inclinant devant la sommation de Palikao, le maréchal fait acte d'homme de parti, beaucoup plus que de commandant en chef et de patriote. Il immole son armée aux prétendus intérêts de la dynastie. En réalité, il assure la chute irrémédiable du régime impérial, qui ne

---

1. Voir les citations à l'appui que fait la *R. H.*, I, 1906, 138, 139 : opinions de Napoléon Ier (*Mémoires* écrits par Montholon, IV, 316, 317 ; *Correspondance*, n° 420), de Jourdan (lettre au ministre du 29 pluviôse an VII), du maréchal Pélissier (lettre à l'empereur, 16 juin 1855).

2. *La Campagne de 1870 jusqu'au 1er septembre*, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, p. 89, cité par M. Alfred Duquet, *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, 287. L'auteur paraît être le colonel Frédéric Robert, en 1870 capitaine de 2e classe au corps d'état-major, n° 36 de l'annuaire de 1870 (Voir général Trochu, *Œuvres posthumes*, I, 124, note 1 ; A. Duquet, *La Retraite à Sedan*, 12 ; la *Revue de Cavalerie*, décembre 1902, 298, et mars 1903, 701).

résistera pas une minute à la destruction de notre dernière armée.

Détail à noter, l'empereur, si peu qu'il ait de son oncle génial, voit plus juste que le maréchal. Avant que celui-ci quitte Le Chesne, il reçoit un aide de camp de Napoléon III, le prince de La Moskowa, chargé de lui faire observer que le mouvement sur Montmédy est bien dangereux. Peut-être vaudrait-il mieux reprendre la marche sur Mézières [1] ? Vaine tentative. Le duc de Magenta répond qu'il a mûrement réfléchi : il lui est impossible de contremander des ordres à peine envoyés [2]. Il dépêche trois émissaires à Bazaine, pour le prévenir qu'il marche à sa rencontre. Puis, après s'être rendu à Stonne où est son quartier général, il adresse à Palikao un télégramme affirmant sa résolution : « Je marche sur Montmédy : (je) tenterai demain de forcer le passage de la Meuse à Stenay, dont je crains que l'ennemi ait fait sauter les ponts [3]. » La seconde dépêche du ministre, celle partie de Paris le 28 à 1ʰ30 [4], n'a aucune influence sur la résolution qu'il vient de prendre. Sans doute, la destruction de l'armée n'est pas encore inévitable, mais chaque heure va rendre sa situation plus dangereuse, jusqu'à ce qu'elle soit acculée à une catastrophe sans précédent.

Au moment où Mac-Mahon arrête ces funestes dispositions, une bonne partie de nos troupes est déjà en marche vers le nord-ouest. Il envoie des officiers chargés d'orienter sur leurs nouveaux objectifs les corps d'armée, les divisions Margueritte et Bonnemains. Son ordre de mouvement est

---

1. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 32 ; voir M. de Massa, *Figaro* du 12 juin 1896. Suivant le colonel Stoffel, *loc. cit.*, 86, l'empereur envoya successivement deux officiers dire au maréchal que les télégrammes du ministre, ne constituant pas des ordres, ne devaient pas l'empêcher d'agir selon son libre arbitre. Enfin d'après les Souvenirs inédits (*R. H.*, IV, 1905, 494), le général Pajol vint de la part de l'empereur dire au maréchal qu'il regrettait l'ordre qui venait d'être donné pour la reprise du mouvement sur Montmédy. L'opposition de Napoléon III est confirmée par ses *Œuvres posthumes*, *Le Livre de l'empereur*, 114.

2. Souvenirs inédits.

3. D. t. ch., midi 30, *R. H.*, I, 1906, 167.

4. *Papiers et Correspondance*, I, 430. Voir *suprà*, p. 292.

très sommaire : « Le 5e corps se tiendra en tête de la colonne de droite se dirigeant par Buzancy sur Nouart. Le 7e marchera derrière le 5e et ira camper entre Buzancy et Nouart. En tête de la colonne de gauche marchera le 12e corps, du Chesne sur Stonne et La Besace ; derrière lui, le 1er corps, de Vouziers au Chesne ; la cavalerie Bonnemains aux Grandes-Armoises ; celle de Margueritte plus à gauche, vers Mouzon [1]. »

Ainsi, l'armée va progresser au nord-est, en deux colonnes, dont celle de droite dans le voisinage immédiat de l'adversaire, qui était déjà la veille à Buzancy et à Stenay. Chose bizarre, les divisions de la réserve de cavalerie doivent suivre l'itinéraire de gauche, le plus éloigné des Allemands. Si celle du général Margueritte va gagner la Meuse à Mouzon, celle de Bonnemains restera fort en arrière. On ne paraît pas songer chez nous à reconnaître le passage de Stenay, sur lequel, pourtant, marche la colonne de droite.

D'ailleurs il semble que les intentions de Mac-Mahon ne soient pas encore très arrêtées au sujet du mouvement du 28. C'est ainsi qu'à 4h 15 du matin, il adresse au général Margueritte un ordre en contradiction avec le précédent : « ...Établissez-vous sur le point que vous jugerez le plus convenable, de manière à éclairer la Meuse, spécialement dans la direction de Stenay, dont je crains bien qu'on fasse sauter les ponts.

« Faites examiner, sans trop vous montrer, si l'ennemi est en face du gué qui se trouve à hauteur de Cesse, dans la direction de Luzy [2]. » Ainsi, l'intention du maréchal est

---

1. Journal Clémeur, *R. H.*, IV, 1905, 502. La *R. H.* ne donne pas le texte de cet ordre aux documents du grand quartier général, ce qui permet de douter de son authenticité.

2. Au nord de Stenay (Le maréchal au général Margueritte, *R. H.*, I, 1906, 191). Il résulte d'une note signée du général Brahaut que cette dépêche ne parvint pas à Margueritte.

Outre l'ordre cité ci-dessus, le 5e corps en reçoit un autre, dans la nuit, portant même destination pour lui, mais ajoutant que le 7e corps sera « près de Boult-aux-Bois » (Journal Clémeur) et non « entre Buzancy et Nouart », comme le portait l'ordre précédent. Le même document reproduit par la *R. H.*, I, 1906, 185, porte « à Boult-aux-Bois ».

encore de passer la Meuse à Stenay ; c'est dans cette direction qu'il veut porter la division Margueritte et non vers Mouzon, comme il l'admettait dans l'ordre antérieur. Il s'attend à rencontrer « une vive résistance » à Stenay, ce qui l'amène à placer le 7ᵉ corps sous les ordres du général de Failly, mais à titre purement conditionnel [1]. Un peu plus tard, il juge nécessaire de préciser davantage sa pensée : « Il est de la plus haute importance que nous traversions la Meuse le plus tôt possible ; poussez donc ce soir, dans la direction de Stenay, aussi loin que vous le pourrez. Le général Douay, qui vous suit, a été invité à suivre votre dernière colonne ; il campera au delà de Bar. Si l'ennemi vous force à quitter momentanément la grand'route, faites-le connaître au général Douay, pour que sa tête de colonne prenne la même direction. Nous marchons sur Montmédy pour délivrer le maréchal Bazaine. Attendez-vous à rencontrer demain une vive résistance pour enlever Stenay. Faites interroger tous les gens qui viennent de ce côté, pour savoir si l'ennemi n'a pas fait sauter les ponts. Dans le cas où il les aurait fait sauter, faites-le-moi connaître. Je pars pour Stonne [2]... »

L'attaque de Stenay par les 5ᵉ et 7ᵉ corps est donc bien dans la pensée de Mac-Mahon. C'est là qu'il veut forcer le passage de la Meuse, sur la route directe de Montmédy. Mais il formule cet ordre en l'accompagnant de restrictions qui semblent d'avance autoriser de Failly à s'écarter de cette route. En outre, une nouvelle évolution ne tardera pas à se produire en lui, sans être plus justifiée que la précédente.

C'est à 5 heures du matin, à Voncq, que le 1ᵉʳ corps reçoit l'ordre modifiant les dispositions de la veille. Vers midi seulement il se met en marche sur Le Chesne, par

---

1. Le maréchal au général de Failly, 11ʰ 30 du matin : « Mettez-vous en communication avec le général Douay dont le corps est, au besoin, placé sous vos ordres. Le général Douay en est informé » (*R. H.*, I, 1906, 185).

2. Général de Failly, 39. Ce texte diffère un peu de celui reproduit dans les Souvenirs inédits (*R. H.*, I, 1906, 166). Cet ordre atteint de Failly à 2 heures (Journal Clémeur).

deux routes. Les trois premières divisions d'infanterie, sans bagages, suivent la voie romaine de Reims à Trèves; la division Lartigue, la réserve d'artillerie et la cavalerie, gagnent par Les Alleux la route de Vouziers au Chesne. Les bagages, déjà en partie à Mazerny, suivant l'ordre de la veille, ont à rebrousser chemin, ainsi que le 74ᵉ de ligne qui les escorte, et reviennent au Chesne « par la route de Mézières et celle de Tourteron ». De même, la division Bonnemains, en marche sur Launois, est arrêtée seulement à hauteur d'Amagne, se rabat sur Le Chesne par la route de Tourteron et va bivouaquer entre Tannay et Les Grandes-Armoises. « Toutes ces colonnes partant de directions différentes et venant converger sur l'unique voie de Vouziers au Chesne et à Stonne, amenaient des encombrements et des entassements inextricables d'hommes, de voitures et de chevaux. Le défilé dura non seulement toute la journée, mais encore toute la nuit du 28 au 29 [1]. » Pourtant Ducrot a pris la très sage précaution de diriger sur Tourteron et Mézières toutes les voitures qui n'étaient pas indispensables [2].

Bien que le 1ᵉʳ corps soit à l'aile opposée à l'ennemi, celui-ci est déjà au contact. Vers 11 heures, ses éclaireurs échangent quelques coups de feu avec les avant-postes de la division Lartigue, surtout dans la direction de Quatre-Champs. Plus tard, vers 3ʰ30, une escarmouche se produit près de Voncq, sur la rive gauche de l'Aisne, entre une fraction de la 6ᵉ division de cavalerie et le 4ᵉ escadron du 10ᵉ dragons soutenu par le 18ᵉ de ligne [3].

---

1. Journal du commandant Corbin, général Ducrot, *loc. cit.*, 91. Le Chesne est déjà encombré par les convois des 7ᵉ et 12ᵉ corps. C'est le 28 que les 1ᵉʳ et 2ᵉ régiments de marche, venant du 12ᵉ corps, sont versés aux divisions Pellé et Lartigue; le 27, le 1ᵉʳ bataillon des volontaires de Paris a été affecté à la division L'Hériller (*ibid.*).

2. Souvenirs du capitaine Peloux, *R. H.*, I, 1906, 169. La division Pellé ne se met en marche qu'à 4ʰ 30 du soir (de Narcy, 182).

3. *R. H.*, I, 1906, 141. D'après de Narcy, p. 182, cet engagement aurait eu lieu vers 2 heures. Voir aussi colonel de Ponchalon, *France militaire* du 13 janvier 1893; Dick de Lonlay, I, 296; commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 380. Le chef d'état-major de la division Michel, commandant Régnier, dut réunir des éclopés, des ouvriers, etc., pour empêcher l'ennemi d'entrer dans

Ces incidents, l'encombrement des routes et le départ tardif ralentissent l'arrivée de certaines troupes au bivouac. La division Pellé, par exemple, n'y est que « fort avant dans la nuit [1] ».

Comme le 1er corps, le 12e, qui le précède vers l'est, marche en deux colonnes. A droite, la cavalerie part vers 10 heures du matin de la ferme de Basancourt, gagne Les Petites-Armoises et de là se porte au nord, vers la croisée des routes de Sedan et de Stenay au Chesne, dans l'intention d'atteindre Vendresse, le premier objectif du corps d'armée. Mais, là, elle se heurte au reste des troupes en marche vers Stenay. « Le mauvais temps a rendu la sortie du Chesne tellement difficile que la colonne d'infanterie s'allonge indéfiniment. » Après un arrêt de plusieurs heures, les deux divisions reçoivent l'ordre « de se porter le plus rapidement possible sur Beaumont, où les coureurs de l'ennemi sont signalés ». Avec la brigade légère Le Forestier de Vandœuvre [2] et le 4e chasseurs d'Afrique, le général de Salignac-Fénelon gagne vivement Beaumont par Les Grandes-Armoises, Stonne et la Besace [3]. Le reste de la cavalerie suit. L'intention du général Lebrun est de couvrir ainsi le front et le flanc droit de son corps d'armée en marche sur Stonne [4]. En réalité, Beaumont a déjà été occupé depuis 2h30 par la brigade d'infanterie de marine des Pallières, venue des Petites-Armoises et de Sommauthe. Elle y reste, ainsi que la cavalerie, non sans être inquiétée par l'apparition de cavaliers ennemis à la lisière des bois au sud. Il y a même une alerte vers 7 heures du soir [5].

Voncq. Le 29, sous prétexte que les habitants avaient pris part à la lutte, le village fut brûlé. D'après le *Courrier des Ardennes*, deux cents maisons auraient été détruites.

1. Souvenirs Peloux. Le 1er corps bivouaque à l'ouest du Chesne, faute de pouvoir aller plus loin (*ibid.*).

2. Dont le chef vient d'arriver remplaçant le général Arbelot. Ce dernier va prendre le commandement de Langres.

3. Journal de la division, *R. H.*, I, 1906, 189.

4. Général Lebrun, 51.

5. Journal de la division de cavalerie. Vers 4 heures du soir, la cavalerie du 12e corps bivouaque près de Beaumont, face à Sommauthe, c'est-à-dire à la droite de notre armée.

A gauche de ces deux fractions, le reste du 12e corps se porte du Chesne à La Besace par la route de Stenay. Ce n'est pas sans des difficultés dues à notre mauvaise discipline de marche. La 1re brigade de la division Vassoigne, partie en pleine obscurité, va sur Le Chesne au lieu des Petites-Armoises. C'est le maréchal qui doit la remettre dans le bon chemin. Elle atteint son bivouac vers 11 heures. Quant à la division Lacretelle, son mouvement commence à 5 heures du matin, par Le Chesne et la grand'route. Sa tête arrive vers 11 heures au bivouac de La Besace[1]; mais longtemps la queue de colonne et les convois encombrent la route.

On se souvient que le maréchal a prescrit à la division Margueritte, bivouaquée entre Osches et Saint-Pierremont, au sud-est du Chesne, de gagner le point le plus convenable pour éclairer vers la Meuse, surtout « dans la direction de Stenay[2] ». Cet ordre ne parvient pas au général et il croit devoir se borner à un très court déplacement pour gagner La Berlière[3], un peu au nord d'Osches. Contre toute raison, il est ainsi en deuxième ligne derrière les 5e et 12e corps.

Le général de Failly a reçu l'ordre de se porter de Brieulles, Châtillon, Belleville et Authe sur Buzancy, afin de suivre ensuite la route de Stenay jusque vers Nouart. Il y prendra position en se reliant au 7e corps, établi près de Boult-aux-Bois. Ce programme est fort incomplètement réalisé.

L'ordre du 27 au soir portait le 5e corps à Poix par Le Chesne. Les nouvelles dispositions ne peuvent être communiquées aux troupes que lorsqu'une partie est déjà en marche. La division Brahaut, notamment, n'est arrêtée qu'à

---

1. Journaux des divisions Lacretelle et Vassoigne, *R. H.*, I, 1906, 187. On ne comprend pas le mouvement isolé de la brigade des Pallières sur Beaumont, par une route latérale. Ni la *R. H.*, ni le général Lebrun n'en donnent l'explication. Peut-être est-il le résultat d'une erreur ?

2. Voir *suprà*, p. 298.

3. *R. H.*, I, 1906, 142. D'après G. Bastard, I, 159, la division quitte son bivouac à 6 heures du matin pour marcher sur Singly ; elle se rabat ensuite par Beaumont sur La Berlière et les abords est de Sommauthe, où elle bivouaque.

Pont-Bar, tout près du Chesne[1]. Il en résulte du désordre et des retards.

Pour gagner Nouart, le corps d'armée forme deux colonnes. A droite, la brigade Maussion, la division Lespart et la réserve d'artillerie, parties de Belleville et de Châtillon, marchent sur Buzancy par Boult-aux-Bois et Germont. A gauche, les divisions Goze et Brahaut, venant de Brieulles et d'Authe, prennent la même direction par Autruche.

Vers 9 heures, en arrivant à Boult-aux-Bois, de Failly « apprend que des forces ennemies considérables défilent derrière Buzancy sur Stenay, que des avant-postes sont établis à Bar et Harricourt et que les hauteurs de Sivry sont occupées par de l'artillerie comme la veille au soir[2] ». Sur ce simple bruit, sans autre vérification, le commandant du 5ᵉ corps s'aperçoit sans doute qu'il a pris des dispositions insuffisantes pour couvrir sa marche de front et sur le flanc droit. Il l'arrête et porte la brigade Maussion avec deux batteries vers Briquenay, à l'abri du marais et du ruisseau de Bar. Quant à la division Goze, elle se forme d'abord au sud d'Autruche, puis au nord de Harricourt, parallèlement à la route de Sommauthe ; la division Lespart, les réserves d'artillerie et du génie sont en réserve derrière elle. Enfin, vers 10 heures, la cavalerie vient se rassembler en arrière et à gauche de la division Goze[3]. Tout le corps d'armée s'est déployé dans le vide, devant quelques éclaireurs allemands.

Sur les entrefaites, les deux escadrons de l'avant-garde (5ᵉ hussards) ont traversé Bar pour atteindre Buzancy, où un escadron prussien, le 5ᵉ du 3ᵉ ulans de la Garde, est en explo-

1. Journal Lanouvelle, *R. H.*, I, 1906, 176.
2. Journal Clémeur, *R. H.*, I, 1906, 171. Le général de Failly, dans sa plaquette, p. 39, se borne à ce qui suit : « La cavalerie d'avant-garde, ayant signalé la présence des avant-postes ennemis à Harricourt et à Bar, et l'inspection du terrain donnant lieu de penser que les hauteurs de Sivry... seraient occupées comme la veille... » Le soir du 28, la 48ᵉ brigade d'infanterie est à Stenay, la 47ᵉ à Dun, la 23ᵉ division au sud-ouest de Dun, la Garde autour de Bantheville. En dehors de ces troupes, il n'y a que de la cavalerie au sud-ouest de Buzancy.
3. Journal Clémeur; Journaux des divisions Goze et L'Abadie, *loc. cit.*

ration. Nous le refoulons après une assez longue fusillade. En arrière de Buzancy, Bar est occupé par deux compagnies du 61e; le 46e et une batterie (5e du 6e régiment) traversent la route de Sommauthe à Harricourt pour soutenir la cavalerie. Quelques obus sont même tirés sur l'escadron prussien et sur d'autre cavalerie apparue plus loin avec une batterie[1].

Comme celle du 27 août, cette insignifiante escarmouche, très mollement conduite de notre part, ne nous permet même pas de recueillir des renseignements de quelque valeur sur l'ennemi. De Failly admet en effet qu'il y a une division, « au moins », en position sur les hauteurs à l'est de Buzancy, de Sivry à Fossé, barrant la route de Stenay[2]. Bien que tout à fait inexact, ce renseignement est transmis au maréchal qui croit un combat imminent et met le 7e corps sous les ordres du général de Failly[3]. Celui-ci envoie au général Douay un officier chargé d'établir la liaison avec le 7e corps et de réclamer sa coopération : il s'agirait simplement d'obtenir qu'une brigade relevât celle du général de Maussion, de façon à couvrir le flanc droit et les derrières du 5e corps dans son mouvement sur Stenay[4].

A cette demande si modeste, Douay, dont la tête atteint seulement Boult-aux-Bois, répond que la fatigue de ses

1. Journaux Clémeur, Piépape et Journal de la division Goze. La *R. H.*, I, 1906, 144, fait observer que nos Historiques et Journaux de marche sont en contradiction avec le récit de l'État-major prussien, II, 1008 : le 5e escadron du 3e ulans de la Garde aurait refoulé les tirailleurs du 5e hussards sur un escadron, qui se serait lui-même abrité derrière une ligne d'infanterie exécutant un feu vif. Puis le prince Albert aurait porté en avant un autre escadron (4e) et tous deux seraient demeurés près de Buzancy, le reste de la brigade et la 3e batterie à cheval allant à Bayonville. Le régiment des *Reiter* de la garde saxonne, arrivé au bruit du combat à Buzancy, aurait reconnu ensuite avec un peloton du 3e ulans de la Garde les hauteurs au nord-est de Bar.

2. Journaux Piépape et Clémeur.

3. Voir *suprà*, p. 299. Le maréchal aurait également prescrit au général Douay de porter son corps d'armée « en avant de Boult-aux-Bois, pour tourner la position par la droite, tandis que l'attaque du 5e aurait lieu vers Fossé » (Journal Piépape). Mais il semble que le maréchal n'ait donné aucun ordre de ce genre, sans quoi l'on ne s'expliquerait pas le refus opposé par Douay aux demandes du général de Failly. D'ailleurs il n'y a pas trace de cet ordre dans les documents reproduits par la *R. H.* en dehors du Journal Piépape.

4. Demande écrite portée par le capitaine Poulain, de l'état-major du général de L'Abadie (Journal de cette division).

troupes ne leur permettra pas de dépasser ce village. D'ailleurs son arrière-garde est encore « engagée du côté de Grand-Pré ». Il lui est donc impossible d'appuyer le 5e corps [1]. « Singulière conception de la camaraderie de combat », dit avec justesse la *Revue d'Histoire*.

Cependant de Failly reçoit à 2 heures l'ordre du maréchal lui prescrivant de pousser « dans la direction de Stenay » aussi loin qu'il le pourra [2]. Il semble que, devant cet ordre formel, le commandant du 5e corps n'ait qu'à se mettre en mouvement sur Buzancy et Nouart. Mais, de nouveau, il use d'une échappatoire, selon sa coutume. « Dans l'ignorance des forces de l'ennemi sur la position en arrière de Buzancy, et ne pouvant plus ... compter sur le concours du général Douay », il décide de « tourner cette position » et de « se porter vers le nord pour arriver à Nouart, regagner ainsi la route de Stenay et se rendre de là à Beaufort et Beauclair (à 5 kilomètres de Stenay) [3] ».

Ainsi, afin de pousser aussi loin que possible vers cette ville, de Failly ne trouve rien de mieux que d'imposer à ses troupes un long détour par des chemins difficiles. Croit-il donc ne pas retrouver plus loin le prétendu corps ennemi qu'il a voulu éviter entre Buzancy et Nouart?

Quoi qu'il en soit, vers 5 heures, après avoir rappelé à lui la brigade Maussion, le général met ses troupes en marche, la cavalerie formant avant-garde. Elle suit le chemin de Vaux-en-Dieulet, Belval et atteint (7 heures environ) le plateau du Bois-des-Dames, vers la ferme d'Harbeaumont, où sont déjà des patrouilles de cavalerie allemande contre lesquelles nous tiraillons jusqu'à la nuit [4].

1. Général de Failly, *loc. cit.*, 40; Journal Clémeur. D'après le Journal de la division L'Abadie, Douay aurait fait valoir que son arrière-garde était « aux prises avec l'ennemi », ce qui était faux.

2. Voir *suprà*, p. 299.

3. Journal Clémeur; général de Failly, *loc. cit.* D'après le Journal Piépape, le général aurait déjà donné des ordres pour attaquer la position de Buzancy, quand la lettre du maréchal lui parvint à 2 heures. Ce détail paraît invraisemblable. La lettre en question n'était pas, bien au contraire, pour déconseiller l'offensive sur la route de Stenay.

4. Souvenirs d'un officier de la division Lespart, reproduits par le général de Wimpffen, *Sedan*, 111.

La division Goze est restée déployée face à Buzancy pour protéger cette retraite. Puis elle suit le mouvement d'ensemble, en se couvrant elle-même de la brigade Nicolas [1]; celle-ci, jusque vers 10 heures, entretient des feux sur un large front pour faire croire à la présence de tout le 5e corps. Elle entame ensuite son mouvement. Le mauvais temps persistant et l'état des chemins, dans ce pays accidenté, ralentissent beaucoup sa marche. A minuit seulement, le général Nicolas atteint Belval [2].

Derrière le 5e corps, le 7e a levé son bivouac de Vouziers à 1 heure du matin, « par un temps épouvantable ». Contre l'habitude, ses troupes se mettent en mouvement sans batteries, ni sonneries, après avoir ravivé les feux de bivouac. Bien qu'il s'agisse encore d'une retraite vers le nord, la cavalerie est en tête. Elle part à 2h30, détachant deux escadrons (1er et 2e du 8e lanciers) en reconnaissance sur la route de Buzancy. Le reste marche sur Ballay et Quatre-Champs, afin d'observer les débouchés de Boult-aux-Bois et de La Croix-aux-Bois [3].

Quant aux divisions Liébert, Dumont et à la réserve d'artillerie, elles se retirent par échelons sur Quatre-Champs, sous la protection de Conseil-Dumesnil, en position face à Vouziers, entre Chestres et la route du Chesne. Ce luxe de précautions n'a d'autre utilité que d'arrêter un instant la cavalerie allemande, car il n'y a pas d'infanterie à portée. Déjà le moral du 7e corps est fort ébranlé. C'est avec une satisfaction unanime que l'on commence la retraite sur Mézières : « Chacun marchait d'un pas plus ferme, écrit un témoin; on semblait avoir oublié le froid, la pluie, l'anxiété des jours précédents. On sentait dans l'air comme des

1. Avec le 4e bataillon de chasseurs et les deux batteries de 4 de la division L'Abadie.

2. Journal Clémeur; Rapport Nicolas, général de Wimpffen, *Sedan*, 364; la cavalerie bivouaque près de la ferme de La Fontaine-au-Cronecq; la division Lespart entre Bois-des-Dames et la ferme de Bellevue; les divisions Goze et L'Abadie, la réserve d'artillerie à Belval (*R. H.*, I, 1906, 146).

3. Notes sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil, Journaux de la 2e brigade de la division Liébert, de la division de cavalerie et du chef d'état-major de l'artillerie, *R. H.*, I, 1906, 185 et suiv.; prince Bibesco, 70.

bouffées d'espoir, car la pensée de reprendre bientôt une revanche sous Paris venait tout à coup d'éclairer notre horizon[1]. »

Il faut bientôt en rabattre. Vers 5h 30, le général Douay atteignait Quatre-Champs, quand un aide de camp du maréchal lui apprend que, de nouveau, la direction de Mézières est abandonnée pour celle de Montmédy.

Avant de s'y engager, Douay croit nécessaire de faire rejoindre son convoi, parti la veille au soir pour Chagny[2]. Le 7e corps fait donc une grand'halte sur le plateau de Quatre-Champs, balayé à ce moment par les rafales d'une pluie torrentielle. Dans la crainte d'une surprise, des grand'-gardes d'infanterie et des vedettes du 4e hussards s'établissent aux abords du rassemblement. On met même quelques pièces en batterie sur les débouchés éventuels de l'ennemi. Celui-ci est proche. Nos troupes, à peine parties de Vouziers et de Chestres, y ont vu pénétrer ses éclaireurs que nul ne tient à distance. Ils suivent constamment nos mouvements, sans être gênés en rien par nos escadrons, qui semblent liés à l'infanterie. A Quatre-Champs même, ils échangent des coups de feu avec nos avant-postes[3].

La division Conseil-Dumesnil, continuant son rôle d'arrière-garde, demeure en place jusqu'à ce qu'elle ait réuni tout le convoi; la division Liébert, la cavalerie et les réserves vont jusqu'à Boult-aux-Bois avec le général Douay. Derrière elles, la division Dumont s'arrête à Belleville pour établir la liaison avec Quatre-Champs. Le 7e corps passe ainsi la nuit du 28 au 29[4].

Cette journée du 28 août laisse aux troupes la plus déplorable impression. L'incertitude du commandement, la

1. Prince Bibesco, 71.
2. Ce convoi est déjà à Chagny, sauf une fraction qui est allée par erreur à Terron. Le sous-chef d'état-major du corps d'armée, qui le guide, reçoit l'ordre de se rabattre sur Quatre-Champs par Le Chesne. La fraction de Terron gagne le même point par une traverse (prince Bibesco, 77).
3. Notes sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil, *loc. cit.*; prince Bibesco, 76.
4. Prince Bibesco, 78.

brusque modification de ses projets sont pour détruire toute confiance[1]. L'indiscipline en est accrue[2]. « De là aux propos injurieux contre les chefs, il n'y a qu'un pas, et le jour est proche où quelques malheureux qui n'ont pas brûlé une cartouche ou qui ont jeté leurs fusils crieront à la trahison ![3] » La pluie, qui ne cesse de tomber, est pour les troupes une nouvelle cause de fatigues et de souffrances. Elle ralentit les convois et provoque des à-coups perpétuels sur les chemins boueux, dans ce pays difficile. Elle fait du bivouac un supplice auquel ajoute la faim. Il n'y a pas de distributions régulières ; la plupart des troupes en sont réduites au biscuit du sac[4]. Les mauvaises dispositions du commandement, l'absence de discipline de marche, accroissent encore ces souffrances. La 1re division du 1er corps, par exemple, reçoit à minuit l'ordre de partir à 5 heures du matin. On est prêt à l'heure dite, sous la pluie glacée. A 2 heures du soir seulement le départ a lieu, et dans quelles conditions ! « Notre marche n'est qu'une série interminable d'à-coups, car nous avons devant nous une énorme quantité de voitures. » A 10 heures du soir on bivouaque dans une prairie entièrement détrempée. La pluie qui avait cessé un instant, recommence bientôt, noyant les feux de bois vert allumés à grand'peine[5].

Déjà la dépression morale est grande parmi nos soldats. Au sentiment confus que tous ont du danger d'un mouvement sur Montmédy s'ajoutent les impressions les plus pénibles résultant des allures de la marche, qui ressemble trop souvent à une fuite avant le combat[6]. Partout l'armée se voit suivie d'éclaireurs ennemis, qui ne perdent pas un seul de ses mouvements, pénètrent jusqu'entre ses colon-

1. Lettre du général Broye au général de Vaulgrenant, 6 novembre 1903, *R. H.*, I, 1906, 135. Voir *suprà*, p. 295.
2. Journal de la division L'Hériller, *R. H.*, I, 1906, 169.
3. Prince Bibesco, 75.
4. Journal du colonel d'Andigné, Journal Clémeur, *R. H.*, I, 1906, 170, 173.
5. Journal du commandant David, du 45e, général Fay, 322 ; docteur Sarazin, 90 ; commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 383 ; Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, I, 1906, 182.
6. Voir *suprà*, p. 306.

nes, et semblent par leur hardiesse narguer l'impuissance de notre cavalerie. Celle du 12e corps, à Beaumont, craint une surprise, en sorte que, avant le jour, ses chevaux sont sellés et bridés, les cavaliers la bride au bras [1]. Les moindres faits sont matière à suppositions inquiétantes. Vers 6 heures du soir, la division Brahaut entend vers Nouart six coups de canon à intervalles réguliers. Elle croit à un signal de l'ennemi [2].

En quittant le camp de Châlons, l'armée recélait de nombreuses causes de faiblesse. Elles n'ont fait que s'accroître, de par les fautes du commandement. « Il n'était que trop vrai, a dit un témoin, qu'à force d'indécision et d'heures perdues, nous étions devenus une armée qui marchait pour ne pas se battre... chaque jour ces troupes, loin de s'aguerrir..., s'amoindrissaient au régime dissolvant de la fuite périodique [3]. » — « En définitive, écrit un autre témoin, c'est une mauvaise journée pour notre armée que celle du 28 août. Elle n'a point livré de combat, pas éprouvé de pertes, et cependant un grand malaise pèse sur elle ; chacun a le cœur serré... On a comme le pressentiment que l'ennemi aura mis à profit nos incertitudes et tout le temps perdu ! [4] »

L'armée a pu constater de ses yeux qu'elle est partout au contact de l'ennemi. De tous les côtés, on dénonce sa proximité immédiate. Vers le sud et le sud-ouest, il est signalé « arrivant par La Croix-aux-Bois, Grand-Pré, Monthois..., près de Vouziers [5] » et Palikao lui-même demande au maréchal si « une force de 20,000 à 25,000 hommes », envoyée à Mézières, pourrait « assurer » ses derrières [6]. Il est vrai qu'il ressent aussi des craintes pour Épernay, explicables seulement dans l'hypothèse de la continuation

1. Journal de marche, *R. H.*, I, 1906, 189.
2. Journal de la 1re brigade, *R. H.*, I, 1906, 184
3. *Histoire de l'armée de Châlons*, 114.
4. Prince Bibesco, 80.
5. Renseignement déjà parvenu la veille. Voir *suprà*, p. 270.
6. Le ministre de la guerre au maréchal, d. t. ch., 8h 35 du matin, *R. H.*, I, 1906, 192.

du mouvement des Allemands vers Paris[1]. Il attribue une démonstration sur Vertus, sans importance aucune, au désir de masquer la conversion de la IIIe armée vers le nord[2]. Volontiers le maréchal accepte l'envoi de 20,000 hommes à Mézières, sans se faire illusion sur sa portée[3]. Mais il y voudrait « un chef entreprenant, le général de Wimpffen ».

L'intention première de Palikao était de porter le 13e corps dans une position célèbre, celle de Berry-au-Bac, Vassogne, Craonne, qui commande vers l'est le débouché de la vallée de l'Aisne[4]. Il voudrait que Vinoy s'y tînt en communication avec Reims, où est déjà la division d'Exéa et où il laisserait un seul régiment. Par sa présence, le 13e corps inquiéterait la IIIe armée dans sa marche au nord-ouest. En cas de besoin, il se retirerait sur Laon ou Soissons; il obéirait à toute réquisition du maréchal.

L'apparition de l'ennemi sur nos derrières fait voir au ministre l'insuffisance de ce projet. Il ne s'agit plus d'assurer à Mac-Mahon sa retraite sur Reims, Soissons ou Laon : elle est déjà coupée. Il reste seulement à lui ménager la possibilité de gagner nos places du nord. Le départ du 13e corps pour Berry-au-Bac est donc suspendu[5], en attendant qu'il soit prescrit pour Mézières.

D'autres renseignements, en grand nombre, confirment le mouvement de la IIIe armée vers le nord. « Le prince royal et le prince Albert » auraient traversé le 27 Mour-

---

1. Le ministre de la guerre au commandant des troupes (*sic*) à Épernay, d. t., 9h 37 du matin, *R. H.*, I, 1906, 167. Hypothèse confirmée par un télégramme du sous-préfet de Château-Thierry annonçant que la IIIe armée marche sur Reims et Épernay (*ibid.*, 193).

2. Le ministre au maréchal, d. t., 8h 50 du matin, *R. H.*, I, 1906, 193. La *R. H.* écrit « sur Verdun », ce qui est incompréhensible (Voir le télégramme du sous-préfet de Meaux, *ibid.*, 199).

3. « L'occupation de Mézières... aurait l'avantage de nous assurer quelque temps nos communications avec Paris par le nord, et ces troupes pourraient toujours se replier par voie de fer... » (Le maréchal au ministre, d. t. ch., 7h 50 du soir, *R. H.*, I, 1906, 168).

4. Lettre du ministre, 28 août, général Vinoy, *Le Siège de Paris*, 427.

5. Lettre du 28 août, général Vinoy, 429.

melon, marchant sur Suippes[1]. L'ennemi a évacué le département de l'Aube pour se diriger vers Sainte-Menehould[2]. Le quartier général du prince royal serait à Souain[3]. Ses troupes sont entrées dans la journée à Vouziers et à Buzancy[4].

Vers l'est, l'horizon est tout aussi sombre. Mouzay, Stenay, Servizy sont « envahis par l'ennemi[5] ». Il y a 10,000 à 12,000 « Prussiens » à Stenay et aux environs ; un petit détachement se dirigerait sur Mouzon[6]. On cite même le 107e (saxon) comme étant à Stenay, détail exact[7].

Ainsi l'ennemi est déjà en position sur notre axe de marche ; en même temps, il tient notre ligne de retraite à Vouziers et vers Reims. Par contre aucun renseignement n'est survenu concernant Bazaine. Comment pourrait-il être en mouvement sur Montmédy, sans que, de cette place ou de Carignan, sans parler de Longwy et de Thionville, le bruit en ait transpiré ? Tout donne à croire qu'il est encore sous Metz, et le maréchal ne paraît garder aucune illusion à cet égard[8]. Dès lors, la continuation du mouvement entrepris apparaît comme un véritable suicide. Néanmoins elle est prescrite pour le 29. Mais le duc de Magenta veut éviter un combat pour la possession du passage de Stenay. Il croit savoir que ce pont a été rompu. Faute d'équipage, il ordonne à l'armée de marcher sur Mouzon et Remilly, où

---

1. Le ministre au maréchal, d. t., 28 août, 8h 30 du matin, *R. H.*, I, 1906, 192. Renseignement déjà reçu la veille (Voir *suprà*, p. 271).
2. Le ministre au maréchal, d. t., 8h 50 du matin, *R. H.*, I, 1906, 193.
3. Voir une série de télégrammes du 28 août, provenant du sous-préfet de Reims, du général d'Exéa, du général de Liniers, *R. H.*, I, 1906, 196, 197.
4. Le procureur impérial de Mézières au ministre de la justice, d. t., 8h 30 du soir, *R. H.*, I, 1906, 199.
5. Le ministre au maréchal, d. t. ch., 8h 35 du matin, *R. H.*, I, 1906, 192.
6. Le juge de paix de Carignan au ministre de la justice, d. t., 3h 20 du soir, *R. H.*, I, 1906, 197.
7. Le procureur impérial de Sedan au ministre de la justice, d. t., *R. H.*, I, 1906, 198.
8. La *R. H.*, I, 1906, 149, fait remarquer que, pour la première fois, le maréchal mentionne la nécessité d'aller « délivrer » Bazaine, au lieu de se porter à sa rencontre, comme il disait jusqu'alors (Instructions reçues à 2 heures du soir par le général de Failly, voir *suprà*, p. 299, 305).

les corps d'armée passeront la Meuse[1]. Aucun ordre précis ne semble avoir réglé cette nouvelle dérogation aux dispositions antérieures. On y supplée fort incomplètement. Ainsi, pour le 5e corps, le lieutenant-colonel Broye apporte à 10 heures du soir « des instructions verbales » et un ordre ainsi conçu : « Les 5e et 7e corps devront opérer de concert jusqu'au passage de la Meuse. Le général de Failly prendra le commandement des deux corps d'armée. » Dans ces conditions, le 5e corps va être dirigé « sur Beaufort et Beauclair », suivant l'idée première de son chef. Il y attendra de nouvelles instructions pour une « attaque combinée sur Stenay[2] », qui cependant n'entre plus dans les vues du maréchal. Que de vague et d'incertain dans notre commandement !

Le 7e corps ne reçoit qu'à 2 heures du matin un ordre portant que la direction de Stenay est abandonnée pour celle de Mouzon[3]. Le corps d'armée marchera sur La Besace. Quant au 12e corps, qui est en tête de la colonne de gauche, il a dès 4h 30 du soir l'ordre verbal de marcher le 29 sur Mouzon et de s'emparer, coûte que coûte, du passage de la Meuse[4]. Mais le général Lebrun est si mal orienté sur les vues du maréchal qu'il croit à l'abandon de la marche sur Montmédy. Au lieu d'attendre l'attaque de l'ennemi sur la « position » de Stonne, nous irions simplement occuper dans le même but la ligne de hauteurs entre Mouzon et Carignan[5].

Enfin, « dans la soirée », Ducrot reçoit l'ordre de marcher le 29 sur Raucourt[6].

Il faut convenir, avec le général de Wimpffen[7], que les

---

1. Souvenirs inédits, *R. H.*, I, 1906, 167; *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 33.
2. Journal Clémeur.
3. Prince Bibesco, 81. Le prince ajoute que, d'après les instructions du maréchal, le 5e doit aller à Beaumont, le 7e à La Besace, le 12e à Mouzon, le 1er à Raucourt. Il n'y a pas trace de ces instructions d'ensemble.
4. Rapport du général Lebrun, reproduit par le général de Wimpffen, *Sedan*, 203.
5. Général Lebrun, 51, 52.
6. Journal Corbin, *loc. cit.*, 92.
7. *Sedan*, 111.

dispositions prises le 28 par Mac-Mahon donnent une piètre idée de son caractère et de son coup d'œil. Après avoir songé à forcer le passage à Stenay, il se rejette au nord, sur Mouzon. Que peut-il espérer de ce détour, sinon retarder l'heure inévitable de la bataille[1] ? Par contre l'ennemi pourra se renforcer. Maître de Stenay, il ne nous laissera pas, sans doute, traverser paisiblement la Meuse à quelques lieues en aval. Si, par impossible, nous y parvenons, il faudra, pour marcher sur Montmédy, s'engager dans l'étroite bande de terrain comprise entre la Chiers et la Meuse ou dans celle, non moins resserrée, entre la Chiers et la frontière. Comment l'ennemi, auquel nous aurons donné tout le temps voulu, ne chercherait-il pas à nous barrer de nouveau passage ?

Il semble donc, à voir les choses de près, que, dès le 28 au soir, Mac-Mahon n'ait plus aucune illusion sur la possibilité d'atteindre Montmédy et, à plus forte raison, Metz. Il marche sur Mouzon pour donner une satisfaction apparente à Palikao et à la régente, se berçant de l'espoir bien aventuré de conserver néanmoins ses communications avec Mézières, c'est-à-dire la sécurité de sa retraite. Il n'a pas de plan arrêté ; il marche au jour le jour, essayant de retarder une action pour laquelle la confiance lui manque trop visiblement. Il entreprend vainement de concilier ses devoirs militaires avec les obligations contractées envers la dynastie impériale. Il oublie que, dans le grand naufrage où vont sombrer tant de choses et tant de gens, une seule personne morale subsiste, et des plus hautes qui soient, la France.

---

1. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 218.

XVII

LES ALLEMANDS LE 28 AOUT

La IVe armée. — Sa cavalerie. — Le XIIe corps. — La Garde et le IVe corps. — Les IIe et IIIe corps. — La IIIe armée. — Le grand quartier général. — Ordres pour le 29.

Le prince royal de Saxe a prescrit au XIIe corps, qui doit rester à Dun et à Stenay, de préparer la concentration des armées allemandes sur la rive gauche de la Meuse, en jetant des ponts à Stenay, si les passages existants avaient été détruits. Quant à la cavalerie de la IVe armée, elle a reçu les ordres suivants ; la 12e division (saxonne) poussera des partis de Nouart vers Beaumont ; la division de la Garde se portera entre Rémonville et Buzancy, occupera ce dernier point et rétablira le contact, tout en évitant de presser l'adversaire.

Les 5e et 6e divisions devront, en attendant les ordres du prince royal de Prusse, suivre l'armée de Châlons sur son flanc droit, sans davantage la presser ; elles maintiendront la liaison avec la cavalerie de la Garde[1].

C'est la route de Vouziers à Stenay par Buzancy qui sert alors de ligne de démarcation entre les deux adversaires. Nous avons vu comment deux corps d'armée français la suivent un certain temps, sans se couvrir au sud. Au contraire les éclaireurs de quatre divisions de cavalerie allemande la franchissent en plusieurs points, de sorte qu'ils peuvent voir de près les mouvements de notre droite. Mais le temps couvert et brumeux rend l'observation difficile ; en outre les allées et venues résultant du brusque revirement de Mac-Mahon mènent à des conclusions erronées au sujet de nos intentions.

---

1. *État-major prussien*, II, 1006.

Vers 3 heures du matin l'état-major de la 6e division reçoit un rapport d'avant-postes d'après lequel nos feux de bivouac se sont éteints près de Vouziers ; les fractions au sud de cette ville ont disparu après un court mouvement en avant. A 5h 30, la division se met en marche. Le 15e ulans, qui est en tête, se heurte dans Vouziers même à notre arrière-garde et la suit vers Ballay. Il ne tarde pas à observer le bivouac du 7e corps, alors en grand'halte vers Quatre-Champs. Quant au gros de la division, il est resté près de Vouziers, détachant des patrouilles sur Voncq et Attigny. Ce dernier village est inoccupé, tandis que six bataillons français restent à Voncq jusque dans l'après-midi. On suppose avec raison que c'est l'arrière-garde d'un autre corps parti pour Le Chesne. On apprend encore, sans doute par le moyen d'espions, que depuis le 23 août 120,000 hommes de troupes françaises[1] ont traversé Attigny. Le bruit court que l'empereur et le maréchal sont avec quatre corps d'armée sur la Meuse, à Stenay. Tous ces renseignements sont transmis le jour même au grand quartier général.

De même, la 5e division a porté dès l'aube le 13e ulans de Grand-Pré sur Vouziers, qui est déjà le premier objectif de la 6e. Des traînards ayant fusillé l'escadron de queue dans Falaise, il met pied à terre[2] et incendie ce village sous prétexte de combat. En approchant de Vouziers, le 13e ulans rallie le 15e, détaché dans la même direction par la 6e division. Le reste de la 11e brigade et la 12e, qui vient de Champigneulles, se portent à l'ouest vers Monthois, sans raison, puisque nous marchons dans une direction opposée. La 13e brigade fait de même, en allant de Buzancy vers Grand-Pré, où elle se relie à la cavalerie de la Garde.

Celle-ci a dirigé de Rémonville sur Buzancy sa brigade de ulans (9 heures du matin). C'est alors que se produit

1. *État-major prussien*, II, 1007. Le texte du rapport envoyé à 4h 45 du soir par la 6e division porte 12,000 hommes seulement (*ibid.*, *Annexes*, 257). La division passe la nuit à Vouziers et au nord.

2. L'État-major prussien écrit : « pour le combat de feux », ce qui ne se comprend guère, les ulans n'étant pas alors armés de carabines.

l'escarmouche dont nous avons parlé [1]. Les 3e et 4e escadrons du 3e ulans de la Garde s'arrêtent près de Buzancy; le reste de la brigade et la 3e batterie à cheval vont à Bayonville.

Sur les entrefaites, le bruit du canon et un renseignement transmis par une patrouille attirent à Buzancy un régiment saxon, celui des *Reiter* de la garde. Avec un peloton de ulans, il va reconnaître les hauteurs au nord-est de Bar. Au delà d'un ruisseau, il aperçoit des troupes, environ une division, « bivouaquées en formation de combat et faisant la soupe ». Parmi elles l'apparition des cavaliers allemands provoque une vive émotion; l'infanterie court à ses faisceaux et l'artillerie ouvre le feu. Un officier accouru de Bayonville aux avant-postes rend bientôt compte qu'une colonne française marche au sud-ouest, de Beaumont sur Autruche et Vouziers [2]. On en conclut que nous avons renoncé à percer jusqu'à Metz. Un autre rapport indique au contraire qu'un corps d'armée marche par Autruche vers l'est [3]. Bien que seul il soit exact, il ne fait qu'affaiblir l'impression provoquée par le précédent, de sorte que la situation n'apparaît pas encore clairement au grand quartier général [4].

Vers le soir, une compagnie de fusiliers de la Garde arrive à Bayonville pour garder le bivouac de sa cavalerie. A Bar, à Fossé, au Bois-des-Dames et, plus à l'est, vers Stenay, les avant-postes aperçoivent partout les feux de l'adversaire [5].

La 12e division, qui tient la droite de cette ligne de cavalerie, se rassemble le matin du 28 à Nouart, Tailly et Barricourt. Son action sera très limitée. Le régiment des *Reiter* de la garde exécute vers Buzancy la reconnaissance dont

---

1. Voir *suprà*, p. 303. A 11 heures, le commandant de la brigade rend compte que deux brigades ennemies sont en marche sur Buzancy (*Etat-major prussien*, II, Annexes, 257).
2. A 3 heures du soir, *État-major prussien*, II, Annexes, 258.
3. A 6h 30, *État-major prussien*, II, Annexes, 258.
4. *État-major prussien*, II, 1009.
5. Rapport de 9h 45, *État-major prussien*, II, Annexes, 258.

nous avons parlé, après quoi il retourne à Nouart. Le 17e ulans établit des avant-postes face au nord. Partout ses patrouilles envoyées vers Beaumont sont arrêtées par nos troupes. On parvient néanmoins à rétablir la liaison avec Stenay. « A partir de 5 heures du soir[1] », plusieurs comptes rendus surviennent des avant-postes, portant que des escadrons français et, derrière eux, de l'infanterie sont en marche du Bois-des-Dames sur Nouart[2]. Bien que ce renseignement soit fort exagéré, le général comte Lippe croit devoir se retirer, non vers la Meuse, mais vers le sud, comme le veut son commandant de corps d'armée. Il ne laisse devant nous que l'escadron d'avant-postes et la batterie à cheval, qui ouvre le feu « sur les troupes françaises[3] ». A 10 heures du soir, la 12e division bivouaque à Andevanne.

Cette timidité explique le peu de résultats obtenus par les Saxons. Le seul renseignement de quelque valeur qu'ils adressent au grand quartier général est celui-ci : « Un habitant de Nouart — républicain rouge (*sic*) — a déclaré aux avant-postes près de cette ville que, le soir du 27, 10,000 Français sous les ordres du général Margueritte avaient stationné à Sommauthe ; 17,000 se trouvaient au Chesne et Mac-Mahon marchait avec le gros de l'armée, comptant en tout 150,000 hommes, de Vouziers sur Buzancy[4]. » On voit qu'une part d'erreur se mêle à la vérité, dans ces déclarations d'un espion bénévole, évidemment aveuglé par l'esprit de parti.

D'après les renseignements qu'il reçoit dans la journée, le commandant du XIIe corps doit croire à une tentative de passage de la Meuse. Il prépare une défense acharnée de

1. *État-major prussien*, II, 1010. La *R. H.*, I, 1906, 155, traduit inexactement : « Vers 5 heures du soir. »
2. D'après la *R. H.*, il semble qu'il s'agisse d'un peloton du 12e chasseurs et de deux compagnies du 1er bataillon du 68e.
3. Un peloton et deux compagnies ! Ces « troupes » suivent jusqu'à Nouart, sans occuper ce point (*État-major prussien*).
4. Rapport arrivé à 6 heures du soir au grand quartier général (*État-major prussien*, II, Annexes, 258).

Dun et de Stenay. La 48e brigade surtout, à Stenay, est tenue dans l'attente par des rapports en sens contraire. A 8 heures du soir seulement, elle apprend que nous bivouaquons aux environs de Beaumont. Néanmoins, toute la nuit, elle se tient prête à combattre.

On se souvient que, le 27, une tentative des Saxons a échoué sur la station de Chauvency. Le 28, le général von Schulz la renouvelle avec une compagnie du 13e chasseurs et un escadron du 2e *Reiter* partis de Stenay. Au prix de quelques pertes, ce détachement déloge de la station un poste venu de Montmédy, lui enlève onze prisonniers, exécute les travaux de destruction dont il était chargé et se retire avant que la garnison de cette place ait pu intervenir [1].

Quant à la Garde et au IVe corps, après avoir replié les ponts jetés le 27, ils ont rappelé leurs équipages de pont et atteint les objectifs fixés pour le 28 : la Garde autour de Bantheville, le IVe corps à Montfaucon. Bien que l'étape parcourue soit courte pour la Garde, le nombre des traînards est grand [2].

Le prince royal de Saxe est resté à Malancourt. D'Étain, où il est arrivé avec le IIIe corps, le général von Alvensleben II a fait connaître le 27 que son intention était d'atteindre Damvillers le lendemain. Le prince l'invite en conséquence à soutenir le XIIe corps à Dun. Mais, le matin du 28, Alvensleben reçoit du grand quartier général les nouvelles instructions dont nous avons parlé [3]. Il ramène donc le IIIe corps vers Étain, tandis que le IIe reste autour de Briey. Puis ces deux corps d'armée se remettent en marche vers Metz. Une seule fraction de l'armée d'investissement

1. *État-major prussien*, II, 1010. Voir un télégramme de la Compagnie de l'Est, Charleville, 4h 50 du soir (le ministre au maréchal, d. L., 7h 55 du soir, *R. H.*, I, 1906, 199). Le poste français aurait eu dix tués ou blessés.

2. La plupart sont blessés aux pieds : ils n'ont pu changer leurs *Fusslappen* (chaussettes russes), ayant déposé leurs sacs le 26. Le prince Hohenlohe en prend texte pour protester contre le dépôt des sacs au cours d'une marche (*Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 182).

3. Voir *suprà*, p. 281.

va prendre part aux opérations contre le duc de Magenta : le 3[e] hussards, détaché de la 6[e] division de cavalerie [1]. Le 25 il a été porté en observation vers la frontière belge. Deux jours après, il essaie inutilement d'enlever Longwy et gagne Stenay le 28. De là, en commun avec le 2[e] *Reiter* saxon, il reconnaît vers Beaumont, sans arriver jusqu'à ce bourg [2], où sont alors d'importantes fractions du 12[e] corps.

L'intention du prince royal de Prusse était de porter à Montcheutin le plus avant des corps prussiens, tandis que les 4[e] et 2[e] divisions de cavalerie continueraient leur mouvement sur Vouziers. Mais survient l'ordre de Moltke daté du 27 au soir et prescrivant à la gauche de la III[e] armée de s'arrêter sur le ruisseau de la Tourbe. Le prince est donc conduit à raccourcir les étapes de ses corps d'armée, tout en portant la 4[e] division de cavalerie jusqu'à Vouziers. La 2[e] vient à Suippes, dans le prolongement du front de l'armée, compris entre Laval-sur-Tourbe [3] et Varennes.

A la gauche le V[e] corps, les Wurtembergeois, les XI[e] et VI[e] corps sont resserrés dans un étroit espace, ce qui rend leurs mouvements très pénibles. La marche du XI[e] corps, par exemple, est ralentie par des arrêts et des à-coups très fréquents provenant des colonnes de voitures du V[e]. La fatigue de l'infanterie est telle que ses sacs, à dater du 28, doivent être transportés en voitures [4]. Si le maréchal de Mac-Mahon prenait une offensive hardie contre les têtes de la III[e] armée, il la jetterait assurément dans un très grand désarroi.

Moltke n'a reçu que le matin du 28 les rapports du prince royal de Saxe sur le combat de Buzancy, ainsi que sur les

---

1. Voir *suprà*, p. 148. Il est sans doute renvoyé à sa division.
2. *État-major prussien*, II, 1011.
3. Le soir du 28, le XI[e] corps est à Courtemont et Laval ; le V[e] à Berzieux, son avant-garde à Cernay-en-Dormois ; les Wurtembergeois à Virginy ; le II[e] corps bavarois à Vienne-le-Château, son avant-garde à Servon-Malancourt et la brigade de ulans à Binarville ; le I[er] corps bavarois à Varennes ; le VI[e] corps sensiblement en arrière à Sainte-Menehould, avec le quartier général de la III[e] armée (*État-major prussien*, II, 1012).
4. *Heeresbewegungen*, 35 et suiv.

observations faites le 27 jusqu'à midi par les 5e et 6e divisions de cavalerie. Il en ressort que nous avons évacué Grand-Pré et que, suivant les apparences, nous marchons de l'ouest de Buzancy vers le nord. A 2h30 du soir survient un compte rendu envoyé le matin par la 6e division : l'adversaire s'est retiré de Vouziers dans cette même direction. Un rapport ultérieur de la 5e division confirme ce renseignement et annonce l'occupation de Vouziers par les troupes allemandes[1].

Jusqu'alors Moltke admettait que nous attendrions l'attaque à Vouziers et au Chesne, sans qu'il y eut à l'appui de cette opinion aucune raison sérieuse. Il avait même préparé à cette intention un tableau de marche et un ordre d'attaque fixant au 30 août la bataille attendue[2]. Elle aura lieu en effet à cette date, mais sur un tout autre terrain.

Notre prétendue retraite vers le nord modifie les idées de Moltke. A 7 heures du soir il adresse l'ordre ci-après aux deux armées : « L'ennemi a évacué ce matin Vouziers pour marcher vers le nord. Toutefois on ignore s'il veut se concentrer vers Le Chesne ou vers Rethel. Sa Majesté le roi prescrit de continuer la marche comme il suit : le XIIe corps marchera demain sur Nouart, une brigade restant à Stenay; la Garde ira vers Buzancy; le IVe corps suivra jusqu'à Rémonville.

« S. A. R. le prince royal de Saxe tiendra compte de la possibilité d'une attaque française partant du Chesne; il

1. *État-major prussien*, II, 1012.

2. Voir le projet de tableau de marche pour les 29 et 30 août et le projet d'une attaque sur Vouziers (28 août) [*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 258]. Le XIIe corps aurait marché sur Buzancy-Nouart, puis sur Ballay; la Garde sur Thénorgues-Champigneulles, puis sur Longwé; le IVe corps sur Saint-Juvin, puis sur Falaise; le Ier corps bavarois sur Autry et Savigny-sur-Aisne; le IIe corps bavarois sur Servon-Séchault et Savigny-sur-Aisne.

L'attaque directe sur Vouziers aurait été opérée par les IIe, Ier corps bavarois et par le Ve corps, soutenus au besoin par le XIe. Le VIe corps, et le XIe s'il était possible, nous auraient coupé la retraite sur Reims; le XIIe corps, la Garde et le IVe corps auraient couvert le flanc droit des corps d'attaque, tout en les soutenant, s'il était possible, chacun au moyen d'une division. Il semble que la nécessité de couvrir le flanc droit de l'attaque tienne à la présence supposée d'une forte partie de l'armée française à Grand-Pré.

fera, dans cette vue, reconnaître au sud de Nouart et de Buzancy.

« Le Ier corps bavarois ira à Champigneulles, le IIe à Grand-Pré; ces deux corps s'y tiendront prêts à soutenir le prince royal de Saxe.

« Les trois corps prussiens de la IIIe armée, la division wurtembergeoise comprise, marcheront sur Vouziers et plus à l'ouest. Une division de cavalerie de cette armée devra se porter sur Reims[1]... »

Cet ordre est à peine lancé que, vers 9 heures du soir, surviennent les rapports de la Garde concernant les observations faites à Buzancy.

L'apparition de nos troupes à Harricourt, l'établissement de grands bivouacs près de la route de Vouziers à Buzancy permettent de conclure avec certitude que nous avons non pas fait retraite au nord, mais bien continué notre marche vers la Meuse. De nouveau il faut modifier les dispositions prises. A 11 heures, Moltke envoie aux deux armées l'ordre suivant[2] :

« L'apparition d'une forte infanterie ennemie à Bar... montre que l'intention de l'adversaire est d'essayer de débloquer Metz. Il est à supposer que, dans ce but, un ou deux corps d'armée suivront la route Vouziers—Buzancy—Stenay, tandis que le reste de l'armée marchera au nord sur Beaumont.

« Pour ne pas provoquer une attaque avant que nous ayons concentré des forces suffisantes, S. A. R. le prince royal de Saxe aura la faculté de rassembler tout d'abord, de grand matin, le XIIe corps, la Garde et le IVe corps dans

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 259. En outre, le prince royal de Saxe est prévenu aussi, à 7 heures du soir, que Frédéric-Charles a été invité la nuit précédente à rappeler sous Metz les IIe et IIIe corps : on ne peut plus compter sur leur appui.

Le prince avait demandé de porter en première ligne le IVe corps, au lieu de la Garde, d'effectif plus faible depuis le 18 août. Moltke répondit que cette permutation n'avait pas été possible jusqu'alors (*ibid.*, 260).

2. Le texte reproduit par l'État-major prussien, II, 1013, diffère très notablement de celui de la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 260, que nous avons suivi.

une position défensive, à peu près sur la ligne Landres—Aincreville.

« La brigade détachée continuera d'observer la ligne Dun—Stenay.

« Les deux corps bavarois rompront à 5 heures du matin. Le Ier corps, qui a reçu d'ici des ordres directs, marchera par Fléville sur Sommerance, où il devra être à 10 heures. Le IIe corps ira par Bénarville, Châtel, Cornay, à Saint-Juvin.

« Le Ve corps marchera par Bouconville, Montcheutin, Senuc et Grand-Pré.

« L'offensive ultérieure vers la route Vouziers—Buzancy—Stenay demeure réservée.

« Les deux corps restant de la IIIe armée devront être dirigés de façon à pouvoir prendre part le 30 au choc décisif, s'il était nécessaire... »

Craignant de trop gêner l'initiative du prince royal de Saxe, Moltke ajoutait de sa main, à l'ordre destiné à la IVe armée : « Ce qui précède n'exclut pas un mouvement offensif, dès le premier moment, pour enlever la route de Buzancy à de faibles troupes adverses. »

Dans cet ordre un point mérite d'être souligné, c'est la crainte visible que manifeste Moltke de voir notre offensive gêner le déploiement des masses allemandes. Il en résulte que, le 28, à défaut d'une retraite sur le nord qui serait pour nous le parti le plus prudent, l'attaque immédiate s'impose. Mac-Mahon ne fait ni l'un ni l'autre.

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 261. La même Correspondance reproduit l'ordre direct au Ier corps bavarois.

XVIII

LE COMBAT DE NOUART (29 AOUT)

Ensemble de notre mouvement du 29. — La réserve de cavalerie. — Le 1er corps. — Le 12e corps. — Le 7e corps. — Le 5e corps. — Reconnaissance de sa cavalerie. — L'armée de la Meuse dans la matinée. — Le XIIe corps. — Engagement de son avant-garde à Nouart. — Déploiement de la division Lespart. — Attaque des Saxons. — Retraite du 17e. — Relèvement de la brigade Fontanges. — Rupture du combat par les Saxons. — Réflexions. — Retraite du 5e corps sur Beaumont. — Les Allemands. — Au grand quartier général. — Réflexions. — Le commandement français. — Communications avec Bazaine.

D'après les dernières dispositions arrêtées par le maréchal, le 5e corps doit marcher de Belval sur Beaumont, le 7e de Boult-aux-Bois sur La Besace, le 12e de La Besace sur Mouzon où il passera la Meuse, le 1er du Chesne sur Raucourt; la division Margueritte ira de La Berlière à Mouzon et la division Bonnemains des Grandes-Armoises à Raucourt.

En somme, l'armée va constituer deux groupements distincts, l'un formé des 5e et 7e corps à Beaumont—La Besace; l'autre des 1er, 12e corps, des divisions Margueritte et Bonnemains à Mouzon—Raucourt, ce dernier coupé en deux par la Meuse. Contre toute raison la cavalerie de réserve tiendra l'aile opposée à l'ennemi, les deux corps les plus atteints dans leur moral l'aile qui en est voisine. Les distances à parcourir sont relativement faibles : 18 à 20 kilomètres pour le 7e corps et 10 seulement pour le 5e[1]. Encore ne seront-elles pas complètement franchies.

La division Margueritte part de La Berlière au point du jour, passe la Meuse à Mouzon et va bivouaquer à Vaux, un peu à l'est. Le 4e chasseurs d'Afrique pousse jusqu'à Moulins, sur la route de Mouzon à Stenay. Il s'y couvre par des avant-postes[2].

1. *R. H.*, I, 1906, 313.
2. *R. H.*, I, 1906, 314.

La division Bonnemains, qui est en deuxième ligne à Tannay, part à 7 heures du matin pour arriver à Raucourt dès 10 heures, après une étape d'une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau. En même temps que ses bagages et ses voitures inutiles, elle dirige sur Mézières les chevaux indisponibles, 99 pour le seul 2e cuirassiers. Les escadrons de ce régiment sont réduits à quarante sabres[1].

Au Chesne, le 1er corps ne peut se mettre en route « qu'à une heure avancée de la matinée », tant ce bourg est encombré de troupes et de convois. Les cinq divisions de Ducrot marchent en une seule colonne par Stonne et La Besace sur Raucourt. Bien que l'étape soit courte, elle est très pénible et se termine tard pour certaines fractions. Dans les rues de Raucourt, l'encombrement est inextricable. Malgré la présence du grand quartier général et de l'état-major du 1er corps, nul ne s'inquiète d'y mettre fin[2].

La division Lartigue a été maintenue au Chesne en arrière-garde, avec le 3e hussards. Elle doit y attendre l'écoulement complet des bagages et des convois[3]. Lartigue prend donc position à l'ouest du bourg, en se couvrant de reconnaissances qui ne tardent pas à échanger des coups de feu avec des patrouilles prussiennes venant de Voncq. Une grand'garde du 56e commence également de tirer, et la fusillade devient assez vive pour que, vers 2h 30, on croie à une attaque sérieuse. De là, une panique parmi les convois encore parqués aux abords du Chesne. Un grand nombre de conducteurs s'enfuient avec leurs attelages, abandonnant les voitures : 12,000 rations de toute nature sont ainsi perdues; en outre, 200,000 rations de biscuit qui arrivent de Rethel par le canal des Ardennes vont tomber peu après entre les mains de l'ennemi[4].

---

1. G. Bastard, *Sanglants combats*, 177; Journal de la division, *R. H.*, I, 1905, 434.
2. Journal du commandant Corbin, général Ducrot, *op. cit.*, 92; colonel de Ponchalon, *France militaire* du 15 janvier 1893; de Narcy, 189.
3. Outre le convoi et les bagages des 1er et 12e corps, il y a au Chesne des voitures des 5e et 7e (*R. H.*, I, 1905, 314).
4. Le général de Lartigue au général Ducrot, 29 août, *R. H.*, I, 1906, 170

Retardée par ces incidents, la division Lartigue quitte Le Chesne à 4h 30 du soir seulement. Elle n'arrivera pas à Raucourt avant 1 heure du matin [1].

Au 12e corps, les trois divisions d'infanterie, les réserves d'artillerie et du génie, partant de La Besace et de Stonne, suivent jusqu'à Warniforêt la route de Stenay, puis le chemin de Mouzon par Yoncq. La division de cavalerie reste à Beaumont jusqu'à 1 heure pour couvrir le flanc du corps d'armée. Puis elle marche sur Mouzon, au travers du bois de Givodeau, après avoir jeté des reconnaissances sur la route de Stenay et le chemin du bois de Dieulet. Nous échangeons ainsi des coups de feu avec les vedettes allemandes à Laneuville-sur-Meuse.

Près de Mouzon, la division se heurte aux réserves du corps d'armée en marche sur le même point et ne peut, par suite, passer la Meuse qu'à la nuit.

D'après les instructions du maréchal, le 12e corps doit prendre position sur la rive droite de la Meuse, en vue d'une défense énergique. Il s'établit à cheval sur les routes de Stenay et de Carignan, face à ces deux directions [2]. A 8 heures du soir, une compagnie du génie (5e du 3e régiment) commence la construction d'un pont de chevalets à

(porté par erreur au 28, *ibid.*, 315); Journaux de marche du 1er corps, *ibid.*, 369, 371. La panique est provoquée, dit-on, par le « Sauve qui peut! » d'un capitaine du train (Souvenirs du capitaine Peloux, *ibid.*, 369).

1. Journal Corbin. Le 56e serait arrivé à 2 heures seulement (G. Bastard, *loc. cit.*). Le 3e zouaves s'arrête à Villers-devant-Raucourt, après avoir servi d'arrière-garde aux bagages du 12e corps (*R. H.*, I, 1906, 315).

2. La division Grandchamp immédiatement au nord-est de Mouzon; la division Lacretelle entre la route de Stenay et la Meuse, sur les hauteurs à l'ouest du ruisseau de Moulins; la division Vassoigne au nord-ouest de Vaux, à cheval sur la route de Carignan; la cavalerie au nord-est de Mouzon, entre la route de Stenay et la Meuse, les réserves au nord-ouest, entre la route de Sedan et la Meuse (*R. H.*, I, 1906, 316; Journaux du 12e corps, *ibid.*, 428; ordre de mouvement pour le 29, *ibid.*, 431; général Lebrun, *op. cit.*, 53). A cette date, les batteries d'artillerie de marine, d'abord destinées à la division Vassoigne, sont rattachées à la réserve du 12e corps; la brigade des 1er et 2e régiments de marche passe de la division Lacretelle au 1er corps; toute la cavalerie des 6e et 12e corps, moins la brigade Tilliard qui reste à la division Margueritte, passe sous les ordres du général de Salignac-Fénelon (Rapport du général de Labastie, général Lebrun, 253; le général Lebrun au général de Salignac-Fénelon, 29 août, *R. H.*, I, 1906, 430).

Villers-devant-Mouzon. Faute de matériel et peut-être aussi d'instruction appropriée, ce travail est très lent. Il ne sera terminé que dans la matinée du 30[1].

Le 7e corps a passé la nuit à Quatre-Champs, Boult-aux-Bois et Belleville. Pour se porter sur La Besace, il forme deux colonnes. La division Conseil-Dumesnil doit suivre l'itinéraire Belleville, Châtillon, Brieulles, Verrières et Osches; à Brieulles, elle ralliera une partie du convoi venant du Chesne où elle a passé la nuit. Le 4e hussards, qui lui est adjoint, couvre sa marche, après avoir envoyé deux escadrons (3e et 4e) en reconnaissance sur La Croix-aux-Bois et Grand-Pré. Le 3e seul rencontre l'ennemi vers Morthomme et revient à Boult-aux-Bois, en signalant la présence des Allemands à Buzancy.

La marche de Conseil-Dumesnil, sur des chemins vicinaux en mauvais état, est lente et pénible. Arrêté une première fois à Belleville par un encombrement de voitures, il apprend à Châtillon que la division Liébert, qui marche au sud, est fortement menacée. Aussitôt il juge indispensable de déployer la brigade Bretteville au nord-ouest d'Authe, le tout en pure perte. A Brieulles, il doit attendre jusqu'à 3h 30 la fraction du convoi venant du Chesne, qui s'est égarée. Cet accident réparé, plus de 2,000 voitures appartenant aux 5e et 7e corps sont enfin groupées et marchent sur Osches où elles arrivent dans la soirée. L'arrière-garde n'est au bivouac qu'à 10 heures du soir. On ne peut faire quelques distributions avant minuit[2].

Le gros du corps d'armée marche au sud par Germont, Authe, Saint-Pierremont, sur Osches. Des gardes forestiers ont signalé au général Douay « la présence d'un corps allemand à Buzancy et d'un grand nombre de pièces d'artillerie dans la forêt de Dieulet », détails que paraissent confirmer les escarmouches du 4e hussards. Dès lors, on redouble de précautions et on apporte « dans l'organisation

---

1. Rapport du commandant Bourgeois, 1er septembre, *R. H.*, I, 1906, 433.
2. Notes sur les opérations de la division, *R. H.*, I, 1906, 420; *ibid.*, 317, prince Bibesco, 81 et suiv.

et l'ordre de marche de l'arrière-garde un soin minutieux »[1]. La division Dumont est en tête, suivie de la division Liébert encadrant la réserve d'artillerie. La cavalerie fait l'arrière-garde. Dès 2 heures du matin, le 53e et une batterie ont été dirigés sur Germont, avec ordre de prendre position au sud d'Autruche, pour garder notre flanc droit.

Tout le jour, néanmoins, la cavalerie allemande parvient à ralentir la marche par des démonstrations auxquelles on ne sait opposer que d'inutiles tirailleries. Le prince Hohenlohe voit déboucher notre colonne de Boult-aux-Bois. Aussitôt les éclaireurs des ulans de la Garde se montrent de tous côtés. « Par moment, des groupes d'infanterie... s'arrêtaient, faisaient front et envoyaient quelques salves sur ces cavaliers isolés; ceux-ci tournaient bride, puis revenaient un instant après. Je ne puis mieux les comparer qu'à ces tourbillons de mouches qui viennent vous assaillir les soirs d'été. » Le 7e corps défile ainsi, lentement, à 2,000 ou 2,500 pas au plus d'une hauteur sur laquelle sont réunis tous les généraux de la Garde et derrière laquelle est sa division de cavalerie[2].

Vers 11 heures, le colonel du 53e et le commandant de la division Ameil rendent compte que, du sud de Germont, on aperçoit « des masses ennemies » du côté de Buzancy. Liébert croit devoir aussitôt renforcer le 53e du 89e et établir son autre brigade au nord d'Authe. La division Dumont et la réserve d'artillerie prennent également position vers la ferme du Fond-Barré. On perd ainsi plus de deux heures, tout à fait inutilement[3].

Au delà de Saint-Pierremont, le chemin de La Besace devient plus accidenté, plus étroit; les pluies continuelles l'ont défoncé. La colonne s'allonge, la marche se ralentit, en sorte qu'il est près de 5 heures quand la tête arrive à

1. Prince Bibesco, 82.
2. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 214; le même, *Lettres sur la cavalerie*, traduction, 36. Le prince Bibesco, p. 83, s'exprime à peu près de même.
3. Prince Bibesco, 83; Journal de la 2e brigade de cavalerie, *R. H.*, I, 1906, 423.

Osches, où va déboucher aussi la colonne de gauche. Le 7e corps est ainsi réuni, mais Douay ne croit pas devoir continuer jusqu'à La Besace. La fatigue des troupes et l'heure tardive lui paraissent justifier une dérogation aux ordres du maréchal. Il établit le 7e corps à Osches, comptant réparer le lendemain le temps perdu. L'ennemi ne lui en laissera pas le temps et sa faute aura de funestes conséquences[1].

Dans la soirée du 28, sous l'impression des renseignements qui semblaient indiquer notre retraite de Beaumont et de Buzancy vers l'ouest, l'état-major de l'armée de la Meuse a pris des mesures pour acquérir des données plus certaines. La cavalerie de la Garde recherchera nos emplacements, surtout dans la direction du Chesne; la 12e division suivra, mais l'avant-garde de la Garde ne prendra qu'à 7 heures du matin position à Rémonville.

Vers minuit, survient le premier ordre du grand quartier général; à peu près en même temps, on reçoit de nouveaux rapports de Buzancy et de Nouart. Cette fois, ils contredisent l'hypothèse de notre retraite à l'ouest ou au nord. Le prince royal de Saxe juge donc à propos d'attendre le résultat des reconnaissances avant de mettre ses corps d'armée en mouvement. Puis, la nuit même, il se ravise et décide de les porter dans la matinée vers Buzancy et Nouart. Sur les entrefaites, le second ordre du grand quartier général lui parvient vers 4 heures du matin et il change encore une fois ses dispositions :

« La Garde laissera à Rémonville l'avant-garde qu'elle y a portée pour recueillir la cavalerie en reconnaissance vers Bar; son gros restera en position d'attente à Bantheville. Le XIIe corps passera de bonne heure (*frühzeitig*) la Meuse à Dun, pour s'établir entre Cléry-le-Grand et Aincreville; la

1. Prince Bibesco, 84-85; *La Campagne de 1870*, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin, 93.

Suivant le général Arvers, *Historique du 8e*, p. 187, pendant une partie de l'étape, la route est laissée aux voitures et l'infanterie marche à travers champs. Ce détail est confirmé par le prince Hohenlohe (*Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 214).

12e division de cavalerie éclairera vers Nouart, sous la protection d'une avant-garde poussée sur Villers-devant-Dun. Comme il suffit d'observer la Meuse entre Dun et Stenay, la 48e brigade pourra rallier le corps d'armée en remontant la rivière ; le IVe corps s'arrêtera provisoirement dans une position au nord de Nantillois. Les commandants de corps d'armée se réuniront à 8 heures du matin sur la hauteur au sud d'Aincreville [1]. »

Lors de cette réunion, le prince Auguste de Wurtemberg rend compte des reconnaissances de la Garde. Un escadron (4e du 3e ulans) a traversé la ligne des avant-postes à Buzancy et poussé jusqu'au nord de Bar et de Harricourt sans trouver trace d'adversaire. Au contraire, d'après le prince Georges de Saxe, les patrouilles du 2e *Reiter* n'ont pu dépasser la forêt de Dieulet, même pendant la nuit ; la 12e division de cavalerie a reçu l'ordre de marcher à nouveau sur Nouart ; depuis 7 heures, l'avant-garde du XIIe corps est en marche de Doulcon sur Villers-devant-Dun et le gros se rassemble dans l'emplacement prescrit. Vers midi il y sera rejoint par la 48e brigade. Il est resté trois escadrons du 2e *Reiter* à Stenay. Enfin, le IVe corps est au nord de Nantillois.

De ces comptes rendus, le prince royal de Saxe déduit qu' « il s'agit en premier lieu de rétablir le contact affaibli de nouveau à l'aile gauche, et surtout d'acquérir des données exactes sur la situation à Beaumont ». Il estime qu'un « mouvement offensif vers la route de Buzancy à Stenay concorde avec les intentions du grand quartier général ; dans les circonstances présentes, on ne peut plus craindre, en effet, de provoquer ainsi une bataille avant l'heure » [2]. Du moins, c'est ainsi que s'exprime l'État-major prussien, mais ses assertions semblent aventurées. Nous le verrons, en effet, le combat de Nouart pourrait aisément conduire à un engagement général, que les Allemands n'ont aucun intérêt

1. *État-major prussien*, II, 1015.
2. *État-major prussien*, II, 1016.

à livrer en ce moment. Mais l'imprécision de l'ordre de Moltke autorise le prince saxon à prendre cette initiative, si contraire qu'elle soit aux intérêts allemands[1].

Il prescrit donc que la cavalerie de la Garde marchera par Boult-aux-Bois et Authe vers la route du Chesne à Beaumont, ainsi que sur ce dernier point. La 1re division et l'artillerie de corps iront sur Buzancy ; la 2e division sur Thénorgues. La cavalerie saxonne se mettra en mouvement par Nouart et Osches vers la même route ; l'avant-garde du XIIe corps suivra aussi cette direction, le gros s'arrêtant à Nouart ; le IVe corps ira sur Rémonville et Bayonville. On le voit, l'armée de la Meuse dépasse sensiblement la latitude que lui laissait Moltke « de s'emparer de la route de Buzancy » à Stenay[2].

Néanmoins, le prince insiste sur le fait que tous ces mouvements ont uniquement pour but de reconnaître notre situation ; l'attaque véritable ne doit avoir lieu que le lendemain.

Ces dispositions prises et compte rendu adressé au grand quartier général, l'état-major de la IVe armée se rend à Bayonville.

Sur les entrefaites, la Garde s'est mise en marche vers Buzancy, tandis que sa cavalerie d'avant-postes poursuivait ses reconnaissances. On observe ainsi près de Sommauthe une brigade d'infanterie, avec de la cavalerie, au repos. Dans la direction de Germont et de Boult-aux-Bois on aperçoit des bivouacs étendus de ces deux armes[3].

Avant midi, l'avant-garde de la 1re division atteint Bar : le gros de la cavalerie, qui suit, s'établit au nord de Harricourt, en avant de l'infanterie. Le gros de celle-ci est à Buzancy vers midi.

En marchant sur Thénorgues, le 2e ulans de la Garde, qui précède la 2e division, observe des troupes françaises bivouaquées à Boult-aux-Bois ; d'autres vont de là sur Au-

1. Voir *suprà*, p. 321.
2. Voir *suprà*, p. 322.
3. *État-major prussien*, II, 1017.

truche. Le capitaine von Scholten, qui suit ce mouvement avec deux escadrons, rend compte que nous campons vers Saint-Pierremont[1].

Ainsi un corps français défile à 1 demi-mille ($3^{km}750$) devant les avant-postes de la Garde. En même temps on entend le canon vers Nouart, et le prince Auguste de Wurtemberg hésite entre deux décisions : attaquer l'ennemi le plus proche ou intervenir dans l'action déjà engagée. A 1^h45, il soumet ses doutes au prince royal de Saxe, ajoutant que, sans doute, l'offensive vers le nord s'opérerait dans de fâcheuses conditions, mais qu'en appuyant vers la droite sur Nouart, on serait forcé d'abandonner le nœud de routes de Buzancy. A 2^h30, le prince répond qu'il s'agit seulement aujourd'hui, tout en gardant le contact, de tenir les positions de Bar et de Buzancy. Il n'y a pas lieu de faire intervenir la Garde vers Nouart, à moins que le combat n'y prenne une plus grande extension[2]. Ainsi, pour le commandant de la IVe armée, une bataille n'est nullement impossible, quoi qu'en dise la relation prussienne.

Par suite, le prince de Wurtemberg se borne à détacher vers l'est les hussards, puis la 1re brigade de cavalerie de la Garde, afin de rétablir la liaison avec les troupes engagées à Nouart. Mais « de fortes masses » françaises les empêchent de dépasser Fossé ; un escadron des gardes du corps rencontre également de l'infanterie au sud-ouest de Vaux-en-Dieulet.

Tout le jour, la Garde a dû garder par ordre une attitude expectante. Il est curieux de noter que la défensive, à laquelle ces belles troupes ne sont pas accoutumées, produit sur elles son effet ordinaire : « Le 29 au soir, on voyait de tous côtés des visages trahissant la préoccupation[3]. »

On se souvient que, dans la soirée du 28, la 12e division

1. Fraction du 7e corps. L'État-major prussien, II, 1018, écrit que ce rapport parvient à 3^h45 au grand quartier général. Il y a évidemment là une erreur, car ce document est daté de 5 heures du soir (*ibid.*, Annexes, 259).
2. *État-major prussien*, II, 1018.
3. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 208.

de cavalerie a cru devoir abandonner Nouart devant un prétendu mouvement offensif venant de Beaumont. L'état-major du corps d'armée, prévoyant une attaque sur Stenay pour le lendemain, invite la 24e division à s'y rassembler dans la matinée. Ces troupes sont déjà en marche, quand survient un ordre du prince royal de Saxe leur prescrivant de prendre position à l'ouest de la Meuse; elles retournent vers Dun.

La réunion d'Aincreville provoque de nouvelles dispositions : le XIIe corps va marcher sur Nouart, tandis que la 12e division de cavalerie se portera d'Andevanne, par Nouart et Osches, vers la route du Chesne à Beaumont. Par suite, le général comte Lippe porte le 3e *Reiter* sur la hauteur à l'est de Barricourt. Avec le gros de sa division, il attend à Andevanne, pour se mettre en mouvement, que l'avant-garde du corps d'armée ait occupé Nouart.

A 8 heures du matin, la tête de cette avant-garde[1] atteint Villers-devant-Dun. Les patrouilles du 1er *Reiter* sont accueillies au nord de Nouart par des feux d'infanterie; elles observent des troupes françaises au Champy-Haut. Le colonel von Seydlitz détache un escadron (2e) à droite sur Montigny pour reconnaître vers le nord, le long de la Meuse. Le reste du régiment contourne le bois de La Folie, passe à Fossé et atteint les environs de Saint-Pierremont, où il rencontre le 7e corps. Il se retire ensuite vers Buzancy.

Sur les entrefaites, l'infanterie de l'avant-garde atteint Nouart, qui est occupé par une compagnie (3e du 103e). Deux escadrons marchent sur les hauteurs de Champy-Haut et de Bois-des-Dames. Mais une vive fusillade, qui les rejette vers Nouart, provoque le déploiement des autres troupes. Vers midi, l'avant-garde tient la croupe entre Nouart et Tailly : en première ligne, le 102e et les deux batteries, le 3e bataillon au col sud-ouest du bois de Nouart; en deuxième ligne, le 103e, le 1er *Reiter* continuant d'éclai-

1. 46e brigade, colonel von Seydlitz-Gerstenberg, 1er *Reiter*, 1re batterie lourde, 1re légère, un peloton de pionniers. Le général comte Lippe commande la 12e division.

rer sur les deux flancs ; le 3e *Reiter* entre Nouart et Barricourt. Le reste de la division de cavalerie est encore à Andevanne. Enfin, le gros du corps d'armée approche des hauteurs au sud-ouest de Tailly. Un peu après 1 heure, une batterie qui a pris les devants (2e lourde) renforce l'avant-garde à l'est de Nouart. La 48e brigade, venant de Stenay, atteint les environs à Dun ; trois escadrons du 2e *Reiter* et le 3e hussards observent le long de la Meuse[1].

Le terrain accidenté et couvert empêche d'apprécier la force de l'adversaire. Le commandant du XIIe corps prescrit donc à son avant-garde de passer à l'attaque de Champy-Haut, tout en tenant les hauteurs de Nouart. Il compte ainsi provoquer notre déploiement.

De grand matin, le maréchal a envoyé au général de Failly un billet ainsi conçu : « Le pont de Stenay a été détruit. Le 5e corps ne devra pas se diriger sur ce point, mais sur Beaumont, de façon à passer la Meuse à Mouzon sous la protection du 12e corps qui l'occupe déjà[2]. » Contre toutes les règles, cet ordre si important est confié à un seul officier, dont le nom est de funeste augure, le capitaine de Grouchy, chargé d'une communication analogue pour le 7e corps[3]. En passant près de Germont, il est pris par une fraction du 3e ulans de la Garde et l'ordre tombe aux mains de l'ennemi, avec divers renseignements concernant l'armée. Au lieu de marcher sur Beaumont, le 5e corps va continuer vers Stenay, suivant les instructions précédentes.

La fatigue des troupes a conduit le général de Failly à beaucoup retarder la mise en route. A 11 heures du matin,

---

1. *État-major prussien*, II, 1023.

2. Tel est du moins le texte « approché » de cet ordre reproduit par la *R. H.*, I, 1906, 320, d'après les Journaux Clémeur et Piépape (*ibid.*, 376 et 381). Mais ce texte est certainement inexact, car, au moment de l'envoi, le 12e corps n'occupe pas encore Mouzon.

3. Ce fait résulte de l'itinéraire de Grouchy qui, allant de Stonne à Belval, est pris à Germont ; il est évidemment passé par Boult-aux-Bois, quartier général du 7e corps. D'après le lieutenant-colonel Rousset (*Histoire générale de la guerre de 1870-1871*, II, 218), Grouchy, sa mission remplie auprès du 7e corps, est fort embarrassé pour rejoindre de Failly, dont il ignore l'emplacement. On lui dit qu'on a vu des feux de bivouac à Bar. Il reprend la route de Boult-aux-Bois à Buzancy et se heurte au 3e ulans près de Germont.

la division Goze, la réserve d'artillerie, la division L'Abadie, les ambulances et les bagages marcheront sur Beaufort par les bois de Belval et la ferme de Maucourt; la division Lespart sur Beauclair par Bois-des-Dames, Champy-Haut et la route de Stenay. Dans son ordre, de Failly ne ménage pas les recommandations de prudence : « Les colonnes devront marcher militairement (*sic*) et se faire éclairer sur leur front et sur les flancs, la colonne de Lespart sur son flanc droit, les colonnes Goze et de L'Abadie sur leur flanc gauche. Faire fouiller les bois avant de s'y engager : *une cavalerie assez nombreuse avec quelques pièces d'artillerie est signalée dans le pays...* [1] »

En outre, de la ferme Harbeaumont, où est le quartier général, on aperçoit dans la matinée « des colonnes ennemies défilant vers l'est sur les hauteurs situées en face, entre Fossé et Nouart » [2]. Sur la crête au nord-ouest de ce dernier point, les grand'gardes du 68e observent de l'infanterie, avec de l'artillerie, allant prendre position, semble-t-il, en arrière et à droite du village [3]. Craignant que la route de Stenay ne soit déjà interceptée, de Failly envoie le gros de sa cavalerie reconnaître vers Beauclair. Elle y précédera la colonne de droite. En même temps, le 5e hussards (1er, 3e, 4e escadrons seulement) marchera sur Beaufort avec une section à cheval (5e batterie du 20e régiment).

Le gros se met en marche sur la route, en colonne par quatre, les trompettes en tête, suivis du général Brahaut et de son état-major; puis viennent le 12e chasseurs et le 5e lanciers. Les 2e et 5e escadrons du 5e hussards éclairent les flancs [4]. Un peloton de chasseurs dirigé sur Nouart rap-

1. Ordre de marche du 29 août, *R. H.*, I, 1906, 47, phrase soulignée dans le texte.

2. Journal Clémeur. On a aussi entendu des roulements de voitures sur les routes (renseignement verbal donné par le général Pendézec et reproduit par la *R. H.*, I, 1906, 322). Le Journal Piépape mentionne « une nombreuse artillerie ennemie » semblant se porter « de Beaufort sur Stenay ».

3. Historique du 68e, *R. H.*, I, 1906, 399.

4. *R. H.*, I, 1906, 322, d'après les renseignements verbaux provenant du général Pendézec. Le rapport du général Brahaut, 27 septembre, *ibid.*, 416, donne un autre ordre de marche : deux escadrons du 12e chasseurs en avant-

porte bientôt que ce village est occupé par de l'infanterie ennemie ; des cavaliers se montrent sur les crêtes au sud. Le colonel de Tucé, du 12e chasseurs, est chargé de reconnaître cette direction. Le 4e escadron, en tirailleurs, bientôt prolongé par le 5e [1], dans la même formation, va du Champy-Haut vers la route de Stenay, la traverse ainsi que la Wiseppe et gravit les pentes au sud-ouest du bois de Nouart. Les autres escadrons s'arrêtent au pont du ruisseau.

Sur les entrefaites, les éclaireurs signalant de l'infanterie « dans une forte position » entre le bois et Barricourt, les généraux Brahaut et de Bernis se portent en avant pour se rendre compte *de visu*. Ils arrivent ainsi à la crête. Aussitôt « de nombreux tirailleurs » se lèvent et les fusillent. Il s'agit de deux compagnies (10e et 11e du 102e) avec une batterie. Un bataillon est rassemblé près de cette dernière ; à leur droite il y a « des troupes beaucoup plus nombreuses » [2]. Les fantassins saxons se portent même en avant, au pas gymnastique, et ouvrent un feu violent, mais mal ajusté et sans grand effet, tandis que leur batterie tire sur le gros de la division. Les escadrons du 12e chasseurs [3] redescendent les pentes avec calme et se rallient à l'abri du bois de Nouart où ils sont rejoints par le 5e lanciers. Puis, partie de cette cavalerie regagne avec Brahaut Champy-Haut ; le reste, ainsi que le général de Bernis, va sur Beaufort d'où il chasse un parti de cavaliers saxons. Peu après, Bernis reçoit l'ordre de s'y maintenir jusqu'à 5 heures du soir [4], pendant que la

---

garde ; les généraux Brahaut et Besson (chef d'état-major du corps d'armée) ; le 5e lanciers, deux escadrons du 12e chasseurs ; une demi-batterie de la réserve doit les appuyer, mais elle ne rejoint pas.

1. *R. H.* G. Bastard, *Sanglànts combats*, 187, porte le 6e escadron du 12e chasseurs en tirailleurs, les 3e et 5e suivant en bataille avec le colonel.

2. Rapport Brahaut. Le Journal de la 1re brigade mentionne « des troupes sur plusieurs lignes, s'étendant, autant que la vue pouvait porter, dans la direction de Barricourt, ayant leur droite non loin du bois de Nouart » (*R. H.*, I, 1906, 323).

3. Que, sur les entrefaites, le 6e escadron a suivis en soutien (*R. H.*).

4. *R. H.*, I, 1906, 324 : 3e escadron du 12e chasseurs, deux du 5e lanciers avec Brahaut ; 1er et 2e escadrons du 5e lanciers, 4e, 5e, 6e du 12e chasseurs avec Bernis. Il y a contradiction au sujet de cette répartition entre les Journaux Clémeur, Lanouvelle et le rapport Brahaut.

division Lespart s'engage contre les Saxons, comme nous le verrons.

Sur les entrefaites, cette division atteint Champy-Haut, la brigade Fontanges en tête, le 17e de ligne en avant-garde; puis viennent l'artillerie et la brigade Abbatucci. Au moment où la cavalerie du général Brahaut redescend les pentes, la tête du 17e a déjà débouché de Champy-Haut. Voyant ce mouvement de retraite, Fontanges porte un bataillon (1er du 17e) à la sortie est du hameau, dans un chemin creux bordant une prairie, afin d'arrêter l'ennemi s'il poursuivait nos cavaliers. Puis le commandant de Gourville détache une compagnie (4e) sur un mamelon boisé entre Champy-Haut et la Wiseppe; elle observera les débouchés du bois de Nouart.

Quant aux autres bataillons du 17e, Fontanges les établit le 2e dans le hameau et le 3e au nord. Le commandant du corps d'armée fait de même pour l'autre régiment de la brigade, le 68e. Son 2e bataillon dépasse Champy-Haut et se forme en bataille à 1,000 mètres environ au nord de Nouart, couvert par une compagnie en tirailleurs. Le 3e bataillon, prenant le chemin de La Fontaine-au-Croncq à Nouart, vient occuper les pentes est de la croupe au nord-ouest de ce dernier point; le 1er, qui doit d'abord être en deuxième ligne derrière le 2e, se porte ensuite au nord-est de La Fontaine-au-Croncq.

Enfin, une batterie (11e du 2e régiment) prend position au nord de Champy-Haut, entre ce hameau et la cote 280. Deux autres (11e et 12e du 12e) sont près de l'intersection des chemins de Champy-Haut et de La Fontaine à Nouart, dans l'intervalle des 2e et 3e bataillons du 68e. Puis elles ouvrent le feu, la 11e du 2e sur les batteries ennemies, les deux autres sur l'infanterie[1]. Ainsi le 5e corps a déjà déployé quatre bataillons et trois batteries sans que l'ennemi ait marqué la moindre intention d'offensive. Nous ne nous en

1. *R. H.*, I, 1906, 331; rapports des généraux Abbatucci et Fontanges, du colonel Weissenburger, *ibid.*, 412-415. La *R. H.* porte à tort que les 11e et 12e du 12e sont *à balles*. Ce détail n'est exact que pour la 9e.

tenons pas là. La brigade Abbatucci remonte le ravin à l'ouest de La Fontaine-au-Croncq pour se rassembler à l'est des Fontaines-des-Puiseux. Bien que son mouvement soit en partie masqué par la forme du terrain, il n'échappe pas à l'artillerie saxonne, qui couvre ce bataillon d'obus tirés « avec une précision remarquable », mais que le terrain détrempé rend à peu près inefficaces [1]. Puis le 27e se forme en bataille, sa droite au chemin de Nouart à Fossé ; le 1er bataillon du 30e tient la corne d'un petit bois entre les 27e et 68e [2]. Enfin, le 19e bataillon de chasseurs, d'abord désigné tout entier comme soutien des deux batteries au nord de Nouart, porte trois compagnies à l'extrême droite de la division. Celle-ci est entièrement déployée, moins quatre bataillons, et l'engagement est à peine commencé.

La marche de notre colonne de gauche sur Beaufort faciliterait beaucoup le déploiement. Le général de Failly lui prescrit de « revenir rapidement sur ses pas » pour « prendre position à Bois-des-Dames [3] », en réserve de la division Lespart. Nous prenons des dispositions purement défensives, sans même savoir ce qu'il y a devant nous. La division Goze, les réserves d'artillerie et du génie sont déjà engagées dans le bois de Belval ; elles font demi-tour, l'artillerie en tête. Quant à la division L'Abadie, encore à Belval, elle marche directement sur la ferme Harbeaumont, par un chemin si difficile qu'il faut l'améliorer [4]. Tout le corps d'armée va être accumulé derrière un front de 2 kilomètres compris entre Champy-Haut et l'est de Nouart.

Dès le début du combat, vers 1 heure, le général de Failly a envoyé un officier au maréchal afin de « rendre

---

1. *R. H.*, I, 1906, 331, d'après l'Historique du 30e de ligne.

2. Le 2e est en arrière et à gauche, formant seconde ligne ; le 3e, en réserve derrière le 3e du 68e, *R. H.* Ces détails ne concordent pas avec le croquis du combat publié par la *R. H.*

3. Journal Clémeur. L'Historique du 11e de ligne (*R. H.*, I, 1906, 385) porte que la division Goze, malgré la canonnade, a continué de marcher « parce qu'elle espérait, en arrivant le plus vite possible à l'extrémité du bois, prendre à revers l'ennemi qui avait déjà devant lui la 3e division ». Mais un officier apporte l'ordre de faire demi-tour.

4. Journal de la division, *R. H.*, I, 1906, 390.

compte de la présence de l'ennemi, qui paraît sérieuse (*sic*) et demander de nouvelles instructions pour le cas où il ne serait pas possible de déboucher sur Stenay [1] ». Mais les dispositions prises indiquent assez qu'il préjuge de la décision du commandant en chef.

Sur les entrefaites, bien que très inférieurs en nombre, les Saxons passent à l'offensive. Non sans difficulté, les 2e et 3e bataillons du 103e traversent sous le feu de notre artillerie la vallée marécageuse de la Wiseppe, à hauteur du moulin. Puis le 2e marche sur Champy-Haut et le 3e, à gauche, sur le mamelon boisé le plus proche de Nouart. Les trois batteries présentes appuient cette attaque.

Les 11e et 12e compagnies du 103e occupent sans coup férir le mamelon, tandis que la 10e se porte sur la croupe découverte au nord, se reliant ainsi au 2e bataillon. Les tirailleurs du 68e cèdent lentement le terrain. Mais alors les trois compagnies saxonnes sont couvertes de feux concentriques partant des hauteurs tenues par nos troupes. En peu de temps, elles perdent six officiers, dont leurs trois chefs, et leurs progrès sont arrêtés.

A droite du 3e bataillon, le 2e gagne un petit bois de bouleaux au nord du moulin de Nouart, puis se dirige sur un autre boqueteau plus rapproché de Champy. Remarquant ce mouvement, le commandant de Gourville (1er bataillon du 17e) y jette sa 1re compagnie. Elle se heurte aux Saxons au moment où ils y pénètrent également [2]. Un vif combat s'engage, où la baïonnette joue un rôle. Le capitaine Morlôt de Wengi est grièvement blessé, ainsi que son lieutenant. Finalement, nous devons abandonner le bois, qui est occupé par le bataillon saxon [3]. Pour dégager sa 1re compagnie, le commandant de Gourville a porté la 2e à 400 mètres en avant et sur la droite; elle se déploie en tirailleurs à l'abri d'un

1. Journal Clémeur.
2. La 9e compagnie qui vient de renforcer le 2e bataillon, avec un peloton de la 5e (*État-major prussien*).
3. *État-major prussien*, II, 1024; rapports du général de Fontanges et du colonel Weissenburger, *loc. cit.*

rideau d'arbres et d'un petit mur. Le reste du bataillon (3e, 5e et 6e compagnies) sort également du chemin creux où il était abrité et exécute des feux de peloton, puis un feu à volonté en se couvrant d'une haie et d'un ressaut de terrain. Le tir de l'ennemi, encore à 600 mètres, est très vif. Néanmoins, « les hommes furent admirables de sang-froid, tirant avec calme, obéissant et s'arrêtant pour écouter les conseils de leurs officiers[1] ».

Mais la possession des deux boqueteaux permet aux Saxons d'arrêter cette contre-attaque. D'ailleurs, le 1er bataillon du 103e a passé la Wiseppe au moulin et suivi la route au pas de course. De là il gagne le bois occupé par la 9e compagnie. Devant ce renfort, les compagnies du 17e se mettent en retraite sur Champy. Un peloton saxon[2] atteint même entre la ferme de Maucourt et Champy un mamelon boisé d'où il bat de flanc les défenseurs de ce hameau.

Les 2e et 3e bataillons du 17e ont assisté passivement à ce combat. Le 2e a même évacué Champy-Haut pour s'établir au nord-est. Finalement le feu de l'artillerie saxonne l'oblige à se reporter plus loin, ainsi que le 3e bataillon[3]. Quant au 1er, le commandant de Gourville, voyant les cartouches à peu près épuisées et le feu de l'ennemi se ralentir sensiblement, le ramène dans le chemin creux qu'il occupait au début.

Sur les entrefaites, une partie de la réserve d'artillerie revenant du bois de Belval[4] débouche au nord-est de Bois-des-Dames. Elle s'établit à 200 mètres environ de la lisière des bois et ouvre le feu sur les batteries ennemies. Mais la distance, près de 4 000 mètres, est en faveur de ces dernières : « Tandis que leurs projectiles arrivaient au milieu de nous avec une précision presque mathématique, les nôtres ne pouvaient l'atteindre, et on remarqua même que

1. Rapport Weissenburger.
2. De la 2e compagnie (*État-major prussien*).
3. La 1re compagnie du 2e, seule, ouvre le feu (Rapport Weissenburger).
4. 6e et 10e du 2e (4) ; 5e et 6e du 20e (4 à cheval). Une section de la 5e est à Beaufort avec la cavalerie (*R. H.*, I, 1906, 336). Les deux batteries de 12 (11e du 10e, 11e du 14e) marchent derrière l'infanterie de la division Goze.

plusieurs éclataient prématurément...[1] » Les deux batteries à cheval finissent par gagner une position plus avant; elles parviennent ainsi à battre plus efficacement l'infanterie saxonne vers Champy[2].

Cependant, l'attitude de l'ennemi porte le général de Failly à croire qu'il nous sera impossible de passer la Meuse à Stenay. D'autre part, l'officier qu'il a envoyé à Stonne n'est pas encore de retour. « Dans l'absence de nouveaux ordres », il juge prudent d'occuper fortement Bois-des-Dames, la « clef du pays, en faisant bonne contenance[3] ». Dès le recul du 17e de ligne, il prescrit de replier toute la division Lespart sur « des positions plus sûres[4] ».

Celle du général de L'Abadie est arrivée à la ferme Harbeaumont. Elle reçoit ordre de relever la brigade Fontanges, qui se rassemblera au nord de Bois-des-Dames. Ses deux batteries (5e et 8e du 2e régiment) prennent position vers la cote 280, à l'est de ce village; leur rôle y est à peu près nul, en raison de la distance[5].

L'infanterie de la division s'établit de Champy-Bas au sud de la cote 280[6].

La brigade Fontanges n'est rassemblée que vers 5 heures du soir; quant à la brigade Abbatucci et aux deux batteries

1. Rapport du commandant Cailloux, *R. H.*, I, 1906, 418.

2. Rapports des capitaines Macé et Deshautschamps, *R. H.*, I, 1906, 419-420; *ibid.*, 337, d'après des renseignements fournis à la Section historique par le général Macé et l'Historique du 20e d'artillerie.

3. Journal Clémeur. Il y a contradiction entre les divers documents au sujet de l'heure à laquelle les nouveaux ordres parviennent à de Failly : les Journaux Clémeur et Piépape portent « vers 5 heures du soir » ; le Journal Lanouvelle « à 1 heure » ; le texte de cet ordre (*R. H.*, I, 1906, 407) « à 2 heures »; l'Historique du 17e de ligne (*ibid.*, 399) « à 2h 30 ». Nous croyons la première de ces heures la plus exacte.

4. Rapport Abbatucci, 4 septembre.

5. Là aussi on constata qu' « une grande partie de nos projectiles » éclataient « au milieu de leur course, bien qu'on eût soin de ne pas déboucher le petit canal de la fusée » (Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie divisionnaire, *R. H.*, I, 1906, 338).

6. 2e bataillon du 88e à Champy-Bas, 1er et 3e bataillons au sud de la cote 28e, le 3e à droite des batteries divisionnaires, le 1er derrière elles ; les 1er et 2e bataillons du 49e à hauteur et à l'est de la ferme Harbeaumont ; le 3e au convoi ; le 14e bataillon de chasseurs, l'escadron divisionnaire et la compagnie du génie en réserve derrière la ferme (*R. H.*).

engagées avec elle, vers 4 heures, elles occupent une nouvelle position à la Côte-Jean, leur droite à la ferme des Tyrônes.

Après avoir suivi le mouvement des batteries de 4 de la réserve, la division Goze est venue s'établir entre le ravin de Bois-des-Dames et celui du château de Belval, au nord de la ferme de Bellevue, servant ainsi de réserve générale derrière la droite du corps d'armée. Malgré ces précautions, de Failly est inquiet pour ses derrières. « Vers 4 heures, il s'aperçoit que la cavalerie ennemie cherche à le tourner sur sa droite, pour se diriger par Nouart et Fossé vers Sommauthe », village qui « est le point culminant de toute la contrée[1] ». Naïvement, le commandant du 5e corps lui prête par là même une importance particulière. Afin d'en conserver la possession, il porte la brigade Nicolas sur un mamelon en arrière de sa droite « et face à l'ouest[2] ».

Enfin, des deux batteries de 12 qui suivaient la division Goze, la 11e du 14e régiment, seule, entre en action à côté de celles de 4, puis sur une position plus avant, le tout sans résultat[3].

Pas plus que de Failly, le prince Georges de Saxe ne se soucie d'engager un combat sérieux. Au moment où la brigade Maussion relève celle du général de Fontanges, il croit que nous prenons l'offensive et prescrit au 102e de se tenir prêt à recueillir les fractions engagées. Lorsque le 3e bataillon atteint la route à l'ouest du bois de Nouart, notre mouvement en avant a déjà pris fin; avec la droite du 103e, il se dispose à marcher sur les Champy. Mais l'intention du prince n'est pas de continuer l'attaque; la reconnaissance qu'il a effectuée lui permet d'évaluer nos forces présentes à une division au moins, avec cinq batteries, une ou deux batteries de mitrailleuses et deux régiments de cavalerie[4].

---

1. Journal Clémeur; voir aussi les Journaux Piépape et Lanouvelle.
2. Avec trois compagnies du 4e chasseurs et une batterie (5e du 6e), Rapport Nicolas, général de Wimpffen, *Sedan*, 366. Ce mouvement est sans doute provoqué par ceux de la cavalerie saxonne ou prussienne.
3. Rapport du chef d'escadron Cailloux, *R. H.*, I, 1906, 418.
4. Rapport du prince, 7h 30 du soir, *État-major prussien*, II, Annexes, 259.

Le gros du XII[e] corps est assez proche pour intervenir, mais le combat prendrait ainsi une extension contraire aux vues du grand quartier général. En outre, l'attention du prince est attirée sur son flanc droit.

Le commandant de l'escadron envoyé le matin vers Montigny rend compte, en effet, que nous avons occupé Halles et Beauclair; dans cette région, des forces françaises considérables semblent se mouvoir vers l'est. Par contre, on n'a aucune nouvelle du 2[e] *Reiter*, à Laneuville. On en conclut que la liaison est interrompue avec ce régiment et qu'il y a lieu de reconnaître vers la Meuse. A 3 heures du soir, le prince adresse à l'avant-garde l'ordre de rompre le combat et de regagner les hauteurs entre Nouart et Tailly. Ce mouvement s'effectue vers 4 heures [1].

Sur les entrefaites, la 45[e] brigade a pris position derrière la gauche de l'avant-garde; un de ses bataillons (3[e] du 108[e]) est à Barricourt, avec la 12[e] division de cavalerie; la 47[e] brigade et l'artillerie de corps sont au sud de Tailly, la 48[e] au sud de Villers-devant-Dun.

Pour être fixé sur la situation vers la Meuse, le prince Georges détache par Tailly vers Beauclair la 45[e] brigade avec deux escadrons du 3[e] *Reiter* et « quelques batteries de la 23[e] division ». Deux bataillons du 108[e] tiennent les deux rives du ruisseau de Tailly et la corne nord-est du bois de Nouart. Deux autres (du 100[e]) bordent également la lisière est du bois de Tailly, d'où ils envoient une compagnie en reconnaissance sur Beaufort.

Mais déjà de nouveaux rapports de la cavalerie signalent la présence à Beaufort et Beauclair de forces « considérables », avec de l'artillerie. Le prince est ainsi conduit à prescrire un mouvement général dans cette direction. La 45[e] brigade se porte sur Halles et Beauclair d'une part, sur Montigny de l'autre. La 47[e] remplace la 45[e] derrière la gauche de l'avant-garde.

---

1. Peu avant, une quatrième batterie saxonne est entrée en jeu au nord-est de Nouart (4[e] lourde) [*État-major prussien*, II, 1026].

On ne tarde pas à reconnaître que tous ces mouvements sont en pure perte; de Montigny à Beaufort, le pays est complètement vide d'adversaires. Les troupes envoyées dans cette direction ont l'ordre de rallier le XIIe corps à Tailly[1].

Sur les entrefaites (4 heures du soir), la 12e division de cavalerie a reçu l'ordre de tourner notre flanc droit pour reconnaître vers Beaumont. Le 102e lui servira de repli, en réoccupant les positions précédemment tenues par le 103e entre Nouart et Champy. Mais le 17e ulans se heurte à des tirailleurs encore embusqués à l'est et à l'ouest de la Côte-Jean; de fortes colonnes sont aux abords de la ferme des Tyrônes; il y a de l'infanterie à Fossé et le gros de la division reçoit des coups de canon au nord-ouest de Nouart. On constate enfin la présence vers Belval et Saint-Pierremont de masses de troupes appartenant, comme on sait, aux 5e et 7e corps.

Dans la soirée, le XIIe corps bivouaque entre Tailly et Barricourt, à l'abri d'un vaste réseau d'avant-postes s'étendant de Montigny par Beaufort jusqu'entre Nouart et Champy; la 12e division est au sud de Tailly, la 48e brigade à Villers-devant-Dun. La communication est rétablie avec le 3e hussards et les escadrons du 3e *Reiter* restés à Stenay. Des patrouilles lancées vers Beaumont aperçoivent un bivouac français au nord de ce bourg; d'autres, qui longent la rive droite de la Meuse, se heurtent auprès d'Ivor à des fractions de la division Margueritte.

Le combat de Nouart coûte aux Saxons 13 officiers et 356 hommes, appartenant surtout au 103e; nos pertes atteignent environ 9 officiers et 250 hommes, dont 7 officiers et 118 hommes pour le seul 17e de ligne[2].

---

1. *État-major prussien,* II, 1027.
2. Rapport Weissenburger. L'Historique du 17e (*R. H.*, I, 1906, 399) porte des chiffres différents. Le 103e perdit 1 officier tué, 12 blessés, 71 soldats tués, 267 blessés (*État-major prussien,* II, Annexes, 261).

D'après G. Bastard, *Sanglants combats*, 192, il y aurait 7 officiers et 150 hommes hors de combat au 17e; 1 officier et 9 hommes au 27e; une dizaine d'hommes au 30e; 1 officier et 52 hommes au 68e.

Suivant les ordres antérieurs, le 5e corps devant marcher sur Stenay, le général de Failly n'avait d'autre parti à prendre que d'attaquer l'ennemi qui lui barrait passage, ne fût-ce que pour connaître ses forces. Mais cette offensive est menée timidement, avec une telle hésitation que nous ne tirons aucun parti d'une réelle supériorité numérique. Dans ces conditions, livrer combat aboutit à verser inutilement le sang du soldat.

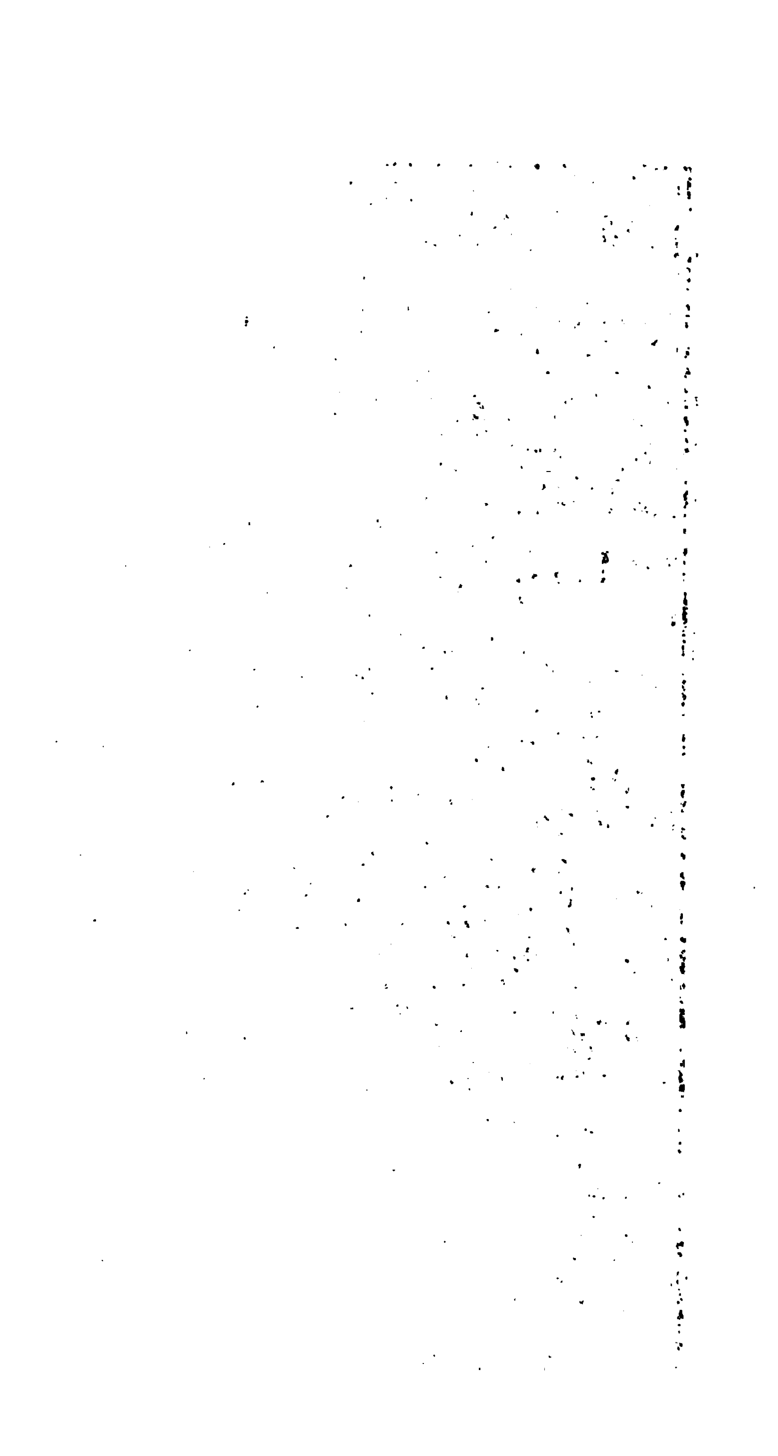
Pour les Saxons, l'opportunité d'un engagement aussi dénué de sanctions pratiques est encore plus contestable. Ils n'ont aucun intérêt à empêcher le 5e corps de marcher vers la Meuse, à l'écart du reste de l'armée. Bien au contraire. Cette prétendue reconnaissance leur coûte plus de 350 hommes; la cavalerie saxonne aurait aisément obtenu autant de résultats, presque sans pertes. L'inertie du général de Failly permet seule au XIIe corps de fatiguer et de retarder nos troupes, sans avoir eu gravement à souffrir d'une attaque aventurée avec l'infériorité du nombre.

Vers 5 heures du soir seulement, le lieutenant-colonel Broye, aide de camp du maréchal, arrive à Bois-des-Dames, portant de nouveau au 5e corps l'ordre de marcher sur Beaumont[1]. Malgré l'heure tardive et la fatigue des troupes, de Failly, croyant savoir qu'il a devant lui « des forces considérables, ne veut pas quitter de suite une position très forte, pour battre en retraite et être poursuivi probablement dans des conditions désavantageuses ». Bien que l'attitude des Saxons n'indique rien de pareil, « il va chercher à dérober son mouvement de retraite, en attendant la nuit et en contenant l'ennemi jusque-là »[2]. Il prescrit de continuer une lente canonnade jusque vers 8 heures du soir, fait allumer de grands feux sur tout le front, comme si les troupes devaient camper sur leurs positions, et même recommande de les multiplier, afin de faire croire à des forces plus considé-

1. Cette heure résulte de l'ensemble des documents. Les *Souvenirs* du maréchal (*R. H.*, I, 1905, 364) portent l'arrivée du colonel Broye à 11 heures du soir, mais toute cette partie des *Souvenirs* paraît fort inexacte.
2. Journal Clémeur.

Carte VI





rables. La cavalerie seule prend les devants vers 5h 30 ; avec les quatre escadrons dont il dispose à Bois-des-Dames, le général Brahaut gagne Beaumont par Vaux-en-Dieulet et Sommauthe ; le reste de la division évacue Beaufort vers la même heure, gagne Bois-des-Dames et suit le même itinéraire. Le tout n'est rassemblé à Beaumont qu'entre 9 heures et 11 heures du soir[1].

A la nuit, l'infanterie et l'artillerie se mettent en marche sous la protection de la brigade Nicolas et de la division L'Abadie, qui doit faire l'arrière-garde. La fatigue des troupes, l'heure tardive et la nature des chemins rendent ce mouvement extrêmement pénible. On suit deux itinéraires jusqu'à La Forge : par les fermes Harbeaumont et des Pêches, d'une part ; par un chemin forestier à l'ouest du Grand-Étang, de l'autre[2]. Ces deux itinéraires se confondent à partir de La Forge, ce qui provoque un extrême encombrement, encore accru par le fait que le chemin devient étroit et difficile au delà de ce point. Enfin, des erreurs de direction se produisent, ajoutant au désordre[3]. « La nuit est des plus obscures. Les troupes, épuisées par les marches précédentes... et le combat de la journée, n'ayant pu avoir de distributions régulières depuis plusieurs jours, tombent de fatigue et de sommeil. Les hommes, à la faveur des ténèbres, se couchent et s'endorment dans les fossés et les taillis. La colonne s'allonge indéfiniment et, n'avançant qu'avec une extrême lenteur,... doit souvent s'arrêter, pour que les chefs de corps et leurs officiers puissent faire rejoindre autant que possible... » Bien que la distance soit

1. Journal de la brigade Bernis, *R. H.*, I, 1906, 402 ; Journal Clémeur ; le Journal Piépape porte que la cavalerie partit à 9 heures seulement de Bois-des-Dames ; le Journal Lanouvelle mentionne, contre toute vraisemblance, qu'elle devait couvrir la retraite.

2. D'après la *R. H.*, I, 1906, 345, l'ordre de marche aurait été celui-ci : brigade Saurin (division Goze) encadrant les ambulances et les bagages, la division Lespart, la réserve d'artillerie moins les 6e et 10e batteries du 2e régiment, provisoirement rattachées à la division L'Abadie ; la réserve du génie, la brigade Nicolas, la division L'Abadie (brigade Maussion seulement) ; la queue de celle-ci ne partit qu'à minuit. Il est permis de croire que l'ordre de marche fut beaucoup moins régulier, vu les circonstances.

3. Historiques des 46e et 17e de ligne, *R. H.*, I, 1906, 387-398.

de 12 kilomètres à peine, à 3 heures du matin seulement la tête de colonne atteint Beaumont. Le chef d'état-major du corps d'armée, général Besson, a pris les devants pour fixer les emplacements de bivouac, mais il arrive à 1 heure, lorsque la cavalerie est déjà installée, en sorte que les différentes unités se placent pêle-mêle [1], « se préoccupant beaucoup plus de prendre le repos qui leur est si nécessaire que d'assurer d'une manière efficace le service de surveillance qui doit les protéger...

« La plupart des officiers et des hommes étaient à jeun et n'avaient pu se procurer de quoi manger ce jour-là. Les forces de tout le monde étaient à bout; après avoir combattu la plus grande partie de la journée et marché toute la nuit, le soldat épuisé s'endormait là où il s'arrêtait et l'officier... parvenait à grand'peine à se faire obéir. Un état d'engourdissement général s'est emparé du corps d'armée. L'homme a donné tout ce qu'il avait de forces : inutile de lui en demander davantage [2]. »

Le dernier élément de la division L'Abadie n'arrive qu'à 7 heures du matin [3]; derrière lui, la route est semée de traînards, dont la plupart tomberont aux mains de l'ennemi [4]. L'heure approche où le 5e corps va être la victime expiatoire des fautes du commandement et des états-majors.

Tandis que le XIIe corps est ainsi au contact immédiat de nos troupes, à gauche la Garde conserve en général ses emplacements de midi. Le soir, sa cavalerie et l'avant-garde de la 1re division bivouaquent à Harricourt, le gros à Bar et Buzancy, la 2e division à Thénorgues et Briquenay. Un escadron du 2e ulans de la Garde est à Boult-aux-Bois et Germont; ses patrouilles constatent qu'Autruche, Authe et Belleville ont été évacués; deux escadrons du 1er ulans restent la nuit au nord de Fontenois, dans le voisinage immé-

1. Journal Clémeur; Historique du 68e.
2. Journal Clémeur.
3. *R. H.*, I, 1903, 346, d'après des notes de M. le général Edon, détail confirmé par les Souvenirs inédits du maréchal.
4. Journal Clémeur.

diat du bivouac du 7ᵉ corps à Saint-Pierremont. Quelle meilleure preuve de l'insuffisance de notre système de sécurité !

Enfin, le IVᵉ corps a continué sa marche sur Nantillois. La 7ᵉ division et l'artillerie de corps sont à Rémonville, la 8ᵉ à Bayonville, avec le quartier général de la IVᵉ armée.

Quant à la IIIᵉ armée, elle a poursuivi son mouvement vers le nord dans les conditions fixées par l'ordre de Moltke daté du 28 à 11 heures du soir. Des deux corps bavarois, le Iᵉʳ est à Sommerance et Saint-Juvin, le IIᵉ atteint, après une marche pénible, les environs de Cornay, sur la rive gauche de l'Aire. Le Vᵉ corps et les Wurtembergeois arrivent à Grand-Pré et Montcheutin, avec une avant-garde à Beffu; le XIᵉ corps à Monthois et Saint-Morel. Le VIᵉ a été mis en mouvement sur Varennes par le prince royal; pendant la marche, il reçoit du grand quartier général un nouvel ordre, oblique sur Vienne-le-Château et Condé-lès-Autry où s'établit son avant-garde. Le prince passe la nuit à Senuc.

Des divisions de cavalerie de la IIIᵉ armée, la 4ᵉ est restée à Vouziers, arrêt malaisément explicable; la 2ᵉ s'est portée aux environs de Gratreuil. Cette dernière rapporte que, d'après un ouvrier belge, 100,000 hommes seraient arrivés de Paris et de Cherbourg à Reims; des troupes se rassembleraient aussi à Soissons. De même, une patrouille revenant des environs de Reims prétend avoir vu de forts rassemblements à l'ouest de cette ville.

Quant à la 5ᵉ division, elle s'est portée sur Attigny pour menacer nos communications et a même coupé la ligne ferrée à Faux, entre Rethel et Mézières. De Vouziers, la 6ᵉ a fait surveiller par la 15ᵉ brigade nos troupes de Voncq, Quatre-Champs et Boult-aux-Bois. Le 16ᵉ hussards, observant notre retraite de Voncq sur Le Chesne, est arrêté par des traînards du 1ᵉʳ corps[1] demeurés dans le premier de ces villages. Deux de ses escadrons (1ᵉʳ et 2ᵉ) attaquent directement, pied à terre, tandis que les deux autres (3ᵉ et

1. *R. H.*, I, 1906, 351. L'État-major prussien mentionne une *arrière-garde*, contre toute vraisemblance.

4[e]) passent l'Aisne à Brizy pour nous prendre à revers. Après un court combat, les Prussiens s'emparent de Voncq qu'ils incendient méthodiquement. Une quarantaine de prisonniers tombent entre leurs mains, parmi lesquels des zouaves, des tirailleurs et des francs-tireurs. Les hussards n'ont perdu que 5 hommes et 11 chevaux. Leur 4[e] escadron pousse ensuite jusqu'au Chesne qu'il trouve encore occupé par le 1[er] corps. Il continue d'observer nos mouvements[1].

Le roi Guillaume s'est rendu le 29 à Grand-Pré, où il reçoit d'importantes nouvelles. Dès 9 heures du matin, le prince royal de Saxe fait connaître que nous avons évacué nos positions de Bar ; par suite, la IV[e] armée a marché vers la route de Buzancy à Stenay. A 3[h]45 survient un rapport de la Garde portant que nous occupons Germont et Autruche ; en arrière, de longues colonnes se meuvent vers Beaumont ; une division stationne à Champy. A 4[h]30, la 6[e] division de cavalerie rend compte qu'elle tient Voncq, mais que des troupes de toutes armes et de nombreux trains sont au Chesne ; nous avons encore des fractions dans Quatre-Champs, Boult-aux-Bois et Belleville.

En outre, Moltke a chargé deux de ses officiers de reconnaissances dont le résultat lui est connu dans la soirée. Le lieutenant-colonel von Brandenstein, envoyé au XII[e] corps. à Nouart, écrit que Bois-des-Dames, Champy et Beauclair sont occupés. A sa rentrée, après 8 heures du soir, il rapporte que la présence de deux de nos corps d'armée à Saint-Pierremont et Bois-des-Dames paraît certaine ; il y a aussi des troupes françaises à Beaumont. Le lieutenant-colonel von Bronsart, qui revient à 9 heures de sa reconnaissance, a également observé nos bivouacs de Saint-Pierremont, mais trouvé Germont et Autruche évacués. Enfin, les dépêches enlevées au capitaine de Grouchy sont parvenues dans l'après-midi au grand quartier général.

L'ensemble des renseignements ainsi recueillis montre avec certitude que l'armée de Châlons marche au nord-est

1. *État-major prussien*, II, 1031. Voir *suprà*, p. 324.

vers la Meuse. Sa masse sera le lendemain matin entre Le Chesne et Beaumont ou au sud [1]. Le roi prescrit de porter le 30 août les deux armées sur cette ligne, afin d'attaquer avant que nous ayons atteint la Meuse.

« A droite, la IVe armée devra dépasser, à 10 heures du matin, la ligne Beauclair—Fossé pour marcher sur Beaumont. Elle disposera des chemins à l'est de la grand'route de Buzancy à Beaumont. La Garde, qui sera d'abord en réserve, aura évacué cette voie pour 8 heures.

« La IIIe armée, après avoir rompu de bon matin, dirigera sa droite sur Beaumont par Buzancy. Elle se tiendra prête à soutenir avec deux corps l'offensive de S. A. R. le prince royal de Saxe, tandis que les deux autres corps continueront d'abord dans la direction du Chesne... »

C'est donc une bataille décisive que veut engager Moltke le 30 août. Sans l'isolement du 5e corps, que la nullité du commandement français exposera seul aux coups de l'adversaire, son attente ne serait pas trompée.

Plus encore que les précédentes, cette journée du 29 août est funeste au moral de l'armée. On a vu l'état du 5e corps après sa retraite de nuit. Dans le reste de nos troupes, les dispositions d'esprit sont à peine meilleures. Voici ce qu'écrit un officier d'état-major du 1er corps, l'un des moins mal conduits : « ... Plus le temps presse, plus on semble prendre plaisir de le perdre. Nous avons fait, du 23 au 29, en six jours, 74 kilomètres, un peu moins de 20 lieues!... Oh ! quelle lourde responsabilité pour l'empereur et pour le maréchal ! Mais ils ont donc perdu le peu de bon sens que la nature a dévolu à tout être humain ?... Nous partons pour Raucourt, à 8 kilomètres au nord, dans l'après-midi seulement. Et nous nous arrêtons là ! C'est... à crier à la trahison, comme bien des soldats semblent n'être pas éloignés de le faire [2]... » Un autre témoin est non moins attristé : à l'état-major du 1er corps, « on est mécontent de l'esprit

---

1. Les termes de la *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 263, n° 236, 29 août, 11 heures du soir, ne concordent pas avec le texte de l'État-major prussien.

2. *De Freschwiller à Sedan*, 66.

des troupes; elles manquent de cohésion, de confiance, de discipline; le service des vivres laisse beaucoup à désirer; l'artillerie, depuis plusieurs jours, n'a pas reçu ses fourrages; ses chevaux sont épuisés de fatigue et de besoin. Tout le monde crie contre la cavalerie et contre ceux qui la commandent; elle n'est pour l'armée qu'un embarras; loin de lui fournir des éclaireurs, elle lui demande des gardiens. Enfin, tout se ressent de l'indécision du maréchal[1]... ».

Les privations sont grandes, en effet, pour les troupes. Leur solde même n'est pas toujours assurée[2]. Les distributions sont à l'état d'exceptions[3]. Non seulement hommes et chevaux sont peu ou point nourris, mais les fatigues inutiles ou excessives ne leur sont jamais épargnées, même quand il serait facile.

A cette armée, déjà dans la pire des situations, mûre pour un désastre, on imagine d'enlever encore quelques-uns de ses cadres[4]. Le maréchal prescrit des mutations au moins inutiles, comme le passage des 1er et 2e régiments de marche du 12e au 1er corps[5]. Le 5e lui-même va changer de chef[6]. Certes, le général de Failly a été plus que médiocre depuis le début des opérations, mais comment le remplacer à la veille d'une grande bataille? On ne change pas le conducteur au passage d'un gué, dit le proverbe anglais.

On ne peut s'étonner, dès lors, des symptômes de faiblesse que trahissent les troupes[7]. Les populations ne cachent pas davantage leur appréhension, à la vue de l'immense désordre[8].

---

1. Docteur Sarazin, *loc. cit.*, 94.
2. De Narcy, 196.
3. Historique du 46e, *R. H.*, I, 1906, 386. Voir ce qui a été dit pour le 5e corps.
4. Ordre du maréchal, 29 août, prescrivant de faire partir sans retard et sans exception pour les dépôts les officiers qui en font partie et ceux nommés aux 5e et 6e compagnies à former dans les quatrièmes bataillons (*R. H.*, I, 1906, 367).
5. Voir *suprà*, p. 325.
6. Le ministre au maréchal, d. t., 10h 30 du matin, annonçant le départ de Wimpffen (*R. H.*, I, 1906, 365).
7. Abbé Defourny, curé de Beaumont, *L'Armée de Mac-Mahon et la bataille de Beaumont*, 34 et *passim*.
8. Général Lebrun, 57.

Les renseignements qui parviennent au maréchal justifient toutes les craintes. Dès 8h 50 du matin, on l'informe que 15,000 hommes d'infanterie allemande ont passé à Châlons la nuit du 28 au 29 et sont partis le matin pour Suippes; 25,000 arrivés le matin par la route de Troyes seraient repartis le même jour sur Sainte-Menehould[1]. A 2h 35 du soir, on annonce que « les princes et le gros des forces qu'ils commandent » ont pris cette ville pour direction[2]. La cavalerie allemande se montre vers Rethel, Vouziers et Monthois[3]. La ligne ferrée de Reims à Mézières est coupée entre Amagne et Saulces[4]. Le parc du 6e corps a dû partir de Poix le 28 dans la nuit, par suite du voisinage de l'ennemi. On craint pour la sûreté des convois réunis à Mézières[5]. Enfin, on signale l'ennemi dans les bois de Stenay et de Dun, à Mouzay[6], c'est-à-dire sur notre front.

Dans ces conditions, continuer de marcher vers l'est, alors que deux armées allemandes sont prêtes à nous couper toute retraite, est un acte de folie véritable. Si le maréchal ne croit pas devoir forcer le passage de la Meuse à Stenay, malgré la faiblesse relative de l'ennemi dans cette direction, comment peut-il songer à décrire vers le nord un crochet dont le premier résultat sera d'allonger sa marche, c'est-à-dire d'accroître les chances d'une rencontre? Il n'a donc que deux partis à prendre : livrer bataille à l'ouest de la Meuse — et il serait déjà bien tard — ou se retirer au plus vite sur Mézières.

Mais tout indique de sa part l'intention de continuer vers

---

1. Le ministre au maréchal, d. t., 8h 50 du matin, *R. H.*, I, 1906, 436. D'après un autre télégramme (le procureur impérial d'Épernay au ministre de la justice, 8h 55 du matin), ces 25,000 hommes, arrivés le 28 à Châlons, seraient repartis le même jour pour Sainte-Menehould.

2. Le général commandant la 4e division territoriale au ministre de la guerre, d. t.

3. Le ministre au maréchal, d. t., 11h 55 du matin, *R. H.*, I, 1906, 367.

4. Le général commandant la subdivision des Ardennes au ministre, d. t., 8h 15 du soir, *R. H.*, I, 1906, 440.

5. Le colonel Châtillon au général Forgeot, d. t., 9h 16 du soir; le général Mitrecé au même, d. t. et lettre, 11 heures et 11h 30 du soir, *R. H.*, I., 1906, 366, 367.

6. Le procureur impérial de Montmédy au ministre de la justice, d. t., 7h 15 du soir.

Montmédy. Il prend la tardive précaution d'alléger l'armée en faisant vider toutes les voitures de réquisition chargées de vivres. Elles transporteront à Mézières les malades ou les éclopés. On y renverra aussi les chevaux indisponibles. « Les bagages des corps seront réduits au strict nécessaire [1]. » Le maréchal demande à Palikao de faire transporter à Montmédy les approvisionnements et les munitions réunis à Mézières [2].

Enfin, le soir, il a avec le général Ducrot une longue conférence dans laquelle il est décidé que l'armée se portera vers Thionville par la rive nord de la Chiers, afin de chercher à donner la main à Bazaine [3]. Ainsi l'armée va cheminer dans l'étroite bande de terrain comprise entre la frontière et la Chiers. Le maréchal ne paraît pas soupçonner les risques devant fatalement en résulter. Il croit parer au danger le plus pressant en mettant la Meuse entre lui et ses adversaires.

Il faut dire qu'une communication de Bazaine l'encourage à cette suprême folie. Elle lui parvient dans l'après-midi, à Raucourt, venant de Thionville : « Le colonel Turnier fait savoir qu'il reçoit de Metz pour être communiquée à l'armée française, s'il est possible, une dépêche ainsi conçue : « Nos « communications sont coupées, mais faiblement; nous « pourrons passer quand nous voudrons, et nous vous at- « tendons [4]. »

Ainsi non seulement Bazaine ne s'est pas mis en route, comme le croyait naguère le maréchal, mais il attend son salut d'une armée plus faible que la sienne, apparemment chargée de lui frayer passage.

---

1. Le maréchal au général Forgeot, ordre, *R. H.*, I, 1906, 365.
2. D. t. ch., 2h 15 du soir, *R. H.*, I, 1906, 365.
3. *R. H.*, I, 1906, 357, d'après les papiers du général Broye.
4. Dépêche confiée par le colonel Turnier, le 27 août, à M. Lallement, procureur impérial, de passage à Thionville. Ce magistrat la remit au général de Beurmann, commandant supérieur de Sedan, qui chargea un industriel de Mouzon, M. Hulme, de l'apporter au maréchal. Ce dernier ne garda aucun souvenir de cette communication. Il déposa dans ce sens au moment du procès Bazaine (*R. H.*, I, 1906, 367 ; voir aussi les *Souvenirs* du maréchal, *ibid.*, 364).

L'armée de Châlons, elle aussi, a cherché à communiquer avec Metz. Le 29, à 1 heure du soir, M. Lagosse, maire de Montgon, revient de Thionville à Raucourt. Le général Ducrot, de sa propre initiative, semble-t-il, l'avait chargé de transmettre la dépêche suivante à Bazaine par l'intermédiaire du colonel Turnier : « Le maréchal de Mac-Mahon arrive, le général Ducrot le remplace dans le commandement de son corps d'armée. L'armée française sera le 27 au soir à Stenay. Tenez-vous prêt à marcher au premier coup de canon. »

En effet Turnier confie ce message à trois hommes sûrs, destinés à le porter au maréchal Bazaine. Deux arrivent au Ban-Saint-Martin dans l'après-midi du 29 [1]. Une liaison précaire est donc établie entre nos deux armées, malgré tant d'obstacles.

1. *Procès Bazaine*, Rapport Rivières.

XIX

LA SURPRISE DE BEAUMONT (30 AOUT)

Intentions du maréchal. — La IVe armée. — La IIIe armée. — Le champ de bataille de Beaumont. — La matinée au 5e corps. — Mac-Mahon à Beaumont. — Ordres en vue du départ. — Le grand rapport. — La marche du IVe corps. — L'ouverture de la canonnade.

Le matin du 30 août, l'armée de Châlons est coupée par la Meuse en deux fractions inégales. Suivant les ordres du maréchal, celle encore à l'ouest de cette rivière doit la passer, le 1er corps à Remilly, les 5e et 7e à Mouzon, « et s'établir aux environs de Carignan, pour marcher ensuite sur Montmédy par la rive gauche de la Chiers ». Le 12e corps, déjà en position à l'est de Mouzon, y restera jusqu'à ce que l'armée soit tout entière sur la rive droite. Le principal avantage que Mac-Mahon voit à ce mouvement est qu'il mettra « le plus tôt possible la Meuse entre l'ennemi et nous[1] ». Mais, pour se rendre d'Osches et de Beaumont à Mouzon, nos deux corps de droite, les 5e et 7e, vont effectuer, soit une marche de flanc, soit une retraite à proximité immédiate des têtes de colonnes allemandes, au prix de risques évidents.

Dans la soirée du 29 août, nous occupons encore tout le pays compris entre Champy, Belval et Saint-Pierremont, devant le front de l'armée de la Meuse ; on évalue nos forces à deux ou trois corps d'armée. Fort avant dans la soirée, des reconnaissances des 2e *Reiter* et 3e hussards parties de Stenay montrent que nous avons des troupes à Beaumont, mais qu'une partie de l'armée a passé la Meuse et poussé des fractions jusque vers Inor. De ces renseignements et de notre attitude générale, l'état-major du prince royal de Saxe

1. Souvenirs inédits, *R. H.*, I, 1906, 588.

déduit que l'intention de Mac-Mahon est de concentrer le 30 toute son armée sur la rive droite. En opérant avec rapidité, il sera possible d'atteindre et de battre les corps attardés sur la rive gauche. Des ordres sont donnés dans ce sens le soir du 29.

Entre minuit et le point du jour, les avant-postes du XII[e] corps observent que nous évacuons nos positions, mais ils supposent que c'est pour marcher vers Stenay. Peu après, de leur droite, on rend compte que la liaison est rétablie avec la cavalerie saxonne détachée dans cette ville. Il s'y trouve un bataillon[1] et la forêt de Dieulet, au nord-ouest, n'est pas occupée par nous. On en conclut que nous nous sommes portés, non sur Stenay, mais vers le nord. De nouveaux rapports confirment cette hypothèse. Des patrouilles de la Garde, qui ont pu dépasser Fossé sans obstacles, affirment que les troupes observées le 29 en ce point et à Nouart ont marché sur Beaumont. Quant au corps stationné à Osches, les renseignements font encore défaut, mais il est extrêmement probable que nous tiendrons à Beaumont pour couvrir sa retraite au delà de la Meuse.

Sur les entrefaites, le prince royal de Saxe reçoit l'ordre de Moltke daté de 11 heures du soir[2], d'après lequel les deux armées doivent marcher sur Le Chesne et Beaumont. Par suite, à 3 heures du matin, le IV[e] corps est invité à se porter sur Nouart et Fossé, le XII[e] sur Beauclair et à l'ouest du bois de Nouart. Ils s'y rassembleront et feront la soupe, de façon à être prêts à marcher pour 10 heures[3].

L'arrivée des derniers rapports d'avant-postes motive un nouvel ordre, lancé vers 6 heures. La division de droite du XII[e] corps et la 12[e] division de cavalerie, partant de Beauclair, gagneront à Laneuville la route de Stenay à Beaumont; celle de gauche ira du bois de Nouart par Beaufort

---

1. 1[er] du 108[e] destiné à être relevé par le 3[e] du 103[e] (*État-major prussien*, II, 1035).
2. Voir *suprà*, p. 349.
3. Voir le texte de cet ordre, *État-major prussien*, II, Annexes, 264. Il doit y avoir une division d'infanterie en chacun de ces points.

à la ferme de Belle-Tour, à travers la forêt de Dieulet. Au débouché de celle-ci, elle obliquera plus au nord.

Quant à la 7e division, elle suivra le chemin de Nouart à Champy-Haut et à Belle-Tour par le bois de Belval; la 8e division se portera directement de Fossé sur Beaumont par Belval et le bois du Petit-Dieulet. Le terrain à parcourir étant particulièrement boisé au centre, le prince royal de Saxe recommande d'affecter l'artillerie de corps aux colonnes des ailes.

Enfin la Garde, qui a été invitée à laisser dès 8 heures du matin la route de Buzancy à Beaumont libre pour la IIIe armée, reçoit l'ordre d'être rassemblée à 10 heures à l'ouest de Nouart [1].

Ainsi l'armée de la Meuse va déboucher des bois au sud de Beaumont sur quatre colonnes de division, son troisième corps en seconde ligne vers Nouart.

A 8 heures du matin le prince réunit ses commandants de corps d'armée à Bayonville et leur expose la situation. Pour éviter de combattre isolément un adversaire supérieur en nombre « et prêt à la résistance », il prescrit à chaque colonne de s'arrêter à la lisière des bois, en n'engageant tout d'abord que son artillerie, et d'attendre l'entrée en ligne des divisions voisines. Au cas où les chemins indiqués d'après la carte seraient inutilisables, on suivrait tout au moins les directions générales prescrites. Enfin le prince fait prévoir l'intervention de la IIIe armée à la gauche du IVe corps [2].

A la réception de l'ordre de Moltke, le prince royal de Prusse a donné des instructions dans le même sens. Les deux corps bavarois auront à soutenir l'attaque de Beaumont. A 6 heures du matin, le Ier marchera en deux colonnes, de Sommerance et de Saint-Juvin sur Buzancy et Bar, puis, par Sommauthe, vers la route de Stonne à Beau-

---

1. Voir les deux ordres datés de 3 heures et de 6 heures du matin, *État-major prussien*, II, Annexes, 264-266.

2. Après cette réunion, le prince se rend par Nouart aux environs de Fossé (*État-major prussien*, II, 1036).

mont; le IIe partira une heure plus tard des environs de Cornay pour aller s'établir en réserve à 2 kilomètres au sud de Sommauthe. Le Ve corps marchera de Grand-Pré et de Beffu par Briquenay et Authe sur Osches. De là il s'engagera à droite ou à gauche, selon les circonstances. La division wurtembergeoise se portera de Grand-Pré par Longwé, Boult-aux-Bois et Châtillon sur Le Chesne; le XIe corps de Monthois et de Saint-Morel sur le même point, par Vouziers et Quatre-Champs, une flanc-garde marchant par Terron.

Les gros du Ve corps, des Wurtembergeois et du XIe corps se mettront en marche à la même heure que le Ier corps bavarois, précédés de leurs avant-gardes. Quant au VIe corps, il a l'ordre d'aller jusqu'à Vouziers et d'y cantonner sur la rive gauche de l'Aisne.

La 2e division de cavalerie se portera de Gratreuil par Senuc au nord de Buzancy; de Vouziers, la 4e « suivra » le XIe corps jusqu'à Quatre-Champs, puis ira sur Châtillon pour y demeurer disponible. Les deux autres divisions inquiéteront nos derrières, la 5e allant d'Attigny vers Tourteron, la 6e de Vouziers à Sémuy par Voncq. De là elles jetteront des partis vers le nord, en observant le nouvel adversaire signalé dans la direction de Reims [1].

Au sud et à l'ouest de Beaumont-en-Argonne s'étend un massif ininterrompu de bois portant divers noms, forêts de Jeannet et de Dieulet, bois du Port-Gérache, du Petit-Dieulet, de Sommauthe, des Murets, du Grand-Dieulet. Entre la Meuse et la route de Stonne à Beaumont, vers Warniforêt, leur lisière dessine une sorte d'amphithéâtre dont le centre est occupé par Beaumont, point de convergence d'une série de ravins reliés par un ruisseau à la rivière, vers Létanne.

Au débouché des bois vers les fermes de Belle-Tour et de Beaulieu, l'horizon est masqué par des hauteurs dominantes,

---

1. *État-major prussien,* II, 1037; texte de cet ordre, *ibid.*, Annexes, 262. Voir *suprà*, p. 347.

dont la plus élevée, celle des Gloriettes, jalonne l'extrémité est et descend vers la Meuse en pentes raides. La ville de Beaumont est située au nord, dans une cuvette dominée de toutes parts. Au delà, le terrain se relève en effet, pour atteindre des cotes plus élevées qu'au sud. Un éperon, celui de Sainte-Hélène, couronné par le bois Failly (cotes 252-241), force la Meuse à décrire un coude très marqué.

Au nord-ouest, des pentes ascendantes conduisent à la cote 302, vers la ferme de La Sartelle, au sud-ouest du bois de Givodeau. Dans la direction de la Meuse le terrain s'abaisse brusquement, tandis que, au nord-est, vers Mouzon, il descend en pentes douces dans l'angle de la rivière et du ruisseau de Yoncq, non sans se relever encore une fois entre Pourron et Villemontry sous la forme d'un mouvement de terrain isolé, le mont de Brune, et d'une croupe commandant la grande boucle de la Meuse, entre Villemontry et la ferme de Givodeau.

Pour résumer les traits essentiels de cette description, on dira que les positions au sud de Beaumont, dans le voisinage immédiat des bois, sont intenables ainsi que la ville, commandée de tous côtés. Au nord, l'éperon de Sainte-Hélène et la ferme de La Harnoterie jalonnent une ligne susceptible d'une défense énergique, mais les communications en arrière sont assez difficiles, à travers des taillis malaisément franchissables en dehors des chemins.

La nuit et la matinée précédentes, le 5e corps a établi fort irrégulièrement, comme on sait, ses bivouacs autour de Beaumont : ceux des divisions Goze, Lespart et de la réserve d'artillerie au sud, entre le chemin de la ferme Beauséjour et la route de Stenay, les troupes les plus avancées vers la cote 212 ; la division L'Abadie et l'artillerie du général de Lespart entre les routes de Mouzon et de Stonne, au nord-ouest ; la cavalerie entre les routes de Stonne et de Sommauthe, à l'ouest. Les fermes avoisinantes, de La Thibaudine à Beaulieu, ne sont pas occupées. Il n'y a, semble-t-il, qu'une grand'garde fournie par le 17e de ligne, sur la

route de Stenay[1], sans doute à très faible distance. Pas une patrouille n'est envoyée dans les bois voisins.

Suivant la déplorable coutume du temps, les officiers généraux et les états-majors ont abandonné leurs troupes et cantonné dans Beaumont. Quantité d'autres officiers suivent cet exemple, soit pour coucher dans ce bourg, soit afin d'y déjeuner[2]. De même, en l'absence de toute distribution régulière, une foule d'hommes vont à Létanne ou jusqu'à Pouilly, en quête de vivres ou de tabac. Les chevaux de l'artillerie sont conduits tous ensemble à l'abreuvoir, ou peu s'en faut[3]. En résumé les précautions ordonnées par la plus vulgaire prudence n'ont pas été prises. Néanmoins la quiétude de chacun « dépasse tout ce que l'on peut imaginer[4] ».

Le matin, Mac-Mahon quitte Raucourt, dans l'intention de se rendre compte de la situation « des 5e et 7e corps, les seuls en présence de l'ennemi ». Lorsqu'il arrive à Beaumont[5] entre 7 et 8 heures, le général de Failly est encore couché. Il rend compte au maréchal des événements survenus, sans avoir une idée bien nette des forces ennemies qu'il avait la veille devant lui. C'est au point qu'il ignore s'il a eu « affaire à une division ou à plusieurs corps d'armée[6] ». Néanmoins il n'est nullement inquiet.

1. *R. H.*, I, 1906, 576. La même revue, p. 578, mentionne *des grand'gardes*, mais aucun document à notre connaissance n'en indique, celle du 17e à part. L'historique du 19e bataillon de chasseurs porte expressément qu'il n'y en eut point. Voir aussi l'État-major prussien, II, 1043.

2. Abbé Defourny, 33, 63 et *passim ;* historique manuscrit du 46e, *R. H.*, II, 1906, 184 ; colonel Duban, *loc. cit.*, 204.

3. Abbé Defourny, 63.

4. Général Canonge, II, 187.

5. Le maréchal dit à l'Enquête « vers 5 heures » (Dépositions, I, Mac-Mahon, 36). Il écrit *à 6h 30* (Souvenirs inédits, *R. H.*, I, 1906, 588) et la *R. H.*, *ibid.*, 567, reproduit la même heure. Mais il semble que son passage à Beaumont ait lieu plus tard : le Journal Clémeur (*ibid.*, II, 1906, 163) porte « entre 6 et 7 heures » ; le Journal Piépape (*ibid.*, 173) « vers 7 heures » ; le Journal Lanouvelle (*ibid.*, 175) « vers 8 heures » ; l'abbé Defourny (p. 63) « à 8 heures ». D'après le prince Bibesco, p. 95, Mac-Mahon rencontre Douay à Osches vers 8 heures ; il a dû partir vers 7 heures pour faire, à l'allure vive qui lui est habituelle, les 10 kilomètres qui séparent Beaumont d'Osches.

6. Souvenirs inédits ; « Comme je le pressais, il m'avoua qu'il ne savait pas bien s'il avait devant lui dix mille ou soixante mille hommes » (*Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 36).

Mac-Mahon lui fait observer « l'importance » de mettre au plus tôt « la Meuse entre l'ennemi et nous », le pressant de gagner Mouzon dès que ses troupes seront rassemblées. Mais le général lui objecte « l'état d'épuisement » dans lequel se trouve son corps d'armée. « Après toutes ces pénibles journées de marche et de combat », pendant lesquelles les distributions régulières ont fait défaut, il est impossible « de le remettre en route, sans lui avoir donné quelques heures de repos et lui avoir fait distribuer des vivres ». Dès que les hommes se seront un peu reposés, séchés, et qu'ils auront pris quelque nourriture, le 5e corps marchera sur Mouzon.

Le maréchal admet le bien fondé de ces raisons et part, recommandant encore une fois « de ne pas perdre un seul instant[1] ».

Après son départ, de Failly donne des ordres en vue de la mise en route. Les chevaux de main, ceux indisponibles seront dirigés sans retard sur Mézières. On remplacera les munitions consommées. Détail qui en dit long sur l'état moral du corps d'armée, ayant à demander aux troupes de nouvelles fatigues, le général croit devoir faire luire à leurs yeux la trompeuse perspective d'un ravitaillement[2].

---

1. Journal Clémeur, *R. H.*, II, 1906, 163. D'après les Souvenirs inédits, le général aurait reçu avis de l'arrivée de l'arrière-garde avant le départ de Mac-Mahon ; suivant l'Enquête, c'est en partant de Beaumont, que le maréchal rencontre l'officier annonçant cette arrivée. D'après le Journal Clémeur, les derniers détachements seraient arrivés au bivouac « deux heures à peine » avant l'entrevue du maréchal et de Failly.

Le 5e corps attend son convoi resté au Chesne le 27. Il arrive vers 9 heures, mais à peu près vide (Historique manuscrit du 46e).

2. Ce morceau vaut d'être reproduit : « Le maréchal de Mac-Mahon, commandant l'armée, a donné l'assurance que les vivres pour le 5e corps étaient assurés pour quatre jours sur la rive droite de la Meuse, à environ 2 kilomètres sur le chemin qui va de Mouzon à Vaux, pays non encore dévasté. Sur la rive gauche de la Meuse, il est impossible de trouver des vivres ; le pays est épuisé par les deux armées. Il y a donc urgence d'aller aux vivres, outre la nécessité militaire de rejoindre le maréchal Bazaine et d'éviter sur ses derrières des combats qui arrêtent la marche sans grand résultat militaire.

« Les officiers et les soldats comprendront la nécessité de marcher en avant aujourd'hui même.

« En conséquence, le 5e corps se mettra en marche aujourd'hui pour se porter sur Mouzon (8 kil.), traverser la Meuse et prendre position à 2 kilomètres, position sur laquelle des vivres sont rassemblés » (*R. H.*, II, 1906, 178).

Quant à la mise en marche, elle aura lieu à midi pour le 5e lanciers, chargé de garder le convoi de vivres destiné au 5e corps. Mais la brigade Maussion, qui fera l'avant-garde, ne doit partir qu'entre 1 heure et 2 heures, les distributions faites et « la soupe mangée ». Un planton « envoyé à l'état-major général » fera connaître le moment précis de ce départ[1].

A 9 heures a lieu, chez le maire de Beaumont, un « grand rapport » auquel assistent les divisionnaires et chefs de service. Leurs comptes rendus ne mentionnent « aucun détail particulier qui puisse faire supposer que la marche du 5e corps ait été suivie par l'ennemi. Les grand'gardes[2] n'ont nullement signalé sa présence et, d'après tous les renseignements recueillis, il y a tout lieu de supposer que ses différentes colonnes ont continué leur mouvement sur Stenay, dont le pont a été rétabli[3] ».

On accepte aisément cette hypothèse, faite pour la tranquillité de chacun. D'ailleurs la cavalerie ne donne aucun renseignement qui la contredise, « et le général de Failly a confiance en elle, après tous les ordres qu'il lui a donnés et renouvelés... au sujet des reconnaissances journalières... ». Oubliant que sa responsabilité personnelle n'est nullement dégagée par celle de ses inférieurs, il porte toutes ses préoccupations sur la remise en ordre des régiments, leur ravitaillement, le nettoyage des effets et des armes. Il décide qu'il est inutile de déplacer les bivouacs, malgré leur disposition vicieuse : « Ce serait fatiguer les troupes sans nécessité, puisque ces camps vont être levés dans quelques heures[4]. » Ils le seront en effet, mais autrement que ne pense de Failly.

Une note détonne dans ce parti pris d'optimisme :

Au nom de ses collègues, le général de L'Abadie insiste

1. Ordre de mouvement, *R. H.*, II, 1906, 178.
2. Voir *suprà*, p. 359.
3. Journal Clémeur reproduisant le général de Failly, *Opérations et marches du 5e corps*, p. 45.
4. Journal Clémeur.

« pour que la manière de conduire le corps d'armée soit modifiée ». Une trêve indispensable doit être « apportée aux marches forcées continuelles, entremêlées de combats », qui démoralisent la troupe. « Nous n'avons plus nos divisions dans la main, s'écrie le général avec feu ; au jour d'une grande action, nous ne pourrions répondre de rien. » A ces reproches trop justifiés, de Failly se borne à répondre que les marches et contremarches incriminées résultent des ordres du maréchal. Le général ne peut y remédier personnellement, mais il en fera « l'observation » au commandant en chef[1]. Certes la responsabilité de celui-ci est lourde, mais de Failly n'est-il pour rien dans l'état lamentable de son corps d'armée ?

A cet égard, ses divisionnaires multiplient les détails attristants. Depuis longtemps, l'insuffisance des distributions, l'abus des réquisitions irrégulières, l'excès des fatigues provenant des marches et des intempéries ont répandu dans la troupe des habitudes de maraude et de pillage. L'ordre comminatoire édicté à Reims par le général étant resté sans aucune sanction, l'indiscipline n'a fait que s'accroître[2] : « Dans les Ardennes, vers Rethel, au milieu de populations sympathiques à l'armée..., les meules de paille, les tisses (*sic*) de fourrage étaient enlevées et gaspillées, les champs de pommes de terre fouillés, les jardins et les vergers dévalisés. » Après avoir diminué, le nombre des traînards augmentait encore une fois. « Les symptômes de dissolution qui avaient éclaté après Frœschwiller et... un peu disparu dès que la marche vers l'est avait rendu quelque courage à la troupe, se présentaient de nouveau[3]. »

Sur les entrefaites, le convoi est arrivé vers 9 heures, et une distribution de vivres, d'ailleurs fort insuffisante, a eu lieu. En même temps le parc d'artillerie a rejoint la réserve.

1. Journal Piépape, *R. H.*, I, 1906, 173 ; Journal Clémeur.
2. Voir *suprà*, p. 206.
3. Journal Piépape ; Journal Clémeur. La *R. H.*, I, 1906, 580, admet que les ordres de départ furent donnés à la suite du « grand rapport ». Nous admettons qu'ils furent donnés auparavant, d'après le texte, d'ailleurs peu précis en ce point, des Journaux Clémeur et Piépape.

Les troupes font la soupe, nettoient leurs effets et leurs armes, dont la plupart sont fort détériorées par les pluies continuelles. Dans certains corps, des revues ont été prescrites et les fusils sont démontés à cette intention [1]. Pourtant des avis inquiétants se succèdent. Des paysans accourent de Stenay, de Belval, de Bois-des-Dames, annonçant que des colonnes ennemies s'avancent à travers les forêts de Dieulet et de Belval [2]. La sérénité de tous n'en est pas troublée. « Comme les reconnaissances de la cavalerie et les renseignements des avant-postes n'ont rien fait connaître de particulier, le général en chef est persuadé que l'ennemi se dirige vers Stenay, d'autant plus que les rapports de l'arrière-garde lui donnent l'assurance que ce dernier ne l'a pas suivie dans sa marche.

« L'ennemi se dirigeant... sur Stenay, il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que les forêts de Dieulet et de Belval fussent traversées par quelques-unes de ses colonnes [3]. » Cette idée préconçue est si fortement ancrée dans l'esprit du général de Failly et de son entourage qu'elle résiste aux renseignements les plus positifs. Une femme du pays accourue à Beaumont annonçant que les Prussiens étaient à La Tuilerie, c'est-à-dire à quelques centaines de mètres du bourg, un cultivateur le répète aussitôt à un officier général sans trouver la moindre créance [4].

Bien plus, une femme énergique, Mme Bellavoine, fondatrice d'un petit hospice voisin, accourt de Beauséjour pour donner l'alarme. Après avoir prévenu un groupe d'officiers réunis chez le curé de Beaumont, elle va, sur le conseil de celui-ci, trouver le général de Failly. Celui-ci vient de se mettre à table chez le maire, et Mme Bellavoine ne peut tout d'abord obtenir accès près de lui. Le bruit qu'elle fait

1. Dick de Lonlay, I, 372, d'après un officier de chasseurs. Voir l'historique du 11e de ligne, *R. H.*, II, 1906, 180.
2. *R. H.*, I, 1906, 581, d'après le rapport du colonel du 17e de ligne; Journal Clémeur.
3. Journal Clémeur.
4. « Vous en avez menti, répliqua le général. Et ce fut toute son enquête » (Abbé Defourny, 65).

au dehors attire l'attention; elle est enfin introduite auprès du général, qui l'écoute à peine et la renvoie à son chef d'état-major[1]. Moins d'un quart d'heure après, le premier obus tombe dans nos camps !

De grand matin, les deux divisions du IVe corps ont quitté leurs bivouacs d'Andevanne et de Bayonville. Après un court repos à Nouart et à Fossé, elles se mettent en marche sur Beaumont[2]. Les mauvais chemins du bois de La Folie, utilisés simultanément par d'autres voitures, ralentissent le mouvement de l'artillerie de corps. Néanmoins, elle parvient à rejoindre par Fossé la 8e division, avec laquelle marche le général von Alvensleben.

Quand cette colonne atteint Belval, elle y rencontre le 17e ulans, en exploration dans les environs depuis 5 heures du matin. Il a trouvé ce village déjà évacué et n'a essuyé que les coups de feu de quelques traînards embusqués dans les bois. D'une hauteur voisine de Bois-des-Dames, le colonel von Miltitz a observé nos bivouacs de Beaumont et détaché un escadron pour les reconnaître au travers du bois du Petit-Dieulet. Le capitaine von Nostitz a pu ainsi arriver à la lisière nord des bois, dans notre voisinage immédiat. Il s'est assuré « qu'il n'y avait pas trace d'avant-postes et que, d'après les déclarations d'un paysan, les troupes françaises reposaient en toute tranquillité[3] ». Ces renseignements sont aussitôt communiqués à la 8e division par les cavaliers saxons.

Tandis que le 17e ulans se porte sur Laneuville pour se rapprocher du XIIe corps, la 8e division continue aussi silencieusement que possible par la Forge de Belval vers la ferme de Belle-Volée, au travers des bois[4]. A la lisière, l'es-

---

1. Abbé Defourny, 70 ; Journal Piépape. D'après une note citée par la *R. H.*, I, 1906, 582, M. Lagosse, maire de Montgon, signale l'approche des Allemands par la route de Stenay, sans trouver plus de créance auprès du général de Failly.

2. L'ordre de marche des colonnes des IVe, XIIe corps et du Ier corps bavarois a été reproduit par l'État-major prussien, II, Annexes, 267 et suiv.

3. *État-major prussien*, II, 1043.

4. Le chemin figuré sur la carte française au 80,000e n'existant plus, un officier de l'état-major du IIe corps sert de guide

cadron d'avant-garde (2e du 12e hussards) se dissimule de son mieux; la 1re compagnie du 4e chasseurs pousse avec précaution jusqu'à la ferme de Petite-Forêt. D'une hauteur voisine on aperçoit, à 800 pas, un bivouac français au sud de Beaumont et un autre au nord-ouest. On évalue l'effectif de ces troupes à une brigade d'infanterie et un régiment de cavalerie seulement[1].

Suivant les instructions du prince royal de Saxe, avant de s'engager, la 8e division devrait attendre le débouché des colonnes voisines. Mais, d'après le témoignage concordant de deux officiers, nos troupes sont sans avant-postes et affichent la plus absolue quiétude. D'autre part, il est difficile d'admettre que le voisinage immédiat des Prussiens puisse leur être longuement dissimulé. Dans ces conditions, le général von Schœler[2] va prendre la responsabilité d'une attaque immédiate. Quoiqu'il dispose seulement de sa tête d'avant-garde et qu'elle soit exposée à combattre toutes les troupes rassemblées autour de Beaumont, il peut compter avec certitude sur l'intervention opportune du reste de sa colonne. En outre, son offensive est pour faciliter le débouché des troupes voisines.

Dans ces conditions, il arrête les dispositions suivantes. Le 4e bataillon de chasseurs va se rapprocher sans bruit de la hauteur déjà occupée par sa 1re compagnie. La 16e brigade se déploiera en arrière[3]. Le commandant de l'artillerie divisionnaire établira les deux batteries de l'avant-garde (4e légère et 3e lourde) à l'est de Beauséjour; il y portera aussi vite que possible les deux batteries du gros, afin d'ouvrir le feu brusquement, dès que le déploiement de la 16e brigade sera terminé. Cette dernière pourra ensuite marcher en avant sous leur protection. Quant au 12e hussards, il restera caché dans les bois.

---

1. *État-major prussien*, II, 1043.
2. *État-major prussien*. D'après une autre publication du Grand état-major de Berlin, *Das Abbrechen von Gefechten*, 74, le mérite de cette décision reviendrait au général von Alvensleben.
3. *État-major prussien*, II, 1044.

Au début, ces mouvements restent inaperçus de nos troupes. Les batteries de l'avant-garde sont déjà établies entre la ferme de Petite-Forêt et Maison-Blanche, le 4e bataillon de chasseurs est arrivé à la première de ces habitations, lorsqu'une vive agitation se produit dans le bivouac le plus voisin, celui occupé par le 46e. Un soldat tout hors d'haleine est accouru au camp du 2e bataillon, s'écriant : « Aux armes, aux armes, voici les Prussiens ! » Ce cri isolé est à peine entendu. Néanmoins, à la gauche du 46e, on court aux faisceaux, qui sont rompus. Quelques compagnies démontent les tentes et les roulent sur les sacs. Les autres restent inactives [1].

Ce mouvement attire l'attention des Prussiens. Le général von Alvensleben, survenu dans l'intervalle, ne croit pas devoir attendre le déploiement de la 16e brigade. Vers midi 30 [2], il prescrit aux batteries d'avant-garde d'ouvrir le feu. C'est le signal de l'entrée en ligne d'un autre adversaire.

Le peloton du 7e dragons marchant à l'avant-garde de la 7e division est sorti des bois un peu avant midi, près de la ferme de Belle-Tour. La trouvant inoccupée, il continue vers une hauteur au nord, où il se heurte à une fraction d'infanterie, sans doute notre unique grand'garde [3]. Les dragons se replient, tandis que leur infanterie, 3e, puis 1er et 2e bataillons du 66e, sort peu à peu des bois et s'engage contre le 17e de ligne [4]. Le 3e bataillon occupe les pentes sud de la hauteur, à cheval sur le chemin de Belle-Tour à Beaumont; les 1er et 2e bataillons le prolongent à l'est et à l'ouest. Les quatre batteries et le 7e dragons restent provisoirement sous bois.

---

1. Historique manuscrit du 46e, *R. H.*, I, 1906, 182.
2. L'État-major prussien écrit « vers midi 30 » ; l'abbé Defourny, « qu'il était midi 20 » (p. 72); le Journal Clémeur, « vers 11 heures » ; le Journal Lanouvelle, « à midi » ; le Journal du 46e, « vers midi » ; les autres documents d'origine française oscillent entre 11 heures et midi. L'heure allemande paraît la plus vraisemblable.
3. 6e compagnie du 2e bataillon du 17e de ligne, *R. H*, I, 1906, 585.
4. Historique du 7e dragons (p. 54) reproduit par la *R. H.* De là provient la fusillade lointaine entendue au 46e, vers la gauche (Historique du 46e, *loc. cit.*).

De la ligne de combat, on n'aperçoit aucun de nos bivouacs, ni même la 8e division ; le général von Schwarzhoff compte donc attendre que la sienne ait tout entière débouché des bois et que les colonnes voisines soient entrées en ligne. C'est à ce moment que le canon retentit à l'ouest. Ordre est donné à la batterie d'avant-garde (2e légère) de prendre position à la gauche du 66e [1].

---

1. *État-major prussien*, II, 1047.

XX

LA BATAILLE AU SUD DE BEAUMONT

Le 5e corps prend les armes. — Les brigades Saurin et Fontanges. — La réserve d'artillerie. — Les divisions L'Abadie et Brahaut. — Le combat au sud de Beaumont. — Offensive des brigades Saurin et Nicolas. — Intervention de la 7e division. — La brigade Fontanges. — La brigade Abbatucci. — Retraite de la division Goze. — Prise de Beaumont. — Retraite de la brigade Fontanges. — Le combat d'artillerie.

Il faut renoncer à « décrire l'effet produit par le premier coup de canon, le court silence, puis l'immense clameur » qui le suit, « et le désordre, et le pêle-mêle effroyable », d'hommes, de chevaux, de caissons, d'attelages de toutes sortes, qui s'agitent, se croisent, se heurtent, se confondent sur la grande place de Beaumont, cherchant à se frayer un passage soit vers Mouzon, soit vers Létanne[1]. Dans les bivouacs, l'agitation est plus grande encore. La majorité des troupes a été surprise en pleine quiétude. Le 31 août, en traversant le champ de bataille, M. de Bismarck voit des chevaux morts à la corde, des cadavres d'hommes en manches de chemise, des marmites encore sur leurs fourneaux de campagne et pleines de pommes de terre[2].

La population ajoute à cet immense désordre. Hommes, femmes, enfants fuient à l'aventure, les uns vers Mouzon, les autres vers Létanne ou à travers champs. Nombre de soldats les imitent. Les officiers restés aux bivouacs font le plus souvent preuve d'un admirable sang-froid et leur attitude contribue puissamment à relever le moral de la troupe. Celle-ci, un instant ébranlée par la soudaineté de l'attaque,

1. Abbé Defourny, 72.
2. M. Busch, *Mémoires de M. de Bismarck*. traduction, 85.

révèle parfois une remarquable énergie [1]. Presque tous les généraux, de Fontanges excepté, sont encore à Beaumont, ainsi que beaucoup d'officiers. Leur absence complique le ralliement. Néanmoins, « le moment de surprise passé, chaque chef de corps, de bataillon, quelquefois même de compagnie, prend le commandement des troupes sous ses ordres et va les diriger selon ses vues, l'unité de commandement et de direction devenant impossible par suite du désordre inévitable [2] ».

En somme, nos soldats se mettent en garde avec une extrême rapidité, à laquelle l'ennemi ne s'attendait guère : « Comme un essaim d'abeilles troublé dans son repos, d'épaisses masses de tirailleurs surgissent en face de l'audacieux agresseur et le couvrent d'une grêle de projectiles [3]. » Au sud de Beaumont, les divisions Goze et Lespart se déploient, non sans une confusion bien naturelle, les brigades Saurin et Fontanges en première ligne, les brigades Nicolas et Abbatucci derrière elles. Le 4e bataillon de chasseurs (brigade Saurin), le plus proche de la 8e division, se jette vers la crête à l'ouest de la cote 212 et s'engage contre le 4e chasseurs prussien, qui débouche alors de Petite-Forêt [4], à 600 mètres environ. Le 11e de ligne se déploie à sa gauche, dans l'ordre normal, le 2e bataillon un peu en retrait. Le 46e, plus lent à se former et gêné par le 11e de ligne, voit ses trois bataillons « pour ainsi dire jetés les uns sur les autres et quelque peu mêlés ensemble même dès le début ». Néanmoins il porte des tirailleurs en avant [5].

A la brigade Fontanges, le 68e a pris rapidement les ar-

---

1. Historique manuscrit du 11e de ligne, *R. H.*, II, 1906, 180.
2. Historique manuscrit du 46e. La *R. H.*, II, 1906, 124, décrit complaisamment, d'après le Journal Clémeur, « les généraux, montés immédiatement à cheval, parcourant les camps, donnant l'exemple du calme et du mépris de la mort ». L'historique du 46e, l'ouvrage de l'abbé Defourny et quantité d'autres documents montrent ce qu'il faut penser de ce tableau.
3. *État-major prussien*, II, 1044; « on ne peut... assez admirer la bravoure déployée par les troupes françaises pendant la bataille de Beaumont... elles nous étonnèrent par la rapidité avec laquelle elles se déployèrent » (Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 251).
4. *R. H.*, II, 1906, 128; historique manuscrit du 4e chasseurs, *ibid.*, 179.
5. Historique du 46e.

mes. Deux compagnies du 1er bataillon, déployées en tirailleurs, se jettent sur les hauteurs au sud, face à des fractions du 66e prussien qu'elles chargent à la baïonnette. Les 2e et 3e bataillons se forment en ligne déployée derrière ces compagnies, le reste du 1er bataillon demeurant en réserve[1]. Enfin, à l'extrême gauche, vers la route de Stenay, le 17e de ligne a une compagnie en grand'garde (6e du 2e bataillon) qui résiste vigoureusement et a deux officiers blessés. Les 2e et 3e bataillons se déploient de la route à la gauche du 68e, en portant devant eux trois compagnies destinées à soutenir la grand'garde[2]. Le 1er bataillon, qui n'a pas encore été ravitaillé en cartouches, demeure en réserve.

La réserve d'artillerie, bivouaquée au sud-ouest de Beaumont, est aussi éprouvée par la surprise. Néanmoins, après un instant de confusion « inexprimable », chacun fait son devoir. En moins d'un quart d'heure, les chevaux qui n'ont pas été tués à la corde sont « garnis, sellés, bridés et attelés » sous les feux de l'ennemi. Deux pièces de la 6e batterie du 2e régiment, prêtes les premières, sont conduites sur la crête la plus voisine, bientôt suivies de quatre autres. Mais les obus prussiens leur infligent de lourdes pertes. Le colonel de Salignac-Fénelon est renversé avec son cheval. La 6e batterie se replie à côté de la 10e, sans doute vers le moulin à vent au nord-ouest de Beaumont[3].

Les conducteurs d'une batterie de 12 (11e du 10e régiment) sont au fourrage. Elle met donc ses pièces en batterie sur place et y reste jusqu'à ce qu'elle puisse disposer de ses attelages. Elle gagne alors une crête au nord, dont les vues sont très limitées[4]. L'autre batterie de 12 (11e du 14e) se porte au carrefour nord-est de La Harnoterie, en abandonnant trois pièces dont les chevaux ont été tués.

---

1. *R. H.*, II, 1906, 128, d'après l'historique manuscrit du 68e.

2. 2e, 3e compagnies, une section de la 4e du 2e bataillon et 1re compagnie du 3e (*R. H.*, d'après le rapport du colonel et l'historique manuscrit du 17e).

3. *R. H.*, II, 1906, 129, d'après le Journal de la réserve, le rapport sans date du commandant Cailloux et l'historique manuscrit du 2e d'artillerie.

4. « Un peu au nord de l'intersection du chemin de Petite-Forêt avec un autre chemin venant de la sortie sud-ouest de Beaumont » (*R. H.*).

Enfin, aux deux batteries à cheval, 5e et 6e du 20e régiment, les dispositions voulues ont été prises « avec le plus grand sang-froid ». La section prête la première, celle du lieutenant Majorelle, ouvre le feu derrière la crête qui masque le camp, au jugé, afin de montrer à l'infanterie qu'elle n'est pas laissée à ses seules forces. « Moins de dix minutes après le premier coup de canon », ces batteries sont établies « à hauteur et à droite de leur campement », puis auprès de la 11e du 10e régiment, au sud de Beaumont.

En prenant ces positions, la réserve d'artillerie laisse sur place des caissons dont les attelages ont été tués ou se sont enfuis. Les tentes, les bagages et une trentaine de voitures du parc d'artillerie sont également abandonnés à l'ennemi [1].

Deux batteries de la division Goze s'établissent, l'une, 5e du 6e, au sud de Beaumont, où elle se maintient une demi-heure et d'où elle va ensuite au nord-ouest [2]; l'autre, 7e du 6e, à 800 mètres au nord-ouest de la ville. Quant à la troisième, 6e du 6e, elle a bivouaqué à l'écart des précédentes, au nord-ouest de Beaumont. Dix minutes après le premier coup de canon, elle est en batterie sur la croupe à l'ouest du bourg [3]. Il n'y a naturellement pas trace d'idée tactique dans ces dispositions. Chacun fait de son mieux, courant au plus pressé.

Au nord de Beaumont, la surprise exerce un moindre effet sur la division L'Abadie et sur l'artillerie de la division Lespart, plus éloignées de l'ennemi. L'unique brigade de la première doit faire l'avant-garde dans la marche sur Mouzon; lors du premier coup de canon, elle se préparait à partir. Chacun y est rapidement sous les armes et le général de L'Abadie se borne tout d'abord « à quelques mesures pour défendre le camp [4] ». Au 14e bataillon de chasseurs,

1. *R. H.*, II, 1906, 130, d'après l'historique manuscrit du 20e régiment et des renseignements fournis par le général Macé et le colonel Majorelle.
2. *R. H.*, II, 1906, 131.
3. *R. H.*, II, 1906, 127. D'après la *R. H.*, cette batterie devait marcher à l'avant-garde, bien que celle-ci (brigade Maussion) appartînt à une autre division.
4. *R. H.*, II, 1906, 123, reproduisant le Journal de la division.

deux compagnies (5e et 6e) vont en soutien de l'artillerie divisionnaire; deux autres (1re et 3e) s'embusquent dans les jardins de Beaumont, au sud du bivouac où reste la 4e[1]. Le 49e s'échelonne à l'ouest du bourg, la gauche aux premières maisons. Au 88e, on craint un moment la panique. L'artillerie avait formé le parc derrière ce régiment et présentait aux obus allemands un objectif attrayant. « Bientôt plusieurs caissons sautent, des chevaux affolés se précipitent dans nos bivouacs, quelques voitures attelées à la hâte se lancent au galop parmi les tentes-abris... produisant une confusion inexprimable.

« Les compagnies du 88e de ligne se précipitent aux faisceaux et les rompent. Quelques-unes se portent plusieurs pas en avant, sans ordre, avant que les officiers aient eu le temps de les arrêter. *La panique est imminente.*

« Mais le lieutenant-colonel Demange s'était élancé le premier en avant du front de bandière; il commande aussitôt de reformer les faisceaux et de rester sur deux rangs en arrière. Puis, *d'une voix très calme,* il demande son cheval et ses armes.

« Je le vois encore, entourant lentement et méthodiquement sa taille d'une ceinture de zouave, tout en rassurant les hommes qui se trouvaient le plus près de lui. Enfin, montant à cheval et dressant sa haute stature, il tire son épée (son sabre), fait faire un roulement, puis commande : « Rompez les faisceaux ! »

« *Cette attitude avait déjà produit son effet* [2]..... »

Se rendant enfin compte qu'il s'agit d'une bataille, le général de L'Abadie porte ses bataillons par échelons sur la crête marquée par le bois Failly et Sainte-Hélène. Cette retraite se fait très régulièrement. Le 88e s'établit vers Sainte-Hélène, après une marche « admirable d'ordre et de silence. On se serait cru à l'exercice [3] ». Le 49e est à sa

---

1. *R. H.* La 2e compagnie a suivi la brigade Lapasset à Metz.
2. Récit du capitaine Guèze, reproduit par le général Canonge, *Histoire et Art militaire*, II, 292.
3. Récit du capitaine Guèze.

droite et trois compagnies du 14ᵉ bataillon de chasseurs en réserve à 500 pas en arrière [1].

Quant à l'artillerie de la division, elle a pris position, la 5ᵉ du 2ᵉ régiment « à 400 mètres environ au nord du Moulin à vent, à l'abri d'un talus bordant la route de Mouzon » ; la 8ᵉ du 2ᵉ à 100 mètres du camp, « près du Moulin à vent [2] ». Le feu d'écharpe des Allemands les oblige bientôt à changer d'emplacement ; elles vont s'établir à hauteur de la lisière sud du bois Failly, vers la route.

Enfin les batteries du général de Lespart (9ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ du 2ᵉ régiment), qui ont bivouaqué à côté des précédentes, se placent d'abord au nord du Moulin à vent, près de la 5ᵉ du 2ᵉ, à cheval sur cette chaussée.

A la division Brahaut, le 5ᵉ lanciers est déjà en marche sur Mouzon. Il ne reste au bivouac que les 5ᵉ hussards et 12ᵉ chasseurs. Tous deux sellent sous les projectiles, « avec un sang-froid tel qu'au 5ᵉ hussards, par exemple, un seul homme démonté manque à l'appel [3] ». Puis les deux régiments se portent au nord de Beaumont, derrière l'artillerie de L'Abadie, emplacement qui est pour accroître leurs pertes sans profit.

Cependant les brigades Saurin et Fontanges ont formé une épaisse ligne de tirailleurs qui couvre de projectiles les têtes des 7ᵉ et 8ᵉ divisions prussiennes. En même temps, de l'artillerie française ouvre le feu au sud et à l'ouest de Beaumont ; une autre ligne de batteries se déploie au nord et s'accroît peu à peu.

Dans un court espace de temps, les chasseurs prussiens et les batteries d'avant-garde supportent des pertes considérables ; chacune de ces dernières n'a plus que deux ou trois servants. Même les troupes encore dans les bois sont atteintes par les obus. Néanmoins la tête de la 8ᵉ division continue vivement le feu ; à midi 45, les deux batteries du gros (3ᵉ légère, 4ᵉ lourde) renforcent les premières. Des

1. *R. H.*, II, 1906, 126.
2. *R. H.* La 7ᵉ du 2ᵉ a suivi la brigade Lapasset sous Metz.
3. *R. H.*, II, 1906, 127.

sept bataillons de la 16[e] brigade, le 3[e] du 96[e] soutient cette artillerie, le 3[e] du 86[e] est en réserve à Belle-Volée ; trois autres (2[e] du 96[e], 1[er] et 2[e] du 86[e]) se portent à La Tuilerie[1].

A la 7[e] division, les compagnies du 66[e], à 800 pas environ des nôtres, répondent « sans objectif précis » au tir de la brigade Fontanges. Les trois autres batteries[2] renforcent celle de l'avant-garde ; malgré le feu le plus violent, elles se portent sur la ligne même des tirailleurs. En arrière, le 26[e] commence à se rassembler.

Vers 1 heure, la brigade Saurin prend vivement l'offensive, sous l'impulsion de la brigade Nicolas, bivouaquée en arrière et qui a pu rassembler quelques unités. Le colonel de Béhagle entraîne le 11[e] de ligne vers Petite-Forêt ; le 46[e], à sa gauche, suit ce mouvement qui est énergiquement poussé, en dépit des circonstances[3].

Le commandant du 4[e] chasseurs prussien doit renforcer sa première ligne de la compagnie restée en réserve. Elle accueille nos tirailleurs par des salves et un feu à volonté si efficaces qu'ils se jettent à terre pour chercher un abri. Des unités en ordre serré, qui les suivent, font demi-tour. A ce moment, les trois bataillons prussiens de La Tuilerie se portent en avant et dépassent la ligne de combat pour couronner la hauteur au nord-est de Petite-Forêt[4]. Enfin deux compagnies de chasseurs renforcent cette nouvelle ligne ; les deux autres organisent la ferme pour la défense.

Le feu des Prussiens produit un effet écrasant sur nos masses confuses. En quelques instants, au 11[e] de ligne, le brave de Béhagle et plusieurs officiers sont mortellement atteints. Le commandant Friant est blessé à deux reprises[5].

---

1. *État-major prussien*, II, 1045. Le 1[er] du 96[e] est en soutien de l'artillerie de corps.

2. 1[re] légère, 1[re] et 2[e] lourdes, *État-major prussien*, II, 1047.

3. *R. H.* On a retrouvé des morts des 11[e] et 46[e] à plus de 500 mètres en avant de leur bivouac ; un lieutenant du 61[e] fut frappé à mort sur les lignes prussiennes, « plutôt au delà qu'en deçà » ; il fut enterré côte à côte avec un Prussien (Abbé Defourny, 85).

4. Le 2[e] bataillon du 96[e] entre les 1[er] et 2[e] du 86[e] (*État-major prussien*, II, 1045).

5. Historique manuscrit du 11[e] de ligne.

Au 46ᵉ, les pertes sont également considérables. Néanmoins l'entrée en ligne de la brigade Nicolas détermine un nouveau mouvement offensif. Le 1ᵉʳ bataillon du 86ᵉ, d'abord derrière le 3ᵉ [1], « se porte vers celui-ci et se confond avec lui. Une fusillade désordonnée commence... ». Dès les premiers coups de feu, le commandant Mathis et l'adjudant-major Perken, à cheval tous deux, sont mortellement atteints par un obus; le capitaine Schramm, qui remplace Mathis, est grièvement blessé; le colonel Berthe l'est également, ainsi que d'autres officiers. A la gauche du 86ᵉ, le 61ᵉ n'est pas moins éprouvé.

D'ailleurs quatre bataillons prussiens entrent en ligne, le 3ᵉ du 96ᵉ et le 31ᵉ, qui marche en tête de la 15ᵉ brigade. Le 71ᵉ a l'ordre de s'établir en réserve au débouché des bois. Enfin les batteries de l'artillerie de corps vont prendre successivement position. Mais elles n'ont pas ouvert le feu que l'infanterie prussienne a déjà repris l'offensive avec le concours de la 7ᵉ division. En effet le général von Schwarzhoff a été informé de la vigoureuse résistance rencontrée au nord de Petite-Forêt. Il prescrit de porter en avant toutes les troupes qui ont débouché des bois. Le 66ᵉ se jette au pas gymnastique sur nos tirailleurs, les refoule et prolonge la ligne de combat de la 8ᵉ division, la majeure partie de son 1ᵉʳ bataillon progressant vers la route de Stenay.

Derrière lui, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 26ᵉ se forment en demi-colonnes doubles, tandis que deux compagnies du 3ᵉ occupent le bois voisin de la ferme de Beaulieu, pour assurer le débouché des Saxons [2]. Ce n'est pas sans pertes. Le général von Borries, blessé, passe le commandement de la 13ᵉ brigade au colonel von Schmeling.

A la 14ᵉ, le 93ᵉ s'établit derrière l'artillerie, près de la corne du bois la plus avancée vers le nord; le 27ᵉ est en réserve à Belle-Tour.

Vers 1 heure, le IVᵉ corps a déployé six bataillons et

---

1. Le 2ᵉ est à Bitche.
2. Les deux autres sont en soutien de l'artillerie divisionnaire et des trains (*État-major prussien*, II, 1047).

demi, très efficacement soutenus par huit batteries. Le reste du corps d'armée est encore en marche. Le général von Alvensleben est à Belle-Tour; son chef d'état-major a détaché des officiers auprès des Saxons et du Ier corps bavarois, afin de les mettre au courant de la situation et de provoquer leur intervention dans le combat [1]. Malgré notre supériorité numérique, d'ailleurs toute momentanée, l'action, un instant indécise, tend à devenir désavantageuse pour nous. A la division Goze, le 46e, qui a déjà reculé une première fois devant les projectiles ennemis, se reporte en avant. Les tambours battent la charge et le terrain est reconquis au prix de grands efforts [2]. Au 86e on tente également une attaque à la baïonnette qui échoue sous un feu écrasant de face et de flanc [3].

De même, à la brigade Fontanges, le 68e a dû tout d'abord refluer sous la poussée du 66e prussien, appuyé par quatre batteries. Le lieutenant-colonel Paillier parvient néanmoins à regagner le terrain perdu, au moyen « de charges à la baïonnette exécutées à propos [4] ». A un moment donné, ses tirailleurs arrivent à 50 pas des Prussiens, refoulant le 2e bataillon et la 4e compagnie du 66e. L'intervention du 3e bataillon et de tous les soutiens permet de nous arrêter par des feux rapides, suivis d'une mêlée à la baïonnette [5]. Le 68e est refoulé et il faut l'entrée en ligne de ses quatre dernières compagnies pour enrayer un instant les progrès de l'ennemi. Ses pertes sont déjà considérables. Le commandant Lacazedieu a été tué; le commandant Frelaut est atteint de trois blessures [6].

A gauche du 68e, entre le chemin de Belle-Tour et la route de Stenay, les 2e et 3e bataillons du 17e n'ont d'abord devant eux que trois compagnies (1re, 2e, 3e du 66e). Ils se bornent à les contenir. D'ailleurs la brigade Fontanges n'est

1. *État-major prussien*, II, 1048.
2. Historique du 46e.
3. Historique du 86e.
4. Rapport du général de Fontanges, 9 septembre 1870, *R. H.*, II, 1906.
5. *État-major prussien*, II, 1048.
6. Historique manuscrit du 68e, *R. H.*, II, 1906.

pas soutenue. En raison de « la moindre intensité de l'attaque à l'aile gauche française [1] », le général de Lespart a cru devoir, non pas exécuter une contre-attaque pour dégager la division Goze plus fortement aux prises que la sienne, mais diriger la brigade Abbatucci au nord de Beaumont. Le 19e bataillon de chasseurs abat ses tentes, refait ses sacs, ramasse « jusqu'au dernier ustensile de campement » ; puis il se forme en bataille, rompt par sections « dans le plus grand ordre » et se met en marche « sous un feu d'artillerie très vif ». Il passe ainsi à l'ouest de Beaumont et vient s'établir à la droite de la division L'Abadie, c'est-à-dire à l'extrémité opposée du champ de bataille. Quant au 27e, il suit la route de Mouzon ; le 30e, à sa droite, marche à travers champs. Trois de ses compagnies font un court arrêt, avec feux, pour protéger « l'établissement d'une batterie à mi-côte [2] ».

Déjà, le général Liédot, commandant l'artillerie du 5e corps, a prescrit à la réserve de quitter ses emplacements au sud et à l'ouest de Beaumont pour gagner les hauteurs au nord-est. De même les batteries de la division Goze ne tardent pas à se reporter plus au nord. La 6e du 6e régiment [3] se maintient « pendant vingt minutes environ [4] » au sud de la cote 225, près de la route de Stonne. Puis elle gagne un nouvel emplacement au nord et opère ensuite une retraite par échelons jusque vers le carrefour au nord-est de La Harnoterie. Elle y retrouve les deux autres batteries de la division (5e et 7e du 6e) qui n'ont pas encore ouvert le feu, semble-t-il [5].

La retraite de l'artillerie et de la brigade Abbatucci ne peut que hâter celle de la division Goze et de la brigade Fontanges. La première ligne du 46e est contrainte de battre

1. *R. H.*, II, 1906, 137.
2. 1re, 2e, 3e du 2e bataillon, *R. H.*
3. « Alors complètement isolée » (Rapport du commandant Pérot, *R. H.*, II, 1906, 199) ; n'ayant « pour tout soutien qu'une compagnie de chasseurs » (Rapport du capitaine Desmazières, *ibid.*, 203).
4. Rapport Desmazières.
5. Voir *suprà*, p. 371.

en retraite, non sans désordre. Trois fois le régiment revient à la charge, regagnant « à peu près le terrain perdu, et trois fois il est obligé de l'abandonner[1] ». Le 1er bataillon se replie à l'ouest de Beaumont, vers la route de Stonne ; des fractions des 2e et 3e se retirent directement sur Beaumont ou entre cette ville et Létanne. D'autres gagnent les hauteurs des Gloriettes[2] à l'est du bourg et ouvrent le feu sur les deux compagnies prussiennes qui tiennent la corne nord du bois de La Vache. La dispersion du régiment est complète.

Sa retraite a découvert le 11e de ligne, dont les 1er et 2e bataillons se replient « un peu en désordre », le 2e tenant encore ferme pendant quelques instants. Néanmoins les compagnies, reformées, passent entre Beaumont et Létanne pour gagner les hauteurs du nord[3].

De même, à la brigade Nicolas, le 61e, « vivement attaqué et tourné par sa gauche, opère sur sa droite, appuyé au 86e, un changement de front en arrière ; mais, dans ce mouvement, fait sans soutien... et sous un feu écrasant d'écharpe et de face, le désordre se met dans ses rangs ».

Le général Nicolas, « accouru de Beaumont », rallie d'abord le 61e sur la croupe au sud ; puis, « cherchant à arrêter la fuite des hommes de tous les corps vers Létanne », il le porte sur les hauteurs de Sainte-Hélène et du bois Failly[4]. Le 86e, sous l'impulsion énergique du lieutenant-colonel de Montcets, fait d'héroïques efforts pour garder sa position, mais « les régiments de gauche lâchent pied et le mot fatal « En retraite » se fait entendre. A ce cri, la panique s'empare de nos hommes, les officiers font des prodiges pour les retenir ; on les menace du revolver, on brûle la cervelle à quelques-uns, puis on les supplie, mais ils opposent le silence et l'inertie », laissant leurs chefs seuls sur le champ de

1. Historique du 46e.
2. Dites aussi de Beauregard.
3. Historique du 11e de ligne.
4. Journal de la 2e brigade de la division Goze, *R. H.*, II, 1906, 188, reproduisant le rapport du général Nicolas, général de Wimpffen, *Sedan*, 367 et suiv.
D'après le rapport du lieutenant Lods (*R. H.*, II, 1906, 197), le 86e vit pour la première fois le général Nicolas sur les hauteurs entre Beaumont et Mouzon.

bataille[1]. Les débris du régiment se rallient au nord du bourg, aux aigles de la brigade.

En somme, après un instant de désarroi, en dépit des circonstances et de défaillances trop nombreuses, la division Goze a pris les armes avec une grande rapidité. Les aptitudes guerrières de la race, aidées par de fortes traditions militaires, lui ont permis de faire bravement face à l'ennemi si brusquement apparu. Mais ses efforts désordonnés n'ont pu triompher de l'offensive raisonnée et disciplinée des Allemands. Leur canon, leur fusil efficace à si courte distance exercent sur elle un effet écrasant. Au bout de trois quarts d'heure environ ses bataillons sont en fuite[2], vers les hauteurs du nord, dans un tel désordre que la plupart ne prendront plus une part active au combat.

Cependant le IVe corps marche sur Beaumont, de la route de Stenay au chemin de Sommauthe. A la droite de la 8e division, trois compagnies du 86e (1er bataillon) se jettent sur le flanc est de nos bivouacs. Après un bref feu rapide à courte distance, nos tirailleurs sont rejetés et refoulés à travers le camp ; presque en même temps, le 2e bataillon du 66e y pénètre également, enlevant deux de nos pièces qui ont continué de tirer jusqu'au dernier moment. A gauche, le 2e bataillon du 96e atteint la face sud et prend également deux pièces. Plus à l'ouest le 2e bataillon du 86e aborde le saillant sud-ouest, capturant trois canons et plusieurs caissons « abandonnés » par nous[3]. Le 31e, qui débouche à l'est de La Tuilerie, s'est si rapidement déployé et intercalé dans la 16e brigade, que les pelotons de tirailleurs des 2e et 3e compagnies entrent avec elle dans le camp. Le 3e bataillon du 96e ne peut intervenir en temps voulu.

---

1. Rapport du capitaine Crouzet. Voir dans le même sens les rapports des lieutenants Lods et Clopin, *R. H.*, II, 1906, 196, 197.

2. Suivant le Journal Clémeur, c'est le général de Failly qui, voyant les Allemands chercher à déborder nos ailes, prescrit la retraite de la division Goze et de la brigade Fontanges. Il semble au contraire que ce mouvement ait été involontaire. Un fait certain est qu'il se fit en désordre.

3. *État-major prussien*, II, 1049. Les deux compagnies de chasseurs en première ligne prennent part à ce mouvement.

Les Prussiens poursuivent sans arrêt leur avantage. Une fraction du 1er bataillon du 86e atteint Beaumont en même temps que nos derniers tirailleurs et y fait de nombreux prisonniers. Le gros du bataillon se rassemble à la carrière du sud, contourne le bourg par l'ouest et s'empare au nord-ouest d'un bivouac abandonné. Les 2e et 3e bataillons du 96e l'y rallient.

A peu près simultanément, la 7e compagnie du 86e enlève l'issue au sud-ouest de Beaumont; le 2e bataillon se forme ensuite sur la place du marché.

Enfin les 2e et 3e compagnies du 31e pénètrent dans les jardins à l'est du bourg et poussent jusqu'à la sortie nord. Le reste des 1er et 3e bataillons de ce régiment y entre ensuite, non sans avoir subi des pertes considérables. Mais Beaumont lui-même n'est pas défendu et les petits groupes qui s'y sont attardés se rendent en général sans résistance.

Vers 2 heures, la 8e division en est définitivement maîtresse; le 31e y reste provisoirement. Cette attaque, si peu qu'elle ait duré, coûte aux Prussiens de nombreux sacrifices qui, pour certains bataillons, dépassent un quart de l'effectif. Le commandant de la 16e brigade, colonel von Scheffler, le colonel von Horn, du 86e, le major von Lettow, du 4e chasseurs, et beaucoup d'autres officiers ont été blessés[1].

Un temps d'arrêt se produit alors dans le combat d'infanterie à la gauche du IVe corps. A la droite, au contraire, il continue quelque temps avec assez de vivacité. La retraite de la division Goze a forcé la brigade Fontanges à effectuer un changement de direction en arrière, sa gauche servant de pivot. Elle est établie derrière la route de Stenay, où l'ont rejointe des fractions des 2e et 3e bataillons du 46e.

Le feu de flanc qui en provient a déjà obligé la droite du 66e à faire face à la chaussée; les 6e et 7e compagnies, des fractions de la 8e division prennent ensuite le même objectif. Enfin le 2e bataillon du 31e attaque du sud. Après un vif

1. *État-major prussien*, II, 1051.

échange de feux, les Prussiens s'emparent de la route et y font un grand nombre de prisonniers ; trente voitures et cent chevaux tombent entre leurs mains [1].

Le général de Fontanges s'est rendu compte du désavantage de la position des Gloriettes. Jugeant préférable de se reporter sur l'éperon de Sainte-Hélène, déjà occupé par de l'infanterie et de l'artillerie, il prescrit aux 17e et 68e la retraite dans cette direction. L'attaque de l'ennemi coïncide avec ce mouvement, en sorte que le 2e bataillon du 17e de ligne reflue « non sans désordre ». Le 3e se maintient plus longuement dans les boqueteaux des Gloriettes, puis suit à son tour le 2e bataillon [2]. « Un malentendu », assurément peu explicable, fait que ce régiment, auquel s'est jointe la compagnie divisionnaire du génie, se porte ensuite directement sur Mouzon et y passe la Meuse à gué. Il ne prendra plus aucune part à l'action.

Le 68e, qui a brûlé toutes ses cartouches, se retire sur Beaumont en échelons par la gauche ; un de ses bataillons exécute même un retour offensif à la baïonnette pour arrêter l'ennemi devenu pressant. Le régiment, qui a 32 officiers et environ 750 sous-officiers et soldats tués ou blessés, oppose encore aux abords de la ville une courte résistance en utilisant les cartouches des hommes hors de combat [3].

Des fractions du 1er bataillon du 66e continuent quelque temps à le poursuivre au nord de la route de Stenay. Mais les Saxons débouchant déjà dans cette direction, elles sont rassemblées vers la chaussée ; à 2 heures environ, la fusillade se tait également sur cette partie du champ de bataille. Le reste du 66e est venu au sud de la route ; deux pelotons continuent sur Létanne et poussent ensuite au nord de leur seule initiative. Le régiment a perdu 20 officiers et 500 hom-

---

1. *État-major prussien.*
2. Le 1er, sans cartouches, n'a pris aucune part au combat et devance le 2e bataillon.
3. *R. H.*, II, 1906, 141, d'après le rapport Fontanges et les historiques manuscrits des 17e et 68e.

mes en moins de deux heures. Son chef, le lieutenant-colonel comte Finck von Finckenstein, a été blessé.

De la Maison-Blanche et du nord-ouest de Belle-Tour, l'artillerie prussienne a très efficacement soutenu l'infanterie. Elle fait taire rapidement nos pièces au sud de Beaumont, ce qui permet aux huit batteries adverses de concentrer leur feu sur notre infanterie et nos bivouacs, sauf à la gauche, où elles sont en même temps obligées de combattre l'artillerie en position à l'ouest du bourg. Leurs pertes sont encore considérables pendant cette période du combat. La 4e batterie légère, la première engagée, perd 3 officiers, 26 hommes et 34 chevaux.

Lors de l'entrée en ligne de l'artillerie de corps, l'infanterie masque déjà les batteries en position. Seule, la 2e à cheval parvient à tirer un court espace de temps, à l'extrême gauche. Puis les quatorze batteries du corps d'armée se conforment, par échelons, au mouvement de l'infanterie. Au moment où Beaumont est évacué, elles s'installent au sud de la ville, d'où elles dirigent leur feu sur l'artillerie au nord, ainsi que sur les fuyards et le bivouac voisin [1].

Pendant cette période du combat, ces batteries changent à plusieurs reprises d'emplacement pour se rapprocher de notre artillerie, pourtant à courte portée, en utilisant le terrain. Leurs ailes sont en contact avec les batteries saxonnes et bavaroises au sud-est et à l'ouest de Beaumont, tandis qu'au centre une fraction de l'artillerie de corps se dispose à suivre l'infanterie au nord de la ville.

Les bataillons prussiens déjà engagés se remettent en ordre et les autres serrent sur eux. Le 26e est venu se former derrière le 66e [2]. La 14e brigade, à leur droite, n'a pas l'espace voulu pour se déployer; elle n'a porté dans Beaumont que des fractions isolées.

---

1. *État-major prussien*, II, 1053. Ces batteries sont ainsi disposées, de la gauche à la droite : 2e à cheval, 3e lourde, 3e légère, 4e lourde, 4e légère, 3e à cheval, 5e et 6e lourdes, 5e, 1re, 6e, 2e légères, 1re et 2e lourdes.

2. Les 11e et 12e compagnies du 26e, restées dans le bois près de la ferme de Beaulieu, ont été relevées par des Saxons et ont rejoint le régiment (*État-major prussien*, II, 1053).

A la gauche de la 8e division, le 3e bataillon du 86e, d'abord en réserve à Belle-Volée, a suivi le mouvement de l'artillerie ; passant à l'ouest de Beaumont, il s'est engagé dans le vallon qui remonte vers la ferme de La Harnoterie. Les 1re et 2e compagnies du 96e restées avec l'artillerie de corps ont aussi continué leur mouvement en avant à gauche de la 2e batterie à cheval. Le 71e et les deux régiments de cavalerie divisionnaire viennent au sud-ouest de Beaumont[1].

1. *État-major prussien*, II, 1054.

XXI

ENTRÉE EN LIGNE DES SAXONS ET DES BAVAROIS

La marche des Saxons. — Leur débouché des bois. — Arrêt du 5e corps au nord de Beaumont. — Marche du Ier corps bavarois. — Sa sortie des bois. — Suite du combat d'artillerie.

Des troupes saxonnes et bavaroises sont déjà entrées en ligne.

Dans la matinée, des croisements se produisent entre les deux colonnes saxonnes et les fractions de la 7e division en marche d'Andevanne sur Tailly. En outre l'artillerie de corps doit s'intercaler à Beauclair entre les bataillons de la 23e division. Il en résulte des retards. La 24e division ne peut se mettre en marche qu'à 11 heures, le chemin de Nouart à Beauclair étant jusqu'alors occupé par d'autres troupes. Elle trouve impraticable la laie forestière qui lui avait été assignée pour gagner Belle-Tour et s'engage, par suite, dans un autre chemin vers la droite, qui atteint à Fontaine-au-Fresnè la lisière nord des bois. C'est vers 1 heure seulement que sa tête en débouche. Depuis une demi-heure environ, le canon retentit violemment au nord-ouest, en sorte que, lui aussi, le général von Nehrhoff prescrit le déploiement immédiat, sans attendre la 23e division.

Mais ce mouvement est rendu difficile par la nature vaseuse du ruisseau de la Wamme. Le 12e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon du 104e, qui entreprennent de le passer à gué, ont de l'eau jusqu'à mi-corps. Les autres bataillons appuient à gauche pour gagner le pont au sud-est de Belle-Tour; dans le voisinage les pionniers improvisent un autre passage qui va être utilisé par la 48e brigade. De

la sorte, toute la 24e division se formera sur la rive ouest, derrière la droite du IVe corps. La cavalerie et l'artillerie ont obliqué vers l'est pour traverser le ruisseau au pont de la route de Stenay. Elles s'y intercalent dans la 23e division.

Avant d'entrer dans les bois, cette dernière a détaché le 100e vers la ferme de La Wamme[1], à travers la forêt de Jeaunet, tandis que le reste de la division suivait la route. Au bruit du canon, le 108e prend le pas gymnastique et atteint à 1 heure le pont de la ferme de Beaulieu.

Peu après, les Saxons reçoivent des projectiles venant du bois situé au nord. Le 1er bataillon du 108e se porte en avant et refoule les fractions de la brigade Fontanges qui, jusqu'alors, inquiétaient par leur feu la droite du IVe corps. Il occupe le bois, tandis que le 2e bataillon s'installe dans la ferme et le boqueteau au sud de la route[2]. Enfin, le 3e bataillon s'établit en réserve. L'escadron d'avant-garde cherche la liaison avec la 7e division; il se joint ensuite au 7e dragons (IVe corps), en vue de la poursuite.

Sur les entrefaites, la 4e batterie légère se porte au nord de la route (1h 15); puis, à sa droite, la 2e légère. Toutes deux dirigent leur feu sur notre infanterie, qui reflue en désordre vers Beaumont. Quatre autres batteries des 23e et 24e divisions entrent en ligne, étendant leur gauche au sud de la route et se reliant immédiatement aux batteries prussiennes qui ont commencé de se porter en avant[3]. A ce moment, le général von Alvensleben demande au prince Georges de Saxe de le soutenir, surtout avec de l'artillerie. Le prince porte les sept batteries de l'artillerie de corps sur la hauteur des Gloriettes. Peu à peu, presque toutes celles des deux divisions saxonnes les y rejoignent, s'unissant

1. *État-major prussien*, II, 1056; la 12e compagnie est restée à l'artillerie de corps.
2. *État-major prussien*, II, 1057. Il y relève les 11e et 12e compagnies du 26e.
3. *État-major prussien*, II, 1057. La *R. H.*, II, 1906, 144, ne mentionne que trois batteries, les 1re légère, 1re et 2e lourdes, sans doute d'après l'ouvrage du colonel von Schimpff, *Das XII Korps im Kriege 1870-1871*.

avec l'artillerie prussienne et avec celle du Ier corps bavarois, qui vient de survenir, pour battre la ligne de batteries établie au nord de Beaumont. Le prince observe ensuite que la droite des Prussiens déborde la route de Stenay, masquant les Saxons. Dans les circonstances présentes, il serait impossible de la faire appuyer vers la gauche. Ordre est donc donné au 108e, tête de la 23e division, d'occuper les boqueteaux vers Létanne. Dès sa sortie de la forêt, le gros se portera entre la route et la Meuse.

Vers 1h 45, le 108e dépasse la crête des Gloriettes et descend à travers les pentes boisées vers Létanne, non sans difficulté. A 2 heures, le 100e, qui couvre le flanc droit de la division, atteint la lisière des bois vers la ferme de La Wamme. Salué dès qu'il est à découvert par les obus de l'artillerie française, le régiment traverse par fractions la zone battue, au pas gymnastique. Après s'être rassemblé près de la ferme, il continue le long de la Meuse, non sans être exposé par places à nos feux.

Ainsi, au moment de la pause survenue dans le combat du IVe corps, les batteries saxonnes se déploient sur la hauteur des Gloriettes et deux régiments d'infanterie marchent sur Létanne ; le reste du XIIe corps est encore en voie de rassemblement à l'ouest de la Wamme. La 12e division de cavalerie a reçu l'ordre de s'arrêter provisoirement à l'est de la forêt de Jeaunet, relativement loin du champ de bataille. Elle utilisera ce temps de repos pour reconnaître les chemins forestiers et les passages du ruisseau, en vue de sa marche ultérieure [1].

La retraite de la division Goze et de la brigade Fontanges a été assurée par les troupes déjà en position au nord de Beaumont.

Dès le début de l'action, la brigade Maussion s'est établie entre la route de Mouzon et Sainte-Hélène, le 49e à la droite [2].

---

1. *Etat-major prussien*, II, 1058.

2. 3e bataillon la droite à la route, entre elle et le chemin de La Sartelle, les 2e et 1er à l'est de ce chemin ; à gauche le 88e, 2e et 3e bataillons bordant la lisière sud du bois Failly et Sainte-Hélène ; le 1er bataillon en réserve derrière

Les Allemands paraissant entreprendre un mouvement tournant par leur gauche [1], le général de Failly détache vers sa droite une partie de la brigade Abbatucci, qui vient de se rallier aux abords de la route de Mouzon. Le 19e chasseurs va occuper La Harnoterie, avec mission d'arrêter ou du moins de « retarder le mouvement » de l'ennemi. Le 27e y est détaché dans le même but [2]. Le 30e (1er et 2e bataillons) reste près de la chaussée, si maladroitement placé derrière l'artillerie qu'il est, sans utilité, atteint par les projectiles allemands [3].

La brigade Fontanges ne peut plus être d'aucune utilité. Comme nous l'avons vu, le 17e de ligne s'est retiré sur Mouzon pour son compte [4]. Quant au 68e, réduit à 200 ou 300 hommes valides, il va s'établir sur le mont de Brune.

La division Goze a été beaucoup plus éprouvée que la précédente, et ses débris se rallient avec peine. Le 2e bataillon du 11e de ligne, le moins affaibli, sert de noyau pour les deux autres, entre la route de Mouzon et La Harnoterie. Le 1er bataillon du 46e se joint à lui. Quant aux 2e et 3e, réduits à l'effectif de deux compagnies environ, ils ont gagné l'éperon de Sainte-Hélène, à l'extrême-gauche du 5e corps. Enfin, quelques centaines d'hommes des 61e et 86e se sont ralliés aux aigles de la brigade Nicolas ; après un arrêt au carrefour nord-est de La Harnoterie, ils se replient eux aussi sur le mont de Brune [5]. L'infanterie encore susceptible de combattre est réduite aux brigades Maussion et Abbatucci, renforcées d'environ trois bataillons de la division

---

le 3e. Les 1re, 3e, 4e compagnies du 4e chasseurs à 500 mètres environ en arrière de la première ligne (*R. H.*, II, 1906, 146).

1. *R. H.* Cette impression du général de Failly s'explique par la marche du Ier corps bavarois vers La Thibaudine et par celle du 3e bataillon du 86e de Beaumont sur La Harnoterie.

2. *R. H.*, II, 1906, 147, d'après les historiques manuscrits des 19e chasseurs et 27e de ligne.

3. *R. H.*, d'après l'historique manuscrit du 30e de ligne. Le 3e bataillon sert de soutien à la réserve d'artillerie.

4. Voir *suprà*, p. 381.

5. *R. H.*, II, 1906, 148.

Goze. L'artillerie a été moins affaiblie. Les batteries de cette division, après s'être réorganisées au carrefour, prennent position vers La Harnoterie[1]. Celles du général de L'Abadie (5[e] et 8[e] du 2[e] régiment) sont restées près de la route de Mouzon, à hauteur de la lisière sud du bois Failly. L'artillerie de la division Lespart les encadre[2]. Six batteries de la réserve, déjà sensiblement réduites, renforcent cette ligne, mais pour peu de temps[3]. Devant ces quatorze batteries, dont trois seront bientôt inactives, l'artillerie allemande accroît très rapidement ses forces.

A 3h30 du matin, le commandant du Ier corps bavarois a reçu à Sommerance l'ordre du prince royal de Prusse lui prescrivant de marcher sur Sommauthe. La 2e division ira par Imécourt et Buzancy, la 1re et la réserve d'artillerie par Thénorgues et Bar. A 6 heures, la 2e division se met en marche et à 9 heures son avant-garde atteint Buzancy[4]. Après un court repos, elle est vers midi au sud de Sommauthe, suivie à courte distance de la brigade des cuirassiers bavarois. Quant à la 1re division, elle est arrêtée dans sa marche par des convois et n'arrive à Buzancy qu'à la même heure. Sur l'ordre du général von der Tann, la réserve d'artillerie prend la tête et la 1re division suit l'itinéraire de la 2e, par Bar et Sommauthe.

Pendant sa marche, cette dernière n'a entendu que quelques coups de canon vers Osches, sans rencontrer aucune trace de nos colonnes. Mais, des hauteurs au nord de Sommauthe, les éclaireurs du 4e chevau-légers aperçoivent nos bivouacs de Beaumont, encore en pleine tranquillité. A

---

1. La 5e du 6e « un peu en arrière et à droite » de la ferme; les 7e et 6e du 6e au sud-est (*R. H.*, d'après le rapport du commandant Pérot, 19 octobre, II, 1906, 199). Ces emplacements ne ressortent pas des rapports des capitaines commandants (*ibid.*, 201 et suiv.).

2. 9e du 2e à droite de la 5e, 11e et 12e à gauche de la 8e (*R. H.*).

3. Trois batteries en deux groupes au sud du bois Failly; les 5e et 6e du 20e (à cheval) près de La Harnoterie, où elles restent une demi-heure environ et d'où elles se portent vers 1h30 au sud du bois de Givodeau; la 11e du 14e, trois pièces seulement, d'abord au carrefour nord-est de La Harnoterie, suit en second lieu le mouvement des batteries à cheval (*R. H.*, II, 1906, 149).

4. *État-major prussien*, II, 1059. Voir l'ordre de marche, *ibid.*, Annexes. 271.

leur droite apparaissent déjà les colonnes de l'armée de la Meuse.

Lorsque la canonnade commence au IVe corps, von der Tann, qui marche avec la 2e division, lui prescrit de se porter aussitôt sur Beaumont, de façon à s'engager à la gauche des Prussiens, la brigade de cuirassiers se formant en réserve au nord de Sommauthe. Pour hâter l'entrée en ligne de la division, les deux batteries d'avant-garde prennent les devants à travers le bois de Sommauthe, sous l'escorte des chevau-légers. Un peu après 1 heure, la 4e (de 4) s'établit à la cote 226, d'où elle dirige son feu sur l'entrée sud de Beaumont. Une demi-heure après, la 6e (de 6) la rejoint et toutes deux canonnent l'infanterie française, qui plie déjà sur tous les points, ainsi que la ligne d'artillerie au nord de la ville. Le 4e chevau-légers se rassemble dans un pli de terrain voisin.

Le commandant de la 2e division, général Schumacher, s'est porté auprès de ces deux batteries. Un officier de l'état-major du IVe corps qu'il y rencontre lui rend compte de la situation et indique comme très désirable l'offensive des Bavarois dans la direction de La Thibaudine, de façon à prendre de flanc et de dos nos nouvelles positions. Schumacher met aussitôt ses troupes en marche vers ce point, le long de la lisière du bois. Les fractions de tête, 7e bataillon de chasseurs et 2e bataillon du 13e régiment, se déploient à gauche des batteries, en détachant deux compagnies (5e et 6e du 13e) dans le bois sur leur flanc. Le 1er bataillon suit à 500 pas environ ; les autres troupes sont à grande distance, en formation de route.

Quand les tirailleurs de la première ligne arrivent à peu près à la hauteur du 4e chevau-légers, ce dernier reçoit l'ordre de charger une batterie de mitrailleuses qui paraît isolée au sud de La Harnoterie[1]. Mais il dépasse à peine la route de Stonne qu'il est accueilli par un feu violent venant de

1. *État-major prussien*, II, 1060. D'après la *R. H.*, II, 1906, 152, qui s'appuie sur l'historique manuscrit du 2e d'artillerie, c'est la 5e batterie de ce régiment.

cette batterie et du boqueteau au sud de la ferme[1]. Dans sa retraite, il est fusillé également de La Thibaudine.

Cependant, les tirailleurs bavarois continuent vers la route. A 2h 15, le 7e bataillon de chasseurs s'établit derrière la chaussée à l'est de La Thibaudine. A sa gauche, les 7e et 8e compagnies du 13e régiment font face à ces bâtiments et les fusillent; l'épaisseur du sous-bois a ralenti la marche des 5e et 6e, qui sont encore dans le couvert. Enfin, bien que d'abord en réserve, le 1er bataillon du même régiment débouche déjà vers La Thibaudine. Le reste de la 2e division continue le long des bois; la 1re et la réserve d'artillerie sont aux abords de Sommauthe, ainsi que la brigade de cuirassiers.

Telle est la situation du Ier corps bavarois, lorsque, tout à coup, de nouveaux adversaires surgissent dans le flanc du 1er bataillon du 13e, couronnant la crête qui descend de La Thibaudine vers le sud. C'est une fraction du 7e corps qui apparaît[2]. Va-t-elle modifier l'état des choses à notre avantage ou être entraînée dans la déroute commencée au 5e corps?

Vers 2 heures environ, une longue ligne d'artillerie allemande s'est formée aux abords de Beaumont, préparant la nouvelle offensive de l'infanterie. Sur la croupe ouest des Gloriettes, il y a seize batteries dont la gauche touche à la ville; neuf sont à l'ouest de celle-ci[3]. Ces vingt-cinq batteries concentrent maintenant leur action sur notre artillerie,

1. 19e chasseurs et 27e de ligne (*R. H.*).
2. *État-major prussien*, II, 1061.
3. *État-major prussien*, II, 1062 : ces batteries forment trois groupes : entre la Meuse et les deux petits bois à l'ouest de la cote 251, les 2e à cheval, 6e, 5e, 8e, 7e lourdes, 6e et 2e légères du XIIe corps;
Du bois nord de la cote 251 à Beaumont, les 2e lourde du XIIe corps, 5e légère du IVe, 3e lourde du XIIe, 2e légère du IVe, 4e lourde, 4e et 1re légères du XIIe, 1re et 2e lourdes du IVe;
Au sud-ouest de Beaumont, les 4e lourde, 3e à cheval, 3e lourde, 3e légère, 2e à cheval, 1re légère du IVe corps; 6e de 6, 4e et 2e de 4 du Ier corps bavarois. Des autres batteries du IVe corps, les 6e légère, 5e et 6e lourdes ont arrêté leur feu pour accompagner l'infanterie au nord de Beaumont; la 4e légère a besoin de se reconstituer; la 1re lourde du XIIe corps est encore au sud de la ville; la 5e légère est maintenue en réserve faute de place; la 3e légère suit, avec les derniers bataillons de la 24e division.

qui cherche vainement à s'en garantir par de fréquents changements de position. Les mitrailleuses disparaissent très vite ; quant aux autres batteries, avant 3 heures, elles quittent peu à peu le champ de bataille. Déjà notre infanterie a gagné une nouvelle position entre Yoncq et La Sartelle, au nord de la précédente.

XXII

ENGAGEMENT DU 7e CORPS

La marche du 7e corps. — Mac-Mahon et Douay. — Les convois et la division Conseil-Dumesnil. — Combat de Warniforêt. — Retraite de Conseil-Dumesnil. — Mouvement des Bavarois sur La Besace et Raucourt. — Mouvement du gros du 7e corps. — Douay et la marche au canon. — Passage de la Meuse à Remilly. — Retraite sur Sedan. — Les Bavarois.

Après avoir passé la nuit autour d'Osches, le 30, dès 3^{h} 30 du matin, le 7e corps est sous les armes. Selon les ordres du maréchal, il doit suivre le chemin d'Osches à Raucourt et de là se porter sur Mouzon. Une aberration véritable fait que l'état-major du général Douay assigne aux convois des 5e et 7e corps, ainsi qu'à la division Conseil-Dumesnil qui les escorte, une direction au sud, nécessairement plus exposée : celle d'Osches-Stonne-Beaumont. Le convoi doit même bivouaquer durant la nuit du 30 au 31 à Warniforêt, à mi-chemin entre ces deux points[1].

A 4 heures, les 1,500 voitures des convois s'engagent sur la route de Stonne. La brigade Chagrin de Saint-Hilaire est à l'avant-garde, le 99e marchant en tête du convoi, le 47e réparti le long de celui-ci, suivant à travers champs en formation serrée. La brigade Bretteville doit être en arrière-garde avec l'artillerie divisionnaire et deux escadrons du 4e hussards[2].

1. Notes sur les opérations de la division Conseil-Dumesnil, *R. H.*, II, 1906, 429 ; prince Bibesco, 94-96. Cette question des itinéraires du 7e corps est fort obscure ; il n'y a pas trace d'ordre de mouvement pour le 30 août.

2. Notes citées. Il y a discordance entre ces notes, l'ouvrage du prince Bibesco et les historiques des corps (*R. H.*, II, 1906, 439 et suiv.). Il se peut que toute la brigade Saint-Hilaire ait été répartie de prime abord sur le flanc du convoi, les bataillons en colonne à distance entière par division, à 600 mètres de distance.

Les fractions disponibles de la cavalerie du général Ameil sont également chargées, tout d'abord, d'escorter le convoi[1].

Dès la mise en mouvement, de nombreux éclaireurs ennemis se montrent sur les hauteurs avoisinantes, au point que Douay craint une attaque. Il porte aussitôt la brigade Bretteville sur une position défensive à l'ouest d'Osches. En même temps, il prescrit à Conseil-Dumesnil de prendre le commandement de la brigade Saint-Hilaire et de hâter la marche du convoi en se gardant « à gauche »[2], c'est-à-dire vers le nord, où l'ennemi n'est sûrement pas. Sur les entrefaites, la cavalerie prussienne, deux escadrons du 1er ulans de la Garde, ne cherchant visiblement qu'à faire une démonstration, la queue de la division se met en marche à son tour. Les voitures du convoi régulier, convenablement attelées, ne tardent pas à beaucoup distancer celles de réquisition. On est obligé de doubler les attelages de ces dernières pour franchir une côte à la sortie de La Berlière, et l'on perd ainsi un temps précieux. Vers 8 heures seulement, la division Liébert et la réserve d'artillerie vont se mettre en marche avec le général Douay, quand Mac-Mahon arrive à Osches. Il se montre « très préoccupé » de ces retards et déclare qu'il faut passer la Meuse, « coûte que coûte », le soir même, sauf, pour le 7e corps, à se débarrasser du convoi qui l'alourdit[3].

Le maréchal indique à Douay trois points de passage : le premier à Mouzon, sur un pont de pierre où le 12e corps a passé et qui doit servir au 5e ; le second, que le génie termine, à Villers-devant-Mouzon ; le troisième à Remilly, destiné au 1er corps et à la division Bonnemains. On discute les avantages des deux premiers. Mais la tête du convoi devant déjà être engagée sur le chemin de La Besace à Mouzon, il paraît préférable, pour ne pas ralentir le mouvement, de le laisser continuer dans cette direction avec la

1. *R. H.*, II, 1906, 563.
2. Notes citées.
3. Prince Bibesco, 95. Un ordre du général Douay, daté d'Osches le 30 août, prescrit de renvoyer toutes les voitures *vides* sur Mézières.

division Conseil-Dumesnil, tandis que le reste du corps d'armée suivra le chemin de Raucourt et d'Autrécourt afin d'aboutir à Villers-devant-Mouzon [1]. Ainsi la cavalerie du général Douay est à l'intérieur de ses colonnes; le convoi suit l'itinéraire le plus proche de l'ennemi!

Ces dispositions arrêtées de concert avec le maréchal, ce dernier part d'Osches, en insistant de nouveau sur la nécessité de hâter la marche « coûte que coûte ». — « Vous aurez 60,000 hommes sur les bras ce soir, si vous n'êtes pas au delà de la Meuse [2]. »

Dans l'intervalle, le convoi est arrivé à Stonne, où il fait halte sous la protection de la brigade Saint-Hilaire, disposée autour du village. Mac-Mahon qui passe, en se rendant de Beaumont à Osches, prescrit à Conseil-Dumesnil de repartir le plus tôt possible, de faire serrer les voitures et d'arriver à la Meuse «, coûte que coûte, avant le soir ». Au lieu de bivouaquer à Warniforêt, il gagnera Yoncq et Autrecourt pour atteindre la rivière à Villers, où il fera usage du pont de chevalets que construit le génie [3]. Ainsi le maréchal donne à Conseil-Dumesnil des ordres en contradiction avec ceux de Douay.

La division et les convois se remettent en route vers 11 heures, le 99e toujours en tête, le 47e « sur le flanc droit ». Puis viennent les généraux Conseil-Dumesnil et Morand [4], avec le 21e. Le général de Bretteville et le 3e de ligne restent à Stonne; ils y rejoindront la division dès que sa tête sera engagée sur le chemin d'Yoncq. Chose bizarre, le général Douay garde avec lui l'artillerie de Conseil-Dumesnil et le 17e bataillon de chasseurs, qui suivront les divisions Liébert et Dumont dans la direction de Raucourt. La cavalerie du général Ameil stationne à la bifurcation des routes de Beaumont et de Raucourt, prête à former l'ex-

1. Prince Bibesco, 96. Deux officiers sont envoyés à Conseil-Dumesnil pour hâter sa marche et la guider sur Mouzon.
2. Prince Bibesco, 97.
3. Notes citées; voir le prince Bibesco, p. 96, en contradiction de ces notes.
4. Le colonel Morand, du 21e, est resté avec son régiment après sa promotion de brigadier.

trême arrière-garde, en couvrant surtout la division Conseil-Dumesnil.

Vers midi, celle-ci entend le canon à l'est. « On n'y prête pas, tout d'abord, une grande attention ; on suppose que c'est la répétition et la suite des combats d'avant-garde que le 5e corps a, dit-on, eu à livrer le 29 et avec succès[1]. » Un peu plus loin, un officier d'ordonnance du général Ameil vient prévenir Conseil-Dumesnil que, d'après des gens du pays, une brigade d'infanterie prussienne est embusquée dans les bois au sud de la route. Pour éviter une surprise, Conseil-Dumesnil prescrit au général Morand de porter le 21e sur le flanc droit de la colonne, comme le 47e ; ce régiment marchera par échelons de demi-bataillon entre la route et les bois, « avec des flanqueurs et des éclaireurs » dans ceux-ci.

Sur les entrefaites, la tête de la division a dépassé Warniforêt et s'est engagée sur le chemin d'Yoncq. Les moyens de liaison employés sont si primitifs[2] que le convoi continue vers Beaumont. Il faut qu'il fasse demi-tour et revienne sur ses pas, au prix d'une sensible perte de temps. La canonnade n'ayant fait que s'accroître, sans que nul ait l'idée d'en reconnaître l'origine, le général de Saint-Hilaire juge à propos d'établir « une partie du 47e » et deux bataillons du 99e (2e et 3e) sur les pentes descendant à l'ouest de La Thibaudine. Le 99e tient la route, qu'il déborde « un peu à droite » ; le 47e est à sa gauche, dans un petit bois. En même temps, Saint-Hilaire demande du renfort et surtout de l'artillerie. Conseil-Dumesnil, qui survient, l'approuve, fait prévenir le général Douay « et le prie d'envoyer, en toute hâte, l'artillerie de la division ».

Dans l'intervalle, le convoi a continué sa marche. Il est tout entier engagé sur le chemin d'Yoncq, et Conseil-Dumesnil, appliquant à la lettre les prescriptions de Mac-Mahon, fait replier les fractions des 47e et 99e en position

1. Notes citées.
2. Le jalonneur laissé à la bifurcation a disparu (prince Bibesco, 107).

vers La Thibaudine. Elles reprennent l'escorte du convoi et sont remplacées par le 21e, qui rejoindra bientôt le 3e de ligne. Puis la brigade Bretteville réunie suivra sur Yoncq. «... Rien ne peut faire supposer qu'elle sera engagée, l'ennemi n'étant pas en vue [1]. »

Le 21e va atteindre les pentes ouest de La Thibaudine, déjà évacuées par le 99e, et le 47e a encore quelques compagnies dans le bois au nord, quand on aperçoit les Bavarois débouchant du massif au sud [2]. On ouvre le feu sur eux. Le bataillon (1er du 13e bavarois), qui marchait vers La Thibaudine, fait aussitôt front dans notre direction. La 4e compagnie, la plus avant, se jette à la baïonnette sur nos tirailleurs et les refoule sur les pentes ouest; les autres s'installent sur la crête. En même temps, les 7e et 8e compagnies et des fractions du 7e bataillon de chasseurs s'emparent de La Thibaudine [3].

Le bataillon de tête du 21e avait déployé deux compagnies qui se replient jusqu'au petit bois à l'est du ruisseau d'Yoncq, où des soutiens les recueillent et arrêtent l'offensive des Bavarois. Toutefois, à la droite de ceux-ci, le 7e chasseurs traverse la chaussée et s'arrête à quelques centaines de pas du boqueteau au sud de La Harnoterie, face au nord. A gauche, les 5e et 6e compagnies du 13e régiment atteignent la lisière de la forêt. Puis le 10e survient et renforce avec son 3e bataillon la gauche de la ligne, menacée par des fractions de notre 21e (3e bataillon) venues border la forêt du Grand-Dieulet, face à l'est; les 1er et 2e bataillons du 10e demeurent en réserve. Une section d'artillerie (2e batterie de 4), empruntée à la gauche de la ligne allemande au sud de Beaumont, vient battre le bois à l'est du ruisseau d'Yoncq. Enfin, le premier bataillon bavarois engagé (1er du 13e), ayant brûlé toutes ses cartouches dans ce court combat, est relevé par le 1er du 10e.

1. Notes citées.

2. Voir *suprà*, p. 390. Nous suivons la version des Notes, les Historiques des 21e et 47e étant incompréhensibles en ce point.

3. *État-major prussien*, II, 1063.

Cependant, la 3e brigade d'infanterie bavaroise s'est également déployée à l'est du bois des Murets. Elle reçoit l'ordre de marcher à la gauche de la 4e, sur Warniforêt, tandis que le 2e bataillon du 10e, jusqu'alors en réserve, renforce le 1er. Le 1er bataillon de chasseurs, longeant la lisière, va prolonger la gauche de la ligne bavaroise ; le 3e régiment chemine lentement à travers l'épais sous-bois, vers Warniforêt. Enfin, le 12e et une batterie (8e de 6) demeurent en réserve à la lisière nord-est du bois des Murets[1].

Notre résistance est faible. Attaqués de front et menacés sur leur flanc droit, les 1er et 3e bataillons du 21e reculent presque aussitôt[2]. Le général Morand intervient à la tête de quelques fractions encore compactes et ramène en avant une grande partie de la ligne, obligeant un bataillon bavarois (3e du 10e), fortement éprouvé, à replier sa gauche. Mais le 1er bataillon de chasseurs, qui survient, opère une vigoureuse contre-attaque, à laquelle prend part toute la droite bavaroise. La ligne française recule, puis essaie vainement de tenir pied à la lisière du bois que longe le ruisseau d'Yoncq. En tentant d'arrêter cette déroute[3], le général Morand a été mortellement blessé.

A ce moment débouche à l'est de Warniforêt, sur la route, un nouveau régiment français, le 3e de ligne, « en colonne par section, la droite en tête », son flanc droit couvert par une ligne de tirailleurs qui longent les bois. Cette formation naïve l'offre en cible aux coups des Bavarois, qui sont à 200 mètres, d'après l'Historique du corps. En outre, ses rangs sont rompus par les fuyards des 21e et 47e. Une partie des soldats se jettent dans les bois, malgré les efforts du général de Bretteville, qui est blessé, lui aussi. Il ne reste plus en face des Allemands qu'une faible ligne appartenant aux

1. *État-major prussien*, II, 1065.
2. Notes citées. La *R. H.*, II, 1906, 157, reproduit une assertion du prince Bibesco, d'après laquelle ces bataillons comptent « beaucoup d'hommes des bataillons de marche », et dont nous n'avons pas trouvé la confirmation.
3. Le mot n'est pas trop fort si l'on compare les Notes Mulotte et le récit de l'État-major prussien. Voir aussi l'Historique du 3e de ligne, *R. H.*, II, 1906. 437.

trois régiments engagés. Mais il est impossible d'y remettre de l'ordre et même de la maintenir au feu. « En vain, le lieutenant-colonel Gillet et les officiers du régiment réunissent leurs efforts pour rallier nos soldats et les déployer en avant, on ne peut les faire sortir des bois où ils se tiennent à l'abri ; les officiers seuls restent exposés aux coups [1]. » Le sous-lieutenant Varinot déploie le drapeau et se porte résolument en avant, entraînant quelques hommes avec lui ; mais il tombe bientôt, grièvement atteint. Le sous-lieutenant Sondorf, qui saisit le drapeau, est gravement blessé, lui aussi. Les sergents Perrin et Garnier relèvent encore le glorieux emblème. Leur exemple héroïque reste isolé. Le 3e de ligne perd constamment du terrain. Encore un instant, et le bois à l'est du ruisseau d'Yoncq est enlevé sans lutte par les Bavarois. Nos débris forment une ligne irrégulière à l'est de Warniforêt. L'une des batteries de Conseil-Dumesnil (5e du 7e régiment), que Douay avait gardée avec lui, bien mal à propos, arrive enfin et prend position au nord de la route, les 1re et 2e compagnies du 17e bataillon de chasseurs en soutien. Elles rallient 150 hommes environ des 3e et 21e de ligne qui « fuyaient dans le plus grand désordre » [2]. L'explosion d'un caisson est le signal d'une nouvelle déroute. Après avoir tiré environ vingt coups par pièce et près d'être cernée, la batterie se retire, abandonnant deux canons dont servants et attelages ont été tués [3]. Vers 4 heures, la gauche ennemie atteint la route à Warniforêt.

La queue de la division Conseil-Dumesnil est en pleine retraite sur Raucourt, poursuivie par les Bavarois. Ceux-ci atteignent déjà le chemin de La Besace à Yoncq, quand, vers 4h 30, ils reçoivent l'ordre de s'arrêter, heureusement pour nous. Une de leurs batteries (8e de 6) nous suit quelque temps de ses obus.

Sur les entrefaites, la 3e brigade bavaroise a traversé la forêt du Grand-Dieulet, n'y rencontrant que des traînards.

1. Historique cité.
2. Historique du 17e bataillon de chasseurs, *R. H.*, II, 1906, 435.
3. Notes citées ; Historique du 17e chasseurs ; *État-major prussien*, II, 1065.

Elle ne débouche à la lisière nord, près de Warniforêt, qu'après notre disparition. La plus grande partie de la 2ᵉ division se rassemble au nord de ce hameau ; quant au 12ᵉ régiment, qui était en réserve, avec le 3ᵉ bataillon du 10ᵉ, il marche vers La Thibaudine[1].

Dans l'intervalle, les convois des 5ᵉ et 7ᵉ corps, après un arrêt à hauteur de Mouzon[2], ont continué sur Autrecourt et Villers. Le pont de chevalets que construit le génie n'est pas encore terminé, et c'est vers 5 heures seulement que le passage peut commencer. Conseil-Dumesnil, qui aurait dû marcher avec son arrière-garde, le 99ᵉ et une moitié des convois traversent la Meuse. Mais les obus de deux batteries bavaroises interrompent bientôt le passage[3]. Le général rejoint la route de Mouzon à Sedan, où il rencontre Wimpffen, qui arrive d'Algérie pour prendre le commandement du 5ᵉ corps et qui lui indique « une position » en avant du village d'Amblimont. Conseil-Dumesnil y établit le 99ᵉ. « En ce moment, la plaine offre un spectacle navrant. Elle est couverte d'hommes isolés et débandés, les uns, fuyards des champs de bataille de Beaumont et de La Thibaudine, les autres, conducteurs et soldats d'escorte qui ont abandonné les convois[4]. » Quant à ceux-ci, une partie va vers Sedan, une autre vers Carignan. Les voitures restées sur la rive gauche sont abandonnées, jetées dans la Meuse ou dirigées sur Remilly et Sedan.

Vers 2 heures du soir, le général von der Tann a reçu du prince royal de Prusse l'ordre de progresser en force sur La Besace, de façon à combler le vide existant encore sur le front des Allemands, entre Beaumont et Stonne.

La 1ʳᵉ division a déjà été invitée à marcher par la forêt de Sommauthe sur Warniforêt, afin de soutenir la 2ᵉ, engagée

---

1. *État-major prussien*, II, 1066.
2. Le texte des Notes Mulotte semblerait même indiquer que ce convoi alla passer au faubourg de Mouzon.
3. *R. H.*, II, 1906, 160. D'après les Notes Mulotte, le pont, « qui n'est pas solide, s'écroule sous le poids des voitures ». Mais le rapport du commandant Bourgeois, 1ᵉʳ septembre, *ibid.*, 633, montre qu'il fut coupé par les obus bavarois.
4. Notes Mulotte.

vers La Thibaudine. Von der Tann la dirige sur La Besace, tandis que la brigade de cuirassiers et la réserve d'artillerie continuent dans la direction première, avec ordre de se rassembler au sud de la route de Stonne. Puis le général se porte sur le champ de bataille de la 2e division. Celle-ci nous a chassés de notre position de Warniforêt et marche, elle aussi, sur La Besace.

A ce moment, le commandant du IVe corps prie von der Tann d'intervenir à sa gauche. Pour lui donner satisfaction, un détachement de la 2e division, sous les ordres du colonel Schuch, va progresser le long du ruisseau d'Yoncq, à la gauche des Prussiens[1].

Dans l'intervalle, la 1re division bavaroise a continué sa marche sur Sommauthe, puis sur La Besace. La 2e brigade est en tête avec le 3e chevau-légers et trois batteries ; la 1re brigade suit immédiatement. Après avoir traversé la forêt sans rencontrer aucun adversaire, les chevau-légers prennent les devants pour gagner La Besace, où ils arrivent vers 4h 30, à peu près au moment où cessait la poursuite des troupes battues à Warniforêt. Les cavaliers bavarois sont même salués par le feu de quelques unités qui se retirent bientôt vers le nord. Le 4e bataillon de chasseurs s'établit à La Besace en repli, tandis que le reste continue vers Raucourt où, de nouveau, il va se heurter à nos troupes.

On se rappelle que tout le 7e corps s'est mis en mouvement d'Osches sur Stonne. A partir de ce point, tandis que la division Conseil-Dumesnil et les convois continuent vers l'est par la route de Beaumont, les divisions Liébert, Dumont et la réserve d'artillerie marchent sur Raucourt.

Il est 10 heures du matin déjà, lorsque la brigade Bittard des Portes, qui fait l'arrière-garde avec l'artillerie de la division Dumont, se met en mouvement, non sans être obligée de s'arrêter à 1 kilomètre d'Osches, tant elle est alourdie par le convoi. De nouvelles patrouilles de cavalerie alle-

---

1. *État-major prussien*, II, 1067 : 7e bataillon de chasseurs, 1er et 2e bataillons du 12e, 3e du 10e, deux escadrons du 4e chevau-légers et les deux batteries bavaroises à la gauche de la grande ligne d'artillerie.

mande[1] se montrent sur les hauteurs. Au bout d'une demi-heure, on reprend la marche, les 82e et 83e en colonne par pelotons, l'artillerie entre les 2e et 3e bataillons du 83e [2]. Vers 11 heures, des groupes ennemis plus nombreux apparaissent au nord d'Osches; un peu plus tard, deux batteries nous canonnent du nord de Saint-Pierremont[3]. Bittard des Portes juge à propos d'arrêter les deux dernières compagnies du 83e et de faire ouvrir le feu à ses batteries de 4 (8e et 9e du 6e régiment) des hauteurs de La Berlière. Mais Douay survient et prescrit de reprendre le mouvement : « ... Répondre, c'était perdre un temps précieux, c'était se prêter aux manœuvres de l'ennemi, dont le but était de retarder notre marche à tout prix, tandis que notre intérêt était d'avancer quand même[4]. » Le 82e est déjà engagé dans Stonne, quand la cavalerie allemande essaie de pousser sur le bois du Fay, mais elle est arrêtée par quelques salves de mitrailleuses en position à l'ouest du village, avec trois compagnies du 83e [5].

C'est sur les entrefaites que le canon commence à gronder au sud-est, devenant plus distinct à mesure qu'avance la colonne. « Au premier moment, écrit le prince Bibesco, il n'y eut au 7e corps qu'une pensée : marcher au canon! Mais, dès que nous fûmes montés sur un mamelon situé près de la route de Stonne, nous pûmes constater au moyen d'une longue-vue que cela était impossible. Au loin, à droite, se dessinait une ligne de feux demi-circulaire avançant dans la direction de Beaumont: là était l'ennemi; à gauche, on voyait la fumée des coups de canon tirés à intervalle par des troupes en retraite sur Mouzon : ces troupes étaient celles du 5e corps[6]... »

---

1. Du 4e *Reiter* wurtembergeois, qui marche à l'avant-garde du Ve corps.
2. Général Arvers, *Historique du 82e*, 288.
3. De la cote 278 : 1re et 2e lourdes du Ve corps, à l'avant-garde de ce dernier (*R. H.*, I, 1906, 566). Nous perdons 1 officier et 7 ou 8 hommes.
4. Prince Bibesco, 97 ; général Arvers, *loc. cit.*; *R. H.*, I, 1906, 566.
5. *R. H.* La batterie est la 10e du 6e.
6. S'il était alors midi, comme l'écrit Bibesco, *ibid.*, ce tableau ne peut être exact. En effet, à cette heure, la canonnade commençait à peine. Il n'était pas question encore de la retraite sur Mouzon.

Pour aller à leur secours, « il aurait fallu faire halte, réunir en toute hâte les troupes forcément très espacées dans ce défilé, se frayer, avec une peine extrême, un chemin à travers la colonne Conseil-Dumesnil, qui encombrait encore la route de Beaumont, franchir en bon ordre les 10 kilomètres qui nous séparaient de cette ville et arriver compacts sur le lieu de la lutte ! Cette manœuvre, très périlleuse en face de l'ennemi qui nous suivait dans le défilé en nous canonnant,... n'eût pas exigé moins de trois ou quatre heures. Or, comme il était midi, et que déjà les troupes du général de Failly étaient en retraite [1], il était évident que nous étions menacés de n'arriver sur le champ de bataille que pour constater un désastre, et offrir aux Prussiens l'occasion d'écraser en détail nos deux divisions ! Voilà quant aux chances de réussite.

« Restait le devoir de ne pas compromettre le but stratégique du maréchal : le « passage de la Meuse le soir même », par un mouvement qui était en dehors de ses ordres formels. D'ailleurs, le maréchal venait de nous quitter et il n'était pas si loin qu'il ne pût envoyer ses instructions au 7e corps... Il n'ignorait pas que le corps de Failly était exténué par les marches, les contre-marches, les combats et les privations des trois jours précédents : il avait donc pris les mesures nécessaires pour assurer le passage de ces troupes à Mouzon... S'il ne faisait rien dire, c'est que la Meuse était toujours l'objectif important. Nous n'avions qu'à nous conformer à ses ordres [2]... »

Les raisons que développe ainsi l'ancien officier d'ordonnance du général Douay ne semblent être qu'une justification *a posteriori*. Il est difficile d'admettre qu'elles aient réellement dicté la conduite du chef du 7e corps. A midi, la situation autour de Beaumont ne pouvait être celle que décrit Bibesco. D'autre part, comment prendre au sérieux les dispositions qu'il croit indispensables avant la marche

1. Même observation que plus haut.
2. Prince Bibesco, 105.

au canon ? Les Allemands font moins de difficultés en pareil cas.

Il est donc à croire que la vraie cause de l'abstention de Douay est l'idée qu'il doit avant tout se conformer aux ordres du maréchal. Pour lui, ces prescriptions suppriment toute initiative et il faut reconnaître que les idées d'alors lui donnent raison. La marche au canon n'est nullement posée en principe, parce qu'elle suppose chez les subordonnés une volonté propre, indépendante de celle du chef. Or les habitudes courantes sont tout à fait hostiles à cette indépendance.

Dans le cas présent, il n'est pas douteux que Douay se conforme aux idées du maréchal en continuant vers la Meuse. Il reprend sa marche [1], l'arrière-garde toujours talonnée par des patrouilles de cavalerie allemandes. Deux compagnies du 83ᵉ sont encore forcées de les éloigner. En approchant de Raucourt, la situation change de nouveau. La canonnade paraît retentir non plus vers Beaumont, mais vers Mouzon. En outre, on voit déboucher tout à coup, sur le chemin d'Yoncq, « des voitures du train arrivant bride abattue, des officiers et des soldats blessés, d'autres se traînant à peine, surtout une grande quantité de fuyards appartenant principalement à la 1ʳᵉ brigade » de Conseil-Dumesnil [2].

A la vue de ce « navrant spectacle », Douay « a un moment d'hésitation : ira-t-il, comme il en a reçu l'ordre, passer la Meuse au pont de Villers-devant-Mouzon ? Le pont ne sera-t-il pas envahi et le passage obstrué, avant l'arrivée du 7ᵉ corps, par les troupes du 5ᵉ qui n'auront pas pu passer à Mouzon ?... L'ennemi victorieux n'y aura-t-il pas précédé, en forces, ses deux divisions harassées ?... » Ces considérations suffisent à déterminer son choix. Il va marcher sur Remilly, en faisant un détour pour atteindre un point de passage autre que celui désigné. Non seulement il ne se

1. D'après le général Arvers, *loc. cit.*, les 2ᵉ et 3ᵉ divisions auraient pris position à Stonne.
2. Prince Bibesco, 106.

rapproche pas du 5e corps, mais il évite son contact, le laissant à son destin. Outre qu'il manque à la plus simple solidarité, il omet de penser que le pont de Remilly doit d'abord livrer passage au 1er corps et à la division Bonnemains. Le 7e corps devra stationner longuement avant d'y passer à son tour, ce qui l'expose à être atteint isolément. S'il faut combattre, mieux vaudrait le faire avec le 5e que seul[1].

Quoi qu'il en soit, Douay rappelle à lui sa cavalerie déjà engagée sur la route de Villers-devant-Mouzon[2]. Tout le corps d'armée prend le chemin d'Haraucourt, étroitement resserré entre deux lignes de hauteurs. Le sentiment du danger couru dans ce long défilé rend aux troupes une animation qu'elles ne connaissaient plus : « Nos fantassins paraissent ne plus sentir le poids de leur sac, tant ils ont le jarret tendu, et les chevaux eux-mêmes, gagnés par l'impatience de leurs cavaliers, relèvent la tête, dressent l'oreille et allongent l'allure[3]. »

Vers 5h 15, la brigade d'arrière-garde atteint Raucourt, protégée sur son flanc droit par une compagnie du 82e « en tirailleurs ». La grande rue est encombrée de voitures d'ambulance, ainsi que de nombreux fuyards qui en rendent l'accès à peu près impossible. En même temps, trois batteries de la 1re division bavaroise ouvrent le feu sur le village. Le général Bittard des Portes arrête ses deux régiments et les établit, le 82e à l'ouest et le 83e au sud, tous deux derrière des obstacles du terrain. Les obus de l'ennemi ne tardent pas à dégager le défilé. Le 82e reprend sa marche, tandis que le 83e, dont la plupart des compagnies ont été déployées, se replie peu à peu par les bouquets de bois à l'ouest et au nord-ouest de Raucourt. Puis le 82e établit son 2e bataillon à la lisière sud du Gros-Bois, au sud-ouest d'Haraucourt, et une compagnie (2e du 3e bataillon) à l'est de la

1. Prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 253.
2. Prince Bibesco, 109 ; pourtant le rapport du général Ameil semble indiquer que la division passa à Villers, derrière le convoi (*R. H.*, I, 1906, 568).
3. Prince Bibesco, 109.

route. Après échange de quelques coups de feu avec l'avant-garde bavaroise, ces unités se replient sur Angecourt[1].

En arrivant à Remilly, la tête du 7e corps trouve le chemin obstrué par l'inutile division Bonnemains. Il se produit un nouveau temps d'arrêt, qui se propage jusqu'à la queue de la colonne, non sans provoquer « une impatience fébrile » parmi des troupes déjà fort atteintes dans leur moral[2]. Heureusement, Douay fait déboîter des deux côtés de la route et continuer vers Remilly. Mais le village est non moins encombré ; le général se rend compte qu'il lui faut attendre la fin du passage du 1er corps et des cuirassiers de Bonnemains.

Il est 7h 15 ; le mouvement ne pourra reprendre avant deux heures au moins. Le corps d'armée reste sur place, couvert par des grand'gardes ; la réserve d'artillerie est disposée à l'est de la route pour battre au besoin le débouché vers Angecourt. A 10h 15 seulement, le passage de la Meuse peut commencer. L'artillerie de la 2e division s'engage sur le pont du gué, non sans de grosses difficultés : « Les chevaux hésitent, ils se cabrent sous l'éperon du conducteur.

« Ici, c'est un caisson qui se renverse et qu'il faut précipiter dans la Meuse ; là, c'est un cheval qui se prend la jambe entre deux madriers, tombe, cherche en vain à se relever, et qu'on laisse aller au courant pour déblayer la voie. Cependant, on s'engage, on se presse, on passe ; on finit, après mille efforts et mille déboires, sous l'étreinte d'une angoisse indicible, par atteindre la rive opposée. » A 2 heures du matin, Douay n'a pu encore jeter que deux régiments et trois batteries sur la rive droite[3]. Survient un

---

1. Général Arvers, *loc. cit.*, 288-289 ; *R. H.*, I, 1906, 568.

2. « Un officier supérieur d'artillerie de l'arrière-garde, après avoir envoyé, deux fois, un de ses officiers pour exposer la situation et demander pourquoi on ne marchait pas, arriva au galop de son cheval, pressant chacun de se porter en avant. Nous n'avons jamais mieux compris qu'en cet instant combien il devait falloir peu de chose pour déterminer une panique... » (Prince Bibesco, 111).

3. Prince Bibesco, 116. D'après la *R. H.*, I, 1906, 569, il s'agirait de l'infanterie de la 3e division et de l'artillerie de la 2e. Mais une fraction au moins du 82e passe la Meuse au pont de Bazeilles (général Arvers, 289).

officier de l'état-major du maréchal, qui l'informe que « l'armée entière se porte sur Sedan ». Il croit devoir prendre aussitôt des dispositions qui achèvent la déroute de son corps d'armée. Ayant « sous la main les adjudants-majors », il fait transmettre par ceux-ci, « aux chefs de corps, l'ordre de se porter immédiatement sur Sedan », chacun pour son compte et par la marche la plus rapide. Quant au pont, il sera coupé avant le jour. A proprement parler, c'est organiser la fuite.

Le général Douay, la division Liébert, les batteries de la division Dumont et la réserve d'artillerie marchent par la rive gauche. Cette colonne arrive à Sedan le 31, vers 5 heures du matin, suivie de près par les troupes qui ont longé la rive droite. La division Ameil et le général Conseil-Dumesnil, avec le 99e et le convoi, ont passé la Meuse à Villers. Ils sont à Balan, sous les murs de Sedan, vers 2 heures. Sommé d'ouvrir ses portes à ces débris, le commandant de place les laisse pénétrer dans la ville au point du jour : « Hommes et chevaux étaient brisés par la fatigue, la faim, le froid et les émotions qu'ils subissaient sans relâche depuis vingt-quatre heures. Les chevaux faisaient pitié; ils se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient. Quant aux hommes, la lassitude était arrivée à ce point qu'à peine assis, les plus énergiques succombaient au sommeil[1]. »

C'est la division bavaroise Stephan qui talonnait la principale colonne du 7e corps. En approchant de Raucourt, la brigade Orff déploie le 2e régiment et le 9e bataillon de chasseurs à cheval sur la route, le 11e régiment suivant en réserve. Dans cette formation, les Bavarois dépassent vers 5h 30 les hauteurs de Flaba et de Malmaison ; à l'extrême gauche, les chasseurs fouillent le bois de Raucourt, tandis que, à droite, les chevau-légers s'efforcent d'entretenir la liaison avec la colonne qui suit le ruisseau d'Yoncq. Quand les tirailleurs du 2e régiment sont salués par des coups de

1. Prince Bibesco, 117.

feu venant des hauteurs au sud de Raucourt, les batteries de la division prennent position. Leur tir est de courte durée, l'arrière-garde du 7e corps s'étant retirée presque aussitôt et l'infanterie bavaroise la poursuivant sans arrêt. De même, à l'ouest de la ville, des fractions de notre 83e disparaissent rapidement sous le feu de l'artillerie et devant une menace d'enveloppement opérée par un bataillon (1er du 2e régiment). Les Bavarois occupent sans difficulté Raucourt, les hauteurs à l'est et à l'ouest, ainsi que le bois de Cogneux.

Après une nouvelle escarmouche à la lisière du Gros-Bois, l'obscurité commençant à tomber (7h 15), la poursuite est arrêtée. Seules, les batteries de Stephan continuent quelque temps de nous suivre de leurs projectiles. Vers 9 heures, la 1re division, la brigade de cuirassiers et la réserve d'artillerie bivouaquent autour de Raucourt, couvertes par des avant-postes établis vers Remilly. Les fractions de la 2e division rassemblées à Warniforêt se sont portées sur La Besace. Le quartier général de von der Tann est à Raucourt[1].

1. *État-major prussien.*

XXIII

COMBATS EN AVANT DE MOUZON

Retraite sur Mouzon décidée. — Combat de La Harnoterie. — Le 5e corps entre Yoncq et le bois de Givodeau. — La division Brahaut. — Déploiement du IVe corps au nord de Beaumont. — Retraite sur Mouzon. — Combats dans les bois de Givodeau. — Occupation du mont de Brune et de Villemontry. — Progrès des Saxons. — Intervention de la division Lacretelle. — Échec de la gauche allemande. — A la gauche du IVe corps. — Pertes de notre artillerie.

Le général de Failly n'a pas cru devoir défendre longuement les positions au nord de Beaumont. De ces hauteurs, où il s'est rendu dès le début du combat, il voit les Allemands recevoir constamment des renforts. A 1 heure, il croit remarquer qu'ils cherchent à tourner sa droite. D'autres colonnes ennemies apparaissent bientôt sur la gauche, vers la ferme de Beaulieu. « Dès lors, il est évident que, tout en continuant leur attaque sur notre front, les Allemands... vont, suivant leur habitude, chercher à déborder nos ailes des deux côtés...

« Dans cette occurrence critique, le général... n'a plus qu'un parti à prendre et il le prend sans hésitation : c'est celui de renoncer à la défense de la position de Beaumont, où il est menacé d'être tourné, et de chercher à se retirer en bon ordre sur Mouzon, conformément aux ordres du maréchal[1]. » Il est 2h 30 environ[2].

Au nord de Beaumont, le combat ne prend donc une certaine importance qu'aux abords de La Harnoterie, où sont stationnés le 19e bataillon de chasseurs et le 27e de ligne, appuyés par une batterie (5e du 5e régiment). Ils accueillent par un feu « de la plus extrême violence » le 7e bataillon de chasseurs bavarois qui, après avoir parti-

1. Journal Clémeur, *R. H.*, II, 1906, 168.
2. *R. H.*, II, 1906, 335.

cipé à l'enlèvement de La Thibaudine, s'est arrêté devant les boqueteaux au sud de La Harnoterie. Au bout d'une heure seulement, il reçoit un renfort opportun, un bataillon prussien (3e du 86e) venu de Beaumont en remontant le ravin qui conduit à la ferme. Vainement notre batterie essaie de l'arrêter par un tir à mitraille. Deux batteries prussiennes (3e, puis 4e lourdes) joignent leur feu à celui de l'artillerie bavaroise et incendient ces bâtiments. Vers 3h 30, les Prussiens, arrivés à 500 pas, se jettent au pas de course sur la ferme, que nous abandonnons aussitôt, non sans y laisser des prisonniers. Les Bavarois occupent les boqueteaux au sud[1]. Le 27e se replie vers le bois de Givodeau; le 19e bataillon s'engage sur la route de Mouzon, sans plus être appelé à combattre[2].

La batterie, serrée de près, ne conserve l'une de ses pièces que grâce au dévouement de l'adjudant et de quelques canonniers[3].

Ce mouvement terminé, le 5e corps occupe irrégulièrement un front compris entre le ruisseau d'Yoncq et le plateau de La Sartelle. Depuis la prise de Beaumont, l'ennemi a progressé très lentement, nous laissant toutes facilités pour la retraite. Néanmoins, autant qu'on peut en juger d'après des documents souvent fort incomplets ou obscurs, nos divisions sont entièrement mélangées[4].

1. *État-major prussien*, II, 1066. D'après l'historique du 27e de ligne (*R. H.*, II, 1906, 408), notre retraite aurait été volontaire : « Le combat était vif, mais indécis, quand la retraite sonne. » Ce document ne porte nullement que le 27e se retire « vers la cote 255 », comme l'écrit la *R. H.*, *ibid.*, 336. Il indique au contraire que le 27e rejoint la brigade « sur un plateau entouré de bois » (grande clairière du bois de Givodeau ?).

2. Historique du 19e bataillon de chasseurs (*R. H.*, II, 1906, 406). Il n'est pas question non plus, dans ce document, du carrefour nord-est de La Harnoterie, que la *R. H.* indique comme le premier objectif de cette retraite.

3. Rapport du commandant Pérot, 19 octobre, *R. H.*, II, 1906, 199.

4. D'après la *R. H.*, II, 1906, 337, notre ligne est ainsi constituée : 2e bataillon du 11e, 1er du 46e (division Goze) ; brigade Abbatucci, moins le 3e du 30e (division Lespart), entre le ruisseau d'Yoncq et la route de Mouzon ; division L'Abadie entre cette route et les pentes qui bordent la Meuse, le 14e chasseurs au centre, le 88e à sa droite, les 1er et 3e bataillons du 49e à sa gauche ; des isolés du 46e (division Goze), la valeur de deux compagnies environ, au saillant sud du bois de Givodeau. Cette répartition comporte sans doute une forte part d'hypothèses.

L'artillerie, couverte par deux bataillons[1], a protégé cette retraite, puis s'y est conformée, les batteries de mitrailleuses, plus contrebattues que les autres, entamant le mouvement, la réserve d'artillerie restant la dernière au sud du bois Failly. Les deux bataillons de soutien se retirent ensuite, celui du 49e « avec un ordre parfait, qui lui mérite les éloges du général en chef »[2]. Quant à celui du 30e, il gagne le saillant sud du bois de Givodeau, où il rallie les débris du 46e.

Cette retraite, peu ou point pressée par l'ennemi, s'est opérée sans difficulté. Une seule pièce, dont les attelages et les servants ont été mis hors de combat par l'explosion de l'avant-train, doit être abandonnée, et le capitaine de Tessières s'efforce inutilement de la ramener[3].

Dans leurs nouveaux emplacements, dix de nos batteries forment deux groupes inégaux et hétérogènes, l'un entre le ruisseau d'Yoncq et la route de Mouzon, l'autre, de cette chaussée à la Meuse[4].

Au début de la bataille, la division de cavalerie avait reçu l'ordre verbal de couvrir le flanc gauche du corps d'armée. « Après avoir occupé diverses positions dans ce but, le général Brahaut, voyant s'écouler devant lui des troupes d'infanterie », prend le parti de se replier sur Mouzon ; puis, mis au courant de la situation réelle, essaie de ramener ses escadrons sur les hauteurs. Il en est « empêché par l'épaisseur des bois », qui ne lui offrent « aucune position favorable » ; il revient alors dans la plaine de Mouzon et dispose ses escadrons sur trois lignes en avant de la cavalerie du

---

1. 2e du 49e (division L'Abadie), 3e du 30e (division Lespart).

2. Rapport du colonel Kampf, 2 septembre, *R. H.*, II, 1906, 390. Voir aussi le Journal de la division et le Rapport L'Abadie, 22 mars 1871, *ibid.*, 375, 385.

3. De la 6e du 10e (Rapport du commandant Cailloux, *R. H.*, II, 1905, 423).

4. Sur le mamelon au sud-ouest de la cote 295, les 6e et 7e du 6e, 5e et 8e du 2e ; sur le plateau au sud-ouest de La Sartelle, vers la cote 302, les 11e et 12e du 2e, 10e du 2e, 5e et 6e du 20e, 11e du 10e (*R. H.*, II, 1906, 338). L'emplacement des autres batteries ne peut être précisé, sauf celui de la 5e du 6e, qui serait sur la route de Mouzon.

général Ameil[1]. Peu après, il passera la Meuse, restant jusqu'à la fin beaucoup plus gênant qu'utile pour son corps d'armée.

Depuis midi, le prince royal de Saxe se tient sur la hauteur au nord de Champy, d'où il commande les environs de Beaumont. Il a pu observer le début de la bataille et les progrès des Allemands.

Les renseignements qu'il reçoit jusqu'à 2h 30 établissant la prise de Beaumont et notre retraite sous la protection d'une forte arrière-garde, il invite la Garde à suivre les itinéraires du IVe corps à travers la forêt, sa division de cavalerie prenant la tête de la colonne de gauche. Déjà elle avait reçu vers midi l'ordre de se porter de Nouart sur Champy, mais la 1re division croise entre Buzancy et le bois de La Folie des fractions du IVe corps, en sorte que sa tête atteint Nouart seulement vers 1h 30. De là elle continue sans arrêt sur Champy, suivie de l'artillerie de corps. La cavalerie et la 2e division sont en arrière, venant de Buzancy et de Thénorgues.

Le prince se rend ensuite à Beaumont et, dans le trajet, il observe des masses françaises entre Mouzon et Carignan. A son arrivée, vers 3h 45, il trouve le IVe corps en mouvement vers le nord, tandis que le XIIe cherche à se déployer derrière sa droite, autant que le permet l'espace restreint. Il envoie aussitôt reconnaître la possibilité de nous couper de la Meuse. En même temps il prescrit à la 12e division de cavalerie de passer la rivière pour explorer vers la route de Mouzon à Carignan[2].

Cependant, les masses d'infanterie prussienne qui s'étaient accumulées aux abords de Beaumont dans la première période de la bataille se sont déployées de nouveau à l'est et à l'ouest, durant le combat d'artillerie qui suit. La 13e brigade a traversé la hauteur au sud-est. Vers 3 heures, elle dépasse le ruisseau de Beaumont, suivie de trois batteries

1. Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, II, 1906, 383; Rapport du général Brahaut, 27 septembre, *ibid.*, 413.
2. *État-major prussien*, II, 1070.

(1[re] et 2[e] lourdes, 2[e] légère), la 14[e] brigade contourne la ville à l'ouest. Puis la 7[e] division prend une formation de combat si régulière qu'elle implique une perte de temps injustifiable[1]. A 3[h]30 seulement, ces mouvements préparatoires sont achevés. La 8[e] division se rassemble au sud de La Harnoterie, qui vient d'être enlevée[2].

Le contact avec nos troupes est entièrement perdu. Les pentes ascendantes vers le nord et le bois de Givodeau cachent le pays en arrière; à gauche, le feu des Bavarois s'éloigne de plus en plus vers l'ouest. Depuis la disparition de nos dernières batteries, il n'y a plus aucun adversaire en vue au nord de Beaumont, en sorte que l'on ignore — chose invraisemblable — si nous nous sommes retirés au nord ou au nord-ouest. Afin d'être fixé à cet égard, Alvensleben se voit réduit à jeter sa cavalerie sur les hauteurs d'Yoncq. En même temps, pour éviter toute perte de temps, il dirige la 7[e] division sur La Sartelle, la 8[e] vers le nord, entre la route et La Harnoterie[3].

Mais la cavalerie prussienne tombe rapidement sous le feu de batteries qui apparaissent tout à coup au nord-est d'Yoncq. A droite, le 12[e] hussards, pris en outre de flanc par de l'infanterie embusquée dans le bois de Givodeau, s'abrite dans un pli de terrain; le 7[e] dragons, renforcé d'un escadron saxon (4[e] du 2[e] *Reiter*), revient dans la vallée au sud d'Yoncq. Enfin, le bataillon (3[e] du 86[e]) qui s'est porté de La Harnoterie vers le bois est arrêté par un feu efficace de mitrailleuses et d'infanterie. Une batterie prussienne (1[re] légère), qui s'établit au nord de Beaumont, force d'ail-

---

1. 2[e] et 3[e] bataillons du 66[e] en lignes de colonnes de compagnie, le premier ayant sa gauche à la route de Mouzon, le second au sud du bois Failly ; le 1[er] bataillon derrière le centre. En deuxième ligne, le 26[e] en cinq demi-colonnes doubles, la gauche à la route. La 14[e] brigade est derrière la gauche de la 13[e], le 93[e] en première ligne, le 27[e] (sept compagnies seulement) en deuxième ligne. Une compagnie du 27[e] est aux trains régimentaires, trois et une compagnie de pionniers à la garde des prisonniers et du matériel, une à la garde du camp sud de Beaumont (*État-major prussien*, II, 1071).

2. Le 71[e] atteint la route à l'ouest de Beaumont à 2[h]45 ; deux compagnies du 96[e] s'établissent à 3[h]15 à la droite de l'artillerie de corps, et trois du 86[e] sont à la garde du camp nord-ouest (*État-major prussien*).

3. *État-major prussien*, II, 1072.

leurs à la retraite les fractions de notre infanterie en vue sur les hauteurs.

De ces incidents on déduit que nous occupons en force le secteur entre la route de Mouzon et Yoncq. Par suite, Alvensleben prescrit que, outre la 8e division, la 14e brigade marchera sur la croupe au nord-est de ce village. Elle se met aussitôt en mouvement, sa droite se dirigeant sur le saillant sud-ouest du bois de Givodeau. Elle force ainsi la 8e division à se rejeter vers le ruisseau d'Yoncq, en passant momentanément derrière la gauche de la 7e, dont les deux brigades largement déployées couvrent presque tout l'espace entre la Meuse et ce petit cours d'eau[1].

Contre les prévisions des Allemands, l'arrêt du 5e corps sur ses nouvelles positions est de courte durée. Le général de Failly « s'aperçoit que l'ennemi prononce davantage son mouvement tournant sur sa droite et que de fortes colonnes... se portent dans la direction d'Yoncq...

« Sur sa gauche également, il commence à voir apparaître des têtes de colonnes. Il est donc urgent de reprendre la marche sur Mouzon pour ne pas être coupé[2]... » Vers 4 heures, des ordres sont donnés dans ce sens. L'artillerie du secteur de droite reste en position au nord-ouest d'Yoncq, couverte par le 27e de ligne, tandis que le 30e, le 1er bataillon du 46e, le 2e et les débris des 1er et 2e du 11e contournent la lisière nord-ouest des bois. Puis le 27e suit ce mouvement.

Dans le secteur de gauche, l'infanterie du général de L'Abadie gagne peu à peu la partie du bois de Givodeau au nord et au nord-ouest de La Sartelle. Les quatre batteries de la réserve[3], escortées par quatre compagnies du 88e (3e bataillon), s'engagent, pour gagner le pont de Mouzon, sur le chemin qui va de cette ferme à Villemontry; elles doivent prendre position sur la rive droite de la Meuse pour protéger le passage[4]. Le reste de l'infanterie et les

1. *État-major prussien*, II, 1072.
2. Journal Clémeur.
3. 10e du 2e, 5e et 6e du 20e, 11e du 10e (*R. H.*, II, 1906, 343).
4. Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, II, 1906, 381. Comme le Journal

deux batteries de la division Lespart suivent des sentiers et une laie forestière dirigés vers le nord-est [1]. Enfin, à l'extrême gauche, le 3ᵉ bataillon du 30ᵉ et 200 hommes environ du 46ᵉ se replient par le saillant sud-ouest du bois de Givodeau, en longeant les escarpements de la Meuse [2].

Ces mouvements de retraite, opérés sur des chemins étroits, à travers des taillis épais, sont nécessairement très lents. Ils permettent au IVᵉ corps de reprendre sur plusieurs points le contact.

La 13ᵉ brigade s'est portée en avant, le 66ᵉ en première ligne, tambour battant [3]. De la lisière sud du bois de Givodeau, un feu vif est dirigé contre lui ; en même temps, il est fusillé de flanc des pentes boisées qui longent la Meuse. Néanmoins, il continue sa marche et les défenseurs se retirent sans autre résistance. Une compagnie (10ᵉ du 66ᵉ) occupe La Sartelle ; à gauche, le 2ᵉ bataillon s'enfonce dans le bois vers l'ouest, le 1ᵉʳ oblique encore plus au sud, vers le carrefour situé au saillant sud-ouest. Le commandant du 66ᵉ, lieutenant-colonel comte Finckenstein, a été mortellement blessé.

Le 26ᵉ, qui marchait d'abord en seconde ligne, se dirige sur la lisière boisée qui longe la Meuse. Malgré un feu vif, ses tirailleurs donnent l'assaut et pénètrent dans le couvert. Nos troupes se replient aussitôt vers le nord, suivies d'une partie des assaillants. Mais l'épais sous-bois rend la direction si difficile qu'elle cesse bientôt. Le 26ᵉ forme peu à peu deux groupes, dont l'un se rapproche de la route de Mouzon et l'autre marche sur Villemontry [4].

---

de l'artillerie du 5ᵉ corps, *ibid.*, 416, ce document ne mentionne que trois batteries, mais il ressort des Historiques qu'il y en eut quatre à suivre cet itinéraire.

1. Un bataillon et demi du 49ᵉ, les 5ᵉ et 6ᵉ compagnies du 3ᵉ du 88ᵉ par le chemin forestier ; le reste du 49ᵉ et le 14ᵉ bataillon de chasseurs, d'une part, les 1ᵉʳ et 2ᵉ du 88ᵉ, de l'autre, par des sentiers (Journal de la division L'Abadie).

2. *R. H.*, II, 1906, 344.

3. Le 1ᵉʳ bataillon remplace à la droite du 2ᵉ trois compagnies du 3ᵉ chargées de fouiller le bois Failly.

4. *État-major prussien*, II, 1074.

Cependant, les 1er et 2e bataillons du 66e sont arrivés au saillant sud-ouest du bois de Givodeau. Dès qu'ils le dépassent vers l'ouest, ils sont accueillis par un feu violent de l'artillerie et des mitrailleuses sur le mamelon au nord-est. En même temps ils arrivent au contact de la 14e brigade, qui vient de s'accoler à la 13e en masquant le front de la 8e division. Ils sont ramenés au sud de La Sartelle, en réserve générale. Quelques fractions seulement demeurent dans le bois. Quant au 3e bataillon, après avoir fouillé le bois Failly, il suit le chemin de Létanne[1] à Villemontry, le long de la Meuse, précédé de deux compagnies du 31e (2e et 3e) venant de Létanne.

Vers 5 heures, la tête de cette colonne, mise dans un certain désordre par la traversée des bois, débouche en vue de Villemontry. Presque aussitôt, elle est vivement attaquée dans son flanc gauche par une compagnie du 88e (6e du 1er bataillon), tandis qu'à droite des fractions du 12e corps la fusillent de la rive droite de la Meuse. Elle doit se rejeter dans le couvert[2].

Bientôt après, survient le groupe de droite du 26e. En traversant le bois de Givodeau, il a rencontré une résistance à peine sensible et n'a guère été ralenti que par la nature du terrain. Mais, au débouché, il est accueilli de front par un feu d'infanterie à très courte portée; de Villemontry, des mitrailleuses dirigent des salves contre lui, et des fractions d'infanterie[3] débouchent de ce hameau dans son flanc droit.

De Failly a organisé une nouvelle ligne de défense au sud-ouest de Mouzon. Le mouvement de retraite du 5e corps s'opère en effet avec un grand désordre. Quantité d'hommes, prétendant n'avoir plus de cartouches, se débandent et fuient vers la Meuse, malgré tous les efforts. Le général

1. La *R. H.*, II, 1906, 346, porte *Stonne*, par erreur. Elle indique aussi par erreur que les compagnies du 31e suivent le 66e. C'est le contraire qui est vrai, d'après l'État-major prussien, II, 1075.

2. *État-major prussien*, II, 1075; *R. H.*, II, 1906, 358.

3. L'État-major prussien porte *plusieurs bataillons*, mais cette expression est fort exagérée.

se rend compte de la nécessité de ralentir les progrès de l'ennemi. Il prescrit de rallier le corps d'armée « sur une dernière position » ; on couvrira ainsi le passage de la Meuse[1].

Mais cette opération ne va pas sans mécomptes. Le général de L'Abadie a prescrit à son chef d'état-major de réunir les fractions de sa division descendues vers Mouzon et de les conduire sur le mont de Brune où s'est déjà portée de l'artillerie. Il s'y est rendu lui-même. Peu après survient le général Besson, chef d'état-major du 5e corps, apportant un ordre d'après lequel la division doit « tenir jusqu'à la nuit, coûte que coûte, sur les sommets en avant du pont de Mouzon », afin que l'ennemi ne puisse ni le détruire, ni gêner le passage de la Meuse[2].

En l'absence de L'Abadie, son chef d'état-major communique cette prescription au colonel du 49e et au commandant du 14e bataillon de chasseurs, puis va la porter au lieutenant-colonel Demange, du 88e. Quant à Besson, il groupe près du bois Luquet une partie du 1er bataillon du 49e, une centaine d'hommes du 30e et autant du 14e bataillon de chasseurs. Il promet cent médailles si l'on tient dans cette position[3].

Les hauteurs au nord de Villemontry sont occupées par les 1er et 2e bataillons du 88e et par quatre batteries[4]. Le général donne au lieutenant-colonel Demange l'ordre de se maintenir coûte que coûte et de ne se retirer que lorsque tout le 5e corps aurait effectué le passage.

Le gros du 49e (2e et 3e bataillons) et du 14e bataillon de chasseurs s'est déjà porté au mont de Brune. Il essaie de regagner les hauteurs de Villemontry, mais l'approche de l'ennemi l'en empêche[5]. Notre gauche n'est pas renforcée

---

1. Journal Clémeur.
2. Journal de la division L'Abadie.
3. Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, II, 1906, 393.
4. La 6e compagnie du 1er bataillon du 88e est restée dans le bois à la sortie du chemin de Villemontry. Ces quatre batteries sont les 6e et 10e du 2e, 11e du 10e et 11e du 14e, celle-ci réduite à une pièce.
5. Journal de la division ; Rapport L'Abadie, 22 mars 1871.

et le mont de Brune reste gardé uniquement par deux bataillons (1er et 2e du 30e) qui déploient trois compagnies en tirailleurs sur les pentes sud (1re du 1er, 5e et 6e du 2e). Au nord, les débris de la brigade Nicolas sont « à peine en état de faire une faible résistance [1] ». Derrière eux, le 68e « n'ayant plus de cartouches, épuisé de fatigue », ne peut plus prendre part à l'action [2].

La principale défense du mont de Brune réside dans sept batteries [3] formant un assemblage aussi hétérogène que cette infanterie. Pas plus que vers Villemontry, il n'y a là de commandement organisé.

C'est dans ces conditions que les Prussiens débouchent de la lisière nord-est du bois de Givodeau. Assaillies par une partie du 1er bataillon du 49e, les 3e et 4e compagnies du 26e sont refoulées dans le couvert. A gauche, les 7e et 8e sortent du bois pour exécuter des feux de salve sur quatre rangs et des feux rapides. A droite, des fractions du 3e bataillon interviennent également, mais pour être aussi rejetées dans le bois « par des forces supérieures [4] » et par un feu vif sur leur front et leur flanc droit. Elles sont recueillies par le 1er bataillon.

Néanmoins nous nous bornons à tenir nos positions, tout en dirigeant un feu continuel sur la lisière nord du bois. Le 3e bataillon du 66e, entré en ligne à l'extrême gauche des Allemands, subit des pertes sensibles. Quant au groupe de gauche du 26e, cinq compagnies [5], il atteint vers 5 heures la carrière à l'ouest de la route de Mouzon. Déjà le bois environnant est au pouvoir de la 14e brigade. A ce moment, on prévoit une contre-attaque venant du mont de Brune. Par suite, le commandant de la division fait prendre à ces fractions du 26e une position d'attente près de la route.

1. *R. H.*, II, 1906, 352.
2. Lettre du général de Fontanges au général de L'Abadie, 9 septembre 1870, *R. H.*, II, 1906, 408 : pertes du 68e, 27 officiers, 750 hommes (*Ibid.*, 666).
3. 6e et 7e du 6e, 5e du 2e (mitrailleuses), 9e, 11e, 12e du 2e, 6e du 20e, le tout appartenant aux 1re, 3e divisions et à la réserve (*R. H.*, II, 1906, 352).
4. *État-major prussien.* Le fait paraît très douteux.
5. 1re, 2e, 5e, 6e, 11e compagnies (*État-major prussien*).

De même, une partie du 2e bataillon qui avait pénétré dans le bois Luquet est ramenée auprès des précédentes, ce qui nous permet de le réoccuper entièrement. La majeure partie du 66e est en réserve à La Sartelle.

Vers 5 heures, le combat est donc stationnaire à la droite du IVe corps, malgré l'infériorité et la désorganisation de nos forces. La 13e brigade, soutenue par deux compagnies du 31e, tient la lisière nord du bois de Givodeau, mais sans pouvoir nous déloger de la position de Villemontry.

Sur les entrefaites, la 45e brigade a continué son mouvement à l'est de Beaumont. Le 100e régiment, parti de Létanne, occupe la hauteur de Sainte-Hélène et fouille le bois Failly en commun avec les deux compagnies du 31e[1]. Les 108e et 101e, l'artillerie divisionnaire passent le ruisseau de Beaumont et prennent la direction du bois de Givodeau, derrière la droite de la 13e brigade. L'artillerie de corps se rassemble près du bois Failly, tandis que la 46e brigade prend la place de la précédente au sud-est de Beaumont. Enfin la 24e division se porte du sud de la ville vers le nord. Faute d'espace pour utiliser son corps d'armée, le prince Georges de Saxe veut d'abord consacrer cette division à combattre les fractions du 12e corps dont la présence avait été signalée vers Autréville, sur la rive droite de la Meuse. Mais l'heure tardive et la distance du pont de Pouilly l'y font renoncer. Vers 3 heures, il prescrit à la 12e division de cavalerie, encore derrière la forêt de Jeaunet, de porter un régiment sur Pouilly pour reconnaître à l'est de la rivière. Bientôt après, on aperçoit des troupes françaises sur cette rive, et un autre régiment, le 2e *Reiter,* qui accompagnait le 100e sur Létanne, reçoit l'ordre de marcher vers Moulins en utilisant un gué trouvé aux environs.

Vers 4 heures, Alvensleben demande au commandant du XIIe corps de porter sa droite sur Mouzon; en même temps, l'état-major de l'armée de la Meuse prescrit de couper l'ad-

1. Voir *suprà*, p. 415.

versaire de la rivière, s'il est possible[1]. Le prince Georges met aussitôt la 45e brigade en marche le long de la rive gauche, à travers le bois de Givodeau.

Le 100e s'engage en une longue colonne de route sur le chemin étroit qui suit la vallée. Vers 5 heures, en débouchant à l'est du bois, il est atteint par un feu d'infanterie et de mitrailleuses provenant de la rive droite. Des tirailleurs du 3e de marche (division Lacretelle) garnissent la lisière ouest du bois d'Alma, et la 10e batterie du 8e régiment (mitrailleuses) est en position au nord de la ferme de ce nom. Une batterie saxonne portée aussitôt en avant (6e lourde) ne tarde pas à les combattre, non sans être soumise à un feu de front et de flanc qui rend sa situation difficile. Cinq autres batteries[2] gagnent ensuite l'éperon de Sainte-Hélène; puis, vers 5h 45, les deux batteries lourdes de la 23e division les pentes au sud-est de La Sartelle. Le feu de ces sept batteries est dirigé, soit contre nos troupes de la rive droite, soit contre l'artillerie de Villemontry. La tâche de l'infanterie qui occupe le bois de Givodeau en est notablement allégée.

Bientôt la batterie de mitrailleuses se retire du nord de la ferme de l'Alma, quoiqu'elle n'ait subi aucune perte[3]. Une batterie de 12, 3e du 8e, n'obtient pas grand résultat et, après avoir tiré dix-huit coups par pièce, va rejoindre la 4e du 8e sur la hauteur à l'est. Ses pertes ont été très faibles, malgré la supériorité de l'ennemi et sa position dominante[4].

Sur les entrefaites, le 1er bataillon du 100e est arrivé au saillant nord-est du bois de Givodeau. Deux de ses compagnies (1re et 3e) font face à Villemontry, apportant un concours opportun aux fractions du IVe corps engagées dans cette direction. Quant au 3e bataillon, il déploie deux compagnies (9e et 10e) le long du chemin qui suit la Meuse, de

1. Voir *suprà*, p. 411.
2. La 6e légère ne trouve pas d'emplacement (*État-major prussien*, II, 1079).
3. Historique des 10e et 11e du 8e, *R. H.*, II, 1906, 639.
4. 1 tué, 5 chevaux blessés (*R. H.*, II, 1906, 360).

façon à battre les lisières du bois d'Alma et du boqueteau à l'ouest. Mais la situation des Saxons paraît si difficile dans cet étroit espace, que les fractions non engagées du 100e se portent vers 6 heures à La Sartelle. Le reste y est ensuite ramené également. De même, la 6e batterie lourde rallie l'artillerie de corps. Il ne demeure que deux compagnies au saillant nord-est du bois de Givodeau.

Cependant, vers 5 heures, les autres régiments de la 45e brigade pénètrent dans la partie sud du bois qu'ils traversent avec les mêmes difficultés que le 26e, non sans être arrêtés par lui. Le 108e est d'abord en première ligne, puis le 101e passe à sa hauteur et tous deux arrivent à la lisière nord, où ils ouvrent un feu vif en réponse au nôtre [1].

Telle est la situation vers 6 heures au bois de Givodeau. Les commandants de la 23e division et de la 13e brigade, tous deux à La Sartelle, en tirent cette conclusion qu'en raison de la force de nos positions sur les deux rives et de la nature du terrain, il ne servirait à rien d'accumuler d'autres troupes dans le bois, sinon à rendre le désordre plus sensible. Tous deux décident de se borner provisoirement à tenir le terrain occupé, en rassemblant à La Sartelle toutes les fractions dispersées à l'intérieur du bois. Dans ces conditions, le prince Georges arrête le mouvement de la 48e brigade qu'il avait mise en marche pour soutenir le 100e.

Sur la rive droite de la Meuse, en venant de Pouilly, le 18e ulans a rencontré vers 5 heures près d'Autréville le 2e *Reiter* arrivant de Létanne. Autréville est inoccupé ; par contre, on aperçoit « des masses françaises » au nord de Moulins. La cavalerie saxonne est très rapidement arrêtée par l'artillerie du général Lacretelle et se rapproche de la Meuse. Mais, sur les entrefaites, la 12e division a reçu du prince royal de Saxe l'ordre de reconnaître « vers la route

---

1. A gauche, devant le bois Luquet, le 1er bataillon du 108e ; à droite les 9e et 10e compagnies ; au centre les 2e et 3e bataillons du 101e ; le reste en deuxième ligne (*État-major prussien*, II, 1080).

de Mouzon à Carignan[1] ». Trois autres régiments de cavalerie et la batterie à cheval se mettent en mouvement sur Pouilly. Vers 6 heures, ils y rencontrent le 18ᵉ ulans revenant d'Autréville. La 24ᵉ brigade, ainsi reconstituée, prend cette direction, et la batterie ouvre le feu contre l'artillerie du général Lacretelle, dont la supériorité numérique clôt bientôt le combat. Ne pouvant gagner le flanc gauche de l'adversaire en raison de la nature boisée du pays, la brigade rallie vers 7ʰ 30 la 23ᵉ au nord de Pouilly. Un seul escadron (5ᵉ du 18ᵉ ulans) reste à la ferme Saint-Remy, patrouillant vers Carignan.

En somme, malgré son effectif très supérieur au nôtre, la droite allemande a vu son attaque entièrement enrayée. L'apparition opportune d'une fraction du 12ᵉ corps sur son flanc droit n'est certes pas étrangère à ce résultat, nouvelle preuve que notre inertie habituelle, l'absence de manœuvre entrent pour beaucoup dans nos précédents insuccès.

Nous avons vu que, vers 4 heures, la 14ᵉ brigade d'infanterie traversait la route de Mouzon et se portait en avant, sa droite marchant sur le saillant sud-ouest du bois de Givodeau, où elle se reliait un instant au 66ᵉ. Le 93ᵉ est en tête, ses trois bataillons accolés, chacun avec deux compagnies en première ligne. Le 1ᵉʳ continue son mouvement sur la chaussée et à droite; le 2ᵉ marche sur le mamelon 295; le 3ᵉ, passant à 700 pas environ à l'est d'Yoncq, se dirige sur le versant ouest de ce mouvement de terrain, de façon à le déborder. Le 27ᵉ[2] suit d'abord en deuxième ligne, derrière la gauche du 93ᵉ.

De même, après son rassemblement à La Harnoterie, la 8ᵉ division s'était de nouveau mise en mouvement. Mais, en se portant vers le nord, elle se croise avec la première ligne de la 14ᵉ brigade, ce qui l'oblige à faire obliquer la majeure partie de son infanterie vers le ruisseau d'Yoncq, le reste suivant la route de Mouzon derrière la droite de cette bri-

1. *État-major prussien*, II, 1070-1081, et non « dans les directions des routes de Mouzon et de Carignan », comme écrit la *R. H.*, II, 1906, 362.
2. Sept compagnies seulement (*État-major prussien*, II, 1082).

gade, et les batteries marchant d'abord dans l'intervalle de ces groupes. Le général von Schœler conduit le premier, sept bataillons environ[1]; le détachement bavarois du colonel Schuch le suit. La colonne de droite ne compte que quatre bataillons[2].

Un changement de direction à droite provoqué par notre artillerie du mamelon 295 ramène celle de gauche au contact de la 14e brigade, en sorte que leurs deux lignes se mélangent[3]. Cependant le 93e continue son mouvement enveloppant sur le mamelon 295; en même temps, du saillant sud-ouest du bois de Givodeau, la 3e batterie lourde ouvre le feu contre ses défenseurs. Des fractions de notre infanterie appartenant aux 30e et 27e de ligne sont venues maladroitement se masser derrière nos batteries du mamelon[4]. Quelques obus les mettent en désordre ; elles s'enfuient vers Mouzon. Nos quatre batteries, à peu près sans soutien, sont contraintes de se retirer au moment où le 93e va les atteindre. Mais elles ont été imprudemment adossées aux bois voisins de la cote 295 et n'ont d'autre retraite que des pentes fort raides et accidentées, ou des chemins d'exploitation sans issues. En quelques instants, la 6e batterie du 6e régiment perd six caissons et deux pièces; de toutes les voitures de la 5e du 2e, une seule pièce parvient à sortir du bois, grâce à l'énergie de quelques hommes, dont l'adjudant Duhamel et le maréchal des logis Navelle. A la 8e du 2e, cinq caissons et une pièce sont renversés, écrasant conducteurs et servants. Le sous-lieutenant Ribot, apprenant qu'une de ses bouches à feu a été abandonnée, revient sur ses pas suivi d'un conducteur, relève la pièce avec l'aide de quelques servants, sous une grêle de balles, la fait atteler et la ramène. La 11e du 2e abandonne deux pièces dont les

1. 2e et 3e bataillons du 96e, 1re compagnie de pionniers, 2e bataillon et 4e compagnie du 86e, 31e, 4e bataillon de chasseurs (*État-major prussien*, II, 1083).

2. 3e du 86e, 71e, 2e compagnie de pionniers.

3. Les trois bataillons de tête de Schœler s'intercalent entre les deux lignes de la 14e brigade; le 27e prend place entre le 2e bataillon du 86e et le 31e.

4. Historique du 27e de ligne, *R. H.*, II, 1906, 407.

attelages et les conducteurs ont été tués. De même pour la 11e du 14e [1]. Ce triste épisode, imputable avant tout à notre ignorance tactique, hâte la désorganisation du 5e corps. Une grande partie de son infanterie est en déroute vers la Meuse ; une forte proportion de l'artillerie est à peu près anéantie ou réduite à un si faible approvisionnement de munitions qu'elle est inutilisable.

D'ailleurs, le 93e nous poursuit activement, s'emparant de huit pièces et de quatre mitrailleuses que nous avons abandonnées dans notre fuite. Il atteint bientôt la lisière nord des bois et dirige un feu violent sur nos troupes en retraite vers le mont de Brune ou le moulin de Grésil. A ce moment, le général von Zychlinski, commandant la 14e brigade, lui prescrit de suivre notre mouvement sans le presser, de manière à permettre au 27e de nous déborder vers la gauche.

Par suite, le 1er bataillon du 93e demeure dans la partie nord des bois ; les deux autres continuent la poursuite, poussant les 5e et 6e compagnies jusque dans la prairie qui les sépare du mont de Brune. Les 7e et 8e, ainsi que, à gauche, le 3e bataillon, se sont dirigés sur le moulin de Grésil ; la tête de la 8e division prend la même direction en longeant le ruisseau d'Yoncq [2]. Les groupes français qui ont suivi cette ligne de retraite ne résistent pas à une menace d'attaque enveloppante et se replient vers le nord, abandonnant encore une pièce.

L'artillerie du IVe corps se conforme rapidement au mouvement de son infanterie. Les deux batteries à cheval viennent rejoindre la 3e lourde sur le mamelon 295, ouvrant le feu presque en même temps. Les 4e lourde et 5e légère vont

1. *R. H.*, II, 1906, 348, d'après les rapports des lieutenant-colonel Bougault, commandant Pérot, capitaines Desmazières et Arnould ; l'État-major prussien, II, 1084, mentionne la prise de plusieurs pièces qui tirent jusqu'au dernier moment. La *R. H.* fait remarquer que cet incident n'est signalé par aucun de nos documents. Mais il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas survenu.

2. Le 3e bataillon du 96e vient s'accoler au 2e que prolongent à gauche deux pelotons de pionniers. La 3e batterie lourde va du carrefour au sud-ouest du bois de Givodeau au mamelon 295 et y ouvre le feu (*État-major prussien*, II, 1085).

de La Harnoterie à leur droite. Ces cinq batteries, vers 5 heures, canonnent d'abord notre infanterie en déroute, puis l'artillerie postée au mont de Brune, sans obtenir des résultats sensibles contre cette dernière, en raison de la distance. Le reste de l'artillerie du IV[e] corps ne peut trouver place sur le mamelon 295, sauf quatre pièces de la 6[e] batterie lourde.

XXIV

INTERVENTION DU 12[e] CORPS

Le 12e corps dans la matinée. — Dispositions prises pour secourir le 5e corps. — Intervention du maréchal. — Échec de la brigade Villeneuve. — Perte du mont de Brune. — Charge du 5e cuirassiers. — Deuxième intervention du 12e corps. — Attaque de la 8e division. — Combats le long de la Meuse. — Le combat à la droite du IVe corps. — Épisode Demange.

D'après les ordres du maréchal, le 30 août, le 12[e] corps devait rester en position à l'est de Mouzon, sur les hauteurs de la rive droite, tant que le reste de l'armée n'aurait pas terminé son passage. La division Grandchamp était au nord-est de la ville, la division Lacretelle et la cavalerie du général de Salignac-Fénelon entre la route de Stenay et la Meuse, la division Vassoigne au nord-ouest de Vaux, à cheval sur la route de Carignan et face à l'est, les réserves d'artillerie et du génie au nord-ouest de Mouzon, entre la Meuse et la route de Sedan.

La division Margueritte couvrait le 12[e] corps vers le sud-est ; elle était bivouaquée à Vaux, le 4[e] chasseurs d'Afrique à Moulins, d'où il détachait des grand'gardes vers Stenay.

Dans la matinée, deux escadrons du 12[e] corps exécutent des reconnaissances, l'une sur Malandry et Olizy, l'autre sur Inor et Martincourt. Mais l'ordre spécifie que ces escadrons devront être rentrés à 2 heures du soir et que, si Inor est occupé par de l'infanterie ennemie, on ne devra pas y pénétrer [1].

Malgré l'évidente nécessité de multiplier les points de passage sur la Meuse, le 12[e] corps se borne à un pont de chevalets construit par le génie à Villers-devant-Mouzon,

1. *R. H.*

mais avec une telle lenteur que, commencé le 29 au soir, il est terminé le 30 à 4 heures du soir seulement [1].

La canonnade qui retentit vers Beaumont ne passe pas inaperçue du général Lebrun. A sa vivacité, il suppose que le 5e corps est fortement engagé avec l'armée allemande. Il décide sur-le-champ d'envoyer au-devant de lui toutes celles des troupes du 12e corps qui peuvent être détachées, sans trop découvrir sa position à l'est de Mouzon [2]. Trois brigades d'infanterie — la division Grandchamp et une brigade de la division Vassoigne — et toute la cavalerie du général de Salignac-Fénelon, moins le 4e chasseurs d'Afrique, passeront au plus vite sur la rive gauche de la Meuse. Le général Grandchamp se portera « aussi loin que possible sur la route de Beaumont » dans une bonne position défensive. Lebrun lui montre « du doigt, dans la plaine de Mouzon, une petite chaîne de hauteurs », celle du mont de Brune-Villemontry, « qui pourrait être avantageusement occupée [3] ».

Déjà ces ordres sont en voie d'exécution, quand un officier d'ordonnance de l'empereur vient demander à Lebrun s'il ne croit pas utile d'envoyer une partie de ses troupes au secours du général de Failly. Le commandant du 12e corps rend compte des dispositions prises et, quelques minutes après, un nouvel officier vient dire que l'empereur les approuve entièrement.

Dans l'intervalle, Grandchamp est passé sur la rive gau-

1. Par la 5e compagnie du 3e du génie ; elle ne reprend les travaux le 30 qu'à 6h 30 du matin ; elle est ensuite renforcée par la 11e compagnie (Rapport du commandant Bourgeois, 1er septembre, *R. H.*, II, 1906, 633).

2. Général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 64.

3. *Bazeilles-Sedan*, 65. Il y a contradiction, au sujet des troupes confiées au général Grandchamp, entre ce livre, le Rapport du général Lebrun sans lieu ni date reproduit par le général de Wimpffen (*Sedan*, 204) et la note envoyée au colonel Clémeur par Lebrun le 26 janvier 1874. D'après certains de ces documents, Grandchamp aurait eu l'ordre d'emmener avec lui ses deux brigades seulement. Le rapport Grandchamp (2 septembre), *R. H.*, II, 1906, 628, ne mentionne qu'une brigade. Le rapport Vassoigne, *ibid.*, 642, ne fait pas mention d'un ordre de marcher donné vers midi. Par contre, celui du général Reboul, 2 août 1872 (*ibid.*, 646), montre que sa brigade prit les armes vers 1 heure, puis les remit en faisceaux. La version de *Bazeilles-Sedan* est donc exacte.

che avec la brigade Villeneuve, et la brigade Cambriels se dispose à le suivre, quand, vers 2h 30, Mac-Mahon survient arrivant de Raucourt. En route il a entendu une vive canonnade vers Beaumont, mais, chose bizarre, n'en a conçu « aucune inquiétude », sachant que de Failly est flanqué du côté de la Meuse par l'artillerie du général Lebrun et vers l'ouest par le corps Douay ! A Mouzon, il est rejoint par un aide de camp du général de Failly, qui lui rend compte des événements. Après un instant de désordre, on est parvenu à rallier le 5e corps, qui a fait retraite en bon ordre, au bout de deux heures de combat. Toutefois, craignant d'être tourné vers la Meuse, le général demande au duc de Magenta d'envoyer une brigade d'infanterie qui suffira largement pour lui permettre de gagner Mouzon. Son aide de camp est du même avis.

Sans autrement vérifier ces renseignements optimistes, Mac-Mahon décide, non seulement de ne pas arrêter le mouvement des 1er et 7e corps, mais de ne laisser sur la rive gauche que les brigades Villeneuve et Béville, celle-ci formée des 5e et 6e cuirassiers, avec l'unique mission de couvrir la rentrée du convoi des 5e et 7e corps [1]. Les autres troupes rétrogradent vers leurs emplacements primitifs, à part trois batteries de la réserve (5e, 6e, 10e du 10e régiment) qui remplacent auprès de la brigade Villeneuve l'artillerie divisionnaire [2].

Cette brigade passe la Meuse au pont de Mouzon ; les cuirassiers de Béville renforcés du 8e chasseurs à cheval et d'une batterie (1re du 19e, à cheval) utilisent deux gués aménagés par le génie dans le voisinage [3].

Pour soutenir la retraite du 5e corps, Lebrun a pris d'autres dispositions que du moins le maréchal n'a pas la fâcheuse idée de modifier. Chargée de garder la gauche de la position de Mouzon et d'arrêter le mouvement de la droite

1. Rapport Grandchamp, 2 septembre, *R. H.*, II, 1906, 628.
2. En raison de leur plus grande proximité, Rapport Labastie (*Bazeilles-Sedan*, 253). Le maréchal ne prévient même pas Lebrun de l'arrêt du mouvement (Note Lebrun du 26 janvier 1874).
3 Rapport du commandant Vieille, 1er septembre, *R. H.*, II, 1906, 640.

ennemie, la division Lacretelle s'est rassemblée au nord-est de Moulins, en détachant le 3e de marche[1] dans le bois d'Alma-Gisors. Le 4e bataillon du 62e, qui en occupait le saillant sud-ouest, avait deux compagnies à la ferme Alma, soutenant un détachement du génie qui rétablissait un gué voisin[2]. Le 4e du 40e s'établit à sa droite, dans le bois, ses tirailleurs à la lisière ouest. Le 3e du 31e vient en soutien, les 1er et 2e surveillant la route de Stenay et couvrant une partie de l'artillerie. Enfin le 14e de ligne déploie une compagnie le long de la Meuse, près de la ferme Warmonterne. Deux batteries appuient cette infanterie, la 11e du 8e à l'ouest de la ferme Sénéval, la 10e du 8e (mitrailleuses), un peu au nord de la ferme Alma. La dernière batterie du général Lacretelle (8e du 10e) est à l'est de Warmonterne, vers la cote 341. Il dispose encore de trois batteries de la réserve (3e et 4e du 8e, de 12, et 3e du 4e, de 4).

Cependant la brigade Béville, ainsi que sa batterie à cheval, est venue sur le versant nord-est du mont de Brune, à 1,000 mètres environ de la Meuse[3]. Celle du général de Villeneuve (58e et 79e), conduite par Grandchamp et formée en une lourde colonne de pelotons, se tient au nord-est de ce mamelon avec ses trois batteries. Le 8e chasseurs à cheval est en bataille sur les pentes nord, son 1er escadron surveillant les pentes boisées à l'ouest de Pourron, le 2e en fourrageurs sur la route de Mouzon pour arrêter les fuyards. Bientôt les 4e, 5e, 6e sont portés en soutien de l'artillerie et s'établissent derrière elle[4], contre toute raison.

Sur les entrefaites, Grandchamp apprend que le convoi des 5e et 7e corps a dépassé Yoncq, mais il lui est facile de voir que l'ennemi se prolonge au delà de la droite du 5e corps. Le colonel Broye, aide de camp du maréchal, et

1. 4es bataillons des 40e, 62e, 64e de ligne.

2. Historique du 4e bataillon du 64e; Rapport du commandant Vieille, *R. H.*, II, 1906, 637, 640. Le 4e du 62e, parti pour le bois dans la matinée, en serait revenu vers 1 heure, rendant compte qu'aucun détachement ennemi n'était en vue. Il fut ramené ensuite dans le bois.

3. Historique du 5e cuirassiers, *R. H.*, II, 1906, 652. Elle est sur deux lignes.

4. Historique du corps, *R. H.*, II, 1906, 651.

le commandant Haillot que lui a envoyé de Failly, demandent qu'il déploie « sa tête de colonne vers le village d'Yoncq et les bois au-dessus, dans la pensée que cette démonstration (*sic*) arrêtera les progrès des Prussiens [1] ». La brigade s'engage entre le mont de Brune et la route de Mouzon, le 58e en tête. « Massé en colonne serrée », ce régiment commence à gravir le versant nord du mamelon 295. On marche avec entrain, malgré la raideur des pentes ; « la plupart des soldats déposent (?) leurs sacs pour arriver plus vite ». Les trois compagnies de gauche du 3e bataillon, déployées en tirailleurs, vont atteindre la crête, quand l'ennemi ouvre le feu à petite distance. « On essaie de déployer les masses, mais le terrain s'y prête mal et une grêle de projectiles vient s'abattre sur nos rangs serrés [2]. » Le 58e, quoique surpris, se maintient un instant, jusqu'à ce que la retraite soit ordonnée. Alors une vraie panique entraîne la brigade à 1,500 mètres en arrière, malgré les efforts des officiers [3]. Elle se reforme au nord-est du mont de Brune, le 79e à la droite, très affaiblie au moral comme au physique.

Les trois batteries de la réserve (5e, 6e, 10e du 10e régiment) ne sont pas sorties indemnes de cette débâcle. Elles suivaient le chemin de Mouzon à Yoncq, quand l'ordre leur est donné d'aller prendre position en arrière, « pour soutenir la retraite de l'infanterie ». Au lieu d'exécuter un demi-tour, les 6e et 10e font un à-droite et, entraînées par la panique, se portent « en désordre du côté de la Meuse ». Quant à la 5e, ralliée par le lieutenant-colonel Chappe, qui en prend le commandement, elle vient se placer sur le versant sud du mont de Brune, d'où elle couvre la retraite de la brigade Villeneuve. Puis elle gagne le sommet de ce mamelon. « Malgré des demandes réitérées », elle n'est pas couverte sur sa droite [4].

---

1. Rapport Grandchamp.
2. Historique du 58e ; *R. H.*, II, 1906, 632.
3. Historique du 58e ; *R. H.*, II, 1906, 365, d'après les renseignements verbaux donnés par le général Haillot.
4. Rapport du lieutenant-colonel Chappe, *R. H.*, II, 1906, 655. Les 6e et 10e batteries s'arrêtent sur la croupe à l'ouest de la ferme de Givodeau.

Vers 5h 30, le général von Zychlinski rejoint le 27e à l'est de Grésil, sur le chemin de Mouzon, et lui prescrit de marcher à l'attaque du mont de Brune. Le 3e bataillon prend cette direction et le 2e chemine de façon à aborder le mamelon par l'est [1]. Mais le général, remarquant que les pentes à suivre sont fortement battues, tandis que celles regardant à l'ouest ne sont pas occupées, fait appuyer le 3e bataillon vers la gauche. En même temps, le 1er bataillon du 93e observe de la lisière des bois du mamelon 295 que, sur le mont de Brune, « plusieurs bataillons et escadrons, une batterie d'artillerie et deux de mitrailleuses [2] » font face à l'est, sans doute en prévision d'une offensive provenant du bois de Givodeau. Cette constatation conduit une fraction de ce bataillon à marcher dans notre flanc droit. Une attaque d'ensemble est donc dirigée du sud et du sud-ouest contre le mont de Brune, avec l'appui de la 4e batterie lourde, venue du mamelon 295 à l'est du moulin de Grésil, à travers mille difficultés.

Dans le fond de prairie au sud du mont, le 2e bataillon du 27e est soumis à un feu d'artillerie si violent, qu'il gagne au pas gymnastique l'angle mort. Il faut ensuite qu'il se remette en ordre. A la vue des fractions du 93e venant du sud, nous leur avons rapidement fait face, tout en prêtant encore le flanc droit au 3e bataillon du 27e qui vient du sud-ouest, la 10e compagnie en tirailleurs, le reste suivant en colonnes de compagnie [3]. Une de nos batteries, la 5e du 10e, qui fait face au sud, dirige son feu contre les assaillants. Mais, prise d'enfilade par la 4e lourde, elle perd en quelques minutes 3 sous-officiers, 21 hommes et un grand nombre de chevaux. Plusieurs de ses voitures sont brisées, ses avant-trains et ses caissons entraînés par la fuite d'une partie de

1. « *Gegen die Ostseite* », c'est-à-dire du côté faisant face aux positions du 12e corps. Cette version de l'État-major prussien paraît difficile à saisir.

2. *État-major prussien*, II, 1087. Il y avait là en réalité les 1er et 2e bataillons du 30e et huit batteries : 6e du 20e ; 9e, 11e, 12e du 2e ; 6e et 7e du 6e ; 1re du 19e ; 5e du 10e (*R. H.*, II, 1906, 367).

3. *État-major prussien*, II, 1087 ; à droite du 3e bataillon du 27e marchent quelques pelotons de tirailleurs et les 3e et 4e compagnies du 93e.

l'infanterie. Après avoir tiré jusqu'au dernier moment, la batterie est envahie simultanément à droite et à gauche par les fractions du 1[er] bataillon du 93[e] et par la 10[e] compagnie du 27[e]. Malgré « la vaillante résistance[1] » des servants et de l'infanterie voisine, elle est prise tout entière. Les autres batteries ont pu se retirer en temps voulu vers le faubourg de Mouzon, non sans pertes ni désordre[2].

Le colonel Jamin du Fresnay reçoit l'ordre de charger avec ses trois escadrons disponibles et son attaque porte sur la gauche de la 10[e] compagnie du 27[e]. Mais celle-ci lui fait face par une conversion opportune; les 11[e] et 12[e] compagnies la prolongent et nos chasseurs disparaissent vers le nord sans avoir pu joindre l'ennemi. Leur colonel a été mortellement blessé[3].

Le 3[e] bataillon du 27[e] continue son mouvement contre l'infanterie française qui, abordée en même temps par des fractions du 93[e], prend la fuite le long de la voie romaine. Les 1[er] et 2[e] bataillons du 30[e], fort ébranlés, ne s'arrêtent que dans le faubourg de Mouzon, avec quelques compagnies de la division L'Abadie.

Le 2[e] bataillon du 27[e] a également repris l'offensive. Il capture ainsi quatre pièces tout attelées, que nous avons abandonnées, puis se dirige vers Mouzon par les pentes est du mont de Brune ; les 1[re] et 2[e] compagnies du 93[e] se conforment à ce mouvement. Le reste de la 14[e] brigade suit à grande distance.

A ce moment, « de l'infanterie française encore fraîche » débouche de Mouzon pour une contre-attaque[4]. La 9[e] com-

1. *État-major prussien*, II, 1088: Rapport du lieutenant-colonel Chappe, Historique des 5[e], 6[e], 10[e] et 12[e] batteries du 10[e] (*R. H.*, II, 1906, 656).

2. La 6[e] du 10[e] abandonne une pièce démontée; la 10[e] du 10[e] se disperse; deux pièces se joignent à la 6[e]; les autres sont emmenées par le maréchal des logis chef (*R. H.*, II, 1906, 368).

3. Historique manuscrit du corps, *R. H.*, II, 1906, 652; *État-major prussien*.

4. *État-major prussien*, II, 1088. D'après un ouvrage récent du même état-major (*Abbrechen von Gefechten*, 92), ce serait une contre-attaque du 58[e] de ligne, brigade Villeneuve, qui aurait arrêté les Prussiens. La *R. H.*, II, 1906, 369, établit, d'après les historiques des corps, que ni le 58[e], ni le 22[e] ne paraissent avoir pris part à cette offensive. Il semble que, seuls, les 1[er] et 2[e] bataillons du 49[e] puissent y avoir participé.

pagnie du 27e doit s'arrêter un peu à l'ouest de la bifurcation du chemin de Pourron; la 10e, à sa gauche, établit son peloton de droite face à la voie romaine, les deux autres restant le front vers Mouzon. A quelque distance sur la gauche, les 11e et 12e compagnies forment flanc défensif. Les fractions du 1er bataillon du 93e sont sur les deux ailes. Dans cette formation bizarre, les Prussiens ouvrent un feu régulier sur l'infanterie qui attaque leur droite [1]. C'est à ce moment qu'ils voient surgir de la cavalerie entre le faubourg de Mouzon et le moulin de Ponçay.

De Failly venait d'atteindre la plaine de Mouzon. Il aperçoit la cavalerie et dépêche aussitôt au général de Béville son aide de camp, avec mission de l'inviter à charger pour dégager la droite du 5e corps, très compromise. Le chef d'escadron Haillot court au colonel Martin, du 6e cuirassiers, et lui transmet l'ordre en question : « Qui êtes-vous ? » lui répond Martin. « Je ne vous connais pas, je n'ai d'ordre à recevoir que de mes chefs. » Cette réponse, en un pareil moment, retentit douloureusement dans le cœur des officiers voisins [1].

Elle ne décourage pas Haillot, qui va aussitôt au colonel de Contenson, du 5e cuirassiers. Déjà ce régiment a subi des pertes sérieuses : le lieutenant-colonel mortellement blessé, le commandant de Méautis atteint gravement, mais resté en selle. Haillot transmet au colonel la même communication. Sans répondre un mot, le brave Contenson fait mettre le sabre à la main et entame la charge [2]. La 1re batterie du 19e l'appuie de quelques obus, sans grand effet.

Le 5e cuirassiers, gravissant une pente légère, se dirige d'abord sur les 11e et 12e compagnies du 27e. Puis un talus le fait obliquer à gauche, en le rejetant contre la 10e, appuyée à la voie romaine, deux pelotons face à Mouzon et un face au sud. Ce dernier, qui tournait le dos aux cuirassiers,

---

1. *État-major prussien*, II, 1088.
2. Général Lebrun, 68-70, d'après des témoignages oculaires. Cette version a été verbalement confirmée par les généraux Haillot et Doutreleau (*R. H.*, II, 1906, 370).

fait vivement demi-tour au commandement du capitaine Helmuth, qui prescrit à ses fantassins d'attendre de pied ferme et de ne tirer qu'à son ordre. La compagnie dessine ainsi un angle ouvert au nord, dans lequel s'engouffrent nos cavaliers. Un feu rapide à très courte portée fait d'affreux ravages dans leurs rangs. Le colonel de Contenson et son cheval roulent à terre, mortellement blessés, à quinze pas des Prussiens; 16 officiers, 11 sous-officiers et 92 cuirassiers sont hors de combat. Le reste continue la charge, sans pouvoir enfoncer la compagnie. Un sous-officier qui se jette sur le capitaine Helmuth va le frapper de son sabre, quand il tombe à terre atteint de plusieurs balles et de coups de baïonnette. La 10ᵉ compagnie du 27ᵉ n'a acheté ce succès par aucune perte. Quelques hommes culbutés par les chevaux sont si faiblement atteints qu'ils demeurent dans le rang.

Quant aux débris du 5ᵉ cuirassiers, ils regagnent la Meuse en aval de Mouzon, sous le feu des Prussiens. Trouvant le pont et le gué encombrés, ils essaient de passer la rivière à la nage. Beaucoup, dont les chevaux trop lourdement chargés ne peuvent gravir la berge ou sont entraînés par le courant, trouvent la mort dans la Meuse [1]. A ce moment la 7ᵉ batterie du 6ᵉ régiment passait le gué en aval de Mouzon. Des cuirassiers débandés entravent cette opération de telle sorte que trois mitrailleuses et trois caissons doivent être abandonnés. La 12ᵉ du 2ᵉ perd trois pièces au même point.

Cette attaque, opérée de front contre une infanterie victorieuse et nullement affaiblie, n'a arrêté qu'un instant son offensive. Le général von Zychlinski dispose de près de trois bataillons en première ligne; il a envoyé des officiers à la

---

1. *État-major prussien*, II, 1090; *R. H.*, II, 1906, 371; général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 194; G. Bastard, *Sanglants combats*, 257; *Revue de Cavalerie*, septembre 1902, 728; général Bonie, 120. D'après l'historique du 5ᵉ cuirassiers, *R. H.*, II, 1906, 652, « au moment où le régiment s'élançait à la charge », l'officier d'ordonnance du général de Béville lui apportait l'ordre de se retirer.

recherche de cavalerie et d'artillerie ou pour hâter la marche des troupes en réserve.

L'une de nos batteries, la 6ᵉ du 6ᵉ régiment, arrive alors à l'entrée ouest du faubourg. Elle brûle ses dernières gargousses contre l'infanterie prussienne [1]. D'ailleurs Zychlinski, remarquant qu'il y a encore de fortes masses des deux côtés du faubourg de Mouzon, dans un boqueteau au sud et le long du chemin de Rouffy, arrête ses troupes pour leur donner du repos et attendre des renforts [2].

Tous ces mouvements ont sans doute montré au maréchal l'erreur commise par lui quelques heures auparavant, en suspendant l'envoi de renforts au 5ᵉ corps. Vers 5 heures, il revient sur cette décision et prescrit à deux des brigades de Lebrun de se porter sur la rive gauche avec deux batteries [3]. Mais cet ordre n'a d'autre résultat que de rendre l'encombrement plus inextricable dans les rues étroites de Mouzon [4]. Quelques compagnies du 22ᵉ parviennent à franchir le pont et à s'établir dans le faubourg. Le reste du régiment est disposé le long de la rive droite, où viennent ensuite le rejoindre cinq compagnies du 1ᵉʳ régiment d'infanterie de marine, avec le général Reboul. Enfin deux compagnies du génie [5] garnissent les abords ouest du pont.

A défaut d'infanterie qu'il puisse jeter sur la rive droite, Lebrun veut au moins venir en aide au 5ᵉ corps avec son artillerie. Au nord-est de Mouzon s'élève une série de collines qui commandent entièrement le terrain vers l'ouest. Huit batteries du 12ᵉ corps y prennent position. Quatre autres, appartenant au 5ᵉ, ont aussi pris place sur cette rive [6]. Enfin la brigade d'infanterie de marine Martin des

1. Deux pièces, l'une de 12, l'autre de 4, séparées de leur batterie, s'adjoignent à la 6ᵉ du 6ᵉ (*R. H.*, II, 1906, 371).

2. *État-major prussien*, II, 1091.

3. Brigades Cambriels de la division Grandchamp et Reboul de la division Vassoigne, avec deux batteries de cette dernière. L'heure de cet ordre oscille de 4 heures à 6 heures selon les documents (Historiques des 22ᵉ et 34ᵉ, Rapports Vassoigne et Reboul, *R. H.*, II, 1906, 629, 630, 642, 646).

4. Ce bourg, jadis fortifié, était encore clos par des portes.

5. 7ᵉ du 1ᵉʳ régiment et 11ᵉ du 2ᵉ (*R. H.*).

6. 3ᵉ et 4ᵉ du 15ᵉ, 12ᵉ du 10ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ du 14ᵉ à la cote 336; à mi-côte, vers

Pallières a été portée en soutien de la division Lacretelle sur les hauteurs de Vaux.

Nous avons encore sur la rive gauche, outre un grand nombre d'isolés du 5e corps, trois bataillons du 30e de ligne dont deux venant du mont de Brune et un du bois de Givodeau. Des fractions du 1er bataillon du 27e et plusieurs compagnies du 22e complètent le total de nos forces [1].

Cependant la colonne principale de la 8e division [2], renforcée des deux bataillons du 93e (2e et 3e) qui l'ont rejointe au moulin de Grésil, continue sa marche le long de la vallée d'Yoncq. Deux bataillons (3es des 93e et 96e) et une compagnie de pionniers occupent Pourron, d'où nous nous retirons sur Rouffy et le moulin de Ponçay.

A droite on aperçoit des fractions de nos troupes gravissant le versant nord du mont de Brune, tandis que, à gauche, le canon retentit vers Raucourt. Le divisionnaire, von Schœler, prescrit de marcher sur le moulin par les deux rives du ruisseau [3]. Le groupe de droite, général von Kessler, doit en outre entretenir la liaison avec la 14e brigade au mont de Brune; à gauche les Bavarois du colonel Schuch, sur l'ordre de Schœler, occupent les hauteurs à l'ouest de Pourron qu'une compagnie prussienne (8e du 93e) a déjà gravies à la suite de nos troupes.

Celles-ci ont continué leur retraite par Autrécourt; les Prussiens voient de fortes colonnes cherchant à gagner la rive droite de la Meuse par la route de Mouzon à Rouffy, puis par le pont au sud de Villers. Les deux batteries bavaroises, averties, gagnent au trot les pentes au sud d'Autrécourt et dirigent un feu efficace sur ce pont et sur Rouffy [4].

Bel-Air, 4e du 4e (mitrailleuses) et 9e du 10e ; au bord de la Meuse, en aval de Mouzon, 1re du 19e et 7e du 10e, celle-ci détachant une section à la maison de l'éclusier ; 5e et 6e du 6e près de La Fourberie, 5e et 6e du 20e sans indication d'emplacement (*R. H.*, II, 1906, 373).

1. *R. H.*, II, 1906, 374.

2. Voir *suprà*, p. 421.

3. A gauche, 2e bataillon et 4e compagnie du 86e ; 3e bataillon du 96e, 2e et 3e du 93e ; détachement du colonel Schuch. A droite, 31e moins les 2e et 3e compagnies ; 2e du 96e, 1re compagnie de pionniers (*État-major prussien*, II, 1091).

4. *État-major prussien*, II, 1092.

Nous abandonnons cette direction pour nous replier soit vers le nord, soit sur le moulin de Ponçay ou enfin derrière un parc de voitures resté entre ce moulin et le faubourg de Mouzon[1].

Vers 6 heures du soir, l'infanterie de la gauche du IVe corps entame un mouvement général d'offensive, appuyé progressivement par l'entrée en ligne de l'artillerie. Comme nous l'avons dit, celle-ci s'est établie depuis 5 heures sur le mamelon 295 et aux environs, mais pour n'y trouver que des vues limitées. La 1re lourde gagne par suite le moulin de Grésil, puis le mont de Brune; les autres batteries prennent ensuite la même direction. La raideur de la pente ouest du mamelon et les bois du versant nord rendent ce déplacement très difficile, en sorte que cette artillerie suit par pièce la route de Mouzon ou la vallée d'Yoncq.

Dix batteries atteignent successivement le mont de Brune et ses abords[2]. Celles de première ligne dirigent d'abord leur feu sur le faubourg de Mouzon et le chemin de Rouffy. L'attaque de l'infanterie suffisamment préparée, elles prennent pour objectifs l'artillerie et les masses françaises de la rive droite. Les autres batteries du IVe corps les appuient de la façon la plus énergique[3].

C'est alors que la colonne principale de la 8e division et les fractions voisines de la 7e se mettent en mouvement, pour en finir avec nos groupes restés sur la rive gauche de la Meuse, en aval de Mouzon. A l'extrême gauche, la 8e compagnie du 93e marche sur Autrécourt et Rouffy. Les autres troupes venant de Pourron ont pour objectif le chemin de Rouffy au faubourg de Mouzon. A leur droite, les trois

1. La *R. H.*, II, 1906, 573, n'indique pas à quel corps appartiennent ces voitures; sans doute aux 5e et 7e corps.

2. 4e lourde et 3e légère au nord de la voie romaine; les deux batteries à cheval à droite; les 1re et 2e lourdes sur les pentes nord du mamelon 295, les 1re et 2e légères en réserve (*État-major prussien*, II, 1093).

3. Au sud de la voie romaine, à droite des batteries à cheval, les 5e et 6e lourdes, 5e et 6e légères; les 1re et 2e légères venant de leurs positions de réserve à l'est de la route de Mouzon; à l'extrême gauche la 3e lourde. La 4e légère s'intercale au centre, venant de la carrière à l'ouest de la route (*État-major prussien*, II, 1093).

bataillons de la 14[e] brigade reprennent l'offensive un moment arrêtée, aussitôt que les premières batteries allemandes atteignent le mont de Brune. A l'extrême droite figurent cinq compagnies du 26[e] et une du 71[e] [1] qui menacent la lisière sud du faubourg.

La compagnie de gauche trouve Rouffy évacué, mais elle capture auprès de ce hameau un parc de voitures dont une partie a été jetée dans la Meuse. Puis elle s'empare du pont de chevalets en amont de Villers et se borne à en enlever le tablier [2].

Les troupes descendant les deux rives du ruisseau d'Yoncq trouvent aux abords du chemin de Rouffy à Mouzon, des « masses d'infanterie française » auxquelles toute retraite est coupée et qui dirigent sur les Allemands un feu violent. L'artillerie de la rive droite soutient énergiquement cette résistance qui coûte aux assaillants des pertes sensibles. Elle est particulièrement vive au moulin de Ponçay, ainsi que dans le parc de voitures au sud-est. Vers 7 heures, ces deux points sont enlevés [3]. De même pour un boqueteau sur la rive droite du ruisseau, entre le moulin et la Meuse : il n'est pris qu'après un combat acharné. Plus au sud, des fractions du 31[e] refoulent vers la rivière des groupes de défenseurs, dont beaucoup se noient en cherchant à leur échapper. Trois pièces abandonnées sont restées au bord de la Meuse. Cette dernière période du combat est sanglante pour le 31[e].

Cependant les trois bataillons de la 14[e] brigade attaquent le faubourg de Mouzon [4], non sans y trouver une énergique

---

1. 1[re], 2[e], 5[e], 6[e], 11[e], fractions de la 8[e] du 26[e] ; 11[e] du 71[e] (*Etat-major prussien*, II, 1094).

2. L'État-major prussien, II, 1095, mentionne un pont de pilotis, mais il s'agit d'un pont de chevalets. Le parc renferme une caisse contenant 18,000 fr. ainsi abandonnés à l'ennemi.

3. D'après l'État-major prussien, II, 1095, la poursuite, à gauche, est arrêtée par le feu d'une batterie de mitrailleuses qui peut s'échapper grâce à l'obscurité. Comme le fait remarquer la *R. H.*, II, 1906, 575, ce détail paraît invraisemblable. Toutes les batteries de mitrailleuses du 5[e] corps ont repassé la rivière ; de même pour celles du 7[e].

4. Les 11[e] et 12[e] compagnies du 27[e] entretiennent la liaison avec les troupes précédentes, les 10[e] et 9[e] pénètrent dans le faubourg ; le 2[e] bataillon du 27[e] et le 1[er] du 93[e] opèrent au sud de la voie romaine.

résistance qui ralentit beaucoup leurs progrès. Les débris des 2e et 3e bataillons du 30e de ligne, quelques compagnies de la division L'Abadie et du 22e de ligne, soutenues par une pièce de la 6e batterie du 2e, combattent avec acharnement. Ils sont encouragés par l'exemple des généraux de Failly, de L'Abadie et Abbatucci, qui tiennent à honneur de couvrir la retraite jusqu'au bout [1]. Le capitaine de Tessières, resté à peu près seul avec l'une de ses pièces, tire à mitraille. Obligé de passer sur la rive droite, il persiste encore à combattre. De quatre servants un est tué et deux blessés; un conducteur sur deux et trois chevaux sur quatre sont mis hors de combat. Tessières continue de tirer avec le seul servant Fabre, faisant usage comme tire-feu d'une ficelle et d'un clou empruntés à une maison voisine. Vers la fin du combat, il est secondé par des soldats du 22e et parvient à emmener sa pièce avec des chevaux d'emprunt [2].

Néanmoins les Prussiens progressent dans le faubourg, mais avec lenteur. Vers 7 heures, venant de trois directions différentes, ils se rencontrent à l'église et s'emparent du cimetière. Presque en même temps, les fractions du 26e arrivant du sud atteignent le pont de la Meuse; deux compagnies s'établissent dans les maisons voisines, entretenant le feu contre le 2e bataillon du 22e qui tient les abords du pont sur l'autre rive et entreprend à plusieurs reprises des retours offensifs. La nuit est déjà tombée, quand le silence se fait de notre côté. On en conclut que nous avons évacué la ville, et une compagnie (1re du 26e) s'aventure sur le pont, mais elle est aussitôt fusillée de tous côtés et se retire [3].

Pendant cet épisode, la 13e brigade est restée d'abord immobilisée devant nos positions de Villemontry et du bois Luquet. Voyant que, de là, nous fusillons dans le dos les fractions de la 7e division qui marchent le long de la voie romaine, le général von Schwarzhoff se porte au-devant des

---

1. Journal Clémeur.
2. Journal de l'artillerie du 5e corps; Rapport du commandant Cailloux, *R. H.*, II, 1906, 415, 423; Historique du 22e, *ibid.*, 629.
3. *État-major prussien*, II, 1097.

troupes de la 8e division qui suivent la route de Beaumont et leur prescrit d'attaquer le bois de flanc. Deux compagnies (3e et 4e du 96e) se dirigent vers la ferme Givodeau et quatre (9e, 10e, 12e du 71e, 8e du 27e) sur le bois Luquet. En même temps un bataillon saxon (1er du 108e) débouche du bois de Givodeau, suivi sur sa droite par le 101e. Mais déjà, au bois Luquet, le colonel Kampf, du 49e, se rendant compte du danger de sa situation, s'est décidé à la retraite, son rôle étant rempli. Il en avise le lieutenant-colonel Demange, du 88e, qui est à sa gauche. Celui-ci répond que l'ordre qui lui a été donné de rester à son poste n'est pas encore révoqué.

Vers 6 heures, Kampf se retire avec trois à quatre cents hommes dont une partie du 1er bataillon du 49e, une centaine d'isolés du 30e, une compagnie de chasseurs (5e du 14e) et des fractions du 88e (5e et 6e du 3e bataillon). Après plusieurs arrêts, au cours desquels il fait former le carré, sans utilité aucune, il atteint le pont de Mouzon et passe la Meuse [1].

Le gros du 14e bataillon de chasseurs, les 2e et 3e bataillons du 49e venant du mont de Brune sont déjà en retraite par échelon. Ils le rallient au passage [2]. Derrière lui, un certain nombre d'hommes restés dans le bois Luquet opposent encore une résistance acharnée à la double attaque des Allemands. Menacés d'enveloppement, ils s'enfuient vers le nord, laissant des prisonniers. Dans leur retraite, ils viennent à portée d'une batterie prussienne (2e légère) qui fait face au faubourg. Elle décrit aussitôt un changement de direction et tire à 800 pas contre ces fuyards qui obliquent vers la ferme Givodeau, mais pour être refoulés sur la Meuse par les deux compagnies du 96e.

La retraite du colonel Kampf a été suivie par deux des compagnies du lieutenant-colonel Demange [3], en sorte que ce dernier ne dispose plus, à Villemontry, que de neuf com-

1. Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *loc. cit.*
2. Rapport L'Abadie du 22 mars 1871.
3. 2e du 1er bataillon et 5e du 2e (*R. H.*, II, 1906, 577).

pagnies [1], déjà très réduites. Les trois batteries qui l'appuyaient ont passé la Meuse. Néanmoins, jusqu'à la nuit, il empêche les 2e et 3e bataillons du 108e, avec des fractions du 26e, de progresser sensiblement. Vers 7h 30, se voyant menacé d'être enveloppé, et son détachement étant réduit à 400 hommes, Demange prescrit la retraite, avec la ferme Givodeau comme direction. Ce mouvement s'opère vivement, non sans désordre. Une partie du détachement, 13 officiers et 210 hommes, parvient à atteindre la ferme qui est inoccupée. Le reste va donner dans les troupes prussiennes ou fuit vers la Meuse [2].

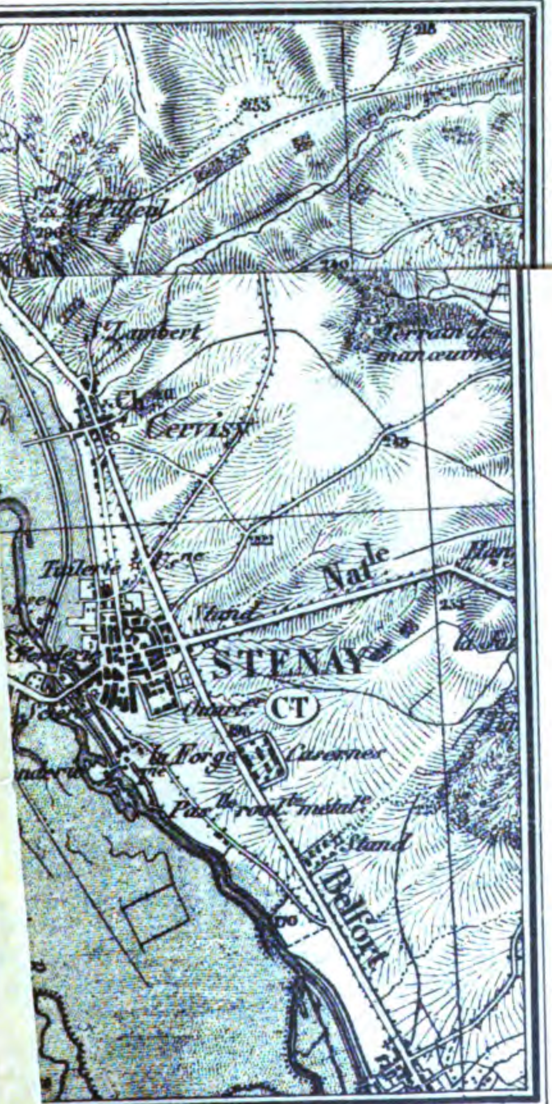
Quant à Demange, après avoir organisé ces bâtiments pour la défense, il en part à 11 heures, résolu à se frayer passage jusqu'à Mouzon, en se servant seulement de la baïonnette. Mais son avant-garde s'aperçoit que le pont est gardé par les Prussiens. Ne sachant s'il est détruit ou barricadé et si, en outre, Mouzon est encore occupé par nous, la petite troupe revient sur ses pas. Demange charge le sous-lieutenant Kelberger, qui parle l'allemand, de questionner les sentinelles prussiennes. Cet officier remplit cette mission avec succès et revient affirmant que les Allemands n'ont pu pénétrer dans Mouzon. La tentative de sortie est donc reprise un peu avant 4 heures. La colonne s'approche en silence de la route et s'organise en sections de 9 à 10 hommes de front commandées par un officier. Demange est en tête avec le commandant Escarfail, l'adjudant-major Lordon et le sous-lieutenant Kelberger.

Puis on s'engage dans la grande rue, pour se heurter bientôt à l'ennemi. Le poste, le gros de la 11e compagnie du 27e sont dispersés. Sous le feu des 9e et 10e du 27e,

1. 1re, 3e, 4e, 5e du 1er bataillon, 1re, 2e, 3e, 4e, 6e du 2e. La 6e du 1er a été détruite ou dispersée (*R. H.*).

2. Signalons une divergence entre les documents français et allemands en ce point. D'après l'État-major prussien, II, 1099, vers 8 heures du soir, le 101e, neuf compagnies du 108e et des fractions notables du groupe de l'est du 26e se rassemblent à la ferme Givodeau et s'y arrêtent provisoirement. Suivant divers documents français (Rapport du commandant Escarfail, historique du 88e, Notes du capitaine Delasson), le détachement Demange occupe la ferme vers 7h 30 et y reste une grande partie de la nuit. Cette version seule paraît exacte.

Carte VII



NANCY. LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

établies dans les maisons, on court vers le pont et l'on franchit sans trop de peine les deux barricades qui le coupent. Mais Demange et Kelberger ont été mortellement atteints ; 90 hommes seulement et 8 officiers ont réussi à passer ; le reste est tué, blessé ou pris [1].

Les Allemands ont fait pendant la nuit une seconde tentative pour s'emparer du pont. Les patrouilles envoyées dans Mouzon n'étant plus saluées par des coups de feu, le général von Zychlinski essaie d'y pénétrer avec la 9e compagnie du 27e. Il est encore arrêté par une violente fusillade et doit renoncer à toute nouvelle attaque [2].

---

1. Rapport Escarfail, historique du 88e, Notes Delasson (*R. H.*, II, 1906, 396 et suiv.). Les Prussiens sont ainsi répartis : 9e du 27e au pont, 10e du 27e dans les maisons voisines, 11e à la sortie vers la ferme Givodeau, 12e à celle du nord vers les prés de la Meuse. L'État-major prussien défigure entièrement cet épisode (II, 1102).
2. *État-major prussien*, II, 1101.

XXV

LE 1er CORPS, LES DIVISIONS MARGUERITTE ET BONNEMAINS

Le 1er corps dans la matinée. — Passage de la Meuse. — Ducrot et la marche au canon. — Désordre de la soirée. — Napoléon III et Ducrot. — La division Margueritte. — La division Bonnemains.

Le 1er corps, en une seule colonne, doit aller de Raucourt à Remilly, où il passera la Meuse, la division L'Hériller en tête [1]. Un pont de circonstance et une passerelle ont été construits par le génie dans la nuit du 29 au 30 et la matinée suivante [1]. Ils ne sont pas encore achevés, lorsque vers 7 heures du matin, la tête de colonne atteint Remilly. Aussitôt le général L'Hériller jette quelques bataillons sur la rive droite, tandis que le gros de sa division, suivi du reste du corps d'armée, se masse sur les collines de la rive gauche. La journée est magnifique. « Un soleil resplendissant avait succédé aux pluies désespérantes des jours précédents ; de ces hauteurs, la vue s'étendait sur les vastes prairies qui bordent la rive droite de la Meuse... Vis-à-vis de nous, les blanches maisons du beau village de Bazeilles émergeaient comme d'une corbeille de verdure et, dans le lointain, plus à gauche, la pointe effilée du clocher de Sedan se profilait à travers la brume sur les hauteurs boisées qui limitaient au nord ce riant horizon. La vue de cette belle nature... avait ramené la sérénité dans les esprits et rendu à nos soldats... une sorte de confiance. Plusieurs régiments débouchèrent dans Remilly, lançant... leurs joyeuses fanfares restées muettes depuis si longtemps. Deux jours de marche

1. Renseignements fournis par le général Lefort, Rapport du commandant Lanty, 1er décembre, *R. H.*, I, 1906, 603, 604.

à peine nous séparaient de Montmédy, cet objectif tant désiré, et là peut-être enfin trouverait-on la victoire [1] ! »

C'est à 10 heures seulement que l'artillerie divisionnaire peut commencer le passage. La passerelle n'est terminée que vers 1h 30. Afin de gagner du temps, le général Ducrot a songé à utiliser pour l'artillerie le pont du chemin de fer et même à diriger les parcs et convois sur Sedan, sous la protection de la cavalerie. La crainte de détériorer la voie du chemin de fer et celle de surmener les attelages l'en empêchent [2]. La division L'Hériller et la brigade légère Septeuil restent en position jusqu'à l'arrivée de la division Bonnemains et de la tête de colonne du 7e corps (vers 7 heures) [3].

Entre 8 et 9 heures, l'arrière-garde du général Ducrot s'engage à son tour sur les ponts. Mais le passage de l'artillerie et de la cavalerie devient de plus en plus pénible. La Meuse, continuant de monter, soulève les bateaux et couvre les rampes d'accès qu'il faut plusieurs fois recharger avec des madriers et des fascines pour décider les chevaux à y passer. L'obscurité ajoute beaucoup aux difficultés, en sorte que c'est vers 10h 30 seulement que le 1er corps est tout entier sur la rive droite [4].

« Pour éviter l'encombrement », Ducrot a dirigé les divisions Pellé et Lartigue sur Tétaigne, les divisions Wolff et L'Hériller sur Douzy. De ces deux points, elles doivent gagner Carignan par la route de Sedan.

Sur la droite, vers Mouzon, on entend « une assez vive canonnade ». Ducrot, qui marche avec la colonne de droite, la fait rassembler à Tétaigne avant de passer la Chiers et envoie au maréchal de Mac-Mahon un aide de camp, afin de

1. Journal Corbin, *loc. cit.*; Journal d'Andigné, *R. H.*, I, 1906, 601 ; colonel de Ponchalon, *France militaire* du 15 janvier 1893. D'après l'abbé Defourny, *L'Armée de Mac-Mahon et la bataille de Beaumont*, 104, on improvisa même un bal auquel accoururent les filles et les femmes du voisinage.

2. Journal Corbin. La construction des ponts a été gênée par la fermeture des écluses de Sedan (d. t. du général Ducrot au commandant supérieur, 7 heures du matin, *R. H.*, I, 1906, 593).

3. Notes du capitaine Achard, général Ducrot, *loc. cit.*, 132.

4. Rapport du commandant Lanty; renseignements du général Lefort, *loc. cit.* Cette heure ne concorde pas avec celle donnée par le prince Bibesco.

provoquer des ordres. Quelques instants après, il reçoit de cet officier un billet annonçant qu'il vient de rencontrer l'empereur se dirigeant sur Carignan et que « tout va bien[1] ». Le général a l'ordre d'atteindre le même point; il estime que son devoir est de ne pas en retarder l'exécution, ce qui aurait pour conséquence « de laisser l'empereur isolé ». Plus soucieux d'assurer la garde du souverain — qui n'en a nul besoin — que de porter secours à des camarades peut-être en danger, il continue sur Carignan. En y arrivant[2], il est rejoint par le capitaine Bossan qui lui apporte « l'ordre de prendre ses dispositions » pour couvrir la retraite, « soit sur Douzy, soit sur Carignan et d'inviter (*sic*) l'empereur à se porter au plus vite sur Sedan ».

Par suite, Ducrot prescrit aux divisions Wolff et L'Hériller de rester à Douzy ou d'y retourner, si elles ont dépassé ce point, et de s'y établir en vue de couvrir la retraite du maréchal. Quant aux divisions Pellé et Lartigue, il les porte entre Blagny et Carignan, « de l'artillerie » gravissant le mont Tilleul à l'est de cette ville pour y prendre position[3]. Ce double mouvement n'est pas sans provoquer une extrême confusion sur la route de Sedan[4]. A un moment donné, il est « impossible de s'y mouvoir et même de s'écouler par les fossés », également « bondés d'hommes et de chevaux ». La brigade Septeuil, engagée dans « ce pêle-mêle inextricable », y reste complètement immobile « pendant deux ou trois heures[5] ».

Le maréchal ajoute encore à ce désordre, en portant directement de Douzy sur Sedan l'artillerie de la division L'Hériller, moins une section. Ces batteries ne rallieront

1. Journal Corbin; *Vie militaire du général Ducrot*, 402. La *R. H.*, I, 1906, 559, donne un texte différent sans indication d'origine : « L'empereur est à Carignan; je pousse sur Mouzon où est le maréchal, à ce qu'on dit. »
2. Les divisions Pellé et Lartigue arrivent à Carignan vers 6 heures du soir (Souvenirs du capitaine Peloux, *R. H.*, I, 1906, 596).
3. Journal Corbin.
4. Journal d'Andigné, Notes du capitaine Achard, *loc. cit.*
5. Rapport du colonel Dastugue, *R. H.*, I, 1906, 561; Dick de Lonlay, I, 393 et suiv.

plus leur infanterie [1]. Quant au reste du corps d'armée, il bivouaque à Carignan et à Douzy ; la queue de colonne n'est arrivée que vers minuit au bivouac.

Napoléon III a quitté Mouzon pour se rendre à Carignan, avant de connaître le résultat des événements survenus aux 5e et 7e corps. Il ne leur prête qu'une attention minime. A 5h40 du soir, il télégraphie à l'impératrice : « Il y a encore eu un petit engagement aujourd'hui, sans grande importance. Je suis resté à cheval assez longtemps [2]. »

A 8 heures, lorsque Ducrot, accompagné du capitaine Bossan, vient lui faire part de la communication du maréchal, il refuse de croire à notre échec. Plusieurs fois il fait répéter à Bossan le récit des faits dont cet officier a été témoin. « Très vivement ému », contre son habituelle impassibilité, il dit à plusieurs reprises : « Mais c'est impossible ! Nos positions étaient magnifiques ! » Lorsque Ducrot exprime le désir qu'il parte pour Sedan en chemin de fer, il s'y refuse tout d'abord, voulant rester avec le corps qui couvrira la retraite [3]. C'est de guerre lasse qu'il se résigne enfin à cette nouvelle déchéance.

Au moment où il arrive à Sedan, vers 10 heures, on lui propose de continuer jusqu'à Mézières, où il sera hors des atteintes de l'ennemi et d'où, à la tête du 13e corps, il pourra rétrograder sur Paris. Il refuse de commettre cette lâcheté, ne voulant pas décourager l'armée par son départ à l'heure suprême. Son intention est de partager les dangers et le sort qui attendent nos soldats [4].

---

1. Journal de la division L'Hériller ; Historique du colonel Sàter, *R. H.*, I, 1906, 599-600.
2. *Papiers et Correspondance*, I, 436. Napoléon III arrive à Carignan à 4h30 (P. de Massa, 310).
3. Général Ducrot, 10 ; P. de Massa, *loc. cit.*
4. Général Pajol, Relation de la bataille de Sedan, *Moniteur universel* du 22 juillet 1871 ; P. de Massa, *loc. cit.*

Entre Carignan et Sedan un capitaine de la garde mobile, M. de Benoist, remet à l'empereur la dépêche suivante du maréchal Bazaine : « Les derniers renseignements indiquent un mouvement du gros des forces ennemies... Si ces renseignements se confirment, je pourrai entreprendre la marche que j'avais indiquée précédemment vers les places du nord. Les batteries ont été réorganisées et réapprovisionnées, ainsi que l'infanterie. L'armement de la place est presque

Dans la journée, la division Margueritte, déjà sur la rive droite de la Meuse, a été dirigée sur Autréville et Margut pour observer les mouvements de la cavalerie saxonne venant de Stenay. Le soir, elle va bivouaquer à Blagny, au sud de Carignan. C'est là que Margueritte reçoit une lettre du maréchal lui recommandant « de couvrir la retraite de l'armée, et laissant à son expérience l'exécution de cette opération délicate [1] ».

Depuis le début du mouvement de l'armée de Châlons, la division Bonnemains a été maintenue en seconde ligne à notre gauche, bien qu'elle y soit, non seulement inutile, mais nuisible, puisqu'elle encombre les routes sans profit. Le 30 août, elle quitte Raucourt à la suite du 1er corps, c'est-à-dire vers 2 heures du soir seulement: à 5 heures, elle est à Remilly, mais l'écoulement du 1er corps n'a pas encore pris fin. La nuit est noire [2], quand la division s'engage à son tour sur le pont. Il n'a guère plus de deux mètres de large. Sous le poids des voitures, les terres ont fini par céder, les bacs qui supportent le tablier sont en partie submergés ; le pont s'est affaissé de 4 ou 5 centimètres au-dessous du niveau de l'eau. A 10 heures, le passage n'est pas encore terminé et un témoin en fait un vivant tableau : « ... Les chevaux, effrayés de ne pouvoir distinguer ce plancher mouvant caché sous les eaux et qui se dérobe sous leurs pieds à chacun de leurs pas, n'avancent qu'avec répugnance, le cou tendu, les oreilles dressées. Droits sur leurs étriers, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, les cuirassiers passent silencieux ; ils semblent portés par les eaux. Deux feux allumés sur chacune des rives, aux deux extrémités du

---

au complet et j'y laisserai une division. » Ce texte mensonger a été remis le 24 août à M. Macherez qui l'apporte le 27 au général Guérin de Waldersbach, commandant supérieur de Verdun (*Procès Bazaine*, Rapport du général de Rivières). A cette date du 31 août, il n'a plus aucune importance.

1. Prince Bibesco, 121. Le 4e chasseurs d'Afrique, jusqu'alors détaché à la cavalerie du 12e corps, a rejoint Margueritte dans la soirée.

2. D'après la *R. H.*, I, 1906, 562, son passage aurait commencé vers 7 heures. Mais les documents relatifs au 1er corps, et notamment les notes du capitaine Achard, montrent que le passage de ce corps d'armée se termina sensiblement plus tard.

pont, éclairent seuls... hommes et chevaux; leurs flammes se reflètent d'une façon étrange dans les casques brillants des cavaliers et donnent à ce spectacle quelque chose de fantastique [1]. »

Le passage terminé, la division va passer la Chiers à Douzy et prend la route de Carignan, si encombrée que sa marche est très lente. Sa tête est déjà près de Sachy, quand, « à la suite d'un contre-ordre [2] », la colonne fait demi-tour et revient près de Douzy où elle bivouaque vers 2 heures du matin. Elle a consacré vingt-quatre heures à parcourir moins de 10 kilomètres en ligne droite.

---

1. Prince Bibesco, 115.
2. Inexpliqué par la *R. H.*, I, 1906, 562.

XXVI

LES PERTES DU 30 AOUT. LA RETRAITE SUR SEDAN

Résultats matériels et moraux de la bataille. — Nos pertes. — Leurs inégalités. — La retraite est prescrite sur Sedan. — Illusions du maréchal. — Retraite du 5e corps. — Retraite du 12e corps. — Retraite du 1er corps. — La division Margueritte. — État moral de l'armée.

La journée du 30 août porte à l'armée de Châlons un coup irrémédiable. Un corps d'armée, le 5e, est en déroute; un autre, le 7e, fortement ébranlé. Le total de nos pertes atteint 246 officiers et 7,260 hommes tués, blessés ou disparus dont près de 4,700 pour le 5e corps. Plus de 2,000 prisonniers non blessés, 42 bouches à feu, quantité de matériel de tout genre sont tombés aux mains de l'ennemi. Celui-ci a payé assez chèrement ce brillant succès : 145 officiers et 3,384 hommes hors de combat, dont 126 officiers et 2,878 hommes pour le IVe corps, le plus longtemps et le plus vivement engagé [1].

Le détail de nos pertes montre que certaines de nos unités ont pris une part très peu active au combat. Que penser de celles du 14e bataillon de chasseurs, 14 hommes; du 49e, 180 hommes; du 27e, 70 hommes; du 17e, 207 hommes [2], qui toutes comportent une forte proportion de disparus? Quoi qu'on en dise parfois, il est certain qu'à peu d'exceptions près, nos troupes font preuve le 30 août d'une faible solidité. Si l'on doutait de l'ébranlement apporté à leur moral, il suffirait de lire certains documents

1. *R. H.*, II, 1906, 583; *État-major prussien*, II, Annexes, 282. Des 3,529 Allemands hors de combat, 87 seulement ont été atteints par notre artillerie (Leclerc, *Tableaux statistiques des pertes des armées allemandes*).
2. *R. H.*, II, 1906, 666.

tels que le rapport du commandant Bourgeois [1]. Malgré l'importance de nos pertes matérielles, elles ne sont rien auprès de cette déchéance morale.

Les renseignements reçus dans la journée sont plus inquiétants encore que ceux de la veille. Le général de Palikao, naguère si confiant, écrit que « l'armée du prince royal continue de défiler par Vitry et Châlons vers l'Argonne ; la cavalerie paraît devant Vouziers, Rethel, Monthois [2]... » La voie ferrée et la ligne télégraphique ont été coupées le 29 août entre Amagne et Saulces, sur le chemin de fer de Reims à Charleville. Elles le sont de nouveau à Poix, plus au nord, le 30 août [3]. L'ennemi occupe Vouziers et les environs, menaçant de nous interdire toute retraite [4]. Si, malgré tout, Mac-Mahon hésite encore sur la direction à prendre, comme il est probable, l'issue de la bataille de Beaumont lui ouvre enfin les yeux [5]. Le maréchal a « la certitude » que, s'il continue sa marche sur Montmédy, ses communications seront coupées. D'un autre côté, il sait que Bazaine, s'il a quitté Metz, — ce qui n'est rien moins que certain, — est encore à plusieurs marches de lui [6].

Dans ces conditions, il décide la retraite immédiate sur Sedan. « Nous ne devions pas rester longtemps dans cette position..., d'autant plus qu'il n'y avait que peu de munitions et qu'il n'était pas facile de les renouveler [7]. » L'idée du commandant en chef est de gagner Mézières, puis Paris

1. *R. H.*, II, 1906, 633. La *R. H.*, *ibid.*, 588, s'efforce vainement de prouver le contraire, en dépit de l'opinion très justifiée qu'exprime l'État-major prussien, *Abbrechen von Gefechten*, 101.

2. D. t. ch. au maréchal, 11h 8 du matin, *R. H.*, II, 1906, 663.

3. L'ingénieur principal au directeur de la compagnie, d. t., 3h 20 du soir ; le préfet aux ministres de la guerre et de l'intérieur, 5h 20 du soir (*R. H.*, II, 1903, 663 et suiv.).

4. Le sous-préfet de Reims au ministre de l'intérieur, d. t., 11h 30 du soir, *R. H.*, II, 1906, 663 et suiv.

5. Journal de l'état-major général, *R. H.*, I, 1905, 588. On est sans nouvelles du 7e corps, que l'on suppose avoir été tout entier engagé et se trouver dans le même état que le 5e.

6. Souvenirs inédits, *R. H.*, I, 1906, 592 ; Relation du général Pajol, *Moniteur universel* du 22 juillet 1871.

7. *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 37 ; le général Mitrecé au général Forgeot, d. t., 2h 13 du soir, *R. H.*, I, 1906, 594.

par le nord [1], mais il ne se rend pas un compte exact du danger de cette retraite et nourrit des illusions inexplicables sur le compte de l'ennemi. A son avis, « la situation n'est pas désespérée. L'armée allemande qui est devant nous compte de 60,000 à 70,000 hommes au plus. Si elle nous attaque, tant mieux ! Nous la jetterons dans la Meuse [2] ! »

Cet ordre de retraite immédiate provoque une certaine surprise au 12e corps, où l'on croyait pouvoir tenir sur la position de Mouzon [3]. D'ailleurs, les mesures d'exécution sont à peu près nulles et, la nuit aidant, ainsi que le désordre d'une fin de combat, le mouvement revêt bientôt l'aspect d'une déroute, même pour des corps restés intacts.

Le gros du 5e corps s'est rallié tant bien que mal à l'est de Mouzon. Il marche sur Sedan par Carignan, suivant un ordre verbal du maréchal. En arrivant à Carignan vers 9 heures du soir, de Failly trouve la route tellement encombrée de bagages et d'isolés qu'il juge impossible d'atteindre Sedan pendant la nuit. Avec juste raison il prescrit de bivouaquer à Sachy et à Pouru-Saint-Remy. Mais cet ordre ne touche qu'une partie de ses troupes [4]. Le 68e, la brigade Nicolas, le reste de la division Lespart ne le reçoivent pas. Le général Nicolas, qui a pris le commandement de ce groupe, décide de marcher sur Montmédy par Tétaigne et Brévilly où il passera la Chiers. Mais, en arrivant à la gare de Brévilly, il apprend que l'empereur est passé dans la soirée, allant de Carignan vers Sedan. Le convoi du 5e corps a rebroussé chemin, prenant la même direction. Dans ces conditions, il renonce à continuer sur Montmédy et marche

1. Journal de l'état-major général, Souvenirs inédits. A l'Enquête, le maréchal ne dit pas quelles étaient ses intentions et il semble qu'en effet ce projet était encore fort peu arrêté dans son esprit.

2. Conversation entre lui et le général Lebrun, le 30 août entre 8h 30 et 9 heures du soir (*Bazeilles-Sedan*, 74). Ce chiffre de 60,000 hommes reparaît dans une conversation du maréchal et du général Douay (prince Bibesco, 96). Il est admis couramment dans l'armée (de Narcy, 197).

3. Rapport du général de Labastie, général Lebrun, *loc. cit.*, 256.

4. Brigade Saurin, 17e de ligne, infanterie de la division L'Abadie, réserve d'artillerie (Journal de la division L'Abadie, *R. H.*, II, 1906, 384).

sur Sedan. Le général Brahaut, qui suivait d'abord la même route, a arrêté sa cavalerie à Lombut, attendant des ordres. Elle passe la nuit « la bride au bras »[1].

Enfin le général de Wimpffen, qui rejoint l'armée dans ce triste jour du 30 août, arrive en pleine déroute. Non sans peine, il finit par rallier en avant de Mairy le 27ᵉ de ligne (5ᵉ corps), le 99ᵉ (7ᵉ corps), le 58ᵉ (12ᵉ corps), une partie de la cavalerie du général Ameil (7ᵉ corps), ainsi que quelques centaines d'hommes du 1ᵉʳ corps sous les ordres de l'officier d'administration Luciani. Le maréchal, informé, lui donne l'ordre de se retirer sur Sedan.

Quant au 12ᵉ corps, il doit ne pas s'engager tout d'abord sur la route de Carignan à Sedan, beaucoup trop encombrée, mais suivre les hauteurs à l'est, reprendre la chaussée près de Mairy et atteindre Sedan par Douzy et Bazeilles. Des ordres ultérieurs régleront les emplacements du corps d'armée pour le bivouac[2]. Par suite, les trois divisions d'infanterie du général Lebrun se mettent en marche de 9 heures à minuit, le maréchal et son état-major en tête. Encore l'une de leurs brigades (2ᵉ de la division Lacretelle), séparée du gros, marche-t-elle par erreur sur Carignan et de là sur Sedan, par Sachy.

C'est au 1ᵉʳ corps qu'incombe la tâche de couvrir la retraite. Mais le maréchal le laisse sans ordre précis[3]. Persuadé que l'armée va se retirer vers le nord, Ducrot n'attend pas de nouvelles instructions. Il prend les dispositions voulues pour faire filer les bagages et les services administratifs dans la direction de Givonne et d'Illy, puis fait préparer des vivres en ce dernier point. Après avoir dicté l'ordre pour le 31 août, il écrit au général Margueritte, appelant son attention sur la gravité de la situation. Le trouvant « bien en l'air » sur la rive gauche de la Chiers, il lui conseille de

1. Journaux des divisions L'Abadie et Brahaut ; rapport Brahaut, 27 septembre, *R. H.*, II, 1906, 413.

2. Général Lebrun, 74. Le maréchal avait donné directement à la brigade Villeneuve, à la réserve d'artillerie et à la cavalerie l'ordre de marcher sur Sedan par Carignan. Il omit d'en prévenir Lebrun.

3. Voir *suprà*, p. 444.

passer la rivière pour venir bivouaquer près de Carignan. Le 1er corps se portera le 31 sur Sedan, non par la route de la vallée, très encombrée et exposée au canon de l'ennemi, mais par celle de la montagne : Osnes, Messincourt, Pouru-aux-Bois, Francheval, Villers-Cernay, Givonne et Illy. Il voudrait que la cavalerie marchât parallèlement à lui, entre ces deux routes [1].

Margueritte accepte aussitôt cette combinaison. Le soir même, il va bivouaquer à Sailly, tout en se couvrant sur la rive gauche de la Chiers [2], vers Stenay et Montmédy. Dans la nuit, il reçoit une nouvelle lettre de Ducrot, l'engageant à passer cette rivière au pont de Sailly, qui va être détruit. Sa retraite se fera ensuite sur Sedan, soit le long de la Chiers, soit vers le nord par Osnes, Messincourt, Escombres [3].

A s'en tenir aux données qui précèdent, on pourrait croire que le mouvement de l'armée s'opère avec quelque régularité. Le contraire est vrai, pour la presque totalité, et la faute en est surtout au maréchal, qui met toutes les troupes en marche à peu près simultanément, sans s'inquiéter de leur assurer des itinéraires distincts. Le résultat est un encombrement inimaginable sur la route de Carignan à Sedan : « La colonne marche avec un véritable pas de procession. Les ténèbres empêchent les officiers de surveiller leurs soldats, qui en profitent pour se coucher sur le bord de la route et s'y endormir... Ces malheureux sont exténués de fatigue, dévorés par la faim et aussi accablés par le sommeil... Les rangs se disloquent rapidement; les soldats marchent pêle-mêle sans s'occuper de la compagnie et même du bataillon auquel ils appartiennent. Il règne dans la colonne un sombre silence qui n'est troublé que par les cris de « Halte ! » et de « En avant ! » répétés parfois toutes

1. Lettre au général Margueritte, *La Journée de Sedan*, 11-12.
2. Deux escadrons et demi des 3e et 4e chasseurs d'Afrique dans les bois de Blanchampagne, un à Margut et un à Villy (*R. H.*, II, 1906, 603, d'après une lettre de Margueritte au maréchal, 8 heures du soir).
3. *R. H.*, II, 1906, 603, d'après une lettre au général Margueritte, 31 août.

les cinq minutes... Le désespoir causé par notre défaite, en atteignant le moral des soldats, augmente encore la confusion [1]. »

Un autre témoin dépeint la retraite du 7e corps sous des couleurs plus sombres encore : « On commença... une marche insensée, les voitures se doublant l'une l'autre dans la nuit noire et bousculant sans merci des groupes d'hommes épars de tous les régiments... marchant au hasard, droit devant eux, sans ordres et sans chefs... » Cette débandade devient bientôt une déroute. Les « cent-gardes passaient un à un, derniers suivants d'un empereur évanoui... Des piqueurs attardés à boire couraient... en lançant des lazzis sinistres, et tout cela, pêle-mêle, se précipitait vers Sedan, entraîné par une fatalité aveugle » [2], ou plutôt par la logique implacable des faits. Qui peut dire, en effet, que la débâcle finale du 30 août n'était pas l'aboutissement voulu, nécessaire, d'une campagne entreprise et conduite dans des conditions aussi déplorables ?

Le 31, vers 2 heures du matin, de tout le 3e de ligne, il reste 250 officiers et soldats groupés autour de l'aigle [3]. Même pour le 1er corps, qui n'a pas brûlé une amorce, la marche est rendue pénible par l'encombrement et le désordre [4].

On devine ce que peut être l'état moral de l'armée. Assez bon au 1er corps le matin, sous l'influence du beau temps revenu et aussi d'une marche faite dans des conditions normales [5], moins mauvais qu'on ne pourrait le croire dans une partie du 5e corps [6], il laisse presque partout infini-

1. Historique du 46e, *R. H.*, II, 1906, 188, 604.
2. *Histoire de l'armée de Châlons*, par un volontaire de l'armée du Rhin, 131-135.
3. Historique du 3e de ligne, *R. H.*, II, 1906, 439. Voir aussi une lettre du général de Wimpffen, 5 septembre, *De Freschwiller à Sedan*, 149 ; général de Wimpffen, *Sedan*, 137-140.
4. Rapport du colonel Dastugue, *R. H.*, I, 1906, 561 ; notes du capitaine Achard, *La Journée de Sedan*, 132.
5. Journal d'Andigné, *R. H.*, I, 1906, 601.
6. Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, Historique du 88e, *R. H.*, II, 1906, 395, 398.

ment à désirer. L'impopularité de l'empereur, pourtant innocent des fautes qui conduisent l'armée à sa perte, va croissant. On lui impute à juste titre une bonne partie des causes mêmes de nos revers. On attribue à son influence les hésitations du maréchal, contre toute vérité. La file interminable de ses équipages, la suffisance de son entourage exaspèrent contre lui des esprits aigris par l'infortune [1]. Malgré son effacement volontaire, les dissentiments persistent entre lui et le gouvernement de la régente [2].

Quant au maréchal, il « va, vient et paraît ne savoir où donner de la tête » [3]. Une activité physique excessive le laisse à la fin du jour épuisé, incapable de penser. Pour le général de Failly, « ses soldats l'accusent hautement de trahison... ». Il est « en exécration dans son corps d'armée, chansonné, ridiculisé... » [4]. Avant même la surprise de Beaumont, ses troupes sont travaillées par l'indiscipline; la maraude y sévit [5]. Le commandement n'y existe plus que de nom.

Ces défaillances s'étendent aux autres corps d'armée, même les moins mal conduits. Le général commandant le génie de l'armée donne l'ordre d'abandonner les voitures des parcs maladroitement entassées dans Mouzon. C'est un sous-officier, Duchemin, qui demande l'autorisation d'aller les chercher et qui y parvient [6].

La retraite de la nuit achève de désemparer nos troupes,

---

1. *Histoire de l'armée de Châlons*, 133.

2. D. t. ch. du général de Palikao à l'empereur, 30 août, au sujet du renvoi de l'armée des généraux Maissiat, Neigre, Arbelot et La Serre, *R. H.*, I, 1906, 596.

3. *De Freschwiller à Sedan*, 66. Le général d'Andlau, qui avait recueilli les impressions d'officiers de l'entourage du maréchal, nous a souvent dit que celui-ci avait abusé de ses forces dans ses longues randonnées avant la bataille, au point de ne plus posséder l'entier usage de ses moyens. Voir, dans ce sens, général Rozat de Mandres, *Revue de Cavalerie*, décembre 1906, 301.

4. *Ibid.*, 66-67.

5. Journaux Clémeur et Piépape, *R. H.*, II, 1906, 165, 174; voir l'ordre du 30 août, *ibid.*, 178.

6. Rapport sur la participation du génie du 6e corps, *R. H.*, II, 1906, 661. Voir aussi la disparition du colonel du 1er tirailleurs (de Narcy, 201); le pillage d'un convoi du 5e corps par la division Duhesme, commandant Urdy, *Spectateur militaire*, I, 1902, 386; les détails relatifs à des ouvriers d'administration, *R. H.*, I, 1906, 598; la lettre du général de Wimpffen, 5 septembre, déjà citée, etc.

provoquant dans les convois, sur la ligne des Ardennes, des mouvements discordants et un désordre intense[1]. Même dans la journée, loin du champ de bataille, l'ennemi rencontre des indices sûrs de notre affaissement : des paquets de cartouches jetés sur la route, quantité de sacs abandonnés aux bivouacs[2]. Cette vue est pour autoriser toutes les audaces.

1. Voir la série des télégrammes échangés, *R. H.*, I, 1906, 595-596.
2. *Artilleristische Erinnerungen aus dem Feldzuge gegen Frankreich 1870-71*, Allgemeine Militär-Zeitung, 1887, I, 139.

XXVII

LES ALLEMANDS LE 30 AOUT

La IVe armée le soir du 30 août. — La IIIe armée le 30 août. — La concentration à Stonne. — Déploiement du Ve corps dans le vide. — Le IIe corps bavarois. — Le Ve corps à La Besace. — Emplacements de la IIIe armée. — Ordres de Moltke. — Réflexions.

Nous avons vu comment la journée du 30 s'est terminée pour le IVe corps, le corps saxon et le Ier corps bavarois. A 8 heures du soir, le prince royal de Saxe, apprenant que le rassemblement de la Garde a commencé vers 6 heures à Beaumont, lui prescrit d'y bivouaquer. Le XIIe corps fera de même à Létanne et le IVe sur le terrain conquis. Lui-même passera la nuit à Beaumont.

Ensuite de ces ordres, la Garde s'établit le long de la route de Stenay, entre Beaulieu et Beaumont ; dans la nuit, elle jette à Létanne un pont de bateaux sur la Meuse. L'infanterie et l'artillerie du XIIe corps sont à Létanne, la cavalerie sur les deux rives de la Meuse, près de Pouilly [1].

Au IVe corps, la 14e brigade est aux avant-postes [2]. Le gros de la 7e division bivouaque à La Sartelle ; la 8e à Pourron, Grésil, au bois de Villemontry et au mont de Brune ; le détachement bavarois est resté à l'ouest de Pourron.

A 7 heures du soir, la division de cavalerie saxonne a détaché une reconnaissance du 18e ulans sur Malandry et

1. Le 1er bataillon du 105e et le 13e bataillon de chasseurs observent la Meuse de Létanne au bois de Givodeau ; le 2e du 107e est à Pouilly ; au nord de ce village le 18e ulans assure la sécurité sur la rive droite ; le 5e escadron de *Reiter* de la garde est en face d'Inor, en amont, se reliant à la rive droite par un bac (*État-major prussien,* II, 1100).

2. 8e compagnie du 93e au pont sud de Villers ; 4e du 86e au moulin de Ponçay ; 7e du 31e observant la Meuse du confluent du ruisseau d'Yoncq au faubourg occupé par la 14e brigade (3e bataillon du 27e) ; le 2e du 27e et le 93e en dehors du faubourg, près de sa lisière ouest. La 11e compagnie du 71e tient le cimetière (*État-major prussien*).

Carignan. Elle traverse nos avant-postes et rapporte à 11 heures qu'un de nos bivouacs est au nord de Sailly; plusieurs trains de chemin de fer venant de Montmédy seraient arrivés à Carignan. Mais, un peu plus tard, les avant-postes allemands rendent compte que nos feux de la rive droite de la Meuse se sont éteints vers minuit; des trains de chemin de fer vont de Carignan vers Sedan. Un roulement continu de voitures retentit sur la route de Mouzon à Douzy.

Ces renseignements décident à faire couper la voie ferrée entre Montmédy et Carignan. C'est l'escadron saxon d'Inor qui s'acquitte de cette mission, sans difficulté, la nuit même, à Lamouilly. La reconnaissance poussée vers Sailly constate la disparition de nos troupes. Tout indique notre retraite au nord-ouest.

On a vu comment, à la droite de la IIIe armée, le Ier corps bavarois intervient dans la bataille de Beaumont. A l'aile opposée, les deux divisions de cavalerie marchent sur nos communications, la 5e allant à Tourteron et Attigny, la 6e à Semuy, Le Chesne et Bouvellemont.

Entre ces deux groupes, le gros de l'armée se concentre vers Stonne. Le Ve corps s'y porte de Grand-Pré, dès 6 heures du matin, et les autres prennent la même direction, soit en vertu des ordres reçus, soit pour marcher au canon. Nous avons dit que la marche du 7e corps est constamment inquiétée par deux escadrons de la Garde qui l'observent depuis la veille. Ils rallient ensuite la brigade des cuirassiers bavarois, non sans avoir transmis leurs observations à l'avant-garde du Ve corps, qui est arrivée vers Authe. A 11 heures, après un court repos, elle suit sur Osches le 4e *Reiter* wurtembergeois. Celui-ci fait bientôt connaître que de l'infanterie française bivouaque sur le versant sud des hauteurs de Stonne; d'autres troupes marchent sur La Berlière. Les deux batteries de l'avant-garde prennent position sur les hauteurs nord de Saint-Pierremont et ouvrent le feu vers 12^h30, non sans provoquer la riposte d'une batterie vers La Berlière. Les cavaliers wur-

tembergeois vont à Osches, tandis que la 18e brigade se déploie derrière l'artillerie. Le gros du Ve corps se rassemble, la 9e division à Verrières, la 10e à Saint-Pierremont et porte même « quelques batteries »[1] en avant, mais sans qu'elles puissent intervenir utilement. En effet, tout ce déploiement s'opère dans le vide, l'arrière-garde du 7e corps s'étant déjà retirée. Il en résulte une sensible perte de temps. La cavalerie de l'avant-garde prussienne marche sur le bois du Fay, mais une batterie de mitrailleuses établie à l'ouest de Stonne la refoule aussitôt.

Sur les entrefaites, le prince royal atteint les hauteurs de Saint-Pierremont. Croyant la position de Stonne fortement occupée, il décide d'attendre, pour l'attaquer de front, que le XIe corps puisse intervenir dans ce combat.

En marchant de Vouziers sur Le Chesne, ce corps d'armée a reçu du prince, aux Quatre-Champs, l'ordre de se porter sur La Berlière. Vers 2h30, il se déploie[2] aux environs de Brieulles. Ainsi l'arrêt momentané d'une fraction du 7e corps a suffi pour provoquer le déploiement de deux corps d'armée prussiens. Mais ce n'est pas tout. La division wurtembergeoise, qui devait marcher par Châtillon sur Le Chesne, s'est heurtée près du premier de ces points à l'avant-garde du XIe corps et a suivi sur Brieulles. La 4e division de cavalerie, qui, vers midi, s'est mise en marche de Châtillon sur La Berlière, a été arrêtée à Verrières vers 1h30 par un ordre du prince royal. Enfin, la 2e division de cavalerie marche de Buzancy au canon; vers 3 heures, elle reçoit à Trois-Fontaines l'ordre de continuer sur Saint-Pierremont.

Sans motif sérieux, la majeure partie de la IIIe armée est donc immobilisée au sud de Stonne. Le IIe corps bavarois a passé la nuit précédente sur la rive gauche de l'Aire, à Marcq et Chevières. D'après les ordres donnés, il suit en réserve le Ier corps bavarois. L'intention du prince royal

1. *État-major prussien*, II, 1105.
2. La *R. H.*, II, 1905, 595, traduit par « se rassemble »; mais le terme allemand *entwickelte sich* est parfaitement net.

est de le porter ensuite sur La Besace, de façon à combler le vide qui s'est fait entre les IIIe et IVe armées. Mais sa marche est si lente qu'il faut charger le Ier corps bavarois d'occuper La Besace[1].

Le roi de Prusse et son état-major se sont rendus de Grand-Pré, par Buzancy, vers Sommauthe. De la hauteur de Vaux-en-Dieulet, il observe le début de la bataille de Beaumont et la marche victorieuse des Allemands. C'est là qu'il reçoit le rapport du prince royal concernant le déploiement devant Stonne. Dans les circonstances présentes, on juge avec quelque raison que notre situation en ce point ne peut qu'empirer. Le prince reçoit donc l'ordre de ne pas trop nous presser. Sans doute, la fraction de notre armée demeurée à Stonne y est plus compromise, à mesure que le reste passe la Meuse. Mais la prescription de « ne pas trop nous presser » est en contradiction avec l'idée générale de la manœuvre : nous refouler dans le plus étroit espace possible entre la rivière et la frontière.

Lorsque, entre 2 et 3 heures, nous évacuons nos positions de Stonne, l'avant-garde du Ve corps pousse par Osches jusqu'aux hauteurs de La Berlière et canonne des mitrailleuses encore en action, ainsi que des troupes en retraite vers le nord. La 10e division occupe le mont du Cygne, que nous abandonnons sans résistance vers 3h 30. La 17e brigade d'infanterie, les batteries à cheval et le 14e dragons suivent vers Osches et rallient sur les hauteurs de La Berlière la brigade d'avant-garde. Les batteries montées de l'artillerie de corps poussent ensuite jusqu'à Osches. La canonnade toujours plus violente vers l'est détermine le général von Kirchbach à continuer sur La Besace. Mais, quand la 20e brigade atteint ce village, les Bavarois l'ont déjà dépassé. Elle se borne à établir des avant-postes au nord,

1. *État-major prussien*, II, 1106. Cet incident fit l'objet d'une lettre de Moltke au commandement de la IIIe armée, reprochant au IIe corps bavarois de ne pas s'être rassemblé à 2 kilomètres derrière le Ier vers Sommauthe, suivant l'ordre donné, et d'avoir eu sa queue encore à Buzancy à 9 heures du soir, créant ainsi des difficultés aux convois des autres corps et s'imposant une inutile marche de nuit (*Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 265).

de concert avec le 14e dragons. Le reste du Ve corps bivouaque au sud, à cheval sur la grand'route.

Dès notre retraite, la 4e division de cavalerie s'est portée à Stonne, enlevant un certain nombre de prisonniers. Elle bivouaque ensuite à Stonne, aux Grandes-Armoises et à Flaba. Quant au XIe corps, il est à Stonne et à La Berlière, les Wurtembergeois à Verrières, la 2e division de cavalerie à Osches, le Ier corps bavarois à Raucourt et à La Besace. Enfin, le IIe bivouaque près de Sommauthe, le VIe corps à Vrizy et Vouziers. Le prince royal passe la nuit à Saint-Pierremont et le roi à Buzancy, ce dernier après une longue chevauchée [1] sans utilité réelle.

Depuis que l'état-major du roi Guillaume connaît l'occupation de Stenay par les Saxons le 27 août, il se rend compte de notre situation désespérée et demeure persuadé que, « suivant toute vraisemblance », il suffira aux armées allemandes de continuer vers le nord, pour refouler l'adversaire sur la frontière belge [2]. Dès l'après-midi du 30, M. de Bismarck télégraphie au représentant de la Confédération du Nord à Bruxelles de faire pressentir au gouvernement belge la possibilité du passage de la frontière par nos troupes et de réclamer en ce cas leur désarmement immédiat.

Dans la soirée, à Buzancy, on ignore la répartition exacte des corps allemands. Mais il n'y a aucun doute sur ce fait que l'on doit continuer une attaque enveloppante contre un ennemi qui cède sur tous les points. A 11 heures du soir, Moltke donne l'ordre ci-après : « ... Le mouvement en avant reprendra demain de grand matin ; il y aura lieu d'attaquer énergiquement l'adversaire partout où on le rencontrera à l'ouest de la Meuse, et de le refouler dans un espace aussi restreint que possible entre cette rivière et la frontière belge.

1. *État-major prussien*, II, 1108. Chevauchée provoquée par le désir d'assurer au roi un cantonnement plus confortable. Il en résulta que l'ordre pour le 31 ne fut lancé qu'à 11 heures du soir. A quelle heure parvint-il aux régiments ?

2. *État-major prussien*, II, 1112.

« A la fraction d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe incombera spécialement la tâche d'interdire à l'aile gauche adverse de se dérober vers l'est. Dans ce but, il y aura lieu de porter autant que possible deux corps sur la rive droite de la Meuse et d'attaquer de flanc et de dos une position éventuelle en face de Mouzon (*sic*).

« De même la III[e] armée devra faire face au front et au flanc droit de l'ennemi. On occupera des positions d'artillerie aussi fortes que possible sur la rive gauche de la Meuse, de façon à inquiéter la marche et le bivouac de colonnes dans la plaine de la rive droite en aval de Mouzon.

« Si l'ennemi passait la frontière belge sans être aussitôt désarmé, il devrait être immédiatement poursuivi [1]... »

Aucun autre ordre ne sera donné par Moltke avant la bataille de Sedan. De fait, notre situation est presque sans issue. Si le maréchal, sans perdre un instant, ne cherche pas à se dérober vers Mézières, l'armée de Châlons est, dès maintenant, vouée à la plus effroyable des catastrophes.

Tel est le résultat de la journée du 30 août : deux de nos corps d'armée fortement ébranlés, pour ne pas dire plus ; le reste de nos troupes atteint dans son moral ; l'armée n'ayant plus d'autre chance de salut qu'une retraite précipitée, une fuite au nord-ouest avec toutes les chances qu'elle comporte. Non seulement il lui faut renoncer à sauver Bazaine, suivant les instructions si pressantes de Palikao, mais son existence même est en jeu et, avec elle, l'avenir même de la France.

Nous avons dit la responsabilité du général de Failly dans la surprise de Beaumont. Il n'est pas le seul coupable. Un autre l'est à un degré de beaucoup supérieur : Mac-Mahon. Comment oublier en effet qu'il n'a pas une idée juste de tout le jour, qu'il ne fait que paralyser les inspirations heureuses de ses lieutenants ?

Ses ordres pour les 5[e] et 7[e] corps étaient inexécutables en

---

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 264 ; *État-major prussien*, II, Annexes, 286.

raison de la proximité de l'ennemi [1], qui rendait le combat inévitable pour le 30. Du moins il eût fallu le livrer dans les meilleures conditions. En occupant Stonne, La Besace, Yoncq, le bois de Givodeau, la gauche appuyée à la Meuse, on aurait pu opposer aux Allemands une vigoureuse résistance. La bataille eût aisément duré deux jours, pendant lesquels nos *impedimenta* se seraient dérobés vers Mézières. La disproportion numérique rendait un échec final probable, mais du moins l'armée n'eût pas disparu tout entière et ses débris auraient contribué à la défense de Paris [2].

Au lieu de ce parti viril, Mac-Mahon s'attache, avec une incompréhensible obstination, à la pensée de mettre au plus tôt la Meuse entre ses adversaires et lui. C'est son objectif unique tout le jour. Il ne songe pas que c'est aussi se rapprocher de la frontière belge et diminuer ses chances de garder intactes ses dernières communications. La bataille de Beaumont est déjà perdue qu'il s'en tient encore à cette idée néfaste et qu'il intervient pour empêcher Lebrun de soutenir efficacement de Failly. Il ne sait qu'assister passivement au désastre. Quand celui-ci est irrémédiable et que, de toute évidence, l'abandon de la marche sur Montmédy s'impose, il prescrit la retraite immédiate des 5e, 7e et 12e corps sur Sedan, sans s'inquiéter de la couvrir réellement, sans assurer l'écoulement de ses colonnes, sans songer à utiliser le 13e corps, qu'il sait en voie de concentration sur Mézières [3], sans rien prévoir pour notre mouvement au delà de Sedan, pas même la garde ou la destruction des ponts de la Meuse. Que dire d'un pareil commandant en chef ?

---

1. Le prince Hohenlohe (*Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 243) établit que le 7e corps avait à faire une marche de 2 milles (15 kil.), à passer la Meuse avec une colonne longue de 6 à 7 milles, le tout sans être rejoint par un ennemi qui se trouvait à 2 milles et demi du passage de Villers. De même pour le 5e corps. Quelle que fût son heure de départ, il devait être rejoint par l'ennemi, qu'il savait à Nouart.

2. Prince Hohenlohe, *loc. cit*, 249.

3. Le ministre de la guerre au maréchal, 30 août, 10h 30 du matin, d. t.

LIVRE III

SEDAN

I

L'ARMÉE FRANÇAISE LE MATIN DU 31 AOUT

Le maréchal dans la matinée. — Les 7e et 5e corps. — Mouvement du 1er corps. — Ducrot et le maréchal. — Les divisions Margueritte et Bonnemains. — Mouvement du 12e corps

Dans la nuit du 30 au 31 août, le maréchal de Mac-Mahon a suivi la route de Mouzon à Sedan par Douzy. Arrivé à 1 kilomètre de Bazeilles, avec la tête du 5e corps, il lui prescrit de continuer sur Sedan et d'aller s'établir au nord de la ville, « au-dessus du camp retranché » (3h 30 environ[1]). Puis il attend le jour, afin de reconnaître les positions où il doit établir l'armée, « qui pourrait être attaquée dans la journée ».

A l'aube, il parcourt les hauteurs à l'ouest du ruisseau de Givonne et indique à son chef d'état-major les emplacements que les corps d'armée devront occuper. Le 12e corps tiendra Bazeilles et les collines « en face de La Moncelle et de Daigny ». A sa gauche, le 1er corps sera « en face de Givonne » et le 7e occupera Illy. Le 5e corps servira de réserve, à hauteur du centre ; la réserve de cavalerie sera un peu en arrière à gauche, à l'ouest du bois de la Garenne[2]. Ainsi toute l'armée va faire front vers l'est, négli-

1. Souvenirs inédits, *R. H.*, I, 1906, 593.
2. Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1906, 151.

geant les menaces qui lui viennent du sud et du sud-ouest. Mais ces premières dispositions ne tiendront pas devant les faits.

Le gros du 7e corps a traversé Sedan, venant des deux rives de la Meuse, pour aller s'établir au nord-ouest, sur le plateau de L'Algérie [1]. Lorsque Douay reçoit l'ordre de se porter à l'extrême gauche de l'armée, ses troupes sont déjà installées en partie. Il fait dire qu'après tant de fatigues il serait préférable de les laisser en place. Le maréchal y consent [2]. Par suite, la division Ameil, seule, change de bivouac et va de Fond-de-Givonne près de L'Algérie, face à l'est, la droite au cimetière [3].

Quant au gros du 5e corps [4], après un court repos à Sachy et à Pouru-Saint-Remy, il se remet en marche sur Sedan à 6 heures du matin. De longs arrêts, provoqués par le croisement d'autres colonnes ou de convois, le ralentissent au point qu'il arrive sur les glacis à l'est de Sedan seulement un peu avant 10 heures. Il s'y établit en partie. La division Lespart et la réserve d'artillerie bivouaquent dans l'ancien camp retranché au nord [5]. La division Brahaut, faute d'ordres, s'est portée de Lombut, par Brévilly, Villers-Cernay, Givonne et Illy sur Fleigneux. Le maréchal lui fait dire d'y rester provisoirement [6].

Au 5e corps, toute la matinée est employée au repos, à des distributions de vivres provenant de Sedan. Des officiers sont dépêchés sur la route de Mouzon pour rallier

1. La division Ameil, arrivée à 11 heures du matin à Fond-de-Givonne, y reste bivouaquée. Les brigades Bordas, Bittard des Portes, une fraction du 47e de ligne, les 21e et 3e, l'artillerie de la division Conseil-Dumesnil et le 17e bataillon de chasseurs qui l'escorte n'atteignent le plateau que dans la soirée (*R. H.*, III, 1906, 107).

2. Souvenirs inédits. Il y a lieu de remarquer que le rapport du général Douay (général de Wimpffen, *Sedan*, 215) et l'ouvrage du prince Bibesco, p. 116 et suiv., ne font pas mention de l'ordre d'occuper Illy à la gauche du 1er corps.

3. *R. H.*, III, 1906, 108, d'après le Journal de la division, non reproduit.

4. Brigade Maussion, une partie de la division Goze (Journal Clémeur, *R. H.*, III, 1906, 174).

5. Le 11e de ligne (division Goze) reste à Balan; l'artillerie de la division L'Abadie est « entraînée » dans Sedan par le convoi et ne peut en sortir que le matin du 1er septembre (*R. H.*, III, 1906, 108).

6. Journal Clémeur; Rapport Brahaut, 27 septembre, *R. H.*, III, 1906, 181.

les retardataires et les traînards. Un grand nombre rejoignent dans la journée.

Vers 2 heures, de Failly vient de voir l'installation du corps d'armée, quand Wimpffen lui annonce, à son extrême surprise, qu'il le remplace dans son commandement. Bien que le maréchal ait reçu vers 9 heures la visite du nouveau venu, il n'a pas cru devoir faire part à son prédécesseur de la mesure trop justifiée qui l'atteint. C'est peu après qu'il l'en avertit. Le général rejoint aussitôt l'empereur à Sedan [1].

Nous avons dit les dispositions prises par Ducrot dans la soirée du 30, en vue d'une retraite sur Mézières, qu'il juge indispensable. Le 31, dès l'aube, il établit plusieurs bataillons, une batterie de 12 et des mitrailleuses sur le mont Tilleul, à l'est de Carignan, de manière à couvrir la marche des troupes venant de Mouzon, selon les instructions du maréchal. La ville, le pont de la Chiers et la gare sont occupés par le 56e de ligne, mais ces préparatifs sont en pure perte. La retraite de l'armée est un fait accompli et l'approche de l'ennemi ne se trahit que par l'apparition de quelques éclaireurs. A 8 heures du matin, pensant avec raison que le mouvement des autres troupes s'est effectué par Douzy, le général décide de se remettre en marche, après avoir informé le maréchal qu'il va bivouaquer à Illy [2]. Ce ne sera pas sans décrire un détour très marqué, impliquant une perte de temps et un supplément de fatigues encore accrus par la formation adoptée. L'artillerie divi-

1. Général de Failly, *loc. cit.*, 31-49 ; général de Wimpffen, 141-149 ; Journal Clémeur, *R. H.*, III, 1906, 175 ; *ibid.*, 183.

2. « Il est 8 heures du matin ; je ne vois rien paraître sur la route de Mouzon à Carignan. J'en conclus que V. E. a effectué sa retraite par Douzy. Je vais donc commencer mon mouvement et, comme la grande route de la vallée me paraît peu sûre, je vais prendre le chemin de la montagne par Osnes, Messincourt, Pouru-aux-Bois, Francheval, Villers-Cernay, Givonne et Illy. C'est là que je compte établir mon bivouac... » (Général Ducrot, *La Journée de Sedan*, 12). Dès le départ de Ducrot, on s'efforce de détruire les immenses approvisionnements rassemblés à Carignan, en prévision de la marche sur Montmédy. Ils sont brûlés en partie, mais les Allemands en recueillent une quantité considérable (Notes du colonel Robert, général Ducrot, *loc. cit.*, 119 ; prince de Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 286).

sionnaire seule suit le chemin marqué, à hauteur et à droite de l'infanterie, qui peine à travers champs. La cavalerie des généraux Michel et Margueritte flanque la gauche, dans l'intervalle entre ce chemin et la grand'route. Cette dernière, la plus proche de l'ennemi, est suivie par l'artillerie de réserve, qui s'est mise en mouvement dès 3 heures du matin. Combien ces dispositions sont peu rationnelles !

Une partie du corps d'armée (divisions Wolff et L'Hériller, brigade Septeuil) est restée à Douzy la nuit du 30 au 31. Ducrot l'avise de marcher sur Francheval, où elle ralliera la colonne partie de Carignan. Mais déjà Mac-Mahon lui a prescrit de se porter à Sedan [1].

C'est vers midi que Ducrot arrive à Francheval, précédant ses troupes. Il trouve ce village obstrué par les convois des 5e et 12e corps qui, canonnés par l'ennemi de la rive gauche de la Meuse, ont quitté la grand'route pour gagner en désordre les hauteurs. L'encombrement est tel que la tête du 1er corps doit s'arrêter pendant près de trois heures. A ce moment, le 12e corps livre à Bazeilles le combat dont nous allons parler. En même temps, une colonne allemande marche de Mouzon sur Douzy. Comme la veille, Ducrot croit devoir résister à l'appel pressant du canon. Il se borne à prendre quelques dispositions pour couvrir sa retraite sur Illy [2].

Vers 4 heures, il est encore entre Villers-Cernay et Givonne, quand il reçoit du maréchal l'injonction de marcher sur Sedan et non sur Mézières [3]. Conçu dans les termes les

1. Itinéraire suivi : Douzy, Rubécourt, Daigny, Fond-de-Givonne (*R. H.*, III, 1906, 111, d'après l'historique du 13e bataillon de chasseurs et le journal de la division L'Hériller).

2. La *R. H.*, III, 1906, 111, signale les divergences existant à cet égard entre les Journaux du commandant Corbin (général Ducrot, 99) et du colonel d'Andigné (*R. H.*, III, 1906, 163).

3. « Mon cher Général, je vous avais fait donner l'ordre de vous rendre de Carignan à Sedan, et nullement à Mézières où je n'avais pas l'intention d'aller. Ayant vu ce matin le général Wolff, je vous croyais à Sedan. A la réception de la présente, je vous prie de prendre vos dispositions pour vous rabattre dans la soirée sur Sedan, dans la partie est. Vous viendrez vous placer à la gauche

moins compréhensibles, cet ordre jette un singulier jour sur la mentalité du maréchal. S'il ne veut pas se retirer sur Mézières, que va-t-il faire à Sedan? Si, contre toute raison, il entend persister dans sa marche sur Montmédy, quelle utilité de revenir ainsi vers l'ouest avant de reprendre son mouvement à l'est?

D'ailleurs, ses prescriptions sont si bien inexécutables qu'elles ne tardent pas à être modifiées. Le colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, envoyé au maréchal pour recevoir des instructions complémentaires, revient avec l'invitation d'établir les troupes « à l'ouest de Daigny et de Givonne ». Mac-Mahon « étant fort occupé », ses ordres ont été « très sommaires ». C'est dans une conversation avec le général Lebrun que Robert a pu préciser les emplacements assignés au 1er corps par le commandant en chef[1].

Ces causes, toutes imputables au commandement, ralentissent beaucoup l'installation du 1er corps. La division Pellé n'atteint son bivouac qu'à la nuit tombante; la queue de la division Lartigue à 11h30 du soir. Les divisions Wolff et L'Hériller sont déjà placées et les nouvelles venues s'installent dans leur voisinage[2]. Quant à la cavalerie, après avoir fait l'extrême arrière-garde à partir de Francheval, elle est encore à Givonne vers 10 heures du soir, sans pouvoir en sortir, tant ce village est encombré. Le général Michel se décide à la porter sur Daigny, pour aller

du 12e corps, près de Bazeilles, entre Balan et Bazeilles. Envoyez-moi d'avance votre chef d'état-major pour reconnaître cette position... » (Général Ducrot, 14). Ducrot ajoute (*ibid.*) qu'il n'avait pas reçu l'ordre de marcher sur Sedan.

1. Notes citées du colonel Robert.

2. Division Wolff sur le plateau à l'est du bois de la Garenne, en face de Givonne; division Pellé sur le même plateau, près du coude du chemin de Sedan à Givonne; division L'Hériller à droite de la division Wolff; division Lartigue au nord du coude du chemin (*R. H.*, III, 1906, 147). L'artillerie de la division L'Hériller, dirigée sur Sedan par le maréchal, ne peut rejoindre son infanterie et demeure à Saint-Menges avec l'agrément de l'état-major général. Le 1er bataillon du corps franc (1re légion, commandant Robin) [*sic*], adjoint à la 2e brigade de la division L'Hériller, est détaché à La Chapelle, sur la route de Liège. Le 1er bataillon du 3e tirailleurs reste à l'est de Givonne (*ibid.*, 112).

bivouaquer au nord-est de Fond-de-Givonne, entre les 1er et 12e corps [1].

Enfin, la division Margueritte, n'ayant reçu aucun ordre, pousse jusqu'à Illy où elle bivouaque. La division Bonnemains, partie de Douzy à 6 heures du matin, gagne Floing au nord-est de Sedan [2]. Elle y passe la nuit.

On a vu que le 12e corps s'est porté de Mouzon sur Douzy, dans la nuit du 30 au 31, l'infanterie cheminant sur les hauteurs, « à travers un terrain dénué de chemins et assez accidenté », au prix de fatigues sans profit ; la cavalerie et la réserve d'artillerie venant de Carignan par la grand'route. C'est au point du jour seulement que la division Vassoigne, qui marche en tête, atteint la route de Mouzon à Douzy, près de Mairy. Elle s'y engage, suivie de deux autres (Grandchamp [3] et Lacretelle). Après un repos de trois quarts d'heure, consacré par le général Lebrun à rectifier les dispositions défectueuses prises par le dernier de ces divisionnaires pour l'arrière-garde, le 12e corps reprend sa marche. Renvoyée vers Mouzon, la brigade de cavalerie Savaresse a fait connaître que les Allemands ne paraissaient pas encore.

Il est 8h 30 environ, quand la tête de colonne atteint Douzy, où un nouvel arrêt lui est imposé par des troupes et des voitures des 1er et 5e corps, marchant dans le plus grand désordre et suivies de la réserve d'artillerie du 12e corps arrivant de Carignan. C'est à 10 heures seulement que la

---

1. *R. H.*, III, 1906, 113. La brigade Septeuil, précédant les divisions Wolff et L'Hériller, est venue s'établir face au sud, à l'ouest du bois de la Garenne. La 1re batterie du 20e, restée avec elle depuis le 30, l'a dépassée par Bazeilles et Daigny, pour arriver à Illy, puis à Saint-Menges. En cherchant à rejoindre sa division (*sic*), elle continue par Donchery jusqu'à Mézières, où elle arrive le 30 à 5 heures du soir (*R. H.*, d'après l'historique du 20e d'artillerie).

2. Par Rubécourt, La Moncelle, Daigny, Givonne, le Calvaire d'Illy (*R. H.*).

3. Réduite à la brigade Cambriels ; la brigade Villeneuve, moins une fraction d'un de ses régiments qui a rallié la division le soir du 30, a été conduite par le colonel Mircher, chef d'état-major de la division, sur l'ordre du maréchal, sous Sedan où elle a pris place près du 5e corps. Le matin du 31, Mircher, ne sachant où retrouver le 12e corps, croit devoir rester en place, sur l'invitation du général de Wimpffen. Il ne ralliera le corps d'armée ni le 31, ni le 1er septembre (général Lebrun, 83-84).

marche peut être reprise. Les divisions Grandchamp et Vassoigne ont déjà atteint Bazeilles, celle du général Lacretelle est encore échelonnée entre ce bourg et Douzy, quand, vers 11 heures, elle est canonnée par des batteries du I[er] corps bavarois établies au nord-ouest de Remilly, sur la rive gauche de la Meuse. Leurs obus jettent « quelque confusion aux abords de Bazeilles, parmi les bagages » qui se sont attardés en quittant Douzy. Lebrun prescrit à Lacretelle de quitter la grand'route pour marcher par les hauteurs sur Lamécourt et Daigny, où il traversera la Givonne. Il ralliera ensuite le gros du 12[e] corps. Sur les entrefaites, un combat préliminaire s'est engagé près de Bazeilles[1].

1. Général Lebrun, 75-82 ; journaux de marche et rapports, *R. H.*, III, 1908, 197 et suiv.

II

LA IVᵉ ARMÉE

Ordres pour le mouvement de la IVᵉ armée. — Sa cavalerie. — Engagements contre nos queues de colonne. — Mouvement du XIIᵉ corps et de la Garde. — Le IVᵉ corps. — Intentions du commandement.

L'intention du prince royal de Saxe, le soir du 30 août, est de progresser le 31 avec deux corps d'armée et deux divisions de cavalerie entre Chiers et Meuse, vers la ligne Mouzon — Carignan qu'il croit encore occupée par nous. Un troisième corps passera la Meuse à Mouzon pour faciliter ce mouvement. Mais, dans la nuit, les avant-postes font connaître que nous avons évacué Mouzon pour nous retirer au nord-ouest; de plus, on a observé une circulation active sur la ligne des Ardennes, entre Carignan et Mézières. Le prince en informe aussitôt le grand quartier général et le Iᵉʳ corps bavarois; il invite ce dernier à couper la voie ferrée à Bazeilles, en avant de son front.

Pour se conformer aux prescriptions du roi concernant le mouvement d'ensemble prévu pour le 31 août [1], à 6 heures du matin le prince ordonne ce qui suit: les divisions de cavalerie de la Garde et du XIIᵉ corps passeront la Meuse à 8 heures, à Pouilly et à Létanne. Elles se porteront ensuite la première sur Carignan, la seconde le long des hauteurs de la rive droite, en se reliant entre elles. A partir de 9 heures, l'infanterie de la Garde et du corps saxon suivra ce mouvement, la Garde formant autant que possible deux colonnes, l'une marchant par Autréville sur Vaux, l'autre par Malandry sur Sailly.

Quant au IVᵉ corps, à dater de 11 heures du matin, il

1. Voir *suprà*, p. 460.

attendra les instructions du prince dans une position de rassemblement à l'ouest de Mouzon[1].

Avant même d'avoir reçu cet ordre, la cavalerie saxonne a opéré une reconnaissance sur la rive droite de la Meuse. A 4 heures du matin, le général Senfft von Pilsach s'est porté de Pouilly sur Mouzon avec un escadron (1er du 18e ulans). Dès Moulins, il capture des traînards du 12e corps ; de la hauteur au nord, il observe des troupes se rassemblant dans un bivouac près de Mouzon, d'autres déjà en retraite sur Douzy et Carignan. Grâce à un épais brouillard survenu vers 6 heures, les cavaliers saxons poussent vers Mouzon, prennent de nombreuses voitures abandonnées sur le chemin et atteignent aisément le bourg. Accompagné d'un officier et de quatre ulans, Senfft von Pilsach y pénètre, passe le pont de la Meuse et arrive dans le faubourg à l'ouest. De nombreux traînards se sont rendus sans la moindre résistance.

A la suite de cette pointe hardie, le bataillon resté depuis la veille dans le faubourg (3e du 27e) prend possession de la ville. A 7 heures, Pilsach rend compte au prince royal de Saxe, ajoutant que nous nous retirons vers Carignan et Sedan.

Cependant, les deux divisions de cavalerie n'ont pas trouvé trace de nos troupes entre Meuse et Chiers. C'est vers cette dernière rivière seulement qu'elles rencontrent une certaine résistance. A 10 heures, la division saxonne atteint les abords ouest de Vaux et ses batteries ouvrent le feu sur les colonnes du 1er corps en retraite de Carignan vers le nord. A midi, la brigade des ulans de la Garde débouche devant cette ville, non sans avoir été fusillée au passage, près de Sailly, par des fractions embusquées au nord de la Chiers et qu'il faut disperser avec quelques obus. Un escadron (5e du 3e ulans) pénètre dans Carignan, malgré les coups de feu tirés des maisons et des murs de clôture, capture nombre de prisonniers et refoule des abords de

1. *État-major prussien*, II, 1117 ; voir le texte de cet ordre *ibid.*, Annexes, 287.

Clémency un parti de chasseurs à cheval. Puis, sans pousser plus avant cet essai de poursuite, la division de la Garde se rassemble entre Carignan et Matton.

De son côté, la cavalerie saxonne se rapproche aussi de la Chiers. Des hauteurs d'Amblimont, elle aperçoit de longs convois en mouvement sur la route de Carignan à Sedan. Douzy paraissant encore occupé, la 23e brigade prend cette direction. Des coups de feu sont tirés sur le régiment de tête, mais quelques obus suffisent à provoquer notre retraite. Les Saxons essaient même de s'emparer d'un convoi qui suit la route au nord, sous l'escorte des 2e et 3e escadrons du 10e dragons, qui sont pied à terre [1] et garnissent des buissons voisins. Malgré une attaque tentée de front et sur les flancs, les cavaliers allemands sont contraints de se retirer sur Douzy, non sans avoir dételé un certain nombre de voitures. D'ailleurs les deux escadrons dirigés sur nos flancs se sont heurtés à des forces supérieures, dans Lamécourt ou entre Pouru-Saint-Remy et Pouru-aux-Bois.

De même, vers l'est, le régiment des *Reiter* de la Garde va passer la Chiers près de Brévilly. Vers Pouru-Saint-Remy, il rencontre de l'infanterie à laquelle il enlève vingt prisonniers, mais finalement se voit forcé de se retirer vers le pont qu'il garde jusqu'à l'arrivée de l'infanterie.

Des rapports reçus dans la matinée, le prince royal de Saxe conclut que nous n'opposerons plus aucune résistance au sud de la Chiers. Par suite il prescrit au XIIe corps de cantonner à l'est de la route de Mouzon à Douzy, en tenant ce village par une forte avant-garde, dont les avant-postes seront sur le ruisseau du Rulle et au sud de Francheval. Quant à la Garde, elle passera la Chiers à Tétaigne et à Carignan; son gros cantonnera autour de Sachy et d'Escombres, son avant-garde à Pouru-Saint-Remy et Pouru-aux-Bois.

Sur les entrefaites, l'avant-garde saxonne s'est rassemblée

---

1. *R. H.*, III, 1906, 118. L'État-major prussien, II, 1120, mentionne au contraire de l'infanterie. Les Saxons perdirent 3 officiers, 6 hommes et 18 chevaux; nous aurions eu 40 tués ou blessés et 80 prisonniers (*ibid.*).

à Amblimont. Elle marche de là sur Douzy où elle entre à 3 heures ; un escadron (1er du 2e *Reiter*), poussé sur Francheval, capture « une foule » de nos traînards ; deux compagnies (3e et 4e du 13e chasseurs) nettoient de même Rubécourt et Francheval. En continuant vers le nord, les Saxons observent des forces considérables bivouaquées près de Villers-Cernay.

Le 1er bataillon du 106e a suivi les *Reiter* de la Garde sur Brévilly. Un combat qui lui coûte quelques pertes nous force d'évacuer Pouru-Saint-Remy.

Dans la soirée, les Saxons occupent les cantonnements indiqués par le prince royal [1]. Le 107e est aux avant-postes au nord de Douzy ; le 2e *Reiter* patrouille au nord et au nord-ouest.

Quant à la Garde, elle accomplit une longue marche, au cours de laquelle sont capturés de nombreux traînards, et atteint très avant dans la journée ses cantonnements au nord de la Chiers [2]. Nulle part, elle n'a rencontré de résistance sérieuse ; seuls les hussards de la Garde reçoivent des coups de feu en approchant de Pouru-aux-Bois. Derrière eux les fusiliers capturent une trentaine de nos soldats. Dans la soirée, Francheval est trouvé inoccupé, mais le bois vers l'ouest fourmille de traînards qui continuent de tirailler contre les avant-postes prussiens. Une patrouille du 3e ulans poussée vers La Chapelle observe le bivouac déjà remarqué par les Saxons près de Villers-Cernay et se voit refoulée par une cavalerie en force supérieure. Vers Muno et Grand-Haye, des feux de bivouac indiquent la présence de troupes belges sur la frontière.

Tout d'abord, l'intention du prince royal de Saxe était

---

1. 23e division autour de Tétaigne et de Lombut ; 24e dans Brévilly et Douzy ; cavalerie à Amblimont ; artillerie de corps et quartier général à Mairy (*État-major prussien*, II, 1121).

2. La 1re division passe la Chiers à Limay et bivouaque à Pouru-Saint-Remy et Escombres ; les fusiliers et les hussards de la Garde sont aux avant-postes, de Francheval par Pouru-aux-Bois à la frontière belge près de Grand-Haye. La 2e division cantonne dans Messincourt, Sachy, Osnes et Pure ; la division de cavalerie dans Clémency, Matton et Carignan ; l'artillerie de corps à Carignan, ainsi que le quartier général (*État-major prussien*, II, 1122).

de porter également le IVe corps en avant par la rive gauche de la Meuse. Mais il apprend que les Bavarois sont déjà en marche vers Remilly et lui prescrit de cantonner sur place au cas où, avant 1 heure, un combat sérieux n'aurait pas été engagé. La 7e division et l'artillerie de corps s'installent dans la partie est de la zone occupée la veille, la 8e dans les villages de l'ouest, ses troupes les plus avancées occupant Autrecourt et Villers-devant-Mouzon [1]. De nombreux traînards sont encore capturés dans cette ville et dans le bois de Givodeau.

En somme, la IVe armée tient l'étroit espace compris entre la Chiers et la frontière belge, 5km,500 à hauteur de Brévilly. Même sans l'intervention du IVe corps, les deux corps d'armée qui l'occupent suffiraient à nous interdire la reprise du mouvement vers l'est. La tâche imposée au prince royal de Saxe est donc accomplie.

Dans la matinée il a su de la IIIe armée qu'elle pousserait le 31 jusqu'à la Meuse, de façon à tenir sous son canon la rive droite. Peu après, la canonnade qui retentit vers Bazeilles semble indiquer que ce programme est rempli. Mais le prince apprend en même temps que la IIIe armée passera le 1er septembre seulement la Meuse en aval de Sedan, afin de couper également notre retraite vers l'ouest. Dans ces conditions, il semblerait peu conforme aux vues du grand quartier général de nous refouler immédiatement. Au contraire, le prince voudrait donner à ses troupes un jour de repos le 1er septembre. Il en rend compte à l'état-major du roi, tout en prescrivant à ces trois corps d'armée de se tenir prêts à marcher dès 7 heures du matin [2].

---

1. Le 3e bataillon du 27e trouve encore en aval de Mouzon, près d'un gué, 3 canons, 6 mitrailleuses, 33 caissons, 43 autres voitures et une caisse de 150,000 fr. Deux bataillons du 66e sont chargés d'escorter sur Stenay et Dun les prisonniers faits à Beaumont (*État-major prussien*, II, 1123).
2. *État-major prussien*, II, 1124.

III

PREMIER COMBAT DE BAZEILLES (31 AOUT)

Ordres du prince royal. — La 4e division de cavalerie. — Le Ier corps bavarois. — Engagement de son avant-garde. — Perte du pont de Bazeilles. — Perte du bourg. — Engagement de la division Vassoigne. — Reprise de Bazeilles. — Situation dans la soirée.

Dans la nuit du 30 au 31 août, le prince royal de Prusse a tout d'abord prescrit à la 4e division de cavalerie de continuer la poursuite vers le nord dès 5 heures du matin. A 3 heures, il règle comme il suit la marche du gros de la IIIe armée groupé autour de Stonne :

A 6 heures, le Ier corps bavarois marchera par Raucourt sur Remilly, le XIe par Chémery sur Donchery, la division wurtembergeoise par Vendresse sur Boutancourt. Ils prendront position le long de la Meuse, de façon à commander la vallée et nos lignes de communication au nord, tout en se préparant à jeter des ponts.

Derrière cette première ligne, à 8 heures, le IIe corps bavarois marchera sur Raucourt ; le Ve corps et, à sa suite, la 2e division de cavalerie, sur Chémery où ils attendront des ordres. Le VIe corps se portera de Vouziers sur le canal des Ardennes, puis cantonnera autour de Semuy et d'Attigny. Des deux divisions de cavalerie de l'extrême gauche, la 6e ira vers Mézières par Bouvellemont, la 5e demeurera en place, tout en détachant vers Reims [1].

A 5 heures du matin, la 4e division se met en marche par Raucourt et Remilly, à travers un épais brouillard. A Aillicourt, elle capture cinquante de nos traînards ; nombre

---

1. *État-major prussien*, II, 1124 ; *ibid.*, Annexes, 288. Les trains ne doivent pas dépasser Le Chesne-Beaumont.

d'autres sont encore ramassés plus loin[1]. C'est à Wadelincourt seulement que les cavaliers prussiens rencontrent de l'infanterie en formation régulière, qui ne tarde pas à se retirer. Puis des obus venant des hauteurs de la rive droite les forcent d'obliquer sur Frénois, non sans être canonnés de Sedan[2], avec quelques pertes. Frénois est occupé par de l'infanterie, mais un peloton du 6e ulans pousse au galop jusqu'à la sortie nord et en chasse une grand'garde française, tandis que le reste de l'escadron prenait possession du village.

Cependant, on observe une circulation intense sur la ligne ferrée entre Sedan et Donchery, ce qui conduit à la canonner de Frénois. Bien qu'inoffensifs, ces obus provoquent l'arrêt des transports ; on commence même l'évacuation de la gare de Sedan sur la rive gauche de la Meuse[3].

Après cette échauffourée, la 4e division continue vers l'ouest. A 10h 30, elle se rassemble à Villers-sur-Bar, ayant constaté que le pont de la Meuse n'est pas gardé à Donchery.

Les avant-postes du Ier corps bavarois ont également observé l'activité de la circulation sur la ligne des Ardennes. Dès le matin du 31, leurs patrouilles trouvent la rive gauche de la Meuse entièrement évacuée. A 6h 30 seulement, le corps d'armée reçoit l'ordre de se porter sur Remilly et son avant-garde se met en marche à 8 heures. L'équipage de ponts, encore à Sommauthe, est invité à suivre aussi vite que possible.

Au moment où l'avant-garde[4] atteint Remilly, elle est fusillée par des tirailleurs français apparus au nord de la Meuse. Derrière eux, on voit des colonnes suivant la route de Douzy à Bazeilles. C'est la division Lacretelle, du

1. L'escadron d'avant-garde en capture 150 à lui seul (*État-major prussien*).
2. Deux pièces de 24 de la citadelle, général Vinoy, 37.
3. D'après le général Vinoy, *Siège de Paris*, 32-33, le train canonné amenait de Mézières 359 zouaves du 3e régiment et le capitaine de Sesmaisons, aide de camp du général.
4. Voir *État-major prussien*, II, Annexes, 291, l'ordre de marche du Ier corps bavarois.

12e corps. Le 2e bataillon de chasseurs occupe aussitôt Remilly et pousse deux compagnies en avant de la lisière nord ; les deux pièces de pointe prennent position au sud-ouest et le reste de l'artillerie de l'avant-garde à l'est du village. Leurs obus obligent la division Lacretelle à se jeter au nord [1].

En même temps, le régiment de tête de la brigade Cambriels (division Grandchamp), qui atteint Bazeilles, reçoit l'ordre de défendre le pont du chemin de fer au sud-ouest et prend des dispositions à cet effet [2], mais fort insuffisantes. Les deux compagnies de chasseurs de la brigade s'établissent au sud-est, les fractions présentes du 22e de ligne au nord-est [3]. Le 52e (brigade Bordas, 7e corps), qui se trouvait à passer, borde la route de Douzy.

Enfin, neuf batteries du 12e corps entrent à peu près simultanément en action aux abords de Bazeilles [4]. Le 1er régiment d'infanterie de marine, « en colonne par divisions à distance de peloton », sert de soutien à cette artillerie et aussi de cible aux Allemands. Ceux-ci sont promptement renforcés. Le général von der Tann prescrit à huit batteries de rejoindre celles qui précèdent [5]. Quatre prennent position à côté de celles de l'avant-garde aux abords de Remilly ; le reste gagne la hauteur au sud-est de Pont-Maugis. Mais ces dernières sont bien vite en butte au feu de notre infan-

1. Voir *suprà*, p. 469.

2. 1er bataillon du 34e : deux compagnies en tirailleurs le long de la voie ferrée et de la Meuse ; deux compagnies déployées à 200 mètres en soutien, masquées par des haies ; deux compagnies en réserve à la sortie du bourg ; 3e bataillon dans les jardins à la droite et un peu en arrière du 1er ; 2e bataillon en réserve près de l'église, avec deux compagnies en soutien de l'artillerie (Historique du 34e, *R. H.*, III, 1906, 198).

3. Il résulte du Journal de la division Goze et de l'historique du 11e de ligne (*R. H.*, III, 1906, 178) que ce régiment est envoyé « en grand'garde » à Balan. La 3e compagnie du 2e bataillon, seule, a l'occasion d'intervenir contre un parti d'infanterie saxonne qui cherche à tourner Bazeilles par l'ouest.

4. 4e du 4e et 4e du 11e (toutes deux à balles) à 500 mètres à l'est de la gare, entre la route et le chemin de fer ; 3e et 4e du 7e immédiatement à l'ouest du bourg ; 10e du 8e (à balles) et 11e du 8e sur la croupe au nord ; 7e, 8e, 9e du 10e près de la grand'route au nord-ouest ; 6e et 10e du 10e (trois pièces seulement) à la sortie nord, derrière des peupliers (*R. H.*, III, 1906, 128).

5. Deux de la 1re division et six de la réserve d'artillerie (de 6) [*État-major prussien*, II, 1126].

terie. Des fractions du 1er bataillon du 34e ont même passé le pont du chemin de fer et poussé à 800 pas de la gauche des pièces allemandes.

Sur les entrefaites, l'infanterie de la 1re division bavaroise atteint Remilly. Deux bataillons (1er et 2e du régiment du Corps) sont portés en soutien de l'artillerie voisine de ce village; une compagnie, la 5e, va occuper la station de Pont-Maugis, à l'extrémité du pont, après avoir refoulé des groupes venus de la rive droite. Afin de protéger plus efficacement la gauche des batteries, les derniers bataillons de la 2e brigade ont marché directement d'Angecourt sur Pont-Maugis. Le 9e bataillon de chasseurs s'établit dans les intervalles de cette artillerie et pousse des tirailleurs sur les pentes en avant. Le 1er bataillon du 11e se porte à l'extrême gauche, le 2e demeure en réserve. Au bout d'une demi-heure, nos tirailleurs refluent entièrement vers Bazeilles, tandis qu'une nouvelle compagnie (1re du 9e chasseurs) renforce celle de la station.

Pourtant, notre artillerie a reçu des renforts. Les batteries de la division Conseil-Dumesnil (5e, 6e, 11e du 7e), séparées de leur corps d'armée par les hasards de la retraite, allaient bivouaquer près de Balan, quand le canon retentit. Deux (6e et 11e) prennent position au nord du village[1]. Deux des batteries de la division Liébert (8e et 9e du 7e) bivouaquaient entre Bazeilles et Balan. Elles ouvrent le feu au nord du faubourg de Balan, sans pouvoir atteindre l'artillerie bavaroise, en raison de la distance[2]. De même pour une batterie à cheval (1re du 19e) qui s'établit près des glacis. Par contre, des pentes entre Balan et La Moncelle, deux autres batteries de la réserve du 6e corps (8e et 9e du 14e), celles-ci armées de 12, peuvent prendre une part effective au combat[3].

---

1. La 5e du 11e n'est pas engagée (*R. H.*, III, 1906, 129).
2. Elles prennent l'infanterie bavaroise pour objectif lors de l'attaque de Bazeilles. La 12e batterie du 7e a suivi la division Liébert au nord de Sedan (*R. H.*, III, 1906, 129).
3. *R. H.*, III, 1906, 130, d'après les historiques des corps.

Le tir de cette masse d'artillerie produit de très faibles résultats, tant en raison de l'infériorité du matériel que de l'absence d'unité d'action. Il n'y a pas trace de commandement d'ensemble : le mélange des unités s'y oppose. Chaque batterie s'engage pour son compte, ou peu s'en faut. Par contre, les pertes sont faibles, sauf pour celles établies dans les prés aux abords de Bazeilles, en contre-bas des positions allemandes. Plusieurs renoncent à combattre[1]. Les batteries bavaroises à l'est de Remilly ayant cessé peu à peu de tirer, une accalmie se produit dans la lutte d'artillerie. Le général Bordas fait même retirer le 52ᵉ, dont il juge la présence « inutile »[2].

Sur les entrefaites, les Bavarois s'aperçoivent que nous apportons des sacs de poudre sur le pont, dans l'intention évidente de le faire sauter[3]. Le général von Stephan charge le 4ᵉ bataillon de chasseurs de s'y opposer.

La 3ᵉ compagnie se porte vers le pont ; le reste du bataillon suit en s'abritant derrière les haies et les buissons de la vallée. Déjà une grande quantité de poudre a été amoncelée sur l'arche de la rive droite ; d'autres tonneaux vont y être apportés. Voyant la nécessité de faire vite, le capitaine bavarois se rapproche rapidement, fait ouvrir un feu violent sur les travailleurs, les disperse et jette sa troupe sur le remblai. Celui-ci est vivement escaladé, le pont traversé et les barils de poudre vidés dans la Meuse, sans que notre tir, mal ajusté, puisse arrêter l'ennemi[4], qui prend

1. La 3ᵉ du 7ᵉ se porte d'abord à l'est de la route, puis à l'ouest de La Moncelle, où elle continue un tir intermittent jusqu'à la nuit. La 4ᵉ du 7ᵉ, « à la recherche d'une position favorable », s'égare vers Sedan et ne rallie sa division qu'assez avant dans la soirée. La 4ᵉ du 4ᵉ, après plusieurs déplacements, va s'établir à l'est du château de Monvillers. La 4ᵉ du 11ᵉ se retire « momentanément du combat » (*R. H.*, III, 1906, 130, d'après les historiques des corps).

2. Journal du général Bordas (entre midi et 2 heures), *R. H*, III, 1906, 189.

3. La non-destruction de ce pont, en temps opportun, est directement imputable au maréchal, qui considère qu'il serait très utile si l'armée reprenait son mouvement sur Montmédy (Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1906, 153 ; général Lebrun, 87-88 ; Journal de la 2ᵉ brigade de la division Liébert, *R H.*, III, 1906, 187).

4. Avec la 3ᵉ compagnie du 4ᵉ chasseurs, les pelotons de tirailleurs et la 2ᵉ compagnie du 9ᵉ bataillon prennent part à cette attaque (*État-major prussien*, II, 1128).

pied sur la rive droite, s'abritant du remblai et des haies voisines contre la grêle de balles venant de nos positions. Pour soutenir l'infanterie ainsi aventurée, deux pièces de 6 sont portées jusque dans les prairies de la Meuse[1].

De notre côté, aucun effort n'est d'abord tenté pour reprendre ce précieux moyen de passage. Le 34e de ligne se borne à empêcher les Bavarois de progresser davantage et le combat dégénère en une fusillade sur place. Quant à von der Tann, se rendant compte qu'il a devant lui tout un corps d'armée et n'ayant à sa disposition qu'un seul pont sur un cours d'eau large de 60 mètres, il estime impraticable de pousser plus avant. Néanmoins, si le débouché de l'armée de la Meuse vers Douzy donnait un plus grand développement au combat, il prendrait lui aussi l'offensive. En attendant, il se décide à tenir sur place, tout en se préparant à jeter d'autres ponts. Il interdit même de dépasser celui du chemin de fer[2].

Mais déjà la situation aventurée des assaillants a provoqué leur renforcement. La 4e compagnie du 4e chasseurs a franchi la Meuse et contribué à refouler nos tirailleurs sur Bazeilles. Le reste du bataillon passe le pont et suit. Les Bavarois ne tardent pas à pénétrer dans le bourg, dont ils garnissent la lisière nord. Le 2e bataillon de chasseurs, venant de Remilly, longe la rive gauche jusqu'au bac situé au sud, s'engage contre les fractions du 34e qui occupent encore la station et jette sur la rive droite, derrière le remblai, sa 4e compagnie. Les deux pièces venues dans les prairies de la Meuse bordent cette rivière et prennent également la station pour objectif. Enfin, le feu de la gauche des batteries bavaroises, qui s'est ralenti depuis notre retraite de la vallée, reprend toute sa violence pour parer au retour offensif que l'on prévoit de notre part[3].

Le général Lebrun a en effet prescrit à la division

1. De la 5e batterie de 6 du 1er régiment. Les quatre autres pièces renforcent la gauche des batteries bavaroises.
2. *État-major prussien*, II, 1129.
3. *État-major prussien*, II, 1129.

Vassoigne de reprendre Bazeilles. Elle est alors répartie en deux fractions : la brigade Reboul, d'abord à l'usine du Rulle, puis à La Moncelle ; la brigade des Pallières sur deux lignes à l'ouest de ce hameau. Vassoigne jette à l'attaque le 2e d'infanterie de marine.

Ce régiment, sous la direction immédiate du général des Pallières, se porte en avant, ses 1er et 2e bataillons accolés, le 3e en soutien [1]. Vers le même instant, trois nouvelles batteries françaises entrent en ligne, les 2e, 3e, 4e du 20e régiment [2], soutenues par le 3e zouaves. Tout d'abord, la distance leur interdisant d'agir contre les Bavarois, le retour offensif de des Pallières est préparé par le feu des quatre batteries de 12 et d'une batterie à balles (4e du 4e). Dès le début le général est blessé et, le combat devenant toujours plus vif, Vassoigne porte le 3e bataillon sur la ligne des deux autres. C'est le signal d'une attaque générale à laquelle les Bavarois ne peuvent résister. Ils sont chassés de Bazeilles (vers 3h 15) et poursuivis jusqu'à la Meuse [3].

La brigade Reboul a rejoint les trois derniers bataillons de des Pallières à l'ouest de La Moncelle. Elle descend ensuite vers Bazeilles pour en assurer la défense. Trois compagnies du 22e de ligne se sont portées à Balan. Quant aux Bavarois, la majeure partie se retire sur la rive gauche par le pont du chemin de fer ; des fractions de la droite gagnent le passage du bac à l'est, où elles sont recueillies par la 2e compagnie du 2e chasseurs et repassent la rivière en bateaux. Le feu de leurs batteries arrête notre offensive. A partir de 5 heures, il s'éteint peu à peu, non sans avoir provoqué l'incendie de plusieurs maisons dans Bazeilles [4].

---

1. *R. H.*, III, 1906, 132. La *Revue* n'indique pas dans quelle formation.
2. A cheval, réserve du 1er corps ; venues de Douzy, par Rubécourt, sur les hauteurs à l'ouest de La Moncelle (*R. H.*, III, 1906, 133).
3. *R. H.*, III, 1906, 134. D'après l'État-major prussien, II, 1130, la retraite des Bavarois aurait été volontaire et se serait effectuée en bon ordre.
4. 37 maisons, général Lebrun, 87 ; *État-major prussien*, II, 1130. Pertes du Ier corps bavarois le 31 août : 3 officiers et 16 hommes tués, 6 officiers et 109 hommes blessés, 8 disparus appartenant surtout aux 4e et 9e bataillons de chasseurs (*ibid.*, Annexes, 292). Nous avons perdu 11 officiers et 400 hommes environ, dont 300 pour le 34e (*R. H.*, III, 1906, 135).

Nous en conservons la possession, mais l'ennemi garde le pont du chemin de fer et l'avantage moral est pour lui. Malgré l'infériorité du nombre, il a fait tête à l'un de nos meilleurs corps d'armée, lui enlevant un précieux moyen de passage. Avec un peu de prévoyance, nous l'aurions conservé ou détruit sans lutte.

Cependant l'équipage de ponts bavarois, arrivé à Remilly vers 2h 30, s'est aussitôt porté à Aillicourt. Sous la protection de deux compagnies du 2e chasseurs et de six batteries, il jette rapidement deux ponts sur la Meuse, sans être gêné en rien par nos troupes. En même temps, le pont du chemin de fer est barricadé et un bataillon en assure la garde (2e du 2e régiment). Les deux pièces descendues dans la prairie de la Meuse sont hissées sur le remblai ; la 1re brigade d'infanterie se tient prête à passer aux ponts récemment construits.

A 5h 30 du soir, von der Tann est avisé que l'armée de la Meuse ne poussera pas plus avant le 31 août. Il établit ses troupes au bivouac et fait replier une partie de ces deux ponts. Les unités de première ligne restent en position et quatre-vingt-quatre pièces sont prêtes à entrer en action sur les hauteurs d'Aillicourt[1].

De notre côté, vers 6 heures du soir, Vassoigne donne au commandant Lambert, son sous-chef d'état-major, le commandement de toutes les troupes qui occupent Bazeilles. Certains mouvements de l'ennemi faisant croire à une offensive prochaine, le général envoie cet officier prévenir le commandant du 12e corps, qui donne aussitôt l'ordre de faire sauter le pont. Mais le détachement de sapeurs chargé de l'exécution attend les poudres nécessaires

1. 2e bataillon de chasseurs surveillant la Meuse à Remilly et aux ponts de bateaux ; gros de la 1re brigade à Aillicourt. La 5e compagnie du régiment du Corps, qui a dépassé Wadelincourt pendant le combat pour reconnaître vers Sedan, rentre le soir avec 130 prisonniers. Sur les hauteurs au nord-ouest d'Aillicourt, les deux bataillons du 11e et le 9e chasseurs avec une compagnie au pont du chemin de fer ; deux bataillons du 2e plus bas vers la Meuse ; le reste de la 1re division en réserve au sud de Remilly ; 2e division bivouaquant à Angecourt, ainsi que la brigade des cuirassiers bavarois (*État-major prussien*, II, 1132).

jusqu'à 10^h30 du soir. A ce moment Lambert, qui s'est porté près du pont avec quelques hommes, est obligé de se retirer, « après avoir acquis la certitude que l'ennemi exécute le passage de la Meuse à Remilly », tandis qu'il fera également usage du pont de Bazeilles [1].

---

1. Journal de la division Vassoigne, *R. H.*, III, 1906, 205. Il résulte même d'un rapport du général Reboul (2 août 1872, *ibid.*, 212) que « le chef de bataillon occupant la place principale de Bazeilles, craignant d'être entouré par l'ennemi..., voulait se replier avec le détachement sous ses ordres » (11 heures du soir). Reboul se rendit auprès de lui et lui fit comprendre qu'il importait de garder ces positions le plus longtemps possible.

IV

OCCUPATION DU PONT DE DONCHERY

Le IIe corps bavarois. — Le XIe corps. — Le pont de Donchery. — Le Ve corps. — Les Wurtembergeois. — Escarmouche de Flize. — La 6e division de cavalerie. — Escarmouche d'Yvernaumont. — Le grand quartier général. — L'ordre du prince royal. — L'ordre pour la IVe armée. — Situation d'ensemble.

Pendant ces événements, le IIe corps bavarois atteint Raucourt vers 2 heures du soir et y bivouaque. Le XIe corps a marché des environs de Stonne sur Cheveuges, en deux colonnes. Des officiers portés en avant pour reconnaître les positions d'artillerie et les passages de la Meuse rencontrent quantité de traînards français et aperçoivent de la hauteur de Frénois nos bivouacs au nord de Sedan. Plus loin ils trouvent le pont de Donchery intact [1]. Ce village n'est même pas gardé, malgré son importance. Ils peuvent donc faire commencer par leur escorte la destruction de la voie ferrée et du télégraphe. Au dire des habitants, des trains vides viennent de passer, allant sur Mézières pour en ramener des troupes à Sedan, ce qui contredit l'hypothèse que nous faisons retraite vers l'ouest. On en informe aussitôt l'état-major de la IIIe armée.

A l'arrivée de l'avant-garde du XIe corps, le général von Gersdorff fait jeter un deuxième pont à l'ouest de Donchery, près de l'auberge de Condé. Ce travail est terminé dès 3 heures du soir. Pour le protéger, des fractions poussent

1. Une compagnie du génie a été envoyée de Sedan pour le faire sauter, mais le train qui l'amène repart pour Mézières emportant les outils et la poudre. Une autre compagnie, envoyée vers 7 heures, trouve le pont occupé par l'ennemi (*R. H.*, III, 1906, 123 ; Rapport anonyme du 20 mai 1873, *ibid.*, 215). Le maréchal affirme que cette non-destruction des ponts de Bazeilles et de Donchery n'eut qu'une faible portée, l'ennemi jetant un pont sur la Meuse « en moins de deux heures » (Souvenirs inédits, *ibid.*, 154).

au nord de la Meuse, refoulant « de l'infanterie française » de Vrigne-Meuse et du moulin Rigas. La destruction de la voie est achevée et le pont du chemin de fer coupé à l'est de Sedan. Dans l'intervalle, l'avant-garde (trois bataillons et demi, un escadron et une batterie) occupe Donchery en se couvrant d'avant-postes au nord et à l'est; le reste de la 21e division et la 22e bivouaquent à Cheveuges; de Frénois un détachement observe Sedan. La 4e division de cavalerie est répartie sur chacun des flancs du corps d'armée à Villers-sur-Bar, Noyers et Chaumont-Saint-Quentin [1].

Quant au Ve corps, à 10 heures du matin, après son arrivée à Chémery, il a reçu du prince royal l'ordre de continuer vers le nord. Il va derrière le XIe à Omicourt, Connage et Bulson, avec son avant-garde à Chéhéry. La 2e division de cavalerie reste autour de Chémery, ce qui ne se comprend guère.

A la gauche de la IIIe armée, la division wurtembergeoise et la 6e division de cavalerie ont des engagements contre des fractions du 13e corps. Lorsque la pointe de la première atteint Boutancourt le matin du 31 août, elle se heurte à des cavaliers français, derrière lesquels d'autres troupes se montrent dans le bois voisin de Flize et, plus en arrière, entre ce village et Claire. Il s'agit du 3e escadron du 6e hussards et du 1er bataillon du 35e que Vinoy a envoyés en reconnaissance sur Flize. Couvert par une compagnie détachée au sud, le 35e a coupé le pont suspendu de Nouvion et se prépare à le détruire complètement, quand l'avant-garde wurtembergeoise [2] apparaît, refoulant la grand'garde. Le bataillon se replie lentement de Flize sur le bois de Chalandry; Vinoy, prévenu, envoie de Mohon, pour le recueillir, quatre bataillons de la brigade Guilhem et les trois batteries de la division Blanchard. Ces troupes prennent position vers Villers-

1. Villers-sur-Bar, 8e brigade, les deux batteries à cheval et deux escadrons du 5e dragons ; le reste à Noyers et Chaumont-Saint-Quentin (*État-major prussien*, II, 1134).
2. Le 1er bataillon du 5e wurtembergeois est seul engagé (*État-major prussien*, II, 1135).

devant-Mézières, des fractions occupant les Ayvelles. Les Wurtembergeois ne tardent pas à arrêter leur poursuite (vers 6 heures du soir). Après avoir subi des pertes insignifiantes[1], ils cantonnent à Flize, Boutancourt et Etrépigny, avec des avant-postes entre Claire et Chalandry.

La 6e division de cavalerie s'est portée par Bouvellemont sur Poix, y a détruit la voie ferrée et a continué vers Boulzicourt. A Yvernaumont, le 3e ulans se heurte au 3e bataillon du 42e et à deux pelotons du 6e hussards en reconnaissance. Quelques obus de la batterie à cheval dispersent ces cavaliers qui refluent vers Mézières, mais le bataillon occupe le bois de Trelay et arrête la cavalerie prussienne. Le 3e ulans établit des avant-postes entre Yvernaumont et Villers-sur-le-Mont, en se reliant par Boutancourt aux Wurtembergeois. Le reste de la division cantonne à Poix et au sud, avec un détachement de flanc à Launois. Dans la soirée, le 42e rétrograde sur Mézières où il arrive à 3 heures du matin[2].

Quant à la 5e division de cavalerie, elle a marché de Tourteron dans la direction de Reims, précédée du 17e hussards qui dépasse Attigny. Le VIe corps atteint la région de Semuy et de Rethel, où il apprend que des transports de troupes ont lieu de Rethel à Mézières et que le village d'Amagne est occupé par nous. Une reconnaissance le trouve ensuite évacué et détruit le chemin de fer à Faux.

L'état-major de la IIIe armée s'est rendu à Chémery le 31. De son côté le roi Guillaume va de Buzancy à Vendresse. En passant, Moltke et le général von Podbielski ont à Chémery un court entretien avec le chef d'état-major du prince royal, Blumenthal. Ils examinent ainsi « la situation et les décisions prochaines » qu'elle exige[3].

L'ensemble des rapports et des renseignements recueillis

1. 3 blessés (*État-major prussien*, II, Annexes, 293). Voir le général Vinoy, *loc. cit.*, 30 et suiv. ; l'Enquête, dépositions, III, Vinoy, 110 ; Ch. Yriarte, *La retraite de Mézières*, 17 et suiv. ; la *R. H.*, III, 1906, 124.

2. *R. H.*, III, 1906, 125 ; *État-major prussien*, II, 436. Pertes de la 6e division : 1 tué, 3 blessés.

3. *État-major prussien*, II, 1136.

le 31 août ne laisse aucun doute sur les emplacements occupés par l'armée de Châlons. « On ne prévoit pas que l'adversaire puisse attendre la bataille sur place, dans des conditions aussi défavorables ; il est admis, au contraire, qu'il essaiera d'échapper à l'investissement, soit en continuant rapidement sa retraite vers l'ouest..., soit en poussant brusquement sur Carignan et, à la dernière extrémité, en se réfugiant à l'abri de la frontière belge[1]. » La Correspondance de Moltke prouve que la première de ces hypothèses est seule sérieusement envisagée, tant les autres paraissent peu vraisemblables[2]. Pourtant il ne manque pas d'indices d'une tentative vers Carignan. Ainsi les registres de la station de Donchery montrent que, le 31 août, des transports de troupes ont encore eu lieu de Mézières vers Sedan et qu'il n'est revenu de cette ville que des voitures vides. D'ailleurs, quelle que soit la décision finale de Mac-Mahon, Moltke croit être en mesure de s'y opposer efficacement[3]. Tel est en effet le cas pour une irruption vers Carignan. Les trois corps de la IVe armée suffiraient évidemment à ralentir notre marche, sinon à l'arrêter entièrement, et la IIIe aurait beau jeu à nous attaquer par derrière.

Pour la retraite sur Mézières, il n'en serait pas de même, si le maréchal l'entamait dès le soir du 31 ou même à l'aube du 1er septembre[4]. Moltke le reconnaît si bien qu'à 7h 45 du soir, il écrit en ce sens à Blumenthal. L'un de ses officiers, lieutenant-colonel von Brandenstein, qui revient de Remilly, rapporte que nous nous sommes retirés vers l'ouest, abandonnant tout notre bagage, et que cette retraite se continuera peut-être toute la nuit. « L'obtention d'un grand résultat pourrait en être compromise. » Il demande à l'état-major de la IIIe armée d'examiner s'il ne serait pas

---

1. *État-major prussien*, II, 1139.
2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 31 août, 8 heures, 11 heures du matin ; 7h 45 et 10 heures du soir, 265-268. C'est d'ailleurs la version admise par l'État-major prussien.
3. *État-major prussien*, II, 1140.
4. Voir notamment le prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 286, et le général de Wimpffen, Lettre à un ami, 6 septembre, *loc. cit.*, 259.

possible de faire passer la Meuse, la nuit même, au XI[e] corps et à la division wurtembergeoise, de façon à pouvoir s'opposer dès l'aube à une attaque dans la direction de Mézières [1].

Moltke ne donne pas d'autre indication écrite concernant la bataille qu'il prévoit pour le lendemain et dont il attend l'éclatant couronnement de son œuvre. Il s'en tient à l'ordre du 30 au soir, qu'il croit suffisamment explicite et qui l'est en effet, de par l'inertie sans exemple du commandement français. Pourquoi chercher des combinaisons contre un adversaire dont toute l'activité se limite à fuir le contact des Allemands, non sans maladresse?

Quant au prince royal, il adresse à la III[e] armée des instructions précises. Sa gauche passera la Meuse en aval de Sedan, de façon à enrayer toute retraite vers Mézières. A cette fin, les XI[e] et V[e] corps marcheront de très grand matin par Donchery sur Vrigne-aux-Bois; les Wurtembergeois traverseront la Meuse sur un pont à jeter près de Dom-le-Mesnil; ils prendront position face à Mézières, tout en servant de réserve aux fractions marchant sur Vrigne-aux-Bois. Au II[e] corps bavarois, une division et la réserve d'artillerie tiendront les hauteurs de la rive gauche, en face de Donchery; l'autre division s'établira entre Frénois et Wadelincourt, de façon à empêcher une irruption vers le sud. Le I[er] corps bavarois interviendra de Remilly dans un combat éventuel de la IV[e] armée. La 6[e] division de cavalerie, à Flize, la 2[e] à Boutancourt, la 4[e] au sud de Frénois seront prêtes à marcher. La 5[e] et le VI[e] corps conserveront leurs emplacements de la veille, derrière l'extrême gauche de l'armée [2].

L'avis de Moltke parvient à Blumenthal entre 9 et 10 heures du soir. Il décide le prince royal à modifier quelque peu son ordre. Le I[er] corps bavarois devra fixer les

1. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 268; général von Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 140.

2. *État-major prussien*, II, 1140; ordre du prince royal, 9 heures du soir, *ibid.*, Annexes, 295.

fractions en face de lui ; il pourra les attaquer isolément avant l'entrée en ligne de la IVe armée. Le prince royal de Saxe est prévenu des dispositions arrêtées pour la IIIe. On lui fait connaître que son offensive rendrait plus avantageuse l'issue probable de la bataille [1]. Toutefois Blumenthal demande que cette attaque ne soit pas trop pressante, « afin de donner à la IIIe armée le temps de clore la souricière [2] ».

C'est vers 1 heure du matin que le Saxon reçoit ces renseignements. Il décide aussitôt de donner satisfaction au désir du prince prussien. Déjà, d'ailleurs, toutes ses dispositions ont été prises pour le prompt rassemblement des troupes dans la matinée du 31. Non seulement il va nous retenir, si la retraite prévue vers l'ouest est confirmée, mais il portera sa droite en avant, de façon à nous interdire l'accès de la frontière. Toutefois il est obligé de tenir compte de la présence à Villers-Cernay et à La Moncelle de forces françaises importantes, et prévoit d'abord l'enlèvement de ces deux points.

A 1h 45 du matin, il prescrit une alerte générale pour la IVe armée. La Garde portera une division par Pouru-aux-Bois sur Villers-Cernay, une autre et l'artillerie de corps par Pouru-Saint-Remy sur Francheval. Le XIIe corps se rassemblera au sud de Douzy, pour marcher par Lamécourt sur La Moncelle. Les avant-gardes de ces trois colonnes dépasseront Pouru-aux-Bois, Pouru-Saint-Remy et Douzy au plus tard à 5 heures du matin, les gros suivant d'aussi près que possible.

De même, le IVe corps rompra de grand matin, une division et l'artillerie de corps allant par la rive gauche de la Meuse sur Remilly, où elles se tiendront prêtes à soutenir le Ier corps bavarois ; l'autre division, à Mairy, servira de réserve générale entre Meuse et Chiers [3].

En résumé, pendant la nuit ou dès l'aube du 1er septembre, les troupes allemandes sont en mouvement sur un front

1. *État-major prussien*, II, 1141.
2. *Tagebücher* cités, 92.
3. *État-major prussien*, II, 1142 ; voir le texte *ibid.*, Annexes, 296.

de 30 kilomètres environ pour nous investir. A l'aile droite, trois corps d'armée (Garde, XIIe corps et Ier corps bavarois) marchent de l'est ou du sud-est sur la Givonne, afin d'immobiliser les fractions qui gardent ce secteur (12e et 1er corps). Au centre un corps d'armée (IIe bavarois) fait face à Sedan vers le sud. A gauche deux corps d'armée (V^e et XIe) se portent sur la route de Sedan à Mézières, pour attaquer de flanc nos colonnes supposées en retraite. Trois divisions d'infanterie (IVe corps, Wurtembergeois) et une nombreuse cavalerie (2e, 4e, 6e divisions) pourraient intervenir s'il en était besoin. Un corps d'armée et une division de cavalerie (VIe corps et 5e division), à distance derrière la gauche, sont prêts à marcher sur Reims et Paris. Ces dispositions, que nous n'avons gênées en rien, grâce à l'apathie sans nom de notre commandement, sont telles qu'à moins d'une décision énergique, suivie de la plus prompte exécution, notre sort est inexorablement scellé. Jamais, au contraire, commandant en chef n'aura été plus inconscient du danger, plus indécis sur la marche à suivre, plus flottant dans ses résolutions.

V

LE COMMANDEMENT FRANÇAIS

L'empereur à Sedan. — Le maréchal. — Les vivres et les munitions. — La mission du capitaine de Sesmaisons. — Incertitudes du maréchal. — La régence. — L'arrêt sous Sedan. — Réunion du soir. — Demande du général Douay. — La marche sur Carignan. — État moral de l'armée.

Napoléon III, arrivé à Sedan le 30 août vers 11 heures du soir, a passé la nuit à la sous-préfecture. Entre 9^{h} 30 et 10 heures du matin, il reçoit le capitaine de Sesmaisons envoyé par le général Vinoy, avec mission « de faire tous ses efforts pour parvenir jusqu'au maréchal de Mac-Mahon et au besoin auprès de l'empereur, de leur faire connaître l'arrivée... de la tête de colonne du 13e corps, ainsi que les dispositions prises par son chef,... et enfin de... rapporter leurs instructions et leurs ordres[1] ».

Le souverain s'enquiert d'abord des causes de la canonnade qu'il a entendue peu auparavant vers Donchery. Après avoir répondu sur ce point, Sesmaisons annonce l'arrivée du 13e corps, ainsi que ses emplacements actuels. La proximité de l'ennemi compromet les détachements envoyés vers Poix, Rimogne et Flize. Il y a urgence d'en avertir Vinoy. Aussi, à 10 heures, l'empereur lui adresse le télégramme ci-après : « J'ai vu votre aide de camp. Les Prussiens s'avancent en forces ; concentrez toutes vos troupes dans Mézières[2]. »

---

1. Général Vinoy, 31 ; *R. H.*, III, 1906, 137.
2. *Papiers et Correspondance*, I, 436. La *R. H.* supprime la première phrase de ce télégramme, ainsi d'ailleurs que le général Vinoy (p. 34).

Toutefois il fait observer qu'il adresse cet avis à Vinoy, uniquement en raison de l'urgence et de la difficulté de trouver le maréchal. Celui-ci, seul, a le droit d'approuver ou de modifier les dispositions prises.

Napoléon III s'inquiète ensuite de la route que suivra Sesmaisons pour rejoindre Mézières, puisque la voie ferrée est devenue impraticable. Il trace même sur la carte l'itinéraire de l'armée pour le lendemain[1]. C'est un chemin récemment ouvert entre Sedan et Vrigne-aux-Bois, sur la rive droite de la Meuse. L'empereur ne doute pas que cette voie, qui ne figure pas encore sur la carte au 80,000e, ne soit inconnue de l'ennemi[2].

Sur les entrefaites, le maréchal a terminé sa reconnaissance des positions de la Givonne et donné des instructions pour leur occupation. Vers 9h 30, il revient à Sedan et se rend à la citadelle, où il s'entretient du ravitaillement de l'armée avec le commandant supérieur de la place et le sous-intendant militaire. Il voudrait faire distribuer aux troupes quatre jours de vivres, mais les magasins ne contiennent que 200,000 rations, moins de deux jours, et un train qui en portait 800,000, ayant reçu des obus en gare, a été sur-le-champ renvoyé à Mézières[3].

Les munitions sont relativement abondantes, soit en gare, soit dans les parcs des 5e, 6e et 7e corps qui se sont rendus le 31 à Sedan[4]. Un équipage de ponts de réserve est arrivé le matin du 30, mais le train qui le porte est refoulé à Mohon « par ordre supérieur », malgré les instructions contraires du général Forgeot. Enfin il y a dans la place, sur roues et

1. C'est l'impression bien arrêtée du capitaine de Sesmaisons (Général Vinoy, 35).

2. En réalité, ce chemin figure, non sur nos cartes, mais sur celles de l'ennemi (*État-major prussien*).

3. *Enquête*, dépositions, I, 37 ; Souvenirs inédits, *loc. cit.*

4. A Sedan, outre les munitions entre les mains des troupes, 11,600,000 cartouches, 3,900 coups de 4, 1,700 de 12, 15,000 de canons à balles.

Le 30 août, il est arrivé par voie ferrée 900,000 cartouches sur roues, 1,740,000 sur trucs, 6,000 coups de 4 sur roues, 4,000 sur trucs, 1,400 coups de 12 sur roues, 1,100 sur trucs. Ces munitions sont ensuite renvoyées à Mohon (*R. H.*, III, 1906, 139, d'après une d. t. du général directeur de l'artillerie au général Forgeot, 30 août).

attelées, une trentaine de bouches à feu destinées à combler les vides creusés dans le 1[er] corps par la journée du 6 août, et qui pourraient utilement remplacer les manquants des 5[e] et 12[e] corps[1].

De la citadelle, le maréchal aperçoit près de Remilly les batteries bavaroises canonnant le 12[e] corps ; d'autres s'établissent au sud-ouest de Sedan. Derrière elles, des nuages de poussière indiquent la marche de colonnes considérables[2]. Rentrant en ville, Mac-Mahon rencontre le capitaine de Sesmaisons sortant de la sous-préfecture qui lui rend compte de sa mission. Il approuve les instructions envoyées par l'empereur à Vinoy. Puis il fait connaître « ses vues et ses impressions personnelles ». Il a été « très douloureusement ému par l'échec du général de Failly à Beaumont et surtout », ajoute-t-il non sans injustice, « par la conduite si pleine de faiblesse et d'imprévoyance de ses troupes ». Il compare, en quelques mots, « cette triste et pénible affaire... à l'héroïque journée de Frœschwiller », sans faire la part des circonstances et surtout de ses fautes personnelles qui ont tant contribué à ces résultats. Sa résolution semble définitivement arrêtée pour la retraite sur Mézières. « Il ne redoutait pas un mouvement des Prussiens sur ses derrières, persuadé qu'il était que, dans le cas où ce mouvement serait tenté, ses troupes pourraient écraser à temps le corps ennemi, forcément peu nombreux, qui chercherait à s'opposer à sa marche. Il pensait donc que ses communications demeureraient libres par la rive droite de la Meuse[3]. »

Bien qu'il ait affirmé plus tard n'avoir « aucun renseignement précis » sur les mouvements et les forces de l'ennemi, les événements de la veille, ce qu'il voit lui-même, les nou-

---

1. *R. H.*, III, 1906, 139, d'après une lettre du commandant de l'artillerie de l'armée au maréchal, 31 août.

2. *R. H.*, d'après l'Enquête, dépositions, I, 37. Le capitaine de Sesmaisons, à 9[h] 30, avait vu « très distinctement, sur les hauteurs voisines de Wadelincourt, une forte colonne prussienne composée de cavalerie, d'artillerie et surtout d'infanterie, qui paraissait venir du Chesne et se diriger sur Mézières ou sur Donchery » (Général Vinoy, 33).

3. Général Vinoy, 36.

velles qui lui arrivent de tous les côtés[1], notamment du capitaine de Sesmaisons, justifieraient les pires inquiétudes. Mais, contre toute raison, malgré la présence dûment constatée des Bavarois les 30 et 31 août, il paraît persister à croire qu'il n'a encore devant lui que les 60,000 ou 70,000 hommes du prince royal de Saxe[2]. Si telle est sa pensée, pourquoi fuir le soir du 30 devant un ennemi inférieur en nombre, au lieu de combattre sur place ou de continuer sur Montmédy ?

D'ailleurs il ressort de ses propres Souvenirs que le maréchal hésite entre plusieurs solutions. C'est ainsi qu'il est conduit à ne pas détruire le pont de Bazeilles en prévision d'une reprise de la marche vers l'est. Il considère la « position » de Sedan comme « assez bonne pour la défensive »; elle domine « toutes les positions environnantes », mais l'armée n'est pas destinée à y rester. Elle doit simplement s'y rallier, s'y ravitailler en vivres et en munitions. Ses dispositions prises, Mac-Mahon est « tranquille ». S'il est attaqué dans une direction quelconque, il saura se défendre. Mais il ne peut demeurer longtemps en place, faute de vivres. La difficulté est de savoir quelle route suivre. Celle de Mézières paraît naturellement indiquée, mais le maréchal craint qu'elle ne soit coupée par les troupes qu'il a vues marchant vers Donchery. Il se demande s'il ne vaudrait pas mieux culbuter celles qui se tiennent à l'est de Sedan, en fonçant vers Carignan[3].

Son indécision naturelle, son manque habituel de clair-

---

1. Voir, entre autres, le Journal du lieutenant-colonel Claret, *R. H.*, III, 1906, 191 ; général de Wimpffen, 141 ; *ibid.*, 334, rapport du 3e zouaves.

2. Voir *suprà*, p. 450 ; général de Wimpffen, 292, extrait d'une lettre à un ami, sans date ; Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1906, 155 ; général Lebrun, 74 : prince Bibesco, 123 ; *R. H.*, III, 1906, 141, d'après les notes du général de Vaulgrenant ; rapport du général Lebrun, *R. H.*, IV, 1906, 408. Suivant le prince Hohenlohe, *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 302, le maréchal conta, après la capitulation, qu'il avait été induit en erreur par le fait que les deux armées allemandes étaient commandées par deux *Kronprinz*. Il finissait par n'y plus rien comprendre et supposait, peut-être, n'avoir affaire qu'à un seul Kronprinz.

3. *Enquête*, dépositions, I, 37.

voyance sont encore accrus par les communications de la régence. Dans la nuit du 30 au 31, à 1^h 15, il télégraphiait : « Mac-Mahon fait savoir au ministre qu'il est forcé de porter ses troupes sur Sedan[1]. » La concision de cette dépêche semblait annoncer une résolution absolument arrêtée, en même temps qu'elle autorisait toutes les suppositions sur les causes de ce brusque changement. Suivant son habitude, l'impératrice ne se tient pas pour battue. Dès 7^h 5 du matin, elle renouvelle ses instances pour la marche sur Montmédy : « J'ai reçu votre dépêche de cette nuit relative à votre retraite vers Sedan. Les nouvelles que je reçois de divers côtés me montrent, d'une manière absolue, qu'un vigoureux effort vers Metz pourrait nous donner le succès[2]... » Comment apprécier de pareilles affirmations au lendemain de Beaumont, la veille de Sedan ?

A son tour le général de Palikao entre en scène. Après avoir, avec raison, réclamé des renseignements complémentaires au maréchal, il lui écrit : « Votre dépêche de ce matin ne m'explique pas la cause de votre marche en arrière qui va causer la plus vive émotion. Vous avez donc éprouvé un revers[3] ? »

Il se peut que ces reproches mal déguisés influent encore une fois sur l'indécision du maréchal. Ses dispositions semblent se modifier dans la matinée du 31. Vers 11 heures le général Douay vient le trouver, après avoir parcouru les hauteurs à l'est du ruisseau de Floing et constaté qu'elles sont dominées par le Calvaire d'Illy et par le bois du Hattoy. Il fait part de ses appréhensions à Mac-Mahon, qui ne paraît pas les partager[4]. Maintenant la pensée d'un arrêt de quelque durée lui plaît mieux, semble-t-il, que celle de la retraite sur Mézières. Les rapports qu'il a reçus montrent ses troupes « exténuées, hors d'état de marcher et de combattre[5] ».

1. D. t. ch., *R. H.*, III, 1906, 157.
2. D. t. ch. à l'empereur, *R. H.*, III, 1906, 157.
3. D. t. ch., 9^h 40 du matin, transmise au quartier impérial à 10^h6, *Papiers et Correspondance*, I, 431.
4. Général Vinoy, 36 ; rapport du général Douay, *R. H.*, IV, 1906, 174.
5. Notes du général de Vaulgrenant, citées par la *R. H.*, III, 1906, 141.

Pourquoi ne pas les laisser reposer le 1er septembre et accepter la bataille sur place [1] ? Le voile épais de ses illusions lui cache encore les conséquences d'un pareil arrêt. Comme Douay annonce l'intention de faire construire des retranchements, le maréchal se récrie : « Vous retrancher ! Mais je ne veux pas m'enfermer comme à Metz, je veux manœuvrer. » Et Douay de répondre : « Je ne sais pas s'ils nous en laisseront le temps [2] ! »

Vers midi, après avoir demandé à Sesmaisons à quel moment le 13e corps serait prêt à intervenir et lui avoir annoncé que des ordres à cet effet parviendraient au général Vinoy, le maréchal va de nouveau parcourir les bivouacs ! De son côté, Sesmaisons, prend la route de Floing et de Vrigne-aux-Bois. Vers 2h 30, il atteint Mézières, non sans avoir recueilli des indices certains de l'ébranlement de nos troupes [3].

Quant à Mac-Mahon, il consacre des heures irréparables à des inspections ou à des mesures de détail. Vers 5h 30 seulement, il réunit dans son cabinet les généraux de Wimpffen, Lebrun et Robert, ce dernier chef d'état-major du 1er corps, le commandant Seigland, aide de camp de Douay. Chacun rend compte des incidents de la journée et des emplacements occupés. Puis Seigland signale un fait d'une particulière gravité. Vers 4 heures, un ancien militaire habitant le pays est venu informer Douay que l'ennemi se préparait à passer la Meuse à Donchery et « qu'il y avait là toute une armée [4] ». On a pu distinguer en effet à l'état-major du 7e corps et à la division Liébert des colonnes prussiennes marchant sur Donchery. Cette constatation a

1. Général Vinoy, 37.

2. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Douay, *R. H.*, III, 1906, 142. Voir de Massa, *Souvenirs et impressions, 1840-1871*, en ce qui concerne une conversation de l'empereur et du général Douay, qui aurait eu lieu dans l'après-midi : « Comment, Sire, aurait demandé le général, vous êtes resté ici ? Mais demain il sera trop tard pour en sortir ; nous serons cernés sur trois faces et vous n'aurez d'autre ressource que de passer en Belgique ! — Je suis décidé à ne pas séparer mon sort de celui de l'armée », répondit l'empereur.

3. Général Vinoy, 38 et suiv.

4. Prince Bibesco, 127 ; rapport du général Douay, *loc. cit.*

même décidé Douay à faire lever ses bivouacs de L'Algérie et à les transporter en face de Floing et d'Illy, sur les positions qu'il pressent devoir être attaquées le lendemain. Toutefois il fait observer au maréchal que la division Conseil-Dumesnil est fort réduite depuis le 30 août; le 7e corps devra occuper une étendue de terrain trop considérable pour son effectif.

Mac-Mahon répond qu'il ne peut envoyer aucun renfort. Douay doit prendre ses mesures pour tenir tout le plateau, « y compris les bois au nord-est [1] ». Au surplus, il lui laisse toute latitude pour retrancher ses positions. C'est l'intention du général, fait connaître Seigland; s'il n'a pas commencé plus tôt, c'est à la fatigue extrême des troupes qu'il faut l'imputer.

Après un instant de réflexion, le maréchal demande à Wimpffen s'il ne pourrait pas disposer d'une fraction du 5e corps. Avec un optimisme peu justifié, le général assure qu'il a trouvé ses troupes « dans un bien meilleur état moral qu'il ne l'avait supposé », et qu'elles présentent « une masse de 25,000 hommes en état de combattre [2] ». Mac-Mahon lui prescrit alors de reconnaître la brèche existant entre la droite du 7e corps et la gauche du 1er; le 5e devra la combler. Toutefois il gardera en réserve une division destinée à soutenir le 12e ou le 1er corps. La brigade Maussion va donc bivouaquer dans la soirée au nord de Cazal [3].

A la fin de la séance survient un « colonel » d'infanterie de marine, qui demande s'il faut faire sauter le pont de Bazeilles : « Certainement et tout de suite ! » répond Mac-Mahon [4].

Pourtant il semble que, dans la soirée du 31, le maréchal modifie encore une fois ses intentions. D'un observatoire établi dans la citadelle, on a « souvent aperçu beaucoup de

1. Prince Bibesco, 143. Il s'agit sans doute du bois de la Garenne.
2. Souvenirs inédits, *loc. cit.*
3. Journal du 5e corps, *R. H.*, III, 1906, 177.
4. Prince Bibesco, 128. Il s'agit peut-être du commandant Lambert. Voir *suprà*, p. 482.

poussière indiquant la marche de troupes nombreuses sur Donchery ». Il en conclut qu'elles vont « passer la Meuse pour intercepter notre marche sur Mézières ». Dans ces conditions, il semble qu'une prompte décision s'impose : entamer immédiatement la retraite vers l'ouest, de façon à parer à l'enveloppement. La conclusion de Mac-Mahon est autre : « Si réellement la plus grande partie des forces », qu'il a devant lui tient ces positions de la rive droite de la Meuse, il serait « plus avantageux d'abandonner cette ligne de retraite, pour prendre celle de l'est du côté de Carignan [1]. » Idée simpliste qui paraît lui suffire. Il ne recherche pas ce que pourra devenir l'armée, entre les masses qui la menacent actuellement et l'armée de Frédéric-Charles, quand elle sera encore plus avant vers l'est. Il n'entend pas risquer une attaque contre le gros des premières. Comment peut-il s'exposer à les avoir derrière lui, tandis que d'autres troupes seront prêtes à l'arrêter ?

Quoi qu'il en soit, il ne prend aucune décision. « Pour avoir des renseignements plus précis », il prescrit au général Margueritte d'envoyer dans l'est de nombreuses reconnaissances ; elles ne s'arrêteront qu'après avoir reconnu l'ennemi. De même, vers l'ouest, deux officiers du 7e corps pousseront le plus loin possible et, comme les précédentes, lui rapporteront avant le jour les données recueillies [2]. En attendant, le maréchal se borne à prescrire pour le 1er septembre l'évacuation « sur Mézières, par le chemin de fer », des éclopés, des malades, des chevaux indisponibles et des voitures inutiles. L'armée se recomplétera en cartouches et en vivres [3].

Est-il nécessaire de faire remarquer la légèreté avec laquelle est conçu cet ordre ? Dans sa rédaction, le commandant en chef n'omet qu'un seul facteur, mais le plus important, l'ennemi.

A défaut de tout renseignement positif sur celui-ci, l'état

1. Souvenirs inédits.
2. Souvenirs inédits.
3. Ordre pour le 1er septembre, *R. H.*, III, 1906, 156.

moral de l'armée devrait inspirer les craintes les plus graves. Nous avons dit avec quelle facilité les Allemands capturent, le 31, sur toutes les routes avoisinant Sedan, un grand nombre de traînards. Dès ce jour divers détachements prennent la route de Mézières [1]. Les défaillances individuelles sont nombreuses, même parmi les officiers [2]. Sur certains points, la retraite prend l'aspect d'une déroute. En gagnant ses emplacements, le 1er corps rencontre une cohue de fuyards : « Fantassins, cavaliers, artilleurs, presque tous sans armes et sans sacs, abattus, fatigués, sales, les vêtements déchirés, à pied ou sur des mulets, sur des chevaux blessés, sur des chevaux d'attelage, sur des caissons, sur des charrettes », s'efforcent d'éviter les projectiles ennemis [3]. Aux portes de Sedan, dans la ville, le désordre est immense. De longues files de voitures plus ou moins lourdement chargées, certaines complètement vides, obstruent les rues étroites. Quantité d'isolés assiègent les portes des maisons, quêtant du pain. Nul ne s'efforce de mettre de l'ordre dans cette cohue, de diriger sur Mézières les éclopés, les voitures inutiles [4]. Le manque de vivres sert de prétexte à maintes défaillances. Au 12e corps la viande fait défaut. Des troupes ne perçoivent que de la viande de cheval et du biscuit [5].

Le sentiment de la catastrophe prochaine est déjà fort répandu, surtout dans les rangs élevés, mieux informés. Le soir, Ducrot, pris d'un accès de désespoir devant l'inconscience du maréchal, dit rudement au docteur Sarazin : « Nous sommes dans un pot de chambre et nous y serons

---

1. Voir les observations du capitaine de Sesmaisons, général Vinoy, 39 et suiv. ; Notes du capitaine Mulotte, *R. H.*, III, 1906, 186 ; voir aussi *suprà*, pp. 467, 468.
2. Voir pour le lieutenant-colonel du 49e, avec nombre d'autres officiers, les Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, III, 1906, 180 ; de Wimpffen, 149.
3. Docteur Sarazin, 109-112 ; même désordre dans Givonne, de Narcy, 214.
4. Général de Wimpffen, 149 ; Historique du colonel Süter, *R. H.*, III, 1906, 162, etc.
5. Journal de la 2e brigade de la division Goze ; dépêche du maréchal à l'intendant général, 31 août, *R. H.*, III, 1906, 155, 179.

emmerdés[1] ! » A 10 heures, le général Doutrelaine et le colonel Béziat, son chef d'état-major, sont mandés par Douay à la ferme de L'Algérie : « Eh bien ! que pensez-vous de la situation ? » demande Douay. « Je pense, mon général, que nous sommes perdus », reprend Doutrelaine. Et il en donne les raisons. Après l'avoir écouté attentivement : « C'est aussi mon opinion », dit Douay. Puis il ajoute : « Il ne nous reste donc plus, mon cher Doutrelaine, qu'à faire de notre mieux avant de succomber[2]. »

La proclamation que Napoléon III adresse aux troupes reflète ces pressentiments. C'est un « véritable cri de détresse qu'il eût mieux valu taire ». Elle est accueillie avec tristesse et étonnement par tous[3]. Quel châtiment que cet aveu public d'impuissance, cet appel désespéré d'un souverain qui sent le sol fuir sous ses pieds !

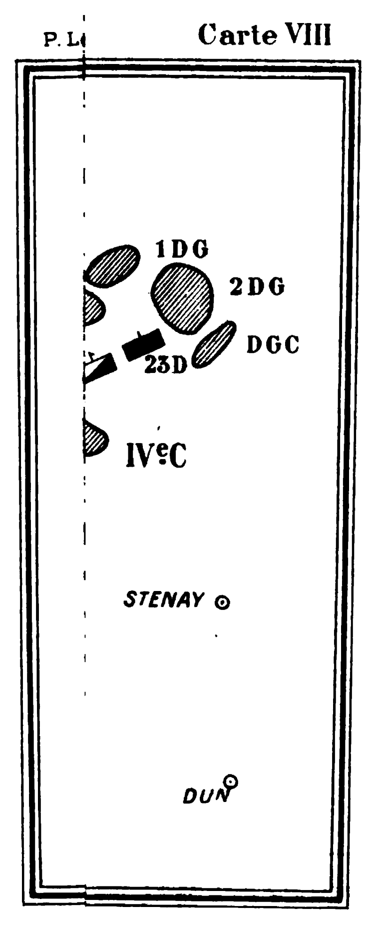
---

1. Docteur Sarazin, 115.
2. Prince Bibesco, 132.
3. Lieutenant-colonel Rousset, *Histoire générale de la guerre de 1870*, II, 296. L'État-major prussien, II, Annexes, 290, donne la traduction de ce document que n'a pas reproduit la *Revue d'Histoire*, malgré son importance.

ES

P. L

Carte VIII



NANCY_ LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

VI

LE CHAMP DE BATAILLE

Configuration générale du sol. — Vallée de la Givonne. — Ruisseau de Floing. — La Meuse. — La place de Sedan. — Valeur d'ensemble des positions françaises. — Nos emplacements. — Le 12e corps. — Le 1er corps. — Le 7e corps. — Le 5e corps. — La réserve de cavalerie. — La garnison de Sedan. — État moral des troupes. — Le maréchal.

Le terrain sur lequel va combattre et périr l'armée de Châlons dessine un triangle dont les sommets sont marqués par le sud-est de Bazeilles, le nord-est de Floing et le Calvaire d'Illy. Entre ce dernier point et les deux premiers la distance est la même, 6km,400; du Calvaire à Floing, elle n'est que de 3 kilomètres environ. Trois cours d'eau marquent les côtés de ce polygone : la Meuse, de Floing à Bazeilles par Sedan; la Givonne, de Bazeilles au Calvaire d'Illy; le ruisseau de Floing, beaucoup moins important, qui descend du Calvaire à la Meuse. A part la rive est de cette rivière, de Sedan à Bazeilles, tout le terrain dans l'intervalle est très mouvementé. D'une cote minima de 157 mètres au bord de la Meuse, vers Glaire, il s'élève rapidement à 302 mètres au carrefour central du bois de la Garenne. Le Calvaire d'Illy est lui-même à 283 mètres. L'intérieur renferme des villages, Balan, Fond-de-Givonne et Cazal; des hameaux, des fermes, des boqueteaux, un bois étendu, celui de la Garenne, des ravins accentués. Si ces accidents du sol sont pour faciliter la défense de chaque secteur pris isolément, ils gênent la défense de l'ensemble, en compliquant les mouvements qu'elle nécessite.

La profonde vallée de la Givonne est jalonnée par plusieurs localités : Givonne, Haybes, Daigny, La Moncelle, Bazeilles. A l'ouest, une ligne continue de hauteurs s'allonge du Calvaire d'Illy à Bazeilles, commandant le fond de la

vallée de ses pentes raides, défavorables aux feux. A l'est, les mouvements de terrain sont d'un relief plus marqué (cote maxima, 321 mètres à l'est de Givonne), mais leurs inflexions sont plus adoucies. Plusieurs bois garnissent l'intervalle entre la Givonne et le ruisseau du Rulle, se prolongeant dans la direction du grand massif qui longe la frontière belge sous le nom de Forêt des Ardennes.

De même, le ruisseau de Floing est longé au sud par deux croupes parallèles, l'une descendant du Calvaire d'Illy vers Floing, et l'autre, au delà d'un ravin, entre le bois de la Garenne et la Meuse. C'est la seconde qui nous servira de position défensive. Au nord-ouest du ruisseau, le sol, irrégulièrement tourmenté comme au sud-est, est également semé de villages, de hameaux, de fermes éparses. A l'ouest, la longue boucle de la Meuse isole des terrains d'alentour la presqu'île d'Iges que dominent deux croupes jumelles, sans liaison avec les hauteurs voisines. Au nord, les bois de La Falizette se relient aux massifs forestiers de la frontière et limitent un long défilé, resserré entre la Meuse et les pentes qui la dominent, celui de Saint-Albert.

La petite place de Sedan est à cheval sur la rivière, entre Floing et Bazeilles. A l'ouest une tête de pont protège le faubourg de Torcy. La ville proprement dite et la citadelle sont à l'est, étroitement dominées par les hauteurs voisines. Les fortifications se bornent à une enceinte bastionnée, renforcée par quelques dehors, le tout sans valeur défensive. C'est un « nid à bombes » et rien de plus [1]. Des restes d'ouvrages de campagne s'élèvent sur la croupe au nord-est, sous le nom ambitieux de Vieux Camp.

Au sud de la Meuse, les mouvements du sol ont plus d'ampleur et de régularité. Leur pied borde la rivière, tandis que leur point culminant est à 346 mètres, à l'est du

1. La *R. H.*, III, 1906, 352, fait remarquer que le commandant du génie de Sedan considérait cette place « comme à l'abri d'une surprise et en état de soutenir une attaque régulière » (Rapport du 20 août 1870). D'après Ducrot, *La Journée de Sedan*, 45, ses pièces ne possèdent même pas les armements nécessaires pour pouvoir être servies.

bois de La Marfée, au sud-ouest de Wadelincourt. Ils commandent l'intérieur de nos positions. On peut donc dire avec le général Lebrun qu'elles figurent un vaste « entonnoir », dominé de tous les côtés, une véritable « souricière », mot qui revient fréquemment dans les ouvrages français et allemands concernant la bataille. Par la force des choses, l'armée de Châlons est répartie presque en entier le long de deux des côtés de ce triangle. Du Calvaire d'Illy à Floing et à Bazeilles, nous tenons un front total de $9^{km},400$ environ, fort inférieur au nécessaire, suivant notre tendance constante. En outre, il dessine un angle droit, ce qui rend très insuffisante la profondeur de nos positions. Il en résulte pour nous la difficulté de manœuvrer et même de placer les réserves. Assez avantageux si l'on se bornait à faire front vers l'est sur la Givonne, ou vers le nord-ouest le long du ruisseau de Floing, ce terrain le sera fort peu si nous devons combattre face à ces deux directions. L'État-major prussien a écrit à ce sujet : « La situation stratégique mise à part, les circonstances locales rendaient cette position très propre à une défense acharnée[1]. » Il paraît difficile de prendre ce jugement au sérieux. Comment faire abstraction de la « situation stratégique » quand on apprécie une position ? En outre, toutes les « circonstances locales » réunies n'empêcheront pas nos troupes d'être entassées sur un espace restreint, entre leurs deux fronts de combat. Les obus allemands auront beau jeu dans ces masses auxquelles tout mouvement sera bientôt interdit. Que penser des « avantages » d'une pareille position ?

Le prince Hohenlohe a dit avec plus de justesse que la formation de combat prise par l'armée de Châlons rappelait celle d'un carré de bataillon qui, assailli de toutes parts, fait feu sur chacune de ses faces en désespoir de cause[2]. Tels sont en effet nos emplacements au début de la bataille. Le 12[e] corps tient le terrain compris dans l'angle Balan—

1. II, 1143. La *R. H.*, III, 1906, 353, approuve cette conclusion aventurée.
2. *Lettres sur la stratégie*, traduction, II, 184.

Bazeilles—Daigny, la division Lacretelle gardant le front de La Rapaille à l'ouest du château de La Platinerie [1]. Une disposition singulière fait que la brigade Marquisan est près du saillant sud-est du bois de la Garenne, au milieu des emplacements du 1er corps. L'artillerie adjointe à la division garnit les hauteurs à l'est de La Moncelle et de Petite-Moncelle.

Quant à la division Vassoigne, dès les premiers coups de feu tirés aux abords de Bazeilles (4h 15 du matin), elle prend les armes sur ses emplacements de la nuit. De la sorte, elle est répartie entre ce bourg (un régiment, deux compagnies) et la hauteur au nord. Trois des batteries de la réserve la renforcent à défaut des siennes, qui, en vertu d'une combinaison non moins bizarre, combattront avec la division Lacretelle [2].

La division Grandchamp est disloquée en plusieurs fractions : la brigade Villeneuve et le 34e de ligne sont sur les glacis de Sedan, près de la porte de Bouillon ou le long du front nord-est. Le 22e, depuis le 30 août, forme deux groupes d'importance inégale : l'un, commandé par un

---

1. D'après la *R. H.*, III, 1906, 354, qui résume de nombreux documents, la *brigade Louvent* garnit les hauteurs de La Rapaille à l'ouest de La Platinerie, ses trois régiments accolés ; le 2e bataillon du 31e et une compagnie du 1er dans le ravin, vis-à-vis Daigny ; deux compagnies du 1er à mi-côte vis-à-vis du pont de Daigny ; le reste du 1er en face de Petite-Moncelle, le 3e bataillon en réserve sur la crête à 500 mètres en arrière ; le 20e, d'un petit bois au nord-ouest de La Moncelle jusqu'aux abords de la cote 212, partie en tirailleurs, partie en soutien d'artillerie. A sa droite, une fraction du 22e de ligne éloignée de sa division (Grandchamp) ; le 14e de ligne en face de La Platinerie.

Artillerie : de gauche à droite, les 3e du 7e, 10e (à balles) et 11e du 8e, 4e (à balles) du 11e, 4e du 7e (division Lacretelle) ; 8e et 9e du 10e (division Grandchamp) à la droite des précédentes, la 7e du 10e en réserve ; la 4e (de 12) du 8e (réserve) au sud-ouest de Daigny. Les 3e et 4e du 15e (division Vassoigne), après avoir pris position au nord de la citadelle, rejoignent les précédentes.

2. *Brigade Reboul* face au sud, à 300 mètres au nord-est de la cote 194, le 1er régiment en colonne serrée par division, le 4e à sa droite avec ses trois bataillons déployés, la 26e compagnie (2e bataillon) en grand'garde à Bazeilles. *Brigade des Pallières :* 2e régiment près de la cote 194, avec une compagnie du 2e bataillon en grand'garde au pont du chemin de fer ; 3e régiment dans Bazeilles, la 5e compagnie du 3e bataillon tenant la villa Beurmann à la sortie N.-O., la 14e non loin de la boucle de la Meuse, à l'ouest de Bazeilles. L'artillerie divisionnaire est remplacée par trois batteries de la réserve (8e et 9e [de 12] du 14e au nord de Bazeilles, face au sud, et 1re du 19e à cheval, au nord-est de Balan) [*R. H.*, III, 1906, 356].

capitaine, est intercalé dans la division Lacretelle, à l'ouest de La Moncelle ; l'autre, celui du lieutenant-colonel, est au nord de Sedan, près de la division L'Abadie du 5ᵉ corps. De même les trois batteries divisionnaires combattront avec la division Lacretelle [1].

La réserve d'artillerie est scindée en deux fractions, dont l'une appuiera les divisions Lacretelle et Grandchamp ; l'autre est à l'est de Floing, à la gauche du 7ᵉ corps. Enfin la division de cavalerie, face au sud, est déployée sur une seule ligne, au sud de Fond-de-Givonne [2]. On voit quelle incohérence préside à la répartition du 12ᵉ corps, le plus fort comme effectif et le moins atteint dans son moral. La formation des autres n'est guère plus rationnelle.

Au 1ᵉʳ corps, le général Ducrot ignore entièrement les projets du maréchal [3]. Dans ces conditions il adopte un dispositif d'attente, pleinement justifié par l'éloignement de l'ennemi. Ses troupes se rassemblent face à l'est, en arrière des crêtes situées à l'ouest de Givonne et de Daigny. Seules quelques batteries prennent position, couvertes par leurs soutiens d'infanterie [4]. Des épaulements, des embus-

---

1. 4ᵉ du 4ᵉ (à balles) dans le vallon à l'est de la cote 215 ; 3ᵉ et 4ᵉ du 15ᵉ vis-à-vis Petite-Moncelle (*R. H.*, III, 1906, 357).

2. Dans cet ordre, 5ᵉ, 6ᵉ cuirassiers, 7ᵉ et 1ᵉʳ lanciers, 7ᵉ et 8ᵉ chasseurs (*R. H.*, III, 1906, 357).

3. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ducrot, *R. H.*, III, 1906, 358.

4. *Division Wolff* sur deux lignes entre Givonne et le bois de la Garenne, la 1ʳᵉ brigade serrée en masse ; la 8ᵉ batterie du 9ᵉ (à balles) à la cote 292, encadrée par deux sections de la 7ᵉ du 9ᵉ en avant et à gauche et une section en avant et à droite. Le 13ᵉ bataillon de chasseurs, en trois fractions, sert de soutien. Ces tirailleurs couvrent les batteries sur les pentes en avant ;

Division L'Hériller derrière la précédente ;

Division Lartigue à droite de celle-ci, au nord du grand coude de la route de Givonne à Sedan ;

Division Pellé, sur deux lignes, à l'ouest et au sud-ouest de la cote 256 (route de Givonne), sa droite vers la cote 244 (sud-ouest de Daigny) ; ses batteries (9ᵉ, 10ᵉ, 12ᵉ du 9ᵉ) au sud de la cote 256, derrière des épaulements. A droite, les 11ᵉ et 5ᵉ du 9ᵉ (4) encadrant la 11ᵉ du 6ᵉ (12), toutes trois de la réserve. La dernière est presque aussitôt renforcée par une section de la 12ᵉ du 6ᵉ (12). Les autres batteries de la réserve (2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ du 20ᵉ) et trois pièces de la 12ᵉ du 6ᵉ demeurent en arrière, dans un pli de terrain. La 11ᵉ du 9ᵉ ne compte que trois pièces et la 12ᵉ du 6ᵉ cinq.

Division Michel, moins la brigade Septeuil, massée en arrière et à gauche de

cades pour tirailleurs sont construits par le génie des divisions Wolff et Pellé.

Ce dispositif ne tarde pas à être modifié sur l'initiative de Ducrot. Un seul bataillon (1er du 3e tirailleurs) est resté à l'est de la Givonne. Le général, jugeant nécessaire de le renforcer, prescrit à Lartigue de s'y porter en hâte avec sa 1re brigade et son artillerie, afin « d'occuper les plateaux et les bois qui dominent Daigny ». Le 3e zouaves descend vers ce village, à travers un brouillard épais, suivi des batteries divisionnaires (7e, 10e, 11e du 12e), du 56e et du 1er bataillon de chasseurs. Il gravit ensuite les hauteurs à l'est [1].

Le but de Ducrot paraît être de ralentir le mouvement débordant, du sud au nord, qu'il prévoit de la part de l'ennemi. L'idée est juste, mais l'exécution fort incomplète. Que pourront les huit bataillons et les trois batteries aventurés à l'est de la Givonne, pour arrêter la marche de deux corps d'armée allemands ? Dans ces conditions, l'initiative du général n'aura que de fâcheux résultats, en compromettant une brigade et gênant la défense du front principal de combat.

La division L'Hériller est encore en marche, pour s'établir derrière le général Wolff, quand Lebrun fait demander du renfort à Ducrot. Celui-ci dirige immédiatement sur Balan la brigade Carteret-Trécourt. De ce fait la 3e division est réduite au 48e de ligne et au 2e tirailleurs [2].

A la gauche du 1er corps, le 7e tient la longue croupe qui descend du bois de la Garenne au sud-est de Floing. Il y a construit des épaulements et des tranchées-abris ; mais, pas plus que le 1er corps, il n'occupe ce bois, malgré son

---

la division Pellé, dans un vallon descendant vers la route de Givonne ; la brigade Septeuil entre le bois de la Garenne et la ferme de ce nom (*R. H.*, III, 1906, 361).

1. Journal d'Andigné, *R. H.*, III, 1906, 472 ; Journal Corbin, général Ducrot, *La Journée de Sedan*, 103. Le 1er bataillon du 3e tirailleurs prend position au nord-est de Daigny ; le reste de la division Lartigue reste dans ses emplacements sur deux lignes : le 2e de marche en première ligne, les 2e et 3e bataillons du 3e tirailleurs en deuxième (*R. H.*, III, 1906, 361).

2. *R. H.*, III, 1906, 361. Nous avons vu que l'artillerie divisionnaire a bivouaqué près de Saint-Menges.

importance. La division Dumont est à droite, la division Liébert à gauche, avec une fraction en potence, face à l'ouest, c'est-à-dire à la presqu'île d'Iges. La division Conseil-Dumesnil est en deuxième ligne, ainsi que cinq batteries de la réserve [1]. Rien de prévu pour la surveillance des abords de ces positions. Floing, qui les avoisine immédiatement, n'est pas gardé ; Douay a rappelé du bois du Hattoy, entre 6 et 7 heures, les deux bataillons (1er et 2e du 37e) qui y avaient été envoyés la veille.

Le 5e corps a été désigné pour former réserve générale au Vieux Camp. En réalité il reçoit, dès le début, plusieurs missions. La division Goze, qui s'est rassemblée dans les

1. *Division Dumont* par brigades accolées, la 1re ayant sa droite au pied des pentes du Calvaire d'Illy, dans cet ordre, 72e, 52e, trois compagnies du 52e (2e, 4e, 5e du 2e bataillon) en soutien de la réserve d'artillerie ; la gauche dans un boqueteau à 500 mètres ouest de la bifurcation des chemins venant de Floing et de Cazal. La 2e brigade, dans l'ordre normal, à gauche de la 1re, jusques et y compris un second boqueteau à 400 mètres ouest du premier. Le 1er bataillon du 83e est affecté à la défense de Sedan. La 10e batterie du 6e (à balles) est près du premier bois, les 8e et 9e du 6e au nord-ouest de la ferme de la Garenne ; les 2e et 3e escadrons du 4e lanciers derrière le centre de la division.

Division Liébert par brigades successives ; le 5e de ligne a sa droite au deuxième boqueteau, ses trois bataillons déployés parallèlement au chemin de Floing, sa gauche au delà de l'auberge du Terme, deux compagnies de chacun des 1er et 2e bataillons en tirailleurs et quatre du 3e bataillon dans des tranchées à 200 mètres en avant de la crête ; le 1er bataillon du 37e dans le petit bois et les jardins voisins de la cote 239, deux compagnies dans des tranchées ; 2e et 3e bataillons en potence, face à l'ouest, surveillant les abords sud de Floing. Les 53e et 89e forment deuxième ligne à 150 mètres de la première, en colonne par division à distance de déploiement : le 6e bataillon de chasseurs, moins une compagnie en soutien d'artillerie, les 3e et 4e escadrons du 4e hussards en réserve derrière la deuxième ligne ; la 12e batterie du 7e (à balles) au nord de la cote 239, battant les hauteurs de Hattoy. Les 8e et 9e du 7e, égarées depuis la veille, combattront avec le 12e corps ; la 8e du 12e (réserve) les remplace.

Division Conseil-Dumesnil (4,500 fusils) derrière la division Dumont, la droite au bois de la Garenne, avec les 5e et 6e escadrons du 4e hussards.

Division de cavalerie à l'est de Cazal, près du cimetière.

Réserve d'artillerie : 12e du 12e, 7e et 10e du 7e (12) derrière la crête à l'est du Terme ; 3e et 4e du 9e (à cheval), d'abord sur cette crête, puis dans le vallon au nord de L'Algérie.

Une partie de la réserve du 12e corps combat avec le 7e : 3e du 8e (12), 12e et 13e de l'artillerie de la marine (la 12e à balles) au sud de Floing, face à l'ouest ; 10e et 12e du 14e, 3e du 4e, 11e de l'artillerie de la marine, 12e et 6e du 10e et trois pièces de la 10e du 10e à l'est de la cote 239, face au nord, très probablement en avant du 5e de ligne.

Des tranchées-abris relient les deux boqueteaux et le bois de la Garenne ; un épaulement à la lisière du premier boqueteau est destiné à la batterie de mitrailleuses de Conseil-Dumesnil (*R. H.*, III, 1906, 366).

fossés et sur les glacis voisins de la porte de Balan, est atteinte, dès 5 heures du matin, par des projectiles trop longs, et se porte vers 7 heures au nord de Fond-de-Givonne, près d'un ancien redan. Mais le 11e de ligne et le 1er bataillon du 46e restent à Balan, où ils ont passé la nuit[1].

La division L'Abadie, mise la veille à la disposition du général Douay, a bivouaqué au nord-est de Cazal; elle vient se déployer sur deux lignes « face au Vieux Camp », c'est-à-dire le dos à l'ennemi, à 800 mètres à l'ouest de la ferme de la Garenne[2].

La division Lespart est répartie au nord de Sedan, le long des chemins couverts. Son artillerie, au nord de Fond-de-Givonne, face à Balan, est masquée par d'autres troupes et ne peut tirer. La division Brahaut a bivouaqué près de Fleigneux. Ne recevant aucun ordre, elle se dirige sur Sedan, afin de rallier son corps d'armée; « n'y étant pas parvenue », elle revient vers le Calvaire d'Illy.

Enfin la réserve d'artillerie forme deux groupes, l'un derrière le parapet du Vieux Camp, face aux hauteurs de Floing ; l'autre en arrière, dans une position d'attente[3].

Les deux divisions de la réserve de cavalerie, elles aussi, sont dans le voisinage étroit du reste de l'armée : celle du général Margueritte sur deux lignes au sud-est d'Illy, face à l'est, la droite au bois de la Garenne; la division Bonnemains à l'ouest de Cazal, dans un vallon. Vers 7 heures, le général apprend qu'un parti de cavalerie allemande se montre vers Donchery. Il envoie à sa rencontre un escadron, puis un autre, enfin le reste du 1er cuirassiers qui se déploie immédiatement à l'ouest de Floing. Un peloton du 3e pousse jusqu'à Saint-Menges[4].

1. La 7e batterie du 6e (trois canons à balles) prend position face à Bazeilles, sur les pentes au-dessous du redan (*R. H.*, III, 1906, 366).

2. Première ligne : fraction du 22e (division Grandchamp), 49e et 88e, avec le 3e bataillon du 88e au cimetière de Cazal ; deuxième ligne, 14e chasseurs et 8e batterie du 2e. La 5e du 2e, réduite à une pièce, est affectée à la défense de la porte de Paris (*R. H.*, III, 1906, 367).

3. 11e du 10e et 11e du 14e (sept pièces de 12), 6e du 2e (quatre pièces de 4) ; 10e du 2e, 5e et 6e du 20e (à cheval) [*R. H.*, III, 1906, 368].

4. 2e, puis 3e escadron du 1er cuirassiers (*R. H.*, III, 1906, 369).

Les circonstances font que la place de Sedan va jouer un rôle dans la bataille. Mais sa garnison est fort insuffisante en tant que nombre et valeur propre [1]. Il faut y suppléer par des prélèvements sur des troupes déjà trop faibles [2].

Non seulement l'infériorité numérique de l'armée va être écrasante, mais elle est à demi désorganisée avant d'avoir combattu. De lourdes fatigues et le manque de vivres l'ont atteinte dans ses forces. Beaucoup d'unités sont arrivées tard au bivouac. L'arrière-garde de la division Pellé n'y est que vers 11h30 du soir, « harassée par une longue marche, sans vivres et sur pied depuis 4 heures du matin ». Son état-major n'a aucune carte et ne peut se rendre compte « même approximativement » de la position occupée [3]. La division Michel met pied à terre à 1 heure du matin, bien qu'elle vienne seulement de Carignan. Ses chevaux restent sellés et bridés toute la nuit [4].

Dès lors on ne peut s'étonner que nos troupes ne soient plus, écrit un témoin, ce qu'elles étaient à Frœschwiller. Les privations, la fatigue et surtout le manque de confiance dans le commandement les ont trop durement éprouvées. A la division Lartigue on constate « de bien nombreuses défaillances » le 1er septembre, dès la traversée de Daigny [5]. On trouve abandonnés, sur nos emplacements de bivouac, des effets, des cartouches et des armes [6].

---

1. Effectif de guerre, 6,000 hommes ; effectif réel, 2,500 hommes et 394 chevaux : dépôt du 3e cuirassiers, 290 hommes, 394 chevaux ; 35 artilleurs, 1,300 mobiles qui ne sont ni habillés, ni instruits ; 675 gardes nationaux sédentaires dont 175 artilleurs, 200 pompiers (*R. H.*, III, 1906, 369).

2. A la porte de Paris, les 359 zouaves du 3e régiment amenés par le capitaine de Sesmaisons ; le 1er bataillon du 83e aux remparts, les 1re, 3e, 4e compagnies dans le faubourg de Torcy, la 5e à la porte de Balan, la 6e dans la citadelle ; la 1re batterie à pied du 10e, arrivée à Sedan le 30 août, est scindée en deux fractions : 60 hommes sur le front est, servant cinq canons de 24 dont deux rayés, deux canons de 12 de siège, un obusier de 22 et trois mortiers ; 35 sur le front sud : une demi-batterie du 13e est aux remparts de Torcy et au bastion d'Asfeld ; les 4e et 11e compagnies du 3e du génie sont réparties entre les divers ouvrages (*R. H.*, III, 1906, 370).

3. Historique de la division Pellé, *R. H.*, III, 1906, 444.

4. Lettre d'un officier du 6e lanciers, *R. H.*, III, 1906, 511.

5. Journal d'Andigné, *R. H.*, III, 1906, 473.

6. Rapport du capitaine Crouzet du 86e, *R. H.*, III, 1906, 721.

L'inquiétude gagne les clairvoyants. Ducrot est, durant la nuit, « tellement inquiet et préoccupé », qu'il ne peut rester dans Givonne, éloigné de ses troupes et que, vers minuit, il remonte auprès de la division Wolff, pour y demeurer jusqu'au jour, près d'un feu du 1er zouaves. Il a la « certitude » que l'ennemi manœuvre pour nous envelopper[1]. De nouvelles défaillances se produisent, même dans les rangs élevés. Ainsi du commandant de l'artillerie de la division L'Hériller qui, de Saint-Menges, croit devoir gagner Mézières en écornant le territoire belge[2]. Des faits d'indiscipline encore plus caractérisée sont tout près de se produire[3].

Le soir du 31, le maréchal est encore indécis sur la conduite à suivre. Il compte, pour l'éclairer, sur des reconnaissances prescrites dans la matinée du 1er septembre. Mais, faites avec la négligence et la timidité alors ordinaires à notre cavalerie, elles donnent des résultats que la canonnade dément aussitôt dans la majorité des cas[4]. Le commandant en chef y prête moins d'attention qu'on ne pourrait le croire. D'après ses propres déclarations, malgré notre situation désespérée, il n'est « point inquiet » et reste « persuadé » qu'il peut passer « dans l'une quelconque des deux directions » de Carignan ou de Mézières. Bien qu'il

1. Première note du général Ducrot, *R. H.*, III, 1906, 408.

2. Historique du colonel Sùter, *R. H.*, III, 1906, 470. Entre 9 et 10 heures, le lieutenant-colonel Tissier, sous-chef d'état-major général, lui aurait fait dire de rentrer à Sedan s'il était cerné. Sinon il devait se « retirer sur Mézières », objectif de l'armée; voir *suprà*, p. 499.

3. Voir, pour la scène scandaleuse entre le général de Béville et le colonel Martin du 5e cuirassiers, le général Lebrun, p. 171. Au sujet du colonel Martin, voir *suprà*, p. 432.

4. Avant le jour, une reconnaissance fournie par le 3e escadron du 4e lanciers est envoyée sur le front *Floing, Saint-Menges, Illy*. Elle rentre vers 7h 30, sans avoir eu connaissance de l'ennemi (Notes du général Heurtault de Lamerville, Historique du 4e lanciers, *R. H.*, III, 1906, 362, et IV, 1906, 248).

De même, le général Margueritte envoie trois reconnaissances, dont l'une sur Francheval; celle-ci aperçoit une quinzaine de cavaliers allemands qui se replient, cédant la place à de l'infanterie avec du canon. De grosses colonnes d'infanterie et d'artillerie venant de Mouzon apparaissent en arrière.

Les 1er et 2e escadrons du 1er hussards envoyés au jour sur *Givonne* et sur Floing reviennent, une heure après, sans avoir rien vu (*R. H.*, III, 1906, 368; général de Wimpffen, 153).

soit au contact immédiat des deux armées allemandes, il croit n'avoir affaire qu'à celle de la Meuse. Sans la blessure qui l'allégera du commandement, au moment le plus opportun pour son propre intérêt, sinon pour celui de l'armée, il prendrait une décision et marcherait, soit sur Mézières, soit plutôt sur Carignan[1]. A vrai dire il n'a préparé aucune de ces deux solutions, ne se rendant pas compte que chaque minute les rend toutes deux plus irréalisables.

1. Souvenirs inédits, *R. H.*, III, 1906, 400 ; *Enquête*, dépositions, I, Mac-Mahon, 38 et suiv. Dans sa déposition, le maréchal laisse percer des préférences pour la tentative sur Carignan.

VII

LE DÉBUT DE LA BATAILLE A BAZEILLES

Ordre de von der Tann. — Première attaque de Bazeilles. — Entrée en ligne du 2e d'infanterie de marine. — La brigade Reboul. — La brigade Carteret-Trécourt à Balan. — Le combat à Bazeilles jusqu'à 9 heures. — L'artillerie bavaroise et saxonne. — Le parc de Monvillers. — Intervention de renforts bavarois. — La 4e brigade. — La réserve d'artillerie.

Durant la nuit, à Angecourt, von der Tann a reçu du prince royal l'ordre de fixer notre droite, en se reliant à la IVe armée. Pour nous empêcher de rompre vers l'ouest, il décide de porter la nuit même sa première ligne au delà de la Meuse (3 heures du matin). La 1re brigade passera la rivière aux ponts de bateaux jetés la veille ; les troupes les plus avancées de la 2e brigade utiliseront le pont du chemin de fer. Puis toutes deux marcheront sans bruit sur Bazeilles et pousseront jusqu'à la lisière nord, en évitant de tirer, s'il est possible. Les fractions de la 2e brigade sur la hauteur de Pont-Maugy y resteront provisoirement, afin de garder le pont du chemin de fer [1].

Il fait un brouillard épais. En outre, contrairement aux ordres du général Lebrun, les compagnies d'infanterie de marine aux avant-postes se sont repliées sur le bourg, pendant la nuit [2]. Les Bavarois ne rencontrent aucune résistance quand ils passent la Meuse vers 4 heures du matin. A la colonne de gauche, la compagnie de tête (4e du 9e chasseurs) se déploie en tirailleurs, suivie de deux bataillons du 2e régiment. Ce groupe, ayant moins de chemin à parcourir, atteint le premier Bazeilles, que l'on croit faiblement occupé comme la veille. En effet les chasseurs s'engagent dans la grand'rue, sans même être aperçus. Mais bientôt retentissent les premiers coups de feu : une compagnie (4e du 3e régi-

1. *État-major prussien*, II, 1148.
2. Sauf la 14e compagnie du 3e régiment, *R. H.*, III, 1906, 371, d'après des renseignements fournis par le général Lelorrain.

ment), embusquée derrière une barricade et dans les maisons voisines, oblige les assaillants à gagner des ruelles latérales où ils se heurtent à pareille résistance [1].

Le 3e d'infanterie de marine garnit rapidement la majeure partie du bourg. Quant aux chasseurs bavarois, ils sont renforcés des six compagnies qui les suivaient. Un violent combat de rues commence. Le 1er bataillon du 2e régiment atteint vers 5 heures la lisière nord, mais la 2e compagnie échoue dans des attaques répétées contre la villa Beurmann, à l'angle des routes de Sedan et de Daigny, d'où nous battons la grand'rue dans toute sa longueur. Les 3e et 4e compagnies, qui opèrent au nord-ouest, sont accueillies par un feu si meurtrier qu'elles ne peuvent progresser. Leur retraite est même menacée.

Le 3e bataillon a poussé les 10e et 11e compagnies dans la partie est, tandis que la 12e cherchait à soutenir le 1er bataillon le long de la grand'rue. Lui aussi se heurte à une résistance acharnée, qui rompt bientôt les liens tactiques ; fantassins et chasseurs bavarois combattent pêle-mêle, non sans être refoulés à plusieurs reprises par le 3e d'infanterie de marine. Ils restent néanmoins en possession d'une partie de la grand'rue.

Cependant, la colonne de droite a passé la Meuse, le 2e bataillon de chasseurs en tête. Il marche sur Bazeilles, tandis que le 2e bataillon du 1er régiment occupe la station ; le reste de la 1re brigade se rassemble au sud du bourg. Vers 4 heures du matin, von der Tann a été informé par le prince royal de Saxe que ses troupes rompraient à 5 heures sur Villers-Cernay, Francheval et La Moncelle. En même temps une division du IVe corps se porterait à Remilly pour le soutenir. Dès lors il n'hésite pas à s'engager vivement. Les fractions de la 2e brigade encore à Remilly passeront les ponts de bateaux, suivies de la 3e. La 4e et les fractions de la 2e encore à Pont-Maugis se porteront sur la Meuse en

1. *État-major prussien*, II, 1148. Les 1re et 9e compagnies du 2e régiment bavarois sont en soutien d'artillerie.

réserve, la 4e aux ponts de bateaux, le reste au pont du chemin de fer. Enfin, la brigade de cuirassiers et la réserve d'artillerie resteront provisoirement en place[1].

Vers 5h 30, le commandant de la 1re division, général von Stephan, qui s'est rendu à la station, prescrit aux quatre bataillons rassemblés au sud du bourg d'y pénétrer. Le 1er du 1er régiment longe la lisière est de Monvillers, puis, croyant Bazeilles déjà pris, se porte sur La Moncelle, dans l'intention de déborder notre gauche. Les trois bataillons du régiment du Corps entrent dans le bourg, pour attaquer les maisons occupées par nous. Mais, presque aussitôt, un mouvement rétrograde se produit à l'ouest de la grand'rue. C'est le 2e d'infanterie de marine qui apparaît.

De son bivouac au nord de Bazeilles, il est d'abord venu à 500 mètres de la lisière; puis il déploie ses 1er et 2e bataillons entre Bazeilles et Balan, à cheval sur la route, le 3e demeurant en réserve. Sous les balles qui affluent déjà, le lieutenant-colonel Domange, se mettant à la tête du 1er bataillon, l'entraîne dans la grand'rue et à l'ouest. Des fractions du 3e régiment prennent part à son attaque.

Presque partout, les Bavarois cèdent devant nous. La compagnie (4e du 2e régiment) qui occupait le saillant nord-ouest est refoulée, compromettant la retraite des autres troupes. Le major von Sauer, qui s'est maintenu avec quelques hommes de la 3e dans l'une des maisons les plus avant, y est entouré et se rend après une défense énergique. La 1re compagnie du 2e chasseurs est entraînée dans la retraite et tout le secteur ouest est évacué. La grand'rue retombe en notre pouvoir. La majeure partie des défenseurs ne se rallie que derrière le remblai du chemin de fer; le reste se joint aux fractions qui combattent à l'est. Les 9e et 10e compagnies du régiment du Corps, qui viennent de survenir, se maintiennent seules à proximité du débouché sud de la grand'rue[2].

---

1. *État-major prussien*, II, 1151 ; *ibid.*, Annexes, 298 ; *R. H.*, III, 1906, 373.
2. *État-major prussien*, II, 1152 ; *R. H.*, III, 1906, 374.

Les Bavarois organisent alors la défense des deux bâtiments à l'angle de cette voie et de la route de Douzy, tandis que nous tenons les deux rangées de maisons à l'ouest. A peu près au même instant, ils sont refoulés du secteur est, à la suite de l'intervention d'une partie de la brigade Reboul.

Ces deux régiments (1er et 4e), accolés, se sont portés vers le sud. Le 4e, à droite, d'abord en colonne par pelotons, se déploie dans la formation la plus régulière et entame une marche en bataille aux sons, naguère proscrits, de la *Marseillaise*[1]. Au bout d'une centaine de mètres, le régiment s'arrête ; le 1er bataillon exécute un changement de front sur sa droite, avec tout le luxe des prescriptions réglementaires d'alors ; une nouvelle marche en bataille l'amène ensuite derrière le remblai de la route de Sedan, où il s'arrête encore. Quelques officiers montent sur la chaussée et voient l'ennemi à moins de 100 mètres, derrière des haies ou dans les prés. Un cri retentit : « En avant ! A la baïonnette ! » On s'élance sur les Bavarois, dont la plupart se rendent aussitôt[2].

Quant au 2e bataillon et à quatre compagnies du 3e, ils se portent successivement sur Bazeilles, « avec un grand élan », franchissent les haies et les clôtures et refoulent à la baïonnette les groupes ennemis restés sur leur passage. Entraînant avec eux des fractions du 3e régiment, ils arrivent jusqu'à l'église, dont une compagnie s'empare. Le combat continue alors dans le bourg, dégénérant en mêlées partielles où toute direction est impossible. Chacun lutte pour son compte, suivant ses aspirations, avec ce qu'il a pu grouper autour de lui. « Les troupes, a dit un témoin, étaient jetées au combat comme du charbon sur un foyer[3]. »

---

1. *R. H.*, III, 1906, 375, d'après des notes du général Pennequin (12 février 1904). Les 14e et 15e compagnies du 2e bataillon ont été détachées, dès 4h 30 du matin, « pour garder la route de Sedan, à côté d'une tuilerie ».

2. *R. H., loc. cit.*

3. Notes du colonel Buisson d'Armandy, 10 mars 1904, citées par la *R. H.*, III, 1906, 376. Au moment où les deux dernières compagnies du 3e bataillon vont pénétrer dans Bazeilles, l'adjudant-major Voyron reçoit l'ordre d'en distraire quelques fractions pour s'opposer au feu de l'infanterie saxonne, soutien des batteries qui viennent d'apparaître à l'est de la Givonne (*R. H., ibid.*, d'après les notes du général Voyron).

Comme le 4e, le 1er d'infanterie de marine a d'abord marché en bataille face au sud. Mais le 1er bataillon seul pénètre dans Bazeilles, les 2e et 3e appuient au sud-est, pour s'engager aux abords du château de Monvillers. Peu à peu, le 2e bataillon du régiment bavarois du Corps et les fractions qui combattent dans le secteur est se groupent autour des deux maisons dont nous avons parlé, à l'angle de la route de Douzy. C'est le centre de la résistance. Plusieurs de nos attaques sont repoussées avec des pertes sérieuses, mais un assaut deux fois répété que tente la 2e compagnie du 2e chasseurs sur un grand bâtiment voisin est non moins inutile. La situation reste indécise jusqu'à 7h 45. A ce moment, deux pièces bavaroises [1], conduites à 70 pas de cette dernière construction, nous obligent à l'évacuer.

Encouragés par ce succès, nos adversaires (2e bataillon du régiment du Corps) risquent une nouvelle attaque contre la villa Beurmann. Un feu violent les paralyse encore. Ils font avancer leurs deux pièces par une ruelle inoccupée et tirent douze obus contre ce bâtiment. Mais presque tous les servants sont tués ou blessés et l'infanterie doit ramener ces canons en arrière. Le combat se poursuit, surtout dans la grand'rue, avec une violence constante, sans aboutir à des résultats positifs [2].

Vers 6h 45, la division L'Hériller, du 1er corps, s'est mise en marche pour occuper les positions indiquées par Ducrot, quand le général Carteret-Trécourt reçoit l'ordre de se porter sur Balan avec sa brigade [3], afin d'appuyer l'infanterie de marine. Ces bataillons, formés en colonne par peloton, descendent vers la route de Bouillon par le vallon au nord de la cote 207, passent à l'est de Fond-de-Givonne et continuent vers un autre pli de terrain perpendiculaire à la Meuse, immédiatement à l'est de Balan. Déjà, comme

1. De la 2e batterie de 4 du 1er régiment (*État-major prussien*, II, 1152).
2. *État-major prussien*, II, 1153.
3. *R. H.*, III, 1906, 378 ; 2,900 hommes environ : 8e bataillon de chasseurs, 450 hommes ; 2e zouaves, 1,000 hommes ; 36e de ligne, 1,450 hommes (Rapport Carteret-Trécourt du 18 mai 1871, *ibid.*, 454).

l'indique ce cheminement, les obus allemands balaient tout le terrain à l'ouest de la basse Givonne.

Carteret-Trécourt, qui a pris les devants, rencontre le général de Vassoigne près de Balan. Il est convenu que sa brigade formera. réserve de l'infanterie de marine, tout entière engagée. Puis Carteret-Trécourt rejoint ses troupes, qu'il trouve « un peu en désordre ». Le 36e de ligne a été coupé par des voitures et de la cavalerie; des batteries allemandes ont pris la colonne pour objectif, mettant hors de combat « près d'une centaine d'hommes », parmi lesquels le colonel Beaudoin. Les 1er. et 2e bataillons courent s'abriter dans le chemin creux qui débouche au nord de Balan. Le 3e reste isolé des deux autres; deux de ses compagnies se jettent au sud-est et rejoignent la fraction du 22e de ligne qui combat avec la division Lacretelle.

Finalement la brigade Carteret-Trécourt se forme sur deux lignes au nord de Balan, en se dissimulant des vues de l'ennemi ; le 36e peut ainsi rallier deux bataillons et demi [1].

Dans l'intervalle, les fractions de la 2e brigade bavaroise venant de Remilly sont entrées en scène. Vers 8h 30, à la lisière ouest du parc Dorival, le 4e bataillon de chasseurs rallie le 2e, « qui a été retiré du combat pour remplacer ses cartouches à peu près épuisées ». Le 2e bataillon du 2e régiment s'est organisé pour la défense dans un enclos et des bâtiments isolés au saillant sud-ouest de Bazeilles. Toutes nos tentatives pour l'en chasser ont échoué. Ayant ainsi sa retraite assurée, le 3e bataillon du régiment du Corps pousse, par une rue latérale, de la sortie sud du bourg, où il s'est maintenu jusqu'alors, vers la place du Marché et l'église. Il ne peut aller plus loin; mais nous nous bornons à une défense passive sans passer à des contre-attaques. Néanmoins, les Bavarois ont déjà subi de lourdes pertes [2].

1. *R. H.*, III, 1906, 378; *ibid.*, 454; Rapport du général Carteret-Trécourt, 18 mai 1871; Rapport du commandant Viénot, Historiques des corps, *ibid.*, 459 et suiv.

2. *État-major prussien*, II, 1153. Cette relation porte que les habitants prennent une part active au combat, soit en tirant ouvertement sur les Bavarois, soit en les fusillant des soupiraux des caves. Des blessés et des brancardiers ne

Des hauteurs entre Pont-Maugis et Aillicourt, leur artillerie n'a pu, en raison du brouillard, soutenir les premières attaques de l'infanterie. C'est après 6 heures du matin seulement que, sur l'ordre de von der Tann, elle entre en action contre les masses d'infanterie et l'artillerie au nord de Bazeilles, sans obtenir de résultats appréciables, par suite de la distance et de la brume.

Vers 6h 45, les patrouilles du 6e chevau-légers rendent compte au général von Stephan de l'arrivée des Saxons à La Moncelle; il envoie aussitôt une batterie (5e de 6 du 1er régiment) sur la hauteur au sud-est de ce village. Une batterie saxonne s'y trouve déjà, à gauche de laquelle les pièces bavaroises prennent position. Toutes ont pour objectif les troupes en vue à l'ouest de la Givonne, tandis que leurs soutiens d'infanterie [1] entament le feu contre les tirailleurs qui gênent cette artillerie.

Entre les Bavarois qui combattent dans le secteur sud de Bazeilles, et la gauche saxonne en marche sur La Moncelle, le parc de Monvillers est encore occupé par des fractions du 3e d'infanterie de marine, renforcées des 2e et 3e bataillons du 1er. Von der Tann charge de les refouler les bataillons de tête de la 2e division qui, après avoir passé aux ponts de bateaux, ont atteint vers 7 heures la station de Bazeilles.

Le 1er bataillon de chasseurs longe la lisière est du bourg jusqu'à hauteur du château de Monvillers et jette dans le parc, à travers une brèche, une compagnie et demie. Les groupes français dans le voisinage sont repoussés et les Bavarois atteignent le bras ouest de la Givonne. De là ils entretiennent un feu violent sur les troupes au delà de ce ruisseau.

Par suite d'un malentendu, le reste du bataillon [2] continue sur La Moncelle, suivi de deux bataillons du 3e régiment,

---

sont pas épargnés, en sorte que les Bavarois « se voient forcés de tuer aussi les habitants pris les armes à la main ». Nous verrons plus loin ce qu'il faut en penser.

1. 8e du 11e et fractions de la 11e du régiment du Corps (*État-major prussien*, II, 1154).

2. 1re compagnie, 3e et 1/2 2e (*État-major prussien*, II, 1155).

tandis que le 12e demeure en réserve à l'est de Monvillers. Une nouvelle batterie rejoint celles au sud-est de La Moncelle. Bientôt le combat prend une telle violence entre ce village et Bazeilles que, vers 8 heures, le 12e entre également en ligne. Sous un feu terrible d'infanterie et de mitrailleuses, son 1er bataillon jette sa gauche derrière les haies au nord du parc, et ses deux compagnies de droite tendent la main au 3e régiment dans la direction de La Moncelle. Le 2e bataillon s'intercale dans le 1er, à la lisière nord-ouest du parc. Une seule compagnie, la 7e, demeure en réserve à l'est du château.

De même, le 1er bataillon du régiment du Corps a traversé le secteur est de Bazeilles sans rencontrer une vive résistance. Il y laisse la 4e compagnie et pénètre dans le parc, à travers une brèche ouverte par les pionniers. Une partie renforce les chasseurs; le reste se joint à des fractions du 12e. Mais, en face de notre ligne de tirailleurs, dense et bien abritée, « on ne peut faire de progrès au delà du parc. Un combat violent, toujours indécis, gronde encore dans Bazeilles. Toutes les tentatives des Bavarois pour progresser le long de la grand'rue échouent devant la résistance acharnée de la villa Beurmann et des autres points d'appui[1]. »

Afin d'envelopper cette villa, le lieutenant-colonel Schmidt essaie d'entraîner ses chasseurs hors du parc; il parvient seulement à enlever un petit pavillon à l'angle nord-ouest. De là on peut fusiller ceux de nos soldats qui combattent dans la grand'rue.

Ainsi, vers 9 heures, trois brigades bavaroises combattent pêle-mêle dans Bazeilles. Presque toutes leurs unités sont en tirailleurs, même pour la 3e, la dernière survenue. La division Vassoigne est engagée en entier; les seules compagnies qui y soient en ordre sont celles entre Bazeilles et Balan[2]. La brigade Carteret-Trécourt est encore en réserve, mais de nouveaux renforts approchent pour les Bava-

1. *État-major prussien*, II, 1156.
2. *R. H.*, III, 1906, 381.

rois. La 8e division prussienne est arrivée à Remilly, relevant la 4e brigade qui s'est portée en avant sur deux colonnes. Le 7e bataillon de chasseurs, les 1er et 2e bataillons du 10e régiment, une batterie (8e de 6), le 4e chevau-légers traversent les ponts de bateaux et gagnent la rive droite de la Givonne au sud de Bazeilles. De là, vers 8 heures, le 7e chasseurs est porté dans le secteur sud-ouest pour y renforcer les assaillants. De même le 3e bataillon du 10e, les 1er et 2e du 13e, une batterie (4e de 4) atteignent d'abord un emplacement d'attente sur la rive gauche de la Meuse, près du pont du chemin de fer, d'où la batterie peut intervenir dans le combat. Lorsque, vers 8h 30, il semble prendre une tournure favorable, cette colonne traverse la rivière et se porte en avant le long du remblai.

Jusqu'alors la réserve d'artillerie a entretenu un feu lent et sans effet de la rive gauche de la Meuse. Vers 9 heures, elle passe les ponts de bateaux, laissant derrière elle, à Angecourt, la brigade des cuirassiers bavarois. Von der Tann va disposer de tout son corps d'armée pour une attaque décisive. Il invite la division prussienne de Remilly à passer la Meuse, elle aussi, pour servir de réserve aux Bavarois et aux Saxons engagés le long de la Givonne [1].

De notre côté l'infanterie du général Vassoigne est directement soutenue par trois des batteries de la réserve du 12e corps. Malgré l'extrême infériorité numérique et la distance, très défavorable à leur action, elles parviennent à se maintenir sans trop de pertes, grâce à l'incertitude du tir des Allemands [2].

1. *État-major prussien*, II, 1158.

2. *R. H.*, III, 1096, 382. Les trois batteries en question sont les 8e et 9e du 14e (12) au nord de Bazeilles, la 1re du 19e (à cheval) au nord de Balan. Les trois batteries divisionnaires de Vassoigne combattent avec la division Lacretelle.

VIII

ENTRÉE EN LIGNE DES SAXONS

Le XIIe corps à La Moncelle. — Débouché de La Moncelle. — Intervention des Bavarois. — Dispositions du prince Georges de Saxe. — L'artillerie saxonne. — L'artillerie française. — La division Grandchamp.

Tandis que le Ier corps bavarois combat péniblement pour la possession de Bazeilles, le XIIe corps entre en ligne à sa droite. C'est à 3h 30 que le prince Georges de Saxe lui a prescrit de se rassembler à Douzy. Dès 5 heures, la 24e division portera une brigade sur La Moncelle.

Afin d'éviter toute perte de temps, on constitue une avant-garde avec les sept bataillons et la batterie arrivés les premiers à Douzy. De la sorte, elle peut rompre à l'heure indiquée, précédée d'un escadron (1er du 2e *Reiter*) qui s'est porté sur Lamécourt. Le reste de la division a l'ordre de suivre aussi vite que possible.

La brigade Schulz[1] prend d'abord la route de Bazeilles, puis, au Rulle, le chemin de La Moncelle par Lamécourt. Le 13e bataillon de chasseurs a bifurqué sur Rubécourt, afin d'établir la liaison avec la Garde. Dès leur arrivée devant La Moncelle, les cavaliers saxons sont repoussés par le feu de patrouilles d'infanterie qui disparaissent aussitôt. Des pentes voisines, on aperçoit à l'ouest de la Givonne des masses d'infanterie et de l'artillerie française. Pour détourner des Bavarois le feu de cette dernière, la batterie saxonne prend position, un peu avant 6 heures du matin, à 600 pas environ au nord-est de La Moncelle. Au bout d'une heure, deux batteries bavaroises prolongent sa gauche.

1. 105e et 107e, 13e bataillon de chasseurs, 4e batterie légère (*État-major prussien*, II, 1158).

Cependant, l'infanterie débouche devant La Moncelle; le 107e[1] marche sur ce village, le 1er bataillon au nord de la route, le 3e au sud, et le 105e se rassemble sur la hauteur, à droite de la batterie. Le village est à peine défendu par des patrouilles des 14e et 20e de ligne qui se replient aussitôt vers l'ouest. Le 1er bataillon du 107e y pénètre et porte la 1re compagnie dans les haies de la rive gauche de la Givonne et sur le pont; au sud le 3e bataillon tient le parc de La Platinerie. Nos tirailleurs se sont retirés sur une pépinière, à 50 pas environ, ou dans des rigoles et des plis du sol. Plus à l'ouest, on aperçoit d'autres fractions courant vers des maisons isolées le long du chemin de Balan; sur la hauteur même, une forte ligne d'infanterie vers laquelle marchent des renforts semblant arriver de Bazeilles.

D'un élan, la 12e compagnie et des fractions de la 9e se jettent au delà du pont. Nos tirailleurs sont rejetés et la plus voisine des maisons est conquise. Puis la 11e compagnie et le reste de la 9e donnent l'assaut à un second bâtiment qui est également enlevé. Malgré la grêle de balles venant de la hauteur, les Saxons parviennent à s'y maintenir.

Quant aux 8e et 10e, qui surviennent peu après les précédentes, avec la 7e d'abord restée auprès de l'artillerie, elles occupent le secteur sud de La Moncelle. Vers 7 heures, il y a dix compagnies du 107e dans ce village ou aux abords immédiats. Pour l'instant, elles ne peuvent recevoir aucun renfort, par suite du mouvement offensif exécuté à Daigny par une partie de la division Lartigue[2]. Il est nécessaire de porter dans cette direction les fractions disponibles de l'avant-garde et ensuite le gros de la 24e division.

Constatant l'arrêt de l'infanterie saxonne, Lebrun prévient Ducrot qu'il va faire passer le pont de Daigny par une des brigades de cavalerie du 12e corps, afin de lui faire charger le flanc droit des batteries allemandes. Il prie en même temps le général de faire protéger ce mouvement par une de

1. Huit compagnies seulement; les 5e, 6e, 8e et 10e n'ont pas encore rejoint; la 7e est en soutien d'artillerie (*État-major prussien*, II, 1159).

2. *État-major prussien*, II, 1161; voir *suprà*, p. 506.

ses divisions d'infanterie, qui traversera la Givonne. Par suite d'une erreur, c'est la brigade Nansouty du 1er corps qui reçoit cet ordre. Elle passe la Givonne à Daigny et marche vers La Moncelle. Mais, ne recevant pas d'autre indication, elle croit devoir revenir sur ses pas et rejoindre sa division au sud-est de Givonne [1], sans avoir fait même une démonstration.

D'ailleurs l'avant-garde saxonne reçoit un renfort inattendu. A sa gauche, le 107e entre en liaison avec les Bavarois qui ont marché vers le nord, le long de la lisière est du parc de Monvillers. Vers 6h 30, le 1er bataillon du 1er atteint le débouché sud de La Moncelle et se mêle aux Saxons restés au pont de La Platinerie. Environ une heure plus tard, dix compagnies de la 3e brigade interviennent à leur tour dans le combat de La Moncelle [2].

Sur les entrefaites, Georges de Saxe est arrivé à Douzy. Persuadé qu'il s'agit uniquement de fixer un adversaire en retraite, il prescrit aux autres troupes de la 24e division de suivre dès qu'elles atteindront la place de rassemblement. A ce moment le gros du XIIe corps est encore en marche sur Douzy, entre la Meuse et la Chiers; l'artillerie de corps est partie de Mairy, la 23e division de Tétaigne et d'Euilly, la cavalerie, d'Amblimont.

Vers 7 heures, le prince apprend la véritable situation à Bazeilles et à La Moncelle. Il prescrit aussitôt à l'artillerie de corps de rejoindre au trot; la 23e division suivra; la cavalerie restera provisoirement à l'est de Douzy. En outre, il informe l'état-major de la IVe armée que la 24e division s'est heurtée à l'ennemi près de La Moncelle; la Garde en

1. *R. H.*, III, 1906, 385.

2. La 3e compagnie du 1er chasseurs renforce les troupes près du pont, les 3e et 4e du 3e régiment s'intercalent dans la ligne de combat à la lisière nord-ouest de La Moncelle. Les 1re et 2e compagnies du 3e régiment, la 1re et des fractions de la 2e du 1er chasseurs continuent vers le nord le long de la Givonne et combattent ensuite avec les Saxons contre la division Lartigue. Le 3e bataillon du 2e régiment porte les 11e et 12e compagnies au sud de La Platinerie, derrière les haies et les plantations de la rive droite; les 9e et 10e occupent une villa à la sortie est de La Moncelle (*État-major prussien*, II, 1162).

reçoit avis, avec l'indication qu'en cas de nécessité le XII[e] corps s'étendrait jusqu'à Daigny. A ce moment, on annonce que Bazeilles est aux mains des Bavarois. Mais un officier envoyé au général von Stephan rapporte qu'une partie seulement de ce bourg a été prise, avec de grosses pertes. Les Bavarois s'y maintiendront, croit-il, mais il serait opportun de renforcer leur droite [1].

Vers 8h 30, douze batteries allemandes ont pris successivement position sur les hauteurs à l'est de La Moncelle [2]. Les trois batteries survenues vers 7 heures à la droite des trois premières sont bientôt atteintes dans leur flanc extérieur par des balles de fusil et de mitrailleuse venant de la division Lartigue. Elles sont contraintes de changer de front et prennent position à l'est de Petite-Moncelle, face à Daigny, en se reliant aux bataillons déjà déployés contre ce village. Quant à l'artillerie de corps, survenue un peu après 8 heures, elle s'intercale entre ces trois batteries et celles en action contre Daigny. Une seule, la 2e à cheval, reste en réserve [3].

Dès le premier moment, l'artillerie saxonne subit des pertes sensibles du fait de notre infanterie. Néanmoins, on juge sa présence indispensable, afin d'en imposer à nos bataillons, très supérieurs en nombre.

Devant ces douze batteries allemandes, l'artillerie française a été renforcée également. Avec les 3e et 4e du 15e, la 4e du 4e, placées à l'est de La Ramorie et au nord-ouest de La Moncelle, nous n'avons pas moins de onze batteries contre neuf au nord du chemin de Balan à Rubécourt. Mais cette supériorité numérique est beaucoup plus que compensée par l'infériorité du matériel et du tir. En peu d'instants, la plupart de nos batteries sont obligées de changer

---

1. *État-major prussien*, II, 1163.
2. 4e légère saxonne, deux batteries bavaroises (5e et 6e de 6) ; vers 7 heures les trois autres batteries de la 24e division ; un peu après 8 heures, l'artillerie de corps saxonne (*État-major prussien*, II, 1163).
3. Voir la disposition schématique de ces batteries (*État-major prussien*, II, 1164).

de position, de cesser le feu ou tout au moins de le ralentir. Leurs pertes sont considérables[1].

Sur les entrefaites, la division Grandchamp a exécuté divers mouvements; la fraction du 22e restée d'abord avec la division L'Abadie est venue border la lisière est du bois de la Garenne; le 34e a traversé Fond-de-Givonne pour s'établir à l'est de ce hameau; le 58e se dirige par là sur Daigny; le 79e est réparti entre la hauteur au nord du faubourg de Balan (1er bataillon) et le vallon parallèle à la route de Bouillon, au nord-est de Fond-de-Givonne[2]. Déjà cette division est émiettée, pour ainsi dire, avant d'avoir brûlé une amorce.

---

1. *R. H.*, III, 1906, 387, d'après les Historiques des corps; Général Lebrun, 94 et suiv. Les 4e du 4e et 4e du 8e changent de position; les 4e du 7e, 7e, 8e, 9e du 10e cessent le feu. La 4e du 11e est très éprouvée.
2. *R. H.*, III, 1906, 387.

IX

COMBAT DE LA DIVISION LARTIGUE

Marche du 105e saxon. — La brigade Kerléadec. — L'artillerie saxonne. — Le 12e bataillon de chasseurs. — Nouveaux renforts saxons. — Retraite de nos troupes. — Perte de Daigny. — Le 3e zouaves.

On se rappelle que, tandis qu'un des régiments de l'avant-garde saxonne, le 107e, marche sur La Moncelle, le 105e prend position à droite de l'artillerie, vers la cote 233. Presque aussitôt, le commandant de la division, général von Nehrhoff, s'aperçoit que les hauteurs à l'ouest de la Givonne sont fortement occupées par nous jusqu'au nord de Daigny. Il met le 105e en marche vers 6h 30. Ce régiment longe la lisière ouest du bois Chevalier, puis gravit la croupe qui le sépare de Daigny. A ce moment, il voit de l'autre côté du vallon, descendant sur Petite-Moncelle, une ligne de tirailleurs; derrière elle, des troupes se dirigent du nord de Daigny vers le bois [1].

C'est la brigade Kerléadec et l'artillerie de la division Lartigue qui vont s'établir à l'est de la Givonne [2]. A la sortie de Daigny, la colonne suit le chemin de Villers-Cernay, précédée du 1er bataillon du 3e tirailleurs, qui a passé la nuit sur ces hauteurs. Il déploie deux compagnies, puis trois autres face au bois Chevalier. Derrière ce masque, la brigade prend ses dispositions de combat. Le 3e zouaves gagne du

1. *État-major prussien*, II, 1174.
2. Voir *suprà*, p. 506. Ordre de marche : 3e zouaves, 7e, 10e, 11e batteries du 12e, 56e de ligne, 1er bataillon de chasseurs. Effectifs : 3e zouaves, 1,100 hommes ; 56e, 1,095 ; 1er chasseurs, 360 ; 1er bataillon du 3e tirailleurs, 350 (Journal d'Andigné, *R. H.*, III, 1906, 472 ; *ibid.*, 388). Voir, en outre des autres documents reproduits *ibid.*, 477 et suiv., le général Lebrun, 99. Le rapport du commandant Hervé, 2 septembre, avait été publié déjà par le général de Wimpffen, 335 et suiv.

terrain vers l'est et se déploie le long du chemin de Villers, moins une compagnie à la garde du drapeau. L'artillerie divisionnaire se met en batterie sur la croupe au nord[1]. Le 56e est entièrement disloqué ; dès le début du combat, ses compagnies sont réparties entre Daigny, la droite et la gauche des zouaves[2]. Le 1er bataillon de chasseurs reste en réserve au nord du village.

De son côté, le 105e borde le chemin de La Moncelle à Villers-Cernay ; un boqueteau voisin est occupé par son 3e bataillon; à gauche, le 1er se forme en colonnes de compagnie ; le 2e, au nord du bois, déborde le 1er bataillon du 3e tirailleurs. La dernière compagnie de celui-ci prolonge les précédentes ; puis le bataillon refoule à la baïonnette les fractions en face de lui, après quoi, le déploiement de la brigade achevé, le commandant Mathieu juge à propos de le faire passer en réserve derrière les zouaves[3].

Un vif combat de feux s'engage sur toute la ligne, sans que, de part et d'autre, on prenne l'offensive. A ce moment, survient le commandant Corbin, envoyé par Ducrot « pour recommander de gagner du terrain vers le bois Chevalier, afin d'éloigner un mouvement tournant », que son coup d'œil lui montre inévitable. Mais Lartigue croit ce bois « fortement occupé » ; ses forces lui semblent insuffisantes pour cette attaque[4]. En effet, le 3e zouaves se porte à plusieurs reprises contre la droite saxonne, à peu près à découvert. Chaque fois, un feu rapide suffit à briser son élan.

Vers 7 heures, trois batteries entrent en ligne à la gauche du 105e[5]. Celui-ci a laissé ses sacs au bivouac, ce qui réduit ses cartouches à celles de la giberne. Aucun renfort n'est à proximité. Il faut toute l'énergie des officiers, tout le

---

1. 10e du 12e (à balles), 7e et 11e du 12e (*R. H.*, III, 1906, 389).
2. Les 3 compagnies de droite du 1er bataillon à 200 mètres en avant des batteries ; les 3 compagnies de gauche dans les jardins de Daigny ; le 2e bataillon à la gauche du 3e zouaves, couvert par deux compagnies et une section en tirailleurs ; le 3e bataillon occupant Daigny (*R. H.*, III, 1906, 389).
3. Rapport du commandant Hervé ; Historique du 3e tirailleurs.
4. Journal d'Andigné.
5. *État-major prussien*, II, 1175. Voir *suprà*, p. 524.

dévouement de la troupe pour résister à notre pression. Une dernière attaque des zouaves sur le boqueteau est rejetée à la baïonnette, par le 3e bataillon qu'appuient les feux de flanc des deux autres. Mais les tirailleurs du 56e sont à 500 pas seulement des batteries, qu'ils obligent à se reporter au sud.

Au moment le plus opportun survient le 12e bataillon de chasseurs. Avec le 2e *Reiter,* il a suivi immédiatement l'avant-garde et s'est rassemblé au Rulle, où il a reçu l'ordre de soutenir la droite du 105e. Trois de ses compagnies se jettent dans le boqueteau et au carrefour vers le nord, ce qui permet aux batteries de reprendre leur position première. Puis deux des bataillons du 105e se reforment en réserve à l'abri du bois.

Malgré tout, la situation des Saxons demeure critique. Le 12e chasseurs est obligé de porter sa dernière compagnie en ligne. Il parvient, il est vrai, à repousser une double attaque, menée de front par le 3e tirailleurs et sur son flanc droit par le 2e bataillon du 56e. Mais, vers 8 heures, il a brûlé presque toutes ses cartouches. De plus, nous cherchons à tourner sa droite, ce qui l'oblige à replier ses 3e et 4e compagnies derrière le boqueteau. Des pièces de 4 et des mitrailleuses s'en rapprochent déjà, quand des renforts surviennent de plusieurs côtés aux Saxons [1].

A ce moment, en effet, l'avant-garde d'un nouveau corps d'armée, la Garde, a dépassé Villers-Cernay au nord-est. En même temps un régiment saxon se montre au sud, le 104e, que le prince Georges a dépêché de Douzy. Après avoir marché d'abord vers La Moncelle, il a été porté par le général von Nehrhoff sur le point le plus menacé. En outre, à la lisière ouest du bois Chevalier, en face de Daigny, le 13e bataillon de chasseurs débouche dans notre flanc gauche. Chargé d'établir la liaison avec la Garde, il a marché de Rubécourt vers le nord en longeant ce bois, puis l'a traversé, en obliquant à gauche. Sans un arrêt, il se jette en colonnes

1. *R. H.*, III, 1906, 331 ; *État-major prussien*, II, 1176.

de compagnie sur les zouaves, les refoule et oblige notre artillerie à amener ses avant-trains. Mais il est trop tard : deux pièces et une mitrailleuse tombent aux mains des Saxons.

Au même instant, les 5e, 6e compagnies du 107e et une petite fraction du 13e chasseurs débouchent du sud contre la brigade Kerléadec et lui enlèvent deux mitrailleuses encore en batterie. Ce double mouvement offensif permet au centre des Saxons de reprendre l'offensive. Le 1er bataillon du 105e et le 104e marchent droit sur la lisière sud-est de Daigny, les 1er et 2e bataillons du 104e en première ligne. En vain les généraux de Lartigue, de Kerléadec et leurs états-majors donnent l'exemple du plus brillant courage. L'artillerie atteint avec peine le chemin de Daigny à Givonne et ensuite le Calvaire d'Illy. Une fraction du 56e couvre son mouvement et se retire au nord-ouest de Daigny[1] ou dans le bois à l'ouest. Le reste gagne le plateau dans la même direction, ainsi que le 1er bataillon du 3e tirailleurs, qui se porte à l'ouest de Haybes.

Pendant cette retraite, le 3e zouaves combat encore au nord-est de Daigny, sous la direction de Lartigue, tandis que Kerléadec et le 1er bataillon de chasseurs occupent ce village, où le commandant Hervé va le rejoindre avec deux compagnies de zouaves. L'ennemi ne tarde pas à y pénétrer, après avoir enlevé une nouvelle mitrailleuse[2]. Des fractions venant de La Moncelle[3] renforcent sa gauche.

Daigny est bientôt enlevé, non sans un combat sanglant. Vers 10 heures, la brigade Kerléadec est presque tout entière à l'ouest de la Givonne, ayant perdu six bouches à feu. La Rapaille est également au pouvoir des Allemands. Peu à

1. 1re, 2e, 3e compagnies du 1er bataillon, puis une partie de la 4e et la 5e, ainsi que les 4e, 5e, 6e du 2e bataillon, *R. H.*, III, 1906, 392.

2. Le 13e chasseurs suit la route de Villers-Cernay; à sa gauche le 104e s'étend jusqu'au chemin de La Moncelle ; les 1re et 4e compagnies du 105e sont entre le 104e et les chasseurs ; les 2e et 3e du 105e forment l'extrême gauche, qui se dirige sur La Rapaille (*État-major prussien*, II, 1178).

3. Fractions du 1er chasseurs et du 1er bataillon du 3e régiment. Le 12e chasseurs et deux bataillons du 105e restent en réserve derrière le boqueteau à l'ouest du bois Chevalier (*État-major prussien*).

peu, le combat dégénère en un échange de feux sur place; les deux lignes de tirailleurs sont séparées par la Givonne, la nôtre étant abritée derrière le mur extérieur du parc, dans une position dominante. Les Saxons sont insuffisamment couverts par les murs plus bas et les haies de la rive gauche. Mais désormais l'intervention de la Garde sur la haute Givonne garantit leur flanc droit, tandis que, à gauche, la bataille est entrée dans une nouvelle phase.

Le 3e zouaves a quitté les abords nord-est de Daigny pour regagner ce village, quand il est pris entre deux feux. Il reflue sur les hauteurs sous une pluie de balles et d'obus et se jette en désordre, après des pertes sérieuses, dans les jardins et le parc au nord du village. Le général de Lartigue a un cheval tué sous lui; il est atteint de trois éclats d'obus. Le colonel d'Andigné, son chef d'état-major, est blessé à deux reprises, après avoir été démonté lui aussi. Quant au 3e zouaves, il est coupé en deux fractions. L'une, la moins considérable, sous les ordres du commandant Hervé, se porte sur les hauteurs de la rive gauche, près du 3e tirailleurs et rejoint ensuite le reste de la division. L'autre, avec l'aigle, gagne la frontière belge par Olly, puis Rocroi, Signy-le-Petit et Hirson, d'où elle est dirigée par voie ferrée, le 5 septembre, sur Paris[1].

Désormais il n'y a plus aux abords de Daigny, devant les Saxons et les Bavarois, que deux bataillons du 31e (2e et 3e). prolongés à gauche par huit compagnies, quatre du 1er chasseurs et quatre du 78e, qui couvrent les batteries de la division Pellé. Vers 9 heures, le 58e (division Grandchamp) renforce le 31e[2].

---

1. Avec 300 hommes de divers corps (56e, 1er chasseurs, 3e tirailleurs, etc.) [Rapport du commandant Warnet, 6 septembre; Rapport Hervé, 2 septembre, reproduits par la *R. H.*).

2. *R. H.*, III, 1906, 394.

X

PRISE DU COMMANDEMENT PAR DUCROT

La blessure du maréchal. — Désignation de Ducrot. — Sa prise de commandement. — Ses idées sur la situation. — Ses ordres. — La concentration sur le plateau d'Illy et la retraite sur Mézières. — Évacuation de Bazeilles. — Retraite des brigades Reboul et Alleyron. — Renforts reçus par les Bavarois. — Occupation de la villa Beurmann. — Défense de la maison Bourgerie. — Incendie de Bazeilles.

Cependant, une série d'incidents a encore aggravé la situation de l'armée de Châlons.

Au point du jour, aucun renseignement n'étant parvenu au maréchal de Mac-Mahon, il attend impatiemment, lorsque, vers 4h 30, il reçoit un mot du général Lebrun portant qu'il est attaqué par des forces considérables. Au même instant, un officier de la division Margueritte vient lui annoncer qu'à minuit une forte colonne d'infanterie a traversé Pouru-aux-Bois, mais qu'à 3 heures du matin son avant-garde n'avait pas encore dépassé Francheval [1]. Il prescrit aussitôt au sous-chef d'état-major général, lieutenant-colonel Tissier, de rassembler le convoi du grand quartier général, qui se dirigera sur Mézières au premier ordre [2]. Puis il galope vers le 12e corps, afin de se « rendre compte de la position de l'ennemi et de pouvoir ainsi donner des ordres de mouvement, soit dans la direction de l'ouest, soit dans celle de l'est ». En arrivant sur les hauteurs qui dominent Bazeilles, il rejoint la division Vassoigne, dont la première ligne, vivement engagée, lui paraît tenir les Bavarois « à distance ». Il constate que ceux-ci sont isolés, avec leur gauche à la Meuse et leur droite fort en l'air. Il songe

---

1. Souvenirs inédits; *R. H.*, III, 1906, 664, d'après les notes du général de Vaulgrenant; Rapport Lebrun, *R. H.*, IV, 1906, 409.

2. *R. H.*, III, 1906, 665, d'après les notes du général Kessler, 5 janvier 1904. Le lieutenant-colonel Tissier arriva vers 2 heures à Mézières, ayant quitté Sedan vers 9 heures, avec tous les papiers du maréchal (général Vinoy, 54).

même « à profiter d'une attaque aussi décousue »[1]. Puis il court à l'ouest de La Moncelle, où il compte trouver Lebrun. Il n'aperçoit aucune troupe ennemie en avant du bois Chevalier. Il se remettait en marche sur Daigny, quand un obus saxon éclate devant lui, brise la jambe de son cheval et l'atteint à la hanche. Il pense d'abord n'avoir qu'une contusion, mais l'état de sa monture l'oblige à mettre pied à terre. Afin de juger de la gravité de sa blessure, il y porte la main et enfonce le doigt jusqu'au projectile. La douleur est telle qu'il perd connaissance. En revenant à lui, il sent qu'il est non seulement hors d'état de remonter à cheval, mais même de diriger les opérations[2]. Il est 6 heures environ[3].

Jugeant que, des commandants de corps d'armée, Ducrot est le plus apte à le remplacer, Mac-Mahon croit devoir le désigner. C'est aller à l'encontre des règles habituelles, puisque Wimpffen et Douai auraient à faire valoir une ancienneté supérieure. Quoi qu'il en soit, le maréchal envoie le commandant de Bastard au chef d'état-major général Faure, avec mission de le prier de prévenir Ducrot. Bastard, n'ayant pas trouvé le général Faure, se met à la recherche de Ducrot, mais il est grièvement blessé, lui aussi.

Sur les entrefaites, Mac-Mahon a été rejoint par le chef d'état-major général, qu'il prie d'envoyer deux autres officiers à Ducrot. Le commandant Riff et le capitaine Kessler partent à sa recherche et, après un temps assez long, finissent par le trouver à l'ouest de Givonne. Il est déjà 7h 45[4].

---

1. Notes Vaulgrenant citées par la *R. H.*

2. Souvenirs inédits. Le point où fut blessé le maréchal est marqué par une petite croix de pierre sans inscription, près de l'intersection du chemin de La Moncelle à Balan et de la cote 212 à Bazeilles (Lieutenant-colonel Rousset, II, 305).

3. Voir les heures indiquées par la *R. H.*, III, 1906, 664, d'après l'*Enquête* et les notes des généraux Kessler, Riff et de Vaulgrenant ; elles varient de 5h 45 à 6h 15.

4. Souvenirs inédits ; *R. H.*, III, 1906, 667, d'après les notes des généraux Kessler et Riff. Suivant les Souvenirs inédits, le commandant Riff doit en même temps prévenir les chefs des 5e, 7e et 12e corps.

Lorsque Ducrot reçoit cette communication, son premier mouvement est de lever les bras au ciel : « Que voulait-il faire ici, grand Dieu ! » Son visage exprime le découragement et le désespoir. Autour de lui, il y a un moment de silence et de poignante émotion [1].

Le général n'a reçu « aucune instruction du maréchal » ; il ignore absolument si ce dernier voulait livrer une bataille offensive ou défensive, marcher sur Montmédy ou se retirer sur Mézières. Il ne sait rien de la situation d'ensemble. Dans ces conditions, il se voit acculé à prendre un parti immédiat. Il le fait sans hésitation [2], avec une décision et une lucidité qui montrent la trempe de son caractère.

Dès le soir du 30 août, la situation lui paraissait très grave ; il jugeait que la retraite au nord-ouest s'imposait pour l'armée. C'est dans ces vues qu'il prépare la marche du 1er corps sur Illy le 31 août, et il n'y renonce que sur l'ordre formel de Mac-Mahon [3]. Le matin du 1er septembre, avant de recevoir les communications du commandant Riff et du capitaine Kessler, il voit des hauteurs à l'ouest de Givonne des masses ennemies cheminant du sud au nord sur les crêtes opposées, à 2 kilomètres environ, et leur fait envoyer quelques obus. Au même instant, un paysan lui apporte un billet du maire de Villers-Cernay, annonçant que, depuis le matin, « de nombreuses troupes prussiennes » traversent ce village et Francheval. L'intention de l'ennemi lui paraît évidente : il veut déborder le 1er corps et couper notre retraite par Illy. Nous allons être enveloppés, si une prompte décision n'est prise [4].

Au sujet de l'heure de la prise de commandement de Ducrot, voir la *R. H.*, *ibid.*; les heures indiquées varient de 7 heures à plus de 8h 30 (déposition de Ducrot au conseil d'enquête sur les capitulations, Journal du commandant Corbin ; Notes du capitaine Peloux, du colonel Robert, du commandant Rouff, du capitaine Achard, des généraux Kessler, Riff et Broye). D'après le général Bonnal, les premiers ordres sont donnés entre 8 heures et 8h 30 (A. Duquet, *Encore la retraite à Sedan*, 113).

1. Docteur Sarazin, 119.
2. Général Ducrot, 22.
3. Voir *suprà*, p. 466.
4. Général Ducrot, 21-22.

Se tournant vers son état-major : « Messieurs, dit-il, je suis chargé du commandement ; nous n'avons pas un instant à perdre ; il faut se concentrer immédiatement en arrière sur le plateau d'Illy ; quand nous serons tous là, nous aurons notre retraite assurée et nous verrons ce qu'il y aura à faire [1]. « Cette décision est accueillie avec stupeur par l'entourage du général, qui ne voit pas encore la situation sous le même angle. Son chef d'état-major, colonel Robert, risque des observations : « La retraite en ce moment, c'est le déshonneur, c'est une affreuse déroute ! » Un aide de camp ajoute quelques mots : « Tout va bien. La journée ne fait que commencer. On peut attendre. » — « Attendre quoi ? » s'écrie Ducrot ; « que nous soyons complètement enveloppés ? Il n'y a pas un instant à perdre. Exécutez mes ordres, trêve de réflexions ! [2] » Le colonel Robert fait encore observer qu'il serait au moins nécessaire de prévenir l'empereur. « Que l'empereur aille se faire f... où il voudra, s'écrie Ducrot, c'est lui qui nous a mis dans ce pétrin ! [3] »

Vers 8 heures, il fait « prévenir les commandants de corps d'armée que l'armée entière va se concentrer sur le plateau d'Illy » ; il ordonne au général Forgeot de faire filer immédiatement tous les *impedimenta* de l'artillerie ; il adresse les mêmes prescriptions à l'intendance [4]. Il s'enquiert de la praticabilité des bois de La Falizette, au nord de la presqu'île d'Iges, auprès d'un officier du pays, le capitaine Debord [5].

---

1. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ducrot, citée par la *R. H.*, III, 1906, 639. Cette idée de la concentration sur le plateau d'Illy, préliminaire à la retraite vers Mézières, est bien celle du général. Il y revient dans plusieurs de ses écrits, comme le montre la *R. H.*, *ibid.*

2. Général Ducrot, 22 ; docteur Sarazin, 121 ; Notes du colonel Robert ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ducrot, citée par la *R. H.*, III, 1906, 671.

3. Notes du colonel Robert, *loc. cit.* L'instant d'auparavant, Ducrot est passé près de Napoléon III sans lui parler, sans même ralentir son cheval devant ce « César inutile, triste et indécis » (docteur Sarazin, 119).

4. Général Ducrot, 24. D'après une lettre du docteur Sarazin à Mme Ducrot, 4 septembre 1870, et les Souvenirs du général Wolff, il prévient le colonel Robert que la retraite est sur Mézières (*R. H.*, III, 1906, 672).

5. Procès Wimpffen-Cassagnac, *Gazette des tribunaux* du 14 février 1875, déposition Debord.

Les 5e et 7e corps paraissent n'avoir pas reçu d'ordre de lui; un fait certain est qu'ils ne font aucun mouvement[1]. Quant aux 1er et 12e corps, ils vont effectuer une rupture de combat en échelons par la droite. Le 12e corps, se retirant le premier, contournera les fronts est et nord-est de la place, sous leur protection. La division Wolff, à la gauche du 1er corps, restera en arrière-garde, puis se jettera dans le bois de la Garenne, qu'elle défendra pied à pied. Le divisionnaire, qui reçoit cet avis de la bouche même de Ducrot, va aussitôt reconnaître dans la direction d'Illy[2]. Quant aux divisions Pellé et L'Hériller, elles vont « prendre une position intermédiaire entre le plateau d'Illy et les hauteurs à l'ouest de la Givonne », de façon à protéger la retraite du 12e corps et de la division Wolff. Quelques-uns de leurs éléments entament même ce mouvement rétrograde, notamment la 2e brigade du général Pellé[3]. Ducrot a d'abord l'intention de replier immédiatement la brigade Kerléadec à l'ouest de la Givonne. Puis il se ravise et la maintient sur la rive gauche, afin de garder le plus longtemps possible Daigny, le « seul point où il existe un pont pour le passage de l'artillerie ennemie »[4], détail d'ailleurs inexact.

Ses ordres donnés, Ducrot galope vers le 12e corps, afin de hâter son mouvement. Il trouve Lebrun pied à terre, venant de recevoir une contusion : « Vous a-t-on communiqué mes ordres? Avez-vous commencé le mouvement? » demande Ducrot. — « Je vous ferai remarquer, répond Lebrun, que nous avons l'avantage ; les Bavarois reculent ; nos soldats vont bien, ce serait dommage de ne pas en profiter. Je crains qu'un mouvement de retraite ne les décou-

1. *R. H.*, III, 1906, 671, note 4.
2. Extraits de la Vie militaire du général Wolff, *R. H.*, III, 1906, 421.
3. *R. H.*, III, 1906, 673, d'après l'Historique de la division Pellé, *ibid.*, 445. Le général Ducrot, *loc. cit.*, 26, écrit que les deux divisions se retirent « à hauteur du bois de la Garenne... dans un ordre parfait ».
4. Général Ducrot, 27. Pour ce qui concerne la prise de commandement de Ducrot, voir aussi les Souvenirs du capitaine Peloux, *R. H.*, III, 1906, 419 ; A. Duquet, *Encore la retraite à Sedan*, 24 ; le même, *La victoire à Sedan*, 17, 151.

rage et ne se change bientôt en déroute [1]. — Mon cher ami, reprend Ducrot, il n'y a pas à hésiter ; pendant que l'ennemi nous amuse de votre côté, il est en train de manœuvrer pour nous envelopper. Ce qui se passe ici n'est pas sérieux ; la véritable bataille sera bientôt derrière nous, du côté d'Illy. Vous voyez bien, ajoute le général, en lui montrant les hauteurs qui s'étendent du Calvaire d'Illy à Floing, vous voyez bien ce grand plateau : il faut concentrer notre armée dans cette direction. Cela fait, notre gauche solidement appuyée à Illy, notre droite couverte par Sedan, nous serons en bonne situation. Si je me suis trompé..., si l'ennemi ne vient pas... sur nos derrières et se borne à nous attaquer de front, eh bien ! nous ferons un retour offensif sur notre centre et nous le précipiterons dans le ravin de Givonne. Je vous le répète, il n'y a pas d'hésitation à avoir. Exécutez mes ordres. » Lebrun s'incline, non sans regret, devant cette injonction [2]. Toutefois, il ne s'y conforme qu'au bout de trois quarts d'heure environ et quand Ducrot lui a envoyé le capitaine Peloux, avec l'ordre d'effectuer sa retraite « sans plus tarder ».

On doit faire remarquer que, si l'idée du général est juste, ses dispositions sont très fautives. Pour préparer une concentration de l'armée « sur le plateau d'Illy », préliminaire à une retraite sur Mézières, il ne suffit pas de ces indications vagues aux 1er et 12e corps ; il faudrait faire choix de posi-

---

1. Général Ducrot, 23-24. L'argument le plus saillant du général Lebrun (Rapport reproduit par le général de Wimpffen, 209-210) est que le mouvement présentera des difficultés sérieuses, le bois de la Garenne ne pouvant être traversé que « par une ou deux routes au plus, sur lesquelles il serait difficile à l'artillerie de marcher ».

2. Général Ducrot, 23-24 ; le rapport du général Lebrun (général de Wimpffen, 209-210) confirme l'essentiel de cette version. Toutefois, il précise que la droite du 12e corps doit se replier sur Foud-de-Givonne et le bois de la Garenne, de façon à se joindre au 7e corps. Les 1er et 5e corps suivront ce mouvement par échelons. Puis les quatre corps forceront le passage par Illy sur la ligne de retraite Floing-Mézières. Ducrot n'aurait pas insisté pour l'exécution immédiate de ses ordres, ce qui ne cadre guère avec son caractère bien connu. C'est au bout d'une demi-heure seulement qu'il aurait renouvelé son ordre et que Lebrun s'y serait conformé. Nous devons ajouter que les Notes du colonel Robert (*La journée de Sedan*, 123-124) paraissent confirmer la version de Lebrun.

tions de repli plus étendues que ce « plateau d'Illy », qui ne justifie guère cette dénomination; il faudrait surtout échelonner au nord-ouest les 5e et 7e corps, en assignant à chacun d'eux, ainsi qu'aux 1er et 12e, des lignes de marche bien nettes. Ducrot ne paraît pas s'inquiéter du mouvement de la gauche allemande par Donchery, mouvement qu'il ignore sans doute. Ses ordres, tels qu'ils sont donnés, ne peuvent provoquer qu'une dangereuse accumulation de forces et un immense désordre autour du Calvaire d'Illy.

Quoi qu'il en soit, il est convenu que la division Vassoigne se retirera la première au nord de Fond-de-Givonne; la division Grandchamp, puis celle du général Lacretelle suivront. Le 1er corps ne commencera sa retraite que lorsque le 12e aura complètement occupé la position au nord de ce village[1].

C'est vers 9 heures que Lebrun envoie au général Vassoigne l'ordre d'évacuer Bazeilles et de se porter par les hauteurs sur Fond-de-Givonne[2]. Des fractions d'infanterie de marine viennent justement d'opérer des retours offensifs partiels, qui ont dégagé le secteur ouest de Bazeilles. Le 3e bataillon du régiment du Corps, menacé dans son flanc gauche et ses derrières, a dû se retirer sur la place du Marché, en se reliant au 2e bataillon du 2e régiment, demeuré en position[3]. La retraite de la division Vassoigne en est facilitée.

Vers 9^h 30, lorsque l'ordre parvient au général Reboul « de se replier lentement vers le nord », il était « plein d'espoir sur le résultat de la bataille »[4]. Malgré l'étonnement que lui cause la retraite, il rassemble ce qu'il peut de sa brigade au nord de Bazeilles, en déployant ses unités de façon

1. *R. H.*, III, 1906, 675, d'après la déposition Lebrun au Conseil d'enquête sur les capitulations, et en contradiction avec *Bazeilles-Sedan*, 103, dont la version paraît peu vraisemblable. Les publications du général Ducrot ou de son état-major ne confirment pas ces détails, d'ailleurs contredits par le mouvement de la division Pellé.
2. *R. H.*, III, 1906, 676, d'après le Journal de la division.
3. *État-major prussien*, II, 1171.
4. *R. H.*, III, 1906, 677, d'après le rapport du général Reboul

à offrir moins de prise aux obus venant de la rive gauche de la Meuse. Puis il opère son mouvement en échelons, « dans le plus grand ordre »[1]. Mais de nombreuses fractions avisées trop tard ou déjà cernées par l'ennemi sont restées dans le bourg ou se replient isolément[2]. Les premières mettront bas les armes après une résistance acharnée.

Le colonel Alleyron commande la 2e brigade, remplaçant Martin des Pallières, blessé le 31 août. Lui aussi reçoit vers 9h 30 l'ordre de la retraite. Les 2e et 3e bataillons du 2e régiment sont encore « engagés face à l'ouest en dehors de Bazeilles », entre ce bourg et la cote 161 ; leurs chefs sont hors de combat. Néanmoins, on parvient à grouper autour de l'aigle douze ou treize compagnies sous les ordres de l'adjudant-major Brunot. Vers 10h 30, elles suivent la brigade Reboul vers Fond-de-Givonne, « sans trop souffrir du feu de l'artillerie ennemie »[3]. Des fractions engagées vers Monvillers se replient isolément sur le même point, ainsi qu'une partie du 3e régiment.

Bazeilles reste occupé par des groupes confus appartenant aux quatre régiments d'infanterie de marine, mais surtout au 3e. Les 8e et 9e batteries du 14e opèrent péniblement leur retraite, sans toutefois abandonner aucune de leurs pièces, et vont se reconstituer à Fond-de-Givonne. La 1re du 19e demeure en position au nord-est de Balan[4].

Ces mouvements donnent beau jeu aux Bavarois, qui viennent de recevoir de nouveaux renforts. Le 7e chasseurs a pénétré dans le secteur sud-ouest; deux de ses compagnies poussent jusqu'à la place du Marché et y relèvent

1. Rapport Lebrun; Journal de la division Vassoigne, *R. H.*, IV, 1906.

2. Le sous-lieutenant Bouguié, avec une quarantaine d'hommes de la 2e compagnie du 1er bataillon du 1er régiment, gagne Balan par la lisière ouest; de même le commandant Bonnet atteint Balan avec 200 hommes environ des 2e et 3e bataillons. « Une fraction importante » du 4e régiment se groupe à la briqueterie sur la route de Balan, vers la cote 161, et « fait face à l'ouest » (*R. H.*, d'après des renseignements fournis par le général Bouguié, le commandant Camus et le colonel Buisson d'Armandy).

3. *R. H.*, III, 1906, 678, d'après des renseignements provenant des lieutenants-colonels Reboul et Dumesnil. Deux autres compagnies, sous les ordres du capitaine Disnematin-Dorat, rejoignent ensuite les précédentes.

4. *R. H.*, III, 1906, 678.

le 3e bataillon du régiment du Corps, à peu près sans cartouches. Puis, vers 10 heures, les trois bataillons de la 4e brigade encore disponibles entrent à leur tour en ligne, venant de l'est. Le 3e du 10e régiment pousse les 9e et 10e compagnies dans la partie sud du parc de Monvillers, tandis que les deux autres pénètrent dans Bazeilles par une rue parallèle à la route de Douzy et au nord de celle-ci. Ces dernières atteignent la grand'rue, entre le 2e bataillon du régiment du Corps et les fractions du 1er chasseurs embusquées dans un pavillon à l'angle sud-ouest du parc de Monvillers. Le 13e régiment suit, le 1er bataillon pénétrant dans Bazeilles, le 2e dans le parc [1].

Peu à peu les Bavarois progressent de ces deux directions vers le nord, le long de la grand'rue, et se rapprochent de la villa Beurmann; d'autres venant du parc de Monvillers la tournent par le nord-est. Les derniers groupes d'infanterie de marine l'évacuent aussitôt et le 3e bataillon du 10e en prend possession. Une partie des assaillants poursuit nos soldats jusqu'aux dernières maisons de Bazeilles sur la route de Balan et s'en empare.

Cependant, le 7e chasseurs, dépassant la place du Marché, chemine, deux compagnies à travers le bourg et deux le long de la lisière ouest, au dehors. Puis ces dernières tournent à droite, et toutes, jointes à des fractions du 1er bataillon du 13e régiment, occupent le secteur nord-ouest. Vers 11 heures, Bazeilles est presque entièrement aux Bavarois. Ils n'ont plus à combattre que des groupes isolés qui leur opposent la plus vigoureuse résistance. Le plus connu est celui de la maison Bourgerie, à la sortie nord-ouest, sur la route de Balan. Une centaine d'hommes s'y sont établis sous les ordres du commandant Lambert, déjà blessé. Les capitaines Aubert, Bourgey, Delaury, Picard, les sous-lieutenants Saint-Félix et Escoubet, le sergent Poitevin [2] le secondent

1. *État-major prussien*, II, 1172.
2. Rapport du commandant Lambert, extrait reproduit par M. Ardouin-Dumazet, *Figaro* du 11 janvier 1901; *R. H.*, III, 1906, 679. D'autres documents signalent la présence du capitaine Ortus.

de toute leur énergie. Aubert, prenant un fusil, se place à l'une des fenêtres et paye d'exemple, montrant « une merveilleuse adresse ». Voyant que nous allons être entourés, Lambert engage les officiers présents à se retirer, en le laissant avec quelques hommes. Aucun d'eux ne veut y consentir. Bientôt les Bavarois les cernent entièrement ; ils amènent du canon. La maison est dans le plus déplorable état. Portes et fenêtres sont percées à jour ; une partie de la toiture a été enlevée par un obus. Malgré tout, le combat continue jusqu'à la « dernière cartouche ». Il faut se résigner à la reddition. Mais les Bavarois, exaspérés par cette longue résistance, poussent des cris de mort qui ne permettent d'attendre aucun quartier. Les soldats ne s'y trompent pas et veulent « sortir à la baïonnette ». Lambert les arrête et se présente seul à la porte. Aussitôt vingt lames cherchent sa poitrine. Il serait sûrement massacré, si le capitaine bavarois Lissignolo ne se jetait bravement entre lui et les assaillants [1].

L'incendie de Bazeilles a commencé la veille : nos adversaires le continuent et se livrent contre des malheureux sans défense, des vieillards, des femmes et des enfants, à des représailles que rien ne saurait excuser [2].

---

1. Rapport cité. D'après un interview du général Lambert publié dans le *Figaro* du 28 juin 1896, 2 officiers et 17 hommes, qui s'étaient rendus un peu plus loin de la même manière, furent aussitôt fusillés. Suivant le général Lebrun (confidences à M. Alfred Darimon), cet épisode des « Dernières cartouches » aurait été fortement dénaturé par la légende (*Figaro* du 27 mars 1899).

2. Sur 423 maisons, 37 ont été incendiées par les obus allemands ; 363 sont brûlées à la main, avec du pétrole, des bougies et des allumettes. Il n'en reste que 23 intactes, toutes dans les écarts. Dans Bazeilles même rien n'est épargné. Des soldats allemands mettent encore le feu à des masures le 3 septembre (lettre du maire de Bazeilles au général Lebrun, *op. cit.*, 299) ; 43 habitants des deux sexes furent tués ; les pertes matérielles auraient atteint 5 millions d'après un relevé officiel. Dans une lettre du 20 juin 1871 à l'*Allgemeine Zeitung*, le général von der Tann a tenté de dégager la responsabilité de ses Bavarois. Mais il s'est attiré un démenti du maire de Bazeilles (*Écho de Givet*, 5 août 1871). Une lettre du duc de Fitz-James au *Standard*, 12 septembre 1870, confirme les accusations de ce magistrat. Il y a d'ailleurs aux archives de Sedan une lettre adressée, le 29 septembre 1870, au commissaire de police par l'autorité allemande, pour interdire des quêtes en faveur des pauvres de Bazeilles, par cette raison que ces quêtes constituent « un blâme et une fausse interprétation de la sentence rendue contre ce village » (général Lebrun, 298). Voir *ibid.*, 302, une liste nominative d'habitants de Bazeilles tués les 31 août et 1er septembre.

Vers midi, le bourg est presque tout entier en flammes, au point que les pionniers doivent ouvrir un chemin permettant de le contourner à travers le parc de Monvillers. Les trois bataillons restés au pont du chemin de fer se portent à la lisière sud [1].

Sur les entrefaites, l'empereur a vu des environs de Balan le mouvement rétrograde de la division Vassoigne. Bien qu'il se soit assigné comme règle de ne pas intervenir dans le commandement, il envoie le capitaine d'Hendecourt demander des explications à Ducrot. Cet officier est tué en route, et c'est un autre, le commandant Guzman, qui arrive jusqu'au général. Celui-ci lui donne les motifs indiqués précédemment à Lebrun et Napoléon III ne fait aucune objection, soit qu'il s'incline devant les raisons de Ducrot, soit qu'il entende persister dans son abstention [2].

1. 1er et 2e du 11e, 9e chasseurs (*État-major prussien*, II, 1185).
2. Général Ducrot, 27-28.

XI

WIMPFFEN REVENDIQUE LE COMMANDEMENT

Billet de Wimpffen à Ducrot. — La lettre de Palikao. — Motifs de Wimpffen pour réclamer le commandement. — Ducrot et Wimpffen. — Ordres de Wimpffen. — Wimpffen et l'empereur. — Wimpffen et Lebrun. — Nouvel effort de Ducrot. — Conséquences des décisions de Wimpffen.

Les mouvements prescrits par Ducrot sont en cours d'exécution, les divisions Vassoigne, Pellé et L'Hériller, la réserve d'artillerie du 1er corps se portent sur Balan et au nord-ouest de Givonne, lorsque le général reçoit ce billet au crayon : « L'ennemi est en retraite sur notre droite. J'envoie à Lebrun la division Grandchamp. Je pense qu'il ne doit pas être question en ce moment de mouvement de retraite. J'ai une lettre de commandement de l'armée du ministre de la guerre, mais nous en parlerons après la bataille. Vous êtes plus près de l'ennemi que moi : usez de toute votre énergie et de tout votre savoir pour remporter la victoire sur un ennemi dans des conditions désavantageuses. En conséquence, soutenez vigoureusement Lebrun, tout en surveillant la ligne que vous êtes chargé de garder[1]. »

En effet, au moment de quitter Paris, Wimpffen a reçu de Palikao la lettre suivante : « Dans le cas où il arriverait malheur au maréchal de Mac-Mahon, vous prendrez le commandement des troupes placées actuellement sous ses ordres. Je vous enverrai une lettre de service régularisant cette situation et dont vous ferez usage au besoin[2]... » On peut contester la régularité de cette désignation. Il n'appartient qu'à l'empereur et, à défaut, à la régente, de nommer un commandant

1. Général Ducrot, 28. Même texte publié par la *R. H.*, III, 1906, 683, d'après l'original conservé dans les Papiers Ducrot. Dans son ouvrage, p. 162, Wimpffen donne une version un peu différente : « L'ennemi *faiblit* sur notre droite » au lieu de « est en retraite sur notre droite » ; « *positions* désavantageuses » au lieu de « conditions désavantageuses ».

2. Datée du 29 août, général de Wimpffen, 124.

d'armée. Mais l'ancienneté seule crée à Wimpffen des droits beaucoup plus certains, Comment n'en fait-il pas usage, dès qu'il apprend la blessure du maréchal[1] ?

A l'en croire, il ne reçoit cet avis que lorsque Ducrot a déjà donné certains ordres. Il juge à propos de les laisser exécuter. « Toutefois, vers 9 heures, voyant la gauche du 1er corps opérer un mouvement de retraite assez prononcé et se diriger vers le milieu du bois de la Garenne », il se décide à faire usage de la lettre du ministre. Ducrot lui a fait connaître que « son intention était de se retirer sur Illy; mais ses bataillons, au lieu de suivre cette direction », exécutent « un changement de front en arrière sur l'aile droite », en se rapprochant du Vieux-Camp.

Wimpffen considère ce mouvement comme fort dangereux : la route (?) est « difficile à suivre pour plusieurs corps d'armée » ; il faut « parcourir au moins 6 kilomètres, espace fort long pour des troupes déjà fatiguées par cinq heures de lutte » : on doit s'attendre à ce que l'ennemi, qui se sait en forces et prévoit ce mouvement, se jette sur nous avec d'autant plus d'ardeur qu'il va nous refouler « sur des troupes nombreuses ayant pris position pour nous barrer passage »[2]. Il semble que ces raisons ne soient pas les véritables; du moins elles ne reflètent pas le sens général du billet à Ducrot et ne s'accordent pas avec les faits. Ce n'est pas la gauche, mais la droite du 1er corps qui a battu en retraite. Elle ne fait pas un changement de front en arrière sur sa droite, mais sur sa gauche.

---

1. C'est-à-dire à 8 heures (Rapport du général de Wimpffen daté du 5 septembre 1870, *De Freschwiller à Sedan*, 96). Dans d'autres documents, Wimpffen écrit 7h 30 ou 7h 15 (*op. cit.*, 193, 158).

2. Rapport du 5 septembre cité. Dans son livre, p. 158, Wimpffen écrit simplement qu'il comptait « sur les péripéties de la bataille pour trouver une combinaison moins désastreuse et qui ne livrerait pas l'armee à l'ennemi avant d'avoir au moins épuisé tout ce qu'on pouvait espérer des chances d'une lutte héroïque... » Plus loin, p. 163, il mentionne la combinaison suivante qu'il espérait réaliser : « Écraser la gauche de l'ennemi formée des deux corps bavarois (*sic*) ; puis, les ayant battus et jetés à la Meuse, revenir avec les 12e et 1er corps vers les 5e et 7e pour combattre, avec toute l'armée réunie, l'aile droite des Allemands. » On voit combien, longtemps après les événements, il se rend peu compte de la situation. Rien, d'ailleurs, n'indique qu'il ait eu cette pensée pendant la bataille.

La vérité paraît tout autre. Wimpffen a cru remarquer que la droite du 12e corps refoulait les Bavarois. La retraite prescrite par Ducrot est en contradiction avec ce succès apparent : Wimpffen entend s'y opposer[1]. Il croit avoir en main la possibilité d'une victoire et cette facilité d'illusions tient à son caractère, dont la note dominante est une excessive vanité. La proclamation qu'il vient d'adresser, sans droit, à ses compatriotes de l'Aisne, sa lettre du 5 septembre 1870[2] en sont les témoignages. Dans cette dernière, il se targue ingénument de son « initiative », de sa « prompte décision », de son « énergie . » Il a « bravé le danger » plus qu'il ne l'avait encore fait de sa vie ; « mais les projectiles ennemis semblaient ne vouloir que bruire autour de lui. » Dans un autre document[3], il mentionne sa revendication du commandement comme un « acte de dévouement sublime ».

A cette vanité peu ordinaire, il joint une forte dose d'égoïsme, ainsi qu'en témoigneront son attitude après la capitulation et les avantages personnels qu'il réclamera des Allemands. Il pousse ce culte du *moi* jusqu'à l'inconscience, au point de solliciter de ses vainqueurs des attestations sur sa conduite au 1er septembre[4]. Dans ces conditions, dépourvu comme il l'est de hautes aptitudes militaires, ignorant par surcroît la situation réelle de l'armée, on ne peut être surpris qu'il ait une foi naïve en son étoile pour la sauver.

Dès que Ducrot reçoit son billet, il part au galop à sa recherche et le rencontre un instant après : « Je ne viens pas, dit-il, vous contester le commandement, quoique je l'aie reçu du maréchal... et qu'il m'ait été confirmé par l'empereur. Ce n'est pas le moment d'élever de pareils conflits... Mais

1. Wimpffen et Corra, *La bataille de Sedan, Les véritables coupables*, 16.
2. *De Freschwiller à Sedan*, 149. Voir en outre ses rapports et ses publications.
3. Note, *ibid.*, non signée, mais émanant sûrement de Wimpffen.
4. Général de Wimpffen et Corra, 147 et suiv. : note de l'État-major prussien établie sur l'ordre de Moltke et la demande de Wimpffen ; lettre de Moltke du 3 novembre 1874 ; lettre du même, 8 janvier 1872 ; lettre de Bismarck, 9 janvier 1872.

permettez-moi de vous faire observer que je suis en présence des Prussiens depuis près de deux mois, que, mieux que vous, je connais leur manière de faire, que j'ai étudié la situation, le terrain, qu'il est évident pour moi que l'ennemi est en train de manœuvrer pour nous envelopper. Je l'ai vu de mes yeux et ce billet que voici du maire de Villers-Cernay... ne peut laisser aucun doute. Au nom du salut de l'armée, je vous adjure de laisser continuer le mouvement de retraite. Dans deux heures, il ne sera plus temps. »

Wimpffen n'est nullement convaincu. Pourquoi battre en retraite quand le 12e corps a l'avantage ? Nous n'avons que de la cavalerie sur nos derrières. Inutile de s'en inquiéter. Il faut réunir tous nos efforts pour écraser ce qui est devant Lebrun. Vainement Ducrot insiste encore sur l'importance de conserver la « porte de sortie » d'Illy. Comme Wimpffen ne paraît pas comprendre, le général lui montre sur sa carte la presqu'île d'Iges et l'étroit passage entre elle et la frontière. « Si l'ennemi s'en empare, nous sommes perdus. » Wimpffen n'en suit pas moins son idée. «... Pour le moment, Lebrun a l'avantage, il faut en profiter. Ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, c'est une victoire !

— Ah ! il vous faut une victoire ? Eh bien ! nous serons trop heureux si nous avons une retraite ce soir[1] ! »

Malgré tout, Wimpffen prescrit à Ducrot de reprendre ses premières positions ; il renforce même sa gauche de la brigade Saurin du 5e corps, quoique le général regarde ce renfort comme inutile[2]. Puis il se rend auprès de Lebrun. En suivant la route de Givonne à Sedan, il rencontre l'em-

1. Général Ducrot, 31 ; *R. H.*, III, 1906, 686, d'après le Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ducrot. Le général de Wimpffen ne mentionne nulle part cette conversation, qui paraît pourtant très vraisemblable. Voir au sujet de cette prise de commandement deux notes de Ducrot, *ibid.*, 411 et 416 ; général Lebrun, 109-150 ; le rapport du général de Wimpffen, 3 septembre, *ibid.*, 402 ; la lettre à un ami, sans date (général de Wimpffen, 294). — Ce général s'est plaint de ce que l'état-major du maréchal l'ait abandonné pour suivre le blessé dans Sedan. Une lettre du général Faure, 1er septembre 1871, *R. H.*, III, 1906, 405, met cette accusation à néant.

2. Rapport Wimpffen du 5 septembre ; général Ducrot, 31 ; mouvement opéré à 10 heures d'après le Journal de la brigade Nicolas (général de Wimpffen, 373 et suiv.).

pereur qui lui demande des nouvelles : « Sire, dit-il, les choses vont aussi bien que possible et nous gagnons du terrain. » Napoléon III fait remarquer qu'un gros corps ennemi déborde notre gauche. « Eh bien! tant mieux, il faut les laisser faire; nous les jetterons dans la Meuse et nous gagnerons la victoire [1]. » Puis le général se remet à la recherche de Lebrun. A peine l'a-t-il trouvé, qu'il lui enjoint d'arrêter immédiatement le mouvement commencé au 12e corps. « Je ne veux pas, dit-il d'un ton péremptoire, de... retraite sur Mézières; si l'armée devait opérer sa retraite, ce serait sur Carignan et non sur Mézières. Mais nous n'en sommes pas encore là. » Le 12e corps va reprendre les positions qu'il vient d'abandonner et qu'il avait « admirablement » défendues jusque-là. Il aura « les honneurs de la journée ».

Lebrun risque des objections : comment reprendre un grand village comme Bazeilles, où l'ennemi vient de s'installer en forces, avec des troupes mises en désordre et atteintes dans leur moral par cette retraite? Wimpffen ne veut rien entendre. Il faudra reprendre Bazeilles « coûte que coûte ». La confiance du général est entière. Elle se traduit par une exaltation visible dans son langage et son maintien. Il doit faire effort pour écouter les objections [2].

Sur les entrefaites (10h 15), Ducrot revient auprès de Wimpffen, lui renouvelant son avis sur l'urgente nécessité du mouvement vers Illy. Ses instances restent vaines. Le

---

1. Prince de La Moskowa, Quelques notes intimes sur la guerre de 1870, *Le Correspondant* du 10 décembre 1898, 965-971 ; lettre des aides de camp de l'empereur, *Indépendance belge* du 16 septembre 1870. Dans sa relation publiée par le *Moniteur universel* du 22 juillet 1871, le général Pajol prête d'autres expressions à Wimpffen : « Que Votre Majesté ne s'inquiète pas ; dans deux heures, je les aurai jetés dans la Meuse ! » Le général Castelnau prit alors la main de Pajol et lui dit : « Plaise à Dieu que ce ne soit pas nous qui y soyons jetés ! » Quant à Wimpffen (p. 164), il reproduit à peu près dans les mêmes termes la première réponse qu'il fait à l'empereur : « Sire, les choses vont bien, nous regagnons du terrain. » Sur l'objection relative aux forces ennemies marchant vers notre gauche, Wimpffen aurait ajouté : « Nous allons d'abord nous occuper de jeter les Bavarois à la Meuse, puis, avec toutes nos troupes, nous ferons face à notre nouvel ennemi. »

2. Général Lebrun, 111-113; *R. H.*, III, 1906, 688, d'après la déposition de Lebrun au Conseil d'enquête sur les capitulations.

général en chef ne lui laisse pas ignorer, ainsi qu'à Lebrun, que, si l'armée ne peut se maintenir victorieusement dans ses positions, sa seule ressource sera de s'ouvrir un passage « vers Carignan et Montmédy ». Il espère encore, néanmoins, conserver avec avantage ses positions et même réussir dans ses « opérations successives » contre nos adversaires[1]. Ses illusions ne tarderont pas à se dissiper.

Est-il nécessaire d'insister sur les déplorables conséquences des mutations survenues, depuis quelques heures, dans notre haut commandement ? Autant de chefs, autant d'idées opposées. Mac-Mahon entend combattre sur place, Ducrot voudrait se retirer sur Mézières, Wimpffen cherche à foncer sur Carignan. Quelle confiance peuvent avoir des troupes ainsi tiraillées dans des directions divergentes, alors que, de tous les côtés, apparaissent les têtes de colonnes d'un ennemi accoutumé à vaincre ? La décision de Ducrot, exécutée sans perdre un instant, eût peut-être permis de sauver une fraction notable de l'armée[2]. Celle de Wimpffen assure définitivement sa perte.

1. Général de Wimpffen, 165 ; Rapport du général Lebrun, *ibid.*, 212.

2. La possibilité de la retraite sur Mézières a été passionnément discutée. Voir notamment : une lettre de Moltke à Stiehle, 5 septembre 1870, *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 277 ; général Ducrot, 25, d'après une conversation avec Blumenthal ; général Lebrun, 101, 104 ; général de Wimpffen et Corra, 137, 147, 150, 294 ; A. Duquet, *La retraite à Sedan*, 18-29 ; le même, *Encore la retraite à Sedan*, 13, 33, 71, 106 ; le même, *La victoire à Sedan*, 21, 123, 167, 289, 340 ; général Canonge, *Histoire militaire contemporaine*, II, 136, 137, 212, 213, 229 ; etc.

XII

COMBATS SUR LA GIVONNE

Sur la basse Givonne de 9 à 10 heures. — Mouvement de la brigade Marquisan. — Le combat à Daigny. — Reprise de l'offensive à la division Lacretelle. — Retraite de l'artillerie de corps saxonne. — Les Allemands à La Moncelle. — Engagement des 4e brigade bavaroise et 46e brigade. — L'artillerie saxonne et bavaroise. — Dans le parc de Monvillers. — Progrès des Allemands à La Moncelle. — Retraite du 14e de ligne. — Intervention de la 8e division prussienne. — Retraite des 22e et 20e de ligne. — L'artillerie allemande.

Cependant, le combat continue, toujours plus violent, le long de la Givonne. Vers 9 heures du matin, sur l'ordre de Lebrun, la brigade Marquisan, qui était rassemblée au saillant sud-est du bois de la Garenne, se porte à l'ouest de Daigny. Déjà le 31e, qui occupait ces hauteurs, a été renforcé par le 58e, de la division Grandchamp. Mais deux de ses bataillons sont complètement engagés et la retraite de la brigade Kerléadec rend urgente l'arrivée de renforts[1]. Il n'y a plus, continuant le feu à l'ouest de Daigny, que six batteries françaises. Encore est-ce plutôt pour fournir un appui moral à l'infanterie que pour combattre une artillerie en tous points supérieure[2]. Trois batteries, qui avaient cessé le feu, tentent de le reprendre, mais sont encore contraintes de se retirer, en abandonnant deux pièces et plusieurs caissons, faute d'attelages[3].

Quand la tête de la brigade Marquisan, 3e de marche, apparaît sur la crête à l'ouest de la Givonne, elle est assaillie par des obus qui lui causent des pertes sérieuses. Elle se déploie néanmoins à la gauche des 31e et 58e, en conservant

---

1. Voir *suprà*, p. 529.
2. 3e du 7e, 10e et 11e du 8e, 4e du 11e, 3e et 4e du 15e entre La Moncelle et Daigny (*R. H.*, III, 1906, 690).
3. 7e, 8e, 9e du 10e (*R. H.*).

deux bataillons en réserve [1], et son apparition détermine des mouvements offensifs à la droite de la division Lacretelle (14e, 22e [1er et 2e bataillons], 20e de ligne). Les 2e et 3e bataillons du 1er d'infanterie de marine, des fractions du 4e obtiennent en même temps quelques avantages aux abords et dans le parc de Monvillers. Enfin, le 3e bataillon du 22e, venant se déployer à gauche des deux autres, provoque également un mouvement en avant [2]. Nos progrès sont assez marqués pour obliger les batteries allemandes qui combattaient les nôtres à se tourner contre nos bataillons. Sur plusieurs points, ils se disposent à traverser la vallée ; les obus ennemis arrêtent nos colonnes, mais nos tirailleurs ne sont plus qu'à 300 pas de l'artillerie de corps saxonne, qui doit être ramenée en arrière [3]. Seule, la 6e légère, établie au sud du chemin de Lamécourt, ne reçoit pas d'ordre et se maintient en position.

Les autres reprennent aussitôt un feu vif et obligent nos tirailleurs à regagner le fond de la vallée. Elles réoccupent ensuite leurs premiers emplacements, renforcées par une nouvelle batterie (2e à cheval). De même, à l'est du parc de Monvillers, une batterie bavaroise (6e de 6) a été obligée de se retirer sous le feu de nos tirailleurs; une autre (5e de 6) est restée en position.

Malgré notre retraite, due peut-être aux ordres de Ducrot, la situation des faibles détachements allemands est « extrêmement difficile » à La Moncelle. Ils n'ont aucun renfort à attendre, le combat de Daigny exigeant toutes les forces disponibles de la 24e division et la 23e arrivant seulement au Rulle. Le général von Schulz, grièvement blessé, a dû être remplacé par le lieutenant-colonel von Lindemann.

---

1. 1er et 2e bataillons du 3e de marche à la gauche des 31e et 58e, le 3e en réserve à 200 mètres en arrière; 1er et 2e du 4e de marche à la gauche du 3e, 3e bataillon en réserve près du coude de la route de Bouillon (*R. H.*).

2. *R. H.*, III, 1906, 690.

3. *État-major prussien*, II, 1167. On doit faire remarquer que les documents français passent sous silence cette contre-attaque de la division Lacretelle. Il est fort probable qu'elle eut lieu néanmoins, mais sur l'initiative des troupes. Le commandement n'y fut pour rien. Il semble aussi qu'elle ait précédé, et non suivi, la prise du commandement par Wimpffen, comme l'admet l'État-major prussien.

Quant aux Bavarois, à notre approche, ils ont porté une compagnie au cimetière de La Moncelle (9e du 3e régiment) et une autre (7e du 12e) dans le secteur sud de ce village. Il n'y a plus en réserve qu'une compagnie (10e du 3e), dans le château à l'est, en sorte que le général Schumacher juge indispensable de diriger sur La Moncelle des fractions de la 4e brigade arrivant justement au sud de Bazeilles[1], et de faire entrer en ligne ses deux batteries (2e de 4 et 8e de 6).

Vers 9 heures, le prince Georges de Saxe prescrit à la 23e division d'engager une brigade, l'autre se rassemblant près du Rulle. Le général von Montbé pousse sur Bazeilles sa brigade de tête, 46e; deux de ses batteries (1re lourde et 2e légère) prennent position à l'est de Monvillers. Puis, sur la demande de la 24e division, le 101e reçoit l'ordre de couvrir la gauche de l'artillerie saxonne en remplacement du 2e *Reiter*. Les deux autres régiments de la 45e brigade, le 1er *Reiter* et deux batteries (1re et 2e lourdes) demeurent en réserve à l'ouest du Rulle.

L'artillerie allemande est donc renforcée de quatre batteries au moment le plus opportun. Peu après 9 heures, il y a un total de seize batteries (13 saxonnes et 3 bavaroises) à l'est de la Givonne[2], couvrant d'une pluie de feux la ligne de combat du 12e corps et les réserves en arrière. Lorsque la tête de la 46e brigade débouche à l'est de Bazeilles, les cartouches commencent à manquer aux Bavarois et aux Saxons engagés sur la Givonne. A la prière d'officiers bavarois, le colonel von Seydlitz fait obliquer ses bataillons vers le parc de Monvillers et engage immédiatement le régiment de tête, le 102e. Six compagnies se jettent dans l'orangerie, au saillant nord-ouest du parc, et au nord, au delà du ruisseau. Le reste demeure en réserve ou en soutien de la

---

1. Voir *suprà*, p. 520. Le 7e bataillon de chasseurs s'est déjà porté dans le secteur sud-ouest de Bazeilles (*État-major prussien*, II, 1168).

2. La 2e de 6 ne peut mettre que quatre pièces en batterie, faute de place; la 4e de 4 est obligée pour la même raison de se reporter à la gare, près de la 6e de 6 (*État-major prussien*, II, 1169).

gauche de l'artillerie[1]. Mais les défenseurs de Monvillers ont été renforcés par des fractions du 2e d'infanterie de marine qui opposent une vigoureuse résistance. Le 102e ne suffisant pas pour rétablir le combat, le général von Montbé conduit au feu le 103e. Les sept compagnies présentes[2] de ce régiment et trois compagnies du 102e renforcent celles déjà engagées dans le parc de Monvillers et au nord. Enfin, des fractions de la 4e brigade venant du sud de Bazeilles atteignent la lisière ouest de La Moncelle. Le 1er bataillon du 10e intervient au nord du chemin de Balan, le 2e au sud[3], sans que le combat en soit moins vif. Leur colonel, von Guttenberg, est blessé.

Néanmoins, la situation paraissant mieux assurée dans le parc de Monvillers et à La Moncelle, les autres bataillons de la 4e brigade sont dirigés vers Bazeilles, où, sur les entrefaites, nous avions regagné du terrain[4]. Vers 10 heures, l'intervention des deux brigades saxonne et bavaroise change la face des choses à Bazeilles et à La Moncelle. Non seulement les Allemands sont désormais à même de défendre leurs positions, mais ils peuvent passer à l'offensive.

Cette attaque est provoquée par la situation difficile des compagnies saxonnes embusquées dans les deux maisons isolées sur le chemin de Balan. Déjà elles manquent de munitions et leur résistance menace de faiblir. Notre pointe à l'est de la Givonne les a d'abord coupées de tout secours. Après notre retraite, elles reçoivent quelques renforts bavarois, sous un feu violent qui coûte à ces derniers de fortes pertes. Des fractions de trois compagnies du 10e régiment tentent de les dégager, mais elles se heurtent à la très vive résistance de tirailleurs du 14e de ligne embusqués dans une carrière, à 60 pas seulement de la maison la plus éloignée. Le major Leythaüser, qui avait essayé de les entraîner, un

---

1. *État-major prussien*, II, 1170.
2. Le 3e bataillon est à Stenay; la 2e compagnie en soutien d'artillerie.
3. Cinq compagnies seulement; les 4e et 8e sont en soutien d'artillerie; la 1re aux colonnes de munitions.
4. *État-major prussien*, II, 1171; *R. H.*, III, 1906, 693. Voir *suprà*, p. 537.

drapeau à la main, est contraint d'amener à la rescousse les compagnies restées à La Moncelle. Il traverse avec elles la Givonne, suivi des autres troupes allemandes. En même temps, les hauteurs sont attaquées du parc de Monvillers[1].

Le 14e de ligne est assailli à la fois par les Bavarois et par les compagnies saxonnes des 2e et 3e bataillons du 107e entrés dans La Moncelle. Ils atteignent le chemin creux qui va de Bazeilles à Daigny par la cote 194, nous enlevant trois pièces dont les attelages ont été tués. Malgré tout, le 14e se maintient énergiquement sur la crête à l'ouest. Deux batteries (3e et 4e du 15e), manquant de munitions, se replient sur Fond-de-Givonne vers 10h30. Quatre autres tiennent bon. Mais l'évacuation de Bazeilles et du parc de Monvillers par la division Vassoigne laisse sans appui le flanc droit du 14e de ligne. De plus, des forces nouvelles entrent en ligne au sud du chemin de Balan : les 1er et 2e bataillons du 12e régiment, les 11e et 12e compagnies du 3e ; au nord, les autres troupes bavaroises entrées dans La Moncelle[2]. Le 1er bataillon du 107e les suit sur la hauteur.

Enfin, à gauche, la 46e brigade pousse également vers Balan ; les huit compagnies du 102e entrées dans le parc de Monvillers atteignent le chemin creux de Bazeilles à Daigny ; le reste du régiment suit. Le 102e, derrière sa gauche, se rapproche de la route de Bazeilles à Balan.

Des troupes prussiennes prennent part à cette offensive. Après l'entrée dans Bazeilles des derniers bataillons de la 4e brigade (10h30), le général von Kessler met en mouvement l'avant-garde de la 8e division arrêtée à la station. Le 2e bataillon du 71e passe la Givonne au nord du parc de Monvillers ; la 5e compagnie oblique ensuite vers Bazeilles ; les autres gravissent les hauteurs avec les Saxons.

Ce n'est pas sans une « vive résistance » que le 14e de ligne évacue ses positions, après avoir infligé de lourdes pertes aux Allemands. Entre 11 heures et midi, il se retire

1. *État-major prussien*, II, 1180.
2. Sauf les 7e du 12e et 10e du 3e qui y restent en réserve (*État-major prussien*, II, 1181).

au nord-ouest ou vers Balan, où quelques fractions le poursuivent. Le 22e de ligne, découvert par ce mouvement, se replie à son tour, et le général Cambriels, qui dirige la retraite, est atteint par un éclat d'obus. Enfin, le 20e de ligne quitte également son emplacement, non sans un vigoureux retour offensif qui tient ses adversaires à distance. Nos tirailleurs gagnent la première crête à l'ouest et y arrêtent la poursuite de l'ennemi [1].

Quant au 31e, qui est à la gauche du 20e, il se maintient jusqu'à 1 heure en face de Daigny et de Petite-Moncelle, sans même avoir besoin d'engager son 3e bataillon. La brigade Marquisan conserve, elle aussi, « la plus ferme attitude » jusqu'à la même heure. A plusieurs reprises, elle arrête par son feu les tentatives de l'ennemi pour franchir le ravin de Givonne, en amont de Daigny [2].

La retraite de l'infanterie oblige nos dernières batteries à se retirer également, après avoir essayé de se soustraire par de fréquents changements de position au feu écrasant de l'adversaire [3]. Les Allemands occupent la crête où nous étions installés. Il n'y reste que deux bataillons bavarois (2e du 10e et 1er du 1er); le reste va se remettre en ordre dans le ravin de la Givonne. Vers midi, les Saxons couvrent un large front au delà des chemins de Balan à La Moncelle et à Bazeilles [4].

---

1. *R. H.*, III, 1906, 695, d'après les Historiques des 14e et 20e de ligne. L'État-major prussien, II, 1182, porte que, « vers 11 heures », les tirailleurs allemands tiennent la première crête.

2. *R. H.*, III, 1906, 696, d'après le Journal de la brigade et l'Historique du 64e.

3. Les 3e du 7e et 4e du 11e se portent sur le plateau au nord de la cote 187; les 10e et 11e du 8e se retirent en même temps que l'infanterie et s'établissent sur la croupe 215, à droite et à gauche de la 1re du 19e. La 7e du 10e essaie de les rejoindre, mais ne peut faire gravir les pentes à ses attelages décimés et épuisés. La 8e du 10e a été dispersée précédemment; la 9e du 10e ne compte plus que quatre pièces auxquelles se joint ensuite une section de la 8e du 10e (*R. H.*)

4. A droite, vers la cote 194, les dix compagnies du 107e; à leur gauche les huit compagnies de première ligne du 102e, dont les 10e et 11e se sont dirigées vers le débouché nord-ouest de Bazeilles; à l'extrême gauche, les sept compagnies du 103e se reliant aux Bavarois engagés sur la route de Bazeilles à Balan (*État-major prussien*, II, 1183).

Pendant ce combat, l'artillerie allemande à l'est de la Givonne, bien que constamment gênée par des balles de chassepot, a soutenu son infanterie par un feu meurtrier. Les deux dernières batteries saxonnes arrivées du Rulle traversent La Moncelle avec le 108e et prennent position sur les hauteurs à l'ouest entre midi et 1 heure. De là elles combattent l'artillerie au nord-ouest. Sur la rive opposée de la Givonne, deux nouvelles batteries bavaroises (7e et 8e de 6) se portent à l'extrême droite de l'artillerie saxonne[1]. Sous leurs obus, nos dernières batteries disparaissent entre midi et 1 heure, derrière les crêtes. Celles de l'ennemi peuvent ralentir leur feu; elles ne tirent plus que des coups isolés contre les objectifs apparus dans leur cercle d'action. Des dispositions sont prises pour remettre en ordre l'infanterie, dont les combats précédents ont rompu les liens tactiques. On s'attend, en effet, à un retour offensif de notre part[2].

1. *État-major prussien*, II, 1185; la 8e lourde saxonne, n'ayant plus d'objectif, s'est portée à l'extrême droite, près de la 2e à cheval.
2. *État-major prussien*, II, 1186.

XIII

RETRAITE DE LA DIVISION VASSOIGNE

Intentions du prince royal de Saxe. — Entrée en ligne de la 8e division. — Retraite de la division Vassoigne. — Emplacements de la brigade Carteret-Trécourt. — Situation du 12e corps. — Emplacements des Allemands. — Le Ier corps bavarois. — Le XIIe corps. — Le IVe corps.

De la hauteur au sud-est de Mairy, le prince royal de Saxe croit tout d'abord observer que nous sommes en retraite vers l'ouest, et qu'il n'y a plus que des arrière-gardes à l'est de Sedan. Dans ces conditions, notre effort portera presque uniquement sur la IIIe armée. Il s'agit, pour la droite de la IVe, d'établir aussi vite que possible la liaison avec la précédente, de façon à la soutenir au besoin et à nous interdire de passer la frontière.

D'après les renseignements parvenus de la IIIe armée, on suppose que sa gauche est à Vrigne-aux-Bois. Dès lors, le prince décide, après l'enlèvement des positions de la Givonne, de porter la Garde sur Fleigneux et le XIIe corps par Illy sur les hauteurs à l'est de Saint-Menges (8 heures du matin). Le Ier corps bavarois couvrira ce double mouvement vers Sedan, en occupant à cet effet le bois de la Garenne.

Mais la longueur inattendue du combat sur la Givonne et « l'attitude générale des Français » montrent bientôt qu'ils ont encore de grosses masses au voisinage immédiat de Sedan. Néanmoins, le prince persiste dans sa détermination, si peu d'accord qu'elle soit avec les faits. Rien n'est changé à ses ordres. Voyant l'infanterie allemande en possession des hauteurs à l'ouest de la Givonne, le commandant du XIIe corps prescrit à la 23e division de marcher non sur Balan, mais sur Illy. Pour couvrir cette marche de flanc, la 24e division restera provisoirement en position, jusqu'à ce

que les Bavarois soient remis en ordre et ravitaillés en cartouches. De son côté, von der Tann invite le commandant de la 8e division à se porter à l'ouest de La Moncelle pour y remplacer les Saxons en marche vers le nord [1]. Cette division se dirige aussitôt sur la rive droite de la Givonne, au nord de Bazeilles, ne laissant à la garde des ponts de la Meuse que le 31e et le 12e hussards. Ses batteries viennent prendre position à l'ouest de La Moncelle, couvertes par trois bataillons environ [2]. Un dernier retour offensif des 14e et 20e de ligne est repoussé. Puis six batteries bavaroises viennent successivement prolonger la droite et la gauche de cette artillerie, qui combat efficacement celle que nous avons au sud-est de Fond-de-Givonne. L'arrivée des Prussiens permet aux Saxons encore sur ces hauteurs de rallier la 23e division pour se mettre en marche vers Illy.

Cependant, la division Vassoigne a opéré sa retraite vers le nord-ouest, « dans de bonnes conditions », malgré le désordre inévitable résultant du combat de Bazeilles et les feux croisés qui battent le terrain parcouru. D'ailleurs son moral n'est pas entamé, dit-on, par cette retraite volontaire, et la brigade Carteret-Trécourt est au nord-est de Balan, prête à la recueillir [3].

Dès 9 heures du matin, en effet, le 1er zouaves tient le bois et le parc qui dominent Balan ; le 36e de ligne est à gauche et en arrière ; le 8e bataillon de chasseurs a déployé quatre compagnies à l'est du chemin creux qui descend du nord vers le village, à une centaine de mètres en avant de la 1re batterie du 19e. Les deux autres sont en réserve à droite et à gauche de cette artillerie, dans le chemin [4].

1. *État-major prussien*, II, 1189.

2. 4e bataillon de chasseurs ; 3e bataillon, 2e, 3e, 4e compagnies du 71e. La 1re est encore dans la vallée. Les soixante pièces allemandes forment un angle droit : parallèlement au chemin Balan-La Moncelle, cinq batteries bavaroises ; perpendiculairement à ce chemin, quatre batteries prussiennes et une bavaroise (voir le croquis, *État-major prussien*, II, 1209).

3. *R. H.*, III, 1906, 700.

4. Rapport et croquis Carteret-Trécourt, 18 mai 1871, Historiques des corps, *R. H.*, III, 1906, 454 et suiv. Le 1er bataillon du 3e zouaves, seul, est dans le bois et le parc ; les 2e et 3e sont en réserve au nord du bois.

La présence de ces troupes facilite la retraite de la division Vassoigne, qui se replie sur Fond-de-Givonne, à part quelques fractions dirigées sur Balan. Puis elle s'établit sur les pentes sud du Vieux-Camp. En outre, quatre batteries venues des hauteurs au nord-ouest de La Moncelle prennent position au sud-est de Fond-de-Givonne [1]. Les bataillons des 14e et 20e de ligne chassés de ces collines s'arrêtent sur la première crête à l'ouest, se reliant d'une part à la brigade Carteret, de l'autre au 31e resté à l'ouest de Daigny, ainsi que la brigade Marquisan. Le 12e corps demeure ainsi en position de Balan à Daigny, mais ne tente aucun effort pour reprendre Bazeilles comme le voulait Wimpffen. La supériorité manifeste de l'ennemi, surtout en artillerie, l'interdirait, à défaut d'autre raison [2].

Au nord de Fond-de-Givonne, nous avons encore des forces assez importantes : le 34e de ligne et les fractions du 22e venues des hauteurs de La Moncelle. Le 34e a traversé Fond-de-Givonne vers 7 heures du matin pour se porter au sud du coude de la route de Bouillon, derrière la crête. Vers 9h30, il est rappelé vers l'ouest, sans doute au moment de la retraite prescrite par Ducrot, et traverse de nouveau Fond-de-Givonne, pour aller s'établir en bataille, « un peu en avant de son emplacement initial, entre les glacis de la place et le saillant sud-ouest du bois de la Garenne », la gauche à ce bois. Il y est rejoint vers 11h30 par le 22e de ligne. Presque aussitôt, le 34e est derechef porté vers l'est ; il vient se déployer à cheval sur la route de Bouillon, derrière la crête à l'ouest de la Givonne, à hauteur des 31e et 58e déjà engagés en face de Daigny. Quant au 79e, il est encore aux abords de Fond-de-Givonne [3].

---

1. Voir *suprà*, p. 553.
2. L'ouvrage du général Lebrun, p. 115, porte que des tentatives pour reprendre Bazeilles furent faites par le 12e corps. Mais il résulte des documents français et allemands qu'un seul retour offensif fut tenté par la division Vassoigne après sa retraite sur le Vieux-Camp et qu'il ne l'amena pas jusqu'à Bazeilles (voir la *R. H.*, III, 1906, 701, note 3).
3. Le 1er bataillon au sud de Fond-de-Givonne vers la cote 217, le 2e dans le ravin à l'est de ce village, le 3e sur les hauteurs au nord (*R. H.*, III, 1906, 703).

Vers midi, après s'être remis en ordre et avoir recomplété leurs cartouches, les Allemands sont ainsi répartis sur cette partie du champ de bataille : La 2e division bavaroise a reçu de von der Tann mission d'occuper fortement Bazeilles et La Moncelle, et de s'y maintenir à tout prix. La 3e brigade est dans ce dernier village, le 1er bataillon du 12e tenant la lisière ouest. Les deux régiments de la 4e brigade gardent la partie ouest du parc de Monvillers et la villa Beurmann ; le 7e bataillon de chasseurs a trois compagnies au sud-est de Balan et une autre en réserve. La 1re brigade est à l'est de Monvillers, en réserve de la 4e ; elle a poussé le 2e bataillon du 1er régiment à la lisière nord de Bazeilles, en repli du 7e chasseurs ; le 3e bataillon du régiment du Corps a été ramené à la station. Entre celle-ci et la route de Douzy, le reste de la 2e brigade se rassemble, ainsi qu'une batterie (3e de 4). Les autres batteries et la cavalerie divisionnaires sont également au sud-est de Bazeilles, près de la station. La réserve d'artillerie, moins deux batteries engagées à la droite de l'artillerie saxonne, et la brigade de cuirassiers sont au nord des ponts de bateaux, sur la rive droite de la Meuse. A ce moment, il n'y a d'engagées contre nous, outre les trois compagnies du 7e chasseurs devant Balan, que pareil nombre des 3e et 10e régiments, à grande distance en avant du front des Bavarois [1].

Quant aux Saxons, le 107e se rassemble derrière la crête à l'est de La Moncelle, sur le chemin de Balan; les tirailleurs du 108e tiennent cette crête, ainsi que deux batteries (1re légère et 2e lourde). Le reste de la 45e brigade arrive à Monvillers, suivi du 101e, que le 106e a relevé derrière la grande ligne d'artillerie. La 46e brigade a été ramenée en arrière, le 102e dans le parc de Monvillers, le 103e à la lisière nord de Bazeilles ; le 1er *Reiter* est près de Monvillers, le 2e *Reiter* près du 106e. La 47e brigade et des fractions de la 48e sont engagées dans un combat traînant aux abords

1. 4e du 3e, 8e et 4e du 10e (*État-major prussien*, II, 1182).

de Daigny ; la division de cavalerie reste inactive vers Douzy.

Enfin, le IVe corps est encore dans ses emplacements de 10 heures du matin, sauf le 2e bataillon du 71e dont le gros se rassemble sur le chemin de La Moncelle à Balan [1]. Ainsi, la droite allemande n'a engagé que deux corps d'armée (Ier bavarois et XIIe) ; elle a un corps en réserve, le IVe, à portée des deux autres ; un quatrième, la Garde, achève son mouvement débordant vers le nord. De son côté, la gauche ne tarde pas à entrer en scène, achevant de donner à cette journée, par son intervention sur notre ligne de retraite, sa physionomie véritable.

---

1. *État-major prussien*, II, 1187.

XIV

DÉPLOIEMENT DE LA IIIe ARMÉE

Le roi Guillaume au sud-ouest de Frénois. — Le prince royal à La Croix-Piot. — Ordre donné au IIe corps bavarois. — Mouvements de la gauche de la IIIe armée. — Ordres aux Ve et XIe corps. — Déploiement du IIe corps bavarois. — La 3e division et la réserve d'artillerie. — La 4e division. — Combat à l'ouest de Sedan. — La 5e brigade vers Balan.

Tandis que l'armée de la Meuse s'empare de La Moncelle et de Daigny, que le Ier corps bavarois combat encore pour la possession de Bazeilles, d'autres masses allemandes convergent sur Sedan. « Le nœud fatal s'assujettit toujours davantage autour de l'armée française. »

A 7^{h}30, le roi de Prusse atteint la hauteur au sud-ouest de Frénois. Quant au prince royal, il se tient depuis 6 heures sur les pentes au nord-est de La Croix-Piot, au sud de Donchery. Au début, l'épais brouillard interdit toute observation. Le canon qui retentit vers Bazeilles indique un combat dans cette direction, mais on ignore s'il résulte de l'offensive des Allemands ou de la nôtre. Vers 7 heures seulement la brume disparaît, laissant voir les abords ouest et nord de Sedan ; au contraire, Bazeilles est masqué par les hauteurs intermédiaires. A en juger par la vivacité croissante du feu, le Ier corps bavarois doit être sérieusement engagé. Quoique, avant son départ de Chémery (4 heures), le prince royal ait reçu avis des dispositions prises à l'armée de la Meuse, il croit opportun de soutenir aussi von der Tann de la rive gauche. Le corps le plus voisin est le IIe bavarois, alors en marche sur Noyers et Bulson. Une seule division pourvue d'une forte artillerie doit suffire à défendre la position de Frénois—Wadelincourt contre toute tentative venant de Sedan. Le général von Hartmann reçoit l'ordre d'y porter

une division et la réserve d'artillerie, précédemment destinées à tenir les hauteurs sud de Donchery [1]. L'autre division marchera sur Bazeilles.

A l'aile gauche de la IIIe armée, les mouvements ont commencé la nuit même, de sorte qu'une partie des Ve et XIe corps, en marche vers la route de Sedan à Mézières, a largement dépassé Donchery. Plus à l'ouest, les Wurtembergeois passent les ponts de Dom-le-Mesnil, pour porter leur avant-garde sur Vivier-au-Court, dans la direction présumée de notre retraite ; la 4e division de cavalerie se rassemble à Frénois. Tandis que ces mouvements s'opèrent sous les yeux du prince royal, on reconnaît que la route de Sedan à Mézières est libre : les patrouilles allemandes l'ont traversée sans recevoir un coup de feu. Évidemment, l'adversaire est resté sous Sedan ou a marché vers l'est. Il s'agit non plus de couper la route de Mézières, mais de se relier au plus tôt à la IVe armée venant de l'est. A 7h30, le prince royal prescrit à ses deux corps prussiens de contourner la grande boucle de la Meuse et de marcher au canon pour nous attaquer dans le dos. Le XIe corps ira par Saint-Menges, le Ve à sa gauche [2].

Cependant, dès 4 heures du matin, le IIe corps bavarois a quitté Raucourt. La 3e division et la brigade de ulans marchent par Angecourt et Noyers, vers la hauteur à l'ouest de Wadelincourt, la 4e division et la réserve d'artillerie par Chéhéry sur Frénois [3]. Au bruit du canon qui retentit vers la Givonne, le général von Hartmann prend les devants avec cette réserve et le 2e chevau-légers. A 8 heures, il est à Frénois, où il apprend la nouvelle destination donnée à son corps d'armée. Il prescrit à la 5e brigade de rompre sur Bazeilles avec deux batteries et le 1er chevau-légers. Le reste de la 3e division demeurera entre Wadelincourt et le bois de La Marfée, jusqu'à son relèvement par le 4e. La réserve

1. *État-major prussien*, II, 1202.
2. *État-major prussien*, II, 1202.
3. *État-major prussien*, II, 1203. Voir l'ordre de marche, *ibid.*, Annexes, 307.

d'artillerie prendra immédiatement position à l'est de Frénois.

A ce moment, la 3e division se rassemble au bois de La Marfée, après avoir rappelé vers Noyers quatre batteries que, le 31 août, elle avait mises à la disposition du Ier corps bavarois. Déjà l'une d'elles (3e de 6) est en batterie au sud de Wadelincourt, répondant au feu des remparts de Sedan. Après la réception de l'ordre de Hartmann, le 1er chevau-légers, la 5e brigade et deux batteries (4e de 4 et 7e de 6 du 4e régiment) se mettent en marche par Pont-Maugis sur le pont du chemin de fer à Bazeilles (9 heures). Les autres troupes prennent un dispositif d'attente derrière la parcelle nord du bois de La Marfée ; la brigade de ulans y arrive une heure après.

Dans l'intervalle, la réserve d'artillerie a pris position à l'est de Frénois et ouvert un feu modéré, pour régler son tir sur les débouchés et les cheminements probables d'une attaque venant de Sedan. Quand la place commence à répondre, un peu plus tard, les Bavarois n'accélèrent pas leur tir, malgré la faible distance, moins de 2 000 mètres. Ils prennent aussi pour objectifs des troupes et des pièces de campagne établies à la sortie nord-ouest de Sedan [1]. A 10 heures, sur l'ordre du prince royal, les 7e et 8e batteries de la réserve gagnent le contrefort qui descend vers le hameau de Villette et mettent en batterie au nord de ce château de Belle-Vue où aura lieu bientôt un tragique entretien. De là, sous la protection d'un escadron (3e du 2e chevau-légers), elles canonnent à grande distance, mais de flanc et de dos, l'artillerie française en position de Floing à Illy.

Les batteries au sud de Wadelincourt, renforcées vers 9h30 de la 6e de 6 du 4e régiment, dirigent également un feu de flanc efficace sur deux des nôtres au nord de Balan,

1. La 8e batterie de 6 du 4e régiment (6e brigade) renforce un instant la droite de la réserve. Celle-ci est couverte par un demi-bataillon du 6e régiment, la gauche par le 2e chevau-légers (*État-major prussien*, II, 1204).

face à La Moncelle. Celles-ci sont forcées de se retirer. Puis la 6e de 6 se porte à la gauche de la réserve.

Quant à la 4e division, dès la réception de l'ordre modifiant sa destination (9 heures), elle a fait déboîter la 7e brigade à Cheveuges, pour marcher le long du bois de La Marfée sur Wadelincourt; la 8e contourne plus à l'ouest la hauteur où stationne le roi Guillaume. Sur l'ordre de celui-ci, vers 10 heures, la 7e brigade occupe avec les 6e et 10e bataillons de chasseurs Wadelincourt et la colline à l'ouest; derrière celle-ci, deux bataillons du 5e régiment et une batterie (1re de 4 du 4e) sont en réserve. On prépare la défense de Wadelincourt et la rue menant vers Sedan est barricadée. Déjà la fusillade s'est engagée entre les Bavarois et des tirailleurs français à l'ouest de la Meuse. Des fractions du 10e bataillon qui cherchent à se rapprocher de la place sont repoussées par un feu vif.

Après son arrivée à Frénois, la 8e brigade porte également vers Sedan le 5e chasseurs et le 3e bataillon du 5e régiment. Le premier occupe la gare, que nous avons laissée à l'abandon; une batterie (2e de 4 du 4e régiment) prend à sa droite une position d'où elle peut battre la grand'route. Trois bataillons (3es des 11e, 1er et 14e régiments) sont en seconde ligne au château de Frénois, au carrefour des deux routes au nord et au parc de Belle-Vue. Les principaux débouchés, en particulier la route de Frénois à la gare, sont barricadés. Là aussi une « légère fusillade » s'engage avec la place, sans que le combat prenne à aucun moment un caractère sérieux. Des Français isolés sont capturés à Glaire et à Villette; des patrouilles de chasseurs s'approchent des ouvrages et cherchent à fusiller les servants de l'artillerie.

Après l'arrivée de la 4e division à Wadelincourt et à Frénois, les fractions de la 3e restées au bois de Là Marfée se sont mises en marche vers la rive droite de la Meuse (10h 30). Mais, au sud de Bazeilles, la 5e brigade reçoit à 11 heures, de von der Tann, l'ordre de se porter sur Balan et les hau-

teurs voisines. Déjà Bazeilles a été enlevé par les Allemands, et il paraît nécessaire de fixer notre droite pendant le mouvement de la Garde vers le nord. La brigade prend aussitôt cette direction, en passant à l'ouest du bourg, alors complètement en flammes[1].

---

1. *État-major prussien*, II, 1206.

XV

MOUVEMENT DES Ve ET XIe CORPS

Passage de la Meuse. — Le Ve corps. — Le XIe corps. — Occupation de Saint-Menges et du bois du Hattoy. — Occupation partielle de Floing. — Nouveau dispositif du 7e corps. — Déploiement de l'artillerie du XIe corps. — L'artillerie du 7e corps.

L'ordre du 31 au soir[1] est parvenu aux Ve et XIe corps vers minuit. Avant le jour, les deux états-majors conviennent que, pour passer la Meuse, le Ve utilisera un pont qu'il doit jeter à l'ouest de Donchery, le XIe le pont permanent en ce point et celui construit par les pionniers le 31. Mais on se rend compte que la marche de nuit, à travers un pays couvert, retardera sans doute davantage le XIe corps, plus éloigné de la Meuse que le Ve. Il est donc admis que celui-ci fera, lui aussi, usage du pont de Donchery.

Il se met en mouvement à 2h30 du matin par Omicourt; à 4 heures, son avant-garde atteint la Meuse[2] qu'elle passe aussitôt, partie au pont de Donchery, partie sur ceux à l'ouest. Elle marche ensuite vers Vivier-au-Court.

Quant au XIe corps, il a fait le café avant de quitter ses bivouacs. Vers 3 heures du matin, il se met en marche et gagne le pont de Donchery par différentes voies. Le 94e, qui vient de Vendresse, et plusieurs fractions qui se sont

---

1. Voir *suprà*, p. 488.
2. *État-major prussien*, II, 1210. A défaut des renseignements qui manquent dans la relation prussienne, la *R. H.*, IV, 1906, 142, suppose que l'itinéraire, suivi est par Saint-Aignan et Villers-sur-Bar. Elle s'étonne à bon droit que l'avant-garde du Ve corps ait pu parcourir *de nuit*, par des chemins médiocres, *huit* kilomètres en une heure et demie. Il est plus que probable qu'elle n'arriva sur la Meuse qu'après 4h 30. La même observation pourrait être répétée au sujet de diverses heures qu'indique la relation prussienne pour le débouché de la gauche allemande. Les auteurs visent évidemment à exagérer la difficulté qu'auraient eue nos troupes à marcher vers Mézières, afin de mieux faire ressortir la valeur des combinaisons de Moltke et du prince royal.

égarées ou ont croisé des colonnes du Ve corps [1] ne peuvent franchir la Meuse que tardivement. Le gros du corps d'armée est néanmoins rassemblé à 5h 15 au nord de Donchery. De là il marche vers la route de Sedan à Mézières, en trois colonnes à la droite du Ve corps [2].

Enfin, à la gauche de ce dernier, la division wurtembergeoise commence « à 5h 30 » la construction d'un pont à Dom-le-Mesnil. « A 6 heures » [3], il est terminé et la 3e brigade passe la Meuse pour se porter à Vivier-au-Court, où elle s'établit face à Mézières. A 5 heures, la 2e division de cavalerie a marché par Vendresse sur Dom-le-Mesnil, pour rallier les Wurtembergeois ; la 4e est à Frénois, comme nous l'avons vu.

Cependant, à 7h 30, l'avant-garde du Ve corps est à Vivier-au-Court. Vers le même instant, les têtes du XIe débouchaient à Vrigne-aux-Bois, Briancourt et Montimont, à sa droite, sans avoir rencontré même une patrouille française, lorsque le major von Hahnke apporte l'ordre du prince royal prescrivant un changement de direction vers Saint-Menges [4]. Afin d'établir au plus tôt la liaison avec l'armée de la Meuse et de nous interdire, par suite, toute issue vers la Belgique, le général von Kirchbach, commandant du Ve corps, qui marche avec son avant-garde, lui donne Fleigneux pour objectif. Elle se porte aussitôt de Vivier-au-Court sur Vrigne-aux-Bois.

Quant au XIe corps, dès la réception de l'ordre du prince

---

1. 80e, 3e et 4e compagnies du 4e chasseurs, 1er escadron de hussards, 2e batterie légère.

2. *État-major prussien*, II, 1211. Voir *ibid.*, Annexes, 309-311, l'ordre de marche de ces deux corps d'armée. Il paraît difficile d'admettre qu'à 5h 15 le XIe corps soit rassemblé au nord de Donchery, après avoir passé la Meuse et franchi la distance de Cheveuges à ce point (4 kilomètres), le tout en 2h 15.

3. *État-major prussien*. Même observation que ci-dessus.

4. *État-major prussien*, II, 1211. Avec la *R. H.*, IV, 1906, 143, et la *Revue de Cavalerie*, la Retraite sur Mézières, par un officier supérieur, XXXVI, 398, nous estimons que cette heure de 7h 30 a été avancée avec intention. C'est à 7 heures, en effet, que la brume tombe et que le prince royal donne son ordre (voir *suprà*, p. 560). Comment Hahnke, en une demi-heure, aurait-il pu porter cet ordre à Vivier-au-Court, Vrigne-aux-Bois, Briancourt ou Montimont ? D'ailleurs, cet officier (*Les Opérations de la IIIe armée*, traduction, 220) écrit expressément que l'ordre en question part de La Croix-Piot à 7h 30.

royal, il a prescrit à sa colonne de droite de franchir le défilé de Saint-Albert et de marcher sur Saint-Menges, suivie des deux autres. Ainsi les corps prussiens de la IIIe armée vont s'échelonner de Vivier-au-Court vers Fleigneux, sur une seule route où tout déploiement leur est interdit avant d'avoir dépassé le bois de la Falizette. Nous aurions encore chance de les combattre avec succès, si des précautions indispensables avaient été prises.

Les colonnes de droite et du centre du XIe corps prennent immédiatement la direction de Saint-Menges ; seul un bataillon (3e du 88e), déjà poussé vers le nord à Bosséval, ne peut, tout d'abord, se conformer à ce mouvement. Quant à la colonne de gauche (22e division), elle a l'ordre de son chef, général von Schkopp, de marcher de Vrigne-aux-Bois sur Saint-Menges, mais elle s'égare et débouche sur la Meuse vers Montimont. Elle suit alors la rivière et atteint Maison-Rouge vers 11 heures. Déjà le Ve corps est engagé dans le défilé de Saint-Albert, derrière la droite du XIe. La 22e division doit donc attendre un certain temps ; puis, suivie des 1er et 2e bataillons du 94e, elle longe immédiatement la Meuse vers Saint-Albert, tandis que le Ve corps, à sa gauche, marche sur Saint-Menges.

Grâce à notre incurie, tous ces mouvements nous sont d'abord restés tout à fait inconnus [1]. Mais une nouvelle reconnaissance envoyée par Wimpffen rencontre à Saint-Albert deux escadrons (2e et 3e du 14e hussards) marchant en tête des colonnes du XIe corps venant de Montimont et de Briancourt. Nos cavaliers refluent sur Saint-Menges, suivis des hussards hessois. Ceux-ci sont accueillis à coups de fusil par de l'infanterie [2] et regagnent Saint-Albert, après avoir aperçu le 1er cuirassiers en bataille vers Floing.

Un bataillon (3e du 87e) se porte aussitôt sur Saint-Menges, qui est occupé sans combat. Le gros du régiment

1. Voir *suprà*, p. 510.
2. *État-major prussien*, II, 1213. D'après la *R. H.*, IV, 1906, 145, il n'y aurait à Saint-Menges qu'un peloton du 3e cuirassiers. Peut-être s'agit-il de coups de feu tirés par des paysans, comme l'admet l'Historique du 87e allemand.

s'établit à l'est, face à Illy ; trois compagnies marchent vers le sud, et l'une d'elles (11e) se jette dans le bois du Hattoy, qui couronne un piton isolé dans la direction de Floing. Vers 9 heures, les deux autres s'emparent, après un petit combat, des premières maisons de ce village et pénètrent ensuite sans difficulté à l'intérieur. Un retour offensif de notre infanterie est refoulé par un feu rapide, suivi d'une charge à la baïonnette. Nos adversaires resteront désormais en possession de cet important débouché [1].

Pour le 7e corps, les premières heures de la bataille se sont passées dans un calme absolu. Aucune colonne ennemie n'est signalée sur son front. Néanmoins, le général Douay s'attend à être attaqué comme le 12e corps l'est déjà. Vers 8 heures du matin, il juge indispensable de se relier plus étroitement au 1er corps et désigne à cet effet la division Dumont. Par suite, la brigade Bordas appuie au nord-est et occupe tout entière la lisière du bois de la Garenne, face à Illy [2]. Quant à la brigade Bittard des Portes, elle doit garnir la lisière sud du même bois et se tenir prête soit à renforcer la gauche du 7e corps, soit à se porter en soutien du 12e, comme la division L'Abadie [3]. La seule batterie présente du général Dumont rejoint les deux autres près de la ferme de la Garenne, où elles resteront inactives jusque vers midi [4].

La division Conseil-Dumesnil, d'abord en réserve, remplace la précédente. La première de ses lignes garnit la crête sous les ordres du général de Saint-Hilaire [5]. La seconde,

1. *État-major prussien*, II, 1213.

2. *R. H.*, IV, 1906, 145, d'après les Historiques de la brigade des Portes, des 82e et 83e (*ibid.*, 229 et suiv.). C'est sans doute à Bordas ou à Bittard des Portes que fait allusion Ducrot dans son livre (p. 31) ; avant 10h 30, il le trouva au sud du bois et le gardant « fort mal ».

3. Rapport Douay, général de Wimpffen, *op. cit.*, 218.

4. *R. H.*, IV, 1906, 146.

5. Le 1er bataillon du 99e garnit des tranchées-abris entre le bois de la Garenne et le premier boqueteau au sud-ouest ; deux compagnies du 21e et deux du 2e bataillon du 99e occupent ce boqueteau, derrière lequel se place la compagnie du génie (2e du 2e). Entre les deux boqueteaux, le reste du 2e bataillon et le 3e du 99e se déploient, reliant leur gauche au 5e de ligne (division Liébert) [*R. H.*].

lieutenant-colonel Gillet, est à 300 mètres en arrière[1]. L'artillerie, moins une batterie qui reste en position d'attente, s'établit à hauteur des boqueteaux, soutenue par le 17e bataillon de chasseurs[2].

La division L'Abadie, du 5e corps, mise à la disposition de Douay, s'est d'abord déployée face au *sud-est,* à 800 mètres environ à l'ouest du bois de la Garenne. Puis le général la porte au nord-est de la ferme des Triples-Levrettes, mouvement qui s'opère aussi correctement qu'à la manœuvre, malgré les obus qui se croisent au-dessus de nos soldats, « venant de tous les sens »[3]. C'est sur les entrefaites que Douay reçoit un billet non signé, lui annonçant la blessure du maréchal et la prise de commandement par Ducrot. Bien que ses propres droits soient violés par cette désignation, il ne soulève aucune difficulté, attendant des ordres qui ne lui parviendront pas[4].

Sur les entrefaites, l'artillerie du XIe corps s'est déployée face à nos positions. Un premier groupe de trois batteries entre d'abord en ligne : les 3e et 4e légères, qui ont devancé la colonne du centre avec les 1er et 2e escadrons du 14e hussards ; la 5e, qui fait partie de l'avant-garde[5]. Elles se portent sur la crête au sud-est de Saint-Menges et entament audacieusement la lutte contre nos huit batteries à l'est de Floing[6]. La disposition du terrain fait que leur droite est en flèche par rapport à notre ligne ; elle a peine à

1. 21e de ligne derrière le 1er bataillon du 99e ; 47e au centre, les bataillons accolés en colonne serrée par division ; le 3e de ligne (160 hommes seulement) un peu à gauche du second boqueteau (*R. H.*). Le capitaine de Sesmaisons avait rencontré le 31, en route sur Mézières, 500 à 600 hommes du 3e de ligne sous les ordres de l'*officier-payeur* (général Vinoy, 39).

2. Une moitié de la 6e du 7e à droite du premier boqueteau, une moitié à gauche ; la 5e du 7e (4 pièces seulement) à droite du deuxième boqueteau ; la 11e du 7e (à balles) derrière le centre (*R. H.*, IV, 1906, 147).

3. Souvenirs du général Faulte de Vanteaux, *R. H.*, III, 1906, 737.

4. *R. H.*, IV, 1906, 147, d'après la déposition de Douay au Conseil d'enquête sur les capitulations. Ducrot affirme, au contraire, avoir envoyé des ordres à tous les commandants de corps d'armée (*op. cit.*, p. 21).

5. Ces deux escadrons et ceux de l'avant-garde (2e et 3e du 14e hussards) se groupent provisoirement à l'ouest de Saint-Menges (*État-major prussien,* II, 1124).

6. Voir *suprà,* p. 507.

lui résister. Trois pièces de la 4e légère sont mises hors de combat et forcées à la retraite. La 3e, incommodée par le feu que l'artillerie de corps entame derrière elle, passe en arrière du bois du Hattoy, puis rentre en ligne à gauche de la 5e.

Elles ont, en effet, été renforcées vers 10 heures de sept batteries, dont cinq de l'artillerie de corps et deux de la 21e division. Après avoir franchi le défilé de Saint-Albert, les unes prennent une position intermédiaire vers le Champ-de-la Grange ; les autres devancent l'infanterie au trot et gravissent la crête au nord-est de Floing, non sans de grands efforts [1]. La 1re lourde, qui vient à l'ouest du bois du Hattoy former l'extrême droite, subit de si grosses pertes du fait de mitrailleuses bien abritées (12e du 7e, division Liébert), qu'elle est obligée de recourir au personnel et aux attelages des caissons [2].

Les quatre autres batteries du XIe corps entrent également en action. Vers 11 heures, les 3e et 4e lourdes, après avoir devancé la 43e brigade, viennent encadrer la 1re à la droite de la ligne. Les 2e lourde et 1re légère ont d'abord pris position sur le chemin de Saint-Menges à Fleigneux. Cet emplacement étant trop éloigné, elles vont ensuite à l'extrême gauche de l'artillerie du XIe corps [3].

Celle-ci exerce sur notre ligne une action puissante, mais sa situation n'est pas sans danger. Elle n'est couverte que par le bataillon du 87e réparti de Floing au bois du Hattoy. Il ne serait certes pas impossible au 7e corps de la déloger. Mais celui-ci persiste dans son attitude passive. En outre, les quatre escadrons hessois se groupent à Fleigneux, à la gauche de l'artillerie du XIe corps, et plusieurs bataillons se portent de ce village sur Floing. Le 1er du 83e, arrivé avec

---

1. La 3e à cheval à gauche des quatre pièces restantes de la 4e légère; puis, de la droite à la gauche, les 5e et 6e lourdes, 6e légère; les 1re à cheval et 2e légère s'intercalent dans les précédentes (*État-major prussien*).

2. *État-major prussien,* II, 1215. Les pertes de notre batterie furent relativement faibles, 16 hommes et 27 chevaux (Rapport du commandant de Callac, 2 septembre, *R. H.,* IV, 1906, 222).

3. Voir le croquis no 3 de la *R. H.* et le plan 9 A de l'État-major prussien.

l'artillerie de corps, s'établit près du bois du Hattoy, dont une de ses fractions occupe le saillant sud [1]. Les 2e et 3e du 83e demeurent en réserve au sud de Saint-Menges.

A 9 heures, la tête de la 42e brigade est en ce point. Le 1er bataillon du 88e se porte sur le chemin de Fleigneux, derrière la gauche de l'artillerie, le 2e au bois du Hattoy. De même, le 82e se répartit entre ces deux directions [2].

De notre côté, le général de Liégeard fait renforcer la gauche de la ligne par trois batteries de la réserve (9 heures) [3]. Puis, à 9h 30, une batterie à cheval (4e du 19e) prolonge l'extrême droite. Enfin, la 7e du 19e, également à cheval (division Bonnemains), prend position au sud-ouest de Cazal et canonne l'infanterie ennemie au débouché de Saint-Menges. Mais, contrebattue par l'artillerie du XIe corps et prise à revers par celle de la rive gauche de la Meuse, elle ne peut tirer qu'une dizaine de coups par pièce et rejoint ensuite sa division.

Il nous reste douze batteries en face de pareil nombre, mais beaucoup mieux armées. Malgré tout, les Allemands mettent assez longtemps à régler leur tir, non sans causer des pertes sérieuses à l'infanterie de la division Liébert, dont les tirailleurs sont atteints par les coups courts, les soutiens et les réserves par les longs. Néanmoins, cette infanterie fait bonne contenance, sauf à un moment où les deux batteries de 12 exécutent un mouvement rétrograde d'une « cinquantaine de mètres ». Cette courte retraite détermine un commencement de panique, bientôt arrêté dès la reprise du feu [4].

Vers 10h 30, il devient « évident » que l'artillerie enne-

1. L'État-major prussien, II, 1216, porte même que ces quatre pelotons repoussent énergiquement plusieurs contre-attaques vigoureuses de notre part. Nos documents sont muets sur ces tentatives.

2. Six compagnies au nord de Floing, le 2e bataillon, les 10e et 12e compagnies vers la gauche des batteries, face à Illy (*État-major prussien*).

3. 12e du 12e, 7e et 10e du 7e (12) [*R. H.*, IV, 1906, 150]. Le général de Liégeard commande l'artillerie du 7e corps.

4. Rapport du général de Liégeard, sans date; Journal du lieutenant-colonel Claret, *R. H.*, IV, 1906, 251, 253. La 4e du 19e interrompt aussi son feu pour s'abriter, puis rentre en ligne à 10 heures.

mie a « une portée, une tension de trajectoire et une justesse de tir », qui lui assurent « une énorme supériorité ». Elle est telle qu'on prête à nos adversaires un nombre de pièces « à peu près triple du nôtre ». En outre, nos batteries sont battues de face et de gauche, sinon à revers, par celles du Hattoy et de la rive gauche de la Meuse [1]. Leurs pertes sont sérieuses, mais elles se comportent si vaillamment que ce combat inégal peut se prolonger malgré tout [2].

Vers 11 heures, les deux dernières batteries (3e et 4e lourdes) du XIe corps entrent en ligne à la droite des précédentes, encadrant la 1re. De notre côté, la dernière batterie disponible (3e du 19e, à cheval) vient à la droite de la 4e. Elle reçoit presque aussitôt l'ordre de se reporter au nord de la ferme de l'Algérie. Mais les autres continuent le feu, sauf à changer parfois d'emplacement.

---

1. Rapport Liégeard.
2. Rapport Douay, 3 septembre.

XVI

PREMIÈRE CHARGE DE LA DIVISION MARGUERITTE

Le billet de Wimpffen à Douay. — Entretien des deux généraux. — Les idées de Wimpffen. — Charge du 3e chasseurs d'Afrique. — Charges des 4e et 1er régiments.

Cependant, Wimpffen a envoyé au général Douay un billet annonçant qu'il prenait le commandement en chef et qu' « il lui fallait une victoire dans la soirée »[1]. Après avoir vu Ducrot et Lebrun, qui expriment des doutes sur la possibilité du succès, il écrit encore à Douay : « Je crois à une démonstration sur votre corps d'armée, mais surtout pour vous empêcher de porter secours aux 12e et 1er corps. Voyez si vos positions vous permettent de n'utiliser qu'une partie de vos troupes et d'envoyer le reste au général Lebrun. Je vous engage à envoyer une partie de votre artillerie et la brigade (*sic*) L'Abadie dans le bois de la Garenne, pour se joindre au général de Fontanges[2]. »

On voit combien Wimpffen se repaît d'illusions. A peine ce billet envoyé, il juge indispensable d'éviter le moindre retard et court lui-même auprès de Douay, qu'il rejoint avant le porteur. Dès ses premiers mots, le général entreprend de le détromper : « Je me bats pour l'honneur de nos armes[3] », déclare-t-il. « Veuillez me suivre, il vous

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 152, d'après la déposition de Douay au Conseil d'enquête sur les capitulations.

2. Général de Wimpffen, 165. En réalité, le 17e de ligne, brigade Fontanges, suivit et ne précéda pas la brigade Maussion dans le bois de la Garenne. Le 68e resta en soutien de la réserve d'artillerie du 5e corps (*R. H.*, IV, 1906, 153).

3. Déposition de Wimpffen au Conseil d'enquête sur les capitulations, *R. H.*, IV, 1906, 152. Dans son livre, Wimpffen écrit : « Il me déclara que nous ne nous battions plus que pour l'honneur de nos armes » (p. 166 et suiv.). Dans son rapport et sa déposition, le général Douay ne fait aucune allusion à ce propos, qui n'en reste pas moins vraisemblable, étant données les circonstances et les précédents.

sera facile de vous en assurer. » Puis les deux généraux parcourent le front des troupes, en suivant la crête qui part du bois de la Garenne. Wimpffen aperçoit « toute une armée s'étendant au loin »[1] et reconnaît sans doute combien son idée était peu fondée.

Douay se montrant avec raison fort préoccupé au sujet de ce bois, Wimpffen lui promet d'y faire soutenir sa droite par la gauche du 1er corps, par une nouvelle brigade du 5e et par de l'artillerie[2]. Il quitte alors Douay et revient au Vieux-Camp, à travers bois, ayant constaté que notre infanterie ne s'y maintient plus « avec assurance ». De la cavalerie se retirait d'une clairière où tombent déjà les obus. Wimpffen lui fait reprendre cet emplacement. Il constate aussi l'impuissance de nos batteries; l'ennemi rectifie son tir « comme au polygone ». Il ne cherchera plus à obtenir une victoire avant le soir, mais à garder ses positions jusqu'à la nuit. Sa conviction est, en effet, « que notre marche sur Mézières ne peut que difficilement s'opérer pendant le jour »[3].

C'est que les Allemands continuent leurs progrès. On se rappelle qu'une moitié du 82e prussien s'est portée de Saint-Menges sur la croupe au sud de Fleigneux, face à Illy (9 heures)[4]. En même temps, deux compagnies du 87e (9e et 12e), jusqu'alors sur le revers sud de cette croupe, descendaient dans le vallon entre Illy et Floing[5]. Déjà le déploiement de l'artillerie du XIe corps a déterminé le général Margueritte à faire face dans cette direction. Il forme sa division au sud-est d'Illy[6]. Sa batterie à cheval (2e du 19e)

---

1. Général de Wimpffen, 165 et suiv.
2. Général de Wimpffen, *loc. cit.*, en contradiction avec sa déposition au Conseil d'enquête, où il affirme qu'il laissa à Douay le soin de s'entendre avec Ducrot, qui fournirait des troupes de soutien. Cette dernière version est contredite par le rapport et la déposition Douay (*R. H.*, IV, 1906, 154).
3. Rapport du 5 septembre cité.
4. Voir *suprà*, p. 571.
5. *État-major prussien*, II, 1217.
6. D'après la *R. H.*, IV, 1906, 158, elle est en colonne par régiment dans l'ordre : 3e, 4e, 1er chasseurs d'Afrique, 6e chasseurs, 1er hussards. Suivant le général Bonie, 131, la division est par brigades accolées, la brigade Tilliard (1er hussards, 6e chasseurs) en colonne avec distance à la droite; la brigade

prend position à 500 mètres en avant de la corne nord du bois de la Garenne et tire sur l'infanterie opposée.

C'est à ce moment que Margueritte donne au général de Galliffet l'ordre de charger l'infanterie en marche sur Illy et les batteries à l'est de Saint-Menges. Apercevant les préparatifs de cette attaque, le commandant des six compagnies du 82e croit à une tentative pour les envelopper et se retire vers Fleigneux, en couvrant sa droite de l'une d'elles, la 6e (vers 10h 15).

Le 3e chasseurs d'Afrique marche droit devant lui, en ligne déployée [1], et se dirige ainsi sur les deux compagnies du 87e, dont les tirailleurs viennent d'atteindre le chemin d'Illy à Floing. Ils ouvrent à 60 pas un feu rapide qui n'arrête pas nos escadrons. Quelques officiers traversent la première ligne ennemie, mais la majeure partie oblique à droite et à gauche, débordant ainsi les deux ailes des tirailleurs prussiens, pour tomber aussitôt sous le feu des soutiens abrités dans les broussailles qui parsèment les pentes au nord. Nos cavaliers sont également fusillés sur leur droite par la 6e compagnie du 82e placée vers la cote 264, sur leur gauche par la 11e du 87e qui tient le bois du Hattoy, de front par la 3e du 87e. Les batteries du XIe corps les criblent de projectiles. Malgré tout, le 3e escadron continue la charge, en se dirigeant sur cette artillerie ; mais, « ne se sentant pas appuyé », il revient comme les trois autres vers Illy et le bois de la Garenne. Le régiment est réduit de plus du tiers. Neuf officiers sont blessés, dont cinq mortellement [2].

Le 4e chasseurs d'Afrique a d'abord rompu en colonne de pelotons derrière le centre du 3e, pour marcher ensuite vers la droite [3]. L'escadron de tête vient à peine de dépasser une « assez forte tranchée » qu'un groupe de quatre-vingts tirail-

---

Galliffet à la gauche (1er, 3e, 4e chasseurs d'Afrique), sur trois lignes par régiment déployé, dans l'ordre normal.

1. D'après G. Bastard, *Les Charges héroïques*, 63 et suiv., le régiment est dans cet ordre : 6e, 3e, 2e, 1er escadrons.

2. *R. H.*, IV, 1906, 159 ; *État-major prussien*, II, 1217.

3. Dans cet ordre : 1er, 3e, 4e, 2e escadrons (G. Bastard, *loc. cit.*, 77).

leurs environ, couché derrière un talus, se lève et ouvre un feu violent. Deux officiers sont blessés ; l'artillerie ennemie creuse de larges vides dans les rangs. Le colonel croit devoir prescrire le ralliement. Quant au 1er chasseurs d'Afrique, qui charge à la droite du 3e, il est encore en colonne de pelotons quand il atteint le village d'Illy, dont il traverse la partie sud. Puis il revient près du Calvaire où, comme les précédents, il se reforme en avant de la brigade Tilliard[1], après une simple démonstration.

En somme, ces charges, opérées mal à propos, sur un terrain peu favorable, contre une infanterie intacte, donnent des résultats hors de proportion avec les sacrifices qu'elles entraînent.

La division Brahaut, réduite aux 12e chasseurs et 6e lanciers, vient ensuite se placer en échelons derrière celle du général Margueritte. Enfin, la brigade Septeuil, séparée de la division Michel, atteint le plateau d'Illy vers 11 heures et se forme face à ce village, à droite de la division Margueritte, derrière les escadrons du général de Salignac-Fénelon[2].

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 160 ; *État-major prussien*, II, 1218 ; G. Bastard, *loc. cit.*, 73 et suiv. Le régiment est dans cet ordre : 6e, 5e, 4e, 3e escadrons.

2. Voir *suprà*, p. 505, 506. D'après une étude très documentée parue dans la *Revue de cavalerie*, *Les régiments de la division Margueritte et les charges à Sedan*, général Rozat de Mandres, les pertes de la brigade de chasseurs d'Afrique dans cette première charge furent de 15 officiers et de 136 hommes de troupe, incombant surtout au 3e régiment. La charge aurait eu lieu vers 8h 30 (livraison de février 1907, 552).

XVII

ENTRÉE EN LIGNE DU Vᵉ CORPS

L'artillerie du Vᵉ corps à la gauche du XIᵉ. — La cavalerie et l'infanterie chargées de sa protection. — La liaison avec l'armée de la Meuse. — L'artillerie du 7ᵉ corps. — Renforts d'infanterie allemande. — Échauffourée d'Olly.

Cependant, du côté des Allemands, le Vᵉ corps est entré en scène, à la gauche du XIᵉ.

Vers 9ʰ30, le général von Kirchbach atteint le champ de bataille avec son avant-garde et prescrit aux batteries de la 10ᵉ division, ainsi que de l'artillerie de corps, de prolonger la gauche du XIᵉ corps. Elles s'y portent successivement et, bientôt après 10 heures, les deux batteries de l'avant-garde (6ᵉ lourde et 5ᵉ légère) ouvrent le feu du nord-est de Saint-Menges.

L'artillerie de corps traverse Fleigneux ou contourne ce village par le nord, pour se rapprocher d'Illy, et s'établit face à ce dernier point, les deux batteries à cheval à la gauche. Cette nouvelle ligne ouvre le feu vers 10ʰ45, après quoi elle est prolongée à droite par les batteries de l'avant-garde venues de leur position première. Puis, à 11 heures, apparaissent les deux batteries du gros de la 10ᵉ division, qui se répartissent aux deux ailes. Désormais il y a soixante pièces du Vᵉ corps[1] en action à côté des quatorze batteries du XIᵉ, et le tout forme une puissante ligne de feux, de Floing à la forêt des Ardennes, battant tous les débouchés que nous pourrions utiliser dans ce secteur. Elle concentre son action de préférence sur nos positions du plateau d'Illy et du bois de la Garenne.

---

1. Dans cet ordre, de la droite à la gauche : 6ᵉ légère, 6ᵉ lourde, 5ᵉ, 4ᵉ, 3ᵉ légères, 3ᵉ et 4ᵉ lourdes, 2ᵉ et 3ᵉ à cheval, 5ᵉ lourde (*État-major prussien*, II, 1221).

La proximité de masses d'infanterie et de cavalerie françaises oblige à couvrir cette artillerie, encore qu'imparfaitement. La gauche, surtout, est menacée par des fractions isolées qui cherchent à gravir les pentes descendant vers la Givonne pour gagner le nord-ouest. En route, les batteries à cheval du Ve corps sont arrêtées par de la cavalerie brusquement apparue à la scierie d'Olly, mais qui est bientôt repoussée par les deux escadrons du 14e hussards. Joints à ceux (1er et 2e du 13e hussards) groupés à Fleigneux, ils escortent ces batteries jusqu'à leur emplacement. Puis, avec le reste du 14e hussards et le 4e dragons, venu du gros de la 10e division, ils forment un groupe de dix escadrons derrière la gauche de l'artillerie.

Quant à l'infanterie du Ve corps, elle n'a pu suivre ses batteries que de loin, en sorte que, tout d'abord, leur sécurité immédiate est assurée par les fractions du XIe, qui atteignent alors Fleigneux. Dix compagnies de divers régiments y sont groupées [1], dont deux occupent le bois au nord-est d'Illy [2]. Les autres garnissent la croupe au sud de Fleigneux. A l'extrême gauche deux bataillons et demi du 80e [3] venant de ce village sont en liaison avec cinq compagnies du 87e (3e, 4e, 5e, 6e, 7e) qui ont occupé Olly, après un petit engagement, en capturant de nombreux prisonniers le long de la Givonne. Peu après, le 5e escadron des hussards de la Garde atteint les environs d'Olly, reliant ainsi la IVe armée à la IIIe [4]. Toute issue va nous être fermée vers le nord, sans que, jusqu'alors, nous ayons fait un sérieux effort pour éviter ce destin.

Derrière ces troupes, la 20e brigade d'infanterie, apprenant que la protection de l'artillerie du Ve corps est suffisamment assurée, s'arrête au Champ-de-la-Grange. La 19e s'est rassemblée au nord de Saint-Menges, où elle a porté

---

1. 2e bataillon, 10e, 12e compagnies du 82e; 1re, 9e, 12e du 87e, 7e du 88e (*État-major prussien*, II, 1218, 1222).
2. 7e du 82e et 7e du 88e.
3. 1re, 4e compagnies, 2e et 3e bataillons.
4. *État-major prussien*, II, 1222.

vers 10 heures les 1[er] et 2[e] bataillons du 46[e]. Lorsque le combat de Floing devient plus vif, le général von Kirchbach leur prescrit d'y rester en réserve de droite du XI[e] corps. Ils sont, peu après, ralliés par le 5[e] bataillon de chasseurs[1].

De notre côté, la lutte devient toujours plus difficile pour l'artillerie. Les deux batteries de 4 de la division Conseil-Dumesnil (5[e] et 6[e] du 7[e]) ont entamé courageusement le combat, malgré la très grande infériorité de leurs forces. Deux caissons sautent, faisant de nombreuses victimes. Entre 10[h]45 et 11 heures, la 5[e] est obligée de se retirer dans le pli de terrain, sans y être épargnée par les obus allemands. Un caisson fait encore explosion. La 6[e] du 7[e] parvient néanmoins à continuer ce combat inégal[2].

La 2[e] du 19[e] (à cheval, division Margueritte) était en position au delà du saillant nord du bois de la Garenne. Une de ses sections est d'abord mise hors de combat; puis toute la batterie cesse le feu, faute de munitions. Elle n'a plus que 27 hommes valides et ses officiers poussent aux roues pour remettre les pièces sur leurs avant-trains. Elle va se ravitailler au parc du 1[er] corps, qui ne peut lui délivrer que quarante-cinq obus[3].

La batterie à balles de Conseil-Dumesnil (11[e] du 7[e]) est restée jusqu'alors en réserve, sauf pour envoyer quelques salves sur un objectif favorable. Elle s'établit entre les deux boqueteaux et concentre aussitôt sur elle le feu de plusieurs batteries allemandes. Elle tient bon néanmoins, couvrant de projectiles les troupes qu'on aperçoit vers Fleigneux. En même temps, les bataillons de première ligne renforcent leurs tirailleurs et les poussent sur la longue croupe qui commande le chemin de Floing à Illy[4].

Ceux des 21[e] et 99[e] de ligne ont mis à profit l'instant

---

1. *État-major prussien*, II, 1223.
2. Notes Mulotte, Historique du 17[e] bataillon de chasseurs, *R. H.*, IV, 1906, 187, 191.
3. *R. H.*, IV, 1906, 157, d'après le rapport du capitaine Hartung.
4. *R. H.*, IV, 1906, 157. D'après le rapport Mulotte, trois compagnies renforcent les tirailleurs.

de la charge pour garnir les pentes immédiatement au sud-est du ruisseau de Floing. Leur feu chasse de ce bas-fond les fractions du 87e et les oblige à rallier les compagnies du 82e vers le nord. Sur l'ordre du général von Schachtmeyer, cette infanterie renforcée de nouvelles unités couvre l'artillerie du Ve corps qui débouche à ce moment au sud de Fleigneux. Le 2e bataillon du 82e occupe ce village.

D'autres fractions du XIe corps, coupées au sud de Donchery par les colonnes du Ve, ont passé la Meuse après elles (6h 15) et cherché à se joindre à la 21e division dans le bois de La Falizette. Une partie va ensuite sur Floing et le reste sur Fleigneux, non sans un certain désordre. Deux compagnies de chasseurs (3e et 4e du 11e) et le gros du 1er bataillon du 80e gagnent le bois du Hattoy ; deux autres compagnies (1re et 2e du 11e chasseurs), qui avaient escorté l'artillerie de corps, vont également à la droite, la 1re dans le même bois, la 2e dans une ferme à l'ouest. Le gros du 80e prend la direction de Fleigneux. Vers 10 heures il est au nord de Saint-Menges.

Cinq compagnies du 87e (3e, 4e, 5e, 6e, 7e) sont restées longtemps à l'est de ce village, sous le feu toujours plus violent de nos batteries. L'arrivée continuelle de troupes fraîches et l'occupation de Fleigneux par les Prussiens déterminent leur chef à marcher au sud de ce point vers la Givonne. A ce moment une colonne de voitures, avec de la cavalerie et de l'artillerie, cherche à s'échapper d'Illy vers le nord. Ces compagnies gagnent au pas de course la hauteur à l'est de Fleigneux, coupent nos voitures de leur escorte et en capturent une trentaine [1]. Puis elles traversent ou contournent le bois à l'est pour atteindre la cavalerie et l'artillerie qui ont pris la direction d'Olly, le long de la Givonne. Huit pièces sont en batterie dans une clairière, « mais la cavalerie a sans doute mis pied à terre pour fuir

1. *État-major prussien*, II, 1219. Il s'agirait d'une partie des convois du 1er corps.

dans les bois; du moins on n'aperçoit que plusieurs centaines de chevaux errant sans cavaliers ». Malgré deux décharges à mitraille, des fractions du 87e se jettent sur ces pièces et s'en emparent [1]. Ce triste épisode va être le signal de la débâcle finale.

1. *État-major prussien*, II, 1220; *R. H.*, IV, 1906, 161. Ces cavaliers appartiennent sans doute aux divisions Brahaut, Michel et à partie de la division Salignac-Fénelon. La *R. H.* n'indique pas de quelles batteries ces pièces font partie.

XVIII

LES ÉCHAPPÉS DE SEDAN

Charge préparée contre l'artillerie du Ve corps. — La cavalerie française sous les obus. — La division Margueritte. — La division Brahaut. — La division Michel. — La brigade Septeuil. — La division Salignac-Fénelon. — Appréciations.

Lors de leur déploiement, les batteries du Ve corps paraissent, à juste titre, être mal soutenues. Les généraux Brahaut et Margueritte projettent de les charger. Les huit escadrons du premier massés près d'Illy doivent les aborder de flanc par le nord de ce village, tandis que les chasseurs d'Afrique, contournant Illy au sud, les attaqueront de front[1]. La brigade Septeuil, massée derrière la brigade Béville du 12e corps, exécute un passage de lignes pour appuyer ce mouvement; d'autres dispositions sont prises. Mais l'infanterie allemande apparaît en force et Margueritte prévient son collègue qu'il renonce à charger pour l'instant. Brahaut fait de même.

Toutefois la situation de cette masse de cavalerie sous les feux croisés de l'infanterie et de l'artillerie ennemies devient bientôt intenable. Un désordre extrême se met dans ses rangs. Le 6e chasseurs fait des pertes considérables. Le 1er hussards gagne le bois de la Garenne pour y chercher un abri et le reste de la division Margueritte suit. L'artillerie prussienne, relevant son tir, les accompagne de ses obus, dont l'un tue le général Tilliard. Finalement la division se reforme dans la clairière de la ferme de Quirimont, mais pour en être encore chassée par les projectiles. Elle se porte au sud du bois de la Garenne, où elle est en butte aux obus des batteries à l'est de la Givonne. Une partie du 4e chasseurs d'Afrique s'égare dans ces mouvements et

---

1. Rapport Brahaut, 27 septembre, *R. H.*, IV, 1906, 751.

ne rejoint plus la division. Le reste compte à peine 250 chevaux [1].

Quant aux escadrons de Brahaut, ils ont gagné en désordre le bois au nord-est d'Illy. Le général de Bernis en rallie une partie, mais le feu de l'artillerie les rejette encore dans ce couvert. Sur l'ordre de Brahaut, il tente de les reformer à la lisière est, près d'Olly; ils sont accueillis par le feu du 87e [2]. Le désordre est tel que Bernis groupe autour de lui seulement quatre officiers et une vingtaine de cavaliers. Avec le général Brahaut, il cherche à gagner Sedan par la vallée de la Givonne, mais des détachements ennemis le rejettent vers le nord. Il tente alors de marcher vers Mézières à travers bois, pour être attaqué un peu plus tard par un escadron (1er du 14e dragons) venant d'Issancourt. Bernis, son officier d'ordonnance, un sous-officier parviennent à se dégager et à atteindre Mézières le matin du 2. Brahaut est pris avec son chef d'état-major et un autre officier [3].

Quant au gros des 12e chasseurs et 5e lanciers, il se dirige vers le nord, puis à l'ouest, pénètre un instant sur le territoire belge, puis gagne Renwez dans la soirée et Vervins le lendemain [4]. Bon nombre d'officiers et de cavaliers sont restés en Belgique, volontairement ou non.

Le général Michel, qui commande la division de cavalerie du 1er corps, apprend vers 8h 15 les intentions de Ducrot relativement à l'armée. D'une conversation qu'il a eue la veille avec lui, il croit devoir déduire que la retraite se fait vers Mézières. Peu après, les obus des batteries à l'est de la Givonne atteignant déjà ses escadrons, Michel fait rompre des abords de Fond-de-Givonne « pour se mettre à la recherche du 1er corps, afin de s'intercaler dans ses colonnes ».

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 163, d'après les notes du général Descharmes; Rapport Brahaut.
2. Voir *suprà*, p. 578.
3. Rapports Brahaut, 27 septembre, et Bernis, 4 septembre. Issancourt est au nord-ouest de Vivier-au-Court. Le 1er escadron du 14e dragons est ensuite rejoint par le 4e avec un peloton du 2e venant de La Claire. Ces cavaliers capturent 16 officiers, 89 hommes, 150 chevaux, 40 voitures (*État-major prussien*, II, 1220).
4. Historiques des corps, *R. H.*, IV, 1906, 756.

Il contourne Sedan par le nord et, trouvant la route d'Illy encombrée, se rejette sur Cazal, d'où il gagne le Calvaire d'Illy entre 10h 30 et 11 heures. Il y rallie la brigade Septeuil, mais constate que le terrain d'alentour est criblé d'obus affluant de l'est et de l'ouest à la fois. La division, faisant néanmoins bonne contenance, se dirige vers Illy, traverse ce village et s'engage sur le chemin de terre qui conduit au nord. Au moment où elle allait se déployer, des fractions du 87e ouvrent le feu sur les pelotons de tête qui se jettent dans le bois vers Olly. Michel continue ensuite par ce hameau et la forêt des Ardennes, suivi par la brigade de lanciers Nansouty et par deux escadrons du 10e dragons ; mais le 8e cuirassiers, les 2e et 4e escadrons du 10e dragons sont coupés par les Prussiens, rétrogradent vers Floing et se joignent à la division Bonnemains.

La brigade Septeuil s'est également portée sur Olly, vers 11h 30. Elle suit la route de Corbion jusqu'à quelques centaines de mètres de la frontière belge, marche au nord-ouest et opère sa jonction avec les escadrons du général Michel. Puis toute la colonne gagne Sugny en territoire neutre, se rabat sur Pussemange et Gespunsart, passe par Neufmanil et Nouzon. Arrivée à Charleville à 6 heures du soir, elle repart pour Maubert-Fontaine après un repos de deux heures. Les 6 et 7 septembre, elle atteindra Versailles [1].

Enfin la division Salignac-Fénelon, du 12e corps, s'est déployée au début de la bataille sur une seule ligne, au sud de Fond-de-Givonne, face à Bazeilles. Les obus ennemis l'obligent bientôt à quitter cet emplacement. Elle gagne le bois de la Garenne, puis, vers 11 heures, se rassemble face à Illy, la brigade Savaresse en première ligne, les brigades Béville et Vandœuvre derrière elle. De nouveau les obus allemands l'obligent à se porter vers l'est ; elle se forme en bataille, la droite au chemin de Givonne à Illy. Peu après,

---

1. Rapport Michel, 8 septembre ; La division de cavalerie du 1er corps à la bataille de Sedan, manuscrit inédit du général ; pièces justificatives diverses ; Rapport Septeuil, 3 octobre, et Historiques des corps, *R. H.*, III, 1906, 495 ; *ibid.*, IV, 1906, 164.

et sans doute pour les mêmes causes, la brigade Savaresse rompt par pelotons à droite, en deux colonnes qui s'engagent dans les bois au nord-est. Le 1er lanciers se rassemble dans une clairière où il est rejoint par le 7e. Mais des fractions du 87e prussien obligent la brigade à se rejeter sur la ferme de la Garenne, sauf trois pelotons du 7e lanciers qui continuent vers le nord, passent la frontière belge près de Corbion et sont désarmés un peu plus loin, ainsi qu'un escadron du 1er lanciers. La brigade Béville et le 8e chasseurs refluent également sur la ferme de la Garenne. Quant au 7e chasseurs, il rejoint par les bois au nord-est d'Illy les généraux Brahaut et de Bernis. Une partie écorne le territoire belge, puis rentre en France à Gespunsart. Elle gagne ensuite Sécheval et Rocroi par une marche de nuit [1].

L'ensemble de ces épisodes montre combien, dès le milieu du jour, nos troupes sont atteintes dans leur moral. Sans doute la plupart des échappés de Sedan parviendront à éviter une catastrophe que chacun sent inévitable ; ils vont apporter à la Défense nationale de précieux éléments et notamment un peu de la cavalerie qui lui fera tant défaut, mais leur disparition du champ de bataille n'en reste pas moins sans excuse, du moins pour les chefs responsables. Un fait certain est qu'ils abandonnent à leur sort des camarades dans la situation la plus extrême. A ce titre leur conduite mérite d'être sévèrement jugée, quelles qu'aient été ses conséquences.

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 167, d'après le rapport du colonel Thornton, 7 septembre, et divers Historiques. Pour les emplacements des troupes belges, voir Merchié, *Guerre de 1870-1871. Les Secours aux blessés après la bataille de Sedan*, 66, 69. Au sujet des « échappés de Sedan », consulter le général Vinoy, 53 ; le général Lebrun, 146 ; *Histoire de l'armée de Châlons*, 163 ; A. Duquet, *Encore la retraite à Sedan*, 83 ; le même, *La Victoire à Sedan*, 251, 337 ; le même, « Les Échappés de Sedan », la *Revue* du 15 octobre 1903.

XIX

COMBAT DE FLOING

Les Prussiens dans Floing. — Les renforts. — La division Liébert. — Les 5e et 37e de ligne. — Tentative du colonel de La Blanchetée. — Renforts allemands dans Floing. — Retraite partielle de notre artillerie. — La 4e division de cavalerie. — Passage de la Meuse par les Wurtembergeois. — Escarmouches à Ville-sur-Lumes et à Flize. — La réserve générale de la IIIe armée. — Les Wurtembergeois et le 13e corps.

Deux heures durant, les deux compagnies prussiennes aventurées dans la partie nord de Floing s'y sont maintenues sans recevoir aucun renfort. D'une maison qu'elles occupent au coin de la grand'rue, elles couvrent à plusieurs reprises nos tirailleurs d'une telle pluie de balles que ceux-ci se bornent finalement à une fusillade sur place[1]. D'ailleurs, à aucun moment, le 7e corps n'entreprend un mouvement sérieux contre la faible infanterie qui lui est opposée. Il borne son ambition à tenir sous les obus de l'artillerie prussienne, de plus en plus supérieure à la sienne.

Quoique le terrain au nord de Floing soit battu par nos projectiles, vers 11 heures l'infanterie groupée au bois du Hattoy commence à filtrer par petites fractions jusque dans ce village, qu'elle occupe entièrement, ainsi que ses abords est[2], malgré notre position dominante.

Devant cet afflux constant d'assaillants, la division Lié-

---

1. *État-major prussien*, II, 1223. Ces tirailleurs appartiennent au 1er bataillon du 37e (*R. H.*, IV, 1906, 167).

2. 1re, 2e, 1/2 4e du 83e, puis 6e; 5e et 7e une demi-heure après, puis la 8e et le 3e bataillon; la 9e occupe le cimetière que nous tenions au début à l'est de Floing. La 2e compagnie de pionniers gagne le hameau de Maltourné dans les prairies de la Meuse; la 2e du 11e chasseurs est à l'entrée ouest du village; peu après le reste de ce bataillon s'établit à la lisière est; les 9e et 11e du 82e suivent le 83e à l'intérieur; la 2e du 87e, qui se tenait à l'est de Saint-Menges, près des batteries, descend à l'est de Floing dans le vallon (*État-major prussien*, II, 1222-1224).

bert a dû renforcer sa ligne de tirailleurs. Le 5e de ligne n'a plus en réserve que quatre compagnies environ. Le feu ennemi croît en intensité. A plusieurs reprises nos soldats se replient sous la grêle de projectiles; ils doivent être ramenés par leurs officiers [1].

Au 37e de ligne, par suite de la retraite de notre batterie d'extrême gauche, il a fallu déployer tout le régiment pour faire face à l'infanterie prussienne apparue vers Maltourné et dans le secteur sud de Floing. Vers 11 heures, le colonel de La Blanchetée prend l'initiative d'une contre-attaque. Avec une fraction des 1er et 2e bataillons, il se jette sur le village, enlève les premières maisons et pousse même jusqu'à la lisière nord [2]. Le combat est quelque temps indécis, avec des oscillations en sens contraire. Mais l'ennemi reçoit des renforts. Sur la demande du général von Gersdorff, les trois bataillons du Ve corps en réserve à Saint-Menges entrent en ligne. A midi les 1er et 2e du 46e passent à l'ouest du bois du Hattoy et descendent au pas gymnastique sur Floing. Le 1er s'établit à la lisière nord, le 2e pénètre dans le village. Le 5e bataillon de chasseurs y entre également par la route de Saint-Menges, à l'ouest des précédents, et occupe le château. Ces renforts déterminent une reprise générale de l'offensive (midi 30). Le 37e est refoulé sur ses anciennes positions au bas des pentes sud-est. Un arrêt du combat se produit alors, chacun des partis en profitant pour se remettre en ordre. Le commandant du XIe corps, général von Gersdorff, a été mortellement atteint d'une balle.

Depuis un certain temps, le feu de notre artillerie s'affaiblit sensiblement. Trois batteries (7e et 10e du 7e, puis

---

1. Les quatre compagnies restantes du 1er bataillon se sont d'abord reportées un peu en arrière pour éviter les obus prussiens; puis les 1re, 2e et une section de la 5e renforcent les deux compagnies de tirailleurs; les 5e et 6e du 2e bataillon et les deux dernières compagnies du 3e entrent ensuite en ligne; il ne reste que deux compagnies environ du 1er et deux du 2e (Historique du 5e de ligne, *R. H.*, IV, 1906, 214).
2. Historique du 37e, *R. H.*, IV, 1906, 215; *ibid.*, 168; *État-major prussien*, II, 1224.

8e du 12e se sont abritées dans le ravin au nord-ouest de Cazal, soit en raison de leurs pertes, soit par manque de munitions. Vers midi 30, les 10e et 12e du 14e font de même. Il reste encore sept batteries [1] au feu en face du Hattoy, malgré l'évidente supériorité de l'artillerie du XIe corps et le tir à revers des hauteurs de Frénois. De même les trois batteries face au sud-ouest continuent de tirer, non sans succès, contre celles de la rive gauche [2].

De nouveaux renforts arrivent aux Allemands. Les fractions de la 22e division arrêtées précédemment dans leur marche atteignent vers midi les abords de Saint-Albert [3]. A peu près au même moment, l'infanterie du Ve corps qui s'est massée au nord de Saint-Menges et au Champ-de-la-Grange marche sur Fleigneux et se forme dans le vallon au sud, la 19e brigade en avant et à droite de la 20e. Elles sont remplacées au Champ-de-la-Grange par la 9e division [4].

Sur les entrefaites, la 4e division de cavalerie s'est mise en marche de Frénois vers Montimont, derrière les Ve et XIe corps. Son chef, le prince Albert de Prusse, qui a pris les devants jusqu'au Champ-de-la-Grange, se rend compte que le chemin de Saint-Menges est entièrement couvert des troupes de ces deux corps et, par suite, inutilisable pour la cavalerie. Il fait entrer en action ses deux batteries à cheval près de Montimont, d'où elles canonnent à grande distance l'artillerie du 7e corps (10 heures). Elles parviennent même à détourner sur elles une partie de ses projectiles. Mais les troupes prussiennes de Floing sont inquiétées par leur tir, en sorte que, vers midi, elles doivent le suspendre

1. 12e du 7e (à balles), 3e du 4e, 11e de la marine, 6e et 12e du 10e, 12e du 12e, 4e du 19e. Il y a doute pour la 11e de la marine et la 12e du 12e; il se peut qu'elles se soient repliées (*R. H.*, IV, 1906, 169).

2. 12e et 13e de la marine, 3e du 8e (*R. H.*). Toutefois, il paraît ressortir de l'Historique du 37e que la 3e du 8e placée au-dessus du 3e bataillon se retira vers 10h 30.

3. 32e, 95e, 1er et 2e bataillons du 94e, 3e et 4e escadrons du 13e hussards, 3e compagnie de pionniers (*État-major prussien*, II, 1225).

4. L'État-major prussien, II, 1226, donne l'ensemble des emplacements des Ve et XIe corps entre midi et 1 heure.

sur l'ordre du prince royal. Quant aux escadrons de la 4e division, dans le bas-fond au sud, ils sont atteints par nos obus et gagnent par suite un emplacement abrité derrière les hauteurs à l'ouest. Ils y demeurent en réserve.

En ce qui concerne la division wurtembergeoise, sa 3e brigade, après avoir passé la Meuse à Dom-le-Mesnil, s'est portée à Vivier-au-Court. Le reste des troupes franchit la rivière entre 7 et 8 heures et détache à Tumécourt la brigade de cavalerie, afin d'assurer la sécurité vers Mézières. Un détachement va couper le chemin de fer de Givet ; des patrouilles rendent compte que Ville-sur-Lumes est occupé par nous (10 heures).

Vers le même instant survient un ordre du prince royal prescrivant aux Wurtembergeois de s'établir à Donchery, en réserve de la IIIe armée. On s'y conforme aussitôt, en se couvrant du côté de Ville-sur-Lumes de deux compagnies et deux escadrons qui y ont une escarmouche [1]. Après notre retraite, les Wurtembergeois occupent ce village.

Dans l'intervalle, le général von Obernitz s'est mis en marche sur Donchery. A Vrigne-Meuse il apprend qu'une colonne de deux bataillons et deux escadrons sortis de Mézières menace le pont de Dom-le-Mesnil par la rive gauche. Il n'y a pour le garder que deux compagnies réparties entre Flize et Nouvion-sur-Meuse. Afin de réparer cette erreur, Obernitz détache vers Dom-le-Mesnil la majeure partie de la 3e brigade, la brigade de cavalerie et une batterie de 4. Le 1er bataillon du 8e va sur Nouvion; le reste des troupes passe le pont de la Meuse et rencontre vers Flize le 16e hussards, que la 6e division de cavalerie a détaché des environs de Poix. Ses patrouilles ont vu vers Boulzicourt des troupes françaises, qui ont ensuite pris position à Petite-Ayvelle. Il en résulte vers 2h 15 un petit combat entre

1. *État-major prussien*, II, 1228. D'après le général Vinoy, p. 51, Ville-sur-Lumes paraît n'avoir été occupé par aucun détachement du 13e corps, mais par des francs-tireurs de la Seine, du bataillon Lafon-Mocquart, en reconnaissance sur la rive droite (*R. H.*, I, 1907, 344).

ces fractions du 13e corps et les Wurtembergeois. Ceux-ci progressent sans difficulté, après avoir fait entrer en ligne leur batterie et deux bataillons [1].

Les détachements de la rive gauche se rassemblent ensuite à Flize; ceux de la rive droite à Nouvion; la brigade de cavalerie reste à Tumécourt. Le gros de la division est à Donchery où, joint aux 2e et 4e divisions de cavalerie, il constitue la réserve générale de gauche des Allemands [2].

Contre ce que paraît admettre l'État-major prussien, ce n'est pas la division wurtembergeoise qui empêche le 13e corps d'intervenir dans la bataille du 1er septembre. Un coup d'œil sur la correspondance échangée entre l'empereur, le ministre de la guerre, Mac-Mahon et Vinoy permet de se rendre compte que jamais cette intervention n'est entrée dans leurs projets. Il convient d'ajouter que les éléments concentrés à Mézières ne sauraient lutter avec chance de succès contre les forces de la IIIe armée disponibles à l'ouest de Sedan [3].

1. *État-major prussien,* II, 1229; Vinoy fait retirer la brigade Guilhem sur Mohon dès que l'engagement paraît sérieux (général Vinoy, 52). Nous avons un officier et une quarantaine d'hommes hors de combat. Les pertes allemandes sont moindres (Voir aux Annexes).

2. *État-major prussien,* II, 1229. La 2e division est venue par Dom-le-Mesnil à Vrigne-Meuse.

3. Voir le général Vinoy, *loc. cit.,* 47, 50, 52, 56. Vinoy ne dispose le 1er septembre que d'une division d'infanterie, du 6e hussards et de la réserve d'artillerie du 13e corps.

XX

LES COMBATS SUR LA HAUTE GIVONNE

Mouvement de la Garde. — Entrée en ligne de sa 1re division. — Prise de Givonne. — Mouvement de la 2e division. — Engagement de l'artillerie de corps. — La division Wolff. — La brigade Bréger. — Dispositions prises par la Garde. — Le combat d'artillerie à la droite de la IVe armée. — La réserve d'artillerie du 5e corps. — Prise d'Haybes. — Combat de La Chapelle. — Situation vers midi.

Suivant l'ordre du prince royal de Saxe, à 4h30 le commandant de la Garde a prescrit à la 1re division de se porter par Pouru-aux-Bois sur Villers-Cernay, aux autres troupes de marcher sur Francheval[1]. Lorsque l'alerte est donnée, peu après, le canon retentit déjà vers Bazeilles. On s'efforce d'accélérer la marche. L'avant-garde de la 1re division se rassemble près de Villers-Cernay, mais le gros n'atteint ce village que vers 8 heures, en raison de l'état des chemins.

Depuis 7h30, le prince Auguste de Wurtemberg est en observation à l'ouest de Francheval. Constatant que la raideur des pentes rendrait difficile le passage du ravin du Rulle et qu'aucune voie praticable ne traverse le bois Chevalier de l'est à l'ouest, il prescrit aux troupes mises en marche sur Francheval de prendre également la direction de Villers-Cernay. Peu après, le XIIe corps lui fait connaître la situation à La Moncelle et à Bazeilles. Il juge à propos de porter la 1re division et l'artillerie de corps de Villers-Cernay sur la Givonne, tandis que la 2e division se rassemblera aux abords de ce village[2]. La division de cavalerie gagnera la droite de l'artillerie. Le prince royal de Saxe est avisé de ces dispositions (7h45); on informe le XIIe corps que la Garde est à Villers-Cernay et qu'elle va intervenir à sa droite, tout en tenant la route de Bouillon.

---

1. *État-major prussien*, II, 1189. Voir *ibid.*, Annexes, 305, l'ordre de marche de ces colonnes.
2. La *R. H.*, IV, 1906, 365, traduit *aufmarschiren* par *se déployer*.

Dans l'intervalle, le général von Pape a jeté l'avant-garde de la 1[re] division sur Villers-Cernay. Après en avoir chassé quelques tirailleurs, le bataillon des chasseurs de la Garde refoule vers Givonne deux compagnies qui les soutenaient. Derrière lui vient le régiment des fusiliers, dont le 2[e] bataillon pénètre après un petit engagement dans le bois en avant; le 1[er] bataillon et les chasseurs continuent vers l'ouest, entre le chemin de Daigny et la lisière boisée qui s'allonge vers Haybes.

A ce moment, les Saxons refoulent sur Daigny une partie de la division Lartigue; des fractions du 3[e] zouaves se heurtent aux Prussiens qui les rejettent au nord-ouest. La gauche des fusiliers (4[e] compagnie) s'empare de deux pièces, dont l'une tirait encore sur le bois Chevalier, puis elle descend jusqu'au ravin entre Haybes et Daigny. Le reste du 1[er] bataillon borde les lisières ouest et sud du bois de Villers; trois compagnies de chasseurs [1] se portent plus au nord, en face d'Haybes.

Quant au 2[e] bataillon des fusiliers, après avoir chassé du bois de Villers des petits groupes isolés, il débouche à l'est de Givonne, non sans être salué par un feu violent de canons et de mitrailleuses. Pour y échapper, il gagne des haies et des buissons au nord-est de ce village et ouvre le feu sur ses défenseurs. Vers 10 heures, deux pelotons de la 5[e] compagnie repoussent nos tirailleurs et pénètrent dans la partie nord, suivis des 7[e] et 8[e] compagnies. Les fractions du 1[er] corps restées dans Givonne se replient vers le bois de la Garenne, presque sans combat.

Sur les entrefaites, les hussards de la Garde se sont portés à la ferme de La Virée et leurs patrouilles ont reçu des coups de feu de La Chapelle, village occupé par un corps franc, le 1[er] bataillon des francs-tireurs de la Seine, tout à fait à l'écart du reste de l'armée. Pour couvrir la division Pape dans cette direction, une compagnie (6[e] des fusiliers) prend position à la corne nord du bois de Villers-Cernay;

1. 2[e], 3[e], 4[e]. La 1[re] est à l'artillerie divisionnaire (*État-major prussien*).

la lisière ouest est tenue par deux compagnies, 10e et 11e, que rejoint bientôt la 9e. L'infanterie ainsi disposée assure dans une certaine mesure la sécurité de l'artillerie déjà engagée.

En raison du mauvais état des chemins, les batteries divisionnaires se sont tenues pendant la marche derrière la 2e brigade. Arrivées devant Villers-Cernay, quand elles doivent la devancer pour entrer en ligne, les rues de ce village sont si encombrées, qu'elles sont forcées de le contourner, de passer non sans peine le ruisseau du Rulle et de s'engager à travers bois. A 8h45, trois batteries[1] atteignent la lisière ouest; la quatrième (1re lourde) va prendre position au sud, dans une clairière le long du chemin de La Chapelle à La Moncelle. Aussitôt ces vingt-quatre pièces ouvrent le feu contre l'artillerie du 1er corps établie à l'ouest de Givonne et d'Haybes.

Peu après (9 heures), le gros de la division Pape commence de se rassembler à l'est du bois de Villers-Cernay, la 2e brigade en première ligne.

L'action des batteries prussiennes porte en partie sur les treize pièces[2] qui restent à la division Wolff et qui sont établies à l'ouest de Givonne, vers la cote 292. A la fois contrebattues de front et prises d'écharpe, les nôtres constatent bien vite leur infériorité et reculent en arrière de la crête. La batterie de mitrailleuses cesse même un instant le feu, d'autant que des renforts parviennent à l'artillerie prussienne.

A l'aile gauche de la Garde, la 2e division s'est rassemblée de grand matin à Sachy et a porté au trot sur Francheval deux escadrons et deux batteries suivis du régiment Reine, puis du gros. Les quatre batteries montées de l'artillerie de corps, qui ont aussi pris le trot dès leur départ de Carignan,

1. 1re et 2e légères, 2e lourde (*État-major prussien*, II, 1192).

2. La 8e (à balles) du 9e est à la cote 292; la section de droite de la 7e du 9e (5 pièces seulement), à gauche de la 8e; la section du centre, à droite; la 6e du 9e (2 pièces), dans l'intervalle des deux régiments de la 1re brigade (*R. H.*, IV, 1906, 566).

s'intercalent dans la colonne à Pouru-Saint-Remy, avant l'infanterie. En même temps que le gros, la 1re brigade de cavalerie et la 1re batterie à cheval arrivent à Francheval, venant de Carignan aux allures vives. Le reste de la division de cavalerie et ses deux autres batteries se rassemblent à l'ouest d'Osnes, gagnent Francheval au trot et prennent la queue de la colonne.

Dès la réception de l'ordre de marcher sur Villers-Cernay, les quatre batteries montées de l'artillerie de corps accélèrent leur allure. Elles devancent ainsi le gros de la division Pape et vont prendre position derrière la mince lisière de bois qui les sépare de son artillerie. Faute de place une batterie (3e lourde) reste en réserve. Les autres ouvrent le feu vers 9 heures et leur situation est d'abord difficile. Le colonel commandant l'artillerie de corps, von Scherbening, est tué par un obus [1].

La droite des sept batteries de la Garde dirige son feu surtout contre les masses entassées dans le bois de la Garenne et au nord. Malgré la distance (4 000 pas), leurs obus produisent visiblement un grand effet ; l'infanterie française reflue dans le bois, la cavalerie vers le nord. Plusieurs de nos pièces sont mises hors de service. Mais, à diverses reprises, de petites fractions venues de La Chapelle par les bois menacent l'artillerie prussienne. Il faut tourner contre elles des pièces de la droite.

La division Wolff souffre beaucoup de ces feux, auxquels elle ne peut guère répondre. La brigade Bréger a d'abord été établie à l'ouest de la crête qui fait face à Givonne, par bataillons en masse, avec quelques tirailleurs en avant [2].

---

1. *État-major prussien*, II, 1193 ; prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 80 et suiv. Les batteries engagées sont les 4e lourde, 3e et 4e légères.

2. Le 18e de ligne est au sud de la cote 292, dans cet ordre : 3e, 1er, 2e bataillons, le 3e s'étendant jusqu'aux abords nord de la cote 277 ; les 5e et 6e compagnies du 1er bataillon en tirailleurs. Les 1er et 3e bataillons du 96e tiennent la gauche du 18e, à peu près en potence, derrière des haies qui bordent le chemin de Givonne à la cote 292 ; le 2e est au nord de cette cote, derrière un rideau d'arbres parallèle à la vallée. Le 13e bataillon de chasseurs, 200 hommes seulement, est en soutien d'artillerie (*R. H.*, IV, 1906, 368).

Dès l'apparition de l'artillerie prussienne, un grand nombre d'obus tombent dans ses rangs, en sorte que le colonel Bréger fait prendre une formation moins compacte, en colonnes de division. On gagne ainsi une centaine de mètres sur la droite. La contenance des troupes reste très bonne, en dépit des circonstances.

« Les hommes, couchés à terre, supportèrent sans bouger un violent feu d'artillerie. Pas un... ne quitta les rangs, quoiqu'ils fussent traversés à chaque instant par les soldats d'un régiment de marche établi sur notre droite, un peu en avant. Deux fois même, tout le 3e bataillon, impatient et frémissant, se leva sous cette canonnade meurtrière en criant : « En avant ! » Il dut être arrêté et calmé, aucun ennemi n'étant visible devant lui et à portée[1]. » Dans ce cas, évidemment, nos soldats obéissent à une inspiration plus justifiée que l'énervante inaction où on les fait croupir.

Bien qu'en seconde ligne, la 2e brigade du général Wolff est fort éprouvée, elle aussi, par les feux de front et d'écharpe de l'artillerie prussienne. Le 1er zouaves, à droite, était en colonne à demi-distance ; il se déploie par bataillon et appuie « par de petits mouvements un peu en avant et à gauche, afin de se soustraire aux projectiles ». Finalement, il se porte à la lisière est du bois de la Garenne (1er, 3e, 2e bataillons). Le 45e, à sa gauche, recule également pour s'y abriter et ses bataillons, aussitôt séparés, ne se réuniront que vers midi. Enfin la compagnie divisionnaire du génie (3e du 1er), renforcée de 150 sapeurs « égarés sur le champ de bataille », tient le débouché du chemin d'Illy à Givonne. Plus tard elle refoulera par son feu de la cavalerie venant de La Chapelle[2].

Au cours de la matinée, Auguste de Wurtemberg a été prié à plusieurs reprises par le prince Georges de porter la Garde sur Daigny, en soutien du XIIe corps. Telle est, tout d'abord, son intention et il prescrit à l'artillerie de la

1. Rapport Bréger, sans date, *R. H.*, III, 1906, 429 ; Rapport du colone Bluem, *ibid.*, 432.
2. *R. H.*, IV, 1906, 369.

2e division d'entrer en action derrière le bois de Villers-Cernay, à l'est d'Haybes, contre les positions à l'ouest de la Givonne. Mais, un peu avant 9 heures, il reçoit l'ordre de converser sur Fleigneux dès l'enlèvement de cette ligne. En outre, de la croupe 321, où est l'artillerie de corps, on aperçoit nettement le combat de la IIIe armée près de Saint-Menges. Dans ces conditions un engagement sérieux à Daigny éloignerait la Garde de la direction où elle doit surtout opérer. Le prince décide de ne porter sur ce village qu'une fraction de ses troupes, afin de résister à nos tentatives éventuelles. Le reste passera la Givonne pour se relier à la IIIe armée, aussitôt que l'artillerie aura suffisamment préparé ce mouvement [1]. Les ordres nécessaires sont donnés de vive voix. D'autres dispositions les complètent entre 10 et 11 heures.

La 2e division, qui a été portée de Villers-Cernay au bois Chevalier, se rapprochera de Daigny pour s'opposer à une attaque éventuelle contre le XIIe corps. Le général prince Hohenlohe, commandant l'artillerie, la déploiera tout entière sur les hauteurs à l'est de la Givonne, de façon, non seulement à soutenir ce corps d'armée, mais à préparer l'attaque de la Garde contre la rive ouest. La division de cavalerie cherchera par Illy la liaison avec la IIIe armée.

Il résulte de ces prescriptions un grand combat d'artillerie à l'extrême droite des armées allemandes. Les effets sont extrêmement marqués. Au début les batteries de la 2e division, derrière la lisière boisée à l'est d'Haybes, dirigent surtout leurs feux contre des épaulements que l'on aperçoit dans l'angle saillant de la route de Sedan à Givonne. A ce moment le combat est encore très vif dans la vallée, à Daigny ; les Allemands, qui ont occupé ce village vers 10 heures, essaient inutilement d'en déboucher devant les 2e et 3e bataillons du 31e, renforcés à gauche par huit compagnies du 56e [2] embusquées dans les boqueteaux à l'ouest de la

1. *État-major prussien*, II, 1194.
2. Les cinq compagnies de droite du 1er bataillon et les trois compagnies de gauche du 2e (*R. H.*, IV, 1906, 371 ; *État-major prussien*, II, 1195).

Givonne. Les batteries prussiennes ne pouvant, de leurs premiers emplacements, intervenir vers Daigny, appuient vers le chemin de Villers-Cernay à ce village, en repliant leur gauche. Elles se rapprochent ainsi de l'extrême droite de l'artillerie saxonne, déjà renforcée de deux batteries de la réserve du Ier corps bavarois. Vers midi 30, les trois batteries à cheval de la Garde s'intercalent dans cette ligne, portant à quatorze celles engagées sur la haute Givonne[1].

Devant ce nouvel adversaire, l'artillerie de la division Pellé, déjà prise d'écharpe par les batteries saxonnes, éprouve « des pertes considérables », tout en se maintenant en position[2]. Mais le 1er tirailleurs, qui a été placé derrière elle, suivant notre pratique constante, subit des pertes très fortes avant qu'on le déplace. « Il faudrait appuyer *de 200 mètres* à gauche. » Nul n'y songe ; 17 officiers et plus de 200 hommes sont étendus sur le terrain, quand on donne enfin l'ordre de gagner une dépression à 300 mètres en arrière. Un régiment de ligne placé en avant des tirailleurs est au moins aussi fortement atteint[3].

Plusieurs batteries de la réserve du 1er corps appuient celles de la division Pellé. Elles souffrent beaucoup également ; une partie interrompt son feu ou se retire à quelque distance[4]. Trois batteries à cheval entrent successivement en ligne sur leurs emplacements. Les 2e et 3e du 20e, seules, ouvrent le feu et sont très éprouvées. On reconnaît presque aussitôt que la position n'est « plus tenable » et qu'il est « urgent de se reporter en arrière[5] ».

---

1. Aile gauche sur la route de Villers-Cernay à Daigny : 5e lourde, 5e et 6e légères, 6e lourde, 3e, 2e, 1re à cheval, 1re lourde ; aile droite à la lisière ouest et derrière la corne nord du bois de Villers-Cernay : 2e lourde, 2e, 1re, 4e, 3e légères, 4e lourde. Vers midi la 4e légère est ramenée en réserve et remplacée par la 3e lourde (*État-major prussien*).

2. 9e, 10e, 12e du 9e régiment, *R. H.*, IV, 1906, 372.

3. De Narcy, *Journal d'un officier de turcos*, 217 et suiv. ; voir aussi de Boissieu, *loc. cit.*, 316 ; colonel de Ponchalon, *France militaire* du 18 janvier 1893 ; Historique de la division et des corps, *R. H.*, III, 1906, 444 et suiv.

4. La 11e du 9e se retire à 200 mètres en arrière ; la 5e du 9e continue le feu ; la 11e du 6e (de 12), qui a épuisé ses munitions, est relevée par les trois pièces restantes de la 12e du 6e (de 12) [*R. H.*, IV, 1906, 373].

5. *R. H.*, IV, 1906, 373. Le prince Hohenlohe a dramatisé, et exagéré, cet

Vers 11h30, toutes ces batteries opèrent leur retraite sous un feu violent qui leur cause de nouvelles pertes.

La réserve d'artillerie du 5e corps est restée dans la matinée au Vieux-Camp, en deux groupes, « face à l'ouest ». Elle n'a encore pris aucune part au combat, lorsque l'artillerie à l'est de Daigny commence à la canonner à revers, bientôt avec une grande précision. Trois de ses batteries traversent le ravin de Fond-de-Givonne (10e du 2e, 5e et 6e du 20e), pour éviter ces projectiles dont l'un atteint mortellement le général Liédot. Peu après, le feu redoublant sur le groupe resté au Vieux-Camp (6e du 2e, 11e du 14e, 11e du 10e), le colonel de Salignac-Fénelon lui prescrit de gagner la hauteur entre Fond-de-Givonne et Balan. Il y rejoint les autres batteries et toutes ouvrent le feu, d'abord sur Bazeilles, puis contre l'artillerie saxonne. Elles ne tardent pas à être accablées d'obus venant de la rive est de la Givonne ou du sud de la Meuse et se retirent sur « différentes positions, soit au sud de Fond-de-Givonne, soit dans le bois de la Garenne [1] ». Leur action a été à peu près nulle.

Sur les entrefaites, le général von Budritzki, commandant la 2e division de la Garde, a mis la 4e brigade en marche vers Daigny, tout en lui interdisant de traverser la vallée. Le régiment Empereur-François porte son 1er bataillon en avant et l'engage dans un pli de terrain descendant près du village : il occupe son entrée est ; les 5e et 6e compagnies le prolongent à gauche, tandis que les autres se forment en réserve sur les pentes plus au sud. Le régiment Reine a suivi le même vallon, derrière le précédent. La 3e brigade est encore dans son premier emplacement au sud-ouest de Villers-Cernay, le 2e ulans à sa gauche.

Quant au gros de la 1re division, il s'est rassemblé derrière le bois de Villers-Cernay, en poussant les 1er et 2e ba-

---

épisode : « Elle (la 2e) s'effondra en quelque sorte ; ses débris jonchaient le sol : elle n'avait pas pu tirer un seul coup de canon. Il en fut de même d'une seconde, puis d'une troisième » (*Lettres sur l'artillerie*, traduction, 82). Les pertes de ces trois batteries furent d'ailleurs considérables (Voir les rapports les concernant, *R. H.*, III, 1906, 537 et suiv.).

1. *R. H.*, IV, 1906, 374.

taillons du 4[e] régiment sur Givonne, en soutien des fusiliers. Déjà ceux-ci ont occupé ce village, de sorte que ces deux bataillons, après un court arrêt à la lisière ouest du bois, peuvent entamer un combat de feux à grande distance contre la division Wolff. D'ailleurs, à ce moment, nous n'avons pas encore entièrement évacué le fond de la vallée. Depuis le déploiement de la grande batterie de la Garde, des groupes de tirailleurs cherchent à traverser la Givonne pour fusiller l'artillerie au nord-est de Daigny. Mais, vers 11[h]30, la 4[e] compagnie des fusiliers et un peloton des chasseurs de la Garde pénètrent dans Haybes, s'en emparent et se relient aux Saxons de Daigny. Trois autres compagnies (3[e] et 4[e] des chasseurs, 12[e] des fusiliers) bordent la lisière ouest d'Haybes et, avec les précédentes, entament un vif combat de feux contre la ligne française encore dans la vallée ou sur les pentes à l'ouest. Le reste du 1[er] bataillon des fusiliers et des chasseurs demeure à la lisière du bois de Villers [1].

Quoique les Allemands soient maîtres de presque tous les centres habités le long du ruisseau, un peu avant midi nous cherchons encore à pousser de fortes lignes de tirailleurs vers Givonne, afin d'inquiéter les batteries de la 1[re] division. En même temps, malgré le feu violent de l'infanterie prussienne, dix pièces ou mitrailleuses qui venaient du bois de la Garenne pénètrent dans ce village par l'ouest, traversent le pont et s'engagent dans le secteur sud, encore inoccupé. Mais cette tentative désespérée échoue presque aussitôt ; une compagnie (5[e] des fusiliers) enlève notre artillerie après un bref combat,s ans qu'elle ait pu brûler une gargousse [2].

A ce moment les 1[er] et 2[e] bataillons du 4[e] régiment sont à 200 pas seulement en avant des batteries de la 1[re] divi-

1. *État-major prussien*, II, 1197.

2. *État-major prussien*, II, 1197 ; 7 canons, 3 mitrailleuses, 10 officiers, 363 hommes, 142 chevaux et mulets furent pris en cette occasion. Cette artillerie ne se dirigea sur Givonne que par une erreur incompréhensible et non dans la folle pensée d'y prendre l'offensive comme parait l'admettre la relation prussienne.

sion ; le reste de la 2[e] brigade, mis à la disposition de la 2[e] division, a poussé jusqu'à la lisière sud du bois de Villers, pour soutenir au besoin les troupes engagées vers Daigny. La 1[re] brigade a traversé ce bois et stationne derrière l'artillerie.

Sur les entrefaites, les cinq compagnies de francs-tireurs qui occupaient La Chapelle en ont été délogées, sans difficulté, par la 6[e] compagnie des fusiliers. Une partie passe en Belgique, où elle est désarmée. Le 5[e] escadron des hussards de la Garde traverse La Chapelle pour marcher ensuite sur Olly, où il entre en relation avec la III[e] armée [1].

Quant à la division de cavalerie, après avoir été rassemblée à l'ouest de Villers-Cernay, elle s'est mise en marche sur Illy. A midi, sa tête passe le ruisseau à Givonne. Déjà un escadron (5[e] du 1[er] ulans), jeté dans cette direction, a capturé de nombreux isolés et une pièce restée à l'abandon.

Vers midi, au moment où les Bavarois achèvent de s'emparer de Bazeilles, où l'aile gauche des Saxons commence à obliquer sur Illy à l'ouest de La Moncelle, la Garde tient Daigny avec le régiment Empereur-François ; le régiment Reine est en réserve derrière le précédent, sur le chemin de Villers-Cernay ; cinq compagnies du régiment des fusiliers, ainsi que le gros du bataillon des chasseurs sont dans Haybes ou à l'est ; entre le fond de la vallée et l'artillerie, les 1[er] et 2[e] bataillons du 4[e] régiment ; derrière les batteries, la 1[re] brigade. A la lisière ouest du bois de Villers-Cernay, le 3[e] bataillon du 2[e] régiment est en soutien d'artillerie, avec trois compagnies des fusiliers et une des chasseurs. Une compagnie des fusiliers forme extrême droite à La Chapelle. La 3[e] brigade, ainsi que trois bataillons de la 2[e] et le 2[e] ulans, est en réserve générale à l'ouest de Villers-Cernay ; les hussards à la ferme de La Virée, un escadron dans la forêt des Ardennes ; la division de cavalerie marche sur Illy, sa tête au nord de Givonne. Des quinze batteries du

1. *État-major prussien*, II, 1198 ; Rapport du capitaine Marconnier, *R. H.*, III, 1906, 469. Voir *suprà*, p. 592.

corps d'armée, quatorze sont en action, une en réserve. Tous les passages du ruisseau, de Bazeilles en amont de Givonne, appartiennent aux Allemands[1]. Leurs trois corps d'armée de droite disposent ainsi d'une ligne de défense tout indiquée pour arrêter une tentative vers Carignan qui ne pourrait être, dès lors, qu'une héroïque folie.

De notre côté, à la division Wolff, la 1re brigade conserve à peu près ses emplacements du matin, ainsi que l'artillerie divisionnaire. Toutefois le 1er bataillon du 96e s'est porté vers Givonne, « sans doute pour empêcher l'ennemi d'en déboucher ». La 2e brigade est dans le bois de la Garenne, par bataillons isolés.

A la division Pellé, la 1re brigade tient aussi ses positions initiales au nord-ouest de Daigny ; la 2e et l'artillerie se sont abritées dans un pli de terrain à l'ouest. A la division L'Hériller, la 1re brigade est vers Balan, avec le 12e corps ; la 2e, un peu en arrière de la droite de la brigade Bréger[2]. La 2e brigade de la division Lartigue, d'abord entre les divisions Wolff et Pellé, est venue à la droite de cette dernière, se reliant au 58e (division Grandchamp). Les débris de la 1re brigade se ravitaillent en munitions. La réserve d'artillerie cherche à se reconstituer au nord-est de Fond-de-Givonne[3].

1. *État-major prussien*, II, 1200.
2. L'artillerie est en retraite sur Mézières (Voir *suprà*, p. 510).
3. *R. H.*, IV, 1906, 378.

XXI

LE 7e CORPS AU CALVAIRE D'ILLY

La brigade Bittard des Portes. — Mouvements en sens divers. — Ordres de Wimpffen au 7e corps. — La brigade Bordas. — L'artillerie prussienne. — Déroute d'une partie du 7e corps. — Les généraux Bittard des Portes et de Fontanges dans le bois de la Garenne. — Au Calvaire d'Illy. — Renforts du 1er corps. — Ducrot et Wimpffen. — L'artillerie du 1er corps. — La division Pellé. — La division L'Hériller. — Perte du Calvaire. — L'artillerie prussienne contre le bois de la Garenne. — Effet produit.

Cependant la situation s'aggrave également dans la partie nord du champ de bataille.

On se souvient que, vers 8 heures, Douay a dirigé la brigade Bittard des Portes (division Dumont) sur la lisière sud du bois de la Garenne. Les 82e et 83e de ligne [1] se mettent en marche, contournent la corne sud-ouest de ce bois et viennent se masser entre elle et la ferme du même nom. Puis quantité d'obus tombant déjà sur ce terrain, ils vont s'abriter à la lisière.

Vers 10 heures, un ordre du général Dumont ramène la brigade sur ses emplacements primitifs, sans raison apparente. Mais presque aussitôt Douay lui prescrit de rejoindre celui qu'elle vient de quitter. Elle se remet en mouvement pour contourner le bois. Wimpffen rencontre le bataillon de tête et lui enjoint de couper au plus court, à travers le couvert. Puis Dumont l'arrête jusqu'à nouvel ordre. Ces allées et venues, ces conflits d'autorité provoquent du désordre, encore accru par la rencontre de fuyards du 1er corps qui gagnent le bois. Des soldats s'égarent ou s'écartent volontairement. Le 1er bataillon du 82e se scinde en plusieurs tronçons, qui ne doivent plus se rejoindre. Vers 11 heures, les 2e et 3e bataillons sont de nouveau entre la ferme de la

1. Le 1er bataillon du 83e est à la défense de Sedan (*R. H.*, IV. 1906, 379).

Garenne et la corne sud-ouest du bois. Chose inexplicable, les deux bataillons du 83e semblent n'avoir fait aucun mouvement pendant ces déplacements. Vers 10 heures, le 3e bataillon est dirigé sur Illy, mais il s'arrête dans le bois de la Garenne, sous les obus prussiens qui lui infligent des pertes « assez sérieuses ». Une heure après, au moment où l'on apprend la prise de Givonne, le 2e bataillon se porte dans cette direction. Sans avoir été engagé, il reste deux heures durant exposé aux projectiles ennemis, au prix de « pertes sensibles » [1].

Un incident complète le désarroi de cette brigade. En arrivant au 12e corps, Wimpffen a pu constater le mouvement offensif des Allemands qui suit la prise de Bazeilles. Il écrit au général Douay (midi) : « La gauche du 12e corps est fort engagée. Portez-y toutes les troupes de renfort dont vous pourrez disposer [2]. » Bittard des Portes reçoit donc l'ordre de rejoindre la brigade Maussion au nord-est des Triples-Levrettes et de marcher en soutien du général Lebrun. Ainsi le 7e corps est affaibli à l'instant le plus critique ; le secteur le plus important du champ de bataille, celui du bois de la Garenne—Calvaire d'Illy, voit réduire le nombre de ses défenseurs, du moins pour le moment.

Le mouvement de la brigade se fait à travers bois, non sans désordre et sous une telle pluie d'obus que les deux colonels sont blessés. Bittard des Portes ne parvient à faire sortir du couvert que « la valeur de deux bataillons » environ ; ils les forme en colonne et rallie le général de L'Abadie. Celui-ci a établi entre les fermes de la Garenne et des Triples-Levrettes la seule batterie qui lui reste (8e du 2e) [3], couverte par « quelques compagnies » des 49e et 88e. Le reste de cette brigade est abrité.

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 380 ; *ibid.*, 229, historique de la brigade ; général Arvers, historique du 82e, 290-291.

2. Prince Bibesco, 147. Voir *suprà*, p. 552. D'après la déposition de Douay au conseil d'enquête sur les capitulations, il s'agirait d'un avis et non d'un ordre (*R. H.*, IV, 1906, 380).

3. La 5e du 2e n'a ni pièces, ni caissons. Son personnel est resté dans Sedan (*R. H.*).

« Des demandes incessantes de renforts » continuant d'arriver du 12[e] corps, et le plateau d'Illy étant encore occupé par le 1[er], Douay envoie dans la même direction que Bittard des Portes le général Dumont avec sa dernière brigade (Bordas)[1]. On se rappelle que, dans la matinée, ces bataillons avaient occupé le secteur nord-ouest du bois de la Garenne. Ils se mettent en marche vers le sud, sauf le 1[er] bataillon du 52[e], qui reste en place[2]. Au débouché du bois, ils s'engagent dans la dépression immédiatement à l'est des Triples-Levrettes, mais pour être aussitôt aperçus par l'artillerie de la Garde. Assaillie par une grêle d'obus, la tête de colonne se débande : en un instant, toute la brigade reflue en désordre dans le bois[3].

Quant à l'artillerie de la division Dumont (8[e], 9[e], 10[e] batteries du 6[e]), dans la matinée, elle a pris position au nord-ouest de la ferme de la Garenne, sans pouvoir ouvrir le feu, en raison de la distance. Vers midi, le général l'appelle au Calvaire d'Illy, où la situation devient beaucoup plus difficile.

Depuis plusieurs heures, l'artillerie du XI[e] corps est fortement engagée contre nos positions au nord-ouest de Sedan. Vers midi, elle commence à manquer de munitions, tous ses caissons n'ayant pu suivre, en raison de la rapidité de sa marche. Par suite, on porte en ligne deux batteries du V[e] corps restées au Champ-de-la-Grange. Avec trois autres, du XI[e] corps, elles traversent le ruisseau de Fleigneux et viennent s'intercaler dans l'artillerie de ces corps d'armée, près du chemin de Saint-Menges à Illy. C'est un total de 26 batteries, dont les feux se croisent sur les hauteurs à l'ouest de la Givonne avec ceux des 15 batteries de la

1. Rapport Douay, prince Bibesco, *loc. cit.*, 197 ; *ibid.*, 147.

2. Trois compagnies du 2[e] bataillon sont en soutien de la réserve d'artillerie (*R. H.*, IV, 1906, 381).

3. *R. H.*, IV, 1906, 381. Le prince Hohenlohe, suivant son habitude, dramatise cet incident (*Lettres sur l'infanterie*, traduction, 39 ; *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 84). Mais il résulte des documents reproduits par la *R. H.*, III, 1906, 224 et suiv., que nos troupes n'attaquèrent nullement Haybes, comme l'écrit le prince. Leur offensive fut de très courte envergure et leurs pertes moins considérables qu'il ne l'indique.

Garde. Leurs effets sont d'une puissance irrésistible. Les pièces françaises encore en action sont mises hors de combat, leur personnel à peu près anéanti ; quantité de caissons font explosion, dont quarante pour le 7ᵉ corps seul [1]. En maints endroits, l'infanterie fuit vers le bois de la Garenne, où l'attire le sentiment d'une trompeuse sécurité.

Vers 1 heure, le général von Schachtmeyer porte en avant les cinq compagnies du 82ᵉ établies près des batteries au sud de Fleigneux, ainsi que trois compagnies du 87ᵉ (1ʳᵉ, 9ᵉ, 12ᵉ). Elles gagnent Illy et, de la lisière sud, ouvrent le feu sur la hauteur du Calvaire. Déjà la plus grande partie de l'infanterie qui l'occupait a été ramenée vers le sud par le général Douay, ou s'est enfuie dans le bois. Seules, deux batteries se maintiennent quelque temps, avec une grande ténacité, empêchant les Prussiens de déboucher d'Illy.

A ce moment, Douay s'aperçoit que « le plateau » tout entier est menacé. Il y voit « la clé de la position », pour des raisons assez imprévues. Si ce plateau tombe aux mains « de l'ennemi, nous sommes tournés, coupés de Sedan, car, derrière nous, le terrain est sillonné de ravins et de murs de clôture (*sic*). Il faut donc, à tout prix, le réoccuper et le défendre avec énergie ». Le général s'y porte rapidement, pour se rendre compte de la situation. Mais « un grand mouvement se produit à sa droite : c'est la division Dumont qui revient en pleine désorganisation... sur ses pas, des fractions du 1ᵉʳ corps et plusieurs escadrons... se précipitent en désordre [2] ».

A grand'peine, Douay arrête cette cohue de fuyards et rallie la valeur de deux bataillons à la lisière nord du bois ; il fait chercher deux batteries de sa réserve et entraîne les débris de l'infanterie jusqu'au Calvaire. Le 3ᵉ bataillon du 83ᵉ, resté en réserve dans le bois, tente également d'en déboucher, mais pour y être aussitôt rejeté par les batteries de Fleigneux. Sur les entrefaites, la division de cavalerie

---

1. Rapport Douay, *loc. cit.*, 155 ; *État-major prussien*, II, 1231.
2. Rapport Douay, prince Bibesco, 148.

de la Garde s'est rassemblée à La Foulerie (1h 30). Deux pelotons du 3e ulans, suivis d'un escadron, se portent sur le Calvaire, d'où leur apparition suffit à déloger quelques tirailleurs. Ils capturent une pièce abandonnée, mais l'infanterie ralliée par Douay les oblige à la retraite. Son feu inquiète même la division restée dans la vallée, en sorte qu'elle va, par Chataimont, derrière les batteries du Ve corps [1].

Le peu d'infanterie ramené au Calvaire est soutenu par les trois batteries du général Dumont, venues à 400 mètres environ au nord du bois de la Garenne. « Une dizaine de batteries prussiennes » concentrent leurs feux sur elles : en moins d'une demi-heure, elles perdent plus de trente hommes et de soixante chevaux. Trois caissons et un avant-train font explosion. Les deux batteries de 4 (8e et 9e de 6e), puis celle de mitrailleuses (10e du 6e), amènent les avant-trains et cherchent un emplacement moins exposé.

Surviennent les deux batteries de la réserve appelées par Douay. La 7e du 7e (de 12) arrive la première, mais, à peine a-t-elle ouvert le feu, qu'elle reçoit « une pluie d'obus ». Deux pièces sont démontées, le capitaine commandant grièvement blessé, quinze hommes et vingt-sept chevaux hors de combat ; un caisson saute. Ces pertes, survenues en quelques instants, obligent la batterie à se retirer, laissant sur place deux pièces et deux caissons. Des troupes d'infanterie et de cavalerie, qui fuient en même temps qu'elle, la mettent tout à fait en désordre. Deux sections gagnent un ravin, où elles doivent abandonner une partie de leur matériel. Celle de gauche reste en arrière, se joint à quatre pièces de 4, et la batterie ainsi formée va se placer à droite de l'emplacement primitif. Elle s'y maintient énergiquement, malgré l'afflux des obus ennemis [2].

La 10e batterie du 7e a suivi la 7e dans son mouvement sur le Calvaire d'Illy. Avant même qu'elle ait ouvert le feu,

1. *État-major prussien*, II, 1233 ; prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 85 ; voir *supra*, p. 600.
2. Rapport du capitaine de Bellannoy, 4 septembre, *R. H.*, IV, 1906, 258.

le général Douay la fait revenir en arrière. Elle ne brûlera plus une gargousse [1].

Sur les entrefaites, les deux bataillons du 82e que Bittard des Portes a conduits au nord-est des Triples-Levrettes, n'ont pu y rester sous les obus et se sont repliés dans le bois de la Garenne. Rencontrant le général, Douay lui donne l'ordre de se porter au Calvaire d'Illy et d'y tenir aussi longtemps qu'il pourra. Il assigne la même mission au général de Fontanges, qui est venu se mettre à sa disposition avec le 17e de ligne [2].

Les bataillons du 82e marchent par la ferme de Quirimont vers le nord. Après avoir débouché du bois, ils se déploient à l'est du chemin d'Illy, un bataillon du 72e à leur droite (cote 283). Les généraux Dumont et Bittard des Portes sont presque aussitôt blessés, ce dernier de deux balles. Quant à Fontanges, il établit le 17e entre le 82e et le bataillon du 72e. Le général de L'Abadie amène derrière eux, dans le bois, les débris de la brigade Maussion. Le 14e bataillon de chasseurs déploie une compagnie à la lisière, le reste demeurant dans le couvert. Le 49e, fort incomplet, garnit la lisière nord du bois et des tranchées-abris voisines de la maison isolée au nord de Quirimont. Une fraction va même soutenir le 72e. Le 88e, non moins réduit, a suivi le 49e.

Toutes ces troupes sont soumises à une telle pluie d'obus, même dans le bois de la Garenne, déjà encombré au delà de toute expression de fuyards appartenant aux 1er, 5e, 7e et même 12e corps, qu'elles ont peine à tenir. A plusieurs reprises, elles céderaient à la panique sans l'intervention personnelle de Douay et des autres généraux. Le premier confie le commandement au général du génie Doutrelaine, dont la haute stature et l'admirable sang-froid

---

1. Rapport du capitaine Huon, 4 septembre, *R. H.*, IV, 1906, 259 ; Rapport Douay.

2. *R. H.*, IV, 1906, 386. Le 68e est en soutien de la réserve d'artillerie du 5e corps. Ces batteries, se retirant précipitamment, le mettent en désordre. La confusion est encore accrue par l'arrivée de cavaliers en déroute. Le 68e est entraîné avec une foule d'isolés sous les murs de Sedan.

en imposent aux soldats. Puis, croyant la défense du Calvaire suffisamment assurée pour l'instant, il court vers Floing, afin de se rendre compte par lui-même de la situation à la division Liébert [1].

Cependant une partie du 1er corps a été, elle aussi, dirigée sur le Calvaire d'Illy.

Vers 11 heures, Ducrot entend « une violente canonnade » dans la direction de Floing et ensuite de Fleigneux. Il envoie un officier aux renseignements; puis, le bruit continuant de s'accroître, il court lui-même au Calvaire. En route, « il est arrêté par un torrent d'hommes et de chevaux ; infanterie, cavalerie, artillerie, tout se précipite pêle-mêle... tout fuit ». Il voit même une brigade de cuirassiers qui se retire le long du bois [2]. Il court à son chef et l'adjure de s'arrêter, lui annonçant des renforts. Puis il se met à la recherche de Wimpffen qu'il trouve au nord du bois, près du Vieux-Camp.

« Les événements que je vous annonçais, lui dit-il, se sont produits plus tôt que je ne le pensais. L'ennemi attaque le Calvaire d'Illy. Douay est fort ébranlé. Les instants sont précieux. Hâtez-vous d'envoyer des renforts, si vous voulez conserver cette position.

— Eh bien ! chargez-vous de cela, répond Wimpffen; réunissez tout ce que vous trouverez de troupes de toutes armes... tandis que... je m'occuperai du 12e corps [3]. »

Ducrot va aussitôt au général Forgeot et lui prescrit de porter sur la crête au sud-ouest du Calvaire l'artillerie disponible au 1er corps. Tous deux reconnaissent la position. Puis Ducrot charge son chef d'état-major, colonel Robert, d'amener ce qu'il pourra des divisions Pellé et L'Hériller au saillant nord-ouest du bois de la Garenne.

Six batteries viennent successivement occuper les em-

---

1. Rapport Douay, *loc. cit.*, 152.

2. Conseil d'enquête sur les capitulations, Déposition Ducrot, *R. H.*, IV, 1906, 389. Dans son livre, p. 33, Ducrot mentionne « un régiment ». Il s'agit sans doute de la brigade Béville, du 12e corps.

3. Général Ducrot, 33.

placements indiqués par le général. Les 7[e], 11[e], 10[e] du 12[e] (mitrailleuses), se portent à 400 mètres environ derrière l'infanterie des 5[e] et 7[e] corps, dirigeant leur feu sur les compagnies prussiennes en marche de Saint-Menges sur Illy. Elles le continuent jusqu'à l'épuisement total de leurs munitions, se reportent à l'abri d'une crête et se ravitaillent aux caissons d'une autre artillerie. Puis elles reprennent place au sud-est d'Illy et ne se retirent qu'après avoir perdu « plus de moitié des hommes et des chevaux ». La 11[e] n'a qu'un attelage à la plupart de ses voitures. Elle prend, évidemment par erreur, la direction de Givonne et s'y fait enlever par l'infanterie prussienne, ainsi que la 10[e] qui suivait [1]. La 7[e] se replie sur Sedan.

La 2[e] du 20[e] (à cheval) vient mettre en batterie près du carrefour à l'est du Terme, mais pour être aussitôt couverte d'une « véritable avalanche d'obus », qui lui cause des pertes très sérieuses et fait sauter un caisson. Elle a encore quatre coups à tirer quand elle se retire, une demi-heure après, ayant perdu 3 officiers et 57 hommes ; elle n'a plus que 31 chevaux.

La 3[e] du 20[e] s'établit entre les deux boqueteaux, sur cette même croupe, et parvient à tirer cent coups de canon environ, malgré un feu intense. Les pertes sont telles qu'elle doit recourir à des auxiliaires du 17[e] bataillon de chasseurs, sous la conduite du lieutenant Pavot, qui donne l'exemple en servant lui-même une pièce. Quand elle se retire « au bout d'une heure et demie », la batterie a perdu 1 officier et 41 hommes.

La 11[e] du 9[e], trois pièces seulement, après s'être ravitaillée à la ferme de la Garenne, se porte au Calvaire, sur l'initiative de son capitaine, et se place à la droite de la 7[e] du 12[e]. Après avoir vu démonter une pièce, elle se retire, abandonnant deux caissons ; mais, comme deux des précédents, elle se dirige sur Givonne où elle est enlevée par l'infanterie prussienne [2]. Vers 3 heures, toutes ont abandonné les

1. *R. H.*, IV, 1906, 391. Voir *suprà*, p. 599.
2. *R. H.*, IV, 1906, 392. Voir *suprà*, p. 599.

abords du bois de la Garenne. non sans avoir donné un magnifique exemple de dévouement et d'énergie, fait pour racheter tant de défaillances [1].

Sur les entrefaites, le colonel Robert s'est rendu auprès du général Pellé, encore au nord-ouest de Daigny. Mais déjà Wimpffen a employé la brigade Montmarie à renforcer les troupes engagées aux abords du village. Pellé ne dispose plus que de la brigade Gandil et de l'artillerie divisionnaire. Toutes deux vont au saillant nord-ouest du bois de la Garenne et les batteries prennent position le dos à la lisière [2]. Celles de 4 tirent les quelques coups qui leur restent; celle de mitrailleuses n'ouvre pas le feu, en raison de la distance. Quant à l'infanterie, elle se déploie, « partie en avant des batteries, partie en arrière comme réserve » [3].

La division L'Hériller n'a plus qu'une brigade disponible, la 2e. Comme celle du général Pellé, elle a reçu l'ordre de suivre le colonel Robert. Ne la voyant pas arriver, celui-ci va jusqu'à l'est du bois de la Garenne, où elle était précédemment, et ne l'y retrouve plus. Elle s'est engagée dans le bois, encombré d'isolés et de fractions de toutes armes, au point que la marche y est difficile. Sur un faux renseignement porté par un officier d'état-major, elle revient sur ses pas, se disloque en partie et finalement se retrouve près des glacis [4], où elle ne prendrà plus aucune part à l'action.

Cependant, les partis des 72e et 82e, qui occupaient le Calvaire d'Illy, cèdent peu à peu sous l'action irrésistible de l'artillerie prussienne. Vers 2 heures, ils ont entièrement disparu de cette position, qu'occupe aussitôt une compagnie ennemie (5e du 82e). En même temps surviennent aux abords du Calvaire des fractions notables de l'infanterie

1. Général Ducrot, 36.
2. *R. H.*, IV, 1906, 393. Les batteries auraient mis une heure environ à venir du nord-ouest de Daigny.
3. Général Ducrot, 37.
4. *R. H.*, IV, 1906, 394; Notes du colonel Robert, général Ducrot, 125; Historique du 2e tirailleurs, *R. H.*, III, 1906, 468; Journal de la 2e brigade, *ibid.*, 468.

établie vers la scierie Olly, qui ont pris la direction de Châtaimont[1]. La 3e compagnie du 87e capture dans le moulin au sud une cinquantaine d'isolés, puis occupe le boqueteau voisin de La Foulerie, pour servir de soutien aux ulans qui marchent alors sur le Calvaire. Les trois autres compagnies du 87e pénètrent un instant dans le saillant nord-est du bois de la Garenne et y font quantité de prisonniers. Mais un retour offensif, bientôt arrêté par l'artillerie prussienne, les rejette vers les pentes à l'est. Détail caractéristique, leurs prisonniers les y suivent docilement, sans même songer à s'enfuir[2].

L'infanterie du XIe corps, groupée autour du Calvaire, dirige un feu vif sur les bois, où se sont entassés des milliers de fuyards, ainsi que les fractions encore susceptibles de combattre dans ce secteur du champ de bataille. En outre, le prince Hohenlohe, croyant y rencontrer une vigoureuse résistance, ainsi que naguère à Saint-Privat, prépare méthodiquement l'attaque du bois. La lisière est partagée en tranches réparties entre les batteries, qui couvrent l'intérieur, sur une profondeur de 500 pas, d'une grêle d'obus dont les éclats meurtriers vont beaucoup plus loin encore. Dès qu'un groupe de défenseurs se montre, toutes les pièces à portée convergent sur lui et l'anéantissent. A ce moment, la supériorité de l'artillerie allemande est telle que les pertes des assaillants sont nulles. Les batteries tirent comme au polygone. Il leur vient des spectateurs, ainsi qu'aux écoles à feu : officiers des fractions en réserve, médecins ou même aumôniers[3].

Les batteries montées à la lisière ouest ou derrière la corne nord du bois de Villers-Cernay se sont portées sur les pentes à l'est de Givonne. Vers 2 heures, les batteries à cheval prolongent les deux ailes de cette nouvelle ligne, en sorte que soixante pièces canonnent le bois de la Ga-

---

1. 3e bataillon et 4e compagnie du 80e, 3e, 4e, 5e, 7e du 87e.
2. *État-major prussien*, II, 1233.
3. Prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction, 85 ; *État-major prussien*, II, 1234.

renne[1]. Les cinq autres batteries de la Garde, les deux bavaroises et les sept saxonnes, voisines des premières, combattent de préférence l'artillerie du 1er corps, encore en action à l'ouest d'Haybes et de Daigny.

La gauche des batteries saxonnes a dû suspendre son feu entre midi et 1 heure, en raison de la présence de troupes allemandes sur les hauteurs à l'ouest. Vers 1 heure, l'artillerie du IIe corps bavarois a été renforcée à Frénois de deux batteries, sur l'ordre du prince royal[2], en sorte que soixante et onze batteries concentrent leurs obus dans l'étroit espace où s'est entassée l'armée de Châlons[3]. Non seulement l'artillerie encore au feu et les premières lignes d'infanterie, mais les réserves et les masses de cavalerie en arrière sont accablées d'une telle pluie de projectiles que le désordre les gagne toujours davantage. Des fractions subissent des pertes considérables sans avoir brûlé une amorce. Ce grand déploiement d'artillerie assure en quelque sorte l'issue de la bataille, même sans intervention de l'infanterie[4]. Désormais, il n'y aura plus, de notre part, que des tentatives désespérées pour franchir le cercle de fer et de flamme qui nous étreint. Peu à peu, l'ennemi nous refoulera jusque dans les fossés de Sedan, sans que, à aucun moment, il puisse subsister l'ombre d'un doute sur le résultat final.

---

1. 3e à cheval, 1re, 2e légères, 2e lourde, 4e, 3e légères, 4e, 3e lourdes, 1re, 2e à cheval (*État-major prussien*).

2. 2e à cheval de la brigade de ulans et 1re de 4 du 4e régiment.

3. *Au nord :* 14 batteries du XIe corps, 12 du Ve; *à l'est:* 15 batteries de la Garde, 7 saxonnes et 2 bavaroises sur la rive est de la Givonne, 4 batteries prussiennes et 6 bavaroises sur la rive ouest; *au sud :* 11 batteries du IIe corps bavarois entre Wadelincourt et Villette (*État-major prussien*, II, 1235).

4. *État-major prussien*, II, 1235.

XXII

CONTINUATION DE LA BATAILLE AU 7e CORPS

La division Conseil-Dumesnil. — La division Liébert. — Renforts prussiens. — Mouvement de la 22e division. — Ducrot et la division Liébert. — Charge du 4e hussards. — L'artillerie du 7e corps. — Résistance de l'infanterie de Liébert. — Charge du 4e lanciers.

Le centre et la gauche du 7e corps vont céder, eux aussi, à la pression de l'ennemi. A la division Conseil-Dumesnil, la situation est restée à peu près stationnaire depuis 4 heures du matin. Tout d'abord, il s'agit uniquement d'un échange de projectiles entre l'artillerie prussienne et la batterie de canons à balles (11e du 7e) établie dans l'intervalle des deux boqueteaux au nord-est du Terme. Cette dernière est assez éprouvée pour devoir suspendre son tir et s'abriter un instant dans le vallon au sud[1].

Nous avons vu que, vers 1 heure, deux batteries à cheval du 1er corps (2e et 3e du 20e) viennent prendre position dans ces environs. La 11e du 7e en profite pour reprendre le feu sur Illy ; mais, de nouveau, ses pertes l'obligent à regagner le vallon qui l'abritait.

Malgré tout, l'infanterie esquisse encore un mouvement offensif. Le 3e bataillon du 99e, qui occupe le boqueteau à l'est du Terme, déploie en tirailleurs trois compagnies qui progressent vers la croupe au nord. Les 1er et 2e bataillons du 47e pénètrent dans ce boqueteau, en soutien du 99e. Le 21e et la fraction présente du 3e se portent aussi en avant, pour appuyer l'offensive de la première ligne, bien que la canonnade prussienne soit alors « très meurtrière ». Les officiers d'état-major de la division payent d'exemple et le colonel Sumpt a les deux mains emportées par un obus.

1. *R. H.*, IV, 1906, 397.

Dans les conditions où elle s'exécute, l'offensive du 99e ne peut qu'être enrayée à bref délai. La division n'a pas perdu « un pouce de terrain », mais l'ennemi continue d'avancer, bien que lentement[1]. Sa ligne d'infanterie est d'ailleurs très mince sur cette partie du champ de bataille. Vers 1 heure seulement, les quatre bataillons de la 19e brigade[2] rassemblés au sud-ouest de Fleigneux ont été portés en avant pour fermer la trouée entre Illy et Floing.

Quant à la division Liébert, qui occupe la gauche du 7e corps, elle se maintient avec « ténacité, en dépit des attaques dirigées contre elle de l'ouest et du nord »[3]. Après la prise de Floing par les Prussiens, il s'est produit une sorte de temps d'arrêt, pendant lequel on se bornait, de part et d'autre, à une fusillade sur place. Mais de gros renforts arrivent à l'ennemi. Entre midi et 1 heure, la 22e division[4] atteint Saint-Albert et le général von Schkopp se décide à longer la Meuse dans la direction de Floing, de manière à nous attaquer de flanc et à revers. Les régiments de la 43e brigade, formés en demi-bataillons, se mettent en marche, le 95e en tête ; les deux bataillons du 94e suivent en réserve, ainsi que les pionniers et les hussards.

Au moment où Schkopp traverse le ruisseau de Floing, il reçoit du commandant du XIe corps l'ordre de détacher une brigade en réserve générale au bois du Hattoy. Mais déjà sa première ligne est engagée au sud de Floing, et la vivacité de la fusillade indique un combat sérieux, en sorte que le général se borne à diriger sur le bois les deux bataillons du 94e. Le reste des troupes continue dans la direction indiquée.

---

1. Notes du capitaine Mülotte, *R. H.*, IV, 1906, 188. D'après le rapport du général de Saint-Hilaire, 3 septembre, *ibid.*, 177, et les notes Mulotte, la réserve d'artillerie du 7e corps serait intervenue aux abords des boqueteaux, mais les documents relatifs à cette artillerie ne confirment pas le fait (*R. H.*, IV, 1906, 397).

2. 6e grenadiers, 3e bataillon du 46e.

3. *État-major prussien*, II, 1235.

4. 95e, 32e, 1er et 2e bataillons du 94e, 3e compagnie de pionniers, 3e et 4e escadrons du 13e hussards. Le 82e est déjà engagé ; le 3e bataillon du 94e est au grand quartier général, à Vendresse (*État-major prussien*).

Après avoir passé le ruisseau, le 3e bataillon du 95e oblique à gauche et prend pour objectif la carrière entre Floing et Gaulier; seule, la 11e compagnie marche encore plus à gauche, vers le pied de la hauteur, à la lisière sud de Floing. Les 5e et 6e se portent à sa droite, les six autres au sud de la carrière, vers les hauteurs de Gaulier. De même le 2e bataillon, les 9e et 11e compagnies du 32e s'intercalent au nord de la carrière, dans la ligne du 95e; le reste du régiment est à l'extrême droite de la brigade, marchant sur l'extrémité sud de Cazal [1]. Les 32e et 95e sont entièrement déployés, sans une compagnie de réserve.

De notre côté, la situation s'est sensiblement modifiée depuis midi. Vers 1 heure, Ducrot arrive près de la division Liébert, annonçant qu'il fait « avancer l'artillerie de son corps d'armée » pour la renforcer et lui permettre, s'il est possible, de « frayer un passage à travers les lignes ennemies », notre droite étant complètement tournée [2].

Liébert prend aussitôt de nouvelles dispositions : le 5e de ligne, moins deux compagnies en réserve, se porte en avant pour renforcer les tirailleurs occupant nos tranchées. Le 37e, après son échec de Floing, s'est reconstitué dans les jardins qui garnissent les pentes à l'est. Il appuie vers la droite, après avoir été relevé par les 1er et 3e bataillons du 53e dans les tranchées qui dominent ce village. Le 2e bataillon du 53e demeure en seconde ligne. Un bataillon du 89e est porté à la gauche du 37e, en avant des tranchées, derrière des haies parallèles à la crête; un autre garnit la gauche des tranchées; le troisième reste en réserve. Quant au 6e bataillon de chasseurs, il se déploie en arrière de la

---

1. *Au nord de la carrière :* 11e, 6e, 5e compagnies du 95e; 11e, 9e compagnies, 2e bataillon du 32e;
Dans la carrière : 10e, 12e, 4e compagnies du 95e;
Au sud de la carrière : 1re, 2e, 3e, 7e, 8e, 9e du 95e; 12e, 10e compagnies, 1er bataillon du 32e. La 3e compagnie de pionniers et les deux escadrons de hussards restent près de la Meuse, vers Gaulier. La 2e compagnie de pionniers et un grand nombre d'isolés se joignent à la droite de la 43e brigade (*État-major prussien,* II, 1237).

2. Rapport Liébert, 6 octobre 1870, *R. H.*, IV, 1906, 200. Le mouvement des 2e et 3e batteries du 20e est sans doute la réalisation partielle de cette promesse.

ligne, se tenant « prêt à renforcer les parties les plus menacées »[1].

Pour compléter l'action de ces renforts, Liébert juge à propos de recourir à la cavalerie. Par son ordre, les 3e et 4e escadrons du 4e hussards, conduits par le lieutenant-colonel de Montauban, esquissent une charge contre l'infanterie prussienne qui débouche alors de Floing. Mais « le terrain peu propice... convertit cette démonstration en une simple marche au galop ». Les hussards arrivent à 300 mètres au plus de l'ennemi, qui regagne la lisière du village et leur inflige quelques pertes. Les deux escadrons se reforment ensuite à côté du 6e bataillon de chasseurs[2].

Jusque vers midi 30, dix batteries des 7e et 12e corps sont parvenues à demeurer en position sur le front nord-ouest, malgré l'écrasante supériorité de l'artillerie prussienne et bavaroise. Mais la lutte ne tarde pas à devenir impossible pour la plupart, soit en raison de leurs pertes, soit faute de munitions. Des pentes ouest de la croupe occupée par la division, trois ont longtemps combattu sans succès les batteries de la rive gauche de la Meuse. Elles sont contraintes de se retirer[3]. Sept autres se sont maintenues sur la crête, jusque vers le Terme[4]. Elles cessent le feu pour s'abriter sur les pentes sud. La moins maltraitée reçoit de Liébert l'ordre de se reporter « en avant du 5e de ligne et de tenter un dernier effort », pour arrêter l'infanterie qui gagne du terrain à notre gauche. Dès les premiers coups elle se déclare impuissante et amène les avant-trains[5].

Cependant, les tirailleurs des 32e et 95e progressent constamment sur les pentes raides au sud de Floing. Un peu après 1 heure, ils atteignent la crête, suivis à distance par

---

1. Rapport Liébert.
2. Historique du 4e hussards, *R. H.*, IV, 1906, 247 ; rapport Liébert. D'après l'historique cité, cette charge aurait eu lieu à 2 heures.
3. 3e du 8e, 12e et 13e de l'artillerie de la marine (*R. H.*, IV, 1906, 401).
4. 12e du 7e, 3e du 4e, 11e de l'artillerie de la marine, 6e et 12e du 10e, 12e du 12e, 4e du 19e. Les 3e du 4e et 12e du 7e se retirent les dernières (*R. H.*).
5. Rapport Liébert.

les troupes restées dans ce village. Les fractions du XIe corps (des 82e, 83e, 87e et du 11e bataillon de chasseurs) tiennent la droite, en liaison avec le 95e ; les 1er et 2e bataillons du 46e et quelques unités du 83e ont leur gauche au cimetière. Le 5e bataillons de chasseurs, seul, reste encore dans les rues de Floing [1].

Cette vigoureuse attaque rencontre devant elle pareille résistance. Le 5e de ligne est « contraint de se replier à 50 ou 60 mètres de la crête », mais il reprend par trois fois ses positions, brillamment entraîné par ses officiers et sous-officiers. Une compagnie, la 6e du 1er. bataillon, pousse même assez loin en avant du front [2]. Quant au 37e, il ne peut garder ses emplacements sur les pentes nord-ouest de la croupe. Sa gauche est débordée et il doit remonter sur le plateau, ainsi que le bataillon du 89e.

Le 53e se porte en avant « pour refouler l'attaque débouchant de Floing ». Mais les tirailleurs prussiens le prennent de flanc et à revers. Ses 2e et 3e bataillons perdent la moitié de leur effectif. A l'extrême gauche, le 3e bataillon du 89e renforce les 1er et 2e dans les tranchées. Tous trois exécutent une vigoureuse contre-attaque, au prix de pertes très sensibles.

Enfin, le 6e bataillon de chasseurs entre également en ligne et ses quatre compagnies présentes ouvrent le feu, par salves, sur de l'infanterie débouchant du bois du Hattoy. La 6e, détachée le matin en soutien de l'artillerie, rejoint les précédentes, et le bataillon dépasse la crête pour mieux battre le vallon de Floing, mais ses pertes sont telles qu'il doit reprendre son emplacement primitif [3].

Ces vaillants efforts ne sont pas inutiles. Le feu violent de notre infanterie et la difficulté du terrain ralentissent par endroits la marche de l'ennemi. Son attaque est décousue. Des compagnies sont même repoussées jusqu'au

---

1. *État-major prussien*, II, 1238.
2. *R. H.*, IV, 1906, 403 ; rapport Liébert, *loc. cit.* Le régiment perd là cinq officiers tués ou blessés.
3. *R. H.*, IV, 1906, 404.

pied des pentes par nos contre-attaques. Les liens tactiques se dénouent dans ces mouvements en sens contraire. Des fractions de différentes compagnies ou même de divers corps se groupent autour des officiers encore valides et livrent autant de combats isolés. Un sentiment commun entretient une certaine unité dans ces masses confuses : celui de la nécessité de l'offensive[1].

Mais l'ennemi reçoit de nouveaux renforts. Des troupes étant arrivées au bois du Hattoy, le 1er bataillon du 82e, les 2e et 3e compagnies du 80e se portent en avant, soit par Floing, soit à l'est. Une batterie, 3e lourde, et une section de la 4e contournent ce village par l'ouest et viennent s'établir sur les pentes au sud, prenant de flanc notre position, que le reste de l'artillerie prussienne et les batteries bavaroises continuent de couvrir d'obus. Dans cette situation désespérée, la cavalerie française intervient de nouveau, cette fois pour écrire une page immortelle.

1. *État-major prussien*, II, 1238.

XXIII

LES CHARGES DE FLOING

La division Margueritte. — L'ordre de Ducrot. — Charge du 4e lanciers. — Blessure de Margueritte. — Le général de Galliffet et Ducrot. — Le 1er chasseurs d'Afrique. — Le 1er hussards. — Le 3e chasseurs d'Afrique. — Le 4e chasseurs d'Afrique. — Le 6e chasseurs. — Nouvelles charges. — Résultats obtenus. — Mot du roi Guillaume. — Ducrot et la brigade Gandil.

Après avoir traversé le bois de la Garenne[1], la division Margueritte s'est ralliée dans le bas-fond entre ce bois et la ferme du même nom. Vers midi, elle est face à l'ouest, la brigade Bauffremont à droite, en colonne par quatre, le long de la lisière sud du bois, le 1er hussards en tête, la brigade Galliffet à gauche, le 1er chasseurs d'Afrique en tête et dans le même ordre, « le long d'un grand mur de clôture ». Bien que la division soit masquée aux vues de l'ennemi, nombre de projectiles tombent autour d'elle[2].

Sur les entrefaites, Ducrot, à la suite de sa conversation avec Wimpffen, fait chercher par le commandant Faverot de Kerbrech « tout ce qui reste de cavalerie disponible », pour le jeter contre l'infanterie des XIe et Ve corps. Faverot ne trouve que les divisions Margueritte et Fénelon, qu'il ramène avec lui, expliquant à Margueritte « qu'un effort désespéré » va être tenté : « toutes les divisions de cavalerie » chargeront derrière la sienne, lorsque l'artillerie aura ébranlé les masses qu'on a devant soi, et l'infanterie essaiera « de se frayer un passage dans le sillon de la ca-

1. Voir *suprà*, p. 576 ; général Rozat de Mandres, *loc. cit.*, XLIV, 695.
2. *R. H.*, IV, 1906, 566, d'après les renseignements fournis par le général Berthaut. Suivant le général de La Moussaye, les régiments auraient été en colonnes de pelotons. D'après le général Rozat de Mandres, ils sont en masses de régiment en colonne serrée. Ils sont près d'une petite ferme appelée La Folie-Noël (Paul et Victor Margueritte, La Vie militaire, *Temps* du 6 septembre 1901).

valerie »[1]. L'idée est juste, mais le terrain peu favorable, et l'exécution va laisser à désirer.

La division Margueritte est déjà en marche, quand survient Ducrot. Ce dernier la guide lui-même jusque dans le vallon au sud-est du Terme, longe par derrière les batteries à cheval du 1er corps, dépasse leur gauche et indique le point où aura lieu le déploiement préliminaire. Margueritte chargera par échelons « dans la direction de Floing ». En cas de succès, il se rabattra vers la droite, de manière à prendre de flanc les troupes qui attaquent « le saillant sud-ouest du bois de la Garenne »[2].

Quant à Ducrot, il se propose de prendre en même temps l'offensive avec l'infanterie, « en passant à travers les batteries ». Il quitte Margueritte qui, après avoir arrêté ses têtes de colonnes, se porte vers la crête du Terme pour reconnaître le terrain, tandis que la division commence son déploiement. Vers 2 heures, elle est formée, irrégulièrement, comme il suit : les 3e et 1er chasseurs d'Afrique, sur une ligne, déployés ; le 1er hussards à leur gauche, dans un pli de terrain. Derrière ce régiment, le 6e chasseurs et le 4e chasseurs d'Afrique, celui-ci réduit à deux escadrons environ. Les trois derniers corps sont en colonne avec distance ou en masse[3].

En arrivant près du Terme, Margueritte passe auprès de deux escadrons (2e et 3e) du 4e lanciers, alors pied à terre au sud du second boqueteau, à l'est de cette ferme. D'un mot, il les fait monter à cheval et s'ébranler dans la direction de la

1. Général Ducrot, 34 ; extrait des Souvenirs du commandant Faverot de Kerbrech, *ibid.*, 140 ; récit d'un ancien officier d'ordonnance de Ducrot (le commandant Faverot), *Vie militaire* du général, II, 414 ; G. Bastard, *Charges héroïques*, 136.

2. Général Ducrot, 35 ; *R. H.*, IV, 1906, 567, d'après la déposition Ducrot au Conseil d'enquête sur les capitulations ; G. Bastard, 143.

3. *R. H.*, IV, 1906, 568, d'après des notes du général de Galliffet, 23 juillet 1900, et le récit d'un officier d'ordonnance de Ducrot (commandant Faverot). D'après G. Bastard, p. 144, le 3e chasseurs d'Afrique est déployé irrégulièrement, les 1er et 2e escadrons face à la Meuse, les 3e et 6e en potence vers Floing ; le 1er chasseurs d'Afrique est massé à gauche du 3e ; les 250 sabres du 4e sont déployés en deuxième ligne et la brigade Tilliard est en arrière ; les divisions Fénelon et Ameil sont encore plus à l'est.

Meuse. Tous deux sont réduits au point de ne compter, le 2ᵉ, que deux pelotons, et le 3ᵉ trois. Ils se mettent en marche vers l'ouest en colonne de pelotons, sous les ordres du commandant Esselin et, tout d'abord, leur mouvement est masqué aux vues de l'artillerie prussienne par la crête au nord. Au moment d'atteindre le bord ouest du plateau pour descendre vers la Meuse, les deux escadrons se forment vers la gauche en bataille, le 3ᵉ à la droite. « Puis un groupe de généraux et d'officiers d'état-major » donne de nouveaux ordres à Esselin, qui poursuit d'abord sa marche et fait ensuite exécuter un demi-tour, motivé sans doute par la nature du terrain. Les deux escadrons reviennent derrière la crête et opèrent un nouveau demi-tour.

Après une nouvelle « explication » entre Esselin et les généraux, la ligne rompt par pelotons, la droite en avant, et franchit encore la crête. Mais, au lieu de continuer vers l'ouest, le 3ᵉ escadron, qui marche en tête, se déploie face au nord sur sa droite. Sa gauche est ainsi sur le chemin de terre qui va de Fraichault au sud-est de Floing. Le 2ᵉ escadron se forme derrière le 3ᵉ, à 150 mètres, et ce mouvement, dit-on, se fait « au pas, sous le feu, à 200 mètres au plus de l'infanterie ennemie », qui sort du village et devant laquelle chaque peloton se présente successivement. Néanmoins, « un officier et quelques chevaux » seulement sont blessés.

Ces lents préparatifs terminés, les escadrons prennent enfin le galop. Le 3ᵉ, que n'arrête pas un contre-bas de 1 mètre, disperse des tirailleurs prussiens, dont quelques-uns sont pointés au passage. Mais presque tout l'escadron est cloué sur place par le feu d'une fraction d'infanterie, à moins de 60 pas. Très peu de lanciers pénètrent dans Floing, où ils sont tués ou pris.

Quant au 2ᵉ escadron, il oblique un peu à gauche et vient aboutir à un contre-bas « de plus de 2 mètres » qu'il ne peut franchir. Les pertes du 4ᵉ lanciers sont très considérables : 4 officiers et 46 hommes de troupe tués ; 6 officiers et 29 hommes blessés. Le résultat matériel est

peu marqué, et ce fait n'est pas pour surprendre, quand on tient compte du terrain et des dispositions prises. Toutefois, le dévouement de nos braves cavaliers a suspendu un temps appréciable l'offensive des Allemands et permis à l'infanterie de regagner 150 mètres de terrain environ[1].

Cependant, Margueritte est arrivé sur la crête du Terme. Après avoir observé le terrain, il envoie prévenir les colonels que chaque régiment chargera en colonne par pelotons, chacun cherchant à percer, quel que soit le mouvement du corps précédent[2]. Après avoir fait quelques pas vers sa division, il revient pour un nouvel examen, quand une balle le jette à bas de son cheval. Elle lui a perforé les deux joues, coupant une partie de la langue. On le remet péniblement en selle, et il revient lentement vers ses escadrons, soutenu par son officier d'ordonnance Révérony et par le chasseur Wurtz. Il ne peut parler; de son affreuse blessure un filet de sang ruisselle sur sa barbe et sur sa tunique. Il a pourtant l'énergie de tendre le bras vers l'ennemi. C'est un cri unanime parmi les chasseurs d'Afrique: « Vengeons-le ! En avant ! » Quelques pelotons sont même partis sans ordre, quand on parvient à les arrêter[3].

Sur les entrefaites, le général de Galliffet a été avisé de la blessure du divisionnaire. Il réunit les colonels entre les deux brigades pour donner ses ordres. Successivement arrivent les lieutenants Révérony et de Pierres, qui font connaître que Margueritte lui remet le commandement. Puis le commandant Faverot insiste au nom de Ducrot pour

1. G. Bastard, 148; *R. H.*, IV, 1906, 406, d'après les notes du général de Lammerville; Historique du 4e lanciers, *ibid.*, 248. Il semble résulter des historiques des 4e hussards, 4e et 8e lanciers (*ibid.*, 245 et suiv.) que, « vers midi et demi », les 4e et 8e lanciers reçoivent l'ordre d'aller se joindre aux régiments du général Margueritte. Ils se forment derrière les 3e et 4e escadrons du 4e hussards, qui chargent. Puis les 2e et 3e du 4e lanciers s'élancent à leur tour. Au moment où les 4e et 5e vont charger, Douay leur donne l'ordre de se retirer, ainsi qu'au 8e lanciers.

2. G. Bastard, 151.

3. Note du lieutenant de Pierres, officier d'ordonnance de Margueritte (général de Wimpffen et Corra, *loc. cit.*, 175); G. Bastard, 157. Le brave Margueritte doit succomber le 6 septembre.

que la cavalerie fasse vite. Au même instant, le général survient et nevoie encore dire à Galliffet de charger le plus tôt possible, « la situation devenant de plus en plus critique ». Chaque régiment devra s'efforcer de culbuter l'infanterie prussienne devant lui[1]. N'ayant aucun officier pour faire passer cet ordre à la brigade Bauffremont, Galliffet demande à Ducrot de confier cette mission à son état-major, ce qui a lieu aussitôt[2].

Les charges commencent alors, dans les directions générales du nord-ouest et de l'ouest, sur des pentes descendantes très accentuées, coupées de talus, de carrières, de murs, d'obstacles de toute nature, sous les feux croisés de l'artillerie et de l'infanterie prussiennes. Durant près d'une demi-heure, c'est un tourbillon qui se déchaîne sur la ligne de combat ennemie, partie au bord du plateau, partie encore sur les pentes. Presque partout, les tirailleurs prussiens demeurent déployés à l'abri d'obstacles, haies ou fossés. A défaut, ou lorsqu'ils sont attaqués dans plusieurs directions, ils se rallient pour mieux résister à nos cavaliers[3].

Les 3e et 4e escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, l'ancien régiment de Margueritte, s'ébranlent les premiers, au centre, sous les ordres du colonel Clicquot, qui tombe bientôt mortellement atteint. A leur gauche le 1er hussards charge presque en même temps ; à droite, les 1er, 2e, 3e, 6e escadrons du 3e chasseurs d'Afrique attaquent l'un après l'autre. L'ef-

---

1. Rapport du général de Galliffet, *Revue historique*, 1885, 103 ; un extrait de ce rapport a été reproduit par le général de Wimpffen, *Sedan*, 342.

2. Le droit au commandement du général de Galliffet a été passionnément discuté. Citons la lettre du colonel de Bauffremont (général Ambert, *Gaulois et Germains*, I, 335) ; général Lebrun, *Bazeilles-Sedan*, 124 ; lettres du colonel de Bauffremont, 12 janvier 1891 et du maréchal de Mac-Mahon, 1er avril 1890, reproduites par le *Journal des Débats ;* lettre de la princesse de Vigiano, 19 octobre 1901, *Gaulois* du 20 octobre ; lettre des frères Margueritte, 21 octobre 1901, le *Temps* du 23 octobre 1901 ; la Vie militaire des mêmes, *Temps* du 9 novembre 1901 ; Ch. Malo, La Charge de Sedan, *Revue de cavalerie* d'octobre 1901, p. 89 ; général Faverot de Kerbrech, *La Guerre contre l'Allemagne*, 75, etc. La question paraît tranchée en droit et en fait, l'original du décret de nomination, daté de Raucourt le 30 août, existant aux Archives administratives de la Guerre (*R. H.*, IV, 1906, 158).

3. *État-major prussien*, II, 1239 ; *R. H.*, IV, 1906, 569.

fort principal de la gauche porte sur la 43[e] brigade. En dépit du feu à mitraille de huit pièces, qui sont venues se mettre en batterie sur le bord du plateau, au sud de Floing[1], nos cavaliers arrivent jusqu'à elles et sabrent les servants. Une compagnie (5[e] du 94[e]) parvient à les disperser par un feu violent. Les tirailleurs de la 43[e] brigade et des fractions qui ont suivi le mouvement de sa droite sont chargés de même par des hussards et des chasseurs d'Afrique, qui, sur plusieurs points, traversent leurs lignes. Mais les feux rapides des compagnies en ordre serré dispersent nos cavaliers, dont une partie se précipite le long des pentes rapides du plateau[2].

Le 1[er] hussards, en colonne de pelotons, longe d'abord à gauche les 4[e] et 1[er] chasseurs d'Afrique ; puis il se forme en bataille par escadron et charge en échelons, le 1[er] escadron conduit par le colonel de Bauffremont, qui a successivement deux chevaux tués sous lui[3]. Le lieutenant-colonel de Gantès est blessé.

Les 1[er] et 2[e] escadrons du 3[e] chasseurs d'Afrique chargent sous les ordres du lieutenant-colonel de Liniers, qui est bientôt mortellement atteint. Les 5[e] et 6[e] escadrons du 1[er] chasseurs d'Afrique, puis les 5[e] et 6[e] du 1[er] hussards[4] attaquent la gauche des tirailleurs prussiens. Après avoir rallié les débris de son régiment, Bauffremont entame une nouvelle charge qui va se briser à quelques mètres des lignes prussiennes. Les hussards se reformaient, très réduits, quand un officier leur apporte, de la part du général de Salignac-Fénelon, l'ordre d'attaquer à gauche des tirailleurs qui prennent de flanc la cavalerie française. Ce qui reste du 2[e] escadron et quelques hussards du 1[er], conduits

1. *État-major prussien*, II, 1240. La *R. H.*, IV, 1906, 570, porte « jusqu'aux pièces en batterie sur les hauteurs au nord de Floing ». Il s'agit de la 3[e] lourde et d'une section de la 4[e] lourde du XI[e] corps.

2. *État-major prussien*.

3. La charge a lieu dans cet ordre : 1[er], 2[e], 3[e] escadrons (G. Bastard, 175).

4. G. Bastard, 183 ; d'après une autre version (*ibid.*, 377), cette fraction, en colonne d'escadrons, aurait chargé à peu près simultanément avec les 1[er], 2[e], 3[e] escadrons du 1[er] hussards.

par le capitaine de Tussac, s'élancent une dernière fois en colonne par quatre le long du ravin de Gaulier.

Les fractions du 4e chasseurs d'Afrique, sous les ordres du commandant Lambert, chargent en bataille, mêlées à des hussards, les unes droit devant elles, les autres en obliquant à droite[1]. Enfin, les 1er et 2e escadrons du 6e chasseurs, colonel Bonvoust, les 3e et 4e escadrons, lieutenant-colonel Aubert, suivent d'abord les traces du 1er hussards. Puis ils appuient à droite, passent « à la croisée des chemins venant de Cazal et de la ferme Pierremont », abordent la crête du Terme entre les deux boqueteaux, franchissent en colonne de régiment le ravin au nord et gravissent la longue croupe qui descend du Calvaire d'Illy vers Floing. La fumée est épaisse ; on ne distingue rien « à 20 mètres ». Le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemies est extrêmement violent. Le régiment, ne découvrant aucun objectif, tournoie vers les pentes en avant, sur le terrain des charges du matin. Seuls les escadrons de tête abordent les tirailleurs prussiens ; ceux de queue ne les voient même pas. Le 6e chasseurs revient au galop par l'intervalle des boqueteaux et continue ensuite au pas vers l'est « en colonne par quatre »[2].

Les restes de ces cinq régiments se rallient au nord-est de la ferme de la Garenne, à peu près sur leur emplacement initial. A ce moment, survient la brigade Gandil (division Pellé), que Ducrot a fait venir de la droite. Elle passe en avant de la cavalerie et aussitôt le général envoie le commandant Faverot porter à Galliffet l'ordre de charger une seconde fois. Il espère ainsi entraîner l'infanterie à la baïonnette et « peut-être culbuter l'ennemi ». Mais Galliffet montre au commandant que, dans la direction indiquée, le terrain présente des pentes impossibles à franchir. Ducrot

1. G. Bastard, 192. Elles se seraient ébranlées sur un signe du général de Salignac-Fénelon « qui commande en ce moment toute la cavalerie » (*ibid.*, 189, 191) et qui est blessé peu après. Voir, à ce sujet, le général Rozat de Mandres, *loc. cit.*, XLIV, 533.

2. *R. H.*, IV, 1906, 570 ; le 4e chasseurs d'Afrique aurait chargé derrière le 6e chasseurs.

lui indique alors un autre objectif au nord-ouest, ajoutant : « Encore un effort, mon cher général ; si tout est perdu, que ce soit pour l'honneur des armes ! » Et Galliffet de répondre : « Tant que vous voudrez, mon général, tant qu'il en restera un ! [1] » Cette fois, la charge oblique au nord-est, défilant devant une partie de l'infanterie du 7e corps, qui « prend peur » et fait feu. Ducrot est contraint de se jeter devant les fusils pour empêcher cette tirerie imbécile [2]. Galliffet entraîne avec lui les restes de sa belle division au delà du ravin et tente en vain de s'élever sur les pentes sud-ouest du Calvaire d'Illy. La charge vient encore se briser contre les tirailleurs ennemis. Le général et quelques chasseurs arrivent seuls jusqu'aux réserves prussiennes. Au retour, assure le commandant Faverot, ils passent à très courte portée d'un bataillon du 81e prussien, dont le feu s'arrête à leur approche. Quelques-uns saluent du sabre, au cri de : « Vive l'empereur ! » Les officiers ennemis rendent ce salut [3], hommage mérité du vainqueur au vaincu. En ce funèbre jour du 1er septembre 1870, Margueritte, Galliffet, Bauffremont et leurs braves escadrons ont écrit la plus noble page : 17 officiers tués, 31 blessés, 118 cavaliers tués,

1. Souvenirs du commandant Faverot de Kerbrech, général Ducrot, 141 ; général Faverot de Kerbrech, 79 ; Paul et Victor Margueritte, *Vie militaire* citée ; lettre de Ducrot, 3 avril 1880, *France militaire* du 30 octobre 1884.

2. Général Faverot de Kerbrech, *loc. cit.* L'historique du 3e chasseurs d'Afrique (*R. H.*, IV, 1906, 642) montre la division Margueritte au repos « derrière une ligne d'infanterie couchée à plat ventre, complètement démoralisée, sourde à la voix de ses chefs, des généraux », aux quolibets même de nos chasseurs. Cette seconde charge semble avoir été exécutée par les 3e et 6e escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, grossis de chasseurs de tous les régiments et de hussards (G. Bastard, *Charges héroïques*, 198 et suiv.).

3. Récit d'un ancien officier d'ordonnance de Ducrot (*Vie militaire* du général, II, 418-419). D'après la *R. H.*, IV, 1905, 571 et suiv., il semble qu'il y aurait eu une troisième charge de la division Margueritte. Il nous paraît au contraire ressortir des témoignages de Ducrot et du commandant Faverot (*La Journée de Sedan*, 35 et 141) qu'il n'y eut que deux charges.

L'État-major prussien mentionne des cuirassiers comme ayant pris part à ces attaques. D'après divers témoignages, notamment celui de Ducrot, le général de Salignac-Fénelon était présent avec une partie de sa division, mais elle ne prit aucune part aux charges de la division Margueritte (voir les rapports et historiques, *R. H.*, IV, 1906, 449 et suiv.). Quant à la division Bonnemains, elle ne participa qu'à la tentative du commandant d'Alincourt (voir G. Bastard, 149, note 1 et les rapports ou historiques reproduits par la *R. H.*).

837 blessés ou disparus[1] disent assez leur mépris de la mort et leur dévouement sans espoir. De son observatoire au bois de La Marfée, le roi Guillaume a suivi ces vaillants efforts et n'a pu retenir un cri d'admiration : « Oh ! les braves gens ![2] » L'État-major prussien, malgré la froideur voulue de sa relation officielle, n'est pas moins élogieux : « Bien que le succès ait été refusé au choc de cette vaillante cavalerie, quoique son dévouement n'ait pu changer les destins déjà scellés de l'armée française, celle-ci peut regarder avec un légitime orgueil ces champs de Floing et de Cazal, où sa cavalerie succomba glorieusement devant un adversaire victorieux.[3] »

Une partie de la charge du 4e lanciers a porté sur la 12e compagnie et des fractions des 1re et 2e du 83e. Elle traverse un peloton de tirailleurs, mais le reste s'abrite derrière une haie et accueille nos cavaliers, à 30 pas, par une salve écrasante. Les quelques lanciers qui continuent sur Floing tombent sous les coups d'autres adversaires.

A la gauche de l'infanterie prussienne, les 1er et 2e bataillons du 46e sont à peu près à mi-pente, lorsque survient une autre fraction du 4e lanciers. Comme la précédente, elle tombe sous le feu de quatre compagnies du 46e (3e, 5e, 7e, 8e), dont l'une embusquée dans le cimetière. Nos cavaliers, obliquant au nord, pénètrent dans Floing, mais pour y être fusillés par une compagnie (2e du 5e chasseurs) accourue d'une ruelle latérale. Sauf la 4e compagnie, qui demeure en réserve, tout ce bataillon gravit alors les pentes à la droite du 46e, se mêlant à des régiments hessois. Il atteignait une tranchée-abri au bord du plateau, quand survient une nouvelle charge[4]. Les deux premiers escadrons sont à peu

1. *R. H.*, IV, 1906, 571, d'après M. Martinien, *loc. cit.*, 121-123.

2. Général Ducrot, 35, d'après un récit fait quelques jours après à Ducrot par le prince royal ; rapport du général de Galliffet, *Revue historique*, 1885, p. 103, d'après une conversation entre le prince royal, Moltke, le général Reille et le colonel d'Abzac ; L. Schneider, *L'Empereur Guillaume. Souvenirs intimes*, II, 238.

3. *État-major prussien*, II, 1243.

4. *État-major prussien*, II, 1241. Cette charge aurait été exécutée par deux escadrons de cuirassiers montés en chevaux gris, puis par des chasseurs. Les

près anéantis par les feux des chasseurs, mais d'autres suivent, qui traversent une partie de la ligne des tirailleurs. De nouveau ils sont dispersés par le tir des soutiens. Ceux-ci sont attaqués par des hussards qui les prennent de dos, peut-être en voulant regagner le plateau. Mais les 1re et 2e compagnies font demi-tour et dispersent encore nos cavaliers, bien que, au même instant, leurs tirailleurs soient attaqués de face par d'autres assaillants.

En général, les dernières charges donnent moins de résultats que les premières ; l'infanterie prussienne a déjà atteint en nombre le bord du plateau et s'est abritée derrière des obstacles du sol. Ses feux sont destructeurs au plus haut point. Cavaliers et chevaux morts ou blessés sont amoncelés par endroits. Beaucoup, qui ont échappé aux balles prussiennes, vont s'écraser dans les carrières de Gaulier. Les pertes de leurs adversaires sont relativement faibles[1].

Pendant que nos escadrons versent ainsi leur sang pour le salut commun, Ducrot, à la tête de son état-major, essaie d'entraîner « quelques bataillons ou fractions » de la brigade Gandil qu'il a pu grouper autour de lui. Mais ces troupes, maladroitement exposées depuis le matin au feu d'une artillerie que la nôtre est impuissante à combattre, « portées tantôt en avant, tantôt en arrière » par un commandement incapable, se voyant constamment atteintes par les projectiles d'un ennemi qu'elles distinguent à peine, bien qu'il les enveloppe de toutes parts, ces malheureuses troupes n'ont plus « ni élan ni énergie ».

« Par trois fois, Ducrot essaie de les enlever. Il les appelle, les encourage et cherche à leur communiquer l'ardeur et la colère qui l'animent. Quelques braves se précipitent, les autres suivent, mais, accablés, reculent et se débandent... » Lorsque la cavalerie est ramenée pour la dernière

historiques de cuirassiers reproduits par la *R. H.* ne contiennent aucune indication pouvant se rapporter à cette charge.

1. L'État-major prussien, II, 1243, porte même « insignifiantes », mais cette expression est contredite par la phrase suivante : « Pourtant un nombre d'hommes relativement considérable, surtout des chasseurs, avaient été blessés à coups de lance ou de sabre... »

fois, le peu d'infanterie resté encore solide s'enfuit. « ... De la droite à la gauche, les lignes prussiennes s'avancent en poussant leurs hurrahs... La confusion se met dans nos rangs, et tous, en désordre, se précipitent dans la direction de Sedan, où, instinctivement, chacune des fractions de l'armée va s'engloutir[1]. »

1. Général Ducrot, 37 ; Souvenirs du commandant Faverot, *ibid.*, 142 ; *R. H.*, IV, 1906, 572, 584. Il serait 3 heures environ d'après la *R. H.* Nous croyons à une heure moins tardive. D'ailleurs, le récit de la *R. H.* contient de nombreuses contradictions en ce qui concerne les heures. Voir, notamment, pour celle de l'arrivée de Ducrot à Sedan (vers 3 heures, suivant la *R. H.*), les pages 393, 572, 576, 582, 584, 585, etc).

XXIV

RETRAITE DU 7e CORPS

Ordre de Wimpffen à Douay. — Retraite de la division Liébert. — Marche des Prussiens — Retraite de la division Conseil-Dumesnil.

Vers 2 heures, Douay revenait du bois de la Garenne, prévoyant la perte imminente du Calvaire d'Illy. Il arrive à la division Liébert, que cet abandon ne peut manquer de compromettre, quand il reçoit le billet suivant, envoyé par Wimpffen et daté de 1 heure : « Je me décide à percer l'ennemi pour aller à Carignan prendre la direction de Montmédy. Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à vous les troupes qui sont dans le bois [1]. »

A ce moment déjà, des directions d'Illy et de Givonne, des masses éperdues se précipitent vers Sedan. Le flot de la déroute roule vers les fossés de cette place des fractions de tous corps et de toutes armes, que les obus affluant des points les plus opposés achèvent d'affoler. Douay assiste impuissant, « le cœur gonflé de rage et de larmes », à cet affreux désastre. « Que faire ? Que répondre aux officiers qui viennent demander des ordres ?... Quel espoir leur laisser? » Il fait connaître à Wimpffen que, réduit à trois brigades d'infanterie, « sans artillerie et sans munitions, tout ce qu'il peut faire est de se retirer du champ de bataille sans trop de désordre » [2].

---

1. Prince Bibesco, 154. Le texte donné par Wimpffen et Corra, p. 185, diffère de celui-là, quant à la forme : « Je me décide à passer sur le ventre des troupes qui sont devant moi et à marcher sur Carignan, dans la direction de Montmédy. Je vous charge de soutenir la retraite. Vous rallierez à vous les troupes qui sont dans le bois de la Garenne. »

2. Prince Bibesco, 157 ; rapport Douay, *R. H.*, IV, 1906, 574.

Sur les entrefaites, les charges de la division Margueritte se sont terminées. Douay donne au général Liébert l'ordre de se replier par échelons vers l'est, en faisant tête sur toutes les positions favorables. La situation de cette division est devenue critique. Un moment arrêtée par la cavalerie française, l'infanterie prussienne a repris l'offensive. Les fractions sorties de Floing débouchent de chaque côté du chemin de Quirimont, partie vers l'est, partie vers la corne boisée au nord-est de Cazal. A leur droite la 43ᵉ brigade se rapproche de ce village, tandis que les quatre bataillons de la 19ᵉ [1] venant de Fleigneux bordent le chemin de Floing à Illy. Les troupes de Liébert sont attaquées à la fois de front et de flanc ; leur retraite vers Sedan est même très sérieusement menacée.

Déjà, en longeant le ruisseau de Fleigneux, les bataillons de la 19ᵉ brigade ont subi des pertes très sensibles du fait de notre artillerie, qui enfilait ce vallon dans toute sa longueur. Elles s'accroissent encore, lorsque les Prussiens atteignent le confluent des deux ruisseaux et se déploient dans les prairies qui bordent celui de Floing. Ils le traversent néanmoins, ainsi que les buissons qui bordent le chemin d'Illy, et gagnent le pied de la croupe au sud-est [2].

Entre cette brigade et l'infanterie venue de Floing, l'intervalle est comblé par d'autres troupes jusqu'alors en soutien de l'artillerie [3]. Devant la 19ᵉ brigade, notre infanterie tient encore la croupe la plus voisine, dans une double ligne de tranchées-abris qui bat les pentes nord-ouest. Après un feu rapide, les bataillons de première ligne commencent à les gravir, mais sous une véritable pluie de balles. Bientôt il n'y a plus, pour continuer lentement la marche, que de petits groupes ralliés par les officiers autour des drapeaux [4].

---

1. 6ᵉ régiment et 3ᵉ bataillon du 46ᵉ (*État-major prussien*, II, 1243).
2. 3ᵉ bataillon du 46ᵉ à la droite, puis les 2ᵉ et 3ᵉ du 6ᵉ ; le 1ᵉʳ du 6ᵉ en réserve sur le chemin (*État-major prussien*, II, 1244).
3. 2ᵉ compagnie du 87ᵉ ; 1ʳᵉ et 4ᵉ du 88ᵉ, 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 94ᵉ.
4. *État-major prussien*, II, 1245.

De notre côté, deux des batteries de la division Dumont, 8e et 9e du 6e, sont venues, par l'ordre de Ducrot, s'établir sur la crête du Terme. La 8e ne tarde pas à être très éprouvée; trois de ses caissons font explosion. Elle cesse le feu pour s'abriter dans le vallon au sud, mais le reprend ensuite jusqu'à total épuisement de ses gargousses. La 10e (à balles) n'ouvre pas le feu, « l'infanterie ennemie s'étant abritée et l'artillerie... étant jugée trop éloignée » [1].

« Vers 3h 30 », la retraite de la division Liébert commence par les 37e et 89e de ligne, qui vont occuper la corne de bois au nord-est de Cazal. Ce mouvement se fait même par échelons pour le 37e [2]. Quant au reste des troupes, il demeure tout d'abord en position. Le 6e bataillon de chasseurs arrête l'ennemi « par un feu violent à 400 mètres ». Mais, débordé sur sa gauche, il se retire « dans le plus grand ordre ». La retraite du 5e de ligne s'effectue « sans trop de pertes, sous la protection des compagnies de réserve du 1er bataillon ralliées autour du drapeau » et conduites par Liébert lui-même. Le 53e opère une retraite par échelons, ses 2e et 1er bataillons venant l'un après l'autre occuper le bois au nord-est de Cazal, ainsi que des fractions du 6e bataillon de chasseurs [3]. Tous ces mouvements sont exécutés « en bon ordre », malgré le feu intense de l'artillerie et de l'infanterie allemandes. Celle-ci a progressé lentement, non sans de lourdes pertes. Au 6e régiment, tous les bataillons sont commandés par des lieutenants. Le signal de l'attaque générale est donné par le 3e bataillon du 46e, à la droite. Une compagnie, la 10e, entoure un bâtiment [4] encore occupé par trois officiers et quarante hommes, qui sont pris. Elle s'empare en même temps d'un remblai voisin. La 19e brigade et, à sa droite, le 94e, les 1re et 4e compagnies du 88e, la 2e du 87e se por-

1. *R. H.*, IV, 1906, 576, d'après les rapports du lieutenant-colonel Bonnin et du capitaine Collet-Meygret.
2. 1er et 2e bataillons, puis le 3e (*R. H.*).
3. *R. H.*, IV, 1906, 577 ; Historique du 53e, *ibid.*, 221.
4. « Un bâtiment gris » (*Etat-major prussien*, II, 1245).

tent vivement en avant, atteignant sur tous les points la crête du plateau. Notre ligne, déjà en pleine retraite vers le bois de la Garenne, n'est poursuivie que par les 7e et 8e compagnies du 94e, avec des fractions du 1er bataillon du 80e. Une compagnie (10e du 46e) traverse le ravin au sud et se relie aux troupes venant de Floing. Quant au gros de la 19e brigade, il s'arrête tout d'abord sur la croupe au nord de celle du Terme[1].

Devant la 43e brigade, une partie de notre infanterie s'est déjà retirée vers Cazal. Sur la hauteur à droite, au contraire, elle est encore en position et entreprend même des retours offensifs partiels. Plusieurs fois le cimetière de Floing est attaqué « avec une grande résolution ». Deux compagnies prussiennes (8e du 46e, 9e du 83e) parviennent néanmoins à s'y maintenir. Une autre (2e du 5e chasseurs), qui progressait le long du chemin de Quirimont, est refoulée sur une certaine distance, pour être ensuite recueillie par les 3e et 4e, qui reprennent l'offensive avec elle. Une ferme[2] sur la crête a été organisée pour la défense et constitue un bon point d'appui avec les tranchées avoisinantes. Les chasseurs prussiens ne laissent pas aux défenseurs le temps de se reconnaître et enlèvent ce bâtiment du premier élan, avec 3 officiers et 200 hommes. En même temps, leur 1re compagnie, soutenue par les 1er et 2e bataillons du 46e, s'empare des tranchées voisines; deux pièces restent entre leurs mains[3].

La crête du Terme est aux Allemands, mais l'infanterie du 7e corps ne se retire que « pas à pas » vers le bois de la Garenne. D'autres troupes interviennent à côté de la 43e brigade[4]. Une partie entretient un feu vif sur la lisière où

---

1. A sa droite les 1re et 4e compagnies du 88e, le 1er bataillon et la 6e compagnie du 94e ; la 3e du 88e et des fractions de la 4e du 83e (*État-major prussien*).
2. *État-major prussien*, II, 1247. D'après la *R. H.*, IV, 1906, 577, il s'agit de l'auberge du Terme.
3. Ainsi qu'un « drapeau » (*État-major prussien*). Il s'agit sans doute d'un fanion.
4. 8e et 10e compagnies du 87e ; gros du 83e ; 1er bataillon, 9e et 11e compagnies du 82e, 11e bataillon de chasseurs (*État-major prussien*).

sont abritées nos compagnies ; les officiers encore valides cherchent à remettre le reste en ordre[1]. Il en résulte une courte pause, pendant laquelle se prépare l'attaque du bois de la Garenne, notre dernier refuge dans ce secteur du champ de bataille.

Les compagnies du XIe corps restées près de l'artillerie au sud-est de Saint-Menges sont portées sur Floing[2]. Le 3e bataillon du 88e, qui vient de Bosséval, atteint Saint-Menges entre 3 et 4 heures, puis, passant à l'est de Floing, arrive en première ligne. Enfin, des batteries du Xe corps interviennent également, les 1re et 4e lourdes à droite et à gauche du Terme. Plus tard, la 1re à cheval, les 5e et 6e légères traversent Floing pour aller vers Sedan. La première essaie même d'agir contre la place, mais pour être réduite au silence par son canon.

Dès 2 heures, la 11e brigade a été dirigée sur le bois du Hattoy, avec l'ordre formel d'y rester en réserve. Seul, le 3e bataillon du 59e est porté au delà du ruisseau, en soutien. A ce moment, la plupart de nos batteries sont incapables de couvrir la retraite du 7e corps, soit qu'elles aient épuisé leurs munitions, soit que leurs pertes les paralysent. Un petit nombre seulement combattent jusqu'au bout. Les 3e et 4e du 19e (à cheval), restées à l'abri, depuis 11h 15 environ, dans le vallon au sud-est du Terme, se conforment au mouvement de la division Liébert, « la 3e marchant en colonne par sections derrière la 4e ». Elles gravissaient les pentes nord-ouest du plateau de L'Algérie, quand la 4e est coupée par « un flot de fantassins et de cavaliers » en déroute. Trois de ses pièces et la 3e batterie tout entière sont entraînées sur le plateau. Les premières vont jusqu'aux glacis ; la 3e peut encore ouvrir le feu à mitraille, à 300 mètres, du nord-ouest du cimetière de Sedan.

1. Le gros du 83e, le 1er bataillon du 82e, les 1er et 2e du 46e se reforment auprès du Terme, qui reste occupé par le 5e bataillon de chasseurs (*État-major prussien*).

2. 11e du 87e ; 2e, 3e, partie de la 4e du 80e ; 2e, 3e, 5e, 6e, 8e du 88e (*État-major prussien*).

Quant aux trois premières pièces de la 4e, elles ont pris position à la lisière sud-ouest du bois de la Garenne et leur tir, très vif, arrête à deux reprises l'infanterie allemande.

La 10e batterie du 14e protège également la retraite d'une série de positions successives[1].

Sur les entrefaites, la 43e brigade a continué son mouvement au sud-est. Entre 3 et 4 heures, elle traverse les carrières et la croupe de Gaulier, en progressant vers Cazal, la droite à la Meuse. Le 2e bataillon, les 9e et 11e compagnies du 32e, puis le 3e bataillon du 95e pénètrent dans ce village sous le feu le plus violent et y capturent 12 officiers, avec 500 hommes environ; ils s'arrêtent devant le cimetière de Sedan.

D'autres fractions du XIe corps, même du 46e et du 5e bataillon de chasseurs se sont mêlées à la 43e brigade; la confusion est telle que le brigadier ne dispose plus que d'un bataillon environ, composé des éléments les plus disparates. Il parvient néanmoins à enlever le cimetière, après un court combat. Désormais les Allemands sont, en ce point, dans le voisinage immédiat des fortifications[2]. La

1. *R. H.*, IV, 1906, 579, d'après les rapports et historiques.
2. *État-major prussien*, II, 1249. Les Allemands abandonnent ensuite le cimetière, en raison du feu venant des glacis.

De 4 à 5 heures la droite des Ve et XIe corps est ainsi répartie : 43e brigade à Cazal : 10e, 12e compagnies, 1er bataillon du 32e ; 1er bataillon, 7e et 8e compagnies du 95e, 2e compagnie de pionniers sur la hauteur entre les carrières de Gaulier et la Meuse ; 3e bataillon du 95e, 2e du 32e, 9e et 11e compagnies du 32e dans Cazal ; 5e et 6e du 95e dans le boqueteau au nord ;

Sur le plateau à l'est de Floing, crête du Terme : 5e bataillon de chasseurs, 1er et 2e du 46e, 8e, 10e compagnies du 87e, 9e et 11e du 82e, 11e chasseurs et fractions du 83e dans la ferme et les tranchées voisines ;

Gros du 83e, 1er bataillon du 82e au nord du Terme ;

En marche vers le plateau, 2e, 3e, 5e, 6e, 8e compagnies, 3e bataillon du 88e ; 2e, 3e compagnies du 80e ; 11e du 87e, 3e bataillon du 59e ;

1re et 4e batteries lourdes du XIe corps derrière la ferme avec la 6e compagnie du 83e ; 3e lourde avec la 5e compagnie du 94e ; 1re à cheval, 5e et 6e légères du XIe corps en position d'attente à l'ouest ;

Sur la croupe au nord du Terme, le 6e régiment, le 3e bataillon du 46e, le 1er bataillon, les 6e, 7e, 8e compagnies du 94e, les 1re et 4e du 88e, la 3e et partie de la 4e du 83e, la 2e du 87e. Le reste des 80e, 82e, 87e, 88e est aux environs d'Illy ; les 17e, 18e, 20e brigades (Ve corps) n'ont pas été engagées (*État-major prussien*, II, 1251).

3e batterie du 19e a dû se retirer au dernier moment, faute de soutien.

Dans ce secteur, les progrès des Allemands sont à peu près arrêtés, grâce surtout à l'attitude de la division Liébert, qui s'est repliée avec beaucoup de calme et de sang-froid, mettant près de deux heures pour atteindre les glacis. Quelques fractions embusquées derrière des bouquets d'arbres et des clôtures ou dans des maisons tiennent l'ennemi à distance jusqu'à la nuit [1].

A la droite de Liébert, la division Conseil-Dumesnil est refoulée vers le même instant. Menacée sur ses deux flancs par les progrès de l'ennemi dans le bois de la Garenne et au Terme, elle a engagé tous ses bataillons, sauf un du 47e. Les trois compagnies du 99e (3e bataillon) détachées sur la croupe au nord sont tout d'abord obligées de l'évacuer. Puis la gauche de la division, 3e bataillon du 99e et 1er du 47e, cède, entraînant le reste de la ligne, moins des fractions du 99e (1er bataillon, 1re compagnie du 2e), qui se maintiennent dans le second boqueteau à l'est du Terme, ainsi que dans les tranchées entre lui et le bois de la Garenne. Les autres troupes se retirent sous un feu d'artillerie intense et non sans désordre. Les 2e et 3e bataillons du 47e traversent « au pas de course » le vallon au sud, gagnent les abords de la corne ouest du bois et s'y maintiennent « jusqu'à 4h 30 ». Quant aux compagnies restées dans le boqueteau et au nord-est, elles se retirent seulement lorsque l'ennemi, débouchant sur leur gauche, les prend presque à revers. Une grande partie, refoulée dans le bois de la Garenne, y est cernée et dépose bientôt les armes [2]. Le général Conseil-Dumesnil est pris avec son chef d'état-major. La 6e batterie du 7e a pu occuper une position de repli au nord-est de L'Algérie. Elle rejoint ensuite les deux autres batteries divisionnaires sous les fortifications. Vers 4 heures, au moment où nous dessinons un dernier retour offensif sur

1. *R. H.*, IV, 1906, 581.
2. Historique du 99e, *R. H.*, IV, 1906, 198.

Balan, elle attelle cinq pièces sans caissons et se porte sur la route de Bouillon, ouvrant le feu contre les batteries au sud-ouest de Wadelincourt, au delà de la Meuse, puis contre celles au sud-est de Balan. « Décimée », elle prend la route d'Illy, dans le fol espoir de gagner la Belgique. Mais, à peine dans le bois de la Garenne, elle est entourée et prise[1].

---

1. *R. H.*, IV, 1906, 584.

XXV

PERTE DU BOIS DE LA GARENNE

Situation sur la haute Givonne. — Retraite des divisions Wolff et Pellé. — La division Lartigue. — La réserve d'artillerie. — Mouvement de la 23e division. — La division Grandchamp. — La division Goze. — Arrêt du mouvement des Saxons. — Combat d'artillerie de la Garde. — Attaque du bois de la Garenne. — Son enlèvement. — La situation dans le secteur nord.

Entre midi et 2 heures, la situation reste à peu près stationnaire sur la haute Givonne [1]. L'infanterie de la Garde achève son déploiement ; l'artillerie continue d'agir contre les troupes en position le long de la rive droite et au bois de la Garenne. C'est dans ces conditions que Ducrot se rend compte du mouvement des Ve et XIe corps sur nos derrières. Pour y parer, il porte dans cette direction tout ce qu'il peut réunir, affaiblissant d'autant la défense du secteur nord-est [2].

Sur les entrefaites, la supériorité de l'artillerie prussienne est devenue telle que la presque totalité des batteries du 1er corps a dû cesser de tirer ; l'infanterie reflue peu à peu dans le bois de la Garenne ou sur la crête à l'est des Triples-Levrettes.

A la brigade Bréger (1re de la division Wolff), ce mouvement commence vers midi [3], par suite de la retraite du 12e corps, et s'exécute « dans le plus grand ordre ». Le 18e de ligne se retire par échelons de bataillon, tout en conservant une formation dense, en colonne par division. Il vient se reformer sur la crête à l'est des Triples-Levrettes, où « deux pièces » tirent encore. Le 96e suit et, après avoir

1. *R. H.*, IV, 1906, 594.
2. Voir *suprà*, p. 615.
3. Rapport Bréger, sans date, *R. H.*, III, 1906, 429. Le rapport du colonel Bluem du 96e porte « vers 2 heures » (*ibid.*, 432).

traversé le 18e, continue vers Sedan, bientôt suivi lui-même de ce régiment. La difficulté du terrain et le grand nombre des fuyards, des voitures ou des fractions de cavalerie rencontrés en route obligent d'abord la brigade à se former en colonne. Le désordre est bientôt tel que, croyant suivre le général Wolff, elle aboutit aux glacis de Sedan. Déjà ils sont couverts d'isolés qui vont s'abriter dans les fossés; des cavaliers y descendent avec leurs chevaux. Le colonel Bréger, « apercevant une poterne ouverte... et cherchant à se conformer à l'ordre du général de se retirer sur Sedan », fait entrer le 18e dans la ville avec le 2e bataillon du 96e. Ils garnissent le parapet de tirailleurs et mettent des auxiliaires à la disposition de l'artillerie. Une partie de la brigade (1er bataillon du 96e, 5e et 6e compagnies du 1er du 18e), séparée du gros, va sur Balan, où elle prendra part à la tentative de Wimpffen. Enfin, le 3e bataillon du 96e, grossi d'isolés de divers corps, se jette dans le bois de la Garenne [1], en sort assez tôt pour éviter l'enveloppement et se maintient, dit-on, jusqu'à 7 h 30 aux abords de la route de Bouillon, ayant fait des prisonniers.

A la brigade du Houlbec (2e de la division Wolff), les trois bataillons du 1er zouaves, séparés dès 9 heures du matin, opèrent des mouvements incohérents aux abords du bois de la Garenne. Vers 3 heures, les 1er, 2e bataillons et des fractions du 3e sont rassemblés sur les glacis. Deux cents hommes du 3e combattent vers Cazal avec la division Liébert [2]. Quant au 45e, ce qui en reste, le 1er bataillon à peu près complet et les débris des deux autres, s'est dirigé vers Sedan dès midi [3]. Lui aussi prendra part à la tentative sur Balan. Enfin, l'artillerie de la division se met en retraite à 1 heure et va sans arrêt jusqu'aux glacis, où elle arrive au milieu d'un « désordre général » [4].

La retraite de la brigade Montmarie (1re de la division

1. Rapports Bréger et Bluem cités.
2. Historique du 1er zouaves, *R. H.*, III, 1906, 435.
3. Historique du 45e, *R. H.*, III, 1906, 434.
4. Notes du lieutenant-colonel Lecœuvre, *R. H.*, III, 1906, 437.

Pellé) s'opère vers 2 heures. Le 16e bataillon de chasseurs, « presque entouré », est rallié « sous le feu le plus violent par le commandant d'Hugues », qui le met en retraite par compagnie, non sans désordre [1]. Le 50e de ligne, qui n'a pas brûlé une amorce, est scindé dès le début de la retraite. Le 2e bataillon et des fractions des deux autres se retirent sur Sedan ; le reste se jette dans le bois de la Garenne, comptant s'y frayer une issue. Il y sera cerné et pris [2]. De même, le 74e n'a pas encore tiré une cartouche, quand, à midi 30, le capitaine de Cepoy se porte en avant, « avec quelques hommes de bonne volonté », afin d'éteindre le feu d'une ligne de tirailleurs ennemis. Il est mortellement frappé et, peu après, le régiment, complètement isolé, se met en retraite. Son mouvement, d'abord opéré « en très bon ordre », est ensuite troublé par de la cavalerie « en déroute » [3].

La brigade Kerléadec (1re de la division Lartigue) et le 1er bataillon du 3e tirailleurs ont été dispersés depuis leur combat du matin à l'est de la Givonne. Vers 2 heures, à l'ouest de Daigny, les 2e et 3e bataillons sont dans une situation intenable. Ils cherchent à gagner des positions en arrière, mais toutes sont encombrées de fractions en retraite ou de fuyards [4]. Ils vont ainsi jusqu'aux glacis.

La retraite du 2e de marche ne se fait pas sans désordre. « Les hommes, criblés de mitraille, prirent instinctivement le pas de course et le régiment se sépara » en deux fractions, qui allèrent toutes deux vers Sedan. La déroute était déjà générale [5].

Enfin, les batteries de la réserve du 1er corps se sont retirées entre 11 heures et midi. Celles à cheval ont renforcé le 7e corps au sud-ouest du Calvaire d'Illy ; les batteries mon-

1. Historique du bataillon, *R. H.*, III, 1906, 447.
2. Historique du 50e, *R. H.*, III, 1906, 448.
3. Historique du 74e, *R. H.*, III, 1906, 450.
4. Rapport du colonel Barrué (3e tirailleurs), *R. H.*, III, 1906. 484. D'après l'historique manuscrit du corps, cité par la *R. H.*, IV, 1906, 598, la retraite aurait commencé vers midi.
5 Historique du 2e de marche, *R. H.*, III, 1906, 486.

tées, très éprouvées, se portent vers Sedan en occupant différentes positions [1].

On se souvient que, entre midi et 1 heure, le prince Georges de Saxe a prescrit à la 23e division d'obliquer dans la direction d'Illy. Jusqu'à Daigny, elle doit suivre la Givonne; en amont, elle laissera cette vallée à la Garde. Par suite, cette division se rassemble à l'ouest du ruisseau, en utilisant plusieurs ponts de circonstance. Vers 1 heure, après l'arrivée des renforts attendus par le Ier corps bavarois [2], elle quitte les abords de Monvillers, couverte sur sa gauche par une compagnie (6e du 108e), portée dès midi à La Ramorie et qui s'empare de deux de nos pièces. Chose bizarre, elle est formée en colonne de marche [3], bien que dans notre voisinage immédiat. A La Moncelle, la 46e brigade, coupée par d'autres troupes, repasse à l'est de la Givonne et continue en échelon de droite derrière la 45e.

Le divisionnaire, général von Montbé, supposait tout d'abord que nous avions entièrement évacué les abords de la Givonne, même vers Daigny. En dehors de la 6e compagnie du 108e, il n'a détaché sur son flanc gauche que de faibles fractions. Cette imprudence met brusquement la compagnie de tête de la 45e brigade (2e du 100e) en présence de nos troupes, près du bois à l'ouest de Daigny. Les Saxons déploient deux autres compagnies (1re et 3e du 100e), puis deux demi-bataillons du 101e, de façon à continuer vers le nord sous leur protection. Mais la vivacité croissante du feu montre bientôt qu'il s'agit d'un engagement sérieux. Montbé arrête sa colonne de gauche à hauteur d'Haybes; les fractions disponibles des 1er et 3e bataillons du 101e obliquent à gauche, vers les crêtes; le reste de la 45e brigade et l'artillerie divisionnaire se rassemblent à l'est de la Givonne.

La 23e division a sans doute en face d'elle des fractions

1. *R. H.*, IV, 1906, 598. Voir au sujet de l'ensemble de la retraite du 1er corps le général Ducrot, p. 26 et suiv.; la deuxième note du général, *R. H.*, III, 1906, 418.

2. 3e division bavaroise et fraction du IVe corps (*État-major prussien*, II, 1253).

3. Voir l'ordre de marche de la 23e division, *État-major prussien*, II, 1253.

du 58ᵉ de ligne, dont, à plusieurs reprises, les feux à volonté ont empêché l'ennemi de déboucher de Daigny et de la corne sud-ouest du bois de Villers-Cernay. Au début, ce régiment est appuyé sur sa gauche par le 2ᵉ bataillon du 2ᵉ tirailleurs, mais ce dernier se replie vers midi. A droite, les 14ᵉ et 20ᵉ de ligne, en se retirant au nord-ouest, marquent un temps d'arrêt à l'est de Fond-de-Givonne, puis continuent dans cette direction. De même, à 1 heure, les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons du 31ᵉ sont venus se rallier derrière le 3ᵉ, qui n'avait pas encore été engagé. Ils se dirigent ensuite vers Sedan, suivant plusieurs itinéraires parallèles. Enfin la brigade de marche Marquisan, à la gauche du 58ᵉ, s'est repliée vers la même heure sur le bois de la Garenne, puis sur Sedan où toute la brigade est à 3ʰ 30 environ, moins un bataillon resté vers Balan [1].

Cependant les 2ᵉ, 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies du 100ᵉ ont chassé nos tirailleurs du bois à l'ouest de Daigny ; la 2ᵉ, suivie par la 7ᵉ, continue ensuite vers le nord et va occuper l'entrée sud de Givonne où elle se relie à l'infanterie de la Garde. Dans l'intervalle, les 1ʳᵉ et 3ᵉ compagnies ont repoussé plusieurs retours offensifs sur le bois [2].

Le 1ᵉʳ bataillon du régiment Empereur-François intervient également. Venu à travers le parc de Daigny et le bois adjacent, il gravit les hauteurs à l'ouest, mais ses 3ᵉ et 4ᵉ compagnies se heurtent brusquement à des troupes françaises, qui ouvrent un feu rapide « à la plus courte distance » et les rejettent dans le bois. Le reste du bataillon contourne le parc et se porte un peu au nord, où il renforce les Saxons (fraction de la 1ʳᵉ du 100ᵉ). De là les Prussiens prennent sous leur feu la route de Givonne à Sedan, déjà couverte de troupes en retraite.

Le 101ᵉ entre en ligne à droite et à gauche de ce bataillon, mais la 2ᵉ compagnie, en atteignant la crête, est arrêtée

1. 4ᵉ du 64ᵉ, *R. H.*, IV, 1906, 601.

2. La 4ᵉ est en réserve dans la vallée. Avec 11 hommes, un lieutenant de la 1ʳᵉ enlève une tranchée derrière laquelle sont deux mitrailleuses et capture, dit-on, 35 de nos soldats (*État-major prussien*, II, 1256).

par des forces supérieures[1]. Trois autres (1re, 11e, 12e) la renforcent, puis une quatrième (3e du 100e).

A la suite d'un long et violent combat, dans lequel interviennent les batteries à l'est de la Givonne, ces cinq compagnies parviennent à refouler nos troupes vers Fond-de-Givonne. Elles pénètrent même dans ce village, où 6 officiers et 300 hommes déposent les armes. Mais il leur est impossible d'occuper dans son entier une localité aussi étendue et, bientôt, quand des renforts français surviennent de l'ouest, les Saxons se voient forcés de regagner les crêtes.

Quatre autres compagnies[2] se sont établies à hauteur d'Haybes, le long de la route de Bouillon, sur ce point fortement en déblai, et ont ouvert un feu rapide contre notre ligne. En même temps, l'artillerie la canonne vivement de l'est du ruisseau. Puis les Saxons, renforcés de fractions du 1er chasseurs bavarois et des chasseurs de la Garde, donnent l'assaut à nos positions : elles sont peu ou point défendues, 18 officiers et 900 hommes tombent aux mains de l'ennemi. Deux compagnies (1re et 2e) du régiment Empereur-François, qui ont pris l'offensive vers l'ouest, font aussi quantité de prisonniers. Le 2e bataillon du même corps intervient également[3]. Vers 3 heures tout ce régiment est groupé aux abords de la carrière voisine de la cote 207, à l'ouest d'Haybes.

A ce moment, de son emplacement primitif à l'est de ce hameau, le gros de la 45e brigade a déjà été porté par Givonne sur le plateau. Les quatre batteries prennent position au nord de la route de Sedan; les trois régiments d'infanterie se rassemblent derrière elles. Il n'y a plus que quelques compagnies engagées à Fond-de-Givonne; deux sont restées à Givonne[4]. En voyant les Saxons prendre pied sur les crêtes à l'ouest de Daigny, le prince Georges a prescrit à

---

1. *État-major prussien*, II, 1256. Il s'agit de fractions du demi-régiment de droite du 34e, déployé à cheval sur la route (*R. H.*, IV, 1906, 601).

2. 3e, 4e, 9e, 10e du 101e (*État-major prussien*, II, 1257).

3. Les 5e et 6e compagnies entre celles du 1er bataillon, les 7e et 8e à la lisière ouest du bois de Daigny, à la gauche des Saxons (*État-major prussien*).

4. 1re, 2e, 11e, 12e du 101e vers Fond-de-Givonne; 2e, 7e du 100e à Givonne.

l'artillerie de corps de passer également au delà de la Givonne, par La Moncelle. Elle se déploie entre l'artillerie prussienne et celle de la 23e division, en sorte que vingt et une batteries couronnent les crêtes, de Bazeilles au nord-est de Fond-de-Givonne [1], opposant vers l'est une ligne de feux presque ininterrompue à nos troupes.

Nous avons mentionné l'intervention de renforts français contre les Saxons. Ils appartiennent à la division Goze du 5e corps. Elle s'est rassemblée, dès le début du combat, sur ses emplacements de bivouac, aux abords de la porte de Balan. Le 11e de ligne et le 1er bataillon du 46e ont été détachés dans ce village, en observation des bords de la Meuse.

De 5 à 7 heures du matin, l'artillerie divisionnaire, puis l'infanterie sont dirigées sur les hauteurs au nord de Fond-de-Givonne. La 7e batterie du 6e (3 mitrailleuses) s'établit face à Bazeilles, au sud-est d'un ancien redan. Vers 10 heures, Wimpffen, voulant arrêter un mouvement de retraite à la gauche du 1er corps, dirige la brigade Saurin sur le bois de la Garenne et celle du général Nicolas sur le Vieux-Camp. La première n'est pas engagée et, sans motif appréciable, rallie la brigade Nicolas [2]. Le 1er bataillon du 46e a suivi la retraite du général Vassoigne; le 11e de ligne est resté dans Balan.

Vers 1h30 [3], la division se met en mouvement sur Fond-de-Givonne, par le vallon des Triples-Levrettes. Les Saxons entrés dans ce village se replient devant nos bataillons, qui traversent la route de Bouillon et se déploient sur la hauteur au sud, face à Daigny [4], précédés de nombreux tirail-

1. Six batteries bavaroises (Ier et IIe corps), quatre prussiennes (8e division), sept saxonnes (artillerie de corps), quatre saxonnes (23e division) [*État-major prussien, II,* 1259].

2. Rapport Nicolas, général de Wimpffen, 373.

3. Heure approximative. D'après la *R. H.*, IV, 1906, 605, on ne peut ni déterminer l'heure de ce mouvement, ni savoir de quel ordre il procède. Il a sans doute pour cause les instructions, plus ou moins bien comprises, de Wimpffen.

4. En première ligne le 4e bataillon de chasseurs, le 1er du 86e, le 1er du 61e, le 46e, le 3e du 61e; « un grand nombre de compagnies » les précèdent en tirailleurs. En deuxième ligne, le 2e bataillon du 85e en arrière du 1er et le débordant à gauche d'un demi-bataillon; le 2e du 61e dans le même ordre et sur le prolongement du 2e du 86e, en arrière du centre du 46e (Rapport Nicolas).

leurs, mais dans une formation qui constitue pour le canon allemand une cible à souhait.

A gauche, d'autres troupes se sont ralliées, provenant de la division Grandchamp (22e, 34e et 58e) et précédemment à l'ouest de Daigny. En dépit de l'écrasante supériorité de l'artillerie ennemie, nos batteries, déjà très réduites, ouvrent bravement le feu [1]. Non seulement elles sont accablées d'obus venant de l'est de la Givonne, mais elles en reçoivent d'écharpe et de revers. Malgré tout, elles se maintiennent avec énergie, tirant jusqu'à leur dernière boîte à mitraille sur l'infanterie ennemie qui couronne les crêtes. Finalement, vers 2h30, elles se mettent en retraite, sous une pluie de projectiles, mais pourtant « en bon ordre et au pas des chevaux ». Par Fond-de-Givonne, elles gagnent les abords du Vieux-Camp, où une partie peut encore ouvrir le feu après avoir été ravitaillée [2].

Cette retraite, le renforcement de l'artillerie allemande, permettent à son infanterie de gagner du terrain sur le front de la division Goze et surtout à sa gauche, où les débris des 34e et 58e sont contraints de céder. Les bataillons du 5e corps opèrent un mouvement analogue, « chaque régiment rompant par peloton », en suivant la route de Bouillon et le faubourg de Givonne, couvert par des tirailleurs [3]. L'ennemi ne presse nullement cette retraite. Il n'en a nul besoin. Une partie de la division Goze entre dans Sedan vers 4 heures ; une autre prend part au retour offensif sur Balan.

Un peu après 3 heures, le prince Georges de Saxe s'est rendu à la 45e brigade pour se rendre compte de la situation. Sur tous les points, nos troupes refluent à hauteur de Fond-de-Givonne, en sorte que les batteries saxonnes ne trouvent plus à agir que par accident. Au contraire une violente fusillade retentit dans le bois de la Garenne, contre

---

1. La 5e du 6e à droite de la première ligne ; la 7e du 6e (2 mitrailleuses) un peu en avant du centre ; la 6e du 6e (4 pièces) à gauche, derrière les tirailleurs du 1er bataillon du 86e (*R. H.*).

2. Les chasseurs à pied du soutien ravitaillent la 6e en allant puiser dans des caissons abandonnés (*R. H.*).

3. Rapport Nicolas ; *R. H.*, IV, 1906, 608.

lequel la Garde s'est mise en mouvement. Dans ces conditions, il n'est plus possible de continuer sur Illy. D'autre part, l'issue de la bataille n'est pas douteuse. Progresser sous le canon de Sedan aboutirait à des pertes inutiles. Le prince en rend compte au commandant de la IVe armée, prescrivant au général von Montbé de rester provisoirement en place. Toutefois des fractions du 108e, puis du 101e sont portées vers le bois, de manière à relier le XIIe corps à la Garde.

Sur les entrefaites le prince royal de Saxe, arrivé à l'est de Daigny, approuve la détermination du prince Georges et arrête le mouvement des Saxons encore en marche vers le nord. A 4 heures, la 45e brigade, onze batteries et le 1er *Reiter* sont sur la hauteur à l'ouest d'Haybes et de Daigny, la 46e est à Givonne et au nord, la 24e division vers Daigny, la 12e division de cavalerie loin du champ de bataille, à Douzy[1].

Pendant le combat engagé par l'artillerie de la Garde, l'infanterie a conservé ses positions en général. Toutefois les 1er et 2e bataillons du 4e régiment sont descendus à Givonne, pour s'y intercaler entre le 2e bataillon des fusiliers et les deux compagnies saxonnes arrivées à l'entrée sud. Le 3e bataillon du 2e régiment s'est également porté à Haybes, afin de contribuer à déloger de petits détachements français attardés dans la vallée. Le 1er régiment s'est établi aux deux ailes de l'artillerie à l'est de Givonne.

Depuis l'évacuation du Calvaire d'Illy, ces batteries concentrent leur feu sur le bois de la Garenne, que leurs projectiles fouillent dans tous les sens. La ferme de Quirimont est en flammes. Déjà l'on voit de fortes masses d'infanterie refluer sur Fond-de-Givonne. Vers 2h30, le prince Auguste de Wurtemberg juge l'action de l'artillerie suffisante et prescrit à la 1re division de marcher sur le bois par Givonne. L'effet des obus prussiens a été tel sur les troupes qui y sont entassées, « qu'elles sont à peine capables d'une défense raison-

1. *État-major prussien*, II, 1260.

née [1] ». Non seulement les isolés, les fuyards, les blessés sont très nombreux parmi elles, mais des éléments de plusieurs corps d'armée y sont confondus ; il n'y a plus trace de commandement régulier. La confusion est inexprimable et l'horreur du spectacle défie toute description. « Les cris horribles des victimes s'entendaient au loin », a dit un témoin [2].

Le général von Pape a pris les dispositions suivantes : les 1er et 3e bataillons des fusiliers, les 1er et 2e du 4e de la Garde et la 1re compagnie des chasseurs vont se porter de Givonne vers l'ouest, entrer dans le bois, puis suivre la route d'Illy à Sedan. Le reste du bataillon de chasseurs, partant d'Haybes, couvrira le flanc gauche de cette colonne ; la 1re brigade suivra par Givonne et marchera ensuite vers la corne nord du bois. Le 2e bataillon des fusiliers et le 3e du 2e régiment garderont Givonne et Haybes. Le reste de la division (3 bataillons) demeurera en réserve à l'est de la Givonne [3].

Après une dernière salve tirée par toute l'artillerie, le feu cesse et la première colonne gravit les pentes à l'ouest de Givonne. A la crête, elle se scinde : une fraction va vers le Calvaire, une autre vers Quirimont. Les 1er et 2e bataillons du 4e n'ont à vaincre qu'une résistance illusoire le long de la lisière est. Mais ils sont bientôt absorbés par le soin de rassembler et d'emmener les nombreux prisonniers. Le 1er bataillon des fusiliers les remplace et se porte à la lisière nord, non sans être vivement fusillé « de toutes les directions » par les débris de nos troupes. La 1re compagnie, qui marche à gauche du chemin du Calvaire, est attaquée de flanc et refoulée un instant par 1 000 hommes environ. Elle se rallie derrière un fossé et, soutenue par la 3e, repousse les assaillants dont elle capture une grande partie. A droite du chemin, la 4e soutient un vif combat contre d'autres fractions qui cherchent à se retirer du nord du bois vers Sedan. A 4 heures, les quatre compagnies bordent cette partie de

1. *État-major prussien*, II, 1261.
2. Prince Hohenlohe, *Lettres sur l'artillerie*, traduction.
3. 1er et 2e du 2e de la Garde, 3e du 4e (*État-major prussien*, II, 1262).

la lisière, après avoir capturé environ 3 000 hommes sur leur trajet. Les 1er et 2e bataillons du 4e, à la bordure est, ont fait plus de 1 000 prisonniers et enlevé plusieurs pièces.

Quant aux troupes marchant sur Quirimont, elles sont précédées de la 1re compagnie des chasseurs, que suit le 3e bataillon des fusiliers. A gauche, des fractions cherchant à s'échapper vers Sedan, la 10e compagnie des fusiliers est jetée dans cette direction pour leur barrer passage. Dans une clairière au sud de Quirimont, elle rencontre environ 3 000 hommes, qui se rendent sans hésitation. Elle cherche à emmener cette masse de prisonniers, quand d'autres ouvrent brusquement le feu. Une partie des captifs reprend les armes; une autre s'enfuit. Néanmoins, avec l'aide du 1er bataillon du 4e et d'une fraction de la 7e compagnie du 100e (saxon), les Prussiens parviennent à conduire 2 000 prisonniers à Givonne.

Cependant la 11e compagnie et un peloton de la 10e des fusiliers sont arrivés à Quirimont, où des masses d'hommes se rendent encore sans résistance, mais pour reprendre leurs fusils dès qu'un bataillon en ordre serré se jette sur les Prussiens et les refoule à travers la clairière. A ce moment surviennent du nord et du sud les deux autres compagnies du 3e bataillon des fusiliers et la 1re des chasseurs. Après un feu rapide, les Prussiens prennent l'offensive dans trois directions et repoussent les assaillants en capturant 5 000 prisonniers. L'aigle du 17e de ligne et neuf pièces tombent ainsi entre leurs mains.

Sur les entrefaites, la 7e compagnie du 108e arrive à Quirimont, venant de l'est. D'autres fractions de la 45e brigade ont pris part à cette attaque : le 3e bataillon du 108e, le 2e et une moitié du 3e du 101e venus dans la corne sud-est du bois; à leur droite, le gros du 1er bataillon du 4e et du bataillon de chasseurs de la Garde, puis le 3e du 2e régiment, partis d'Haybes pour atteindre la lisière. Nulle part ils ne rencontrent de résistance, et font néanmoins 1 600 prisonniers. Enfin la 2e compagnie du 100e, venue de Givonne, pousse directement sur Fond-de-Givonne, mais pour être

arrêtée à 500 pas des portes de Sedan par des forces supérieures qui la refoulent avec pertes.

Quant à la 1re brigade de la Garde, elle a suivi la première colonne par Givonne, puis a tourné à droite et, plus loin, s'est rencontrée avec des fractions des 80e et 87e (XIe corps) venant de Chataimont. Les 1re, 3e compagnies et le 3e bataillon du 1er régiment, seuls, gagnent la corne nord du bois ; le reste fait halte dans la vallée ou fouille les boqueteaux voisins.

Jusqu'alors les Allemands au nord du bois de la Garenne ont été assez facilement contenus par ses défenseurs. Ces renforts leur permettent de progresser beaucoup plus vite [1]. D'ailleurs huit autres compagnies du XIe corps [2] débouchent d'Illy à leur droite. Le 17e de ligne et des fractions des 72e, 82e, 49e défendent la lisière nord. Ils ne résistent pas à cette attaque enveloppante. Le 1er régiment de la Garde capture environ 800 prisonniers ; d'autres s'enfuient vers Quirimont, pour y tomber aux mains de l'ennemi, comme nous l'avons vu [3].

Tandis que le bois est ainsi attaqué de l'est et du nord, d'autres troupes l'enveloppent à l'ouest. Les deux batteries du XIe corps venues auprès du Terme le canonnent un certain temps et même refoulent une colonne qui essaie d'en sortir, préparant ainsi la voie à l'infanterie. Les 2e et 4e compagnies du 5e chasseurs, suivies des 1er et 2e bataillons du 94e, se portent sur un saillant du bois, capturent une de nos pièces qui a continué de tirer jusqu'à la dernière minute et pénètrent dans le secteur nord-ouest. Elles atteignent ainsi le chemin de Sedan à Illy, où un « régiment de cavalerie » se rend à la 2e compagnie. Le 94e se rassemble ensuite à la lisière nord-ouest.

A la droite du 94e, le 3e bataillon du 88e a pris de même la

---

1. 3e bataillon, 1re et 4e compagnies du 80e ; 4e, 5e, 7e, 3e du 87e (*État-major prussien*, II, 1265).
2. 5e, 6e, 8e, 10e, 12e du 82e ; 1re, 9e, 12e du 87e.
3. *État-major prussien*, II, 1266 ; *R. H.*, IV, 1906, 614, d'après les rapports du colonel Weissenburger, du 17e de ligne, et du général de Fontanges. Le nombre de prisonniers fait dans le bois paraît avoir été exagéré.

direction de Quirimont ; puis il descend en tiraillant, par le vallon de la ferme de la Garenne.

Derrière ces troupes, les quatre bataillons [1] de la 19e brigade venus de Fleigneux atteignent le plateau, trop tard pour prendre part au combat. Entre les chemins de Cazal et de Floing à Quirimont, un autre groupe s'est porté sur le bois de la Garenne, le 3e bataillon du 83e en tête [2]. Un troisième enveloppe la corne sud-ouest. Les 1re et 3e compagnies du 5e chasseurs prennent d'abord position à 300 pas de la lisière, ouvrent un feu vif et l'enlèvent d'un seul élan aux fractions des 2e et 3e bataillons du 47e. Puis ils poussent jusqu'à la prochaine clairière, mais y rencontrent des forces très supérieures, qui les rejettent dans le couvert. A leur droite, d'autres fractions des Ve et XIe corps [3] ont contourné la corne sud-ouest par le sud. Elles débouchent du vallon de la ferme de la Garenne, abordant de flanc les défenseurs du bois. Le 1er bataillon du 46e, à l'extrême droite, va jusqu'au chemin de Sedan à Illy, déborde entièrement nos soldats et finit par les attaquer de dos. Ils cessent alors une résistance devenue impossible et se rendent au nombre de 1 600.

Il est environ 5 heures ; le bois de la Garenne est tout entier aux Allemands. Ils rassemblent leurs bataillons, occupent méthodiquement les lisières et font fouiller l'intérieur par des patrouilles, qui ramassent encore de nombreux isolés. A ce moment une partie des troupes du Ve corps non encore engagées se rapproche de la première ligne. La 20e brigade et ses deux escadrons de dragons suivent la gauche de la 19e vers le Calvaire d'Illy. La 17e brigade va du bois du Hattoy à Cazal, occupe avec le 1er bataillon du

1. Avec la 3e et la demi-4e compagnie du 83e, la 2e du 87e, les 1re et 4e du 88e (*État-major prussien*, II, 1267).

2. Les autres compagnies présentes du 83e, le 2e bataillon, les 2e et 3e compagnies du 88e, les 8e, 10e, 11e du 87e, le 3e bataillon du 59e (V^e^ corps) se joignent à ce mouvement (*État-major prussien*). Les 2e et 3e compagnies du 80e restent en réserve hors du bois.

3. Le 1er bataillon, les 9e et 11e compagnies du 82e, le 11e bataillon de chasseurs, la 8e compagnie du 83e, les 1er et 2e bataillons du 46e (*État-major prussien*, II, 1268).

59e la hauteur au sud-est et entame un petit combat de feux contre les défenseurs de Sedan. La 18e brigade reste au Champ-de-la-Grange. Quelques batteries portées sur le plateau n'y trouvent plus à s'engager.

Les 2e et 4e divisions de cavalerie ont atteint dans l'après-midi les abords d'Illy. La 5e brigade et les deux batteries de la 2e division suivent l'infanterie sur le plateau vers le sud. Dès 4 heures, le reste de cette division, sur l'ordre du grand quartier général, retourne par Donchery à Frénois, afin de s'y tenir prêt, au cas où nous chercherions une issue dans cette direction. La 4e traverse la Givonne, pour tenir la route de Bouillon.

Quant à la Garde, après le combat du bois de la Garenne, le 2e bataillon du 2e régiment se porte à La Chapelle et la 6e compagnie des fusiliers revient de ce village à Givonne. La 2e division et les deux bataillons de la 2e brigade restés à l'est d'Haybes demeurent en position jusque vers 5 heures, puis vont à Givonne. L'artillerie de corps gagne le Calvaire d'Illy ; la division de cavalerie se tient derrière l'artillerie du Ve corps. Le régiment des hussards de la Garde est, partie au nord de Givonne, partie à La Chapelle. Cette dernière fraction, jointe à des détachements du 2e bataillon du 2e régiment, fouille les forêts le long de la frontière et en ramène encore 200 prisonniers, avec une pièce [1].

---

1. *État-major prussien*, II, 1269.

XXVI

L'OFFENSIVE SUR CARIGNAN

Wimpffen, Ducrot et Lebrun. — Projet de trouée sur Carignan. — Ordres donnés. — Lettre à l'empereur. — Ducrot et Napoléon III. — Le général Lebrun. — Ordre de l'empereur.

Après avoir parcouru le front du 7e corps, Wimpffen est revenu plus ancré dans la conviction de l'impossibilité d'une retraite sur Mézières, du moins pendant le jour. Il ne croit pas davantage possible d'écraser la gauche de l'ennemi, puis, après l'avoir jetée dans la Meuse, de revenir avec toute l'armée contre sa droite. La seule combinaison admissible lui semble être de tenir jusqu'à la nuit, que l'on mettrait à profit pour décamper vers l'ouest[1].

Vers midi, Wimpffen va au Vieux-Camp, où il rencontre Lebrun et Ducrot. Celui-ci a vu se vérifier une partie de ses prévisions. Il exprime de nouveau le regret que nous n'ayons pas battu en retraite sur Mézières par Illy et insiste pour que nous le fassions sans retard. Wimpffen objecte que ce mouvement, impossible le matin, l'est encore davantage maintenant. Lebrun est du même avis[2]. A cette heure, en effet, marcher sur Mézières est absolument impraticable.

Douay et Ducrot ayant manifesté des craintes au sujet du bois de la Garenne, Wimpffen prescrit d'y envoyer des renforts et s'y rend lui-même. Il constate aisément que l'artillerie prussienne cause de grandes pertes à nos troupes; certaines sont fort démoralisées. Il les quitte le cœur navré,

---

1. Rapport Wimpffen, 3 septembre, *R. H.*, III, 1906, 402; Le même, *Sedan*, 163-168.

2. Général de Wimpffen, *Sedan*, 166, 169; *R. H.*, IV, 1906, 589, d'après la déposition Lebrun au Conseil d'enquête sur les capitulations. Voir *suprà*, p. 608.

pour revenir au Vieux-Camp, d'où il peut voir l'ensemble de nos positions. La situation apparaît encore plus critique, Douay fait connaître que sa ligne est fort ébranlée, bien qu'elle conserve ses emplacements. Des fractions des 1er et 7e corps ont déjà reflué en désordre vers Sedan[1]. Le cercle qui nous étreint se rétrécit constamment. Wimpffen ne peut même plus espérer de se maintenir jusqu'à la nuit pour effectuer ensuite sa retraite. Lebrun pense de même. La belle contenance que le général en chef a vu tenir le matin au 12e corps lui suggère une autre solution. Il va joindre à ce corps d'armée toutes les forces disponibles, pour jeter l'ennemi dans la Meuse et s'ouvrir passage dans la direction de Carignan[2].

A l'appui de cette décision, Wimpffen allègue que le 12e corps, seul, se maintient avec énergie et avantage[3]. C'est le contraire qui est vrai, depuis la retraite de la plus grande partie de ce corps d'armée. La situation n'est point telle que la dépeint le général. En outre, même si nous jetions « une fraction de l'ennemi » dans la Meuse et si nous parvenions à nous frayer passage vers Carignan, l'armée n'en serait pas sauvée pour cela. Que deviendrait-elle dans cette direction, sans munitions, sans vivres, sans ligne de retraite, entre les masses de Frédéric-Charles et celles du roi ? La résolution de Wimpffen est donc tout à fait désespérée. C'est un mouvement instinctif qu'il va faire, comme un homme qui se noie. Au point où en est l'armée, il ne peut plus être question pour elle que de tomber honorable-

---

1. Général de Wimpffen, *Sedan*, 166 et suiv. ; Rapport Wimpffen du 3 septembre ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Lebrun citée par la *R. H.*, IV, 1906, 589.

2. Général de Wimpffen, 166-169 ; Rapports Wimpffen et Lebrun ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Lebrun, *loc. cit.* Dans une note publiée par l'*Étoile belge* du 26 octobre 1870, Lebrun a cru devoir affirmer, en contradiction avec son propre rapport, qu'il n'avait pas reçu de Wimpffen l'ordre de marcher sur Carignan. Wimpffen et Lebrun ont échangé une série de communications à la suite de cette publication (voir les textes, général de Wimpffen, 283-288). Il en ressort que Lebrun joue sur les mots. Il savait parfaitement que tel était le projet de Wimpffen, même si l'on admet avec lui que le général en chef ne lui donna pas l'ordre formel d'exécution. Voir *suprà*, p. 630.

3. Général de Wimpffen, 166.

ment. A ce titre la solution du général est admissible, mais à ce titre seulement.

Quoi qu'il en soit, Wimpffen communique ses intentions par écrit à Douay et à Ducrot. Le premier couvrira notre retraite ; le second portera toutes ses forces disponibles, sur La Moncelle et Bazeilles, tout en assurant avec le 7e corps la garde du Calvaire d'Illy[1]. La division Goze, du 5e corps, est mise à la disposition de Lebrun, qui lui prescrit de se placer en deuxième ligne derrière l'infanterie de marine. La division Lespart reçoit l'ordre d'effectuer le même mouvement[2]. Enfin, vers 1h 15, Wimpffen adresse à l'empereur la lettre suivante, remise en double expédition aux capitaines de Saint-Haouen et de Lanouvelle :

« Sire,

« Je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan.

« Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles tiendront à honneur de lui ouvrir un passage.

« 1h 15, 1er septembre,

« DE WIMPFFEN[3]. »

L'officier envoyé à Ducrot, culbuté avec son cheval par un obus, ne peut joindre le commandant du 1er corps qu'au moment où il va entrer dans la citadelle. Quant à celui dépêché à Douay, il rapporte une réponse totalement dénuée d'illusions[4]. Enfin, Napoléon III se borne à manifester le désir d'être informé de toutes les phases du combat qui va s'engager. Il ajoute qu'il ne peut « se faire prendre[5] ».

Nous avons vu que Ducrot s'est retiré vers Sedan, après

---

1. Général de Wimpffen, 169 et suiv.

2. Général de Wimpffen, *loc. cit.* ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Lebrun, *loc. cit.*

3. Général de Wimpffen, 169-171, d'après l'original retrouvé à Sedan et envoyé à Wimpffen en novembre 1870. *L'Indépendance belge* du 23 septembre 1870 donne un texte un peu différent.

4. Voir *suprà*, p. 630.

5. Entre guillemets dans le texte du Journal de Lanouvelle, *R. H.*, III, 1905, 713.

avoir inutilement essayé de porter ses troupes en avant. Il suit leur irrésistible mouvement de retraite et arrive ainsi aux abords de la citadelle. Déjà le drapeau blanc, arboré par ordre de l'empereur, flotte sur l'un des bastions. Dans le fossé, il rencontre plusieurs généraux, dont Douay. Il tient conseil avec lui, et tous deux croient devoir pénétrer dans la place, afin d'examiner ses défenses et de se rendre compte de la situation au sud-est. Ils peuvent ainsi constater avec le général Dejean, commandant le génie de l'armée, combien les moyens de résistance sont précaires. Ils placent quelques soldats sur les parapets et dans les chemins couverts, mais ces hommes, tout à fait démoralisés, quittent leur poste dès qu'on les perd de vue.

Ducrot se décide bientôt à traverser la ville pour se mettre en communication avec Wimpffen. Le spectacle est indescriptible. Les rues, les places, les portes sont encombrées de voitures, de chariots, de canons, de tous les impedimenta et les débris d'une armée en déroute. Des bandes de soldats sans fusils, sans sacs, accourent à tout moment, se jetant dans les maisons, dans les églises. Aux barrières de la ville, on s'écrase. Des malheureux périssent piétinés. Des cavaliers accourent ventre à terre, des caissons passent au galop, se frayant un chemin au milieu de ces masses affolées. Le peu d'hommes qui ont conservé un reste d'énergie semblent ne s'en servir que pour accuser et maudire : « Nous avons été trahis, s'écrient-ils, nous avons été vendus par les traîtres et les lâches ! »

Écœuré de ce triste spectacle, Ducrot arrive à la sous-préfecture, où est alors Napoléon III. L'empereur n'a plus la froideur et l'impassibilité que chacun connaît. Ses traits ravagés, son masque empreint d'une profonde tristesse disent assez les souffrances physiques et morales auxquelles il est en proie. Dès qu'il voit le général, il exprime ses vifs regrets de la nomination de Wimpffen au commandement de l'armée. Il n'y avait, ajoute-t-il, que le mouvement de retraite de Ducrot qui pût nous sauver. Puis il revient sur le passé, rendant enfin justice à la clairvoyance du général,

dont il n'a pas écouté, comme il l'aurait dû, les avertissements et les conseils.

Un moment de pénible silence se fait, rendant plus saisissant encore le bruit du dehors. L'air est en feu; les obus tombent sur les toits, entraînant des pans de maçonnerie qui s'abîment avec fracas sur le pavé. L'éclatement des projectiles se mêle au grondement incessant de 600 bouches à feu, « épouvantable canonnade », qui est entendue jusque devant Metz.

« Je ne comprends pas, dit alors Napoléon III, que l'ennemi continue le feu; j'ai fait arborer le drapeau parlementaire. J'espère obtenir une entrevue avec le roi de Prusse; peut-être aurai-je des conditions avantageuses pour l'armée?

— Je ne compte pas beaucoup, répond Ducrot, sur la générosité de nos adversaires; à la nuit nous pourrions tenter une sortie. » L'empereur objecte le désordre et l'encombrement de la ville, la démoralisation des troupes. « Une tentative de cette sorte n'aboutirait qu'à une nouvelle effusion du sang. »

Cependant la canonnade, loin de diminuer, redouble de minute en minute. Des obus éclatent à tout instant dans le jardin et la cour de la sous-préfecture. « Il faut absolument faire cesser le feu », s'écrie l'empereur. « Écrivez là », dit-il en se tournant vers Ducrot et lui montrant la table près de laquelle il est assis :

« Le drapeau parlementaire ayant été arboré, les pourparlers vont être ouverts avec l'ennemi; le feu doit cesser sur toute la ligne. » Puis, comme le général regarde l'empereur, celui-ci lui dit : « Maintenant signez. — Oh non! Sire, je ne peux pas signer. A quel titre signerai-je? Je commande le 1er corps. C'est le général de Wimpffen qui est général en chef. — Vous avez raison; mais je ne sais pas où est le général de Wimpffen; il faut que quelqu'un signe. — Faites signer par son chef d'état-major ou par le plus ancien général de division, qui est le général Douay. — Oui, répond l'empereur, faites signer par le chef d'état-major. »

Ducrot sort aussitôt et communique cet ordre au colonel

Robert qui se met à la recherche du général Faure. Il le trouve dans la citadelle et lui fait part de sa mission : « Je viens de faire abattre le drapeau blanc, répond Faure, ce n'est pas pour signer un ordre pareil[1]. »

Sur les entrefaites, Lebrun a été reçu également par Napoléon III. Ce général attendait, pour mettre le 12e corps en mouvement, que la division Goze eût occupé l'emplacement indiqué, quand il constate que des fractions de plus en plus nombreuses des 1er et 7e corps refluent en désordre vers Sedan. Redoutant que cet exemple ne soit suivi par ses troupes, il court à la barrière, puis à la porte de Balan et prescrit au poste de la garde nationale de les tenir fermées[2]. Mais lui aussi a la fâcheuse idée de pousser jusqu'à la sous-préfecture, où il croit trouver l'empereur et le maréchal. Il s'imagine qu'il est urgent que tous deux soient exactement informés de la situation, et s'impose gratuitement cette mission, bien qu'elle se concilie mal avec les ordres de Wimpffen.

A peine est-il dans la cour de l'hôtel, que des officiers de l'entourage impérial le jettent en quelque sorte, plutôt qu'ils ne l'introduisent, dans le cabinet de Napoléon III. Sans lui laisser le temps de placer un mot, celui-ci dit aussitôt : « Comment se fait-il donc, mon cher général, que le feu n'ait pas cessé... ? Il y a plus d'une heure que j'ai fait hisser sur la citadelle un drapeau blanc... Il n'y a déjà que trop de sang versé ; je ne veux pas qu'on en répande davantage[3]... »

Lebrun objecte que ce n'est pas ainsi qu'on procède en pareil cas. Il faut envoyer au commandant de l'armée ennemie un parlementaire porteur d'une demande écrite et de pleins pouvoirs. Et Napoléon III demandant qui pourrait remplir cette mission, Lebrun propose son chef d'état-

1. Général Ducrot, *La Journée de Sedan*, 44 et suiv. ; Notes du colonel Robert, *ibid.*, 128 et suiv. ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Ducrot, citée par la *R. H.*, IV, 1903, 585 et suiv. ; deuxième note manuscrite du général, *R. H.*, III, 1906, 416 et suiv.

2. *Bazeilles-Sedan*, 123.

3. *Bazeilles-Sedan*, 130.

major, général Gresley. L'empereur lui dicte alors la lettre suivante :

« Je soussigné, commandant en chef de l'armée française, ai l'honneur d'adresser à M. le général en chef de l'armée allemande une demande d'armistice, pendant la durée duquel il sera possible aux généraux en chef des deux armées de traiter de conditions également acceptables pour les deux armées.

« Sous Sedan, le 1er septembre 1870, le général en chef de l'armée française[1]. »

L'empereur, « parfaitement édifié sur l'insuccès complet de nos armes, d'après les rapports des généraux Ducrot et Douay », n'a sans doute pas voulu attendre « que la déroute fût générale, sans rien faire en vue d'obtenir de l'ennemi des conditions moins dures[2] ».

Au bas de ce funèbre document, il manque la signature de Wimpffen. Reste à lui demander, de la part de Napoléon III, de vouloir bien la donner et d'accepter le général Gresley comme parlementaire. Lebrun sort précipitamment du cabinet de l'empereur, mais il n'a pas encore le pied à l'étrier que déjà des officiers de l'entourage impérial savent qu'un parlementaire va être envoyé au quartier général ennemi. S'imaginant que ce ne peut être que Lebrun, ils mettent entre les mains du premier sous-officier de cavalerie qui s'offre à leurs yeux une lance à laquelle est fixé un linge blanc et lui prescrivent de suivre le général. Lebrun s'en aperçoit bientôt, mais se borne à prescrire au porte-fanion de rester à grande distance[3], autorisant ainsi une démonstration tout à fait irrégulière.

1. *Bazeilles-Sedan*, 133.
2. Notes personnelles du général Lebrun citées par la *R. H.*, IV, 1905, 593.
3. *Bazeilles-Sedan*, 134. Au sujet de cet incident, voir *ibid.*, 135 ; lettres de Lebrun au ministre de la guerre, 10 mai 1872 ; au général Ducrot, 29 (19 ?) et 23 juin 1872 ; réponse de Ducrot, 24 juin 1872 et déclaration du général Gresley, des capitaines Tugnot de Lanoye, Croissandeau, Martin (*ibid.*, 269 et suiv.) ; général Ducrot, *La Journée de Sedan*, 51.

XXVII

TENTATIVES SUR BALAN ET CAZAL

Le combat des Bavarois à Balan. — Retraite de Carteret-Trécourt. — Retour offensif sur le parc. — Offensive de la brigade Abbatucci. — Retraite des Bavarois. — Le bataillon Moch. — Intervention de Wimpffen. — L'empereur et Wimpffen. — Lebrun et Wimpffen. — Nouveau retour offensif à Balan. — Préparatifs pour la reprise du village. — Retraite de Wimpffen. — Tentative de d'Alincourt. — Retour offensif du général Wolff. — Bombardement de Sedan.

C'est vers 11 heures que la 5e brigade bavaroise s'est portée sur Balan, en passant entre Bazeilles et la Meuse. Le 8e bataillon de chasseurs, intercalé entre les 1er et 2e bataillons du 6e régiment, est en première ligne ; le 7e régiment suit en réserve. La gauche se dirige sur Balan, la droite sur la hauteur au nord et les chasseurs, au centre, sur le parc du château faisant saillie au sud-est. Les troupes avancées du Ier corps bavarois rallient en majorité leurs unités. Seules les trois compagnies du 7e chasseurs poussées vers Balan et les fractions des 3e et 10e régiments sur les hauteurs au nord-est demeurent en position [1].

A la sortie même de Bazeilles, la brigade est soumise à un feu vif d'artillerie et d'infanterie, auquel s'ajoute bientôt le canon de Sedan. Ses pertes sont considérables, surtout après la traversée de la grand'route.

Au nord-est de Balan, les Bavarois ont d'abord devant eux les tirailleurs du 8e bataillon de chasseurs que le général Carteret-Trécourt a déployés en avant du chemin creux allant vers la cote 215. Au bout de quelques instants ces tirailleurs se replient sur les compagnies restées dans le chemin, et le combat demeure un moment stationnaire.

1. *État-major prussien*, II, 1206.

Cinq de nos batteries luttent péniblement contre les neuf batteries à l'ouest et au nord-est de La Platinerie[1].

Bientôt, la 5e brigade reprenant son mouvement offensif, Carteret-Trécourt fait renforcer le 8e chasseurs à droite par deux compagnies du 2e zouaves, à gauche par deux autres du 36e de ligne. Balan reste à peu près inoccupé. Depuis le matin, le 11e de ligne est réparti dans les jardins qui l'entourent, mais l'entrée sud-est n'est guère tenue que par de l'infanterie de marine venue en petit nombre de Bazeilles. Il en part des coups de feu isolés contre les Bavarois, qui y pénètrent sans autre résistance, occupant le petit bois et les maisons au sud et à l'ouest du cimetière. Une contre-attaque mollement exécutée par le 2e bataillon et partie du 1er du 11e de ligne ne donne aucun résultat. Au contraire la défense est sérieuse dans le parc. Une compagnie du 8e chasseurs bavarois l'aborde par la rue la plus voisine; les autres suivent la lisière nord-est du village, avec le 2e bataillon du 6e régiment à leur droite. Bientôt ces troupes sont vivement engagées contre le 1er bataillon du 2e zouaves, qui les arrête. Leurs deux chefs sont blessés.

Cependant le 1er bataillon du 6e traverse Balan sans peine et pousse la 4e compagnie au nord-est, au pied même des remparts, d'où elle fait le coup de feu contre la garnison. Le reste du bataillon se tourne aussi contre le parc; la 1re compagnie enlève son entrée et attaque nos zouaves par derrière. Néanmoins leur résistance est acharnée. Vers midi 30 seulement, elle est brisée, avec le concours du 7e régiment venu en première ligne[2].

Sur les entrefaites, Carteret-Trécourt, n'attendant aucun secours et menacé d'être tourné vers le nord, a préparé sa retraite sur le Vieux-Camp. Un bataillon du 36e, les 2e et 3e du 2e zouaves gagnent une haie parallèle à la première ligne,

---

1. Les compagnies de réserve du 8e chasseurs ont été ralliées par les 5e et 6e, précédemment près de la 1re batterie du 19e. Celle-ci, d'abord à la cote 215, s'est déplacée vers le nord. Les quatre autres sont les 11e et 10e du 8e, 3e du 7e, 4e du 11e (*R. H.*, IV, 1906, 618).

2. *État-major prussien*, II, 1207.

sur la hauteur au nord-ouest. Deux compagnies de zouaves se portent à droite, en repli du 2e bataillon. Un autre bataillon du 36e se forme en potence à gauche de la première ligne. Ces dispositions à peine prises, l'ennemi s'empare du parc. Ses défenseurs se replient, partie sur la hauteur au nord, partie dans les vergers au nord-ouest. Les chasseurs bavarois, le 3e bataillon du 7e et une fraction de la 3e compagnie du 6e bordent la lisière du parc, face à nos positions. Le reste de la 5e brigade s'établit en dehors, le front vers le nord, et un feu « extraordinairement vif » s'engage sur place. Les Bavarois manquent bientôt de munitions, surtout hors du parc. Au 2e bataillon du 6e, les deux compagnies de tête doivent être relevées pour ce motif.

Quant à la retraite de Carteret-Trécourt, elle se fait dans de bonnes conditions. Les 10e et 11e batteries du 8e rétrogradent vers le bois de la Garenne, qui les attire comme tant d'autres ; les 3e du 7e et 4e du 11e vers les glacis. La 1re du 19e, « après un bond en avant », doit se replier sur le Vieux-Camp[1].

Du côté des Bavarois, le 1er chevau-légers est resté en position d'attente au sud de Balan ; la 6e brigade se rassemble au nord-ouest de Bazeilles (vers 1 heure). Toute la 3e division est désormais sur la rive droite de la Meuse[2].

Un peu après 1 heure, les troupes engagées contre la 5e brigade se renforcent sensiblement et s'étendent à droite, dans des jardins fermés par une terrasse, jusqu'aux glacis. Les Bavarois se voient obligés de ramener la 4e compagnie du 6e à l'ouest du parc, puis de porter les 7e et 8e du 7e à gauche en première ligne, face au nord-ouest. A ce moment, appuyés par un feu d'artillerie et de mitrailleuses, nous opérons un vigoureux retour offensif sur l'angle nord-est du parc. Les défenseurs sont refoulés à l'intérieur ; les troupes engagées au dehors reculent également. La 3e brigade n'ayant plus de réserve, à part les 5e et 6e compagnies du 6e, sans cartouches, la 6e brigade doit intervenir : six

1. *R. H.*, IV, 1905, 621.
2. *État-major prussien*, II, 1208.

compagnies du 14[e] sont portées dans le parc, recueillent les tirailleurs en retraite et rétablissent le combat. Deux autres restent en réserve à l'est. Le 1[er] bataillon du 15[e] entre en ligne sur la hauteur au nord; le 2[e] chemine le long de la route. Après une heure de combat, grâce à l'intervention de ces renforts, les Bavarois ont repris leurs emplacements primitifs. Une de nos compagnies, cernée, a été prise par le 2[e] bataillon du 15[e]. Les deux dernières compagnies du 14[e] (3[e] et 4[e]) prolongent l'extrême droite; une batterie (3[e] de 4 du 4[e]) pousse à 500 pas de notre infanterie. Trois compagnies du 6[e], restées sans cartouches, se placent près d'elle pour la défendre à la baïonnette, le cas échéant.

Plusieurs efforts afin de nous déloger de nos dernières positions échouent sous un feu violent. A gauche, les tirailleurs bavarois profitent des haies et des couverts de toute nature pour se rapprocher des glacis; à droite des fractions de la 6[e] brigade sont repoussées dans leurs attaques contre un bâtiment isolé. Finalement le général von der Tann prescrit (vers 3 heures) de chercher simplement à garder les emplacements à la lisière nord de Balan.

Quelques instants après, en raison du mélange des unités, des grosses pertes survenues et, principalement, du manque de cartouches, le général von Walther croit devoir ramener la 5[e] brigade à l'est de Balan. Les deux bataillons encore disponibles de la 6[e] sont en première ligne, le 3[e] chasseurs se répartissant de la route à l'est du parc. Le 3[e] bataillon du 15[e] porte les 9[e] et 10[e] compagnies au saillant ouest du village, les 11[e] et 12[e] fouillant les maisons, encore occupées par des Français attardés[1].

1. Plus tard la 11[e] passe en première ligne, la 12[e] restant en réserve. Dans le parc la moitié des 2[es] bataillons des 14[e] et 15[e] a déjà appuyé vers la droite qui paraît menacée; les 8[es] compagnies de ces deux régiments sont ensuite rassemblées en réserve à l'est du parc.

Vers 3 heures, la 6[e] brigade est ainsi répartie :

A l'est du parc, 13 compagnies des 14[e], 15[e] régiments et 3[e] chasseurs;

Dans le parc, 6 compagnies des mêmes corps;

Derrière le parc, 2 compagnies des 14[e] et 15[e];

Au saillant ouest de Balan, 2 compagnies du 15[e];

Derrière Balan, 1 compagnie du 15[e] (*État-major prussien*, II, 1272).

Une partie de l'artillerie bavaroise au nord de Bazeilles n'a plus d'objectifs, depuis notre retraite vers Fond-de-Givonne, et demeure en position d'attente. Trois batteries bavaroises et quatre prussiennes, mieux placées, continuent le feu avec succès [1].

Cependant la brigade Abbatucci (division Lespart, 5ᵉ corps), jusqu'alors en réserve au Vieux-Camp, s'est portée vers Balan par ordre de Wimpffen [2]. Traversant la route de Bouillon à l'ouest de Fond-de-Givonne, elle gravit la hauteur au sud-est, précédée de nombreux tirailleurs. Quantité d'isolés et de petites fractions se joignent à elle. La 7ᵉ batterie du 10ᵉ, en position au Vieux-Camp, appuie cette offensive.

La droite de la brigade, bien que désunie, pénètre dans le secteur nord-ouest de Balan et progresse ensuite le long de la lisière ouest. Les Bavarois sont refoulés. Deux compagnies, débordées, refluent dans la rue centrale entraînant les troupes qui s'y trouvent. Des Français restés dans les maisons, des habitants, prennent part au combat, en sorte que la situation devient bientôt critique pour nos adversaires.

De l'est de Balan, von der Tann a observé nos progrès et pris des dispositions pour y parer. La 5ᵉ brigade n'est pas encore remise entièrement en ordre; le 8ᵉ bataillon de chasseurs se porte au saillant sud-ouest de Balan et le 2ᵉ du 7ᵉ au débouché de la grand'rue. En outre, de la face nord-ouest de Bazeilles, le 2ᵉ bataillon du 1ᵉʳ marche sur le village; le reste de la 1ʳᵉ brigade va s'établir auprès des batteries, sur les hauteurs au nord-ouest, prêt à intervenir également. La 4ᵉ brigade se prépare à défendre Bazeilles.

---

1. 7ᵉ de 6 du 1ᵉʳ, 7ᵉ de 6 et 4ᵉ de 4 du 4ᵉ. La 4ᵉ de 6 du 3ᵉ, jusqu'alors à l'extrême droite, s'établit au sud de la route de Bazeilles. La gauche de cette artillerie est ensuite renforcée de deux autres batteries (8ᵉ de 6 et 3ᵉ de 4 du 4ᵉ), dont la dernière a passé trois quarts d'heure sur la ligne de combat de la 6ᵉ brigade, sans parvenir à tenir nos tirailleurs à distance.

2. L'heure ne peut être fixée, en raison de la discordance des documents. Toutefois il semble que la brigade quitta le Vieux-Camp entre 2ʰ 15 et 2ʰ 30 (*R. H.*, IV, 1906, 623).

Lorsque les trois bataillons ainsi mis en mouvement arrivent vers 3h 30, la situation de la 6e brigade est devenue « extrêmement critique ». Devant la gauche du 15e, notre ligne s'est beaucoup renforcée à la lisière ouest de Balan; l'une de nos pièces bat toute la rue centrale. Plusieurs contre-attaques ont été repoussées. Fortement pressés de front, débordés toujours davantage sur leur gauche, les Bavarois ne peuvent résister. Ils se rabattent en désordre par les deux rues latérales vers les débouchés sud-est, qu'ils obstruent dans leur hâte. L'accès des renforts en est beaucoup ralenti[1]. Seul le 2e bataillon du 1er régiment parvient à se frayer passage parmi les fuyards. La 8e compagnie enlève une barricade que déjà nous occupions à l'angle du chemin de Daigny. Elle s'y installe, ainsi que dans les maisons voisines.

Néanmoins nos progrès ne s'arrêtent pas à Balan; même dans le parc et sur la hauteur au nord-est, les Bavarois se maintiennent avec peine. Le long de la rue centrale, nous arrivons à l'église, ce qui compromet la défense du parc et des pentes voisines. La gauche de la brigade Abbatucci a néanmoins à y livrer un combat sérieux. Le 3e bataillon du 27e, renforcé d'isolés de divers corps, ne peut s'emparer du parc et du bois voisin qu'après une lutte longue et meurtrière. Finalement la 6e brigade bavaroise se met en retraite par la gauche, en échelons, non sans laisser entre nos mains des fractions des 1re et 2e compagnies de chasseurs. Assez mollement pressée de front, elle peut tout d'abord occuper une position de repli le long du chemin de Daigny. Mais la continuation de nos progrès dans Balan l'oblige vers 4h 30 à reprendre sa retraite. Les deux bataillons de la 5e brigade ont inutilement cherché à pénétrer dans le secteur sud-ouest. Les Bavarois en désordre se replient vers Bazeilles, pour se reformer à l'abri de nos projectiles. La droite de la 6e brigade suit ce mouvement sur la route et à l'est, ainsi que le 2e bataillon du 1er régi-

1. *État-major prussien*, II, 1274.

ment. La 8e compagnie et une fraction du 71e prussien couvrent la retraite. Nos soldats poussent jusqu'à la rue transversale qui prolonge le chemin de La Moncelle. La dernière maison à l'issue du village reste en possession du 7e bataillon de chasseurs[1].

Sur les entrefaites, le 3e bataillon du 27e de ligne a reçu des renforts. Le 4e bataillon du 64e, coupé du gros de la brigade Marquisan, s'est dirigé, « en très bon ordre », vers la porte de Balan. De là il se porte dans le parc de ce village, où le commandant Moch prend sous son commandement une foule d'isolés de divers corps. Ceux qui n'ont plus de cartouches, 300 hommes environ, sont placés en réserve pour combattre à la baïonnette, le cas échéant. Quant aux autres et à son bataillon, il les établit sur deux lignes, la seconde devant remplacer la première quand celle-ci aura épuisé ses munitions. Outre ce qui reste du 3e bataillon du 27e, il a environ 1,800 hommes sous ses ordres. A 300 mètres de l'extrême gauche sont restés deux mitrailleuses et deux canons[2], qui essaient de combattre quelque temps l'artillerie bavaroise, mais sont bientôt réduits au silence. Néanmoins Moch parvient à repousser deux colonnes sorties d'un petit bois, l'une pour rentrer dans le parc, l'autre pour enlever ces bouches à feu. Assaillies par un feu nourri et bien ajusté, à courte portée, elles tourbillonnent sur place et se retirent rapidement. Une accalmie, qui se produit ensuite, permet de mettre en sûreté nos deux mitrailleuses restées à l'abandon. Le lieutenant Pavot, du 17e bataillon de chasseurs, les ramène à la porte de Bouillon, avec beaucoup de sang-froid et d'adresse[3].

Cependant, après avoir attendu l'empereur, pendant plus d'une heure, Wimpffen se rend compte de l'urgence d'une

1. *État-major prussien,* II, 1276.
2. Des 11e et 3e du 7e.
3. *R. H.,* IV, 1906, 627, d'après le rapport Moch et l'historique du 17e chasseurs, *ibid.;* voir aussi, pour ce qui concerne la tentative d'Abbatucci, l'extrait du rapport de ce général reproduit par Wimpffen (*Sedan,* 344); *Bazeilles-Sedan,* 137 et suiv.

décision. Il réunit des débris de tous les corps d'armée aux abords nord-est de Sedan et se met à leur tête avec son état-major. En même temps, il prescrit à la division Vassoigne de reprendre l'offensive (3 heures environ)[1]. Toutes ces troupes, 5,000 à 6,000 hommes au plus, suivent la route de Bouillon et gravissent ensuite les hauteurs au sud-est de Fond-de-Givonne. Peu à peu, elles appuient instinctivement au sud-ouest et viennent combattre dans les jardins, les vergers et les clos avoisinant Balan[2].

Surpris de n'avoir pas rencontré sur ce terrain le reste du 12e corps et la division Goze, Wimpffen suppose qu'ils sont à Balan et se dirige de ce côté, comptant y trouver Lebrun. Il arrive ainsi devant la porte de Balan, toute grande ouverte (un peu avant 4 heures). Il est alors rejoint par un officier d'ordonnance de l'empereur, capitaine Pierron, qui lui remet une lettre du souverain[3]. Jugeant la tentative sur Carignan impraticable, estimant qu'elle aboutira seulement à nous imposer de plus lourds sacrifices, Napoléon III fait prévenir Wimpffen que le drapeau blanc a été hissé sur la citadelle. Il l'invite à faire cesser le feu et à ouvrir des négociations.

C'est un coup de foudre pour le général, encore tout à ses illusions. Il refuse de lire la lettre et de négocier. Le capitaine Pierron insistant, il prend ce pli sans l'ouvrir et entre à son tour dans Sedan, d'où il cherche à faire sortir quelques troupes. Il les entraîne avec lui par la porte de Balan.

A ce moment survient Lebrun, toujours suivi de son fanion blanc. Sans lui laisser le temps de dire un mot, Wimpffen, à cette vue, s'écrie, exaspéré : « Non, non, je ne veux pas de capitulation ; qu'on fasse disparaître tout de suite ce drapeau blanc. Je veux qu'on continue de se

1. Général de Wimpffen, 172.
2. Général de Wimpffen, *Sedan*, 172 et suiv. ; rapport Wimpffen, *loc. cit.* ; rapport Vassoigne, *R. H.*, IV, 1906, 441 ; *ibid.*, 608.
3. Général de Wimpffen, 172. Le texte de cette lettre est inconnu. On peut en déduire le sens de la lettre de Napoléon III à Wimpffen, 30 octobre.

battre[1]. » Un de ses officiers, le capitaine d'Ollone, fait aussitôt jeter le fanion à terre.

Vainement Lebrun essaie d'expliquer l'objet de sa mission, suppliant le général de prendre connaissance du pli qu'il apportait. Wimpffen s'y refuse avec énergie. Voyant ses efforts inutiles, Lebrun lui conseille d'aller exposer ses intentions à l'empereur et le quitte en se dirigeant vers le Vieux-Camp. Quant à Wimpffen, il va sur Sedan, non pour voir Napoléon III, mais pour faire sortir de nouvelles troupes. Il s'avance ainsi jusqu'à la place Turenne, appelant à lui officiers et soldats. Un grand nombre refusent de le suivre, montrant le drapeau blanc qui flotte sur la citadelle. Néanmoins il rallie 2,000 hommes environ et deux pièces qu'il entraîne vers Balan[2].

Arrivé dans ce village, Wimpffen rencontre de nouveau Lebrun et lui demande s'il ne serait pas possible, avec les troupes qu'il amène, « de faire quelque chose encore[3] ». Lebrun répond qu'on peut assurément l'essayer, mais sans espoir de réussite. Il se déclare prêt, néanmoins, à se conformer aux intentions de Wimpffen et se place à ses côtés en tête de la colonne, ainsi que le général Gresley. Déjà des défections se sont produites : 1,200 hommes au plus suivent ces généraux. Pourtant le bruit de l'arrivée de Bazaine circule parmi eux, leur rendant quelque entrain. A la sonnerie de la charge, ils se jettent au pas de course dans la grande rue, les ruelles latérales, les jardins et les

1. *Bazeilles-Sedan*, 135 ; général de Wimpffen, *Sedan*, 173.

2. Général de Wimpffen, *Sedan*, 173 ; Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Wimpffen, citée par la *R. H.*, IV, 1906, 627. Les fractions suivantes auraient pris part à cette tentative, d'après la *R. H.* :

1er corps : 1er bataillon du 95e, 2e du 1er zouaves, 45e de ligne, 16e bataillon de chasseurs, 50e de ligne, 3e zouaves, 2e de marche ;

5e corps : 46e de ligne, 14e et 19e bataillons de chasseurs, 27e de ligne, 6e batterie du 6e ;

7e corps : 17e bataillon de chasseurs, 5e, 72e, 89e, 6e batterie du 19e ;

12e corps : 34e de ligne, 3e de marche, 31e de ligne, 7e batterie du 10e.

Il est évident que beaucoup de ces fractions étaient représentées par de très faibles groupes.

3. Conseil d'enquête sur les capitulations, dépositions Wimpffen et Lebrun citées par la *R. H.*, IV, 1906, 628. Dans *Bazeilles-Sedan*, 139, Lebrun porte que Wimpffen propose de marcher sur Bazeilles.

prairies entre Balan et la Meuse. Le général Pellé amène de Fond-de-Givonne un certain nombre d'isolés du 1[er] corps, groupés autour d'une fraction du 16e bataillon de chasseurs. Plusieurs unités de la brigade Abbatucci, le 19e bataillon de chasseurs, les 1er et 2e du 27e de ligne, groupent également des isolés autour d'elles. Presque d'un élan, nous arrivons au carrefour voisin de l'église[1]. Les Bavarois embusqués dans une grande maison entourée de murs opposent une résistance énergique. Le capitaine Desmazières amène quatre pièces de la 6e batterie du 6e. Chargées à peu près à l'abri, elles sont conduites à bras près des murs, où elles font brèche. Ce n'est pas sans des pertes sensibles. Les lieutenants Pravaz et Degorge doivent servir eux-mêmes les pièces. Les Bavarois évacuent la maison, que nous occupons.

Balan est repris tout entier, moins le bâtiment situé au débouché de la grand'rue et des clôtures avoisinantes. Quelques fractions, dont une compagnie du 1er zouaves (2e du 2e bataillon), poussent au delà de la sortie sud-est[2].

Cependant l'artillerie bavaroise prépare la reprise de Balan. Une batterie (4e de 4 du 4e régiment) s'intercale d'abord dans la ligne d'artillerie à l'ouest de La Moncelle, puis franchit la chaussée et descend vers la plaine ; elle prend sous son feu, à 1,000 pas environ, la partie sud du village et surtout le clocher, d'où nous entretenons une vive fusillade. Deux autres (7e et 8e de 6 du 3e) traversent Bazeilles en flammes et mettent en batterie à la sortie nord-ouest. Deux (3e de 4 et 7e de 6 du 4e) gagnent aussi le bas-fond où s'est portée la 1re de 4 du 1er régiment. Mais ces trois batteries ne parviennent pas à ouvrir le feu, l'infanterie les masquant

1. Bien que la *R. H.*, IV, 1906, 629, décrive ce mouvement offensif comme indépendant de celui de la brigade Abbatucci, il se peut que tous deux aient été opérés en même temps.

2. *R. H.*, IV, 1906, 629. La déposition Wimpffen au Conseil d'enquête sur les capitulations porte même, d'après le rapport Abbatucci, que le 19e bataillon de chasseurs poussa jusqu'aux abords du pont du chemin de fer de Bazeilles, ce qui paraît inexact.

à la reprise de son mouvement offensif. Celles stationnées plus haut et l'artillerie de corps du IV[e] corps à l'ouest d'Aillicourt commencent d'agir surtout contre Balan, en sorte que ce village et ses abords sont couverts d'obus venant à la fois de l'est et du sud.

Quelque temps auparavant, lorsque l'infanterie bavaroise combattait encore dans Balan, le général Dietl avait poussé à la sortie nord-ouest de Bazeilles et déployé à cheval sur la chaussée les trois premiers bataillons de la 1[re] brigade[1]. A peu près en même temps, le général von Kessler portait vers la chaussée neuf compagnies prussiennes[2], qui occupaient des constructions isolées le long de cette voie. Une partie de ces troupes marche vers 4 heures, de chaque côté de la route dans la direction de Balan[3]. Elles ne tardent pas à se heurter aux fuyards bavarois, qui mettent plusieurs unités en désordre et les entraînent avec eux. Le colonel von Täuffenbach parvient néanmoins à les rallier et à les porter jusqu'à la lisière du village, qu'il occupe de la route au saillant sud. Le 8[e] bataillon de chasseurs et le 2[e] du 7[e] régiment, qui ont inutilement essayé, un peu avant, d'arriver à Balan, se fraient un passage à travers les débris de la 6[e] brigade jusqu'à la lisière sud-est. Le feu de ces troupes fraîches nous refoule à l'intérieur du village, mais les obus allemands empêchent les assaillants de nous y suivre. Le gros de l'infanterie bavaroise se rabat vers la route, auprès des trois compagnies du 71[e], tandis que le 8[e] bataillon de chasseurs et de petites fractions du régiment du Corps entretiennent un feu modéré du saillant sud-est et du débouché de la rue centrale.

Le retour offensif de Wimpffen sur Balan est si peu attendu qu'il fait croire à la possibilité d'une attaque générale vers Carignan. Un peu avant 5 heures, des mesures

1. 2[e] chasseurs, 1[er] et 2[e] bataillons du régiment du Corps (*État-major prussien*, II, 1277).
2. 1[er] bataillon, 9[e] compagnie du 71[e], 4[e] bataillon de chasseurs.
3. 1[er] et 2[e] bataillons du régiment du Corps au sud ; 9[e], 2[e], 1[re] compagnies du 71[e] au nord, ces dernières encadrées par le 4[e] bataillon de chasseurs.

sont prises pour y parer. Le général von der Tann porte la 2e brigade au delà de Bazeilles et tient la 3e prête à La Moncelle. La brigade des cuirassiers bavarois se rassemble sur les pentes à l'ouest, ainsi que les 3e et 4e chevau-légers et les deux escadrons du 1er ulans de la Garde. Après s'être reformés peu à peu, les bataillons de la 3e division se déploient en avant de la 2e brigade, entre Bazeilles et Balan. La 16e brigade (IVe corps) va derrière les batteries bavaroises au nord de Bazeilles; le XIIe corps appuie un peu à gauche, pour former réserve vers La Moncelle.

Mais ces dispositions ne sont pas entièrement prises que notre offensive est déjà brisée par le feu de l'artillerie allemande. Wimpffen voit se fondre peu à peu la colonne qu'il avait rassemblée si péniblement. S'adressant à Lebrun: « Je vois, dit-il, que nous ne sommes pas suivis et qu'il n'y a plus rien à faire. Donne des ordres pour que toutes nos troupes effectuent leur retraite sur Sedan. Je vais donner ma démission de général en chef, tu prendras le commandement à ma place. — Donner ta démission! Tu n'y penses pas. Ta démission ne sera pas acceptée; si elle l'était d'ailleurs, ce ne serait pas moi, dans tous les cas, qui devrais être appelé à te remplacer, ce serait le plus ancien des commandants de corps d'armée. Il est bien entendu que tu me donnes l'ordre positif de faire... entrer nos troupes dans Sedan. — Oui. — Eh bien, alors, je vais faire en sorte que le mouvement de retraite ne soit pas précipité[1]..... »

En effet nos soldats cèdent le terrain pas à pas, sous la conduite de Lebrun qui rentre le dernier dans Sedan. Les Allemands traversent ou contournent Balan sans rencontrer une résistance appréciable. Tout se borne à des engagements isolés. Seul le 4e bataillon du 64e, après quelques pourparlers entamés par les Bavarois, se maintient dans le parc Philippoteaux jusqu'à 6h30 et entre ensuite dans Sedan.

Les Allemands sont arrivés aux glacis, entretenant un feu

1. *Bazeilles-Sedan*, 141.

vif avec les défenseurs, quand, tout à coup, le tir cesse de notre côté et un drapeau blanc est hissé sur la porte. On apprend en même temps que des négociations sont ouvertes. Le combat est donc arrêté, les troupes restant en position[1].

D'autres tentatives que celles de Wimpffen sont faites pour échapper à la captivité, avec le même résultat. Vers 4 heures, le commandant d'Alincourt part des glacis avec le 2e escadron du 1er cuirassiers et se met en marche par la route de Mézières, suivi des capitaines Haas et Blanc, du capitaine Mangon de La Lande et du lieutenant Lafuente, tous deux du corps d'état-major, des lieutenants Théribout et Garnier, des sous-lieutenants Anyac et de Montenon. Quatre sous-officiers et une vingtaine de cuirassiers du 1er escadron suivent également, ainsi que le sous-intendant Seligman-Lui, une fraction du 5e escadron du 3e cuirassiers (capitaine Fuchey, sous-lieutenant Diehl) et le lieutenant de chasseurs d'Afrique de La Moussaye.

Cette troupe, forte d'une centaine de cavaliers, arrive à peine au faubourg de Gaulier qu'elle est accueillie à coups de fusil par des tirailleurs prussiens abrités dans les maisons. D'Alincourt fait sonner la charge; la colonne traverse le faubourg à toute allure, puis continue au galop sur un espace de 1,500 mètres environ, sous le feu de l'ennemi qui occupe les pentes à l'est. Nos cuirassiers apparaissent ainsi brusquement devant deux escadrons du 13e hussards. Deux pelotons essaient inutilement de les arrêter, le reste se replie[2], tandis qu'une compagnie de pionniers établie dans les prairies de la Meuse et les fractions d'infanterie les plus proches concentrent leurs feux sur nos braves cavaliers. Ils obliquent vers Floing, poursuivis par les hussards, mais se heurtent bientôt à une barricade improvisée en travers de la route. Le capitaine de La Lande et le lieutenant Théribout

1. *État-major prussien*, II, 1280. Au sujet de la tentative sur Balan, consulter le Journal Clémeur, la déposition Lanouvelle, le rapport Pérot, *R. H.*, III, 1906, 712, 725; les rapports d'Ollone, de Laizer, de Saint-Haouen, de Lanouvelle (général de Wimpffen et Corra, 188, 189, 191).

2. L'État-major prussien, II, 1240, décrit ce mouvement de la façon la plus singulière.

tombent percés de balles ; le capitaine Haas, les sous-lieutenants Anyac et de Montenon sont blessés ; le cheval du premier est tué, ainsi que ceux du capitaine Blanc et du sous-intendant Seligman-Lui. Avec quelques cavaliers, d'Alincourt parvient à tourner la barricade, mais pour rencontrer de la cavalerie déployée entre Floing et la Meuse [1]. Il tombe blessé à son tour. Un petit nombre d'hommes pousse jusqu'aux environs de Saint-Albert, jetant le désordre dans une ambulance et parmi les voitures réunies en cet endroit. Finalement ils succombent, épuisés, sous les coups de l'infanterie du Ve corps. Aucun n'a pu échapper à la mort ou à la captivité [2].

Vers 4h30, le général Wolff réunit quelques centaines d'hommes, la plupart appartenant au 1er corps, et gravit à leur tête les hauteurs au nord-est de Fond-de-Givonne ; d'autres débouchent du village vers l'est. Quelques bouches à feu établies au nord-est de la ferme de la Garenne, près du saillant du bois, appuient ce mouvement. Surprises, les fractions de la 45e brigade plient d'abord sous cet effort désespéré. Mais Wolff tombe grièvement blessé. L'artillerie saxonne ouvre le feu, renforcée ensuite par les batteries à cheval de la Garde. Nos soldats font demi-tour, serrés de près par les assaillants qui arrivent aux abords des glacis [3].

Au sud de la Meuse, durant l'après-midi, il n'est survenu que des changements insignifiants dans les emplacements de la 4e division bavaroise. Quelques bataillons, puis la brigade de ulans ont appuyé vers la gauche, du côté de la route de Sedan à Mézières [4].

---

1. Sans doute le reste des deux escadrons du 13e hussards.

2. *État-major prussien*, II, 1241 ; *R. H.*, IV, 1906, 635 ; Historiques des 1er et 3e cuirassiers, *ibid.*, 646, 649 ; *Revue de cavalerie*, t. XXI, 427, d'après un récit publié par *Le Gaulois* ; prince Bibesco, 163.

3. *R. H.*, IV, 1906, 634 et III, 1906, 425 ; Rapport Bluem, *ibid.*, III, 1906, 433 ; Historique du 45e, *ibid.*, 434 ; Historique du 1er zouaves, *ibid.*, 437 ; Rapport Mornac, *ibid.*, 442 ; Historique de la division Pellé, *ibid.*, 447 ; *État-major prussien*, II, 1281.

4. Le 1er bataillon du 5e régiment est passé de Wadelincourt à la 8e brigade et s'est établi derrière le 5e bataillon de chasseurs, qui continue d'occuper la

Jusque dans l'après-midi, l'artillerie bavaroise au sud de la Meuse a entretenu un feu modéré, de façon à disposer de munitions en quantité suffisante au cas d'une sortie par Torcy. Les deux batteries de l'extrême gauche au sud de Villette ont cessé de tirer, depuis que les Prussiens sont en possession du plateau de Floing.

Cependant, de la hauteur au sud-ouest de Frénois, le roi Guillaume a pu constater que l'artillerie allemande battait entièrement tout l'espace où l'armée de Châlons avait été refoulée. Des officiers du Grand État-major envoyés en reconnaissance, l'un vers Saint-Menges, l'autre du sud-est par Givonne et Fleigneux, rapportent que, derrière chacun des principaux secteurs de la ligne de bataille, il y a des réserves suffisantes pour repousser toute tentative de sortie. Dans ces conditions, il paraît indiqué d'opérer un puissant déploiement d'artillerie, afin de hâter la conclusion d'une capitulation et d'épargner aux Allemands de nouveaux sacrifices. A 4 heures, le roi prescrit que toutes les batteries disponibles sur la rive gauche de la Meuse concentreront leur feu sur Sedan. L'artillerie wurtembergeoise est appelée de Donchery et prend position de chaque côté de la grand'route, à l'est de Belle-Vue et de Frénois.

Dès le début de la canonnade ainsi renforcée, des flammes s'élèvent en plusieurs endroits de Sedan. La 1re compagnie du 5e chasseurs bavarois s'approche par Petit-Torcy de la porte de France. Elle n'y trouve qu'une faible résistance et se dispose à franchir les palissades. A ce moment, nous cessons le feu et hissons le drapeau blanc. Sur le désir manifesté par un colonel, qui demande l'arrêt des hostilités et l'ouverture de pourparlers, les Bavarois s'établissent à proximité de la porte. Cependant, le combat redevient très vif vers Balan, et deux batteries (5e et 6e de 6 du 2e régiment) gagnent la hauteur de Wadelincourt pour intervenir

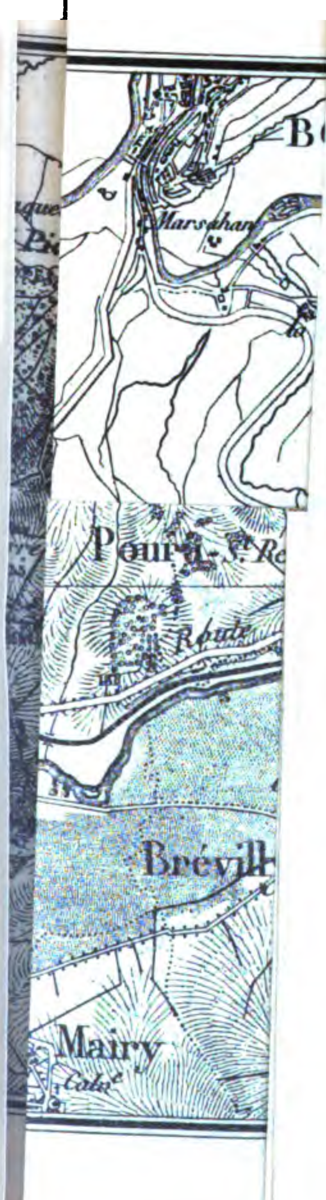
gare et les abords du faubourg de Torcy. Le demi-bataillon du 6e, qui couvrait près de Frénois la droite de l'artillerie, a été porté à proximité du chemin de fer, y établissant la liaison entre les troupes avancées de la 8e brigade et les fractions de la 7e à Wadelincourt.

à l'est de la Meuse. Mais, pas plus que plusieurs batteries wurtembergeoises, à Frénois, elles ne trouvent la possibilité d'agir.

Sur la rive droite de la Meuse, toute l'artillerie du XIIe corps et de la Garde a été portée plus près de Sedan, par ordre du prince royal de Saxe, pour ouvrir le bombardement. A la nouvelle de l'ouverture de négociations, les hostilités cessent également dans ce secteur [1].

---

1. *État-major prussien,* II, 1284.


Marsahan
Route
Mairy

XXVIII

DÉSIGNATION DE WIMPFFEN POUR LES NÉGOCIATIONS

Le général Reille à Frénois. — Démission de Wimpffen. — Refus de l'empereur. — Ducrot et Wimpffen. — Ordre de Moltke.

Le roi Guillaume se rend compte que la bataille touche à sa fin. Il prescrit au lieutenant-colonel von Bronsart et au capitaine von Winterfeld, tous deux du Grand État-major, de se rendre à Sedan pour sommer l'armée française et la place de se rendre. A la porte de Torcy, ils sont reçus par le commandant supérieur, général de Beurmann, et Bronsart pénètre dans la ville, à travers les rues combles de soldats épuisés de fatigue et de besoin. Comme il exprime, de la part du roi, le désir de voir le commandant en chef, à sa grande surprise on le conduit devant Napoléon III, dont le grand quartier général ignorait encore la présence à l'armée [1].

A la sous-préfecture, l'empereur est justement en train d'écrire au roi Guillaume. Il explique à Bronsart, qui demande l'envoi d'un parlementaire pourvu de pleins pouvoirs, que Wimpffen remplace le maréchal, blessé. L'officier prussien retourne auprès du roi. En même temps, le général Reille quitte Sedan, porteur de la lettre impériale.

Sur la hauteur de Frénois, Guillaume a mandé près de lui le prince royal, afin qu'il puisse prendre part aux négociations attendues. Il est entouré d'une suite nombreuse, parmi laquelle Bismarck, Moltke et Roon. A 6h 30, apparaît le général Reille, qui gravit lentement la hauteur, descend de cheval à 10 mètres du roi, s'approche, se dé-

1. *État-major prussien*, II, 1284; L. Schneider, II, 234.

couvre et tend au vieux souverain un large pli scellé d'un cachet rouge[1].

Le roi a fait retirer toute sa suite, même son fils. Reille lui dit alors : « Sire, voici une lettre de la part de l'empereur » ; puis il ajoute : « Je n'ai aucune autre commission. » Guillaume répond aussitôt : « Mais moi, j'ai avant tout une condition à poser. C'est que l'armée mette bas les armes. » Puis il prend la lettre[2], qui est ainsi conçue :

« Monsieur mon Frère,

« N'ayant pas pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis, de Votre Majesté, le bon Frère

« NAPOLÉON[3].

« Sedan, le 1er septembre 1870. »

Après avoir lu, le roi communique ce tragique autographe à son entourage. Reille demeure d'abord seul à l'écart, puis le comte von Hatzfeldt et d'autres s'approchent, parmi eux le prince royal et Moltke, tandis que Guillaume confère avec le chancelier. Au bout d'un instant, Bismarck appelle Hatzfeldt, qui écrit un brouillon sous la dictée du roi et de son ministre. Puis le roi s'assied sur une chaise ; le major von Alten, à genoux devant lui, tient un autre siège qui sert de pupitre, et Guillaume écrit sous la dictée d'Hatzfeldt[4] :

« Monsieur mon Frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté, et je la prie de vouloir bien nommer un de vos officiers muni de vos

---

1. Dans les *Mémoires de Bismarck*, II, 95, M. Busch décrit le général comme de taille moyenne, de figure mince, en tunique noire déboutonnée, avec des aiguillettes, pantalon rouge et souliers vernis. Il n'a pas d'épée et tient une cravache.

2. L. Schneider, III, 262.

3. L'État-major prussien, II, *Annexes*, 312, reproduit un fac-similé de cette lettre. Les caractères, assez réguliers au début, sont à peine tracés à la fin.

4. *Mémoires de Bismarck*, II, 95 ; lettre du comte von Hatzfeldt à sa femme, 4 septembre 1870, dans le *Temps* du 21 novembre 1906.

pleins pouvoirs pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis, de Votre Majesté,

« Le bon Frère

« Guillaume.

« Devant Sedan, le 1er septembre 1870[1]. »

Les égards affectés dans la forme de cette lettre ne changent rien à la dureté du fond. Napoléon III pourra bientôt s'en convaincre.

Un peu après 7 heures, le général Reille retourne à Sedan, accompagné d'un officier et d'un trompette de ulans porteur d'un fanion blanc. La nuit tombe; des flammes d'incendie s'élèvent au-dessus de la ville et une lueur rougeâtre plane sur Bazeilles. Autour du roi règne un enthousiasme indescriptible : « On s'embrassait, on pleurait de joie, on poussait des vivats[2]. » Beaucoup ont la ferme conviction d'un prompt retour dans leurs foyers, après une paix immédiate[3].

Sur les entrefaites, vers 6 heures, Wimpffen a quitté le champ de bataille pour rentrer dans Sedan. En présence du résultat final de ses efforts, il est au désespoir. A deux reprises, l'empereur l'a fait inviter à se rendre au quartier général ennemi pour traiter. Deux fois, il s'y est refusé formellement, ajoutant que l'on peut le relever de ses fonctions[4]. A sa rentrée en ville, prenant texte de ce que Napoléon III persiste à faire acte d'autorité, en prescrivant d'arborer le drapeau blanc malgré ses propres ordres, il croit devoir lui adresser sa démission et demander sa mise à la retraite[5].

1. *État-major prussien,* II, Annexes, 313.
2. L. Schneider, II, 234; *Mémoires de Bismarck,* II, 95.
3. *État-major prussien,* II, 1286.
4. Général de Wimpffen, 225; Journal du capitaine de Lanouvelle, *R. H.*, III, 1906, 713.
5. « Sire,

« Je n'oublierai jamais les marques de bienveillance que vous m'avez accordées, et j'aurais été heureux, pour la France et pour vous, d'avoir pu terminer

L'empereur veut tout d'abord agréer cette demande, si peu régulière qu'elle soit. Il fait appeler Ducrot [1] et l'invite à reprendre le commandement. Le général ne pousse pas l'abnégation aussi loin. Il fait observer que Wimpffen, ayant revendiqué le matin le droit de conduire les opérations, ne peut se récuser maintenant qu'elles ont échoué. D'ailleurs, le plus ancien divisionnaire est Douay : il lui appartient de remplacer Wimpffen.

Napoléon III appelle alors Douay près de lui et le charge de prendre les mesures indispensables pour remettre un peu d'ordre dans Sedan. Le commandant du 7e corps va exécuter cette mission, quand on lui fait remarquer que son acceptation implique la signature de la capitulation inévitable. Il retourne auprès de l'empereur et lui objecte que Wimpffen n'étant ni tué, ni blessé, ne peut être régulièrement remplacé.

De guerre lasse, Napoléon III se décide à maintenir ce général, malgré lui, au commandement en chef :

« Vous ne pouvez pas donner votre démission lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation. Je n'accepte donc pas votre démission. Vous avez fait votre devoir toute la journée, faites-le encore. C'est un service que vous rendrez au pays.

« Le roi de Prusse a accepté l'armistice et j'attends ses propositions.

« Croyez à mon amitié [2]. »

Wimpffen hésite encore. Il croit qu'en faisant arborer le drapeau blanc, en retenant près de lui des généraux dont la place était sur le champ de bataille, en ne communiquant avec le commandant en chef que pour lui prescrire d'ouvrir des négociations, l'empereur a fait acte d'autorité à

---

la journée par un glorieux succès. Je n'ai pu arriver à ce résultat, et je crois bien faire en laissant à d'autres le soin de conduire nos armées.

« Je crois, en cette circonstance, devoir donner ma démission de commandant en chef et réclamer ma mise à la retraite.

« Je suis avec respect, Sire, votre très dévoué serviteur » (Prince Bibesco, 168).

1. Le général Ducrot écrit (p. 51) « vers 6 heures », mais il est fort probable que l'heure est plus tardive.

2. Prince Bibesco, 169.

son détriment. C'est donc à Napoléon III qu'il appartiendrait de signer la capitulation. Mais, finalement, le général se rend compte sans doute du peu de poids de ces sophismes. Il comprend que son devoir étroit est d'obtenir pour l'armée des conditions aussi favorables que possible. Vers 8h 30 il se rend à la sous-préfecture. Ce n'est pas sans difficulté qu'il est introduit. Des membres de l'entourage impérial invoquent des prétextes pour ne pas le recevoir. Wimpffen et ses officiers d'ordonnance réclament avec énergie ; le général menace de se retirer. Il est enfin reçu [1] et son premier mot est une inconvenante protestation :

« Sire, si j'ai perdu la bataille, si j'ai été vaincu, c'est que mes ordres n'ont pas été exécutés, c'est que vos généraux ont refusé de m'obéir ! »

A ces mots, Ducrot, assis dans un coin, caché par plusieurs des assistants, se lève comme mû par un ressort et d'un bond fait face au général de Wimpffen : « Que dites-vous, s'écrie-t-il, et qui a refusé de vous obéir ? A qui faites-vous allusion ? serait-ce à moi ? Hélas ! vos ordres n'ont été que trop bien exécutés. Si nous avons subi un affreux désastre... c'est à votre folle présomption que nous le devons. Seul, vous en êtes responsable, car si vous n'aviez pas arrêté le mouvement de retraite, en dépit de mes instances, nous serions maintenant en sûreté à Mézières, ou du moins hors des atteintes de l'ennemi ! »

Surpris de cette brusque apostrophe, Wimpffen répond : « Eh bien ! puisque je suis incapable, raison de plus pour que je ne conserve pas le commandement. — Vous avez revendiqué le commandement ce matin quand vous pensiez qu'il y avait honneur et profit à l'exercer ; je ne vous l'ai pas contesté... alors qu'il était peut-être contestable. Mais, à l'heure qu'il est, vous ne pouvez plus le refuser. Vous seul devez endosser la honte de la capitulation [2] ! »

Le souverain et son entourage mettent fin à cette pénible

1. Général de Wimpffen, 229.
2. Général Ducrot, 53 ; général de Wimpffen, 229.

scène. Ducrot se retire et bientôt Wimpffen repart, porteur de la pièce suivante : « L'empereur Napoléon III, ayant donné le commandement en chef au général de Wimpffen à cause de la blessure du maréchal de Mac-Mahon..., le général... a tous les pouvoirs pour traiter des conditions à faire à l'armée que le roi reconnaît avoir vaillamment combattu[1]. » Il est accompagné du général Faure et de quelques officiers, parmi lesquels le général Castelnau, chargé plus spécialement de débattre les intérêts de l'empereur. Un officier prussien va les guider.

Dans l'intervalle, Moltke a donné l'ordre suivant (7^h 15) : « Des négociations sont entamées. Par suite, tout mouvement offensif sera interdit à nos troupes durant la nuit. En revanche, toute tentative de l'ennemi pour forcer nos lignes serait repoussée par les armes. Si les pourparlers ne devaient pas aboutir, les hostilités recommenceraient, mais seulement sur un signal donné par l'ouverture du feu des batteries à l'est de Frénois. »

Les deux commandants d'armée établissent alors leurs troupes au bivouac, un peu en arrière des positions occupées, tout en les couvrant du côté de Sedan par des avant-postes de combat[2].

---

1. Général de Wimpffen, 229 et suiv.

2. *État-major prussien*, II, 1286 : le Ier corps bavarois autour de Bazeilles et de La Moncelle ; la 3e division bavaroise à l'ouest de la route entre Bazeilles et Balan ; le IVe corps entre Bazeilles et Douzy ; au XIIe corps, la 24e division au sud-est de Daigny, la 23e à l'est de Givonne, l'artillerie de corps à Villers-Cernay, la 12e division de cavalerie à Douzy ; à la Garde, la 1re division au nord-ouest de Givonne, la 2e à l'est, l'artillerie de corps et la division de cavalerie au Calvaire et au sud d'Illy ; la 4e division de cavalerie sur la route de Givonne à Bouillon ; au Ve corps, la 10e division à Illy, la 9e à Saint-Menges ; le XIe corps près de Floing ; les Wurtembergeois et la 2e division de cavalerie autour de Donchery, la 6e division de cavalerie vers Flize et Poix ; la 4e division bavaroise près de Wadelincourt et de Frénois.

XXIX

LES NÉGOCIATIONS DE DONCHERY

Wimpffen à Donchery. — Discussion avec Moltke. — Intervention de Bismarck. — Conditions acceptées. — Wimpffen à Sedan. — L'empereur à Belle-Vue.

Vers 11 heures du soir, Wimpffen arrive à Donchery. On l'introduit avec les officiers qui l'accompagnent dans un salon au rez-de-chaussée où ils attendent dix minutes environ. Puis surviennent Moltke, Bismarck, Podbielski et quelques officiers du Grand État-major.

Tout d'abord, « après un salut assez sommaire », Moltke demande à Wimpffen s'il a des pouvoirs. Puis, sur sa réponse affirmative, il exprime le désir de les vérifier, ce qui est fait. Wimpffen présente ensuite les généraux Castelnau et Faure. Moltke s'étant enquis de leur mission, Faure répond qu'il est venu à titre de chef d'état-major de l'armée, sans aucun caractère officiel, et Castelnau annonce une communication verbale et officieuse de l'empereur, mais qui n'aura d'utilité qu'à la fin de la conférence, à laquelle il n'a pas qualité pour prendre autrement part. Moltke présente ensuite Bismarck et Podbielski.

Les généraux et le chancelier s'assoient autour d'une table couverte d'un tapis rouge, éclairée par deux candélabres et une lampe. Les autres officiers restent debout, dans leurs uniformes encore couverts de sueur et de poussière. Par une entaille de l'abat-jour, un trait de lumière porte sur la muraille, éclairant un portrait de Napoléon Ier, qui semble contempler cette scène historique [1].

---

1. Verdy du Vernois, 150. Nous avons suivi principalement la note rédigée à Stettin, pendant la captivité, par le capitaine d'Orcet, du 4e cuirassiers (général Ducrot, 53 et suiv.). Il en existe une copie certifiée aux Archives historiques (*R. H.*, I, 1906, 146).

Après un instant de pénible silence, Moltke ne disant mot, Wimpffen se décide à commencer : « Je désirerais connaître les conditions de la capitulation que Sa Majesté le roi de Prusse est dans l'intention de nous accorder. — Elles sont bien simples, réplique Moltke : l'armée tout entière est prisonnière, avec armes et bagages ; on laissera aux officiers leurs armes comme un témoignage d'estime pour leur courage, mais ils seront prisonniers de guerre comme la troupe.

« Ces conditions sont bien dures, général, reprend Wimpffen, et il me semble que, par son courage, l'armée française mérite mieux que cela. Est-ce qu'elle ne pourrait pas obtenir une capitulation dans les conditions suivantes? On vous remettrait la place et son artillerie. Vous laisseriez l'armée se retirer avec ses armes, ses bagages et ses drapeaux, à la condition de ne plus servir pendant cette guerre contre la Prusse ; l'empereur et les généraux s'engageraient pour l'armée et les officiers s'engageraient personnellement et par écrit aux mêmes conditions, puis cette armée serait conduite dans une partie de la France désignée par la Prusse dans la capitulation, ou en Algérie, pour y rester jusqu'à la conclusion de la paix. » Le général ajoute quelques développements dans ce sens, paraissant considérer la paix comme prochaine. Bien que Moltke ait la même idée, il demeure impitoyable et se borne à répondre qu'il ne peut rien changer à ses conditions.

Wimpffen insiste de nouveau, imaginant de faire appel aux sympathies que peut inspirer sa situation personnelle, pourtant bien négligeable en un pareil moment : « J'arrive, il y a deux jours, d'Afrique, du fond du désert ; j'avais jusqu'ici une réputation militaire irréprochable et voilà qu'on me donne un commandement au milieu du combat et que je me trouve fatalement obligé d'attacher mon nom à une capitulation désastreuse dont je suis ainsi forcé d'endosser toute la responsabilité..: Vous, qui êtes officier général comme moi, vous devriez comprendre toute l'amertume de ma situation... Il vous est possible d'adoucir pour moi cette

amertume en m'accordant de plus honorables conditions : pourquoi ne le feriez-vous pas? Je sais bien que la plus grande cause de notre complet désastre a été la chute, dès le début de la journée, du vaillant maréchal qui commandait avant moi; il n'aurait peut-être pas été vainqueur, mais il aurait pu du moins opérer une retraite heureuse... Quant à moi, si j'avais commandé dès la veille, je ne veux pas dire que j'aurais mieux fait que le maréchal de Mac-Mahon et gagné la bataille; mais j'aurais préparé une retraite ou, du moins, connaissant mieux nos troupes, j'aurais réussi à les réunir dans un suprême effort pour faire une trouée. Au lieu de cela, on m'impose le commandement (*sic*) au milieu même de la bataille, sans que je connaisse ni la situation, ni les positions de mes troupes : malgré tout, je serais peut-être parvenu à faire une percée ou à battre en retraite, sans un incident personnel qu'il est du reste inutile de relater. »

Wimpffen s'étend encore sur ce thème, mais, s'apercevant que Moltke reste indifférent à ce plaidoyer personnel, il prend un ton plus vif : « D'ailleurs, si vous ne pouvez m'accorder de meilleures conditions, je ne puis accepter celles que vous voulez m'imposer. Je ferai appel à mon armée, à son honneur, et je parviendrai à faire une percée, ou je me défendrai dans Sedan. » Wimpffen lui-même ne paraît pas très convaincu de la possibilité de ces solutions. Moltke n'a pas de peine à lui en montrer le néant. « J'ai une bien grande estime pour vous, j'apprécie votre situation et je regrette de ne pouvoir rien faire de ce que vous demandez; mais, quant à tenter une sortie, cela vous est aussi impossible que de vous défendre dans Sedan. Certes, vous avez des troupes qui sont réellement excellentes : vos infanteries d'élite (il voulait dire sans doute les zouaves, chasseurs à pied, turcos et infanterie de marine) sont remarquables, votre cavalerie est audacieuse et intrépide, votre artillerie est admirable et nous a fait grand mal, trop de mal; mais une grande partie de votre infanterie est démoralisée, nous avons fait aujourd'hui plus de 20,000 prisonniers non blessés... Il ne vous reste actuellement pas plus de 80,000

hommes. Ce n'est pas dans de pareilles conditions que vous pourrez percer nos lignes, car sachez que j'ai autour de vous actuellement encore 240,000 hommes et 500 bouches à feu, dont 300 sont déjà en position pour tirer sur Sedan. Les 200 autres y seront demain à la pointe du jour. Si vous voulez vous en assurer, je puis faire conduire un de vos officiers dans les différentes positions qu'occupent mes troupes, et il pourra témoigner de l'exactitude de ce que je vous dis [1]. Quant à vous défendre dans Sedan, cela vous est tout aussi impossible ; vous n'avez pas quarante-huit heures de vivres et vous n'avez plus de munitions. »

Wimpffen juge prudent d'attaquer une autre note et, d'un ton insinuant : « Je crois qu'il est de votre intérêt, même au point de vue politique, de nous accorder la capitulation honorable à laquelle a droit l'armée... Vous allez faire la paix et, sans doute, vous désirez la faire bientôt : plus que toute autre, la nation française est généreuse et chevaleresque, et par conséquent sensible à la générosité qu'on lui témoigne et reconnaissante des égards qu'on a pour elle ; si vous nous accordez des conditions qui puissent flatter l'amour-propre de l'armée, le pays en sera également flatté ; cela diminuera aux yeux de la nation l'amertume de sa défaite, et une paix conclue sous de pareils auspices aura chance d'être durable, car vos procédés généreux auront ouvert la porte à un retour vers des sentiments réciproquement amicaux...

« En persévérant, au contraire, dans des mesures rigoureuses à notre égard, vous exciterez à coup sûr la colère et la haine dans le cœur de tous les soldats ; l'amour-propre de la nation tout entière sera offensé grièvement ; car elle se trouvera solidaire de son armée et ressentira les mêmes émotions qu'elle. Vous réveillerez ainsi tous les mauvais instincts endormis par le progrès de la civilisation et vous risquerez d'allumer une guerre interminable entre la France et la Prusse. »

---

1. Note d'Orcet citée ; *État-major prussien*, II, 1288.

Cette fois, Bismarck prend la parole, avec sa brutalité et aussi sa netteté de conception habituelles :

« Votre argumentation, général, paraît au premier abord sérieuse, mais elle n'est au fond que spécieuse et ne peut soutenir la discussion. Il faut croire en général fort peu à la reconnaissance et, en particulier, nullement à celle d'un peuple ; on peut croire à la reconnaissance d'un souverain, à la rigueur à celle de sa famille ; on peut même en quelques circonstances y ajouter une foi entière, mais, je le répète, il n'y a rien à attendre de la reconnaissance d'une nation. Si le peuple français était un peuple comme les autres, s'il avait des institutions solides, si, comme le nôtre, il avait le culte et le respect de ses institutions, s'il avait un souverain établi sur le trône d'une façon stable, nous pourrions croire à la gratitude de l'empereur et à celle de son fils, et attacher un prix à cette gratitude, mais en France, depuis quatre-vingts ans, les gouvernements ont été si peu durables, si multipliés, ils ont changé avec une rapidité si étrange et si en dehors de toute prévision que l'on ne peut compter sur rien de (dans) votre pays et que fonder des espérances sur l'amitié d'un souverain français serait, de la part d'une nation voisine, un acte de démence, *ce serait vouloir bâtir en l'air*[1].

« Et d'ailleurs, ce serait folie que de s'imaginer que la France pourrait nous pardonner nos succès ; vous êtes un peuple irritable, envieux, jaloux et orgueilleux à l'excès. Depuis deux siècles, la France a déclaré *trente fois* la guerre à la Prusse (se reprenant), à l'Allemagne ; et, cette fois-ci, vous nous l'avez déclarée comme toujours par jalousie, parce que vous ne pouviez nous pardonner notre victoire de Sadowa, et pourtant Sadowa ne vous avait rien coûté et n'avait pu en rien atteindre votre gloire ; mais il vous semblait que la victoire était un apanage qui vous était uniquement réservé, que la gloire des armes était pour vous un monopole ; vous n'avez pu supporter à côté de vous une nation aussi forte que vous, vous n'avez pu nous pardonner

1. Les mots en italiques le sont aussi dans le texte du général Ducrot.

Sadowa, où vos intérêts et votre gloire n'étaient nullement en jeu. Et vous nous pardonneriez le désastre de Sedan? Jamais! Si nous faisions maintenant la paix, dans cinq ans, dans dix ans, dès que vous le pourriez, vous recommenceriez la guerre, voilà toute la reconnaissance que nous aurions à attendre de la nation française! Nous sommes, nous autres, au contraire de vous, une nation honnête et paisible, que ne travaille jamais le désir des conquêtes et qui ne demanderait qu'à vivre en paix, si vous ne veniez constamment nous exciter par votre humeur querelleuse et conquérante. Aujourd'hui, c'en est assez; il faut que la France soit châtiée de son orgueil, de son caractère agressif et ambitieux; nous voulons pouvoir enfin assurer la sécurité de nos enfants, et pour cela il faut que nous ayons entre la France et nous un glacis; il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part. »

Wimpffen ne croit pas devoir laisser sans réponse ce mélange de paradoxes et de vérités, cet éloge des goûts pacifiques du peuple allemand, piquant à la vérité dans la bouche de l'auteur de trois guerres en sept ans :

« Votre Excellence se trompe dans le jugement qu'elle porte sur la nation française; vous en êtes resté à ce qu'elle était en 1815, et vous la jugez d'après les vers de quelques poètes ou les écrits de quelques journaux. Aujourd'hui, les Français sont bien différents; grâce à la prospérité de l'empire, tous les esprits sont tournés à la spéculation, aux affaires, aux arts; chacun cherche à augmenter la somme de son bien-être et de ses jouissances et songe bien plus à ses intérêts particuliers qu'à la gloire. On est tout prêt à proclamer en France la fraternité des peuples. Voyez l'Angleterre! Cette haine séculaire qui divisait la France et l'Angleterre, qu'est-elle devenue? Les Anglais ne sont-ils pas aujourd'hui nos meilleurs amis? Il en sera de même pour l'Allemagne si vous vous montrez généreux, si des rigueurs intempestives ne viennent pas ranimer des passions éteintes... »

En entendant vanter l'accord existant entre la France et l'Angleterre, Bismarck a fait un geste de doute. Il reprend: « Je vous arrête ici, général; non! la France n'est pas changée, c'est elle qui a voulu la guerre, et c'est pour flatter cette manie populaire de la gloire, dans un intérêt dynastique, que l'empereur Napoléon III est venu nous provoquer; nous savons bien que la partie raisonnable et saine de la France ne poussait pas à la guerre; néanmoins, elle en a accueilli l'idée volontiers; nous savons bien que ce n'était pas l'armée non plus qui nous était le plus hostile; mais la partie de la France qui poussait à la guerre, c'est celle qui fait et défait les gouvernements. Chez vous, c'est la populace, ce sont aussi les journalistes (et il appuie sur ce mot), ce sont ceux-là que nous voulons punir; il faut pour cela que nous allions à Paris. Qui sait ce qui va se passer? Peut-être se formera-t-il chez vous un de ces gouvernements qui ne respecte rien, qui fait des lois à sa guise, qui ne reconnaîtra pas la capitulation que vous aurez signée pour l'armée, qui forcera peut-être les officiers à violer les promesses qu'ils nous auraient faites, car on voudra, sans doute, se défendre à tout prix. Nous savons bien qu'en France on forme vite des soldats; mais de jeunes soldats ne valent pas des soldats aguerris, et d'ailleurs, ce qu'on n'improvise pas, c'est un corps d'officiers, ce sont même les sous-officiers. Nous voulons la paix, mais une paix durable, et dans les conditions que je vous ai déjà dites; pour cela, il faut que nous mettions la France dans l'impossibilité de nous résister. Le sort des batailles nous a livré les meilleurs soldats, les meilleurs officiers de l'armée française; les mettre gratuitement en liberté, pour nous exposer à les voir de nouveau marcher contre nous, serait folie; ce serait prolonger la guerre, et l'intérêt de nos peuples s'y oppose. Non, général, quel que soit l'intérêt qui s'attache à votre position, quelque flatteuse que soit l'opinion que nous avons de votre armée, nous ne pouvons acquiescer à votre demande et changer les premières conditions qui vous ont été faites. »

« Eh bien, réplique avec dignité Wimpffen, il m'est éga-

lement impossible, à moi, de signer une pareille capitulation ; nous recommencerons la bataille ! » Le général Castelnau, prenant alors la parole, dit d'une voix hésitante : « Je crois l'instant venu de transmettre le message de l'empereur. »

« Nous vous écoutons, général », dit Bismarck.

« L'empereur, continue Castelnau, m'a chargé de faire remarquer à Sa Majesté le roi de Prusse qu'il lui avait envoyé son épée sans conditions et s'était *personnellement* rendu absolument à sa merci, mais qu'il n'avait agi ainsi que dans l'espérance que le roi serait touché d'un si complet abandon, qu'il saurait l'apprécier et qu'en cette considération il voudrait bien accorder à l'armée française une capitulation plus honorable et telle qu'elle y a droit par son courage. »

« Est-ce tout ? » demande Bismarck.

« Oui », répond le général. — « Mais quelle est l'épée qu'a rendue l'empereur Napoléon III ? *Est-ce l'épée de la France ou son épée à lui?* Si c'est celle de la France, les conditions peuvent être singulièrement modifiées et *votre message aurait un caractère des plus graves.* » — « C'est seulement l'*épée de l'empereur* », répond Castelnau. — « En ce cas, reprend en hâte, presque avec joie Moltke, cela ne change rien aux conditions », et il ajoute : « L'empereur obtiendra pour sa personne tout ce qu'il lui plaira de demander. »

Les assistants ont l'impression, d'ailleurs exacte, qu'il y a divergence d'opinion entre Bismarck et Moltke, le premier désirant terminer la guerre, le second voulant la continuer malgré tout [1].

Aux derniers mots de Moltke, Wimpffen répète : « Nous recommencerons la bataille. » — « La trêve, reprend Moltke, expire demain à 4 heures du matin. A 4 heures précises, j'ouvrirai le feu. »

Tous les assistants se lèvent et les Français demandent

1. Notes d'Orcet citées.

leurs chevaux. Un silence glacial se fait. C'est Bismarck qui le rompt encore : « Oui, général, vous avez de vaillants et d'héroïques soldats, je ne doute pas qu'ils ne fassent demain des prodiges de valeur et ne nous causent des pertes sérieuses ; mais à quoi cela servirait-il ? Demain soir, vous ne serez pas plus avancé qu'aujourd'hui, et vous aurez seulement sur la conscience le sang de vos soldats et des nôtres que vous aurez fait couler inutilement : qu'un moment de dépit ne vous fasse pas rompre la conférence. M. le général de Moltke va vous convaincre, je l'espère, que tenter de résister serait folie de votre part. »

On se rassied et Moltke reprend :

« Je vous affirme de nouveau qu'une percée ne pourra jamais réussir, quand même vos troupes seraient dans les meilleures conditions possibles; car, indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan dans quelques heures ! Ces positions commandent toutes les voies par lesquelles vous pouvez essayer de sortir du cercle où vous êtes enfermés, et sont tellement fortes qu'il est impossible de les enlever. »

« Oh ! elles ne sont pas aussi fortes que vous voulez le dire, ces positions », interrompt Wimpffen. — « Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, réplique brutalement Moltke, et voici un *détail bizarre et qui peint bien votre nation présomptueuse et inconséquente ; à l'entrée de la campagne, vous avez fait distribuer, à tous vos officiers, des cartes de l'Allemagne, alors que vous n'aviez pas le moyen d'étudier la géographie de votre pays, puisque vous n'aviez pas les cartes de votre propre territoire*. Eh bien ! moi, je vous dis que nos positions sont non seulement très fortes, mais formidables et inexpugnables. » Wimpffen ne trouve rien à répondre à cette sortie. Après un silence, il reprend : « Je profiterai, général, de l'offre que vous avez bien voulu me faire au début de la conférence ; j'enverrai un officier voir ces forces formidables dont vous me parlez et, à son retour, je verrai et prendrai décision.

« — Vous n'enverrez personne, c'est inutile, réplique sèchement Moltke, vous pouvez me croire; et, d'ailleurs, vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit; c'est à 4 heures du matin qu'expire la trêve et je ne vous accorderai pas un instant de sursis.

« — Pourtant, fait observer Wimpffen, sans plus insister sur sa demande, vous devez bien comprendre que je ne puis prendre seul une telle décision; il faut que je consulte mes collègues; je ne sais où les trouver tous à cette heure dans Sedan, et il me sera impossible de vous donner une réponse pour 4 heures. Il est donc indispensable que vous m'accordiez une prolongation de trêve. »

Moltke s'y refuse opiniâtrément, mais Bismarck se penche vers lui et lui dit à l'oreille quelques mots semblant signifier que le roi arrivera à 9 heures et qu'il convient de l'attendre. Moltke déclare alors qu'il consent à prolonger la suspension d'armes jusqu'à 9 heures, mais que ce sera la dernière limite. On discute encore quelques détails, on dispense les soldats de rendre eux-mêmes les armes, on promet de laisser aux officiers tout ce qui leur appartient, armes et chevaux, condition qui ne sera pas remplie. La capitulation est virtuellement conclue; si Wimpffen ne la signe pas sur l'heure, c'est sans doute « pour sauver les apparences et aussi pour tâcher de diminuer la responsabilité » qui lui incombe, en la faisant partager aux autres généraux [1].

A 1 heure du matin, Wimpffen est à Sedan. On l'introduit dans la chambre de l'empereur, qui est couché; il lui dit la triste vérité. « Je ne compte plus, ajoute-t-il, que sur des démarches de V. M. pour nous sortir, aussi honorablement que possible, de notre malheureuse situation. » Napoléon III lui promet alors de partir à 5 heures du matin pour le grand quartier général ennemi, afin de voir le roi Guillaume. En effet, le lendemain 2 septembre, à 6 heures, il sort de Sedan par la porte de Torcy et prend la route de

1. Notes d'Orcet, *loc. cit.*; général de Wimpffen, 229-243; *État-major prussien*, II, 1287 et suiv.; *Mémoires de Bismarck*, I, 100-109.

Donchery. Par son ordre, le général Reille va prier M. de Bismarck de venir lui parler.

Le chancelier, à peine éveillé, monte à cheval et va seul au-devant de Napoléon III qu'il rencontre sur la route, dans un landau accompagné de plusieurs officiers. Il met aussitôt pied à terre, le salue « ainsi qu'aux Tuileries », se découvre et demande ses ordres [1]. L'empereur désire voir le roi. Bismarck répond que celui-ci est à son quartier général de Vendresse. Il laisse voir que Guillaume ne se soucie pas d'une entrevue avant complet accord. Napoléon III demande alors à attendre sa venue, et Bismarck lui offre son logement de Donchery, qu'il accepte. Il y va aussitôt, accompagné du chancelier et de ses officiers, mais, en entrant dans le village, il se ravise, sans doute à cause du contact des habitants, qu'il veut éviter, et demande à s'arrêter dans une pauvre maison de tisserand, au bord de la route. Napoléon III et Bismarck gravissent un escalier étroit et vermoulu pour atteindre une chambre de dix pieds carrés, meublée d'une table et de deux chaises de jonc. Ils y passent une heure environ, consacrée à un pénible échange d'idées. L'empereur déplore la guerre, qu'il n'a pas désirée et qui lui a été imposée, dit-il, par l'opinion. Bismarck répond gravement que nul ne la désirait en Allemagne, le roi moins que tout autre. Après quelques mots sur l'affaire Hohenzollern, la conversation s'engage sur la situation actuelle. L'empereur voudrait obtenir des conditions plus favorables. Bismarck ne peut s'engager sur cette question, qui concerne Moltke seul, assure-t-il. Mais on pourrait discuter les termes éventuels de la paix. A son tour, Napoléon III fait remarquer qu'il est prisonnier et hors d'état de prendre une décision. Ce soin revient au gouvernement de la régente. Dès lors, rien ne peut être changé aux conditions imposées à

---

1. Lettre de Bismarck à sa femme, 3 septembre 1870, *Le Matin* du 28 avril 1903. Dans les *Mémoires de Bismarck*, I, 98, le chancelier raconte que, se trouvant seul devant les six officiers qui accompagnent Napoléon III, il regarde instinctivement le revolver attaché à sa ceinture et peut-être même y porte la main. L'empereur s'aperçoit de ce mouvement, car sa figure s'altère.

Wimpffen. Moltke, qui survient, est du même avis; il va en référer au roi.

Sur les entrefaites, l'empereur et Bismarck sont descendus devant la maison; le premier, tantôt debout, tantôt assis sur une chaise de paille, fume cigarette sur cigarette. Après avoir fait au chancelier un vif éloge de l'armée allemande, il revient sur les conditions de la capitulation et demande que l'armée soit autorisée à passer la frontière belge pour être neutralisée. Bismarck répond comme précédemment, rappelant qu'il appartient à Moltke d'en décider.

Dans l'intervalle, on a fait choix, pour abriter provisoirement Napoléon III, du petit château de Belle-Vue, à quelques centaines de mètres. Bismarck l'y conduit, sous l'escorte d'un escadron de cuirassiers [1]. A ses nouvelles instances pour voir le roi, le chancelier répond que cette entrevue ne pourra avoir lieu qu'après la fin des négociations. Comme Moltke, il craint, bien à tort, que Guillaume ne laisse ses sentiments personnels dominer les intérêts de l'Allemagne et les siens.

Vers 9 heures du matin, Moltke rencontre le roi sur le chemin de Vendresse et lui expose les conditions qu'il a imposées à Wimpffen. Guillaume les approuve et déclare en même temps qu'il ne verra l'empereur qu'après leur entière acceptation [2]. Moltke retourne ensuite à Belle-Vue. Dans l'intervalle, tous les préparatifs ont été faits pour la réouverture du feu. Par un raffinement de cruauté, conscient ou non, sous les fenêtres mêmes du château une batterie bavaroise est en position, prête à couvrir Sedan de ses obus. En outre, un officier du Grand État-major a été envoyé à Wimpffen, pour le prévenir que les hostilités reprendraient à 10 heures, dernier délai, si la capitulation n'était conclue auparavant.

1. *Mémoires de Bismarck*, I, 104-109; lettre de Bismarck citée; général von Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 154; lettre du comte von Hatzfeldt, 4 septembre, citée; de Massa, *Souvenirs et impressions 1840-1871*, *Figaro* du 17 juin 1897.

2. *État-major prussien*, II, 1291.

XXX

LA CAPITULATION

Premier conseil de guerre. — Wimpffen à Belle-Vue. — Le revers. — Protocole de la capitulation. — Deuxième conseil de guerre. — Le roi Guillaume à Belle-Vue. — Le camp de la Misère. — Wimpffen et ses troupes.

Cependant, à 6 heures du matin, a eu lieu la réunion d'un conseil de guerre convoqué par Wimpffen. Il comprend les commandants de corps d'armée, les commandants en chef de l'artillerie et du génie, les divisionnaires, un certain nombre de généraux de brigade. Wimpffen expose en premier lieu les négociations de la veille et les résultats auxquels il a pu aboutir. Il affirme que les officiers conserveront leurs armes et leurs propriétés personnelles, comme il le croit à tort. Il demande ensuite aux membres du conseil si, dans leur opinion, la lutte est encore possible. Peut-on soutenir un siège dans la place ? Peut-on essayer d'en sortir et combattre encore en rase campagne ?

Le commandant de l'artillerie déclare qu'il reste une quantité insignifiante de munitions. De même, celui du génie rend compte que la place n'est pas armée. Même si elle l'était, l'entassement des troupes sur les remparts et dans les rues est tel qu'il y aurait impossibilité absolue de servir les pièces. Dans ces conditions, la question se réduit à celle-ci : doit-on se résigner à l'anéantissement certain, sans profit, de l'armée et des habitants ?

De tout le conseil, les généraux Pellé et de Bellemare, seuls, expriment l'avis que l'on doit, « ou se défendre dans la place, ou chercher à sortir de vive force ». On leur fait observer que les vivres et munitions manquent absolument ; que l'encombrement des rues y rend toute circulation impossible ; que, dans ces conditions, le feu de l'artillerie

ennemie, déjà en position sur toutes les hauteurs, produirait un affreux carnage sans aucun résultat utile; que déboucher de Sedan serait impossible, puisque l'ennemi occupe déjà les barrières et que ses canons sont braqués sur les étroites avenues qui y conduisent. Les deux généraux, vaincus par l'évidence, se rendent à l'avis de la majorité [1].

Wimpffen, aidé du général Faure, commençait à rédiger le procès-verbal de la séance, quand, vers 9 heures, le capitaine von Zingler se présente, demandant, de la part de Moltke, quelles résolutions il a arrêtées. L'officier prussien est chargé de rappeler que l'artillerie allemande ouvrira le feu à 10 heures précises, si, d'ici là, le général n'a pas fait connaître son acceptation. A cette mise en demeure, Wimpffen répond qu'il ignore encore le résultat de l'entrevue qui a dû avoir lieu entre les deux souverains. Il désire le connaître avant de rien décider.

Zingler réplique aussitôt que l'entrevue en question ne changera rien à la situation des deux armées, qui peut être modifiée seulement par les commandants en chef. Cette discussion se prolongeant et l'officier prussien marquant une impatience croissante, Lebrun fait remarquer qu'il y a urgence et conseille à Wimpffen de se rendre au grand quartier général ennemi. D'ailleurs, Zingler déclare que, dans le cas où le général en chef persisterait dans son mutisme, il a mission de porter l'ordre d'ouvrir le feu [2].

Depuis la veille, le découragement a fait de grands progrès parmi nos troupes. Les liens de la discipline s'y relâchent d'instant en instant. « De nombreux officiers et soldats » se présentent aux avant-postes allemands pour se rendre, d'ailleurs sans succès [3].

Vers 10 heures, Wimpffen part enfin de Sedan pour Belle-

---

1. Procès-verbal du conseil de guerre, prince Bibesco, 202; général de Wimpffen, 245; général Lebrun, 160 et suiv.; général Ducrot, 68.
2. Général Lebrun, 167; *État-major prussien*, II, 1290.
3. *État-major prussien*, II, 1291.

Vue. Il y arrive en même temps que l'empereur et s'empresse de lui demander si le roi Guillaume consent à rendre moins dures les conditions posées par Moltke. Napoléon III répond qu'on ne lui a pas « laissé voir le roi »[1].

Wimpffen entre alors au château, où l'attendaient Bismarck et Moltke. Cherchant quel adoucissement il pourrait apporter au sort de l'armée, il n'a qu'une malheureuse inspiration, « relative à un point de vue tout à fait secondaire ». Des familles d'officiers « ont besoin, pour vivre, des bras et des appointements de leur chef. Si on les en prive, elles n'auront plus aucun moyen d'existence ». Ne pourrait-on pas obtenir pour les officiers « qui donneraient leur parole de ne pas servir dans cette guerre contre les Allemands » la permission de rentrer chez eux, où d'ailleurs ils se rendraient utiles, au besoin, dans des emplois civils ?

Une discussion assez vive s'élève à ce sujet. Enfin, sur l'affirmation de Wimpffen « que rien au monde ne pourrait être capable de faire manquer un officier français à sa parole d'honneur », il obtient l'insertion de cette clause, croyant, dit-il, qu'elle sera peu utilisée[2]. C'est commettre bien légèrement la faute la plus grave. Très sagement, nos règlements interdisent à l'officier de séparer son sort de celui de sa troupe[3]. Agir autrement revient à ruiner de ses propres mains les bases de la discipline et de la force morale de l'armée. Plus tard, le maréchal Baraguey d'Hilliers, président de la commission d'enquête sur les capitulations, reprochera, avec juste raison, à Wimpffen, d'avoir été le premier à faire admettre pareille clause.

1. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Wimpffen, citée par la *R. H.*, I, 1907, 150 ; général de Wimpffen, 245.

2. Conseil d'enquête sur les capitulations, déposition Wimpffen, citée par la *R. H.*, I, 1907, 151.

3. « ... Dans tous les cas, le commandant, ainsi que les officiers, ne sépareront pas leur sort de celui des soldats... » (décret du 1er mai 1812, art. 4) ; « dans une capitulation, le commandant ne se sépare jamais de ses officiers ni de ses troupes ; il partage leur sort après comme avant » (ordonnance du 3 mai 1832, art. 218) ; l'article 255, titre V, du décret du 13 octobre 1863 prescrit également aux officiers de ne jamais séparer leur sort de celui de leurs soldats.

La signature du protocole a lieu presque aussitôt, sans autre discussion (11 heures du matin)[1]. Ce douloureux sacrifice accompli, Wimpffen s'entretient avec Bismarck, qui lui parle « de la manière la plus flatteuse de notre armée » et de lui-même. Il est « on ne peut plus sensible à cette attention délicate »[2], laissant voir ainsi, jusqu'au bout, sa vanité excessive, son naïf égoïsme et le peu d'élévation de ses sentiments. Puis il se présente chez l'empereur pour lui annoncer que tout est fini. Napoléon III, les larmes aux yeux, lui prend les mains et l'embrasse, ne gardant pas rancune de ses façons de la veille.

---

1. « Entre les soussignés,

« le chef de l'état-major de S. M. le roi Guillaume, commandant en chef des armées allemandes, et

« le général commandant en chef l'armée française,

« tous deux munis des pleins pouvoirs de LL. MM. le roi Guillaume et l'empereur Napoléon,

« la convention suivante a été conclue :

« *Art. 1er*. — L'armée française placée sous les ordres du général de Wimpffen, se trouvant actuellement cernée par des forces supérieures autour de Sedan, est prisonnière de guerre.

« *Art. 2*. — Vu la valeureuse défense de cette armée, il est fait exception pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les employés supérieurs ayant rang d'officiers, qui engageront leur parole d'honneur, par écrit, de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Les officiers et employés qui acceptent ces conditions conserveront leurs armes et les objets qui leur appartiennent personnellement.

« *Art. 3*. — Toutes les autres armes, ainsi que tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux (aigles), canons, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront livrés à Sedan à une commission militaire instituée par le commandant en chef, pour être remis immédiatement au commissaire allemand.

« *Art. 4*. — La place de Sedan sera livrée ensuite dans son état actuel, et au plus tard dans la soirée du 2 septembre, à la disposition de S. M. le roi de Prusse.

« *Art. 5*. — Les officiers qui n'auront pas pris l'engagement mentionné à l'article 2, ainsi que les troupes désarmées, seront conduits rangés d'après leurs régiments ou corps et en ordre militaire. Cette mesure commencera ce 2 septembre et sera terminée le 3. Ces détachements seront conduits sur le terrain bordé par la Meuse près d'Iges, pour être remis aux commissaires allemands par leurs officiers, qui céderont alors le commandement à leurs sous-officiers.

« *Art. 6*. — Les médecins militaires, sans exception, resteront en arrière pour prendre soin des blessés.

« Fait à Frénois, le 2 septembre 1870.

« Signé : DE MOLTKE DE WIMPFFEN. »

2. Général de Wimpffen, 245.

A 2 heures du soir a lieu une deuxième séance de conseil de guerre, à laquelle assistent environ trente généraux. Wimpffen fait donner lecture du procès-verbal de la réunion précédente. Ses conclusions motivent une protestation du général Ducasse, qui n'avait pas assisté à la première séance et croit devoir évoquer le souvenir de Masséna au siège de Gênes. Un assistant a beau jeu à montrer la différence profonde des deux situations, et Ducasse n'insiste pas davantage.

Après signature du procès-verbal par les commandants de corps d'armée et les commandants en chef de l'artillerie et du génie, Wimpffen fait connaître, avec une profonde émotion, le sens des stipulations qu'il a dû accepter. On l'écoute en silence, chacun ressentant une émotion poignante à la pensée de l'affreuse situation faite à notre armée, naguère si brillante. Sans donner lecture du protocole, le général assure que les armes seront laissées aux officiers, en témoignage de la courageuse défense opposée par nos troupes. Malheureusement, il n'en est rien et, seuls, ceux qui signeront le *revers* [1] auront à bénéficier de cette faveur. Wimpffen ajoute qu'il a cru devoir accepter la libération des officiers qui s'engageraient à ne plus servir pendant la durée de la guerre.

Ce n'est pas sans soulever des protestations. Les généraux Lebrun, Dejean, Ducrot expriment la surprise que leur cause une stipulation aussi contraire aux règlements qu'au sens intime du devoir. Lebrun espère qu'aucun officier ne se trouvera pour ne point partager le sort de sa troupe. Mais le mal est maintenant sans remède [2].

Vers midi, le roi Guillaume, resté sur une hauteur en vue de Sedan, voit arriver Bismarck et Moltke porteurs du pro-

---

1. Voir les deux modèles de cet engagement *Histoire de l'armée de Châlons par un volontaire de l'armée du Rhin*, 178. Un trop grand nombre d'officiers signèrent le revers, mais ils furent très inégalement répartis : à la division Conseil-Dumesnil, deux officiers seulement dont un officier supérieur prirent ce coupable engagement (Notes du capitaine Mulotte, *R. H.*, IV, 1906, 189).
2. Général Lebrun, 169, 170 ; *R. H.*, I, 1907, 154.

tocole de la capitulation. Après avoir entendu leurs rapports, il part pour Belle-Vue à 2 heures seulement. Son impérial prisonnier va au-devant de lui, dans une vérandah attenante à sa chambre et où ils entrent en même temps. Leur émotion est profonde. Le roi lui tend la main, avec ces mots : « Sire, le sort des armes a décidé entre nous, mais il m'est bien pénible de revoir V. M. dans cette situation ! » Napoléon III demande alors quelle décision a été prise le concernant. Guillaume lui propose comme résidence le château de Wilhelmshöhe, qu'il accepte. Il obtient de traverser la Belgique et non le territoire français pour s'y rendre ; il pourra emmener avec lui une partie de son entourage. Puis il s'exprime avec éloges sur le compte de l'armée allemande, en particulier sur l'artillerie, « qui n'a pas son égale », et croit devoir blâmer l'indiscipline de notre armée. Au moment de le quitter, le roi dit qu'il pense assez le connaître pour être persuadé qu'il n'a pas voulu la guerre et qu'il y a été contraint. « Vous avez parfaitement raison, répond Napoléon III, mais l'opinion publique m'y a forcé. — L'opinion publique forcée par le ministère, reprend Guillaume ; dès l'apparition de ce cabinet, j'ai senti que le changement de système ainsi affirmé ne tournerait pas à l'avantage du gouvernement. » L'empereur approuve, en haussant les épaules [1]. Au bout de vingt-cinq minutes, les deux souverains se séparent. Les yeux de Napoléon III sont remplis de grosses larmes. Il parvient néanmoins à se contenir en donnant audience à Bismarck. Quant à Guillaume, il part pour l'inspection triomphale des deux armées concentrées sous Sedan. De 3h 30 à 8h 30 du soir, c'est une suite ininterrompue d'ovations de la part de ses troupes [2]. L'empereur partira le lendemain pour Bouillon, en cherchant à se dissimuler aux regards. Il n'atteindra pas la frontière, tou-

1. Lettre du roi Guillaume à la reine Augusta, 3 septembre, Oncken, 206 ; lettre de l'empereur à l'impératrice, 2 septembre, F. Giraudeau, 421.

2. Lettre du roi citée ; *Mémoires de Bismarck*, I, 109 ; général prince de La Moskowa, *loc. cit.*, 967 ; lettre du comte von Hatzfeldt, 4 septembre, citée ; L. Schneider, II, 234 ; Oncken, 151.

tefois, sans avoir entendu les imprécations de quelques-uns de nos soldats prisonniers[1]. Pourtant, il n'a contribué en rien aux événements qui ont directement provoqué la catastrophe du 1er septembre. Mais sa responsabilité est lourde dans leurs causes initiales, et d'ailleurs, pour des esprits simples, comment expliquer autrement que par la trahison tant d'absurdités commises dans le mouvement de l'armée ?

Durant l'après-midi du 2 septembre, les états-majors se sont efforcés, sur l'ordre de Wimpffen, de rétablir un peu d'ordre dans Sedan. La confusion y est extrême; corps d'armée, troupes de toutes armes forment « un pêle-mêle sans nom »[2]. « Dans sa commisération pour nos soldats, la bonne population de Sedan leur avait ouvert toutes grandes les portes de ses caves, et... beaucoup en avaient abusé jusqu'à perdre complètement la raison[3]. » Un quartier de la ville est assigné à chaque corps d'armée et l'infanterie y dépose ses armes; l'artillerie doit conduire son matériel près de Glaire[4]. Cette opération douloureuse ne se fait pas sans mécomptes pour nos vainqueurs. Sans craindre ses représailles, nos soldats détruisent leurs armes, lacèrent et brûlent les drapeaux. Les rues sont jonchées de débris[5].

C'est dans l'étroite presqu'île d'Iges, au nord-ouest de Sedan, que Moltke fait conduire les prisonniers. Fermée au sud par le canal de Glaire, elle est d'une surveillance très facile; mais les Allemands ne s'inquiètent pas des besoins matériels de la multitude qui y est enfermée. Sans abris, sans paille ni bois, exposés par surcroît à des pluies torrentielles qui commençent le 3 pour durer plusieurs jours, ils n'ont guère à manger que les pommes de terre ramassées

1. De Massa, *Figaro* du 18 juin 1897.
2. Journal des opérations du 1er corps, cité par la *R. H.*, I, 1907, 155.
3. Général Lebrun, 176.
4. Journal du 1er corps, *loc. cit.*
5. Général Bonie, 144. D'après M. de Massa, c'est le capitaine Pierron, officier d'ordonnance de l'empereur, qui prit l'initiative de réclamer la destruction des drapeaux avant la fin des pourparlers (*loc. cit.*).

dans les champs et la viande saignante arrachée aux cadavres de chevaux. « Cherchez et inventez tout ce que la misère peut avoir de plus répugnant, de plus malsain et de plus hideux, vous n'arriverez encore qu'à une pâle copie des privations qui ont été imposées » à nos troupes. Elles souffrent autant de la soif que de la faim et du froid. La Meuse est corrompue par des cadavres sans nombre. « Dix mille chevaux » restaient à la cavalerie. Pour ne point les laisser à l'ennemi, on leur rend la liberté. Par bandes, ils font des courses folles dans toutes les directions. Faute de nourriture, ils deviennent furieux, se battent, se déchirent. Quand ils courent à la Meuse pour s'abreuver, leur allure est si rapide que les premiers, culbutés par les suivants, tombent dans la rivière où ils se noient, l'empoisonnant encore davantage[1]. Le souvenir de ce « camp de la Misère » restera parmi les plus funèbres de la campagne.

Le général de Wimpffen croit devoir abandonner son armée dès le 4 septembre, pour aller à Stuttgart où il a obtenu de rejoindre une partie de sa famille. En procédant ainsi, en sollicitant pour lui-même les faveurs de l'ennemi, cet homme achève de caractériser le rôle qu'il a joué depuis le matin du 1er septembre[2]. Sa proclamation, ampoulée et vide, n'y change rien[3]. Les autres commandants de corps d'armée, notamment Lebrun et Ducrot, comprennent mieux leurs devoirs et s'efforcent d'adoucir les souffrances de leurs compagnons d'adversité. Du 5 au 14 septembre, l'évacuation s'opère lentement, par convois de 2,000 hommes mis en marche sur Pont-à-Mousson. Les officiers subalternes, réunis par groupes de 300 ou 400, sont traités avec aussi peu de ménagements que leurs soldats. « Parqués chaque nuit dans une prairie ou dans un champ, sans abri, sans

1. Général Bonie, 144; première note du général Ducrot, *R. H.*, III, 1906, 415; le même, *op. cit.*, 114; prince Bibesco, 178; général Lebrun, 175-179; *De Frœschwiller à Sedan*, 92; Dr Merchie, 100; G. Bastard, 287-296.

2. *Moltkes Korrespondenz*, I, III, I, 273, lettre à Bernhardi, 4 septembre, au sujet des faveurs spéciales consenties à Wimpffen; rapport Wimpffen du 5 septembre; général de Wimpffen, 254-258; général Lebrun, 176.

3. Voir le texte, général de Wimpffen, 252.

couverture, après avoir reçu une nourriture insuffisante », ils sont « parfois malmenés par leur escorte de la manière la plus odieuse » [1]. Combien des malheureux qui se traînent ainsi lentement, sous les insultes et sous les coups, sur les routes des Ardennes et de la Meuse, ne résisteront pas à la dure captivité qui les attend en Allemagne ! Mieux eût valu pour eux la mort du champ de bataille.

1. Journal du 1er corps, cité par la *R. H.*, I, 1907, 156.

XXXI

RÉFLEXIONS FINALES

Pertes des deux armées. — Effectifs. — Le mouvement sur Montmédy. — Hésitations du maréchal. — La retraite sur Mézières. — La trouée sur Carignan. — Le commandement français. — Les troupes. — Les conséquences à tirer de leur attitude.

Les pertes des armées allemandes, le 1er septembre, représentent un total de 465 officiers et 8,459 hommes de troupe. Les nôtres, beaucoup moins exactement connues, seraient d'environ 798 officiers et 10,000 hommes tués ou blessés[1]; en outre, 21,000 prisonniers non blessés ont été faits sur le champ de bataille; 83,000 sont conduits à la presqu'île d'Iges; 3,000 sont désarmés en Belgique[2]. L'ennemi fait un immense butin : 1 aigle et 2 drapeaux (fanions?), 419 pièces de campagne ou mitrailleuses, 139 pièces de place ou de siège, 1,072 voitures de toute nature, 66,000 fusils, 6,000 chevaux encore utilisables.

Les Allemands ont mis en ligne 186 bataillons, 177 escadrons, 117 batteries, au total 128,246 fusils, 20,110 sabres et 695 canons[3]. Quant à notre effectif, il est impossible de le déterminer exactement, mais on peut admettre qu'il atteint de 120,000 à 130,000 rationnaires, les non-combattants et la garnison de Sedan compris.

---

1. Voir le détail aux Annexes.

2. L'État-major prussien, II, 1294, porte à 3,000 le nombre des tués et à 14,000 celui des blessés. Nous avons adopté les chiffres de la *R. H.*, bien qu'inexacts, parce qu'ils présentent encore plus de garanties d'exactitude que ceux de la relation prussienne.

3. État-major prussien, *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, XII, 825-830; le général de Wimpffen (p. 192) évalue nos combattants à 70,000 au plus; le colonel Mulotte (Notes, *R. H.*, IV, 1906, 182) à 80,000; le rapport Wimpffen du 12 septembre (*op. cit.*, 263) à 65,000; mais ces évaluations paraissent toutes trop faibles, si l'on tient compte des troupes *présentes* sur le champ de bataille. Beaucoup ne furent pas engagées réellement.

Ce grand désastre est la conséquence normale, obligée, du mouvement sur Montmédy tel qu'il a été conduit. Nous avons dit combien il est peu judicieux, dans les circonstances où nous sommes placés en août 1870. Napoléon III n'est pas le dernier à l'apprécier sévèrement : « Nous avons fait une marche contraire à tous les principes et au sens commun. Cela devait amener une catastrophe[1]... »

Une opération de cette nature, entreprise entre trois armées allemandes disposant d'une écrasante supériorité numérique, serait, dans tous les cas, d'une exécution très délicate et impliquerait de grands risques. Confiée à une armée improvisée et mal conduite, elle constitue la pire des imprudences.

D'ailleurs, le maréchal ne s'y résigne que malgré lui. A plusieurs reprises, il est sur le point d'y renoncer, obéissant à l'instinct qui lui montre le salut uniquement dans la retraite vers Paris ou dans le Nord. C'est la volonté obstinée de la régente et de Palikao qui l'oblige à continuer vers l'est, non sans des hésitations et des retards dont certains auraient dû être évités. Mais il paraît surtout préoccupé d'éviter le contact de l'ennemi ; il décrit ainsi des détours qui permettent aux Allemands de le gagner de vitesse, de le battre à Beaumont, sur la rive ouest de la Meuse, ce que Moltke n'espérait pas au début, et finalement de l'investir sous Sedan.

Cette bataille du 30 août est le dernier avertissement que lui réserve la fortune, qui l'a tant favorisé. Pour tout homme de sens, une armée surprise dans ces conditions, au passage de la Meuse, par un ennemi que tout indique supérieur en nombre, n'aurait d'autre ressource qu'une retraite immédiate, devant lui permettre de se reconstituer, de se renforcer, de chercher des points d'appui ou de manœuvres. Mac-Mahon imagine de s'abriter sous Sedan, un nid à bombes, sans aucune valeur défensive. Il s'y attarde, en

1. Lettre à l'impératrice, 2 septembre, citée. Dans une lettre du 3, il écrit : « Notre marche était le comble de l'imprudence et, de plus, elle a été très mal dirigée » (F. Giraudeau, 421).

raison de la fatigue des troupes, sans rien faire pour assurer leur retraite. Il occupe les positions les moins judicieuses, sur un front beaucoup trop restreint ; ce n'est pas une bataille à armes égales que les Allemands livreront le 1er septembre, c'est une « battue » qu'ils feront, suivant le mot de Waldersee[1]. Jamais, on peut le dire, général en chef n'a montré une plus grande impéritie dans la disposition de ses troupes.

La retraite sur Mézières, entamée le soir du 31 et continuée de nuit, aurait certainement permis de sauver une importante fraction, sinon la totalité de l'armée[2]. Il est déjà trop tard quand Ducrot prend le commandement. D'ailleurs, il convient de le répéter, ce n'est pas cette retraite que prescrit alors le général, c'est la concentration préliminaire sur le front Calvaire d'Illy—Fleigneux. Elle n'eût pas empêché les Allemands de nous fermer toute issue à travers les bois vers Mézières. En revanche, si elle avait pu s'exécuter malgré le contact immédiat de l'ennemi, elle aurait permis à l'armée de combattre adossée à la frontière belge, dans des conditions moins défavorables, et, après un échec inévitable, d'échapper en grande partie à la captivité par une retraite en pays neutre. Quoi qu'il en soit, seuls de tous les généraux occupant une situation en vue à l'armée de Châlons, Ducrot et Douay prévoient la manœuvre enveloppante de l'ennemi ; le premier a l'intuition des moyens d'y parer, sans que les circonstances lui permettent de les mettre à exécution.

Quant à la trouée sur Carignan et Montmédy, nous avons dit ce qu'il convient d'en penser. Impraticable le 30 août, elle l'est encore bien davantage le 1er septembre, quand deux corps d'armée, soutenus par un troisième, tiennent l'intervalle de la Chiers à la frontière. En admettant que, par impossible, nous puissions enfoncer leur ligne et atteindre Carignan, ce serait avec des munitions très réduites,

---

1. Cité par le général Ambert, II, 27 ; Waldersee s'exprima ainsi, le matin à 5 heures, en s'adressant au roi, qui sourit d'un air approbateur.
2. Avis du Conseil d'enquête sur les capitulations, général Ambert, I, 497.

sans vivres de réserve. L'armée, si lourde, si lente à se mouvoir, serait fatalement rejointe par la III[e] armée et par les débris de la IV[e]. Au lieu de capituler à Sedan, elle succomberait en rase campagne. La conception de Wimpffen n'est donc pas justifiée par les circonstances[1]. Son intervention tardive et maladroite a précipité le désastre final.

La part du commandement est écrasante dans cette catastrophe, surtout aux échelons les plus élevés. Ni le commandant en chef, ni les commandants de corps d'armée n'ont une notion suffisante des nécessités de la guerre. Leur ignorance tactique et stratégique éclate dans les mouvements les plus simples. C'est ainsi que Ducrot, avec une idée juste, prend de déplorables mesures d'exécution[2]. La faute en est, non aux hommes qui en valent d'autres et dont la plupart montrent une bravoure héroïque[3], mais au système d'éducation et d'instruction en vigueur dans notre armée. Comment les généraux pourraient-ils exécuter ce qu'ils n'ont jamais appris ? Ils en sont encore à la manœuvre du camp de Châlons et au funeste « Débrouillez-vous ! » des guerres d'Afrique.

D'ailleurs, il faut bien dire que nos troupes, atteintes dans leur moral par leurs défaites antérieures, par une longue retraite pitoyablement conduite, se rendant compte, encore qu'imparfaitement, des erreurs, des incertitudes de la direction, nos troupes sont loin de combattre comme jadis en Crimée, en Italie, au Mexique ou ainsi que naguère à Frœschwiller, à Spicheren et à Saint-Privat. Certaines, mal commandées sans doute, montrent la plus grande faiblesse[4]. Mais, ce qui prouve que l'influence personnelle des chefs entre pour beaucoup dans leur attitude, c'est que

1. Avis du Conseil d'enquête cité ; prince Hohenlohe, *Lettres sur la Stratégie*, II, 394. Sortir par Torcy présentait des difficultés spéciales, en raison de l'étroitesse du débouché. On ne paraît pas en avoir envisagé la possibilité le 1er septembre. Voir, à ce sujet, la *R. H.*, I, 1907, 158 ; général Canonge, II, 134 ; A. Duquet, *Encore la retraite à Sedan*, 77 ; le même, *La Victoire à Sedan*, 105, 241.

2. Prince Hohenlohe, 328.

3. Vingt-neuf généraux furent tués ou blessés à Sedan.

4. De Narcy, 246, 304 ; *De Frœschwiller à Sedan*, 86, etc.

d'autres, à côté d'elles, font preuve, jusqu'au bout, de discipline et même d'entrain[1].

L'artillerie, en particulier, sait se sacrifier noblement pour les armes sœurs. Elle montre beaucoup plus d'initiative et d'élan que dans les combats antérieurs. En plusieurs endroits, ses mitrailleuses jouent un rôle des plus sérieux. Quant à la cavalerie, il n'y a rien à ajouter au récit de ses charges héroïques : elles sont assez éloquentes par elles-mêmes.

Si l'on va donc au fond des choses, malgré l'étendue sans précédent du désastre de Sedan, malgré l'effondrement complet qui en résulte pour la puissance militaire du pays, l'étude attentive des faits montre que les qualités guerrières du soldat subsistent intactes. Bien conduit, entre les mains d'un chef qui saurait lui épargner les fatigues inutiles et le pourvoir du nécessaire, il pourrait encore faire de grandes choses. Mais il faut pour cela que la flamme du patriotisme ne soit pas éteinte en lui ; il faut qu'il ait foi dans la capacité et le caractère du général ; il faut qu'il se sente conduit vers un but précis et tangible, par les procédés les plus rapides et les plus sûrs. C'est ce qui a manqué, d'une façon absolue, à la malheureuse armée de Châlons. Elle a succombé victime de son commandant en chef plus encore que de l'ennemi.

1. Rapport Kampf, Souvenirs Faulte de Vanteaux, *R. H.*, III, 1906, 736, 737 ; Rapport Liébert ; lettre du même, 12 mai 1872 ; Historiques du 6e chasseurs à pied et du 5e de ligne, *ibid.*, IV, 1906, 205, 206, 208, 210, 211, 212, 214 ; Rapport Callac, 2 septembre, Historique du 52e, *ibid.*, 224, 226 ; Historique du 4e hussards, *ibid.*, 247 ; Rapport Liégeard, *ibid.*, 252 ; Journal de la brigade Marquisan, *ibid.*, 429 ; Historique du 4e bataillon du 64e, *ibid.*, 432 ; Historique de la 4e batterie du 11e, *ibid.*, 436 ; Rapport Brice, 3 septembre, *ibid.*, 540, etc.

ANNEXE 1.

ATTAQUE BRUSQUÉE CONTRE TOUL

(16 août 1870).

LES PERTES ALLEMANDES[1]

7e DIVISION D'INFANTERIE (Schwarzhoff).

14e brigade (Zychlinski).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
7e régiment. . .	2	4	»	6	20	44	5	69
3e régiment. . .	4	5	»	9	24	81	4	109
e dragons. . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
re abth. à pied du 4e rég. d'art. .	»	1	»	1	»	1	»	1
e compagnie de pionniers . . .	»	1	»	1	»	2	»	2
Totaux . . .	6	11	»	17	44	129	9	182

lus 1 médecin blessé ; 14 chevaux hors de combat.

1. *État-major prussien*, Annexes, I, 181.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE CHALONS[1]

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

Commandant en chef: maréchal DE MAC-MAHON, duc de Magenta.
Chef d'état-major général: général de brigade Faure.
Commandant l'artillerie: général de division Forgeot.
Commandant le génie: général de division Dejean.
Intendant général: intendant général Uhrich.

1er CORPS D'ARMÉE[2]

Commandant en chef: général de division DUCROT.
Chef d'état-major général: colonel Robert.
Commandant l'artillerie: général de brigade Joly-Frigola.
Commandant le génie: N.
Intendant: intendant militaire de Séganville.
Prévôt: chef d'escadron de gendarmerie Flambart-Delanos.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de brigade WOLFF.
Chef d'état-major: lieutenant-colonel d'état-major Levisse de Montigny.
Commandant l'artillerie: lieutenant-colonel Lecœuvre.
Commandant le génie: chef de bataillon Barillon.
Sous-intendant militaire: Rodet.

1re brigade (sept bataillons).

Général WOLFF.
13e bataillon de chasseurs.
18e de ligne.
96e de ligne.

---

1. D'après la *R. H.*, II, 1905, 516 et un grand nombre de documents.
2. Voir notre tome II, p. 415. Le quartier impérial comprend en outre deux pelotons de l'escadron des Cent-gardes, un détachement de gendarmerie d'élite et le 5e escadron des Guides ; le 3e bataillon du 3e grenadiers est rattaché à la division Lartigue. L'escorte du maréchal est constituée par le 4e escadron du 6e lanciers.

2e brigade (six bataillons).

Général DE POSTIS DU HOULBEC.

45e de ligne.
1er zouaves.

Artillerie : 7e et 8e [1] (à balles) batteries du *9e régiment.*
Génie : 3e compagnie de sapeurs du *1er régiment.*

Total : 13 bataillons, 2 batteries, 1 compagnie du génie.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division PELLÉ.

Chef d'état-major : N.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Cauvet.
Commandant le génie : chef de bataillon Dhombres.
Sous-intendant militaire : Greil.

1re brigade (six bataillons).

Général PELLETIER DE MONTMARIE.

16e bataillon de chasseurs.
50e de ligne.
74e de ligne (2 bataillons, le 3e a été pris à Wissembourg).

2e brigade (six bataillons).

Général GANDIL.

78e de ligne.
1er tirailleurs [2].

Artillerie : 5e, 6e, 9e (à balles) batteries du *12e régiment.*
Génie : 8e compagnie de sapeurs du *1er régiment.*

Total : 12 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division L'HÉRILLER.

Chef d'état-major : colonel d'état-major Morel.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Cheguillaume.
Commandant le génie : chef de bataillon Lanty.
Sous-intendant militaire : Bruyère.

---

1. La 6e batterie du 9e régiment, à peu près détruite à Frœschwiller, n'a pas été réorganisée.

2. A dater du 29 août, le *1er régiment de marche* est rattaché à cette brigade, fort affaiblie à Frœschwiller.

1re brigade (sept bataillons).

Général Carteret-Trécourt.

8e bataillon de chasseurs.
36e de ligne.
2e zouaves.

2e brigade (six bataillons).

Général Lefebvre.

48e de ligne.
2e tirailleurs.

Artillerie : 5e, 6, 9e (à balles) batteries du *12e régiment.*
Génie : 9e compagnie de sapeurs du *1er régiment.*

Total : 13 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie[1].

4e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division de Lartigue.

Chef d'état-major : colonel d'état-major d'Andigné.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Lamandé.
Commandant le génie : N.
Sous-intendant militaire : Coulombeix.

1re brigade (sept bataillons).

Général Fraboulet de Kerléadec.

1er bataillon de chasseurs.
56e de ligne.
3e zouaves.

2e brigade (trois bataillons).

Général Carrey de Bellemare.

3e tirailleurs[2].

Artillerie : 7e, 10e (à balles), 11e batteries du *12e régiment.*
Génie : 13e compagnie de sapeurs du *1er régiment.*

Total : 10 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

---

1. Au cours de la marche sur Montmédy, le 1er bataillon des francs-tireurs *dits* Lafon-Mocquard est rattaché à la 2e brigade (27 août). D'après Dick de Lonlay, I, 282, il compte 432 décorés ou médaillés.

2. Le 87e de ligne est dans Strasbourg ; le 2e régiment de marche le remplace à dater du 29 août ; le 3e bataillon du 3e grenadiers de la Garde, qui a suivi l'empereur à l'armée de Châlons, est aussi rattaché à cette brigade, mais ne combat pas avec elle à Sedan.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de brigade Michel.

Chef d'état-major : chef d'escadron d'état-major Régnier (P. A.).

Sous-intendant militaire : Iratsoquy.

1re brigade (dix escadrons).

Général de Septeuil.

3e hussards.
11e chasseurs.

2e brigade (huit escadrons).

Général de Nansouty.

2e lanciers.
6e lanciers [1].

3e brigade (huit escadrons).

Colonel Perrot.

10e dragons.
8e cuirassiers.

Total : 26 escadrons.

RÉSERVE D'ARTILLERIE ET PARC (huit batteries).

Colonel de Vassart.

11e et 12e batteries (12) du *6e régiment.*
5e et 11e batteries (4) du *9e régiment.*
1re, 2e, 3e, 4e batteries du *20e régiment à cheval.*
3e compagnie de pontonniers (16e régiment).

Total : 8 batteries, 1 compagnie de pontonniers.

RÉSERVE DU GÉNIE

2e compagnie de mineurs du *1er régiment.*
1/2 de la 1re compagnie de sapeurs du *1er régiment.*
Détachement de sapeurs-conducteurs du *1er régiment.*

Total général pour le 1er corps : 48 bataillons, 19 batteries dont 2 de 12 et 4 de canons à balles, 26 escadrons, 6 compagnies et demie du génie ou de pontonniers.

---

1. Le 4e escadron du 6e lanciers forme l'escorte du maréchal ; les 1er et 3e escadrons ont été à peu près détruits à Frœschwiller.

5e CORPS D'ARMÉE[1]

Commandant en chef : général de division comte DE FAILLY ; puis (31 août) général de division DE WIMPFFEN.

Chef d'état-major général : général de brigade Besson.
Commandant l'artillerie : général de brigade Liédot.
Commandant le génie : colonel Veye *dit* Chareton.
Intendant militaire : Lévy.
Prévôt : chef d'escadron de gendarmerie Bellissime.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division GOZE.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel d'état-major Clappier.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Rolland.
Commandant le génie : chef de bataillon Merlin (A.).
Sous-intendant militaire : Bassignet.

1re brigade (sept bataillons).

Général SAURIN.

4e bataillon de chasseurs.
11e de ligne.
46e de ligne.

2e brigade (cinq bataillons).

Général NICOLAS-NICOLAS.

61e de ligne.
86e de ligne[2].

Artillerie : 5e, 6e, 7e (à balles) batteries du *6e régiment.*
Génie : 6e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 12 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division DE L'ABADIE D'AYDREIN.

Chef d'état-major : colonel d'état-major Beaudoin.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Peureux de Boureulle.
Commandant le génie : chef de bataillon Heydt.
Sous-intendant militaire : Ligneau.

---

1. Voir notre tome II, p. 439.
2. Le 2e bataillon du 86e est resté à Bitche.

2e brigade [1] **(six bataillons).**

Général de Maussion; puis (27 août) colonel Kampf, du 49e.
49e de ligne.
88e de ligne.

Artillerie : 5e (à balles), 8e batteries du *2e régiment* [2].
Génie : 14e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 6 bataillons, 2 batteries, 1 compagnie du génie.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division Guyot de Lespart.
Chef d'état-major : colonel d'état-major Lambert.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Montel.
Commandant le génie : chef de bataillon Hugon.
Sous-intendant militaire : Galler.

1re brigade (sept bataillons).

Général Abbatucci.
19e bataillon de chasseurs.
27e de ligne.
30e de ligne.

2e brigade (six bataillons).

Général de Fontanges.
17e de ligne.
68e de ligne.

Artillerie : 9e (à balles), 11e, 12e batteries du *2e régiment.*
Génie : 14e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 13 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de division Brahaut.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel d'état-major Pujade.
Sous-intendant militaire : Demange.

---

1. La 1re brigade (Lapasset) est restée sous Metz pour être rattachée au 2e corps.
2. La 7e batterie du 2e régiment est restée sous Metz avec la brigade Lapasset.

1re brigade (huit escadrons).

Général DE BERNIS.

5e hussards (5e escadron à l'armée de Metz).

12e chasseurs (le 1er escadron serait à l'armée de Metz, d'après la *R. H.*, II, 1905, 519).

2e brigade (quatre escadrons).

Général SIMON DE LA MORTIÈRE.

5e lanciers (le 3e lanciers est à l'armée de Metz, brigade Lapasset).

Total : 12 escadrons.

RÉSERVE ET PARC D'ARTILLERIE (six batteries).

6e et 10e batteries (4) du *2e régiment.*
11e batterie du *10e* (12) et 11e du *14e régiment* (12).
5e et 6e batteries du *20e régiment à cheval.*
5e compagnie de *pontonniers* (16e régiment).

Total : 6 batteries, 1 compagnie de pontonniers.

RÉSERVE DU GÉNIE

5e compagnie de sapeurs et détachement de sapeurs-conducteurs du *2e régiment.*

Total général pour le 5e corps : 31 bataillons, 14 batteries, 12 escadrons, 5 compagnies du génie ou de pontonniers.

7e CORPS D'ARMÉE [1]

Commandant en chef: général de division FÉLIX DOUAY.
Chef d'état-major général: général de brigade Renson.
Commandant l'artillerie: général de brigade Liégeard.
Commandant le génie: général de brigade Doutrelaine.
Intendant militaire: Largillier.
Prévôt: chef d'escadron de gendarmerie Mény.

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division CONSEIL-DUMESNIL.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel d'état-major Sumpt.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Guillemin.
Commandant le génie : N.
Sous-intendant militaire : Malet (P. H. V.).

---

1. Voir notre tome II, p. 452.

1re brigade (sept bataillons).

Général LENORMAND DE BRETTEVILLE.

17e bataillon de chasseurs.
3e de ligne.
21e de ligne.

2e brigade (six bataillons).

Général CHAGRIN DE SAINT-HILAIRE.

47e de ligne.
99e de ligne.

Artillerie : 5e, 6e, 11e (à balles) batteries du *7e régiment.*
Génie : 2e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 13 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division LIÉBERT.

Chef d'état-major : colonel d'état-major DE LINAGE.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Clouzet.
Commandant le génie : chef de bataillon Dormont.
Sous-intendant militaire : Lemaître.

1re brigade (sept bataillons).

Général GUIOMAR.

6e bataillon de chasseurs.
5e de ligne.
37e de ligne.

2e brigade (six bataillons).

Général DE LA BASTIDE.

53e de ligne.
89e de ligne.

Artillerie : 8e, 9e, 12e (à balles) batteries du *7e régiment.*
Génie : 3e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 13 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division DUMONT.

Chef d'état-major : lieutenant-colonel Duval.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Bonnin.
Commandant le génie : chef de bataillon Hélie.
Sous-intendant militaire : Legros.

1re brigade (six bataillons).

Général Bordas.

52e de ligne.
72e de ligne.

2e brigade (six bataillons).

Général Bittard des Portes.

82e de ligne.
83e de ligne.

Artillerie : 8e, 9e, 10e (à balles) batteries du *6e régiment.*
Génie : 4e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 12 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

DIVISION DE CAVALERIE

Général de division baron Ameil.

Chef d'état-major : chef d'escadron d'état-major Boquet (*par intérim*).
Sous-intendant militaire : Roux.

1re brigade (treize escadrons).

Général Cambriel.

4e hussards.
4e lanciers.
8e lanciers [1].

Total : 13 escadrons.

RÉSERVE ET PARC D'ARTILLERIE (six batteries).

7e et 10e batteries (12) du *7e régiment.*
8e et 12e batteries du *12e régiment.*
3e et 4e batteries du *19e régiment à cheval.*
7e compagnie de *pontonniers.*

Total : 6 batteries, 1 compagnie de pontonniers.

RÉSERVE DU GÉNIE

12e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*
Détachement de sapeurs-conducteurs du *1er régiment.*

Total pour le 7e corps : 38 bataillons, 15 batteries, 13 escadrons, 5 compagnies du génie ou de pontonniers.

---

1. La 2e brigade ne peut rejoindre le 7e corps ; elle sera rattachée au 13e corps, puis à l'armée de la Loire.

12e CORPS D'ARMÉE

Commandant en chef : général de division TROCHU, puis LEBRUN.

Aide de camp : capitaine d'état-major Croissandeau.

Officiers d'ordonnance : capitaine des dragons de la Garde Martin ; lieutenant d'état-major de Lestapis ; lieutenant de chasseurs à cheval de Bergues Saint-Winock ; sous-lieutenant de cuirassiers de Seroux.

Chef d'état-major général : général de brigade Gresley.

Sous-chef d'état-major général : chef d'escadron d'état-major Smet.

Chefs d'escadron d'état-major Lucas, de L'Église ; capitaines d'état-major Lelorrain, de Chabannes, Tugnot de Lanoye ; lieutenant d'état-major de Contenson.

Commandant l'artillerie : général de division de Labastie [1].

Aide de camp : capitaine Magon de La Villehuchet.

Chef d'état-major : colonel de Lapeyrouse.

Chefs d'escadron Noiron, Tardif de Moidrey ; capitaines Olivier, Demimuid, Juliard.

Commandant le génie : général de division Ducasse [2].

Aide de camp : capitaine Segretain.

Chef d'état-major : colonel Duval.

Capitaines Morellet, Varaigne, Riondel, Jourdan, Arvers, Bourras.

Intendant militaire : Rossi.

Sous-intendant militaire Heuillet ; adjoint Légues.

Prévôt du corps d'armée : chef d'escadron de gendarmerie Lubet.

Médecin en chef : N.

Payeur principal : N.

Aumônier : N.

Pasteur : N.

---

1. Commandant l'artillerie du 6e corps ; ne peut arriver à Metz et prend le commandement de l'artillerie du 12e corps, réunie à celle du 6e corps qu'il a sous ses ordres ; le général de brigade d'Ouvrier de Villegly commande directement celle du 12e corps.

2. Commandait le génie du 6e corps ; ne peut arriver à Metz et prend le commandement du génie du 12e corps ; le général de brigade Cadart, qui commandait le génie du 12e corps avant son arrivée, exerce en quelque sorte les fonctions de commandant en second, aussi inutiles que celles du commandant *en premier.*

1re DIVISION D'INFANTERIE

Général de division GRANDCHAMP.

Aide de camp : capitaine d'état-major Michel.
Chef d'état-major : colonel d'état-major Mircher.
Capitaines d'état-major N... et N...
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel de Rollepot.
Commandant le génie : chef de bataillon Bourgeois.
Sous-intendant militaire : Birouste.
Prévôt : Capitaine de gendarmerie Littaut.

1re brigade (six bataillons).

Général CAMBRIELS.

Deux compagnies (les 7e) des *1er et 2e bataillons de chasseurs :* capitaine Faye.
22e de ligne : colonel N.
34e de ligne : colonel Hervé.

2e brigade (six bataillons).

Général DE VILLENEUVE (à dater du 25 août).

58e de ligne : colonel Dulyon de Rochefort.
79e de ligne : colonel Bressolles.

Artillerie : chef d'escadron Charron, 3e et 4e batteries du *15e régiment ;* 4e (à balles) du *4e régiment.*
Génie : 5e compagnie de sapeurs du *3e régiment.*

Total : 12 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

2e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division BLANCHARD, puis MAISSIAT (du cadre de réserve), puis LACRETELLE.

Officier d'ordonnance : lieutenant Darolles.
Chef d'état-major : chef d'escadron d'état-major Déaddé.
Capitaines d'état-major Berguet, Godelier.
Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel de Colcomb.
Commandant le génie : chef de bataillon Foucault.
Sous-intendant militaire : adjoint de 1re classe Péron.
Prévôt : lieutenant de gendarmerie Ricaux.

1re brigade[1] (six bataillons).

Général MORAND.

Deux compagnies (les 7e) des *17e et 20e bataillons de chasseurs.*
1er régiment de marche (4es bataillons des 1er, 6e, 7e de ligne): colonel Lecomte.
2e régiment de marche (4es bataillons des 8e, 24e, 33e de ligne): lieutenant-colonel Guyot de Leuchey.

2e brigade (six bataillons).

Général MARQUISAN.

3e régiment de marche (4es bataillons des 40e, 62e, 64e[2] de ligne) : lieutenant-colonel Bernier.
4e régiment de marche (4es bataillons des 65e, 91e, 94e de ligne) : lieutenant-colonel Chauchard.

3e brigade (neuf bataillons)[3].

Général LOUVENT (promu le 25 août).
14e de ligne: colonel Louvent, puis lieutenant-colonel Doussot.
20e de ligne : colonel Louveau de La Guigneraye.
31e de ligne : colonel Sautereau.

Artillerie : chef d'escadron Jannisson, 3e et 4e batteries du *7e régiment,* 4e (à balles) du *11e régiment,* 10e (à balles) et 11e du *8e régiment*[4].
Génie : 7e compagnie de sapeurs du *1er régiment.*
Total : 21 bataillons, 5 batteries, 1 compagnie du génie.

3e DIVISION D'INFANTERIE

Général de division DE VASSOIGNE.
Aide de camp : capitaine Bichot.
Officiers d'ordonnance : capitaines Gouvy, Chanu ; lieutenant Gaufredy (43e de ligne).
Chef d'état-major : colonel de Trentinian.
Sous-chef d'état-major : chef de bataillon Lambert.
Capitaine Wendling ; lieutenant Douglas.

---

1. Cette brigade est dissoute le 29 août et ses éléments sont versés au 1er corps. (Voir *suprà*, p. 710).
2. Le bataillon du 64e ne rejoint que le 25 août, à Rethel.
3. Cette brigade comprend les fractions de la division Bisson (6e corps) qui ne purent atteindre Metz.
4. Ces deux batteries appartenant à la division Bisson (6e corps).

Commandant l'artillerie : lieutenant-colonel Noury.
Commandant le génie : chef de bataillon Roulet.
Commissaire adjoint : Langevin.
Médecin principal : Girard de La Barcerie (chef de l'ambulance divisionnaire).
Prévôt : capitaine de gendarmerie maritime Saux.
Aumôniers : abbés Hains et Le Saoüt, aumôniers de la marine.

1re brigade (six bataillons).

Général Reboul.

1er régiment de marche d'infanterie de marine : colonel Brière de l'Isle.
4e régiment de marche d'infanterie de marine : colonel d'Arbaux.

2e brigade (six bataillons).

Général Martin des Pallières.

2e régiment de marche d'infanterie de marine : colonel Alleyron.
3e régiment de marche d'infanterie de marine : colonel Lecamus.

Artillerie : chef d'escadron Le Bescond de Coatpont, 7e, 8e, 9e batteries du *10e régiment*[1].
Génie : 11e compagnie de sapeurs du *2e régiment.*

Total : 12 bataillons, 3 batteries, 1 compagnie du génie.

1re DIVISION DE CAVALERIE[2] (seize escadrons).

Général de division de Salignac-Fénelon.

Aide de camp : capitaine d'état-major Demasure.
Chef d'état-major : colonel d'état-major Armand.
Chef d'escadron d'état-major Decosmi ; capitaines d'état-major Dehaut et d'Entraigues.

1. Batteries appartenant à la division Levassor-Sorval, du 6e corps. N'ayant pu rallier Metz, elles remplacent, à la division Vassoigne, trois batteries d'artillerie de marine, non arrivées, et qui sont ensuite affectées à la réserve du 12e corps.

2. La division de cavalerie du 6e corps, restée au camp de Châlons, est rattachée provisoirement au 12e corps. La 1re brigade est attribuée à la division de réserve Margueritte. En revanche elle reçoit la brigade Béville qui devait faire partie de la division du 12e corps. Le général Lichtlin, qui commande celle-ci, ne conserve sous ses ordres directs que la brigade Vandœuvre (23 août) [Voir général Lebrun, p. 233].

Sous-intendant militaire : Delannoy.
Prévôt : lieutenant de gendarmerie Faroul.
Aumônier : abbé Dartain.

1re brigade (huit escadrons).

Général Savaresse.

1er lanciers : colonel Oudinot de Reggio.
7e lanciers : colonel Périer.

2e brigade (huit escadrons).

Général de Béville.

5e cuirassiers : colonel Dubessey de Contençon.
6e cuirassiers : colonel Martin.

Total : 16 escadrons.

2e DIVISION DE CAVALERIE

Général de division Lichtlin.

Aide de camp : lieutenant d'état-major Darricau.
Chef d'état-major : chef d'escadron d'état-major Granthil (*par intérim*).
Capitaine d'état-major Lion ; lieutenant d'état-major Caumers.
Sous-intendant militaire : capitaine Delarue-Beaumarchais.
Prévôt : lieutenant de gendarmerie Hervieux.

Brigade (dix escadrons).

Général Leforestier de Vandœuvre.

7e chasseurs : colonel Thornton.
8e chasseurs : colonel Jamin du Fresnay.

Total : 10 escadrons.

RÉSERVE ET PARC D'ARTILLERIE (quinze batteries).

Général de brigade Bertrand (commandant la réserve du 6e corps).

Chef d'état-major : lieutenant-colonel Moulin.

Batteries du 12e corps.

3e et 4e batteries (12) du *8e régiment ;* 10e et 12e du *14e régiment ;* 11e, 12e, 13e (à balles) du *régiment d'artillerie de la marine.*

Batteries du 6e corps.

5e, 6e, 10e, 12e batteries du *10e régiment ;* 8e et 9e batteries (12) du *14e régiment ;* 1re et 2e batteries du *19e régiment à cheval*[1].

RÉSERVE DU GÉNIE

4e, 11e, 14e compagnies de sapeurs du 3e régiment (détachées du 6e corps).

Total pour le 12e corps : 45 bataillons, 26 batteries, 26 escadrons, 6 compagnies du génie.

RÉSERVE DE CAVALERIE[2]

1re DIVISION

Commandant : général de brigade MARGUERITTE (promu divisionnaire le 30 août).
Aide de camp : capitaine d'état-major Henderson.
Officier d'ordonnance : lieutenant Révérony.

1re brigade (douze escadrons).

Colonel DE GALLIFFET (promu brigadier le 30 août).
1er chasseurs d'Afrique.
3e chasseurs d'Afrique.
4e chasseurs d'Afrique.

2e brigade (onze escadrons).

Général TILLIARD.
6e chasseurs.
1er hussards[3].

Total : 23 escadrons.

1. D'après la *R. H.*, II, 1905, 524, il y aurait lieu d'ajouter à cette réserve la 3e batterie du 4e régiment (voir général Lebrun, 24). Le 25 août, la 1re du 19e est rattachée à la cavalerie du général Lichtlin ; la 2e du 19e à la division Margueritte (Rapport Labastie, général Lebrun, 251).

2. Voir notre tome II, p. 457 et suiv.

3. Le 1er hussards seul est à cinq escadrons (G. Bastard, I, 81) ; le 6e escadron du 6e chasseurs est à l'escorte du maréchal Canrobert. Le 25 août, la 2e batterie du 19e à cheval (réserve du 12e corps) est rattachée à la division Margueritte ; le 30, le 4e chasseurs d'Afrique est rattaché à la brigade Tilliard (4 escadrons).

2e DIVISION

Général de division de Bonnemains.
Chef d'état-major : lieutenant-colonel de Tugny.

1re brigade (quatre escadrons).

Général Girard.
1er cuirassiers.
4e cuirassiers.

2e brigade (quatre escadrons).

Général de Brauer.
2e cuirassiers.
3e cuirassiers.

Artillerie : 7e batterie du *19e régiment à cheval* (plus une pièce de la 8e, les cinq autres ayant été perdues à Frœschwiller).

Total : 8 escadrons, 1 batterie (chacun des régiments de cuirassiers serait à 2 escadrons seulement, G. Bastard, I, 82).

Total général pour l'armée de Châlons : 162 bataillons, 75 batteries, 108 escadrons, 22 1/2 compagnies du génie[1].

D'après G. Bastard, I, 22, qui n'indique ni date, ni référence, les effectifs en combattants (*officiers et soldats*) de l'armée de Châlons (infanterie, cavalerie, artillerie) seraient les suivants :

1er corps	28,185
5e corps	21,434
7e corps	26,375
12e corps	38,672
Réserve de cavalerie	5,211
Total	119,877

L'effectif en *rationnaires* au 21 août est de 130 566 hommes et 26 763 chevaux (voir *suprà*, p. 154).

1. Sans tenir compte du 3e bataillon du 3e grenadiers et du 5e escadron des guides, attachés au quartier impérial.

ORDRE DE BATAILLE DE LA IVe ARMÉE

(ARMÉE DE LA MEUSE[1])

Commandant en chef: général de l'infanterie S. A. R. le Prince royal de Saxe.

Aides de camp : général-major (saxon) Prince Georges von Schönburg-Waldenburg ; capitaine (saxon) comte Vitzthum von Eckstädt.

Chef d'état-major : général-major (prussien) baron von Schlotheim.

État-major : major (saxon) von Holleben *dit* von Normann ; major (saxon) Schweingel ; capitaine (saxon) Edler von der Planitz.

Adjudantur : major (saxon) baron von Welck ; premier lieutenant (saxon) Edler von der Planitz ; second lieutenant (saxon) von Hinüber ; second lieutenant (prussien) von Jagow ; second lieutenant (prussien) comte von Arnim ; second lieutenant (prussien) comte von Westerholt-Gyrenberg ; second lieutenant (prussien) von Wasmer.

Intendant d'armée : major (saxon) Schurig.

Médecin général d'armée : médecin général (saxon) Roth.

Commandant du quartier général : capitaine (saxon) von Wurmb.

Commandant de la garde d'état-major : premier lieutenant (prussien) von Krosigk.

Inspecteur général des étapes : colonel (prussien) von Blücher.

Adjudants : premier lieutenant (prussien) de landwehr von Drygalski ; second lieutenant (prussien) de landwehr Simson.

Présent au quartier général : Charles Théodore, duc en Bavière, A. R.

Adjudant : capitaine (bavarois) baron von Reck.

---

1. D'après l'*État-major prussien,* II, Annexes, 242.

	Bataillons.	Escadrons.	Pièces.
Garde	29	32	90
IVe corps	25	8	84
XIIe corps (saxon)	29	24	96
5e division de cavalerie	»	36	12
6e division de cavalerie [1]	»	16	6
Total	83	116	288

1. Moins le 3e hussards (Zieten) resté à la IIe armée.

On remarquera l'art avec lequel officiers prussiens et saxons sont mélangés dans ce quartier général.

Voir, pour la composition des corps d'armée et divisions de cavalerie, notre tome III, p. 511 et suiv.

EFFECTIFS DES IIIe ET IVe ARMÉES

au 22 août,

en combattants, les officiers et soldats du train non compris.

IIIe ARMÉE[1]

	Infanterie.	Cavalerie.	Pièces attelées.
Ve corps	18,574	2,110	84
VIe corps	23,953	1,278	84
XIe corps	20,638	1,239	83
Ier corps bavarois	20,817	2,369	96
IIe corps bavarois	20,783	3,985	96
Division de campagne wurtembergeoise	13,322	1,527	58
2e division de cavalerie	8	3,624	12
4e division de cavalerie	»	3,435	12
Total pour la IIIe armée.	118,095	19,567	525

IVe ARMÉE

	Infanterie.	Cavalerie.	Pièces attelées.
Garde	20,027	4,215	90
IVe corps	24,916	2,157	84
XIIe corps (saxon)	25,085	3,570	96
5e division de cavalerie	»	4,147	12
6e division de cavalerie	»	2,158	6
Total pour la IVe armée.	70,028	16,247	288
Total général	188,123	35,814	813

1. Voir, pour l'ordre de bataille de la IIIe armée, notre tome III, p. 528. Les détachements restés sous Toul et à Nancy sont compris dans ces chiffres (1 brigade d'infanterie, 1 régiment de chevau-légers, 2 batteries, soit 4,200 combattants d'infanterie, 450 chevaux, 12 pièces). [*État-major prussien,* II, Annexes, 243.]

LES PERTES AU COMBAT DE NOUART

(29 août 1870)

ALLEMANDS

XIIe CORPS (Prince Georges de Saxe).

23e DIVISION D'INFANTERIE (Montbé).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
102e régiment . .	»	1	»	1	»	9	1	10
103e régiment . .	1	12	»	13	71	267	»	338
1er *Reiter*	»	»	»	»	1	»	»	1
Totaux . . .	1	13	»	14	72	276	1	349

Plus 5 chevaux hors de combat (*État-major prussien,* Annexes, II, 261).

La *R. H.,* I, 1906, ne donne pour nos pertes que des chiffres approchés : 9 officiers et 250 hommes, dont 7 officiers et 118 hommes pour le seul 17e de ligne (Rapport du colonel Weissenburger).

ANNEXE 6.

LES PERTES A LA BATAILLE DE BEAUMONT

(30 août 1870).

I. — FRANÇAIS[1]

5e CORPS

1re DIVISION (Goze).

1re brigade (Saurin).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
4e bat. de chass.	1	4	»	5	50	112	79	241
11e de ligne . . .	7	18	»	25	»	»	»	400
46e de ligne . . .	9	5	»	14	»	»	»	(?) 700

2e brigade (Nicolas).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
61e de ligne . . .	10	16	»	26	»	»	»	656
86e de ligne . . .	6	7	»	13	»	»	»	364
Artillerie division.	1	1	»	2	»	»	»	50
Totaux . .	34	51	»	85	»	»	»	2,411

2e DIVISION (L'Abadie).

2e brigade (Maussion).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
14e bat. de chass.	»	3	»	3	4	6	4	14
49e de ligne . . .	2	14	»	16	»	»	»	180
88e de ligne . . .	6	10	»	16	60	200	200	460
Artillerie divisionnaire (2 batt.) .	»	1	»	1	2	1	»	3
Totaux . . .	8	28	»	36	»	»	»	657

1. D'après la *R. H.*, II, 1906, 666. Ces chiffres sont visiblement inexacts en ce qui concerne les officiers disparus, sans parler du reste.

3e DIVISION (Lespart).

1re brigade (Abbatucci).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
19e bat. de chass.	»	2	»	2	8	42	75	125
27e de ligne . . .	»	7	»	7	»	»	»	70
30e de ligne . . .	2	2	»	4	»	»	»	380
2e brigade (Fontanges).								
17e de ligne . . .	1	7	»	8	»	»	»	207
68e de ligne . . .	9	18	»	27	»	»	»	750
Artillerie division.	»	»	»	»	»	»	»	10
Totaux . .	12	36	»	48	»	»	»	1,542
RÉSERVE D'ARTILLERIE								
6 batteries. . . .	3	1	»	4	»	»	»	81
Totaux pour le 5e corps. . . .	57	116	»	173	»	»	»	4,691

12e CORPS

1re DIVISION (Grandchamp).

Brigade (Villeneuve).

58e de ligne . . .	4	6	»	10	»	»	»	360
79e de ligne . . .	2	4	»	6	»	»	»	70
Totaux . . .	6	10	»	16	»	»	»	430

DIVISION DE CAVALERIE (Salignac-Fénelon).

2e brigade (Béville).

5e cuirassiers. . .	4	15	»	19	»	»	»	75
6e cuirassiers. . .	»	1	»	1	»	»	»	4
8e chasseurs[1]. . .	1	1	»	2	1	»	»	1
Totaux . . .	5	17	»	22	1	»	»	80
Art. du 12e corps.	2	2	»	4	»	»	»	49
Totaux pour le 12e corps	13	29	»	42	»	»	»	559

1. Le 8e chasseurs appartient à la brigade Vandœuvre (division Lichtlin).

7e CORPS

1re DIVISION (Conseil-Dumesnil).

1re brigade (Bretteville).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
17e bat. de chass.	»	»	»	»	»	»	»	»
3e de ligne. . . .	2	9	»	11	»	»	»	1,000
21e de ligne . . .	5	6	»	11	»	»	»	94
2e brigade (Saint-Hilaire).								
47e de ligne . . .	4	»	3	7	»	»	»	800
99e de ligne . . .	»	2	»	2	»	»	»	100
Artillerie divisionnaire (1 batt.) .	»	»	»	»	1	4	»	5
Totaux pour le 7e corps.	11	17	3	31	»	»	»	2,000[1]
Totaux généraux pour les pertes du 30 août. . .	81	162	3	246	»	»	»	7,250

1. Chiffres approchés.

LES PERTES A LA BATAILLE DE BEAUMONT

(30 août 1870).

II. — ALLEMANDS[1]

IV[e] CORPS (Alvensleben I).

7[e] DIVISION D'INFANTERIE (Schwarzhoff).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
13[e] brigade (Borries).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
26[e] régiment. . .	11	5	»	16	105	231	3	339
66[e] régiment. . .	10	11	»	21	115	479	36	630
14[e] brigade (Zychlinski).								
27[e] régiment. . .	1	8	»	9	48	179	11	238
93[e] régiment. . .	»	5	»	5	33	110	1	144
7[e] dragons. . . .	1	»	»	1	1	1	»	2
1[re] abtheil. à pied du 4[e] rég. d'art.	»	3	»	3	5	41	»	46
Totaux . .	23	34	»	57	307	1,041	51	1,399

Plus 4 médecins blessés; 80 chevaux hors de combat.

---

1. D'après l'*État-major prussien*, Annexes, II, 273.

8e DIVISION D'INFANTERIE (Schœler).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
15e brigade (Kessler).								
31e régiment . . .	6	14	»	20	95	387	25	507
71e régiment . . .	»	2	»	2	»	12	»	12
16e brigade (Scheffler).								
État-major. . . .	»	2	»	2	1	»	»	1
86e régiment. . .	4	18	»	22	89	343	31	463
96e régiment. . .	3	7	»	10	18	185	1	204
4e bat. de chass. .	»	3	»	3	41	152	»	193
12e hussards. . .	»	»	»	»	1	2	»	3
2e abtheil. à pied du 4e régim. d'art.	1	5	»	6	9	60	»	69
1re compagnie de pionniers . . .	»	»	»	»	»	7	»	7
2e compagnie de pionniers . . .	1	»	»	1	»	1	»	1
Totaux . .	15	52	»	67	254	1,149	57	1,460

Plus 1 médecin blessé; 135 chevaux hors de combat.

ARTILLERIE DE CORPS

3e abtheil. à pied du 4e rég. d'art.	»	2	»	2	3	16	»	19

Plus 2 médecins blessés; 33 chevaux hors de combat.

Totaux pour le IVe corps . .	38	88	»	126	564	2,206	108	2,878

Plus 5 médecins blessés; 248 chevaux hors de combat.

XIIe CORPS (Prince Georges de Saxe).

23e DIVISION D'INFANTERIE (Montbé).

45e brigade (Garten).

100e régiment . .	»	»	»	»	2	18	»	20
101e régiment . .	1	»	»	1	6	21	2	29
108e régiment . .	»	2	»	2	3	25	2	30
1re abth. à pied du 12e rég. d'art. .	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux . . .	1	2	»	3	11	66	4	81

2 chevaux hors de combat.

24e DIVISION D'INFANTERIE (Holderberg).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
12e bat. de chass.	»	»	»	»	»	1	»	1
2e abth. à pied du 12e rég. d'art.	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux	»	»	»	»	»	2	»	2
12e DIVISION DE CAVALERIE (Lippe).								
3e *Reiter*	»	1	»	1	»	1	»	1
Totaux	»	1	»	1	»	1	»	1
6 chevaux hors de combat.								
ARTILLERIE DE CORPS (Funcke).								
3e abth. à pied du 12e rég. d'art.	»	»	»	»	»	1	»	1
1 cheval hors de combat.								
Totaux pour le XIIe corps.	1	3	»	4	11	70	4	85
9 chevaux hors de combat.								
Ier CORPS BAVAROIS (von der Tann).								
1re DIVISION D'INFANTERIE (Stephan).								
1re brigade (Dietl)								
2e bat. de chass.	»	»	»	»	»	»	2	2
2e brigade (Orff).								
2e régiment	»	»	»	»	1	8	»	9
11e régiment	»	»	»	»	»	»	6	6
4e bat. de chass.	»	»	»	»	1	1	»	2
9e bat. de chass.	»	»	»	»	»	2	»	2
1re abth. à pied du 1er régiment	»	»	»	»	»	»	1	1
Totaux	»	»	»	»	2	11	9	22
2e DIVISION D'INFANTERIE (Schumacher).								
3e brigade (Schuch).								
3e régiment	»	»	»	»	»	4	»	4
12e régiment	»	»	»	»	»	1	»	1
1er bat. de chass.	»	1	»	1	6	37	25	68
A reporter.	»	1	»	1	6	42	25	73

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report (3e brig.)	»	1	»	1	6	42	25	73
			4e brigade (von der Tann).					
10e régiment. . .	3	4	»	7	6	86	14	106
13e régiment. . .	1	3	»	4	22	99	18	139
7e bat. de chass.	»	3	»	3	8	58	4	70
4e chevau-légers .	»	»	»	»	»	5	»	5
1re abth. du 1er rég. d'artil.	»	»	»	»	3	2	»	5
4e comp. de santé.	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . . .	4	11	»	15	45	293	61 [1]	399
16 chevaux hors de combat.								
Totaux pour le Ier corps bavarois.	4	11	»	15	47	304	70	421
17 chevaux hors de combat.								
Totaux pour la bataille de Beaumont	43	102	»	145	622	2,580	182	3,384

Plus 5 médecins blessés; 274 chevaux hors de combat.

1. On remarquera la proportion relativement très forte des disparus pour les troupes bavaroises.

LES PERTES AUX COMBATS DU 31 AOUT 1870

ALLEMANDS[1]

COMBAT DE BAZEILLES.

Ier CORPS BAVAROIS (von der Tann).

1re DIVISION D'INFANTERIE (Stephan).

1re brigade (Dietl).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Rég. du Corps . .	»	»	»	»	»	3	1	4
2e bat. de chass.	»	»	»	»	»	2	»	2
2e brigade (Orff).								
2e régiment . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
11e régiment. . .	»	2	»	2	2	6	»	8
4e bat. de chass. .	3	2	»	5	7	68	3	78
9e bat. de chass. .	»	2	»	2	6	27	4	37
Abth. de la 1re div. du 1er rég. . .	»	»	»	»	»	2	»	2
Abth. de réserve du 3e rég. . . .	»	»	»	»	1	»	»	1
Totaux . . .	3	6	»	9	16	109	8	133

7 chevaux hors de combat.

Nos pertes, d'après la *R. H.*, III, 1906, 135, sont de 11 officiers et 400 hommes environ, dont 300 hommes pour le 34e, 15 pour le 52e, 50 pour la 2e brigade d'infanterie de marine, le reste pour l'artillerie.

1. D'après l'*État-major prussien,* Annexes, II, 292.

COMBAT DE FRÉNOIS

4e DIVISION DE CAVALERIE (Prince Albert de Prusse).

9e brigade.

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1er ulans	»	»	»	»	»	1	»	1
6e ulans	»	1	»	1	1	1	»	2
10e brigade.								
2e hussards	»	»	»	»	1	1	»	2
5e dragons	»	»	»	»	1	»	»	1
Totaux	»	1	»	1	3	3	»	6

18 chevaux hors de combat. La *R. H.* ne contient aucun renseignement sur nos pertes.

COMBATS DE FLIZE ET D'YVERNAUMONT

6e DIVISION DE CAVALERIE

3e ulans	»	»	»	»	1	3	»	4
DIVISION WURTEMBERGEOISE								
5e rég. d'inf.	»	»	»	»	»	2	»	2
7e batt. (de 4)	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux	»	»	»	»	1	6	»	7

2 chevaux hors de combat. La *R. H.* ne contient aucune donnée sur les pertes du 13e corps à Flize. Pertes du 3e bataillon du 42e à Yvernaumont. 2 officiers et 10 hommes (*R. H.*, I, 1907, 343).

COMBAT DE DOUZY

XIIe CORPS (prince Georges de Saxe).

24e DIVISION D'INFANTERIE (Holderberg).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
13e bat. de chass.	»	»	»	»	I	»	»	I

12e DIVISION DE CAVALERIE (Lippe).

23e brigade

17e ulans	I	2	»	3	5	2	I	8
Totaux . . .	I	2	»	3	6	2	I	9

27 chevaux hors de combat. La *R. H.* ne contient aucune donnée sur nos pertes.

LES PERTES A LA BATAILLE DE SEDAN

(1er septembre 1870).

FRANÇAIS[1]

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
QUARTIER IMPÉRIAL								
État-maj. de l'empereur	1	4	»	5	»	»	»	»
GRAND QUARTIER GÉNÉRAL								
État-maj. général.	»	2	»	2	»	»	»	»
1er CORPS								
Etat-maj. général.	1	»	»	1	»	»	»	»
1re DIVISION (Wolff).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Bréger).								
13e bat. de chass.	»	»	»	»	20	12	10	42
18e de ligne . . .	»	1	»	1	50	120	90	260
96e de ligne . . .	1	2	»	3	?	?	?	200

1. D'après la *R. H.*, I, 1907, 166 et suiv. Ces chiffres sont visiblement inexacts, surtout en ce qui concerne les officiers disparus. Les troupes non mentionnées n'ont pas eu de pertes.

2e brigade (du Houlbec).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
45e de ligne . . .	3	6	»	9	50	150	250	450
1er zouaves . . .	6	7	7	20	?	?	?	600 ?
Art. divisionnaire (6e, 7e, 8e du 9e).	3	»	»	3	11	13	5	29
Génie (3e de sapeurs du 1er). .	1	»	»	1	1	3	18	22
Totaux. . .	14	17	7 ?	38 ?	?	?	?	1,610 ?

2e DIVISION (Pellé).

État-major. . . .	2	1	»	3	»	»	»	»

1re brigade (Montmarie).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
16e bat. de chass.	2	1	»	3	7	50	116	173
7e compagnie du 17e chasseurs. .	»	»	»	»	2	6	15	23
7e compagnie du 20e chasseurs. .	»	1	»	1	10	20	»	30
50e de ligne . . .	2	7	»	9	115	154	17	286
74e de ligne (1er et 3e bataillons). .	1	1	»	2	?	?	?	227

2e brigade (Gandil).

État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
78e de ligne[1] . .	»	»	»	»	?	?	?	?
1er tirailleurs. . .	8	6	»	14	208	146	211	565
1er de marche . .	1	7	»	8	110 ?	224 ?	384 ?	718 ?
1er bat. du 1er rég. des éclaireurs de la Seine. . . .	»	»	»	»	?	?	?	?
Art. divisionnaire (9e, 10e, 12e du 9e).	»	6	»	6	15	31	23	69
Génie (8e de sapeurs du 1er). .	»	»	»	»	»	4	15	19
Totaux. . .	16	32	»	48	?	?	?	2,310 ?

1. Tout le régiment a été fait prisonnier sur le plateau de Givonne (*R. H.*, I, 1907, 167).

3e DIVISION (L'Hériller).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Carteret-Trécour).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
8e bat. de chass. .	»	1	»	1	15	25	70	110
36e de ligne . . .	2	4	»	6	120	350	50	520
2e zouaves. . . .	3	8	»	11	20	95	188	303
2e brigade (Lefebvre).								
48e de ligne . . .	»	»	»	»	40	?	?	160
2e tirailleurs . . .	»	»	»	»	25	40	»	65
Art. divisionnaire (6e du 12e seul.).	»	»	»	»	3	6	3	12
Génie (9e de sapeurs du 1er). .	»	»	»	»	1	1	»	2
Totaux. . .	5	15	»	20	224	?	?	1,172

4e DIVISION (Lartigue).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total.
État-major. . . .	1	2	»	3	»	»	»	»
1re brigade (Kerléadec).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re bat. de chass.	2	1	»	3	?	?	?	120
56e de ligne . . .	»	»	»	»	43	87	169	299
3e zouaves[1] . . .	1	3	»	4	?	?	?	?
2e brigade (Bellemare).								
3e tirailleurs . . .	3	2	»	5	?	?	?	533
2e de marche. . .	4	4	»	8	?	?	?	245 ?
Art. divisionnaire (7e, 10e, 11e du 12e).	1	5	»	6	6	24	3	33
Génie (13e de sapeurs du 1er). .	»	»	»	»	1	6	8	15
Totaux. . .	12	18	»	30	?	?	?	1,245 ?

1. Quatre compagnies du 1er bataillon, le 2e bataillon du 3e zouaves, le 3e bataillon et une compagnie du 2e du 56e, des fractions du 3e tirailleurs et des isolés de tous les corps atteignent Hirson le 4 ; ils figurent parmi les disparus (*R. H.*).

DIVISION DE CAVALERIE (Michel)[1].

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1re brigade (Septeuil).								
3e hussards	1	1	»	2	8	2	82	92
11e chasseurs	»	3	»	3	8	14	170	192
2e brigade (Nansouty).								
2e lanciers	»	»	»	»	?	?	?	40
6e lanciers	»	2	»	2	?	?	?	28
3e brigade (Perrot).								
10e dragons	»	1	»	1	2	»	»	2
8e cuirassiers	»	»	»	»	5	12	8	25
Totaux	1	7	»	8	?	?	?	379
RÉSERVE D'ARTILLERIE								
6 batteries (12e du 6e, 5e, 11e du 9e, 2e, 3e, 4e du 20e).	3	5	»	8	?	?	?	165
PARC								
5 compagnies du train d'artillerie.	»	1	»	1	?	8	?	?
Totaux	3	6	»	9	?	?	?	?
RÉSERVE DU GÉNIE								
2e compagn. de mineurs, 1/2 de 1re de sapeurs du 1er.	»	»	»	»	2	2	5	9
Totaux pour le 1er corps	52	95	7 ?	154 ?	?	?	?	6,890 ?

---

1. Les 3e hussards, 11e chasseurs, 2e lanciers (250 chevaux), le 5e escadron du 6e lanciers, les 1er et 3e du 10e dragons, la 1re batterie du 20e atteignent Mézières dans la soirée (*R. H.*). Les disparus comprennent une partie des prisonniers en Belgique.

5e CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-maj. général.	1	2	»	3	»	»	»	»
1re DIVISION (Goze).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Saurin).								
4e bat. de chass.	»	»	»	»	12	31	»	43
11e de ligne . . .	»	4	»	4	25	53	72	150
46e de ligne . . .	1	2	»	3	?	?	?	155
2e brigade (Nicolas).								
61e de ligne . . .	»	3	»	3	11	51	38	100
86e de ligne (1er et 3e bataillons). .	1	2	»	3	?	?	?	42
Artill. divis. (5e, 6e, 7e batt. du 6e) .	1	1	»	2	15 ?	25 ?	7 ?	47 ?
Génie (6e de sapeurs du 2e). .	»	»	»	»	1	4	»	5
Totaux. . .	3	13	»	16	?	?	?	542 ?
2e DIVISION (L'Abadie).								
2e brigade (Maussion).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
14e bat. de chass.	1	3	»	4	24	55	»	79
49e de ligne . . .	2	22	»	24	11	66	847	924
88e de ligne . . .	»	1	»	1	40	11	7	58
Artill. divis. (5e et 8e batt. du 2e). .	»	1	»	1	2 ?	4 ?	?	6 ?
Totaux. . .	3	28	»	31	77 ?	136 ?	854 ?	1,067 ?

1. D'après le Journal de la division, il y eut 1,328 tués, blessés ou disparus (*R. H.*, I. 207, 171).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
3e DIVISION (Lespart).								
État-major. . . .	1	2	»	3	»	»	»	»
1re brigade (Abbatucci).								
19e bat. de chass.	4	5	»	9	12	68	64	144
27e de ligne . . .	2	3	»	5	10	25	12	47
30e de ligne . . .	6	9	»	15	32	45	343	420
2e brigade (Fontanges).								
État-major. . . .	»	»	»	1	»	»	»	»
17e de ligne . . .	2	5	»	7	?	?	?	145
68e de ligne . . .	»	2	»	2	»	17	33	50
Art. divis. (9e, 11e, 12e batt. du 2e).	3	3	»	6	19 ?	49 ?	50 ?	118 ?
Génie (14e de sapeurs du 2e) . .	»	»	»	»	»	5	»	5
Totaux. . .	18	30	»	48	?	?	?	929 ?
DIVISION DE CAVALERIE (Brahaut).								
1re brigade (Bernis).								
5e hussards . . .	1	3	»	4	7	11	14	32
12e chasseurs[1] . .	»	»	»	»	»	1	159	160
2e brigade (La Mortière).								
5e lanciers. . . .	»	»	»	»	»	»	2	2
Totaux. . .	1	3	»	4	7	12	175	194
RÉSERVE D'ARTILLERIE								
6 batt. (6e, 10e du 2e, 11e du 10e, 11e du 14e, 5e et 6e du 20e) . . .	1	4	»	5	16	35	22	73
RÉSERVE DU GÉNIE								
5e de sapeurs du 2e	»	»	»	»	3	2	39	44
Totaux pour le 5e corps. . .	27	80	»	107	?	?	?	2,849 ?

1. Le 12e chasseurs, moins un escadron, et le 5e lanciers atteignirent Mézières.

7e CORPS

1re DIVISION (Conseil-Dumesnil).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Etat-major. . . .	»	3	»	3	»	»	»	»
1re brigade (Bretteville).								
17e bat. de chass.	»	1	»	1	2	6	15	23
3e de ligne [1] . . .	»	5	»	5	10	15	?	25 ?
21e de ligne (1er et 3e bataillons). .	1	1	»	2	?	?	?	151
2e brigade (Saint-Hilaire).								
Etat-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
47e de ligne . . .	2	2	»	4	35	90	155	280
99e de ligne . . .	1	13	»	14	23	?	?	? [2]
Artill. divis. (5e, 6e, 11e batt. du 7e).	»	6	»	6	18 ?	33 ?	5 ?	57 ?
Totaux. . .	5	32	»	37	89	144	259	563 ?

2e DIVISION (Liébert).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Etat-major. . . .	2	»	»	2	»	»	»	»
1re brigade (Guiomar).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
6e bat. de chass. .	3	3	»	6	33	131	32	196
5e de ligne. . . .	8	11	»	19	148	255	185	588
37e de ligne . . .	8	14	»	22	87	335	195	617
2e brigade (La Bastide).								
53e de ligne . . .	11	21	»	32	180	350	50	580
89e de ligne . . .	14	22	»	36	162	191	480	833
Artill. divis. (8e, 9e, 12e batt. du 7e).	2	3	»	5	13	37	18	68
Génie (4e de sapeurs du 2e) . .	»	»	»	»	»	4	»	4
Totaux. . .	48	75	»	123	623	1,303	960	2,886

1. Deux bataillons environ s'étaient retirés sur Mézières le 31 août (*R. H.*).
2. Les 1er et 2e bataillons du 99e sont pris au bois de la Garenne.

3e DIVISION (Dumont).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Bordas).								
52e de ligne . . .	4	6	»	10	32	67	?	?
72e de ligne . . .	4	8	»	12	?	205	?	?
2e brigade (Bittard des Portes).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
82e de ligne . . .	2	5	»	7	102	100	1,300	1,502
83e de ligne[1]. . .	1	3	»	4	25	120	98	243
Artillerie division. (8e, 9e et 10e batt. du 6e).	1	1	»	2	?	?	?	73
Génie (3e de sap. du 2e).	»	»	»	»	»	»	5	5
TOTAUX . . .	12	25	»	37	?	?	?	1,823 ?

DIVISION DE CAVALERIE (Ameil).

	Officiers. Tués.	Officiers. Blessés.	Officiers. Disparus.	Officiers. Total.	Troupe. Tués.	Troupe. Blessés.	Troupe. Disparus.	Troupe. Total.
1re brigade (Cambriel).								
4e hussards . . .	»	8	»	8	14	13	»	27
4e lanciers. . . .	4	6	»	10	56	48	45	149
8e lanciers. . . .	1	2	»	3	1	2	»	3
TOTAUX . . .	5	16	»	21	71	63	45	179
RÉSERVE D'ARTILLERIE								
6 batteries (8e et 12e du 12e, 7e et 10e du 7e, 3e et 4e du 19e) . . .	»	4	»	4	29	49	17	95
PARC								
5 compagnies du train d'artillerie.	»	1	»	1	2	2	»	4
RÉSERVE DU GÉNIE								
12e de sap. du 2e .	»	»	»	»	»	4	1	5
TOTAUX pour le 7e corps. . . .	70	153	»	223	?	?	?	5,503 ?

1. Le 1er bataillon du 83e est resté à la défense de Sedan.

12e CORPS

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général	4	1	»	5	»	»	»	»
1re DIVISION (Grandchamp).								
1re brigade (Cambriels).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
7e compagnie du 1er chasseurs	»	»	»	»	3	5	24	32
7e compagnie du 2e chasseurs	»	»	»	»	2	15	25	42
22e de ligne	3	6	»	9	175	350	439	964
34e de ligne [1]	5	4	»	9	32	173	85	290
2e brigade (Villeneuve).								
58e de ligne	1	9	»	10	?	?	?	190
79e de ligne	2	8	»	10	15	59	?	74
Artillerie division. (3e, 4e batteries du 15e, 4e du 4e).	»	5	»	5	5	32	38	75
Génie (5e de sap. du 3e)	»	1	»	1	1	1	»	2
Totaux	11	34	»	45	?	?	?	1,669 ?
2e DIVISION (Lacretelle).								
1re brigade (Louvent).								
État-major	»	1	»	1	»	»	»	»
14e de ligne	3	9	»	12	130	300	200	630
20e de ligne	5	11	»	16	32	91	84	207
31e de ligne	8	17	»	25	80	225	150	455
2e brigade (Marquisan).								
3e de marche	1	5	»	5	?	?	?	473
4e de marche	1	8	»	9	?	?	?	320
Artillerie division. (3e, 4e du 7e, 4e du 11e, 10e, 11e du 8e).	5	7	»	12	20	56	73	149
Génie (7e de sap. du 1er)	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux	23	58	»	81	?	?	?	2,236

1. L'historique manuscrit du 34e porte : 55 tués, 238 blessés, 188 disparus.

3e DIVISION (Vassoigne).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Etat-major. . . .	2	2	»	4	»	»	»	»
1re brigade (Reboul).								
1er d'inf. de marine.	8	21	»	29	?	?	?	757
4e d'inf. de marine.	13	13	»	26	?	?	?	704
2e brigade (des Pallières).								
2e d'inf. de marine.	4	7	»	11	?	?	?	630
3e d'inf. de marine.	4	18	»	22	?	?	?	560
Artillerie division. (7e, 8e, 9e batt. du 10e)	»	6	»	6	5	24	?	29 ?
Génie (11e de sap. du 2e).	»	»	»	»	»	13	?	13
Totaux. . .	31	67	»	98	?	?	?	2,693?[1]

DIVISION DE CAVALERIE (Salignac-Fénelon).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	3	»	3	»	»	»	»
1re brigade (Vandœuvre).								
7e chasseurs[2] . .	1	1	»	2	2	5	2	9
8e chasseurs . . .	»	2	»	2	?	?	?	51
2e brigade (Savaresse).								
1er lanciers . . .	»	1	»	1	»	»	120	120
7e lanciers[3] . . .	»	1	»	1	7	13	250	270
3e brigade (Béville).								
5e cuirassiers. . .	1	»	»	1	5	»	»	5
6e cuirassiers. . .	»	1	»	1	3	»	»	3
1re batt. du 19e. .	»	1	»	1	5	14	5	24
Totaux . . .	2	10	»	12	?	?	?	482

1. Le rapport Vassoigne porte 2,547 tués, blessés ou disparus.
2. Les 3e, 4e, 6e escadrons et une partie du 5e parviennent à échapper à l'investissement (*R. H.*).
3. Le 1er escadron du 1er lanciers et des isolés du 7e gagnent Mézières. La majeure partie des 1er, 2e et 5e escadrons du 7e lanciers, ainsi que 18 officiers, restent en Belgique.

RÉSERVE D'ARTILLERIE

14 batteries (5e, 6e, 10e, 12e du 10e; 3e, 9e du 14e; 3e du 4e; 3e, 4e du 8e; 10e, 12e du 14e; 11e, 12e, 13e de l'artillerie de la marine[1]).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Totaux des 14 batt.	2	2	»	4	?	?	?	357
RÉSERVE DU GÉNIE								
4e, 11e, 14e de sap. du 3e.	»	1	»	1	1	6	29	36
Totaux pour le 12e corps . .	73	173	»	246	?	?	?	7,481 ?
RÉSERVE DE CAVALERIE								
1re DIVISION (Margueritte).								
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
1re brigade (Tilliard).								
État-major. . . .	1	»	»	1	»	»	»	»
6e chasseurs . . .	1	3	»	4	11	25	18	54[2]
1er hussards . . .	4	6	»	10	85	127	17	229 ?
2e brigade (Galliffet).								
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1er chass. d'Af. .	7	5	»	12	?	?	?	162
3e chass. d'Af. . .	8	6	»	14	?	?	?	49
4e chass. d'Af. . .	3	6	»	9	15	19	15	49
2e batt. du 19e . .	»	2	»	2	12	25	25?	62?
Totaux. . .	25	29	»	54	?	?	?	783 ?
2e DIVISION (Bonnemains).								
1re brigade (Girard).								
État-major . . .	2	1	»	3	»	»	»	»
1er cuirassiers . .	1	5	»	6	5	6	10	21
4e cuirassiers . .	»	»	»	»	»	20	30	50

1. La 15e batterie n'avait pas encore rejoint; elle rétrograda de Mézières sur Paris.
2. 271 hommes et 10 officiers ont été pris sur le champ de bataille (*R. H.*).

2e brigade (Brauer).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
2e cuirassiers . .	»	1	»	1	1	6	66	73
3e cuirassiers . .	»	2	»	2	10	23	»	33
7e batt. du 19e . .	»	»	»	»	»	6	2	8
Totaux	3	9	»	12	16	61	108	185

GRAND PARC

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
1re batterie à pied du 10e	»	1	»	1	»	1	»	1
Totaux[1]. . .	»	2	»	2	»	1	»	1

RÉCAPITULATION

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Quartier général .	1	4	»	5	»	»	»	»
Grand quart. gén.	»	2	»	2	»	»	»	»
1er corps	52	95	7?	154?	?	?	?	6,890?
5e corps.	27	80	»	107	?	?	?	2,849?
7e corps.	70	153	»	223	?	?	?	5,503?
12e corps	73	173	»	246	?	?	?	7,481?
Réserve de caval.	28	38	»	66	?	?	?	968
Grand parc . . .	»	2	»	2	»	1	»	1
Totaux	251	547	?	805?	?	?	?	23,692?

Nous rappelons que ces chiffres, purement approximatifs, sont certainement fort au-dessous de la vérité. Ils ne concordent nullement avec ceux donnés par l'État-major prussien.

29 officiers généraux furent tués ou blessés (*R. H.*).

1. La 12e compagnie du 16e régiment (pontonniers), arrivée le 31 à Sedan, rétrograda le même jour sur Givet (*R. H.*).

LES PERTES A LA BATAILLE DE SEDAN

(1er septembre 1870)

ALLEMANDS[1]

IIIe ARMÉE

Ve CORPS (Kirchbach).

9e DIVISION D'INFANTERIE (Sandrart).

17e brigade (Flöckher).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
59e régiment. . .	»	»	»	»	2	12	3	17
5e bataillon de chasseurs . . .	4	4	»	8	41	130	»	171
4e dragons. . . .	»	»	»	»	1	2	»	3
Totaux . . .	4	4	»	8	44	144	3	191

Plus 1 médecin blessé ; 2 chevaux hors de combat.

10e DIVISION D'INFANTERIE (Schmidt).

19e brigade (Henning).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major de la brigade	»	1	»	1	»	»	»	»
6e régiment . . .	7	10	»	17	118	341	3	462
46e régiment. . .	6	8	»	14	103	146	5	254

20e brigade (Monbary).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
37e régiment. . .	»	1	»	1	»	1	»	1
50e régiment. . .	»	»	»	»	»	3	»	3
14e dragons . . .	»	2	1	3	4	12	13	29
3e abth. à pied du 5e régim. d'art.	»	»	»	»	1	20	»	21
Totaux . . .	13	22	1	36	226	523	21	770

Plus 2 médecins dont 1 tué ; 71 chevaux hors de combat.

1. D'après l'*État-major prussien,* Annexes, II, 316.

ARTILLERIE DE CORPS (Köhler).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Abth. à cheval et 2e abth. à pied du 5e régim. d'art.	»	3	»	3	1	11	»	12

40 chevaux hors de combat.

Totaux pour le Ve corps . .	17	29	1	47	271	678	24	973

Plus 3 médecins ; 113 chevaux hors de combat.

XIe CORPS (Gersdorff).

État-maj. du corps d'armée	1	3	»	4	»	»	»	»

21e DIVISION D'INFANTERIE (Schachtmeyer).

41e brigade (Grolman).

État-major de la brigade	»	1	»	1	»	»	»	»
80e régiment. . .	»	1	»	1	1	10	1	12
87e régiment. . .	2	4	»	6	39	84	5	128

42e brigade (Thile).

82e régiment. . .	3	7	»	10	37	136	3	176
88e régiment. . .	1	5	»	6	18	87	»	105
11e bataillon de chasseurs . . .	2	»	»	2	14	51	1	66
14e hussards . . .	»	»	»	»	4	2	»	6
1re abth. à pied du 11e régim. d'art.	»	5	»	5	4	31	»	35
1er détachement de santé	»	»	»	»	»	3	»	3
Totaux . . .	8	23	»	31	117	404	10	531

Plus 1 médecin blessé ; 85 chevaux hors de combat.

22e DIVISION D'INFANTERIE (Schkopp).

43e brigade (Kontzki).

32e régiment. . .	7	15	»	22	52	180	3	235
95e régiment. . .	4	6	»	10	54	138	3	195
A reporter.	11	21	»	32	106	318	6	430

44e brigade (Bieberstein).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report . . .	11	21	»	32	106	318	6	430
83e régiment. . .	6	11	»	17	56	172	6	234
94e régiment. . .	1	6	»	7	35	116	3	154
2e abth. à pied du 11e régim. d'art.	»	1	»	1	1	21	»	22
13e hussards. . .	»	2	»	2	»	11	»	11
2e comp. de pionniers de camp. .	»	1	»	1	1	11	»	12
3e comp. de pionniers de camp. .	»	1	»	1	1	2	»	3
3e dét. de santé .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	18	43	»	61	200	652	15	867

Plus 2 médecins blessés ; 95 chevaux hors de combat.

ARTILLERIE DE CORPS (Knipfer).

3e abth. et abth. à cheval du 11e régiment d'art. .	»	4	»	4	9	48	»	57
3e détachement de santé	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	»	4	»	4	9	49	»	58

144 chevaux hors de combat.

Totaux pour le XIe corps . .	27	73	»	100	326	1105	25	1456

Plus 3 médecins ; 325 chevaux hors de combat.

Ier CORPS BAVAROIS (von der Tann).

1re DIVISION D'INFANTERIE (Stephan).

1re brigade (Dietl).

Régim. du Corps.	8	4	»	12	76	153	39	268
1er régiment (2 bataillons). . . .	3	6	»	9	30	74	10	114
2e bat. de chass. .	5	3	»	8	25	37	12	74
A reporter.	16	13	»	29	131	264	61	456

2e brigade (Orff).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	16	13	»	29	131	264	61	456
2e régiment . . .	10	9	»	19	95	138	42	275
11e régiment (2 bataillons). . . .	1	»	»	1	»	15	3	18
4e bataillon de chasseurs . . .	1	1	»	2	2	2	»	4
9e bat. de chass. .	1	2	»	3	18	17	16	51
1re abth. du 1er régiment d'art. .	»	1	»	1	2	26	»	28
Totaux . . .	29	26	»	55	248	462	122	832

2e DIVISION D'INFANTERIE (Schumacher).

3e brigade (Schuch).

3e régiment (2 bataillons). . . .	7	8	»	15	55	176	9	240
12e régiment (2 bataillons). . . .	7	9	»	16	100	207	15	322
1er bataillon de chasseurs . . .	1	3	»	4	21	66	13	100
4e brigade (von der Tann).								
10e régiment. . .	8	8	»	16	66	157	27	250
13e régiment (2 bataillons). . . .	»	1	»	1	15	30	35	80
7e bataillon de chasseurs . . .	5	3	»	8	23	71	17	111
2e abth. d'art. du 1er régiment . .	2	3	»	5	9	29	»	38
Colonne de munitions	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux , . .	30	35	»	65	289	737	116	1,142
60 chevaux hors de combat.								
Abth. d'artillerie de réserve . . .	»	»	»	»	2	12	»	14
Totaux pour le Ier corps bavarois.	59	61	»	120	539	1,211	238	1,988
162 chevaux hors de combat.								

On remarquera la proportion des disparus, relativement très forte. Elle est inexplicable.

IIe CORPS BAVAROIS (Hartmann).

3e DIVISION D'INFANTERIE (Walther).

5e brigade (Schleich).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major de la brigade	»	»	»	»	»	1	»	1
6e régiment	8	9	»	17	79	198	66	343
7e régiment (2 bataillons)	9	9	»	18	77	232	74	383
8e bataillon de chasseurs	4	3	»	7	44	94	39	177
6e brigade (Wissell).								
État-major de la brigade	1	»	»	1	»	»	»	»
14e régiment (2 bataillons)	8	12	»	20	76	192	47	315
15e régiment	10	10	»	20	94	266	69	429
3e bataillon de chasseurs	2	2	»	4	36	56	60	152
1er chevau-légers	»	»	»	»	4	6	»	10
Abth. d'artillerie du 4e régiment	»	»	»	»	5	13	»	18
Totaux	42	45	»	87	415	1,058	355	1,828

41 chevaux hors de combat.

4e DIVISION D'INFANTERIE (Bothmer).

7e brigade (Thiereck).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
5e régiment (2 bataillons)	»	»	»	»	1	»	»	1
6e bataillon de chasseurs	»	1	»	1	»	3	»	3
8e brigade (Maillinger).								
5e régiment (1 bat.)	»	»	»	»	»	3	»	3
11e régiment (1 bataillon)	»	1	»	1	»	1	»	1
A reporter.	»	2	»	2	1	7	»	8

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	»	2	»	2	1	7	»	8
5e bat. de chass. . .	1	3	»	4	10	22	»	32
10e bataillon de chasseurs . . .	»	»	»	»	»	2	»	2
2e chevau-légers .	»	»	»	»	1	2	»	3
Abth. d'artillerie du 4e régiment .	»	»	»	»	1	4	»	5
Totaux . . .	1	5	»	6	13	37	»	50

9 chevaux hors de combat.

Brigade de ulans (Mulzer).

5e chevau-légers .	»	»	»	»	»	1	»	1
2e batt. à cheval du 2e régiment.	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux. . .	»	»	»	»	»	3	»	3

2 chevaux hors de combat.

Abth. d'artill. de réserve du 2e rég.	»	»	»	»	1	6	»	7

5 chevaux hors de combat.

Totaux pour le IIe corps bavarois.	43	50	»	93	429	1,104	355	1,888

57 chevaux hors de combat.

Même observation que pour le Ier corps bavarois en ce qui concerne la proportion des disparus.

DIVISION WURTEMBERGEOISE

(Combats entre Donchery et Mézières).

8e régiment d'inf.	»	1	»	1	3	21	»	24
1er bataillon de chasseurs . . .	»	»	»	»	»	1	»	1
1er *Reiter*	»	»	»	»	»	»	1	1
3e *Reiter*	»	»	»	»	»	1	5	6
4e *Reiter*	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux. . .	»	1	»	1	3	24	6	33

Plus 1 médecin blessé ; 12 chevaux hors de combat.

Totaux pour la IIIe armée. .	146	214	1	361	1,568	4,122	648	6,338

Plus 7 médecins; 669 chevaux hors de combat.

ARMÉE DE LA MEUSE

GARDE (Prince Auguste de Wurtemberg).

1re DIVISION D'INFANTERIE (Pape).

1re brigade (Kessel).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1er rég. à pied . .	»	»	»	»	»	1	»	1
3e régiment à pied.	»	»	»	»	»	1	»	1
2e brigade (Medem).								
Rég. de fusiliers .	4	7	»	11	52	129	»	181
4e régiment à pied.	»	1	»	1	1	8	»	9
Bataill^on de chass.	»	»	»	»	11	15	»	26
Rég. de hussards.	»	»	»	»	1	4	»	5
1re abth. à pied du régim. de campagne.	»	1	»	1	5	7	»	12
Totaux . . .	4	9	»	13	70	165	»	235

28 chevaux hors de combat.

2e DIVISION D'INFANTERIE (Budritzki).

3e brigade (Linsingen).

	Off. Tués.	Off. Blessés.	Off. Disparus.	Off. Total.	Tr. Tués.	Tr. Blessés.	Tr. Disparus.	Tr. Total.
3e rég. de grenad.	»	»	»	»	2	2	»	4
4e brigade (Berger).								
2e rég. de grenad.	2	»	»	2	21	58	1	80
4e rég. de grenad.	»	»	»	»	2	16	»	18
3e abth. à pied du régim. de campagne.	2	1	»	3	1	24	»	25
Totaux. . .	4	1	»	5	26	100	1	127

38 chevaux hors de combat.

DIVISION DE CAVALERIE (von der Goltz).

1re brigade (Brandenburg I).

	Off. Tués.	Off. Blessés.	Off. Disparus.	Off. Total.	Tr. Tués.	Tr. Blessés.	Tr. Disparus.	Tr. Total.
Régim. des gardes du corps . . .	»	»	»	»	»	5	»	5
Rég. des cuirass.	»	»	»	»	»	4	»	4
A reporter.	»	»	»	»	»	9	»	9

2e brigade (prince Albert de Prusse).

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report	»	»	»	»	»	9	»	9
État-major de la brigade	»	1	»	1	»	»	»	»
1er ulans	»	»	»	»	»	5	»	5
3e ulans	»	1	»	1	7	24	»	31

3e brigade (Brandenburg II).

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
1er dragons	1	2	»	3	»	2	»	2
2e dragons	»	1	»	1	1	6	»	7
Totaux	1	5	»	6	8	46	»	54

118 chevaux hors de combat.

ARTILLERIE DE CORPS (Scherbening).

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major	1	»	»	1	»	»	»	»
2e abth. à pied	»	»	»	»	»	5	»	5
3e dét. de santé	»	»	»	»	»	3	»	3
Totaux	1	»	»	1	»	8	»	8

6 chevaux hors de combat.

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Totaux pour la Garde	10	15	»	25	104	319	1	424

190 chevaux hors de combat.

IVe CORPS (Alvensleben I).

	Officiers. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Troupe. Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major de la 15e brigade	»	»	»	»	»	1	»	1
71e régiment	6	9	»	15	70	216	6	292
96e régiment	»	»	»	»	»	2	»	2
86e régiment	»	»	»	»	1	12	»	13
4e bat. de chass.	»	1	»	1	3	10	»	13
2e abth. à pied du 4e rég. d'art.	»	1	»	1	1	10	»	11
Totaux pour le IVe corps	6	11	»	17	75	251	6	332

22 chevaux hors de combat.

XIIe CORPS (prince Georges de Saxe).

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-maj. du corps d'armée. . . .	»	1	»	1	»	»	»	»
23e DIVISION D'INFANTERIE (Montbé).								
45e brigade (Garten).								
État-major de la brigade	»	»	»	»	1	»	»	1
100e régiment . .	2	2	»	4	31	57	17	105
101e régiment . .	5	1	»	6	47	54	4	105
108e régiment . .	1	»	»	1	5	38	»	43
46e brigade (Seydlitz-Gerstenberg).								
102e régiment . .	2	8	»	10	50	123	8	181
103e régiment . .	1	1	1	3	16	95	»	111
1er *Reiter*	»	»	»	»	»	1	»	1
1re abth. à pied du 12e rég. d'art. .	»	»	»	»	»	13	»	13
Totaux. . .	11	13	1	25	150	381	29	560
32 chevaux hors de combat.								
2e DIVISION D'INFANTERIE (Holderberg).								
État-major de la division	»	»	»	»	1	»	»	1
47e brigade (Efterlein).								
104e régiment . .	4	6	»	10	50	98	1	149
105e régiment . .	1	1	»	2	20	100	5	125
12e bat. de chass.	2	1	»	3	55	42	1	98
48e brigade (Schulz).								
État-major de la brigade	»	1	»	1	»	»	»	»
106e régiment . .	»	»	»	»	2	6	»	8
107e régiment . .	2	8	»	10	61	144	7	212
13e bat. de chass.	4	1	»	5	29	90	2	121
A reporter.	13	18	»	31	218	480	16	714

48e brigade (Schulz) [*Suite*]

	Officiers.				Troupe.			
	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
Report. . .	13	18	»	31	218	480	16	714
2e *Reiter*	»	»	»	»	»	1	»	1
2e abth. à pied du 12e rég. d'art. .	»	1	»	1	12	29	»	41
2e dét. de santé. .	»	»	»	»	»	1	»	1
Totaux . .	13	19	»	32	230	511	16	757

71 chevaux hors de combat.

ARTILLERIE DE CORPS (Funcke).

	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.	Tués.	Blessés.	Disparus.	Total.
État-major. . . .	»	2	»	2	»	»	»	»
3e abth. à pied du 12e rég. d'art. .	1	1	»	2	2	21	»	23
4e abth. à pied du 12e rég. d'art. .	»	1	»	1	3	20	»	23
3e dét. de santé. .	»	»	»	»	»	2	»	2
Totaux . . .	1	4	»	5	5	43	»	48
79 chevaux hors de combat.								
Totaux pour le XIIe corps. .	25	36	1	62	385	935	45	1,365
182 chevaux hors de combat.								
Totaux pour l'armée de la Meuse.	41	62	1	104	564	1,505	52	2,121
Totaux généraux pour les deux armées. .	187	276	2	465	2,132	5,627	700	8,459

Plus 7 médecins ; 1,063 chevaux hors de combat.

INDEX

A

B

C

D

E

H

I

J

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE Ier

LA RETRAITE SUR CHALONS

(7 août-20 août 1870)

I. — LA DÉROUTE DU 6 AOUT

II. — LA IIIe ARMÉE LE 7 AOUT

III. — LE 8 AOUT

IV. — LE 9 AOUT

V. — LE 10 AOUT

VI. — LE 11 AOUT

VII. — LE 12 AOUT

VIII. — LES 13 ET 14 AOUT

IX. — LE 15 AOUT

X. — LE 7e CORPS

XI. — LA IIIe ARMÉE DU 13 AU 16 AOUT

XII. — LE 17 AOUT

XIII. — CONFÉRENCE DU 17 AOUT

XIV. — L'OPPOSITION DE L'IMPÉRATRICE

XV. — MAC-MAHON ET BAZAINE

XVI. — MOUVEMENTS DES 18 ET 19 AOUT

XVII. — LA IIIe ARMÉE LES 18 ET 19 AOUT

*

XVIII. — LE 20 AOUT

LIVRE II

DE REIMS A BEAUMONT

(21 août-30 août 1870)

I. — ORGANISATION DE L'ARMÉE DE CHALONS

II. — PARIS DU 18 AU 20 AOUT

III. — LA CONFÉRENCE DE COURCELLES

IV. — LA DÉPÊCHE DU 20 AOUT

V. — LE PLAN PALIKAO

VI. — LES ALLEMANDS LES 21 ET 22 AOUT

VII. — LE 23 AOUT

VIII. — LE 24 AOUT

IX. — LE 25 AOUT

X. — LES ALLEMANDS DU 23 AU 25 AOUT

XI. — CHANGEMENT DE DIRECTION DES ALLEMANDS

XII. — L'ARMÉE DE CHALONS LE 26 AOUT

XIII. — LES ALLEMANDS LE 26 AOUT

XIV. — LE 27 AOUT

XV. — PARIS DU 22 AU 27 AOUT

XVI. — L'ARMÉE DE CHALONS LE 28 AOUT

XVII. — LES ALLEMANDS LE 28 AOUT

XVIII. — LE COMBAT DE NOUART (29 AOUT)

XXV. — LE 1er CORPS, LES DIVISIONS MARGUERITTE ET BONNEMAINS

XXVI. — LES PERTES DU 30 AOUT. LA RETRAITE SUR SEDAN

XXVII. — LES ALLEMANDS LE 30 AOUT

LIVRE III

SEDAN

I. — L'ARMÉE FRANÇAISE LE MATIN DU 31 AOUT

II. — LA IVe ARMÉE

III. — PREMIER COMBAT DE BAZEILLES (31 AOUT)

XVI. — PREMIÈRE CHARGE DE LA DIVISION MARGUERITTE

XVII. — ENTRÉE EN LIGNE DU Ve CORPS

XVIII. — LES ÉCHAPPÉS DE SEDAN

XIX. — COMBAT DE FLOING

XX. — LES COMBATS SUR LA HAUTE GIVONNE

XXI. — LE 7e CORPS AU CALVAIRE D'ILLY

XXII. — CONTINUATION DE LA BATAILLE AU 7e CORPS

Pages.

XXIII. — LES CHARGES DE FLOING

XXIV. — RETRAITE DU 7e CORPS

XXV. — PERTE DU BOIS DE LA GARENNE

XXVI. — L'OFFENSIVE SUR CARIGNAN

XXVII. — TENTATIVES SUR BALAN ET CAZAL

ANNEXES

CARTES

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

Questions de Défense nationale, par le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. 1906. Un volume in-12, broché . . . . 3 fr. 50

La Belgique et la Hollande devant le Pangermanisme, par le général LANGLOIS, sénateur, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. 1907. Un volume in-12 avec un plan des fortifications d'Anvers, broché . . . . 1 fr. 50

Guerre et Marine. *Essai sur l'unité de la Défense nationale,* par Paul FONTIN, ancien secrétaire particulier de l'amiral Aube. Préface de M. MESSIMY, député, rapporteur du budget de la guerre. 1906. Un volume in-8 de 272 pages, broché . . . . 3 fr. 50

Mise au point nécessaire. *La Question militaire. — La Question du duel. — La Question juive. — L'Énigme sociale. — Le Péril jaune.* 1906. Un volume grand in-8 de 440 pages, broché . . . . 4 fr.

La Guerre russo-japonaise. *Historique. Enseignements,* par le chef d'escadron d'artillerie breveté R. MEUNIER, professeur à l'École d'application de l'artillerie et du génie. 1906. Un volume grand in-8 de 688 pages, avec 19 croquis dans le texte et 17 planches hors texte, broché . . . . 15 fr.

La Guerre russo-japonaise. *Enseignements tactiques et stratégiques,* par le major LŒFFLER, de l'état-major royal saxon. Traduit de l'allemand par le lieutenant C. OLIVARI, du 144e régiment d'infanterie. Un volume grand in-8 de 342 pages, avec 10 planches hors texte et 3 tableaux annexes, broché. 8 fr.

Le Siège de Port-Arthur, par CLÉMENT DE GRANDPREY, colonel du génie, breveté. 1906. Un volume in-8 de 150 pages, avec 11 figures dans le texte et 8 planches hors texte, broché. . . . . 5 fr.

L'Artillerie japonaise, par M. G. CUREY, capitaine d'artillerie. 2e édition. Avec une préface du général de division LEBON, commandant le 1er corps d'armée. 1906. Un volume in-8 de 183 pages, avec 75 figures, 2 cartes et 3 planches, broché. . . . . 5 fr.

Casse-cou ! *Étude sur notre Cavalerie pour nos cavaliers,* par UN VIEUX CHASS. D'AF. 1907. Un volume grand in-8 de 490 pages, broché. . . . . 5 fr.

Lettres à Plok. La Cavalerie depuis 1870. *Les Règlements, les Échelons et le Combat,* par le capitaine DE TOURNADRE (PLIK). 1906. Un volume grand in-8 de 349 pages, avec une carte et 25 croquis, broché . . . . 6 fr.

Lettres d'un vieux Cavalier, par le général DONOP. 1906. Un volume grand in-8, de 109 pages, broché. . . . . 2 fr. 50

Notes sur le Canon de 75 et son Règlement, *à l'usage des officiers de toutes armes.* Matériel, Manœuvre, Tir, par le lieutenant MORLIÈRE, de l'artillerie de la 3e division de cavalerie. 2e édition. 1907. Un volume grand in-8, avec 49 figures, broché. . . 2 fr.

Les Progrès de l'Artillerie de campagne moderne, par le général H. ROHNE. Traduit de l'allemand par E. FRIQUE, lieutenant-colonel d'artillerie. 1905. Un volume in-8 de 77 pages, broché . . . . 2 fr. 50

Influence du Bouclier sur le développement du matériel de campagne et sur la tactique de l'artillerie, par le général VON REICHENAU. Traduit de l'allemand par le capitaine d'artillerie L. FOSSAT. 1905. In-8 de 59 pages, broché. . . . . . 2 fr.

Méthode d'Instruction du Soldat. *Entraînement, Discipline, Instruction, Progression de l'instruction des jeunes soldats,* par Ch. PONT, capitaine au 37e régiment d'infanterie, breveté d'état-major. 1906. Volume in-8, broché . . . . 1 fr.

Dressage de l'Infanterie en vue du combat offensif, par le commandant DE GRANDMAISON. Avec une préface de M. le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de la guerre. 2e édition. 1906. Un volume in-8, broché . . . . . . 2 fr. 50

Le Service à court terme et la préparation de la Cavalerie en vue de la guerre. *Éducation. Commandement. Discipline. Instruction,* par le colonel P. SILVESTRE, commandant le 30e dragons. 1906. Un volume gr. in-8 de 283 pages, br. 3 fr. 50

Les Armées et les Flottes militaires de tous les États du monde. *Composition et répartition en 1907.* Un volume in-8, broché. . . . . 1 fr.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

